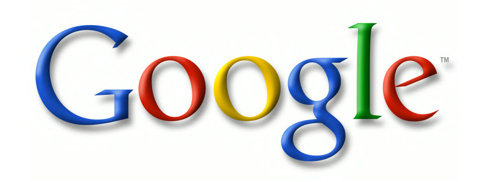
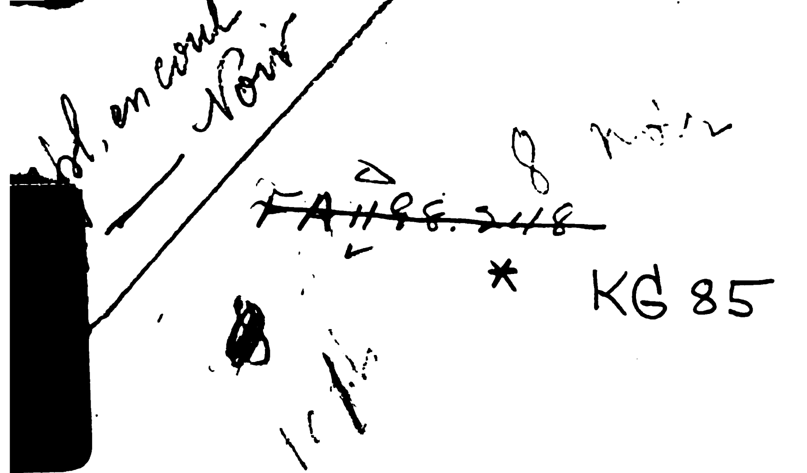
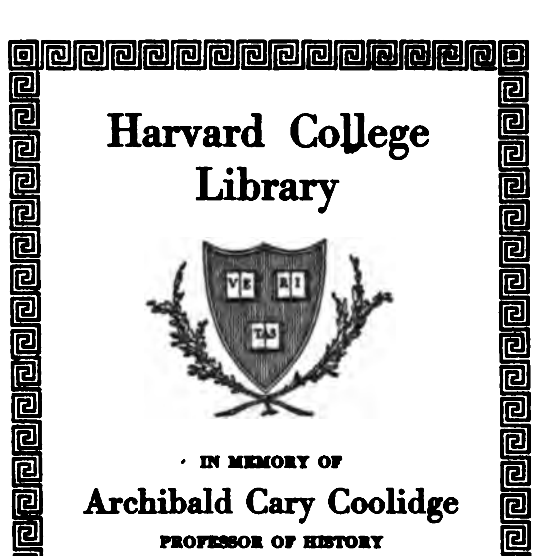



KG 85



JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1

ET RUE RICHELIEU, 103

—

1861

TABLE

DU VINGT-NEUVIÈME VOLUME.

INSTRUCTION.

BIBLIOGRAPHIE, par Mme BOURDON.

ÉDUCATION.

POÉSIE.

ÉNIGMES HISTORIQUES.

REVUE MUSICALE, par Mlle LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

CORRESPONDANCE ET EXPLICATION DES TRAVAUX.

ÉPHÉMÉRIDES.

Naissance de Charles-Quint, 24 février 1500, page 64. — Mort de Klopstock, 14 mars 1803, 96. — Martyre de saint Marc, évangéliste, 25 avril 68, 128. — Exécution de Montgommery, 27 mai 1574, 159. — Assassinat du capitaine Marion, à la baie des Iles, 12 juin 1772, 192. — Mort de Jaimes Balmès, 9 juillet 1848, 224. — Mort d'Isabeau de Bavière, 30 septembre 1435, 288. — Mort de Barnave, 29 octobre 1793, 320. — Les Normands assiégent Paris, 20 novembre 885, 352.

MOSAIQUES ET CHARADES

Pages 32, 64, 96, 128, 160, 256, 288, 352 et 380.

RÉBUS

Dessinés par Léopold Levert; gravés par Gilbert.

La goutte d'eau mine la pierre, page 32. — Il n'est pire eau que l'eau qui dort, 64. — Est riche qui est content, 96. — La faim chasse le loup du bois, 128. — Toujours pêche, qui prend poisson, 160. — Qui ne se croit pas heureux ne l'est pas, 192. — Chaque jour apporte sa peine, 224. — Santé vaut mieux que richesse, 256. — A bien faire, fort il y a, 288. — Il est aisé de parler mais malaisé de faire, 320. — Nul n'est prophète en son pays, 352. — Paresse, clef de pauvreté, 380.

GRAVURES NOIRES.

La Construction de l'Arche de Noé, d'après Buffalmacco, dessiné par Nargeot fils, gravé par Nargeot père, page 1re. — *La Vierge aux rochers*, d'après Léonard de Vinci, dessiné et gravé par les mêmes, 97. — *Saint-Pierre de Rome*, dessiné et gravé par MM. Rouargues frères, 193. — *La Présentation au temple*, d'après Fra Bartolommeo, dessiné par Nargeot fils, gravé par Nargeot père, 321.

18 GRAVURES DE MODES DONT 2 DOUBLES.

Voir à la Correspondance et Explication des travaux.

Pages 1, 33, 65, 97, 129, 161, 193, 225, 257, 289, 321 et 353.

IMITATIONS D'AQUARELLE, TAPISSERIES, FILETS, CROCHETS ET AUTRES TRAVAUX EN COULEUR.

JANVIER. Calendrier de l'année 1861.

FÉVRIER. Imitation d'aquarelle; bouquet de roses et de fleurs d'oranger. — Grande planche double imprimée en bleu et contenant 19 modèles divers de filet et crochet.

MARS. Modèle de tapisserie pour pouff ou dessus de guéridon.

AVRIL. Tapisserie coloriée sur le canevas même, pouvant servir pour pelote, écran ou dessus de ménagère.

MAI. Imitation d'aquarelle : Bouquet de roses blanches et roses trémières.

JUIN. Modèle colorié de tapisserie pour descente de lit. — Une imitation de sépia.

JUILLET. Modèle colorié de tapisserie pour coussin ou dessus de guéridon, se pouvant exécuter en laine, en perles ou en soie.

AOUT. Illustrations polychromes. — *Marquis et bouquetière.* — Grande planche double imprimée en bleu. — Au recto : un dessin de nappe d'autel. — Au verso : quinze modèles divers de filet et crochet.

SEPTEMBRE. Illustrations polychromes : *Bouquets et oiseaux.* — Modèle colorié de tapisserie : un vide-poche.

OCTOBRE. Illustrations polychromes : *Deux bouquets.* — Planche de petits travaux or et couleur.

NOVEMBRE. Modèle colorié de tapisserie : siége de prie-Dieu.

DÉCEMBRE. Modèle colorié de tapisserie : Accoudoir du prie-Dieu donné en novembre. — Un semainier sur papier bristol, divisé en deux parties : 1° le fond; 2° les jours de la semaine.

BRODERIES ET PATRONS.

Douze *grandes planches* dont sept *doubles*, toutes imprimées recto et verso.

Deux grandes planches *quadruples*, une jaune et une rose, donnant les patrons grandeur naturelle — et chaque pièce distincte des autres — de deux mantelets d'été et d'hiver, et les patrons réduits de huit autres mantelets ou manteaux — quatre par saison.

Le sommaire et l'explication de toutes ces planches se trouvent à l'article correspondance.

MUSIQUE.

JANVIER. *La Bouquetière*, paroles et musique de Mme F. de Paucellier. — *Scherzo*, pour piano, par E. Albert. — — *Pâquerette*, valse, par C. A. Sermand.

MARS. *Ecce panis*, à deux voix, par A. Bessems. — *Un Jour de Fête*, polka, par F. Schœn.

MAI. *Une Reine de vingt ans*, vaudeville en un acte, paroles (dans le texte) de Mme Adam-Boisgontier, musique de A. Rocheblave.

JUILLET. *Fanny*, polka, par C. V. Giusti. — *La Rose des Bruyères*, grande valse, par Albert Hazart.

SEPTEMBRE. *Carlina*, mazurka, par Mme S. de Villegarde. — *Polka*, par M. A. Rocheblave. — *Venez à moi, petits oiseaux*, paroles et musique de la comtesse Olympe M. de L.

NOVEMBRE. *Le Château de Carry*, quadrille, par Jose Protti. — *Les Diamants*, valse, par L. Grana. — *Le Souhait accompli*, de F. Lentz.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

JOURNAL
DES DEMOISELLES



CAUSERIE ARTISTIQUE

LES ORIGINES DE L'ART EN ITALIE

Un mot sur la peinture antique. — L'école byzantine. — Cimabué. — La Toscane au quatorzième siècle. — Pise, sa cathédrale, la tour penchée et le Campo-Santo. — La science au temps du Dante et de Giotto. — Giotto, Buffalmacco et Orgagna. — Caractère de leurs œuvres. — Leur école représentée au Musée du Louvre. — Les sculpteurs pisans.

Je vous ai promis, mesdemoiselles, à propos de Piètre de Cortone, de vous faire des causeries sur les maîtres de la belle époque italienne, et même sur les maîtres primitifs. Il faut, en toutes choses, commencer par le commencement. Je veux donc vous dire aujourd'hui, à propos du Buffalmacco, comment advint la renaissance de l'art en Italie.

Vous savez toutes que l'art antique, qui avait eu aussi son enfance, son apogée et sa décadence, disparut tout à coup, englouti par la barbarie du quatrième siècle, et que les derniers efforts de Byzance conservèrent à peine, durant les siècles barbares, les rudiments d'un art immobilisé, sec, froid et sans vie.

Je ne remonterai pas plus haut.

La peinture antique, d'ailleurs, ne nous a laissé que bien peu de spécimens. Et puis, au temps de la renaissance de l'art en Italie, on n'en possédait aucun. La découverte de Pompéi est toute moderne; on n'ouvre pas depuis plus de deux siècles les tombeaux étrusques; enfin, la *Marchande d'amours*, le *Bacchus et Silène* du Musée de Naples, et la célèbre *Noce Aldobrandine* que l'on voit à Rome, ont été trouvés depuis le seizième siècle.

Ce n'est donc pas sur des modèles antiques que la peinture a pu prendre, au quatorzième siècle, des inspirations pour se renouveler. Il a fallu que les artistes de cette époque retrouvassent tout; pour parler plus exactement même, il faut dire qu'ils ont été obligés de tout créer à nouveau. Cette nécessité a été très-favorable à l'art. Ainsi, les peintures des maîtres de la renaissance, comparées à celles que je vous citais tout à l'heure, sont infiniment supérieures. Il y a tout une civilisation, tout une révélation, tout un monde entre la *Noce Aldobrandine* et le *Jugement dernier* de Michel-Ange.

Cependant, en passant, et puisque je vous parle des peintures antiques, il faut que je vous en donne une idée. Je ne pourrais mieux le faire qu'en vous engageant à regarder, aux expositions, les tableaux de MM. Gérôme et Hamon. J'entends comme ordonnance et comme dessin; quant à la couleur, les ravages du temps ne nous permettent plus de former un jugement sur la manière dont les anciens l'entendaient.

Byzance donc avait seule conservé, au moyen âge, quelques traditions artistiques. C'est de Byzance (Constantinople) que venaient toutes les madones comme toutes les armoiries. Il y avait, sur les bords du Bosphore, une grande fabrique de peintures. Seulement, toutes ces images semblent exécutées par des ouvriers qui décalquent un modèle unique, et en tirent des épreuves à perpétuité. Ce sont des formes

de convention remplies par des teintes plates. Les animaux héraldiques, dont le type défiguré vient d'une dégénérescence du type primitif et naturel, sont évidemment un produit de la peinture byzantine. De Byzance aussi, vinrent à Venise les premiers mosaïstes, et leur admirable entente de la couleur n'a pas peu contribué à la renaissance de la peinture en Italie.

Après la dispersion de l'empire d'Orient, quelques-uns des peintres de Byzance émigrèrent en Italie, où la civilisation était avancée relativement aux autres contrées de l'Europe, où la religion, très-démonstrative, aspirait au luxe pour ses temples, où enfin, le goût de l'art semblait vivant encore sous la barbarie et à travers les luttes sanglantes du moyen âge.

Cimabué, un noble florentin, qui s'était mis à peindre des madones sur l'éternel modèle des Byzantins (1), fut le premier artiste qui fit faire quelques pas à l'art. Ses Vierges et ses Enfants-Jésus eurent quelque physionomie, et les draperies qui les enveloppaient assouplirent un peu la raideur de leurs plis. Assurément, lorsque nous voyons aujourd'hui le chef-d'œuvre de Cimabué, cette *Vierge aux Anges*, de l'église de Sainte-Marie-Nouvelle, à Florence, dont nous possédons au Louvre la répétition, nous sommes étonnés que cet artiste, qui peignait sur fond d'or des images de missel, ait été un révolutionnaire. Pourtant, lorsque cette Vierge parut, vers l'an 1300, ce fut un événement artistique.

La Toscane alors ne florissait pas sous les Médicis. Elle était divisée en cinq ou six petites républiques rivales : Florence, Pise, Sienne, Pistoja, Arezzo, etc., toutes armées jusqu'aux dents, et en guerre les unes contre les autres. A Florence, les Guelfes et les Gibelins faisaient rage. Dante, vieux Gibelin, se voyait tour à tour proscrit ou glorifié.

Certainement, mesdemoiselles, vous n'aurez pas lu l'histoire de Florence par Machiavel, ni même l'ensemble des histoires d'Italie par Sismonde de Sismondi. Vous savez que Florence a, dans les temps modernes, le même rôle qu'Athènes dans l'antiquité. Vous savez qu'elle fut la patrie réelle ou adoptive du Dante, de Galilée, de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Machiavel, des Médicis et de tant d'autres héros de la science et de l'art; mais vous ne savez pas de quel milieu de sang et de ruines s'élancèrent ces génies comme des dieux sauveurs.

Représentez-vous donc la Toscane au temps du Dante et de Cimabué. Toutes ces républiques, que je vous nommais tout à l'heure, et qui ne sont guère plus distantes les unes des autres que Paris de Versailles, se déchaînent, soit contre une ou deux de leurs voisines, soit contre elles-mêmes, par leurs discordes civiles. Pise et Florence fondent l'une sur l'autre, s'exterminent et s'enorgueillissent des trophées de victoire qu'elles s'arrachent. Pistoja ensanglante ses rues par la faction des *blancs* et des *noirs*, des Cerchi et des Donati. Les Guelfes, partisans du pape, et les Gibelins, partisans de l'empereur d'Allemagne, se proscrivent et se tuent dans toute la Toscane. Florence se repose à peine des fureurs des Buondelmonti et des Amidei qui, à l'occasion d'un mariage manqué, ravagèrent leur pays durant plusieurs générations. La peste, ramenée d'Orient par les navigateurs, décime de temps en temps la population qui survit à la guerre. Ce n'est pas seulement ville contre ville qu'il se faut défendre, c'est tribu contre tribu, maison contre maison.

A Florence, les Guelfes pillent la maison du Dante, qui fuit sa patrie et vient à Paris à la suite de Charles de Valois. A Pise, Ugolin périt dans la tour de la Faim.

Aussi, voyez ces forteresses aux murs noirs et austères, aux assises de pierres énormes, aux étages inférieurs défendus par des grilles puissantes qui se regardent dans les rues étroites, ou reflètent dans l'Arno leur rigide profil ! Ce sont là les maisons, les palais, où les familles rivales soutenaient des siéges. Peut-être rêvez-vous à Florence une architecture élégante et légère ? Le palais Strozzi, le plus pur échantillon du style florentin de la renaissance, est un cube de pierre surmonté d'une gigantesque corniche. Le palais Pitti, de construction plus récente, et dont notre Luxembourg garde un lointain reflet, semble une forteresse cyclopéenne avec les énormes bossages de ses terrasses.

Mais c'est de Pise que je veux vous parler aujourd'hui, mesdemoiselles, car c'est à Pise que la renaissance de l'art a commencé, dans une école de sculpture célèbre. C'est à Pise aussi que nous trouvons le Campo-Santo, cette *tribune* (1) de l'art primitif, comme on dit ; et c'est parmi les fresques du Campo-Santo que se trouve celle dont nous vous donnons la gravure, avec les plus belles peintures de Buffalmacco, d'André Orcagna, de Giotto, etc.

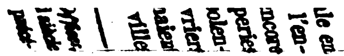
Maintenant Pise est une ville morte; les étrangers y passent pour visiter le dôme (la cathédrale), le baptistère, la tour penchée et le Campo-Santo, mais ils n'y résident pas. Les habitants diminuent chaque année, soit qu'ils émigrent, soit que les familles s'éteignent. Pourtant, le climat de Pise est fort salubre ; on y envoie les poitrinaires. Les gens qui ont la vue faible, en revanche, doivent fuir Pise; c'est, dit-on, la ville où il y a le plus d'aveugles; les murs blancs, le dallage blanc des rues et surtout des beaux quais du large Arno, reflètent trop vivement le soleil. La grande avancée des toits, qui est le caractère le plus saillant de l'architecture pisane, sert médiocrement de préservatif, et je ne sais rien de plus aveuglant que les rues et les quais de Pise par un soleil d'été.

C'est précisément en été, et par un soleil de midi, que j'ai traversé Pise pour gagner cette place solitaire qui renferme quatre monuments dont la réunion sur une même place est certes une des merveilles du monde : le dôme, le baptistère, la tour penchée et le Campo-Santo.

Le pape, qui faisait alors une tournée pastorale en Toscane, avait passé la veille à Pise ; et, tout à l'entour des murs du Campo-Santo, demeuraient encore les échafaudages de bois qui soutiennent les draperies rouges dont les Italiens affublent, aux grandes solennités, leurs monuments et leurs églises. Les ouvriers qui devaient démonter cette menuiserie dormaient sur les larges dalles qui sont le macadam des villes

(1) Ce modèle n'est pas perdu. Les religieux du mont Athos en reproduisent encore des exemplaires.

(1) La *Tribune* est une des salles du musée des *Offices*, à Florence, où sont réunis les chefs-d'œuvre du grand art de l'art. Le Campo-Santo est la *Tribune* du siècle précédent.



Margeon del.r d'après Buffalmacco — *Nargeot sculp.t*

CONSTRUCTION DE L'ARCHE DE NOË.

Journal des Demoiselles — *29e année Janvier 1861 N° 1*

toscanes. Je ne vis d'éveillés que le gardien du monument et un libraire, sur le pas de sa boutique, qui m'offrit des gravures du dôme et de la tour penchée.

D'abord, mesdemoiselles, il faut que je vous dise une chose que vous ne savez peut-être pas. C'est que les cathédrales italiennes de cette époque se divisaient en trois monuments bien distincts, réunis sur une même place, mais n'ayant entre eux qu'un lien moral : le baptistère d'abord, le dôme proprement dit, et le campanile, c'est-à-dire le clocher.

La tour penchée est le clocher du dôme de Pise.

Ce dôme est célèbre; mais il faut encore que je vous dise que si le mot *dôme* est synonyme de *cathédrale*, il signifie également la voûte arrondie en coupole que nous désignons sous ce nom. Ne croyez donc pas que je fais un pléonasme en vous disant : la *coupole* du *dôme* de Pise est, après celle de Saint-Marc, de Venise, la première qui parut en Italie et donna le signal de la renaissance de l'architecture.

« Avant ce monument, dit Quatremère de Quincy, rien, chez les peuples modernes, ne donnait, soit l'idée, soit l'exemple d'un dôme, c'est-à-dire d'une voûte sphérique au haut d'un tambour. »

C'est pour la cathédrale de Pise, aussi, que furent employés la première fois des matériaux antiques.

Les colonnes, au nombre de quatre cent cinquante, sont toutes antiques; les chapiteaux, les corniches sont aussi des débris de temples païens que l'architecte Buschetto a réunis et disposés avec un art admirable.

La cathédrale de Pise, construite dans la seconde moitié du onzième siècle, alors que chez nous régnait la plus épaisse barbarie, fut longtemps un monument unique, même en Italie; elle servit de point de départ aux architectes qui, depuis, élevèrent le dôme de Florence, celui de Saint-Pierre de Rome, et généralement toutes les églises d'Italie.

Bien entendu, mesdemoiselles, que l'extérieur de cette cathédrale est en marbre comme celui de tous les monuments italiens à partir de Gênes; on y remarque la marqueterie de marbre noir et blanc qui est une création spéciale du goût florentin. Que de choses n'aurais-je pas à vous dire, si je pouvais vous faire observer les effets singuliers de ce revêtement mi-partie, et vous faire entrer ensuite dans le vaste faisceau que soutiennent, par un double rang d'arcades, les 450 colonnes arrachées aux temples des faux dieux! Mais je ne suis pas chargé de vous faire un cours d'architecture, et, d'ailleurs, les bornes de cet article seraient bien restreintes pour décrire le seul dôme de Pise.

Le baptistère, bâti près d'un siècle après la cathédrale, offre un singulier mélange des formes ogivales, qui succédèrent au plein cintre romain, avec les colonnes antiques. Le Campanile, cette fameuse tour penchée qui fait l'étonnement des siècles, est de forme ronde, et enroule autour de ses murs sept étages de colonnades superposées qui ne contiennent pas moins de 207 colonnes. — Soit dit en passant, jamais on ne vit, je crois, tant de colonnes réunies que sur cette place du dôme de Pise! — La tour penchée a été construite, en 1174, par deux architectes, Guillaume d'Innsbruck et Bonanno de Pise. Sa hauteur est de 142 pieds, et son inclinaison de 12.

Rien n'est plus étrange, en effet, et n'étonne plus les notions d'équilibre admises par notre esprit, que ce monument. Il tient à la terre par sa base, comme y tiennent les massives pyramides d'Égypte, et ses profils se dessinent sur le ciel en lignes diagonales. On a fait des volumes pour discuter la cause de l'inclinaison du Campanile de Pise, et l'on n'a rien dit de bien décisif. L'hypothèse la plus plausible, c'est que le sol aura fléchi sous le poids de cette tour lorsqu'elle était déjà construite à moitié. Il semble, en effet, que, parvenue à une certaine élévation, les architectes ont cherché à rétablir l'équilibre par quelques artifices dans la hauteur de leurs colonnes. Quoi qu'il en soit des causes de son inclinaison, la tour penchée est debout après huit siècles, et semble un gigantesque point d'interrogation aux lois naturelles.

Mais, encore une fois, mesdemoiselles, je m'éloigne de mon sujet. Je dois vous conduire au Campo-Santo, et voilà que je m'arrête à la description de Pise et de ses merveilles, comme si j'avais le temps de causer avec vous, trois jours durant... Le moyen aussi de passer devant cette basilique du onzième siècle, construite comme Saint-Jean de Latran à Rome, avec les débris du paganisme, devant cette tour penchée, étonnement perpétuel de l'esprit humain, sans vous en dire un mot!

Je me suis arrêté, moi aussi, plus longtemps que pour faire ma prière, sous ce vieux dôme illustré des peintures de Ghirlandajo et d'André del Sarto, des sculptures de Jean de Pise, de Jean de Bologne et de Foggini, des mosaïques de Philippo et de Lorenzo Paladini; j'ai regardé, en rêvant, cette statue antique de Mars dont les chrétiens de l'an mille ont fait un saint Éphèse; puis la lampe du sanctuaire qui va toujours se balançant dans l'espace, cette même lampe de bronze au précieux travail, devant laquelle Galilée conçut la théorie du pendule.

Galilée est né à Pise; il y a passé sa jeunesse studieuse, et, tandis que les oscillations d'une lampe lui donnaient l'idée du pendule, le phénomène d'équilibre de la tour penchée lui révélait les lois de la gravitation.

Hélas! dans cette ville qui semblerait endormie, si les étudiants de la vieille université n'en faisaient retentir les échos, que de souvenirs de génie, de grandeur, de richesse, de civilisation! Et, maintenant, nous parcourons tout cela comme un musée, ou comme les ruines de Thèbes et de Memphis.

Mais le gardien fait grincer ses vieilles clefs dans les serrures rouillées. Il va nous ouvrir le Campo-Santo, ce sanctuaire qui garde encore dans son intégrité le cachet de l'Italie du Dante.

Lorsque l'on a parcouru la Toscane, les Romagnes, le Milanais, le pays vénitien, etc., on peut confondre dans ses souvenirs les dômes majestueux, les riches chapelles, les sculptures merveilleuses; mais jamais, non jamais, on ne peut oublier l'impression profonde qui vous a saisi en entrant dans le Campo-Santo.

L'extérieur, grave et sévère, avec ses grands murs aux simples arceaux, a bien l'aspect mystérieux des monuments funéraires; l'intérieur est comme un temple à la religion des croisés et à la poésie sombre et grandiose des âges de fer et de foi.

Au milieu d'un vaste rectangle de 130 mètres de long sur 50 de large, apparaît un gazon touffu que nul pied ne foule, car il pousse dans de la terre sainte, rapportée jadis de Jérusalem par les Pisans,

pour ensevelir leurs grands hommes, et il recouvre des dépouilles illustres. Le soleil inonde en plein ce pré funéraire, et les insectes bourdonnent à la pointe des hautes herbes.

Tout autour du cimetière, règne une galerie couverte qui s'ouvre en arcades, à la manière des anciens cloîtres; et c'est en face de ces arcades, sur les murs pleins du fond, que se voient, sur deux rangs, la suite de fresques qui racontent l'histoire sacrée et la légende de quelques saints, en images saisissantes et grandioses.

Quand je dis qu'elles se voient, hélas! mesdemoiselles, je m'avance beaucoup. Nos pères les ont vues... Nous les devinons... Nos enfants en chercheront le souvenir dans les livres et dans les gravures. Le temps, cet inexorable contempteur des plus belles choses, fait tomber, chaque année, une écaille de peinture, ou bien efface un trait, fane une couleur. Il faut déjà beaucoup reconstruire par la pensée pour rétablir dans leur ensemble les œuvres d'Orgagna et de Buffalmacco!

Çà et là, le long des galeries, on rencontre des tombeaux, soit adossés à la muraille, contre les peintures, soit transportés entre les arcades; puis, tout le long des murs et des piliers, ont été déposés des fragments de monuments funéraires, comme dans un musée. Les urnes et les sarcophages avancent irrégulièrement sur les dalles gravées et sculptées, dont chacune est une tombe. D'ailleurs, nul autre bruit que le bourdonnement des insectes ne trouble les pensées du visiteur. Il peut s'accouder à l'aise contre les piliers ou les tombes pour regarder les peintures, tandis que le porte-clefs s'endort dans un coin.

Voici d'abord, en commençant par la droite de la chapelle, placée au milieu de la façade de l'est, *la Passion, la Résurrection* et *l'Ascension*, longtemps attribuées à Buffalmacco, mais que l'on croit aujourd'hui de Pietro d'Orviete; puis le célèbre *Triomphe de la Mort*, d'Andrea Orgagna.

C'est surtout dans cette composition étrange que se révèle le sombre génie de l'époque; les épisodes y sont multipliés, se faisant opposition ou se complétant, de telle sorte, qu'un tableau devient un poème; il semble que l'inspiration qui anima l'esprit du Dante, lorsqu'il écrivit son *enfer*, ait passé dans celui d'Andrea Orgagna lorsqu'il peignit cette Mort se détournant d'un groupe de malades et de misérables qui l'invoquent,, pour aller frapper des jeunes gens qui se réjouissent. Dans un coin du tableau gisent à terre des rois, des évêques, des moines, des religieuses, des guerriers dont les démons ou les anges recueillent les âmes; dans un autre, une brillante cavalcade débouche devant une montagne, et s'arrête en face de trois bières qui contiennent trois rois morts, et à différents degrés de destruction.

De telles images, rendues avec cette naïveté qui est le propre des époques de foi, jettent dans l'âme une impression profonde. Certes, l'inexpérience de l'art, donne parfois aux figures des poses raides et des mouvements qui semblent automatiques; les démons sont grotesques; pourtant, ce n'est pas le sourire qu'éveilleront jamais les personnages d'Orgagna. Devant le *Triomphe de la Mort*, devant le *Jugement dernier* qui suit, c'est une religieuse terreur qui s'empare de l'âme, et l'enlève vers des pensées de prière et d'éternité.

Après le *Triomphe de la Mort* et le *Jugement dernier* d'Andrea Orgagna, ces deux œuvres grandioses qui, dit-on, inspirèrent Michel-Ange, vient l'*Enfer*, par Bernardo Orgagna, frère d'Andrea, puis la *Vie des Pères du désert*, d'Ambrogio et Pietro Lorenzetti; puis la *Vie de saint Renier*, patron de Pise, en une suite de six fresques, dont les trois du haut sont de Simon Memmi, et les trois d'en bas d'Antonio Veneziano. Vient ensuite la *Vie de saint Éphèse*, dont il ne subsiste plus que trois tableaux, de Spinello d'Arezzo. *Les Infortunes de Job*, par Giotto, succèdent à la vie de saint Éphèse.

Hélas! mesdemoiselles, faut-il donc que j'aie tant de choses à vous dire, et si peu de place! Je ne puis même pas vous énumérer ici les titres de toutes ces fresques; il faut me borner à vous en citer les sujets et les auteurs.

Nous voici cependant arrivés au mur du nord, où commencent, à gauche, les fresques de Buffalmacco; d'abord la *Création*, puis *la Mort d'Abel*, puis *la Construction de l'Arche*, dont nous vous donnons la gravure avec ce numéro.

Vous y remarquerez, mesdemoiselles, un grand respect de la tradition historique, une bonne foi admirable dans tous les détails, et une grande naïveté qui n'est déjà plus de l'ignorance. Si les formes sont un peu anguleuses et les mouvements un peu raides, si la perspective est encore inconnue, si l'ange qui descend sur sa nuée tient encore à la main la banderolle où se lit son discours, les figures sont expressives, les personnages se groupent et s'agitent. La vie enfin circule, la peinture n'a plus rien d'immobile ni de glacé. Déjà nous avons bien dépassé Cimabué. On sent que Giotto, le véritable réformateur de la peinture en Italie, a paru.

Buffalmacco vécut de 1260 à 1340, Giotto de 1276 à 1380. Ces deux maîtres étaient donc contemporains. Buffalmacco même était l'aîné, comme on le voit d'après les dates; pourtant on est accoutumé à le regarder comme postérieur à Giotto, peut-être parce qu'il est moins connu comme rénovateur de l'art.

On le confond parfois avec Pietro d'Orviète, qui parut environ trente ans après lui, et, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, quelques-unes des belles fresques du cimetière de Pise sont attribuées à ce dernier.

De Buffalmacco nous avons encore, au Campo-Santo, le *Couronnement de Marie*, à moitié ruiné. Viennent ensuite les vingt-trois tableaux de Benozzo Gozzoli, qui terminent la décoration du cimetière, et continuent la série de tableaux bibliques commencés par Buffalmacco.

Benozzo Gozzoli est élève de Fra Angelico de Fiésole. Ses fresques furent exécutées de 1469 à 1485. Un siècle entier le sépare donc de Buffalmacco. Ce n'est plus Giotto qui est le maître de la peinture en Italie, c'est Masaccio. Aussi, malgré le sentiment général qui rattache Benozzo Gozzoli à ses devanciers, on sent qu'il sait ce que cherchaient les autres; son génie n'est plus seulement naïf et austère, il est facile et pittoresque. Toutefois, les anachronismes de costumes conservent à ses peintures l'aspect général des maîtres primitifs.

Je crois qu'on peut regarder Buffalmacco comme le plus ancien et le premier des maîtres qui firent entrer la peinture au Campo-Santo. Les sujets qu'il

peignit certainement, la *Création*, la *Mort d'Abel* et l'*Arche*, durent ouvrir la série des fresques qui racontent l'histoire sacrée. Giotto illustra, vers le même temps, les murs du cimetière de Pise avec les *Infortunes de Job*. Orgagna est postérieur de plusieurs années à Buffalmacco et à Giotto; viennent ensuite, entre ces anciens maîtres et Benozzo Gozzoli, les auteurs de la *Vie de saint Renier* et de *saint Éphèse*, Simon Memmi, Antonio Veneziano, et Spinello d'Arezzo, tous élèves de Giotto.

Je vous l'ai dit, mesdemoiselles, le caractère général de ces peintures est, avec une grande énergie, une foi naïve et ardente; on sent que les premiers maîtres de l'art peignaient avec leur âme et rendaient, sans parti pris, leurs propres impressions. Si les patriarches sont vêtus de robes brodées de fleurs de lis, comme celui de notre gravure, c'est que Buffalmacco en faisait, assez judicieusement, un noble, un prince, un grand seigneur. Si les démons ont une figure grotesque autant que terrible, c'est que les peintres les voyaient ainsi quand ils rêvaient des terreurs de l'enfer.

Spinello Spinelli, d'Arezzo, dont je vous citais le nom tout à l'heure, peignait une *Chute d'anges* dans une église d'Arezzo, sa patrie. Pour exalter la haine qu'on doit avoir du crime des anges déchus, il épuisa sur son Lucifer tous les traits de l'horrible. Mais bientôt, en peignant l'esprit des ténèbres, le pauvre artiste finit par s'halluciner lui-même. Satan prit un corps modelé sur la forme qu'il avait dans son tableau et hanta son sommeil. Spinello crut le voir toutes les nuits et l'entendre lui demander pourquoi il l'avait ainsi défiguré... Alors il hésita entre la peur du diable et la voix de sa conscience, qui lui commandait de vouer à l'exécration l'ange des ténèbres. Un jour, il ôtait au monstre une hideur; le lendemain, il la reproduisait plus vive; finalement, il languit et mourut dévoré par son rêve, d'autres disent emporté par son diable.

Cette anecdote me rappelle, mesdemoiselles, que je ne vous ai donné aucuns détails biographiques ni sur Buffalmacco, ni sur Giotto, ni sur Andrea Orgagna. C'est que leurs œuvres ont laissé plus de traces que leurs vies.

On sait pourtant que Giotto était un petit pâtre des environs de Florence, qui dessinait sur un mur le profil d'une de ses brebis, lorsque Cimabué le vit, le remarqua et l'emmena pour en faire un peintre. On sait aussi qu'il fut le premier des portraitistes, et que nous lui devons le portrait du Dante.

Buffalmacco, lui, était né à Florence vers 1262. Son père se nommait Christophe, et le surnom de *Buffalmacco* fut donné au peintre à cause de son esprit bouffon et de ses saillies, si jolies que Boccace les recueillit. Les surnoms sont fréquents en Italie. C'est ainsi que, plus tard, on donna le surnom de *Cronaca* ou *Chroniqueur*, à l'architecte de la belle corniche du palais Strozzi, parce qu'il était fécond en anecdotes sur l'histoire de son temps.

Mais Buffalmacco, mesdemoiselles, qu'on appelle aussi *Buonamico*, n'était pas seulement un joyeux compagnon et l'un des grands peintres de son temps; il était poète, il était sculpteur, il était architecte. J'ajouterai qu'il fut bon patriote; on raconte qu'un personnage puissant d'Arezzo l'ayant fait venir pour orner son palais, voulut le contraindre à humilier sa patrie en représentant l'aigle Arétin vainqueur du lion de Florence. L'artiste, au contraire, peignit le lion écrasant l'aigle, puis s'enfuit, car en ce temps-là si l'on avait de l'audace avec les puissants, il fallait aussi avoir de la prudence.

Je vous disais que Buffalmacco fut poète, architecte et sculpteur. Giotto et Orgagna aussi taillèrent des statues et élevèrent des monuments. C'est un des caractères les plus saillants et les plus puissants de la renaissance, que cette aptitude générale d'un même esprit à toutes les sciences ou à tous les arts qui se complètent.

On ne connaissait pas alors ces spécialités multiples qui devaient augmenter tous les quarts de siècle, et qui encombrent aujourd'hui toutes les branches des connaissances humaines. Ces vastes génies, qui étaient comme des encyclopédies vivantes de la science et de l'art de leur temps, auraient souri de pitié si on leur avait dit que tel peintre serait paysagiste et ignorerait l'art de grouper les figures; que tel autre serait peintre de genre et ne saurait que faire d'un sujet historique; que celui-ci, enfin, peindrait des vaches admirablement et resterait impuissant à faire le berger.

Au treizième siècle, mesdemoiselles, vous serez peut-être étonnées d'apprendre que le même homme était à la fois poète et mathématicien, théologien et philosophe... Que dis-je! théologien et alchimiste, docteur en Sorbonne et grand-maître ès-sciences occultes!

Maître Albert, dont les ignorants ont fait un sorcier sous le nom de Grand Albert, fut moine, maître du sacré palais, à Rome, sous le pontificat d'Alexandre IV, puis évêque de Ratisbonne. Il eut saint Thomas d'Aquin, le fondateur de l'ordre des Dominicains, pour son élève. Raymond Lulle, un Espagnol mayorquain, qui, dit-on, fit l'or avec lequel furent frappés les premiers *nobles à la rose*, en Angleterre, fut martyrisé en Afrique par les Maures, parce qu'il confessait Jésus-Christ. Roger Bacon, l'inventeur de la chambre obscure, du télescope, de la poudre à canon et le plus habile mécanicien de son temps, était moine à Oxford, et passait aussi pour alchimiste.

Puisque je suis sur le chapitre des savants contemporains de nos premiers peintres, peut-être ne serez-vous pas fâchées, mesdemoiselles, de savoir où en était la science au temps de Cimabué.

Il y avait alors un Florentin nommé messer Brunetto Latini, qui réunissait en sa cervelle toute la science de son temps. C'était le *compendium* de toutes les universités du monde. Car, en ce temps-là comme aujourd'hui, bien plus qu'aujourd'hui, les savants voyageaient.

L'imprimerie ne divulguait pas les découvertes de l'esprit humain à des milliers d'exemplaires; les chemins de fer ne les portaient pas à toutes les extrémités du monde. Enfin, le télégraphe électrique n'existait pas.

Je ne crois pas inutile, mesdemoiselles, de vous faire observer ce petit détail, car dans quelques années nous ne croirons plus même à notre vieux télégraphe à grands bras, ni aux diligences Laffitte et Caillard.

Mais si je mets une parenthèse dans une parenthèse, assurément je n'en finirai pas. Donc, revenons à Brunetto Latini, notre savant docteur, qui avait été

chercher dans tous les coins de l'univers, à Paris, en Allemagne, en Orient et ailleurs, une certitude, une opinion et des renseignements sur toutes choses.

Il publia, je veux dire il écrivit un gros livre sur l'histoire naturelle, la cosmographie, la géographie, etc., une encyclopédie du monde des croisades; ce livre fut nommé *le Trésor*, comme une source inépuisable de richesses scientifiques.

Or, on y voyait, en fait d'histoire naturelle, beaucoup de détails sur la vie et les mœurs des basilics, des dragons, des licornes, des sytalis, enfin de toutes ces bêtes merveilleuses qui logent au Gévaudan ou au pays d'Utopie; en fait de géographie, des descriptions du royaume du prestre Jehan et de l'empire de Magog, deux pays qui se sont toujours trouvés, même en ce temps-là, bien plus loin que les colonnes d'Hercule ou le bout du monde; enfin, en cosmographie, les erreurs les plus grossières...

Eh bien! à côté de tout cela, il y avait comme des traits de lumière.... L'immobilité des erreurs semblait s'animer sous les hypothèses du docteur florentin, comme les vierges de Cimabué sous les plis raides de leurs robes byzantines. Brunetto soupçonna que la terre pourrait bien être ronde... Il ajoute que rien n'est plus incliné à tourner que les choses rondes....

Allons, saluez, mesdemoiselles! Brunetto Latini fut le maître du Dante, comme Cimabué celui de Giotto. Galilée n'est pas loin et Raphaël va venir!

Tous les arts se tenaient alors, comme toutes les sciences, et c'est peut-être de là que viennent les nombreux chefs-d'œuvre de la renaissance. Quand nous toucherons à Léonard de Vinci et à Michel-Ange, nous verrons bien d'autres merveilles. Comment, en effet, ces vastes esprits, ces génies puissants, pour lesquels l'art était Un dans ses diverses manifestations, n'auraient-ils pas produit des œuvres plus complètes et plus parfaites que ces spécialistes de nos jours, qui concourent à une œuvre commune sans s'entendre les uns les autres, plus que les ouvriers de la tour de Babel.

Vous voyez les monuments qui s'élèvent manquer d'harmonie, de style, de cachet personnel surtout. Comment pourrait-il en être autrement? L'architecte, le peintre, le sculpteur partent généralement d'un idéal absolument différent; leurs études, d'ailleurs, n'ont pas embrassé un ensemble assez vaste pour qu'ils puissent concevoir un tout homogène.

Pour en revenir à nos vieux peintres du cimetière de Pise, ils laissèrent tous des statues comme des tableaux, et les monuments qu'ils ont élevés existent encore dans leur splendeur. On doit à Buffalmacco une église dont il m'est impossible aujourd'hui de retrouver le nom; à Giotto, le beau campanile du dôme de Florence, cette merveille du gothique italien que Charles-Quint voulait couvrir d'un étui; une partie du dôme de Florence, *Santa Maria dei fiori*, et notamment l'ancienne façade qui a été détruite et qui est encore à reconstruire; à Andrea Orgagna, divers monuments ou parties de monuments, et particulièrement la célèbre *loggia dei Lanzi*, sur la place du Palais-Vieux, à Florence.

La *Loggia dei Lanzi* ou loges des Lances est ainsi nommée parce qu'elle servit de corps de garde aux lansquenets des Médicis; mais lorsqu'elle fut élevée par Orgagna, en 1355, elle avait une destination plus noble. La république florentine se gouvernait alors par des comices populaires; la loggia d'Orgagna était destinée à leur convocation.

La place du Grand-Duc ou du Palazzo vecchio servait de forum à Florence; la loggia d'Orgagna, qui ouvre, à droite du vieux palais de la Seigneurie, ses larges arcades, était comme les rostres où venaient haranguer les tribuns. Cette loge, au caractère noble, puissant et fier, est bien l'un des plus beaux et des plus purs monuments du génie florentin. Je ne puis, mesdemoiselles, entrer dans le détail des richesse sculpturales qui la remplissent ou l'entourent; hélas! il me faudrait écrire plusieurs volumes si je voulais seulement vous énumérer les chefs-d'œuvre que contiennent ceux des monuments de Florence que j'aurai à vous nommer. Qu'il vous suffise de savoir aujourd'hui que Benvenuto Cellini, Jean de Bologne, Donatello, Michel-Ange se rencontrent là.

Le campanile de la cathédrale, un prodige d'architecture qui, depuis cinq siècles, n'a rien perdu de son élégance ni de sa solidité, est, plus encore que le dôme, le type du goût florentin pour la marqueterie de marbre dont nous avons déjà vu un exemple à la cathédrale de Pise. Imaginez-vous, mesdemoiselles, un campanile de 260 pieds de haut, entièrement et symétriquement revêtu de marbres blancs, rouges et noirs, qui font mosaïque tant ils sont bien joints. Ce colossal bijou est brodé de seize statues et de cinquante-quatre bas-reliefs qui pourtournent les étages et racontent l'histoire des inventions de l'esprit humain, depuis la création et les premiers âges, selon les traditions de la Bible, jusqu'au triomphe des arts libéraux en Grèce, avec Phidias, Apelles, Orphée, Platon et Ptolémée. Notez qu'alors Florence, républicaine, était gouvernée par les corps de métiers.

Plusieurs de ces bas-reliefs sont de Giotto, et il a donné le dessin de quelques autres.

La loge des Lances, le Palazzo vecchio et le campanile de Florence, bâtis vers le même temps, montrent bien quelle différence le génie florentin faisait entre l'architecture civile et l'architecture religieuse. Ici, un caractère général de force et de solidité austère. Là, les recherches raffinées de la bijouterie la plus riche. C'est que la guerre en permanence menaçait sans cesse les palais, tandis que la religion toute-puissante couvrait les églises d'une égide inattaquable.

Je vous ai menées à Florence, mesdemoiselles, et certes nous y trouverons bien des œuvres de nos peintres primitifs. Il n'est pas d'église, pas de couvent qui ne possède un spécimen des œuvres de Giotto, de Buffalmacco, d'Orgagna, de Memmi, de Pierre d'Orviete, d'Antonio Veneziano, de Spinello d'Arezzo, de Francesco da Valterra, de Benozzo Gozzoli et de tous nos vieux maîtres du cimetière de Pise. Mais, en aucun lieu, comme au Campo-Santo, ils ne se trouvent réunis et bien encadrés par les souvenirs de leur siècle. Et puis ici, les merveilles de leurs successeurs les écrasent.

D'ailleurs, c'est à Florence que l'art, soudainement éveillé par Giotto, s'est développé avec une rapidité prodigieuse. J'aurai bien assez de choses à vous dire sur Fra Angelico de Fiesole, Masaccio, Ghirlandajo et tant d'autres.

Aujourd'hui, retournons à Pise, s'il vous plaît. Allons chercher dans les fresques de Buffalmacco le respect de la tradition et les efforts vers les nouvelles tendances de l'art qui prend enfin la nature pour mo-

dèle ; dans celles de Giotto la vie circulant, les groupes se composant et s'animant, la grâce enfin, promettant Raphaël, comme dans celles d'Orgagna la sauvage énergie et l'austère grandeur, annoncent Michel-Ange.

Regardez votre gravure, mesdemoiselles ; vous y verrez d'abord, comme caractère distinctif du temps, deux épisodes : la construction de l'arche qui tient presque tout le tableau, puis dans le coin, à gauche, un ange annonçant le déluge à Noé, qui écoute avec un étonnement mêlé d'effroi. Ce Noé tourne précisément le dos au Noé qui commande aux travailleurs. La charpente de l'arche et les femmes du quatrième plan vous prouveront, qu'au temps du Buffalmacco, on ignorait encore les lois de la perspective, et, bien que les mouvements des personnages soient naturels, vous comprendrez cependant que l'anatomie avait encore bien des secrets à révéler. En revanche, vous verrez qu'on sciait le merrain en ce temps-là comme aujourd'hui.

Les costumes sont ceux des Pisans du treizième siècle, sauf celui de Noé, emprunté sans doute aux vieilles images. Il en est de même pour toutes les peintures du Campo-Santo ; la fidélité du costume est venue tard en peinture comme au théâtre ; Paul Véronèse, au seizième siècle, habillait les personnages de ses *Noces de Cana* à la mode des Vénitiens, ses contemporains, comme vous pourrez le voir si vous allez au musée du Louvre.

Le Louvre, mesdemoiselles, ne possède aucun tableau de Buffalmacco ni d'Orgagna. Mais vous y trouverez une œuvre capitale de Giotto et plusieurs tableaux de son école. Vous y trouverez aussi un gradin d'autel divisé en trois compartiments, de Taddeo Gaddi, peintre et architecte, élève de Giotto, qui termina le campanile de Florence ; les portraits de Giotto, de Donatello, de Brunelleschi, de Giovanni Manetti par Paolo Uccello (1), qui nous a légué, sur un même cadre et sur un même fond d'or, les images des maîtres les plus illustres de son temps ; une vaste composition de Benozzo Gozzoli, *le Triomphe de saint Thomas d'Aquin* ; un beau tableau de Fra Angelico de Fiesole. Mais n'anticipons pas.

Le tableau que nous avons de Giotto est peint sur fond d'or, et représente *saint François d'Assise recevant les stigmates*.

Comme beaucoup de tableaux de cette époque, il contient plusieurs épisodes ; mais alors ils ne sont plus confondus dans l'ensemble comme chez Orgagna et Buffalmacco. Ils se groupent au bas du sujet principal en une série de petits cadres. Ainsi, nous voyons ici que le tableau proprement dit représente le saint recevant les stigmates, et que les personnages sont presque de grandeur naturelle, tandis que les trois épisodes qui racontent la légende de la fondation de l'ordre des frères mineurs, sont du tiers plus petits. Il en est de même dans le beau *Couronnement de la Vierge* de Fra Beato Angelico.

La peinture du moine de Fiesole a un cachet si particulier, si profondément religieux et céleste, qu'elle ne tient, pour ainsi dire, à rien de ce qui la précéda ni de ce qui la suivit. Cimabué est bien dépassé. Giotto n'est pas atteint, ou, du moins, les tendances du moine sont si différentes des siennes, qu'on ne peut établir aucun parallèle. Mais il faut savoir se borner ; je ne vous parlerai pas aujourd'hui de l'Angelico, quoique je veuille attirer votre attention sur le *Triomphe de saint Thomas d'Aquin*, de Benozzo Gozzoli, son élève.

Ce tableau est une sorte de résumé qui expose, mieux qu'un long récit, l'histoire intellectuelle du temps.

La composition se divise en trois parties : dans la partie supérieure est Jésus-Christ glorieux et environné de chérubins ; saint Paul et Moïse occupent sa droite et sa gauche ; devant eux écrivent les quatre évangélistes, et ces paroles se lisent aux pieds du Sauveur : *Bene scripsisti de me, Tomma.*

Dans la partie du milieu, saint Thomas, l'élève d'Albert le Grand, le fondateur de l'ordre de Saint-Dominique, et l'illustre auteur de la *Somme*, est assis entre Aristote et Platon. Il tient plusieurs ouvrages sur ses genoux. Sous ses pieds est étendu son rival, le grand docteur de l'université de Paris, Guillaume de Saint-Amour.

Dans la partie inférieure du tableau, — remarquez que cette partie semble représenter le triomphe du saint sur la terre, tandis que les deux autres font remonter sa gloire jusqu'aux hauteurs de l'intelligence et de la philosophie, puis jusqu'au Christ, jusqu'au Saint des saints lui-même, — en bas donc, nous voyons le pape Alexandre IV assis sur un trône et assisté par deux camériers, présidant, en 1256, l'assemblée d'Anagni, tenue au sujet des ordres mendiants, attaqués par Guillaume de Saint-Amour, et défendus par saint Thomas d'Aquin. Saint Thomas, le *docteur Angélique*, comme on l'appela, est le moine assis sur le premier plan et vu de dos ; saint Bonaventure est à côté de lui. Les cardinaux Hugues de Saint-Cler et Jean des Ursins, siégent près du pape, et autour d'eux se groupent l'évêque de Messine et Albert le Grand, maître du sacré palais, puis Humbert de Romans, et les docteurs Pierre et Jean, députés au pape par le roi saint Louis.

Ce tableau, peint en détrempe sur panneau, car jusqu'alors la peinture à l'huile n'était point connue, fut fait pour le dôme de Pise, et y resta longtemps derrière le siége de l'archevêque. Nous le devons à l'empereur Napoléon Ier.

Mais avant de quitter Pise, mesdemoiselles, je veux vous parler de son école de sculpture qui fut la véritable rénovatrice de l'art en Italie. La sculpture moderne est née à Pise en 1218, sous les mains de Nicolas de Pise, qui, le premier, découvrit les beautés de l'antique, et s'en inspira.

Les sculpteurs, en ce temps-là, comme les peintres, étaient aussi architectes. Nicolas de Pise, auquel on doit les chaires de Pise et de Sienne, l'église de Santa-Trinita, à Florence, et qui fut le Cimabué de la sculpture, est le père de Jean de Pise, qui construisit le Campo-Santo, tandis qu'Arnolfo di Lapo, le second maître de l'architecture florentine, élevait le Palais-Vieux, commençait le dôme de Florence, Santa-Maria dei Fiori, construisait Santa-Croce, ce Panthéon chrétien de l'Italie, et donnait enfin la première impulsion aux travaux que continuèrent Giotto, Orgagna, Taddeo Gaddi et Brunelleschi, l'illustre constructeur

(1) Encore un surnom. Ce peintre aimait les oiseaux. Il se nommait Paolo Dono ; on l'appela *l'Uccello*, *l'Oiseau*. C'est Paolo l'Uccello qui, aidé du mathématicien Giovanni Manetti, appliqua les lois de la perspective à la peinture.

de la coupole de Florence et de tant d'autres chefs-d'œuvre.

André de Pise, l'auteur d'une de ces portes du baptistère de Florence que Michel-Ange disait faites pour être celles du paradis, parut en même temps qu'André Orgagna — dont l'œuvre sculpturale la plus importante est le tabernacle de l'église San-Michele— et que Jacques de la Quercia, sculpteur siennois. Mais tous furent dépassés par Laurent Ghiberti, sculpteur, peintre, architecte et orfèvre.

C'est une chose à remarquer que presque tous les artistes de ce temps sortirent des corps de métiers, et particulièrement de l'orfévrerie; ainsi Orgagna, Brunelleschi, Ghiberti, Luca della Robbia, Ghirlandajo, André del Sarte, Benvenuto Cellini, et bien d'autres, commencèrent par être orfèvres.

Laurent Ghiberti est l'auteur des plus belles portes du baptistère de Florence; Donatello apparut presque en même temps, et fut le grand matérialiste de la sculpture, celui qui chercha la forme avant l'idée, qui modela la chair comme les anciens. Lucca della Robbia, un des plus féconds, des plus purs, des plus excellents artistes de ce temps merveilleux, a travaillé surtout la terre vernissée, la faïence, et ses madones et ses saints coloriés semblent vivre au fond des chapelles ou sur la frise des édifices.

Mais nous voici déjà loin de nos vieux maîtres du Campo-Santo et des sculpteurs contemporains. J'en étais tout à l'heure à l'enfance de l'art, et maintenant voilà que j'approche de son apogée. Comme je le disais plus haut, mesdemoiselles, il faut savoir se borner.

Aujourd'hui, restons à l'aurore de ce soleil qui luit encore sur le monde artiste. Représentons-nous l'Italie du moyen âge, encore demi-barbare et déjà inspirée pourtant de ce souffle divin de l'intelligence et de l'art qui ne pouvait s'éteindre dans cette contrée pleine des trésors de l'antique. Regardons, peu à peu, la lumière percer les nuages, la vie animer les figurines maigres et raides des sculpteurs gothiques, ou des peintres byzantins, les beaux modèles de l'architecture grecque se marier, sous la main des architectes, aux formes romanes et aux ogives gothiques.

Résumons-nous enfin. C'est l'architecture qui, la première, donna signe de vie, lorsque Buschetto construisit le dôme de Pise. La sculpture vint ensuite avec André de Pise. Puis Cimabué donna une première impulsion à la peinture, qui ne produisait plus que des images de missel. Giotto, enfin, et avec lui tous les peintres du Campo-Santo, créèrent, en Toscane, une véritable école de beaux-arts, et furent les promoteurs réels de la Renaissance qui, tout à coup, et comme par enchantement, sembla se faire de toutes parts.

CLAUDE VIGNON.

BIBLIOGRAPHIE

DERNIERS SOUVENIRS
DU
COMTE JOSEPH D'ESTOURMEL.

On se plaint souvent que l'art de causer s'en va, mais voici un aimable causeur qui a écrit au courant de la plume les souvenirs que lui ont laissés les dix dernières années, et, pour nous distraire un moment des préoccupations présentes, nous ne pouvons mieux faire que de glaner à sa suite, et de rire un peu des masques, moitié tragiques, moitié burlesques, qui ont occupé la scène, particulièrement au temps de notre éphémère République. Le livre de M. d'Estourmel est un délassement comme le serait une visite aimable d'un spirituel ami, qui instruit tout en souriant, et grave avec une parole légère un long souvenir.

« 25 février 1848. Un soleil de mai! toute la population de Paris est dehors; elle va se promener, regarder les barricades. Une chose digne de remarque (peut-être aussi de pitié), c'est que tout lui fait spectacle. De jolies femmes se hissent sur ces monceaux de pavés roulants; moi-même, je veux voir, et des hommes qui m'auraient tiré, hier, des coups de fusil, me tendent la main pour m'aider à monter. J'entre aux Tuileries, je passe ces portes, closes pour moi depuis dix-huit ans; je lis, inscrit sur les vitres : *Mort aux voleurs !* C'est toujours bon à afficher. Cela me rappelle le mot du prince de Ligne : On en pend quelques-uns pour persuader aux autres qu'ils sont honnêtes.

» Le risque d'être étouffé m'empêche de pénétrer dans les appartements. Au dehors, des nuages de papiers s'échappent des croisées à travers les airs. Un spectateur, auquel je m'informe d'où ils proviennent, me répond : « C'est qu'on fait le dépouillement des archives. J'en ramasse un fragment : c'est un compte de cuisine!

» La voie publique, les boulevards surtout, sont dévastés. Le peuple a usé et abusé de ce qu'il regarde comme à lui : la rue. Je lisais dernièrement dans une description de Paris : « Les arbres séculaires de nos boulevards sont un objet d'admiration pour les étrangers, et de respect pour les Parisiens. » Je ne suis pas frappé du respect. La plupart de ces arbres

sont aujourd'hui coupés au pied et couchés en travers, obstruant le passage. Les deux rangs de guérites qui bordaient les contre-allées sont renversées; plus un seul banc, plus un parapet, plus un gardefou. Tout ce qui était fer a été arraché, ce qui était bois a été brûlé. Le peuple, *avec cet admirable bon sens qui le caractérise* (phrase obligée; ici elle rencontre juste), montre son discernement dans ses excès mêmes. Ainsi chacun démolit de préférence, suivant sa profession, et avec l'arrière-pensée de se préparer de l'ouvrage : le maçon s'en prend aux moellons, le serrurier aux grilles et aux balustrades; le vitrier casse les vitres, et aux Champs-Élysées, des rempailleurs brûlent les chaises.

» On vit reparaître sur les murs l'inscription : *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*. Ces trois mots ont affriandé bien des gens, et l'engouement qu'ils excitent rappelle l'exclamation d'un pauvre hère qui regardait à travers les vitres l'étalage gastronomique de Chevet, et disait en soupirant : « Les truffes! c'est si bon! et dire que je n'en ai jamais goûté! » Je suis au même point pour la liberté, la fraternité et l'égalité. Je les trouve certainement excellentes, mais je ne sais quel goût elles ont. Enfin, on assure que nous allons en goûter à satiété.

» On ferait un chapitre divertissant de la manière dont quelques domestiques comprennent des commissions et estropient des noms. L'hiver dernier, on avait envoyé, de l'ambassade de Naples, me prévenir qu'on danserait le soir chez la duchesse de Serra-Capriola. Le message me fut ainsi rendu : « On est venu inviter monsieur à la soirée des cabrioles. Chez Mézi, lorsqu'il était directeur des postes, on annonça M. Pozzo di Borgo : Le maître de poste de Bordeaux. Aujourd'ui nous devions avoir *les Puritains*. « Allez voir sur l'affiche si on les donne, dis-je à mon portier. Il est revenu : « Monsieur, on n'en donne qu'un. — Un puritain? — Oui, monsieur. Et, en effet, l'affiche portait *I Puritani*.

» Dès le commencement de l'année, une dame m'avait proposé, pour mes étrennes — et mes dix francs — un billet de bal au profit de la colonie agricole de Petit-Bourg. Je cherchais des défaites. « On dit que cet établissement va mal. — Raison de plus pour l'encourager. — A aller mal? — Non, à aller mieux. J'avais fini par accepter le billet, et c'était ce soir son échéance. Je me suis trouvé dans la salle de l'Opéra-Comique à peu près seul de ma connaissance, au milieu de deux mille personnes; quelqu'un est venu m'aborder amicalement. Sa figure ne m'était pas inconnue, mais dans l'impossibilité où je me suis trouvé de mettre le nom sur cette figure, voulant toutefois répondre à sa politesse, je lui ai demandé, comme l'empereur Napoléon en pareil cas : — Comment va madame? Et il m'a répondu qu'il était veuf. Cette locution impériale s'explique tout naturellement par l'ignorance ou l'oubli du nom de la personne à qui elle s'adresse. L'impératrice Marie-Louise en employait un autre qui pouvait passer pour un germanisme. Deux fois, à une année de distance, en faisant son cercle, elle daigna s'arrêter devant moi, et, après un moment d'hésitation, elle m'adressa les paroles suivantes : « Vous êtes à Paris, monsieur? » espèce d'interrogation à laquelle j'éprouvais un peu d'embarras à répondre, parce qu'un fait de cette évidence ne me semblait pas devoir impliquer confirmation, et me rappelait la repartie d'un de mes amis à une dame qui, le voyant entrer chez elle, lui disait : « Est-ce vous? » et qui, trouvant niais de répondre : Oui, préféra la négative : « Non, ce n'est pas moi! » L'Empereur disait donc : « Madame » tout court, parce qu'il ne se souvenait pas du nom du Monsieur. *Madame votre femme* lui aurait probablement paru une expression bourgeoise, et pourtant on s'en servait dans le beau siècle, et nous la retrouvons sous les meilleures plumes, mais aujourd'hui on y met plus de façons.

» Cette foule ameutée, qui ne sait à quoi se divertir, plante partout des arbres de la liberté, des peupliers, *populus*, l'arbre du peuple! Pour moi, je n'y vois pas d'inconvénient; j'aime le peuple, j'aime la liberté, j'aime aussi les arbres, j'en plante beaucoup.... seulement, quand je les plante, je choisis la place. Mais ici on y met moins de façons : on les pique en terre au hasard, au travers des carrefours, au beau milieu des rues, va comme je te pousse, et pousse si tu peux! « Mais vous barrez la chaussée, observait un cocher. — Et à quoi sert-elle? répondit un piéton. Est-ce que les trottoirs ne suffisent pas? »

» Tout à l'heure, en rentrant, j'ai vu des lampions à mes fenêtres. J'ai demandé à mon portier de quoi je m'étais réjoui en mon absence; je pensais que ce pouvait être de la proclamation du roi de Sardaigne. Mais notre bon peuple, tout souverain qu'il est, ne donne point dans la haute politique, et se réjouissait tout simplement d'avoir planté un nouvel arbre de liberté autour duquel il tirait des coups de fusil et brûlait quelques rats de cave. J'ai demandé place au feu et à la chandelle; on m'a laissé approcher, et j'ai vu l'arbre, qui m'a paru assez sec, et auquel j'ai chanté :

> Mourir pour la patrie,
> C'est le sort le plus beau, etc., etc.

» J'allai faire hier une visite à madame Émile de Girardin, et la conversation, qui roulait sur les affaires du temps, avait pris une tournure assez triste; on se disait les orages et les malheurs que pouvait réserver l'avenir, lorsque, élevant la main et les yeux d'un air de confiance, madame de Girardin s'écria : « Il n'y a que celui qui est là-haut qui puisse tirer la France de l'abîme où elle se plonge! — Hélas! oui, repris-je; après tant de déceptions, c'est à lui seul qu'il faut se confier. — Au reste, il ne demandera pas mieux que de s'en expliquer devant vous; vous allez le voir descendre... — Comment! le voir descendre? et de qui parlez-vous, de grâce? — Mais, de mon mari. — Ciel! et moi qui croyais que vous parliez du bon Dieu! »

» Le Champ de Mars est couvert de travailleurs, ou censés tels, qui rabattent les buttes qu'on avait élevées lors de la première fédération. « Quand vous aurez fini ceci, leur demandait un curieux, à quoi vous emploiera-t-on? — Mais je pense, répondit l'un d'eux, que l'on nous fera mettre la Seine en bouteilles. »

» J'avais grand plaisir, dans ma jeunesse, à rencontrer le chevalier de Panat, ce qui m'arrivait fréquemment. Il joignait à des connaissances étendues de l'esprit jusqu'au bout des doigts, y compris les ongles. On n'avait pas plus de malice et de traits pi-

quants dans la conversation; il faut ajouter qu'il était sale et laid à l'avenant. Tout le monde sait son histoire avec Rivarol, lorsqu'en entrant chez celui-ci, il lui dit : « Je vais jeter ma redingote sur ton lit.» A quoi Rivarol lui répondit : « Et où jetterai-je mon lit? » Le mot parut si bon au chevalier, que je le lui ai entendu raconter à lui-même.

» Il ne tarda pas à prendre sa revanche, et un jour où Rivarol, dont les prétentions à la naissance prêtaient à l'épigramme, se servait de cette locution : « Nous autres gentilshommes, » Panat, se retournant vers les assistants, leur dit : « Voilà un pluriel qui peut paraître singulier.»

» Il avait une bonne histoire d'un chambellan de la princesse Élisa, qui lui détaillait ainsi l'emploi de sa journée : « Dès sept heures, et quelquefois avant, je suis là pour mettre tout le monde sur pied et pour que chaque chose soit en ordre au réveil de la princesse. A huit heures, elle fait une première toilette ; puis, elle me permet d'entrer. Elle est bien aise que je ne m'éloigne pas, et je reste à déjeuner. Puis, quand elle se retire dans son intérieur, je m'établis dans le premier salon, et je donne des audiences. Cela me mène tard. Si la princesse sort, je l'accompagne, et je trouve à peine le temps nécessaire pour ma toilette. Vient le dîner : il faut faire les honneurs, puis ensuite arranger les parties, entretenir les visiteurs. La princesse est pleine d'égards pour moi; je ne puis m'absenter un instant ! Cependant, vers minuit, quelquefois plus tard, elle termine la veillée. Je me retire alors... — Et, bien entendu, interrompit M. de Panat, vous avez là votre appartement, vous y couchez? — Du tout! du tout! je retourne tous les soirs chez moi! s'écria vivement le chambellan. Moi, coucher là ! j'en serais bien fâché, j'aime trop mon indépendance! »

» Laborde était un homme parfaitement spirituel, de plus distrait et gourmand. Sa gourmandise n'avait rien d'affecté, mais on prétendait que ses distractions n'étaient pas toujours aussi naturelles. « J'y croirai, disait sa femme, quand je lui verrai prendre des cuisses de poulet pour des ailes. »

» On raconte que notre grand poète, peu avant la révolution de Février, avait écrit le nom de David sur son agenda, sans y rien ajouter, et probablement pour se souvenir de faire du prophète-roi le sujet de quelque méditation poétique. Depuis, ayant affaire journellement à de nombreux solliciteurs, il avait mis leurs noms à la suite, et, lorsqu'il s'était agi d'expédier son travail sur les consulats, il a déchiré la feuille de son calepin pour qu'on copiât les noms des titulaires.

» Le secrétaire a pris David comme les autres, et ne voyant point à côté la désignation du poste, il a cru bien faire de l'envoyer en Amérique. Puis, en rendant compte au ministre, il lui a demandé l'adresse du citoyen David, pour lui expédier sa nomination. M. de Lamartine a voulu d'abord revoir le feuillet qui avait servi d'indication, et, recueillant alors ses souvenirs : « Comment avez-vous été faire un agent consulaire du roi David? » dit-il à son employé. Celui-ci en a frémi. Un roi consul sous la république, et probablement un roi *ivre de sang et d'orgueil!* Il a répondu que la méprise allait être réparée, et, en effet, on a lu peu de jours après, au *Moniteur* : « Le citoyen X...., est nommé consul à....., en remplacement du citoyen David, appelé à d'autres fonctions. »

» A propos de médisances, on me rapportait aujourd'hui un mot à la fois charitable et malin de l'évêque de Versailles. On parlait devant lui de la figure d'une de ses diocésaines, madame de B.... « Mais, qu'est-ce qu'elle a dans l'œil qui lui donne un regard si désagréable? on ne s'en rend pas bien compte. — Mesdames, dit malicieusement l'évêque, je crois que c'est une paille. »

» Voici un exemple de mauvais goût. Un journal, rendant compte de l'enterrement de M. de Chateaubriand, qui vient d'avoir lieu à Saint-Malo, nous entretient de l'*élégance* du corbillard et de l'*aspect grandiose* du cortége. Il ajoute que « tous les yeux se sont mouillés, quand, *au moment de l'élévation*, la musique a fait entendre la rêveuse mélodie :

Combien j'ai douce souvenance! »

« Certes, si l'illustre défunt avait été consulté de son vivant, il eût repoussé, avec ce sourire ironique que nous lui connaissions, la pensée païenne de substituer n'importe *quelle mélodie* rêveuse à l'*O salutaris Hostia!*

» J'ai trouvé la phrase suivante dans le récit des obsèques de notre pauvre archevêque : « Mgr Affre était exposé sur un lit dans le *style de la Renaissance*, et deux prêtres, placés à ses côtés, priaient *avec des larmes dans la voix*. »

» On ne peut être trop clair dans ses invitations. Celles de M. Marrast me rappellent l'embarras où je vis une fois mon ami Sainte-A... Il avait dit à un bon Allemand : « Venez donc dîner avec nous, sans façon, *en famille*, n'importe quel jour. » L'Allemand lui amena le surlendemain, à l'heure du dîner, sa famille, à lui, qui se composait de quatorze personnes.

» L'ère de l'égalité a achevé de donner un essor prodigieux à toutes les vanités. Jadis, on n'attachait pas un si grand prix à de si petites choses. Quelqu'un disait à M. Archambaud de Périgord : « J'ai reçu des marques d'obligeance du prince d'O... Il vient en France; je voudrais m'acquitter envers lui. — Eh bien! répondit M. de Périgord, demandez-lui son ordre, ce sera parfaitement empressé de votre part, et, si vous voulez lui faire une politesse encore plus grande, vous n'aurez qu'à le porter. »

» En 1830, après les journées de Juillet, M. Casimir Périer eut à répondre aux exigences populaires. Un jour, en rentrant chez lui, il se trouva serré de près par une foule turbulente. Hommes, femmes criaient : « Nous voulons avoir les droits de l'homme!» M. Périer, craignant que la retraite ne lui fût coupée, s'adressa aux plus échauffés : « Vous demandez les droits de l'homme? — Oui ! oui ! — Eh bien! je vous les accorde ! » Et, à la faveur de la surprise que leur causait une munificence aussi imprévue, et pendant qu'ils pensaient à ce qu'ils pourraient en faire, il s'esquiva. »

Voilà bien des anecdotes, dont la plupart peignent notre temps et ses misères ; nous avons pensé que cette causerie vous distrairait agréablement au milieu des lectures sérieuses que nous vous recommandons, et qui sont toujours bien accueillies par vous. La peinture des mœurs contemporaines n'est pas sans intérêt, même pour l'historien, même pour le penseur.

PHILIPPINE DE DAMPIERRE

I

WINENDAELE.

Le soleil se couchait au bout de cette longue plaine qui de Bruges s'étend à la mer du Nord, et dont aucun accident, forêt, rocher, monticule, ne vient couper la monotonie. — Les clochers gothiques des villes et des villages, si rapprochés en Flandre, animent seuls ce paysage sévère. — A l'époque où nous parlons, le château de Winendaele, antique résidence des comtes de Flandre, s'élevait non loin de Bruges, et le soleil à son déclin allumait des foyers de lumière dans les vitraux de sa chapelle et dans les fenêtres plombées de la grosse tour de l'ouest. Deux femmes étaient assises auprès de cette fenêtre; elles se ressemblaient, quoique l'une fût au déclin de la vie, et l'autre aux premières années de la jeunesse : c'était le même front, large et noble, mais couvert chez l'une de rides profondes, tandis que celui de la jeune fille était pur et calme comme le front d'un enfant; les mêmes yeux bleus, plus pâles chez celle qui avait vécu et pleuré, plus vifs et plus sombres sous leurs cils bruns chez la jeune fille; le même teint blanc et uni, le teint des races du nord; la même taille haute et svelte. Mais la mère portait dans ses traits et dans son attitude l'empreinte irrécusable de l'âge, des fatigues et des chagrins, et la fille, dans sa beauté innocente, ressemblait à un chérubin descendu sur la terre et s'étonnant qu'on pût y souffrir. Ces deux femmes étaient Marguerite de Luxembourg, comtesse de Flandre, et femme de Guy de Dampierre, et Philippine, la plus jeune et la mieux chérie de ses enfants, fiancée, quoiqu'elle ne fût âgée que de quatorze ans, au prince de Galles, qui fut depuis Edouard II.

Sa mère interrompait souvent son entretien, afin de regarder dans la chambre voisine, où des filles de chambres et des meschines s'occupaient à plier et à placer dans des coffres de voyage des vêtements précieux ; elle leur donnait des ordres et semblait se préoccuper beaucoup de ces arrangements.

« Ma bonne mère, lui dit enfin Philippine en lui prenant la main, vous prenez beaucoup de souci.

— C'est la dernière fois, répondit la comtesse, demain, ma pauvre enfant, vous n'aurez plus de mère pour veiller sur vous! demain, vous ne serez plus ici!

— Ma mère, dit Philippine en passant ses bras autour du col de la comtesse, on dit que je serai reine d'Angleterre et une bien grande dame, mais j'aurais préféré rester auprès de vous, pour vous consoler en vos chagrins et vous réjouir en l'absence de mon père et de mes frères! Hélas! vous n'aurez plus d'enfant avec vous, excepté ma sœur Isabelle, qui s'en ira aussi!

— C'est la volonté de Dieu et de votre père, mon enfant, il faut se soumettre. Les reines et les princesses ont plus de peine que les autres mères, en quoi elles ressemblent à la divine Mère sous la croix. Vous aussi, ma Philippine, vous tremblerez pour vos fils dans les batailles, et vous penserez à vos filles, mariées bien loin de vous...

— Ma mère, je reviendrai! s'écria Philippine. Oh! j'obtiendrai du prince Édouard qu'il me ramène vers vous, mère bien-aimée! nos vaisseaux de Damme cinglent si vite vers l'Angleterre! je n'aurai pas de peine à faire ce voyage.

— Oui, ma fille, je l'espère, vous reviendrez, mais, avant que d'aller en Angleterre, vous ferez un autre voyage qui me glace d'effroi.

— Quoi! chère mère, vous avez peur de me voir aller à Paris, auprès de mon parrain le roi Philippe? mais n'est-il pas le suzerain, l'ami, l'allié de mon père? mais je pense qu'il me fêtera grandement, lui et ma belle parente, la reine Jeanne...

La comtesse secoua la tête en entendant ces mots pleins de la crédule confiance de la jeunesse, et elle répondit tristement : — Le roi Philippe ne m'inspire nulle confiance, car je crois son cœur rempli de malice et de trahison. Depuis longtemps il convoite la Flandre, il pense que ce beau pays et ces nobles villes seraient un brillant joyau de plus à la couronne de France, et je pense qu'il ne peut voir sans déplaisir votre mariage, qui donne à la Flandre un si puissant allié que le roi d'Angleterre. Me pardonne Dieu si je juge avec témérité, mais mon âme est pleine d'inquiétude et de soupçon, et je serais plus rassurée, ma fille, si je vous savais errante sur la mer en fureur, que livrée au roi Philippe, dans sa ville de Paris.

— Mais je ne vais pas seule : mon père, deux de mes frères et une grande chevauchée m'accompagnent.

— Aussi, je crains pour ton père, pour tes frères et pour toi!

Philippine ne répondait pas, elle pleurait : sa mère lui prit la main, en disant :

— Allons à la chapelle, nous prierons Dieu et sa sainte Mère : *Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre!*

II

LE SUZERAIN.

Huit jours après, les curieux et les badauds, qui toujours ont fleuri en grand nombre dans la bonne

ville de Paris, se rassemblaient dans les rues de la cité, afin de voir le somptueux cortége du comte de Flandre et de la future reine d'Angleterre. Aucune nation n'égalait alors les Flamands en richesse et en élégance; on s'attendait à des merveilles, et l'attente ne fut pas trompée. Le peuple de Paris admira les musiciens en robes écarlates, qui ouvraient la marche, puis les nombreux serviteurs et les écuyers qui précédaient les barons et les chevaliers; ceux-ci étaient les héritiers des plus beaux noms de Flandre, et la splendeur de leur équipage annonçait les plus grands seigneurs du plus riche pays de l'Europe. Ils montaient de hauts destriers, caparaçonnés de housses blasonnées; leurs brillantes armures étaient dorées, et leurs casques ornés de plumes et de lambrequins qui paraissaient empruntés à la parure de guerre des anciens Scandinaves. — Des pages habillés à leurs couleurs portaient leurs armes. Au milieu de cette troupe brillante s'avançait le vieux comte, vêtu d'une longue robe de velours noir sur laquelle tombaient les flots de sa barbe blanche. Ses cheveux blancs s'échappaient de sa toque, qui était entourée de la couronne comtale. Le peuple, qui savait que ce vieillard avait été un des compagnons d'armes de saint Louis, à la Mansourah, criait : Noël! Noël! sur son passage. A la droite de Guy de Dampierre, montée sur un cheval barbe d'un prix inestimable, venait Philippine, qui, timide sous tant de regards, baissait les yeux et essayait de ramener sur son visage les plis de son voile. On l'applaudissait pour sa jeunesse et sa bonne grâce, et les hérauts répondaient aux cris de : *Noël et longue vie!* par d'abondantes largesses.

Le cortége arriva en bon ordre au Palais, que Philippe le Bel habitait de préférence, et qui élevait entre ses grosses tours, bâties par Philippe-Auguste, la flèche aérienne de la sainte Chapelle, fondée par saint Louis. Le comte et sa fille mirent pied à terre devant les degrés, et les officiers du roi introduisirent en présence de son seigneur suzerain le plus puissant de ses vassaux. Philippine tremblait en traversant la vaste salle aux murs fleurdelisés, remplie de pages, de serviteurs du roi en longue robe et en cuirasse, foule bigarrée et mouvante qui reculait devant elle, et lui laissait voir, assis sous le dais, dans la majesté royale, Philippe le Bel. Dans son trouble, elle ne vit pas le mâle visage du roi, ni sa noble stature; elle s'inclina avec un geste soumis, comme pour embrasser les genoux de celui en qui elle révérait à la fois la dignité du sceptre et des droits presque paternels. Le comte Guy prit la parole et dit:

— Cher sire, voici ma fille, votre cousine et filleule, que moi et les bonnes gens de mes villes de Flandre avons promise au roi d'Angleterre pour son fils. Elle n'aurait pas voulu partir sans prendre congé de vous.

Le visage de Philippe avait pris une expression dure et sévère : il regarda sans émotion ni pitié ce vieillard à qui son saint aïeul avait donné le nom d'ami et de frère d'armes, cette enfant pour qui il s'était engagé devant Dieu, et qui, tous deux, venaient vers lui avec tant de confiance. Après un instant de silence, prenant la parole, il dit d'une voix brève :

— Au nom de Dieu, sire comte, je pense que votre fille n'a point fait une alliance si préjudiciable à nous et à notre royaume sans votre ordonnance! Mais il n'en ira pas ainsi, car vous avez traité avec mon ennemi sans m'en prévenir et sans reconnaître votre souverain seigneur. Vous et votre fille, allez en conséquence, rester devers moi. (1)

— Sire roi, c'est félonie! s'écria le vieux comte. Je ne puis disposer de ma terre sans votre aveu, mais si bien de ma fille, car mon droit paternel ne reconnaît pas votre droit de suzerain. Je vous dois le service de guerre et l'ai rendu à votre aïeul...

— Vous me devez consulter en vos alliances, interrompit Philippe avec dureté, et l'apprendrez, si vous ne le savez. Mes sergents vont vous conduire à la tour du Louvre; quant aux seigneurs et chevaliers de votre chevauchée, ils sont libres et pourront retourner en Flandre. J'ai dit, sire comte!

Philippine s'était élancée vers son père : il la serra d'un bras sur sa poitrine et, levant le doigt vers la statue de Louis IX, il s'écria : — Ah! sire, ils ne sont plus les temps de saint Louis!

Cette plainte résignée fut inutile, les sergents royaux, avertis d'avance, placèrent au milieu de leur sombre cohorte le père et la fille, pendant que les chevaliers flamands étaient retenus et désarmés dans une des salles basses du palais, et, une demi-heure après, la porte de la grosse tour du Louvre se fermait sur le comte de Flandre et sur la fiancée d'Édouard.

Le gouverneur du Louvre les reçut et les conduisit dans un appartement qui avait déjà servi de prison à des princes. — Ferrand de Portugal a été enfermé treize ans ici, dit le comte Guy en jetant un regard mélancolique autour de la salle vaste et sombre. — Ne vous en déplaise, monseigneur, répondit le gouverneur avec un profond salut, c'était dans le cachot situé sous la tour de l'Horloge, que l'on pense le plus sûr de tous. Vous pouvez voir la tour de la fenêtre.

Le comte ne témoigna pas cette curiosité. — Et ma fille? dit-il enfin au gouverneur, qui attendait debout, où doit-elle loger? — Là, sire comte, à droite de votre appartement, il y a deux chambres pour la noble demoiselle, et une pour sa fille de chambre. Les ordres du roi, mon seigneur, étaient précis à ce sujet.— Il nous attendait! murmura le comte, et, comme un fol oiseau qui se jette au filet, je me suis laissé prendre. Si ce n'était que moi... mais ma pauvre petite fille!

Il soupira, et Philippine, qui devinait ses pensées, l'embrassa en pleurant et en répétant au milieu de ses larmes : — Courage! mon père! mes frères et nos bonnes gens de Flandre ne nous laisseront pas ici, et je n'aurais ni souci ni chagrin si je ne pensais à ma mère. Notre captivité sera courte, mais à elle, elle lui paraîtra longue!

Le gouverneur les laissa, heureux d'être seuls et d'avoir au moins la liberté de la parole, du regard, du sourire ou des larmes. Vers le soir, un des valets du comte vint le rejoindre, et on envoya à Philippine une de ses filles d'honneur, nommée Alix Sersanders.

III

LA CAPTIVITÉ.

Une espèce d'étourdissement succéda pour les pri-

(1) Historique. Quelques chroniqueurs ont placé le lieu de cette scène à Corbeil.

sonniers à la première violence de l'indignation et de la douleur. Il semblait que ce fût un long et mauvais rêve que cette captivité entre les sinistres murs du Louvre, qui succédait, pour le vieillard, à l'exercice du pouvoir souverain, pour la jeune fille, aux caresses de sa mère, à la douce liberté et aux espérances, entrevues de si près, d'une heureuse union. Ils se débattaient comme on se débat sous le cauchemar, mais, les jours succédant aux jours, leur apprirent que le songe était une réalité terrible. Le vieux comte soutint son infortune avec une fermeté chrétienne; arrivé au terme de la vie, il ne semblait pas vouloir disputer à ses ennemis quelques heures d'autorité, quelques derniers instants de joie, mais la vue de son enfant abattait son courage. Elle, sereine comme l'ignorance, forte comme l'espoir, n'offrait jamais à son père qu'un front riant et des yeux rassurés; quelques jours d'orage n'avaient pas suffi à faner une si brillante fleur : elle se croyait si sûre du secours prochain, de la délivrance prompte, du triomphe indubitable! Assise auprès de son père, elle lui détaillait tous ses motifs d'espérance : la Flandre n'était-elle pas un pays avec lequel les rois eux-mêmes devaient compter? Ses frères, le bouillant Robert de Béthune, le courageux Guillaume, n'étaient-ils pas connus par leur amour filial et par leurs exploits? laisseraient-ils leur père et leur sœur en prison, eux chevaliers? Oh! non. Puis, elle énumérait complaisamment les ressources des états de son père : elle parlait des métiers de Gand, tous armés et belliqueux, de la population de Bruges, si ardente et si riche, des flottes qui partaient de Damme et de Swyn, des archers de Courtrai, des laboureurs armés de haches et de gocdendaeg, en qui vivaient le courage et presque la férocité de leurs ancêtres païens... le roi de France lui-même ne redoutait-il pas de tels soldats?

Le comte souriait à ces tableaux; pourtant il savait mieux que l'enfant quelles difficultés ces villes puissantes, mais jalouses, apporteraient peut-être à la liberté de leur souverain. Lorsqu'il retombait dans ses pensées sombres, Philippine, afin de le distraire, cherchait dans sa mémoire; elle chantait, d'une voix pure et mélodieuse, les airs de son pays, elle récitait en français, en flamand et même en anglais les poésies qu'elle avait apprises, ou, lorsque son père semblait disposé à parler, elle le priait de lui conter ses anciennes guerres. Il se ranimait alors : le souvenir du roi Louis l'exaltait, et il répétait : — Je l'ai défendu à la Mansourah, j'ai fait de mon mieux avec mes braves Flamands; bien des Français m'ont dû la vie, et pourtant je suis en prison au Louvre! — Mon père, il y a céans une chapelle dédiée à monseigneur saint Louis; si nous l'invoquions? — Je l'invoque tous les jours, ma fille, comme un parent que j'ai au ciel, mais il faut le prier de plus en plus, car je prévois de grands maux pour le royaume de France.

Aucune nouvelle ne parvenait aux prisonniers, et la plainte que le comte de Flandre avait adressée aux pairs de France semblait rester sans réponse. Plusieurs mois s'étaient écoulés, et Philippine elle-même commençait à douter. Un soir, au moment où l'on allait fermer les portes de la forteresse, le gouverneur entra suivi de quelques serviteurs qui portaient des flambeaux. Un jeune homme l'accompagnait. Ce jeune homme alla se jeter aux pieds du vieux comte, et lui dit d'une voix où tremblaient des larmes :

— Monseigneur, mon vénéré père, vous êtes libre!

— Robert! mon enfant! c'est vous! dit le vieillard; vous n'avez donc pas oublié votre vieux père!

— Pas un instant! répondit Robert de Béthune, ni vos bonnes villes non plus, monseigneur, ne vous ont oublié. Nous n'avons cessé de réclamer votre liberté auprès du roi Philippe; la cour des pairs, solennellement assemblée, a jugé votre cause, et vous a déclaré innocent de toute félonie envers le suzerain, et cependant Philippe n'ouvrait pas les portes de votre prison. Je suis venu moi-même à Paris, avec mes frères Guillaume et Philippe, et, forts de l'appui du souverain Pontife, que nous avions invoqué, nous avons parlé au roi de France. Le roi nous a posé de dures conditions... Nous les avons acceptées, afin que vous soyez rendu à votre peuple et à notre mère......

En achevant ces mots, Robert baissa les yeux.

— Et ma fille, ma pauvre petite fille, vous n'en parlez pas? dit le comte Guy avec angoisse.

— Mon père, Philippine doit rester au Louvre comme votre otage.

— Cher père, je le veux bien! s'écria-t-elle. Partez, allez auprès de ma mère... je retournerai bientôt auprès de vous.....

— Ma sœur, dit Robert, sur ma foi de chevalier, je vous délivrerai....

Guy hésitait : une cruelle amertume se répandait sur cette délivrance inespérée. Ses deux enfants se mirent à ses genoux, et le supplièrent, au nom de leur mère, qui se mourait de douleur, de profiter de la bonne volonté du roi. Il fallut consentir, et, le cœur déchiré, il donna la bénédiction à Philippine, qui lui baisait les mains et ne pleurait pas. — Mon enfant, dit-il enfin, c'était à ton vieux père de mourir ici, et à toi d'être libre!

Robert ne le laissa pas achever, et l'entraîna, en jetant un dernier regard et un baiser d'adieu à sa sœur captive. Elle entendit les lourdes portes s'ouvrir et se refermer; dans le silence de la nuit, elle distingua les pas des chevaux de l'escorte qui emmenait son père. Le bruit se perdit dans le lointain... elle regarda autour d'elle, se vit seule entre ces murs sinistres et plongée dans un profond découragement, elle pleura amèrement. Tout à coup une main saisit la sienne et la serra, une douce voix lui dit : — Nous retournerons en Flandre!

Elle regarda et vit sa suivante Alix, qui pleurait avec elle.

IV

ALIX.

Dès ce moment, Philippine se sentit réellement prisonnière. Jusqu'alors son âme s'était envolée sans cesse au delà des murs de sa prison, sur les routes par où le secours devait venir; ses regards avaient été incessamment dirigés vers l'horizon; elle avait espéré, elle avait vécu dans les temps à venir, et surtout elle avait vécu dans un autre, pour le fortifier et le soutenir : maintenant, elle se trouvait seule, elle voyait les grilles, elle sentait l'oppression, et sur son âme où l'espérance s'éteignait, le poids de la

captivité pesait tout entier. Elle regardait, comme si elle ne l'avait pas vue encore, la redoutable enceinte de la forteresse; ces murs énormes reliés entre eux par vingt tours massives, ces portes de fer, ces corridors inextricables trompant les pas des prisonniers, ces grandes salles destinées aux rois et tristes en leur magnificence, ces cachots dont le nom seul inspirait l'horreur; elle se disait :

— Je vivrai, je mourrai ici! je ne verrai plus les plaines vertes de mon cher pays, et jamais je n'aborderai aux rives d'Angleterre, où Édouard m'attend... Le roi Philippe ne me laissera jamais aller vers ma mère ni vers mon fiancé... captive suis à toujours.....

Lorsque ces pensées se présentaient à son esprit, elle tombait dans ce noir abattement qui est une des plus mortelles maladies de l'âme; elle pleurait et fuyait la lumière du jour. Alors sa jeune suivante, Alix, venait la chercher, s'asseyait auprès d'elle, et remplissait à son tour ce rôle de consolatrice que Philippine avait rempli auprès de son père.

Alix était orpheline, et attachée dès son enfance à la jeune comtesse, elle l'aimait avec une tendresse de sœur et le dévouement d'un cœur qui avait concentré son affection sur un seul être; elle ne souffrait que des chagrins de Philippine, car, décidée à lui consacrer sa vie, il lui était indifférent que ce fût au Louvre ou en Angleterre. Lorsque ses discours, sa gaieté, ses beaux raisonnements avaient ramené un peu d'espérance au cœur de la jeune fille, et que celle-ci lui disait :

— Quand je serai mariée au prince Édouard, je te marierai, Alix, à un noble anglais, et tu seras la première dame de ma cour.

— Nenni! disait Alix, je ne veux point vous quitter, je vivrai et mourrai demoiselle d'honneur de la reine!

Pour tromper le temps, elles lisaient ensemble quelques livres de piété, quelques ouvrages de chevalerie que Philippine avait emportés de Flandre; elles chantaient à deux voix, ou elles brodaient assises au même métier, ou cultivaient quelques pâles fleurs, sur une espèce de terrasse située entre deux tours, que le gouverneur avait assignée à leurs promenades. Quelquefois elles obtenaient la permission de descendre à la chapelle, et c'était un rare moment de bonheur que celui où, captives, elles pouvaient prier en présence de Dieu, captif aussi dans le tabernacle.

Aucune nouvelle du dehors ne parvenait à leurs oreilles; personne ne leur parlait de la Flandre, et quelquefois Philippine disait en soupirant : — Oh! ils n'ont pu m'oublier! mon père et ma mère pensent à moi, Robert m'a donné sa parole de chevalier, et s'ils ne viennent me délivrer, c'est qu'ils ne le peuvent. Mais Édouard, mon fiancé, ne pourrait-il pas réclamer sa femme?

Un jour, cependant, le chapelain du Louvre, qui était parfois admis à la voir, et à qui tant de malheur et d'innocence inspirait une grande pitié, lui dit : — On assure, damoiselle, que le noble comte de Flandre, votre père, s'est allié avec le roi d'Angleterre, le puissant Édouard, et que tous deux réclament votre liberté. Puisse le Seigneur vous l'accorder pour sa plus grande gloire!

Philippine ne dormit plus : à chaque instant, il lui semblait entendre ce bruit de pas et de voix qui avaient précédé l'entrée de Robert de Béthune, il lui semblait que son courageux frère allait apparaître et lui dire : : — Tu es libre!

Pendant des mois entiers, cette espérance la soutint, espérance qu'aucune nouvelle n'alimentait, car le chapelain ne savait plus rien, ou n'osait plus rien dire; enfin, poussée à bout par l'inquiétude, elle se risqua à questionner le gouverneur :

— Le roi Philippe le Bel est victorieux en toutes ses entreprises, répondit-il, et il triomphe de la Flandre ainsi que l'a fait son bisaïeul, d'illustre mémoire, Philippe-Auguste. La ville de Lille a capitulé, et votre frère Robert, noble damoiselle, a dû à la clémence de mon seigneur de se retirer avec armes, bagages et attirails de guerre.

— Et le roi Édouard ne l'a pas secouru? s'écria vivement Philippine.

— Le roi Édouard n'avait amené avec lui qu'une petite troupe d'hommes d'armes, et l'on assure qu'il va repasser la mer et retourner en son royaume.

Philippine ne répondit rien, mais la plus noire tristesse revint habiter en son âme. Quelque temps après, le gouverneur, sans en être sollicité, lui dit : — Le roi, mon seigneur, a conclu une trêve avec le sire comte de Dampierre, et il s'est rendu maître de la majeure partie du pays de Flandre. La ville de Bruges a fait ses soumissions à son suzerain, et le roi a mis garnison dans les principales villes du comté. — Grand Dieu! tout est perdu! dit la princesse en joignant les mains, et en échangeant avec Alix un regard de douleur. Mon père sera dépouillé, et je mourrai prisonnière!

Le gouverneur était homme, il s'émut devant cette profonde affliction : — Noble damoiselle, dit-il à voix basse, ne perdez point courage : on dit que le souverain pontife sollicite votre délivrance.

— Hélas! répondit-elle, c'est œuvre au père commun des fidèles que d'avoir pitié des malheureux. Mais le roi, mon parrain, l'écoutera-t-il?

— Damoiselle, dit Alix, lorsqu'elles se trouvèrent seules, le roi de France a une fille. — Oui, elle se nomme Isabelle; j'espérais bien la voir avant que d'aller en Angleterre. Mais pourquoi, Alix, me demandez-vous cela? — Le roi d'Angleterre a un fils! — Mon fiancé ne peut trahir sa foi! s'écria Philippine. Tu croirais?... — Hélas! ma noble dame, je crois que, pour vous garder ainsi captive, le roi Philippe doit avoir quelque grand motif... Que Dieu ne justifie pas mes craintes!

V

LA VICTIME.

Quelques jours après, on était à la veille de la Nativité de Notre-Dame, Alix avait obtenu la permission de se confesser au chapelain; elle sortit de la chapelle, un geôlier ouvrit la porte de l'escalier de la grosse tour, et elle monta lentement les hauts degrés. A chaque étage il y avait un palier entouré de bancs de pierre et éclairé par des meurtrières et un jour de souffrance pris sur les cours. Au second, Alix s'assit et se reposa; elle rêvait un peu, recueillie et tranquille, lorsqu'un mot, prononcé auprès d'elle,

attira toute son attention. On parlait dans une chambre voisine, et un singulier effet d'acoustique apportait les paroles, claires et distinctes, à l'oreille d'Alix.

— Le roi nous saurait bon gré, disait une voix d'homme, si nous le débarrassions de cette petite Philippine. Elle le gêne, car il voudrait marier sa fille à l'héritier d'Angleterre. Un coup de poignard dans le cœur de la Flamande serait bien payé.

— Si je le savais! dit une autre voix.

— Essaie! ce ne sera qu'un chiffre de plus à ta confession générale.

— Oh! ce n'est pas ce qui me gêne, mais le gibet!

— Rien à craindre : c'est la justice du roi, et la Seine emportera le corps! Je te dirai en confidence que maître Flotte veut rendre ce petit service à son seigneur.

— Maître Pierre Flotte paie-t-il?

— Vois!

— Que faut-il faire pour gagner cela?

— Monter ce soir dans la chambre de la petite princesse, chambre dont j'aurai pris la clef dans le trousseau du gouverneur, et là, lui donner le coup de merci.

— C'est dit. A ce soir!

Alix ne perdit pas un mot de ce sinistre dialogue; elle avait reconnu la voix de deux officiers de la prison. Tremblante, couverte de sueur, elle regagna à grand' peine sa chambre, et là, elle réfléchit en silence. Aucun secours humain ne pouvait sauver Philippine, mais si le ciel lui avait révélé ce noir secret, n'était-ce pas pour qu'elle en fît un saint usage? Sa résolution fut arrêtée, et elle l'envisagea sans effroi.

Le soir, Philippine se coucha comme à l'ordinaire, elle embrassa son amie, qui lui baisa les mains en silence; puis Alix referma avec soin la porte de la chambre, et se retira dans l'oratoire de la princesse. Elle y alluma une lampe dont les rayons devaient attirer l'attention des meurtriers et, se couvrant d'un long voile blanc, tel que celui que portait Philippine, à genoux sur le prie-Dieu, le cœur ferme et tranquille, elle attendit.

A minuit, des pas étouffés se firent entendre sur l'escalier; une main ouvrit la porte de l'oratoire, une voix dit — : Elle est là! Un coup assuré renversa la jeune fille, qui se tut jusque dans la mort. Les deux assassins, poursuivis par la frayeur, compagne du crime, se hâtèrent de renfermer le corps dans un sac, et à la faveur des ténèbres, ils le descendirent et le jetèrent dans la Seine. Nul œil humain ne vit plus le blanc visage d'Alix, sa dépouille virginale, entraînée vers l'océan, y repose jusqu'au jour des justices et des récompenses.

Les assassins, soldés par le ministre Pierre Flotte, crurent avoir mérité leur salaire, et la même nuit, ils quittèrent Paris. (1)

Le lendemain, Philippine demanda sa compagne, personne ne put ou ne voulut lui en donner des nouvelles; les jours se passèrent et ne ramenèrent pas Alix : la pauvre prisonnière, privée de sa seule amie, de celle qui l'avait aimée jusqu'à la mort, devint plus triste et plus sombre, et elle tomba malade.

(1) Le bruit se répandit en Flandre que Philippine avait été assassinée et jetée à la Seine. Robert de Béthune se servit même de ce bruit pour exciter la haine du peuple contre Philippe le Bel.

Deux femmes furent envoyées pour la servir, mais la maladie fut longue et dangereuse; Philippine vit de près cette mort qu'elle avait souvent désirée. Dieu voulait cependant l'éprouver encore, elle vécut. Le vieux chapelain l'avait fréquemment visitée, et il avait tâché de tourner de plus en plus vers le ciel une âme à qui semblaient refusés les biens de la terre; elle l'écoutait avec soumission, priait avec lui et lisait dans les bons livres les pages qu'il lui avait indiquées. Dans une de ces lectures (elle était convalescente à peine), elle trouva entre les pages d'un manuscrit des lettres de saint Ambroise, une petite image de parchemin représentant le Christ en croix. Au bas, la main d'Alix avait écrit ces mots de l'Évangile : *Nul ne peut plus aimer que de donner sa vie pour ses amis.*

— Oh! Alix, où es-tu? s'écria Philippine en baisant cette image. Ma seule amie, ne reviendras-tu plus jamais!

Rien ne répondit à cette triste plainte, et Philippine sentit au fond du cœur ce que veulent dire ces deux mots amers *captivité* et *solitude*.

VI

RAOUL.

Jamais recluse retirée derrière les grilles d'un moustier ne mena une vie plus détachée de la terre que celle de Philippine. Elle ne voyait de visages humains que ceux des femmes qui la servaient et à qui elle ne parlait guère, celui du gouverneur et du chapelain, l'un morne et gourmé, l'autre compatissant, mais austère. Elle n'entendait aucun bruit du monde, les rumeurs de la grande ville montaient vers elle, vagues et insaisissables comme la rumeur de la mer, et ses jours monotones n'avaient d'autre distraction que la prière, la lecture et le travail. Elle avait demandé une quenouille et du lin, elle filait comme les femmes de son pays, et elle remettait son travail au chapelain pour qu'il le fît vendre au profit des pauvres prisonniers, car cette fille de tant de rois et de princes qui avaient fondé des hôpitaux et doté des monastères, n'avait pas une obole qu'elle pût donner. Elle nourrissait quelques oiseaux sur sa fenêtre : « Ce sont passe-temps de prisonniers, » disait plus tard la pauvre Marie Stuart; et lorsqu'ils étaient grands elle leur donnait la liberté, et triste, elle suivait des yeux leur vol autour des tourelles.

Cependant, semblable à un de ces oiseaux qui venaient parfois se reposer sous les voûtes noircies du Louvre, un enfant se glissait de temps en temps dans la chambre de Philippine, pour laquelle il avait pris une naïve affection. C'était un petit-neveu du gouverneur, nommé Raoul Advenier, un orphelin, nourri dans la forteresse, et qui semblait croire que le Louvre était à lui, tant il en parcourait avec gaîté les tristes galeries, tant il jouait librement dans les grandes salles, essayant les antiques armures suspendues aux murailles; tant il montait légèrement aux remparts et aux donjons. Il avait huit ans quand Philippine fut amenée dans la prison, il se prit soudain d'amitié pour elle, et souvent, fort de son privilége d'enfant, il venait la voir et s'ébattait autour d'elle. Autrefois, elle jouait avec lui; mais depuis sa maladie, elle était devenue faible et languissante, et

Raoul, la voyant ainsi, devenait moins turbulent. Il aimait à l'entendre lire la légende du roi Arthur, ou l'histoire des sept frères Machabées, ou les merveilleux récits des croisades, et elle, se plaisait à voir les éclairs de courage qui jaillissaient de cette âme enfantine. Elle n'avait d'autre plaisir que la vue de cet enfant, et il lui semblait qu'un jour il serait aimable, pieux et brave.

« Quand tu seras grand, lui disait-elle, et que je serai morte, tu porteras de mes nouvelles en Flandre, à mes frères et à mes sœurs; tu leur diras de ne pas laisser mon pauvre corps en la chapelle du Louvre, mais de le faire porter à Winendaele, et de le faire enterrer au cimetière du village, pour que j'aie du gazon et des fleurs sur ma tête.

— Quand je serai grand, vous serez reine, répondait Raoul, alors je serai chevalier et porterai vos couleurs.

— Moi! reine, jamais! disait-elle. Pourtant, j'ai reçu la foi d'Édouard, et il a la mienne.

— Il viendra vous chercher, répondait l'enfant avec confiance, mais il vous faut guérir; et tenez, parez-vous de ces fleurettes que j'ai cueillies ce matin pour vous, damoiselle. »

Elle prit les roses et les œillets sauvages que Raoul lui présentait, et dit avec mélancolie :

« Je les offrirai à la sainte Vierge, ainsi que je le faisais à Winendaele. Pour moi, je n'ai plus cœur à la parure, mon petit Raoul.

— Alors, dame, lisez-moi une belle histoire, puis nous arrangerons les fleurs, et nous dirons une prière à la sainte Vierge, afin qu'elle vous délivre, et je m'en irai avec vous... »

Elle souriait à l'enfant, mais l'espoir tant de fois déçu ne dominait plus son âme; elle désirait la liberté, mais sans l'attendre; elle aspirait au bonheur, mais n'y comptait plus. Sa santé affaiblie la détachait de la terre; elle était si pâle, si frêle, que Pierre Flotte ne jugeait plus nécessaire de lui envoyer des meurtriers : il comptait sur le chagrin, ce lent et sûr poison de la jeunesse et de la beauté. Le silence qui se faisait autour d'elle était la plus cruelle de ses peines; les semaines, les mois, les années s'étaient écoulés sans qu'elle eût nouvelles de sa patrie ni de ses amis; un jour, elle supplia à genoux le chapelain de lui dire ce qu'il savait : il la regarda avec une profonde commisération.

« Mon enfant, dit-il enfin, si vous le voulez, je parlerai, et vous saurez combien votre pays et votre maison ont été durement éprouvés. Adorerez-vous cette croix, ma fille?

— Oui, mon père, par la grâce de Dieu, car le silence m'est plus cruel que toutes choses. Parlez!

— Le roi Philippe est maître des États de votre père, ma fille. Abandonné par ses alliés, trahi même par les habitants de Bruges, après avoir cherché par mille moyens à obtenir la paix, le comte Guy a dû se remettre aux mains du roi de France.

— Oh! mon noble père! Et qu'est-il advenu de lui?

— Il était pris de grande tristesse en venant à Paris, et ceux qui l'ont vu m'ont dit qu'il parlait de vous et répétait : « Si je n'étais venu à Paris une première fois, ma pauvre petite fille n'aurait pas langui si longtemps en prison! » Arrivé devant le roi avec vos deux frères et cinquante chevaliers fidèles, il fut envoyé aussitôt en prison à la tour de Compiègne, Robert de Béthune est à Chinon, et Guillaume à Issoudun. Vous voyez, ma fille, que le Seigneur aime votre famille, puisqu'il lui envoie de telles croix. »

Philippine s'était mise à genoux, et élevant ses mains jointes au ciel, elle dit :

« Mon Dieu, mon souverain Seigneur, j'adore votre volonté et je m'offre toute à vous pour subir vos rigueurs, en lieu et place de mon cher père et de mes frères. Que je vive et meure dans cette prison, mais qu'ils soient libres, donnez-moi leurs chaînes, je les porterai en union avec vous, Seigneur Jésus! »

Elle ne put achever; le prêtre lui parla longtemps, il n'avait plus besoin de l'exhorter, mais il lui montrait le ciel et ses ineffables récompenses; il lui rappelait les saints qui avaient gémi dans les fers, les héros de la croix qui avaient enduré les persécutions et les calomnies, la haine de leurs proches et la trahison de leurs serviteurs, et il disait :

« Leur couronne sera grande! Heureuse êtes-vous, ma fille, de n'avoir pas partagé le diadème d'un roi sur la terre, puisque Dieu vous réserve au ciel la couronne des martyrs et des vierges!... »

VII

LA LICE.

Peu de jours après cet entretien, le bruit éclatant des trompettes fit retentir les murs silencieux du Louvre, et attira l'attention de Philippine. Raoul jouait auprès d'elle.

« Qu'est-ce donc? demanda-t-elle. Le sais-tu, cher enfant?

— Oui, répondit l'enfant d'un air sombre, je le sais bien.

— Qu'est-ce donc?

— C'est un tournoi que l'on donne en bas, dans la grande lice (1).

— Et tu ne vas pas voir? demanda Philippine étonnée.

— Non, damoiselle, le motif du tournoi ne me plaît guère. »

Elle sourit faiblement en voyant l'air sérieux et convaincu de l'enfant.

« Peut-on savoir ce qui te contrarie? dis-le moi, voyons! »

L'enfant rougit, frappa du pied, et des larmes roulèrent sur ses joues, tandis qu'il disait d'une voix entrecoupée :

« Si j'étais grand, je descendrais dans la lice, et je défierais ce fier chevalier anglais; je lui dirais qu'il est foi-mentie!

— Et que t'a fait ce pauvre chevalier, mon cher petit damoisel?

— Je lui dirais qu'il lève la lance pour une vilaine cause, continua l'enfant. C'est vous, damoiselle Philippine, que le prince de Galles doit épouser, et non Isabelle de France. »

L'enfant, dans sa colère généreuse, avait révélé ce qu'il voulait taire; Philippine rougit, joignit les mains et dit :

(1) Le Louvre renfermait un champ clos très-vaste où se donnaient des tournois, et l'une des tours se nommait : *la Tour où se met le roi lorsqu'on joute.*

« Ma pauvre Alix l'avait prévu. Que la volonté de Dieu soit bénie ! C'est donc pour célébrer les fiançailles d'Isabelle et d'Edouard que l'on donne cette joute, dis, cher Raoul ?

— Oui, damoiselle, répondit Raoul Advenier en pleurant, je ne voulais pas vous le dire. Je voudrais tuer tous ces traîtres Anglais !

— Calme-toi, lui dit-elle, car, tu le vois, je suis calme et prie Dieu qu'il bénisse leur mariage. Je ne leur demande rien, sinon que mon pauvre père soit libre ! »

Longtemps les trompettes résonnèrent, l'on entendit les hennissements des chevaux et le bruit des acclamations populaires. Philippine ne paraissait pas écouter, mais ce jour-là elle resta à la chapelle plus longtemps que de coutume. Aux prières qu'elle faisait pour ses parents, pour sa chère Alix, elle ajouta désormais une prière pour Isabelle de France, future reine d'Angleterre.

Depuis ce moment aussi, elle parut plus profondément calme, car toute espérance terrestre avait été fauchée en sa racine. Elle priait beaucoup, filait de ses mains débiles le lin destiné aux pauvres et causait doucement avec Raoul. Quelquefois elle se disait :

« Raoul s'en ira bientôt, il grandit, et s'en ira servir le roi; alors je serai tout à fait seule... »

Mais se souriant à elle-même, elle ajoutait :

« Alors... je serai morte... et si je vis, Dieu ne me restera-t-il pas ? Je ne désire plus rien, sinon que mon père et mes frères soient libres. »

Le jour vint en effet où Raoul la quitta : il avait quatorze ans, et il fut attaché en qualité de page, à Robert d'Artois.

« Ah ! disait-il en baisant une dernière fois la main de Philippine, jamais école de chevalerie ne vaudra la vôtre, car vous m'avez enseigné toute loyauté et toute noblesse.

— Sois fidèle, lui dit Philippine, fidèle à ton roi et surtout à ton Dieu.

— Et à vous ! dit l'enfant. Je me vêtirai de deuil, en mémoire de vos douleurs, ma noble dame. »

Elle lui sourit doucement, et quand son dernier ami s'éloigna, il la vit priant Dieu pour lui.

VIII

NOUVELLES.

Le soir d'une brûlante journée de juillet descendait lentement sur Paris, et les derniers rayons du soleil pénétraient à travers les étroites fenêtres de la chambre de Philippine. Elle avait fait ouvrir les verrières, et sa poitrine haletante cherchait un peu d'air vif et pur. Un souvenir revenait à sa mémoire :

« Ainsi, se dit-elle, étais-je auprès de la fenêtre du château de Winendaele, la veille de mon départ pour la France. Mais alors ma mère était là... je voyais les verts gazons et les champs fleuris de notre pays, au lieu de cette cour humide et de ces tristes tours... j'étais libre... il y a sept ans... sept siècles ! »

Elle leva les yeux et regarda le ciel où tremblaient les premières étoiles.

« Vous m'avez éprouvée, Seigneur, ajouta-t-elle, et vous me regarderez favorablement. *In te, Domine, speravi.* »

Elle fit le signe de la croix et resta ensevelie dans ses pensées.

La porte s'ouvrit au même instant; elle regarda surprise, et fut plus surprise encore en entendant une voix qui lui disait :

« Damoiselle, n'ayez pas de crainte, c'est moi, Raoul, votre serviteur ! »

Les femmes allumèrent les flambeaux, et Philippine vit Raoul, à demi-vêtu d'une armure ternie, couverte de sang et de poussière. Lui-même était pâle et semblait accablé de fatigue et de souffrance.

« Grand Dieu ! dit-elle, qu'avez-vous ? Vous m'apparaissez comme un fantôme sorti de son tombeau !

— Je suis échappé à la mort, répondit-il; Dieu l'a permis. Je reviens de la guerre, noble dame, vos Flamands sont victorieux ; le 11 juillet, les hommes des villes, les artisans et les bourgeois, ont battu, près de Courtrai, une innombrable armée que guidaient les plus nobles chevaliers de France. Mon maître, Robert d'Artois, est tombé sous les coups d'un boucher, et c'est au cri de : *Flandre au lion !* que la chevalerie française a été défaite et décimée. Oh ! quelle affreuse mêlée, quel carnage dans ces prairies verdoyantes ! que de sang s'est mêlé aux flots de la Lys ! que de cadavres ont jonché la terre ! »

Philippine s'était levée... son front pâle se colorait et ce fut d'une voix tremblante de joie qu'elle répondit :

« La Flandre est donc délivrée ?

— Qui en pourrait douter après une telle victoire ?

— Et mon père, et mes frères ?

— Ils seront libres.

— Et vous, cher Raoul ?

— J'ai fait mon devoir, je l'espère, mais j'ai vécu pour apporter à Paris la nouvelle de notre défaite. En pleurant mon maître et tant de braves chevaliers, j'étais heureux cependant, car je pensais à votre joie; et ce soir même, j'ai obtenu de mon oncle la permission de vous parler.

— Merci ! lui dit-elle. Prions Dieu maintenant pour la paix, et si je suis heureuse un jour, Raoul, vous le serez aussi (1). »

Un rayon d'espérance avait pénétré de nouveau dans ce cœur soumis et attristé, mais il ne devait éclairer que les derniers jours de la pauvre captive. Elle croyait, et qui ne l'eût cru ? que l'éclatante victoire des Flamands allait ouvrir les portes des prisons si longtemps fermées, et que sous la garde de son père et de ses frères, elle reverrait bientôt sa patrie. Pendant bien des nuits, des songes joyeux la bercèrent ; pendant bien des jours, elle épia les pas de

(1) La chronique de Saint-Denis dit, à propos des pertes essuyées par les Français à la bataille des *Eperons-d'Or* : « Là gisaient moult nobles hommes dont c'est grand dommage : Robert, comte d'Artois; Godefroy, duc de Brabant, avec son fils le seigneur de Vierzon; Pierre Flotte, chancelier de France; Jehan, fils au comte de Haynaut; Raoul, seigneur de Nesle, connétable de France, et Guy, son frère; Aimery, le chambellan, comte de Tancarville; Jacques de Saint-Pol, gouverneur de Flandre, qui estoit cause de la guerre; les comtes d'Eu, d'Aumale et de Dreux, de Dammartin, de Soissons, de Vienne; Simon de Melun, maréchal de France; le maître des arbalétriers, Regnault de Trie, le bon chevalier; deux cents chevaliers bannerets, et moult bacheliers et escuyers hardis et preux, jusqu'au nombre de six mille hommes d'armes. » (11 juillet 1302.)

ceux qu'elle attendait, mais le moment attendu ne vint pas. Un espoir tant de fois déçu glaça son cœur, et, quelle que fût la pieuse résignation qu'elle apportât à supporter ses peines, son corps affaibli par la prison, la tristesse, la solitude, ne put endurer cette dernière douleur.

IX

DÉLIVRANCE.

Peu de temps suffit alors à consumer cette jeune vie; la lampe avait reçu trop de secousses pour que la flamme pût briller pure et paisible. Philippine sentit sa fin approcher avec la fin de l'automne; jusqu'au dernier jour, elle se traîna à la chapelle, jusqu'au dernier jour, elle essaya de travailler de ses mains faibles et tremblantes; enfin, le mal fut plus fort que sa forte volonté, et elle dut permettre à ses femmes de la mettre au lit. Le chapelain vint aussitôt; une dernière fois elle accusa les fautes de sa courte vie, fautes de fragilité, si souvent lavées dans les larmes de la plus sincère pénitence, puis elle dit à son confesseur :

« Je voudrais disposer du peu que je possède... il y a peu de temps, le roi mon parrain m'a fait rendre les bijoux que je portais en dot au prince Édouard : ils sont là. »

On lui donna le coffret; elle regarda d'un œil pensif ces parures que jamais elle n'avait portées. Elle prit deux bagues de grande valeur et les donna à ses femmes, mit à part une chaîne d'or en disant :

« Je la destine au page Raoul Advenier, qui m'a été si fidèle ami. »

Puis, choisissant un médaillon orné de perles :

« Mon père, dit-elle, daignez le faire parvenir à Isabelle de France, à la femme du prince Édouard... dites-lui que mes derniers vœux furent pour son bonheur. Tous mes autres joyaux, prenez-les, vendez-les pour les pauvres... pour les pauvres prisonniers. »

Elle ne put parler davantage; son confesseur lui promit que ses dernières volontés seraient exécutées, et il lui demanda si elle était prête à recevoir le saint viatique. Elle fit un signe d'adhésion et de joie; il la quitta un instant et revint bientôt, portant le saint ciboire, et suivi du gouverneur et de quelques serviteurs qui tenaient des flambeaux. Avant que de donner le sainte hostie à la mourante, il lui dit à haute voix :

« Ma fille, pardonnez-vous à vos ennemis?

— De grand cœur, dit-elle, et je désire que Dieu nous réunisse en son saint paradis. »

Une ineffable expression de paix embellit son visage lorsqu'elle eût reçu les derniers gages de l'amour de son Dieu. Elle paraissait recueillie dans une pensée intérieure : une fois seulement, ouvrant les yeux, elle dit :

« Personne des miens! mais Dieu est là!... »

Ce fut sa dernière parole sur la terre, et bientôt la tour du Louvre ne garda plus que la dépouille mortelle de Philippine de Dampierre.

—

La justice divine poursuit le pécheur jusqu'à sa quatrième génération. Philippe le Bel mourut jeune et détesté de ses peuples. Ses trois fils ne firent que passer sur le trône et moururent sans postérité. Sa fille, Isabelle, porta dans la maison des rois d'Angleterre de prétendus droits à la couronne de France, droits qu'Édouard III réclama, les armes à la main, et qui excitèrent un siècle de guerres sanglantes, pendant lesquelles la France se vit aux bords de l'abîme, juste punition de la cruelle perfidie exercée sur Philippine.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME (1)

LES COURONNES.

(Continuation.)

Après le départ de M. Haumont, je m'assis à côté de ma mère, et, prenant sa main dans les miennes, je penchai ma tête sur son épaule. Nous restâmes ainsi longtemps muettes et plongées dans nos pensées.

Ma mère rompit la première le silence.

« Oui, dit-elle, cette joie est mêlée de bien de l'amertume... comme toutes les joies d'ici bas! Celui qui l'aurait sentie avec transport ne la comprendrait pas... Mais il ne faut pas être ingrates envers Dieu : la Providence nous aide. Ma pauvre fille, toi dont le travail doit subvenir à tant de besoins, toi qui es le soutien de tes malheureux parents, l'appui de nos deux familles, tu reçois aujourd'hui une juste récompense de ton courage et de ton dévouement. Remercions et ne murmurons pas!

— Ainsi, ma mère, tu crois que j'ai réellement obtenu deux prix?

— Comment, tu en doutes?

— C'est que la chose me paraît si étrange, si impossible! Pourtant, de quelle manière M. Haumont, ce vieil ami de mon père, aurait-il su que j'ai concouru, si les deux billets cachetés n'avaient pas été ouverts, et on ne les ouvre que lorsque les ouvrages sont déclarés dignes de la couronne... Oui, la chose doit être ainsi... Mais c'est bien étrange, surtout pour l'*His-*

(1) La reproduction de cet article est interdite.

toire de Jean-Marie, qui ne m'a coûté que la peine de l'écrire... Attendons, je t'en prie, avant de parler à personne de tout cela, que la Société pour l'instruction élémentaire m'ait annoncé officiellement sa décision.

— Attendons, répondit ma mère. »

Le lendemain, la lettre officielle arriva, et, de plus, une invitation pour assister à l'assemblée générale qui devait avoir lieu, le 19 mai 1833, dans l'une des salles de l'Hôtel-de-Ville.

Ma protectrice, madame de Montalivet, fut la première instruite du succès inespéré que je venais d'obtenir, et j'eus le bonheur d'entendre de sa bouche et de celle de sa fille, madame la baronne de Tascher, des paroles à la fois encourageantes et consolantes : car ces deux nobles femmes comprirent que les larmes que je ne pus retenir prenaient leur source plutôt dans la douleur causée par l'état de mon pauvre père que dans la joie du triomphe.

J'avais promis à Isaure qu'elle apprendrait sans le moindre retard le sort de mes deux ouvrages.

« Tu m'annonces cela, me dit-elle, comme tu m'annoncerais un malheur : à ta place, je serais ivre d'orgueil.

Je baissai la tête sans répondre.

« Tu iras à la séance, j'espère?

— Ma mère désire que nous y allions toutes les deux.

— Quelle toilette feras-tu?

— Faire toilette! répétai-je. Crois-tu donc que j'aie envie de me montrer?

— Je pense qu'on ne donne pas une couronne de laurier comme dans les pensions.

— Non; M. Haumont m'a dit qu'on donne une médaille commémorative du prix; mais certes je n'irai pas la recevoir. »

Ce jour-là, ainsi qu'il m'était arrivé déjà bien des fois, je quittai Isaure avec un secret mécontentement; avec ce mécontentement qui résulte du désaccord dans la pensée et dans le sentiment d'une personne qu'on aime, avec son propre sentiment et sa propre pensée. Chez M. et madame Duval, comme chez madame de Montalivet, tout le monde, au contraire, avait compris ce qui empoisonnait pour moi le plaisir de la réussite.

Le grand jour est arrivé : ma mère et moi, simplement vêtues, nous nous rendons à l'Hôtel-de-Ville, et refusant de prendre place sur les bancs réservés, nous nous asseyons, avec la foule, non loin de l'estrade.

Le cœur me battait violemment. Le premier rapport eut pour objet l'*Histoire de Jean-Marie*. Troublée comme je l'étais, je l'entendis à peine; mais lorsque mon nom, mon véritable nom, retentit dans la salle et fut accueilli par de bruyants applaudissements, j'éprouvai une sensation que je ne saurais dire, sensation beaucoup plus douloureuse qu'agréable; toute confuse, je fis le plongeon, tremblant d'être découverte par M. Haumont, qui seul me connaissait dans cette enceinte : quoiqu'il eût promis de ne point me trahir, je craignis qu'un geste, qu'un regard ne m'indiquât au rapporteur, qui invita par trois fois mademoiselle Ulliac Trémadeure à venir recevoir elle-même le prix que la Société pour l'instruction élémentaire lui avait décerné. Il n'y avait de ma part, ni fausse modestie, ni affectation. Vingt fois mon père m'avait dit : *La femme auteur, si elle veut être respectée, doit cacher sa personne*. Pendant des années, j'avais gardé le plus strict incognito, et le regret d'y avoir renoncé, d'avoir livré mon nom à la publicité, me fit éprouver ce jour-là une vive souffrance.

Le Petit Bossu et la Famille du Sabotier fut l'objet du second rapport; je ne l'entendis pas mieux que le premier; mais les trois appellations me firent faire un nouveau plongeon sur moi-même. Ma mère, au contraire, resta la tête haute : c'était le nom de son mari qu'on proclamait, c'était le nom du maître qui avait formé l'auteur qu'on couronnait.

Cet auteur ne se montrant pas, M. le duc de Choiseul-Praslin, qui présidait la séance, invita à haute et intelligible voix mademoiselle Ulliac Trémadeure à venir elle-même tel jour au siége de la Société recevoir les prix qu'elle avait si bien mérités.

D'autres prix, d'autres médailles furent décernés dans la même séance aux instituteurs et aux institutrices des écoles primaires fondées par la Société. En voyant l'embarras de quelques-unes de ces pauvres femmes, obligées d'aller recevoir des mains du président prix et médailles, je m'estimai bien heureuse d'avoir pu échapper aux regards et aux applaudissements du public.

En revenant au logis ma mère me dit qu'elle sentait le besoin de respirer un peu l'air hors Paris; mais ce jour-là était un dimanche, et la foule devait encombrer les barrières. Où aller? Nous eûmes ensemble la même pensée, celle du cimetière du Père-Lachaise. Nos deux âmes étaient pleines de tristesse, car nous avions senti au milieu du triomphe même le néant des choses d'ici-bas.

Je laissai ma mère rentrer seule, et j'allai rendre compte à Isaure de la séance. Elle se récria beaucoup sur ma toilette : une simple robe de guingamp, un chapeau de paille en avaient fait tous les frais.

« Et tu iras ainsi vêtue recevoir les prix de la main de M. de Choiseul-Praslin?

— Oui, répondis-je; aucun de ces messieurs, j'en suis sûre, ne prendra garde à la manière dont je suis mise.

— Tu es originale comme ton père. »

Je ne répondis rien, je l'embrassai et je la quittai.

Aussitôt après notre modeste repas, nous prîmes une voiture et nous nous fîmes conduire au cimetière de l'Est. Longtemps les ossements de mes deux plus jeunes frères avaient reposé au cimetière du Nord. Pour leur conserver une tombe, il aurait fallu acheter du terrain; ma pauvre mère n'avait jamais pu réunir la somme nécessaire, et, depuis bien des années, ces ossements avaient, sans doute, trouvé place dans les Catacombes. Les cendres du frère de Pascaline, tué devant Smolensk, celles de mon oncle, mort à Thorn, reposaient pour toujours en la terre étrangère. Oh! comme ce jour-là se faisaient sentir à nous l'isolement de la grande ville et l'éloignement de la terre natale!

L'orgueil humain a transformé les cimetières de Paris en villes de pierres sculptées et de marbre. Des monuments plus ou moins riches forment des rues que la foule visite souvent. Mais, dans les parties ombragées de ces cimetières, on trouve la solitude; là, le temps a renversé les colonnes, brisé les pierres sépulcrales et les entourages; la mousse sert de voile aux épitaphes que ces colonnes et ces pierres portaient

jadis; l'herbe haute, les plantes parasites s'enlacent aux troncs des arbres et enveloppent, comme d'un épais manteau de verdure, ces débris oubliés.

Ma mère et moi, nous nous assîmes sur un fragment de pierre, et, les mains enlacées, nous restâmes pensives en face de l'immense horizon enrichi de toutes les teintes d'un beau soleil couchant. A nos pieds venaient mourir, comme le bruit d'une vague lointaine, les sourdes rumeurs de Paris. Ces rumeurs s'éteignirent bientôt peu à peu; pas un souffle d'air n'agitait le feuillage, tout se taisait, et le calme descendait dans nos âmes. Nous ne nous parlions pas; mais nos pensées, après s'être élevées vers le ciel, où nous avaient précédées tant d'êtres bien chers, se réunissaient sur celui qui avait été si longtemps notre appui, et des larmes baignaient nos joues.

Quelques étoiles, encore pâles, commençaient à monter à l'horizon; le temps avait fui sans que nous nous en fussions aperçues, et pour nous se vérifiaient ces vers :

> Ici point d'heure ! Ici l'éternité commence!
> Ici tout est repos ! ici tout est silence !
> Qu'importe le canon grondant sur le rempart ?
> Qu'importe le drapeau ? qu'importe l'étendard ?
> Tout, jusqu'au son plaintif de la cloche sacrée,
> Se perd aux profondeurs de la voûte éthérée.

Nous redescendîmes vers le bruyant Paris; mais nous étions venues découragées et nous sortions du champ du repos fortifiées, sinon consolées. Avec la prière, nos âmes s'étaient élevées vers Dieu, et la pensée que cette vie n'est qu'un passage nous donnait des forces pour soutenir les luttes à venir.

Tant d'émotions, cependant, avaient remué profondément ma mère. Son énergie morale l'emportait souvent sur ses souffrances, mais elle payait cher ensuite l'effort fait sur elle-même. Elle avait trouvé des forces pour cette journée; cette journée passée, les forces lui manquèrent, et le lendemain, lorsque M. Haumont vint me proposer de me conduire à la séance à laquelle j'avais été invitée, ma mère le remercia avec effusion de cette bonne pensée. Elle connaissait M. Haumont depuis bien des années, et elle aurait désiré que mon père l'attirât quelquefois près de nous; mais la cruelle maladie qui le poursuivait depuis longtemps, à son insu et au nôtre, lui avait fait repousser et les anciens amis et les nouvelles connaissances. M. Haumont était un bon vieillard, vert encore, actif, travailleur, et dont la figure, à la fois candide et maligne, attirait dès le premier coup d'œil. Homme instruit et poète, il occupait doucement ses loisirs en cultivant les sciences et les lettres. Mon père l'avait connu employé au ministère de l'intérieur. Depuis qu'il avait été mis à la retraite, il vivait pour sa femme, pour son fils; et, en qualité de membre de plusieurs sociétés philanthropiques, il faisait beaucoup de bien. Né en Bretagne, il aimait tous les Bretons et les considérait comme formant une seule famille.

Conduite par M. Haumont, je me trouvai en présence d'une réunion d'hommes importants par le savoir, par la réputation et par le rang. D'abord, je me sentis très-embarrassée; mais l'indulgente bonté avec laquelle on m'accueillit, et l'exquise politesse de M. le duc de Choiseul-Praslin me rassurèrent un peu. On voulut bien me remercier d'avoir travaillé pour les écoles primaires, et l'on s'informa avec intérêt des sources où j'avais puisé les renseignements relatifs aux mœurs de la classe ouvrière. En apprenant que j'avais fréquenté plusieurs fois les écoles, on me félicita d'avoir tiré si bon parti de mes observations.

Cette soirée m'a laissé un doux souvenir, qui efface celui de quelques déplaisirs venus à la suite. J'avais entendu mon père répéter souvent cet axiome des anciens : *Les dieux ne nous ont rien donné, ils nous ont tout vendu*; et il ajoutait : « Les hommes agissent de même, surtout avec les femmes. » Et la parole de mon père se vérifiait. L'auteur comblé d'éloges, l'auteur couronné ne fut pas jugé capable de faire lui-même quelques légers changements à ses ouvrages; pourtant il avait prouvé, en profitant des observations du premier rapporteur, qu'il savait comprendre la valeur de la critique. Un délégué fut nommé pour revoir avec moi les deux livres. Puis vinrent les tentatives d'un éditeur qui prétendait être en droit d'imprimer seul les livres couronnés par la Société pour l'instruction élémentaire. Je ne parle de ceci qu'en passant : mon heureux caractère m'a toujours empêchée de m'appesantir sur les difficultés ou sur les contrariétés que rencontre la femme auteur, difficultés et contrariétés se renouvelant sans cesse. Une fois qu'elles étaient surmontées, je les oubliais, tandis que ma mémoire gardait fidèlement le souvenir des services reçus et de l'obligeance.

Depuis seize ans je luttais pour me faire un nom; j'y avais enfin réussi. Ce nom n'avait pas de célébrité; mais comme romancière, j'étais connue dans la librairie sous le pseudonyme de *Dudrézène*, et estimée, parce que mes ouvrages *se vendaient* dans tous les cabinets de lecture; comme écrivain moraliste, je venais de remporter une belle palme, et ma *victoire* aurait eu plus de retentissement si je m'étais trouvée en relation avec les distributeurs quotidiens de la gloire littéraire. Je travaillais, *pro Deo*, au journal *le Breton* de Nantes et au *Lycée Armoricain*; mais je ne connaissais aucun journaliste. L'année précédente j'avais obtenu, non sans peine, l'insertion d'une première nouvelle dans un recueil récemment fondé, le *Journal des Femmes, Gymnase littéraire*. *Le Breton* et ces deux recueils prirent soin d'annoncer que *le Petit Bossu* et *la Famille du Sabotier*, ouvrages couronnés, appartenait au domaine public, et qu'il était loisible à tout libraire et imprimeur d'en multiplier les éditions; telle était une des clauses du programme publié par la Société pour l'instruction élémentaire.

La phalange des femmes auteurs s'était singulièrement grossie depuis quelques années; mais trouver des éditeurs, soit dans la librairie, soit dans les recueils déjà existant, devenait de plus en plus difficile. Madame Fanny Richomme, ayant conçu la généreuse pensée d'ouvrir une tribune d'où les femmes pussent se faire entendre au public, venait de fonder *le Journal des femmes*. Plus tard nous eûmes *le Conseiller des femmes, la Gazette des femmes*, etc., etc.

La vie retirée que j'avais menée jusqu'alors n'était plus, pour ainsi dire, possible. L'excellent M. Duval me disait lui-même qu'il fallait faire de nouvelles connaissances, et voir ce monde que je n'avais fait qu'entrevoir dans ma jeunesse. Il voulait que je quittasse un quartier perdu, éloigné de tout.

Comment faire de nouvelles connaissances, comment voir le monde, lorsque mes fonctions de garde-

malade, en me retenant au logis, ne me permettaient pas d'offrir aucun attrait aux personnes qu'il m'aurait été utile de fréquenter? Ma mère vénérée me laissait le plus de liberté possible; mais il me fallait travailler, et je ne pouvais pas m'occuper de ma toilette; or, sans toilette, le moyen de parvenir? Le luxe ne régnait pas alors comme il règne aujourd'hui, on n'employait pas pour une robe toute l'étoffe maintenant nécessaire; pourtant bien des femmes trouvaient moyen de dépenser beaucoup, et moi je ne pouvais rien donner au superflu... Et puis l'état de mon père me causait tant de tristesse!...

M. Haumont que j'appelais familièrement *petit papa*, me présenta un jour un de ses amis, versificateur fécond et qui avait toujours dans les poches de son habit, de son paletot et jusque dans la calotte de son chapeau, des pièces de vers de toutes les dimensions possibles. M. P. de P... était, du reste, homme d'esprit et homme aimable, quand il *oubliait* ce qu'il avait en poche : il m'engagea fortement à demander mon admission à l'Athénée des beaux-arts dont il était membre. Comme je paraissais peu tentée de postuler cet honneur, il m'invita à assister du moins à une séance qui devait avoir lieu à peu de jours de là; c'était une de ces séances préparatoires où l'on discutait sur divers sujets présentés à l'approbation de la Société. M. P. de P... étant président ce mois-là pouvait me procurer le plaisir de voir l'Athénée pour ainsi dire en *robe de chambre*. On devait donner audience à un Polonais, auteur d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la chronologie. Ce titre de Polonais aurait suffi à lui seul pour m'attirer : la nation polonaise a toujours été notre amie, et lorsqu'en 1815 les prisonniers français traversèrent la Pologne pour rentrer dans leur patrie, ils trouvèrent partout, sur le seuil des maisons, des mains affectueuses prêtes à serrer les leurs, ils reçurent souvent une hospitalité digne des temps antiques; ainsi avait agi le jeune comte A... envers mon père.

Je n'ai conservé que deux souvenirs bien distincts de cette séance : le premier par ordre de date est celui d'un homme grave, bien nourri, et qui, assis à l'extrémité du bureau, se livrait avec une attention soutenue à une occupation dont je ne me rendis pas compte d'abord et dont je ne pus arriver à comprendre la portée. Il prenait de l'encre avec une plume dans l'encrier, et il en déposait une goutelette sur le bureau; prenant ensuite de la poudre dans le poudrier, il en versait soigneusement sur la goutelette d'encre et il faisait ainsi un *pâté*; puis il recommençait la même opération un peu plus loin. Était-ce un architecte? était-ce un archéologue? je ne sais; mais son sérieux imperturbable me donna plus d'une fois envie de rire : Je dirai au reste, que ces messieurs causaient beaucoup plus activement entre eux, qu'ils ne feuilletaient les brochures et les volumes épars sur le bureau.

Le second souvenir a pour objet M. Jazwinski et son élève Oscar, enfant de dix ans.

M. Jazwinski commença par exposer sa méthode d'enseignement pour la chronologie. Quoique j'écoutasse fort attentivement et quoiqu'il fît des démonstrations avec le secours de feuilles de papier où étaient dessinés des carrés parfaitement égaux entre eux, tout ce que je pus comprendre ce soir-là, c'est que, par le moyen de ce qu'il appelait des tableaux muets, il évitait de se servir de chiffres et de noms pour enseigner la chronologie; le tableau muet suffisait à l'élève pour trouver toutes ses dates, tous ses noms et l'époque des faits les plus marquants de l'histoire. A l'appui de cette assertion, il invita les personnes présentes à vouloir bien interroger Oscar son élève, soit sur l'avènement au trône des différents souverains de l'Europe, à partir de l'ère vulgaire jusqu'à nos jours, soit sur les traités de paix, soit sur les déclarations de guerre, sur les découvertes scientifiques, enfin sur tout ce qui, dans l'histoire, présente une date positive.

L'examen fut long, et quoiqu'il y eût dans l'assemblée des hommes fort érudits en fait d'histoire, aucun ne put faire commettre une erreur chronologique au jeune Oscar.

Moi, qui jusqu'alors n'avais jamais su mettre ensemble un nom et une date, je fus comme éblouie, comme fascinée par ce que je voyais et entendais. Le fabricant de *pâtés* lui-même avait cessé ses travaux pour poser aussi des questions, auxquelles l'élève de M. Jazwinski répondit sans aucune hésitation.

Petit papa Haumont, aussi émerveillé que moi, demanda son adresse au professeur, et l'engagea à soumettre sa méthode à la Société des méthodes d'enseignement dont il faisait partie.

Au retour, il ne fut question que de ce que nous venions d'entendre et de voir; M. Haumont avait compris de suite que le tableau muet renfermant cent cases ou carrés présentait, en effet, le tableau du temps, c'est-à-dire cent années ou un siècle. En plaçant un jeton dans telle ou telle case, on avait la *date*, c'est-à-dire *l'année* dans laquelle s'était passé tel ou tel fait historique, et alors même que le tableau muet n'était plus sous les yeux, la mémoire en la reproduisant représentait cette place, la date par conséquent, et le fait ou le nom appartenant à cette date.

Je le priai de s'informer si M. Jazwinski donnait des leçons. J'étais et je suis encore, hélas! bien ignorante en fait d'histoire, je rougissais de cette ignorance; d'un autre côté je pensais que si je pouvais réunir assez de personnes pour recevoir des leçons de M. Jazwinski je rendrais service à un des fils de la Pologne.

Grâce à M. Haumont les choses s'arrangèrent selon mon désir; lui et son fils, mademoiselle Adèle Gérardin et moi, nous nous offrîmes à M. Jazwinski comme élèves. Pour Adèle, de même que pour mesdemoiselles Duval, j'avais été le premier professeur en ce qui touchait les langues italienne et anglaise; mes jeunes disciples m'avaient devancée depuis bien longtemps et de beaucoup; cette fois je me mettais à mon tour au rang des écoliers. Le cours eut lieu chez ma mère, et plus tard je rendis à M. Jazwinski le service de faire connaître sa méthode par les journaux auxquels je travaillais, et le service plus grand encore de lui trouver un éditeur.

Moi aussi je trouvais des éditeurs, et la fortune semblait décidément me sourire. M. Duval parlait de présenter *le Petit Bossu* à l'Académie française quand l'ouvrage serait imprimé. On venait de faire une seconde édition de mes *Contes aux jeunes agronomes*; les articles que je donnais au *Journal des Femmes* plaisaient, et la louange commençait à retentir à mon oreille. Ce n'était pas la vanité qui poussait en moi; une pensée plus digne, j'ose le dire, me rendait heu-

reuse de ces succès venus coup sur coup ; la pensée de donner à ma mère, d'une manière durable, l'aisance trop passagère dont elle avait joui à Cassel. Déjà une jeune fille la suppléait dans le ménage : cette jeune fille mérite de trouver place dans mes souvenirs : Virginie avait une âme au-dessus de son état, et je peux dire qu'elle nous a été dévouée jusqu'à la mort... mort prématurée ; car à vingt-trois ans elle a succombé à une maladie de poitrine.

Un appartement se trouvait vacant dans la maison même où était le bureau du *Journal des Femmes*, quai des Augustins ; madame Fanny Richomme me pressait vivement de le louer, en me faisant espérer qu'elle pourrait m'occuper de plus en plus, si j'étais sous sa main, pour ainsi dire ; j'y jouirais encore d'un avantage, celui de me rapprocher de mes éditeurs, ce qui faciliterait beaucoup la conclusion des affaires.

Mais ma mère vénérée tenait au quartier où si longtemps nous avions vécu auprès de mon pauvre père. J'osais à peine lui parler d'un changement de domicile. Quelques mots vagues ayant été dits à ce sujet, il n'y eut pas de sa part un moment d'irrésolution. Quel sacrifice n'aurait-elle pas fait pour sa fille ? Il fut donc décidé qu'au printemps de l'année suivante nous quitterions le *pays latin*.

Isaure avait paru prendre une part sincère à mes succès. Elle sentait approcher le terme de sa vie, et soutenue par le sentiment religieux qui s'était réveillé en elle, elle envisageait ce terme sans effroi. Des raisons d'économie, sans doute, l'avaient décidée à changer de demeure, et je n'obtenais que rarement la permission de la voir un instant. Peu à peu je cessai même de pénétrer jusqu'à elle, elle ne pouvait plus supporter aucun aliment ; le changement qui s'opérait était effrayant. Presque chaque jour son beau-père m'apportait de ses nouvelles, lorsque je n'allais pas en chercher moi-même. Elle s'éteignit après cette longue agonie, pendant laquelle son âme, accablée de repentir, avait puisé dans la prière l'espoir du pardon. Elle me fit dire avant de mourir quelle me demandait instamment de venir *une seule fois* déposer quelques fleurs sur sa tombe en mémoire de notre vieille affection. Quelque jours après je me rendais au cimetière du Montparnasse.

C'était la première fois que je voyais une tombe récemment fermée : la pluie avait tombé à torrent la veille ; un mince entourage en bois noir laissait à nu la terre enfoncée par endroits et mêlée de quelques grosses pierres. Cette vue me fit du mal, les fleurs que j'apportais ne pouvaient couvrir la nudité du terrain, et en me rappelant tous les besoins factices de celle qui dormait là, je compris mieux que jamais ces paroles du Prophète-Roi : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité !* Je pleurai longtemps, puis je dis adieu à celle que j'avais sincèrement aimée, et qui m'avait aimée elle-même, lui promettant de revenir si mes nombreux devoirs envers ceux qui vivaient et souffraient me le permettaient.

Ce triste épisode, que j'ai consigné ici avec hésitation, renferme plus d'une leçon utile aux jeunes filles et aux jeunes mères. Le goût de la parure n'est pas sans danger, on le voit ; quand on lui cède, il étouffe jusqu'aux affections les plus saintes, il nourrit, il développe l'égoïsme, et, après avoir desséché le cœur, il détruit la santé. Et que dire de ce prétendu amour maternel qui permet aux défauts de grandir par l'effet d'une indulgence aveugle ? De ce prétendu amour maternel qui cherche son propre bonheur et non le bonheur vrai d'un enfant, dans la satisfaction de ses caprices. Un peu de sévérité s'unit toujours à la vraie tendresse ; la mère qui aime son enfant le veut heureux dans l'avenir, et pour arriver à lui donner ces joies dont elle ne jouira peut-être pas, elle se résigne à le voir pleurer, à le punir... Isaure avait tout ce qu'il fallait pour faire une femme remarquable ; mais, objet d'une véritable idolâtrie, elle commença par être le tyran de tous les siens, et elle finit par devenir la victime des travers qu'une folle indulgence avait développés en elle ! Pauvre Isaure ! dans sa miséricorde, Dieu lui avait laissé du moins le temps de se repentir.

Monsieur de C.... continua de venir nous voir comme par le passé ; nous parlions de ma pauvre amie, mais il ramenait souvent la conversation sur ce qui le touchait lui-même, sur l'isolement auquel le condamnait la mort de tous les membres de cette famille à laquelle depuis des années il s'était dévoué. Quoique je n'eusse pas pour lui une très-grande estime, son sort me touchait. Un jour, il arriva comme j'allais sortir, il me demanda la permission de m'offrir son bras, et nous partîmes ensemble.

« Qu'est-ce que vous avez, mademoiselle Sophie, me dit-il ? Vos yeux sont rouges et encore pleins de larmes. »

Je me mis à rire.

« Si je vous raconte, lui répondis-je, pourquoi mes yeux sont rouges, vous allez vous moquer de moi.

— Oh ! vous savez, reprit-il d'un ton sentimental, que je vous admire trop pour avoir la moindre envie de me moquer en quoi que ce soit. Voyons, pourquoi avez-vous pleuré ?

— Parce que je traite un sujet qui m'a émue jusqu'aux larmes.

— Est-il possible ! s'écria-t-il d'un air stupéfait ; comment ! vous prenez ainsi à cœur les mésaventures de vos héros ?

— Je prends à cœur tout ce que j'écris, répliquai-je ; quand j'ai pleuré, je suis sûre de faire pleurer ; quand j'ai ri, je suis sûre de faire rire, et quand je suis convaincue de la vérité de ce que je dis, je persuade mon lecteur.

— Moi, je croyais que ces choses-là se faisaient en se jouant.

— Oh ! que non, répondis-je. Lorsque j'ai en tête une idée vague, un sujet qui n'est pas encore mûr, je perds le sommeil, l'appétit ; je suis triste sans pouvoir dire pourquoi ; tout m'inspire dégoût, ennui, jusqu'au jour où, l'inspiration arrivant, l'idée vague devient une idée nette ; le sujet se développe, et les pages coulent sous ma plume : l'ouvrage fini, je retombe pour quelques jours dans la tristesse et le dégoût de tout.

— Quel chien de métier ! s'écria-t-il avec un gros rire. J'ai connu plusieurs auteurs dans ma vie, mais aucun ne m'a jamais dit avoir éprouvé quelque chose de semblable. Écoutez, mademoiselle Sophie, moi aussi je suis tourmenté d'une idée, et à mon tour je vais vous la dire et bien sérieusement cette fois : n'allez pas vous moquer de moi.

— Quelle est cette idée, s'il vous plaît ? »

Il hésita un moment, puis il reprit :

« Je ne peux pas vivre seul, non, cela m'est impossible; marions-nous ensemble, voulez-vous? »

Je ne pus retenir un franc éclat de rire.

« Je ne vois pas, dit M. de C.... d'un ton mécontent, que ma proposition soit si ridicule; je vous offre un beau nom, bien placé dans le nobiliaire de France.

— Et moi, répliquai-je, je ne veux pas perdre le nom que je me fais dans les lettres.

— Vous pourriez le joindre au mien.

— Monsieur de C...., cessons cette plaisanterie, je vous en prie.

— Mais ce n'est pas une plaisanterie, c'est très-sérieusement que je vous parle; je vous connais depuis près de vingt ans, j'ai pour vous une affection sincère, et une femme dans la carrière des lettres a besoin d'un appui.

— Votre demande, Monsieur, est assurément fort honorable pour moi, mais ce n'est pas à mon âge (j'ai bientôt quarante ans), que je peux songer à me marier : laissons de côté toutes ces idées folles, et parlons d'autre chose, s'il vous plaît. »

Nous marchâmes quelque temps en silence. M. de C.... était piqué au vif; je feignis de ne pas m'en apercevoir, et je parlai de choses et d'autres jusqu'au moment où, arrivée à la porte de la personne chez laquelle je me rendais, je le quittai avec un grand salut.

Lorsque à mon retour, je dis à ma mère que je venais d'être demandée en mariage, elle m'écouta avec surprise. Le nom du prétendant lui fit hausser les épaules.

« Le calcul est simple, me dit-elle, M. de C.... ne possède rien au monde; toi, tu as pour dot ton travail et une pension littéraire; il est âgé, il devient souffrant, et devine, par les soins que tu prends de tes parents, que tu ferais pour un mari ce que tu fais pour eux. Comme beaucoup d'hommes, il s'imagine que le titre de madame est très-envié par les vieilles filles surtout; je plains l'isolement auquel sa vieillesse est condamnée, et la misère qui le menace.... Pour ménager son amour-propre, quand il reviendra, j'aurai l'air d'ignorer ses propositions de mariage. »

Si je les avais acceptées, je n'aurais pas tardé à me trouver veuve; bien peu de temps après, M. de C.... succombait à une fluxion de poitrine qui l'enleva en quelques jours. C'était pour lui la délivrance de l'abandon auquel la mort d'Isaure l'avait condamné.

Le moment approchait où nous devions aller prendre possession de notre nouvelle demeure, quai des Augustins. Je hâtais ce moment de tous mes vœux, car j'avais l'espoir fondé de me trouver utilement occupée, lorsque je serais placée pour ainsi dire au centre de mes opérations littéraires. Je commençais à avoir la vogue; deux éditeurs se montraient disposés à se disputer mes productions : les nouveaux recueils qui se fondaient m'ouvraient leurs colonnes; enfin j'entrevoyais avec joie la possibilité d'entourer d'aisance mes bons parents, et de venir largement en aide à mes deux familles. Hélas! combien de fois, autour de moi et pour moi-même, j'ai vu, j'ai senti la vérité de ces paroles des livres saints : *Réjouissez-vous avec tremblement!* En ce triste monde, pas un plaisir qui n'ait pour compagne une peine, pas une joie qui ne soit suivie d'un amer chagrin!

S. Ulliac Trémadeure.

LE CARILLONNEUR FLAMAND

J'aime le vieux clocher qui penche,
Où les corneilles font leurs nids,
Où retentit chaque dimanche
La cloche aux tintements bénis.
Dans l'escalier de pierre grise
Mes pieds ont creusé leur sillon;
Il tourne dix fois sur l'église
Avant d'atteindre au carillon.

En bas, tout s'agite et tout gronde,
En haut sonne un joyeux Noël...
Les bruits et les clameurs du monde
N'arrivent pas si près du ciel!

Quand mon orchestre métallique
Éclate en vibrant dans les airs,
Devant son merveilleux cantique
Les oiseaux cessent leurs concerts;
La brise retient son haleine,
Le soleil adoucit ses feux;
Des blés et des fleurs de la plaine
Monte un encens mystérieux.

En bas, tout s'agite et tout gronde,
En haut sonne un joyeux Noël...
Les bruits et les clameurs du monde
N'arrivent pas si près du ciel!

Pauvres, qui pleurez sur la terre,
Riches, qui cherchez le bonheur,
A l'heure où chante la prière,
Écoutez le carillonneur.
La voix de sa cloche argentine
Dit ces mots d'amour et de paix :
« L'homme dans la bonté divine
» Doit ne désespérer jamais! »

En bas, tout s'agite et tout gronde;
En haut, sonne un joyeux Noël...
Les bruits et les clameurs du monde
N'arrivent pas si près du ciel!

Alexandre Deplanck.

ÉNIGME HISTORIQUE

Deux hommes, vivant à la même époque, portèrent le même titre et le même nom : on les confond parfois; pourtant, l'un d'eux ne fut qu'un charlatan, aux brillants mensonges; l'autre fut un général distingué, mais qui se rendit impopulaire en méconnaissant l'esprit de la nation française. — Quel est leur nom?

REVUE MUSICALE

Un grand nombre d'abonnées nous ayant priés de donner plus d'extension à nos catalogues de musique, en y ajoutant un choix plus complet des œuvres des grands compositeurs classiques et modernes, tels que Beethoven, Mozart, Weber, Haydn, Rossini, Meyerbeer, Chopin, Czerny, Cramer, Bertini, etc., etc., à dater de janvier 1861, le prix de l'abonnement à la musique est fixé à **7 francs** pour Paris, au lieu de 6 — et à **8 francs** pour les pays français, au lieu de 7. — La liste des ouvrages de tous les genres et de tous les maîtres, qui paraît dans notre numéro de janvier et *se renouvellera tous les mois, en indiquant chaque fois de nouvelles œuvres* (ce qui n'empêchera pas les abonnées de conserver le droit de choisir de la musique dans les douze catalogues de l'année), prouvera suffisamment toute l'importance de ce changement et la nécessité pour nous d'augmenter nos prix. **Celui du *journal seul* restera ce qu'il était.**

En donnant notre appréciation sur les œuvres dont nous allons désormais enrichir nos catalogues, nous croyons inutile de nous arrêter aux ouvrages des compositeurs anciens tels que Beethoven, ozart, etc.; parce qu'ils sont assez connus pour que l'on puisse fixer son choix sur le titre seul et d'après le nom de l'auteur.

Il n'en est pas de même de la musique moderne, et quelques œuvres peuvent avoir le cachet du talent, comme beaucoup d'autres peuvent avoir celui de la médiocrité. Aussi, pour éviter à nos abonnées une hésitation toute naturelle dans le choix de leur musique, et eu égard à l'important accroissement de nos catalogues, n'y admettrons-nous aucun nouvel ouvrage avant qu'il ait été préalablement jugé et apprécié par des artistes compétents. Pour cette même raison encore, nous donnerons chaque mois, comme par le passé, un aperçu des morceaux de musique moderne qui se distingueront par un mérite spécial; mais nous y consacrerons plus de place, parce que le nombre s'en trouve considérablement augmenté.

Jugez, chères lectrices, de notre embarras. On peut dire l'embarras des richesses! Nous ployons sous une avalanche de ravissantes fantaisies, de jolies polkas, redowas, mazurkas, de valses et de quadrilles entraînants.

Comme il faut commencer par quelque chose, pourquoi ne pas dire tout de suite que les trois fantaisies faciles de J. L. Battmann sont trois perles rares, composées chacune sur un opéra comique de H. Caspers: *Ma Tante dort*, *la Charmeuse* et *le Chapeau du Roi*

Quoique plus difficiles, les trois compositions de J. Wieniawski, intitulées : *Pensée fugitive*, *Souvenir de Lubin* et *Valse de salon*, méritent d'être classées au premier rang des œuvres de ce genre; les deux dernières surtout, sont appelées à un immense succès.

Il est difficile de trouver quelque chose de plus vraiment joli et savamment écrit que les deux études de mademoiselle Marie Darjou! *Fauvette* et *Ballade*, Cette habile pianiste connaît à fond l'art de faire accepter le travail sous une forme agréable.

M. A. Mansour, ce compositeur à la fois élégant et sérieux, vient de publier un recueil d'*Études d'expression*, que nous ne saurions trop recommander aux professeurs comme aux élèves. Ce qui fatigue quelquefois dans la musique de piano, c'est la sécheresse, le *saccadé*, qui sont un peu inhérents à cet instrument, et deviennent insupportables si l'exécutant n'y remédie pas par toutes les ressources de l'art du toucher. Le but des *études d'expression* de M. Mansour est de vaincre ce défaut, en révélant toutes les notions d'expression dont le piano est susceptible. Le talent dont l'auteur a fait preuve dans cet ouvrage nous dispense de faire l'éloge de ses deux dernières publications, que l'on trouvera dans nos collections, sous les titres de : *Chanson de l'Alouette* et *Deuxième Valse brillante*.

N'oublions pas de signaler les deux suaves compositions de A. Gilbert, *Primavera* et *Sérénade vénitienne*. C'est une musique calme et douce, qui convient aux natures rêveuses.

Le caractère principal de la *Fantaisie Mazurke* et de la *Danse Valaque*, de J. Erlanger, est une originalité de bon goût, qui ne s'écarte pas des lois de l'art mélodique. C'est une erreur dans laquelle tombent certains auteurs de croire que pour imiter tels chants russes, indiens ou slaves, il faut renverser les systèmes établis, et créer ce qu'ils appellent des thèmes originaux.

Nous avons commencé notre esquisse par la musique de la maison Girod, si honorablement connue. Jetons maintenant un coup d'œil sur ses nouvelles publications de danse.

La charmante collection de Franz Liouville, *les Premières Soirées*, est à la fois le plus utile et le plus économique cadeau que l'on puisse offrir à une jeune fille qui commence l'étude du piano. Elle se compose de six danses, ayant les titres suivants : *la Récompense*, valse; *le Bouquet de fête*, polka-mazurka; *la Récréation*, polka; *le Premier Bal*, valse; *la Petite Amazone*, polka, et *les Petits Jeux* ou *les Gages touchés*, quadrille qui, à lui seul, est un petit bijou. Du même auteur, et pour des mains plus exercées, nous donnons *Néméa*, valse favorite; *France*, polka militaire, et *Fleurs de Mai*, mazurka de salon.

Les deux polkas d'Ed. Mangin, *Rifflemen-Polka* et *Ma Tante dort*, ainsi que *Lilia*, redowa, et *Béatrix*, polka de H. Marx, sont quatre brillants morceaux que toutes les jeunes musiciennes voudront connaître et sauront apprécier.

Parmi les nouveautés que publie l'éditeur Leduc, indépendamment des nombreuses et excellentes études de Chopin, Cramer, Czerny, etc., etc., dont nous avons augmenté nos catalogues, il faut remarquer un ravissant nocturne, *Douce Pensée*, d'Alphonse Leduc, qui est rempli d'élégance, de sentiment et de poésie. Ce qui distingue la musique de ce compositeur, c'est surtout une grande facilité d'inspiration, et l'on sent que la mélodie arrive sans effort.

La *Tarentella* de Bernhard Rie, morceau de concert, a le caractère vif et léger qui convient à cette danse napolitaine. On croit généralement que dans le royaume de Naples, il existait une sorte d'araignée nommée *tarentule*, dont la piqûre occasionnait la maladie du tarentisme qui, disait-on, ne pouvait être guérie que par la musique. De là est venu le nom de *tarentelle* : mais les dernières observations des médecins ont démontré que la maladie et la guérison n'étaient que des spéculations de charlatans.

Qui n'a connu la touchante mélodie d'A. Delatour, *Loin de France*, et qui ne se souvient de cette naïve romance de Laure Brice, *Un Enfant de la grève?* M. Delaseurie a écrit, sous l'inspiration de ces deux auteurs, deux gracieuses fantaisies pour les petites mains, où la difficulté est écartée avec un art tout particulier.

La Parure de bal, polka originale de A. Leduc, deviendra certainement la polka favorite de nos salons ; et *Duguesclin*, son dernier quadrille, la suivra de près dans la voie du succès. *Le Curé d'Auray*, simple histoire mise en musique par le même auteur, d'une exécution facile et tout à fait à la portée des jeunes filles, est une page pleine de sentiment et de grâce.

L'éditeur Cartereau vient de faire paraître une série de transcriptions sous le titre d'*Échos des Opéras célèbres*, par Klemmer, qui peuvent lutter avec avantage contre les meilleures compositions de l'époque. *L'Enragé*, quadrille de Hellmann; *Stella*, valse; *Fiorella*, polka, toutes deux de Seitz, et la brillante *Polka de Saturne*, par M. Charette, sont quatre bonnes productions du genre.

Dans la musique nouvelle que publie la maison Paté, il faut citer principalement deux jolies romances : *la Bague du Pêcheur*, par Liouville, et *Comment douter qu'il existe un Dieu?* par Marc Joly. *Les Berlingots du Diable*, quadrille, et *le Petit Tourbillon*, valse, composés par Strauss, deviendront l'écho de bon nombre de soirées dansantes.

Il nous reste à désigner les productions les plus remarquables que l'éditeur Petit vient de mettre sous presse. En première ligne nous placerons *Souvenir d'Allemagne*, divertissement de Delisle sur un thème charmant de Flottow, et *l'Écho céleste*, brillante mazurka de Bardin-Royer. Après, viennent se grouper *le Songe* et *le Réveil*, deux morceaux très-faciles de Jules Yung; des variations de H. Weil, sur *Plaisir d'amour*, cette célèbre romance de Martini; et enfin *les Adieux*, mélodie de Moniot, qui se distingue par le sentiment dramatique.

Le 1er jour de l'an.— Coup d'œil sur les compositions musicales de 1860.

Il est minuit, c'est l'heure du crime !

Non pas vraiment, c'est l'heure des surprises, des joies du cœur et des fêtes de famille ; car les cloches dont les sons monotones se croisent et se répondent de tous les quartiers de Paris, sonnent le glas de l'année qui finit en même temps que le baptême de l'année qui commence. Pluies de fleurs, déluge de bonbons, avalanches de cadeaux, tombez, roulez, écrasez nos jeunes lectrices ; elles courberont la tête sans fléchir, nous en sommes sûres, et vous les verriez porter allègrement le monde sur leurs épaules, si le monde se composait de friandises, de toilettes et de colifichets. Bonne grand'mère, qui tisonnez au coin de l'âtre, en vous souvenant des beaux jours de votre jeunesse, écoutez cette fraîche mélodie qu'exécute, sur son piano, votre petite fille bien-aimée. Que d'heures laborieuses elle a passées pour vous offrir cette preuve de sa tendresse et de ses progrès ! Ah ! elle a fait bien des rêves, croyez-le, sur le bonheur que vous apporterait ce bruit harmonieux, né de son cœur et de son travail. Aussi, voilà que vous ouvrez votre tiroir. Que prenez-vous furtivement entre ces deux sachets, madame ? C'est un album, je crois ? Oui, vraiment, un bel album, magnifiquement relié, plein de gracieuses romances et de charmantes polkas. Heureux enfants, on pense à vous, on étudie vos goûts pour satisfaire vos désirs, et si vous avez donné un grain de mil, c'est une gerbe de blé que vous recevez en échange. Mais, place à la chère et bonne mère qu'on dirait presque votre sœur, tant elle se fait jeune pour vous comprendre, et souriante pour vous aimer ! Place aussi au chef vénéré de la famille, qui cache mal son attendrissement sous une teinte de gravité ! Tous deux viennent à vous l'âme et les mains pleines, l'âme d'amour, les mains de présents. Oh ! tout cela

est ravissant, n'est-ce pas? la tendresse, l'intimité, l'oubli des fautes, les réconciliations, les baisers? Et l'on médit du premier jour de l'an, parce qu'un portier grognon vous apporte des oranges, parce que le facteur offre son almanach, parce que les paveurs sonnent à votre porte, parce que toute la pléiade des indifférents vient vous tirer sa révérence! C'est le revers de la médaille, j'en conviens; mais regardez-en le bon côté, et vous y trouverez tant de joies vives, qu'elles apaiseront bien vite vos irritations les plus légitimes. Comme à vous, joyeuses filles d'Ève, le jour de l'an nous tourne la tête, et notre feuillet s'est noirci sans que nous ayons encore dit un mot des ouvrages de l'année 1860, dont nous voulons pourtant donner à nos lectrices un rapide sommaire. Et d'abord, y a-t-il eu progrès ou décadence dans l'art de la musique? Nous aurions désiré, faute de mieux, tenir le milieu entre le bien et le mal, par déférence pour cette malheureuse année qui vient de mourir piteusement. Il nous a même pris envie de porter sur sa tombe à peine fermée une branche de laurier, en témoignage de notre douleur et de sa gloire; mais hélas! ce serait un hommage hypocrite, car la pauvre vieille a trépassé sans rien laisser d'illustre. Son héritage atteste un terrible *statu quo* dans l'intelligence artistique de notre époque. Aucun chef-d'œuvre ne s'est produit, aucune composition hors ligne n'a pris place dans les cartons des théâtres lyriques; il nous faut vivre d'espérances, nourriture qui, toujours renouvelée, sans addition de molécules plus substantielles, finit par maigrir horriblement. L'année 1859, sans être très-féconde, avait laissé une succession moins misérable. Parmi ses dépouilles on remarquait quelques grandes pages justement admirées et qui feront tradition. Je veux parler d'*Herculanum*, de Félicien David; de *Faust*, de Gounod; et du *Pardon de Ploërmel*, de Meyerbeer. La récolte de cette année n'a produit que des fruits rares et de mauvaise qualité. Est-ce que le soleil de l'art serait comme le soleil de la nature, inclément au point d'empêcher le génie de mûrir, comme il a empêché de mûrir la vigne de nos campagnes? Vapeur, électricité, machines gigantesques, mécanismes ingénieux, spéculations sublimes, rois et reines de notre siècle, avez-vous éteint dans l'intelligence humaine les lumières et jusqu'aux moindres lueurs à la clarté desquelles marchait le monde artistique? Que penser, quand on analyse les compositions dont l'année 1860 a favorisé l'éclosion? *Margharita la mendicante*, de Gaetano Braga; *le Roman d'Elvire*, d'Ambroise Thomas; *Philémon et Beaucis*, de Gounod; *Pierre de Médicis*, du prince Poniatowski; *Château-Trompette*, de Gevaërt; *le Docteur Mirobolan*, d'Eugène Gautier; *Crispin rival de son maître*, de Sellenick, *l'Auberge des Ardennes*, d'Hignard, et enfin, quelques opérettes sans consistance, voici tout le bagage de l'année qui vient de finir. Espérons encore, puisqu'il faut espérer toujours. Espérons dans la musique de l'avenir, représentée par le *Thannhauser* de Richard Wagner, ce prophète de l'inconnu, dont l'école romantique fait tant de bruit. Attendons plutôt *l'Africaine* de M. Meyerbeer; enfin, demandons au soleil de féconder une terre trop longtemps ingrate où nous avons, depuis un an, semé sans recueillir.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE I. — 1, Devant de peignoir ou de robe d'enfant — 2 et 3, Bonnet d'enfant — 4, P., avec couronne — 5, M. W. enlacés — 6, F. L. enlacés — 7, Écusson — 8, L. P. enlacés — 9, Écusson — 10, C. R. L., avec couronne — 11, Mouchoir avec écusson et O. H. enlacés — 12, P. T. P. avec couronne — 13, E. C. enlacés — 14 et 15, Parure parisienne — 16, *Mary* — 17, Voile de fauteuil — 18, S. T. — 19, E. L. — 20, J. B. avec couronne — 21, Mouchoir avec écusson et R. J. — 22, A. E. — 23, S. T. enlacés — 24, *Louise* — 25, Écusson avec F. S. — 26, Entre-deux — 27, Coin de mouchoir avec C. P. enlacés — 28 et 29, Parure élégante — 30, *Élise* — 31, B. H. — 32, E. M. avec couronne — 33, Mouchoir avec écusson et L. B. enlacés — 34, E. B. enlacés.

COTÉ DES PATRONS.

35, Pèlerine du peignoir — 36, H. A. C. — 37, D. D. enlacés à l'impériale — 38, Couronne de vicomte — 39, C. L. dans un écusson — 40, A. D. dans un écusson — 41, E. C. — 42, A. G. enlacés avec couronne de comte — 43, J. S. — 44, L. J. — 45, S. M. avec couronne — 46, C. B. — 47, A. P. dans un écusson — 48, Dessus de livre à broder au passé — 49, J. W. — 50, M. M. enlacés — 51 et 52, Bonnet d'enfant — 53 à 59, Pardessus de petite fille — 60 à 63, Burnous arabe (*miss Lily*)— 64 et 65, Bonnet de nuit — 66 à 68, Dessin de pantoufles à broder sur drap — 69, Dessous de lampe — 70, Motif en tapisserie pour ornement d'église — 71, Rosace au crochet — 72, Porte-cartes ou porte-cigares — 73 à 76, Bouquet de paquerettes en chenille.

As-tu jamais vu, Florence, un pauvre oiseau à qui l'on a coupé les ailes regarder d'un œil d'envie le ciel bleu et les horizons lointains? Il voudrait bien, le cher petit, s'élancer vers l'ami absent; mais comme il est empêché!

Hé bien, moi aussi, j'ai les ailes coupées, puisqu'il

me faut aujourd'hui céder la place à mesdames Ulliac et Bourdon, ce dont tu es en droit de te réjouir.

Je remets donc au mois prochain notre causerie habituelle, te priant toutefois, si dans ton entourage il se trouve quelques personnes disposées à grossir le nombre de nos abonnées, de donner à ces personnes-là des indications très-précises relativement au nom du journal et à l'adresse du bureau : deux faits tout récents te prouveront que, sur ce point, on ne saurait être trop explicite.

Il y a quelques jours, dans une grande ville du Nord, un bon grand-papa qui voulait offrir en étrennes à sa petite-fille le *Journal des Demoiselles*, dont on lui avait dit du bien, entra, à cet effet, chez un libraire, et, d'une façon catégorique, exprima le but de sa visite : « Je voudrais un abonnement au *Journal des Demoiselles*. — Permettez-moi, monsieur, de vous dire que vous faites probablement erreur ; ce n'est point au *Journal* que vous voulez vous abonner, mais plutôt au...» (Ici le nom d'un de nos concurrents ou confrères, comme tu voudras).

L'honnête grand-père crut, en effet, s'être trompé, et prit la quittance qui lui fut délivrée sur l'heure.

Qu'en penses-tu? Évidemment, il n'existe pas sous le soleil un seul libraire capable de commettre cet acte, qui n'est pas précisément délicat ; je trouve beaucoup plus naturel de reconnaître dans tout ceci l'intervention d'une puissance occulte; par exemple, de l'un de ces *médiums* qui font, encore une fois, le sujet de toutes les conversations, et dont, hélas! nous avons pu nous faire des ennemis en tenant, à leur endroit, des propos un peu légers.

Ils ont voulu peut-être nous jouer un tour de leur façon, et l'ont fait avec d'autant plus de plaisir, qu'ils trouvaient là *double profit à faire : leur bien premièrement*, en vengeant leur honneur attaqué, et puis *le mal d'autrui* en prenant la forme d'un très-honnête homme de libraire sur le compte duquel ils mettaient ainsi un joli petit trait d'improbité dont ils étaient les auteurs.

Mais ce n'est pas tout.

Le même jour, presque à la même heure, une autre personne gravissait l'escalier du boulevard des Italiens, lorsque surgit tout à coup une forme humaine qui lui barre le chemin. Notre future abonnée se range pour laisser descendre le personnage qui demeure immobile. « Permettez, dit-elle alors en essayant de passer, je vais prendre un abonnement au *Journal des Demoiselles*, et je...

— Mais, madame, le bureau de ce journal n'est pas dans cette maison, c'est rue..» (Ici l'adresse de la publication donnée de force par le libraire ed L... au pauvre monsieur de tout à l'heure.)

Et de deux!

Qui peut nous dire si là s'est arrêtée cette maligne influence, et si elle ne s'est pas répétée mille et mille fois?

Avoue, ma chère Florence, qu'il est bien temps d'en appeler à toutes nos amies pour conjurer les mauvais esprits et triompher de leurs complots, puissent-ils ne pas intercepter au passage le bon souhait que je t'adresse à l'occasion du nouvel an.

COTÉ DES BRODERIES.

1, Devant de peignoir ou de robe d'enfant. La partie qui occupe la gauche de la planche doit être brodée au-dessus de l'ourlet de la jupe, et se continuer tout autour de cette jupe.

Ce dessin peut se broder au plumetis ou au point de chaînette.

Il serait charmant pour un châle de cachemire. Tous les motifs seraient au passé ou au point de chaînette; des perles indiqueraient les pois.

Le peignoir doit être ouvert devant, tandis que la robe de baptême est fermée. Des nœuds de rubans couvrent l'espace qu'on laisse non brodé entre les deux côtés.

Ce dessin conviendrait aussi pour une pelisse de baby en cachemire.

2 et 3, Bonnet d'enfant. Ce dessin facile peut s'exécuter au plumetis ou en broderie anglaise, sur mousseline ou sur nansouk.

4, *P.*, gothique, avec couronne, plumetis.

5, *N. W.* enlacés, anglaise, plumetis et point de sable.

6, *F. L.* enlacés, anglaise, plumetis.

7, Écusson élégant, plumetis fin et point de sable.

8, *L. P.* enlacés, anglaise, plumetis.

9, Écusson, plumetis fin et point de sable.

10, *C. R. L.*, gothique, avec couronne, plumetis.

11, Mouchoir dit boutons de roses, avec écusson et *O. H.* enlacés, plumetis et point de sable. La petite guirlande doit être brodée sur l'ourlet, celle des boutons de roses mi-partie sur l'ourlet, mi-partie sur le fond du mouchoir.

12, *P. T. P.*, gothique, avec couronne, feston et plumetis.

13, *E. C.* enlacés, anglaise, plumetis.

14 et 15, Parure parisienne à broder sur toile ou sur nansouk double, plumetis. On peut broder seulement les rosettes du bord au nouveau point de poste. C'est vite fait et charmant.

16, *Mary*, anglaise fleurie, plumetis et point de sable.

17, Voile de fauteuil à broder sur tulle de Bruxelles, au plumetis et au feston. Les pois du milieu se font au plumetis, avec cordonnet autour. Ceux du bord peuvent être entourés d'un feston ou d'un gros cordonnet.

Au bord de ce voile de fauteuil, qui est très-nouveau et très-élégant, on coud un effilé ou une bande de tulle festonnée et froncée légèrement.

18, *S. T.*, gothique, plumetis.

19, *E. L.*, anglaise ornée, plumetis.

20, *J. B.*, avec couronne fermée, gothique, plumetis.

21, Mouchoir avec écusson, et *R. G.* enlacés, plumetis et point de sable.

22, *A. C.*, anglaise fleurie, plumetis.

23, *S. T.* enlacés, romaine ornée, plumetis et point de sable.

24, *Louise*, anglaise, plumetis.

25, Écusson avec *F. S.*, romaine, plumetis.

26, Entre-deux, plumetis.

27, Coin de mouchoir d'homme avec *P. C.*, enlacés, anglaise unie, plumetis et point de sable.

28 et 29, Parure élégante à broder sur mousseline, plumetis et point de sable, ou bien application de nansouk sur tulle d'Alençon.

30, *Elise*, anglaise, point de poste.

31, *B. H.*, gothique, plumetis.

32, *E. M.*, avec couronne, anglaise, plumetis.

33, MOUCHOIR avec écusson et *L. B.* enlacés, anglaise, plumetis et point de sable.

Les rosettes se brodent sur l'ourlet, la guirlande, mi-partie sur l'ourlet, mi-partie sur le fond du mouchoir.

34, *E. B.*, grande anglaise, plumetis et feston.

COTÉ DES PATRONS.

35, Pèlerine du peignoir donné sur le côté des broderies.

Cette pèlerine peut également servir pour pelisse d'enfant. Il suffit de rétrécir l'encolure, ce qui est facile, en faisant un pli au patron, avant de tailler l'étoffe.

36, *H. A. C.*, anglaise ornée, plumetis.

37, *D. D.* enlacés à l'impériale, anglaise, plumetis.

38, Couronne de vicomte, plumetis.

39, *C. L.* anglaise, dans un écusson, plumetis.

40, *A. D.*, romaine, dans un écusson, plumetis.

41, *E. C.*, gothique, plumetis.

42, *A. G.* enlacés, avec couronne de comte, plumetis.

43, *J. S.*, gothique ornée, plumetis.

44, *J. S.*, anglaise fleurie, plumetis.

45, *S. M.*, enlacés, anglaise avec couronne, plumetis.

46, *C. B.* anglaise unie, plumetis.

47, *A. P.* dans un écusson, anglaise, plumetis.

48, Dessus de livre de prières, à broder sur velours, sur moire ou sur taffetas, au passé, en petite chenille dite *brodeuse*.

Les nervures des feuilles sont en fil d'or (ou d'argent); la croix du milieu brodée en chenille, est contournée de fil d'or; il en est de même des *filets* que l'on remarque sur le dos du livre. Un gros cordonnet or forme les tiges.

Le dessus de livre que nous avons vu chez madame Legras, était en velours bleu, brodé en chenille bleue nuancée.

Au passé, on pourrait substituer le point de chaînette et se servir, pour l'exécuter, d'un cordonnet de soie nuancée, ou d'une seule couleur.

Sur le milieu du dessus, à la place du n° 48, on met une ou deux initiales.

Sur le dos du livre, dans l'espace laissé blanc entre les filets, on peut broder l'un des mots *Prières*, *Heures*, ou *Paroissien*, ou bien répéter les initiales du dessus.

49, *J. W.*, anglaise ornée, plumetis.

50, *M. M.* enlacés, anglaise et romaine, plumetis.

51 et 52, BONNET D'ENFANT, dessin facile, à broder au plumetis, au nouveau point de poste, ou bien en broderie anglaise.

53 à 59, PARDESSUS DE PETITE FILLE.

53, Devant.

54, Côté du devant.

55, Dos et côté.

56, Manche.

57, Revers de la manche.

58, Pèlerine.

59, Croquis du pardessus.

Ce vêtement se fait en drap velouté et se borde à cheval d'un lacet de soie ou d'un velours.

Les devants sont plats, mais deux gros plis séparent le dos du côté, ainsi que l'indique le patron.

Sur ces plis, on ajoute une de ces plaques en passementerie qu'on trouve maintenant dans toutes les merceries (palmes ou rosaces). On orne de la même façon les revers des manches et la pèlerine.

60 à 63, Burnous arabe destiné à miss Lily, et qui pourra servir de modèle à nos abonnées; ce vêtement a l'avantage de revêtir deux formes : 1° celle du burnous ordinaire (n° 62); il est alors fort long, vous enveloppe complètement, et le capuchon peut se rabattre; 2° celle du burnous arabe (n° 63); dans ce dernier cas, comme une partie du vêtement est rejetée en arrière, il est plus court, et l'on peut se dispenser de le relever sur les bras.

Pour sortie de bal, on peut le faire en étoffe algérienne blanche, ou en cachemire doublé et ouaté.

En drap anglais, c'est, pour demi-saison et voyages, le vêtement le plus commode.

Le n° 60 est le patron du burnous donné dans son entier pour miss Lily, mais dont il faudra, bien entendu, changer les proportions pour jeune fille.

Au lieu de 91 centimètres, longueur du burnou de poupée, il faudra prendre 3 mètres de drap, et arrondir les coins comme sont arrondis ceux du patron de la planche.

Le burnous de poupée a 32 centimètres et demi dans sa plus grande largeur (milieu du dos); celui de jeune fille devra avoir la largeur ordinaire du drap (de 1 mètre 25 à 1 mètre 30).

Enfin le capuchon de poupée a 14 centimètres carrés (en long et en large); ce qui veut dire qu'il faut tailler un carré, large de 14 centimètres et long de 28, qu'on replie sur lui-même, comme l'indique le n° 61 : la ligne C F E marque le pli de l'étoffe; un surjet doit réunir le côté B C au côté C. B.

Quant à la partie A E D, elle doit être réunie par une couture rabattue, à la partie du burnous marquée des mêmes lettres; après quoi, on coud les trois boutons indiqués sur le burnous à la gauche de la lettre A, puis on fait trois boutonnières au côté opposé..

Dans la couture rabattue, qui forme ainsi coulisse, on passe deux cordons à l'aide desquels on peut serrer et froncer le capuchon.

On obtient ainsi l'effet produit au n° 62; on ferme alors le burnous à l'aide du bouton le plus éloigné de la lettre A et de la boutonnière correspondante. Au contraire, on obtiendra l'effet du n° 63 si, laissant tomber le capuchon sans le froncer, on ferme le burnous (avant de le mettre sur ses épaules) à l'aide du premier bouton A et de la boutonnière correspondante.

On l'endosse ensuite et on le ferme sur la poitrine, à l'aide du dernier bouton.

Pour le burnous de jeune fille, le capuchon devra avoir 40 centimètres carrés, ce qui veut dire qu'il faut tailler une bande de 80 centimètres de long sur 40 de large.

Il suffit d'ajouter ensuite sept glands : un gland sur chacune des trois lettres *C F E*; un gland à côté du bouton *A*, un autre sur sa boutonnière; enfin un dernier gland à l'extrémité des deux pointes qui forment le devant du burnous.

Aux boutonnières, on peut substituer avec avan-

tage des agrafes en gros cordonnet de soie, solidement cousues au burnous.

Le burnous peut être ourlé, de même que le haut du capuchon, ou bordé à cheval d'un lacet.

64 et 65, Bonnet de nuit pour jeune fille.

On le taille en jaconas, plaçant le droit fil, ainsi que l'indique la ligne ponctuée qui traverse le patron en diagonale.

On fronce le fond de chaque côté, et l'on réunit cettte partie froncée *A B* à la partie correspondante du devant, partie sur laquelle on coud préalablement un passe-poil, marqué sur le patron.

Tout autour du bonnet, on coud une petite bande intérieure large d'un centimètre et demi, et qui, derrière, forme coulisse. Après quoi on ajoute un ou deux rangs de garniture festonnée ou bordée d'une petite dentelle.

65, Croquis du bonnet de nuit.

66 à 68, Pantoufle algérienne à broder sur drap, sur cachemire ou sur velours, avec applications de morceaux de drap de couleur.

Pour la paire, il faut un morceau de drap long de 63 centimètres, et large de 30. A droite et à gauche de ce morceau, on dispose les deux *dessus*; au milieu se placent les *côtés*.

Toutes les palmes doivent être en drap de couleur, et fixées sur le fond de la pantoufle par l'espèce de point de chausson indiqué sur le dessin.

Les palmes du *dessus* sont disposées ainsi qu'il suit:

Palme A en drap jaune, retenu par un point de chausson en cordonnet violet — la fleur qui forme le milieu de la même palme doit être au point de chaînette en cordonnet bleu — les deux raies qui coupent transversalement la fleur sont également brodées au point chaînette en cordonnet rouge, de même que la fourche qui se trouve au-dessus.

Palme B en drap bleu — point de chausson en cordonnet maïs — fleur en cordonnet rouge avec traverse et fourche en cordonnet blanc.

Palme C en drap blanc — point de chausson en cordonnet cerise — fleur verte avec traverse et fourche en violet.

Palme D en drap rouge — point de chausson en cordonnet vert — fleur blanche avec traverse et fourche en noir.

Le *double filet* extérieur qui relie les palmes entre elles doit être recouvert d'une soutache groseille (une seule placée entre les deux filets).

Sur le second *double filet*, il faut coudre une soutache bleue.

Entre ces deux *doubles filets*, règne un point de chausson en cordonnet maïs.

Quant au côté (nº 67), il ne se compose que de trois palmes : jaune (E), blanche (F), rouge (G), pour le détail desquelles il suffit de consulter les explications données tout à l'heure, à propos des palmes de même couleur qui forment le dessus.

Cette pantoufle produit un fort joli effet, n'exige qu'un travail court et facile, et permet d'utiliser tous les restes de cordonnet et de soutache; il est donc bien entendu que nos amies peuvent apporter dans la combinaison des nuances tous les changements qu'elles voudront.

Le nº 66 forme le dessus de la pantoufle, et le nº 67 le côté.

Le nº 68 offre l'ensemble de la pantoufle.

69, Dessous de lampe orné de marguerites en laine.

Le fond du dessous de lampe peut se faire de deux manières : au crochet *ananas* en laine blanche ou rose, ou bien avec la rosace donnée au nº 71.

Pour le fond en crochet ananas, faire cinq mailles chaînettes, puis réunir pour former une boucle.

Dans cette boucle, faire 11 colonnes ananas. L'explication du crochet ananas a été donnée en décembre décembre 1860, numéro 51 de la planche jaune.

Au 2e tour, faire deux ananas entre ceux du rang précédent.

3e tour, faire deux ananas entre ceux du rang précédent.

4e tour, faire deux ananas entre les deux premiers du rang précédent, en faire un seul, en faire deux, ainsi de suite.

5e tour, faire un seul ananas entre ceux du rang précédent.

Autour du dessous de lampe, on fixe dix marguerites, qui se font de la manière suivante :

Prenez deux aiguilles ordinaires à tricoter et deux écheveaux de laine de Saxe (cinq fils), l'un jaune, l'autre rose.

Avec le rose, faites 50 mailles. Au 1er rang, tricotez la première maille, — puis, avant de tricoter la seconde, tournez la laine autour de l'index de la main gauche pour former une boucle— tricotez à la fois la maille et la laine de la boucle — lâchez la boucle — tournez la laine autour du doigt — tricotez à la fois la maille suivante et la boucle — ainsi de suite jusqu'à la fin du rang.

On a de cette façon 50 boucles.

Au 2e rang, faites un tour uni, ayant soin de casser la laine blanche ou rose à la 35e maille, d'ajouter de la laine jaune, et de tricoter en laine jaune les 15 dernières mailles.

Au 3e rang, sans casser la laine jaune, on fait encore 15 mailles jaunes sur les 15 du rang précédent, puis on reprend la laine blanche ou rose, et l'on finit le rang en tricotant chaque maille.

Pour faire de cette bande une marguerite, il suffit de tourner la bande sur elle-même en colimaçon (en commençant par la partie jaune qui forme ainsi le milieu).

On retient entre eux les rangs qui composent la marguerite, en faisant au milieu, en laine jaune (avec une aiguille), quelques points terminés par de petits nœuds qui simulent le cœur de la marguerite.

70, Motif en tapisserie pour ornement d'église. Plusieurs abonnées qui s'occupent des églises pauvres, nous ayant demandé des dessins faciles qui permissent d'utiliser les ressources que l'on possède, nous leur envoyons celui-ci, qui remplit ces conditions.

Elles le feront en tapisserie, en laine ou en soie, et l'appliqueront sur un fond de moire ou de taffetas. Nous savons une jeune femme qui, touchée du dénûment d'une église de village, a sacrifié sa robe de mariée, dans laquelle elle a trouvé un ornement complet : chasuble, étole, etc.

Sur chacun de ces ornements, elle a appliqué des motifs en tapisserie analogues à celui que nous donnons.

Avant d'appliquer, on découpe le motif, laissant tout autour un demi-centimètre de canevas.

On replie à l'envers ce petit bord, qu'on retient par le point dit *de chausson*. On dispose ensuite les motifs

sur la chasuble ou sur l'étole. Pour la chasuble, il faut treize croix.

Nous indiquerons, le mois prochain, de quelle façon ces croix doivent être disposées.

Enfin, à l'aide d'une soutache pareille à l'une des nuances de la croix, on réunit cette croix au fond de l'ornement.

L'essentiel est de bien tendre l'étoffe et le canevas, ce qui se fait plus facilement quand, pour la tapisserie, on a eu recours à un métier.

Si l'étoffe est fort épaisse, on peut procéder différemment, appliquant, par exemple, sur l'étoffe, avant de commencer le travail, le canevas, dont on tire les fils, quand la tapisserie est terminée.

Dans ce dernier cas, on peut se contenter de faire la croix sans le fond.

Ce fond, absolument nécessaire dans le premier cas, doit être gris, en laine ou en soie d'Alger.

71, Rosace au crochet pour voile de fauteuil, etc. (Voir au n° 69.)

72, Porte-cartes ou Porte-cigares, avec pied de chêne. Nous engageons nos amies à aller voir, chez madame Legras, cette petite nouveauté, dont le détail n'a pu trouver place sur cette planche; ce sera pour le mois prochain.

73 à 76, Bouquet de paquerettes en chenille.

Prenez une pièce de petite chenille blanche laitonnée, et tournez la chenille, comme l'indique le n° 74, afin de former les pétales. (Laissez pendre les bouts.)

Faites douze ou quinze pâquerettes de la même façon.

Prenez chez madame Beaussier de petits cœurs jaunes avec tiges (n° 75).

Entrez dans le milieu de chaque pâquerette un de ces cœurs, et attachez sur la tige, avec un peu de soie, les bouts de chenille de la pâquerette.

Cela fait, réunissez toutes les fleurs pour former un bouquet, autour duquel vous mettez des feuilles analogues à celles du n° 73 et quelques petites herbes pour séparer les pâquerettes.

Le n° 76 est l'ensemble du bouquet, qui est un joli petit objet de loterie, et devient sachet si on a le soin d'attacher sous quelques pâquerettes, en manière de calice, un peu de ouate, sur laquelle on répand quelques gouttes d'une essence quelconque, et qu'on recouvre de taffetas.

MODES.

Savez-vous bien, mes belles demoiselles, que nous avons été, le mois dernier, horriblement égoïstes, et que nous avons, sans nous en douter, mécontenté très-fort notre miss Lily ? La chère petite personne, voyant ses droits méconnus, et désespérant de faire arriver jusqu'à moi les accents de sa voix fluette, m'a écrit une lettre, pas trop illustrée de fautes d'orthographe, et, de plus, fort éloquente, tendant à prouver que ç'a été, de notre part, une vilaine action d'omettre, en faisant la revue des étrennes, toutes celles que mademoiselle Lilie est en droit d'attendre.

Fort sensible à de tels reproches, je m'empresse de commencer l'année par un acte de justice, assurant la plaignante que nous ne sommes pas aussi coupable qu'elle veut bien le dire : non, nous ne vous avions pas oubliée, ma chère demoiselle, mais, forcée par l'exiguïté des colonnes d'opter entre vous et vos mamans, j'avais cru convenable de satisfaire d'abord celles-ci; à votre tour maintenant; essuyez donc vos yeux, et suivez-moi chez madame Herbillon pour que nous procédions ensemble à l'examen des étrennes que vous destine l'an de grâce 1861.

Voici d'abord, pour le matin, un très-élégant déshabillé que vous envie plus d'une grande dame. Il est en mérinos-cachemire bleu de ciel, et se compose d'une jupe brodée devant, en soutache blanche, et d'un gentil petit zouave également soutaché. Dessous, vous mettrez une chemisette bouffante.

Madame Nivert, 27, rue Montmartre, se charge de faire, pour celles de vos grandes sœurs qui en auraient trop envie, un déshabillé semblable : jupe et zouave soutachés, en mérinos ou autre étoffe, en noir ou en couleur.

Pour mettre au coin de votre feu et recevoir des visites, voici un zouave plus élégant, en velours, soutaché d'or. Essayez-le, il vous ira à ravir.

Ce paletot en drap velouté dessinera votre gentille taille. Prenez-le bordé d'astrakan avec le manchon pareil. Si votre maman ne peut vous donner d'aussi somptueuses étrennes, elle choisira cet autre pardessus en drap, avec revers piqués : je vous assure, miss Lily, qu'il est encore fort bien, et que vous pouvez vous en contenter.

Ce que vous aurez raison de refuser, c'est une capote, quelque élégante qu'elle puisse être : on ne porte que des *toquets* en velours ou en feutre, avec plume et aigrette : velours bleu, aigrette blanche, ou bien velours noir avec plume rouge. C'est joli à croquer !

J'oubliais de vous dire qu'avec le déshabillé du matin, il vous faut des mules en maroquin, et le bonnet Charlotte avec entre-deux de guipure ou de valencienne.

Avec le zouave soutaché d'or, vous mettrez un *turco*. Qu'est-ce qu'un *turco?* c'est une jolie résille en fil d'or ou en soie de couleur, entourée d'un bourrelet formant diadème, avec un gland sur le côté : rien de mieux à donner à votre meilleure amie.

Pour elle, vous pouvez aussi choisir une cravate Pompadour, une toilette parisienne, col et manches, une boîte de parfumerie (savon, eau de Cologne, poudre de riz), ou, enfin, si votre bourse est légère et que vous soyez obligée de vous rabattre sur des étrennes modestes, une paire de... jarretières. Oh ! mais ne vous moquez pas, ce sont de vrais bijoux que les jarretières de madame Herbillon, et je connais plus d'une poupée élégante qui s'estimerait heureuse d'en avoir de pareilles.

Êtes-vous satisfaite, my dear miss Lily ? Je l'espère; donnez donc encore un regard à toutes ces richesses, et n'oubliez pas que si vous avez un grand-papa Gateau qui veuille bien vous accorder un trousseau complet, vous devez lui demander de mettre le comble à ses largesses en vous donnant aussi la petite caisse destinée à le renfermer, véritable caisse de voyage qui, à elle toute seule, est une très-jolie étrenne.

Et maintenant que je vous ai rendue saine et sauve aux mains de votre petite maman, je vous demande la permission de clore ce chapitre, et de m'entretenir avec vos aînées qui attendent la description de quelques toilettes à leur usage.

Commençons, si vous le voulez, mes chères amies,



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

par une toilette de ville, celle que vous mettrez pour aller à l'église ou à vos cours.

Choisissez une étoffe de couleur sombre, marron ou noir, en droguet, reps, côteliné ou épinglé. Faites la robe en redingote, boutonnée du haut en bas : jupe unie, corsage montant, ceinture à boucle, manches à coude. Col et manchettes de batiste, cravate de taffetas avec petits bouts brodés, comme ceux que nous avons donnés.

Sur cette robe, un paletot de drap, bordé à cheval d'un galon ou d'un lacet, ou bien un nouveau vêtement que nous avons remarqué à la société Européenne, boulevard Montmartre, 15. C'est un collet très-long et très-ample, d'une coupe fort gracieuse, qui se drape parfaitement et s'appelle, je crois, *manteau espagnol.* Nous le recommandons à celles de nos amies qui rejetteraient le paletot à cause de son immense popularité.

Disons, à ce propos, que ce paletot, mal accueilli d'abord des femmes distinguées qu'effrayaient sa coupe disgracieuse et ses longues manches, s'est si bien métamorphosé, qu'il est devenu un vêtement élégant et confortable.

Avec cette toilette, le gant de daim ou de mérinos est le seul admis.

Quant au chapeau, faites-le en taffetas noir piqué, avec bavolet de velours bleu Louise, traverse et chou posé très-haut, également en velours. Dessous, un bandeau de velours, brides de taffetas noir.

Pour vos visites, mettez une robe de taffetas noir. Nous en avons vu une chez Virginie Vasseur (rue de Rivoli, 244) dont la façon était charmante: la jupe était coupée, c'est-à-dire que tout autour, excepté sur le devant, qui demeurait plat, régnait un grand volant rattaché à la jupe par un tuyauté de taffetas noir, bordé d'un liséré de velours de même couleur. Ce grand volant était orné de quatre rangs de velours de la largeur d'un doigt, formant des ondulations ou grandes dents. Le devant était orné de la même façon. — Sur le corsage, plat et rond, Virginie Vasseur ajoute une ceinture suissesse en velours noir, avec pointe devant et derrière. Enfin la manche, peu large, est également ornée de velours noir.

Avec cette robe, nous aimerions une casaque demi-ajustée, en velours ou en drap velouté, avec collet et bordure en astrakan. Manchon pareil. Gants Joséphine en chevreau.

Une parure en mousseline, col et manches brodés, ou ornés d'une petite guipure, complète cette toilette.

J'oubliais le chapeau que j'ai vu chez mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne. C'est une capote tulle et velours. La calotte et le fond en tulle blanc uni, et le bavolet en velours noir; sur la passe est posé un gros tuyauté en velours noir, retenu au milieu par un petit nœud de taffetas noir. Dessous, un nœud-cravate en velours vert isly, d'où s'échappe un bouton de rose : c'est extrêmement simple et comme il faut.

Pour aller au concert ou à l'Opéra, nous ne savons rien de mieux que la fraîche toilette donnée sur la gravure à laquelle nous renvoyons pour le détail. Ajoutons-y seulement une *sortie* en cachemire blanc soutachée de bleu, avec capuchon.

Les sorties de bal se soutachent beaucoup en or, mais nous croyons convenable de laisser ces riches atours aux jeunes femmes, la simplicité étant la plus charmante parure d'une jeune fille.

Notre gravure du mois porte également une toilette de bal ; celle-là est destinée à une jeune femme ; mais en lui faisant subir quelques modifications, vous pourrez très-bien vous l'approprier.

Il suffira, mes chères enfants, de supprimer la tunique et la blonde qui la borde; de faire le corsage non à pointe, mais rond avec ceinture à longs bouts, en taffetas blanc, bordée d'une petite ruche de tulle illusion, enfin de diminuer les draperies du corsage, et de remplacer le bouquet par un nœud de taffetas blanc.

Grâce à ces changements, vous aurez une délicieuse parure.

Quant à vos petites sœurs, elles trouveront sur la planche le patron d'un joli vêtement dont elles seront satisfaites, je l'espère. Avec ce pardessus, j'aimerais une robe de popeline grise, corsage plat, un peu ouvert, avec revers en velours bleu isly; manches avec jockeys, et parements également en velours.

Et puis le *toquet* en velours noir, avec plume blanche.

Ce toquet a beaucoup d'analogie avec le chapeau Marie Tudor dont nous avons parlé.

Pour petits garçons, la coiffure russe, dont la gravure donne un modèle, est la seule portée cet hiver.

Sur ce costume *matelot*, il est bon de mettre un paletot en drap.

Les toilettes des babies n'offrent, cette année, aucun changement : robes longues en nansouk ou en percale; pelisses en cachemire ou en mérinos, avec pèlerine soutachée; capote de taffetas piqué.

Les robes de baptême sont plus ou moins riches. Celle qui nous a paru la plus élégante avait un tablier disposé de la manière suivante : Un entre-deux de guipure, un entre-deux brodé, un entre-deux de guipure, une bande plissée, encore un entre-deux brodé entre deux autres en guipure, une bande plissée, etc.

Le plastron du corsage était semblable, et les manches garnies d'une guipure.

J'ai dit. Au revoir donc et à bientôt.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de bal. — Jeune femme.

Robe de tarlatane : jupe ornée de dix volants tuyautés. Tunique bordée d'une haute blonde et retenue de distance en distance par des nœuds de velours noir, avec feuillage d'or. Corsage à pointe, avec draperies et blonde, agrafes formées de fleurs d'or. Bouquet et couronne très-touffue.

Toilette de soirée. — Jeune fille.

Robe de taffetas avec ceinture à longs bouts. Corsage grec décolleté carrément. Manches courtes formées de deux volants. Chemisette et manches en tulle de soie. Dans les cheveux, un ruban formant bandeau et se nouant derrière la tête.

Costume matelot. — Petit garçon.

Chemisette de flanelle avec ceinture pareille, jupe de popeline garnie d'un large biais de taffetas. Guêtres de chevreau. Coiffure russe avec pompon rouge.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS.

Première toilette. — Costume russe : tunique en ve-

lours ou en soie, bleu azur ou vert émeraude; corsage carré; la tunique est ouverte sur une jupe de satin orangé ; elle est bordée d'un large galon d'or, à fleurs écarlates ou feuillage de velours. La jupe est garnie d'un galon de même genre, mais en argent, avec ruche de dentelle d'or. Toute la tunique a la même dentelle d'or au bord du galon. Une chemisette suissesse, en gaze d'argent, mouchetée d'or ou d'argent, est posée dans le corsage; les manches ont des bracelets en galon. Ceinture richement brodée d'or, en soie orientale, à longues franges de soie et d'or.

La coiffure se nomme *kakochnik.* — Le *kakochnik* est fait en deux parties : Un diadème d'or, surmonté d'un second diadème en velours vert ou écarlate. Ces deux rangs doivent être ornés de pierreries ou de broderies d'or, en *bosse.* Tout le costume, en général, doit être couvert de pierreries : le haut du corsage et le plastron, et tout le kakochnik. Les souliers blancs sont brodés d'or, ainsi que les bas. Les souliers doivent être très-découverts, pour laisser voir le bas brodé. La jupe n'est pas très-longue.

Ce costume pourrait s'exécuter d'une façon beaucoup plus simple, en substituant le cachemire ou le mérinos au satin, une bande de velours au galon d'or, et supprimant les pierreries.

Deuxième toilette. — Costume de *Colombine.* Jupe bariolée, rouge, jaune, bleu et noir. Casaque de piqué blanc ou de satin blanc brodée d'or. La collerette est plissée à *la Pierrot.* La chaussure doit être de deux couleurs; un bas rouge et un jaune, également pour les souliers. Le chapeau d'Arlequin doit être blanc.

Troisième toilette. — Costume russe de Crimée : Veste de drap et gilet pareil, garnis d'une bande de cuir de Russie ou de drap. Large pantalon à guêtres de cuir; ceinture russe. Le bonnet est en drap ou en velours, garni d'astrakan ou d'une autre fourrure.

Mosaïque

— Que tu es aveugle et injuste! Tu peux ne dépendre que de toi seul, et tu veux dépendre d'une multitude de choses étrangères qui, toutes, t'éloignent de ton véritable bien!

ÉPICTÈTE.

—

La modestie est une grande lumière; elle laisse l'esprit toujours ouvert et le cœur toujours docile à la vérité.

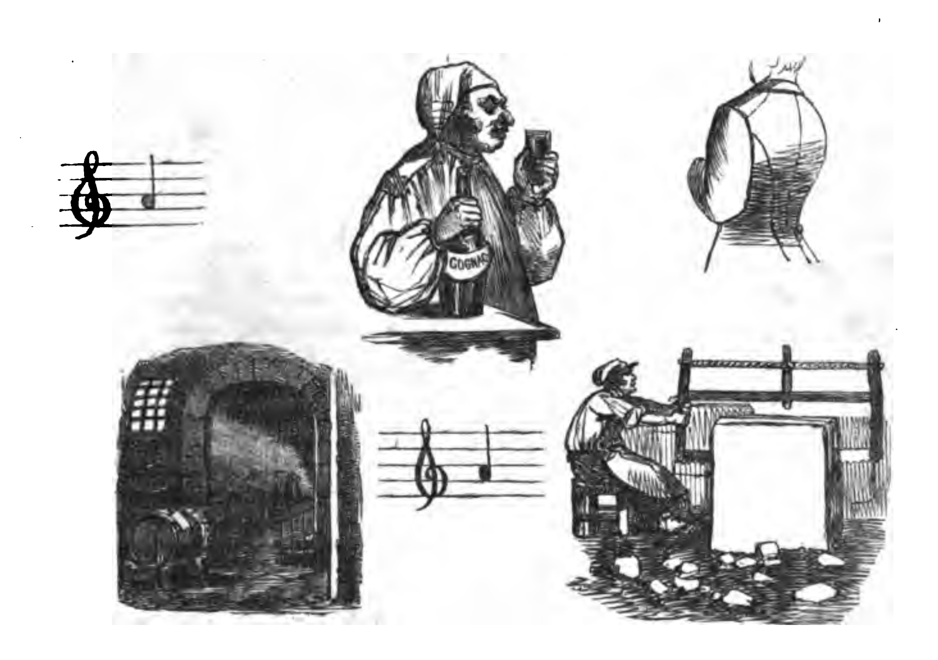
GUIZOT.

CHARADE.

Dans le printemps la nature puissante
Rajeunit mon premier et le pare de fleurs.
Que l'on porte respect, qu'on rende des honneurs
A ces rares mortels qu'à juste titre on vante
Pour avoir mérité le nom de mon dernier.
Heureux ou malheureux, trop souvent mon entier
Nous réjouit ou nous tourmente.

BASTIDE.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



...rquet

A. Portier

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens 1.

LES DEUX SAINT-GERMAIN

Explication de l'Énigme Historique de Janvier.

Ils n'eurent de commun que le nom; l'un, malgré des défauts réels, occupe une place distinguée dans l'histoire, l'autre, après une vie d'imposture, ne peut servir qu'à animer la scène d'un roman.

Robert, comte de Saint-Germain, naquit à Lons-le-Saulnier, en 1708, d'une famille ancienne et honorable, qui le destinait à l'état ecclésiastique; mais, ne se sentant pas la vocation, il embrassa avec ardeur la carrière militaire. Un duel malheureux, où il tua son adversaire, l'obligea à se réfugier en Allemagne. Il y servit d'abord l'électeur de Bavière; il allait passer au service du roi de Prusse, Frédéric II, quand le maréchal de Saxe s'intéressa à lui et employa son crédit pour le faire rentrer en France et réintégrer dans l'armée avec le grade de maréchal de camp. Il fit les campagnes de 1756 et 1757 sous les maréchaux d'Estrées et de Richelieu, et s'y fit remarquer, surtout à Minden et à Rosbach; mais son ambition ne trouvait pas que l'avancement fût assez rapide dans l'armée française, et, poussé par une humeur également irritable et orgueilleuse, il quitta de nouveau son pays et alla chercher une plus prompte fortune en Danemarck. Il eut lieu d'être satisfait; le roi Christian VII, ou plutôt son ministre Struensée, le combla de faveurs : il fut nommé feld-maréchal et chevalier de l'ordre de l'Eléphant; la chute du favori entraîna la sienne, il quitta le service danois, alla habiter l'Allemagne, et ne revint en France qu'après la mort de Louis XV. Il s'occupait d'agriculture dans un petit village d'Alsace, mais la cour s'occupait de lui; ses connaissances militaires, aussi bien que le peu de succès dont il avait joui sous le dernier règne, son penchant vers les idées nouvelles le recommandaient à l'attention du jeune roi, et, après la mort du maréchal de Muy (1775) il fut appelé au ministère de la guerre. Le courrier, chargé de la lettre close du roi, le trouva dans son jardin, occupé à émonder un arbre, et la cour ravie crut avoir rencontré un Cincinnatus.

Il débuta par diminuer et congédier une partie de la maison militaire du roi; l'économie que l'on voulait apporter dans les finances fit approuver cette mesure, mais elle fut vue avec peine par les vieux serviteurs de la monarchie. La jeune reine Marie-Antoinette y applaudit; elle aurait voulu supprimer toute étiquette, et amener la cour de Versailles à la simplicité de celle de Vienne. Quelques années plus tard, cependant, les derniers restes de cette garde fidèle moururent pour la défendre. Le comte de Saint-Germain ne se borna pas à cette réforme, toutes celles qu'il introduisit ne furent pas envisagées d'un œil favorable. Il augmenta, il est vrai, la paie du soldat, mais il voulut, en même temps, soumettre l'armée française au code disciplinaire de l'armée prussienne: aux coups de bâton et de plat de sabre. Une indignation générale s'éleva contre lui; il y eut parmi les troupes des rébellions, des suicides, qui protestèrent énergiquement contre un système répressif antipathique à l'honneur français, on cita le mot d'un grenadier qui avait dit : — Je n'aime du sabre que le tranchant — et le comte de Saint-Germain dut s'arrêter devant la réprobation générale. Il résigna le portefeuille et mourut peu de temps après, le 15 janvier 1778. Il laissa le souvenir d'un homme probe, ferme, brave, éclairé, mais dont les grandes qualités furent gâtées par un esprit ardent, ambitieux et attaché opiniâtrément à des systèmes dangereux. Il ne pouvait souffrir la contradiction, et la fougue inquiète de son humeur l'empêchait de mûrir ses projets. On cite de lui des traits de désintéressement et de bienveillance, et il est une des preuves les plus convaincantes qu'un caractère mal dompté entrave à la fois les inspirations du talent et celles du cœur.

Le comte de Saint-Germain, de même que le fameux Cagliostro, son contemporain, en imposa aux gens crédules par ses secrets et ses impostures. Il ne voulut jamais avouer à personne ni son origine, ni sa patrie, ni son âge, et il avait trouvé l'art de persuader qu'il vivait depuis au moins dix-sept cents ans. — De qui est ce portrait? demanda-t-il un jour. — C'est celui de Notre Seigneur Jésus-Christ, lui répondit-on. — Ce n'est pas possible, reprit-il effrontément, il n'a aucune ressemblance avec Jésus de Nazareth, que j'ai vu jadis aux noces de Cana. Avec la même impudence, soutenue d'une connaissance réelle de l'histoire, il parlait de Néron, de Titus, de Josèphe l'historien, de tous les empereurs romains, de nos rois, de nos reines de France, comme s'il les avait vus, et il décrivait des monuments détruits depuis longtemps comme un témoin oculaire. Il était très-habile dans la fantasmagorie, à l'aide de laquelle il faisait accroire à ceux qui avaient la faiblesse de se fier à ses paroles, que les ombres qu'il faisait apparaître étaient celles de leurs parents décédés qu'il venait d'évoquer du cercueil. On croyait aussi qu'il avait un secret pour fabriquer des diamants et pour faire grossir les perles fines. Ce charlatan était familièrement reçu dans l'intimité de Louis XV. Madame de Genlis, qui l'avait vu fréquemment, en parle ainsi :

« Il avait l'air d'avoir quarante-cinq ans, et, par le témoignage de ceux qui l'avaient vu trente ans aupa-

ravant, il paraît certain qu'il était beaucoup plus âgé. Il parlait le français sans aucun accent, et de même l'anglais, l'italien, l'espagnol, et le portugais. Il était excellent musicien; il accompagnait de tête sur le clavecin tout ce qu'on chantait, et avec une rare perfection, dont j'ai vu Philidor étonné, ainsi que de sa manière de préluder. Il peignait à l'huile agréablement; il avait trouvé un secret de couleurs véritablement merveilleux, ce qui rendait ses tableaux très-extraordinaires. Il ne manquait jamais, dans ses tableaux, d'orner ses figures de femmes d'ajustements de pierreries, et il se servait de ses couleurs pour peindre les rubis, les saphirs, les émeraudes, qui avaient réellement l'éclat, les reflets et le brillant des pierres qu'ils imitaient. Il n'a jamais voulu donner le secret de cette composition.

» Ses connaissances en chimie faisaient présumer qu'il avait trouvé aussi le secret d'un breuvage qui avait prolongé sa vie et ses forces; on pensait qu'il avait quatre-vingt-dix ans, avec l'aspect et la vigueur d'un homme de quarante. Un jour, il me dit: — Quand vous aurez dix-huit ans, serez-vous bien aise d'être fixée à cet âge-là, du moins pour un grand nombre d'années? Je répondis que j'en serais charmée.— Eh bien ! reprit-il très-sérieusement, je vous le promets. Et aussitôt il parla d'autre chose. »

Le comte de Saint-Germain passa de longues années en France, où il comptait pour protecteurs et pour amis les personnages les plus illustres; il finit cependant par se dégoûter de Paris, et il passa à la cour du prince de Hesse-Cassel. Ce dernier s'amusa à faire avec lui des opérations de chimie. On rapporte que, dans ses dernières années, il était consumé d'une insurmontable tristesse, et qu'il montra en mourant des terreurs qui annonçaient une conscience agitée. Sa raison s'altéra, et il mourut ainsi, en laissant planer sur son origine et ses antécédents un mystère qui n'est pas encore éclairci (1784).

Le comte de Saint-Germain avait un valet de chambre digne de lui; on lui demandait quel âge pouvait avoir son maître : « Il y a quatre-vingt-cinq ans, répondait-il, que je suis au service de M. le comte, mais j'ignore absolument l'âge qu'il pouvait avoir quand je suis entré chez lui. »

BIBLIOGRAPHIE

JEANNE D'ARC

Par M. Wallon

Membre de l'Institut (1).

La pauvre Jeanne d'Arc, pendant sa vie et après sa mort, a été en butte à bien des ignominies, et le procès de réhabilitation semble toujours nécessaire. Cette figure, admirable de poésie, n'a pas rencontré de poète : Chapelain a martelé en son honneur un long poème, moins mauvais que ne l'a dit Boileau, mais peu digne cependant de son noble sujet; Shakespeare l'a peinte, en Anglais vindicatif, sous des couleurs grossières; Schiller en a fait une amazone amoureuse des armes, et éprise d'un fol amour pour un jeune Anglais. L'histoire non plus ne s'est pas toujours montrée équitable. Un historien de nos jours a fait de cette sainte fille une héritière des druidesses, une Velléda, une incarnation du peuple opprimé, qui avait cherché son inspiration dans les souvenirs de l'antique liberté gauloise. Un autre a peint la vierge intrépide sous les traits d'une pauvre fille malade, en proie aux folles hallucinations d'un cerveau dérangé. Jeanne d'Arc n'apparaît sous sa figure véritable que dans les pièces de son procès, documents inaltérables acquis à l'histoire, dans la statue de la princesse Marie, dans l'ouvrage de l'abbé Barthélemy, dans celui de l'Allemand Gœrres, et dans celui que l'Académie française vient de couronner si justement. M. Wallon, en restant simplement fidèle à l'histoire, a érigé à Jeanne un monument digne d'elle, et où elle revit avec sa piété, sa simplicité, son courage et sa rare élévation d'esprit. Faut-il vous raconter de nouveau cette histoire si connue? La pauvre fille des champs, la gardeuse de brebis, divinement inspirée, ranimant, au nom de Dieu, la confiance d'un roi abattu par de longs malheurs, électrisant l'armée, marchant au premier rang des chevaliers; ayant acquis, elle, la petite paysanne, une science de la guerre que les vieux capitaines admiraient; faisant lever le siége d'Orléans; conduisant le dauphin à Reims pour y recevoir la couronne de Clovis. Jeanne, succombant enfin par l'indifférence de ceux qu'elle avait sauvés, tomba aux mains du parti bourguignon, qui la vendit aux Anglais. Rouen vit achever l'œuvre de trahison, et, en moins d'une année, comme elle l'avait prédit elle-même, sa destinée fut accomplie. Les aventures de la courte vie de Jeanne sont assez connues; mais nous puiserons dans le récit de M. Wallon quelques détails sur son caractère qui nous semblent d'un extrême intérêt, qui font connaître cette fille sublime, à qui l'on pourrait appliquer cette parole de l'*Imitation : L'âme a deux ailes pour s'élever au ciel, la simplicité et la pureté.*

(1) Chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 14. Deux volumes in-8°. Paris, 12 fr.; par la poste, 13 fr. 20.

« *Bonne fille!* c'est le cri de tous; honnête, chaste et sainte, parlant en toute simplicité, selon le précepte de l'Évangile : Oui, non; cela est, cela n'est pas. *Sans manque*, voilà tout ce qu'il lui arrivait d'ajouter à sa parole pour en attester la *vérité*. Le pur rayon de l'amour divin illuminait cette vie si occupée, et donnait du charme à ses labeurs. Le petit jardin de la maison paternelle touchait au cimetière, qui est comme le jardin d'une église de village. Jeanne usait du voisinage pour aller à l'église le plus souvent qu'elle le pouvait : elle y goûtait une douceur extrême. On l'y voyait prosternée devant le crucifix, ou bien, les mains jointes, les yeux levés vers l'image du Sauveur ou de la Vierge sa mère. Tous les matins, pendant le saint sacrifice, elle était au pied des autels, et le soir, quand la cloche qui sonnait les complies la surprenait aux champs, elle s'agenouillait, et son âme s'élevait à Dieu... Elle ne se bornait pas aux devoirs que la religion prescrit à tous les fidèles. Cette jeune fille, qui avait accompli de si grandes choses à dix-neuf ans, est tout entière à ces pratiques naïves de dévotion où les âmes simples et pures ont tant de charme à se répandre. Non loin de Domremy, sur le penchant du coteau qui descend vers la Meuse, il y avait un ermitage dédié à Notre-Dame de Belmont. Jeanne aimait à le visiter, et, le jour que l'Église a plus spécialement consacré à Marie, le samedi, vers la fin de la journée, elle s'y joignait à d'autres jeunes filles pour y venir prier ensemble et y brûler des cierges, symbole consacré par l'Église pour rappeler aux fidèles la foi qui veille et l'amour qui doit brûler pour Dieu.

» Jeanne fut donc, dès sa plus tendre enfance, un modèle de piété. Elle n'avait point, disait le curé, sa pareille au village. Sa foi se traduisait en bonnes œuvres. Si peu d'argent qu'elle eût, elle en avait pour l'aumône. Elle consolait les malades, elle recueillait les pauvres, elle leur donnait place au foyer, elle leur cédait même son lit, secondée par la religieuse condescendance de ses parents. Aussi était-elle aimée de tout le monde.....

» Ce fut au milieu d'une vie calme et paisible qu'elle fut appelée à s'armer pour la France.

» Elle raconte (à ses juges pendant son procès), qu'à l'âge de treize ans, elle eut une voix de Dieu qui l'appela. C'était un jour d'été, à midi, dans le jardin de son père. La voix se fit entendre d'elle à la droite, du côté de l'église, et une grande clarté lui apparut au même lieu, et rarement depuis elle entendit la voix sans qu'elle vît en même temps cette lumière. La première fois elle eut grand'peur, mais elle se rassura, elle trouva que la voix était *digne*, et elle déclara à ses juges qu'elle lui venait de Dieu; à la troisième fois elle connut que c'était celle d'un ange.

» C'était, comme elle le sut plus tard, l'archange saint Michel. Il se fit voir à elle entouré de la troupe des anges.—Je les ai vus des yeux de mon corps aussi bien que je vous vois, disait-elle à ses juges, et lorsqu'ils s'en allaient de moi, je pleurais, et j'aurais bien voulu qu'ils me prissent avec eux. L'ange, dans ces premières apparitions, ne faisait que la préparer à son œuvre; il lui disait de se bien conduire, de fréquenter l'église, d'être bonne fille, et que Dieu lui aiderait. Déjà, pourtant, il lui faisait entrevoir le but de sa mission. Il lui apprenait qu'un jour il lui faudrait venir en France, qu'elle y viendrait au secours du roi, et il lui racontait la *pitié* qui était au royaume de France.....

» Quand les voix lui disaient qu'il fallait aller au secours de la France, elle se sentait pleine d'ardeur et d'impatience, *elle ne pouvait durer où elle était*. Mais quand les voiles tombèrent, quand le présent se montra avec toutes les misères, tous les dégoûts de la réalité, et qu'il fallut partir, elle s'effraya. Elle répondit qu'elle n'était qu'une pauvre fille qui ne saurait ni monter à cheval, ni faire la guerre. Mais la voix avait parlé, elle triompha de ses répugnances. Et Jeanne, sans étouffer le cri de son cœur, n'eut plus qu'une pensée : ce fut de concourir de toute sa force à l'accomplissement de la volonté de Dieu. »

Elle partit, humblement soumise aux ordres du ciel, et quoique, ainsi qu'elle le disait elle même, elle eût préféré rester auprès de sa mère à filer et garder les brebis, elle parvint à Chinon, où se trouvait le dauphin; elle le reconnut entre tous, et lui donna un signe de sa mission, en lui révélant un secret qu'il n'avait dit qu'à Dieu dans la prière. Elle sortit victorieuse de toutes les épreuves qu'on lui fit subir, confondant, par sa simplicité de colombe, la prudence des sages; et tous enfin, docteurs et chevaliers se rangèrent de son parti, et insistèrent pour qu'on la conduisît devant Orléans.

« Les hommes d'église rendaient témoignage à sa vertu et à sa foi; les hommes de guerre s'émerveillaient de la façon dont elle parlait sur le fait des armes, et les dames et les demoiselles ne s'étonnaient pas moins de trouver une simple jeune fille dans celle qui faisait l'admiration des hommes de guerre et des docteurs. Elle qui, sous les armes, semblait égale aux plus habiles par sa tenue, par ses discours, elle se retrouvait, quand elle avait dépouillé le harnois, ce qu'elle était dans son village, *moult simple et peu parlant*, toujours pieuse et recueillie, priant dans le secret, et accueillant avec bonté les hommes de toute condition que la curiosité attirait autour d'elle, mais principalement les femmes. Elle leur parlait si doucement, dit la chronique, qu'elle les faisait pleurer. »

Elle partit pour Orléans et, en quatre jours, elle fit lever le siége de cette ville, investie depuis plusieurs mois par les Anglais. Il semblait que l'ange du Seigneur se fût manifesté et eût rempli de terreur l'ennemi de la France. Le courage de Jeanne avait quelque chose de surhumain, mais, dans l'envoyée de Dieu, soutenue par la force d'en haut, se retrouvait néanmoins la petite bergère; ainsi, lorsqu'elle fut blessée à l'épaule (et la veille elle avait prédit cette blessure), elle eut peur et pleura. Le sentiment de sa mission la possédait tout entière : Orléans délivré elle voulait conduire le roi à Reims, afin qu'il y reçût le sacre : c'était là ce qu'ordonnaient ses voix. Elle y réussit en dépit de la longue opposition de quelques conseillers de Charles, qui voulaient qu'il chassât les Anglais des villes situées sur la Loire avant que d'aller recevoir les marques de la royauté. Mais Jeanne exerçait un ascendant mystérieux sur ceux qui l'entouraient. Une lettre de Guy de Laval, adressée à sa mère et à son aïeule, la peint en ces termes : «— Et fit ladite Pucelle, très-bonne chère à mon frère et à moi, armée de toutes pièces, sauf la tête, et tenant sa lance à la main. J'allai en son logis la voir, et fit venir le vin, et me dit qu'elle m'en ferait bientôt boire à Paris; et ce me semble chose toute divine de

son fait, et de la voir et de l'ouïr. Et la vi monter à cheval, armée tout en blanc, sauf la tête, une petite hache en sa main, sur un grand coursier noir, qui à l'huis de son logis, se démenait très-fort, et ne souffrait qu'elle montât. Et lors elle dit : *Menez-le à la croix*, qui était à l'église, auprès du chemin. Et lors elle monta, sans qu'il se mût, comme s'il fût lié. Et lors se tourna vers l'huis de l'église, qui était bien prochain, et dit en assez voix de femme : Vous, les prêtres et gens d'église, faites procession et prières à Dieu. Et lors se retourna à son chemin, en disant : *Tirez avant, tirez avant*, son étendard ployé que portait un gracieux page, et avait sa hache petite en la main. »

Cette lettre témoigne de l'effet que produisait Jeanne. Qui pouvait, en effet, douter de sa mission ? « Orléans délivré en quatre jours de combat ; les Anglais, en moins d'une semaine, chassés de leurs principales positions sur la Loire, et battus en rase campagne dans leur retraite ; le roi mené à Reims avec une armée dépourvue de tout, à travers un pays occupé par l'ennemi, entrant dans les villes et atteignant le but de son voyage sans coup férir : voilà ce qu'elle avait fait, et sa façon d'agir n'était pas moins surprenante que les résultats obtenus. Dans la première campagne, elle avait montré non-seulement l'inspiration qui enlève le succès, mais l'habileté qui le prépare ; étonnant les plus vieux capitaines par une science de la guerre que n'eût pas mieux donnée la plus longue expérience. Et dans cette nouvelle entreprise, où l'on avait affaire encore moins aux Anglais qu'à des enfants égarés de la France, elle avait su prendre les villes sans qu'une goutte de ce sang français, qui lui était si cher, fût répandu.

» Et ce qui commandait surtout la foi en sa mission, c'est qu'elle l'affirmait. Elle se plaisait à dire que son œuvre n'était que ministère, c'est-à-dire qu'elle ne faisait, humble servante, que ce qui lui était commandé, et quand on lui disait que jamais en aucun livre on n'avait lu chose semblable, elle répondait : *Messire a un livre où nul clerc n'a jamais lu, si parfait qu'il soit en cléricature.* C'est donc à Dieu qu'elle en rapportait le principe, et quand elle affirmait, comment ne pas la croire ? Tout en elle était d'une sainte ; sa piété, sa ferveur sont attestées à toutes les époques de sa vie. C'était peu pour elle que d'accomplir ses devoirs de bonne chrétienne, elle le faisait avec tant de zèle à en chercher les occasions, parmi les empêchements de toute sorte, que l'on pouvait voir qu'ils n'étaient pas seulement pour elle une obligation de conscience, mais une joie de l'âme. Souvent, à la messe, pendant l'élévation, ou quand elle communiait, ou bien encore lorsqu'elle était en prière, on la voyait verser des larmes. Elle se plaisait au son des cloches, simple et religieuse harmonie qui n'est point seulement un appel à la prière, mais comme une voix de la terre au ciel. Elle se plaisait aux chants consacrés, et chaque jour, à l'heure du crépuscule, pendant que les cloches sonnaient, elle se retirait dans les églises, et rassemblant les religieux qui suivaient l'armée du roi, elle leur faisait chanter quelqu'une des hymnes de la Vierge. Elle aimait surtout les petits et les simples, et cherchait à se confondre parmi eux pour approcher de Celui qui a dit : Laissez venir à moi les petits enfants. Quand elle se trouvait, dit Pasquerel (son confesseur), dans un endroit où il y avait des couvents de moines mendiants, elle me disait de lui remettre en mémoire les jours où les petits enfants mendiants recevaient la communion, afin que ce jour-là, elle la reçût avec eux ; ce qu'elle fit bien des fois.... Elle ne répondait de la victoire qu'à condition qu'on ne prendrait rien à personne, et qu'on ne ferait aucune violence aux pauvres gens. Pour sa part, même quand on manquait de vivres, elle refusait de prendre rien de ce qui avait été enlevé. Sa bonté était extrême, et s'étendait à toutes les misères. Elle faisait volontiers l'aumône ; elle donnait aux autres pour qu'ils la fissent aussi ; elle disait qu'elle était envoyée pour la consolation des indigents et des pauvres. Quant aux blessés qui étaient spécialement confiés à sa sollicitude, elle avait les mêmes soins pour tous, qu'ils fussent Anglais ou Français. Et, avec tout cela, elle était si simple que sa bonté faisait oublier sa grandeur, et qu'un des témoins du procès déclare naïvement qu'il voudrait avoir une aussi bonne fille. »

La mission de Jeanne d'Arc était divine, et elle devait recevoir le dernier sceau des choses saintes sur la terre : — le martyre. M. Wallon prouve fort bien, d'après les propres paroles de Jeanne et celles de Dunois, que la mission de la bergère ne s'arrêtait pas à Reims ; elle avait pour objet de chasser le dernier Anglais du royaume de France, ce qui eût lieu en effet, non par son bras, mais par son impulsion. Pour elle, la trahison la livra à Compiègne, et la fit expirer à Rouen, ajoutant à sa gloire une marque de ressemblance avec le divin Rédempteur, qui, lui aussi, fut livré, trahi et abandonné. Jeanne a connu, comme le Dieu qu'elle adorait, le Thabor et le Calvaire.

La moitié de l'ouvrage de M. Wallon est consacrée à raconter, d'après les pièces originales, ce long procès, où l'on ne sait qu'admirer le plus, de la duplicité barbare des juges ou de la noble candeur de la victime. Jeanne était entourée de tous les rêts que peuvent tendre à l'innocence des hommes de sang, abrités derrière les subtilités des lois, et cependant sa parole forte, simple, véridique, perçait les filets dont on l'embarrassait. Mais sa mort était résolue dans les conseils des Anglais et dans ceux de la faction bourguignonne, encore nombreuse en France ; et, par un arrêt de la volonté divine, cette fille infortunée fut délaissée, à son heure suprême, du roi qu'elle avait couronné, des chevaliers avec lesquels elle avait combattu, des prêtres même qui avaient salué sa mission. Elle n'eut pour elle que les larmes des pauvres et les secours fidèles d'un religieux, son confesseur. Il faut lire, dans M. Wallon, les détails de sa cruelle captivité, et ses longs interrogatoires, pleins d'astuce et de perfidie, et les réponses si nettes de la pauvre fille, les ruses dont on l'entoura pour trouver un prétexte à sa condamnation, et le tableau de ses derniers instants, lorsque, parmi les apprêts et les horreurs du supplice, on n'entendit sortir de sa bouche que des paroles dignes de son courage et de sa foi. Ses persécuteurs, et ses bourreaux eux-mêmes, furent convaincus de sa sainteté par sa mort.

M. Wallon, en admettant comme irréfutables les preuves de la mission céleste de Jeanne d'Arc, conclut à la canonisation de la pieuse héroïne. Les preuves de ses vertus se trouvent dans les deux procès,

celui de la condamnation et celui de la réhabilitation, qui tous deux ont fouillé dans les moindres actes de sa vie et n'y ont trouvé que pureté, simplicité, et soumission, jusqu'à la mort, aux volontés divines. Ce serait un grand jour pour la France que celui où elle verrait placer sur ses autels, à côté de Geneviève et de Clotilde, la pauvre bergère de Domremy!

Nous recommandons vivement à toutes nos lectrices l'excellent ouvrage de M. Wallon, noble monument élevé à une des plus pures gloires de la patrie.

L'ENFANT

Par Madame *** (1).

Un souvenir touchant a inspiré ce livre; il a été écrit par une mère qui, n'ayant plus d'enfants, a voulu enseigner aux femmes plus favorisées la valeur du trésor que la Providence a remis entre leurs mains. Avec une délicatesse infinie, elle leur a caché les déchirements que la maternité traîne à sa suite, elle ne leur a montré que le bonheur apporté dans la maison par l'enfant; — l'enfant

avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,

elle les engage à profiter de ces joies, à ne pas leur préférer de vains et menteurs plaisirs, à se dévouer tout entières à une tâche si sainte, et à recueillir, sans en perdre aucun, les fruits que Dieu a mis pour elles dans ces caresses, dans cet esprit, dans cette âme qui se développent sous leur tutelle. Un souffle d'amour parcourt ce livre et l'anime; mais la mère tendre et passionnée, qui palpite aux souvenirs du berceau, est en même temps une femme éclairée, d'une intelligence supérieure, qui a vu la société avec finesse, et qui sait donner à ses pensées un tour vif et précis.

Madame *** a lu Jean-Jacques, mais l'élève prêche mieux que le maître, car on sent que ses critiques ne sont pas nées d'un vain désir de blâmer le temps où elle vit; que, si elle apostrophe vertement les mères qui n'ont pas le courage d'être mères, elle a acquis le droit de parler ainsi; on sent qu'elle a éprouvé ce qu'elle sait si bien décrire, et qu'elle peut dire avec autorité aux jeunes mères : Faites ceci, le devoir et le bonheur sont là! Elle sera écoutée lorsqu'elle dira : « Aimez, élargissez votre âme, vivez » de ce qui la fait vivre. Que les hommes centuplent » les forces de la matière et enfantent des merveilles; » vous, centuplez les forces de votre cœur, et vous » accomplirez des miracles. Ne vous laissez pas séduire par l'attrait du luxe et des jouissances que » l'or peut donner. Prenez garde qu'en frappant un » jour sur ce cœur, il ne rende aussi le son perfide » et métallique qui résonne partout, qui domine » tout.

» Écoutez de plus pures, de plus saintes inspira» tions; que l'amour soit le mobile, non-seulement » du devoir maternel, mais aussi du devoir conjugal. » Aimez le père des enfants qui vont naître, afin que » ceux-ci soient des enfants bien-aimés, même avant » leur naissance. Alors vous ne les éloignerez pas, » ils resteront à vos côtés pour y être votre joie et les » gardiens de votre honneur.

» Si le petit nouveau-né a vécu blotti sur votre » sein, plus grand, c'est à vos pieds qu'il glissera; » vous l'y retiendrez par un regard, au besoin, vous » l'y rappelleriez....

» Restez donc, chers petits, qui nous gardez si » bien, demeurez là, toujours là... Restez, enfants » chéris; vous êtes la sécurité de la famille, comme » vous en êtes la joie; et si la mort cruelle vous ra» vit à nos tendresses, nous vous pleurerons éter» nellement, comme des anges absents du foyer do» mestique. »

Ces lignes laissent voir le but de madame ***. Elle veut rapprocher la famille en retenant dans son sein les enfants qui lient les générations les unes aux autres. Elle veut que la femme goûte toutes les joies attachées au berceau, toutes les pures jouissances que donne le développement d'une âme surveillée avec amour, et que l'attrait et l'autorité de l'épouse s'augmentent des vertus de la mère. Peut-être, dans le plan d'éducation qu'elle esquisse à grands traits, accorde-t-elle trop de place à l'amour et pas assez à l'autorité, peut-être est-elle le jouet d'une charmante illusion, en pensant que l'enfant n'a que de bons instincts, et qu'il ne s'agit que de les diriger habilement vers un but généreux. Malheureusement, la théologie et l'expérience nous apprennent tout le contraire; ces petits anges, aux figures délicieuses, ont déjà la convoitise et l'esprit de ruse, triste héritage du genre humain, et c'est la gloire de l'éducation de redresser les chemins tortueux et d'aplanir les sentiers inégaux. Cette réserve faite, citons, citons largement madame ***; elle est un aimable guide qui ne pèche que par trop de bonté. Écoutons ce qu'elle dit sur le *premier langage* :

« Pour cela, et beaucoup pour cela, élevez vous» mêmes vos enfants, ne les livrez jamais à nulle au» tre, surtout en cet âge où leurs sens, incomplets et » débiles comme leurs corps, reçoivent toutes les » impressions, et les mauvaises peut-être encore d'une » manière plus profonde et plus durable que les bon» nes. — Peu importe que l'enfant soit né dans une » famille où le dur labeur de chaque jour se décèle » jusque dans la rudesse du langage; là encore, celui » de la mère, adouci par l'amour, sera toujours le » meilleur.

» L'exactitude de cette observation est plus sensi» ble quand, favorisée par une bonne éducation, la » mère n'a dans ses habitudes que des expressions » douces et harmonieuses, vraies et simples. Ne né» gligez donc pas cette étude de tous les instants; » elle demande que, dès le début, vous y apportiez » une active sollicitude. — Accoutumez-vous à ne » parler que très-correctement à votre enfant; ne » vous pliez pas à sa manière de dire, c'est lui qui » doit prendre la vôtre. Ne changez rien aux mots, » même pour l'aider. Tous sont nouveaux pour lui, » et il n'aura pas plus de peine à les apprendre tels » qu'ils sont, qu'en les défigurant. Articulez nette» ment et sans affectation. L'enfant, toujours imita» teur, aidé par la flexibilité de ses organes, cher-

(1) Librairie Hachette. Prix : 3 fr. 50. Par la poste, 4 fr.

» chera à prononcer de même. Cela suffit, ne lui en » demandez pas davantage, ne l'intimidez pas en le » reprenant avec une insistance trop rigoureuse, » laissez la nature faire son œuvre, aidez-la, mais ne » la forcez pas. »

Plus loin, parlant de l'autorité paternelle :

» Elle doit (la femme) sauvegarder l'autorité du » père en même temps qu'elle le fait aimer; ne faut-» il pas lui ménager du bonheur pour ce peu d'in-» stants qu'elle le possède, l'indemniser, s'il se peut, » de sa longue absence par une double part de ten-» dresse; ne faut-il pas qu'il jouisse à son tour de ses » enfants qu'il voit si peu; qu'ils lui racontent eux-» mêmes les grandes joies du jour et les petits cha-» grins? plus tard, ce doux parler se changera en » causeries plus sérieuses. Mais ici surtout, l'exemple » aura force de loi; instruisez ce mari de tout ce que » l'on a dit, de ce que l'on a fait dans cette maison, » toujours la sienne, même lorsqu'il n'y est pas. » Ne lui cachez rien, ni sorties, ni visites, et, prenez » garde, l'enfant va vous aider, si vous oubliez quel-» que chose.

» Vous le savez, il vous imite : tâchez donc de » bien faire; et cela est si vrai que le mari aimé sera, » par cela même, le père le plus chéri et le plus res-» pecté. C'est ainsi que dans la famille tout se tient » et s'enchaîne; pour être indissolubles, les liens ont » besoin de se fortifier l'un par l'autre, en venant » tous se rattacher au premier. »

Nous passons, et à regret, les chapitres souvent délicieux qui parlent de la première enfance, de l'amitié fraternelle, et nous arrivons à la seconde période du livre où la jeune mère, ayant livré son fils à des mains savantes, reste seule chargée de l'éducation de sa fille. Comme madame *** plaide la cause des mères en plaidant celle des enfants! Avec quelle chaleur elle insiste pour que la jeune fille ne quitte pas la maison maternelle, avec quel charme elle décrit cette éducation du cœur, cet être innocent couvé sous le feu de l'âme d'une mère et se perfectionnant chaque jour sans effort et sans douleur! Ce serait à faire fermer les couvents et les pensionnats, mais toutes les mères ne sont pas des madame ***, et plusieurs, s'avouant humblement incapables, remettent l'éducation de leur enfant à des mains intelligentes, et pures et dévouées. L'*Enfant*, dicté par une âme ardente et élevée, s'adresse à des natures d'exception, mais, pour celles mêmes qui marchent dans l'ornière de l'habitude, il y a beaucoup à prendre dans un livre inspiré évidemment par l'amour du vrai et du bien.

Madame *** parcourt d'un regard rapide les différents points de l'enseignement qui conviennent aux jeunes filles; elle dit, en parlant du style :

« Ici encore la mère recueillera le fruit des soins » que nous lui avons demandés pour former le pre-» mier langage de son enfant. Si, à son exemple, cet » enfant s'est habitué à ne se servir que de mots » choisis, simples et justes, dès que cela sera possi-» ble, facilement il fera un pas de plus, celui de » rédiger par écrit ses pensées les plus habituelles. » Ce sera sa première étude de style. — Quoique » commencé de bonne heure, cet exercice ne fati-» guera pas l'intelligence, parce qu'on ne demandera » à celle-ci qu'un travail proportionné à ses forces et » à son développement. L'enfant, livré à ses inspi-» rations, n'écrira jamais que ce qu'il comprendra » bien, et, ces précieuses dispositions grandissant » avec lui, il évitera cet écueil si commun d'écrire » avant d'avoir une idée nette, et de faire ainsi passer » dans le style l'incertitude et le nébuleux qui exis-» tent dans l'esprit. Il apprendra de bonne heure à » grouper ses pensées avec ordre, à les réunir en un » tableau qui les rende plus saisissables, soit qu'il » leur donne les formes d'un récit ou celle d'une » lettre.

» C'est par une répétition continuelle (qui ne l'a » éprouvé?) qu'on apprend les choses qu'on veut bien » savoir. C'est par l'habitude d'écrire qu'on finit aussi » par écrire sans efforts. Aussi demanderai-je que » l'exercice du style ait lieu sans interruption. Il » est intéressant de suivre les progrès de cet ensei-» gnement qui se transforme de lui-même avec les » années. Une seule page écrite ainsi, chaque jour, » dès le très-jeune âge, suffit pour amener, même » avec une instruction ordinaire, d'heureuses inspi-» rations. Favoriser ce développement, faire de ce » travail l'objet d'une récompense me semble aussi » utile qu'agréable. La petite correspondance avec » les amis se fait sans difficultés. On ne cherche, on » ne demande pas ce qu'il faut dire, on en sait plus » qu'il n'est nécessaire pour leur écrire, et, le jour » où on devra le faire plus sérieusement, on n'y trou-» vera ni embarras ni peine....

» Lorsque le soir, à la veillée de famille, vous lirez » quelques pages écrites par cette main aimée, lorsque » vous vous sentirez émue par cette pureté, cette élé-» vation et cette bonté qui partout se font jour, vous » ne serez pas seule à avoir des larmes dans les » yeux; la jeune fille, intimidée, mais heureuse, se » réfugiera dans vos bras, et, plus tard, ce sera en-» core avec joie qu'elle retrouvera les feuilles ou-» bliées, où furent déposées les impressions de son » enfance. Elle voudra être meilleure en y lisant com-» bien elle était bonne; elle sentira plus vivement les » charmes de la nature en voyant combien elle ai-» mait à les décrire, et se rappelant l'attrait, si puis-» sant alors, d'un papillon ou d'une fleur, elle re-» tournera par la pensée à cet heureux temps où » elle racontait ses joies d'un jour et ses larmes sé-» chées en un instant par les caresses de sa mère. »

Cette page charmante révèle le but de madame *** dans l'éducation. C'est pour resserrer les liens de la famille, pour orner le foyer domestique, pour rendre plus douces de saintes affections qu'elle veut garder l'enfance, qu'elle veut cultiver l'esprit de la jeune fille et lui donner l'innocent attrait des lettres et des arts. Le monde n'entre pour rien dans ses vues ni dans ses projets, et c'est peut-être là ce qui rend ce livre, quelques réserves faites, si sain et si doux à lire.

En finissant son livre, qui est, semble-t-il, l'histoire de son cœur, madame *** s'adresse aux mères :

« L'heure de la séparation, l'heure du sacrifice est arrivée; l'enfant est une femme, elle a dit à sa mère un long et tendre adieu, elle a emporté la joie de la famille dans un dernier baiser.

» Triste séparation, plus triste lendemain.

» La maison est déserte, la vie est partie. — Le matin est sans joie, et le soir... ah! ne parlons pas du soir... la place est restée vide, et bien vide est le cœur....

« Quoi ! déjà dix-huit ans, ami, le comprends-tu ! le temps a passé comme un songe, la tâche a été trop vite achevée; que n'avons-nous pu la continuer encore et rester dans ce pays enchanté, dont peut-être je ne t'ai pas assez révélé les délices ! — Que de fleurs oubliées ! la moisson serait encore si belle ! — Pourquoi le bonheur dont on garde le souvenir ne suffit-il pas pour consoler ? — Pourquoi pleurer, puisqu'elle est heureuse ? Pourquoi pleurer, ami, puisque tu es toujours là pour m'aimer ?

» Oui, te voir et t'entendre, enfant ! voilà d'où vient toute joie ici-bas. — Petit, dans ton berceau, ta mère, à deux genoux, se prosterne pour te contempler mieux; plus tard elle voudrait se grandir pour être à ta hauteur, lire encore dans tes yeux, y surprendre une pensée et deviner un désir. Tu pars, et le bonheur est parti avec toi. »

Une autre séparation plus cruelle, arrache quelquefois l'enfant à sa mère, mais, pour cette suprême douleur elle-même, madame *** trouve des paroles consolantes : elle indique la voie des bonnes œuvres, où l'âme affligée rencontre enfin son repos :

« La première larme que tu auras séchée au nom de tes chers bien-aimés, rendra les tiennes moins amères. Cette journée te comptera; fortifiée, tu reprendras ta course, ton bon ange est toujours là pour te guider. Comprends-le, elle veut que tu aimes pour elle, que tu continues la mission d'amour qu'elle n'a pu commencer... N'hésite pas, franchis cet escalier obscur, en haut vit une pauvre famille; entre sans crainte; tes vêtements de deuil, la douleur empreinte sur ton front, tout ici sera compris; tu peux élever la voix pour encourager; entre tous les malheureux qui sont là, n'es-tu pas la plus à plaindre ? Qu'un rayon de soleil entre avec toi et fasse renaître la vie avec l'espoir; dis-lui, à cette pauvre femme, et elle te croira, que tu envies sa pauvreté, que tu accepterais avec reconnaissance son malheur en échange du tien.... »

Il faut finir : l'espace nous limite. Quoique l'ENFANT soit un livre d'exception qui ne s'adresse qu'à des positions et à des natures particulières, nous en recommandons vivement la lecture, non comme un utile *vade mecum*, mais comme un foyer chaud et lumineux où tous peuvent chercher quelques rayons et quelques flammes.

LES SOUVENIRS DE MON GRAND'PÈRE

CONTES ET NOUVELLES

Dédiés à la jeunesse,

Par Mlle ÉMILIE CARPENTIER (1).

Vers l'époque des étrennes, à côté des meubles précieux, des bijoux de bronze et d'or entassés dans les magasins, l'on voit une multitude de livres, aux brillantes reliures, aux séduisantes images, destinés à l'enfance. La dorure et l'illustration sont là pour donner à l'enfant le goût de la lecture, depuis l'alphabet représentant tous les peuples de l'univers ou tous les costumes de l'armée française, jusqu'au livre de contes, en forme d'album, où les enfants croient voir, dans de charmantes gravures, des camarades de leur âge : c'est toujours le même but qui a inspiré écrivains et artistes : donner à l'enfant le désir de lire, et lui faire connaître ainsi une des plus délicieuses jouissances de la vie humaine. Mais souvent, disons-le, la littérature reste au-dessous de la gravure, et les yeux, bien plus que l'esprit, sont contents. Il vient de nous tomber entre les mains un de ces volumes écrits pour le jeune âge, fort beau d'extérieur, fort riche de gravures, et vraiment intéressant et agréable pour les lecteurs de six à douze ans. Mademoiselle Carpentier sait parler aux enfants; elle sait qu'*une morale nue entraîne de l'ennui*, et elle a su orner des fleurs gracieuses de l'imagination les leçons que renferment ses contes. Nous recommandons ce beau volume aux marraines et aux jeunes mères qui pensent qu'un bon livre porte plus de fruits pour l'avenir qu'un grand cheval ou une poupée mécanique. M. B.

(1) Chez Vermot, passage des Panoramas, 38.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME (1)

LES COURONNES.

(Continuation.)

C'était avec une véritable satisfaction que je préparais tout pour notre installation dans notre nouveau domicile. Notre appartement était situé sur le même palier que celui de Mme Fanny Richomme, qui m'inspirait beaucoup d'attrait; je n'aurais que deux étages à descendre pour me trouver au bureau du *Journal des Femmes*; l'imprimerie étant au rez-de-chaussée de la même maison, je pourrais plus facilement vérifier si la correction des épreuves était bien faite; enfin, sur le même quai, demeuraient mes deux éditeurs. N'était-ce pas se trouver logée tout à fait en auteur ?...

Dès le soir même de notre entrée dans cette maison, ma satisfaction fut troublée par les souffrances que

ma mère éprouvait dans la main droite. Nous crûmes d'abord qu'en faisant les paquets elle s'était piquée un doigt, et qu'il en résulterait un mal passager; c'était bien malheureux, au moment où nous avions besoin toutes deux de déployer une grande activité pour nous installer le plus promptement possible, car j'avais des travaux commencés et qu'on attendait; mais, en quelques jours, le mal fit des progrès si rapides et devint si violent, que ma pauvre mère fut obligée de garder le lit. La douleur s'étendait depuis le bout des doigts jusqu'à l'épaule, et cette douleur était celle qu'aurait pu causer une brûlure mise à vif. Les médecins, consultés, étaient d'avis différents comme toujours, et ma mère, si courageuse, se désolait en se trouvant incapable de faire quoi que ce fût. Des mois, des années devaient s'écouler pour elle dans cet état de souffrance, que centuplaient les tortures morales. Elle si active, si utile dans le ménage, elle se voyait réduite à une oisiveté complète. Jamais on n'avait pris d'ouvrière à la maison; désormais il faudrait en prendre; la jeune bonne ne pouvait presque pas m'aider, ma mère avait besoin de ses services, et je devais partager mon temps entre les soins journaliers à lui donner, mon travail, mon pauvre père que j'allais voir une fois par semaine, et les affaires du dehors. Pour comble de malheur, j'étais mal portante moi-même, et ma bonne petite Virginie, frêle de santé, ne me secondait pas autant qu'elle l'aurait voulu. Oui, la torture morale endurée par ma pauvre mère était affreuse. Ce mal, né de l'affection nerveuse ou névrose, qui déjà l'avait tant fait souffrir, la condamnait en outre au supplice de l'inaction. Point d'intervalle, point de crise comme jadis : le mal était là, toujours le même, et, malgré sa résignation angélique, des larmes brûlantes baignaient souvent son visage vénéré.

Dieu eut pitié de moi ! Déjà rompue aux luttes avec le sort, je me raidis contre la nouvelle épreuve que nous avions à subir, et je demandai à Dieu du courage et la force nécessaire pour remplir mon devoir. Je fus exaucée.

Les travaux abondaient; le succès ne me gonflait pas d'orgueil; mais il me soutenait, et une fois rentrée dans mon cabinet, je parvenais à m'abstraire de toute autre préoccupation que celle des études à faire, des articles à écrire, des ouvrages à achever. Levée tous les jours à quatre heures du matin, ne me couchant jamais avant minuit, je trouvais du temps pour tout. Il m'avait fallu désigner un jour par semaine pour recevoir les personnes dont ma position nouvelle m'avait obligée de faire la connaissance; mais ce jour-là était pour moi le plus fatigant de tous; c'était aussi celui qui chagrinait le plus ma pauvre mère, car je n'avais pas toujours la possibilité d'aller l'embrasser et lui dire quelques mots de consolation. Le samedi était consacré à mon père; quelque temps qu'il fît, je lui donnais la moitié de cette journée; suivant l'état dans lequel je l'avais trouvé, je sortais de la maison de santé les yeux baignés de larmes; mais, en rentrant au logis, j'avais les yeux secs et le front serein. Quand son agitation m'avait bouleversée, en revenant à Paris, j'allais puiser auprès de mes deux anges protecteurs, madame de Montalivet et sa fille, madame de Tascher, un nouveau courage; jamais elles ne se montrèrent fatiguées de mes pleurs ni de mes plaintes : ces nobles âmes trouvaient des paroles pour relever mon âme abattue, et ma malheureuse mère ne se doutait pas de ce que me faisaient souffrir mes visites à mon père.

Une chose encore me soutenait dans la vie si difficile qui m'était faite : c'était le plaisir de rendre service. Déjà, plus d'une fois, j'avais pu aider quelques auteurs en faisant des articles sur leurs ouvrages; j'avais pu même procurer à deux ou trois des éditeurs. Mais ce qui, surtout, doublait ma force, c'était l'inspiration qui venait sans se faire attendre. Je ne comprends plus aujourd'hui comment tant de choses ont pu sortir de ma plume pendant les deux années que nous passâmes dans notre nouvelle demeure.

Nous étions alors dans ce qu'on a appelé, à tort ou à raison, une *époque de transition* : les révolutions, en déplaçant les hommes et les choses, font sentir longtemps leur influence; on a de la peine à se remettre de l'ébranlement général. Les idées nouvelles qui ont remplacé les anciennes idées sont souvent mal comprises par le vulgaire, et le vulgaire c'est le plus grand nombre; les femmes, que l'imagination porte toujours au delà des bornes du possible, sont les dernières à revenir au sentiment de la raison. De la grande crise de 1830 était sorti pour elles un impérieux besoin d'émancipation; aussi les Saint-Simoniens trouvèrent-ils un grand nombre d'adeptes. Les journaux créés pour et par les femmes se multipliaient; les utopies les plus étranges y trouvaient place, et la pensée qui dominait toutes les autres était celle-ci : *Renoncer à remplir le rôle si noble de la femme pour postuler* tous les emplois, toutes les charges que, dans l'État, les hommes se sont réservées. De cette *époque de transition* datent les *lionnes*, que les maîtresses de maison invitaient à leurs soirées pour attirer le plus de monde possible, lionnes politiques, lionnes poétiques, lionnes auteurs, lionnes faisant des armes, montant à cheval et se distinguant au tir du pistolet.

La directrice du *Journal des Femmes* se défendait tout ensemble, autant qu'elle le pouvait, de l'envahissement des idées nouvelles et de la rigidité des idées anciennes; mais les premières perçaient souvent dans les colonnes du journal, et les hommes se moquaient ou se vengeaient de cette tentative d'émancipation féminine en adressant à madame la directrice des questions telles que celles-ci, qu'on la priait instamment d'insérer dans le plus prochain numéro : 1° *Que ressentent les femmes en vieillissant?* 2° *Que faut-il faire pour diriger utilement le grand mouvement intellectuel qui se manifeste chez les femmes?* Et ces deux impertinentes questions eurent l'honneur de l'insertion dans le journal.

Je fus la première à y répondre : je ne faisais point partie des *lionnes* d'aucune espèce; élevée par ma mère dans la croyance que rien n'est plus respectable que la femme qui sait rester femme, j'étais fort loin de goûter les idées folles qui régnaient généralement, mais j'étais loin aussi d'endurer avec résignation les moqueries qu'on croyait pouvoir se permettre impunément. Mes deux réponses, fondées en raison, j'ose le dire, furent assez vives pour me valoir d'une part cet avertissement, inséré dans le journal de la bonne ville de Falaise : « Que mademoiselle S. U. Dudrézène ne vienne pas chercher un mari dans notre cité, elle n'en trouverait pas un.» Et, d'autre part, je

reçus des Saint-Simoniennes l'aimable proposition de me voir déclarer la femme libre.

Ces deux leçons me rendirent plus sage, et me firent sentir plus profondément encore la vérité de ce que m'avait toujours dit ma mère : Pour rester digne du titre de femme, il me fallait éviter la polémique, et me contenter d'être auteur moraliste.

L'ouvrage couronné, *le Petit Bossu*, avait enfin paru: mon bon vieil ami, après l'avoir lu et approuvé, l'avait présenté au concours ouvert par l'Académie française en faveur des ouvrages les plus utiles aux mœurs. M. Duval paraissait compter sur le succès, et en effet, grâce à lui, j'obtins un des prix Monthyon. A cette heureuse nouvelle, ma pauvre malade parut se ranimer; elle exigea de moi la promesse que j'irais à la séance de l'Académie, où elle ne pouvait m'accompagner comme elle m'avait accompagnée à l'Hôtel de Ville. J'étais curieuse, je l'avoue, de voir une séance de l'Académie, et je pouvais y aller d'autant plus facilement que le jeune fils d'un de mes oncles était alors à Paris, où il apprenait l'état de mécanicien. Un autre, à sa place, se fût trouvé fier d'être choisi pour mon cavalier; mais, à dix-huit ans, une cousine de quarante ans paraît bien vieille, et puis j'avais déjà éprouvé que ce n'était pas dans ma famille que je trouverais des admirateurs.

Mon sigisbé improvisé me donna le bras, d'un air assez peu aimable, jusqu'à la porte de l'Institut. J'avais deux billets pour d'excellentes places, l'amphithéâtre du nord, en face de l'hémicycle qui renferme les fauteuils de MM. les membres de l'Académie. Mais la foule était grande ce jour-là. Toutes les places étaient prises, moins une. Du premier coup d'œil je m'aperçus que, dans cet amphithéâtre, je serais trop en vue; or, maintenant plusieurs personnes me connaissaient, et je ne voulais pas être désignée au public comme auteur couronné. Je dis donc à Jules, mon cousin, de prendre cette place, et je m'esquivai aussitôt pour monter à la tribune du nord : elle était pleine aussi. Au moment où je cherchais des yeux la moindre place sur quelqu'un des bancs, un homme se leva et me cria à tue-tête : « Je vous fais compliment, mademoiselle Ulliac, vous êtes couronnée! »

Aussitôt je disparus et je descendis quatre à quatre l'escalier et je me trouvai hors de l'Institut, sans nul moyen d'y pouvoir rentrer. Que faire? Ma mère serait vivement contrariée si je ne pouvais pas lui rendre compte de la séance; et lui faire subir une contrariété, à elle qui souffrait tant!... Je savais que MM. les académiciens, avant d'entrer en séance, se réunissaient dans la bibliothèque de l'Institut : j'étais assurée d'y trouver M. Duval et d'obtenir par lui une place. Après un peu d'hésitation, je me rendis à la bibliothèque; je m'arrêtai quelques instants devant la porte ouverte, cherchant des yeux mon vieil ami...

« Mademoiselle Ulliac, vous avez un prix, je vous en fais mon compliment, dit à haute voix un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres que je ne veux pas nommer; et il vint à moi en me tendant cordialement la main.

— Merci, dis-je tout bas; oui, j'ai un prix, mais pas de place.

— Comment! pas de place, s'écria-t-il à pleine voix; un auteur couronné! Venez, venez, je vais vous placer.

— Non, non, lui dis-je tout bas, je vous en prie, je dois attendre M. Duval. »

Mais, passant mon bras sous le sien, il m'entraîna, bon gré mal gré, me faisant traverser la bibliothèque tout entière et pénétrer dans la salle par l'entrée réservée à MM. les académiciens. Les yeux baissés, rouge d'embarras, je dus traverser l'hémicycle tout entier, dont les fauteuils heureusement étaient vides; et arriver dans l'amphithéâtre réservé, sous les yeux de tout le public. Mon trop obligeant conducteur me fit asseoir sur la première banquette, vide aussi, et il allait peut-être mettre le comble à ma confusion en me faisant à haute voix et de nouveau des compliments, lorque, fort heureusement, quelqu'un lui adressa la parole. J'appelai du geste mon jeune parent; il me répondit par un signe de tête négatif. De nouveau je répétai mon invitation muette. Cette fois, mon regard lui fit comprendre que j'étais fort mécontente de son obstination. Après avoir encore hésité, il se décida enfin à venir prendre place près de moi. A voix basse, je lui reprochai son peu de déférence pour sa cousine : il fit la moue sans me répondre.

Insensiblement l'amphithéâtre s'était garni de femmes élégantes et très-parées : bientôt, l'Académie en corps vint occuper les fauteuils de l'hémicycle. M. Villemain, secrétaire perpétuel, était, cette année-là, directeur. C'était la première fois que je voyais cet habile et élégant écrivain. Quelques années auparavant, mon père avait suivi assidûment ses cours, et, depuis longtemps, je savais que M. Villemain unit l'esprit le plus charmant à l'éloquence et à l'art de bien dire.

La séance commença par le compte-rendu des actes de vertu qui sont, grâce à Dieu, si multipliés en France, qu'un choix à faire entre tous les dévouements est des plus difficiles. Je ne me souviens pas du nom de l'académicien qui avait été chargé, cette année-là, de faire le compte-rendu; de vifs applaudissements se firent entendre et se prolongèrent jusqu'au moment où M. le directeur prit la parole.

Avec son talent inimitable, M. Villemain exposa les mérites qui avaient valu à telle ou à telle pièce de poésie le suffrage de l'Académie, et il lut, comme il sait lire, quelques fragments des poèmes couronnés; puis vint le tour des ouvrages que l'Académie avait jugés être utiles aux mœurs et à la morale, et j'entendis proclamer par cette voix éloquente le titre du *Petit Bossu* et le nom de mademoiselle Ulliac Trémadeure. L'usage n'étant pas à l'Institut que les lauréats se montrent aux yeux du public, les auteurs ne furent point appelés à venir recevoir leur couronne.

Aussitôt qu'il fut possible de sortir de la salle, je me hâtai de retourner à la maison. Je ne m'étais pas sentie émue cette fois comme le jour de la séance à l'Hôtel de Ville. Tant de chagrins pesaient sur mon cœur! Et, alors même qu'une joie vaniteuse aurait pu se faire sentir, la vue de la pâle figure de ma mère contractée par les souffrances, eût bientôt banni cette joie. Afin de distraire ma pauvre malade, j'avais invité à dîner M. Haumont et l'ingénieur des ponts et chaussées qui avait bien voulu admettre Jules dans ses ateliers; je le regrettai tout bas, car ma pauvre mère s'efforçait inutilement de prendre part à l'entretien. Ses douleurs devinrent si vives qu'elle dut quitter la table avant la fin du repas, et, pour la seconde fois, je sentis bien amèrement la vérité de ces paroles de

madame de Staël : *La gloire n'est pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur.* La gloire ! tout est relatif : pour l'auteur jusqu'alors complètement obscur, les honneurs qu'il venait de recevoir étaient de la gloire. Le *Journal des Femmes* la fit sonner bien haut, *le Breton, le Lycée armoricain* firent de même, et le compte-rendu des journaux me mit en vogue dans la librairie. Si je n'avais pas été entourée de sujets de tristesse, peut-être mon amour-propre se fût-il développé au bruit des douces flatteries qui résonnaient à mon oreille. Mais la pensée de mon malheureux père, la vue de ma malheureuse mère en proie aux souffrances physiques et aux tortures morales empoisonnaient tout, et la seule chose dans laquelle je trouvasse encore quelque plaisir, c'était l'étude, c'était le travail. A de rares intervalles brillait, parfois, un éclair de mon ancienne gaieté ; la tribune édifiée par madame Fanny Richomme en faveur des femmes m'étant constamment ouverte, je cédai à la tentation de faire de petits articles sur les *non sens* de l'époque. Je ne me moquais pas des individus, je me moquais des choses, et comme ces articles, publiés sous le voile de l'anonyme, faisaient rire, ils étaient toujours bien venus au bureau du journal.

Là se réunissaient souvent les collaboratrices. Je ne faisais point partie de ces réunions ; mais, de temps en temps, lorsque je descendais chez notre chère directrice, je faisais la rencontre d'une ou deux femmes auteurs, et toujours j'avais lieu de m'étonner de la croyance avouée par ces dames qu'une femme ne peut pas écrire sans jeter, comme on dit vulgairement, son bonnet par-dessus les moulins. Je suis persuadée que ces dames, de leur côté, trouvaient fort étranges et très-baroques mes idées au sujet de la mission que l'écrivain est appelé à remplir. Aussi je ne formai de liaison avec personne, et quelquefois il m'arriva de remonter chez moi très-mortifiée de ce titre de femme de lettres que je partageais avec des femmes qui ne voulaient plus être de leur sexe.

Il y a, de par le monde, certains biographes qui laissent tranquilles les morts dont ils n'ont rien à attendre ; les morts coûteraient beaucoup de travaux, beaucoup de recherches avant qu'on arrivât à en tirer quelque chose ; ces biographes-là s'attachent de préférence aux vivants, car ils savent par cœur la fable du corbeau et du renard, et, quelque petit que soit un fromage, il vaut bien toujours la peine de prononcer quelques paroles flatteuses pour l'obtenir. Au nombre des personnes qui avaient le droit de se présenter chez moi le lundi, se trouvait un M. Alfred de ***, qui cherchait à tirer quelque parti du talent littéraire dont il se croyait doué. Malgré sa rotondité et ses besicles, il parlait beaucoup de sa guitare, instrument encore à la mode dans ce temps-là ; il aurait joué volontiers le rôle de troubadour, sans se douter du ridicule dont il se serait couvert. Un jour, il me fit part de l'idée sublime qui lui était venue de faire la biographie des femmes auteurs contemporaines, et de l'accompagner du portrait et d'un *fac simile* de chacune de ces dames qui, il en avait la certitude, applaudissaient beaucoup à son projet ; plusieurs lui avaient promis des notes et quelques-unes s'étaient engagées à faire elles-mêmes leur propre biographie. J'étais déjà un auteur trop célèbre pour ne pas figurer dans ce recueil, et M. Boyer n'attendait que mon consentement pour venir *me pourtraire.*

Fort étonnée de ce que j'entendais, j'avais écouté M. de *** sans l'interrompre : prenant mon silence pour une approbation, il me nomma les dames qui déjà avaient consenti à ce qu'il les plaçât sur sa liste.

« Je ne blâme personne, monsieur, lui dis-je d'un ton sérieux ; mais il me semble qu'on n'a pas le droit de publier ma biographie sans mon consentement formel : et ce consentement, je le refuse absolument. »

M. de *** employa tous les raisonnements qui lui parurent les plus convaincants pour me persuader que, si je ne voulais pas faire moi-même mon article, je devais le lui laisser faire en lui donnant les notes que je jugerais convenables. Pour me décider, il employa les flatteries les plus outrées, et qui achevèrent de me mettre de fort mauvaise humeur.

« Il faudra bien, mademoiselle, que vous consentiez lorsque nous aurons votre portrait.

— On ne le fera pas sans que je pose, répondis-je.

— Pardonnez-moi : M. Boyer saisit la ressemblance au vol, si vous ne lui permettez pas d'avoir l'honneur de se présenter chez vous, il vous *croquera* soit à l'église, soit au spectacle, soit sur l'escalier lorsque vous descendez au bureau.

— Cessons cette plaisanterie, lui dis-je d'un ton si sec qu'il en fut déconcerté. Je vous déclare, monsieur, que si une notice est publiée sur moi, malgré moi, je recourrai aux appuis que j'ai dans la presse quotidienne pour faire savoir au public comment vous êtes sans respect pour la volonté d'une femme qui regarde comme un malheur de se trouver placée au nombre des femmes de lettres. »

Ce jour là, M. de *** n'insista point ; mais il espéra me tenter en m'adressant les premières livraisons de son œuvre. Comme j'évitais de lui en parler, il me demanda avec instance de lui dire ce que j'en pensais.

« Je pense, monsieur, répondis-je, que ces dames doivent être contentes de leur peintre, car il leur donne à toutes des yeux plus grands que la bouche. »

Après être revenu plusieurs fois à la charge, M. de ***, voyant que décidément je ne voulais pas entrer dans sa galerie, se laissa aller un jour à une étrange confidence.

« Pendant que ces dames posent, dit-il, Boyer et moi nous les faisons causer sur le compte les unes des autres : en les écoutant, je me suis dit plus d'une fois que la biographie louangeuse pourrait bien avoir quelque jour pour pendant une biographie scandaleuse. »

Indignée, je me levai. M. de *** sentit qu'il était allé trop loin.

« Vous comprenez bien, mademoiselle, ajouta-t-il, que je ne me permettrais pas ailleurs une telle plaisanterie. »

Je le saluai sans répondre, et, tout confus, il se retira.

O femmes ! bien heureuses sont celles que la nécessité ne fait point sortir d'une obscurité paisible ; bien heureuses sont celles dont la vie passe ignorée et dont le nom n'est connu que de leur famille et de leurs amis ! Un peu de bruit ne peut consoler des dégoûts que vous fait subir la plèbe littéraire.

Je ne pouvais me renfermer chez moi comme jadis ; je ne pouvais me faire céler pour les personnes qui me déplaisaient ; si, dans la vie privée un ennemi est

à craindre, dans la vie littéraire un ennemi est bien dangereux et peut, d'un mot, vous faire un tort irréparable... Je continuai donc à recevoir de temps en temps M. de ***; seulement, je faisais dire parfois que j'étais en affaire, et peu à peu ses visites cessèrent.

La Société pour l'instruction élémentaire ayant ouvert un troisième concours extraordinaire pour la composition d'un livre de lecture courante, je sentis s'éveiller en moi le vif désir d'y présenter un ouvrage; si j'avais parlé de ce désir à quelqu'un, on l'aurait traité de folie : ma vie était tellement remplie, que je n'avais pas un instant de loisir, mais je me levais matin, je me couchais fort tard, j'avais le travail facile, et la plupart des articles que je publiais dans différents recueils n'étaient pour moi qu'un délassement. Il ne faut pas croire que l'ambition d'obtenir un nouveau prix fût mon seul mobile : depuis près de trois ans, l'idée d'un livre de morale populaire errait, si je peux le dire, dans mon esprit. Depuis près de trois ans, cette pensée de Sénèque : *Dans le sein de l'homme vertueux, je ne sais quel Dieu, mais il habite un Dieu;* et cette autre pensée de Kant : *Devoir! mot sublime! tu ne parles que de soumission, et pourtant tu révèles à l'homme sa liberté, sa volonté;* ces deux pensées m'avaient fait rêver cent et cent fois, et plus je rêvais, plus je sentais les hautes vérités renfermées dans ces paroles; mais comment les vulgariser, comment les rendre accessibles aux intelligences les moins développées, comment faire comprendre que Dieu a mis en nous ce qu'il faut pour distinguer le bien et le mal, la vérité et l'erreur, le juste et l'injuste? Comment faire comprendre que cette pierre de touche, soit qu'on l'appelle conscience ou sens moral, a été donnée à tous? Comment faire comprendre enfin que nos passions nous mettent dans la dépendance de tout le monde, tandis que notre soumission à la seule loi du devoir nous rend indépendants de tous. C'était ce *comment* qui m'arrêtait encore; mon but était trouvé, mais le point de départ me manquait. Pendant ces trois années, toujours préoccupée du livre à faire, j'avais lu, la plume à la main, beaucoup d'écrivains religieux et moralistes; je possédais donc une foule de matériaux précieux; restait à les mettre en œuvre. L'époque de transition dans laquelle nous nous trouvions donnait naissance à une foule de systèmes plus ou moins spiritualistes ou matérialistes, et remettait en vogue d'anciens systèmes longtemps oubliés.

La doctrine du docteur Gall ou phrénologie avait ainsi repris faveur. Spurzheim faisait des cours très-suivis, de petits livres explicatifs des protubérances du crâne humain se répandaient dans toutes les classes, et semaient, au milieu de quelques idées justes, beaucoup d'idées erronées. J'avais eu, à l'imprimerie, l'occasion d'entendre les ouvriers typographes faire à leur manière l'application des doctrines du docteur Gall. Ils y trouvaient une excuse à leurs défauts, à leurs vices même, et étaient tombés dans un matérialisme si complet que, pour eux, tout ce qui élève et agrandit l'âme n'était plus que contes bons à dormir debout. C'est ainsi que ce que je cherchais fut trouvé, c'est-à-dire le point de départ, la doctrine du docteur Gall. Mais, pour en faire sentir les graves inconvénients et pour faire reconnaître que le sens moral a été donné à tous les hommes, quelle que soit leur couleur, que tous, par conséquent, sont aptes à sentir les vérités de la morale universelle quand on les leur présente, il me semblait nécessaire de faire voyager mon héros par toute la terre.

La réflexion me prouva que l'amour-propre de l'auteur lui faisait trop oublier qu'il s'agissait moins de montrer de l'érudition que de composer un ouvrage réellement utile; non, ce n'était pas au loin que le héros du livre devait aller chercher des enseignements; ces enseignements devaient, au contraire, ressortir des simples événements de la vie ordinaire, événements qui, en éveillant son sens moral, lui feraient soumettre à cette pierre de touche ses actions d'abord, puis celles d'autrui.

Toutes ces idées et bien d'autres se présentaient journellement à mon esprit sans m'empêcher de finir des travaux commencés, de soigner ma pauvre mère, d'aller voir mon père et de vaquer à toutes les occupations de la femme dans un ménage.

L'inspiration n'était pas encore venue, et le temps s'écoulait. Je n'avais plus qu'un mois pour arriver avant la fermeture du concours. Un mois! c'était bien peu; mais, comptant sur la bonne fée, je m'étais arrangée d'avance pour faire copier à mesure le manuscrit... encore à composer. Mon écriture était connue des membres de la Société pour l'instruction élémentaire, et je ne voulais pas me trahir moi-même... Un matin, je sentis que la fée était là; je pris la plume, et, à la fin du mois, le manuscrit de *la Pierre de touche* était remis au secrétariat, rue Taranne.

Si je me suis appesantie avec quelques détails sur ce qui regarde cet ouvrage, c'est qu'il m'a valu des joies bien douces, non des joies d'amour-propre, mais des joies du cœur.

« Mademoiselle, me dit un matin Virginie, il y a là un monsieur qui demande à vous parler. Il n'a pas voulu me donner son nom, prétendant que mademoiselle serait très-contente de le revoir, et qu'il est un de ses anciens amis.

— Pourquoi ne pas avoir dit que je reçois le lundi seulement, surtout aux personnes que je ne connais pas?

— Mais c'est un ancien ami, mademoiselle, et il a un air si bon, si doux...

— Faites entrer.

Et je me trouvai en face de M. Émile P..., ce fils du peintre habile, madame P..., qui m'avait donné, à Versailles, des leçons de dessin.

« Ainsi, vous me reconnaissez! s'écria-t-il d'un air tout joyeux.

— Oui, répondis-je, je reconnais M. Émile qui, jadis, m'a joué tant de mauvais tours...

— Et à qui vous les avez rendus au centuple.

— Mais comment avez-vous su que j'habite Paris?

— N'êtes-vous pas une femme célèbre? Imaginez-vous que je ne voulais pas croire que l'écrivain moraliste déjà en renom fût la même personne que la demoiselle Ulliac surnommée par ma mère...

— *L'étourdie,* dis-je en riant, surnom que je méritais bien alors.

— Mon neveu vous ayant entendu nommer, et votre nom lui étant familier, car votre souvenir s'est conservé dans la famille, il s'est informé de votre adresse et me l'a apportée. En apprenant que vous faisiez des livres et des livres raisonnables, je n'ai pas voulu croire, je le répète, que la chose fût possible.

Pardonnez-moi mon impertinence, mais en vérité, il faut que vous soyez changée du tout au tout. Ma fille possède déjà quelques-uns de vos ouvrages; mais ils ne sont signés que du pseudonyme de Trémadeure. Je vous présenterai ma femme et ma fille, si vous voulez bien le permettre; elles sont déjà toutes disposées à vous aimer. »

Nous parlâmes de Versailles, de nos anciennes connaissances. Les questions de M. P... en ce qui me concernait me prouvèrent, en effet, que je voyais en lui un ancien ami. Il demanda la permission de saluer ma pauvre mère, et les larmes lui vinrent aux yeux en voyant ce bras et cette main malades enveloppés de foulards et reposant sur un coussin, tandis que la main gauche tirait avec effort quelques brins de lin d'une quenouille fixée à un rouet devant elle. Réduite à l'oisiveté la plus absolue, torture morale qui dépassait de beaucoup les souffrances physiques si cruelles pourtant, ma courageuse mère avait voulu apprendre à filer. Quelques mots prononcés par M. P... me prouvèrent qu'il devinait toute l'amertume de la position de ma mère, condamnée à faire peser sur moi toutes les charges qu'imposent une infirme et les soins de la maison; charges d'autant plus lourdes que, par mon travail, je devais subvenir à toutes les dépenses. Ma pauvre mère comprenant qu'une belle et bonne âme l'écoutait, se laissa aller au douloureux plaisir de parler de son mari, de sa fille, de ses maux, dont le plus grand était son inutilité. Plusieurs fois, M. P.... essuya furtivement ses yeux; après être resté longtemps avec ma mère, il m'obligea de rentrer dans mon cabinet au moment où je le reconduisais, et, me prenant affectueusement les deux mains. il me dit :

« Songez que vous avez en moi un ancien ami, un ami dévoué, et comptez sur moi en tout et pour tout.»

Ce n'étaient pas là des paroles prononcées à la lé gère; la suite me l'a prouvé.

S. Ulliac Trémadeure.

TROP POUR UN JOUR

En quel lieu se rencontrent spontanément la joie et la douleur? En quel endroit du monde voit-on les larmes dans le rire, le plaisir à côté de l'angoisse? C'est dans cette solitude que Dieu seul connaît à fond, que chacun de nous habite presque en étranger : Le cœur de l'homme.

Là dorment des germes opposés qui, s'éveillant tour à tour et quelquefois tous ensemble, nous effraient, nous charment, nous étonnent. En un jour, nous sommes ballotés par plusieurs sentiments contraires, quoique vrais. Êtres multiples tombés d'un être simple, nous ne dominons rien, nous sommes assujétis à toute chose. En nous, la puissance d'aimer s'allie à la puissance de souffrir; de là, une foule de bonheurs qui n'excluent pas la peine; de là, aussi, des peines profondes qui n'excluent pas une sorte de jouissance dans les hauteurs de l'âme.

Un jour, à ce temps de la vie où le cœur commence à se fatiguer des impressions, à ce temps où la jeunesse s'est effacée sous l'empreinte à peine visible encore des années graves, un jour, je quittai les champs pour descendre, non jusqu'à la foule, mais jusqu'à ce cercle intime dans lequel les plus heureux d'entre nous s'enferment volontiers. Je quittai la campagne avec l'intention de passer à Paris une journée : j'avais dans cette ville un ou deux rendez-vous d'affaires; je devais revoir des parents, des amis, et faire ces riens que l'on fait en ce monde dès qu'on change de place; on se presse, on s'agite, on parle, on va, on vient, on dépense en quelques heures le double du budget ordinaire pour s'en aller le corps exténué de fatigue, l'âme pleine d'impressions renouvelées qui, presque toutes, la font souffrir, mais dont, cependant, elle n'aurait pas voulu se passer.

C'était aux premières heures du jour : je descendais dans la campagne le sentier qui mène au chemin de fer. Rien de plus paisible que ce tableau de la nature : des moissonneurs l'animaient sans l'agiter; les faux couchaient le blé sur la terre, et le choc monotone de l'acier semblait une harmonie de la nature plutôt qu'un bruit étranger. Les enfants dormaient, les mères préparaient la soupe des travailleurs, et, tout en recevant et rendant leurs bonjours, je m'en allai rêveuse sans tristesse, heureuse de serrer dans quelques heures toutes ces mains que je voyais tendues vers moi.

Voici le train : je monte en wagon, et je me trouve entre deux voyageurs brisés d'une course de seize heures, le témoignant par une attitude passive, un regard indifférent, une prostration totale. L'un avait froid depuis la frontière, l'autre étouffait. De là, rivalité, contestations, une ombre d'animosité. Le pauvre morfondu, ayant eu recours à mille ingénieux artifices, à peine ai-je entrevu ses traits emmitouflés : manteau, couverture, gants fourrés, mentonnière par ici, collet par là, capuchon partout. C'était l'hiver se trompant de route et s'égarant en pleine moisson ! Je le plaignais; le froid dans l'air ou dans l'âme ressemble à la mort. Néanmoins, celui qui étouffait me paraissait plus malheureux encore : nous respirions, et il manquait d'air ; c'est le plus dur des supplices ! De temps en temps, il se plaignait; le compagnon de route baissait vite son capuchon d'un degré et se voi-

lait la face pour protester contre la vitre que le voisin tenait baissée.

Quelles que soient nos pensées en montant en voiture, elles se modifient toujours au contact des voyageurs. Il faut être bien philosophe ou bien malheureux, pour ne pas se laisser distraire par les faits et gestes de ses voisins. Il n'y avait dans mon compartiment que ces deux messieurs, un enfant et son grand-père. L'enfant attachait son regard curieux sur les champs, et disait parfois un mot simple comme ses quatre ans. C'était tout : et pourtant, après une heure de marche, il me semblait qu'une longue distance était entre moi et ma vie d'hier. Un voyage quelconque est un trait-d'union qui joint deux phases de notre existence, et ne ressemble ni à l'une ni à l'autre. De là, ce repos d'esprit que nous éprouvons en voyage, quand nous y sommes exempts de souvenirs pénibles et de gêne.

Cependant, on a signalé la dernière station. Je vois passer plus rarement des clochers, des tourelles, des peupliers, et quand ce frais panorama fait place à des masses de pierre, entre lesquelles on voit tout un peuple se presser de vivre, nous sommes à Paris.

Je traverse la gare, ce désert animé où personne ne s'aime, où l'on se retrouve sans l'avoir voulu, où l'on se sépare exprès. Que vois-je, au moment ou machinalement j'abandonne mon billet à l'employé de service? Je vois une autre main qui s'avance et donne, avec autant de distraction que moi, plusieurs billets. Cette main était nue par hasard : une bague attire mes regards, une émeraude, celle que moi-même, avec tant de bonheur, j'ai mise au doigt d'Inès, la compagne favorite de mes années d'étude. De la bague, mes yeux montent et s'arrêtent dans un regard qui interroge le mien; mais, plutôt que de douter, voilà la main qui vient à moi, qui serre ma main, qui me parle avant la voix. Un monde d'idées se réveille, les années s'effacent, nos esprits retournent ensemble à l'endroit où ils se sont d'abord rencontrés, et aimés. Que de pages écrites dans un serrement de main qui n'est point banal, dans un regard qui s'arrête par choix!

Hélas! quelle que soit notre disposition intérieure, le matériel est toujours là. Au milieu de mes transports, et pendant que j'embrasse les deux enfants, car Inès est mère de famille, un employé de l'octroi nous demande si nous n'avons rien à déclarer. Pour le moment, je n'avais à déclarer que du bonheur, et jusqu'ici on ne l'a point taxé. Mais Inès, venant de loin, voyageant avec deux enfants et deux domestiques, était tenue de présenter ses malles, de dire ce qu'il y avait dedans, de les faire ouvrir, et de les livrer à des mains plus ou moins discrètes.

Ainsi recommencèrent ces naïves amours du jeune âge, interrompues, on ne sait pourquoi, par deux noms différents donnés à nos patries, par ces circonstances défavorables qui semblent rompre les relations, mais qui laissent au fond une étincelle si prompte à se ranimer au moindre souffle.

Assurément, la scène eût été mauvaise pour un poète : à ces messieurs, il faut un ciel bleu, des bocages, le silence, et plusieurs autres choses. Nous nous aimions pourtant bien entre les employés de l'octroi, les malles et les commissionnaires; cela se peut, mais c'est gênant.

Nous montons dans la même voiture pour ne pas nous séparer dès l'abord, et, après avoir payé aux bagages le tribut de soins qu'ils réclament, nous nous glissons à grand'peine entre les colis et les petits garçons, et nous voilà oubliant tout de bon le matériel, et nous plongeant dans ce passé que nous aimions parce qu'il ne nous présentait que des souvenirs jeunes et frais.

Rien de moins précis et de moins concluant qu'un premier entretien entre deux amies d'autrefois qui se retrouvent. Les questions abondent de part et d'autre, les réponses ne sont que des accidents, et comme une idée qui chasse l'autre en fait naître une troisième, ce sont des parenthèses sans fin, et l'on a touché à tout sans avoir rien approfondi. Nous faisions ainsi, c'était un entrain, un bonheur, de francs rires. Soudain, l'immobilité de la voiture nous rappelle que nous ne sommes pas réunies *pour de bon*, comme disent les enfants, que le bonheur dans la vie ne tient que la place de l'éclair. Le cocher s'est arrêté devant l'hôtel indiqué par Inès. Encore du matériel : sac de nuit, sac de jour, valises, cartons et parapluies; de la monnaie pour le cocher qui se fâche, enquête sur un appartement, hésitation entre un trop grand et un trop petit. Débats, pourparlers, un peu de tracasserie parce qu'on en met partout!

J'accompagne mon amie dans son gîte de passage, et pendant que les domestiques de l'hôtel et les siens arrangent, préparent, disposent, je me souviens qu'il est neuf heures et demie, et qu'à neuf heures j'étais attendue par un personnage ennuyeux, qui avait à me dire des choses ennuyeuses aussi. On se sépare brusquement comme on s'était rencontrées, et je m'en vais chez ce monsieur aussi vite que s'il était amusant.

Mon retard, qui l'avait indisposé, donnait à son regard, à sa voix, à son geste, plus de sécheresse encore que de coutume. D'ailleurs, il s'agissait d'argent; c'est tout dire. Parler à nous deux, c'était discuter, parce que nous ne nous entendions pas sur les bases. A mesure que l'entretien se prolongeait, le souvenir d'Inès se dissipait comme un joli rêve : j'étais aux prises avec une réalité détestable. Quelquefois, ma pensée, sans rien dire, remontait à pas de loup l'escalier d'Inès. Vite ce monsieur la rappelait; elle venait s'asseoir en face de lui, et s'ennuyer. Cela dura une demi-heure, après quoi je me trouvai brisée comme par les cahots d'un mauvais chemin. Paris étalait en vain sous mes yeux ses graves beautés, ses coquettes élégances; à chaque angle de rue, je croyais voir en peinture mon monsieur et mon affaire.

Je marche toute fâchée contre moi, contre tout; j'arrive à la demeure où j'ai coutume de m'asseoir, quand je rentre à Paris en passant. Un pied-à-terre, c'est charmant, grand ou petit. Les nerfs s'y calment, on y effleure toute chose, on n'y reste pas assez longtemps pour s'appesantir sur le présent; c'est à merveille, j'aime les pied-à-terre!

Ce jour-là, je me trouvai mieux que jamais dans le mien. Du moins, me disais-je, je jouis du repos : ici l'on ne parle pas d'affaires! Je m'assieds dans mon grand fauteuil, je regarde avec complaisance mes pénates d'un jour qui me voient rarement, mais qui n'aiment que moi. Ma pendule s'est arrêtée comme pour me dire : Tu m'abandonnes, moi qui ai sonné tant d'heures charmantes, données ici à l'amitié et à toutes les joies du revoir. Je remonte

ma pendule, j'écoute ce *tic tac* qui rend la vie à ma petite solitude! je m'assieds pour mieux l'entendre, et quelques minutes se passent à regarder ma vie qui s'en va, mais très-doucement, comme une eau qui coule goutte à goutte et qui, pourtant, ne revient plus.

Ce silence, ce *tic tac*, ce demi-jour que me laissent à regret mes persiennes fermées, tout cela berce et endort ce qui tout à l'heure m'agitait. Me voilà sereine, et le souvenir d'Inès revient comme un ciel bleu qu'un gros nuage avait caché. Cette fois, c'est elle qui s'assied dans ce fauteuil, tout près du mien; elle met sa main dans la mienne, elle me dit un mot de son cœur, et voilà que mes yeux se remplissent de très-douces larmes, voilà que mon cœur se gonfle de tristesse, de cette tristesse étrange qu'on ne repousse pas parce qu'elle nous rend ce qui nous a charmés.

Ainsi je rêvais, et si doucement, que ma main oubliait d'essuyer mes larmes. Il y a des larmes qui ne comptent pas, qui n'ont de la douleur que la forme : celles-là, nous les cachons mieux que les autres, mais, quand nous sommes seuls, nous ne les essuyons pas.

Un coup de sonnette vif, enjoué comme la pensée de l'enfant qui m'appelle! J'ouvre : mes chers petits neveux se jettent dans mes bras. Ils sont trois, et voilà trois bouquets, trois élans, trois baisers! c'est ma fête, je l'avais oublié. Ces bons enfants! qu'ils sont gentils, et que leur mère a de mémoire! Et que leurs fleurs sentent bon! Le soleil ne les a parfumées que pour le sacrifice, car je serai forcée de les abandonner dans ma demeure; je les ai vues belles, je ne les verrai pas se flétrir! Il vaut peut-être mieux perdre volontairement un bonheur que de le voir s'éteindre!

Les enfants me regardent tout étonnés; le plus jeune me dit : « Tu pleures! — Mais non, c'est pour rire, mes enfants! » Vite j'essuie ces larmes qui font peur. Eux ne pleurent que quand ils ont du chagrin. Retirez-vous, beaux souvenirs, le présent fait du bruit, il faut parler beaucoup et remuer encore plus, se faire petit afin d'être entendu, s'amuser, en un mot, et surtout en avoir l'air. Mes neveux ne savent de la vie que l'alphabet. Mon Dieu, retardez pour eux l'heure où, comme nous, on sait lire!

« Ma tante! ma tante! ma tante! voilà les oiseaux qui sifflent tous ensemble. » J'entends sans comprendre, je réponds sans entendre, et je devine qu'il faut suivre les enfants chez leur mère, dépenser en route toute ma gaîté, et vivre un moment de la vie de famille.

Nous partons : ils me font cent remarques enfantines sur toute chose; nous arrivons, on m'attendait pour déjeuner. On savait que je passais ce jour à Paris et dans l'indépendance que demande une course pressée, mais il se trouve que c'est ma fête; ces bons cœurs ont préparé un petit régal, ils ont voulu être plus heureux pour que je fusse plus heureuse. Joies pures du foyer, vous êtes les meilleures! heureux ceux qui ne vous saisissent pas seulement au passage comme un regret caché dans un sourire.

On déjeune, on cause, on rit; mes neveux, pour m'honorer, redoublent leur tapage; leur mère, veuve et malade, se fait contente aussi pour ne pas rendre amer ce pain rompu en famille. Les mères savent composer tout le miel qu'il faut à la ruche; si leur cœur saigne, elles cachent leur cœur, et les enfants en sentent la chaleur sans en voir la blessure.

Après le déjeuner, on joue, on s'amuse; nous nous lassons, Émilie et moi, nous avons besoin d'en finir avec nos rôles plaisants, et les enfants, sous la garde d'une femme de confiance, sont envoyés aux Tuileries pour y recruter des troupes auxiliaires, et y gagner quelques batailles.

Ces bons enfants me disent adieu comme ils m'ont dit bonjour, sans le moindre souci, trop heureux d'aller courir. C'est encore un privilége de l'enfance de retrouver avec joie ce qu'on aime, et de le perdre à peu près de même pourvu qu'après comme auparavant on s'amuse.

Ma belle-sœur et moi nous restons seules et tranquilles, nous parlons des enfants, nous échangeons de douces pensées. Une visite survient comme une tempête, une de ces demi-connaissances que les convenances ont créées, que la bienséance entretient. Cette dame parle, raconte, invente, exagère. Pas moyen de m'en aller après un point final, elle n'en met nulle part; il faut subir la cascade telle qu'elle sort du rocher. Il n'est question que de commérages, de colifichets. L'aiguille de la pendule tourne néanmoins, et je vois fuir cette après-midi, dont pour moi tous les moments sont comptés. Ne trouvant pour me retirer aucun moment opportun, j'en prends un au hasard : je dis adieu à ma bonne Émilie qui m'engage à dîner chez elle si mes courses, dans des quartiers lointains, ne s'y opposent pas. Elle m'invite avec ce semblant d'indifférence, qui n'appartient qu'à l'amitié, me laissant une complète indépendance parce qu'elle compte sur moi, comme je compte sur elle.

Me voici en voiture et courant chez un notaire qui m'écrivait, il y a deux jours, qu'il tenait à ma disposition une somme à moi appartenant, de par je ne sais plus quel droit. J'arrive, on ne sait pas seulement de quoi je veux parler. Le notaire est invisible, le caissier déjeune indéfiniment, et monsieur *un tel*, seul au courant de ce détail, et qui ne sort jamais, est précisément sorti; il va rentrer, c'est un homme exact, on le dit; j'ai tant besoin de le croire que je m'assieds en l'attendant, et pendant que je l'attends il ne revient pas. Le cocher attend aussi, mais plus volontiers, et Inès attend...

Au lieu d'être immobile dans ce coin obscur, je devrais être dans le salon d'Inès, l'écoutant et lui parlant; c'est l'heure choisie pour notre rendez-vous, l'heure du souvenir, l'heure de l'intimité, car je suis toute surprise de me trouver devant Inès sans mystère. De nos familles, de leur passé, nous ne savons que les noms qu'elles nous ont transmis. Aucun préjugé, aucune considération personnelle ne se mêlent à nos rapports. Nous avons laissé la vie à la même page, et nous lirons volontiers ensemble ce que Dieu a gravé depuis sur ce grand livre, souvent fermé devant des êtres qui nous coudoient, et si facilement ouvert devant d'autres. Pourquoi? Parce que ceux-ci nous aiment de loin, presque sans le savoir, et que les autres nous tourmentent de près, et le sachant fort bien.

Plus je pense à Inès, plus l'étude du notaire me paraît morne et désenchantée. J'étouffe, je m'inquiète, et je m'en vais juste au moment où, me dit-on, ces

messieurs vont revenir. Je remonte en voiture, je donne l'adresse de l'hôtel où mon amie m'attend, le cocher fouette les chevaux.... J'entends quatre bottes marcher sur le trottoir, les quatre bottes entrent dans la cour du notaire. Qui sait? ce sont peut-être celles de ces messieurs! Alors commence un dialogue entre ma raison et moi :

MOI. Faut-il revenir sur mes pas?

MA RAISON. Oui.

MOI. Mais Inès qui m'attend? Non!

LA RAISON. Les relations d'amitié ne doivent jamais faire négliger les affaires.

MOI. Chère Inès! quel dommage!

MA RAISON. Allons donc! un peu de force de caractère. (*Haut.*) Cocher!

LE COCHER. Madame?

MOI, *haut*. Rien, rien, allez!

Ce brave homme parut étonné de ma démarche et continua son chemin. Je me hâtai d'étouffer mes remords sous le poids de mes préoccupations, j'en avais beaucoup, et de plus, je devais le soir me trouver à heure fixe à la gare. Quel tour de force! Parler, courir, acheter, souffrir, aimer, et ne pas manquer le chemin de fer! C'est un problème que nos pères n'ont pas eu à résoudre; aussi n'avaient-ils point cet air pressé qui nous caractérise, nous surtout, Français, qui sommes, dit-on, plus causeurs et plus distraits que ponctuels. J'avais donc toujours en mémoire ce billet de retour livré au départ comme pour borner le vol du voyageur, et lui faire entendre qu'il appartient un peu à l'administration. Un billet de retour, c'est un engagement pris avec soi-même, devant témoin, de ne dépasser la limite en quoi que ce soit. C'est un frein, tout frein nuit à l'élan : Adieu les devis prolongés entre la poire et le fromage. Tout épanchement qui trouve sa mesure entre l'aller et le retour, est un épanchement qui se dépêche; les vieux qui ne se pressaient pas étaient meilleurs sans doute, mais ils étaient plus rares. Soyons heureux de ce que Dieu nous donne.

Ah! les chevaux s'arrêtent! qu'ils ont marché longtemps! Ils sont fatigués, et c'est moi que je plains. Je descends de voiture, je paie une heure en sus à cause des bottes en retard. Je monte l'escalier de l'hôtel, je trouve les enfants jouant sans bruit auprès de leur mère qui, brisée du voyage, s'est endormie en m'attendant. Bonne amie! ma voix l'éveille; elle me retrouve comme une fête un peu retardée; elle me donne cette pensée qui, en sortant du sommeil, se jette sur le dernier bonheur dont nous avons joui. Elle m'enveloppe du regard comme son bien qu'on lui avait caché. Les enfants qui jouent ne la troublent pas, leur présence est le cadre qu'il faut à ses joies. Moi, égoïste, j'aimerais plus de solitude, plus de silence; il y a toujours de l'exclusion dans un cœur libre qui voit revenir à lui une bonne et ancienne affection. Les mères échappent à ce sentiment moins pur; elles ne sortent jamais complètement de leur centre, elles ne se donnent que là. En tout autre lieu, elles se prêtent, et quiconque leur demande d'être tout à d'autres affections, seulement pour une heure, sent bien qu'il a demandé trop.

En parlant à Inès, je ne voyais qu'elle : en me répondant, elle voyait ses fils. Dans ce moment heureux, je ne comptais que les joies venant de son sourire et tombant de ses yeux : elle ajoutait à ce que j'apportais les gais propos de ses petits garçons, et, tout en s'occupant de moi, elle surveillait leurs jeux, et s'y mêlait, comme la lumière se mêle à tout, sans bruit, sans mouvement.

Cependant, nous étions toutes deux très-heureuses, et le temps coulait comme un songe. Nous nous rappelions jusqu'aux moindres détails de nos années d'étude. Les ombres, qu'en ce temps-là l'enfantillage et le caprice jetaient sur notre existence, avaient disparu. De tant d'assujétissements minutieux, de tant de prescriptions et de défenses qui, alors, nous semblaient de graves atteintes à notre liberté, il ne restait qu'un pâle souvenir. Ce qui se présentait à notre esprit sous une couleur vive, c'était la paix, le rire, et tout ce qu'il y avait eu de bon, d'utile et d'amusant dans ces années heureuses que nous n'avions pas oubliées.

Nous nous retracions ces grands jours de récréation qui coupaient la monotonie de nos études. Ces jours-là, on commençait à rire en se levant, et l'on n'avait pas fini en se couchant. Un goûter magnifique avait lieu vers trois heures; je crois y être encore, et vois dans le passé ces tartes, ces meringues, ces fromages glacés, ces fruits et ces bonbons! On faisait d'abord ce qu'on appelait *la part du bon Dieu*. C'était, comme autrefois dans Israël, la dîme que nous prélevions sur nos biens, et que nous mettions dans des assiettes. Venaient alors quelques pauvres petites filles, choisies parmi celles qui fréquentaient les classes gratuites de notre couvent; nous déposions entre leurs mains ce superflu qui, pour elles, était un trésor. Les petites filles s'en allaient bien contentes, et Dieu bénissait nos plaisirs parce que nous n'avions pas oublié ceux qu'il aime.

Le goûter n'était qu'un long éclat de rire, interrompu par une crème ou une autre friandise. Le soir on jouait des charades en action, un beau quadrille complétait la fête.

Au son de l'horloge qui frappait neuf fois, le tumulte baissait, baissait, comme une tempête qui s'éloigne. Tout ce peuple rieur tombait à genoux, se recueillait (à grand'peine, il faut l'avouer), et faisait de bon cœur la prière du soir, doux tribut qui ferme chacun de nos jours, et que nous offrons avec des sentiments divers, selon ce que nous avons glané ce jour-là de bonheur ou de peine.

Ainsi, mon amie et moi, nous refaisions côte à côte cette jolie route de l'adolescence, et nous y retrouvions mille fleurs encore toutes parfumées. Nous rentrions aussi dans la chapelle où nous avions fait notre première communion, où, depuis, nous avions éprouvé des émotions mieux senties, plus profondes, parce que l'âge, en croissant, doublait nos facultés. Belles années de retraite, où l'on aime Dieu avant de le connaître, où l'âme le sert sans savoir autre chose de lui que sa bonté. Le cœur, très-pur encore, comprend l'esprit avant la lettre; il croit avant d'avoir examiné, il pleure avant d'avoir failli. Il ne sait pas que, plus loin, il faudra lutter contre le doute, l'ignorance, et la mauvaise foi. Il ne lui faut ni preuve, n commandement : il va à Dieu parce qu'on l'y mène comme on mène un enfant à son père. Un peu d'encens qui brûle dans le saint lieu suffit pour l'attirer en haut; il écoute avec une émotion naïve les simples chants qui parlent de Marie et des anges. Un soupir

de l'orgue le porte à la prière, des fleurs sur un autel "invitent à la joie.

O vous, qui niez ce que je crois, vous qui blasphémez ce que j'aime! Si dans vos souvenirs, pas un ne vous rend le refrain d'un cantique, une vapeur d'encens, une voix sortant du silence pour parler de Dieu à l'âme, et de l'âme à Dieu, soyez plaints, soyez pardonnés!

Tantôt sérieuses, tantôt gaies, nous explorions ainsi une terre riche en productions diverses..... Cinq heures et demie! Est-ce possible? Mais nous n'avons rien dit!... Et mes deux visites? Et mes achats? Et mon dîner? Et mon chemin de fer? Le matériel avec ses doigts de bronze retombe sur mon esprit. Je veux partir, Inès veut que je reste. En ce moment, je laisserais tout pour elle. L'amitié a de douces faiblesses; ces deux mains qui m'enchaînent sont bien puissantes! Cette amie est à Paris pour peu de temps, pourrai-je la revoir? peut-être que non... je reste!

Mais ces autres cœurs qui, eux, m'attendent toujours, ont-ils démérité? Faut-il les sacrifier à une émotion vive?... Je pars!

Dans ce combat, se présente à ma mémoire l'histoire de cet excellent homme qui, ayant trois choses pressées à faire et n'en pouvant faire qu'une, se coucha. Celui-là savait du moins se tirer d'embarras.

Cependant, ma raison l'emporte; je repousse doucement Inès, j'embrasse ses enfants, et je me sauve.

De larges gouttes d'eau tombent de plus en plus pressées; on se pousse, on se coudoie, comme si chacun à Paris devait emporter d'assaut son dîner. Me voici toute à l'impression nouvelle, parce qu'elle est en effet pénétrante. Rien d'absorbant comme une pluie d'orage. Les ruisseaux s'élargissent, l'eau ruisselle de tous côtés, je me mets à l'abri sous une voûte dont la porte ouverte offre à tous l'hospitalité. Je suis bientôt en compagnie d'un jeune garçon boucher, d'un caporal, et de trois femmes aussi embarrassées que moi. Chacun de nous garde son quant-à-soi, comme on fait à Paris. Le caporal, à la figure ronde et joviale, nous fait remarquer que le temps est affreux; la société opine du bonnet.

Mais voilà qu'un bruit attire notre attention, le bruit d'un corps qui tombe lourdement sur le trottoir. C'est une pauvre femme, une mère; son pied a glissé, l'enfant qui la suit, reste interdit, il la regarde et pleure. Elle ne se relève pas. Le bon caporal la prend dans ses bras et la fait asseoir, au milieu de nous, sur la dernière marche d'un escalier. La figure de cette femme exprime une grande souffrance; elle soutient de sa main gauche son bras droit, le moindre contact lui cause une vive douleur; elle s'est cassé le bras! Elle est seule avec un jeune enfant, loin de chez elle. D'ailleurs, tout l'indique : chez elle, c'est l'abandon, la misère... Donc, l'hôpital; il faut l'y conduire, elle-même le demande en pleurant. Chacun est pressé, on s'esquive. Le caporal me regarde; il ne dit rien, mais notre pensée est la même. Peut-on laisser là cette femme, cet enfant? La vie passe-t-elle si vite qu'il ne faille s'arrêter jamais pour voir souffrir et pour essayer de consoler?

Le jeune garçon boucher, répondant à mes questions, me dit que dans le voisinage stationne un remise; il offre de l'aller chercher, son lourd panier sur la tête. Il y a de bonnes et belles natures sous de rudes enveloppes!

La voiture est arrivée : le caporal y place la mère et l'enfant, je monte, il s'assied en face de moi et donne au cocher l'adresse de l'hôpital le plus voisin.

Que c'est triste de voir une pauvre femme arrêtée tout à coup dans ses affaires, dans son travail, par un mal douloureux qui va demander du temps, des souffrances, des insomnies. Pauvre femme! Dans Paris, je ne vois plus qu'elle, j'ai oublié tout ce qui n'est pas ce visage pâli, ce bras en écharpe, ce petit enfant qui me regarde, comme si je pouvais faire la paix entre sa mère et la douleur.

Nous arrivons à l'hôpital; le caporal m'épargne toute démarche, il parle aux employés... ce n'est pas l'heure de la visite du chirurgien; il faut que la malade attende et souffre. Tout se fait en retard dans ce monde; on retrouve partout, et nécessairement, la règle, les classements, la méthode. Que de douleurs morales et physiques attendent l'heure du pansement! Dieu seul n'a pas d'heure, parce qu'il est éternel; lui seul nous touche au moment même ou nous avons crié : Mon Dieu!

Il faut donc laisser là cette femme? Oui, il le faut.

Je ne saurai même pas ce qu'aura dit le chirurgien. Je ne prendrai de cette rencontre que l'émotion, que le malaise qu'on éprouve devant une misère qu'on n'a secourue qu'à moitié. Enfin, la malade est entre bonnes mains; je l'abandonne, mon cœur se serre comme si je l'aimais : c'est le lien subit que forme entre nous la souffrance. Elle passait, je ne la voyais pas. Elle a souffert, je l'ai reconnue. Adieu, pauvre femme, qu'ai-je fait pour vous? Je vous ai menée où vous allez souffrir, et je m'en vais. D'autres continueront ce que Dieu veut qu'il vous soit fait.

Elle me regardait sans parler, l'embarras et la souffrance la paralysaient; mais quand j'ai pris l'enfant par la main, quand j'ai demandé le nom et la demeure du père pour lui ramener son petit François, elle m'a vivement remerciée, la pauvre femme, et elle s'est mise à pleurer d'attendrissement. L'enfant, c'est toujours pour la mère la note sensible. François m'a donné la main sans se faire trop prier, les enfants des pauvres sont confiants, ils ont tant besoin des autres.

J'ai osé offrir à la malade un léger secours. Dans sa main entr'ouverte, j'ai vu quelques sous que le bon caporal venait d'y glisser. Pauvre soldat! c'était sa paie! Mon Dieu, que vous devez l'aimer!

A la porte de l'hôpital, le bon caporal m'a dit cordialement adieu, et nous ne nous retrouverons probablement jamais.

J'ai mené le petit François à son père, rude maçon, qui s'inquiétait déjà de ne voir ni sa femme, ni sa soupe; car, dans son esprit, ces deux biens ne se séparaient pas. Il apprit avec une brusque tristesse l'accident qui venait d'arriver, et me fit observer trois fois de suite *qu'il pleut toujours sur le mouillé*. Tout en parlant, il passait ses gros doigts sous les blonds cheveux de l'enfant qui, assis sur les genoux de son père, était redevenu souriant.

Voilà tout ce que j'ai su de ces pauvres gens. Dès que j'eus quitté le seuil de cette misérable demeure, il me vint en mémoire que je n'avais plus qu'une heure à moi! Plus question de visites, ni de dîner! j'avais à faire des provisions de campagne, les soucis des ménagères sont grands! En toute hâte j'entre chez un pâtissier, je mange quelques gâteaux, je bois

un verre d'eau, repas de circonstance, commode, mais voilà tout! puis, je fais mes emplettes les plus pressées, et je laisse le reste. Les marchands me paraissent avoir tous l'esprit lourd et la main paresseuse. Ils prennent le temps de se tourner à gauche et à droite, ils vivent, et moi je ne vis pas, je brûle : mon billet de retour me donne la fièvre. Certes, je l'aurais bien sacrifié à Inès, à la famille, mais, derrière ce billet, je vois mon bon père qui m'attend à heure fixe, la vieille Geneviève qui vient au-devant de moi, jusqu'au milieu du sentier, pour m'aider à porter mes paquets, car il est contre l'usage de retourner à la campagne sans paquets. Si je manque le train, mon père, prompt à s'inquiéter comme sont les vieillards, ne dormira point; il faut partir, je le veux, je le fais, mais c'est n'en pouvant plus que j'arrive à la gare, juste au moment où l'on ferme les portes. Mon regard suppliant tombe sur la froide figure du chef de gare. Qu'on aurait tort de juger les gens sur la mine! Le bon monsieur! Il me tourne le dos! quelle bienveillance! c'est sa manière de faire grâce, je l'en bénis en courant, je monte par hasard dans un wagon inoccupé, et je tombe avec étonnement dans une immobilité dont j'avais perdu l'habitude.

Cette immobilité me rend à moi, je descends dans mon cœur et j'y vois confusément des regrets, du bonheur, des tracas. J'aurais dû, ce matin, dire à ce monsieur telle et telle chose, comment n'y ai-je pas pensé?... Il faudra trois lettres pour expliquer ce que j'aurais pu dire en trois mots. Les femmes n'entendent rien aux affaires, mon père va me le dire une fois de plus. Qu'alléguer pour excuse? Qu'Inès est charmante? Que je l'aime beaucoup? Autant vaut ne rien dire, car on me répondrait qu'il faut traiter les affaires en affaires, que tout doit être classé, numéroté dans la tête, qu'on ne doit pas laisser se mêler et se nuire, l'amitié, l'argent, la pitié, la famille, les rubans, les riens. Ah! pauvres femmes que nous sommes! on exige trop de nous, et puis, on nous gronde!

Cependant, tout ce passé d'un jour revenait en mon esprit. La nuit tombait. La campagne se cachait sous l'ombre, une paix parfaite enveloppait la plaine, mes souvenirs devenaient de plus en plus précis. Les mots aimables de mes gentils neveux me faisaient sourire encore, et, pendant que je souriais, j'avais le cœur tout ému parce que venait de m'apparaître ce pauvre bras cassé qui attendait l'heure du secours! Pendant que je m'arrêtais à l'hôpital, Inès se présentait, je ne voyais plus qu'elle, je l'écoutais parler... tout à coup un saucisson me revint en mémoire! oui, un saucisson! c'est ainsi que le cœur de l'homme est fait. Ce malheureux saucisson! mon bon père me l'avait demandé, c'était un caprice si facile à satisfaire, et je l'ai oublié, que c'est mal! Que je m'en veux! Allons, il faut descendre; voici le sentier, Geneviève et sa lanterne... Mon père, si je suis coupable de bien des négligences, pardonnez-moi; c'était trop pour un jour.

Mme de Stolz.

LES PAPILLONS NOIRS

PROVERBE

PERSONNAGES.

Mlle HYACINTHE MERRY, 50 ans.
Mlle DÉSIRÉE MERRY, 48 ans.
HÉLÈNE, leur nièce, 18 ans.
GEORGETTE, sœur d'Hélène, 15 ans.
THÉRÈSE LEPAGE, ouvrière, 18 ans.
JEANNE, sœur de Thérèse, 8 ans.
GERTRUDE, domestique de mesdemoiselles Merry.

La scène est dans un salon simplement meublé.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

GERTRUDE, *seule.*

Voilà une rude journée qui commence. Mademoiselle Hyacinthe s'est levée tout sens dessus dessous. Sans doute elle a rêvé chat, ou rêvé puits, ou rêvé corbillard, pour être d'une humeur aussi massacrante! Si elle se faisait tirer les cartes, je dirais qu'elle a vu l'as de trèfle, pour le moins, mais c'est une philosophe, elle ne croit ni aux songes, ni aux cartes! Tout de même, elle a un petit caractère qu'on ne peut pas comprendre... le plus malin y perdrait son latin et un sorcier son grimoire. Hier, elle était charmante, c'était un petit cœur, elle riait, elle chantait presque, elle était douce, douce! aujourd'hui c'est pis que le vent de bise! dès le matin, voilà la sonnette qui va : — Où sont mes pantoufles! ma lampe de nuit n'allait pas!... vous n'avez pas mis d'eau fraîche dans ma carafe! où avez-vous la tête! votre esprit est toujours hors de la maison! et ci, et là.... c'est à vous étourdir! et ce sera pour toute la journée! aussi, je vais profiter de ce que c'est lundi, et que le lundi, on fait ici dimanche, je vais en profiter et sortir tout de suite, de peur qu'il ne prenne à mademoiselle Hyacinthe quelque autre lubie. Elle n'aurait qu'à vouloir me faire rester à la maison, et la cousine Victorine qui m'attend! ce serait joli! Ah! si l'on n'avait

affaire qu'à mademoiselle Désirée, notre compte serait clair, elle est douce, égale, toujours la même, depuis le jour de l'an jusqu'à la saint Sylvestre; mais mademoiselle Hyacinthe, c'est, en certains jours, le diable à confesser. Allons! allons! je m'en vais, il ne faut pas lambiner; je suis sûre que Victorine a déjà mis son café sur le feu.... (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

HÉLÈNE, GEORGETTE, *entrant de l'autre côté.*

HÉLÈNE. Voilà une heure, Georgette, que je te cherche : où étais-tu donc?

GEORGETTE. Au fond du jardin, je cueillais un bouquet de roses pour nos amies.

HÉLÈNE. Les roses de ma tante Hyacinthe! mon Dieu! que dira-t-elle?

GEORGETTE. Mais, Hélène, elle-même m'a commandé, il y a huit jours, d'en faire un beau bouquet pour nos amies, et de ne pas oublier d'y mettre des roses-thé et des roses de la Malmaison. Tu vois, je l'ai fait.....

HÉLÈNE. Il y a huit jours, c'est possible, mais aujourd'hui! tu sais bien que l'humeur de ma tante varie du jour au lendemain, et qu'elle blâme le lendemain ce qu'elle a admiré la veille.

GEORGETTE, *avec inquiétude.* Tu crois donc qu'elle sera fâchée?

HÉLÈNE. Je le crains, ma pauvre enfant. Je l'ai entendue ce matin gronder Gertrude d'un ton... oh! les papillons noirs volaient dans l'air...

GEORGETTE. Comment faire?

HÉLÈNE. Prends ton bouquet, et allons nous habiller, car si nous la faisions attendre, ce serait pis encore. Elle vient.

GEORGETTE. Je me sauve... (*Elle sort en courant; quelques fleurs du bouquet tombent par terre. Hélène la suit.*)

SCÈNE III.

Mlle HYACINTHE, *seule. Elle est en déshabillé du matin.*

On dit que la jeunesse est aimable, que ça rend une maison gaie et riante; je ne saurais être de cet avis... Voilà mes nièces qui courent comme des étourdies, c'est un bruit à fendre la tête, des airs évaporés qui me mettent la mort dans l'âme. C'est si gai de vivre, en effet! il est vrai que pour la gaieté, l'entrain, ma sœur Désirée peut leur en revendre... elle chantonnait tout à l'heure dans sa chambre, est-ce concevable? en les entendant, je dirais bien comme cette excellente madame Jourdain : Nous avons fort envie de rire! fort envie de rire nous avons! Elles sont de belle humeur aujourd'hui parce que c'est le jour du banquet hebdomadaire chez les Salmon, cela les amuse! en vérité, elles sont bien heureuses! trouver amusantes les manies d'antiquaire de M. Salmon, écouter avec jubilation les propos de ménage de sa femme, s'égayer avec les jeunes personnes, admirer les photographies du fils, du Benjamin, il faut être d'un bon caractère pour trouver là quelque agrément...; pour moi, ces gaietés, ces fous rires, ces transports d'amitié m'excèdent, et il faut que j'aille sacrifier ma journée à un pareil ennui!... (*Elle réfléchit.*) Mais pourquoi, au fait? on ne m'a pas invitée directement, je vais là comme chez une amie de ma sœur, qui est l'intime de mademoiselle Salmon; mais, à mon âge, n'est-il pas bien ridicule d'être traînée à la remorque d'autrui, de n'avoir pas son libre arbitre, et quoique ces gens-là soient les amies de Désirée, n'ai-je pas droit à quelques égards? une invitation personnelle serait-elle de trop? Plus j'y songe, plus je vois là un manque de procédé inconcevable! mais je leur prouverai que je sais le sentir, et je n'irai plus chez eux! non, c'est décidé! Désirée ira seule, c'est elle qu'on veut, qu'on préfère; d'ailleurs, ses amies seront enchantées de ne pas me voir, et réciproquement! (*Elle se promène et heurte du pied les fleurs.*) Qu'est-ce cela? des fleurs! des roses! voilà une rose-noisette de mon parterre, j'en suis sûre, c'est Georgette qui a dépouillé mes rosiers! il semble que je n'ai rien à moi, et que tout le monde se joue de moi, de ce que j'aime, de ce qui m'est agréable! c'est trop fort! je vois qu'on prend à tâche de me manquer... mais je saurai leur montrer que je comprends les mauvais procédés.

SCÈNE IV.

Mlle HYACINTHE, Mlle DÉSIRÉE, HÉLÈNE, GEORGETTE, *en toilette et prêtes à partir.*

MADEMOISELLE DÉSIRÉE, *gaiement.* Eh bien, paresseuse, tu n'es pas prête! nous voici sous les armes; mais va, tu auras un quart d'heure de grâce, seulement, chère Hyacinthe, dépêche-toi, car les petites grillent de partir.

MADEMOISELLE HYACINTHE. Pardon, ma sœur, un instant; je voudrais parler à Georgette. (*A Georgette.*) Qui vous a permis, mademoiselle, de disposer de mes fleurs? je ne tiens qu'à mes roses; dans le monde entier il n'y a que cela qui m'intéresse, le prix que j'y attache est probablement un motif pour m'en dépouiller...

GEORGETTE, *avec timidité.* Mais... ma tante... ne m'avez-vous pas ordonné vous-même d'en faire un beau bouquet pour la bonne madame Salmon? J'ai cru bien faire....

MADEMOISELLE HYACINTHE. Vous auriez pu me consulter avant d'agir, tout au moins... mais non, personne ne croit me devoir d'égards, je ne compte pas probablement dans la maison... enfin brisons-là. (*Elle regarde Hélène.*) Pourrai-je savoir, ma nièce, de qui vous portez le deuil?

HÉLÈNE, *troublée.* Ma tante, je ne vous comprends pas.

MADEMOISELLE HYACINTHE. Si vous n'êtes pas en deuil, vous avez choisi un lugubre costume : robe grise, manteau gris, chapeau blanc, rubans noirs, c'est tout à fait excentrique.

MADEMOISELLE DÉSIRÉE, *avec bonhomie.* Ma chère sœur, ne tourmente donc pas cette pauvre petite; elle porte les vêtements à la mode, et, vrai, la mode est cette fois raisonnable, car le gris ne craint pas la poussière, le noir et le blanc ne craignent pas le soleil. Mais le temps passe, ma bonne Hyacinthe, il est temps de t'habiller. Je t'y aiderai, si tu le veux.

MADEMOISELLE HYACINTHE. Inutile, ma sœur, merci de votre obligeance. Je ne m'habillerai pas, car je ne compte point vous accompagner.

MADEMOISELLE DÉSIRÉE. Pas possible, ma sœur! et pour quelle raison? Tu n'es point malade?

MADEMOISELLE HYACINTHE. Non, ma sœur, je me porte à merveille, grâce à Dieu, mais je ne vais pas chez vos amis, parce qu'ils ne m'ont pas invitée.

MADEMOISELLE DÉSIRÉE, *avec surprise*. Pas invitée! mais, ma chère, tu es invitée, tout comme moi, depuis trente ans! Mes amis, comme tu les appelles, sont les tiens; nos parents et ceux de madame Salmon n'étaient-ils pas liés par la plus tendre amitié? N'est-il pas de fondation que nous dînons le lundi chez les Salmon, et que tous les vendredis les Salmon soupent ici? et il faudrait, après six lustres, t'envoyer un billet d'invitation!...

MADEMOISELLE HYACINTHE. Il faudrait des procédés, il en faut en amitié comme en toute chose! S'il y a trente ans que nous nous connaissons, ainsi que vous me le rappelez obligeamment, raison de plus pour qu'on ait pour moi les égards que mon âge demande.

MADEMOISELLE DÉSIRÉE. Ma sœur, ne te fâche pas, sois toi-même, sois bonne, ne nous afflige pas en t'éloignant de nous.

MADEMOISELLE HYACINTHE. Oh! je ne vous suis nullement nécessaire. Je me rends justice, mon absence ajoutera à l'agrément de votre réunion.

MADEMOISELLE DÉSIRÉE. Ne le crois pas, ma sœur. Quand tu n'es pas troublée par tes humeurs noires, personne n'est plus aimable. Un bon mouvement, ma chère Hyacinthe, viens avec nous, je t'en prie!

MADEMOISELLE HYACINTHE. N'insistez pas, ma sœur, vous me désobligez. Ma résolution est prise; je ne vais pas où je ne suis ni invitée ni souhaitée.

MADEMOISELLE DÉSIRÉE. Il faut t'obéir. Venez, mes enfants.

MADEMOISELLE HYACINTHE. Vous pouvez dire à votre amie la raison de mon absence.

MADEMOISELLE DÉSIRÉE. Permets que je n'en fasse rien: je t'aime trop pour te donner un tort. (*Elles sortent.*)

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle HYACINTHE, *seule, assise devant une table où il y a un ouvrage de tapisserie, des livres et un buvard.*

La journée me semble longue... j'ai voulu lire mais je sais par cœur nos anciens livres, et les nouveaux sont d'une insignifiance! j'ai voulu travailler, les laines me manquent, mon aiguille ne glisse pas; écrire, à qui? les correspondances, c'est plaisir de jeunesse; quand on est vieux, on ne s'intéresse pas assez à soi-même pour en parler aux autres. Personne ne viendra me voir, on sait que c'est le jour des Salmon, cela suffit à éloigner nos autres amis... Sot joug que celui de l'habitude!... Que faire? Si j'avançais l'heure du dîner?... (*Elle sonne.*) On ne répond pas. (*Elle sonne de nouveau.*) Gertrude ne vient pas; elle sera sortie... Eh! mais, sortie pour toute la journée sans doute, en vertu de la mansuétude de ma sœur et de l'usage antique et solennel qui, le lundi, laisse la maison vide et les domestiques en liberté. N'ai-je pas raison d'en vouloir à ce stupide usage du lundi? Me voici seule, abandonnée, mourant de faim, et tout cela parce qu'il plaît à ma sœur de dîner tous les lundis chez les Salmon! il est incroyable qu'à mon âge, au milieu de ma famille, je sois traitée avec aussi peu d'égards et d'amitié! (*Elle se promène en rêvant.*) Mais enfin, je ne puis pas me passer de dîner... voyons ce que renferme l'office: c'est encore une de mes faiblesses que de laisser la direction du ménage à Désirée... on me compte pour rien. (*Elle ouvre une porte.*) Un poulet, mais il n'est pas cuit, des choux-fleurs dans le même état, du beurre, des confitures, des œufs, et pas une miette de pain. Je ne dînerai donc pas! Et j'ai faim! c'est affreux de souffrir de privations au sein de sa maison, et tout cela par la faute d'une domestique ingrate et d'une sœur inconsidérée! Si j'avais quelqu'un qui pût m'aider, au moins! je me passerais des services de mademoiselle Gertrude. Désirée aime la popularité avec fureur: c'est pour se faire *chérir* qu'elle aura permis à cette servante de manquer de la sorte à son devoir.....

(*On entend sous la fenêtre une voix d'enfant qui chante :*

Il n'y mit pas la patte,
Ron, ron, ron,
Petit patapon,
Il n'y mit pas la patte,
Il y mit le menton.

Si j'appelais cette petite? Si je lui donnais quelques commissions? elle est si gaie qu'elle sera obligeante, et puis quelques sous à gagner...

(*Elle ouvre la fenêtre.*)

Petite! petite! Veux-tu me rendre un service? tu auras quelque chose pour ta peine....

JEANNE, *en dehors*. Volontiers, mademoiselle, mais si j'allais appeler ma grande sœur, elle saurait mieux vous satisfaire?

MADEMOISELLE HYACINTHE. Comme il te plaira, va!... il paraît que je suis destinée aujourd'hui à faire la volonté des autres, et non la mienne. Voyons ce que voudra la grande sœur. (*On sonne à la porte d'entrée.* Soyons portière maintenant! agréable rôle auquel je me vois réduite. (*Elle va ouvrir.*)

SCÈNE II.

Mlle HYACINTHE, THÉRÈSE, JEANNE.

THÉRÈSE, *très-modestement vêtue et avec timidité.* Mademoiselle, vous avez demandé quelque chose à ma petite sœur?

MADEMOISELLE HYACINTHE. Mon Dieu! mademoiselle; je me trouve seule à la maison, je voudrais dîner, et je m'aperçois que je n'ai ni pain, ni feu, et que je vais mourir de faim à côté de mes provisions.

THÉRÈSE. Disposez de nous, mademoiselle; Jeanne ira chercher du pain, et si mademoiselle veut m'indiquer ce qu'il y a à faire, je tâcherai de lui préparer son petit dîner.

MADEMOISELLE HYACINTHE. Vous êtes bien obligeante. (*A part.*) J'espère que ce n'est pas une voleuse... je la surveillerai. (*A Jeanne en lui donnant de l'argent.*)

Tenez, mon enfant, allez me chercher un pain de gruau.

JEANNE. Bien volontiers, mademoiselle. Au revoir, ma sœur. (*Elle s'éloigne en sautant.*)

MADEMOISELLE HYACINTHE, *ouvrant la porte de l'office.* Vous trouverez là dedans un fourneau et du charbon; Auriez-vous la bonté de me faire cuire deux œufs à la coque? (*Thérèse va et vient du salon à l'office.*) Elle est gentille, cette jeune fille; comme elle a l'air doux et calme! Vous êtes notre voisine, mademoiselle?

THÉRÈSE. Oui, mademoiselle, nous demeurons dans la maison voisine, la petite chambre sous les toits avec des pois de senteur à la fenêtre.

MADEMOISELLE HYACINTHE. Ah!... et vous êtes avec vos parents?

THÉRÈSE. Hélas! non, mademoiselle... nous sommes orphelines : mon père est mort dans un incendie, et ma mère ne lui a pas survécu longtemps.

MADEMOISELLE HYACINTHE. Pauvres petites! et qui donc prend soin de vous?

THÉRÈSE. Personne... je me trompe, mademoiselle, le bon Dieu. Mademoiselle Désirée, votre sœur, nous connaît bien, elle me procure de l'ouvrage.

MADEMOISELLE HYACINTE. Ah! vous travaillez donc?

THÉRÈSE. Sans doute; je travaille en linge, dans quelques années, ma petite sœur pourra m'aider; maintenant elle va à l'école.

MADEMOISELLE HYACINTHE. Et combien gagnez-vous à peu près?

THÉRÈSE. Vingt à vingt-cinq sous par jour.

MADEMOISELLE HYACINTHE. Grand Dieu! quel pauvre salaire!... et vous paraissez contente? vous vivez sans inquiétude?

THÉRÈSE. Je ne dis pas cela, mademoiselle, la vie est dure quelquefois, tout est si cher! les hivers sont difficiles à passer, l'avenir me donne des soucis; je me dis : Si je tombais malade, que deviendrait Jeanne? quand ces idées me viennent, je me mets à pleurer pour tout de bon, je broie un peu de noir, je vois ma Jeanne à l'hospice des orphelines, avec le petit costume, cela me fend le cœur, et puis, tout à coup, je me relève, je pense au bon Dieu, je dis : *Notre Père*, et il me semble que je vois le regard de Notre-Seigneur attaché sur moi et me disant : Ayez confiance! Alors ma gaieté revient, mon trouble s'envole, et je m'endors dans les bras de la bonne Providence comme un petit nouveau-né dans les bras de sa mère! Mais, pardon, mademoiselle, je vais voir à mon feu. (*Elle entre dans l'office.*)

MADEMOISELLE HYACINTHE. Quel courage! quelle confiance! Eh! mon Dieu! que suis-je en comparaison de cette pauvre enfant, si réellement malheureuse et si forte dans son malheur? (*Elle réfléchit. — Une pause.*) Je suis... je suis une femme nerveuse : c'est le mot le plus doux que je puisse inventer; je pourrais être très-heureuse, avec une bonne santé, une jolie fortune, une famille aimable; mais parfois, je ne sais quelles nuées noires viennent voltiger devant moi et assombrissent mes idées et mon horizon. Tout me pèse alors, tout m'ennuie, et mon humeur devient un chagrin pour les autres. Si j'étais forte... comme cette enfant, par exemple, je me combattrais, je triompherais d'une disposition maladive et mauvaise. Si j'étais forte, je serais à table avec les vieux amis de mes parents, avec ma sœur, et mes petites nièces que j'ai contristées ce matin...; oui, mais je n'aurais pas reçu la bonne leçon que la Providence me destinait.

THÉRÈSE. Mademoiselle, j'ai trouvé dans l'office un filet de bœuf; si j'en coupais une tranche pour faire un bifsteck; j'y joindrais du cresson que j'ai trouvé également.

MADEMOISELLE HYACINTHE, *avec douceur.* Faites, mon enfant, seulement, coupez plusieurs tranches. (*Thérèse met le couvert.*) Décidément, il faut que je me corrige, je ferai amitié à ma pauvre sœur, qui ne demandera pas mieux.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTES, Mlle DÉSIRÉE..

MADEMOISELLE DÉSIRÉE. Je n'y tenais plus, ma sœur, tant j'étais inquiète de toi; j'ai quitté nos amis pour venir te voir; comment es-tu?

MADEMOISELLE HYACINTHE. Tu es trop bonne mille fois, chère Désirée, tu es bonne comme toujours; pardonne-moi; j'ai été bien brusque et bien maussade ce matin.

MADEMOISELLE DÉSIRÉE. Oh! ma bonne Hyacinthe, tu souffrais, j'en suis sûre. (*Elles s'embrassent.*) Madame Salmon était en peine de toi; elle veut absolument que tu goûtes de son pouding et de ses abricots; on a mis le panier qu'elle t'envoie dans l'antichambre.

MADEMOISELLE HYACINTHE, *gaiement.* J'accepte, ma sœur, et j'irai la remercier demain. Son entremets vient à merveille, car j'ai des convives ce soir.

MADEMOISELLE DÉSIRÉE. Le couvert est mis, en effet.

MADAMOISELLE HYACINTHE. Tu verras! tu m'as coupé la parole, ma sœur, tu as interrompu mon amende honorable, mais tu la subiras. J'avais de l'humeur ce matin, par conséquent j'étais injuste, bourrue, mal avec les autres et avec moi-même, mais j'ai reçu une petite leçon. (*Thérèse et Jeanne entrent.*) Tiens, voilà deux enfants par qui Dieu m'a fait voir clair dans mon caractère. Grâce à elles, je ne mourrai pas sans avoir fait le tour de mon propre cœur.

MADEMOISELLE DÉSIRÉE. Ma bonne Thérèse et la petite Jeannette! mais ce sont d'anciennes connaissances. (*Les deux sœurs font la révérence.*)

MADEMOISELLE HYACINTHE. Tu les connais toi, parce que ce qui est bon s'attire réciproquement. Tu justifies bien ton nom, ma sœur, tu es chérie et désirée.

MADEMOISELLE DÉSIRÉE, *en riant.* Dame! il ne faut pas mentir à son baptême. Mais que je suis heureuse que mes petites amies te plaisent!

MADEMOISELLE HYACINTHE. Elles vont dîner avec moi. Je compte pour l'appétit les prêcher d'exemple; vivent les Salmon et mort à leurs abricots. Et puis, je veux prendre soin du loyer de Thérèse et de l'éducation de Jeanne.

THÉRÈSE. Oh! mademoiselle, que vous êtes bonne! Vous êtes bien la sœur de mademoiselle Désirée!

JEANNE. Oh! mademoiselle, faites-moi vite apprendre à coudre, afin que j'aide ma sœur, et qu'elle ne passe plus de nuits à l'ouvrage!

MADEMOISELLE HYACINTHE. Tu verras ce que je ferai pour toi!

THÉRÈSE. Qu'avons-nous fait pour mériter tant de bontés!

MADEMOISELLE HYACINTHE. Vous m'avez fait connaître la vérité d'une maxime vieille comme le monde : ON FAIT SON SORT.

Mme BOURDON. (1)

(1) Ce petit proverbe est imité d'un proverbe anglais de lady Morgan, auquel Théodore Leclerq a emprunté également son joli proverbe *l'Humoriste*.

PETITE HISTOIRE DES BIJOUX

Le premier qui porta l'or à ses doigts commit le plus grand attentat contre la société.

PLINE.

Rien de nouveau sous le soleil! Vous croyez, jeunes filles, innover en vous parant de quelque objet précieux, collier, bracelet, boucle de ceinture, chaîne ou médaillon? Hélas! dès le commencement du monde, les femmes ont tendrement chéri ces bagatelles, et vous ne faites, en y attachant du prix, que suivre l'ornière creusée par des milliers de filles d'Ève. Voyez : sous la tente des patriarches, on connaissait déjà l'or et les pierres précieuses; le serviteur d'Abraham présente à Rebecca, la fiancée d'Isaac, des pendants d'oreilles et des bracelets; Judith, en allant au camp d'Holopherne, quitte le cilice et se pare de précieux joyaux; le prophète reproche aux filles d'Israël les excès de leur luxe et de leur coquetterie : « Le Seigneur, s'écrie-t-il, découvrira leurs fronts superbes, il leur ôtera leurs magnifiques ornements, leurs réseaux, leurs bijoux en forme de croissant, leurs colliers, leurs bracelets, leurs aigrettes, leurs pendants d'oreilles, leurs anneaux, les perles qui tombent sur leurs fronts. » (1) Et toutes les nations qui environnaient Israël lui donnaient l'exemple de ce faste : les tombeaux égyptiens rendent à la lumière des bijoux aussi remarquables par le travail que par la matière : scarabées d'or, colliers, anneaux, bracelets gravés, ciselés, incrustés de mille manières, et on sait l'emploi que Cléopâtre a fait de sa perle; les femmes de Ninive, celles de la Médie et de la Perse, prodiguaient, dans leur parure, l'or, et les perles; les femmes grecques, dit Homère, connaissaient les ceintures d'orfévrerie, les riches agrafes, les pendants d'oreilles en croissant, et les bracelets ornés de pierres précieuses. On voit figurer ces objets dans la toilette de Pénélope.

Parmi tous les bijoux grecs, l'anneau de Polycrate est le plus célèbre. Polycrate passait pour le plus heureux des hommes, et Omazis, roi d'Égypte, lui écrivait : « Vos prospérités m'épouvantent, car les dieux jaloux ne souffrent pas qu'un mortel jouisse d'une félicité inaltérable. Ménagez-vous quelques revers pour les opposer aux faveurs dangereuses de la fortune. »

Le tyran de Samos, frappé du conseil, jeta à la mer un anneau auquel il tenait beaucoup; c'était, disent quelques historiens, une émeraude, sur laquelle un burin habile avait gravé une lyre entourée d'abeilles. Pline assure que c'était une sardoine tout unie. Trois jours après on retrouva l'anneau dans le ventre d'un poisson servi sur la table du prince.

Les dames d'Athènes portaient quelquefois une cigale d'or dans leurs cheveux; les pierres gravées, chefs-d'œuvre de leurs artistes, jouaient un grand rôle dans leur costume : elles servaient à rattacher la tunique sur l'épaule, le manteau sur la poitrine, à retenir les plis du voile et à fermer le cothurne. Les Romains portaient des bijoux, même sous la république; chez eux, l'anneau était le signe de la noblesse; on sait qu'après la bataille de Cannes, on remplit trois boisseaux avec les bagues des chevaliers. Quant aux dames romaines, elles eurent pour les bijoux un engouement qui tenait de la fureur; les richesses du monde, les dépouilles des nations vaincues affluaient entre leurs mains et servaient à les orner. Des diadêmes étincelaient dans leurs noirs cheveux, des pierreries constellaient le corsage de leurs robes, leur manteau de pourpre était orné de palmes d'or, et, quelquefois, de pierres précieuses; des anneaux brillaient à leurs doigts, des bracelets de perles et d'or enchaînaient leurs bras, et leur cou était paré de chaînes et de colliers à pendeloques. Quelquefois elles formaient avec des monnaies et des médailles des colliers et des bracelets; on voit un de ces colliers à la Bibliothèque impériale. — « Je crains, disait Tertullien aux femmes de son temps, qu'une tête ornée de perles ne laisse pas de passage à l'épée, qu'un cou paré de chaînes d'or ne se courbe pas sous la hache! » Les chrétiennes obéissaient et laissaient les vaines parures aux femmes païennes. On cite parmi celles-ci Lollia Paulina, femme répudiée de Caligula, qui, dans un simple repas de famille, portait sur elle pour quarante millions de sesterces de perles et d'émeraudes. Sa tête, sa poitrine, ses oreilles, ses bras, ses doigts en étaient surchargés, remarque Pline. C'était la dépouille des provinces. On poussait le goût pour les pierres précieuses jusqu'à les faire creuser en forme de coupe, et à s'en servir à table. Les matrones romaines empruntaient aux Gauloises leurs cheveux blonds, aux femmes de l'Orient leurs mitres tissues d'or et de pierreries; et les hommes eux-mêmes, au temps de la décadence de l'Empire, se préoccupaient de ces frivolités. Héliogabale paraissait en public coiffé d'une tiare brodée, et d'une robe flottante ornée de pierreries. — On

(1) Isaïe, III.

donnait des sommes folles pour une pierre gravée, montée en bague ou en cachet, et les anneaux de fer des chevaliers romains étaient remplacés par des bagues serties des pierres les plus rares. On avait anneaux d'hiver, anneaux d'été. L'ambre servait à faire des pommes que les dames roulaient entre leurs doigts pour se rafraîchir. Quelques familles patriciennes restèrent fidèles, cependant, aux anciennes coutumes, et ne portèrent jamais que des ornements de fer. Les barbares apprécièrent fort ce luxe qui parlait aux yeux; les huttes roulantes, les tentes de peaux des soldats de Genséric et d'Attila étaient remplies de trésors; les Goths possédaient cent bassins remplis d'or, de perles et de diamants, un plat d'or qui pesait cinq cents livres, et une table d'une seule émeraude, entourée de trois rangs de perles, et soutenue par des pieds d'or massif incrustés de pierreries. Que sont devenues ces richesses, dépouilles des temples païens, des églises chrétiennes, des palais de Rome et de la Grèce? Une partie en a été ensevelie avec les *Fléaux de Dieu*, une autre jetée aux fleuves, une autre, peut-être, mille fois fondue au creuset, passe encore entre nos mains, sous forme de monnaie, de vaisselle ou de bijoux.

Charlemagne retrouva une partie de ces innombrables trésors lorsque ses conquêtes sur les Saxons et les Huns lui livrèrent les repaires où les petits-fils des Barbares, vainqueurs de l'univers, avaient entassé les rapines de leurs pères. Eginhard raconte que les soldats de Charlemagne entrèrent aux flambeaux dans une citadelle de la Pannonie, et qu'ils y trouvèrent des amas d'or et d'argent, des armures enrichies de rubis, des sceptres, des couronnes antiques, héritages de cent peuples autrefois célèbres. La plupart de ces objets furent donnés aux églises et aux abbayes de France; la révolution les en a dépossédées; les pierreries du tombeau des martyrs, les opulentes dépouilles des consuls ont été, comme nous le disions plus haut, fondues et jetées dans le commerce.

Nos ancêtres, les Gaulois, connaissaient aussi les joyaux et aimaient à s'en parer. Les hommes portaient des colliers et des bracelets; ils ornaient leurs casques de branches de corail; les femmes avaient des épingles qui rattachaient leur chevelure, et, dans les antiques sépultures de Dives et d'Alise, on a retrouvé des échantillons de ces grossiers ornements. Les reines de la première race portaient, sur leurs longs cheveux flottants, un cercle d'or cannelé ou une couronne composée de pierreries et de perles. Mais si la matière de ces ornements était précieuse, le travail en était fort lourd et fort grossier, ainsi que l'on peut en juger par le sceau et les abeilles trouvés à Tournai dans le tombeau de Childéric, et qui ne donnent pas une haute idée du talent des ouvriers contemporains de saint Éloi. En vain les rois élevèrent-ils contre l'accroissement du luxe et le goût des bijoux la barrière des lois somptuaires; nobles et bourgeois la franchissaient à l'envi; les femmes portaient des chaînes d'or, des croix de pierreries, des anneaux et des aumônières; les hommes ornaient leurs armes mêmes de pierres précieuses; ils portaient au cou de lourdes chaînes d'or qui soutenaient quelquefois un précieux reliquaire. On recherchait les bijoux byzantins, ornés d'émaux, et les ornements d'argent ingénieusement niellés. Les croisades accrurent encore ce goût en montrant aux peuples de l'Europe les richesses orientales. Le linge était alors une chose fort rare, mais les bijoux abondaient, et si la grande dame ornait sa couronne de comtesse ou de marquise de rubis et de saphirs, la petite bourgeoise avait son carcan d'or, sa croix et son annel. Saint Louis donna à la reine Marguerite un anneau dont le chaton portait gravée une croix, entourée de lys et de marguerites, avec ces mots : *Hors cet annel pourrions trouver amour?* C'est le seul bijou dont il soit parlé dans l'histoire de ce saint roi, bijou symbolique qui peignait tout ce que chérissait son âme. Lui-même, vêtu très-simplement, consacra à l'ornementation de la Sainte-Chapelle les joyaux qu'il possédait, entre autres un magnifique camée représentant l'apothéose d'Auguste. Sous les premiers Valois, le luxe avait grandi; on voit, en l'inventaire des *bagues* et *joyaux* de Charles V, que ce roi possédait quarante beaux rubis, neuf saphirs, vingt émeraudes, une turquoise, le tout monté en bagues; des ouvrages d'ambre, des chapelets de perles et de saphirs, des *talismans* ou pierres gravées de caractères hébraïques auxquelles la crédulité des temps attribuait des vertus surnaturelles; vingt couronnes d'or garnies de diamants et de rubis, dix chapeaux d'or ornés de perles et de rubis-balais, quatorze ceintures avec agrafes de pierreries à l'usage de la reine; sans compter les drageoirs, les coupes et la grande vaisselle, où les pierreries s'assortissaient à l'or et à l'argent massif.

Les diamants étaient d'un usage habituel en ce siècle; on voit, dans l'histoire, que Pierre le Cruel donna tous ceux qu'il portait sur lui au pilote qui le conduisit à Tunis, alors qu'il était serré de près par les troupes de Henri de Transtamare.

En ce temps-là, les diamants n'avaient pas encore grande valeur, parce qu'on ne savait pas les tailler; ce fut un jeune noble de Bruges, nommé Louis de Berghem, qui, ayant remarqué que deux diamants, frottés l'un contre l'autre, s'usaient réciproquement, conçut l'idée de se servir de cette observation pour tailler ces pierres. Le premier diamant taillé, le *Sancy*, fut porté par Charles le Téméraire, qui le perdit à la bataille de Nancy; il fut vendu presque pour rien à de pauvres bergers, puis à un prêtre, pour trois florins; il passa dans la famille Harlay de Sancy; il appartient aujourd-jourd'hui à la couronne de France. Ce ne fut que sous le règne de Charles VII que les femmes commencèrent à porter des bracelets. Les ducs de Bourgogne, grands amateurs de luxe et de prodigalités, avaient amassé des trésors de bijoux et de vaisselle; le collier de l'Ordre de la Toison d'Or étincelait de pierreries, et l'on sait jusqu'à quel point le faste de Charles le Téméraire, l'éclat de ses vêtements et des joyaux de sa couronne comtale, contrastèrent avec le pourpoint usé et les petites images de plomb, seuls bijoux de Louis XI. Cependant, au siége d'Arras, ce roi portait une chaîne d'or, et la jeta au cou du brave de Lannoy qui s'aventurait sans souci de sa vie, et il lui cria : « Pâques-Dieu, mon ami, il faut que je t'enchaîne! »

La découverte de l'Amérique apporta en Europe des richesses qui ne l'ont guère enrichie : on vit un capitaine jouer et perdre en une nuit la fameuse chaîne d'or appendue au temple du soleil de Quito; un autre donner mille livres d'or pour un morceau de galette de maïs; Fernand Cortez perdit dans un nau-

frage, sur les côtes d'Alger, cinq émeraudes d'un prix inestimable, taillées par les Indiens en forme de coupe, de cornet, de cloche, de rose et de poisson. Peut-être les trouvera-t-on un jour sous les sables du rivage.

L'arrivée de ces trompeuses richesses augmenta encore la fureur des bijoux; à la cour de François Ier, les femmes portaient des ceintures d'orfévrerie, des ferronnières de diamants, et Benvenuto Cellini cisela pour elles un grand nombre de bijoux. On représente ordinairement les reines de la maison de Valois éblouissantes de perles et de pierreries; Marie Stuart, dans ses portraits, n'est souvent ornée que des perles de sa pauvre Écosse, mais Élisabeth semble succomber sous le poids des joyaux, et, jusqu'à sa vieillesse, elle aima à l'excès ce genre de parure. Henri III, très femme en ce point, se parait de bijoux, et sous son pourpoint décolleté portait des colliers de perles.

La reine Anne d'Autriche augmenta le trésor de la couronne d'un fil de perles d'un orient admirable, que son fils, Louis XIV, portait sur sa cuirasse au grand carrousel. Les femmes de la cour employaient leurs joyaux à broder leurs robes; elles portaient les perles et les diamants en colliers et dans les cheveux. Les hommes portaient des boucles de souliers et de jarretières en pierreries, des boutons d'habit précieux, et quelquefois des pierreries ornaient encore le chapeau. On remarquait que Louis XIV était l'homme le plus simplement vêtu de la cour, à l'exception des jours de noces et de grande fête, où il portait pour *neuf millions* de pierreries. A la réception de l'ambassadeur de Perse, en février 1715, le roi portait un habit noir et or, chargé de *douze millions* de brillants, et si pesant qu'il dut le quitter pour dîner. Un noble Génois avait offert à Louis XIV une perle baroque, qui avait quelque ressemblance avec le buste d'un homme; elle était sertie de manière à représenter un guerrier romain. N'oublions pas, à propos du règne de Louis XIV, la bague d'émeraude que la duchesse d'Orléans mourante offrit à Bossuet, et à laquelle, dans l'oraison funèbre qu'il consacra à cette princesse, il fit une allusion délicate et touchante.

Le système de Law, qui bouleversa toutes les fortunes, donna un nouvel essor au luxe. Les nouveaux enrichis avaient des meubles d'argent, des pierreries fabuleuses. Saint-Simon, qui conseilla au régent l'acquisition pour la couronne du fameux diamant qui porte ce même nom, nous décrit une perle appartenant aux rois d'Espagne, et qu'il eut l'occasion de voir pendant son ambassade. On l'appelait la *Pérégrina*. « Cette perle, dit-il, de la plus belle eau qu'on ait jamais vue, est précisément faite et creusée comme ces petites poires qui sont masquées et qu'on appelle des *sept-en-gueule*, et qui paraissent dans leur maturité vers la fin des fraises. Leur nom marque leur grosseur, quoiqu'il n'y ait point de bouche qui en pût contenir quatre à la fois sans s'étouffer. La perle est grosse et longue comme les moins longues de cette espèce, et par comparaison plus qu'aucune autre perle que ce soit. Aussi, est-elle unique. On la dit la pareille, et l'autre pendant d'oreilles de la perle qu'une folie de magnificence et d'amour fit dissoudre dans du vinaigre, et avaler à Cléopâtre. »

Nous ne garantissons pas l'exactitude de cette généalogie, mais il est vrai que la plupart des diamants fameux ont leur histoire. Le *Sancy* a été trouvé sur un champ de bataille; le *Régent* avait appartenu à la famille Pitt, avant d'être le plus magnifique joyau de France; le diamant qui orne le sceptre des czars a été autrefois l'*œil unique* d'une divinité indienne; mais les diamants du fatal collier de Marie-Antoinette ont été dispersés, et Napoléon Ier, pour son mariage avec Joséphine, n'eut qu'un anneau de diamants d'une valeur ordinaire.

Au commencement de ce siècle, le corail a été remis à la mode, mode durable. L'Empire vit refleurir la fureur des joyaux, qu'on essayait de monter à la grecque et à la romaine. Aujourd'hui, la chimie rivalise avec la nature et crée des diamants aux feux purs, des rubis étincelants : puisse l'art vulgariser assez ses produits pour inspirer, même aux femmes, le dégoût de ces coûteuses et stériles parures!

En Allemagne, on attache un sens symbolique à chaque pierre, et chaque mois de l'année est placé sous l'influence d'une de ces pierres. Ainsi :

Janvier. — *Grenat.* — La fidélité dans les engagements.

Février. — *Améthyste.* — Préservatif contre les passions.

Mars. — *Sanguine.* — Courage et discrétion.

Avril. — *Saphir.* — Repentir, et *Diamant*, innocence.

Mai. — *Émeraude.* — Bonheur.

Juin. — *Agate.* — Longs jours et santé.

Juillet. — *Rubis.* — Oubli des peines.

Aout. — *Sardoine.* — Félicité conjugale.

Septembre. — *Chrysolithe.* — Préservatif de la folie.

Octobre. — *Aigue-marine.* — Malheur, et *Opale*, espérance.

Novembre. — *Topaze.* — Amitié.

Décembre. — *Turquoise.* — Succès.

Il y a trente ans, on faisait des bagues formées de plusieurs pierres, dont la première lettre formait un nom ou un mot. Par exemple, le nom de *Sophie* se serait écrit ainsi : un Saphir, une Opale, une Perle, une Hyacinthe, une pierre de Jaspe, une Émeraude. C'était un bijou et un souvenir tout à la fois, car, de tout temps, on a aimé à attacher une pensée à ce que l'on avait de plus précieux : ainsi, la malheureuse princesse de Swartzemberg portait un collier à médaillons, sur lesquels étaient gravés les noms de ses huit enfants; ce bijou seul fit reconnaître ses restes, lorsqu'elle périt victime de son amour maternel.

Nous ne dirons rien des bijoux de notre époque, c'est une affaire de mode; nous remarquerons seulement que, il y a peu de jours, on lisait dans les journaux qu'une bague de rubis, destinée sans doute à la reine d'Angleterre, formait un stéréoscope microscopique, au fond duquel on voyait les portraits du prince Albert et du prince de Galles. Alliance des découvertes de notre temps avec ces joyaux, vieux comme le monde!

XXX.

SONNET

Combien je te sais gré, Suzanne, brave fille,
De tes pauvres habits et de ton teint hâlé !
Que j'admire ton front, de sueur emperlé,
Que je trouve ta main durcie à la faucille!

Tout l'été dans les champs, tout l'hiver à l'aiguille,
Jamais de ton grand cœur un soupir exhalé
N'a trahi des soucis dont tu n'as pas parlé;
Ta vie est un devoir, ange de la famille.

Nos garçons les mieux faits et de meilleur renom
Sollicitent ta main et tu leur as dit : — Non!
Non, car Dieu m'a liée, et je garde ma chaîne.

Et tranquille, vouée à ta mère, à tes sœurs,
Pour ta beauté perdue en de si durs labeurs,
Il n'est pas un regret dans ton âme sereine.

LOUIS VEUILLOT.
(*Çà et Là.*)

REVUE MUSICALE

Nous plaçons sous les yeux de nos abonnées, ce mois-ci, une nouvelle collection d'études, de sonates et de symphonies, dues au génie des plus grands maîtres connus dans ce genre de composition. C'est assez dire que Haydn, Mozart et Beethoven en sont les auteurs. Qui n'a cent fois écouté, avec l'enthousiasme de l'admiration, ces divers chefs-d'œuvre, où, dans un genre différent, se trouvent réunis la richesse de l'harmonie, la sensibilité exquise, la magnificence du style, enfin tous les éléments qui complètent l'art musical? Comme modèles et comme études, ces compositions sont indispensables ; elles sont inimitables comme grâce, charme, bon goût, et sentiment profond de tout ce qui est grand et de tout ce qui est beau.

Parmi les divers recueils qui se trouvent dans nos catalogues, nous signalons particulièrement, comme musique classique moderne, une œuvre de M. Charles Dupart, divisée en trois séries parfaitement graduées. La première comprend *vingt-cinq études primaires très-faciles*, destinées à donner aux enfants l'habitude d'un bon doigté. La deuxième se compose de *vingt-cinq études élémentaires et progressives*, où s'échelonnent les difficultés du mécanisme dans toute l'étendue du clavier. Enfin la troisième série, sous le titre de *Vingt-cinq études chantantes et progressives*, complète cette utile collection, en offrant à l'élève des pages où le style, simple et correct, se mêle à une mélodie bien soutenue qui leur retire toute espèce d'aridité.

Un morceau intitulé : *Gigue écossaise*, par A. Sowinski, sera très-recherché à cause de son allure franche et originale.

La Barcarolle de Diemer, les *Idylles*, de Mangin, la *Fête andalouse* et le *Boléro de Concert* par Pujol, sont quatre charmantes productions qui vont prendre rang parmi les meilleures de l'époque.

La belle *Valse de Concert*, de J. Wienawski, sans être d'une excessive difficulté, demande néanmoins déjà une main exercée. C'est un morceau brillant où l'auteur a su déployer, avec une rare fécondité d'inspiration, les modulations les plus neuves et les plus variées.

M. Alfred Quidant a composé deux quadrilles intitulés : *la Marquise de Pompadour*, et *l'Hôtel de l'Ortie*, dont le succès croissant atteste chaque jour le mérite de cet auteur, justement apprécié de tout le public musicien.

Paie tes dettes, polka d'Arban; *l'Ondine*, mazurka de Bernardel; *Aux Abois*, autre mazurka de Cœdès, sont trois morceaux remplis de verve et de légèreté.

Une charmante valse de Ménière, ayant pour titre *Souvenir de Bougival*, est certainement une réminiscence des harmonies dont la nature est prodigue dans ce site à la fois poétique et gai.

M. Jules Ward, ce jeune compositeur plein d'avenir, déjà favorablement connu par des publications plus sérieuses, vient de composer aussi une valse, *les Filles de Morven*, où l'on retrouve les bonnes traditions de l'art sévère, si souvent exclues de la musique légère. Mais ce n'est pas là que doivent tendre les efforts de cet artiste; il s'est élevé trop haut sur l'échelle de la science musicale pour s'enfermer dans le cercle étroit de la musique des salons. C'est à l'Opéra-Comique que doit être sa place, et c'est sur une œuvre digne de lui que nous voulons le juger.

Souvenir du Breuil, encore une jolie valse de Viguier,

c mplète le tableau des nouveautés que publie ce mois-ci la maison Girod.

L'éditeur Paté ajoute, en outre, à nos catalogues, un cahier d'*Études primaires*, pour les petites mains, devant servir d'introduction aux études des grands maîtres, par P. Valentin. Cet ouvrage, écrit avec l'intelligence d'un professeur qui a scrupuleusement observé cette première phase de l'enseignement du piano, est appelé à occuper une place honorable dans le nombre assez restreint des bons recueils élémentaires.

La Reconnaissance, par M. Wagner, et *le Bien de ceux qui n'ont rien*, par Mme Perronnet, sont deux romances dont le sentiment simple et vrai se joint à la moralité des paroles.

Une gracieuse chansonnette de Ploosen, intitulée *Je ne le ferai plus*, trouvera plus d'un amateur qui saura apprécier la verve de bon aloi qui la distingue.

Nous allions oublier de signaler deux quadrilles gais et brillants : l'un, de M. Vernoy, *les Pipelets d'un propriétaire;* l'autre, de M. Migette, *les Lanciers de la reine Blanche*, auquel nous prédisons une vogue semblable à celle de ses devanciers.

L'éditeur Cartereau nous fait savoir qu'il publie, en ce moment, sous le titre de *la Guirlande mélodique*, une collection composée de six morceaux faciles, par M. Charette, dont les motifs très-chantants sont empreints d'une véritable originalité.

Les trois premiers numéros déjà parus sont ainsi désignés : N° 1. *Arabesque;* n° 2, *Au clair de la Lune;* n° 3, *les Chasseresses*, rondo. Les trois derniers, qui sont sous presse, seront mis, aussitôt leur publication, à la disposition de nos abonnées.

M. L.

Barkouf.—Reprise de Guillaume Tell.—Le Théâtre-Italien. — Messe de Noël à Saint-Eustache. — Professeurs et compositeurs.

Parmi les choses que le flot du temps menace d'engloutir, il en est une qui, malheureusement, ne reste plus chez nous qu'à l'état de tradition presque oubliée, c'est la musique simple des grands maîtres. Dieu nous garde de formuler un blâme, quand c'est un regret seul que nous voulons exprimer! Mais, à ce regret, se rattache tout un petit poème d'impressions jeunes et heureuses; or, dans mon temps, chères lectrices, on aimait, au moins autant qu'aujourd'hui, le vrai beau ou le vrai bon. Non, nous ne professons pas le culte obstiné des ruines, quoique dans chaque moellon qui tombe se trouve un brin de mousse qui nous rappelle le printemps; les archéologues de l'art pourront gémir des envahissements du génie moderne et des mutilations dont il s'est rendu complice, sans craindre de rencontrer en nous un adversaire redoutable. Il y a longtemps, hélas! que nous avons croisé notre plume d'oie contre l'archet des régénérateurs. Nous n'étions pas de force pour lutter avec cette jeune pléiade d'artistes qui veut tout refaire, tout inventer et tout produire. Il a fallu baisser pavillon, de peur d'être classé entre l'huître et le bonnetier, dans le règne zoologique. On nous accusait de préférer la friperie mythologique et la houlette pastorale de l'ancien temps aux combinaisons savantes de la mode actuelle. Sédaine, Dalayrac, Grétry, nous disait-on, usés, rococo, fossiles! et l'on nous montrait ironiquement l'avalanche de chefs-d'œuvre sous laquelle ces vieux pionniers de l'art sont ensevelis à jamais. A coup sûr, il y a du vrai, beaucoup de vrai, dans l'opinion de ceux qui prétendent que les importants progrès de la musique moderne placent bien loin de nos grands maîtres les compositeurs d'autrefois. La science de l'harmonie et l'orchestration ont acquis des proportions immenses, et nulle œuvre ancienne, à quelque élévation qu'elle ait su atteindre, ne peut se comparer aux travaux gigantesques accomplis par les généraux de notre armée de musiciens. Mais en même temps qu'on a conquis la science on a perdu la grâce et le naturel. La musique n'est plus une imitation des harmonies de la nature, de l'oiseau qui chante, de la source qui murmure, de la vague qui gémit, du tonnerre qui gronde, c'est un bruit épouvantable parfaitement rhythmé, exactement d'accord, comme on doit en entendre dans le séjour de Satan, quand les diables qui composent son orchestre exécutent le *chant des âmes arrachées au ciel.*

L'art mécanique a nui à l'inspiration, le problème de la difficulté vaincue a détrôné le charme de la naïveté, et nous voyons avec peine que les compositeurs de second ordre, s'imaginant entrer tout droit dans les sphères radieuses où brilleront à jamais Rossini et Meyerbeer, multiplient les croches, entassent les doubles croches, et dotent nos théâtres lyriques de charivaris qu'avec la meilleure volonté possible, on ne peut accepter pour de la musique. Les librettistes, obligés de se soumettre à cette méthode infernale, inventent les fables les plus bizarres et souvent les plus immorales, au lieu de nous peindre les scènes de la vie vraie ou de créer de gracieuses fictions. Bon Dieu! où vont-ils chercher tant de difficultés, tant de tapage, ces apôtres de l'impossible, quand, en sortant de leur logis, sur le pavé de la rue, ou dans le sentier du bois, un enfant qui sourit, une jeune fille qui chante, la brise qui souffle, le soleil qui brille, pourraient leur inspirer mille sujets attendrissants! Inclinons-nous devant M. Gounod, le grand artiste, le maître simple, le génie sérieux, qui, ne s'acrifiant rien à la mode du jour, sait remuer le cœur avec des mélodies pénétrantes ou réjouir l'esprit avec sa verve intarissable, tout en traversant, d'un pas ferme et victorieux, les chemins les plus arides de la science. Comment la critique ne s'en prend-elle pas un peu à messieurs les directeurs de théâtre, qui chaque jour ornent leur répertoire de pièces bonnes tout au plus à égayer les badauds de la foire? Ces restaurateurs du public parisien doivent-ils lui servir du lapin quand il a payé pour manger du lièvre? Cette fois, c'est pire que le gibier de bois et le gibier de basse-cour qu'offre à son estomac affamé le directeur de l'Opéra-Comique. C'est, ma foi, bien du chien, du véritable chien, animal d'une digestion impossible, de quelque sauce poivrée que l'assaisonne M. Offenbach, pour en faire avaler la mauvaise chair. Que dirons-nous de *Barkouf*, cet épais morceau coupé en trois tranches, dont la gastronomie dilettante se pourléchait d'avance les barbes? Rien, non vraiment rien, sinon que dans ce beau local, tout tapissé d'or et de soie, qu'on appelle la salle Favart, le marmiton de la gargotte voisine a rempli, pour un jour, l'emploi de cuisinier en chef. O Vatel de l'archet, comment ne t'es-tu pas percé le cœur?

Nous avons assisté, au Théâtre impérial de Musique, à la reprise de *Guillaume Tell*, ce chef-d'œuvre de Rossini si rarement bien chanté. On y a vivement applaudi mademoiselle Carlotta Marchisio, dont la grâce, le talent et le style admirable n'ont point été effacés par le souvenir de mesdames Dorus et Nau, les deux seules interprètes remarquables de la *Mathilde* du grand maître italien. Quant à Morelli, quoiqu'il nous ait paru avoir rapporté, de ses longs voyages, sa belle voix et sa grande méthode, il était tellement ému devant le public imposant qui remplissait la salle, qu'il semblait embarrassé, contraint, et par conséquent dans l'impossibilité de faire valoir tous ses moyens. Il est à croire qu'aux représentations suivantes, il a retrouvé la verve et l'ampleur qui lui manquaient de prime abord.—Le Théâtre-Italien a donné une œuvre nouvelle de Verdi, *un Ballo in maschera*, qui n'est autre chose que *Gustave III ou le Bal masqué*. Ce poème, de M. Scribe, avait été traduit, en 1858, pour le théâtre San-Carlo. La censure napolitaine n'ayant pas autorisé la représentation sans de nombreuses coupures, il fallut, en quelque sorte, changer le livret. La pièce fut jouée à Rome, où elle ne produisit pas l'effet qu'on devait en attendre, quoique, selon beaucoup de dilettanti, elle soit à la hauteur d'*il Trovatore* et de *Rigoletto*. Les rôles sont joués, à Paris, par Mario et Graziani, mesdames Alboni, Penco et Marie Battu.

On a exécuté, le jour de Noël, à Saint-Eustache, la quatrième messe à grand orchestre de Charles Manry. Cette œuvre n'est pas nouvelle pour les dillettanti qui l'ont entendue à Saint-Roch, au printemps dernier. La deuxième audition a pleinement confirmé l'excellent effet produit par la première. Parmi les morceaux les plus remarqués, nous citerons : le *Gloria*, le *Credo*, le *Kyrie*, le *Crucifixus*, l'*O Salutaris*, qui est traité magistralement, et *le Laudate*, dont le style est plein de sentiment et d'élévation.

— M. Antonin Guillot de Sainbris, l'éminent professeur de chant, vient de faire paraître, dans les magasins du Ménestrel, deux compositions d'un mérite incontestable. Sur un sonnet de M. Louis Veuillot, empreint d'un sentiment délicat et profond, M. de Sainbris a fait une mélodie d'un charme inexprimable, dont le style est bien supérieur à celui des romances qui retentissent dans les concerts. Sur une autre poésie, due à la plume de M. Scribe, et intitulée *Hiver et Printemps*, le célèbre professeur a brodé des modulations où l'on retrouve l'harmonie sévère et la grâce pénétrante d'un maître véritable. Ce morceau est chanté par le ténor Michot, élève de M. de Sainbris. — Nos abonnées auront sans doute remarqué, parmi les morceaux contenus dans notre dernier album, un *scherzo* de M. Emile Albert, jeune artiste plein de talent, dont les compositions justement appréciées méritent toute leur attention.

Nous terminerons notre revue de la musique en appelant l'attention de nos abonnées sur les cours que vient d'ouvrir M. Camille Stamaty, à l'usage des jeunes personnes qui se destinent à la carrière *artistique* et *professorale*. Ce consciencieux et habile professeur a, depuis longtemps déjà, donné la mesure de son mérite par les excellents élèves qu'il a formés. La réputation de moralité qu'il a su établir autour de son nom, jointe à son talent et à sa persévérance, lui est une garantie sérieuse de la préférence que lui accorderont les mères de famille pour l'éducation musicale de leurs filles.

Dans chacun de ses cours, les travaux seront alternativement *individuels* et *collectifs*. Ils embrasseront tous les genres de musique, ancienne et moderne, en se fondant sur une étude approfondie du mécanisme.

Des épreuves trimestrielles serviront à constater les progrès des élèves; et, à la fin de l'année scolaire, il sera décerné des récompenses aux plus méritants : deux choses qui ne peuvent que concourir à exciter l'émulation.

Les cours dureront du 1er novembre au 1er août, et auront lieu deux fois par semaine, dans les salons de MM. Pleyel et Wolff, 95, rue de Richelieu.

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

PRÉPARATION DE DIVERSES TISANES.

Tisane rafraîchissante. — Orge et chiendent, 30 grammes pour un litre d'eau. On la prépare par décoction, et on jette la première eau. Sirop de guimauve pour la sucrer.

Tisane pectorale. — Dattes, jujubes, raisins de Corinthe, figues, de chaque substance 15 grammes pour 1 litre d'eau. On la prépare par décoction. Les fruits qu'on y emploie suffisent pour la sucrer convenablement.

Tisane béchique ou *contre la toux.* — Fleurs de mauve, de guimauve, de coquelicots, de tussilage, de chacune 4 grammes pour 1 litre d'eau. On la prépare par infusion. On la sucre avec du sirop de gomme.

Tisane astringente. — Riz, 8 grammes pour 1 litre d'eau. On la prépare par décoction. Sirop de coings pour la sucrer. (*Livre des Ménages.*)

Correspondance

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE II. — 1 et 2, Parure parisienne — 3, Écusson avec M. — 4, R. S. — 5, E. G. — 6, Entre-deux — 7 et 8, Parure à broder sur toile — 9, T. S. — 10, Bande pour objet de layette ou de trousseau — 11 et 12, Dessin de gilet d'homme — 13, R. G., enlacés — 14, C. R. L., avec couronne — 15, Mouchoir élégant — 16, Écusson avec U. O. — 17, Guirlande pour objet de layette ou de trousseau — 18, A. D. — 19, J. R., avec couronne — 20, M. B. — 21, Mouchoir avec gerbe — 22, I. T., avec couronne — 23, T. L. — 24, M. B. — 25, L. C. — 26, E. M., enlacés — 27, Plastron pour robe de mousseline — 28, W. S., enlacés, dans un petit écusson — 29, L. O. F., dans un écusson — 30, Semé.

COTÉ DES PATRONS.

31, Entre-deux — 32 à 38 *bis*, Chemisette zouave — 39 à 41, Bretelle suissesse — 42, Manche de robe — 43 à 46, Bouquet de boutons de roses — 47, Ovale destiné au porte-cigares du mois dernier — 48 à 50, Petit chausson au crochet tunisien — 51 à 55, Nouveau porte-jupe — 56, Ornement d'église. — 57 et 58, Pèlerine au crochet (voir les modes).

Jeanne à Florence.

Ta lettre, ma chère Florence, m'a causé une vive joie en mettant fin aux inquiétudes que je commençais à concevoir à ton endroit; ton silence a duré si longtemps! Grâce à Dieu, les difficultés d'un grand voyage, les embarras d'une installation, t'ont seuls empêchée d'écrire.

Ah! comme je comprends bien le besoin qu'éprouvait cette noble et sainte femme — qui s'est, en ce monde, appelée Mme Swetchine — de répandre sa joie au dehors et de la traduire par des actes. C'est elle qui s'était fait une loi d'adopter une famille pauvre chaque fois que le bonheur visitait sa maison, et de donner à ses protégés une appellation qui rappelât l'événement à l'occasion duquel l'adoption avait eu lieu. C'est ainsi qu'un ménage d'ouvriers malheureux fut, par elle, baptisé du nom de *la paix*, le jour où cessa, entre la France et la Russie, la guerre qui attristait son grand cœur.

Autrefois, dans le temps où nous ne nous quittions point, où tout était commun entre nous, nous aimions à rapporter de nos voyages, de nos promenades à travers champs, une fleur, une feuille ou seulement un brin d'herbe que nous déposions, avec une date, sur notre album de souvenirs.

Et quand venait l'hiver, notre plus chère distraction était d'ouvrir l'album et d'évoquer ces journées de soleil où nous avions goûté le bonheur si complet d'admirer ensemble une belle nature.

Qu'il est bien mieux d'écrire sur des pages vivantes, dans le cœur de ceux qui souffrent, le souvenir des bienfaits de Dieu et de les perpétuer ainsi au profit du pauvre! Quand viennent les jours d'hiver, et de peines et d'épreuves, quelle consolation de retrouver dans le bien accompli, le reflet des jours de bonheur!

La fleur qu'un rayon de soleil a caressée ne garde point pour elle son parfum, mais embaume aussitôt le gazon qui l'entoure. C'est pourquoi ta petite Jeanne, tout épanouie des bonnes nouvelles qu'elle venait de recevoir, est allée les porter à une amie qui t'aime bien et qui devait en être réjouie à son tour.

Et de cette visite elle a rapporté deux choses: la joie d'avoir fait plaisir et aussi un trait qui t'aurait ravie si tu avais pu, comme elle, le recueillir d'une bouche aimable et tout éloquente.

Si j'étais en Chine, où l'on professe pour le beau, — ce qu'on est convenu d'appeler beau, — un culte si profond, que celui-là est condamné à des peines sévères et quelquefois cruelles, qui se permet d'interpréter, en l'altérant, un chef-d'œuvre quelconque, je ne me risquerais pas à rapporter, tant bien que mal, le joli trait en question.

Mais le Céleste-Empire est loin, et notre amie plus indulgente que les mandarins. J'entre donc, sans crainte, dans le cœur de mon récit.

Le 23 décembre dernier, un chef de division, dans l'une de nos grandes administrations, recevait, avec une lettre dont l'auteur désirait garder *la nonime* (lis l'anonyme), un paquet ficelé, cacheté, contenant six livres de bougie.

Monsieur X., à qui ce moyen de corruption parut assez nouveau, demeura un instant perplexe, cherchant l'emploi des bougies dont il tenait particulièrement à se débarrasser.

L'idée lui vint de les envoyer aux petites sœurs des pauvres qui savent si bien tirer parti de toutes choses; il écrivit aussitôt à leur maison, les priant de faire passer à son cabinet.

Dès le lendemain, deux d'entre elles se présentaient, et M. X. leur remettait son offrande, s'excusant de les avoir dérangées pour si peu.

— Ah! monsieur, dit alors sœur Camille, vous ne savez pas de quel embarras vous nous tirez, et la joie que vous allez causer parmi nous! La Noël approche, et, depuis bien des jours, nous travaillons à orner notre petite chapelle; mais nous n'avions pas de cierges, et

notre bourse est bien trop pauvre pour subvenir aux frais d'un luminaire digne de ce beau jour.

Et voilà que Dieu vous inspire la bonne pensée de venir au secours de notre dénuement. Ah! ce n'est pas étonnant, nous l'avons tant prié! »

N'est-ce pas joli, Florence, et, comme la petite sœur, ne devons-nous pas reconnaître en tout ceci le doigt de celui qui ne laissa jamais sans récompense un acte de foi sorti du cœur?

Mais suffit-il de te raconter des histoires? il faut aussi répondre à tes questions.

Qu'a-t-on fait à Paris pendant le mois de janvier?

Ma chère amie, en dehors des visites, on s'est occupé exclusivement, à très-peu d'exceptions près, de deux choses : patins et poissons rouges.

Le lac du bois de Boulogne était le rendez-vous général; à toute heure du jour, une triple haie de curieux bordait le lac transformé en un grand miroir sur lequel se livraient, à des évolutions variées, une légion de patineurs dont les faux pas excitaient, à un haut degré, l'hilarité des galeries.

La critique est aisée, et l'art est difficile.

Plus d'un *gandin*, séduit par l'aisance parfaite et la liberté d'allures que conservaient sur la surface unie, des patineurs expérimentés, et riant tout haut de la maladresse de quelque novice, descendait dans l'arène et se voyait bientôt à son tour hué, sifflé, contraint de regagner la terre ferme.

Ce spectacle aurait eu plus d'amateurs si le thermomètre n'eût marqué dix degrés au-dessous de zéro, c'est-à-dire une température que ne bravent guère les nez délicats qui n'aiment point à passer du blanc au violet foncé.

Ceux-là — les propriétaires desdits appendices — restaient paisiblement au coin de leur feu, en société de leurs poissons, ce qui ne doit point t'étonner puisque j'ai eu l'honneur de t'annoncer tout à l'heure la vogue dont jouissent depuis peu les dorades : elles ont été l'étrenne à la mode; salon, boudoir, chambrette de jeune fille, tous les réduits leur ont été ouverts; à elles, les places d'honneur; pour elles, les attentions fines, les soins délicats; c'est à croire que les dieux les ont prises sous leur protection spéciale. Qui sait? peut-être que les petits poissons qui, de leurs gros yeux ne voient pas beaucoup de choses, mais les voient bien, auront, avant nous, connu l'approche d'un rude hiver, et se seront réunis pour présenter, au génie conservateur de l'espèce, une pétition conçue en ces termes :

« Génie de nos pères, nous allons mourir si tu ne nous secours en ce puissant danger : déjà s'approchent les murailles de glace, qui, comme la pierre d'un sépulcre, vont fermer nos demeures : ne permets pas que nous périssions tous, aie pitié de notre postérité; prends nos enfants et mets les en sûreté. »

Ils dirent, et le génie, d'un coup de baguette, comme aurait fait Robert Houdin, fit passer les petits poissons du sein des ondes dans ces globes de cristal, qui, le 1er janvier, se sont débités par milliers.

Comprends-tu maintenant, Florence, l'intérêt dont ces petits exilés sont partout l'objet, et l'attraction mystérieuse qu'exerce la vue d'un poisson rouge?

Le mien — je t'ai dit que tout le monde en possédait au moins un — est d'une vivacité charmante; ses écailles brillent au soleil comme de l'or; les fines nageoires dont j'admire à la loupe les moindres détails, quand il me fait l'honneur de demeurer en repos, semblent des mains d'une délicatesse extrême qui le portent en tous sens. Tantôt il demeure immobile au milieu du globe, et tantôt se précipite au fond; puis, d'un seul bond, remonte à la surface, et, par un prodige d'équilibre, se tient perpendiculaire; parfois, dans une course rapide, il a l'air de poursuivre une proie qui échappe à mes regards; puis, après des évolutions fatigantes, il s'arrête court : est-il vainqueur? ou bien cherche-t-il de nouveaux moyens de tomber sur l'ennemi?

Tu n'en sais rien, ni moi non plus, hélas! puisque ce n'est pas sans raison que ses pareils ont été appelés par un poète au langage *précieux* de *rapides muets*.

Ah! s'il avait le don de la parole, comme nous bavarderions!

Ne te moque pas, car son intérêt autant que mon plaisir m'inspire ce vœu : si tu savais quelle inquiétude est la mienne quand je le vois ouvrir sa bouche rosée; est-ce la faim ou seulement le besoin de respirer plus largement?

Et quand il vient, de ses nageoires de devant, frapper les parois du vase, je me demande avec anxiété s'il n'est point trop à l'étroit dans ce réduit....

Voyons, ne t'impatiente pas, ma bonne Florence, car j'ai fini, et surtout ne me ferme pas la bouche si tu veux apprendre une nouvelle qui te causera un sensible plaisir : c'est que bientôt, tu ne te fatigueras plus les yeux à raccommoder tes bas. Un excellent papa, touché des peines que prenait, chaque soir, sa fille aînée chargée de faire des reprises aux bas de toute la famille, vient d'imaginer un nouveau système qui n'assure pas précisément le bas contre l'usure, mais permet de remplacer le bout de pied et le talon usés, par un autre talon et un autre bout de pied, qui se rattachent au corps du bas de la façon la plus ingénieuse.

Embrasse-moi vite pour cette bonne nouvelle, et prends possession du charmant bouquet que t'avait annoncé la petite correspondance de janvier; il te prouvera, une fois de plus, avec quel goût M. Dupuy sait choisir et faire revivre sur le papier les fleurs les plus fraîches et les plus parfumées.

COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, PARURE PARISIENNE à broder sur mousseline au plumetis et point de sable avec jours, ou bien au feston et broderie à la minute. Dans ce dernier cas, on fera au feston la rosace; et les fleurettes, à la minute.

3, ECUSSON, broderie à la minute ou plumetis et point de sable, avec *M*, anglaise, plumetis.

4, *R. S.*, anglaise, plumetis.

5, *E. G.*, anglaise, plumetis.

6, ENTRE-DEUX, plumetis, ou feston léger et broderie à la minute.

7 et 8, PARURE à broder sur toile, plumetis. — Le col, qui est droit comme les cols d'homme, peut être diminué pour fillette : il suffit de faire un pli au milieu du patron, avant de le dessiner sur étoffe.

9, *T, S.*, anglaise, plumetis.

10, BANDE pour objet de layette ou de trousseau, jupon, pantalon, robe d'enfant, etc.; plumetis et point de sable, ou bien broderie anglaise.

11 et 12, Dessin de gilet d'homme, à broder au passé ou au point de chaînette sur satin, casimir ou piqué. La guirlande doit être posée sur chaque côté du gilet comme elle l'est sur la planche; mais la poche (n° 12) doit trouver sa place à peu près à la hauteur du n° 13.

13, *R. G.* enlacés; anglaise, plumetis.

14, *C. R. L.* gothique, avec couronne de comte, plumetis.

15, Mouchoir élégant, avec écusson et B, romaine, plumetis et point de sable ou point de chaînette. Entre les deux guirlandes, doit être posé un entre-deux de valencienne.

Ce mouchoir peut être rendu très-simple, en supprimant la broderie du bord et l'entre-deux, et ne faisant que la petite guirlande au-dessus de l'ourlet.

16, Ecusson avec *U. O.*, romaine, plumetis.

17, Guirlande pour objet de layette ou de trousseau; plumetis et point de sable.

18, *A. D.*, pour taie d'oreiller; grande romaine, feston.

19, *J. R.*, gothique, avec couronne; plumetis.

20, *M. B.*, romaine, plumetis.

21, Mouchoir avec gerbe, plumetis.

22, *J. C.*, gothique fleurie, avec couronne; plumetis et feston.

23, *T. L.*, petite gothique, plumetis.

24, *M. B.*, anglaise, feston.

25, *L. C.*, romaine, plumetis.

26, *E. M.* enlacés; romaine et anglaise, plumetis.

27, Plastron pour robe de mousseline, plumetis, point de sable et jours.

A ce plastron, se rattache le corsage qu'on fait à la vierge. Les manches bouillonnées se terminent par une garniture pour laquelle on peut se servir du même dessin.

Ce dessin serait également fort joli pour une guimpe qu'on rendrait plus ou moins montante en diminuant à volonté la longueur du plastron.

28, *W. S.* enlacés dans un petit écusson; anglaise, plumetis.

29, *L. O. F.*, anglaise, dans un écusson; plumetis et feston.

30, Semé, plumetis et point de sable, pour fond de bonnet ou manches de mousseline.

Les mêmes motifs doivent être répétés plusieurs fois, bien entendu.

COTÉ DES PATRONS.

31, Entre-deux, plumetis ou broderie anglaise.

32 à 38 *bis*, Chemisette zouave.

32, Devant.

33, Dos.

34, Manche.

35, Poignet du haut de la manche.

36, Poignet du bas.

37, Revers dudit poignet.

38, Col.

38 *bis*, Croquis de la chemisette, sur le devant de laquelle on peut ajouter des plis, et qui se met sous une veste zouave.

Elle se fait en percale ou en nansouk. On ajoute une ceinture dans le bas, sur laquelle le dos se coud à plat, tandis que le devant doit être froncé, comme l'indique le patron.

39 à 41, Bretelle suissesse en velours noir.

39, Épaulette.

40, Devant (le même patron sert pour le dos).

41, Croquis de la bretelle.

Les velours doivent être croisés comme l'indiquent les numéros 39 et 40, et le devant, ainsi que le dos, se rattache à la bretelle, par un surjet, à l'endroit des lettres de repère.

Pour petite fille, on prend un velours plus étroit et l'on diminue le devant et les épaulettes.

Cette bretelle se met sur une robe de taffetas, dont le corsage est décolleté; on peut ajouter à la toilette une chemisette plissée.

Le patron de la chemisette zouave peut servir, à la condition de tailler le bas du devant droit comme le dos, et non arrondi comme celui de la chemisette zouave qui doit retomber en bouffant.

Sur une robe blanche, on pourrait faire la bretelle en rubans de couleur rose ou bleue.

42, Manche de robe. La place nous manque pour donner le corsage, qui ne diffère point, au reste, de ceux que nous avons donnés. Il est plat et montant, boutonné devant.

Cette manche a deux plis, sur lesquels on pose un nœud de rubans ou de velours ou bien un chou.

43 à 46, Bouquet de boutons de rose.

Ces boutons se font, comme les violettes, en faveur, d'une autre couleur seulement, rose bien entendu.

Pour un bouton, il faut vingt centimètres de faveur qu'on fronce en faisant avec du cordonnet de soie rose des zigzags comme ceux du numéro 43.

Après avoir serré le cordonnet, on obtient l'effet produit au numéro 44.

On roule alors les dents sur elles-mêmes pour obtenir le bouton numéro 45.

On entoure le bouton de quelques brins de mousse ou de petites feuilles, et on le coud sur un rond de percaline verte qu'on a rempli de ouate pour former une boule.

Il faut de 20 à 30 boutons pour un petit bouquet.

La percaline recouverte de boutons de rose doit être entourée de feuilles de roses.

Le mélange de violettes et de boutons est d'un joli effet.

On peut placer aussi une touffe de boutons au milieu d'un bouquet de violettes, ou bien recouvrir de violettes à peu près la moitié du bouquet, ajouter un rang de boutons, et finir avec des violettes.

Nous avons déjà indiqué le moyen de faire les bouquets de violette.

Pour que l'illusion soit parfaite, on peut répandre quelques gouttes d'essence de rose sur la ouate qui forme la boule.

Le n° 46 est le bouquet monté.

47, Ovale destiné au porte-cigares dont le croquis a été donné le mois dernier (n° 72).

Cet ovale se taille en canevas, et doit être recouvert d'un petit treillage rustique en cuir qu'on trouvera tout préparé chez madame Legras (350, rue Saint-Honoré), et qui est en harmonie avec le pied rustique du porte-cigares.

Ce treillage doit être fixé sur le canevas par quelques points en fil de même couleur.

Les losanges formés par le treillage peuvent être remplis en tapisserie, au point de marque; par-dessus, on pourrait faire au milieu, en chenille noire ou de

couleur, une petite croix ou une rosette qui formerait relief.

Ou bien, pour que ce petit objet ait un air aussi printanier que rustique, on ferait, au milieu de chaque losange, une pâquerette entourée de mousse.

Pour cela, on prend de la laine verte, une aiguille à laine ordinaire qu'on enfile; puis on pique la laine dans le canevas comme pour le point ordinaire; seulement, au lieu de tirer la laine en dessous jusqu'à ce que le point soit plat, on la laisse former une petite boucle.

Quand on a, de cette façon, rempli le losange, on chiffonne un peu la mousse, avec le bout de l'aiguille, pour la rendre plus naturelle.

Puis, au milieu du losange, avec de la laine blanche, on fait une pâquerette de la manière suivante: d'abord une petite croix, en piquant son aiguille au milieu du losange, et la piquant ensuite en haut, en bas, à droite, à gauche. Entre ces quatre points, on en fait d'autres, et l'on obtient ainsi une fleurette au milieu de laquelle on simule un cœur, en faisant quelques petits nœuds en laine jaune.

La mousse sera plus naturelle encore, si on prend une laine nuancée, mélangée de couleur *bois*.

48 à 50, Chausson au crochet tunisien. Ce crochet, que tout le monde sait faire et que nos abonnées ignorantes sur ce point apprendront de madame Legras.

Le n° 48, est le chausson.

Le n° 49, la dentelle qui borde le haut.

Le n° 50, le chausson monté.

Faites 50 mailles.

Puis 5 rangs de nattes unies.

Au 6ᵉ tour, 21 mailles unies, 1 diminution (c'est-à-dire qu'on passe par-dessus une maille), 4 mailles unies, 1 diminution, et finir par 21 mailles.

Continuer en faisant à chaque aiguille 2 diminutions aux mêmes endroits, en allant et en revenant.

Quand il n'y a plus que 20 mailles, faire 5 nattes unies, et fermer par une couture.

Autour, faire la petite dentelle indiquée au n° 49 et passer, comme on le voit au n° 50, un cordon destiné à serrer le chausson à volonté.

51 à 55, Nouveau porte-jupe dont la confection est aussi simple que l'emploi en est utile.

Il se compose, ainsi que l'indique les nᵒˢ 51 et 52, d'une ceinture à laquelle sont rattachées, à droite et à gauche, à l'endroit des hanches, de grandes boucles dans lesquelles on entre, de chaque côté, la robe, qui se trouve ainsi relevée à la Pompadour (n° 54).

La ceinture doit avoir 1 mètre de long, et chaque boucle 1 mètre 20.

Un ruban, ou plus simplement, le lacet de laine dont on se sert pour border les robes, est fort convenable pour cet usage.

Si on veut rendre le porte-jupe plus élégant, on le fera en velours, lui donnant la disposition indiquée au n° 53, dont l'effet général est marqué au n° 55.

56, Disposition du motif en tapisserie donné le mois dernier, et destiné à un ornement d'église.

57 et 58, Pèlerine au tricot. — Voir aux Modes.

Modes.

L'hiver est rude, mes chères enfants; je vous conseille donc, tout d'abord, de vous bien couvrir et de mettre sous vos manteaux, si vous ne l'avez déjà, la pèlerine au tricot, dont vous verrez le croquis sur la planche, et qui se trouve chez Aucoc (6, rue de la Paix).

Puis, comme nous sommes en carnaval, c'est-à-dire dans la saison où l'on danse, je vais vous donner quelques détails sur ce que j'ai vu de joli en fait de toilettes et de coiffures.

Chez Virginie Vasseur, pour jeunes filles, des robes de tulle ou de tarlatane, presque entièrement bouillonnées, et sur les corsages beaucoup de ceintures suissesses en velours.

Dans les cheveux, des bourrelets de fleurs ou de feuillages qui se posent sur le milieu de la tête, assez en avant, et vont se perdre dans les bandeaux, de chaque côté.

Pour soirées, des robes en gaze de soie ou en taffetas, et sur les corsages plats, décolletés et à ceinture, des draperies mi-partie en tulle et mi-partie en velours, bordées de bouclettes en velours.

Pour fillettes, le corsage décolleté, avec chemisette plissée et bretelles en velours comme celles de la planche, est toujours ce qu'il y a de mieux.

Il en est de même pour petites filles. A celles-ci on fait beaucoup de robes de taffetas garnies de trois volants faisant le tour de la jupe et de trois autres formant tunique.

Voici une toilette du dernier bal des Tuileries: Robe de taffetas vert, recouverte d'une tunique en dentelle. Corsage également orné de dentelles. La garniture de fleurs (de la maison Beaussier, 43, rue Richelieu) se composait de deux bouquets d'épaules, un de corsage et trois autres disposés en biais sur la jupe. La coiffure était ronde, très-élevée devant, et était formée, de même que le reste de la garniture, de roses des haies cerise, de mûres d'or et de fruits noirs avec paillettes d'or, disposés en ombrelles.

L'ensemble de cette toilette de jeune femme était aussi riche que de bon goût.

Pour les robes de bal, de soirées ou de ville, et aussi pour les confections, je vous recommande une charmante et bien utile nouveauté; ce sont des garnitures en gaze, taffetas, satin ou velours, gaufrées d'après un nouveau système, les unes garnies de petites dentelles, les autres brodées au point de chaînetté. Je vous engage à voir chez M. Desterbecq (1, rue J.-Jacques-Rousseau), ces nouvelles garnitures qui sortent complètement de ce qui a été fait en ce genre, et qui vous procureront une grande économie de temps, de peine, sans parler de l'économie pécuniaire.

Dans la même maison, vous verrez une foule d'ornements de robe qui ne coûtent d'autre travail que celui de les appliquer sur le corsage, les manches et le devant de la jupe: choux, rosaces, fleurettes, étoiles, bouffettes, etc., qui sont assortis aux rubans-garnitures.

Pour vos mantelets de cet été, rien ne sera si commode que les ruches toutes faites dont les dispositions sont fort variées, et qui sont indéplissables.

Les chapeaux n'ont point, à cette heure, de caractère bien tranché; en voici pourtant deux que nous avons remarqués chez Mˡˡᵉ Tarot (40, rue Sainte-Anne), et qui nous ont paru fort distingués, comme toutes les modes de cette maison:

1° Un chapeau en tulle brodé blanc, avec un tout petit liséré au bord de la passe; le bavolet en velours



Laugé. A. Portier.

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

29e année Février 1861 N° II.

bluet clair; la garniture consiste en une grosse ruche de velours, très-diminuée des côtés, posée en travers du côté gauche, et fixée au bord de la passe par un bouquet de roses. L'autre bout de la ruche est retenu, dans le cœur du bavolet, par un nœud de ruban noir n° 5.

2° Un chapeau avec passe froncée en velours; la calotte claire est couverte en tulle brodé noir; le bavolet, en velours sur les côtés, est, au milieu, en tulle brodé, couvert d'une dentelle noire; de la passe froncée sort une haute dentelle également froncée qui retombe sur la calotte; elle est retenue par un nœud de ruban noir n° 5 et une touffe de plumes.

Comme coiffures, mademoiselle Tarot en a fait une composée de gros tuyaux de blonde blanche, formant carré sur la tête, et de chacun desquels sort une petite branche de muguet d'or qui retombe fort gracieusement sur le front; de côté, une branche de roses et de muguet.

Une corde en velours, tournant autour de la tête; sur le front, une belle agrafe d'or à jour, posée sur du velours rouge; de cette agrafe sort une petite tête de plume.

Pour un dîner, une dentelle noire, coquillée de chaque côté, et retombant à plat sur le nœud de cheveux; presque au milieu du front, on pose une rose et un nœud de ruban noir.

Maintenant que nous avons causé chiffons, laissez-moi aborder un chapitre plus sérieux, remettant au au mois prochain de longs détails sur les toilettes d'enfant.

Buffon a dit quelque part : « Les *corps* que l'on fait porter aux filles dans leur jeunesse, causent plus d'incommodités et d'infirmités qu'ils n'en préviennent.»

Ces *corps*, qui prêtaient à la taille des femmes cette raideur que nous retrouvons dans tous les portraits du temps, étaient donc en parfait désaccord avec les lois de l'hygiène et de la grâce.

Après que M. de Buffon les eût formellement condamnés, une réforme était imminente. Elle eut lieu, et madame Coutant, dont toutes les grand'mères du faubourg Saint-Germain ont gardé le souvenir, entreprit de substituer au *corps* le *corset*, qui devait, non plus comprimer la taille comme dans un étau, mais la soutenir en lui laissant toute sa souplesse.

Le but ne fut pas atteint dès le premier jour, et ce n'est que depuis quelques années que madame Huot, après avoir recueilli les traditions de madame Coutant, a trouvé, enfin, la *brassière hygiénique*, contre les nombreuses contrefaçons de laquelle je dois vous mettre en garde, et qui réunit vraiment les qualités opposées aux défauts dont se plaignait Buffon.

Il est donc de mon devoir, mes chères enfants, de vous engager, dans l'intérêt de votre santé, compromise souvent par un corset mal fait, à essayer de la petite brassière de madame Huot (14, rue Saint-Florentin), dont vous vous trouverez aussi bien, je l'espère, que je me suis trouvée moi-même.

Et, puisque me voilà sur le chapitre des conseils, et que le soin de vos chevelures n'est pas moins important que celui de vos tailles, je vous rappellerai *la pommade* et *l'eau vivifique* (en dépôt chez Binet, 29, rue Richelieu) qui, non-seulement rendent souples et brillants les cheveux les plus raides, mais aussi les font repousser en abondance après en avoir arrêté la chute.

Enfin, pour empêcher la funeste influence qu'un froid rigoureux exerce à la longue sur le visage et les mains, vous emploierez, avec succès, le *cold-cream* de la maison citée tout à l'heure.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE FILET.

RECTO.

1, Nappe d'autel. Ce joli dessin, si bien approprié à sa destination, doit se broder sur un fond de filet ou se faire au crochet ordinaire.

2, Entre-deux qui pourrait également se faire en tapisserie, et servir pour petits objets, sacs, ménagères, etc.

3, Voile de fauteuil, exécuté au crochet en cordonnet de soie un peu fin, et doublé de taffetas ou de satin faisant transparent, ce dessin serait charmant pour dessus de buvard. En tapisserie, ce serait un beau coussin.

4, et 5, Entre-deux.

6. Entre-deux.

7, Dessin de gibecière, partie du dessus et partie qui rabat, servant à couvrir l'ouverture de la gibecière. Le dessous de cette gibecière se fait simplement en cuir.

8, Alphabet à broder sur des objets en filet, ou bien au point de marque, ou encore en tapisserie.

VERSO.

1, Entre-deux.

2, Dessin pour voile de fauteuil ou tabouret de piano. La dentelle n° 10 est destinée à ce dessin.

3, Entre-deux.

4 et 5, Dentelles pour pelotes, sachet, etc.

6, Dessin de pelote.

7, Serviette a marrons. Aux quatre angles qui se replient on attache une faveur qu'on noue, et qui renferme ainsi les marrons comme dans une boîte.

8, Dessus de sachet ou de boîte à gants.

9 et 10, Dentelles pour garnir des voiles de fauteuil ou d'édredon.

11, Entre-deux.

EXPLICATION DES GRAVURES DE MODES.

GRAVURE COLORIÉE.

Toilette de bal. — Robe de tulle en tarlatane; la moitié de la jupe est recouverte de bouillons disposés en S, séparés par de petits velours et retenus par des choux de distance en distance. — Corsage plat, décolleté, avec berthe ornée d'un bouillon et d'un grand volant bordé de velours; manches courtes formées de deux bouillons. — Ceinture suissesse en velours. — Coiffure mélangée d'or et de feuillage.

Toilette de soirée. — Robe de taffetas; jupe unie, corsage en pointes, décolleté, orné d'une draperie en velours garni de bouclettes de velours et surmonté d'une autre draperie en tulle de la couleur de la robe. — Manches courtes. — Pour coiffure, un bourrelet de velours avec nœuds derrière, et touffe de fleurs sur le côté.

Toilette de petite fille. — Robe de taffetas, garnie de volants formant tablier devant, remontant en tunique de chaque côté, et continuant sur le corsage comme des bretelles, chemisette et manches en mousseline.

GRAVURE NOIRE.

Première toilette. — Robe de soie rayée garnie d'un haut volant taillé de biais. Sur la tête du volant, un velours et une ruche de taffetas semblable à celui de la robe. — Corsage à draperie orné de dentelle, nœud à franges. — Dans les cheveux, torsade et nœud pareil à celui du corsage.

Deuxième toilette.—Robe en taffetas ou en épinglé. — Corsage à pointe. — Manches très-larges à gros plis, avec revers, ornés de glands et d'une petite ruche. — Chapeau de velours avec chou de dentelle posé très-haut sur le côté de la passe.

ÉPHÉMÉRIDES

24 FÉVRIER 1500. — NAISSANCE DE CHARLES-QUINT.

Ce prince, fils de Philippe le Bon, archiduc d'Autriche, et de Jeanne de Castille, appelée la folle, naquit à Gand ; quinze ans après, le 24 février, il fut inauguré comte de Flandres dans la même ville ; ce fut aussi un 24 février de l'an 1525 que la victoire de Pavie lui livra François Iᵉʳ et le rendit l'arbitre des destinées de l'Europe. Le 24 février 1530, le pape Clément VII le couronnait à Boulogne. Après une vie de fatigues, de travaux et de grands succès, le 24 février 1557, il entra au monastère de Yuste, où il mourut le 21 septembre 1558.

Mosaïque

Il est souvent plus court et plus utile de cadrer aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous.

La Bruyère.

Mieux vaut instruire le petit enfant que de lui amasser des richesses.

Maxime bretonne.

Mot de la Charade de Janvier : PRÉ-SAGE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : *La goutte d'eau mine la pierre.*

RÉBUS





Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

29e année Février 1861

N° 11.

CAUSERIE ARTISTIQUE

LES ORIGINES DE L'ART EN ITALIE

Deuxième article.

Fiesole domine Florence de sa montagne presque inaccessible. C'est la ville antique ; c'est la cité des Étrusques. Florence naquit à ses pieds, comme un faubourg où venaient s'établir les marchands et tous ceux que gênait la difficulté des communications avec les cités voisines. Bientôt ce faubourg devint une capitale, et la ville étrusque, perchée sur son rocher, s'isola dans son immobilité.

Encore aujourd'hui, c'est une curiosité de visiter Fiesole, qui a conservé son caractère primitif et où les types gardent un accent tout particulier. La population de Fiesole est, dit-on, formée des descendants des vrais Étrusques, qui, s'alliant entre eux et demeurant fidèles à leur ville natale, y restent la même race depuis les siècles les plus reculés. C'est ainsi que les Transtévères, qui forment à Rome une tribu dans la populace, sont, dit-on, les descendants des anciens Romains.

Jadis l'ascension de Fiesole était une entreprise difficile. On la faisait dans ces charrettes que l'on voit encore dans les campagnes toscanes, et qui sont formées d'un brancard sur lequel montent avec le conducteur quelques privilégiés, quelques aristocrates, *les voyageurs de coupé* en un mot. Sous le brancard est un immense filet, et dans ce filet sont entassés pêle-mêle, comme des ballots sur lesquels on aurait oublié d'écrire *fragile*, les voyageurs de catégorie secondaire, paysans, moines, mendiants, colporteurs, etc. Quelquefois le filet est remplacé par un panier. Ce char de noble tournure est majestueusement traîné par deux grands bœufs blancs. On le retrouve, avec de légères modifications, dans toutes les campagnes italiennes ; à Naples, on le nomme un coricolo.

Ce moyen de locomotion n'est pas, comme vous pouvez croire, mesdemoiselles, très-favorable à la civilisation. Aussi Fiesole devint-elle de siècle en siècle plus déserte et plus démantelée. Ce que voyant, les magistrats de la ville étrusque résolurent de faire faire une route convenable. Pour cela il fallait de l'argent, et ils ne savaient trop sur quoi hypothéquer un emprunt municipal : quelqu'un d'habile proposa, pour ne point obérer le trésor, de faire payer la route par les Florentins et les habitants des villes voisines. Cet avis parut bon, mais il s'agissait de trouver un prétexte et un moyen. « Rien de plus facile, dit le judicieux donneur d'avis : nous sommes, selon la croyance générale, de vrais Étrusques : créons, moyennant finance, une aristocratie étrusque. Vendons des titres de noblesse. Ayons à Fiesole un comptoir de patriciat qui fera remonter son origine au roi Porsenna ; il se trouvera des chalands, n'en doutez pas, et beaucoup ! »

En effet, la route est faite, elle est belle comme tous les travaux exécutés sans parcimonie, et la Toscane regorge de gentilshommes, vicomtes, comtes, ducs, barons, à la noblesse d'origine étrusque.

Toutefois, cette route qui permet de gravir le rocher de Fiesole comme on gravit le mont Cenis, a paru sans doute trop abrupte encore à la civilisation, car elle s'est soigneusement gardée de pénétrer à Fiesole ; les touristes, qui regrettent sans cesse la perte des caractères et des nationalités, qui maudissent les chemins de fer, l'abandon des costumes, etc., ne s'en plaignent pas.

Trois côtés des murs antiques de Fiesole subsistent encore. Ce sont des murs *cyclopéens*, de vrais murs étrusques.

Les murs cyclopéens, mesdemoiselles, sont les plus anciennes constructions qui témoignent du travail humain sur le sol de l'Italie. Ils sont bâtis de pierres, telles que les donne la nature, c'est-à-dire avec toutes leurs formes diverses et tous leurs angles. Les anciens cherchaient parmi ces pierres celles qui, par leur configuration, pouvaient s'emboîter les unes à côté des autres, à peu près comme nous cherchons, pour les emboîter, les pièces d'un jeu de patience ; puis ils les unissaient par un ciment. Ce genre de construction possède une force de cohésion incroyable et bien supérieure encore à celle des murs romains, construits de briques et pierres selon le grand ou le petit appareil, comme je vous l'ai dit dans un article sur le palais des Thermes de Julien qui subsiste encore rue Saint-Jacques, à Paris, à côté du musée de Cluny (1).

(1) Numéro du *Journal des Demoiselles* de mars 1857.

La salle subsistante des Thermes de Julien l'Apostat est bâtie selon le petit appareil, c'est-à dire que les murs sont faits de trois rangs de moellons régulièrement taillés et de trois rangs de briques

Nos ingénieurs modernes se sont inspirés des principes de construction des murs cyclopéens pour l'élévation de tunnels et de viaducs de chemins de fer.

L'origine des murs cyclopéens se perd dans la nuit des temps fabuleux. De là leur nom emprunté aux traditions mythologiques, et approprié à leur aspect gigantesque.

Fiesole possède encore bien d'autres antiquités. Toutes les pierres semblent être les matériaux de monuments qui dataient du roi Porsenna, mieux que les titres de noblesse. Au milieu de ces ruines, s'élève une vieille cathédrale en forme de basilique; et, sur l'emplacement de l'ancienne acropole s'assied le couvent de Saint-Marc, qui semble établi au point culminant de Fiesole comme sur la dernière marche de la terre au ciel.

Il n'est pas rare de voir en Italie le campanile d'un couvent se dresser à la pointe d'un rocher, bien au-dessus des nuages. Le pied de la montagne plonge dans une vallée fertile où fleurissent les orangers et les lauriers; sur le flanc grimpent successivement les oliviers, les châtaigniers, les pins, les chênes verts, puis de petits arbustes rabougris, puis rien. Les pierres nues et grises couronnent le sommet du cône. C'est alors qu'au bout des steppes de pierres un couvent s'élève, se profilant sur le ciel de tous côtés, lançant de plus près ses prières à Dieu, avec le tintement de ses cloches, et regardant de haut les misères, les faiblesses, les impuretés de ce monde.

C'est au couvent de Saint-Marc, à Fiesole, que pria et que peignit, vers 1420, Fra Giovanni Beato Angelico. Il était moine et avait appris d'un autre moine à peindre, pour les missels de son couvent, les madones et des saints en miniature, sur vélin.

Dans tous les couvents, c'était un ordre établi que l'un des frères eût la spécialité de peindre les images, comme d'autres avaient la charge de la copie des manuscrits. Mais Fra Giovanni prit goût à son art; lui aussi, quitta peu à peu les traditions byzantines pour chercher une autre voie. Il vit à Florence les tableaux de Cimabué, de Giotto et ceux de ses élèves; chassé de son couvent par les guerres religieuses du grand schisme qui ravageaient alors l'Italie, il vint au couvent des Dominicains de Foligno, où il resta dix-huit années; puis il habita successivement Rome, Florence et son couvent de Fiesole. Durant sa vie, assez longue, il eut donc l'occasion de voir les monuments de l'art, les antiques et les nouveaux.

Pourtant ce ne fut point à ces monuments qu'il demanda des inspirations, comme le firent les créateurs de l'école romaine; ce ne fut point non plus à la nature, comme le faisaient, d'après Giotto, les fondateurs de l'école florentine. Il ne s'inquiéta pas de rendre le beau plastique, ni la vie; il voulut peindre l'âme sous son voile de chair.

Je me trompe, c'est-à-dire je n'explique pas suffisamment, par cette phrase, le but cherché par Fra Angelico; car ses âmes — il a vraiment peint des âmes, allez plutôt voir son tableau du Louvre, mesdemoiselles, *le Couronnement de la Vierge* et *les Miracles de saint Dominique*—non, ces âmes-là n'on pas de corps, par conséquent pas de chair. Pourtant elles ont une forme, et cette forme est la forme humaine. Mais cette forme est si pure, elle fait si peu penser à l'anatomie, que pourtant elle n'offense pas, qu'il faut la considérer seulement comme un revêtement de l'idée impalpable.

De son éducation de miniaturiste, Fra Giovanni avait conservé la grande pureté des couleurs et un fini précieux. Ses peintures semblent toutes exécutées sur vélin, tant elles ont de transparence et d'éclat. Regardez, mesdemoiselles,— je parle à celles de vous qui habitent Paris, car les autres ne pourront chercher que dans ma description l'idée de l'œuvre de l'Angelico, — regardez, dis-je, ce *Couronnement de la Vierge*, du musée du Louvre, vous verrez que les visages respirent, mais semblent vus dans l'atmosphère céleste; que les étoffes se plissent sans gêne, mais paraissent tissues avec des pétales de fleurs; que les gradins de marbre sur lesquels s'échelonnent ses saints et ses saintes sont faits avec la sardoine et la chrysoprase de l'Apocalypse.

Et le temps n'a rien pu jusqu'alors sur la peinture de l'Angelico. Elle est brillante et suave presque autant qu'elle dut l'être au premier jour.

Fra Beato Angelico a eu des élèves — entre autres Benozzo Gozzoli, que je vous citais dans mon dernier article parmi les décorateurs du Campo-Santo — et pas d'imitateurs. Rien ne lui ressemble, ni dans ceux qui l'ont précédé, ni dans ceux qui l'ont suivi. On dirait qu'il tient son inspiration de céleste origine, et qu'il lui fut donné de voir, durant ses extases, le paradis ouvert.

L'Angelico, je l'ai dit, ne demande rien à la nature, et pourtant il n'a pas la gaucherie des peintres gothiques. Il a su, par un prodige de talent auquel nul autre que lui n'a pu parvenir, conserver à ses types l'expression de la foi sainte et naïve, à ses corps l'immatérialité, à ses formes le galbe fin et allongé, sans heurter le sentiment du possible, sans venir, de temps à autre, comme quelques maîtres de la même époque, rompre le charme de l'expression par un faux mouvement et un emmanchement illogique.

Il occupe dans l'art une place unique et isolée. Si je lui voyais un successeur, un descendant, de par la filiation artistique, je citerais Pérugin, la gloire de l'école ombrienne, et le maître de Raphaël. Pérugin cependant ne put être son élève, puisqu'il naquit en 1446, et que Fra Angelico, né en 1397, mourut en 1455. D'ailleurs, on sait qu'il eut pour maître le Verocchio. Mais que l'on n'oublie pas que Fra Angelico vécut longtemps à Foligno, et laissa des traces de son passage à Rome.

C'est à Florence, *cependant*, qu'il faut voir et juger Fra Angelico; il a peint des chapelles, des tryptiques, des panneaux, et on trouve de ses œuvres aux offices, à l'académie des beaux-arts, à Saint-Marc, à Santa-Maria Novella, où se trouve aussi la célèbre madone de Cimabué. En passant, je puis vous dire que cette église est desservie par des moines dominicains qui fabriquent une parfumerie célèbre et des cosmétiques merveilleux.

Le couvent de Saint-Marc, à Florence, est comme le musée spécial de Fra Angelico, qui peignit presque toujours pour son ordre, d'après le commandement de son supérieur, et sans tirer de son travail aucun

alternativement. Le grand appareil partait du même principe dans une autre disposition. La quantité de monuments romains qui subsistent démontre bien que ce genre de construction était aussi d'une prodigieuse solidité.

salaire personnel. Malheureusement, mesdemoiselles, les femmes ne sont point admises chez les moines, et doivent borner leur admiration à un seul tableau, celui du parloir, tandis que les hommes parcourent le couvent tout entier.

Fra Angelico, que l'on connaît aussi sous le nom de Santi Tosini, fut un religieux exemplaire, comme il semble qu'on n'en saurait douter en voyant ses tableaux.

Un autre moine illustre, Savonarole, sorti du même couvent des Dominicains de Fiesole, prêchait à Florence, cinquante ans après la mort de l'Angelico, sur l'art de son temps, dont il condamnait les tendances païennes.

« Vos notions sur la beauté, disait-il aux artistes, sont empreintes du plus grossier matérialisme. La beauté! mais c'est la transfiguration, la lumière de l'âme; c'est donc par delà la forme visible qu'il faut chercher la beauté suprême dans son essence... Plus les créatures participent et approchent de la beauté de Dieu, plus elles sont belles; et de deux femmes également belles de corps, ce sera la plus sainte qui excitera le plus d'admiration, même chez les profanes. »

C'est bien cette doctrine pure, élevée et parfaitement vraie qui a inspiré l'Angelico. Ses idées, ses principes se survivaient et se transmettaient ainsi dans les couvents, de génération en génération de moines Ne semble-t-il pas que Savonarole prêche ici ce qu'avait prouvé Fra Angelico un demi-siècle plus tôt?

Un autre grand artiste devait encore s'abriter sous les cloîtres du couvent de Saint-Marc : Fra Bartolomeo, qui est un des plus grands peintres de la Toscane et de l'Italie! Mais il parut vers le même temps que prêchait Savonarole, et fut contemporain de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël. Je vous en parlerai plus tard. Maintenant il me faut jeter un coup d'œil général sur l'état de l'art florentin au quinzième siècle.

Après Giotto, le génie artistique qui devait immortaliser l'Italie se révéla en un magnifique ensemble. Il est difficile de suivre un ordre dans la succession des grandes individualités qui, de jour en jour, faisaient faire à l'art un pas de plus. Elles se pressent de toutes parts et brillent en même temps.

Je vous ai dit comment l'architecture et la sculpture s'élevèrent vite à leur apogée, comment à Orcagna et à Giotto succéda Brunelleschi, tandis qu'à André de Pise succédaient Ghiberti et Luca della Robbia. Je vous ai fait pressentir, dans la peinture qui se développa, comme il se doit, un peu plus tard que ses sœurs aînées, la splendeur qui se préparait.

En même temps, et dans la première moitié du quinzième siècle, la découverte de la peinture à l'huile par Van Eyck, celle de la gravure par l'orfèvre Finiguerra, l'application de la perspective à la peinture par Paolo Dono l'Uccello et le mathématicien Manetti, vinrent détruire les dernières entraves du génie pictural, et ouvrir un champ immense aux efforts des artistes.

C'est vers 1420 que Brunelleschi commença la construction de son immense coupole de Santa Maria dei Fiori, qui est d'un pied plus grande que celle de Saint-Pierre de Rome, et plus du double de celle de notre Panthéon.

L'élévation de cette coupole fut mise au concours, et, comme tous les artistes d'alors cultivaient, en même temps, les trois branches de l'art, tous concoururent. Brunelleschi avait étudié les mathématiques, la perspective, etc.; toutefois, il fut d'abord évincé, tant ses projets semblèrent gigantesques. On eut peur de ce novateur qui prétendait élever à 300 pieds une coupole en ogive de 130 pieds de diamètre, sans arcs-boutants, sans appareils colossaux de charpente, etc., tandis que les autres ne parlaient de rien moins que de bâtir, pour soutenir la maçonnerie de leur voûte, un énorme monticule de terre comme un moule, et de semer dans cette terre des pièces d'argent pour que le peuple vînt l'enlever quand l'œuvre serait achevée.

Brunelleschi demanda seulement qu'on lui laissât construire et exposer son modèle. Il convainquit alors les plus méfiants, qui comprirent, grâce à leurs yeux et à la lecture du mémoire dont Brunelleschi accompagna son projet, que les coupoles en ogive, présentant une moins grande ouverture horisontale, et étant moins inclinées que les coupoles de plein cintre, se soutiennent davantage elles-mêmes pendant la construction.

Après bien des luttes et bien des traverses, Brunelleschi construisit enfin cette voûte qui est l'œuvre la plus colossale de l'architecture de la Renaissance, et qui précéda de plus d'un siècle la construction de Saint-Pierre de Rome.

Si je vous en parle avec ce détail, mesdemoiselles, c'est qu'elle fut le chef-d'œuvre de Brunelleschi, et qu'il domine l'architecture de la Renaissance. Il construisit le palais Pitti et plusieurs autres édifices parmi les plus beaux de Florence, particulièrement l'église de *San Spirito oltro Arno*. Il donna le plan de *Santa Maria Magdalena dei Pazzi*, de l'hôpital *degli Innocenti*; mais il fonda surtout l'école qui devait produire les chefs-d'œuvre du beau style florentin, et eut pour représentants Michelozzo Michelozzi, le continuateur du palais Médicis ou Ricardi; Benedetto di Najano, celui du palais Strozzi et le *Cronaca*, ou le *Chroniqueur* dont je vous citais le nom dans mon dernier article, et qui construisit l'admirable corniche du palais Strozzi.

Brunelleschi était pénétré du goût et de l'étude de l'antique; mais il conservait les données de l'art roman, et ne rejeta pas absolument certaines traditions gothiques. Comme sculpteur, il eut la gloire d'être le concurrent de Ghiberti pour les portes du baptistère; lui-même se retira devant l'œuvre de son rival; il fit aussi le beau crucifiement de l'église Santa Maria Novella, en opposition avec celui de Donatello pour l'église de Santa Croce; et cette fois il dépassa son émule de toute la distance qui sépare la grandeur et la noblesse de la conception, la sainte empreinte de la foi, des prodiges du talent seul.

On raconte qu'un jour, les deux artistes s'en allaient dîner ensemble à la campagne, bras dessus, bras dessous, et portant dans leurs tabliers les œufs et le *presciuto* (1). Dans ce temps-là, mesdemoiselles, les artistes n'étaient pas des grands seigneurs comme ils le devinrent au temps de Raphaël et de Rubens, ni des hommes du monde comme aujourd'hui. Je vous l'ai dit, c'étaient pour la plupart des

(1) Du jambon.

artisans qui s'élevaient du métier à l'art; Brunelleschi avait ouvré des bijoux, des vases sacrés, des aiguières d'argent, des plats d'or, avant de construire le dôme de Santa Maria dei Fiori. Donatello, avant d'imprimer à l'école de sculpture toscane la voie de naturalisme dans laquelle elle est restée depuis, avait aussi passé par le travail modeste de l'arrière-boutique.

Ils portaient des tabliers ces hommes immortels! des tabliers, mesdemoiselles! et des œufs dans leurs tabliers! Ces détails de cuisine ne vont-ils pas vous dépoétiser mes héros? Maintenant, il faut dire, pour les excuser, à vos yeux, de ce peu galant costume, que probablement ils étaient en habit de travail, et que, pour faire de la sculpture, on ne met pas des habits de soie et des manchettes de dentelle comme en mettait pour écrire M. de Buffon, d'élégante mémoire.

Donc, tout en devisant, Brunelleschi mena Donatello dans son atelier, près de Santa Maria Novella, pour lui montrer le crucifiement qu'il venait d'achever. Mais si les artistes, en ce temps-là, n'étaient point richement vêtus, ils n'étaient pas encore envieux... pas encore!

Donatello poussa un cri d'admiration. « Je suis vaincu, s'écria-t-il. C'est à toi qu'il est donné de faire des christs et à moi des paysans!... »

« Mais au milieu de son admiration, raconte Valery, le tablier lui échappa, les œufs et le dîner tombèrent par terre. »

Et voilà comment ce beau Christ, consacré aujourd'hui par tant de saintes prières, plus encore que par sa perfection artistique, reçut pour premier *ex-voto* une omelette au jambon!

Brunelleschi enseigna la perspective à Thomas Guidi, élève, pour la peinture, de Masalino di Ponicale et, pour la sculpture, des Ghiberti; ce Thomas Guidi devint le véritable maître de l'école Florentine sous un surnom qu'il devait à son extérieur misérable : c'est Masaccio.

Voici enfin, avec Masaccio, les figures qui s'animent vraiment, et prennent en même temps la vie, le naturel et la grâce. Nous avons vu l'enfance de l'art, nous en sommes à l'adolescence.

Masaccio naquit en 1401 à San-Giovanni, près de Florence, et mourut à quarante-deux ans, en 1443. Mais dans le cours de cette vie trop tôt finie, il fit dans l'art une révolution nouvelle. Désormais tous les peintres florentins, qu'ils aient ou non fréquenté son atelier, sont ses élèves.

Il alla étudier l'antiquité à Rome, et en même temps il peignit une fresque à *Sainte Marie-Majeure*; mais ses principaux ouvrages se trouvent à Florence, où régnaient alors les Médicis, qui le protégèrent. Ainsi, outre quantité de tableaux dispersés dans les églises, les couvents et les musées, on y remarque son chef-d'œuvre, la chapelle de Saint-Pierre, aux Carmes de Florence, qui passe encore, même après Michel-Ange et Raphaël, pour une des sublimes créations de la Renaissance.

C'est à cette chapelle qu'il travaillait lorsqu'il fut tout à coup attaqué d'un mal inconnu qui l'emporta. On pense qu'il avait été empoisonné.

A propos de l'anecdote que je vous contais tout à l'heure, je vous disais, mesdemoiselles, que l'envie ne venait pas encore troubler les rapports des artistes entre eux. Hélas! cette paix ne devait pas être de longue durée. Masaccio meurt jeune et l'on cherche dans un crime la cause de sa mort; un autre artiste de valeur, Domenico, est assassiné par son ami Andrea del Castagno, qui, dit-on, voulait être le seul à connaître le secret de la peinture à l'huile.

La décoration de la chapelle des Carmes avait été commencée par Masolino di Panicale, maître de Masaccio, et la mort ayant inopinément enlevé le grand artiste, elle dut être terminée par son élève Filippino Lippi, le fils de Filippo Lippi, un autre excellent peintre dont l'influence fut grande aussi sur l'école florentine.

« Quelques pieds de mur peints à fresque, dit Va-
» lery, feront vivre à jamais l'église del Carmine
» dans les fastes de l'art. »

Le Pérugin, Raphaël, Léonard de Vinci, Michel-Ange sont venus étudier devant les fresques de Masaccio. C'est, en effet, la première révélation de l'art moderne. Les groupes se composent bien, les mouvements sont naturels, les *raccourcis* justes, l'expression des figures est bien comprise, l'arrangement général est simple et vrai.

C'est, dit-on, Masaccio qui, le premier, a conçu ses compositions horizontalement comme dans la nature, et non plus pyramidalement, selon la tradition byzantine.

Les plus remarquables pages de cette œuvre, qui vaudrait un article entier pour elle seule, sont : le *Crucifiement de saint Pierre* et *Saint Pierre et Saint Paul ressuscitant un enfant*, tableau composé sur une légende apocryphe, et qui est plus connu sous le nom de *Résurrection d'Eutychus*. « Les figures ont tant d'expression, » dit Raphaël Mengs, le peintre critique dont je vous ai parlé à l'occasion de Piètre de Cortone, et qui, au dix-huitième siècle, rendit un peu de lustre à l'école romaine, « les figures ont tant d'expression qu'il semble que Masaccio ait peint les âmes comme les corps. »

Il faut citer encore le *Saint Pierre baptisant*, où une figure nue, que le froid semble faire frissonner, est particulièrement célèbre. Mais il faudrait tout citer.

Cet article a des bornes pourtant, mesdemoiselles, et je veux vous parler encore des deux Bellini, qui commencèrent, vers ce temps-là, l'école vénitienne, et se servirent les premiers de la peinture à l'huile; du Mantègne, leur parent, qui fut peintre, architecte, graveur et géomètre; de Sandro Batticello, du Francia, de Ghirlandajo, le glorieux maître de Michel-Ange, d'André Verrochio, sculpteur et peintre, qui eut l'honneur de former Léonard de Vinci.

A propos de Gentile et de Jean Bellini et du Mantègne, je veux vous faire observer que les traditions rapportées d'Allemagne, avec la peinture à l'huile, ne furent pas sans influence sur les peintres italiens de ce temps. Il y a bien des analogies entre les Bellini et les peintres de race allemande. C'est la même grâce juvénile et naïve, la même recherche de la pensée plus que de la forme. Le Mantègne introduisit le paysage dans les tableaux d'histoire, comme vous le pouvez remarquer dans les tableaux de cet artiste que nous possédons au Louvre : *le Parnasse*; et cette introduction est encore d'origine flamande.

Constantinople, d'où étaient venus les peintres byzantins, réclamait à son tour des maîtres à Venise.

C'est ainsi que Gentile Bellini passa plusieurs années à la cour de Mahomet II. Peut-être est-ce d'Orient qu'il rapporta cette riche et brillante couleur, qui, dès le début, signala l'école vénitienne. Mais si l'Orient est inspirateur, il n'est point un sol sur lequel puissent s'établir les arts ni la civilisation. Entre autres tableaux, Gentile Bellini peignit, pour Mahomet II, une *Décapitation d'Holopherne par Judith*. Le sultan l'admira fort, mais fit certaines observations sur les effets immédiats de la décollation. Gentile osa discuter les observations. Alors Mahomet fit appeler un esclave, et, pour joindre l'exemple au précepte, d'un coup de yatagan lui trancha la tête.

Bellini remercia Sa Hautesse de la leçon, mais revint en hâte dans sa patrie.

Francesco Raibolini, dit le Francia, était de Bologne, et n'appartient, pas plus que les Bellini et le Mantègne, à l'école florentine; mais, puisque nous passons en revue tous les artistes qui, par des degrés successifs, amenèrent l'art à sa perfection, nous ne saurions oublier de signaler son influence, qui préparait la gloire des Carrache, du Dominiquin et du Guide.

D'ailleurs, à cette époque, les écoles n'étaient point encore tranchées. Les artistes de tous pays cherchaient la perfection et ouvraient ainsi, naïvement, les diverses voies de l'art. C'est après l'apogée, c'est au commencement de la décadence, que se forment les catégories, comme c'est sur une langue faite que se font les grammaires.

Revenons à Florence cependant, où, tandis que Masaccio créait ses chefs-d'œuvre, Filippo Lippi, le père du continuateur de la chapelle des Carmes, semblait aussi inspiré par Van Eyck, à moins qu'il n'empruntât l'expression de ses types à Giotto, en même temps qu'à Fra Angelico.

Cette dernière hypothèse est peu sûre, et peut-être ni les Bellini ni lui ne tenaient-ils leur inspiration des Flamands. Les premiers efforts de l'art, lorsqu'il se débat contre l'ignorance, doivent, dans toutes les écoles, produire des effets analogues.

Filippo Lippi forma de nombreux élèves, sans parler de son fils Filippino, qui le quitta pour suivre les leçons de Masaccio; l'un des plus célèbres, Sandro Botticelli, était sorti, comme Francia et tant d'autres déjà cités, du corps de métier des orfévres. Tandis que Mantègne donnait à ses vastes compositions des fonds de paysages, Sandio Batticelli développait les siennes dans des palais gigantesques et splendides que rêvaient alors les architectes, les sculpteurs et les peintres.

On le voit; de toutes parts surgissaient les idées et les innovations! Déjà l'heure des tâtonnements est passée et les artistes sont en possession de la science. Ce serait le beau siècle, si Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël n'étaient venus, quelques années après, reculer les limites de l'art jusqu'au sublime, et lui tracer, en même temps, une barrière qu'il n'a plus franchie; comme si *la Cène*, *le Jugement dernier*, *la Transfiguration* eussent été des colonnes d'Hercule du Beau et que Dieu eût dit à l'art : « Tu n'iras pas plus loin. »

André Verrochio a laissé un nom plus celèbre parmi les sculpteurs que parmi les peintres. Élève, puis émule de Donatello, il eut la gloire d'être, en sculpture, le maître de Michel-Ange, et en peinture celui de Léonard de Vinci et du Pérugin. Son tableau le plus renommé est un *Baptême de Jésus-Christ* que l'on voit à Florence, à l'Académie des Beaux-Arts. La première figure d'ange, à gauche du spectateur, fut, dit-on, peinte par Léonard de Vinci, bien jeune encore, et le Verrochio, se trouvant vaincu par son élève, jeta pour toujours ses pinceaux.

Ghirlandajo, encore un orfèvre, fut élève d'Alesso Baldovinetti, élève lui-même de Filippo Lippi. J'ai déjà dit qu'il fut le maître de Michel-Ange, et la grandeur de ses conceptions, la puissance de ses types, l'énergie de son dessin font, en effet, pressentir le Buonarotti.

Toutes les églises de Florence, tous les musées, possèdent des œuvres des maîtres que nous venons de citer : la plupart sont dignement représentées aussi à notre musée du Louvre. Nous y rencontrons du moins les deux Bellini, le Mantègne, Filippo Lippi et Ghirlandajo.

C'est là que beaucoup d'entre vous pourront les voir, mesdemoiselles, et chercher, en les regardant, la trace de ceux qui les ont précédés, les documents de ceux qui les ont suivis. On ne saurait rien trouver de plus attachant que cette étude. En effet, dans ce temps merveilleux de la Renaissance, chaque jour amenait un progrès. En cinquante années, l'art alla de son enfance à sa virilité. Aux peintures en détrempe du Giotto succèdent les peintures de l'Angelico, qui ne ressemblent ni à la détrempe aux teintes ternes, ni aux puissants effets de la peinture à l'huile! La peinture à l'huile apparaît pour la première fois avec les deux Bellini; la gravure avec le Mantègne, dont nous avons aussi quatre tableaux peints en détrempe, bien que, comme beau-frère des Bellini, il dût avoir été un des premiers à la connaître.

Vous ai-je dit que le secret de la peinture à l'huile avait été apporté de Flandre en Italie par Antonello de Messine? Il le tenait directement de Jean de Bruges ou Van Eyck, et l'enseigna sans difficulté à ses élèves; ce qui rendrait assez invraisemblable la cause que l'on donne à l'assassinat de l'un d'eux, Domenico, par un autre, Andrea del Castagno.

Nous possédons aussi au Louvre deux tableaux de Filippo Lippi : *la Nativité de Jésus-Christ* et *la Vierge et l'Enfant Jésus adorés par deux saints abbés*; nous en avons trois signés du nom de Ghirlandajo; mais ils représentent trois générations de peintres : Benedetto Ghirlandajo, Domenico, son fils, qui fut le maître de Michel-Ange et le plus célèbre de la famille, enfin Ridolfo, fils de Domenico.

Nous n'avons rien, hélas! de Verocchio, ni rien de Masaccio. C'est une lacune bien regrettable dans la collection du musée français; mais la plupart des ouvrages des maîtres, en ce temps-là, étaient peints à fresque, et par conséquent attachés aux lieux pour lesquels ils furent exécutés.

Je vous ai fait, mesdemoiselles, une sorte de tableau de l'Italie du Nord et du Centre au moment où parut Cimabué. Peut-être ne serait-il pas hors de propos de vous la représenter à près de deux siècles de distance et au moment où les arts vont y briller de leur plus vif éclat. Aussi bien, c'est en Italie qu'était alors le centre de l'intelligence; c'est en Italie que se débattaient les grands intérêts politiques de l'Europe; c'est en Italie que la civilisation moderne essaya ses premiers raffinements.

Le grand schisme vient de finir, et Rome est rede-

venue la capitale du monde catholique. Les Médicis règnent à Florence; les Sforza tiennent Milan, quand les Français ne l'ont pas à leur tour; Venise est au comble de la gloire et de la puissance; Pise, après de cruelles vicissitudes qui la mirent tour à tour aux mains des Florentins et à celles des Français, tombe enfin, pour toujours, sous la domination de Florence; les Gonzague règnent à Mantoue. De toutes parts, les arts sont accueillis, fêtés, protégés, et cependant la guerre ne laisse point de repos à l'Italie; mais cette guerre est moins sauvage qu'aux siècles précédents. On ne fait plus périr ses ennemis de faim dans une tour; on n'extermine plus des générations entières pour venger une trahison ou la violation d'une promesse de mariage.

Aussi ces guerres ne sont-elles plus des empêchements à la civilisation ni des fléaux qui ruinent une contrée. Il semble, au contraire, qu'elles maintiennent l'énergie de ces peuples trop vite disposés à s'oublier dans le *dolce farniente* de la paix : elles stimulent la rivalité des capitales.

Tandis qu'à Rome, les splendeurs de la restauration du trône pontifical appellent tous les artistes et tous les artisans qui représentent le luxe, à Venise et à Florence le commerce entasse assez de richesses pour payer royalement des palais magnifiques aux fresques immortelles, des églises pavées de marbres rares; un peuple de statues pour décorer les places publiques, les cloîtres, les jardins; des vases ciselés par les premiers orfèvres du monde, des étoffes où l'or et l'argent sont tissus avec la soie, des dentelles merveilleuses que nos élégantes se disputent encore pour leurs plus riches ajustements.

Je vous ai fait observer, mesdemoiselles, que l'architecture, dans sa perfection, précéda heureusement la peinture et la sculpture, qui sont appelées à la compléter.

Jusqu'alors tous les artistes ont été, à des degrés divers, architectes, sculpteurs et peintres. Cependant, ils ne possédaient pas ces trois arts à une égale perfection. Giotto, par exemple, qui construisit le campanile de Florence et la façade du dôme, aujourd'hui détruite, était incontestablement plus avancé en architecture qu'en peinture. Brunelleschi construisit sa coupole et le palais Pitti; Donatello sculptait ses plus beaux marbres au temps où Masaccio donnait, dans ses fresques de la chapelle des Carmes, les premières pages de peinture moderne.

Que nous sommes loin déjà des vieux maîtres qui décoraient le Campo-Santo, qui rendaient, avec une forme encore incorrecte, les épisodes grandioses ou terribles de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament!* Maintenant, la religion s'est faite aimable et gracieuse. Les vierges, jadis un peu raides dans les plis de leurs longs manteaux d'azur, deviennent belles comme des femmes, tout en gardant le souvenir de leur mystique origine; les saints, aussi, sont beaux de la beauté humaine. C'est que les artistes ne s'inspirent plus seulement de la poésie du Dante, mais qu'ils aiment aussi Homère et Virgile; qu'ils ont vu l'antique et compris les splendeurs païennes au point de vue plastique.

Le Beau absolu y gagne sans doute... Et comment dire que tout n'y gagne pas, quand Léonard, Raphaël et Michel-Ange vont paraître et demander, plus que jamais, des modèles à l'antique? Pourtant, l'expression et l'impression y perdent. On prie mieux assurément dans le Campo-Santo que dans la chapelle des Médicis...

. Cependant elle est d'une bien austère magnificence cette chapelle aux murs revêtus de marbres sombres! Elle raconte, par son aspect en même temps riche et désolé, l'histoire brillante de Florence, au temps que Machiavel l'écrivait; puis la solitude et le silence qui se firent, dans la ville où régnèrent et s'éteignirent ces princes issus de marchands enrichis, qui furent les plus magnifiques du monde!

Il appartenait à Michel-Ange, à lui seul, de rendre en même temps l'impression profonde des âges de foi, la magie de la poésie dantesque, et toutes les richesses exubérantes de la forme, toutes les grandeurs de l'âme et tous les développements de la vie.

Notre prochain article, mesdemoiselles, nous fera entrer de plain-pied dans les enchantements artistiques du grand siècle. Nous parlerons de Léonard de Vinci, un des plus étonnants et des plus vastes génies qu'ait produits l'humanité. CLAUDE VIGNON.

MADAME DE BAWR

Une existence longue et agitée vient de s'éteindre; une imagination fraîche, brillante et demeurée jeune en dépit des années vient de s'éclipser à jamais, et il semble qu'un journal dédié aux femmes réclame quelques mots sur une femme dont la réputation littéraire a survécu, ce qui est rare, à une vie prolongée au delà des limites ordinaires.

Madame de Bawr, qui s'appelait de son nom de famille Alexandrine-Sophie Goury de Champgrand, appartenait à la classe élevée de la société, et, grâce aux soins d'un père, ami des arts et des lettres, les heureuses dispositions de son esprit furent cultivées avec sollicitude. Elle-même, dans ses *Souvenirs*, dont nous avons parlé dans ce journal, a donné des détails curieux sur son éducation. Elle avait reçu, pour la musique et le contre-point, des leçons de Grétry, et pour le chant des leçons de Garat; Vestris, le *dieu de la danse*, lui avait montré à faire la révérence

comme on la faisait en ce temps-là, et on n'avait pas omis, dans son éducation, une forte et brillante instruction littéraire. Très-jeune encore, elle épousa le comte Henri de Saint-Simon, celui qui a attaché son nom à la secte. Il semblait que l'union d'un homme d'une grande intelligence et d'une femme aimable et distinguée dût être heureuse, mais les dons de l'esprit sont souvent les ennemis du bonheur. M. de Saint-Simon cherchait déjà la *femme libre*; il ne la trouva pas dans sa jeune compagne, et, profitant du bénéfice des lois de l'époque, il demanda le divorce. Lorsque les deux époux comparurent, selon l'usage, devant le magistrat qui, avant la procédure, essaie de rapprocher ceux qui veulent se séparer, M. de Saint-Simon, pris d'un singulier accès de sensibilité, se mit à pleurer. Le président fut attendri : « Voyez, madame, dit-il avec onction, combien M. de Saint-Simon vous aime ; cédez au devoir, cédez à l'ascendant d'une telle affection et ne persistez-pas dans votre demande de divorce. — Hélas ! monsieur, répondit-elle en pleurant à son tour, c'est lui qui le demande, c'est lui qui le veut ! »

Il le voulut si bien, qu'il y réussit; M. de Saint-Simon, séparé de sa femme, alla offrir sa main à madame de Staël, qui la refusa ; sa jeune femme épousa quelques années plus tard un officier russe, nommé M. de Bawr, qui mourut sous la roue d'une voiture, et la laissa sans fortune.

Madame de Bawr trouva dans sa plume un délassement et une ressource. Elle fait une exception parmi les femmes auteurs qui, en général, ne réussissent guère au théâtre; elle composa des mélodrames pleins de brigands, de spectres, de souterrains, de trappes, de chaînes, qui firent trembler et frémir le public du boulevard du Crime et qui, probablement, rapportèrent à leur auteur plus d'argent que de gloire; elle fit aussi de jolies comédies qui, avec l'aide de mademoiselle Mars, eurent un grand succès; on joua longtemps *Charlotte Brown*; on joue encore *les Suites d'un Bal masqué*. Nous constatons le fait, sans approuver la hardiesse avec laquelle madame de Bawr quitta le monde où elle était née, pour se jeter dans les hasards des coulisses, dans le monde mêlé des acteurs, pour livrer son nom aux bravos ou aux sifflets du parterre. Là n'est pas, selon nous, sa véritable gloire : ses petits romans, ses charmantes nouvelles, les récits qu'elle a dédiés aux jeunes filles et aux petits enfants sont des œuvres plus dignes d'une plume féminine. *Le Novice*, *les Plary*, *la Fille d'Honneur*, sont des romans historiques d'une véritable valeur; *Raoul ou l'Énéide*, histoire ou roman d'un jeune homme pauvre que soutiennent, dans une carrière épineuse, le goût des lettres et le souvenir d'un chaste amour, est une œuvre d'imagination pleine de goût et de charme; une de ses nouvelles, *Michel Perrin*, fait sourire et pleurer tour à tour; elle a fourni à M. Duvergier, ancien disciple de son premier mari, le sujet d'une des plus jolies pièces de théâtre ; *les Soirées des jeunes Personnes* sont un livre charmant, écrit avec infiniment de tact, d'habitude du monde et de véritable intérêt; quant à ses *Souvenirs*, œuvre de sa vieillesse, ils sont simples, naturels et racontés d'un style facile, qui dit assez combien la conversation de madame de Bawr devait être aimable sans prétention et spirituelle sans fatigue.

Ceux qui l'ont connue disent que ses livres portaient bien l'empreinte de son âme sereine et bonne. Jamais, en effet, dans les pages qu'elle a laissées, de passions effrénées, d'émotions violentes, tout y est calme, même la douleur. Quoiqu'elle n'ait pas eu, semble-t-il, beaucoup de bonheur, quoiqu'elle ait été délaissée une fois, qu'elle soit restée veuve, par suite d'un cruel accident, que deux fois elle ait perdu sa fortune, ses souvenirs ne trahissent nulle amertume, ni contre les hommes ni contre le sort. Elle se plaît à peindre cette galerie de figures brillantes qui, dans le monde du Directoire, de l'Empire, de la Restauration, ont passé sous ses yeux; elle parle volontiers des maîtres de sa jeunesse, Grétry, Montigny, Garat, des princes de l'ancienne cour qu'elle a entrevus; elle cite un trait de bonté de Marie-Antoinette, une étourderie du comte d'Artois; les grands seigneurs et les financiers du dix-huitième siècle lui ont laissé quelques souvenirs, mais elle en a conservé davantage des artistes dans l'intimité de qui elle a vécu : madame Lebrun, Gérard, les trois Vernet; elle a connu Delille, elle a vu Chateaubriand. Bref, ses mémoires sont consacrés à parler des autres, chose rare chez les écrivains, et, sous ce rapport, ils laissent l'image d'une femme bonne et modeste, tout en étant observatrice et spirituelle : telle fut en effet madame de Bawr. Elle garda son heureux caractère jusque dans l'âge avancé, et mourut, en janvier 1861, dans sa quatre-vingt-septième année. Sa maladie avait été courte, mais elle avait prévu la mort : on a trouvé chez elle, tout préparé, l'argent destiné à ses funérailles, et écrit de sa propre main son billet de faire part.

Madame de Bawr avait vu un de ses livres pour les enfants couronné par l'Académie; le roi Louis XVIII lui avait fait une pension, et elle avait été l'objet de la part de l'empereur de Russie, Alexandre, d'une distinction assez rare : il lui avait demandé une *correspondance*, dans laquelle elle le tenait au courant des événements littéraires de Paris; Grimm et Diderot en avaient fait autant pour son aïeule, Catherine II, mais avec moins de sens, de délicatesse et de pures intentions que madame de Bawr.



BIBLIOGRAPHIE

RETRAITE ANNUELLE DES DAMES

Prêchée en l'église métropolitaine de Paris

De 1849 à 1860

Par l'abbé Le Courtier

Archiprêtre de ladite église (1).

Sainte Thérèse, profondément éclairée d'en haut sur les faveurs qu'elle avait reçues, disait parfois que les grâces que Dieu lui avaient départies auraient suffi pour sauver un monde... Ne pourrait-on pas appliquer cette parole de l'illustre Espagnole à cette ville de Paris, où les secours spirituels sont répandus avec tant d'abondance, qu'il semble que, répandus sur la surface du globe, ils suffiraient à l'évangéliser et à le convertir? Voyez, depuis le chiffonnier jusqu'au prince, depuis les œuvres qui s'établissent dans les faubourgs pour les sauvages de la civilisation, jusqu'au carême prêché aux Tuileries, chacun n'a-t-il pas son orateur, son apôtre, qui lui fait entendre la parole divine dans la mesure nécessaire et selon les facultés de l'auditoire? *Nous avons soigné Babylone, et Babylone n'est pas guérie*, pourraient dire peut-être ces dispensateurs de l'Évangile, en empruntant l'expression du Prophète; mais pourtant, dans ces foules nombreuses qui se pressent au pied de la chaire, combien d'âmes ravies et entraînées par le charme des vérités célestes! que de femmes surtout sont subjuguées par cet attrait inexprimable des choses de Dieu, et rapportent au sein de leurs familles la gerbe de pensées élevées, de sentiments exquis, de saintes habitudes qu'elles ont glané dans le champ évangélique! elles aussi ont leurs œuvres brillantes et florissantes; la chaire de Notre Dame ne s'ouvre pas seument à l'éloquence qui soumet les plus incrédules, à la dialectique qui convainc les plus obstinés, elle accueille des orateurs qui n'ont pas besoin de convaincre, elle voit autour d'elle un auditoire plein de foi; le pasteur ne demande à ses brebis que le mieux au lieu du bien, le progrès dans la voie de la vertu, ce qui est parfait à la place de ce qui est suffisant. Ce guide des âmes délicates et jalouses de leur perfection est M. l'abbé Le Courtier, qui, depuis onze ans, remplit avec bénédiction ce difficile ministère. Il a recueilli en un volume les souvenirs de ces diverses *Retraites*, et c'est de ce volume que nous venons vous entretenir aujourd'hui.

Rien ne ressemble moins à des sermons, ni a des démonstrations du dogme. Les femmes devant lesquelles M. Le Courtier a parlé et celles pour qui il écrit sont des chrétiennes, des chrétiennes ferventes et zélées, seulement leur foi est combattue par les travers du siècle, par les entraînements erronés de leur propre cœur. Ce sont là les ennemis auxquels le prédicateur a fait la guerre; il connaît la place où il faut frapper et sa main sait enfoncer le trait, mais s'il blesse, c'est pour guérir. Il connaît le monde et le siècle, il connaît le cœur, et avec une singulière dextérité, dans un langage plein de vie et de traits, il fait toucher du doigt les obstacles, les défauts, les faiblesses qui empêchent que la plupart des femmes n'atteignent le degré de perfection qu'attendait d'elles Celui qui les a créées. Ces pages ont gardé de la parole quelque chose d'actuel et de vibrant qui pénètre le cœur, qui dissipe les ténèbres, renverse les oppositions, fait naître la force et le courage, et qui fait qu'on se dit après avoir lu : « Il a raison et j'avais tort! faisons ce qu'il enseigne! »

Afin que nos lectrices sachent mieux apprécier ce que cet enseignement a d'aimable et de fort tout à la fois, nous citerons l'instruction sur *la Vie utile*; elle est à la portée de tous.

« Coupez cet arbre, pourquoi
» occupe-t-il la terre? »

« La vie ne sera jamais utile si elle n'est pas réglée, mais une vie réglée n'est pas toujours une vie utile.

» Je connais des vies où le temps est sérieusement mis à profit pour s'enfoncer dans des études oiseuses, dans des recherches qui flattent la vanité, dans des collections qui réunissent de grandes bagatelles...

» D'ailleurs, la vie réglée ne consacre qu'une partie de nos moments et nos meilleurs moments; il s'agit d'utiliser le tout, et de répandre sur la vie entière la grâce d'une sainte et bonne utilité!

» Par *vie utile*, il ne faut pas entendre l'*excès*, la multiplication indéfinie des exercices religieux. — Il y aurait souvent désordre à les multiplier aux dépens d'autres devoirs également graves, et il y aurait toujours indigestion; car ce n'est pas ce que l'on mange qui nourrit, mais ce que l'on digère, et la nourriture n'a atteint son but que lorsqu'il y a assimilation des aliments avec notre substance. Aussi saint Bernard, à cette parole : — Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole; ajoute : « Gardez la parole de Dieu encore » mieux que vous ne gardez la nourriture du corps; » qu'elle passe, pour ainsi dire, dans les entrailles de » votre âme; qu'elle passe dans vos affections et dans » vos mœurs. »

» Par *vie utile*, il ne faut pas entendre cette activité haletante qui s'évertue pour créer, ou pour se créer des œuvres de charité, pour s'encombrer, sans ordre et sans mesure, dans ce qu'on appelle les bonnes

(1) Paris, à la librairie catholique de Lesort, 3, rue de Grenelle-Saint-Germain. Un joli volume, 4 francs.

œuvres. — Il y a dans cette agitation fébrile, qui a de l'attrait et de l'attraction avec le caractère de la femme, il y a désordre, imprudence, fatigue, étouffement pour soi, empêchement du bien par le mieux, quelquefois omission déplorable des devoirs personnels, et, dans tous les cas, il y a une pauvre illusion d'aller s'imaginer que la vie n'est utilisée que par les œuvres charitables; c'est le moyen de faire négliger, par principe, les grands devoirs de l'intérieur, de la famille, de la société. Ici, est le cas d'appliquer cette parole du Sauveur : « Les devoirs, *il faut les faire*; » les bonnes œuvres, *il ne faut pas les omettre*. »

» Par la *vie utile*, il s'agit de combler utilement les lacunes de nos journées, de donner du prix aux devoirs ordinaires et aux actions communes; et de mêler à la vie l'élément d'utilité pour le prochain. C'est en ce sens que saint Augustin appelle le travail une prière; — c'était l'état d'âme de saint Louis de Gonzague, à qui il était indifférent de mourir dans la récréation, parce qu'alors il était dans l'œuvre de Dieu.

» Or, pour rendre la vie utile, il faut :

» 1° Rejeter les idées fausses et antichrétiennes sur ce sujet;

» 2° Admettre dans la pratique certains principes vivifiants.

» C'est une idée fausse et antichrétienne que de s'imaginer que la vie est donnée pour jouir, pour se procurer la plus grande somme possible de jouissance, et que la mortification et la pénitence ne doivent commencer que là où il devient impossible de trouver tel ou tel bien-être; d'estimer enfin la vie par la jouissance, et d'entendre des bouches chrétiennes proclamer que les païens, ou tel peuple matérialisé, *entendaient* et *entendent* parfaitement la vie.

» C'est une idée fausse et antichrétienne d'admettre que la *vie inutile* des hommes et des femmes, dans la fortune, n'est pas réprouvée de Dieu; qu'on ne blesse aucun précepte, qu'on ne fait aucun mal, comme si l'Évangile ne donnait pas précisément l'idée d'un crime dans la vie inutile, quand il nous représente le Seigneur maudissant l'arbre *stérile*, réprouvant le talent *enfoui*, condamnant le serviteur *inutile*.

» La vie inutile, une vie qui ne s'exhalerait qu'en fumée et en soins de certains animaux de race, qui se consumerait en lectures romanesques ou en futilités d'ajustement, est une vie qui a déjà appauvri la séve des générations. La vie pour personne ne saurait être une vie d'amusement, de dissipation, de jeux frivoles, d'agitations inutiles, de passe-temps insignifiants; elle doit être, en meilleure partie, consacrée à des occupations sérieuses, utiles, conformes à notre état.

» *Principes de la vie utile*. — Faire *quelque chose*, et n'être pas désœuvré. Vraiment, les femmes sont incroyables; le dimanche, elles mettent leur génie (et ce n'est pas peu dire) à la torture pour s'occuper les doigts; et, dans l'habitude de la vie, on en voit qui poussent le vague de l'indolence et du *far niente* jusqu'à des limites inconnues.

» Ne pas faire *des riens*. — Le génie d'être très-occupé à ne rien faire, à se trouver surchargé au milieu des bagatelles les plus oiseuses, est un secret désolant que certaines femmes possèdent et qu'elles cultivent avec un incroyable succès.

» Remplir avant tout, et comme essentiels, les devoirs de chrétienne, de femme, de mère, de maîtresse de maison. Si une veuve, dit saint Paul, a des enfants, qu'elle apprenne avant tout à bien régler et gouverner sa maison; — et quand ces veuves, parvenues à l'âge canonique, voulaient se consacrer au Seigneur, saint Paul exigeait qu'on rendît bon témoignage de la manière dont elles avaient élevé leur famille, tant les devoirs d'état sont sacrés et ne doivent jamais être négligés par l'activité intempestive des œuvres même les plus louables.

» Faire chaque chose en son temps et en son lieu, sous peine de tout brouiller, de n'avoir du temps pour rien, de fatiguer les autres et d'être inutile à soi-même.

» Se proposer doucement, prudemment et avec ordre, d'être utile en tout au prochain, dans les conversations où un mot habilement placé peut produire beaucoup, dans les visites dont la charité et l'aménité relèvent le prix, dans les lettres où la bonté sincère peut édifier singulièrement; tantôt prenant la défense de celui qui est attaqué, donnant protection à celui qui manque d'appui, tantôt versant des secours ou ne refusant pas des conseils, tantôt donnant des encouragements ou répandant des consolations, et, en tout cela, s'oubliant soi-même, supportant les importunités, bravant les répugnances de la nature.

» Regarder les *œuvres de charité* dont on fait partie comme un élément de la vie utile, mais non pas la constituant exclusivement. Sans cela, toute l'utilité charitable s'épuiserait en quelques cotisations, en quelques heures de réunion, en quelques détails administratifs, et ne laisserait plus de force pour ces mille soins utiles dont nous venons de parler.

» Vouloir absolument, chaque jour, avoir fait quelque chose de bien, d'utile aux autres. Si un païen écrivait au bout de sa journée, quand il n'avait pas eu l'occasion d'être utile ou favorable : « J'ai perdu ma journée, » que dire à des chrétiens et à des chrétiennes dont tant de jours sont marqués de cette note affligeante, et qui n'en ont ni souci ni regret? — Si nous avons, avec cette bonne détermination, réussi à faire quelque chose d'utile, nous aurons un doux repos dans le devoir accompli; si, au contraire, l'occasion ne s'est point présentée, la bonne volonté tenue en haleine aura son grand prix devant Dieu.

» Saint Paul a tracé ainsi l'ordre et l'ordonnance progressive de la vie utile :

» *Tout ce qui est juste*, voilà pour les devoirs essentiels.

» *Tout ce qui est vrai*, voilà pour les devoirs réels.

» *Tout ce qui est saint*, voilà pour les devoirs sanctifiés et relevés par des vues et des principes surnaturels.

» *Tout ce qui est honnête*, voilà pour le parfum que répand la vie utile.

» *Tout ce qui est aimable*, voilà pour la forme des devoirs, forme suave, qui rend la vertu douce, l'exemple attrayant. Cette amabilité, quand elle est chrétienne, est dans le monde la petite monnaie de la charité.

» Ayez, dit l'Apôtre, ces vues justes et vraies, cette conduite digne et aimable; joignez-y tout ce qui est vertu, convenance, et le Dieu de paix sera avec vous, il mettra dans votre cœur l'ordre le meilleur, dans votre vie l'utilité la plus désirable. »

Nous avons transcrit parmi ces belles instructions celle qui nous a paru de l'utilité la plus générale mais combien d'autres nous ont tentée ! *Le Dimanche, la Conversation des femmes, des Plaisirs du monde, la Mission chrétienne des femmes* sont des œuvres morales du plus rare mérite; le *Portrait de la femme chrétienne* est charmant et donnera à toutes les lectrices le désir de ressembler à l'aimable original qui a posé devant M. Le Courtier; et, pour terminer, disons que tout est bon en ce trop court volume, et répétons à celles qui parcourront ces lignes les mots que la voix mystérieuse adressait à saint Augustin : *Prenez et lisez !*

M. BOURBON.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME [1]

LES COURONNES.

(Continuation.)

Il n'est pas de maîtresse de maison qui ne sache la perturbation causée dans un ménage par le changement de domestique. Lorsque, suivant l'ordre de choses général, la maîtresse de maison n'a d'autre occupation que les soins intérieurs, et lorsqu'il ne se trouve dans la famille ni enfant, ni malade à surveiller, cette petite révolution domestique apporte seulement quelques sujets d'impatience, de la fatigue et de l'ennui; mais il n'en est pas ainsi lorsque la maîtresse de maison doit créer, par son travail, les revenus de chaque jour, et lorsqu'une infirme cruellement souffrante réclame des soins de tous les instants. J'allais en faire l'expérience. La jeune fille qui me servait, ma bonne petite Virginie, devenait de plus en plus malade. Pendant longtemps, elle m'avait caché son état : affectionnée et dévouée, elle était auprès de ma mère si attentive et si respectueuse, que nous la regardions plutôt comme notre enfant que comme notre domestique. Le soir, malgré tout ce que je pouvais dire, elle s'asseyait avec son ouvrage auprès de mon bureau, et elle prolongeait la veillée autant que moi, prenant plaisir, disait-elle, à voir courir ma plume sur le papier, et se réjouissant d'avance à l'idée de la petite causerie qui avait lieu pendant que je me déshabillais. Il était facile de prévoir que je ne la remplacerais pas : comment ferais-je pour faire face à tout? Le travail abondait : si j'avais eu à ma disposition un peu plus de temps, j'aurais pu satisfaire à toutes les offres qui m'étaient adressées : je gagnais déjà beaucoup, mais je dépensais tout ce que je gagnais, et chaque jour semblait m'apporter de nouvelles obligations à remplir. Si, dans la maison, une sœur, une amie m'avait secondée, j'aurais profité de la vogue et travaillé davantage encore... J'écrivis à ma cousine Constance, en lui disant quel service elle me rendrait si elle consentait à partager mon sort; elle n'aurait d'autre chose à faire qu'à me remplacer dans la surveillance de la maison en même temps qu'elle m'aiderait à soigner ma mère, qui l'aimait tendrement. Mais Constance aussi avait une mère, une mère âgée, souffreteuse; Constance avait en outre deux sœurs et elle ne voulait quitter ni sa mère, ni ses sœurs, ni son village. Je le compris; mais je m'en affligeai, et, avec un peu d'anxiété, je me résignai à remplir seule la tâche que Dieu m'imposait. Elle était grande, et de fréquentes indispositions me faisaient payer des veilles trop prolongées.

Ce fut avec une véritable désolation que Virginie nous quitta. Il me fallut promettre à elle et à son père, qui était venu la chercher, que si sa santé devenait meilleure je la reprendrais à mon service. Quelle différence entre cette enfant si douce et si bonne et les deux ou trois nouvelles servantes qui se succédèrent chez moi en fort peu de temps ! Tout le monde sait avec quelle difficulté on trouve une domestique passable, et quand on a une malade bien-aimée, quel supplice de voir l'indifférence, l'ennui, se peindre sur la figure de la personne qui la sert. Je me multipliais, pour que ma pauvre mère ne souffrît pas trop de ce changement si grand. Le jour consacré à mon père, madame Richomme, ma bonne voisine et amie, avait l'obligeance de veiller, pendant mon absence, sur ce qui se passait à la maison; mesdames de Montalivet et de Tascher, M. Duval, sa famille, madame Gérardin, tout le monde enfin, prenant en considération notre pénible position, pardonnait la rareté de mes visites; je n'avais plus un seul instant de loisir, et, malgré tant d'embarras, de contrariétés, d'inquiétudes journalières, je parvenais à faire encore bien des travaux.

L'époque approchait cependant à laquelle la société pour l'instruction élémentaire devait prononcer son jugement sur les ouvrages présentés au concours. Après avoir désiré et espéré peut-être d'obtenir le prix, je le redoutais maintenant; mais comment retirer mon ouvrage? très-facilement : je n'avais pour cela qu'à me faire connaître comme étant l'auteur de *la Pierre de Touche*. Ce n'était pas le caprice qui me suggérait cette pensée; je résolus de m'en expliquer avec M. Haumont.

Jusqu'alors j'avais été si parfaitement discrète, que ce bon vieil ami ne soupçonnait pas que j'eusse envoyé quelque chose au concours.

« Petit papa, lui dis-je un jour, avez-vous reçu

beaucoup d'ouvrages pour votre troisième concours extraordinaire?

— Nous en avons reçu cinq, répondit-il, et dans ces cinq deux ont attiré vivement notre attention; un surtout.»

Et le voilà qu'il se met à raconter *la Pierre de Touche*, entremêlant son récit d'éloges d'autant plus flatteurs, qu'il était loin de croire que l'auteur l'entendait. Il termina en disant :

« Très-probablement cet ouvrage-là aura le prix.

— Non, je vous en prie, petit papa; il est de moi. »

M. Haumont me regarda d'un air stupéfait.

« Comment, dit-il, vous avez concouru et, au momoment de réussir, vous voulez vous retirer du concours?

— Non-seulement je le veux, mais c'est fait maintenant, puisque vous connaissez l'auteur.

— Voilà une bizarre fantaisie!

— Ecoutez, petit papa, repris-je, je n'ai pas de rancune, et volontiers j'oublie les désagréments passés; mais la pensée change avec le temps et les circonstances : d'abord, l'ouvrage que vous couronnez dans votre société n'appartient plus à l'auteur. L'auteur n'est pas libre de le transformer, si plus tard la réflexion lui fait juger nécessaire quelque changement important...

— Mais si, ma chère enfant, avec l'agré ment de la société...

— Et celui de M. le délégué.

— Oh! quoi que vous en disiez, vous avez de la rancune.

— Non, je vous assure; seulement je me souviens des épines mêlées à la première couronne. Aujourd'hui je n'aurais pas le loisir de relire le manuscrit avec un délégué, et aujourd'hui je ne consentirais pas aussi facilement que jadis à faire des changements qui pourraient altérer la pensée première de l'ouvrage. Je suis heureuse, bien heureuse, d'avoir obtenu votre suffrage, petit papa, et celui du comité; cette gloire me suffit. »

M. Haumont paraissait être mécontent; mais sa bonté paternelle pour moi le rendit indulgent :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie,

me dit-il en souriant; vous voudriez des couronnes sans épines; comme il n'y en a jamais eu de ce genre, vous faites bien d'y renoncer, ma chère enfant. »

Craignant de l'avoir désobligé, je lui dis :

« Ecoutez, petit papa, *la Pierre de Touche* est un ouvrage qui m'a coûté des années de méditation; une conviction profonde l'a dicté. Je sens qu'il y aura quelques changements à y faire, changements qu'il me faudrait soumettre à l'approbation de la société, si l'ouvrage était couronné, et, dans le cas où elle n'accepterait pas ces changements, je me verrais obligée, moi, d'y renoncer et peut-être d'en accepter d'autres qui ne me conviendraient pas. Vous voyez bien que j'ai de bonnes raisons de vouloir conserver mon indépendance dans une affaire qui est du ressort de la conscience plutôt que de celui du savoir proprement dit. Mes raisons ne vous paraissent-elles pas bonnes?

— Très-bonnes, mon enfant, répondit M. Haumont. Je vous promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour que vous n'ayez pas le prix. »

Quelque temps après, le bon vieillard me disait d'un air moitié riant, moitié fâché :

« Vous n'avez pas le prix; mais je ne pourrai empêcher, si vous présentez le livre imprimé, qu'il ne soit adopté pour nos écoles et qu'une médaille ne soit décernée à l'auteur de *la Pierre de Touche*. »

Je le proclame, avec gratitude, ce suffrage m'a été accordé.

L'hiver avait été bien difficile à passer pour ma malheureuse mère; en vain tous les genres de médication avaient été employés; en vain elle avait été entourée de médecins habiles : les cruelles souffrances que lui faisait endurer le bras droit ne cédaient à aucun calmant. Depuis près de deux ans elle n'avait pas pu descendre une seule fois nos cinq étages; réduite par cette affreuse infirmité à une inaction absolue, elle sentait son courage faiblir : les médecins ordonnaient la campagne; le manque d'exercice, le manque d'air contribuaient, disaient-ils, à augmenter le mal. Mais comment songer à aller à la campagne, lorsque les travaux qui nous faisaient vivre nous retenaient constamment à Paris! Trouver un jardin n'était pas impossible alors comme aujourd'hui; ce fut ma bonne Élisabeth P... qui découvrit, dans le haut du faubourg Poissonnière, une habitation située de telle sorte qu'on pouvait s'y croire à vingt lieues de Paris. Malheureusement, c'était une pension bourgeoise. En province, on n'a pas la moindre idée de ce qu'est une pension bourgeoise, et beaucoup de gens l'ignorent, même à Paris. Une pension bourgeoise est une maison où, pour un prix relativement modique, les gens dont la fortune est des plus médiocres trouvent à la fois le logement et la table. Les habitants de cette maison ne peuvent être et ne sont pas égaux de rang ni de caractère, et souvent le voisinage des uns et des autres est très-incommode.

Élisabeth répondit aux objections que je fis d'abord, que cette pension bourgeoise, fondée depuis plus d'un siècle, ne présentait pas d'enseigne au-dessus de la porte, et qu'elle ne se recrutait que par les amis et les connaissances. On pouvait donc espérer de trouver là une société pas trop mêlée.

« Et puis, ajouta-t-elle, vous pourrez vous y faire servir chez vous et ne fréquenter les autres pensionnaires que si bon vous semble. Songez aussi, ma chère petite, à tous les embarras de ménage que vous causent les changements de bonnes; si vous en prenez une, elle sera tout au service de votre mère, et vous aurez plus de temps pour travailler. Vous serez sûre aussi que les jours où vous allez embrasser votre père et ceux où vous êtes obligée de sortir pour vos affaires, la maîtresse de la maison, ou sa sœur, veillera à tout ce dont madame Ulliac aura besoin. Allez voir, allez voir, répéta-t-elle; je vous dis qu'on ne peut trouver une habitation plus convenable en tout point.»

Elisabeth avait raison; rien de plus séduisant, sous beaucoup de rapports, que l'ancien château de la Charolais, situé rue Bellefonds : jadis le parc s'étendait sur tous les terrains envahis depuis par une partie des rues du Faubourg-Poissonnière, de Rochechouart, etc. Ce qui restait de ce parc était orné de beaux ombrages, de belles pelouses qui environnaient encore le château d'un réseau de verdure : c'était la

campagne à Paris, c'était une espèce d'Eden pour ma pauvre mère. La maison ou le château se ressentait du passage du temps et de la négligence du propriétaire; cependant on me montra, à l'extrémité d'un long corridor, et au premier étage, un petit appartement encore fort habitable et si bien distribué que ma mère pouvait avoir son chez elle et moi une grande chambre qui me servirait en outre de cabinet. Les deux sœurs s'étant montrées raisonnables pour les conditions, je promis de m'engager dès que j'aurais parlé à ma mère.

A l'idée d'avoir un jardin, la pâle figure de ma mère vénérée s'anima; mais les mots de *pension bourgeoise* parurent lui déplaire; pourtant, lorsque je lui eus rappelé tous les désagréments que, depuis le départ de notre chère et pauvre Virginie, qui avait succombé à une maladie de poitrine, nous avions éprouvés par le changement de domestiques, elle parut perdre un peu de sa prévention contre ce genre de vie, et notre résolution fut prise. Ce déplacement m'éloignait beaucoup du centre de mes affaires; mais, d'un autre côté, j'y trouvais l'avantage d'échapper à cette foule de gens ennuyeux qui venaient m'accabler tous les lundis, et souvent m'importuner pendant la semaine, malgré la consigne. Moi aussi, d'ailleurs, javais besoin de respirer le grand air, l'air vivifiant qu'exhale le feuillage, car ma santé se ressentait de tant d'émotions douloureuses et de tant de travaux incessants.

Ma mère vénérée était à peine installée au château de la Charolais, que déjà elle paraissait éprouver un peu d'allégement à ses maux : elle faisait descendre son rouet dans le jardin, et elle passait là presque toute la journée, tantôt travaillant, tantôt se promenant sur ces belles pelouses et à l'ombre de ces beaux arbres séculaires. Il avait été convenu avec nos hôtesses que nous ne ferions de visites à personne. Les pensionnaires, peu nombreux, étaient du reste des gens fort convenables. Le maître de la maison, peintre habile, avait établi son atelier dans l'un des vastes salons du rez-de-chaussée; sa femme, excellente musicienne, faisait entendre souvent les accents d'une belle voix; deux professeurs de musique au Conservatoire, une dame veuve d'un certain âge, une jeune femme avec deux petits enfants et enfin un poète, employé au ministère de la guerre, M. Guernu, composaient le personnel de la maison.

On racontait plusieurs légendes sur le château de la Charolais, qui, à mon avis, n'avait jamais dû être un château. On y voyait cependant les restes d'une chapelle et quelques vestiges d'une ancienne salle de spectacle. Trois grandes pièces seulement, au rez-de-chaussée, étaient encore habitables; dans les autres, les plafonds étaient tombés; derrière le château s'ouvrait un vaste préau entouré de quatre rangées de beaux tilleuls; là se trouvaient les communs, bâtiments tellement en ruines qu'on osait à peine y entrer. Il était grand dommage qu'une telle habitation fût ainsi abandonnée aux ravages du temps par son propriétaire. Je ne rapporterai aucune des légendes qui couraient sur le château et sur les communs, car elles étaient plus absurdes les unes que les autres : je me bornerai à dire quelques mots de la manière de vivre dans cette espèce de phalanstère. Seules, ma mère et moi, nous étions servies dans notre appartement, et à l'exception du déjeuner, qui était porté à chacun dans sa chambre, on se réunissait pour dîner en commun et pour passer ensemble l'après-dînée. De temps en temps, je prenais part à ces réunions, dans lesquelles je trouvais peu de plaisir, excepté lorsqu'on faisait de la musique. M. Guernu, le poète célibataire, pauvre asthmatique depuis l'âge de vingt ans, avait fondé une société des jeux du sphinx dont ses charades, ses logogryphes, ses énigmes, véritables petits poèmes, faisaient les frais. A le voir, on ne se serait jamais douté qu'un esprit léger et malin était logé dans cette frêle enveloppe. Il avait des yeux à fleur de tête, sans expression, et sa physionomie, peu mobile, était empreinte de tristesse, de sévérité même. C'était du reste un excellent homme, serviable et obligeant. Président de la société des jeux du Sphynx, inventés et fondés par lui, il en avait écrit en vers les statuts. Deux fois par semaine la société se réunissait dans le grand salon de la maison, et M. Guernu donnait à deviner énigmes, logogryphes ou charades; quiconque ne devinait pas au bout d'un certain nombre de minutes était mis à l'amende. Ces amendes, recueillies par la maîtresse de la maison, servaient à donner un bal à la fin de l'année, bal auquel les membres de la société invitaient les personnes de leur connaissance. Je n'ai jamais aimé les associations de quelque genre qu'elles puissent être. On voulut bien comprendre que l'état de ma mère m'empêcherait souvent de prendre part aux séances, et, sans blesser personne, je pus refuser de faire partie de la société.

J'avais craint un moment, en m'éloignant du centre de mes affaires, de voir celles-ci entravées par mille obstacles. Mais la vogue dont j'avais le bonheur de jouir se soutenait, et je pouvais choisir entre les travaux divers qui m'étaient proposés. Peu à peu, j'avais abandonné quelques recueils dont l'esprit ne me convenait pas; mais j'étais restée fidèle au *Journal des Femmes* et au *Journal des jeunes Personnes*. Je donnais dans celui-ci des leçons d'histoire naturelle qui plaisaient beaucoup; pour les dessins, j'étais très-bien secondée par un jeune peintre d'une grande espérance, M. Vaillant, qui fut plus tard nommé dessinateur de la commission scientifique chargée d'étudier l'histoire naturelle de l'Algérie. Lorsque je fis la connaissance de M. Vaillant, il avait dix-neuf ans, et déjà il était le soutien d'une mère malade et de deux jeunes sœurs. Je l'avais recommandé au directeur du *Journal des jeunesPersonnes* et ce léger service me l'attacha par les liens d'une affectueuse reconnaissance. Toute sa vie il a été pour moi un ami dévoué; et sa femme, ses enfants semblent avoir hérité de l'affection que me portait le père. J'ai pu, dans ma vie, obliger bien des gens, mais je n'ai trouvé que deux cœurs auxquels la reconnaissance ne parut pas être un fardeau, M. Vaillant et M. Justin Alric. Je me plais à consigner ici leurs noms.

Dans les premiers temps, nous avions été accablées de visites, dont la cause surtout était la curiosité : chacun nous enviait ce beau jardin, dans lequel retentissait à peine le bruit des voitures, assez rares alors, passant dans les rues Rochechouart et du Faubourg-Poissonnière. Peu à peu, ainsi que je l'avais espéré, le nombre des visiteurs diminua et, à l'exception de quelques amis, de quelques connaissances intimes, nous trouvâmes dans Paris une solitude paisible et silencieuse.

Quelques mois de séjour en ce lieu avaient rendu des forces à ma mère : elle voulut en profiter pour aller voir mon père. Vainement je lui représentai que ce voyage lui ferait beaucoup de mal, elle me répondait par ces seuls mots : « Je veux le voir. » Pendant les deux premières années du séjour de mon malheureux père à la maison de santé, les médecins avaient expressément défendu tout ce qui pouvait augmenter dans le malade la surexcitation nerveuse, qui produisait à elle seule des crises déplorables. Depuis plus de deux ans, des souffrances cruelles avaient empêché ma mère de songer à ce voyage : mais cette fois, mue peut-être par un de ces pressentiments dont on ne se rend pas compte, mais qui vous entraînent malgré vous, elle fut inébranlable. Toujours le mouvement seul de la voiture lui avait donné le mal de mer; cette fois, chose étonnante, soutenue par la force de sa volonté, elle ne fut point malade en route. Mais quelle triste entrevue! quelle douloureuse journée! Il est des souffrances que le langage ne saurait peindre! Le soir, au retour, ma mère pleura beaucoup : le changement opéré par la maladie chez mon pauvre père était navrant. Je l'avais vu s'accomplir peu à peu, mais jamais il ne m'avait frappé autant que ce jour-là.

Le lendemain, après avoir passé la nuit à méditer sur ce que le cœur et le devoir me disaient de faire, j'allai trouver notre hôtesse, madame Bourdon, et je la priai avec instance de recevoir mon malheureux père au nombre de ses pensionnaires.

« Il aura ici un beau jardin, il sera surveillé par son domestique, et nous, du moins, nous pourrons lui donner les soins de l'affection. Il n'a plus de crises violentes... madame, je vous en supplie, fixez vous-même le prix de la pension.

— Voulez-vous donc faire mourir votre mère à petit feu, me répondit madame Bourdon; d'après ce que vous me dites, mademoiselle, monsieur votre père n'est plus en état de sentir le prix de votre tendresse, tandis que madame votre mère, qui a conservé toutes ses facultés, sera mise sans cesse au supplice par la vue de l'état auquel il est réduit. Je me mépriserais moi-même si je pouvais mettre mon intérêt en jeu dans cette affaire. »

Voyant que je n'étais pas convaincue, elle ajouta beaucoup de raisons très-sensées à celles qu'elle venait de me donner, et je remontai tristement auprès de ma pauvre mère, à qui je n'avais rien dit de la pensée dont j'avais été préoccupée toute la nuit. Je la trouvai malade de chagrin encore plus que de fatigue... Elle aussi, elle avait eu la même idée que moi; mais elle ne me l'avoua pas ce jour-là.

J'avais besoin d'être éclairée et conseillée; j'allai demander lumières et conseils à mes deux anges protecteurs, madame de Montalivet et madame de Tascher. Toutes deux m'approuvèrent et me blâmèrent en même temps. Ces âmes nobles et délicates comprenaient la lutte qui avait lieu en moi; il me fallait choisir en quelque sorte entre un père et une mère... Je dus me soumettre lorsque madame de Montalivet m'eut fait observer que le changement de lieu pourrait produire un effet nuisible sur mon père. Pressée par ses questions, j'avais dû entrer dans quelques détails sur la triste journée passée à la maison de santé; ces détails lui servirent d'argument irrésistible pour me faire renoncer à mon projet. Mon pauvre père, en effet, s'était montré fatigué de l'émotion causée par la vue de ma mère, et à ce point qu'il avait fallu le laisser seul pendant une heure ou deux...

Je revins au logis tristement résignée, et à mon tour je fis valoir auprès de ma mère les motifs si sages que mes deux protectrices avaient trouvés pour me faire sentir la nécessité de laisser les choses dans leur état actuel, du moins pour quelque temps encore. Les épreuves de cette vie sont souvent bien difficiles à supporter, et la raison parvient rarement à faire taire le cœur; tout ce qu'on peut faire alors, c'est de se soumettre et de pleurer.

Avec l'hiver, toutes les souffrances de ma mère se réveillèrent; plus de promenades possibles, et souvent la pauvre malade passait des semaines entières dans son lit. Je lui cachais soigneusement les tristes nouvelles qui me venaient de la maison de santé.... Un soir, je reçus une lettre qui me bouleversa, et, le lendemain matin, confiant ma mère aux soins de madame Bourdon, à qui je dis la vérité, je pris un prétexte assez plausible pour me permettre de passer dehors une partie de la journée. Dès la veille, par un mot que portait un commissionnaire, j'avais prié une amie de se trouver le lendemain, à neuf heures du matin, avec une voiture, à la porte de la maison. Elle fut ponctuelle.

« Courage, me dit-elle, au moment où, tout en larmes, je m'asseyais dans la voiture; tout n'est peut-être pas encore perdu.

— Il se meurt, répondis-je en sanglotant. »

Pour la première fois depuis près de cinq ans la voix de mon père ne me salua pas de ces mots : « Voilà la fée! voilà la fée! » qu'il prononçait avec tant d'émotion chaque fois que j'arrivais. Déjà il était hors d'état de me reconnaître! Quelle journée! et je dus m'occuper seule de ce qui précède et doit suivre le moment suprême! Je dus aller chez le directeur pour régler avec lui les derniers honneurs à rendre à celui qui respirait encore! Et quelles journées que celles qui suivirent!... Dieu, dans sa miséricorde, nous cache les maux que nous devons subir, afin que nos forces suffisent quand l'heure de l'épreuve sera venue.

Dire la douleur de ma mère est impossible. Nos amis nous entourèrent dans ces tristes moments que rendaient pour moi plus amers encore les soins navrants qu'il fallait prendre pour la dépouille de celui que Dieu avait rappelé à lui. M. Alric était accouru des premiers; tout ce que ces soins ont de plus douloureux, il s'efforça de me l'épargner...... Mais que de pénibles détails, que de coups d'épingle dans une blessure saignante!...

Huit jours à peine s'étaient écoulés lorsque mon ancien ami, M. Émile P..., revint me voir pour la troisième fois; ma mère m'ayant appelée, je le laissai seul un moment. Lorsque je revins, je m'aperçus que les papiers placés sur mon pupître avaient été touchés. Aussitôt M. P.... devint fort rouge; se levant, il me prit par les deux mains, et il me dit avec une vive émotion : « La pensée des privations que vous vous imposez, tandis que moi je nage dans l'abondance, m'ôte le repos..... Oui, j'ai glissé sous vos papier un petit chiffon dont je vous prie de vous servir. C'est un prêt, ajouta-t-il aussitôt; oui, un prêt que

ma femme et moi nous vous prions de ne pas refuser.

— Merci, mon ami, mais je n'ai pas besoin.....

— Vous me rendrez cela quand vous voudrez. Ma mère vous aimait tant! ma femme vous aime aussi, et ma fille voit déjà en vous une bonne amie.»

Vivement touchée, je pris le billet de banque qu'il avait glissé sous mes papiers en disant: « Je m'en servirai, je vous le promets, si j'en ai besoin; mais depuis longtemps, Dieu merci, toutes mes obligations pécuniaires sont éteintes, et je veux tâcher de ne pas en contracter de nouvelles.

— Je vous en supplie, reprit cet excellent homme, ne vous imposez pas de ces privations qui peuvent altérer la santé. Votre mère ne manquera jamais de rien, je le sais; mais vous....

— Je serai *sage*, je vous le promets, répondis-je avec un triste sourire. »

Il resta quelques instants encore, et à peine il était parti que Malvina arriva. Elle aussi, elle venait me faire des offres de services pécuniaires; elle aussi, elle insista avec affection et persévérance, et je dus promettre de m'adresser à elle si je me trouvais dans un moment de gêne. Toute ma vie j'ai rencontré le même empressement de la part de mes amis, et toute ma vie j'ai mis le même soin à ne pas faire ainsi usage de leur bonne amitié : non que je ne les estimasse pas assez pour accepter la dépendance qui soumet l'emprunteur au prêteur (car il m'a toujours semblé qu'il faut estimer grandement les gens pour se décider à recourir à leur bourse); mais je n'ai souffert que deux fois dans ma vie le mélange de l'intérêt pécuniaire avec une affection vive et sincère. Non! pas un de mes amis ne manqua aux devoirs de cette affection dans la pénible circonstance où nous nous trouvions. Jusqu'au général de Brack (qui était alors colonel de hussards), se montra vivement touché de notre douleur; et pourtant je ne pouvais le compter alors qu'au nombre de ces aimables connaissances qu'on recherche pour les grâces de l'esprit. Comme je lui disais avec l'expression d'un vif regret que je n'avais pas pu aller encore au cimetière du Nord visiter la tombe de mon père, il me repondit : « Votre père n'est point là-bas; » et d'un geste énergique il me montra le ciel en ajoutant : « Il est là. »

Se livrer tout entier à sa douleur n'est permis qu'à ceux qui ne vivent pas du travail de chaque jour, et je sentis qu'il fallait reprendre la plume; mais je n'avais pas une pensée. L'état de ma mère, état désolant, ne me permettait pas de la quitter de tout le jour. Je pleurais auprès d'elle et avec elle, et si j'étais un instant seule dans ma chambre, je ne pouvais fixer mon esprit sur rien.

Une lettre d'Élisabeth, qui habitait Paris, mais qui était elle-même fort malade, vint m'arracher à ma torpeur. Dans cette lettre, mon amie me rappelait que j'avais eu l'intention d'envoyer un ouvrage au concours ouvert par la société de patronage pour les jeunes libérés. C'était la troisième fois que ce concours avait lieu, les deux autres n'ayant amené aucun résultat. Élisabeth ajoutait que j'avais cinq grandes semaines devant moi; elle invoquait ma facilité, et prétendait que j'arriverais encore à temps, ajoutant qu'elle mettait sa nièce, comme copiste, à ma disposition.

Je restai stupéfaite de tout ce que m'écrivait Élisabeth. Elle avait joint à sa lettre les statuts de la société de patronage pour les jeunes libérés.

M. Charles Lucas, inspecteur général des prisons, est en quelque sorte le fondateur de cette œuvre éminemment utile. Le premier, il comprit la nécessité de donner aide et assistance aux jeunes enfants que quelque délit avait fait enfermer dans les prisons; au moment de leur libération, ces petits malheureux devaient nécessairement retomber dans le vice, et passer du vice au crime; leur prêter l'assistance de patrons qui les prémuniraient contre les dangers de la récidive, en réveillant en eux le goût d'une vie honnête et le sentiment de l'honneur, c'était rendre un éminent service à l'humanité. Des hommes de cœur reconnurent la portée de cette haute pensée, et la société pour le patronage des jeunes libérés fut instituée. M. Bérenger, alors conseiller à la cour de cassation, accepta la présidence; ce choix était un hommage rendu à de hautes vertus et à une persévérance que rien ne pouvait lasser. Depuis trois ans cette société avait fait beaucoup de bien, et depuis trois ans elle cherchait à stimuler le zèle des auteurs en faveur de ses pupilles, car il fallait un livre de lecture courante approprié à de jeunes enfants que bien des circonstances avaient entraînés vers la route du mal. Élisabeth avait souligné ces mots extraits du rapport fait au nom de la commission chargée de l'examen des ouvrages envoyés aux deux précédents concours : *Le livre que vous voulez mettre entre les mains de vos patronés, messieurs, doit proposer à ces jeunes imaginations des exemples et non des règles de morale..... C'est l'enfant qui entre dans la vie, et qui la trouve plus difficile que s'il était conduit et soutenu; il faut le montrer dans ses hésitations, dans ses fautes, dans ses malheurs, pendant qu'il la traverse, avec le travail pour pain quotidien, les châtiments quand il se livre au mal, et les récompenses de la conscience et de la société, quand il résiste et fait courageusement le bien.*

Je relus plusieurs fois ce passage; il ne s'agissait pas cette fois d'enseignement scientifique à donner, c'était de l'éducation qu'on voulait avant tout, c'est-à-dire des leçons de morale, ressortant pour ainsi dire des fautes commises. Ma tête commença à travailler. Précédemment j'avais entendu parler des essais tentés pour la réforme des prisons et de l'établissement d'un pénitencier dans lequel étaient recueillis les enfants qui, jusqu'alors, étaient restés confondus avec les détenus adultes dans les prisons ordinaires. Il me parut que, pour faire sentir aux jeunes libérés le prix de l'assistance qui leur était prêtée par la société de patronage, il fallait montrer l'enfant coupable confondu, comme il l'était jadis, avec les plus grands criminels; il fallait le montrer aussi non-seulement abandonné, mais repoussé de tous, à la sortie de prison, et cherchant inutilement un aide pour rentrer dans la voie du bien.....

Encore une fois, je puisai l'inspiration dans les larmes et dans le chagrin. Pendant tout le mois de décembre, suivant mon habitude, me couchant à minuit, je me levais à quatre heures du matin, et j'écrivais l'ouvrage qui porte pour titre : *Étienne et Valentin*, ou *Mensonge et Probité*, dédiant ce livre, quel que pût être son sort, à la mémoire vénérée de mon père.

Élisabeth faisait prendre mes cahiers à mesure

lisait, approuvait, soutenait mon courage..... Et cependant combien de fois je jetai la plume pour pleurer et pour demander pardon à mon père de ne pas penser uniquement à lui!

Le 29 décembre 1836, je revoyais les dernières pages de la copie, et j'inscrivais, avec le titre et l'épigraphe, mon adresse et mon nom dans le billet qui devait être cacheté et attaché au manuscrit. Le 30 au matin, Élisabeth faisait porter le paquet au bureau de la société de patronage pour les jeunes libérés.

J'avais accompli ma tâche : quel en serait le résultat? Je ne concevais pas le moindre espoir de réussir, mais j'avais dû à ce travail la consolation qu'apporte toujours l'accomplissement du devoir. Les infirmités de ma mère m'imposaient des obligations toujours plus grandes; notre famille de Bretagne avait plus que jamais besoin de moi, il ne m'était donc pas permis de m'abandonner sans contrainte à mes regrets, et je remerciai Dieu d'avoir soutenu mon courage.

S. Ulliac Trémadeure.

JENNY MILLIONNAIRE

PREMIÈRE LETTRE.

DE JENNY A ROSE.

Ma chère Rose, j'ai eu hier vingt-un ans, et ma mère m'a donné, à cette occasion, la plus jolie robe de jaconas lilas que tu aies jamais vue. Comme, en ce moment, l'ami soleil nous vient visiter de bonne heure, je tâcherai de me lever aussi matin que lui, afin de festonner des garnitures pour la pèlerine et les manches de ladite robe, sans nuire à mon travail du jour. J'étrennerai ces belles choses à la Saint-Pierre, avec un chapeau neuf, peut-être! — C'est que nous avons fait beaucoup de dépenses tous ces temps-ci! Songe donc! ma robe, un chapelet pour maman, qui avait perdu le sien, un bon fauteuil d'occasion pour quand maman a ses névralgies, et une croix de fer à la tombe de papa, en place de la croix de bois, qui ne tenait plus. Quand j'y repense, j'admire l'ordre de maman qui, moyennant 3 francs 50 centimes environ que nous parvenons à gagner par jour avec notre aiguille, paye un loyer de cent cinquante francs, pourvoit à tous les besoins, et peut encore, au moins une fois l'an, nous procurer un peu de superflu!

Le fauteuil de maman, son chapelet, la croix de papa, ce n'est pas cela que j'appelle du superflu; mais ma robe de jaconas. Une robe de jaconas, c'est tout à fait du luxe; cela coûte si cher de blanchissage! Enfin, on la ménagera. En attendant, quand on la regarde, on ne peut, malgré ses vingt-un ans, s'empêcher de tressaillir d'aise!

Par ce qui précède, tu vois que nous acceptons ton aimable invitation. Nous serons chez toi la veille de la Saint-Pierre, au soir, et comme nous emporterons notre besogne, nous y pourrons rester au moins quatre grands jours. Quel bonheur! depuis ma sortie de cette excellente et modeste pension où toi et moi nous avons été élevées, je n'ai pas revu Mennecy. Sans doute, j'y trouverai des changements; n'importe! ce sera toujours pour moi le Mennecy d'il y a sept ans, celui des classes attachantes, des récréations joyeuses, des belles fêtes où je portais dans les rues la bannière de la Vierge, parce que j'étais la plus sage, et je crois aussi la plus forte! Mon pauvre père vivait alors! Chaque semaine, sur sa paye d'ouvrier ébéniste, la part de sa petite Jenny était prélevée. Ma chère, ce souvenir me remplit les yeux de larmes! Que je trouve estimable et touchant cet homme qui se refuse à toutes suggestions, à tout entraînement, afin de doter sa fille d'une bonne éducation! Maman me l'a répété souvent, il lui fallut plus d'une fois parler très-ferme dans son atelier pour rester libre de ne point boire ou jouer chaque samedi les deux tiers de son gain! Mon père, il paraît, disait même à cette occasion, qu'aller au-devant des boulets sur le champ de bataille ne demande pas autant de courage au soldat qu'à l'ouvrier de résister aux sollicitations ou aux quolibets dont il se voit assiégé jusqu'à ce qu'il ait conquis son indépendance!

A bientôt donc, chère Rose! je fais une grande révérence à ton seigneur, monsieur le contre-maître de la manufacture d'Écharcon, que tu m'as appris dans tes lettres à redouter comme un tyran! inculpation grave dont je jugerai bientôt par mes yeux!

DEUXIÈME LETTRE.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Plus de voyage à Mennecy, ma pauvre Rose! Un événement bien triste est arrivé hier à maman : dans un omnibus, 55 francs en or qu'elle venait de recevoir, lui ont été subtilement volés!

Il me semble que si les voleurs se rendaient compte du mal que cause parfois leur mauvaise action, ils y regarderaient à deux fois!

Ton mari trouvera cette réflexion bien naïve!

C'est que, vraiment, voler l'ouvrier, c'est être deux fois criminel!

Chez nous, cette perte de 55 francs se fait sentir plus que je ne le souhaiterais; aussi, la robe de ja-

conas restera en pièce jusqu'à nouvel ordre, et, si je me lève avec le jour, ce ne sera point pour en festonner les ornements!

TROISIÈME LETTRE.

Ma chère Rose, j'ai peur de devenir folle! cette aventure était tellement inattendue! Je ne puis m'habituer à y croire. Comment, il y a huit jours, pleurant presque à propos d'un vol de 55 francs, et aujourd'hui millionnaire!... Tu as des éblouissements, n'est-il pas vrai? Tu crois mal lire? Tu as bien lu, Jenny, Jenny qui travaillait douze heures par jour pour gagner 2 francs, qu'une robe de jaconas réjouissait outre mesure, ta Jenny enfin est passée millionnaire du soir au matin!

Je t'assure que la tête m'en tourne, et que mon contentement a de grandes ressemblances avec le chagrin.

Voyons, que j'essaie de te raconter d'où me vient ce million.

Je parle à la première personne, parce que c'est moi que mon grand-oncle a instituée légataire universelle. Ce qui n'empêche pas que j'aie tout mis aux pieds de maman.

Aurais-tu jamais deviné que mon grand-oncle était millonnaire? lui qui, je te l'ai cent fois répété, lorsqu'il venait dîner chez nous, mettait dix-huit sous sur notre cheminée en disant que, s'il ne pouvait faire du bien à sa famille, du moins il ne voulait pas lui être à charge!

On peut donc amasser un million à acheter et à vendre des vieux morceaux de bois sculptés, de la vieille faïence, et des vieux tableaux enfumés?

Il est vrai que mon oncle a fait ce métier soixante-quinze années consécutives, l'ayant commencé à onze ans, et étant décédé à quatre-vingt-six ans, et que, de plus, aux tableaux enfumés et à la vieille faïence il ajoutait, à ce que nous a dit le notaire, des spéculations sur les terrains.

Mais alors, pourquoi mon grand-oncle portait-il de si sordides habits?

Enfin, c'est de lui que me vient cet héritage énorme.

En nous remettant toutes sortes de papiers et de titres, le notaire y a joint 12,500 francs, montant du premier trimestre de *mon revenu!*

Nous sommes rentrées chez nous en calèche découverte, et nous avons fait venir notre dîner de chez le traiteur.

Comme il nous aurait été impossible de dormir en paix avec notre trésor, nous sommes descendues tout révéler à notre propriétaire, qui a bien voulu s'en charger jusqu'à nouvel ordre. Du reste, il comprend que nous ne pouvons continuer à habiter son immeuble! Nous allons louer dans une de ces maisons qui ont vue sur le Luxembourg. Nous aurons un salon, une voiture, un piano, deux bonnes, un cocher, une chambre à la disposition de Rose, des tableaux, des tapis, et une caisse Fichet.

Si ton mari te permettait de venir m'aider à choisir des robes, ce serait bien gentil de sa part!

QUATRIÈME LETTRE.

L'ogre s'est refusé à ma demande et je lui en garde rancune! Je suis sûre que j'ai fait de ridicules emplettes. On me regarde trop lorsque je sors à pied dans la rue, pour qu'il n'en soit pas ainsi. Madame Ferdinand, une bien aimable dame dont le mari, artiste peintre, a son atelier dans la maison où nous sommes installées; madame Ferdinand attribue à une autre raison les regards qui me suivent. Je ne la crois point! Je sais bien que je ne suis pas un laidron, mais, d'un laidron à une beauté pour laquelle on se retourne, il y a loin!

M. Ferdinand va faire le portrait de maman et le mien en pendants. Il proposait à maman de lui poudrer les cheveux et de lui mettre des paniers, disant qu'ainsi on la prendrait pour une aïeule titrée; nous avons répondu à cette proposition en accrochant dans le grand salon le portrait de ma véritable grand'mère, coiffée de son bonnet d'Arles qui lui séiait si bien. Madame Ferdinand nous a fort approuvées, et nos portraits seront faits avec nos costumes ordinaires. Mais, vois donc, ma pauvre Rose, comme en certaines positions l'on vous convie aisément à la sottise! Incessamment nous reniions le nom de mon grandpère, et ma grand'mère passait duchesse!

Ainsi que je le souhaitais, nous habitons une maison ayant vue sur le jardin du Luxembourg. Pour 3,500 francs par an, nous avons grand et petit salon, énorme salle à manger, nous voulons recevoir; des chambres et des cabinets à n'en plus finir, remise et écurie. M... nous a meublées; nous l'avons laissé agir selon son bon plaisir; nous aurions été bien en peine de préciser ce dont nous avions besoin. D... nous a fourni une charmante calèche et une jolie voiture à quatre places, pour quand Rose et son mari nous viendront visiter. Madame Ferdinand nous a procuré une femme de chambre et une cuisinière; il ne nous manque plus que des chevaux et un cocher. Heureusement, madame Ferdinand a un neveu, M. Émile Bloch, dont ceci est tout particulièrement l'affaire, et qui voudra bien s'en préoccuper.

Ce monsieur Émile est, il paraît, un jeune homme que madame Ferdinand ne nous aurait jamais présenté sans la circonstance actuelle. Elle le dit à craindre et m'a avertie de m'en méfier. Du reste, a-t-elle ajouté, quand il nous aura rendu le service que nous attendons de lui, nous l'évincerons!

Sans doute, monsieur Émile est un de ces héros dont on parle dans les romans. Ces gens-là ne sauraient me paraître dangereux.

A propos, il y a un siècle que tu ne m'as dit un mot de mon futur compère! A-t-il quitté l'Italie? Sera-t-il à Mennecy au *temps voulu?*

Tu sais que la layette ne regarde que moi!

CINQUIÈME LETTRE.

Nous allons bien! Il ne nous reste pas un sou de notre premier trimestre! Nous en avons beaucoup ri, madame Ferdinand et moi! Après tout, comme dit madame Ferdinand, il faut bien s'installer. Une fois que rien ne nous manquera, nous règlerons notre budget.

Comment! tu prétends m'imposer des lois quant à la layette! ferais-tu la fière, par hasard? j'agirai comme je l'entendrai, sache-le! Au milieu des enivrements de ma position nouvelle, la plus douce sa-

tisfaction que j'aie encore ressentie, c'est précisément en songeant à ce trousseau mignon d'un poupon adoré avant que de naître. Ne me retranche rien de cette joie !

Nous avons trois chevaux, un cocher, et une sorte de petit Poucet, déguisé en valet de pied, que je ne puis m'habituer à voir sans rire. Lui, ne rirait pas pour le royaume de Maroc ! A le voir si parfaitement imperturbable, je l'ai d'abord pris pour une poupée; en tout cas, ce serait une poupée bien articulée; rien d'agile comme ce petit Charlot. Quant à te dire s'il parle, je ne le saurais. Il entend, cela est sûr, car il exécute très-promptement les ordres qu'on lui donne; mais comme il s'incline lorsqu'il y a lieu de répondre, j'ignore complètement si la nature l'a doué ou non d'un langage harmonieux. Dès que j'aurai pu éclaircir ce point, je t'en ferai part.

Dans nos trois chevaux, il y en a un pour moi, un arabe tout noir. Je l'ai nommé Light, en souvenir d'un certain Light-foot de miss Edgeworth, à propos duquel, tu t'en souviens, nous avons pleuré jadis avec tant *d'entraînement*. J'apprends à monter à cheval. M. Émile m'a conseillé l'équitation comme le plaisir par excellence.

Je ne sais pas où madame Ferdinand a pris que son cousin fût dangereux. M. Émile n'est point du tout un héros du boulevard des Italiens, comme je me le figurais. Il est aussi bien habillé que ces messieurs, cela est vrai, mais là se borne la ressemblance. M. Émile est un grand démon de six pieds, favoris blonds, œil clair, haut en couleur, et n'aimant rien au monde que les chevaux; quand il enfourche son Good-Boy, comme il l'appelle, magnifique cheval bai foncé dont les yeux intelligents n'ont de semblables que ceux de mon Light, il fait songer aux centaures. Je défie qu'on le désarçonne. Le cheval et le cavalier ne font plus qu'un seul et même corps, et pareille ardeur les enflamme. S'ils ne se retenaient, ils sauteraient par-dessus l'obélisque et l'arc de triomphe de l'Étoile. Lorsqu'ils se livrent à ces courses folles, je les suis du regard et voudrais me sentir emportée comme eux. M. Emile me croit des dispositions, et mon maître d'équitation me promet qu'avant trois mois je pourrai me risquer sur Light, aux Champs-Élysées; M. Émile et madame Ferdinand m'accompagneront à cheval, et maman, en calèche. Ce sera une charmante partie.

Naturellement il me faut un habit de cheval. Le prendrai-je noir ou bleu foncé? adopterai-je le chapeau Louis XIII avec plume au vent? j'en meurs d'envie! Conseille-moi. Lorsque j'ai interrogé M. Émile à cet égard, tu ne devinerais jamais ce qu'il m'a répondu ! Il m'a répondu qu'avec ou sans chapeaux à larges bords, les amazones sont généralement laides, que je le pourrais constater au bois, le soir même; que sans doute je ferais exception à la règle, mais qu'en tout cas peu importait, l'essentiel étant qu'à cheval mes façons ne parussent point démesurément ridicules.

Voilà le monsieur que madame Ferdinand m'engageait à redouter et auquel elle voulait que notre porte fût fermée après les services rendus ! Outre que cela n'eût guère été poli, cela aurait été véritablement se prémunir contre un danger purement imaginaire.

SIXIÈME LETTRE.

Trop de dentelles, dis-tu, et pour toi des folies sans nom ! Laisse, laisse, ma bien-aimée! j'ai été si heureuse en choisissant ces chiffons, que c'est moi qui te reste redevable. Le vois-tu, l'adoré, dans son berceau bleu et blanc, ses petites mains perdues au fond de ses grandes manches brodées et son bonnet sur l'oreille ! Il braille en ténor bien appris; mais la jolie maman paraît, et force est au goulu de se taire ! — Je voudrais cet instant arrivé! Ton mari nous écrira dès que nous devrons nous mettre en route.

Au lieu d'encombrer votre maison, pourquoi n'en achèterions-nous point une, à côté ou dans les environs de la vôtre? Cette idée sourit à maman; prie donc ton mari de s'en occuper. De cette sorte nous passerions ensemble une partie de nos étés, et j'enseignerais à mon filleul à monter à cheval.

Je progresse. M. Émile prétend qu'il y en a de plus disgracieuses que moi. Ce sont ses propres termes. Le singulier garçon! Lorsqu'il ne sent point sous lui piaffer et bondir son cheval, il paraît tout à fait mal à l'aise. On a toutes les peines du monde à le retenir une heure dans une salle à manger ou dans un salon. Il n'accepte une invitation qu'en se ménageant l'entière liberté de la retraite. A force de vivre avec les chevaux, je t'assure qu'il a de leurs mouvements de tête et qu'il rit comme ils hennissent.

Mon compère a-t-il obtenu son congé? répondra-t-il à ton appel?

Ainsi, le voilà capitaine à trente-quatre ans et décoré ! La Crimée et l'Italie ne lui ont pas été ingrates; il y a fait une jolie moisson. J'aurai grand plaisir à le revoir. A-t-il toujours son air doux et timide, et son accent voilé? Comment parvient-il à se faire entendre de ses soldats? Peut-être qu'il se sert d'un porte-voix. Te souviens-tu de ce jour où sa visite te fut annoncée à la pension? La visite d'un cousin militaire ! Nous étions aux aguets et très-disposées à frissonner devant sa grande moustache. On sonne; un monsieur fluet et pâle est introduit. Il avait bien des moustaches, noires, même, mais si fines qu'on ne les aurait point aperçues à côté de celles de Joséphine, la cuisinière de la pension ! Il ouvre la bouche, nouvel étonnement; une voix d'enfant de chœur frappe nos oreilles. Il avance dans le dessein de t'embrasser; ta pèlerine s'accroche aux boutons de sa tunique; il rougit, il ne sait que faire; il tire, la pèlerine est en lambeaux, et nous, folles, nous ne pouvons étouffer davantage nos rires impolis et moqueurs, même que cela nous valut à toutes un fameux pensum ! Si ce souvenir me revenait lorsque nous tiendrons ton fils sur les fonts baptismaux ! j'en frémis; je suis sûre que je rirais ! car je suis toujours la rieuse que tu sais. Je n'ai point, il paraît, le tempérament du savetier de la fable; mon million n'a rien retranché à ma gaieté ni à mes chansons; jusqu'alors, une fois la première émotion calmée, je ne lui ai encore dû que du bonheur. Sans doute, j'ai fait et je fais journellement plus d'une école; ainsi, il est pour moi très-certain que les bijoutiers et les marchands de nouveautés ne se sont point fait faute de s'égayer à mes dépens, en me voyant choisir mille et mille objets qui ne conviennent pas à une

jeune fille et que, d'après le conseil de madame Ferdinand, je laisse dormir dans mes armoires; mais, s'ils ont ri, je fais chorus, et, désormais, je n'achète rien que madame Ferdinand ne me guide.

Cette dame est vraiment d'une obligeance rare. Elle a dû être fort belle. Elle me paraît beaucoup plus âgée que son mari. Je ne sais si, malgré les apparences d'une harmonie parfaite, ce dernier ne lui cause pas quelques chagrins. Depuis plusieurs jours elle me semble triste. Il est vrai que, dès qu'elle s'aperçoit que je l'examine, elle reprend promptement et habilement son air enjoué; non assez habilement néanmoins pour que son manége m'échappe! Nous ne nous connaissons point depuis assez de temps pour qu'elle m'ouvre son cœur; je le comprends et le regrette. Cette dame m'est véritablement sympathique. Elle a pour nous tant de gracieuses paroles! Elle m'a promis de nous aider, cet hiver, à composer notre salon. Nous aider est joli, il faudra bien qu'elle se charge toute seule de cette affaire. Excepté ton mari et toi, qui restez confinés dans votre Mennecy, nous n'avons point d'amis, nous, point de parents et point de connaissances, attendu qu'alors que nous travaillions pour vivre, nous n'avions pas le temps d'en former.

Nous comptons, cet hiver, donner un grand dîner par semaine et une soirée tous les mois.

Il paraît que les grands dîners sont un des moyens les plus sûrs pour peupler sa maison.

Aux soirées, on dansera, on jouera, on fera de la musique. J'ai pris une maîtresse de chant. Madame Ferdinand m'assure que j'ai une voix agréable, et qui promet étonnamment. Cette aimable femme est vraiment pour moi d'une indulgence plus que maternelle. J'ai demandé à M. Émile s'il serait des nôtres; il m'a répondu que lui et Good-Boy avaient disposé de toutes leurs soirées!!! Et cependant, lorsqu'il plaît à ce sauvage d'oublier l'écurie, ses manières sont exquises; il est capable de causer d'autres choses que de courses au clocher, et même de danser et de chanter! avant la soirée d'hier, jamais je ne l'aurais cru. Hier était la Sainte-Anne, fête de madame Ferdinand. Précédemment, tout en se récriant sur son humble chère et sur son humble logis, madame Ferdinand avait laissé percer le vif désir de nous avoir à sa table le jour de la Sainte-Anne. Naturellement nous avons été au-devant de son invitation. Comme il pleuvait à verse, M. Émile a bien voulu ne pas nous quitter après le café; et c'est alors que je me suis aperçue de ses talents multiples. Après avoir chanté magnifiquement (les vitres en tremblaient) toutes sortes de morceaux du grand Opéra, il m'a fait danser trois ou quatre polkas et mazurkas que sa tante nous a jouées. C'était un autre homme.

Ce matin, reprenant ses allures de centaure, il est venu au manége m'assaillir de critiques et de remarques désobligeantes, au point que j'ai été tout près de m'en fâcher.

Et quand je pense que sa tante me le représentait comme un homme à craindre!... S'il se montrait toujours ce qu'il s'est montré hier soir, peut-être! mais avec ses allures d'écuyer grossier, je ne cours vraiment aucun danger.

Que je te conte un petit incident arrivé hier, et qui me donne à penser.

Je savais que madame Ferdinand n'avait pas de bracelet riche. Elle a eu tant de bontés pour nous, elle s'est dérangée tant de fois, que je me suis crue autorisée à en glisser un au milieu d'un bouquet d'héliotropes. Après m'avoir remerciée avec effusion et alors que je lui attachais au bras ledit bracelet, une larme m'est tombée sur le cou. J'ai pensé que c'était une larme d'attendrissement; j'ai relevé la tête, j'ai embrassé madame Ferdinand, et je n'y aurais plus songé si, dans la soirée, je n'avais surpris de nouvelles larmes dans ses yeux à un moment où elle contemplait son bracelet.

D'où vient cela? que signifient ces larmes? Je m'y perds!

Nos portraits promettent d'être fort beaux; ils iront à l'exposition prochaine... s'ils sont achevés! D'après ce que j'aperçois dans son atelier, monsieur Ferdinand achève peu. Il me semble qu'il rêve et qu'il fume plus qu'il ne travaille. Il en est peut-être ainsi dans la peinture. Cependant il me semble que les Michel-Ange et les Rubens, les Raphaël et les Lesueur, ont laissé trop de chefs-d'œuvre pour n'avoir point travaillé beaucoup.

DE JENNY A MONSIEUR MARCEL.

Nous recevons votre billet, cher monsieur, et nous partons. Ainsi c'est une fille que nous a donné madame Rose? moi qui attendais un hussard! N'importe! qu'elle soit la bien-venue, et que Dieu soit béni, puisque « la mère et l'enfant se portent bien.»

DE JENNY A MADAME FERDINAND.

J'accomplis la promesse que vous m'avez si gracieusement arrachée, madame; mais, qui ne céderait à vos instances?

J'ai trouvé mon amie adorablement belle dans son lit blanc avec sa petite fille dans ses bras. Sa grosse fille, je devrais dire; mademoiselle Cécile est énorme et a un fort grand appétit. C'est un joli tableau que celui d'une jeune mère allaitant son enfant; je ne me lasse point de le contempler.

Hier a eu lieu le baptême. La mode, ici, est de jeter en l'air des pluies de dragées que les enfants se partagent plus ou moins à l'amiable. Nous n'avons point failli à la mode. Il paraît que nous avons bien fait les choses; il m'a semblé que l'on était conten de nous.

Mademoiselle Cécile l'était moins; elle semble dédaigner l'éclat et le bruit, et leur préférer le calme de l'alcôve maternelle avec toutes les douceurs qu'elle y rencontre. On dit, madame, qu'après bien des erreurs, l'homme finit par la gourmandise. Je crois qu'il commence aussi par là, à voir l'avidité avec laquelle mademoiselle Cécile prélude à ses fréquents *luncheons*.

Recevez, madame, les tendres expressions de notre parfaite estime.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Que me dites-vous, madame? mais vos félicitations n'ont point du tout de raison d'être! M. Léon Duval, mon compère, paraît satisfait du lien qui nous unit, et ne songe aucunement à en former

d'autres. Il est très-froid, ne m'évite point, mais ne me cherche point. Je lui suis aussi indifférente que la personne qui passe en ce moment sous les guichets du Carrousel. Il faut vos yeux, chère madame, pour découvrir en moi les irrésistibles perfections que vous y voyez; vous exceptée, je crois être certaine qu'elles n'ont encore ébloui personne, pas plus dans le département de Seine-et-Oise que dans le département de la Seine; je ne suis pas plus dangereuse pour M. Duval que M. Émile ne l'est pour moi, malgré les pronostics de votre craintive amitié.

DE JENNY A ROSE.

Les voilà donc enfuis, ces beaux quinze jours! Quel dommage qu'il n'y ait point en à vendre en ce moment une maison comme nous souhaiterions! Je prie ton bon Marcel de guetter les occasions qui se présenteront, et de nous en faire part. Ne serait-il pas doux de passer ensemble tous nos étés ou à peu près? mais tout cela n'est plus pour Rose que d'une considération secondaire. Qu'importent les vieilles amitiés devant le nouvel amour qui a pris tout son cœur? quand nous avons Cécile, comment penser à Jenny? Ce berceau blanc, c'est l'univers; on ne voit rien au-delà.— S'il t'est possible, cependant, de déposer pour moi deux baisers sur les pieds de la divinité, je t'en serai infiniment obligée!

Rose, tu es heureuse! Je vous ai observés, toi et Marcel, pendant ces quinze jours; vous n'êtes qu'un cœur et qu'une âme!

Je ne me récrie pas sur cette sagesse qui fait que vous vous trouvez à l'aise avec une place de 3,000 fr. Il n'y a pas assez longtemps que je suis millionnaire pour avoir oublié déjà les principes dans lesquels j'ai été élevée: quel que soit le gain, on est riche si les dépenses sont maintenues au-dessous du gain!

Et puis, vous aussi, vous êtes gais, et la gaieté aide puissamment au bonheur!

Il est vrai que si vous ne vous aimiez pas comme vous vous aimez, votre gaieté n'aurait pas les mêmes raisons d'être.

Le point fondamental du vrai bonheur est donc une honnête et vive affection.

Mais est-il donné à tout le monde d'aimer et d'être aimé de la sorte? N'est-ce point un bienfait précieux accordé seulement à de rares privilégiés?...

M. Émile sort de chez nous. Il est toujours aussi galant que par le passé.

Pendant que, sur sa demande expresse, je lui racontais les épisodes du baptême de Cécile, lui se permettait la caricature suivante: 1° un poupon difforme; 2° une marraine déguisée en fortune et surchargée de fleurs et de panaches. De ma corne d'abondance tombaient des pavés qui faisaient autour de moi des milliers de victimes.

Le parrain était un soldat de plomb, haut de deux centimètres, essayant en vain de grimper sur ma roue et de s'attacher à ma corne.

J'ai déchiré au nez du dessinateur son impertinent dessin, et j'en ai jeté les morceaux par les fenêtres.

Ma colère a paru l'amuser prodigieusement.

Les accès de tristesse de madame Ferdinand se renouvellent. Lorsqu'elle s'aperçoit qu'en de tels moments je l'observe, elle en paraît à la fois décontenancée et affligée. J'ai le soupçon qu'elle a vendu son bracelet! Alors ses soucis seraient des soucis d'argent. — Il faut que je le sache!

ONZIÈME LETTRE.

Comment, M. Duval s'est formalisé de la caricature de M. Émile? de cet insigne enfantillage? En vérité, je regrette beaucoup de t'en avoir parlé! Si M. Duval s'était posé en aspirant à ma main, et si je l'avais repoussé, à peine comprendrais-je qu'il eût trouvé là quelque allusion; mais avec la distance plus que respectueuse que M. Duval n'a cessé de maintenir entre lui et moi, je n'aurais jamais supposé que la moindre application fût possible. Cela me contrarie plus que je ne saurais dire! Le caractère de M. Duval m'inspire une haute estime; s'attaquer à ce caractère me paraîtrait une offense personnelle. Je me propose de faire cette profession de foi de façon qu'elle profite aux écouteurs.

DOUZIÈME LETTRE.

Eh bien, ce que j'avais sur le cœur, je l'ai dit! Cela n'a point manqué son effet. On m'a prêté une attention extrême; à ce point que devant se rendre à je ne sais quel club, on a oublié son engagement, et que, lorsqu'on s'en est aperçu, on n'a ni écumé ni piaffé.

J'ai arraché à madame Ferdinand le secret de ses tristesses; ils sont gênés! Tu penses si je me suis mise à leur disposition! Ainsi qu'elle le fait entendre avec beaucoup de mesure, il n'est pas de pauvre plus à plaindre que celui qui est obligé à l'habit noir! Les exigences du monde où l'artiste doit vivre, sous peine de rester ignoré, sont impérieuses; elles absorbent le fruit de ses veilles et au delà! Et puis l'artiste ne peut pas, comme l'ouvrier, travailler en vue du pain quotidien; le céleste feu qui l'embrase s'en trouverait attiédi! — Madame Ferdinand a longuement et abondamment parlé sur ce sujet, et, plus d'une fois, nous avons mêlé nos larmes! Ma chère Rose, je vois qu'il nous était plus aisé de vivre jadis avec nos 3 francs 50 centimes par jour, qu'à grand nombre de gens avec plusieurs milliers de francs par an, et que la misère a de bien différentes allures!

TREIZIEME LETTRE.

Charlot parle! Tu te souviens que c'était pour moi un doute? Je commence à monter Light, qui daigne s'y prêter. Hier, comme j'allais, non m'élancer, mais me placer avec toutes sortes de précautions sur le charmant animal, j'entendis Charlot s'écrier: « Il est beau! » Je n'en pouvais croire mes oreilles! Je me retourne, c'était bien Charlot que j'avais entendu. Il contemplait Light, et toute sa petite personne ressemblait à un point d'admiration. Il paraît que, pendant mon séjour chez toi, une grande amitié s'est formée entre ces deux créatures.

Autre merveille: M. Émile ne hennit plus, et fréquemment s'oublie chez nous la soirée entière; il a soulevé le projet d'étudier ensemble quelques duos!...

Madame Ferdinand ne voit pas cette espèce de conversion de bon œil; elle ne cesse de me rappeler ses premiers avis, et de me répéter que son neveu est d'autant plus dangereux qu'il est imprévu; que c'est une nature fougueuse qui séduit par ses excentricités mêmes; et, a-t-elle ajouté, je serais désolée qu'il osât lever les yeux sur vous, attendu que le jour où il s'apercevrait qu'il vous aime, il vous en informerait sans retard, et vous demanderait de fixer immédiatement le jour de votre mariage.

J'ai rassuré madame Ferdinand en lui affirmant que de semblables idées devaient être fort loin de l'esprit de M. Emile!

Néanmoins, les craintes de cette dame partent d'une délicatesse qui me touche; je sens qu'elle serait au désespoir de voir son amitié soupçonnée d'intérêt, et cela me rend cette amitié d'autant plus précieuse. Non qu'elle puisse être comparée à celle qui nous unit, chère Rose; mais, enfin, je n'y saurais être ingrate!

QUATORZIÈME LETTRE.

Nos dîners ont cours; seulement, je m'en aperçois si peu que je ne t'en ai point encore parlé. Après avoir fait feu de toutes pièces, madame Ferdinand nous a recruté une demi-douzaine de messieurs d'un âge mûr, et une respectable vieille dame abominablement sourde. M. Ferdinand y paraît et M. Émile y assiste. Nous nous amusons comme des trappistes! Nous avons aussi donné notre première soirée. Elle était fort belle et a coûté fort cher, mais ne m'a pas diverti plus que le reste. Il est vrai que le personnel était le même. Madame Ferdinand dit qu'un salon ne se compose pas en un jour. Moi, je commence à croire que d'ouvrir de beaux appartements et de surcharger sa table de mets exquis n'y suffit pas!

Après tout, recevoir est-il bien nécessaire? est-ce une obligation de la fortune à laquelle il faille absolument se soumettre? Quand nous serons arrivées à remplir notre maison, qu'en retirerons-nous? de la fatigue, rien pour le cœur! Je crois qu'une saison suffira à notre curiosité.

C'est comme notre immense appartement, je m'y déplais! Je perds le temps à courir de ma chambre à coucher à la salle à manger ou à la chambre de maman!

Notre domestique aussi nous semble un monde à gouverner; un monde que nous gouvernons mal, à ce que dit maman. Charlot excepté, tous ces gens-là nous pillent avec une rare effronterie!

A part l'expérience, qui naturellement nous manque, il faut encore à la gestion d'une maison comme la nôtre une telle application et un temps si considérable, que notre travail assidu d'autrefois ne serait rien auprès!

Si ma bonne mère m'en croit, nous modifierons tout cela; il y a d'autres moyens de dépenser son argent. Du reste, nous aurons, cette année, outrepassé notre revenu!

M. Émile garde le silence. Apparemment il ne s'aperçoit point encore des chaînes que je lui fais porter.

Entre nous, je suis peut-être destinée à rester vieille fille et à te seconder dans l'éducation de tes enfants.

Lorsque j'étais pauvre, on disait que certain air au-dessus de mon état m'empêcherait de trouver des maris parmi les hommes de ma condition; aujourd'hui, serait-ce que mes façons se trouvent au-dessous de ma fortune?

QUINZIÈME LETTRE.

Tu te plains d'être restée trois semaines sans nouvelles. Ma chère, c'est qu'il a parlé!...

Tu entends bien que cette fois il ne s'agit pas de Charlot.

Cinq jours après ma dernière missive, alors que je commençais à m'impatienter légèrement d'un silence qu'à chaque instant je croyais qu'on allait rompre, nous faisions de la musique dans le petit salon, maman causant avec madame Ferdinand et cette dame sourde que tu as déjà rencontrée dans mes lettres, il a tout d'un coup suspendu une mesure commencée et, s'adressant à lui-même, tout comme dans les comédies :

« Bah ! s'est-il écrié, le fait est irrécusable! »

Alors, se tournant vers moi ;

« Mademoiselle, a-t-il ajouté, voici plus d'un mois que je m'examine, ne pouvant me résoudre à croire que la chose fût vraie; mais douter davantage serait faire injure à ma perspicacité! Le sauvage est dompté! Si vous le permettez, dès que madame des Aubiers sera partie, j'aurai l'honneur de demander votre main à madame votre mère.»

Toute prévenue que l'on soit, de semblables ouvertures ne sont pas sans causer quelque émotion.

Je n'avais pu encore formuler une réponse convenable, lorsque, avec sa pétulance des premiers jours, M. Émile a repris :

« Mademoiselle, savez-vous ce que je fais ici, depuis un mois que je me montre à peine au club et que c'est tout au plus si chaque jour je donne un regard à Good-Boy? Eh bien! je travaille vainement, hélas! et la preuve, c'est le discours que je vous tiens en ce moment-même, je travaille à découvrir en vous quelque bon petit défaut qui me fasse vous estimer moins, quelques aspérités de caractère qui me blessent et me rendent ma liberté d'esprit. Je suis forcé de reconnaître que je n'ai rien découvert du tout, et que là où je cherchais du remède, ma perte s'est consommée! mademoiselle, j'avais juré de ne jamais m'attacher; je me suis parjuré; il n'y a point à y revenir, et j'en fais humblement amende honorable à vos pieds! »

Le ton moitié sérieux, moitié comique avec lequel les paroles qui précèdent furent prononcées, me laissait moi-même dans une situation quasi burlesque où le rire avoisinait les larmes; ce fut le rire qui l'emporta, et, loin de s'en offenser, les rires de M. Emile éclatèrent bientôt aussi bruyants que les miens, sinon davantage.

Ce qui ne l'empêcha pas, quelques minutes plus tard, de formuler sa demande.

Madame Ferdinand en parut vivement contrariée. Elle dit que c'était agir contre toutes les règles. M. Emile n'en mit pas moins d'empressement à obtenir de maman le droit de me faire la cour, et ce droit fut enlevé séance tenante.

Enlevé est le mot propre. La grande expansion de M. Émile étourdissait maman. Sans lui laisser le temps de respirer, il a fait passer sous ses yeux tant

de charmants projets de vie commune, qu'au bout de quarante minutes, maman apercevant un sourire sur mes lèvres, a souri aussi, et dès lors M. Émile s'est regardé comme en possession de ses grandes et petites entrées.

Il en use! Il s'est institué notre maître des cérémonies et nous fait passer de fête en fête, ne quittant guère mes côtés que pour s'occuper de mes plaisirs. La monotonie de notre vie est tout à fait rompue. Je sais enfin ce que c'est que d'être riche!

SEIZIÈME LETTRE.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Marseille.

Ma chère Rose, lis la lettre ci-jointe; elle te fera comprendre et la date de ce billet, et pourquoi ce n'est point une invitation à mon mariage que tu reçois en son lieu et place.

Il y a en moi quelque chose de malade; je ne sais si c'est l'amour-propre ou le cœur. Lorsque je serai édifiée sur ce point, je t'écrirai.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

DE MADAME FERDINAND A JENNY.

Jenny, voilà le jour de votre mariage fixé; vos premiers bans vont être publiés dimanche; je ne puis davantage me taire; ne point parler serait un crime! heureusement, il en est temps encore!

Mais je n'aurai pas le courage de passer outre si vous ne me permettez une digression me concernant.

Vous le savez, Jenny, je suis beaucoup plus âgée que mon mari. Pour qu'une femme se décide à épouser un homme plus jeune qu'elle, il faut qu'elle soit bien éprise.

Plût à Dieu que j'eusse aimé moins!

Toujours aux pieds de mon mari, ne songeant qu'à écarter de sa route toute souffrance et tout souci, non-seulement la mollesse au sein de laquelle je l'ai bercé a endormi sa verve, mais encore elle l'a déshabitué du travail! Je le reconnais dans l'amertume de mon cœur; je suis coupable de ce rêve éternel dans lequel il consume sa vie, autant que de ce qui va suivre.

J'avais un petit patrimoine, peu de chose, une douzaine de mille francs. Pour que mon idole ne déshonorât pas son pinceau en des œuvres hâtées, j'entamai ce petit capital et nous en vîmes promptement le terme. J'avais quelques diamants qui suivirent. J'avais une famille aisée, mes emprunts la lassèrent. Cependant, mon aveugle tendresse avait donné à mon mari toutes sortes de besoins devenus des nécessités. Pour les satisfaire le plus longtemps possible, je n'ai point reculé devant une mauvaise action!

Que vous dirai-je? Vous vîntes dans cette maison. Votre histoire vous y avait précédée. Emile en eut connaissance. Bien que criblé de dettes lui-même, il se trouvait néanmoins mon créancier et me menaçait journellement d'éclairer mon mari sur notre situation véritable. C'était ce que je craignais le plus au monde.

« Cousine, fit-il un jour, il ne tient qu'à vous que je vous donne quittance de l'argent que je vous ai prêté, et même que de rechef j'essaie de vous être agréable! Liez-vous avec la petite millionnaire du troisième et faites-la moi épouser? »

Je puis vous l'affirmer, Jenny, je me refusai d'abord énergiquement à d'aussi honteuses combinaisons. Je savais Émile absolument dépourvu des qualités essentielles au ménage. Joueur effréné et parieur audacieux, les chevaux et le jeu règnent despotiquement dans son cœur et ont dévoré déjà son héritage paternel et des biens considérables provenant de sa mère. Je pressentais que votre million suivrait la pente fatale et que, pour vous aider à supporter la misère, vous n'auriez pas même l'amour de votre mari.

Cependant, j'en étais arrivée à ce point de ne posséder plus nulle ressource, et je voyais approcher l'heure redoutée où il me faudrait dire à Ferdinand que de son pinceau seul dépendrait désormais notre pain quotidien!

A ce moment, il ébauchait la plus grande toile qu'il eût encore entreprise. Lorsque j'entrai dans son atelier pour lui révéler les difficultés de notre position, l'inspiration illuminait ses yeux, il était rempli de son sujet et m'en parla, une heure durant, avec une chaleur que je n'avais point observée chez lui depuis longtemps.

Mes paroles allaient donc glacer cet enthousiasme? La réalité odieuse allait donc anéantir cette pensée?

Je reculai; je fus lâche; je gardai le silence et me prêtai aux projets intéressés de mon parent. Seulement, par une sorte de compromis avec ma conscience, je tâchai de vous prémunir contre la trame même que j'aidais à ourdir!

Hélas! je crois qu'irritant votre curiosité, mes avis à bâtons rompus n'ont fait que précipiter les événements!

Si M. Duval vous avait inspiré de l'amour, j'en aurais été bien heureuse; vous échappiez ainsi aux piéges de mon cousin, et il ne pouvait me l'imputer à mal. Au lieu de cela, voici que vos bans se publient, et que, joyeuse comme les oiseaux au printemps, n'ayant nulle conscience du danger qui vous menace, ignorant l'abîme ouvert sous vos pas, vous vous y précipitez le sourire aux lèvres! J'en ai eu pour vous le vertige!

Assez de lâchetés comme cela! assez de pleurs stériles versés en secret! mon mari sera instruit de toutes choses! Et vous, puissiez-vous un jour me regarder sans horreur!

DIX-HUITIÈME LETTRE.

DE JENNY A ROSE..

Marseille.

Mon amour-propre seul était blessé, ma chère Rose. Tu comprends! On s'imagine avoir apprivoisé un sauvage, et il se trouve qu'on n'a été qu'une pauvre dupe, une marionnette, dont tous les mouvements étaient réglés au moyen de ficelles! Cela humilie! Enfin, voilà ce que c'est que de posséder un million! Ce n'est plus vous qui faites tourner la tête aux gens, c'est le million! Que peuvent paraître vos modestes mérites auprès de ses vertus mirifiques? Jenny, ouvrière en linge, aurait pu rencontrer un honnête garçon qui l'eût aimée pour ses beaux yeux et sa belle humeur; Jenny, millionnaire, a le droit d'être laide et maussade; son million éclipsera tout,

perfections ou infirmités, et elle n'en sera pas moins épousée tôt ou tard! C'est bien, n'en parlons plus! Ma blessure aurait l'air de saigner encore...

Lorsque je reçus la lettre de madame Ferdinand, M. Émile était auprès de moi. Après l'avoir lue, je la lui tendis. Tu crois peut-être qu'il prit la peine ou de nier ou d'essayer à me persuader d'une affection qui, après tout, aurait pu naître? — (Hein! l'amour-propre qui montre l'oreille!) — Il n'en fit rien.

« Mademoiselle, me dit-il avec une impertinence superbe, d'après les communications officieuses de ma vénérable et trop sensible parente, si vous aviez la bonté encore de consentir à m'épouser, vous ne vous marieriez, j'en suis assuré, que prudemment séparée de biens. Cela ne pourrait absolument me convenir. J'ai donc la douleur de rompre des nœuds que le ciel lui-même eût pris plaisir à former! »

Là-dessus, il se saisit de son chapeau et court encore.

Je crois que deux larmes indiscrètes grimpèrent à mes cils. L'amour-propre toujours!

Quant à madame Ferdinand, que je ne puis m'empêcher de la plaindre autant que je la blâme, je ne l'ai point revue. Ayant réformé nos gens et vendu nos chevaux, tant bien que mal, nous avons quitté Paris. Nous prétendons courir le monde. Je ne saurais te dire si cette ardeur de voyage nous portera jusqu'au Kamchatka.

J'avais proposé à Charlot de nous suivre; il a préféré ne point quitter Light. Le nouveau maître de Light l'a pris à son service.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Paris.

Mon Dieu, oui, Rose, c'est de Paris que je t'écris, de la rue d'Enfer, où nous habitons une petite maison à nous, située au milieu d'un grand jardin.

Cette fois, notre personnel se compose d'une seule servante et d'un jardinier. Notre budget est réglé à 10,000 francs par an. Le surplus..... le surplus a son emploi. Il y a tant de malades et de vieillards à secourir et tant d'honnêtes travailleurs à aider! Ma bien-aimée, pour la première fois depuis que je suis millionnaire, j'apprécie le million que m'a laissé mon oncle. Oui, la fortune est une source d'infinies jouissances; seulement, ce n'est ni dans le luxe ni dans la dissipation qu'il les faut chercher.

C'est pourtant à mon pauvre petit Charlot que je dois la découverte qui précède; découverte pour laquelle, d'ailleurs, je ne réclame point de brevet d'invention.

Nous étions allées de Marseille à Alger, d'Alger à Gênes, à Turin et à Genève. Maman ne se trouvait pas enthousiasmée de cet essai de vie nomade, et moi, je ne cessais de m'étonner naïvement de ne me point sentir aussi heureuse qu'aurait dû l'être, il me semblait, une millionnaire ne suivant que la loi de son caprice.

A Genève, un matin, alors que nous longions en calèche les bords du lac, des sanglots frappent notre oreille. Bientôt, nous apercevons un enfant et un cheval. L'enfant allait évidemment mener baigner le cheval, mais il s'était arrêté sur la berge et s'abandonnait aux expressions de la plus vive douleur. Les bras passés autour du cou du cheval, il entrecoupait de baisers ses plaintes et ses sanglots.

« Le père est malade, il m'appelle, il n'a que moi au monde, il faut y aller! disait l'enfant au cheval, qui semblait le comprendre et partager sa peine, et toi, il faut que je te quitte! un autre te donnera ses soins, te pansera, te conduira au lac, peignera ta crinière, et tu m'oublieras! Est-ce possible que tu m'oublieras, dis? Est-ce que jamais personne t'aimera autant que je t'aime? mon Dieu! mon Dieu! que vais-je devenir sans toi?

Ils se moqueraient de moi les autres, à l'écurie, ajouta-t-il, s'ils me voyaient et m'entendaient! Mais cela m'est bien égal! Je t'aime! et je sais que tu m'aimes! »

Et les caresses et les larmes de redoubler!

L'enfant était Charlot, et le cheval Light.

Le maître de Light et de Charlot habitait Genève.

Nous étant concertées, maman et moi, je m'approchai de Charlot. Light hennit. Pauvre Light, il me reconnaissait! Cependant, je ne désirai point qu'il rentrât en ma possession.

« Charlot, dis-je à l'enfant, stupéfié de la rencontre, ton père est-il en danger de mort, et est-ce pour te voir une dernière fois qu'il te rappelle auprès de lui? »

La première émotion de surprise calmée, je sus de Charlot que le cas était loin d'être aussi grave.

« Eh bien! lui dis-je, reste auprès de Light. Nous retournons à Paris; nous y verrons ton père immédiatement; nous lui dirons, ce qui est vrai et naturel, que tu étais prêt à tout quitter pour te rendre auprès de lui, mais que nous venons te remplacer.

» — Quoi! s'écria Charlot, qui ne m'en avait jamais tant dit, vous donnerez au père tous les soins que sa maladie réclame?

» — Nous nous y engageons.

» — Et vous m'écrirez de ses nouvelles?

» — Nous te le promettons. »

Les choses ainsi conclues, et enchantées au fond de mettre fin à des pérégrinations commencées à peine, nous partîmes de Genève le jour même, et ne nous arrêtâmes qu'à Paris, chez le père de Charlot.

Ma chère Rose, ce que nous avions entrepris, sans y attacher une extrême importance, nous y trouvâmes bientôt de telles douceurs que, le père de Charlot guéri (et c'est lui qui est notre jardinier), nous nous sentîmes comme entraînées irrésistiblement à chercher d'autres infortunes à soulager. Vois-tu, on devient insatiable de ces dévouements! Mais qu'ils vous paient largement de vos peines!

C'est ainsi, ma mignonne, que nous voilà de rechef installées à Paris.

Amène-moi ma filleule à embrasser.

VINGTIÈME LETTRE.

Rose, tu ne m'avais pas dit que M. Duval fût en garnison à Paris.

L'autre jour, nous revenions, maman et moi, de nos chères excursions, très-simplement vêtues, naturellement. Un officier en uniforme nous accoste; c'était M. Duval. Il a pris notre adresse et doit nous voir.

Tout en nous parlant, M. Duval examinait nos habits, non sans quelque étonnement. L'idée qu'il nous croit ruinées m'est passée par la tête et m'a donné une grande envie de rire. Dévorer un million en un an et demi ! Il y eût fallu d'autres dents que les nôtres, malgré nos nombreuses bévues. Toujours est-il, qu'il me semble que M. Duval a conçu quelque soupçon de cette espèce et, chose remarquable, à mesure que la simplicité de notre toilette le confirmait dans cette pensée, son visage si froid s'éclairait, et quelque chose comme un sourire de contentement s'épanouissait sur ses lèvres.

M. Duval aurait-il le cœur assez mauvais pour souhaiter aux gens un semblable désastre ? Quoi qu'il en soit, comme il a été plus gracieux cent fois aujourd'hui que jadis, je ne le désabuserai point.

M. Duval a peut-être une antipathie marquée pour les pauvres millionnaires !

VINGT ET UNIÈME LETTRE.

Ma bien-aimée, imagine-toi un ruisseau limpide, courant sans efforts sur une rive enchantée, voilà ma vie. Mon Dieu ! que je suis heureuse ! Si je te racontais tous les bonheurs que nous récoltons dans nos courses, il y faudrait des volumes ! Et puis, presque chaque soir, nous recevons la visite de M. Duval.

Ma chère, que M. Duval a d'esprit, de bon sens et de cœur ! et que les heures passées à nous trois ont de charme !

Elles en ont un si puissant que je m'en effraie et m'en défie ! Pour M. Duval, je ne suis toujours que la marraine de Cécile ! il ne faut pas que je l'oublie !

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

Je suis encore toute palpitante de ce dont je viens d'être témoin.

Tu te rappelles ces portraits commencés par M. Ferdinand et qui ne nous ont jamais été livrés ? Tout à l'heure, je les aperçois chez un marchand de bric-à-brac, et j'aperçois aussi M. Duval qui, après les avoir examinés avec une profonde attention, les paye, les fait enlever et les dirige vers sa demeure. Toi, à qui mes pensées les plus secrètes ont toujours été confiées, je ne puis te cacher que ceci me plonge en un inexprimable trouble. La délicatesse seule lui a-t-elle inspiré de ne point laisser nos images accrochées à une boutique et exposées à tous les regards ? Mais alors, est-ce chez lui qu'il eût dû envoyer les portraits ?

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

Je lui ai dit que je l'avais vu chez le marchand de bric-à-brac. Il a terriblement rougi et a répondu que le lendemain matin les portraits seraient ici.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

Ma bien-aimée, depuis plusieurs jours maman, à ce qu'il paraît, nous suivait de l'œil et nous examinait. Sais-tu ce qu'hier au soir elle a fait, à ma grande confusion et.. à mon profond ravissement ? M. Duval me disait adieu et ne se hâtait point de rendre la liberté à la main que je lui avais tendue.

« Monsieur Duval, a dit maman, lui désignant la main prisonnière, il y a un moyen de la garder toujours ! »

M. Duval a sauté au cou de maman.

Si maman n'avait pris ce parti énergique, je crois, en vérité, qu'il n'aurait jamais desserré les dents.

Et pourtant il paraît que ce n'est pas d'aujourd'hui que M. Duval a quelque faible pour moi ; cela date, à ce qu'on dit, du baptême de mademoiselle Cécile. Mais on croyait..... mais on ne savait..... mais on ne voulait... l'orgueilleux !..

Je le disais l'autre jour, et je le répète aujourd'hui, Rose, je suis bien heureuse !...

Notre mariage se célèbrera à Saint-Jacques d Haut-Pas, de jeudi en quinze.

Nous n'y voulons que Marcel et toi. Les fêtes d cœur ne s'accommodent point du bruit !

ADAM BOISGONTIER.

LA ROSE MOUSSEUSE

Descendu sur la terre (on n'en sait point les causes),
L'ange chargé de fleurs, sous un berceau de roses
Reposa d'un si doux sommeil,
Qu'aussitôt après son réveil
Il s'écria : Parlez, mes toutes belles.
Auriez-vous, par hasard, quelques vœux à former ?
Désirez-vous des zéphirs plus fidèles,
Des cœurs plus prompts à vous aimer ?
Des parfums encor plus suaves,
Pour vous cueillir voulez-vous moins d'entraves,
Ne craignez rien, parlez ! je serai trop heureux,
Mes belles, d'exaucer vos vœux.

Lors, une rose plus pudique
Plus pure encor que ses charmantes sœurs,
Répondit à l'ange des fleurs,
De sa voix la plus douce et la plus sympathique :
— Vous, qui possédez les secrets
De la bonne et sage nature,
Daignez exaucer mes souhaits;
Ajoutez, je vous en conjure,
Un simple voile à ma parure,
Non pour augmenter mes attraits,
Mais pour cacher mon sein aux regards indiscrets.

L'ange, touché de sa prière,
L'enveloppa d'une mousse légère.
Mais, ô charme de la pudeur !
Ce don, d'une beauté nouvelle,
Embellit encor notre fleur;
Jamais elle ne fut plus belle,
Et jamais plus d'encens ne fut brûlé pour elle.

VICTOR DELERUE.

ÉNIGME HISTORIQUE

Quels sont les deux écrivains français, portant le même nom, vivant dans le même siècle, mais à cinquante ans de distance, tous deux utopistes, tous deux amis du genre humain, ayant laissé, le premier, un gros livre qu'on ne lit guère; le second, parmi beaucoup de travaux, quelques petits volumes qu'on lira toujours?

REVUE MUSICALE

On trouvera, dans notre catalogue de ce mois, un choix très-remarquable de musique classique des plus grands maîtres, et, comme musique moderne, des œuvres des meilleurs auteurs, tels que Litolff, Ketterer, Mansour, Leduc, Brisson, etc., dont le talent est consacré depuis longtemps par d'incontestables sucès.

Sous le titre de *Divertissement*, on appréciera deux morceaux de M. Delisle, composés sur des thèmes de Spohr, dont les ouvrages, contenant de réelles beautés, sont peu connus. Parmi les morceaux de musique légère, nous mentionnerons *les Pupilles de la garde*, polka de Yung; *Les Hirondelles de Béranger*, une charmante romance de Couplet, et *le Chasseur des Alpes*, de Schubert, arrangé par Strauss avec beaucoup d'habileté.

Nous espérons, et tel a été notre but en donnant un bien plus grand développement à nos catalogues, que nos jeunes abonnées se formeront peu à peu au goût de la belle et bonne musique, s'initieront à la connaissance de tous les maîtres célèbres, et parviendront, avec notre système d'abonnement, à se créer une bibliothèque musicale d'une valeur sérieuse, tout en n'y consacrant chaque année qu'une somme relativement très-minime.

C'est ici l'occasion de rappeler à nos lectrices que les personnes abonnées au supplément de musique, soit 10 fr. pour le *Journal des Demoiselles*, et 7 fr. pour la musique, en tout 17 fr. à Paris, ne paient, en réalité, que le prix de la musique qu'elles reçoivent, et ont en plus, pendant toute l'année, le JOURNAL DES DEMOISELLES gratuitement.

Les mêmes avantages restent acquis aux personnes abonnées en province comme en pays étranger; seulement elles ont à supporter une légère augmentation qui se base d'après les conventions postales.

Il ne sera pas inutile non plus de dire ici, en terminant, que toute abonnée au *Journal des Demoiselles* et au *supplément de musique*, peut, après avoir versé une première fois 17 fr., reprendre, pendant la même année, et moyennant 7 fr. chaque fois, autant d'abonnements au supplément de musique que pourra l'exiger la nature de ses études, — et elle en recevra toujours, chaque fois, pour *cinquante francs, au prix marqué* sur nos catalogues.

ACADÉMIE IMPÉRIALE. Début de M. Labat. — ITALIENS. Un *Ballo in Maschera*, de Verdi. — THEATRE LYRIQUE. *La Madone*. — Concert de mademoiselle Marie Darjou à la salle Herz.

Quand un voyageur, égaré par la nuit sombre au milieu d'une campagne déserte, aperçoit une lumière au loin, il rassemble ses forces, rappelle son courage et marche, plein d'espoir, vers cette lueur consolatrice qui lui promet bon gîte, bon feu et bon repas; mais, à mesure que le malheureux approche il semble que la lumière recule, et, bien souvent avant de l'avoir atteinte, il tombe épuisé sur la route, où il s'endort en rêvant qu'il dîne; excellente philosophie de l'estomac que nous recommandons à tous les voyageurs présents et futurs.

Nous autres, pauvres atomes de la création, qui constituons ce qu'on appelle le bon public parisien, semblables au piéton désappointé, nous avons aperçu une grande clarté luire à l'horizon musical. Alors, surmontant nos fatigues, nous avons écarté les obstacles, conjuré les orages, et sauté héroïquement les fossés de la route pour venir nous réchauffer au rayon de ce météore. Mais, hélas! plus nous avançons et plus la lumière s'éloigne; une heure encore, et l'on n'en verra plus qu'un pâle reflet. N'est-ce pas le cas de demander avec le poète :

D'où viens-tu, douce lueur?
Serais-tu pas l'espérance
Qui s'enfuit dès qu'on s'avance,
Feu follet, charme trompeur?

O Meyerbeer! grand astre du firmament musical, toi qui nous as tant donné et qui nous promets tant encore, nous laisseras-tu languir éternellement sous les tièdes vapeurs de tes pâles satellites? ne comprends-tu pas que l'obscurité nous attriste, que le froid nous gagne, que nous avons besoin de nous réchauffer à l'un des vifs rayons de ton ciel lumineux?

La perle du désert, cette fameuse Africaine dont les intimes du maestro ont vu flotter la robe bizarre, et entendu la voix sublime, est-elle morte sous l'influence de nos humides climats? ou bien a-t-elle seulement succombé à un lourd sommeil dont elle se réveillera plus éclatante et plus radieuse que jamais? Espérons. C'est le mot impérissable qui repose de tous les orages et de tous les mécomptes de la vie.

M. Labat vient de débuter à l'Opéra dans des conditions fort singulières. Complètement étranger au monde du dilettantisme, il était professeur d'histoire dans un collége de Paris. Il ne savait pas distinguer une croche d'une double croche, ni un soupir d'un bécarre; mais, en revanche, il chantait à ses heures de loisir, il chantait en dinant, on assure même qu'il chantait en dormant. Ayant eu la fantaisie d'aller un soir entendre Tamberlick, il revint en essayant timidement d'abord, puis plus courageusement ensuite, le terrible *ut* de poitrine dont l'Europe était si vivement préoccupée. Un passant attardé le suivit et, lui mettant franchement la main sur l'épaule : « Monsieur, lui dit-il, vous avez une voix superbe; comment ne vous a-t-on jamais entendu sur l'une de nos grandes scènes lyriques?—Vous êtes, Monsieur, lui répondit Labat, fort bienveillant et fort aimable; cependant, permettez que je coure chez moi, car je dois faire demain à mes élèves une leçon sur Cromwel, et j'ai besoin de repasser mes auteurs. » Mais l'inconnu se mit à la poursuite du professeur; ils se revirent. M. Royer, ce grand chasseur de talents, fut aposté non loin du gîte, et le lièvre ne demanda pas mieux que de se laisser prendre dans ses filets dorés. Voilà comment M. Labat débuta, il y a quelques jours, à l'Académie] impériale, dans le rôle d'Eléazar de *la Juive*. Le nouveau ténor n'est donc pas musicien, malgré le travail qui a préparé son éducation de serre chaude, mais il a une voix magnifique, et c'est, sans contredit, le meilleur des points de départ. Son *ut* est superbe, plein, et d'une sonorité à défier la comparaison. On peut lui reprocher des incorrections dans sa manière de phraser, une hésitation née de l'inexpérience de la scène et quelques moments de faiblesse après les grands éclats de voix. Ces imperfections ne sauraient empêcher de reconnaître en lui de très-réelles qualités. M. Labat prononce distinctement. Il a de l'énergie, de l'ampleur et de la netteté. A son entrée en scène, il était dominé par une émotion profonde, ce qui paralysait ses moyens; ce premier instant de frayeur passé, il s'est montré plein de verve, de vigueur et de passion. Le bel andante : *Dieu que ma voix tremblante*, etc., lui a valu une triple salve d'applaudissements. Au quatrième acte, le plus difficile de tous, il a eu quelques défaillances, mais pour chanter ce magnifique air : *C'est moi qui te livre au bourreau*, il a retrouvé des élans d'une force suprême et d'une incroyable sonorité. M. Labat a remporté une grande victoire sur le plus beau champ de bataille du monde. Qu'il travaille et les succès le suivront.

Nous avons raconté par quelles circonstances *un Ballo in masçhera* de M. Verdi n'avait pu être joué à Naples, et n'avait obtenu à Rome qu'un médiocre succès. Il reparaît aujourd'hui chez nous sous sa forme primitive; dans cet ouvrage comme dans ceux qui l'ont précédé, on reconnaît le génie du maître, plutôt énergique et passionné que tendre et mélancolique. L'originalité, la correction du style, la science de l'orchestration sont les éléments principaux qui y dominent. M. Verdi sait trouver des effets singuliers qui impressionnent vivement, et sa verve ardente dépasse presque toujours le sentiment qui l'a fait naître. On pourrait dire que Verdi est l'Hoffmann de la musique, non par le choix des poèmes qu'il traite, mais par la manière vive, soudaine, imprévue et bizarre dont il revêt les idées les plus vulgaires. L'ouvrage a été représenté à la salle Ventadour. La partition n'a pas d'ouverture. Un chœur d'introduction, une romance dont le motif est ravissant, et un cantabile sur ces paroles : *Alla vita*.... chanté par Graziani, terminent le premier acte.

Une scène d'invocation où mademoiselle Alboni est un peu trop gracieuse peut-être; un duo entre madame Penco et Graziani, un quintette d'un charmant effet, une barcarolle qui constitue le joyau de la partition, tels sont les éléments du second acte. L'introduction du 3e acte exprime admirablement les agitations d'une scène dramatique et tourmentée. Un terzetto que nous avons trouvé trop déclamatoire et un magnifique chœur final composent cette troisième partie de l'ouvrage. Un grand air, un duo écrit avec une ampleur remarquable, la romance du ténor et une canzone vive et spirituelle qui a valu des salves d'applaudissements à mademoiselle Marie Battu, composent le 4e et dernier acte. *Un Ballo in maschera* sera le grand succès de la saison pour le Théâtre-Italien.

Le Théâtre-Lyrique a fait représenter *la Madone*, qu'on attendait depuis six mois. On connaissait le talent de M. Louis Lacombe, dont les compositions hors ligne sont de nature à faire présager de beaux succès au théâtre. Malheureusement le libretto n'a pu fournir les éléments d'un opéra, et cependant M. Lacombe a su tirer des situations peu intéressantes un parti auquel on n'avait pas droit de s'attendre; des mélodies charmantes, un bon style, de la verve et de l'éclat, voilà, certes, des qualités qui, développées sur un thème meilleur, auraient produit un effet plus saisissant. Vienne donc un bon poème, et nous aurons un compositeur apprécié selon ses mérites.

Le Théâtre-Lyrique a donné ensuite un opéra de MM. Boisseaux et Debillement, qui n'a eu qu'un médiocre succès; nous attendons avec impatience un ouvrage de maître dont il est question dans le monde musical.

Nous avons déjà parlé de mademoiselle Darjou, dont le double talent de pianiste et de compositeur est depuis longtemps en vogue. Lauréat du Conservatoire, elle n'a pas menti aux espérances qu'on avait conçues de sa science musicale et de son intelligence artistique. Elle occupe aujourd'hui, dans la pléiade des musiciens distingués, une place que la concurrence, la médiocrité et l'envie ne sauraient lui contester. Ses concerts sont de vraies séances du Conservatoire, où l'on va écouter de bonne musique au lieu d'aller s'émerveiller devant les modes du jour. Aussi s'en retourne-t-on plein d'admiration pour ce beau talent modeste qui vit d'art plus que de gloire, de travail plus que d'argent. Le dernier concert auquel nous avons assisté a donné la mesure de son mérite et de la curiosité qu'il inspire. *Un Caprice*, admirable morceau de Mendelssohn, a été exécuté par elle avec une perfection rare; *la Danse des Fées* et *le Chant du Ruisseau*, de Prudent, quoique d'une facture toute différente, ont été interprétés avec la même verve et le même style correct qu'on remarque chez la jeune pianiste. *La Berceuse*, de Chopin, a donné à mademoiselle Darjou l'occasion de déployer une netteté hors ligne comme exécutante, et une âme tendre comme femme; enfin, lorsqu'est venu le tour de ses propres compositions, *Fauvette* et *Carillon*, morceaux où elle a déployé le charme, la grâce et la simplicité qui sont le cachet de ses œuvres, le public enthousiaste a fait entendre une triple salve d'applaudissements dont l'artiste a dû être fière à juste titre.

MARIE LASSAVEUR.

Économie Domestique

FILET DE BOEUF EN RAGOUT OU A LA SAUCE GODARD.

Faites roussir un morceau de beurre, manié de farine, mouillez avec du consommé, mettez-y une feuille de laurier, poivre, sel, poivre de Cayenne, un bon verre de vin de Madère, mêlez et mettez dans cette sauce des morceaux de riz de veau, des quenelles, des champignons, une ou deux truffes coupées en rouelles et des morilles. Faites rôtir à moitié le filet à la broche ou au four, puis, à demi cuit, mettez-le dans la sauce. Faites cuire une demi-heure, et servez, entouré de la garniture.

Correspondance.

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE III. — 1, Dessin à soutacher pour robe — 2 et 3, Parure élégante — 4, Ecusson avec *Védastine* — 5 et 6, Parure au point de Venise — 7, Pelote ou fond pour bonnet Charlotte Corday — 8, L. S. J. — 9, A. F. enlacés — 10, A. dans un écusson — 11 et 12, Petits entre-deux — 13, Mouchoir avec écusson et *Belinda.* — 14, *Clémence* — 15, C. L. W. — 16, V. G. — 17, C. L. W., enlacés — 18, Garniture — 19, Écusson avec E. S., enlacés — 20, C. E. enlacés — 21, L. D. enlacés — 22 et 23, Garnitures — 24 et 25, Petits entre-deux — 26, Mouchoir avec écusson et E. H. — 27, J. G. — 28, Entre-deux — 29, Écusson avec A. S. enlacés — 30, Col riche, guipure nouvelle — 31, Écusson avec E. L. — 32, Entre-deux.

COTÉ DES PATRONS.

33, Dessin soutache pour le corsage d'une robe (voir au côté des broderies) — 34, *idem*, pour le revers de la manche — 35 et 36, Petits entre-deux — 37, E. V. enlacés — 38, M. V. — 39, E. L. — 40, *Baby* — 41, J. D. A. — 42, Entre-deux — 43, F. B. — 44, Entre-deux — 45, A. D. enlacés — 46, A. C. — 47, E. D. enlacés — 48 à 53, Peignoir ou saut-de-lit — 54 à 59, Robe d'enfant — 60 à 65, Blouse matelot — 65 *bis*, Manche de robe de jeune fille — 66 à 69, Porte-montre orné de fleurs en cuir — 70 à 75, Boîte à timbres, ornée de fleurs en cuir — 76 à 78, Boîte nouvelle — 79, Bande de tapisserie pour chaise ou coffre à bois.

Jeanne à Florence.

« J'ai toujours été le plus irrégulier, le plus intermittent des correspondants; je ferais volontiers comme un compatriote que j'ai rencontré en Amérique et qui faisait cent lieues quand il avait quelque chose de pressé à dire à ses amis, plutôt que d'écrire une lettre, bien différent d'un mien voisin qui, au contraire, était si peu maître de sa parole et si habitué à sa plume que, si dans la conversation on lui poussait un argument un peu vif, il vous quittait aussitôt, montait un petit cheval qu'il avait laissé à la porte

en venant, et retournait au galop à son castel, pour écrire ce qu'il aurait dû répondre. Je suis aux antipodes de celui-ci, mais je me rapprocherais volontiers de l'autre. »

Et moi tout de même, chère Florence, aussi suis-je dévorée chaque mois, quand arrive le jour de la correspondance, du désir de jeter par la fenêtre encre et papier, et d'aller te retrouver, ne fût-ce que pour une heure. Une heure passée à côté de toi m'aiderait à supporter quatre semaines de privations. Dieu ! que l'hiver m'a paru long, et que je suis aise de voir revenir avec mars un petit souffle printanier. Encore quelques jours, et l'air sera tiède comme dans ton beau Midi, nos gazons reverdiront, les fleurs s'épanouiront de toutes parts : il sera bien temps pour toi de songer au retour !

Quelle vie différente nous avons menée depuis trois mois! Toi, réveillée comme l'alouette, par le soleil, tu courais, matinale, aspirer les brises embaumées, ou contempler cette mer splendide dans son calme ; et moi, souvent fatiguée d'une longue veille, j'ouvrais les yeux quand des sons discordants, traversant mes fenêtres bien closes, mes rideaux épais, arrivaient jusqu'à mon alcôve :

« Cresson de fontaine ! »

« Qui veut des mottes ? »

Prélude harmonieux d'une journée qu'il fallait passer tristement au coin du feu, ou bien dans la boue et à travers le brouillard, tandis que tu cheminais dans des sentiers fleuris ou dans des bois d'orangers.

Je serais injuste toutefois d'imputer avec trop d'amertume à ce pauvre Paris les inconvénients dont il n'est point l'auteur, et ingrate de lui refuser mon tribut de reconnaissance, pour les dédommagements sans nombre accordés par lui aux fidèles qui ne l'abandonnent pas dans la triste saison : bals, théâtres, concerts, tout a été brillant, et plus d'une fois je t'ai vivement regrettée, sûre du plaisir que tu aurais éprouvé, témoin ce soir où un auditoire attentif se pressait dans la salle Hertz, où mademoiselle Marie Darjou donnait son concert annuel.

Nature privilégiée, mademoiselle Darjou réunit à un haut degré les dons les plus rares : talent, esprit, distinction, tout ce qui fait une musicienne achevée, un compositeur plein de charme, un professeur consommé, et aussi, tu le sais, une aimable amie à qui l'on est heureux de serrer la main.

C'est toujours pour moi un vrai bonheur de voir ses jolis doigts courir, avec une grâce qui n'appartient qu'à elle, sur les touches qu'elle rend éloquentes. Les doigts exécutent, mais c'est l'âme qui les fait agir : de là ce jeu si délicat, si expressif, qu'on écoute encore longtemps après qu'il a cessé.

Dans la même huitaine avait lieu la réception à l'Académie, dont tout Paris s'est si fort occupé. Les journaux arrivent jusqu'à Hyères : tu es donc parfaitement au courant de toutes ces choses, et n'attends pas de ma part un jugement sur des questions qui sont si peu de ma compétence. Toutefois, j'oserai dire que si l'illustre fondateur de l'Académie française avait pu, ce jour-là, revenir au sein de l'assemblée, il eût certainement applaudi un choix conforme à ses vues sur l'avenir d'une société appelée à représenter l'élite des intelligences, quel que soit leur drapeau.

En face de l'ennemi, il importe peu à un général de savoir de quel corps fait partie tel soldat : il reconnaît sur son front l'étincelle du courage et l'amour du pays : c'en est assez.

Faut-il davantage pour soutenir la lutte de la vérité contre l'erreur, des lumières contre l'ignorance ? Et doit-on s'étonner de voir la robe blanche d'un enfant de saint Dominique à côté de l'habit vert d'un académicien, dans le siècle de la vapeur et du télégraphe électrique ?

L'hymen des nations s'accomplit. Passions,
Intérêts, mœurs et lois, les révolutions
Par qui le cœur humain germe et change de formes,
Paris, Londres, New-York, les continents énormes,
Ont pour lien un fil qui tremble au fond des mers.
Une force inconnue, empruntée aux éclairs,
Bravant l'écueil, les vents, les vagues débordées,
Mêle au courant des flots le courant des idées.

Que de choses, mon Dieu ! qui semblaient impossibles à nos pères et auxquelles nous ne donnons plus un regard, tant elles sont devenues vulgaires.

C'est la vapeur employée partout comme force motrice.

C'est le gaz mis à la portée de tous, dont un jet suffit pour éclairer un appartement, et qui désormais rendra visibles, pendant la nuit, le nom des rues et le numéro des maisons.

C'est ce fil de fer, soutenu par les poteaux du chemin et que l'œil interroge curieusement pendant que l'esprit se demande quelle pensée il est occupé à transmettre.

Un fait s'est produit dernièrement dont l'étude conduira peut-être à la découverte d'un autre mystère, et mettra en lumière un point demeuré obscur, mais derrière lequel se cachent, sans doute, des révélations étranges.

C'est encore à propos de ces poissons rouges qui m'ont inspiré un intérêt dont tu t'es moquée, méchante ! Et pourtant j'avais raison de penser que la Providence les entourait d'une sollicitude toute particulière.

Ecoute et fais amende honorable.

Dans les jardins de l'imprimerie impériale, est un bassin qui sert de demeure à des tribus de dorades. Quand sont venus les froids, dont tu n'as pas ressenti l'atteinte, mais qui ont été rigoureux — crois-moi sur parole — la surface liquide s'est changée en une couche de glace dont l'épaisseur augmentait chaque jour, et cela pendant trois semaines.

Du sort des poissons, personne ne se préoccupa jusqu'au jour où il prit fantaisie au jardinier de casser la glace. Que vit-il reluire au fond du bassin ? les pauvres dorades, qui gisaient inanimées comme de petits lingots d'or.

Il les retira une à une : toutes demeurèrent immobiles, insensibles, glacées, et furent jetées avec un monceau d'arbustes morts dans un coin du jardin.

Quelqu'un vint à passer, qui eut pitié de ces pauvres poissons, et s'empressa d'en porter plusieurs dans un de ces globes de cristal dont je te parlais le mois dernier

Tous tombèrent au fond de l'aquarium et demeurèrent dans un état complet d'inertie.

Huit jours s'écoulèrent, et la maison de verre continuait d'être un sépulcre où n'apparaissait pas le plus léger signe de vie. Le neuvième jour, le posses-

seur de l'aquarium remarqua, dans les nageoires d'une dorade, un mouvement imperceptible; puis le petit corps se souleva doucement, s'agita à droite, à gauche, et s'éleva enfin jusqu'à la surface de l'eau.

Le prodige était accompli; la vie revenait dans ces êtres qu'elle avait abandonnés depuis un mois.

Qui fut bien content? Le témoin de la merveille, lequel, depuis ce temps, rêve à toutes ces choses, et voudrait que la science s'émût d'un fait dont l'étude peut être si féconde en résultats.

J'avais lu déjà qu'une fougère, trouvée par un botaniste anglais dans les montagnes du pays de Galles, oubliée pendant un an dans une boîte de fer-blanc et entièrement desséchée, ressuscita pourtant et reverdit après avoir été quinze jours exposée au soleil levant.

Mais je trouve, dans la résurrection des poissons rouges, une preuve plus frappante encore de la toute-puissance de la nature.

. . . .

J'ai dit, et me hâte, chère Florence, de me rendre à l'église : ne sommes-nous pas en carême, et ne t'ai-je point promis de t'envoyer l'analyse de tous les sermons que le bon Dieu me fera la grâce d'entendre?

COTÉ DES BRODERIES.

1, Dessin à soutacher, pour robe. Ce dessin doit être répété à droite et à gauche du devant de la jupe, laissant un intervalle au milieu de ce devant pour y placer des boutons. On trouvera, sur le deuxième côté de la planche, un dessin pour le corsage et la manche.

2 et 3, Parure élégante à broder au plumetis sur mousseline, ou bien en application de nansouk sur tulle d'Alençon.

4, Écusson avec *Védastine*; romaine, feston et plumetis.

5 et 6, Parure au point de Venise. — Ce dessin se brode sur nansouk, les dents au feston, les motifs, fleurs et feuilles, au plumetis. Le nansouk doit être enlevé entre les fleurs, qui sont rattachées les unes aux autres par des barrettes au feston, en fil un peu fin. Les bouclettes, qu'on remarque à droite et à gauche des barrettes, peuvent se faire de deux manières, soit par un fil jeté qu'on recouvre de trois ou quatre points de feston, soit en laissant le fil former une petite boucle, pendant qu'on festonne la barrette.

Au milieu des fleurs, on fait le *jour* dit *roue*, ou tout autre.

Le nº 6 est la bande destinée aux manches qui complètent cette jolie parure. La planche donne la moitié de la longueur de la bande. Cette bande froncée doit être cousue sur une manche de tulle, assez large au poignet pour qu'on puisse passer la main. On recouvre cette manche d'un ou deux bouillons de tulle, entre lesquels on peut jeter de petits nœuds de ruban ou de velours.

7, Pelote au point de Venise, à exécuter comme la parure précédente, et qui doit être doublée de satin ou de taffetas. Tout autour, on pose une grosse ruche tuyautée.

Ce dessin pourrait aussi servir pour fond de bonnet, mais aurait besoin d'être un peu agrandi. Il suffit de poser tout autour une bande de tulle ou de mousseline sur laquelle on jette un ruban. Au bord on peut placer une dentelle ou la garniture nº 6.

8, *L. S. J.*, enlacés, grande anglaise, feston et plumetis.

9, *A. F.*, enlacés, anglaise, plumetis.

10, Petit écusson avec *A.*, anglaise, plumetis.

11 et 12, Entre-deux, plumetis, pour objets de layette ou de trousseau.

13, Mouchoir avec écusson et *Belinda*; anglaise, plumetis et feston.

14, *Clémence*, anglaise fleurie, plumetis et point de sable.

15, *C. L. W.*, anglaise ornée, plumetis et point de sable.

16, *V. G.*, gothique, plumetis.

17, *C. L. W.*, enlacés, anglaise et romaine, plumetis.

18, Garniture. Ce dessin, plumetis et point de sable, pourrait se broder au-dessus de l'ourlet d'une robe de mousseline pour petite fille, ou sur celui d'un châle de mousseline.

19, Écusson avec *E. S.*, enlacés; anglaise, feston et plumetis.

20, *C. E.*, enlacés; anglaise et romaine, plumetis.

21, *L. D.*, enlacés; anglaise, plumetis.

22 et 23, Garnitures pour jupes ou robe d'enfant; plumetis ou broderie anglaise.

24 et 25, Petits entre-deux pour objets de layette ou de trousseau, plumetis.

26, Mouchoir avec écusson et *E. H.*; anglaise, feston et plumetis.

27, *J. G.*, anglaise, plumetis.

28, Entre-deux, plumetis.

29, Écusson avec *A. S.* enlacés; anglaise, plumetis.

30, Col riche, nouvelle guipure, à exécuter sur nansouk; tous les contours sont au feston, les nervures au cordonnet, les barrettes qui rattachent entre eux les motifs, sont également au feston. Le nansouk doit être enlevé entre les motifs, dans toutes les parties indiquées par de petits points.

31, Écusson avec *E. L.*, anglaise, plumetis.

32, Entre-deux, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

33, Dessin soutaché pour le corsage d'une robe. — Ce dessin fait suite à celui du côté des broderies, lequel est destiné à la jupe.

34, Dessin qu'on peut soutacher, soit sur la manche elle-même, soit sur un revers qu'on applique sur cette manche. Dans le premier cas, on peut continuer jusqu'à l'entournure le petit courant qui commence en haut du motif principal.

35 et 36, Petits entre-deux pour objets de layette ou de trousseau. Plumetis.

37, *E. V.*, enlacés, anglaise fleurie, plumetis.

38, *N. V.*, gothique, plumetis.

39, *E. L.*, anglaise, plumetis.

40, *Baby*, romaine fleurie, plumetis.

41, *J. D. A.*, anglaise ornée, plumetis.

42, Entre-deux, plumetis.

43, *F. B.*, romaine, plumetis.

44, Entre-deux, plumetis ou feston.

45, *A. D.* enlacés, anglaise, plumetis.

46, *A. C.*, romaine, plumetis.

47, *E. D.* enlacés, anglaise, plumetis.
48 à 53, Peignoir ou Saut-de-lit.
48, Devant.
49, Dos (moitié).
50, Manche.
51, Plastron.
52, Col (moitié).
53, Croquis du *saut-de-lit*.

Ce peignoir, très-commode pour la toilette, se fait en brillanté.

Le col doit être bordé d'une piqûre, et le plastron d'un passe-poil en percale, sur lequel on coud le dos et le devant.

Ces deux dernières parties (dos et devant) n'ont pu être données dans toute leur longueur. Il suffira de les prolonger dans le bas, de façon que le devant ait 76 centimètres au milieu, et 62 centimètres sous le bras.

Le dos doit avoir, au milieu, 86 centimètres de long.

Comme largeur, le devant doit avoir, dans le bas, 77 centimètres, et le dos 81 centimètres (jusqu'au milieu).

Le peignoir peut être, ainsi que les manches, ourlé tout autour, ou bien garni d'une bande brodée surmontée d'un entre-deux.

Le nº 53 donne le croquis de ce peignoir, et indique de quelle façon doit être être posé le plastron.

Un ruban de taffetas ou une bande de percale sert à fermer le saut-de-lit.

54 à 59, Robe d'enfant (premier âge).
54, Devant.
55, Dos (moitié).
56, Manche (moitié).
57, Col.
58, Revers de la manche.
59, Croquis.

Cette robe se fait en brillanté ou en percale. On peut soutacher le devant du corsage et de la jupe en se servant du dessin donné sur cette planche, ou bien garnir le col, le revers de la manche et le devant du corsage, d'un petit ruban de passementerie blanche qui forme brandebourgs sur le corsage et qui est retenu à droite et à gauche par un bouton.

On peut encore garnir le col et le revers de la manche d'une guipure ou d'une valencienne, et poser, comme brandebourgs, un entre-deux entouré d'une petite guipure ou valencienne très-basse.

Le devant du corsage est entièrement plat; le bas en est soutenu par une petite ceinture de percale posée à l'envers.

Dans le bas du dos, on doit faire quatre petites coulisses dans lesquelles on passe un lacet fin ou une soutache, ce qui sert à froncer le corsage, qu'on ferme à l'aide de trois boutons.

La manche, froncée dans le haut et dans le bas, a un revers qui se monte sur un petit poignet d'un demi-centimètre de haut et de la largeur du revers.

La jupe, formée de deux lés et demi de brillanté, a 70 centimètres de long. — Dans le bas, un ourlet de 8 à 10 centimètres.

On peut ajouter une large ceinture en taffetas, avec nœud et pans.

60 à 65, Blouse matelot pour petit garçon de trois à cinq ans.
60, Devant.
61, Dos (moitié).
62, Manche.
63, Poignet du haut de la manche.
64, Revers du bas de la manche.
65, Croquis.

Cette gentille blouse se fait en flanelle légère ou en mérinos blanc, bleu, groseille ou ponceau. Le col, le revers de la manche, le devant, les pattes posées sur les dessus de bras, doivent être piqués en cordonnet de soie noire, ou ornés d'un petit point anglais ou point de chausson.

Le devant et le dos doivent être froncés dans le bas et montés sur une ceinture pareille, ayant 64 centimètres de long et 10 centimètres de large.

Les dessus d'épaule (*A. D.*) sont également froncés de manière à n'avoir plus que 12 centimètres de haut. Sur cette partie, on pose, comme nous le disions, afin de cacher le point de réunion, une petite patte large de 4 centimètres, longue de 12 centimètres, qu'on pique à droite et à gauche.

Le revers de la manche est monté sur un poignet long de 18 centimètres, large de 17 centimètres.

Le col est droit, formé d'une bande de 34 centimètres de long, de 12 centimètres de large, qu'on plie en deux et qu'on échancre un peu sur les côtés, de façon que l'encolure n'ait que 33 centimètres.

On monte ce col sur un petit poignet long de 37 centimètres et large de 4 centimètres.

Une jupe de popeline, garnie dans le bas d'une bande de flanelle de même couleur que la blouse, et aussi une large ceinture de flanelle nouée sur le côté, tel est le complément de cette toilette tout à fait seyante, et qui sera adoptée pour le printemps et les bains de mer.

65 *bis*, Patron d'une manche à laquelle est destiné le dessin soutaché nº 34, pour robe de jeune fille.

66 à 69, Porte-montre orné de fleurs en cuir.

66 et 67, Patrons d'une fleur et d'une feuille de jasmin, destinées à l'ornement du porte-montre.

68, Porte-montre fermé.
69, Porte-montre ouvert.

Ce petit objet, de la maison Beaussier (43, rue Richelieu), est un gentil cadeau à faire à une amie ou à un frère. Pour les loteries, c'est une ressource, l'exécution en étant facile et prompte.

On voit que, pour l'ornement, il suffit de deux fleurs de jasmin et de trois feuilles qu'on découpe en peau; on mouille le tout, on essuie, puis, avec l'instrument dit *langue de carpe*, on *nerve* les feuilles, qu'on monte ensuite, en creusant la feuille au milieu, à l'endroit de la nervure principale.

Pour ce faire, on prend la feuille en dessous et on pince fortement entre le pouce et le medium de la main droite.

Même opération pour chaque pétale de la fleur, qu'on creuse au milieu. Dans le cœur, on introduit une petite perle de bois enfilée dans un bout de laiton qui sert à former la tige.

Quand le cuir est sec, on l'enduit d'une couche de teinture brune, puis d'une autre de vernis, et l'on termine en collant le bouquet sur le milieu de la boîte avec de la colle forte.

70 à 75, Boite a timbres ornée, comme le porte-montre, de fleurs en cuir.

Les nºˢ 70, 71, 72 et 73 sont les patrons d'une marguerite et de sa feuille.

La marguerite se compose de trois rangs qu'on enfile les uns dans les autres, à l'aide d'un bout de laiton terminé par une perle de bois, après qu'on a fait subir à ces trois rangs l'opération suivante :

Avec le bout de la pince, creusez fortement le milieu de chaque pétale (à l'envers).

Cela pour les trois rangs.

Après quoi, enfilez ces rangs de manière à contrarier les pétales.

Et collez le tout comme nous l'avons indiqué pour le porte-montre.

76 à 78, Boite qui peut servir de boîte à ouvrage, de boîte à bonbons, etc. C'est un charmant objet de oterie.

Cette boîte se compose de treize parties, douze formant les côtés et le dessus, une formant le fond.

Chacun de ces morceaux doit être taillé à part, en carton, puis recouvert de chaque côté d'une étoffe quelconque, taffetas, satin, mérinos ou piqué avec semé de fleurettes, et enfin bordé d'un petit ruban de taffetas, qui réunit ainsi le dessus du morceau au dessous.

Quand les treize morceaux de carton sont recouverts, il faut les réunir à l'aide d'un surjet, ce qui sera facile si l'on étudie la disposition des lettres de repère.

Les morceaux indiqués par les lettres G. G. E. E. forment les quatre côtés de la boîte — C. C. D. D., les dessus — les quatre petits morceaux B. B. A. A., doivent être rapprochés les uns des autres de la manière suivante :

Cousez quatre bouts de ruban de 25 centimètres chacun sur le bord de ces quatre morceaux (à l'endroit où sont indiqués de petits carrés noirs).

Soulevez les morceaux D. E., et passez derrière les deux morceaux A. A., que vous rapprochez l'un de l'autre en nouant les deux bouts de ruban.

Passez de même les morceaux B. B. derrière D. E., et nouez les rubans.

La boîte se trouve disposée comme elle l'est au n° 77.

Pour la fermer, il suffit de coudre deux autres rubans au bord des morceaux D. D., de rabattre en dessus les morceaux C. C., et enfin de rapprocher les morceaux D. D. en nouant les rubans sur le milieu du dessus de la boîte, comme on le voit au n° 78, qui représente la boîte fermée.

79, Bande en tapisserie pour chaise ou coffre à bois.

Cette bande, que madame Legras (350, rue Saint-Honoré) appelle *bande chinoise* parce que les dispositions et la nuance des fleurs rappellent celles des écrans chinois, produit un délicieux effet.

L'exiguïté de la planche ne nous a permis de donner au complet qu'une seule rose. Nos amies comprendront qu'il faut prolonger la bordure à droite et à gauche tout le long de la bande.

On peut varier à volonté la nuance et la disposition des roses. Sur la bande que nous avons vue chez madame Legras, ces roses étaient de cinq couleurs : rose, jaune, lilas, bleue, rouge; la nuance la plus foncée occupant les contours, et la nuance la plus claire le milieu de la fleur.

Au reste, nous invitons nos amies parisiennes à aller voir, de leurs yeux, chez madame Legras, l'ensemble de ce joli travail.

Elles pourront, en même temps, voir dans la même maison, une nouveauté toute fraîche : ce sont des écrans transparents en soie, dont il nous est impossible de donner l'explication dans le journal; mais, à l'exécution desquels on arrive après peu de leçons, et qui sont véritablement de délicieux objets d'art.

MODES.

Depuis longtemps, mes chères enfants, nous n'avons causé *lingerie*; laissez-moi donc aujourd'hui vous donner quelques détails à ce sujet, et vous faire la description des délicieuses merveilles que nous avons vues chez madame Payan (13, rue Vivienne), dont le nom est synonyme d'élégance et de bon goût.

Ce sont d'abord des cols *amazone* ou *cols droits*, comme ceux dont, le mois dernier, nous vous donnions un modèle sur vos planches. Ces cols sont en toile et brodés; les manchettes pareilles. De gros boutons en argent niellé, de Gueyton, complètent ces parures charmantes pour une demi-toilette.

Puis, pour toilette de ville, un col à pattes, en mousseline, orné de quatre rangs de festons à jour.

Un autre, formé d'entre-deux de valencienne et de broderie et terminé par une petite valencienne.

La manche *Gabrielle* va très-bien avec ce col élégant. Le poignet, demi large, est orné d'entre-deux de valencienne et de mousseline brodée, surmontés de trois petits volants de mousseline, bordés d'un velours étroit, mauve, bleu ou cerise.

Rien de si frais, de si coquet que les fichus de jeunes filles pour grand diner ou soirée.

L'un est en tulle blanc, orné de deux bouillonnés de tulle, retenus par de petits velours *mauve*. Une blonde borde le fichu, et des carrés de velours mauve, entourés de blonde, sont jetés sur les bouillonnés.

Un autre, en tulle, est entièrement formé de bouillonnés retenus par une fine soutache d'or. Il est décolleté carrément devant et terminé sur les épaules par des bretelles formant pattes devant et derrière.

Un canezou en tulle, avec manches, garni de coquillés de tulle, bordés de velours.

Avec ces parures, on peut choisir la coiffure *Pompadour*, formée d'une torsade en taffetas bleu de ciel. Sur le sommet de la tête, trois roses *roses*, et derrière, un nœud avec pans.

Ou bien la coiffure *Margarita*. C'est encore une torsade, mais en velours *Magenta*, et sur laquelle sont semées des marguerites d'or.

Pour jeune femme, j'aime beaucoup la coiffure *Maintenon* en dentelle noire, avec barbe de chaque côté, et nœud *groseille* sur le sommet de la tête.

Le bonnet *Rosita* est en tulle blanc, orné de dentelles noires sur lesquelles on pose quelques pensées de velours. Devant, un bandeau de pensées.

Un autre bonnet est orné de velours *ponceau*. Le fond, en tulle blanc bouillonné, est retenu au milieu par une patte de velours recouverte d'un entre-deux de dentelle noire. De derrière, s'échappent deux pans de velours ponceau.

Quant aux zouaves, qui toujours font fureur, nous en citerons un bien simple, en piqué blanc, brodé en soutache noire.

Un autre en mousseline avec gilet. Ce gilet n'est qu'un premier corsage à manches, sur lequel on pose le zouave, qui demeure ouvert. Gilet et zouave


Sauquet
A. Portier
Journal des Demoiselles
Paris, Boulevart des Italiens, 1.

sont en mousseline, garnis d'une ruche de taffetas, de chaque côté de laquelle sont deux petits volants de mousseline tuyautés. Une valencienne garnit l'encolure.

Un autre zouave est orné d'un bouillonné de mousseline dans lequel on passe un ruban de taffetas.

Les peignoirs se font en nansouk ou en jaconas, avec pèlerine : le devant, les manches et la pèlerine sont ornés d'entre-deux et de petits plis posés de biais.

Les chemises de nuit sont plissées devant ; le col est brodé, ainsi que les poignets des manches.

Les chemises de jour se font toutes avec pièce, les unes formées d'entre-deux et de petits plis, les autres d'une grecque de valencienne entourée de piqûres.

Les camisoles simples ont des plis sur les épaules, retenus de chaque côté par une patte piquée. Le col et les manchettes ont une garniture brodée.

Tantôt la manche est juste au poignet, tantôt assez large pour passer la main, et tantôt pagode avec un grand revers carré.

Les camisoles plus riches ont quatre plis devant. Les plis sont ornés de chaque côté d'une petite garniture festonnée.

Les jupons sont ornés dans le bas, tantôt de six volants, de 5 centimètres chacun, disposés ainsi : trois au bord du jupon, puis un entre-deux de petits plis posés en biais, et enfin les trois derniers volants.

Un autre jupon n'avait que quatre volants, mais plus larges (8 centimètres), séparés par un entre-deux brodé.

Tels sont, mes belles demoiselles, les renseignements que j'ai recueillis pour vous chez madame Payan, et qui ne peuvent vous donner qu'une idée incomplète de l'élégance achevée et du bon goût parfait de tout ce qui sort des ateliers de cette maison européenne,

Mais ce n'est point assez — quoique ce soit beaucoup — d'avoir une lingerie fine et soignée ; il faut que le reste de la toilette y réponde.

Pour vos toilettes de ville, continuez de préférer la robe de taffetas noir, toujours si convenable et qui sied si bien à tout le monde.

Si vous êtes petite, faites la jupe tout unie, le corsage rond et les manches demi-justes, comme celle de la planche.

Si, au contraire, vous êtes grande et mince, garnissez votre jupe comme celle que nous avons vue chez Virginie Vasseur, rue de Rivoli n° : dans le bas de la jupe, 7 petits volants ondulés, bordés d'un passe-poil en taffetas de couleur, vert, pensée ou bleu-Louise ; 3 de ces volants remontent en formant tablier de chaque côté de la jupe. Le devant est entièrement garni de volants.

Le corsage uni, avec des boutons de taffetas de la couleur du passe-poil ; les manches avec revers garni d'un volant ; enfin, une ceinture suissesse en velours de même couleur.

Pour une robe habillée, une jeune femme peut ajouter, au bord des volants, une petite dentelle noire.

Les chapeaux que M[lle] Tarot (40, rue Sainte-Anne) vient de faire pour les premiers beaux jours sont aussi simples que charmants :

Un chapeau en tulle maline blanc, le bavolet en crêpe vert ; le bord de la passe est orné de quatre rangs d'entre-deux de blonde, d'où s'échappent trois petites têtes de plumes vertes. Le même entre-deux continue au bord de la passe et se noue sous le menton.

Un chapeau en tulle brodé blanc, une blonde sur le bavolet. Autour du rond est coquillée légèrement une dentelle, et sur le côté est posée une rose assez grosse. Dessous, une blonde et une rose.

Une capote de taffetas noir avec un petit écart clair. Sur cet écart, une dentelle noire. Au milieu de la passe, sur le bord, un petit nœud noir au pied duquel est posé un bouquet de boutons roses.

Une capote en tulle maline blanc, le bavolet en tulle blanc au milieu, en velours bleu de Chine sur les côtés. Cette capote est ornée d'une coquille de velours bleu. On peut ajouter, de côté, quelques boutons de roses.

Quant aux coiffures d'enfant, elles ne sont pas très-variées. Pour les petites filles, le toquet de velours ou de feutre avec aigrette ou plume d'autruche, est le seul adopté en ce moment.

Pour petits garçons, les toques russes et les casquettes de velours.

Nous donnerons, bientôt, un pardessus de petite fille. Le paletot est jusqu'ici le vêtement le plus commode. Au velours et au drap velouté on va substituer le drap léger de couleur claire.

Les robes de popeline ou de taffetas sont assez simples. Le corsage est toujours décolleté carrément, avec berthe ou pattes en velours ou en étoffe pareille à la robe ; dans ce dernier cas, la berthe ou les pattes doivent êtres brodées en soutache.

Nous donnerons le mois prochain, avec la description d'une layette, des détails sur la lingerie à l'usage des petites filles de cinq à dix ans.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de mariée. — Robe de poult de soie, jupe ornée dans le bas de sept volants tuyautés en crêpe. — Corsage plat et montant. — Ceinture à longs bouts. — Manches à revers, ornées d'une garniture tuyautée en crêpe. — Voile en tulle illusion, très-long et très-ample. — Guirlande et bouquet de fleurs d'oranger.

Toilette de ville. — Robe de taffetas. — Jupe en deux parties ; celle du bas ornée d'un volant formant de grandes dents, orné en haut et en bas d'une ruche tuyautée et garnie de dentelle noire. — Corsage à ceinture ronde. — Manches à jockey et à revers ornés de boutons et de ruches. — Capote de dentelle noire, ornée de plumes roses et noires.

Toilette de petit garçon. — Costume en popeline, avec broderies en soutache. — Toque de velours noir avec aigrette blanche.

EXPLICATION DE LA TAPISSERIE.

Ce riche dessin est destiné à un pouff ou à un dessus de guéridon. On peut l'exécuter en laine ou en soie d'Alger.

ÉPHÉMÉRIDES

14 MARS 1803. — MORT DE KLOPSTOCK.

Frédéric-Gottlieb Klopstock, le créateur de la poésie épique et lyrique en Allemagne, était né à Quedlimbourg, en 1724; il consacra son génie à la religion, et célébra dans son poème, *la Messiade*, la vie, les souffrances et la résurrection de notre divin Sauveur. On doit aussi à ce grand poète une magnifique trilogie sur Herman, le vainqueur des légions de Varus. Arrivé à un âge avancé, après une vie pieuse et paisible, Klopstock mourut à Hambourg, et il repose dans un cimetière voisin de cette ville, auprès de sa femme, qu'il avait chantée dans son poème sous le nom de Cidli.

Mosaïque

Il y a trois personnages qui raisonnent bien différemment : l'homme du monde, le philosophe et le chrétien. Le premier croit que ceci dure, le second, c'est quelque chose, mais qui passe, et le chrétien le voit comme quelque chose déjà passé.

Marquise de Créquy.

—

Il est bien peu de nos malheurs dont nous ne devions demander pardon à Dieu.

Mme de Genlis.

Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein, n'est pas d'un fort bon caractère; il faut dans le commerce des pièces d'or et de la monnaie.

La Bruyère.

—

CHARADE.

Angélique prend mon entier,
Puis elle y verse mon dernier,
Et vient y plonger mon premier.

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER : *Il n'est pire eau que l'eau qui dort.*

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

CAUSERIE ARTISTIQUE

LÉONARD DE VINCI

Voici, mesdemoiselles, un homme immense, un de ces hommes complets et rares que l'humanité peut compter au nombre de ses initiateurs.

Je ne sais si je dois me borner à vous présenter Léonard de Vinci comme peintre, ou si, m'élevant plus haut, me fiant à l'intérêt que peuvent avoir pour les grandes questions de science, des jeunes filles destinées à devenir des femmes sérieuses, je ferai bien de vous révéler en lui l'ingénieur, l'hydraulicien, le géomètre, le mathématicien, le cosmographe, l'anatomiste, comme le poète et le musicien.

Et pourquoi pas? Est-ce que vous ne prenez pas, pendant vos études, une teinture de la plupart de ces choses? Est-ce que le point de départ de ces sciences si vastes aujourd'hui, si touffues, si inaccessibles aux intelligences féminines, n'est pas cependant d'un haut intérêt?

D'ailleurs cette grande figure de Léonard, qui appartient aussi à la France, doit être vue sous tous ses aspects. C'est la colossale statue du quinzième siècle, dont elle personnifie toutes les énergies, toutes les puissances créatrices.

N'est-ce pas beau de voir, après tant de siècles d'ignorance, se développer tout à coup le génie de l'humanité, comme la gerbe lumineuse d'un feu d'artifice? Je vous ai fait une sorte de tableau de l'état intellectuel du monde au temps de Brunetto Latini, de Dante, de Cimabuée et de Giotto. Bientôt le champ deviendra si vaste, que je serai impuissant à le développer à vos yeux. Avec Léonard je puis encore indiquer les points de vue de l'horizon, si je ne puis le parcourir. C'est le dernier des hommes encyclopédiques.

Aujourd'hui que les représentants de la science ont autant de spécialités différentes qu'il y a, dans le vaste domaine qu'embrasse l'intelligence, de divisions et de subdivisions, on s'étonne à bon droit de l'universalité de ces génies d'un autre âge, qui semblaient l'encyclopédie vivante de leur époque.

Tandis que maintenant une vie tout entière suffit à peine à faire d'un homme un médecin distingué, un parfait géomètre, un savant chimiste, un grand général, dans ces siècles de jeunesse intellectuelle, des hommes se sont rencontrés qui ont été à la fois tout cela, dans la force de l'âge.

Quelles étaient donc ces puissantes organisations qui embrassaient toutes les connaissances humaines et frayaient à la fois, dans l'art et dans la science, des routes nouvelles? Il faut les contempler aujourd'hui avec une sorte de respectueuse terreur, ces géants qui maniaient l'épée, la plume, le ciseau, le burin et le pinceau.

Michel-Ange Buonarotti, dont je vous parlerai dans un prochain article, construisit des fortifications et des basiliques, peignit la chapelle Sixtine, sculpta le Moïse et défendit, pendant un an, Florence contre les Espagnols.

Léonard de Vinci, son contemporain, son émule et son compatriote, fut un maître plus universel encore.

Tout le monde sait qu'il est une des gloires de la peinture, et on n'ignore pas qu'il fit à Milan une statue équestre colossale de François Sforza. Sa carrière d'artiste enfin, le fit immortel, et pourtant il ne fut, pour ainsi dire, peintre et sculpteur qu'accidentellement, comme il fut aussi musicien et poète! Les immenses travaux qu'il accomplit dans toutes les branches des connaissances, les observations neuves qu'il fit, les machines qu'il inventa, suffiraient à la gloire de plusieurs savants.

Peut-être cette variété d'occupations et d'aptitudes fut-elle l'élixir fortifiant qui conserva intact le génie de Léonard jusqu'à un âge avancé. A soixante-dix ans, on le voit créer des chefs-d'œuvre, tandis que, de nos jours, l'inspiration et la puissance créatrice s'étiolent beaucoup plus tôt; après un certain temps de force et de jeunesse, l'artiste se répète, se refait lui-même, exagérant ses défauts jusqu'à éteindre ses qualités, faute, sans doute, d'introduire dans sa manière des éléments nouveaux qui lui conserveraient la jeunesse et la vie. Mais ces maîtres qui venaient de peindre le *Jugement dernier* après avoir commandé une bataille; la *Cène* ou la *Mona-Lisa* après avoir creusé des canaux, élevé des fortifications, ou résolu un problème de géométrie, avaient retrempé leur vigueur à ces sources diverses, et reprenaient, avec des forces et des inspirations nouvelles, l'ébauchoir ou le pinceau.

C'est une erreur de croire que la perfection dans les arts s'acquiert surtout en ne sortant pas de la

spécialité qu'on a choisie, et en négligeant toutes les autres branches d'études. Plus l'esprit s'assimile de connaissances, plus il s'étend, plus il entretient sa liberté et sa puissance.

Pourquoi les arts, délassement de la vie, seraient-ils un obstacle au développement complet des forces intellectuelles? une barrière qui enfermerait les facultés humaines dans une voie unique?

Mais voici de bien hautes considérations, mesdemoiselles; j'ai peur de vous effrayer d'abord, et de vous faire craindre d'avoir à déchiffrer tout à l'heure un peu d'algèbre.

Rassurez-vous cependant, et suivez-moi. Je prends mon héros à sa naissance, et ne vous conduirai, à sa suite, qu'au seuil des diverses sciences qu'il a illustrées.

Léonard est de noble origine. Il naquit près de Florence, au château de son père, Piero da Vinci, notaire de la seigneurie de Florence.

Marqué dès son enfance du sceau des hommes de génie, Léonard ne tarda pas à devenir le plus fort et le plus beau garçon de la contrée, comme il en était le plus agile aux exercices de corps, le plus adroit et le plus inventif.

Il avait quinze ans à peine, et, déjà, sa supériorité en toutes choses faisait de lui comme un roi au milieu des jeunes gens florentins.

Donnait-on un assaut d'escrime, il gagnait le prix; s'agissait-il d'une course à cheval, il devançait tous ses concurrents. Y avait-il une fête, il en était le plus beau danseur.

Son père, le voyant le premier, partout et toujours, résolut de lui faire donner une éducation aussi complète que possible. Bien entendu Léonard dessinait, et dessinait bien.

Ser Piero da Vinci montra quelques-uns de ses dessins à Andrea del Verocchio, son ami, qui tenait alors la meilleure école de Florence, et il fut décidé que le jeune Léonard serait destiné aux arts; car les arts passaient déjà, dans la capitale des Médicis, pour la carrière la plus brillante.

Mais le Verocchio fut bientôt étonné des progrès inattendus de son élève. Dès que le jeune Léonard connut les procédés de l'art, il montra une telle intelligence du clair-obscur, de la perspective, des raccourcis, de tout ce qui, dans l'art, a été apporté par les sciences exactes, il y joignit tant de poétique grâce, il surpassa tellement son maître enfin, que Verocchio, vaincu, jeta ses pinceaux, comme je crois déjà vous l'avoir raconté.

Ce fut une tête d'ange peinte dans le tableau du baptême de Jésus, qui est à Florence, à l'Académie des beaux-arts, qui détermina la retraite de Verocchio et le succès de Léonard.

Dès ce moment, les commandes abondèrent au jeune artiste. D'abord, ce fut une Vierge qui le plaça définitivement à la tête des peintres florentins; ensuite ce fut un carton pour une tapisserie qui devait être exécutée en Flandre. Il s'agissait d'une portière tissue de soie et d'or pour le roi de Portugal. Léonard y représenta Adam et Ève dans le paradis terrestre, au moment de leur désobéissance, et plaça autour d'eux des animaux et des fleurs d'un naturel extraordinaire. La tapisserie ne fut jamais exécutée, mais le carton fut acquis par les Médicis.

Vers le même temps, il peignit sur un bouclier une tête fantastique, qui fit reculer de peur tous ceux qui la virent.

L'histoire de ce bouclier est assez curieuse, et peint bien le caractère étrange, chercheur et excessif de Léonard de Vinci dans sa jeunesse, alors qu'il était, à Florence, le mécanicien prodigieux, le plus vulgarisateur des savants, le poète obligé de tous les épithalames, le joueur de luth émérite, le mathématicien qui embarrassait tous les professeurs par ses questions et ses doutes, et le boute-en-train de toutes les fêtes et de tous les tours d'écolier.

Ser Piero da Vinci venant un jour de sa campagne à Florence, apporta une rondache en bois de figuier, assez mal taillée, à son fils, en le priant d'y peindre quelque chose pour l'un de ses métayers qui lui avait rendu quelques services à la chasse et à la pêche. Léonard, qui rêvait alors de la Méduse antique et aux diverses combinaisons qui devaient produire l'horrible, imagina de composer sur ce disque de bois quelque chose d'effrayant.

Avec son activité ordinaire et son tour d'esprit singulier, il se mit à ramasser de tous côtés et à collectionner une multitude de choses étranges et telles qu'on eût dit que son atelier devenait l'antre de quelque sorcier. C'étaient des chauves-souris, des grillons, des sauterelles, des oiseaux de nuit, des papillons bizarres, etc.

Vasari raconte, comme un jeu digne de ce temps de jeunesse, que Léonard avait accommodé un lézard vivant avec des ailes renfermant du vif argent, et couvertes d'écailles prises à d'autres lézards, des cornes, une barbe et de gros yeux de verre en guise de lunettes. Ainsi accoutrée, cette bête phénoménale fut apprivoisée et mise dans une boite pour faire des peurs et des surprises aux nouveaux venus.

De toutes ces hideurs amalgamées, il composa une sorte de monstre hybride, qu'il peignit avec un réalisme effrayant. Le monstre sortait d'un rocher et semblait lancer du feu par les yeux, tandis qu'une épaisse fumée sortait de ses narines.

Quand Ser Piero vit cet ouvrage, il recula épouvanté; mais il vendit la rondache au lieu de la donner au paysan; tout le gain cependant ne fut pas pour lui, car les marchands florentins qui la lui achetèrent cent écus, la revendirent pour trois cents au duc de Milan. Il n'y eut que Léonard qui ne gagna rien.

C'est à cette époque de sa vie qu'il faut reporter l'ébauche de l'*Adoration des Mages* que l'on voit à l'Académie de Florence, plus les portraits d'Americ Vespuce, et de Scaramouche, — capitaine des bohémiens, — fameux entre bien d'autres, mais qui malheureusement ont été perdus.

C'est aussi pendant sa jeunesse et à Florence, qu'il inventa cet instrument musical en argent qui avait la forme d'un crâne de cheval, puis son tourne-broche mis en mouvement par la pression de l'air, sa machine à draguer les rivières, construite tout à fait dans le même esprit que celle dont on se sert aujourd'hui; des grues et des leviers gigantesques, etc.

Représentez-vous, mesdemoiselles, dans cette ville de Florence, qui était décidément devenue la capitale des sciences, des lettres, des arts et du luxe, Léonard jeune, beau, brillant, confondant par son esprit, ses inventions et son audace, les Machiavel, les Politien, les Marcile Ficin, l'Arioste, Pétrarque, etc.



P. Adrien Margeon del.ᵗ d'après Léonard de Vinci — Margeon sculp.ᵗ

LA VIERGE AUX ROCHERS

Journal des Demoiselles — 29ᵉ année, Avril 1861. N° IV

Il prenait plaisir à étonner les gens par son espiéglerie après les avoir stupéfaits par sa science. Ainsi, au milieu d'une assemblée, il lâchait des oiseaux de baudruche gonflés de gaz et qui voltigeaient aussi légérement que des oiseaux véritables; il produisait des phénomènes d'optique inconnus qui semblaient magiques, ou bien, à l'aide de ses *trucs* et de ses machines, il enlevait ou déplaçait les meubles mieux que ne le font aujourd'hui les esprits frappeurs d'Amérique.

A la campagne, chez son père, il réunissait parfois les paysans, pour s'exercer à deviner leurs instincts et leurs passions. Alors, tantôt il leur contait les histoires les plus bouffonnes pour faire jaillir les saillies de leur esprit, et saisir les expressions de leurs figures; tantôt il s'attablait avec eux, les enivrait ou les excitait aux plus violents exercices pour étudier le jeu de leurs muscles.

On le rencontrait suivant les physionomies étranges, laides ou belles, qu'il rencontrait, et dessinant leur profil sur ses carnets de poche qui, plus tard, devaient former une œuvre si curieuse. Au-dessous de ces visages grotesques ou de ces études inachevées, il écrivait un conte ou un couplet, traçait une figure de géométrie, une observation de physique, un axiome de mathématiques, un dessin de machine, une objection philosophique, ou bien il notait un air nouveau.

Il n'est pas, mesdemoiselles, que vous n'ayez fait des additions et des soustractions? vous connaissez, par conséquent, les signes + et —? C'est Léonard de Vinci qui les a inventés.

Inconstant dans ses entreprises, parce que son vaste génie embrassait trop de conceptions à la fois, il les menait cependant à bonne fin, après les avoir abandonnées et reprises. C'est qu'au-dessus de toutes ces aptitudes régnait une volonté de fer, une rare énergie, sans cesse tenue en alerte par un esprit infatigable.

Peut-être fût-ce cet incroyable mélange de toutes les facultés ordinairement les plus opposées, cette puissance de conception et de réalisation spontanée, plus cette inclination pour les tours de prestidigitateur et les *charges* d'atelier, qui mirent en défiance les puissants de Florence; peut-être faut-il renouveler, à propos de Léonard, cet axiome bien connu, que l'on ne devient pas prophète en son pays, même en Italie, le coin du monde où le peuple est le plus fanatique de ses grands hommes. Quoi qu'il en soit, Léonard, fort admiré comme artiste, musicien et poète, ne fut pas pris au sérieux comme savant par les Florentins.

A trente ans, ses talents, ses avantages physiques, son audace, sa magnificence, car il gagnait de l'or et le semait avec profusion, en avaient fait le roi de Florence; toutefois, lorsqu'il proposa à Laurent le Magnifique de canaliser l'Arno, entre Florence et Pise, pour éviter les inondations, et donner en même temps à la Toscane une belle voie navigable, il ne fut pas écouté, non plus que lorsqu'il offrit de redresser, à l'aide de formidables grues, l'église Saint-Jean, et de transporter, par un mécanisme, l'église Saint-Laurent à une autre place. On le regardait plutôt comme un brillant météore que comme un soleil bienfaisant, et l'on admirait Alcibiade sans deviner Archimède.

La médiocrité est tellement la loi de nature, qu'il en est ainsi chez tous les peuples et dans tous les temps.

Un colosse intellectuel, comme il s'en produit de siècle en siècle dans l'humanité, apparait-il? aussitôt la bêtise universelle, c'est-à-dire le doute, la terreur, la méfiance, glorieux apanages de l'homme, se mettent en observation : l'un nie, l'autre se recule, et la dernière cherche, avec une ironie toute prête, le talon d'Achille pour y lancer sa flèche empoisonnée; et plus la science sera grande, plus le génie sera hors de la mesure commune, plus la persécution sera cruelle, ou, tout au moins, la prévention indestructible.

Ce fut donc en vain qu'il développa à ses concitoyens le projet de détourner le cours de leur fleuve, pour lui faire traverser les plaines de Prato et de Pistoja, et les marais du Val d'Arno inférieur, qui se seraient peu à peu trouvés comblés par les attérissements, et, par suite, fertilisés, tandis qu'on aurait évité, par là, cette gorge de Gonfolina qui ralentit le courant, et rend les inondations plus dangereuses.

« Mais le ciel a voulu, dit M. Libri dans son beau travail sur les manuscrits du Vinci, que le pays qui vit naître Léonard ne profitât d'aucune de ses grandes conceptions, ne sût conserver aucun de ses grands ouvrages, ne possédât ni ses manuscrits ni ses cendres, et que la Lombardie et la France jouissent seules du fruit de ses découvertes. »

Si l'artiste et l'inventeur appartiennent en effet au pays qui a su employer leurs talents, on peut dire que la Lombardie est la vraie patrie de Léonard, puisqu'elle lui a donné asile pendant les années les plus actives de sa vie, puisqu'elle possède le chef-d'œuvre de l'artiste et les principaux travaux de l'ingénieur.

C'est vers 1487 ou 1490 que Léonard de Vinci, fatigué d'être pour les Florentins un objet de curiosité plus qu'un bienfaiteur, quitta sa ville natale pour se rendre à Milan, à la cour de Louis ou Ludovic Sforza, dit Louis le More, qui cherchait alors à s'entourer d'artistes et de savants.

La lettre qu'il écrivit à Louis le More pour lui offrir ses services nous a été conservée, et c'est un curieux exposé de tout ce que le grand Léonard se sentait alors capable de faire. Elle montre aussi quelle proportion il accordait aux beaux-arts dans l'encyclopédie de sa science :

« I. J'ai un moyen, dit-il au prince guerroyant, de faire des pontons très-légers, faciles à transporter, avec lesquels on peut poursuivre ou éviter l'ennemi. Je puis en construire aussi qui soient incombustibles. En outre, j'ai un moyen pour brûler et détruire ceux des ennemis.

» II. Je sais de quelle manière, pendant le siége d'une place, on peut tarir l'eau des fossés, et faire une grande quantité de ponts volants, à échelons, ainsi que d'autres instruments nécessaires pour faire réussir pareille opération.

» III. *item*. Si, par la hauteur des bords ou la conformation naturelle du lieu on ne pouvait faire usage de bombardes (canons), je saurai réduire la place forte si elle n'est pas bâtie sur le roc.

» IV. Je possède encore le secret de faire des bombardes faciles à transporter, avec lesquelles on peut lancer, en détail, la tempête, et dont la fumée, en

frappant les ennemis d'épouvante, les jette dans la confusion.

» V. *item*. Au moyen de chemins creux, étroits et tracés en zig-zag, j'ai le moyen de faire parvenir les troupes, sans aucun bruit, sous des fossés ou quelque ruisseau.

» VI. *item*. Je fais des chariots couverts que l'on ne saurait détruire, avec lesquels on pénètre dans les rangs de l'ennemi, et on détruit son artillerie. Il n'est si grande quantité de gens armés qu'on ne puisse rompre par ce moyen, et, derrière ces chariots, l'infanterie peut s'avancer sans obstacles et sans dangers.

» VII. *item*. Si le besoin l'exige, je ferai des bombardes, des mortiers, des ponts volants tout à fait différents de ceux dont on fait usage.

» VIII. Là où les bombardes ne pourraient produire leur effet, je composerai des catapultes, des balistes ou d'autres instruments dont l'effet est admirable et tout à fait inconnu. Enfin, selon le besoin, je puis inventer une foule de moyens offensifs.

» IX. Dans le cas où l'on serait en mer, je puis employer beaucoup de moyens offensifs et défensifs, entre autres construire des vaisseaux à l'épreuve des bombardes, puis composer des poudres et des flammées (1).

X. En temps de paix, je crois pouvoir bien remplir, et sans craindre la comparaison avec personne, l'office d'architecte, soit pour les édifices publics et privés, soit pour ceux qui servent à la conduite et à la distribution des eaux.

» *Item*. Je puis conduire et mettre à fin toute espèce de travaux de sculpture en terre, en marbre et en bronze. *Item*, en peinture, je puis faire ce que l'on désirera, tout aussi bien que qui que ce soit.

. . . . »

Que dites-vous, mesdemoiselles, de cet exposé? Peut-être aurais-je pu ne pas vous le donner *in extenso*, car ces détails d'arsenal vous intéressent peu sans doute; mais il me semble que cette page donne une idée plus juste du personnage de Léonard que tout ce que j'aurais pu vous dire. Souvent un document, peu important en apparence, éclaire ainsi toute une période de l'histoire. Vous voyez qu'en ce temps de civilisation et de splendeur artistique, l'art de la guerre était encore le premier des arts. Le reste venait par surcroît.

Songez que ce temps était celui où César Borgia mettait l'Italie à feu et à sang, et que Léonard de Vinci devait devenir l'ingénieur en chef des places fortes pour César Borgia, duc de Valentinois. Songez que ce Ludovic Sforza, qui régnait à Milan, et qui s'attacha le Vinci, fut précisément celui que combattirent Louis XII et François I[er].

Utilisa-t-il les inventions guerrières de Léonard? Les bombardes du peintre de *Mona-Lisa* firent-elles des trouées dans les rangs français? A quoi tient la perte de la bataille de Novarre, qui chassa Louis XII de l'Italie?

Cela me fait penser à Montesquieu qui, dans *Grandeur et décadence des Romains*, observe que les Gaulois furent toujours vaincus par les Romains, et en donne cette explication : « Les Gaulois avaient des épées trop courtes et des boucliers trop petits. »

A quoi tiennent les destinées des empires!

Toutefois ce ne fut pas comme ingénieur ni comme peintre que Léonard fit son entrée à la cour de Milan, ce fut comme musicien et poète improvisateur. Voici ce qu'en dit Vasari :

« Léonard, précédé de sa grande réputation, vint à Milan, et fut présenté au duc Louis Sforza, successeur de Jean Galéas. Le duc aimait beaucoup à entendre pincer de la lyre, parce qu'il en jouait aussi. Léonard arriva-t-il avec l'instrument qu'il avait fabriqué lui-même, presque entièrement en argent, et auquel il avait donné la forme de la tête osseuse d'un cheval; disposition bizarre, mais qui communiquait au son quelque chose de mieux vibrant et de plus sonore. En cette occasion, Léonard surpassa tous les musiciens qui avaient été appelés pour se faire entendre, et, de plus, il fut jugé le plus habile poète improvisateur de son temps. Le duc, après l'avoir entendu, fut tellement ravi de ses talents, qu'il le combla d'éloges et de caresses. Il lui demanda même aussitôt un tableau d'autel, la *Nativité de Notre Seigneur*, qu'il offrit à l'empereur Frédéric III. »

Mais le travail artistique qui domina sa vie pendant son séjour à Milan, c'est-à-dire de 1487 ou 1490 à 1499, c'est le modèle colossal de la statue de François Sforza.

Il s'en occupa sans cesse tout en menant de front ses autres travaux d'artiste et d'ingénieur. Cette statue était si gigantesque, que l'on doutait d'en pouvoir exécuter la fonte. Léonard dut recommencer deux fois ses armatures.

On appelle *armature*, mesdemoiselles, la charpente en bois et en fer qui soutient la masse de terre-glaise dont est élevé un groupe ou une statue. C'est, pour ainsi dire, comme le squelette de l'œuvre.

Eh bien! ce modèle en terre était à peine achevé en 1499, lorsque les Français firent la conquête du Milanais, et en chassèrent Louis Sforza. Les soldats français, et voire même leurs chefs, ne s'y connaissaient guère alors, en fait d'art. Le chef-d'œuvre sculptural de Léonard servit de cible aux arbalètriers gascons, qui le détruisirent!

Ce grand Léonard de Vinci, cruellement traité de la destinée, devait voir ainsi périr, avant lui, ses principaux ouvrages; et, parmi ceux qui lui survécurent, combien ont été depuis défigurés ou anéantis?

C'est pendant son séjour à Milan qu'il fit son chef-d'œuvre : la grande fresque de la *Cène*, pour le couvent de Santa Maria delle Grazie. Hélas! que reste-t-il aujourd'hui de la *Cène*? Une belle gravure et quelques vestiges sur un mur décrépit!

Il peignit encore le beau tableau de *la Vierge avec l'Enfant Jésus, saint Jean et saint Michel*; les portraits de Louis Sforza, de la duchesse et de leurs enfants; les portraits de plusieurs autres grands personnages, et divers tableaux.

Il composa aussi vers ce temps la plupart de ses manuscrits : traités d'anatomie, de perspective, d'optique, d'hydraulique, etc.

Les immenses travaux qu'il a exécutés en Lombardie, y sont encore les témoins de son passage bienfaisant. Pendant qu'il peignait la *Cène* et sculptait sa statue équestre, il composait de la musique et des poèmes; il étudiait l'anatomie avec Mercantonio della

(1) Léonard de Vinci savait la composition du feu grégeois, et la donne dans ses manuscrits. On en disait le secret perdu.

Torre ; il fondait et dirigeait l'Académie de Milan; il élevait de nombreux édifices; il utilisait les eaux mal dirigées de l'Adda;il conduisait pendant plus de soixante lieues, et au milieu des difficultés les plus grandes, le canal de la Moztesana à travers les vallées de Chiavenne et de la Valteline ; il garantissait enfin tout le pays des inondations, autrefois fréquentes, et, à propos de tout cela,il écrivait des traités destinés à transmettre sa science à ses successeurs; il inventait les écluses, donnant ainsi le moyen, jusqu'alors inconnu, de remonter les courants ; il perfectionnait mille instruments pour les expériences scientifiques ou les besoins usuels.

La plupart de ses inventions furent adoptées dans la pratique, et, vers la fin du seizième siècle on en connaissait encore l'auteur.

C'était à l'aide de ce génie inventif et utilitaire autant qu'artistique qu'il sut, avec des gains relativement minimes, mener toujours un train de grand seigneur, avoir des chevaux et des pages, une ménagerie d'animaux de toutes sortes et des demeures à l'aspect somptueux. Par la moindre de ses dispositions, il savait donner un aspect de luxe et d'élégance au réduit le plus délabré.

Bien lui en prenait, du reste ; car, si l'on en croit ce fragment d'une de ses lettres, dans laquelle il dit « qu'après avoir travaillé plusieurs années , il a reçu à peine de quoi payer ses ouvriers; qu'il n'est resté pour lui que quinze livres, etc., » en ajoutant que « si cela continue, il sera forcé d'abandonner les arts,» il faudrait croire que l'hospitalité de Louis Sforza n'était point opulente. Mais Léonard employait son argent à milles recherches et expériences, à secourir ou héberger tous les hommes de talent dans le besoin, à se procurer des fleurs et des animaux rares , à tant de choses enfin !

L'entrée des Français à Milan chassa donc Léonard comme une invasion de barbares. Il dut, après avoir assisté à la destruction de sa statue et à la mutilation de plusieurs autres chefs-d'œuvre, s'enfuir à Florence avec Salai, le premier et le plus aimé de ses élèves.

Léonard avait reçu un coup cruel; mais il était jeune encore, ou du moins plein de la force créatrice de l'âge mûr. Il recommença ses études et ses travaux, et se remit à peindre.

Une seconde fois, en 1500, Léonard fit des plans pour canaliser l'Arno et, cette fois encore, son projet attira peu l'attention. Il devait être réalisé deux siècles plus tard, par Viviani.

Quelques années s'écoulèrent, pendant lesquelles Léonard parcourut l'Italie en artiste, en savant et aussi comme ingénieur général militaire et architecte particulier de César Borgia, duc de Valentinois, qui se l'était attaché par lettres patentes du 18 août 1502.

C'est, paraît-il, César Borgia qui mit particulièrement en usage les machines de guerre inventées par le Vinci et spécifiées dans le fameux mémorandum à Ludovic Sforza. Tout en donnant aux officiers de César des leçons de tactique militaire, Léonard peignit une *Vierge* pour messer Baldassare Turini de Fescia, ainsi qu'une délicieuse étude d'enfant.

Cependant ses concitoyens, jaloux de posséder enfin une œuvre importante du maître qu'ils n'avaient pas su retenir parmi eux, le rappelèrent pour lui confier, conjointement avec Michel Ange, Giuliano San Gallo, Simon Pollaiuolo, et le Cronaca — dont je vous ai déjà parlé, mesdemoiselles, à propos de la belle corniche du palais Strozzi — et Banio d'Agnolo, les dessins des plans de la nouvelle salle du conseil, et ensuite une grande page à peindre pour la décoration de cette salle.

Ce fut le gonfalonier Pier Soderini qui commanda l'œuvre, par un décret au nom de la ville de Florence. Ce Pier Soderini, qui gouverna la république dix ans, pendant un interrègne des Médicis, était un homme assez faible, si l'on en croit la fameuse épigramme de Machiavel qui avait été sous lui secrétaire de la république :

La notte que mori Pier Soderini
L'alma n'andò dell' inferno alla boccha :
E Pluto la gridò : anima sciocca
Che inferno? Va nel limbo dei banbini.

Ce qui veut dire, à peu près, que lorsque l'âme de Pierre Soderini se présenta aux portes de l'enfer, Pluton la renvoya aux limbes des petits enfants.

Léonard avait cinquante-deux ans lorsqu'il revint à Florence pour cette œuvre magistrale. Il était en possession de tout son talent et de toute sa renommée. Mais ce siècle fécond ne s'était pas arrêté après l'avoir produit : deux jeunes gens s'élevaient qui devaient, dans l'art, tenir une place au moins équivalente à la sienne. Michel-Ange avait trente ans et commençait à contrebalancer sa renommée; Raphaël, qui devait à son tour faire pâlir celle de Michel-Ange, étudiait chez le Pérugin.

Au lieu de s'en tenir à son choix premier, Soderini admit Michel-Ange à concourir avec Léonard pour la grande page de peinture qui devait illustrer la salle du conseil. Ce fut une blessure pour le vieil et fier athlète. Il suffit d'avoir la plus légère teinture des connaissances artistiques pour savoir combien différaient les manières de Léonard de Vinci et de Michel-Ange. L'un, le peintre par excellence de la paix et de la sérénité dans la beauté suprême; l'autre, le fougueux représentant de la passion dans les arts, de la passion tourmentée, violente, tordant ses victimes jusqu'aux limites du possible. Quand Léonard se vit aux prises avec Michel-Ange, au lieu de demeurer ferme dans sa force et dans sa foi, de rester sur son terrain enfin, il voulut lutter sur celui de son adversaire; il fut vaincu. Il fut vaincu parce qu'il hésita, il fut vaincu parce qu'il eut peur, parce qu'il eut la faiblesse de souffrir en se voyant exposé à un parallèle.

C'est une maladie au cœur des artistes, une maladie incurable et mortelle, aujourd'hui comme alors, que cette jalousie de gloire qui les fait vaincus dès qu'ils sont égalés. Rien ne les soulage, rien ne les console. Quand le rival triomphe, ils meurent : Léonard mourut de Michel-Ange comme plus tard celui-ci devait mourir de Raphaël.

On pourrait prendre pour la date de l'apogée de l'art, la date de l'exposition des deux cartons dans l'église de Santa-Maria-Novella, à Florence. Le vaincu d'un tel combat est un géant. D'ailleurs, ce ne fut point l'opinion générale qui prononça la défaite de Léonard. L'opinion était incertaine. Mais le Vinci trouva que cette incertitude même faisait sa condamnation, et il partit, abandonnant une dernière fois Florence, son ingrate patrie.

Ces deux cartons, qui furent pour toute l'Italie artiste l'occasion d'un pèlerinage à Florence et qui virent passer devant eux Ghirlandajo, Granacci, Baccio Bandinelli, Andrea del Sarto, Francia Bigio, Sansovino, le Rosso, — qui vint en France sous François Ier, — et Raphaël, n'ont pas été exécutés. Un incendie les truisit, et il n'en subsiste que quelques fragments qui nous ont été conservés par la gravure.

Les Français, cependant, s'affermissaient à Milan. Léonard se souvint que la Lombardie était sa vraie patrie, puisqu'il y avait marqué son séjour par de nombreux bienfaits, puisqu'il y était populaire. En même temps, fidèle à cette conviction que l'homme de génie appartient à l'humanité, et non pas à tel ou tel prince, et persuadé que les Français n'avaient pas habité Milan plusieurs années sans y prendre le goût des arts, il retourna s'établir au château de Vaprio, près de Milan, chez son élève et ami Melzi.

En 1509, nous le trouvons établissant une écluse au canal Saint-Christophe, travail dont Louis XII le récompensa par le don de plusieurs prises d'eau. Ces prises d'eau et une *vigne* (maison de campagne), donnée par Louis Sforza, après l'exposition du modèle de la statue équestre de son père, formaient alors le plus clair de la fortune de Léonard de Vinci.

Nous devons à cette période de sa vie l'admirable portrait de Ginevra d'Amerigo Benci, dite la *Belle Féronnière*, et celui de la sublime Mona Lisa, dite la *Joconde*, que nous possédons tous deux dans notre musée du Louvre.

Mais, en 1512, les Français furent à leur tour chassés de l'Italie par l'empereur Maximilien, les princes d'Italie et le pape Jules II réunis. Nous retrouvons Léonard à Rome, à la cour de Léon X, en même temps que Michel-Ange et Raphaël. Il était vieux et susceptible, ses rivaux jeunes et triomphants. Un mot du pape qui se plaignit de ce qu'il composait un vernis pour son tableau avant d'avoir esquissé sa composition, le découragea. François Ier venait de succéder à Louis XII, et l'un de ses premiers soins fut de faire offrir au grand homme un asile, une fortune et des honneurs.

Léonard de Vinci quitta pour toujours l'Italie et vint s'établir en France, au château de Cloux, près d'Amboise, avec ses deux élèves préférés.

Quelle fortune pour nous, si Léonard eût été encore plein de force et d'énergie! Quelle œuvre immense le savant, l'ingénieur et l'artiste aurait pu faire en France!

C'eût été, sans doute, la civilisation de notre patrie avancée d'un siècle au moins...

Mais la longue carrière de Léonard de Vinci était près de sa fin, et cette force de création que donnent seulement la jeunesse et l'espérance, était morte en lui. Néanmoins, il fit entreprendre divers travaux de canalisation et commença plusieurs tableaux.

Il mourut au château de Cloux, le 2 mai 1519, entouré de ses élèves. Une tradition, racontée par Vasari, l'a fait expirer entre les bras de François Ier, mais un historien critique est venu, Venturi, qui a prouvé que, le 2 mai, la cour était à Saint-Germain et que, par conséquent, le roi n'avait pu se trouver à Amboise ce même jour. Venturi a peut-être raison; mais qu'importe? Il me semble, mesdemoiselles, que j'aime mieux m'en tenir à la tradition.

En mourant, Léonard désigna pour son exécuteur testamentaire François Melzi, son élève préféré, qui était un jeune gentilhomme milanais fort riche. Il lui légua ses manuscrits et tous ses instruments. Sa fortune revenait naturellement à sa famille, qui s'est perpétuée presque jusqu'à nos jours.

Le Melzo n'était ni un savant ni un ambitieux; il avait voué un culte à la mémoire de Léonard, peintre, mais il ne pouvait accorder qu'un respect sans passion à l'œuvre de Léonard, ingénieur. Tant qu'il vécut, les manuscrits de Léonard restèrent bien soigneusement gardés à Vaprio; mais ses héritiers firent beaucoup moins de cas que lui de ce trésor, qui fut pillé et dispersé par un certain Lelio Gavardi, parent d'Alde Manuce le jeune, et alors précepteur dans la famille des Melzi.

Je ne vous raconterai pas, mesdemoiselles, l'histoire de la dispersion de ces manuscrits si précieux, de la perte de plusieurs, de l'impression de quelques autres, ni les pérégrinations et recherches que des savants firent ensuite pour les retrouver et les réunir.

Seulement, pour vous donner une idée de l'importance de l'œuvre écrite de Léonard de Vinci, je vous dirai que, dans nos bibliothèques, qui n'en possèdent qu'une très-minime partie, ils forment treize volumes in-folio.

Deux ont été imprimés en France : C'est un *Traité du Mouvement et de la Mesure de l'eau*, et un *Traité de Peinture*.

Quel compendium de science, pourtant, que ces manuscrits! Encore aujourd'hui, les savants qui les déchiffrent restent confondus! Et pourtant, dispersés et intervertis, ils n'ont plus ce lien, cette suite et cet ensemble qui, en les complétant l'un par l'autre, leur donnaient la force et la clarté.

C'est par les carnets de poche, dont je vous ai parlé plus haut et que l'on a conservés, que l'on devine l'ensemble et la grandeur des conceptions du Vinci. J'ai dit qu'il y avait de tout sur ces carnets : ébauches de dessins, problèmes de mathématiques, vers, musique, dessins d'architecture, remarques littéraires, contes badins et caricatures.

Que ne sut-il pas? On a découvert, par le dessin et la théorie d'un certain canon de son invention, qu'il connut la force et devina l'application de la vapeur. Avant Copernic, il crut à la rotation de la terre; avant Newton et Galilée, à la plupart des vérités que démontrèrent ces grands hommes.

Il eut la première idée du baromètre et décrivit la construction de la chambre obscure.

Et Léonard de Vinci n'est pourtant connu du vulgaire que comme peintre! Et les poètes ignorent qu'il disputait le prix de poésie à Politien et à l'Arioste! et les musiciens ont perdu jusqu'à l'instrument qu'il inventa! Les savants seuls, grâce aux travaux de Venturi, de Pagave, d'Amorretti et de M. Libri, honorent en lui le premier ingénieur de l'Italie de la Renaissance. Mais le jugement de la postérité est porté. La mort en une seconde a dissout les puissantes facultés, les trésors de science contenus dans son cerveau; les invasions étrangères, l'indifférence ou le vandalisme ont détruit le splendide monument de ce génie unique. Il ne nous reste plus que des débris; mais ces débris sont comme ceux des mastodontes de Cuvier, les ossements épars d'un colosse!

J'ai voulu d'abord, mesdemoiselles, vous raconter la vie tourmentée du représentant suprême de l'art

et de la science en Italie; puis, entraîné par mon sujet, je me suis laissé aller, peut-être, à trop vous développer les grandeurs de cet esprit universel. A présent, il me reste le point important de cette étude, c'est-à-dire à apprécier Léonard comme peintre.

Pourtant, je voudrais encore vous faire connaître en lui le poète et le penseur; j'ai là un sonnet qu'il faut que je vous traduise :

« Qui ne *peut* ce qu'il veut, doit vouloir ce qu'il *peut* : car c'est folie que de vouloir ce qui ne nous est pas possible. On doit tenir pour sage celui qui distrait sa volonté de ce qu'il ne saurait obtenir; car notre peine ou notre plaisir consiste dans le oui ou non, *savoir*, *vouloir*, *pouvoir*. Celui-là seul donc *peut* qui agit conformément au devoir et qui ne déplace jamais la raison de son trône. Il n'est pas avantageux non plus à l'homme de vouloir tout ce qu'il *peut*, car souvent ce qui nous paraît doux finit par devenir amer, et j'ai pleuré parfois sur ce que j'avais désiré, parce que je l'avais obtenu. O toi ! qui lis ces notes, si tu veux être utile à toi et cher aux autres, ne *veuille* jamais que ce qu'il est juste de *vouloir !* »

Que vous dirai-je du peintre? Il faudrait des éloges spéciaux pour un artiste unique. Des trois grandes figures qui dominent l'art de la Renaissance, il est peut-être la plus complète, la plus parfaite :

« Léonard de Vinci est un artiste prodigieux en ce qu'il a concilié tous les extrêmes, précédé tous les grands maîtres, prévu toutes les grandes manières, » dit dans un récent numéro de la *Gazette des Beaux-Arts*, M. Charles Blanc, l'ancien directeur des Beaux-Arts, dont la belle histoire des peintres nous a fourni tant de renseignements précieux pour ces études (1). « Plus âgé de vingt-deux ans que Michel-Ange, plus vieux de trente-un ans que Raphaël, il semble avoir contenu en lui la grâce de Raphaël et la fierté de Michel-Ange, et les avoir tempérées d'avance l'une par l'autre. C'est de lui que procède le Corrége, et, comme nous le disait naguère un artiste philosophe, qui est souvent exquis dans ses causeries, le Corrége naquit d'un sourire de Léonard. Inventeur de ce clair-obscur qui est, pour ainsi parler, la musique du peintre, il se plut à jouer dans un ton mineur les fanfares les plus éclatantes, et, après avoir détaché de la toile des figures qui respirent la vie, qui nous enveloppent de leurs regards et nous fascinent, il laissa tomber sur ses créations un store de poésie. Par un privilége inouï, son originalité ne l'empêcha pas d'être naturel, et sa délicatesse ne l'empêcha pas non plus d'être impétueux et mâle. De même qu'il pouvait à son gré, de sa main puissante, plier en deux un fer à cheval, ou faire résonner sur les cordes de sa lyre des mélodies ravissantes; de même, quand il tenait le crayon ou le pinceau, il sut tour à tour se jouer des bizarreries de la création et remonter aux cimes de l'idéal, donner un caractère typique à la réalité vivante, élever l'individu à la dignité de l'espèce, parcourir enfin, d'un pas ferme et sûr, cet intervalle immense qu'on ne peut mesurer, entre le difforme et le sublime, entre la caricature d'un monstre et la majesté d'un dieu.

» Ainsi quand nous avons dessiné le frontispice de la *Gazette des Beaux-Arts*, nous avons cru devoir placer au sommet la tête de Léonard de Vinci, parce qu'il fut, comme nous le disions alors, le grand initiateur de la peinture renouvelée, l'artiste le plus complet des temps modernes, le génie le plus rare et le plus rayonnant de l'Italie. Après Phidias, on ne saurait citer un plus grand nom. Et il semble même que Léonard soit venu au monde tout exprès pour être le trait-d'union entre Athènes et Florence, et aussi pour réconcilier l'obscure poésie du moyen age avec l'art radieux de la Renaissance. »

Voilà une longue citation, mesdemoiselles; mais, comme assurément je vous aurais dit la même chose en moins bons termes, vous ne pouvez que gagner à trouver en place de ma prose un peu de celle de M. Charles Blanc.

Oui, si l'on jette la sonde dans les profondeurs de ce génie, on est effrayé de ne jamais rencontrer de point d'arrêt. C'est l'infini.

Que de pensées dans le regard voilé de la *Mona Lisa* et dans son fin sourire? et comme dans cette tête, ainsi que dans tous les ouvrages de Léonard, la beauté de l'âme resplendit à travers celle du corps! Certes, Léonard sut mieux que personne, y compris Michel-Ange et Raphaël, les secrets de la beauté physique; pourtant, on sent que les splendeurs intérieures de l'intelligence transparaissent sous la perfection idéale des formes.

Et puis, je ne sais quel charme pénétrant s'exhale d'un tableau de Léonard et nous prend l'âme. On entre en communication avec ses personnages, on les aime... Evidemment, l'homme qui peignait *la Cène* et la *Mona Lisa* avait la connaissance complète des sciences exactes, et c'est à ce point de départ principal qu'il dut les proportions parfaites qui font la base première de la beauté : évidemment il était poète; suivez les pensées qu'éveille en vous la vue de ses ouvrages! évidemment il était musicien; dans le clair-obscur délicieux où s'agitent ses figures comme en un atmosphère d'or voilé de gaze, dans les profondeurs mystérieuses qui fuient à ses horizons, ne semble-t-il pas entendre chanter des mélodies de Schubert ou la *dernière pensée* de Weber?

On dirait que la destinée ingrate a trouvé cet homme trop grand et que, pour l'amoindrir devant

(1) M. Charles Blanc, qui n'a point encore publié, dans son *Histoire des Peintres*, l'article sur Léonard de Vinci, a bien voulu mettre à ma disposition divers documents à consulter. Je l'ai rencontré, il y a peu de jours, au *Salon des Arts-Unis*, après l'avoir perdu de vue depuis quelques années. Vous voyez que cette rencontre a porté fruit.

A ce propos il faut que je vous dise, mesdemoiselles, qu'en ce moment il se produit à Paris un mouvement artistique très-prononcé. Il s'ouvre des expositions particulières. — Je vous ai déjà parlé de celles du boulevard des Italiens — il s'ouvre des cercles artistiques. Le salon des Arts-Unis est une création récente à laquelle nous ne pouvons que souhaiter le meilleur avenir. Il y a un salon d'exposition de peinture, un salon de lecture, une serre, une salle d'armes, un gymnase; on y donne des soirées de *musique de chambre*, exécutée par les meilleurs artistes. Les abonnés et leurs familles sont seuls admis. L'abonnement coûte 100 francs par an pour une famille, et l'entrée quotidienne du salon de peinture et de sculpture est de 1 franc pour les personnes non abonnées. On y voit en ce moment une superbe collection des dessins d'Ingres, plusieurs tableaux de Delacroix de Diaz, de Chaplein, d'Isabey, d'Ary Scheffer, etc., etc., des groupes de sculptures de Barye, de Lechesne, de madame Noémi Constant et des bustes de Paul Gayrard et de madame Le Fèvre Deumier, etc.

la postérité, elle s'est plu à détruire la plupart de ses œuvres. Heureusement, Léonard est un des peintres que rend le mieux la gravure; et si le temps achève chaque jour la destruction de *la Cène*, la belle et si populaire gravure de Raphaël Morghen, nous en garde, aussi parfaitement que possible, le divin reflet.

Faut-il, mesdemoiselles, vous faire admirer l'ordonnance magistrale et simple de *la Cène?* l'expression profondément sentie des figures, le calme, le naturel et la vie que respire l'ensemble de l'ouvrage? Mais l'espace fuit devant ma plume. Il faut que je termine cette étude déjà longue.

Allez au Louvre — nous sommes relativement riches en tableaux de Léonard.—Vous verrez, en regardant ses œuvres, que la plus puissante énergie peut être rendue par le fini le plus précieux; que des profondeurs les plus intimes de l'analyse, comme dit M. Charles Blanc, Léonard s'élevait aux lumières de la synthèse, que les dextérités du praticien le plus délicat lui étaient familières comme les plus hautes spéculations de la théorie; qu'il aimait la nature avec passion, et n'en était pas moins un idéaliste raffiné.

En terminant, j'ai peur une fois encore, mesdemoiselles, de vous avoir fait gravir de bien hautes cimes, d'avoir parlé un langage bien scientifique à vos jeunes oreilles, de vous avoir traitées en femmes, presque en hommes... Mais vous comprendrez j'en suis sûr, qu'on ne saurait mesurer un géant à la taille d'une statuette, ni renfermer dans le cadre d'une causerie de salon, une étude sur le vaste génie que le plus grand siècle des temps modernes n'a pas compris en entier. CLAUDE VIGNON.

P. S. — J'allais oublier, mesdemoiselles, de terminer cet article, comme j'ai coutume de le faire, et de vous énumérer d'abord les œuvres de Léonard que nous possédons dans notre musée français, puis celles qui sont dispersées dans les diverses galeries de l'Europe.

Nous avons au Louvre : 1° le *Saint Jean-Baptiste*, qui nous vient de la collection de François Ier; 2° la *Vierge, l'enfant Jésus et sainte Anne*, tableau rapporté d'Italie par le cardinal de Richelieu; 3° la *Vierge aux Rochers*, dont nous vous offrons la gravure avec ce numéro, et qui fit aussi partie de la collection François Ier; 4° la *Belle Féronnière*, portrait commandé par François Ier; 5° la *Mona Lisa*, portrait d'une dame milanaise, femme de Francesco del Giocondo, d'où lui vient le surnom de *la Joconde*. Ce portrait a été payé par François Ier environ vingt mille francs, ce qui était une somme énorme pour le temps; enfin un *Bacchus*. En tout six tableaux, plus huit dessins.

A Milan, à la bibliothèque Ambrosienne, qui possède une notable part des manuscrits de Léonard, on trouve une *Sainte-Famille*, achevée, dit-on, par Bernard Luini, son élève; *la Cène*, au couvent de Santa-Maria-delle-Grazie.

A Florence, au palais Pitti et au musée des offices, *la Religieuse*, un portrait d'homme, une tête de Méduse, une *Adoration des Mages*, inachevée.

A Rome, au palais Doria, le portrait de *Jeanne de Naples*, et, au palais Sciara, *la Modestie* et *la Vanité*.

A Naples, au musée Degli-Studj, une *Madone*, et, à la galerie Lancelotti, une *Flore*.

A Madrid, au musée du roi, un second portrait de *la Joconde* et deux *Sainte Famille*.

A Londres, National gallery, le *Christ et les docteurs*: Hampton-Court, l'*Hérodiade*.

A Saint-Pétersbourg, au musée de l'Ermitage, un *Saint Sébastien*.

Les principaux élèves de Léonard de Vinci, furent: Cesare de Sesto, Luini, Beltraffio, Marco d'Oggione, André Solari, Salai, Melzi et Sodmoa. C. V.

LES DEUX SAINT-PIERRE

Explication de l'Énigme Historique de Mars.

L'abbé *Charles-Iréne-Castel de Saint-Pierre*, né au château de Saint-Pierre-Église, en Normandie, embrassa l'état ecclésiastique, mais ses idées, ses sentiments, ses principes ne répondaient point au sacré caractère dont il était revêtu. On le vit, avec peine et surprise, approuver en toutes choses le gouvernement du Régent,

« Ce bon Régent qui brouilla tout en France. »

et verser le blâme sur le règne de Louis XIV et sur le zèle de ce prince en faveur de la religion. L'Académie française, dont il faisait partie, ne voulut pas être solidaire de ses erreurs et le bannit de son sein, rigueur sans exemple depuis la création de cette assemblée.

L'abbé de Saint-Pierre publia un *Projet de paix universelle entre tous les potentats de l'Europe*; il voulait que les motifs de guerre entre les nations fussent soumis à une diète européenne dont l'arbitrage devrait être accepté par tous, et dont la sentence serait sans appel. Pour rendre ses idées plus respectables aux yeux du public, il prétendit que son *Projet de Paix* avait été approuvé et rédigé par le dauphin, duc de Bourgogne, et qu'on en avait trouvé le plan dans

les papiers de ce prince. Le cardinal Fleury désapprouva ce subterfuge, et le dit hautement. L'abbé de Saint-Pierre publia encore : *Mémoire pour perfectionner la police des grands chemins*, idée utile, certes, à l'époque où vivait Cartouche et où fleurissait Mandrin; un *Mémoire pour perfectionner la police des Duels*; un *Mémoire sur l'établissement de la taille proportionnelle*, qui contribua à délivrer la France de la taille arbitraire; un *Projet pour réformer l'orthographe des langues de l'Europe*; un livre sur l'*Anéantissement futur du Mahométisme*; les *Annales politiques de Louis XIV*, et une foule d'autres ouvrages, volumineux fatras dans lequel on découvre cependant quelques idées utiles, nées de la passion du bien public. L'abbé de Saint-Pierre était d'un caractère doux et bienfaisant; il partageait ses revenus avec les pauvres, et l'on peut croire que sa tête avait plus de part à ses erreurs que son cœur. Il mourut en 1743, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Voltaire fit les vers suivants au sujet d'un buste de cet abbé :

N'a pas longtemps de l'abbé de Saint-Pierre
On me montrait un buste tant parfait,
Qu'on ne sut voir si c'était chair ou pierre,
Tant le sculpteur l'avait pris trait pour trait!
Si que restai perplexe et stupéfait,
Craignant bien fort de tomber en méprise;
Puis dis soudain : Ce n'est là qu'un portrait,
L'original dirait une sottise.

Cependant, l'abbé de Saint-Pierre ne devait pas dire beaucoup de sottises, car il avait du mérite et il parlait très-peu.

Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre naquit au Havre, en 1734, d'une famille considérée et qui se vantait de descendre d'Eustache de Saint-Pierre, le héros calaisien. Il fit ses études aux Jésuites de Caen, et, se conformant aux désirs de son père, il entra dans les ponts et chaussées. Ses goûts de voyage, son caractère indépendant ne s'accommodèrent point de cette carrière : il la quitta et il passa d'abord à l'île de Malte, puis en Russie. Il fut présenté à Catherine II, qui lui fit un accueil bienveillant et lui accorda une lieutenance dans le génie. Le jeune officier, admis dans l'intimité de quelques grands personnages, pénétra les desseins de la Russie sur la Pologne, et envoya même en France, au ministère des affaires étrangères, un *Mémoire* dans lequel il prédisait le futur partage de ce pays, qui eut lieu en effet. Ce travail ne fut pas apprécié. Fatigué du service de la Russie, il eut l'idée de se consacrer tout entier à la Pologne. Ce projet s'exécuta, mais il ne dura que peu de temps, et sa fortune errante le poussa à la cour du grand Frédéric, et du fond de la Prusse à l'île de France. Ce fut là, sans doute, qu'il conçut le projet de l'ouvrage auquel son nom reste attaché, de *Paul et Virginie*, et quoique son *Journal de Voyage* soit écrit d'un style sec et triste, on y voit déjà l'observation de la nature et l'art de peindre un paysage avec des paroles. Il se dégoûta de son séjour à l'île de France et revint dans sa patrie, qu'il ne devait plus quitter. Consacré entièrement aux occupations littéraires, il composa les *Études de la Nature*, qui parurent en 1784 et eurent un très-grand succès. Le roi lui fit une pension de 1,000 francs, qu'il partagea aussitôt, tout pauvre qu'il fût, avec sa sœur et avec une vieille domestique de ses parents. En 1792, Louis XVI le nomma intendant du Jardin des Plantes, en lui disant : « J'ai lu vos ouvrages; ils sont d'un honnête homme, et je donne en vous un digne successeur à M. de Buffon. » Il avait, à l'époque des États Généraux, partagé les idées des novateurs, croyant qu'il ne s'agissait que de faire le bonheur du peuple et de corriger certains abus. Lors de la fuite de la famille royale, il publia les *Vœux d'un Solitaire*, en s'y montrant hautement partisan de la monarchie. On l'avait nommé président du *district* de Paris, où il demeurait, mais il refusa cette fonction, et ne voulut, à cette époque de terreur, d'aucun emploi public. Privé de sa place et de sa pension, il vécut du produit de ses ouvrages jusqu'à ce qu'il fût nommé professeur de morale à l'École normale, et il devint membre de l'Institut, lors de la formation de ce corps. Sa position s'éclaircit et fut plus heureuse; les frères du premier Consul l'aimaient et lui faisaient des pensions; il put acquérir une petite maison de campagne, ce qui avait été le rêve de sa vie, et ce fu dans cette retraite chérie d'Éragny qu'il mourut le 21 janvier 1814 à l'âge de soixante-seize ans. Il avait été marié deux fois : la première, et il était âgé déjà de cinquante-quatre ans, à mademoiselle Didot, qui lui donna un fils et une fille, et le laissa veuf; la seconde fois, à mademoiselle de Pelleport, qui se dévoua à soigner sa vieillesse et se remaria elle-même à M. Aimé Martin.

Bernardin de Saint-Pierre avait une faible santé; il était sujet à des affections nerveuses qui, accompagnées d'une imagination ardente, laissèrent dans sa vie peu de place au bonheur. Jeune, il poursuivit la fortune et la gloire et les perdit par sa propre inconstance; car, dans les pays étrangers qu'il avait parcourus, une grande bienveillance l'avait accueilli, et des amis chauds et sincères s'intéressaient à son sort. Plus âgé, il essuya les dégoûts qui sont les compagnons habituels d'un début littéraire, mais il les augmenta par une sensibilité maladive; il trouva enfin quelque repos dans la vieillesse, par la contemplation de la nature et l'adoration de la Providence, qu'il reconnaissait en toutes choses, qu'il voyait en l'arbre de la forêt comme dans le brin d'herbe, et qu'il a célébrée souvent avec une émotion communicative. Le créateur visible dans la création, c'était là sa philosophie et sa théologie, et, quoiqu'il n'ait jamais écrit une ligne contre la religion, rien non plus ne porte à croire qu'il ait eu lui-même une foi pratique et solide.

On doit à Bernardin de Saint-Pierre les *Études de la Nature*, où se trouvent des idées heureuses et touchantes, des descriptions pleines de couleur et de vérité, parmi quelques propositions bizarres. *Paul et Virginie*, la *Chaumière indienne* et l'*Arcadie* sont des épisodes de ce grand travail. Au milieu de la Révolution il écrivit les *Harmonies de la Nature*, ouvrage dont le style est un peu déclamatoire. Il laissa sur J. J. Rousseau, qu'il avait beaucoup connu, un *Essai* fort curieux; on lui doit aussi le *Voyage de Codrus*, qui est sa propre histoire sous un nom supposé; le *Paysan Polonais*, l'*Éloge de mon Ami*, les *Vœux d'un Solitaire*, *Discours sur l'éducation des Femmes*, la *Pierre d'Abraham*, charmante description de paysages, *Empsaël*, et enfin sa *Théorie des Marées*, sur laquelle il avait fondé de grandes espérances de

renommée. De ces nombreux travaux, quelques pages existeront toujours : *Paul et Virginie*, le dialogue *du Vogageur et du Paria*, le début de l'*Arcadie*, la description de la rose, du lys, du fraisier dans les *Études*, des paysages qui semblent pris sur le fait comme avec le daguerréotype, et enfin de touchants arguments en faveur de la Providence céleste, que Bernardin avait puisés dans l'observation des graminées, des semences, des cours d'eau, de l'instinct des animaux, observations de quarante années qui, toutes, aboutissaient à lui faire dire : « Il est un Dieu! et ce Dieu est bon!

BIBLIOGRAPHIE

MARGUERITE A VINGT ANS

Par Mlle Monniot (1).

Ce livre succède à un premier ouvrage que le public a accueilli avec une juste faveur. Le *Journal de Marguerite* est destiné aux jeunes filles qui se préparent au plus grand acte de la vie, à la première communion. L'auteur, sous une forme attrayante, a décrit les luttes, les combats, les progrès vers la perfection par lesquels une jeune âme prépare à son Dieu cette *grande salle bien ornée*, où il veut faire la Pâque; elle a introduit ses jeunes lectrices au sein d'une famille chrétienne, et dans *Marguerite à vingt ans*, Marguerite dans le monde, Marguerite aux prises avec la vie, nous retrouvons les mêmes personnages, ce qui, pour les lectrices du premier livre, ajoute un véritable intérêt au second.

La forme autobiographique, peu naturelle, peu vraisemblable dans le premier ouvrage, puisqu'on ne conçoit guère qu'une petite fille écrive ses Mémoires, est tout à fait à sa place dans le second. Currer Bell, en Angleterre; Émile Souvestre, M. Octave Feuillet, en France, ont donné le goût de cette forme littéraire, un peu monotone, peut-être, mais si favorable aux plus délicates analyses du cœur. La psychologie y gagne tout ce que le drame perd en imprévu et en vivacité, et l'on pourrait mettre pour épigraphe à ces livres, qui sont le dialogue d'une âme avec d'autres âmes, la parole du philosophe grec : *la pensée est un discours que l'esprit se tient à lui-même*. C'est un long discours, en effet, qu'une autobiographie, discours sur soi, sur les autres, sur la nature extérieure, sur les phénomènes intérieurs de l'intelligence, sur le nuage qui passe, sur le livre qu'on lit; tout vient figurer dans la chambre obscure de l'âme et se grave sur le papier en traits délicats, dont la ténuité ne pourrait être admise dans un récit accidenté, écrit par un étranger, à la troisième personne.

Mademoiselle Monniot ayant voulu que sa Marguerite écrivît son journal, on aurait pu désirer peut-être, pour aider à l'illusion, qu'elle lui donnât un style simple, exempt d'afféterie et d'une sensiblerie quelque peu prétentieuse. Lorsqu'on écrit pour soi, en déshabillé, au coin du feu, lorsqu'on examine les actions de la journée au tribunal de sa propre conscience, on ne se souvient guère de sa rhétorique et on ne fait pas de phrases pour s'y mirer. Que l'auteur nous pardonne cette critique : elle a fait un bon livre; pour le rendre excellent il n'y manque que de la simplicité. Elle a enseigné l'abnégation, mais on voudrait sentir jusque dans le style l'oubli de soi-même.

Venons-en au sujet du livre qui nous occupe.

La famille Guyon quitte l'île Bourbon, où des événements malheureux l'ont amenée, et revient en France. Elle se compose d'une mère, femme distinguée et pieuse; de trois filles, Marguerite, Stéphanie et Berthe; d'un fils nommé Gustave, et d'une institutrice, appelée Caroline, amie intime et dévouée de madame Guyon. L'ouvrage s'ouvre par des adieux à Bourbon et les impressions d'un long voyage sur mer. Marguerite sent les beautés de la nature avec l'enthousiasme de la jeunesse, et, de temps en temps, pendant la monotonie d'un long voyage, elle se replie sur elle-même et fait l'étude de son propre cœur.

«Pourquoi donc, écrit-elle, est-il des jours où l'âme s'assombrit et s'affaisse, comme une fleur battue par un vent d'orage et toute chargée des gouttes de pluie qui la penchent vers la terre?

» Quel souffle a passé sur moi? D'où vient que je me sens si faible et si triste? Cet accablement est coupable, car la fermeté dans le bien, la résignation tranquille et l'espérance persévérante font partie de nos devoirs; et quoi qu'il nous arrive, contrariétés, déceptions, épreuves du dehors ou répugnances du dedans, nous devons rester forts, courageux, patients : c'est la loi du chrétien!

» Je le sais, je le comprends, je le veux; mais le fais-je? Ne suffit-il pas d'un mot qui m'afflige, d'un regard ou d'un sourire qui me blesse, de moins encore, d'une simple pensée de mon esprit, toujours si prompt à juger, et se trompant si souvent, pour me troubler, m'irriter ou m'abattre, comme aujourd'hui?

» De quel bien alors suis-je capable? quels efforts puis-je tenter? Que deviennent mes plus généreuses pensées? Où sont mes luttes, mes combats?— Le tra-

(1) Deux volumes in-12. Prix : 5 fr. Chez Périsse, 38, rue Saint-Sulpice, à Paris.

vail continu des âmes gravitant vers Dieu, comme les astres vers leur centre ?

» Ne tombé-je pas, au contraire, dans des fautes que j'eusse certainement évitées si, pour première victoire, j'avais su triompher de moi-même ?

» Ah ! je ne veux pas rester dans cet état, qui n'est pas la vie. Mais que dois-je faire pour en sortir ? — Prier, prier toujours, implorer le secours de Dieu. Hélas ! pourrai-je sans lui sonder mon cœur et m'armer de courage contre les faiblesses nouvelles que j'y découvrirai peut-être ?

» Dieu de paix et d'amour, si toutes les puissances de mon cœur vous étaient assujetties, connaîtrais-je ces troubles et ces orages ? Ne participerais-je pas, autant que le peut ici-bas notre fragile humanité, à votre sereine immutabilité ?

» Trop souvent l'on excuse à ses propres yeux ces inégalités d'humeur en se répétant : — que l'atmosphère morale a ses vicissitudes comme l'atmosphère physique ; que nous ne sommes point passibles des causes étrangères agissant sur notre volonté ; qu'il ne dépend pas de nous d'être toujours prêts à supporter l'imprévu ; que les forces humaines ne suffisent point aux efforts surhumains qu'il nous faut tenter sans relâche pour nous vaincre nous-mêmes ; qu'il est du moins certaines circonstances où l'on peut faiblir sans se rendre coupables et s'accorder quelque relâche *avant que d'aller dans cette terre ténébreuse couverte des ombres de la mort.*

» C'est le raisonnement de la défaillance et du découragement. Autant vaudrait dire qu'un interrègne dans les lois ne serait point fatal aux empires ; que le vaisseau ne courrait point de dangers en flottant sans gouvernail sur les flots.

» Non, rien jamais ne doit nous faire abandonner le sceptre de notre âme ; rien jamais dans notre conduite ne doit être livré aux hasards de la route. Ce que nous ne pouvons par nous-mêmes, Dieu nous refuse-t-il de nous aider à l'accomplir ? N'est-ce pas cette intervention de la Providence que nous appelons *la grâce de Dieu ?*

» La grâce de Dieu ! rayon de son regard, étincelle de sa lumière, émanation de son amour !... La grâce de Dieu, trésor acquis à la terre par les mérites du Verbe incarné, réparation dans notre ruine, vie divine dans notre mort !

» Notre Père céleste ne nous a pas délaissés dans les ténèbres et les misères de notre existence douloureuse. Il répand en nous sa grâce par les sacrements, qui la rendent pour ainsi dire visible à notre foi. Il l'accorde à toute prière humble et fervente... Déjà, depuis que je me suis mise en sa sainte présence par cette méditation, je pressens le retour du calme, de la force.

» Merci, mon Dieu ! Confiante dans votre miséricordieux appui, je retourne au combat. »

Nous avons cité en entier des pages où se rencontrent les qualités et les défauts de l'auteur : idées élevées, profondément chrétiennes ; forme exagérée et un peu pédantesque. Reprenons l'analyse du discours.

A peine arrivée en France, madame Guyon apprend que toute sa fortune est renversée, et Marguerite, dont le caractère ferme et dévoué ne faiblit pas, embrasse pour soutenir sa famille le rude métier d'institutrice. Cependant, elle est fiancée, mais son mariage est remis à une époque lointaine, et cette espérance de bonheur est mêlée d'un grand trouble, car elle croit que Stéphanie, sa sœur, aime celui à qui elle est promise.

Les pages dans lesquelles Marguerite raconte sa vie d'institutrice sont les plus vivantes de l'ouvrage ; on y trouve des caractères divers et vrais, ce qui manque peut-être dans la peinture de la famille Guyon, dont tous les membres sont également parfaits. Le portrait de Clara, la femme du monde, est bien réussi, et mademoiselle Monniot a dépeint avec finesse et vérité les petitesses, la jalousie, l'envie, l'égoïsme qui couvent dans les cœurs où Dieu et le devoir n'ont jamais de place. Nous citerons une scène. Madame de Mérigny, Clara, autrefois compagne de Marguerite et mère des enfants que celle-ci élève, est mécontente ; la supériorité de l'institutrice l'écrase et l'ennuie, et elle lui fait durement sentir son autorité.

« — Pouvons-nous entrer, maman ? crièrent les voix d'Alice et de Lucie.

» — Que voulez-vous ? répondit Clara. Entrez et dépêchez-vous.

« — Nous ne t'avions pas encore dit bonjour, dit Alice courant à sa mère.

» — Alors, ajouta Lucie, nous ne pouvions pas jouer de bon cœur.

» — Toi, reprit Alice en riant et en sautant sur mes genoux, après qu'elle eut couvert sa mère de baisers, nous t'avions vue déjà, mais cela ne fait rien.

» — Tu prends toute la place, dit Lucie d'un ton de reproche ; recule-toi donc un peu, Alice !

» Et toutes les deux, me passant les bras autour du cou, se mirent à me caresser, presque malgré moi.

» — Assez ! leur dis-je, en m'efforçant de prendre un air sévère ; il est temps d'aller vous mettre au travail.

» — Pourquoi donc as-tu cette figure méchante ? me demanda Lucie.

» — Ah ! c'est que maman le lui aura recommandé, répondit malignement Alice.

» J'aurais voulu les serrer dans mes bras, les trésors ! mais ce n'était pas, hélas ! le moment d'encourager leur tendresse, en leur montrant la mienne...

» — Allez m'attendre dans ma chambre, mes chères petites, leur dis-je, préparez vos livres et vos cahiers ; je vous rejoindrai tout à l'heure.

» La fermeté de mon accent leur fit comprendre qu'il fallait obéir.

» — Adieu, petite mère, dirent-elles à Clara en l'embrassant ; est-ce que tu voudras bien rester avec nous ce soir ? Nous serons si sages !

» — Je ne dînerai pas ici, répondit Clara, mais je vous enverrai des bonbons.

» — Clara, dis-je quand je me retrouvai seule avec elle, je ne puis aller rejoindre vos enfants, après une conversation comme celle que nous venons d'avoir, sans vous demander un mot de plus. Me trompé-je ou non, en craignant que vous ne regrettiez d'avoir pris des engagements avec moi ?

» — Vous me mettez dans une position difficile, Marguerite.

» — Rien n'est plus aisé que de déclarer franchement son opinion, Clara... M. de Mérigny se plaint-il de ma manière d'élever vos enfants ?

» La physionomie de Clara s'altéra ; ses joues devinrent pourpres, ses yeux lancèrent des éclairs, pendant que d'une voix tremblante de colère elle s'écriait :

» — Vous osez le demander! vous qui savez si bien ce que je répondrai!

» Pétrifiée d'étonnement, je la regardais sans parler, cherchant à la deviner. Elle continua :

» — N'ai-je pas été sans cesse humiliée, blessée à cause de vous, depuis votre entrée chez moi? Je ne l'oublierai jamais.

» — De grâce, expliquez-vous, Clara; il m'est impossible de rien comprendre à vos paroles.

» — En vérité, Marguerite? A quoi vous sert donc votre esprit, cet esprit supérieur qui vous attire tant de succès?

» — Pourquoi vous railler de moi, chère Clara? lui dis-je affectueusement. A quel propos serait-il question d'*esprit* entre nous? N'est-ce pas le *cœur* qui doit nous rapprocher, nous unir? Vous savez si le mien vous est dévoué!

» — Le *cœur!* reprit-elle, le *dévouement!* Oui, c'est cela surtout que l'on vante sans cesse en vous...

» — Comment ne nous entendrions-nous pas, continuai-je, puisque j'aime avec vous ce que vous chérissez le plus, vos petites filles?

» — Vous feignez de ne pas m'entendre, Marguerite. Eh bien! je m'expliquerai clairement. Sachez donc que je ne veux pas être une ombre, une nullité chez moi. L'institutrice ne doit pas éclipser la mère aux yeux des enfants, ni... (des larmes roulèrent dans ses yeux) ni à ceux du mari, ajouta-t-elle plus bas. »

Après une semblable parole, qui dénonçait de semblables soupçons, Marguerite ne pouvait rester chez Clara. Elle part, elle va rejoindre sa mère; elle la trouve affaiblie, épuisée par les chagrins, et, sans chercher d'autre emploi, elle se consacre tout entière aux derniers jours de madame Guyon. Celle-ci meurt; mais, avec cette sincérité absolue des mourants, qui ne savent plus voiler leurs pensées, elle a laissé voir à Marguerite de cruelles inquiétudes sur le sort de la plus jeune de ses filles, de Stéphanie. Cette suprême angoisse, à peine exprimée cependant, fermente dans l'âme de Marguerite et y fait éclore un grand dévouement. Elle renonce au mariage, elle prend le voile, et, avant de se séparer du monde, elle arrange l'union de sa sœur avec son propre fiancé. — C'est plus beau que nature, dira-t-on. Pas plus beau que les natures d'élite, pas plus beau que les maximes du christianisme, qui conseillent le renoncement à toutes choses; et les arts et les lettres ne doivent-ils pas avant tout faire aimer et goûter le beau?

Les dernières pages du livre de mademoiselle Monniot sont fortes et touchantes; l'ouvrage entier est des plus recommandables, et tous les écrits de l'auteur, appelés à de justes succès, en acquerront de plus flatteurs encore, quand elle aura donné à son style le cachet des œuvres fortes et vraiment distinguées : — la simplicité. M. B.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME (1)

LES COURONNES.

(Continuation.)

L'hiver fut pénible et triste : douleurs de l'âme, souffrances du corps accablaient ma malheureuse mère. Je tâchais de la distraire en amenant auprès d'elle quelques amis, et surtout en lui parlant de l'aimable voisinage que nous aurions au printemps. Une famille composée d'une grand'maman, d'une jeune mère, nourrice, de son mari et de sa fille encore enfant, devait en effet venir passer quelques mois dans la maison. Cette famille n'était encore pour nous qu'une simple connaissance. Le chef, M. C..., et sa femme, avaient été tentés en voyant ce beau jardin dans Paris; ils avaient promis à nos hôtesses qu'au mois d'avril ils viendraient habiter la maison comme pensionnaires. J'espérais pour ma mère une compagnie assortie à ses goûts, à son âge dans l'aïeule que bientôt je devais appeler du nom familier de *bonne maman*; j'espérais aussi de bonnes causeries avec M. et Madame C..., tous deux gens de cœur et d'esprit, et ce double espoir se réalisa complètement.

Depuis peu de temps les douces influences du printemps et celles de notre nouveau voisinage commençaient à ranimer ma pauvre mère; elle pouvait passer quelques heures au jardin en la compagnie d'une personne de son âge, bonne, affectueuse, et qui compatissait à son amer chagrin; moi, de mon côté, je goûtais le plaisir que donne la discussion de quelque point de morale avec un homme instruit, bon juge en littérature.

Un soir, je venais de quitter monsieur et madame C... après une assez longue causerie, lorsqu'on m'apporta une lettre dont le contenu me fit jeter un cri de surprise. La Société pour le Patronage des jeunes Libérés venait de couronner l'ouvrage intitulé : *Étienne et Valentin* ou *Mensonge et probité*. C'était le rapporteur qui me l'annonçait; il terminait en me demandant quelques instants d'entretien, le jour qui me conviendrait.

Je m'attendais si peu à voir mon ouvrage couronné, que je ne pouvais croire à la nouvelle qui m'en était donnée. Ma mère, vivement émue, me gronda doucement de mon incrédulité, puis, elle ajouta : «On t'annonce qu'on a des observations à te faire, M. C...

est un bon juge, il a de la bienveillance pour toi; prie-le de lire le manuscrit que tu as entre les mains et de te dire ce qu'il pense de l'ouvrage, ainsi que les critiques qu'il aurait à en faire.»

J'hésitai un peu; enfin je me décidai à porter la lettre du rapporteur et le manuscrit, à M. C..., et je le priai très-instamment d'être franc avec moi, ajoutant que je serais désireuse d'avoir son avis avant de voir M. le rapporteur.

Dès le lendemain matin, M. C... me rendait le manuscrit, en me disant qu'il avait passé la nuit à lire l'ouvrage sans pouvoir le quitter, et qu'il le jugeait tout à fait digne du prix; sa critique, pleine de bienveillance, portait sur quelques points de détail seulement.

Le surlendemain, M. le rapporteur arrivait. Les observations de la commission qui avait décerné le prix à l'ouvrage étaient en si petit nombre et exigeaient de ma part si peu de changements, que je m'étonnai fort en apprenant que les épreuves auraient à passer sous les yeux des cinq membres de la commission et de M. le président de la Société. Tout étourdie à la pensée d'avoir affaire à six censeurs, je ne répondis pas d'abord à M. le rapporteur. Après un moment d'hésitation, je fis quelques observations, et il comprit que je n'abondais pas dans son sens.

« Je verrai ces messieurs, me dit-il, et nous tâcherons d'arranger les choses convenablement. »

Dès qu'il m'eut quittée, je pris la plume, et avec politesse, mais fermeté cependant, j'écrivis à M. le président de la Société de Patronage que, prête à me soumettre à un censeur, je me refusais formellement à en accepter six; que je préférais renoncer au prix, me contentant de l'honneur d'en avoir été jugée digne. J'ajoutais que, loin d'avoir eu en vue l'intérêt pécuniaire, je l'avais mis de côté, au contraire, pour ne songer qu'au bonheur d'obtenir une couronne disputée pendant trois concours. En effet, pour le dire en passant, le prix de 1,000 francs n'est pas suffisant pour acheter la propriété d'un ouvrage; et c'est cette propriété que les sociétés particulières, en fondant un concours, croient payer ainsi largement.

La réponse ne se fit pas attendre; j'avais mérité le prix, il m'était décerné, et je n'aurais affaire qu'à une seule personne, chargée de me transmettre les critiques faites par les membres de la commission. Tout ce grand fracas se réduisit à fort peu de chose, et M. le délégué étant très-occupé ailleurs, à ma grande joie, me laissa le soin de me corriger moi-même, soin dont je m'acquittai avec conscience.

Le 9 juillet 1837, eut lieu à l'Hôtel de Ville l'assemblée générale de la Société de Patronage pour les jeunes libérés. J'avais dû promettre de m'y rendre, et, cette fois je n'allai pas seule; M. et madame C... voulurent bien m'accompagner, après m'avoir promis d'éviter tout ce qui pourrait attirer l'attention sur moi.

Nous écoutâmes tous avec le plus vif intérêt le compte rendu du bien produit par le patronage de ces pauvres enfants un moment égarés. On nous les montra luttant courageusement pour revenir au bien, et, en entendant les paroles pleines d'émotion de M. le président, nos yeux se mouillèrent plus d'une fois. La Société de Patronage avait senti la nécessité d'encourager ses pupilles, en leur décernant des prix comme aux autres enfants dans les écoles, et c'était dans ce but qu'elle avait ouvert un concours pour la composition d'un livre approprié à leurs besoins. Afin d'éviter une publicité qui pouvait blesser les familles des jeunes repentants, le patron seul du lauréat serait nommé, et après la séance il remettrait le prix à son patroné.

A la suite de ce discours de M. Bérenger, président, discours qui fut vivement applaudi, eut lieu la lecture du compte rendu de l'emploi des fonds et des ressources de la Société pour continuer son œuvre de bienfaisance; puis, vint le rapport sur les ouvrages présentés à ce troisième concours, dans lequel *Etienne et Valentin* avait remporté la palme. Mon nom fut prononcé; mais on ne m'invita pas à venir recevoir la médaille des mains de M. le président. Ce dernier ayant levé la séance, se dirigea, guidé par M. le rapporteur, vers le banc où j'étais, et me présenta lui-même la médaille avec quelques paroles pleines de cœur. Je fus vivement touchée de cette démarche de la part d'un grave magistrat si justement renommé pour son savoir, et si estimé pour son noble caractère.

En apprenant l'honneur qui avait été fait à sa fille, quelques larmes de joie coulèrent des yeux de ma pauvre mère, et lorsque, peu de jours après, M. Bérenger vint lui-même me remercier d'avoir travaillé pour l'œuvre du Patronage, son cœur maternel se gonfla d'un juste orgueil.

Madame de Montalivet et madame de Tascher avaient été instruites des premières de ce succès bien inespéré, et toutes deux voulurent que j'adressasse une demande à M. le Ministre de l'intérieur pour obtenir que ma pension littéraire fût augmentée; mes deux protectrices m'assuraient que, me rendant utile à la société par mes ouvrages, je méritais les encouragements du gouvernement; à la fin de l'année M. le comte de Montalivet porta au chiffre de 1,200 fr. ma pension littéraire. C'est avec cette délicate bonté que toujours les nobles familles de Montalivet et de Tascher m'ont aidée et soutenue dans ma difficile carrière.

D'après l'invitation que m'avait faite M. Bérenger, je me rendis, quelques temps après sa visite, au pénitencier de la rue de la Roquette. Je n'avais jamais pénétré dans une prison, et j'éprouvai quelque émotion en voyant ces épaisses murailles, ces lourdes portes, et en passant par l'étroit guichet. Le système cellulaire n'en était encore, en France, qu'à son début, et, depuis 1830, le pénitencier de la Roquette a subi de grandes modifications.

L'auteur *d'Etienne et Valentin* fut reçu avec un empressement flatteur par M. Poutignac de Villars, greffier et en même temps instituteur du pénitencier. Grâce à lui, il me fut possible de visiter la prison tout entière, depuis les longs corridors sur lesquels s'ouvrent les cellules, depuis la chapelle où les jeunes détenus assistent aux offices divins sans qu'il leur soit possible de se voir les uns les autres, jusqu'à l'étroit préau dans lequel ils viennent respirer l'air. Après m'avoir fait faire le tour du pénitencier par le chemin de ronde, M. de Villars m'introduisit dans l'une des cellules; c'était celle d'un apprenti menuisier. Le jeune prisonnier détourna la tête avec confusion; mais M. de Villars l'engagea à me regarder, parce que j'étais l'amie de ceux dont la bonne conduite amenait une libération plus prompte. M'approchant de l'établi, je fis au jeune détenu quelques questions, et j'adressa

des éloges sur le travail commencé; mais rien ne put le faire sortir de son mutisme, et je fis signe à M. de Villars, qui me suivit aussitôt en fermant la porte derrière lui. Déjà il m'avait dit que la solitude de la cellule se trouve singulièrement adoucie par les visites de l'aumônier, par celles du maître qui enseigne le métier aux apprentis placés sous sa direction, et enfin par les leçons orales qui sont données simultanément à plusieurs élèves par le professeur, qui se place au milieu du corridor, et dont la voix pénètre dans chaque cellule. M. de Villars me fit remarquer le grand avantage qui résulte pour ces enfants d'une séparation complète les uns d'avec les autres; plus de ces connaissances de prison qu'on retrouve lors de la libération, connaissances toujours dangereuses pour celui que le pénitencier n'a pas corrigé, et toujours menaçantes pour le jeune libéré désireux de rentrer dans la voie du bien. Les connaissances de prison sont en effet bien redoutables sous ces deux rapports : ou bien elles étouffent les bons germes étés dans l'âme d'un jeune coupable, ou bien par la ayeur qu'elles lui inspirent de voir découverte une faute dont il cherche à se racheter, elles l'entraînent dans de nouvelles erreurs.

M. de Villars m'avait demandé la permission de me présenter sa femme et sa belle-sœur, toutes deux charmantes; nous montâmes donc chez lui, et, après les premiers compliments, l'entretien reprit sur le sujet inépuisable et bien intéressant des réformes à faire dans toutes les prisons, et sur les bienfaits du système cellulaire, qui permet au détenu de réfléchir longuement. Je devais plus tard approfondir ces graves questions. J'invitai M. de Villars et ces dames à venir me voir, puis je les quittai charmée de l'accueil que j'avais reçu.

J'avais eu l'honneur de faire la connaissance de madame Bérenger, femme aimable, jolie, et distinguée sous tous les rapports. Bientôt admise dans l'intimité de cette digne famille, j'y ai retrouvé les vertus et les mœurs patriarcales qui ont toujours distingué la haute magistrature. M. Bérenger s'occupait avec un zèle infatigable de la réforme des prisons, et il m'invitait à écrire pour les détenus comme j'avais écrit pour les jeunes libérés. Mais encore tout étonnée d'avoir obtenu pour *Etienne et Valentin* le suffrage d'hommes compétents dans ces matières, je répondais avec sincérité que j'étais incapable de traiter un tel sujet; le pénitencier de la Roquette ne pouvait me donner une idée des prisons telles qu'elles existaient alors et qu'elles existent encore de nos jours. A cela M. Bérenger répliquait : « Il faut en voir quelques-unes, » ce dont je me souciais peu; et pourtant M. C... lui-même m'encourageait à aider en ce que je pourrais une réforme bien nécessaire.

Je me souviens avec plaisir de nos longues causeries, lorsque le soir M. et madame C... et moi, nous restions assis dans le jardin; que de sujets de morale entamés! que de discussions parfois fort vives sur différents points déjà discutés, soit par les anciens, soit par les modernes! et tout cela était approfondi sans prétention; nous aimions mieux parler de l'humanité en général, que de nous occuper des défauts ou des ridicules du prochain.

La belle saison avait apporté un peu d'allégement aux maux de ma pauvre mère, et l'amitié de *bonne maman* lui faisait passer des heures bien douces.

Quelquefois, le dimanche soir surtout, notre solitude était animée par une aimable jeunesse. M. et madame P... et ma bonne Cécile, leur fille; M. Vaillant, sa femme et sa belle-sœur; madame Gérardin et Adèle prenaient pour but de leur promenade le château de Charolais. Dans le préau, on trouvait une escarpolette établie par les soins de M. C... et de son beau-frère, des échasses, que chacun essayait avec plus ou moins d'adresse; la grande allée offrait un jeu de boule aux amateurs, et, sur la pelouse, s'installaient les joueurs de volant et de *grâces*. Parfois ma bonne mère restait quelques instants au milieu de cette jeune compagnie, qui l'entourait de témoignages de respect et d'affection; d'autres fois elle voulait bien recevoir les personnes que nos amis nous amenaient dans la semaine, et j'étais heureuse de ces distractions qui, par moments, lui faisaient oublier ses souffrances; je m'applaudissais du parti que nous avions pris de vivre de cette vie en commun, pour laquelle nous avions eu d'abord tant de répugnance! Pendant l'hiver nous manquerait la douce société de la famille C...; mais peut-être au printemps suivant reviendrait-elle sous nos beaux ombrages... Nous étions loin de nous douter que, cette année même, il faudrait renoncer au présent dont nous jouissions et à l'avenir que nous rêvions. Tout n'est que contrariétés en ce bas monde et, encore faut-il s'estimer heureux quand on n'éprouve que de simples contrariétés!

Je comptais déjà au nombre de mes visiteurs des personnes curieuses de voir un auteur, et, malgré moi, je me trouvais entraînée à faire ainsi de nouvelles connaissances. Un jour Adèle Gérardin me demanda la permission de me présenter un jeune homme de treize ans qui avait le plus vif désir de voir en personne l'auteur des ouvrages dont il raffolait. J'y consentis en riant, et un soir madame Gérardin et Adèle me présentèrent une de leurs amies, et son fils que, par l'effet d'une fantaisie bizarre, on avait nommé *Candide*. Candide avait sans doute entendu parler de moi à Adèle et à sa mère; un peu prétentieux par nature, il s'était apprêté à prouver une fois de plus la vérité de ce vers :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Assez longtemps il resta réservé; mais lorsqu'en nous promenant dans la grande allée du jardin, je lui dis: « Eh bien! monsieur Candide, ne trouvez-vous pas qu'une femme auteur est une femme comme une autre? » Il s'arrêta et répondit d'un ton sententieux: — Les gens de génie ont toujours été laids : Pierre Corneille était laid, mademoiselle de Scudéry était laide, madame Cottin était laide, madame de Staël...

— Candide! s'écria sa mère, qui était devenue pourpre.

— Laissez-le, madame, repris-je en riant, il soutient l'honneur de son nom.

Nous nous étions toutes arrêtées. Candide nous regardait d'un air stupéfait : soudain il comprit.

— Ah! s'écria-t-il, et se couvrant la figure de ses mains, il s'enfuit et prit sa course sans écouter Adèle, qui le suivait en riant comme une folle.

Je comprenais, moi, que sa mère était fort embarrassée.

— Madame, lui dis-je, M. Candide n'a vu que les génies parmi lesquels il me plaçait; et je lui sais trop

bon gré de cette pensée pour lui en vouloir de la manière dont il l'a exprimée.

Il fut impossible à Adèle de ramener le pauvre enfant; ces dames durent aller le rejoindre et partir sans nous dire adieu.

Oui, ces paroles de mon père : *la femme auteur doit cacher sa personne*, sont parfaitement justes et sages. La femme auteur laide désenchante par sa vue seule le plus grand nombre de ses admirateurs; la femme auteur jolie court le risque de les désenchanter de même; car il est bien rare, pour ne pas dire tout à fait impossible, que les avantages extérieurs qu'elle doit à la nature soient absolument les mêmes que ceux dont leur imagination l'a douée. L'idée qu'ils s'en sont faite est toujours allée au-delà de la réalité. Bien des fois j'ai éprouvé moi-même cette désillusion à la vue de l'artiste, de l'auteur en renom dont je m'étais fait une si séduisante image; j'ajouterai qu'il est très-petit le nombre des écrivains hommes ou femmes, qui ne perdent pas beaucoup à être vus de près: on les a jugés d'après leurs ouvrages; au moment où ils les écrivaient ils étaient comme la pythonisse sur le trépied sacré; au moment où l'on a obtenu le bonheur de les contempler, le Dieu qui les inspirait s'est retiré, et ce ne sont plus que de simples mortels parfois assez vulgaires. Oui, le lointain est favorable à quiconque a le malheur de sortir de la foule.

Un matin, je trouvai l'une de nos hôtesses, mademoiselle Constance, toute en larmes; longtemps elle ne répondit que par des pleurs à mes pressantes questions; enfin elle me fit part de la cause de son chagrin. M. Bourdon tenait à bail le château de la Charolais; depuis plus de soixante ans ce bail avait été renouvelé tous les neuf ans sans la moindre difficulté; mais, cette fois, le propriétaire se refusait à en faire un nouveau. Mademoiselle Constance, née dans cette maison, se désolait à l'idée de la quitter; c'était pour elle la terre natale; tous ses souvenirs d'enfance, d'âge mûr, étaient renfermés dans ce château et dans ce parc; et la pauvre fille pleurait, pleurait, disant qu'elle ne survivrait pas à la douleur de quitter ces lieux chéris. En vain M. Bourdon avait représenté à M. Michaud, l'éditeur, que les obliger d'aller s'installer ailleurs ce serait causer leur ruine, M. Michaud était resté insensible aux représentations et aux prières, et pourtant on ne lui demandait pas de faire la moindre réparation, quoiqu'il y en eût qui étaient absolument nécessaires, dans son intérêt même. C'était pour le mois de janvier suivant qu'il fallait songer à se caser ailleurs.

Tout étourdie de ce que j'apprenais, j'insistai pour savoir s'il n'y aurait pas quelque personne qui pourrait avoir de l'influence sur M. Michaud et l'amener à un renouvellement de bail. Mademoiselle Constance me répondit que sa sœur et son beau-frère se proposaient de faire quelques démarches en ce sens.

Après avoir tenté de faire naître en elle des espérances que je n'avais pas, je remontai auprès de ma mère, fort désolée moi-même à la pensée de quitter un séjour où ma pauvre infirme se trouvait si bien; mais je ne lui parlai pas de mes inquiétudes, ne voulant pas la tourmenter d'avance, et peut-être inutilement. Il fallut bien pourtant, au bout de quelques jours, lui tout dire; M. Michaud offrait de louer en détail aux pensionnaires les appartements que chacun d'eux occupait, en les prévenant qu'il ferait jeter bas les arbres du préau, et qu'à l'occasion il vendrait tout ou partie du jardin.

De telles offres n'étaient pas acceptables, et je dus songer à chercher un gîte ailleurs; mais où? Il n'y avait pas moyen de nous établir dans une pension bourgeoise proprement dite; j'en avais vu plusieurs avant de venir rue Bellefonds, et aucune n'aurait pu me convenir. Soudain, je me souvins d'une madame N..., qui avait déjà tenté de nous attirer chez elle; elle possédait deux jolies maisons avec jardins, et le souvenir d'une ou deux visites que je lui avais faites, m'était encore agréable, mais la barrière Fontainebleau, près de laquelle elle habitait, est aux antipodes de la barrière Poissonnière... Madame N... ayant appris, je ne sais comment, que les pensionnaires du château de la Charolais allaient s'en trouver expulsés, arriva un matin toute gracieuse, toute empressée pour nous offrir de nouveau sa maison, son jardin, sa table. Quoique spirituelle et aimable, elle ne plaisait pas à ma mère; fille, femme et mère d'artistes, elle avait une légèreté de ton et de manières qui présentait parfois un étrange contraste avec l'âge mûr auquel elle était arrivée; mais elle fut si caressante, si pressante, que je dus promettre d'aller voir de nouveau la maison où elle recevait les pensionnaires que des amis et des connaissances lui amenaient. Certes, ce séjour ne pouvait pas se comparer à celui que les circonstances nous forçaient de quitter; mais ma pauvre infirme avait maintenant besoin d'un jardin, et si dans celui-ci manquaient les beaux ombrages et les vertes pelouses du parc de la rue Bellefonds, on avait en revanche une vue très-étendue et assez agréable. L'appartement que madame N... mettait à notre disposition était du reste confortable; nous avions pour voisinage, dans la seconde maison, un pensionnat de jeunes filles; c'est là que je devais faire la rencontre d'une compatriote, de ma bonne Henriette, qui est devenue depuis mon amie.

Nous hésitâmes quelque temps avant de prendre un parti; ma mère regrettait vivement le château de la Charolais, je ne lui avais caché aucune des petites gênes que nous imposerait notre nouveau voisinage, ni le peu d'agrément d'un jardin récemment planté sur le penchant d'un côteau, et où les allées droites étaient rares; mais c'était un jardin, et mieux valait l'avoir ainsi que de se trouver de nouveau renfermées dans un appartement au troisième ou au quatrième étage. Nous ne pouvions attendre la fin du bail pour quitter le château de la Charolais; ce bail expirait en hiver, et la santé de ma mère ne nous permettait pas de déménager dans la mauvaise saison. Nous partîmes quelques jours avant la famille C... Les adieux à nos bonnes hôtesses furent tristes; l'obstination de M. Michaud causait leur ruine, et l'année d'ensuite mademoiselle Constance succombait au chagrin. Un autre pensionnaire, M. Guernu, promit de venir nous rejoindre chez madame N... Je n'étais pas liée d'amitié avec madame Bourdon et mademoiselle Constance; mais nous avions vécu près de dix-huit mois sous le même toit; durant ce temps nous avions usé de bons procédés les unes envers les autres; leur malheur nous touchait donc vivement. Ces pauvres femmes perdaient l'industrie qui les avait fait vivre tant d'années. A cet âge où il faudrait avoir une existence

assurée, dans l'âge mûr, et dans la vieillesse surtout, les luttes avec le sort sont bien difficiles et bien rudes.

Chez madame N... comme au château de la Charolais, ma mère et moi nous étions servies dans notre appartement; mais ici ne régnait pas l'exactitude pour l'heure des repas; le décousu de la vie d'artiste se faisait sentir en tout et partout, et c'était à grand'peine que j'obtenais pour ma mère une régularité qui ne durait pas longtemps. Madame N... avait un fils élève au Conservatoire; au nombre de ses pensionnaires elle comptait deux Égyptiens et un Anglais. M. N..., professeur de piano et excellent instrumentiste, *grognait* toujours; mais il était au fond aussi jeune que son fils et que ses pensionnaires; madame N... de même, ainsi que son frère, petit bossu très-bon et très-spirituel. Tout ce monde-là aimait à rire, à s'amuser et ne tenait nullement compte des heures. Il y avait souvent, très-souvent de grands dîners, et les jours de galas étaient pour nous des jours d'abstinence; car le repas, au lieu d'être un dîner, devenait un souper servi fort tard, et auquel j'avais dû suppléer en faisant préparer quelque chose à part pour ma mère. Madame N... rachetait autant qu'elle pouvait ces inconvénients par les attentions dont elle nous entourait : elle était aux petits soins pour ma pauvre infirme, et je pouvais compter sur son zèle lorsque mes affaires me retenaient plusieurs heures absente de la maison. De temps en temps je descendais le soir, les jours surtout où l'on faisait de la musique. Dans ce salon, j'ai entendu chanter plus d'une fois Henri Monnier, auteur de plusieurs comédies et proverbes remplis de gaieté, madame Damoreau-Cinti, madame Martinez, madame N... elle-même, qui avait encore une fort belle voix. Plus d'une fois aussi j'ai assisté aux scènes *drôlatiques* que jouait à lui tout seul Emile Wanderburg, l'auteur du *Gamin de Paris*. Très-rarement ma mère consentait à descendre au salon, mais, quand elle y venait, elle était l'objet de tant d'égards, de tant de respect, qu'après s'être révoltée du décousu de cette vie d'artiste, elle pardonnait à notre hôtesse d'être encore bien jeune pour son âge.

Au mois d'octobre, M. Guernu vint à son tour habiter la maison de madame N..., qui avait cherché, mais en vain, à recruter d'autres pensionnaires parmi ceux du château de la Charolais. M. Guernu ne s'était résigné à quitter mesdames Bourdon que lorsque celles-ci lui avaient déclaré qu'elles ne pouvaient pas fonder une autre maison : depuis plus de trente ans il était leur pensionnaire, et, comme poète, il avait trôné tout ce temps dans le vieux manoir. A peine installé, il essaya d'établir chez madame N... une nouvelle société des *Jeux du Sphinx*, mais son air morose, son mutisme habituel, son asthme étaient de grands désavantages aux yeux d'une jeunesse peu indulgente par nature et peu respectueuse envers les personnes d'un âge mûr. Inutilement le pauvre poète adressa une charmante épître en vers à la dame du logis, inutilement il avait eu soin de mêler un mot d'éloge pour chacun à l'encens qu'il brûlait en son honneur. La première séance des Jeux du Sphinx en fut aussi la dernière. Tous ces bougeants personnages aimaient mieux chanter, faire de la musique, se donner enfin du mouvement, que de rester à réfléchir sur la charade que le poète venait de lire, et de passer une partie de la soirée à chercher le mot, sous peine, si on ne le trouvait pas, de payer l'amende. Renoncer à de vieilles habitudes n'est pas chose facile, et, quoique pût faire la *Syrène* (c'est ainsi que M. Guernu appelait madame N...), nous comprîmes, ma mère et moi, que le vieux poète ne resterait pas longtemps dans cette maison; nous le plaignions du fond du cœur. C'était un excellent homme; simple commis au ministère de la guerre, il avait puissamment contribué à faire régler la pension à laquelle ma mère avait droit, pension bien minime et qu'il prétendait faire augmenter chaque année par une indemnité. C'était auprès de nous qu'il venait chercher quelques consolations à l'isolement dans lequel il se trouvait maintenant.

En même temps que M. Guernu, était arrivée, comme pensionnaire, une femme auteur. Madame J... avait travaillé longtemps au *Journal des Femmes*, mais sous le voile de l'anonyme. Je l'appris par madame N..., qui, malicieusement, m'avait demandé ce que je pensais de tels ou tels articles publiés dans le journal fondé par madame Richomme; j'avais répondu que je les trouvais spirituels, mais empreints d'un caractère sardonique qui m'avait toujours inspiré une sorte d'antipathie pour leur auteur. Madame N.... était sans doute de l'avis de Catherine de Médicis, et avait pris aussi pour devise : *diviser pour régner* : madame J.... ayant témoigné le désir de faire connaissance avec moi, y renonça en apprenant de la *syrène* que je ne l'aimais pas, ce qui me fut redit par madame J... elle-même. Oui, madame N... avait grand soin qu'aucune intimité ne s'établît entre les personnes réunies dans sa maison, et lorsque je la connus mieux, j'eus souvent lieu d'être émerveillée, en voyant la justesse de ses prévisions et son adresse à éviter que ses pensionnaires ne se coalisassent contre elle. Je le répète : c'est un spectacle singulier que celui dont on est témoin dans les maisons appelées pensions bourgeoises.

En dehors de la pension, madame N.... avait encore des locataires; je mentionnerai seulement deux dames grecques, la mère et la fille. Madame G..., femme d'un consul français dans l'archipel, était venue à Paris pour se faire traiter d'une maladie des yeux; sa jeune fille la soignait avec un dévouement admirable : toutes deux, sans rappeler le type des belles statues grecques, avaient quelque chose de si gracieux, de si élégant, qu'on le remarquait dès la première vue; il n'en était pas de même de leur servante Panayoutou; celle-ci donnait une triste idée de la race des femmes grecques modernes chez le peuple, ce qui ne l'empêchait pas d'être extrêmement coquette, et de diviser ses cheveux noirs en une multitude de petites nattes qu'elle relevait sur sa tête, de différentes manières. Ainsi deux Égyptiens, Mourad et Ismaël; un Espagnol, M. Martinez; un Anglais, dont j'ai oublié le nom, et deux charmantes Grecques se trouvaient parfois réunis dans le salon les jours où l'on faisait de la musique, avec le concours de quelques artistes en renom. Le matin, dans ce même salon, où je descendais lorsque j'avais à parler à madame N...., je rencontrais parfois quelques visiteurs. Un jour, je trouvai madame N.... en tête à tête avec une petite femme toute ronde, prétentieusement habillée, et qui, malgré l'exiguité de sa taille, se donnait des airs de majesté tout à fait bouffons. J'allais me retirer;

mais madame N...., se levant, me prit par la main et me fit asseoir auprès d'elle. En quelques mots elle insinua à la visiteuse que j'étais une *célébrité*. La petite dame aussitôt se redressa, et cita avec emphase toutes les *célébrités* qu'elle avait jadis connues. Il y en avait dans tous les genres : peintres, artistes dramatiques, poètes, compositeurs, etc. Elle termina en disant : « Mais ce dont je me glorifierai toute ma vie, c'est d'avoir reçu à ma table Leurs Majestés l'empeur Alexandre, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse. »

Je me tournai d'un air étonné vers madame N...., et je surpris sur ses lèvres un malin sourire. La petite dame, après avoir quitté son siége, m'engagea, d'un certain air protecteur, à aller la voir dans sa *chaumière*; elle adressa quelques mots à madame N..., et elle se retira après avoir fait deux ou trois révérences.

—Qu'elle est donc cette dame, qui a reçu à sa table de si grands personnages ? demandai-je à madame N.

— Je vous le dirai après que vous serez venu voir avec moi cette prétendue chaumière, me répondit-elle; et elle se refusa obstinément à satisfaire ma curiosité.

Quelques jours après, elle m'emmena chez sa visiteuse. La *chaumière* était une très-jolie maison située au milieu d'un beau jardin, que bordaient les arbres du boulevard des Gobelins. Nous fûmes reçues, non pas à bras ouverts, mais avec une dignité tout à fait comique; car la petite dame avait une tournure très-vulgaire. Elle voulut me faire visiter toute la maison. Partout régnait un luxe de mauvais goût et prétentieux comme la maîtresse du logis. Elle fit servir des rafraîchissements, et nous parla d'une orpheline dont elle prenait soin. Puis revint le chapitre des célébrités qu'elle avait connues, et la phrase sacramentelle : « Je n'oublierai jamais l'honneur que j'ai eu de recevoir à ma table Leurs Majestés l'empereur Alexandre, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse. »

—Me direz-vous enfin, demandai-je à madame N..., lorsque nous fûmes sorties, comment se nomme votre singulière voisine?

— Madame veuve B..., répondit madame N.... avec emphase..... Comme vous me regardez ! N'avez-vous jamais entendu parler du célèbre restaurateur qui eut la vogue en 1814 et 1815?

— Ah! par exemple, m'écriai-je, je ne l'aurais jamais deviné.

— J'ai entendu dire dans le temps, continua madame N...., que les souverains alliés prenaient grand plaisir à aller dîner bourgeoisement chez B... et voilà comment madame veuve B... a eu l'honneur de les recevoir à sa table.

Mais d'autres souvenirs se pressent en foule dans ma mémoire; cette époque de ma vie fut féconde en incidents divers, et alors surtout je commençai à connaître les jouissances vives et pures qui naissent de la sympathie excitée par un auteur dans l'âme de ses lecteurs.

S. Ulliac Trémadeure.

L'AME D'UNE MÉDAILLE

I

— Mon Dieu! que je suis contente !

La jeune fille qui venait de dire ces mots d'une petite voix fine et joyeuse, avança la tête hors de son lit comme un oisillon au bord de son nid, et regarda la chambre où elle venait de dormir. L'aube d'un beau jour de septembre se levait, et la lumière, voilée à demi par la brume violette de l'automne, se glissait à travers les persiennes et les rideaux de perse rose; tous les détails de cette jolie chambre de jeune fille semblaient pleins de gaieté sous ce rayon matinal; c'était une main amie, sans doute, qui avait choisi le papier et les rideaux aux grandes fleurs de la même nuance, l'élégante toilette d'acajou et de marbre, le petit secrétaire, l'étagère formant bibliothèque; la même main avait posé peut-être, sur le guéridon, un nécessaire d'ivoire, et suspendu au chevet du lit un crucifix d'argent et un beau bénitier, dont la conque nacrée était portée par des anges. Tout cela était frais et charmant, et Marguerite, d'un regard semblait s'approprier ces belles choses qu'elle n'avait fait qu'entrevoir la veille. — Que je serai bien ici! se dit-elle encore! Ah! je vais dire ma prière du matin sur ce joli prie-Dieu et devant ce beau crucifix!

Elle se leva promptement, fit une courte toilette, se mit à genoux en joignant les mains; elle pria dévotement et sans jeter une fois les yeux autour d'elle, et elle venait de terminer quand on frappa discrètement à la porte :

— Entrez! dit-elle.

Une femme de chambre d'un âge mûr se présenta, et aussitôt Marguerite courut l'embrasser en disant :

— Ma bonne nourrice! que je suis heureuse de te voir! oh! que papa a bien fait de me faire sortir de pension!

La nourrice, que dans la maison on appelait ordinairement madame Lenoir, rendit à sa fille de lait ses caresses, mais son visage conservait un air soucieux. Marguerite s'en aperçut : — Tu ne parais pas contente, lui dit-elle d'un ton de reproche, pas contente de me revoir; ah! nourrice! je ne l'aurais pas cru!

— Ne le croyez pas, ma chère petite, répondit

madame Lenoir, votre présence dans la maison est ce qui peut me faire le plus de plaisir au monde.

—Ris donc, alors, sois contente! Vois comme nous serons tous heureux! papa, mes grandes sœurs, toi, moi, dans cette belle maison, ce sera un petit paradis sur terre! mon père est si bon! Hélène, Adrienne, sont excellentes pour moi, rien ne nous manquera, si ce n'est ta gaieté, car tu as toujours l'air sombre, nourrice!

— Mon enfant, je n'ai pas dix-sept ans comme vous, je ne crois pas que tout soit roses dans la vie; il y a des croix partout....

— En vérité, dit Marguerite en riant, M. l'aumônier ne dirait pas mieux; tu es gaie comme un enterrement, mais, enfin, je t'aime telle que tu es; seulement je ne crois pas trouver beaucoup d'épines autour des roses, ou, pour dire mieux, rencontrer beaucoup de chagrins dans ma famille. — Vous verrez, dit madame Lenoir en hochant la tête.

Marguerite ne vit rien dans les premiers jours, ni dans les premières semaines de son retour à la maison paternelle. Elle y avait rapporté, fraîches encore, les premières impressions de son enfance, alors que la perte récente de sa mère remplissait tous les cœurs de deuil et de tendresse, car le malheur renouait les liens et rapprochait le père des enfants, la sœur de la sœur : on se resserrait pour moins sentir le vide. En ce temps-là, elle, la petite Marguerite, la dernière née, était l'enfant de prédilection, la tête précieuse et chérie sur laquelle se concentraient toutes les affections. Son père ne souriait qu'en la voyant; ce n'était qu'en pressant sur sa poitrine ce front aux tresses blondes que le poids de la douleur qui pesait sur lui s'allégeait quelque peu; les deux sœurs aînées, Hélène et Adrienne, se disputaient à qui aimerait le plus et soignerait le mieux la petite sœur, le dernier legs de leur mère; toujours dans ses souvenirs, Marguerite les voyait toutes deux unies pour l'aimer, assises près de son berceau, jouant avec elle ou lui donnant les premières leçons. Hélène l'habillait, Adrienne guidait dans les allées du jardin la petite calèche traînée par deux chèvres; c'était Hélène qui lui avait appris à lire, Adrienne qui avait mis ses mains sur le clavier du piano, et leur père assistait à ces scènes touchantes, le cœur ému et déjà consolé. C'était là ce dont Marguerite se souvenait, et après huit ans passés dans une maison du Sacré-Cœur, elle était revenue, croyant fermement et naïvement que rien ne serait changé, et que la chaîne des affections et des habitudes allait se renouer pour elle sans qu'un seul chaînon fût rompu. Bientôt cependant elle fit quelques observations. Son père n'était plus triste comme autrefois, mais il était soucieux et préoccupé; ses sœurs, toujours belles, n'étaient plus ni gaies ni tendres : il est vrai que de grands événements s'étaient accomplis dans l'espace de dix années. Hélène, la seconde des trois sœurs, s'était mariée, et Marguerite se souvenait confusément d'un jeune homme beau et aimable, qui, pendant son voyage de noces, était venu, accompagné d'Hélène, la voir au parloir du Sacré-Cœur, et qui la nommait *ma petite sœur*; puis, au bout de trois ans de mariage, Hélène devenue veuve, et, n'ayant pas d'enfants, était revenue dans la maison paternelle, où elle avait toutefois une grande liberté et une existence à part. Adrienne gouvernait le ménage, et il semblait à Marguerite, en rappelant le ban et l'arrière-ban de ses souvenirs, que si la maison avait beaucoup gagné en magnificence, en confort, si le service intérieur était fait par des gens mieux stylés et de meilleur air que les humbles domestiques d'autrefois, en revanche, la paix, le contentement, l'union avait fui à tire-d'aile. Était-ce le temps, était-ce la richesse qui avait produit ces changements? tous les deux en étaient bien capables!

Six semaines après son retour, madame Lenoir trouva Marguerite assise dans sa chambre et pleurant. Que s'était-il passé? La chambre était toujours aussi belle, on y avait même ajouté une charmante table à ouvrage, et, en dehors de la fenêtre, une jardinière remplie de fleurs d'automne; mais ces lieux dont l'aspect riant avait apparu aux yeux de la jeune fille comme une promesse de bonheur, étaient insuffisants à la consoler désormais : — Mon enfant, ma chère petite, lui dit la nourrice avec inquiétude, qu'avez-vous? pourquoi pleurez-vous ainsi? — Je ne puis m'en empêcher, répondit la pauvre enfant, je suis si triste au fond de l'âme! ah! nourrice, vous aviez raison, j'ai trouvé plus d'épines que de roses!

La nourrice soupira, et, après quelques instants de silence, elle répondit : — Je le craignais, vous n'êtes plus contente. — Comment pourrais-je l'être? papa est triste, et je vois bien qu'il a de grandes peines, et mes deux sœurs! — Eh bien! — Vous le savez, nourrice, elles ne s'accordent pas, elles semblent vivre dans une hostilité continuelle; tout ce qui plaît à Hélène contrarie Adrienne; Hélène à son tour blâme sa sœur, et aujourd'hui, oh! elles ont eu en ma présence une discussion si aigre et si piquante, que ce seul souvenir suffit à me navrer. J'ai voulu intervenir, toutes deux m'ont repoussée avec un égal dédain; elles ne m'aiment plus et ne s'aiment plus elles-mêmes....

Madame Lenoir aurait pu répondre que c'est là l'effet ordinaire des mauvaises passions; on ne sait plus aimer quand on a trop haï. Elle ne dit rien et soupira. — Pourquoi ce changement? demanda Marguerite. — Qui peut le savoir, ma chère petite? je ne sais qu'une chose, c'est que depuis le mariage de mademoiselle Hélène, leur amitié a été troublée, et qu'elles n'ont plus vécu ensemble comme auparavant. — C'est là ce qui rend mon père soucieux? — Cela, mon enfant, et autre chose... Ne remarquez-vous pas la grande dépense que l'on fait dans la maison? — En effet, tout est plus riche et plus beau qu'autrefois. — La fortune de monsieur ne s'est pas augmentée, cependant. Mais madame Hélène, qui a un beau douaire, aime la dépense, et mademoiselle Adrienne ne veut pas rester en arrière.—Quelle folie! dit Marguerite en riant avec simplicité, pourquoi cette émulation? — Si ce n'était qu'une folie, ajouta la nourrice, on s'en contenterait, mais je crains que ce ne soit un grand malheur. Vous verrez, ma pauvre enfant! — Hélas! j'ai assez vu! ajouta Marguerite tristement! On était si paisible au Sacré-Cœur!

II

Madame Lenoir et Marguerite voyaient, en effet, les résultats, mais elles n'avaient pas pénétré les causes; elles ne savaient pas qu'Adrienne, après avoir obstinément refusé tous les partis qui s'étaient présentés, tout à coup, à l'âge de trente ans, avait été

prise au cœur d'un regret amer en voyant le mariage heureux d'Hélène. L'orgueil froissé enfanta la jalousie, l'envie, le dénigrement, et cette sœur, qu'elle avait aimée jusqu'alors, devint soudain une rivale dont le bonheur lui ôta tout repos. La vieille fille enviait la jeune femme, et ne pouvant lutter avec elle ni de beauté, ni de jeunesse, ni de bonheur, elle voulut l'égaler au moins dans l'élégance et la splendeur de la vie matérielle; car le mari d'Hélène avait entouré sa jeune compagne de ce luxe délicat qui est un besoin de notre siècle. M. Raimbault, le père des trois sœurs, se prêta aux vœux de sa fille aînée, et consentit à changer les habitudes nobles et graves de son modeste intérieur. Il sacrifia même à ces désirs vaniteux les traditions de sa famille, il livra sa fortune aux chances de l'agiotage, augmentant les revenus en risquant le capital, afin de satisfaire une enfant qu'il aimait avec faiblesse, avec un dévouement aveugle. Quand ses amis s'inquiétaient et le blâmaient, il leur disait : — Ne m'a-t-elle pas consacré sa jeunesse? N'est-ce pas pour moi qu'elle a renoncé au mariage? Ne dois-je pas faire quelque chose pour la satisfaire?

Le veuvage d'Hélène ne changea rien à cet état de choses. La jeune femme revint chez son père, et quand la douleur se fut transformée en mélancolie, elle reprit peu à peu ses habitudes mondaines; la société de son mari se réunit chez elle, elle donna quelques fêtes intimes, et ses succès, son élégance naturelle et acquise, enfoncèrent de nouveaux aiguillons dans le cœur d'Adrienne. Leurs rapports habituels étaient arides, et quelquefois troublés comme l'est le calme du désert, par des tourbillons impétueux et des tempêtes mortelles qui frappaient tout ce qui restait de sentiments affectueux au fond de leurs cœurs.

Marguerite avait vu une de ces scènes; bientôt elle en vit une autre qui jeta de tristes lueurs sur la position de sa famille. Elle dessinait dans le cabinet de son père; celui-ci semblait absorbé dans un calcul qu'il avait recommencé à diverses fois avec un air d'impatience et de tristesse; Marguerite n'osait parler, lorsqu'Adrienne entra. Sa jeune sœur lui fit un signe de tête souriant et amical, Adrienne n'y prit pas garde. Quoiqu'elle fût arrivée à l'âge de trente-cinq ans, elle était encore belle, mais une expression peu aimable gâtait les lignes de ce joli visage, et le regard de ses yeux bleus n'avait rien de doux ni de bienveillant. M. Raimbault recula ses papiers, et avec l'air de politesse et de déférence qu'il avait toujours en s'adressant à sa fille aînée, il lui dit : — Tu as besoin de moi, chère Adrienne? — Oui, mon père, je désirais causer avec vous. — Suis-je de trop? demanda Marguerite en souriant. — Oh non! je ne dis rien qu'on ne puisse entendre, dit Adrienne avec une certaine aigreur. Reste, petite.

Marguerite se rassit, le cœur serré, et Adrienne s'installa près de leur père. — Voici, dit-elle, en lui donnant un petit registre, le relevé de nos dépenses du mois....

M. Raimbault feuilleta le livre, et dit d'un air soucieux : — C'est un total fort élevé, Adrienne! — Eh! mon père, pouvons-nous faire moins! je ne pense pas qu'il y ait là une dépense qui ne soit indispensable à notre position. Encore sommes-nous moins élégants, moins bien servis qu'Hélène. Le dernier dîner qu'elle nous a donné était si beau, que je n'oserai plus l'inviter, ainsi que nos amis communs, sans faire quelques acquisitions... — Indispensables aussi ma fille? demanda M. Raimbault. — Mais oui, vraiment, mon père; d'ailleurs, convenons entre nous qu'Hélène, depuis son mariage, a toujours cherché à nous éclipser... c'est une faiblesse... — Qui nous entraîne fatalement à sa suite, interrompit encore le père. Savez-vous, Adrienne, si ma fortune suffit à tant de dépenses? — Mon père... — Pour vous satisfaire, je me suis engagé dans des spéculations périlleuses, savez-vous si elles répondent à mon attente? — Mon père, j'ignorais... — Je vous parle ainsi pour la première fois, ma chère Adrienne, parce qu'il le faut, parce que la nécessité m'y contraint, mon enfant; j'aurais voulu vous voir heureuse selon vos goûts, fût-ce même en vous sacrifiant les miens, mais je crains que l'avenir ne nous garde de pénibles déceptions. C'est pour vous que je les redoute, mes pauvres enfants!

Marguerite s'était approchée, elle prit la main de son père et la baisa en disant, de sa voix enfantine : — Papa, ne crains rien! Adrienne était devenue pensive; elle dit enfin, d'un ton triste et froid : — Suis-je cause de cela? — Je ne le dis pas, ma fille, répondit son pauvre père, je t'avertis seulement, afin que pendant quelque temps tu ménages nos ressources... Je m'en rapporte à toi, du reste, ma bonne Adrienne, et je te laisse avec cette enfant que j'ai affligée; console-là, tu es presque sa mère!

M. Raimbault sortit, et les deux sœurs demeurèrent seules; mais Adrienne ne s'occupa guère de Marguerite, elle semblait poursuivie par une seule pensée, qu'elle exprima enfin à haute voix : — Hélène conservera sa fortune et sa position, elle a toujours été plus heureuse que moi!

III

Adrienne se trompait : la fortune d'Hélène, placée de la même façon que celle de son père, périt dans le même naufrage. Une faillite, un procès suffirent pour anéantir tout ce que M. Raimbault et sa fille avaient possédé, et, un an environ après le retour de Marguerite, le malheureux père habitait avec ses trois filles une pauvre maison dans une petite ville voisine de celle où si longtemps il avait tenu le premier rang. Il ne devait rien et il ne possédait rien, sauf une faible somme que la vente de son mobilier lui avait procurée, et, malade de corps et d'esprit, il ne pouvait s'occuper d'aucun travail utile, d'aucune affaire lucrative. Marguerite le soignait et s'occupait de lui exclusivement; les deux sœurs aînées, réunies par l'infortune, essayaient, tâche difficile, de gagner un peu d'argent. Hélène était bonne musicienne; jadis son talent lui avait valu bien des félicitations : elle chercha des leçons et en trouva quelques-unes qui lui procurèrent un médiocre salaire pour un rude labeur. Adrienne, elle, se renfermait dans sa chambre comme dans une forteresse, dont l'entrée était interdite aux autres membres de la famille, et là, elle travaillait, ostensiblement, à quelques délicates broderies que madame Lenoir allait vendre, et, secrètement, à quelques travaux littéraires dont elle attendait beaucoup, car jadis on vantait son instruction, on citait ses petits billets, et une élégie qu'elle avait

écrite s'était vu insérée dans le journal du département. Pour Marguerite, on n'attendait rien d'elle; son extrême jeunesse, ses talents à peine ébauchés, une insurmontable timidité, ne permettaient pas qu'on fondât quelque espoir sur son travail; elle soignait son père, dirigeait l'indigent ménage, et, par ses soins intelligents, elle donnait à tous un certain bien-être, elle répandait autour d'elle une certaine élégance dont madame Lenoir, livrée à elle-même, n'eût jamais deviné les industrieux secrets.

Les premiers mois s'écoulèrent assez paisiblement, grâce à ce calme de mort qui succède aux grandes commotions morales. Adrienne et Hélène étaient soutenues, d'ailleurs, par une grande fierté; la pauvreté a la sienne, par une sorte d'exaltation; le travail en donne souvent. Toutes deux se flattaient de réparer leurs propres torts et ceux de la fortune; toutes deux embrassaient avec amour le labeur qui devait sauver et nourrir leur famille, et jusque dans cet excès d'infortune, toutes deux étaient encore rivales. Mais lorsque Hélène s'aperçut que le nombre de ses leçons n'augmentait pas, lorsqu'elle eut subi les caprices des enfants, les dédains mal déguisés de quelques mères, son courage fléchit, et elle n'eut plus que tout juste assez de force pour soutenir la tâche journalière. Lorsque Adrienne vit la stérilité des travaux littéraires, lorsqu'elle se fût assurée que le plus chétif volume, *ad usum delphini*, demande une longue éducation préliminaire et des études sérieuses, lorsque l'éditeur auquel elle avait adressé un volume de nouvelles pour l'enfance, le lui eut sèchement renvoyé, en prétextant l'encombrement de son portefeuille, un profond découragement la saisit, elle pleura en secret, dans le silence de la nuit, sur le chevet solitaire; elle pleura avec amertume, et, brisant sa plume, elle se borna à faire quelques petits ouvrages d'aiguille que madame Lenoir plaçait à grand'peine. Abattues, l'âme inondée de fiel, les deux sœurs vivaient dans un froid silence qu'interrompaient souvent de cruels reproches. Hélène se plaignait d'être seule à porter le poids du jour et de la chaleur; elle avait souffert au dehors de la maison, elle était rude au-dedans; Adrienne répondait en rappelant le passé, en réveillant d'anciennes querelles, et elles se séparaient plus malheureuses et plus désunies que jamais.

IV

Un soir d'été, Hélène revenait à la maison plus tôt que de coutume, elle s'arrêta, surprise, en entendant sortir de la salle basse un murmure de voix enfantines qui semblaient répéter une prière ou une leçon. Elle entr'ouvrit doucement la porte, et vit une douzaine de petits enfants, assis sur des tabourets, et répétant en chœur, d'une voix hésitante, les lettres de l'alphabet que Marguerite avait tracées sur une grande ardoise. La jeune maîtresse et ses petites élèves étaient si gravement occupées, qu'elles ne virent rien. Hélène interrogea madame Lenoir : — C'est mademoiselle Marguerite qui a eu cette idée-là! répondit-elle fièrement. Elle veut faire une école gardienne pour les petits enfants riches, qui sont souvent livrés aux domestiques. Ce sera bien utile pour eux, et pour nous, cela nous fera vivre.... Voyez, elle a la petite fille de l'épicier, celle du boulanger; les deux blondins, ce sont les jumeaux du pharmacien; la petite monitrice, comme dit mademoiselle, c'est la fille du notaire... La semaine prochaine il en viendra davantage. C'est une bonne tête que ma Marguerite, quoiqu'elle soit timide comme une biche...

— Tu te livres donc à l'éducation, petite sœur ? demanda Hélène pendant le souper, en s'adressant à Marguerite d'un ton plus amical qu'à l'ordinaire. — Avec la permission de M. le maire, répondit la jeune fille en riant. J'avais communiqué mon projet à papa, il a écrit au maire, qu'il a connu autrefois, et dont la femme me procure des élèves. Si je réussis, je prendrai un brevet... — Vous ne nous aviez pas fait l'honneur de nous confier votre projet, dit Adrienne d'un air mécontent. — Vous êtes si occupées, mes sœurs.... vous travaillez tant pour le bien de la famille, j'ai voulu essayer de vous soulager un peu.... mon père m'approuvait....

Le modeste projet de Marguerite réussit; les petites élèves arrivèrent en foule, et bientôt elle dut disposer, pour les recevoir, une salle entourée de gradins, et meublée de tableaux et de cartes. Elle donnait des leçons simples, enfantines peut-être, mais qui parlaient aux petits cœurs, aux petites intelligences des enfants, et leur faisaient aimer Dieu, leurs parents et leurs amis. Elle les soignait, elle jouait avec eux, et leur rendait des soins maternels avec l'aimable simplicité de son caractère, aussi les mères appréciaient-elles cette humble école où leurs enfants apprenaient le bien. Mais Marguerite désirait mieux encore. Un jour elle vit Hélène plus fatiguée que de coutume, et qui lui confiait ses peines et les difficultés de sa position : — Il est dur de courir le cachet, disait-elle, de tant se fatiguer et de tant souffrir pour un si mince salaire. — Il est vrai. — Tu es plus heureuse que moi, petite sœur, au moins tu règnes et tu gouvernes dans ton école de marmots. — J'ai les soucis du pouvoir, répondit Marguerite en souriant, j'ai de l'ambition; mes enfants sont bien sages, mais ils ne sont guère instruits. Je voudrais ajouter quelque chose aux *études*, ne fût-ce qu'un cours de chant.... — Qu'à cela ne tienne! dit Hélène avec vivacité, je suis à tes ordres. — J'accepte.

Ce cours de chant, habilement professé, acquit une nouvelle réputation à l'école gardienne de Marguerite Adrienne elle-même parut frappée des résultats, et on la voyait souvent pensive.

Un jour elle vint trouver Marguerite, et lui dit : — Hélène fait un cours de chant, si je t'offrais d'enseigner un peu d'histoire et de géographie à tes enfants, accepterais-tu?

Marguerite lui sauta au cou.

Des années se sont écoulées. L'école gardienne des trois sœurs s'est changée en un brillant pensionnat, qui assure l'avenir de la famille. M. Raimbault acheva paisiblement sa vie au milieu de ses enfants, et ne regretta pas les jours de son opulence, car le travail en commun a réuni les cœurs, et Marguerite, comme autrefois, est chérie par ses sœurs, qui s'aiment ainsi qu'elles s'étaient aimées au temps de leur jeunesse.

Leur vieux professeur d'écriture, grand amateur de numismatique, leur apporta un jour une médaille qu'il venait d'acheter. Elle représentait les emblèmes des Provinces-Unies, et portait au revers le faisceau de flèches qu'aucune force ne peut rompre. Cette

médaille avait pour *âme*, ou devise, ces mots : *Les petites choses croissent par la concorde.* — C'est la devise des Provinces-Unies, dit le vieillard. — Et la nôtre, ajouta Adrienne. — Les Hollandais, reprit le professeur en contemplant sa médaille à la loupe, les Hollandais ajoutaient à leur devise : *Et les grandes choses se détruisent par la discorde.*

Adrienne rougit, et ses sœurs lui serrèrent la main en l'embrassant.

Mme Bourdon.



CE QUE VAUT UNE GRAND'MÈRE

Petit enfant chéri, doux ange au cœur de miel,
Toi qui souris à tous comme on sourit au ciel;
Tu rends chaque regard à ton regard semblable,
Car, dès qu'on t'aperçoit, chacun devient aimable.

Ma vieillesse, pour toi, n'a point d'austérité,
Et tu me tends les bras avec grâce et gaîté,
A moi, qui vois partout, et sur chaque visage,
Le froid éloignement qu'excite mon vieil âge.

Mais ta douce amitié suffit à ma raison ;
La paix est dans ton cœur, le calme est dans ma tête;
Nous échappons tous deux à l'humaine tempête,
Et nos tranquilles jours ont un pur horizon.

Suis donc l'heureux instinct qui près de moi t'amène;
De ce monde et du ciel nos ans forment la chaîne;
Mes soirs encor brillants, éclairant ton matin,
Sauront guider tes pas vers l'éternel destin.

Et tous deux animés par l'angélique flamme,
Dans des corps si divers nous aurons la même âme;
Je t'enseignerai Dieu, la vertu, le savoir,
Tu me rajeuniras de candeur et d'espoir.

Mme Ve H. Wronski,
des académies de Turin, Montpellier, etc.

LA VACHE

Nous avions sur le pont, durant ce long voyage,
Une vache au flanc roux, qui, de son pur laitage,
Abreuvait une femme et deux frêles jumeaux,
Bercés dans un hamac par le roulis des eaux.
Du vaste azur des mers partout environnée,
Elle voguait, pensive, inquiète, étonnée.
Morne, elle regrettait, sur le plancher mouvant,
La terre qui jamais n'ondule sous le vent,
Les doux côteaux, le mont chargé de verts ombrages,
Et, baignés de ruisseaux, les heureux pâturages...

Après quarante jours de deuil silencieux,
D'une clameur sonore elle frappa les cieux,
Tressaillit, dilata son épaisse narine,
Et respira le vent de toute sa poitrine.
Les matelots soudain gravirent au hunier.
— Que voit-on de là-haut? cria le timonnier.
— Rien! lui répondit-on; pas de côte entrevue!
Qu'importe à l'instinct sûr qui devance la vue?
O terre encor lointaine! en son pressentiment,
Elle te saluait de ce mugissement.

JOSEPH AUTRAN.
(*Poëmes de la Mer*

PETITE HISTOIRE DE LA CIVILITÉ

La courtoisie est sœur de la charité.
SAINT FRANÇOIS D'ASSISES.

L'épigraphe que nous avons choisie dit vrai; un certain sentiment de politesse dut exister dès le commencement du monde parmi les justes qui s'efforçaient de témoigner à leurs frères la charité dont ils étaient animés. La bienveillance, le support mutuel, le respect de la vieillesse et de l'enfance, l'abnégation qui fait que, dans les petites choses même, on préfère les autres à soi, furent les fondements de cette politesse, car *au temps où Adam bêchait, où Ève filait*, il ne pouvait être question ni d'étiquette, ni de formules de civilité.

Dès les premières pages de la Genèse, on voit, dans le peuple que Dieu a choisi, une douceur et une élégance de mœurs qui prennent leur origine dans la pureté de l'âme. Abraham parle à Sara avec déférence, comme à sa compagne et non à son esclave. Il dit à Loth : « Je vous prie, qu'il n'y ait point de débat entre nous, car nous sommes frères! » Et, par son langage bienveillant, il étouffe une querelle naissante. Trois étrangers paraissent au seuil de sa tente, il s'incline, et dit : « Ne passez point au delà de votre serviteur, si j'ai trouvé grâce devant vous. J'apporterai un peu d'eau et je laverai vos pieds, et vous vous reposerez sous cet arbre. J'apporterai du pain pour fortifier votre cœur, puis vous irez plus loin.

Il accomplit les rites de l'hospitalité jusqu'au moment où, dans les trois étrangers, il reconnaît les anges du Seigneur.

Quand le serviteur d'Abraham se rendit en Mésopotamie pour y chercher une épouse à Isaac, une jeune fille pleine de pudeur, vierge très-belle, se présenta devant lui à la fontaine; il la pria de lui donner à boire, et aussitôt, inclinant son vase, elle dit : « Buvez, mon Seigneur, » et lorsqu'il eut bu, elle ajouta « Je puiserai de l'eau pour vos chameaux jusqu'à ce qu'ils aient tous bu. » C'est là la politesse des anciens âges, née de la vertu, du sentiment humain, de la sympathie pour l'étranger, de même que la pudeur, qui inspira à Rebecca de baisser son voile à la vue d'Isaac, serait approuvée encore par la délicatesse de nos jours.

Les exemples de cette politesse antique sont nombreux dans la Genèse : la réconciliation d'Esaü et de Jacob, l'accueil que fait Joseph à ses coupables frères, le pardon qu'il leur accorde, les paroles du vieux Jacob à Pharaon, toutes ces scènes touchantes sont empreintes d'une mesure, d'une sagesse et d'une douceur qui sont la marque de cette civilisation réglée par Dieu même. Rien n'y est contraint ni affecté; le langage est court, poli, naturel, les actions justes et bienveillantes. Quand le peuple hébreu fut devenu, selon la promesse faite à Abraham, nombreux comme les étoiles, le Seigneur lui dicta des lois et des ordonnances; parmi ces préceptes, souvent sévères, se trouvent des recommandations pleines de douceur : « Levez-vous devant celui qui a les cheveux blancs, honorez la personne du vieillard, et craignez le Seigneur votre Dieu... Quand vous aurez vendangé votre vigne, vous ne cueillerez pas les raisins qui restent, mais vous les laisserez pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve. Souvenez-vous que vous avez été esclave en Égypte; c'est pourquoi je vous fais ce commandement (1). »

C'était là le code de la politesse des Hébreux : le respect pour les vieillards, les droits de l'hospitalité, ceux de la faiblesse, et la charité pour toutes les créatures. Ils y dérogèrent maintes fois, il est vrai, dans le cours de leur histoire, alors que, cruels et légers, ils oubliaient leur Dieu et faisaient alliance avec les nations étrangères. Ils empruntèrent dans la suite, à ces peuples de l'Orient, les marques de respect extérieur dont ceux-ci étaient prodigues : le titre du Seigneur, les prosternations, les offres de service exagérées; mais, dans certaines histoires de la sainte Écriture, au livre de Ruth, de Tobie, dans le discours d'Abi-

(1) Deutéronome.

gaïl, dans les paroles de Judith, on peut trouver des exemples de la manière simple et cordiale dont les vrais Israélites usaient entre eux. Dans le livre d'Esther on voit un tableau de l'étiquette orientale : Nul ne peut se présenter devant Assuérus sans y être appelé; le téméraire est aussitôt mis à mort, à moins que le roi ne lui tende son sceptre, comme un gage de clémence. Esther se revêt de ses habits royaux, et, pour implorer la grâce de son peuple, elle brave la colère de son époux, mais « elle plut à ses yeux, et il étendit vers elle le sceptre d'or qu'il avait à la main. Esther s'approchant, baisa le bout du sceptre. »

Les livres sapientiaux sont remplis de conseils de piété et de prudence qui sont souvent des conseils de politesse. Le sage recommande l'humilité; or, que veut la politesse? sinon qu'on semble se croire au-dessous des autres. « Ne vous enorgueillissez pas en présence du roi, ne prenez pas votre place devant les grands, car il vaut mieux qu'on vous dise : « Montez ici, que d'être humilié devant le prince. » — Conseil que Jésus-Christ répéta aussi à ses disciples. Plus loin : — « Une douce parole apaise la colère, une parole dure provoque la fureur. — Mon fils, ne mêle point de reproches au bien que tu fais, et n'unis jamais à tes dons des paroles dures et amères. Ne reprends pas ton prochain lorsqu'il boit en un festin, et ne le méprise pas lorsqu'il se réjouit. Écoute en silence, et ta réserve sera de la bonne grâce. Jeune homme, parle à peine dans ta cause. Si tu as été interrogé deux fois, réponds ce qu'il faut en peu de mots. »

On le voit, les préceptes du savoir-vivre des Hébreux se résolvaient en maximes d'une morale qui était l'aube de l'Évangile. Prudence et charité semblaient les fondements de leur conduite à l'égard des autres. Quant aux cérémonies extérieures, ils empruntèrent beaucoup aux Mèdes, aux Perses, à ces peuples de l'Orient dont ils furent tour à tour les amis et les tributaires. Notre-Seigneur, dans son Évangile, en enseignant aux hommes la dilection mutuelle leur enseigne aussi les égards qui rendent la société plus douce. Lui-même, osons le dire, fut un modèle de la politesse qu'il recommandait aux siens. Citons un pieux auteur :

« Un habitant d'une ville vient le visiter dans l'obscurité de la nuit; il semblait rougir de lui rendre l'hommage dû à sa doctrine. Sa timidité ne rebute pas Jésus-Christ, et, comme cet homme pusillanime avait un cœur droit, il l'accueille, converse avec lui, l'instruit, le reçoit pour disciple. — On l'appelle pour un domestique moribond; il y va. Pour engager Jésus à faire cette visite dans la maison d'un militaire, quelques-uns des plus recommandables des juifs qui l'en priaient lui exposèrent que cet officier était bien affectionné à leur nation, qu'il avait construit une synagogue, et Jésus-Christ se rendit à ces motifs honnêtes, tirés de l'amour de la patrie. — Après avoir guéri le serviteur mourant d'un officier, il ressuscita et rendit à une veuve désolée un fils chéri, sans qu'on l'en priât, touché qu'il était des larmes de la mère. Il l'aborde de lui-même, et, d'un air qui promet un miracle : « Cessez, lui dit-il avec une douceur pleine de grâce, cessez de verser des larmes; » et il fait en même temps passer l'enfant du cercueil dans les bras maternels. — Un homme de loi, d'un ton fier et chicaneur, lui adresse cette demande : Quel est mon prochain? Jésus-Christ satisfait à sa question avec une douce tranquillité. — Si des enfants veulent s'approcher de lui, dans le désir de le voir et peut-être aussi de lui baiser la main, il leur fait donner place par ses disciples, qui les repoussaient d'abord; il les appelle à lui et les caresse. — S'il va dans la maison d'un mort, où tout est en larmes il pleure lui-même. — S'il va chez un nouveau marié, où tout est dans la joie des noces, il fait un miracle pour accroître l'allégresse; et notez que le changement de l'eau en un vin de prix fut son premier miracle. Il épargna ainsi au maître du logis la mortification de manquer de vin dans un banquet solennel, où l'abondance doit être jointe à la délicatesse. — Un jour la foule se pressait si fort autour de lui pour l'entendre qu'il en était comme écrasé. Auprès du rivage se trouvait un bateau; il aurait bien pu y monter de suite et parler de là au peuple rassemblé sur la rive, mais il voulut auparavant en avoir l'agrément du patron, qui était pêcheur. Il lui demanda avec civilité sa permission et son aide; puis, en récompense, il lui dit de lancer ses filets à l'eau, et, quoique cet homme n'eût pas pris un seul poisson de toute la nuit précédente, il en ramena de très-beaux, et en si grand nombre, que deux barques furent remplies.

Que ces traits sont touchants et combien la charité divine ajoute de grâce au langage et aux actes de Jésus!

Ses disciples l'ont imité; les lettres de saint Paul, ces admirables épîtres que chaque jour l'Église lit au saint Autel, sont des modèles achevés de grâce, de souvenir affectueux, de bienséance sérieuse et tendre.

« Saluez, dit-il, Prisque et Aquila, qui ont travaillé avec moi pour le service de Jésus-Christ; saluez mon cher Eprénète; saluez Amplias, que j'aime tendrement en Notre-Seigneur; saluez notre chère Perside, qui a beaucoup travaillé pour le service du Seigneur.... » — Les lettres sont remplies de ces témoignages de tendresse et de reconnaissance ; est-il réponse plus délicate et plus aimable que celle qu'il fit au roi Agrippa qui lui disait : « Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien. « Et Paul : » Plût à Dieu que, non-seulement il s'en fallût peu, mais encore que vous deveniez ce que je suis, à la réserve de ces chaînes! Les mêmes remarques s'appliquent aux épîtres de saint Pierre.

Les mœurs des premiers chrétiens, quel que fût le pays auquel ils appartenaient, furent empreintes de cette modestie simple et de cette douceur cordiale dont leur maître avait donné l'exemple; la gravité de leurs manières, leur éloignement pour les bouffonneries païennes, les ont souvent désignés aux regards délateurs.

Nous nous sommes étendus sur cette véritable politesse, née de la charité, que les amis de Dieu seul peuvent posséder; il est temps de parler de la politesse chez les nations païennes de l'antiquité; nous nous bornerons aux Grecs et aux Romains; la bienveillance entre les hommes est un sentiment si doux, si désirable, que toutes les sociétés ont cherché à en posséder au moins le simulacre; elles ont inventé le cérémonial, la civilité, pour remplacer l'amour fraternel qui n'existait pas.

Les chefs grecs rassemblés devant Troie ne sem-

blent pas avoir eu l'urbanité qui, plus tard, a distingué la Grèce; ils avaient l'éloquence et la valeur, mais leurs discours étaient souvent bouffis d'orgueil et assaisonnés d'injures; leur valeur ressemblait à de la férocité. Le sentiment humain existait en eux, témoin l'attendrissement d'Achille devant les larmes de Priam, la tendresse d'Ajax pour son frère, les qualités de fils, d'époux, de père, de citoyen qui brillent en Hector, mais la vie sociale n'a pas adouci leur humeur, ni tempéré la rudesse sauvage de leurs manières. Plus tard, l'*atticisme* grec passa en proverbe, ainsi que l'*urbanité* romaine; cependant, comme les Grecs vivaient en république, que l'égalité entre les hommes libres était reconnue, aucune marque servile ne se mêlait à leur politesse, aussi éloignée de la grossièreté de leurs ancêtres que de l'avilissement qui régnait en Orient. Socrate leur disait les vérités les plus dures à l'aide de tours ingénieux; les écrits de Xénophon ont un tour simple et noble qui semble l'idéal de la politesse virile; les femmes vivaient retirées dans le gynécée, parmi leurs enfants et leurs esclaves, les hommes se voyaient sur la place publique, au temple, chez les philosophes et dans de sobres banquets. On blâmait, dans la bonne compagnie d'Athènes, une démarche trop prompte, un ton brusque, sentencieux, un son de voix élevé; on aimait la plaisanterie, mais fine et légère, un langage facile et qui ne fût pas celui d'un grammairien. Les Spartiates ne se piquaient pas de courtoisie, mais on connaît leur respect pour la vieillesse. Un des beaux types du génie grec, Alexandre, semble avoir puisé dans son cœur la grâce qui vient de la charité, alors qu'il accueille en frère la famille de Darius, qu'il porte auprès du feu un vétéran fatigué, et qu'il répand l'eau qu'il ne pouvait partager avec tous ses compagnons.

La politesse des Romains était plus brève et plus sérieuse encore que celle des Grecs. Dans les premiers temps de Rome les bandes grossières, rassemblées par Romulus, vécurent longtemps avec une rudesse rustique, et la probité, la sobriété, le courage, tinrent lieu de toutes les vertus. La puissance, l'étude, le commerce des Grecs façonnèrent peu à peu les vainqueurs du monde, et l'urbanité naquit avec le luxe que la Rome des rois et des consuls avait ignoré. Cependant, jusqu'aux derniers jours de l'empire, la politesse garda quelque chose de fier, les compliments furent brefs, les cérémonies graves. Un citoyen qui voulait en honorer un autre se levait en sa présence, se découvrait, lui donnait la droite; c'était une marque de grand respect de baiser la main de celui qu'on saluait. Pendant les repas, on buvait des santés en se saluant, et, comme on ne parvenait aux charges que par le suffrage du peuple, les sénateurs, les chevaliers, les triomphateurs, conservaient avec les hommes du peuple la politesse grave et décente qu'ils pratiquaient avec leurs égaux. César, Cicéron, Pline, Sénèque, furent des modèles de l'urbanité romaine. Les mœurs perdirent leur dignité à mesure que l'empire perdit sa puissance; à côté des extravagances des empereurs, on vit la bassesse des clients, l'orgueil des riches, l'outrecuidance des affranchis; Rome alors avait emprunté aux nations de l'Orient et leur cérémonial compliqué et leurs serviles adulations.

Les Barbares arrivèrent, l'antique civilisation tomba; un seul fanal resta debout, ce fut le christianisme, autour duquel se rallièrent peu à peu les sociétés nouvelles.

XXX

REVUE MUSICALE

Nous remplaçons, ce mois-ci, la série d'études musicales par une autre série non moins importante, celle de la musique d'ensemble: musique classique pour piano et violon, et ensuite pour piano, violon et violoncelle. Dans cette collection se trouvent les plus remarquables sonates de Beethoven, Haydn, Mozart, Hummel, arrangées en duos et en trios; de même que les belles pages de Pixis, sur des motifs d'opéras.

Les duos pour piano et violon de Hermann et Mulder, ainsi que ceux de Leduc et Louis, sont, comme musique moderne, des œuvres tout à fait supérieures.

Les magnifiques sonates de Mozart et de Dussek, à quatre mains, les quintettes de Mozart, arrangés également pour piano à quatre mains par Huglmann, sont autant de chefs-d'œuvre que nous enregistrons ce mois-ci.

Pour piano seul, et comme musique *très-difficile*, il faut en première ligne citer les ravissants nocturnes de Chopin, ses ballades, ses impromptus, ses célèbres mazurkas, qu'il est impossible d'entendre sans éprouver une profonde sympathie pour ce génie moissonné dans toute sa fleur.

Les compositions de Nollet, Osborne, Ketterer et Mansour, *beaucoup moins difficiles*, sont aussi des ouvrages sérieux et d'un mérite incontestable.

Il faut encore mentionner, parmi les morceaux du genre *moyenne-force*, les nouvelles publications de Brisson, intitulées: *Villanella*, *la Folle* (de Grisar), *Valse des Rêves* et *Saltarella*, qui viennent de valoir à l'auteur de nouveaux succès dans le concert qu'il a donné ce mois-ci, et où il a pu faire apprécier, une fois de plus, son double talent de pianiste et de compositeur.

A cela nous ajoutons une collection excessivement variée de jolis morceaux *faciles* et *très-faciles*, pour les commençants, ainsi qu'une grande quantité de danses dues aux auteurs les plus connus.

Une composition large, grandiose et du plus bel effet pour la voix, intitulée: *Hymne à l'Harmonie*, par E. Hocmelle, plusieurs mélodies d'Ad. Nibelle, au nombre desquelles on remarquera: *Rêve d'Enfant*, *le Rouet*, et *la Chanson de l'Hirondelle*, comme des œuvres d'un goût exquis; *Enfant et Fleur*, de Saint-d'Arod, auteur d'un talent hors ligne, qui a composé des messes fort belles; et enfin, *le Portrait de Grand'Mère*, une bluette d'Alfred Joly,

maître de chapelle de l'empereur de Russie, complètent notre catalogue du mois d'avril.

Avis. — Pour éviter les erreurs, et faciliter aux abonnées le choix de la musique selon le plus ou moins de force de l'exécutant, nous avons classé en *trois degrés* la musique de piano, *moyenne force*, comme étant celle qui se demande le plus. Le premier degré est le *plus facile*; le deuxième un peu *moins facile* que le premier, et le troisième est *plus difficile* que les deux autres. — Il ne faut pas perdre de vue que ces *trois degrés* ne sont pas de la *moyenne force*.

Une autre observation que nous soumettons aux abonnées, c'est qu'il peut se faire que quelques morceaux annoncés dans nos catalogues ne soient pas encore imprimés, tel est celui intitulé : *J'ai du bon tabac*, dont les planches sont encore à la gravure. Sans doute, le nombre en est très-petit, relativement à la quantité d'ouvrages contenus dans nos catalogues, et ce ne serait que par erreur que ces morceaux s'y trouveraient insérés.

Nous prions donc les personnes qui auraient fait choix d'un de ces morceaux, qui se trouvent encore sous presse, de vouloir bien en désigner un autre, si elles ne peuvent attendre le moment de leur publication.

M. L.

L'Hiver et le Printemps. — La Circassienne. — Madame Grégoire.

Il tombe une pluie froide, le vent souffle avec violence, les arbres se heurtent en gémissant, et l'on entend au loin rouler sur les toits des maisons des débris de cheminées balayés par la tempête. Un vieil homme au teint pâle, au visage sinistre, appuyé contre un marronnier du cimetière de l'Est, semble attendre avec impatience que l'ouragan lui permette de continuer son chemin.

Passe un jeune homme dont le visage frais, l'air dispos, le menton imberbe, contrastent singulièrement avec la physionomie sombre du vieillard. Il supporte gaiement les torrents d'eau qui ruissèlent sur son habit, et siffle une petite mélodie champêtre qui rappelle le chant du merle.

« Votre parapluie va s'envoler, bonhomme, aussi haut que les feuilles de ces arbres funéraires, si vous ne cherchez un abri, dit le nouveau venu à l'étranger; vous paraissez pauvre et malade; moi, je suis riche et bien portant; permettez-moi de vous offrir d'abord un peu de ma gaieté, ensuite la moitié de ma bourse.

— Gardez votre gaieté et votre bourse, mon jeune ami, répondit le vieillard, je ne suis ni si pauvre ni si malade que j'en ai l'air; la différence qui existe entre nous n'est pas née de la fortune. Vous commencez la vie, moi je l'achève. Vous avez devant vous l'espérance, je n'ai plus que le souvenir; vous n'apercevez que du bonheur dans l'avenir, je compte d'immenses déceptions dans le passé : voici tout le secret de ma tristesse et de votre gaieté; du reste mon estomac est excellent, et je n'ai pas le gousset vide. »

L'adolescent allait, d'un pied léger, continuer sa promenade, lorsque le vieillard le retint :

« Encore quelques mots, jeune homme, lui dit-il d'un ton affectueux. Vous avez voulu me rendre service, je dois payer vos bonnes intentions par un bon conseil. Sachez d'abord que je m'appelle le bonhomme Hiver; dans ma jeunesse on m'a fêté, on m'a admiré, on m'a béni. Que de symphonies charmantes j'ai entendues sous ma fenêtre, que de lustres éclatants on a allumés en mon honneur! spectacles, bals, concerts, festins splendides, tout me fut offert, et je profitai largement de tout. J'étais alors gras et frais comme un marguillier de campagne; et vous vous fussiez ébahi devant la richesse de mon manteau. Mais hélas! ma gloire fut éphémère. Après un mois de plaisir, je vis l'ennui sur tous les visages, je devinai la tristesse dans tous les cœurs. On m'avait accueilli avec amour, et je n'entendais plus murmurer autour de moi que des paroles d'impatience ou de haine. Oh mon fils! défiez-vous des hommes! ils sont instables autant qu'ingrats.

— Mais peut-être avez-vous fait à ce monde, dont vous vous plaignez tant, de faux serments, de vaines promesses?

— J'avais compté, répondit l'Hiver un peu confus, sur des appuis qui m'ont manqué. Mais cela vous arrivera, sans doute, mon enfant, car vous me semblez un peu téméraire, soit dit sans vous fâcher. A votre mine éveillée, à vos airs de famille, je vous connais sans vous avoir jamais vu. Votre père fut un de mes amis; j'ai passé presque tout l'été dernier en son aimable compagnie. Car vous êtes, si je ne me trompe, le petit Printemps, ce jeune amant de Flore que les mythologistes nous représentent les pieds dans un ruisseau et le front couronné de roses. Votre père parlait à tout propos de fleurs écloses, de chants d'oiseaux et de rayons de soleil, mais les fleurs ne s'ouvrirent pas; les oiseaux ne chantèrent pas, le soleil ne brilla point. Quand je vis le pauvre garçon si sombre et si découragé, j'en eus pitié, mon enfant, je lui offris mon amitié, je l'abritai sous mon manteau, et c'est ainsi que nous devînmes, pendant trois mois, les meilleurs amis du monde. Ne suivez pas son exemple; soyez sobre d'espérances, surtout sobre de promesses. Ne croyez pas tenir l'univers dans votre main et le pétrir à votre guise comme l'apôtre Jean Journet; car, après quelques jours de marche heureuse, les périls et les obstacles surgiront sur votre route.

— Bah! répondit le Printemps, la vieillesse voit tout en noir; l'ordre des choses change avec le temps, ce qu'on n'a pas vu se verra. La volonté est un levier puissant.

— Fort bien, jeune homme, si vous avez tant de pouvoir, dites donc à l'ouragan de se taire, aux nuages de s'enfuir, à l'azur du ciel d'égayer les côteaux assombris. Quoi, vous baissez les yeux, et la raffale redouble de violence; quoi, vous gardez le silence, et la pluie se change en neige glacée! »

L'Hiver était ironique, le Printemps était piteux; tous deux se turent quelques instants. Évidemment, pour éviter une querelle, il fallait entamer une autre conversation. L'adolescent le comprit :

« Pourquoi ce crêpe à votre chapeau, demanda-t-il à son interlocuteur; êtes-vous en deuil d'un parent ou d'une espérance?

— Je porte le deuil de plusieurs amis, dont la perte est irréparable, répondit le vieillard en essuyant une

larme; celui qui me fut le plus cher, repose là, sous ce tertre où vous voyez tant de couronnes. Il s'appelait Scribe, et fut, pendant trente ans, le souverain le plus heureux et le plus populaire de ce monde. Ce n'était pas un grand génie, c'était un talent fécond. Il ne montait pas jusqu'aux cimes, il se tenait à mi-côte. Il ne remuait pas les passions, il égayait les pensées. S'il ne fut jamais sublime il ne devint jamais vulgaire. Chez lui, point d'aspirations sans bornes, point de défaillances soudaines. Il marchait d'un pas sûr dans un sentier droit, sans cailloux comme sans abîme. Il n'eut pas l'esprit serré, nerveux, incisif des Molière, des Voltaire, des Beaumarchais, mais l'esprit en petite monnaie se comptait par millions dans sa cervelle. Il inventa le colonel de l'Empire, l'oncle d'Amérique et la belle veuve qui ne demande qu'à se laisser consoler; il a même créé dernièrement une Circassienne fort étrange, portant une culotte de peau et des bottes à l'écuyère. Bref, malgré son immense fortune, il se montra toujours bon compagnon, ami des artistes et protecteur des malheureux. L'Académie et tous les théâtres prononcèrent de grands discours et placèrent de petites couronnes sur sa tombe. La pierre attend encore son épitaphe, voici celle que j'y graverais, si l'on daignait me consulter :

Le Français, né malin, créa le vaudeville.

— Mais, reprit le Printemps, vous me parliez d'une Circassienne, veuillez m'en donner des détails.

— Mon enfant, le poëme de *la Circassienne*, dernier ouvrage important de mon illustre ami, n'est pas une œuvre absolument morale; aussi ne vous en ferai-je pas l'analyse; mais, comme il est rempli d'incidents originaux et gais, il a fourni à M. Auber, notre grand compositeur français, l'occasion de déployer une fois encore son génie musical. Des mélodies charmantes, des airs dignes de l'*Ambassadrice* et du *Domino Noir*, des chœurs d'une facture excellente, une orchestration savante et correcte, voilà les éléments du grand succès dont je vous lègue l'héritage.

— Grand merci, mon maître, je préfère à toutes vos symphonies de serres chaudes la fauvette qui gazouille dans le buisson, le rossignol qui jette sa note amoureuse dans le silence de la nuit, la source qui pleure en courant sur le gazon, la brise qui frissonne à travers les joncs humides!

— Vous me semblez être, mon jeune ami, de cette école pastorale morte avec les ris et les jeux de Démoustier, enterrée avec la houlette et les moutons de feu madame Deshoulières. Tout vous paraît sublime dans la nature, tout vous paraît infime dans la société.

— Que voulez-vous, papa Hiver, je place les œuvres du Créateur avant les œuvres de la créature.

— Mon enfant, l'homme est l'ouvrage de Dieu; partant de là, les ouvrages des hommes sont évidemment aussi ceux de la Divinité.

— J'aurais bien des choses à répondre sur cette question, traitée par Bacon, Condillac, voire même par M. Ballanche, notre célèbre théosophe; mais avec ce grand mot expérience, que tous les vieillards invoquent à l'appui de leurs raisonnements, vous me cloueriez les paroles au fond du gosier. Je renonce à la controverse, gardez votre toupet et laissez-moi mes boucles blondes. Qu'est-ce donc que cette dame Grégoire dans le cabaret de laquelle on conspirait contre la marquise de Pompadour? vous devez la connaître, vous l'homme des lumières, de la science, de l'art et de la civilisation?

— Madame Grégoire est l'héroïne d'un opéra de MM. Scribe et Boisseaux, dont la musique est due à M. Clapisson. Une petite ouverture, de petits airs, de petits chœurs, de petits motifs, un petit finale, toute une famille lilliputienne de croches et de doubles-croches, voilà *Madame Grégoire*. Est-ce pour humilier mes cheveux blancs que vous me mettez sur ce chapitre. »

Ici l'Hiver poussa un soupir qui, à la rigueur, aurait pu passer pour un rugissement, et s'écria :

« O *Africaine!* je vous ai tendu les bras, et vous n'avez pas daigné venir à moi! Heureux Printemps, vous la verrez, vous l'entendrez, vous, et, pour l'applaudir avec une foule enthousiaste, vous quitterez sans regret vos ombrages, vos oiseaux et vos rayons de soleil.

— Non pas, non pas, vieillard; l'air des cités me suffoque, les théâtres, les concerts, les girandoles et les coquettes me donnent des crises de nerfs. Je me sens pâlir rien qu'à fouler ce champ de morts où l'on entend le bourdonnement lointain de la population parisienne; adieu, vivez en paix les quelques jours qui vous restent à vivre, et permettez que je vous quitte pour aller saluer le retour des hirondelles, dont j'aperçois d'ici la phalange ailée.

— Adieu donc, jeune homme, bonne chance et bonne brise, que le ciel soit avec vous. La pluie a cessé, le vent s'apaise; il est sept heures, je rentre à Paris. »

Là-dessus le Printemps et l'Hiver se pressèrent affectueusement la main. Le vieillard quitta le cimetière pour aller entendre le dernier opéra, et le jeune homme gagna le bois de Vincennes pour y cueillir la première pâquerette.

MARIE LASSAVEUR.

Économie Domestique

PATÉ DE MÉNAGE.

Coupez en morceaux un carré de veau; faites-les passer au beurre dans une casserole; assaisonnez de poivre, sel, bouquet garni, deux ou trois oignons coupés et quatre cuillerées de bouillon. Garnissez l'intérieur d'une terrine d'une bande de pâte à dresser; rangez-y les morceaux de veau, recouvrez-les de bardes de lard, puis d'une nappe de pâte qu'on assujettit à la bande en mouillant les bords avec un peu d'eau. On fait cuire au four de deux à trois heures.

Correspondance.

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE IV. — 1 et 2, Parure à broder sur toile — 3, C. C., enlacés — 4, Écusson avec A. O. — 5, Entre-deux — 6, Dessin pour jupon — 7 et 8, Parure élégante — 9 et 10, Garnitures — 11, Petit écusson — 12, Écusson avec E. O. — 13, E. C. E., enlacés — 14, Petit entre-deux — 15, G. T. — 16, Mouchoir avec écusson et H. L., enlacés — 17, C. R. L., enlacés avec couronne — 18, Garniture — 19, Entre-deux — 20 et 21, Bonnet d'enfant — 22, L. P., enlacés avec couronne — 23, Mouchoir avec écusson et L. A. — 24, E. L. — 25, B. H. — 26, Entre-deux — 27, G. M. L, enlacés.

COTÉ DES PATRONS.

1, L. C. — 2, B. T. — 3, A. P. — 4, B. G., enlacés — 5 à 9 *bis*, Par-dessus de petite fille — 10 à 12, Corsage de femme — 13 et 13 *bis*, Pantalon d'enfant — 14 à 15 *ter*, Tablier de poupée — 16 à 18, Bouchon de lampe — 19 et 20, Petit châle de laine — 21 à 23, Escarcelle — 24, Cravate en chenille.

Jeanne à Florence.

Le mois de mars n'a pas fait mentir l'horoscope de Mathieu Lænsberg : vent, grêle, tonnerre, giboulées, rien n'a manqué au programme, et je te sais gré, ma bonne amie, d'avoir résisté à mes avances et d'être demeurée bien tranquille à l'abri des coups de messire Borée.

Que de cheminées renversées, d'ardoises enlevées, de parapluies retournés, de crinolines endommagées! Les ponts étaient inabordables, et la prudence, à de certaines heures, faisait une loi aux Parisiens de ne pas mettre dehors seulement le bout du nez.

C'était d'autant moins gai que le soleil, parfois, d'une façon vraiment engageante, semblait nous dire : «Pourquoi rester au coin du feu? l'hiver est fini; l'astre aux pâles rayons qui vous éclairait jadis est parti pour d'autres terres, et moi, soleil de printemps, je vous apporte à la fois lumière, chaleur, espérance et gaieté! Voyez comme, sous mon souffle, la séve travaille et circule : ce rosier que vous croyiez mort et que vous avez, six mois, gardé dépouillé, le voilà qui reverdit et se couvre de bourgeons. Violettes et jacinthes, narcisses et primevères fleurissent et embaument; et voici Pâques, la fête du printemps.

» Allons vite, en promenade! »

Comment résister à une pareille invitation? on se lève, on quitte le livre commencé, le bas qu'on raccommodait, on met son chapeau, et me voilà partie.

Pendant quelques minutes tout va bien : les étalages les plus tentants s'offrent aux regards : robes de barrége, de mousseline à des prix fabuleux.

Ne vais-je pas profiter de cette occasion *unique*? Une robe d'été, charmante vraiment, pour la modeste somme de 6 fr. 50!

Franklin a dit que les bons marchés sont ruineux : quel sophisme!

Je sais bien qu'à la rigueur je pourrais me passer de cette robe, que j'ai le temps de songer à cette acquisition... mais, pourtant, si une circonstance se présente, et que je me décide le jour où la pièce d'étoffe sera finie, je payerai alors 15 ou 20 francs ce qui, aujourd'hui, ne m'en coûterait que 7? Je ferais mieux, évidemment, de ne pas remettre au lendemain ce que.....

Pendant que se livrait à mon tribunal secret, ce combat où la raison défendait sa cause avec tant de mollesse, un changement à vue s'était opéré dans l'état atmosphérique : le ciel s'est plombé; plus de soleil, plus de brise printanière, mais un vent aigre qui vous enveloppe et vous glace.

Adieu, barége et jaconas, tarlatane et mousseline, vous n'êtes plus de saison, car je regrette mes fourrures, et ne trouve pas trop chaud mon gros manteau d'hiver.

La nuée crève; heureusement, me voici rentrée; mais que vais-je faire? Pas de visite à espérer; et, d'autre part, je ne suis guère disposée à reprendre travail ni lecture. Pourtant, je ne puis rester ainsi à regarder les nuages qui courent et les affiches dont le colleur est en train d'orner le mur qui me sert d'horizon.

Ce brave colleur, c'est tout simplement un philosophe!

Rien ne l'arrête : ni la pluie qui le délivre aujourd'hui du soin de prendre avec la main l'eau du ruisseau destinée à délayer la colle, ni le vent qui vient d'arracher effrontément de sa poche les affiches nouvelles et les emporte, et les disperse comme les feuillets de la sybille.

Il court après et les rattrape avec une agilité surpassée seulement par la prestesse avec laquelle il barbouille, de son gros pinceau, le dos du *papier-affiche*, et le fixe à la place qu'il lui a d'avance assignée dans la distribution que, d'un coup d'œil, il vient de faire de ce coin de mur.

Plus on est élevé plus on court de dangers. Cet axiome

est parfaitement faux à l'endroit des affiches : tandis que celles qui occupent les régions inférieures vont, dans un instant, s'en aller en lambeaux dans les mains d'un enfant — cet âge est sans pitié ! — les autres, qu'il cherche vainement à atteindre, verront encore le jour de demain.

Elles sont très-instructives, mes voisines les affiches, et suffiraient, je crois, à me tenir parfaitement au courant des hommes et des événements, si j'étais privée de tout commerce avec le monde des vivants ; c'est qu'elles sont, en effet, un des signes du temps.

Il y a un mois, elles portaient la livrée mondaine des bals et des théâtres ; puis sont venus les concerts ; puis l'annonce des sermons de charité, et voilà maintenant l'invitation de messieurs les marchands de nouveautés.

Avais-je besoin de plus de lumières pour savoir que nous avons successivement traversé le carnaval, le carême, la semaine sainte, et qu'enfin viennent d'arriver, avec Pâques, la fin des jeûnes et le printemps?

Et dire que tout cela, le sacré et le profane, l'utile et le superflu, le bon conseil et l'insinuation perfide, le nom d'un grand homme et celui d'un obscur fabricant, vont avoir un sort commun et disparaître dans les profondeurs de.... la hotte du chiffonnier! O vanité des vanités !

Ce qui prouve, au reste, que rien ne se perd en ce monde, et que le précepte, « ramassez les morceaux, » trouve son application : « Ne laissez perdre ni un souffle de la grâce, ni un morceau de pain, ni un bout de laine. »

Tout est utile, tout sert ; c'est ainsi qu'au fond de l'océan on vient de découvrir un nouvel élément de tissu, et que tu recevras bientôt, Florence, une paire de gants que tu devras à un mollusque bivalve.

L'abeille fait son miel, l'araignée file sa toile, et le mollusque en question tisse un filament, *byssus*, dont l'industrie va s'empresser de tirer parti.

Sous la même inspiration, on vient de proposer à la ville de Paris de transformer en pépinières les talus des fortifications. Babylone avait ses jardins suspendus ; Paris aura une ceinture verdoyante et fleurie de sept lieues de tour.

Et, dans cette immense pépinière, il est question de semer des végétaux dont un correspondant de la Société d'acclimatation vient d'envoyer, de Perse, le détail à ladite société :

14 espèce de raisins, dont l'une sans pépins.

20 sortes de melons, dont un certain nombre se conserveront l'hiver.

Des coings d'une grosseur et d'un parfum exceptionels.

2 espèces de légumes qui n'ont pas de similaires en France, et dont les Persans font une énorme consommation.

Une luzerne qui donnerait sept récoltes par an.

Des grenadiers et des pistachiers qui viennent en pleine terre et supportent vingt degrés au-dessous de zéro.

Enfin une plante, *le tombéki*, susceptible d'être fumée comme le tabac et douée, assure le correspondant, de la merveilleuse et trop rare propriété de guérir la phthisie pulmonaire.

Qu'en dis-tu, Florence?

Paris élève des quartiers sur ses canaux comblés, et transforme ses fossés d'enceinte en potagers et en vergers. Ne sommes-nous pas dans un siècle qui sait tirer parti du temps et de l'espace?

Hélas ! je viens d'écrire ma condamnation !

Le temps ! ne pouvais-je l'employer mieux que je ne l'ai fait et n'avais-je rien à dire que des billevesées? Pâques et ses chants joyeux, et ce réveil de la nature, image du réveil de nos âmes sortant de l'engourdissement, après un hiver mondain : il y avait là matière à pensée et à réflexion.

Et l'espace ! trois colonnes dont tant d'autres auraient su profiter, et qui ne m'ont, à moi, servi qu'à te fatiguer, pauvre amie !

Par bonheur, nos planches renferment plusieurs jolies choses que tu m'avais demandées, et dont la vue te fera, je l'espère, oublier l'ennui que j'ai pu te causer.

COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, Parure à broder sur toile ou sur nansouk double, plumetis.

3, *C. C.*, enlacés à l'impériale, romaine et anglaise, plumetis et point de sable.

4, Écusson avec *A. O.*, enlacés, anglaise, plumetis et feston.

5, Entre-deux, plumetis.

6, Dessin à broder au plumetis, au-dessus de l'ourlet d'un jupon.

7 et 8, Parure élégante, à broder sur mousseline, plumetis et point de sable, ou bien en fine application de nansouk sur tulle d'Alençon.

9 et 10, Garnitures pour objets de layette ou de trousseau, plumetis et feston.

11, Petit écusson pour mouchoir de fillette, plumetis.

12, Ecusson avec *E. O.*, romaine, plumetis.

13, *E. C. E.*, enlacés, romaine et anglaise, plumetis.

14, Petit entre-deux, plumetis.

15, *G. T.*, anglaise, plumetis.

16, Mouchoir avec écusson et *H. L.*, enlacés, plumetis, feston et point d'armes.

17, *C. R. L.*, enlacés, anglaise, avec couronne, plumetis.

18, Garniture à broder au-dessus de l'ourlet d'une robe de mousseline, ou d'une robe de baptême, plumetis.

19, Entre deux, plumetis.

20 et 21, Bonnet d'enfant, feston.

22, *L. P.*, anglaise, enlacés à l'impériale, avec couronne, plumetis.

23, Mouchoir mignon avec écusson et *L. A.*, romaine, plumetis et point de sable.

24, *E. L.*, anglaise ornée, plumetis.

25, *B. H.*, romaine ornée, plumetis.

26, Entre-deux, plumetis.

27, *G. M. L.*, enlacés, anglaise, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

1, *L. C.*, gothique ornée, plumetis.

2, *B. T.*, gothique ornée, plumetis.

3, *A. P.*, gothique, plumetis.

4, *B. G.*, enlacés, anglaise, plumetis.

5 à 9 *bis*, Par-dessus de petite fille de quatre ans.

5, Devant.

6, Petit côté.
7, Dos.
8, Manche.
9, Épaulette ou bretelle.
9 *bis*, ensemble du par-dessus.

Ce par-dessus peut se faire en drap léger ou en taffetas.

Dans le premier cas, on le borde à cheval d'un lacet ou d'un velours.

Dans le second, on le garnit d'un ruban ruché d'un côté et posé à l'envers.

10 à 12, Corsage de femme.
10, Devant.
11, Côté.
12, Dos.

Nous donnerons le mois prochain, pour aller avec ce corsage, une ceinture suissesse.

13 et 13 *bis*, Pantalon d'enfant de deux à trois ans.

Ce pantalon se fait en percale, et est ouvert sur le côté, comme l'indique le croquis n° 13 *bis*. Les deux jambes sont réunies entre elles par un surjet. On peut, au-dessus de l'ourlet, ajouter quatre ou cinq plis, ou bien placer des entre-deux alternant avec des plis.

La ceinture a 3 centimètres de haut, et sur chaque partie du pantalon, 27 centimètres de long.

14 à 15 *ter*, Tablier de poupée.
14, Tablier (moitié).
15, Poche.
15 *bis*, Bretelle.
15 *ter*, Ensemble.

Ce tablier se fait en toile de lin, et se brode en soutache : une soutache noire sur le bord de l'ourlet et des bretelles; le petit motif se brode avec une soutache rouge.

La poche, qui doit être placée sur la partie couverte en partie par le châle au crochet, est froncée dans le bas.

Ce gentil modèle de madame Herbillon pourra servir pour petite fille. Il suffira de lui donner d'autres dimensions.

16 à 18, Bouchon de lampe.

Le n° 17 se taille en drap rouge et se borde d'une ganse d'or ou d'argent qu'on répète sur toutes les parties indiquées par un double filet.

Le n° 18, qui forme le bas du bouchon de lampe, se taille en drap blanc; les doubles filets sont également recouverts de ganse d'or. Le milieu des quatre olives qui simulent des pierres fines, se brode au passé en soie plate de deux nuances qu'on alterne : lilas et vert, ce qui a tout l'air d'améthystes et d'émeraudes.

Le n° 18 se place en bas du n° 17; puis on réunit les deux côtés par un surjet fait à l'envers, de manière à former la couronne telle qu'elle est au n° 16.

Dans l'intérieur, entre les n°s 17 et 18, on introduit un petit rond de carton recouvert de percaline qui empêche la poussière de tomber dans le verre de la lampe.

Il est sous-entendu que la grandeur de la couronne doit varier selon le calibre du verre. Celle que nous donnons est pour un calibre moyen.

Ce nouveau bouchon de lampe, que nos amies verront tout fait chez madame Legras, 350, rue Saint-Honoré, remplace, de la façon la plus avantageuse, les petites calottes, qui ont bien fait leur temps.

19 et 20, Petit chale en laine, au crochet ordinaire, destiné à tenir lieu de pèlerine ou de zouave.

Comme on le voit au n° 20, le dessin est fort simple, ne se composant que de rangs de quadrillés alternant entre eux.

Le châle se fait généralement de deux couleurs : blanc et rose, blanc et bleu, blanc et mauve; on commence par la laine blanche ; on fait 22 rangs de laine blanche, 3 rangs de laine couleur, 2 rangs de laine blanche, 2 rangs de laine de couleur, et enfin on termine par un rang de laine blanche, auquel on ajoute une frange qu'il est facile de faire soi-même.

Madame Legras emploie pour cet usage de la laine Saxe cinq fils, très-belle et très-douce, et un gros crochet d'ivoire.

On commence par 9 mailles chaînettes, qu'on réunit pour former une boucle. Puis on fait 7 mailles, 2 brides dans la boucle, 3 mailles, 2 brides dans la même boucle, 3 mailles, 1 bride encore dans la même boucle.

On retourne l'ouvrage.

Deuxième rang. 7 mailles, 2 brides dans le dernier jour du rang précédent (ce jour est entre la bride qui termine le rang et les deux autres qui précèdent celle-ci), 3 mailles, 3 brides dans le jour qui occupe le milieu du rang, 3 mailles, 3 brides dans le même jour, 3 mailles, 2 brides dans le dernier jour, 3 mailles, 1 bride dans le même jour.

Troisième rang. 7 mailles, 1 bride dans le dernier jour du rang précédent, 3 mailles, 3 brides dans le jour suivant, 3 mailles, et ainsi de suite jusqu'au jour du milieu, dans lequel on fait comme au rang précédent : 3 brides, 3 mailles et 3 brides.

On continue de la même façon, commençant toujours un rang par 7 mailles et 2 brides prises dans le dernier jour du rang précédent ; et finissant chaque rang par 2 brides, 3 mailles, 1 bride, prises (les 2 brides et la bride) dans le dernier jour du rang précédent.

Il faut 30 rangs de quadrillés pour le petit châle dont le n° 19 donne le croquis.

Pour l'attacher, on fait une petite cordelière en laine de la couleur du châle (1 mètre de long) terminée par deux glands.

On peut également fermer le châle à l'aide d'un ruban.

Nous avons déjà donné le moyen de faire les franges. Il suffit de couper des bouts de laine (de deux nuances) longs de 15 centimètres.

On en prend deux à la fois, on les plie en deux puis, passant le crochet dans une maille du dernier rang, on le passe ensuite au milieu des deux bouts de laine qu'on ramène dans la maille, et on fait une demi-bride pour fixer ces bouts dans la maille.

21 à 23, Escarcelle. Cette escarcelle, dont nous avons déjà parlé et dont Gueyton a bien voulu nous donner le modèle, se fait en velours noir, bleu, vert ou violet, et se brode en soutache ou en cordonnet, soit or, soit de la couleur du velours.

On la trouvera, dessinée et échantillonnée, chez madame Legras, 350, rue Saint-Honoré.

Nous engageons celles de nos amies qui le pourront, à aller voir l'escarcelle toute montée chez Gueyton.

La montur est un délicieux travail qui donne à ce petit objet, bien simple, un cache ttout artistique. Un crochet permet d'attacher à la ceinture l'escarcelle, qui est d'une utilité réelle pour les amazones, souvent ort embarrassée de savoir où placer bourse et mouchoir.

Les jeunes filles, qui devron se contenter de l'escarcelle sans monture, auront encore quelque chose de fort joli. Elles doubleront les deux côtés 22 et 23 de taffetas ou de satin blanc, ajoutant de chaque côté des soufflets.

24, Cravate en chenille au crochet tunisien. Il suffit de faire 12 mailles à chaque rang, on fait 1 mètre de crochet e 1on termine par une frange.

La chenille est de couleur nuancée.

MODES.

Si vous parlez toutes à la fois, mes belles demoiselles, il me sera impossible de vous entendre et conséquemment de vous répondre.

Procédons, je vous en prie, avec un peu d'ordre, et laissez-moi repasser dans ma mémoire les jolies choses que ce mois, comme toujours, je suis allée voir à votre intention.

Les paletots de drap veloutés sont trop lourds, j'en conviens, par le soleil d'avril, qui n'est pas pourtant assez tiède encore pour que vous passiez, sans transition, des fourrures à une confection de taffetas.

C'est le moment favorable pour les petits cachemires carrés, les plaids écossais, et aussi, et surtout, pour les vêtements de drap léger, paletot demi-ajusté ou grand collet.

Toutefois, n'allez pas reléguer dans une armoire ou dans une caisse votre manteau d'hiver sans en réparer les avaries : brossez-le avec soin, rebordez les manches, s'il y a lieu; et, s'il est garni de fourrure, saupoudrez-le de gros poivre concassé : grâce à ces précautions, vous le retrouverez tout prêt à mettre à la saison prochaine.

J'en dirai tout autant de vos robes d'hiver : défaites la jupe de cette robe de côtelé, de reps ou de velours épinglé; apres l'avoir brossée, passez une petite éponge légèrement imbibée d'eau dans le creux des plis; pliez et serrez.

Pour les chapeaux, je vous ai déjà dit que je trouvais assez convenable de les défaire entièrement. Ils sont si déformés à la fin d'une saison, que je ne vois guère la possibilité de les reporter sans réparation à la saison suivante.

Décousez donc ce chapeau de velours, passe, fond et bavolet. Brossez avec une brosse de chiendent, puis mouillez l'envers avec une éponge imbibée d'eau légèrement gommée, et repassez ensuite (toujours à l'envers), ayant soin que l'autre côté (l'endroit) ne porte sur rien; à cette condition seulement, vous éviterez le miroitement. Pour arriver à ce résultat, fixez sur une pelote, avec une épingle, un côté de vos morceaux (bavolet ou passe), tenez l'autre côté de la main gauche, et repassez de votre main droite.

Les parties de vos chapeaux remises ainsi à neuf doivent êtres roulées dans du papier de soie.

Repassez également les rubans encore frais; faites teindre les autres s'ils en valent la peine, sinon, gardez-les pour les parfiler.

Mettez les fleurs dans un carton *ad hoc*; quant au tour de tête flétri, je n'ai pas encore trouvé le parti qu'on en peut tirer.

Mais, direz-vous, avant de détruire, il faut édifier. Sans nul doute, aussi ne vous conseillé-je l'opération indiquée ci-dessus que lorsque vous aurez fait choix d'un chapeau demi-saison : ceux de taffetas et de crêpe sont les plus convenables. Nous en avons vu de bien jolis et de bien simples chez mademoiselle Tarot : capote de crêpe pensée ou vert avec grosse ruche sur le sommet de la passe, chapeau de tulle-maline avec bavolet de taffetas, et chou de taffetas sur le côté.

Le chapeau tout à fait printanier est le chapeau en grosse paille, dit *paillasson*, orné de fleurs des champs.

La forme de ces chapeaux diffère peu de celle de cet hiver.

Ils avancent peut-être moins sur le front, mais sont toujours assez bas des côtés.

Pour fillettes, le Tudor en paille marron, orné d'une aigrette ou d'une grande plume, est la seule coiffure adoptée.

Nos gravures de modes sont assez riches, ce mois-ci, pour que nous nous croyions dispensée d'ajouter d'autres descriptions de toilettes. Nous dirons seulement que nous avons vu, chez Virginie Vasseur, de jolies étoffes printanières, poil de chèvre, alpaga, peu coûteuses, et qui font des robes charmantes sans beaucoup d'ornements.

Le corsage est plat et montant, la manche demi-large avec un revers rouleauté de taffetas ou de velours. Des boutons de taffetas ou de velours du haut en bas. On peut ajouter la ceinture suissesse, dont nous donnerons un modèle sur la planche du mois prochain.

Riche ou simple, la robe doit être fort longue derrière, et soutenue par la cage-empire de madame Foucqueteau.

Pour les toilettes légères, madame Foucqueteau, vient de créer un petit jupon aussi souple que gracieux, en jaconas, avec quatre volants dans le bas, et qui est vraiment le *nec plus ultrà* du genre.

Pour demi-toilette, le jupon rayé blanc et noir, bordé de velours noir, se porte toujours beaucoup. Seulement, les rayures sont maintenant verticales, et non plus transversales comme au commencement de la saison.

Pour le matin, nous avons vu, dans la même maison, des jupes d'un tissu de laine très-moelleux, qui se fait en toutes nuances, blanc, bleu, groseille, pensée. Ajoutez devant quelques nœuds de velours noir, faites un petit zouave pareil, également orné de velours, et vous aurez un charmant déshabillé.

Nous avons promis de vous parler layette; malheureusement l'espace est court, et nous croyons utile de vous donner quelques détails sur les mouchoirs de Chapron, qui sont un joli souvenir à donner à une première communiante. Le choix en est grand, depuis le petit mouchoir tout simple, à filet, enrichi seulement d'un joli chiffre finement brodé, jusqu'aux mouchoirs ornés d'une valencienne. Pour les premières communiantes, Chapron, au reste, a un mouchoir tout spécial, offrant à chaque coin des emblèmes religieux.

Un autre souvenir, charmant aussi, c'est le bénitier *byzantin* de Gueyton, qui fait si bien dans l'alcôve d'une jeune fille.



Journal des Demoiselles

Paris. Boulevart des Italiens, 1.



Jacquet A. Portier

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Enfin, comme cadeau plus simple, citons les médaillons en bois durci de M. A. Labry, rue du Grand-Chantier, 7, qui représentent les bustes sacrés de Jésus et de sa Mère, exécutés avec un fini et une perfection que ne possèdent pas toujours les sculptures en ivoire.

. . . .

Maintenant, sans chercher de transition, nous n'en avons plus le temps, passons à un autre chapitre, et répondons à quelques-unes de nos amies qui nous demandent avec une naïveté charmante si *par hasard nous ne connaîtrions pas un cold-cream qu'on pût employer en toute sécurité, et qui rendît au teint fatigué toute sa fraîcheur.*

Mes chères enfants, vous êtes impardonnables, et j'aurais bien envie, si je n'étais la bonté même, de vous punir par mon silence, et de laisser sur vos belles joues ces *affreux* boutons qui vous mettent au désespoir. Que ne lisez-vous votre journal aussi! Il vous a déjà parlé du *cold-cream* vivifique en dépôt chez Binet (29, rue Richelieu). Faut-il donc vous redire encore que cette crème-là est une vraie rosée, fraîche et onctueuse, dont je vous conseille l'emploi, sûre à l'avance que vous vous en trouverez aussi bien que vous vous êtes trouvées de la pommade et de l'eau de la même maison qui nous ont, de votre part, attiré un si gracieux tribut de remercîments.

. . . .

Avant de t'embrasser, deux mots adressés à quelques-unes de nos amies qui, non contentes de l'extension donnée à l'article *modes*, réclament plus de détails encore. A celles-là, nous répéterons ce que nous avons dit tant de fois, que le *Journal des Demoiselles* n'est point une revue des modes du jour, mais un journal d'éducation qui veut, dans la mesure de ses forces, concourir au perfectionnement moral et intellectuel des jeunes filles, et qui se préoccupe plus de faire germer en elles une bonne pensée, un sentiment généreux, que de procéder à l'examen approfondi de toutes ces toilettes excentriques que Paris voit naître et mourir chaque jour. Les gravures, les planches, et le bulletin qui termine la correspondance, doivent suffire amplement à tenir nos amies au courant des modes simples et de bon goût, les seules à leur usage.

D'ailleurs l'édition *bleue*, renfermant plus de détails sur ce chapitre, convient à celles que leur position appelle souvent dans le monde, et qui ont ainsi besoin d'un plus grand choix de toilettes et de parures.

EXPLICATION DE LA GRAVURE D'ENFANT.

Petit garçon de quatre ans. — Blouse en popeline écossaise avec quilles et bretelles de velours. — Corsage légèrement décolleté carrément. — Manches demi-courtes avec sous-manches en nansouk. — Chapeau de feutre bordé de velours, avec plume et aigrette.

Petit garçon de six ans. — Costume hongrois en popeline, boutonné devant du haut en bas, et bordé de velours. — Corsage plat, orné d'épaulettes qui se continuent sur la jupe en formant pattes. — Manches demi-fermées et secondes manches larges et tombantes. — Chapeau Tudor en velours, avec longue plume d'autruche.

Petite fille de huit ans. — Robe italienne en taffetas, bordée de velours. — Corsage plat, décolleté carrément. — Deuxième corsage et épaulettes en velours. Manches courtes et bouffantes. — Ceinture à longs bouts, rouleautés de velours. — Chemisette en mousseline.

Fillette de dix ans. — Robe princesse en popeline avec rouleautés de taffetas, et garniture de boutons. — Manches larges avec plis retenus par trois boutons. — Chapeau cracovien en paille noire, bordé de velours, avec chou de taffetas et plume.

Garçon de neuf ans. — Veste en drap. — Ceinture assortie. — Pantalon de drap léger. — Cravate de taffetas. — Casquette de velours.

DEUXIÈME GRAVURE.

Première toilette. — Robe de taffetas. — Jupe unie, montée à gros plis. — Corsage décolleté carrément, garni dans le haut d'un ruban tuyauté. — Ceinture à longs bouts. — Manche courte bouillonnée. — Chemisette suisse en mousseline, entièrement plissée et bordée d'une petite valencienne. — Double bouillon en organdi. — Coiffure de velours formée d'un large nœud avec pans.

Deuxième toilette. — Robe de taffetas, jupe terminée dans le bas par deux bouillonnés retenus par des chicorées de taffetas découpé. — Corsage plat et montant, ceinture à boucle. — Manches formées de bouillons retenus par des chicorées. — Chapeau blanc en tulle-malines bouillonné; bavolet en crêpe lisse; sur la passe, une grosse ruche de crêpe, et, au milieu de cette ruche, une guirlande de boutons de roses; dessous, un diadème de roses.

Première communiante. — Robe d'organdi. — Jupe avec un haut ourlet surmonté de deux plis; les deux mêmes plis se répètent au milieu de la jupe. — Corsage à la vierge décolleté carrément, et terminé dans le haut par un entre-deux. — Guimpe montante et plissée. — Manches larges, ornées d'entre-deux brodés formant chevrons, et se rapprochant au poignet terminé par une valencienne. — Ceinture de taffetas. — Bonnet de tulle et voile d'organdi.

CANEVAS COLORIÉ.

Ce joli dessin pourra se faire indifféremment en laine, en soie d'Alger ou en perles, et servir pour pelote, écran, ou dessus de ménagère. On remplira le fond en laine, ou en soie blanche ou maïs.



ÉPHÉMÉRIDES

25 AVRIL 68. — MARTYRE DE SAINT MARC ÉVANGÉLISTE.

Le fils d'Alphée, Marc, était le disciple favori de saint Pierre, qui l'envoya prêcher Jésus-Christ en Égypte. Après douze ans de travaux fructueux, il pénétra enfin dans Alexandrie, la ville savante et commerçante, en qui semblaient revivre Athènes et Carthage, et qui gardait dans un cercueil d'or le corps d'Alexandre, son fondateur. La grande œuvre de l'Évangile se développa rapidement, mais Marc devait la sceller de son sang. Il fut surpris, au moment où il célébrait les saints mystères, par une troupe de païens furieux; on l'arrache de l'autel, on le lie, on le traîne à travers des routes semées de rochers; la terre et les pierres sont teintes de son sang, et, le soir venu, on le jette mourant dans un cachot.

Dieu visita son serviteur. Vers minuit, les gardes virent une clarté céleste qui illuminait la prison, et ils entendirent la voix d'un ange qui disait: — Marc, serviteur de Dieu, votre nom est écrit au livre de vie. » Et comme le saint élevait les mains au ciel pour remercier Dieu : « — Marc, mon évangéliste, lui répondit une autre voix, la paix soit avec vous! » C'était Jésus-Christ, qui après avoir doucement salué celui qui souffrait pour lui, le laissait inondé de consolations.

Le lendemain, le même supplice recommença; et le saint martyr, déchiré par les pierres et les ronces, rendit son âme à Dieu. C'était l'an 68 de J. C., le dernier de Néron.

L'Église d'Alexandrie, qui donna tant de saints au ciel, était fondée.

Mosaïque

Nous troublons la vie par le soin de la mort, et la mort par le soin de la vie.

MONTAIGNE.

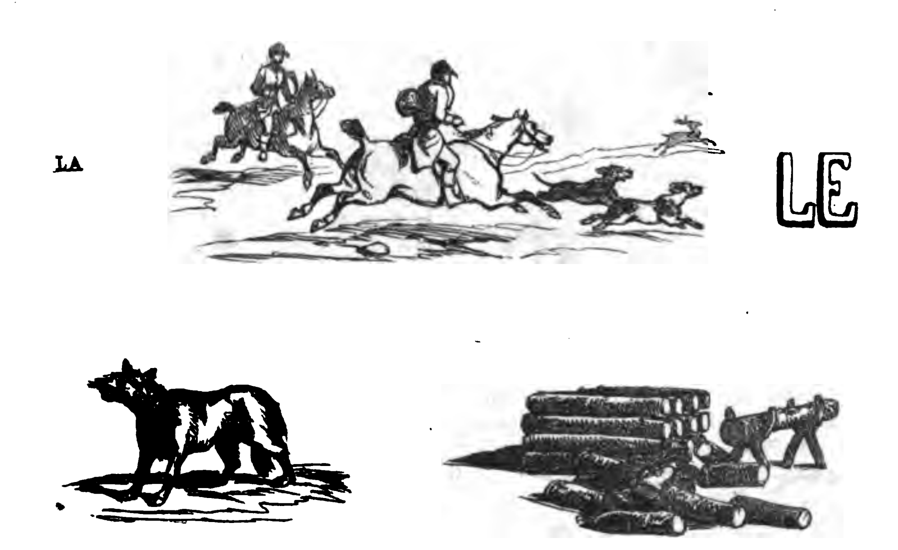
Qu'est-ce qu'il faut pour être indulgent? Beaucoup de bon sens et une goutte de pitié dans le cœur.

Mme SWETCHINE.

Mot de la Charade de Mars : PLAT-EAU.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS : *Est riche qui est content.*

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

DEUX MOIS DE CONVALESCENCE

I

LES DEUX SOEURS.

Il y a deux ans environ, par une piquante matinée encore fraîche de printemps, deux jeunes filles causaient gaiement devant une de ces grandes cheminées qu'on ne retrouve guère que dans les vieux édifices, et particulièrement dans certaines habitations champêtres des départements du nord de la France.

L'une de ces jeunes filles semblait âgée de dix-sept ans, et l'autre de douze; l'aînée, Marguerite d'Aubencourt, offrait le type à la fois splendide et mignon qui caractérise la race flamande; de magnifiques cheveux blonds, en ce moment épars sur ses épaules, touchaient presque le sol et l'enveloppaient d'un véritable manteau d'une merveilleuse beauté. La fraîcheur de son teint blanc et rose, la régularité de ses traits et l'expression douce et affectueuse de ses yeux bleus lui donnaient un charme indicible.

La plus jeune, brune, svelte, aux grands yeux noirs, à la peau bronzée, un peu maigre, comme les enfants de son âge, achevait de rattacher sur sa tête les longues tresses de ses cheveux couleur d'ébène.

« Allons! Marthe, lui dit sa sœur, voici trop longtemps que nous jasons au coin du feu, et que nous oublions l'heure à laquelle notre mère veut que nous descendions à la salle à manger. Nous allons encore la faire attendre et mériter d'être grondées.

— Marguerite! Marguerite! tu seras toujours la même! répliqua Marthe en riant, il est à peine neuf heures et demie, et la cloche ne sonne le déjeuner qu'à dix heures. »

Et elle se renfonça nonchalamment dans son fauteuil, plaça ses pieds sur les chenets, et appelant un petit chien de la Havane qui gambadait sur un canapé, elle se mit à jouer avec lui.

« Tu seras toujours la même, reprit gaiement Marguerite en riant! il faut que je me hâte de terminer ma toilette, car, lorsque la cloche sonnera, tu seras encore là, méchante fille, flânant et ayant grand besoin de mon aide pour te trouver prête à temps. »

Marguerite, en effet, s'assit à l'autre extrémité de la chambre devant une glace de Venise; elle commençait à rassembler ses beaux cheveux pour les rattacher sur sa tête, quand un cri déchirant partit du coin de la cheminée. Elle se retourna vivement. Sa sœur Marthe était enveloppée de flammes; sa jupe, imprudemment approchée du foyer, avait pris feu.

Marguerite s'élança, et entoura Marthe de ses bras pour étouffer la flamme; soudain cette flamme s'attacha à ses longs cheveux épars.

On accourut aux cris des deux jeunes filles. On trouva Marthe évanouie, mais sans brûlure sérieuse : quant à Marguerite, ses cheveux étaient consumés, et le feu lui avait dévoré le visage.

Je vous laisse à penser de quel désespoir se sentirent frappés le père et la mère à la vue de cet affreux spectacle; cependant tous les deux trouvèrent en ce terrible moment le sang-froid nécessaire pour donner les soins que réclamait l'affreuse position de leurs enfants.

Tandis que madame d'Aubencourt transportait sur un lit Marthe encore sans connaissance, M. d'Aubencourt, l'un des médecins les plus justement renommés du pays, donnait à Marguerite les premiers soins qu'exigeaient ses cruelles et profondes brûlures; celle-ci, malgré les atroces souffrances qu'elle éprouvait, semblait surtout préoccupée de rassurer son père et sa mère.

Quant à Marthe, à peine eut-elle repris connaissance, qu'elle voulut courir près de sa sœur, et rien ne put, dès ce moment, la déterminer à la quitter d'un instant.

Vous pouvez supposer quelle triste existence pesa dès lors sur cette famille naguère si calme et si heureuse. On craignit longtemps pour la vie de Marguerite, et les médecins, ses confrères, que M. d'Aubencourt avait fait appeler dans l'espoir de s'éclairer de leurs conseils, ne partageaient que trop les craintes du pauvre père.

Après trois semaines d'alternative, d'espoir, de crainte, d'angoisses de toute nature, Marguerite était sauvée; mais, hélas! elle n'avait point recouvré la vue, et on craignait qu'elle ne la recouvrât jamais.

Malgré cette triste conviction, ce fut presque un jour de fête pour la famille d'Aubencourt que celui où Marguerite, pour la vie de laquelle on avait si longtemps tremblé, put quitter son lit, et s'approcher de la fenêtre, afin de respirer l'air tiède d'une belle matinée de printemps.

Ce fut Marthe qui l'aida à quitter sa couche, Marthe qui la soutint et qui la guida vers la fenêtre, Marthe qui disposa les oreillers de son fauteuil, Marthe qui plaça des coussins sous ses pieds. — Marthe n'avait point voulu, je vous l'ai dit, quitter sa sœur d'un moment pendant toute la durée de sa maladie. Malgré ce qu'on put lui dire, malgré les supplications de ses parents, elle passa les jours et les nuits dans la chambre de sa sœur, prête, à la première plainte de la malade, à se trouver auprès d'elle, et à lui venir

en aide. Cette enfant frivole et pétulante s'était faite pour sa sœur, une garde-malade attentive, dévouée, infatigable, et d'une patience angélique.

Aussi, quand Marguerite se fut un peu sentie ranimer par le bon air pur qu'elle respirait et par les rayons du soleil qui semblaient la caresser et l'envelopper, elle chercha en tâtonnant la main de sa sœur, et lui dit :

« Oh ! ma chère Marthe que je me sens bien ! »

Marthe, qui pleurait silencieusement en regardant Marguerite, s'efforça de donner à sa voix un peu de fermeté pour répondre ; mais elle ne put contenir ses sanglots.

Marguerite l'attira dans ses bras et posa sur son front ses lèvres à peines cicatrisées.

« Aveugle ! aveugle à cause de moi ! s'écria Marthe qui ne put réprimer plus longtemps son désespoir.

— Allons, lui dit sa sœur de sa voix faible encore, allons, Marthe, pourquoi ces vilaines pensées ? Dieu, qui m'a rappelée de la mort, me guérira de la cécité. D'ici là, toi qui m'as si bien soignée, tu seras mes yeux ; tu verras pour toi et pour moi ; ce sera une bonne raison pour ne plus nous quitter un seul jour, un seul moment, une seule minute ! A nous deux nous ne ferons plus qu'une seule.

— Oh ! ma sœur ! ma bonne sœur !

— N'avons-nous point déjà commencé ? N'est-ce pas toi qui récitais matin et soir, à mon chevet, les prières que nous adressions à Dieu ? N'est-ce pas toi, qui, dans mes heures de calme, et quand notre père le permettait, me lisais quelques pages d'un livre amusant ? Ce que je ne verrai pas, tu me le raconteras. Mais Flock n'est pas là ? dit-elle, pauvre petit chien ! lui non plus ne m'a point quittée pendant ma maladie ! Il s'est tenu obstinément sur le pied de mon lit, et il n'a point aboyé une seule fois, comme s'il eût compris que ses aboiements pouvaient me fatiguer.

— Flock est dans le jardin, répartit Marthe, et je t'assure qu'il rattrape le temps perdu. Il court comme un fou dans les allées, sur la pelouse, et même dans les plates-bandes. Le voici qui poursuit des oiseaux jusqu'à la lisière du petit bois !

— Oui, j'entends ses bons petits jappements. Et, dis-moi, sœur, la feuillée commence-t-elle déjà à paraître ? Il me semble que oui. Je crois le reconnaître au murmure que produit le vent en soufflant à travers les rameaux.

— Les arbres sont déjà verts, mais de ce vert tendre et délicat qui deviendra bientôt plus sombre. »

En ce moment M. d'Aubencourt entra.

« Comment te trouves-tu, mon enfant ? demanda-t-il en prenant dans ses mains les mains de Marguerite.

— Bien, mon père ! très-bien, je vous l'assure. »

M. d'Aubencourt interrogea le pouls de sa fille.

« En effet, dit-il, tu n'as pas le moindre symptôme de fièvre.

— Et si vous saviez avec quel plaisir j'ai mangé la bonne aile de poulet que vous m'aviez permise. Ah ! père, me voici guérie ! »

M. d'Aubencourt leva un regard douloureux sur sa fille aveugle.

Guérie ! pensa-t-il ! guérie !

« Si vous saviez, père, comme c'est bon de se sentir renaître à l'existence ! de ne plus avoir la tête embarrassée par la fièvre, de manger avec bon appétit, de pouvoir se lever, se rasseoir, aller, venir, en liberté ! mon père, je suis bien heureuse !

— Ma chère enfant !

— J'ai de grands projets pour demain — si vous le permettez bien entendu ; — d'abord ma mère, vous, Marthe et moi, nous irons tous les quatre à la messe, remercier Dieu de ma convalescence.

— J'espère que tu le pourras, mon enfant.

— Et puis ensuite j'irai, avec ma chère Marthe, m'asseoir dans le jardin, au soleil et bien abritée par le grand mur du potager. Ah ! il me tarde de revoir mes beaux arbres et mes belles fleurs !

— Voir ! ne put s'empêcher de murmurer le pauvre père.

— Eh oui, voir, répliqua-t-elle gaiement. N'ai-je pas les yeux de Marthe ? comme je le lui disais tout à l'heure. »

II

LES FLEURS DU PRINTEMPS.

Le lendemain matin, ce fut une grande joie dans la maison du docteur d'Aubencourt ; car, après une nuit excellente, sans fièvre, sans agitation, une nuit comme n'en avait point passée Marguerite depuis son fatal accident, la convalescente put descendre au jardin et s'y installer dans un fauteuil.

Son père et sa mère s'assirent à côté d'elle, et Marthe s'installa à ses pieds, sur l'herbe. L'air était tiède et doux, le soleil caressant, et de tous côtés arrivaient ces vagues senteurs qu'exhalent les premières fleurs du printemps. Les oiseaux volaient çà et là, jetant des cris joyeux, et venaient jusqu'auprès de la famille réunie, ramasser des brins d'herbes et des débris de laine et de coton pour garnir leurs nids, qu'ils commençaient à édifier, les uns au sommet des grands arbres, les autres dans l'épaisseur des buissons.

A l'âge de Marthe, on ne saurait demeurer longtemps en place. Aussi la jeune fille ne tarda point à se lever doucement et à se diriger vers la prairie qui touchait au jardin, et qui s'étendait jusqu'à un petit bois. Personne ne s'aperçut de son départ, si ce n'est toutefois maître Flock, le petit chien blanc de la Havane, qui commençait, lui aussi, à trouver bien longue une immobilité de dix minutes.

Marthe et Flock se mirent donc à courir tous les deux dans la prairie d'où leur arrivée fit s'envoler des nuages de papillons et d'insectes.

Après avoir couru et gambadé quelques instants comme une chevrette mise tout à coup en liberté, après avoir respiré à pleins poumons la fraîcheur du grand air dont elle se trouvait depuis si longtemps privée, Marthe se mit à cueillir les plus belles des fleurs des champs, qui s'épanouissaient, tantôt au milieu même de la prairie, tantôt sur la lisière du bois, ou au bord d'un petit ruisseau. Puis, toujours suivie de Flock, qui gambadait sur ses talons, elle revint sans bruit et déposa doucement sa moisson parfumée dans les mains de Marguerite.

Le visage de la jeune aveugle devint radieux, elle respira avec délice l'odeur des fleurs, elle les prit une à une, et elle les caressa de ses doigts effilés et encore amaigris.

« Merci ! Marthe, dit-elle, merci ! que tu me fais de plaisir. Oh ! les belles fleurs ! Je suis sûre que je re-

connaîtrai plusieurs d'entre elles rien qu'au toucher, rien qu'en sentant leurs parfums. Ah! voici une marguerite! Cette petite branche est de l'aubépine, et celle-ci, mon père, dont la feuille est si bizarrement découpée?

— C'est le *gouet* ou *pied de veau*, mon enfant.

— Le gouet, oui, c'est bien cela, père. Je me rappelle qu'au printemps dernier, un matin que j'étais sortie de bonne heure, avec toi, pour aller visiter un pauvre malade, au hameau voisin, tu me montras, contre un buisson, un gouet dont les feuilles lisses, d'un vert foncé, tachées de noir avaient attiré mon attention. Ses fleurs, d'un blanc sale, devaient bientôt produire, me dis-tu, des baies écarlates. Toutes les parties de cette plante, ajoutas-tu, contiennent un suc laiteux, de saveur âcre et piquante, et cependant sa racine peut au besoin fournir un aliment. Parmentier, à qui l'on doit l'importation de la pomme de terre en Europe, recommandait la racine du gouet comme une nourriture saine.

—Dans certains pays, ajouta M. d'Abencourt, on sert le gouet sur les meilleures tables. Les Romains, qui se connaissaient en gastronomie, le faisaient venir à grands frais d'Alexandrie, et Lucullus, le premier, l'acclimata dans ses jardins de Rome. Enfin, réduite en poudre, cette même racine produit un excellent dentifrice; elle rend, en outre, de la force au vin devenu trop faible, et, dissoute dans de l'eau tiède, elle mousse et remplace jusqu'à un certain point le savon.

— Et l'aubépine, père, l'aubépine, jouit-elle aussi de propriété utiles?

— Les médecins russes l'emploient pour combattre les rhumatismes. Elle jouait un grand rôle dans les fêtes nuptiales de l'antiquité. Les fiancés se couronnaient de ses fleurs. Il n'y a pas bien longtemps que, dans le midi de la France et surtout à Bordeaux, on suspendait, au printemps, au milieu de certaines rues, d'immenses couronnes d'aubépine qu'on éclairait, le soir, avec des verres de couleurs. Enfin, dans les Pyrénées, au bord des champs, on plante toujours une petite croix entourée d'aubépine pour obtenir de belles récoltes.

— La jolie coutume!

— L'aubépine est, dans ces contrées, à la fois le symbole de la candeur et de la charité. On raconte que, vers les premiers temps du christianisme, un paysan tomba malade et ne put ni labourer ni ensemencer ses champs. Des voisins résolurent de lui venir en aide et s'associèrent pour labourer et ensemencer la terre du pauvre homme, qui serait, sans cela, restée en jachère. Ils se mirent donc bravement à l'œuvre, et, en deux jours, tout fut en bon état. Or, comme ils terminaient leur besogne charitable, ils remarquèrent trois petits enfants inconnus dans le village et qui, vêtus de blanc et la tête couronnée d'aubépine, plantaient de distance en distance, sur la lisière des champs de tous les travailleurs, des croix de bois entourées de branches d'aubépine.

Tandis qu'on s'étonnait de leur présence, du soin qu'ils prenaient et des motifs qui leur faisaient accomplir cette besogne, ils déployèrent tout à coup de grandes ailes et s'envolèrent dans le ciel en faisant entendre des cantiques.

Or, il se fit que tous les champs marqués par eux d'une croix produisirent une récolte double : de là, la coutume dont je t'ai parlé.

— Et la marguerite, mon père?

— La marguerite pourrait passer pour le symbole de la fidélité, car elle est la dernière fleur à disparaître quand l'hiver sévit, et la première à reparaître quand le printemps revient. Souvent même elle résiste aux rigueurs de la mauvaise saison, et ne cesse de montrer ses pétales d'or entourées d'une couronne blanche, que lorsque les gelées la flétrissent.

— Ah! père, dit Marthe qui écoutait attentivement, je sais, moi, une histoire sur la marguerite.

— Eh bien! dis-la-nous, mon enfant.

— C'est ma nourrice qui me l'a contée, il y a bien longtemps; mais elle était si belle que je ne l'ai jamais oubliée.

— Nous t'écoutons, petite sœur.

—Eh bien! pendant que les Romains poursuivaient et mettaient à mort les chrétiens de nos pays, saint Druon dit un jour à sa sœur sainte Olle : « — Sœur, voici les jours de la persécution qui arrivent. Moi, qui suis prêtre, je dois mourir à mon poste, et, sans reculer d'un pas, attendre le martyre. Mais toi, mon enfant, tu ne peux t'exposer avec les religieuses que tu diriges dans la voie du Seigneur aux supplices dont ils ne tarderaient point à torturer votre pieux essaim. Tu vas donc quitter cette contrée avec tes compagnes et chercher un asile où vous puissiez prier Dieu en paix. »

Sainte Olle résista longtemps; mais il lui fallut, à la fin, obéir aux volontés de saint Druon, qui était à la fois son frère et son évêque.

Au bout d'un an, la persécution avait cessé et le bon prélat aurait bien voulu revoir sa sœur. Or, la chose n'était point facile, car il ne savait en quel pays elle s'était réfugiée; mais, plein de confiance dans le bon Dieu, et il se mit à marcher tout droit devant lui, au hasard, et en priant.

Quoiqu'on fût à la fin de l'automne, il ne tarda point à remarquer qu'à mesure qu'il marchait des touffes de petites fleurs blanches semblaient sortir de terre.

Il se mit donc à suivre le sentier indiqué par ces fleurs, et, après neuf jours de marche, il arriva dans un lieu désert, tout plein de grottes et de cavernes, dans lesquelles s'étaient réfugiées sa sœur et les saintes filles ses compagnes. C'est depuis ce temps que les marguerites fleurissent en toutes saisons.

— Tu viens de nous raconter, mon enfant, une de ces charmantes et naïves histoires que nos pères aimaient à imaginer sur tous les objets qui les entouraient. Ces légendes, qu'on se transmettait de bouche en bouche, de génération en génération, suppléaient à la poésie écrite et la valaient bien, peut être. Mais, pendant que nous devisons là, voici le vent qui fraîchit et le ciel qui se couvre un peu; Marguerite, donne le bras à ta sœur, et rentrons au salon.

— Oui, mon père, mais je ne veux pas me séparer de mes belles fleurs.

— Non, certes, mon enfant. Nous les placerons dans un vase plein d'eau, près de ton fauteuil, et, à mesure que tu les y déposeras, si tu le désires, je te les nommerai, et je te dirai ce que je sais d'elles.

— Oh! que vous êtes bon, mon père. »

Ils se levèrent tous et rentrèrent dans le salon, maître Flock en tête.

Sam.

(*La suite prochainement.*)

BIBLIOGRAPHIE

SECRETS DU FOYER DOMESTIQUE

Par Mlle Ulliac Trémadeure (1),

Mademoiselle Ulliac, dans une courte préface, nous apprend que ce nouvel ouvrage est une traduction, ou, pour parler plus juste, une imitation de l'anglais. Le travail, original qui a pour auteur mistress Ellis, écrivain estimé, reproduit avec exactitude les mœurs anglaises et certaines particularités de ces mœurs qui choqueraient la délicatesse de notre goût. Mademoiselle Ulliac l'a compris, et, tout en conservant le fond même du drame et les types anglais, elle a adouci et voilé ce qui aurait pu répugner à nos habitudes littéraires. Nous essayerons d'analyser son œuvre, qui est pleine d'intérêt et de sérieuses leçons.

Ellinor, jeune fille charmante, pleine d'intelligence et de précieuses qualités, épouse un médecin, George Estanley, qui, jeune aussi, occupe cependant un rang distingué dans l'opinion publique. Que de bonheur leur semble promis! avec quelle confiance Ellinor s'avance vers l'avenir! Mais, dès les débuts de cette union, un sourd malheur la menace, et bientôt la jeune femme découvre l'ennemi secret qui mine le frêle édifice de sa félicité. Cet ennemi, c'est une passion, une passion grossière, repoussante, qui doit tarir à la fois l'intelligence, l'affection, la fortune; en un mot, c'est l'ennemi de tant de familles indigentes, et qui, en Angleterre, s'attaque aussi aux plus nobles, c'est l'ivrognerie. George, suivant le triste exemple d'un grand nombre de ses compatriotes, aime à boire et cherche à se distinguer dans ces tournois d'après-dîner qui livrent, en l'absence des femmes, tant d'Anglais distingués à ce vice hideux et cruel. Ellinor, peut-être, pourrait le guérir, elle pourrait lutter, au nom du devoir et de l'amour contre une si méprisable faiblesse; mais elle aime, et elle craint de s'aliéner le cœur de celui qu'elle aime. Il a repoussé de timides observations, elle n'ose plus parler, et son mari descend de plus en plus dans le gouffre; et comme les passions portent en elles-mêmes leur châtiment, sa main, que l'ivresse a rendue tremblante, manque une opération importante; sa clientèle le fuit, sa fortune naissante s'écroule, et il est obligé de se retirer, pauvre et presque flétri, dans un humble village. Là, le caractère d'Ellinor se montre dans sa grandeur; soutenue par sa piété, par son amour conjugal, elle se dévoue à une vie de sacrifices en donnant à sa vie un double but : cacher à ses enfants le défaut de leur père, et arracher peu à peu celui-ci à ces excès qui le dégradent. Des années s'écoulent : Ellinor, modeste, silencieuse, grandit en vertus et ses enfants s'élèvent bons et courageux comme leur mère; George seul ne change pas, lorsque une circonstance imprévue lui révèle l'amour dont il est aimé et les durs sacrifices que sa femme s'est imposés. Ellinor a dû s'absenter, et George est seul avec ses enfants, ses enfants qu'il connaît peu et qui l'aiment et le respectent à distance.

Nous citerons cette scène :

« George, après le départ de sa femme, resta assez longtemps absorbé dans ses pensées. Enfin, las du silence qui régnait autour de lui, et surtout fatigué de lui-même, il passa dans le parloir.

» Marie travaillait auprès de la fenêtre. Elle se leva comme en sursaut, et se hâta d'avancer une chaise auprès de la table sur laquelle était servi le déjeuner pour son père, déjeuner substantiel et choisi, qui ne ressemblait en rien au repas frugal que George avait vu faire, le matin même, à sa femme et à ses enfants. Il en fut frappé, et, d'un air préoccupé, il se mit à table. Aussitôt Marie retourna à sa place et reprit son ouvrage, ne levant les yeux que pour s'assurer si son père avait tout ce qu'il lui fallait.

» George se décida à déjeuner; mais c'était par contenance et afin de cacher à sa fille une préoccupation qui pouvait devenir trop visible. Jamais encore il ne s'était trouvé ainsi seul avec son enfant, avec sa fille Marie, dont le visage calme et doux rappelait celui de George, alors que les années et surtout les excès n'en avaient pas fait disparaître la régularité et la beauté.

» —Marie, dit-il après une longue hésitation, est-ce que vous avez pour habitude, ainsi que votre mère, vos frères et votre sœur, de manger du pain noir à déjeuner?

» — Oui, mon père, nous en mangeons toujours, à dîner comme à déjeuner.

» — Et votre mère, mon enfant, partage-t-elle habituellement votre déjeuner? Mange-t-elle toujours du pain noir et du lait?

» — Oui, mon père... c'est-à-dire quand elle déjeune, car bien souvent elle ne prend rien du tout.

» — Elle aime donc beaucoup le pain noir et le lait?

» — Je ne le crois pas, mon père. Frédéric et moi nous n'aimions guère l'un et l'autre dans le commencement; mais maman nous a bien assurés que plus on se nourrit simplement, mieux cela vaut, et qu'on finit par se trouver bien des mets les plus simples. Et puis, elle nous a dit toujours que c'est une bonne habitude à prendre quand on est jeune, bien portant et heureux, parce que si le malheur vient et qu'on soit

(1) Un volume in-12, prix 1 fr. Bibliothèque des bons livres, chez E. Maillet, libraire-éditeur, 15, rue Tronchet.

obligé de s'y accoutumer plus tard, c'est bien plus rude!

» A ces mots, George sentit comme un dard aigu qui lui perçait le cœur. Le malheur était venu, et la nécessité, dans toute sa rudesse, pesait sur Ellinor. En silence, elle s'imposait toutes les privations, afin que George n'en éprouvât aucune. Jamais elle ne partageait ni le déjeuner ni le dîner de son mari, sous prétexte qu'elle préférait déjeuner et dîner à part avec ses enfants, dont la turbulence aurait pu fatiguer leur père, et ce père était délicatement nourri. Il voyait servir sur sa table les mets de la saison, des primeurs quelquefois... tandis que sa femme et ses enfants vivaient de pain noir et de lait!... Et pour combler la mesure du dévouement à l'époux, Ellinor disait à ses enfants, leur persuadait qu'il fallait vivre ainsi quand on était *heureux*, afin de se préparer aux *jours mauvais!...*

» Quelque chose d'amer semblait couler goutte à goutte dans la blessure que George venait de recevoir par les paroles de sa fille... Il essaya, pour bannir de pénibles pensées, de changer le sujet de l'entretien.

» — Comme vous travaillez, Marie! Peut-on demander pour qui, ma chère enfant?

» Marie rougit jusqu'au front, baissa la tête et répondit à mi-voix :

» — Je fais une chemise d'homme.

» Cette question avait été adressée par George à sa fille sans qu'il attachât à la réponse qu'il allait recevoir la moindre importance; mais l'embarras visible de Marie excita sa curiosité.

» — Alors, vous travaillez pour moi ou pour Frédéric?

» — Oh! cette chemise est trop grande pour Frédéric, répondit Marie en essayant de sourire.

» — Eh bien! en ce cas elle est pour moi. Pourquoi ne pas le dire tout de suite, ma fille? Il n'y a pas de mystère à mettre à cela.

» — C'est un secret, répondit Marie, dont les yeux se remplirent de larmes.

» — Un secret!... comment, vous pleurez?

» Il la presse de questions; l'enfant avoue enfin : elle travaille, et sa mère et sa sœur travaillent aussi, pour un mince salaire qui doit fournir aux dépenses de ménage, aux mois d'école de Frédéric et de son frère, et puis, à une acquisition, une autre...

» — Et quelle est-elle, demande George avec inquiétude.

» — Vous saurez donc, mon père, reprit Marie en baissant un peu la voix, vous saurez que maman veut avoir pour vous quelque chose... qui vous fera bien plaisir... un petit cheval!

» — Un cheval!

» — Oui, mon père, un cheval pour vous, afin que vous puissiez faire, sans vous fatiguer autant, vos courses aux environs. Malade comme vous êtes...

» — Mais, je ne suis pas malade, ma fille!

» — Si, si, mon père, nous le savons bien; et c'est pour cela que nous prenons garde de vous tourmenter, de vous importuner; c'est pour cela qu'il vous faut un régime meilleur qu'à nous, qui nous portons bien, à l'exception de maman, pourtant, qui est, je crois, plus malade que vous! Ainsi donc, poursuivit Marie sans se douter du mal que ses paroles faisaient à son père; depuis longtemps déjà, maman nous avait parlé de ce cheval qu'elle voulait vous donner, et tous les jours nous comptions l'argent mis dans une bourse pour cela, en y ajoutant quelque chose chaque fois que maman recevait ce qui lui était dû pour l'ouvrage fait... Mais voilà qu'à Noël est arrivé un matin le marchand de vin avec une note si longue... si longue!... cela n'en finissait pas; et il y avait même des choses que maman ne connaissait pas du tout... Il n'y eut pas moyen d'obtenir qu'il attendît... Bien heureusement, il y avait assez d'argent dans la bourse pour l'empêcher de faire ce qu'il disait, de faire vendre nos meubles... Si vous saviez comme maman a pleuré ce jour-là!... et nous donc! il s'en fallait de si peu pour vous acheter un cheval!

Ces paroles innocentes ont porté dans l'âme de George la lumière et le repentir.

« —Ah! je suis un misérable! se disait-il. J'ai vécu depuis des années de la substance de ma femme et de mes enfants. J'ai dévoré le produit de leurs travaux, de leurs sueurs, de leurs privations, de leurs larmes! Je les ai réduits à la misère! j'ai réduit ma femme à chercher du travail; à faire de ses filles des ouvrières! était-ce là ce que j'avais promis à cette malheureuse jeune fille, à mon Ellinor, lorsqu'elle consentit à devenir ma femme? Etait-ce là le sort que je réservais à mes enfants!... »

Il a vu clair dans sa conscience, et, dès ce moment, une vie nouvelle va commencer. Mais ce n'est pas sans efforts et sans souffrances que l'homme renonce a une passion longtemps triomphante; ce n'est pas sans efforts non plus qu'il reconquiert dans l'opinion une estime volontairement perdue. Enfin, Ellinor reçoit la récompense de ses sacrifices; elle voit George corrigé et ses enfants heureux.

On peut reprocher peut-être au caractère d'Ellinor de n'avoir pas été tracé avec assez de fermeté. En la voyant, au début du livre, aimante et faible, on ne peut pas s'attendre à la trouver plus tard stoïque en son dévouement, inébranlable dans la voie de l'abnégation; peut-être eût-il été bon d'indiquer les combats et les épreuves qu'elle a dû soutenir pour arriver, femme mondaine et un peu frivole, à ce degré de perfection austère. Nous soumettons cette critique à mademoiselle Ulliac, tout en rendant un juste hommage à son talent si pur, qui n'a jamais eu qu'un but : instruire et améliorer.

M. B.

LA CHRÉTIENNE DE NOS JOURS

LETTRES SPIRITUELLES

Par l'abbé BAUTAIN

SECONDE PARTIE

L'AGE MUR ET LA VIEILLESSE (1).

Nous avons rendu compte, en 1859, de la première partie de cet ouvrage, consacrée aux jeunes filles et aux jeunes femmes. Le second volume, impatiemment attendu, vient de paraître, mais le complément précieux de l'œuvre de M. Bautain ne s'adresse pas

(1) Librairie Hachette. Prix : 3 fr. 50. Par la poste, 3 fr. 90 c.

au public auquel notre journal est destiné. Les questions traitées dans ces pages sérieuses ne seraient pas offertes, sans quelque danger, à la curiosité de la jeunesse, car le remède puissant qui guérit un malade pourrait être funeste à une personne bien portante, et, tout en regrettant de ne pouvoir examiner dans son entier ce livre que *l'âge mûr et la vieillesse* recevront avec tant de reconnaissance, nous pourrons cependant y glaner quelques conseils. Et peut-être les mères de celles qui nous lisent auront-elles le désir de connaître l'ouvrage sérieux et charmant où les souffrances, les difficultés que peuvent rencontrer une mère de famille, une veuve, une femme âgée, sont scrutées avec tant de soin et consolées avec un sentiment si délicat. Il ne s'adresse pas à tous les âges, mais à toutes les femmes; dans les peines et les doutes, il sera leur guide :

Il l'est, le fut ou le doit être.

Qu'on nous pardonne une citation peu d'accord avec la gravité de l'auteur et du livre.

Quinze lettres composent ce volume: les premières traitent des chagrins dans le mariage, des obstacles que rencontre une veuve dans l'éducation de son fils, de l'autorité dans la famille, des sentiments d'une mère qui vient de marier sa fille; les dernières, de plus en plus graves et touchantes, sont écrites à des femmes âgées, sur la crainte de la mort, sur la vieillesse mondaine et la vieillesse chrétienne. Madame Swetchine, que nos lectrices connaissent, a fourni à M. l'abbé Bautain, le noble modèle de la femme âgée, et chrétienne dans toutes ses pensées et dans toutes ses œuvres. Une autre lettre s'adresse à une demoiselle de trente ans qui, n'ayant pu se marier, demande à quel emploi vouer son existence sans but : cette position se rencontre souvent dans la vie, et plus d'une âme souffrante, incertaine, trouvera paix et lumière dans les paroles de M. Bautain.

» .... Vous avez, dit-il, trop d'intelligence et d'activité pour consentir à végéter dans le monde, inutile aux autres et à vous-même, et si vous ne pouvez devenir épouse et mère, ce qui est la destination naturelle de la femme, vous voudriez au moins, par l'emploi des qualités de votre esprit et de votre cœur, exercer une influence d'un autre genre qui, en occupant votre vie d'une manière honorable, vous procurât la jouissance de faire quelque bien. C'est une autre espèce d'existence où l'âme a plus de part que le corps, et il y a là une position plus élevée, dont tous ne sont pas capables, parce qu'elle exige tout le travail de l'intelligence et le dévouement de la volonté. C'est la partie intelligente et angélique de la nature humaine qui, à l'exemple des purs esprits et des anges, est consacrée à contempler la vérité et à la servir. C'est l'âme de l'homme tournée vers l'idéal, y aspirant et s'en rapprochant d'autant plus que, dans la sphère de la science, de l'art ou de la charité, elle s'éloigne davantage des choses du corps, des plaisirs des sens, des futilités du monde, et cherche son repos et sa gloire dans la pure jouissance de l'esprit. »

Après avoir examiné la vocation religieuse, et reconnu que la personne à qui il écrit n'est pas appelée à cette vie de sublime renoncement, M. l'abbé Bautain lui conseille de s'éloigner peu à peu du monde, qui ne la recherche plus, et de se rapprocher de Dieu par un culte assidu et par les œuvres charitables :

« Si une fois vous étiez bien résolue à n'avoir plus de prétentions selon le monde, à y vivre avec simplicité, quoique toujours honorablement, tout ce que vous ôteriez à la vanité passerait au service de la charité; vous pourriez, sans bruit, sans éclat, selon la parole du divin Maître, employer en bonnes œuvres la plus grande partie de ce que vous avez, et suivre l'appel du Seigneur, autant que votre position vous le permettrait, dans la voie de la perfection.

» Enfin, auriez-vous peu de chose à donner aux pauvres, il y a une aumône qui leur est plus profitable que tout l'argent du monde, et elle est en même temps plus agréable à Dieu : c'est le don de soi-même, quand on consacre son temps, ses forces, ses facultés, et jusqu'à sa vie à les assister et à les soulager. C'est le grand dévouement et la charité par excellence, comme Jésus-Christ l'a enseigné et pratiqué. Celui qui a sauvé le monde par l'effusion de son sang et par sa croix ne lui apporta du ciel ni richesse, ni puissance, ni gloire terrestre, et ses apôtres, qui laissèrent tout pour le suivre, n'abandonnèrent que la barque et les filets de pêcheur.... Nous n'avons pas besoin d'aller bien loin pour exercer la charité : à chaque instant nous en avons l'occasion avec nos parents, nos amis, nos domestiques, tous ceux qui nous approchent. Commencez par vos parents, qui ont tout fait pour vous, et qui doivent être les premiers objets de votre sollicitude. Si vous ne vous mariez point, reversez sur eux l'abondance de votre cœur, et que votre piété filiale, inspirée déjà par la nature et par la reconnaissance, soit augmentée et comme transfigurée par une tendresse vraiment chrétienne, qui sera la consolation, la couronne de leur vieillesse et le soutien de leur mort. Plus tard, s'il y a lieu, je vous indiquerai des œuvres spéciales, auxquelles vous pourrez vous adonner, et qui, absorbant d'une manière utile aux autres et à vous-même le surplus de votre activité, agrandiront la sphère de votre vie, et l'élèveront, en vous rapprochant de Dieu, au-dessus du cercle étroit de la famille et de l'existence personnelle.

» Cependant, mademoiselle, comme vous vivrez encore dans le monde, au moins en partie, tout en vous occupant des œuvres de piété et de charité que je vous recommande, puisque vous avez en outre de l'intelligence, de l'instruction, et le goût du beau dans la nature et dans les arts, je ne voudrais pas que ces dons restassent stériles en vous, et je ne vois pas pourquoi le temps qui vous restera libre après l'accomplissement de vos devoirs de famille et des bonnes œuvres, ne serait pas employé à les perfectionner et à les rendre profitables. Si une fille ne trouve point à se marier, on ne peut lui reprocher de ne pas employer sa vie à élever une famille, et, cependant, pour n'avoir point d'enfants et ainsi ne pouvoir consacrer tout son cœur, toute son âme à leur éducation, doit-elle rester inerte, sans activité, sans produire quelque chose d'utile? N'a-t-elle pas un cœur qui sent comme les autres, et peut-être davantage, parce que son amour n'a point d'objet exclusif? Est-ce qu'une femme dont l'âme n'est point absorbée par les affections humaines, ne peut pas goûter et concevoir aussi bien et peut-être mieux qu'une autre l'idéal du beau, du vrai et du bien; et si elle le

sent avec ardeur et se le représente vivement, qui l'empêche de le reproduire à son tour tel qu'il se reflète dans son esprit, soit par l'expression colorée de la parole, soit par les formes gracieuses des arts?»

La lettre s'étend à ce sujet et trace à la vieille fille, vigne sans appui, le plan d'une existence à la fois pieuse et digne, où la conscience trouvera son repos, et la fierté une satisfaction permise. Les écrits de M. l'abbé Bautain sont marqués d'un double cachet: humble et entière soumission à la foi, libéralité de vues en ce qui n'est pas la foi; et celles qui lisent la *Chrétienne de nos jours* ont l'avantage bien grand d'être dirigées par un prêtre de nos jours, qui cède au temps où nous vivons ce qu'on peut lui céder, en restant toutefois inébranlable alors qu'il s'agit de ces dogmes et de cette morale sur lesquels le temps n'a pas d'empire.

Une autre lettre touche à un défaut commun à beaucoup de femmes: l'exagération dans les sentiments et le langage.

« Notre-Seigneur a dit à ses disciples: Ne jurez point, ni par Celui qui est dans le ciel, ni par la terre, qui est l'escabeau de ses pieds, ni par quoi que ce soit. Mais dites: Cela est ou n'est pas, car le reste vient du mal. Il a donc recommandé à tous les chrétiens d'énoncer la vérité purement et simplement, telle qu'ils la voient ou la sentent, et ainsi leur parole, pour être vraie, doit être exactement conforme à leur pensée ou à leur sentiment. Si elle les dépasse ou reste au-dessous, elle n'est point fidèle, parce qu'elle n'est point exacte, et ainsi il y a en elle une erreur: mensonge si l'on parle à dessein autrement qu'on ne pense, afin de tromper les autres; ou encore lorsque, sans vouloir précisément les tromper, on s'efforce d'exciter leur intérêt ou leur admiration par des récits frappants ou surprenants. C'est le cas de l'exagération du langage, dont la plupart du temps on n'est pas dupe soi-même, tout en cherchant à étonner les autres. Il vaudrait mieux l'erreur, car il y aurait au moins de la sincérité..... Voilà cependant, madame, ce qui arrive constamment dans le monde, même à des personnes chrétiennes, qui se croient des disciples fidèles de J. C., et le sont, en effet, sous d'autres rapports. Elles parlent habituellement en dehors du vrai, l'augmentant ou le diminuant, suivant le besoin du moment et pour l'effet de la conversation, par une espèce de rhétorique reçue dans la société, où l'exagération est devenue une chose convenue, une coutume et presque une nécessité de circonstance. Elle fait partie des *mœurs* oratoires de ce qu'on appelle la société.....

» Pour vous guérir, il s'agit seulement de garder votre langue et de surveiller vos paroles, pour les maintenir toujours au niveau de votre pensée et de vos sentiments, et de rester fidèle à la vérité dans votre langage comme dans votre cœur. Il s'agit surtout de refaire votre dictionnaire usuel, afin de rendre à chaque mot son sens propre en le débarrassant de ce que l'habitude y a ajouté, et je crains que, sous ce rapport, vous n'ayez autant de peine que l'Académie en a, à achever votre œuvre.

» Par exemple, *n'adorez* plus tout ce que vous aimez. Ne dites plus qu'un tableau, un meuble, un bijou, une toilette, une romance sont *adorables*, car on n'adore que Dieu, et ces exagérations, qui heureusement ne partent pas du cœur et pas même de l'esprit, ont au fond quelque chose de blasphématoire et de païen. Si vous étiez tout à fait du monde, il serait moins grave pour vous d'en parler le langage. Mais vous êtes chrétienne; vous voulez l'être et le paraître, puisque vous suivez toutes les observations de l'église. Abjurez donc une manière, innocente peut-être pour ceux dont la conscience n'est point éveillée, mais qui ne l'est plus pour la vôtre, mieux instruite et mieux formée. Ne profanez pas non plus le nom de *divin* en l'attribuant à tout ce qui vous plaît, une musique, une statue, un paysage, ou tout autre objet qui affecte agréablement vos sens ou votre imagination. Le divin en toutes choses est ce qu'il y a de plus pur, de plus sublime, de plus idéal, de plus près de Dieu: en un mot ce qui exprime le mieux les idées éternelles, principes et modèles de la beauté et de la perfection. Gardez cette magnifique expression pour ce qui en est digne.

» Tâchez aussi, si vous le pouvez, d'être moins souvent *enchantée, ravie, transportée, émerveillée*; par contre, de n'être pas aussi facilement *affligée, désolée, désespérée*, quand vraiment vous n'êtes rien de tout cela au fond, mais que vous éprouvez seulement quelque plaisir ou une légère peine, si encore vous les éprouvez... Laissez les exagérations, pour le moins ridicules, à ceux qui ne connaissent point la vérité, ou qui ne s'en inquiètent guère.

» Enfin, tâchez de ne point faire de chaque petit événement de votre entourage, de vous et des autres, le thème d'une narration obligée, d'une amplification oratoire où vous combinez les ressources de votre rhétorique avec tous ces superlatifs que la langue fournit, et ne répétez point cette prose poétique, ce récit épique, tragique, dithyrambique, romantique ou comique, suivant la nature du sujet, à tout survenant; en sorte que chaque fois l'œuvre s'augmente, s'embellit, s'enrichit, et, finalement, après plusieurs jours et de nombreuses éditions, il n'y reste presque plus rien que ce que votre imagination a ajouté à la réalité, au point que les témoins du fait auraient peine à reconnaître ce qu'ils ont vu.

» Toutefois, madame, vous travailleriez vainement à rendre votre parole plus sincère et plus vraie, si vous ne cherchiez en même temps à penser et surtout à sentir plus simplement... Votre entendement est comme une chambre obscure où les objets du dehors et du dedans s'augmentent ou se rapetissent à volonté, et malheureusement ce n'est pas la raison qui gouverne l'appareil, mais celle que Mallebranche appelle la folle de la maison. De là toute sorte de jugements exagérés, d'opinions hasardées, plus ou moins éloignées de la vérité, et qui se renforcent encore par toutes les nuances d'un langage excessif et figuré. Vous gâtez par là ce qu'il y a de sagacité, de mouvement et de grâce dans votre esprit, et, en forçant toutes choses pour ramener les autres à votre opinion ou emporter leur assentiment, vous les mettez, au contraire, en garde contre ce que vous affirmez..... »

Il poursuit ainsi, portant le scalpel parmi les plus intimes fibres, et montrant de quel désordre d'imagination, de quel excès de sensibilité, de quels dérèglements d'amour-propre l'exagération est le fruit ordinaire. Lisez, jeunes filles, lisez ce chapitre dans le livre de vos mères; vous y verrez la juste, sage et spirituelle critique d'un des travers de notre temps,

et vous vous convaincrez que M. l'abbé Bautain connaît le monde; puis, interrogeant votre conscience, vous verrez qu'il connaît aussi et parfaitement le pauvre cœur humain.

Mme Bourdon.

RÉCITS DU FOYER

Par M. H. Violeau (1).

Ce qui nous plaît dans les nouvelles et les romans de notre ami, M. Violeau, c'est qu'il semble ne raconter jamais que ce qu'il a vu, ne décrire d'autres sentiments que ceux qu'il a ressentis, ne peindre d'autres types que ceux qu'il a étudiés de près, ne décrire d'autres paysages que ceux qui, dès l'enfance, ont réjoui ses yeux. Poète plein d'imagination et de fraîcheur, il est, dans ses récits en prose, le photographe de la réalité. Ce nouveau volume en est la preuve. *Le Premier succès* est un joli tableau aux tons vrais et fins, où le caractère de deux jeunes filles se trouve esquissé avec délicatesse; *la Veuve de Curburien*, récit *dédié aux mères* qui n'ont plus *d'enfant, du moins de ce côté de la vie*, met en relief d'une manière heureuse la grande pensée de la reine Blanche : *Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que souillé par un péché mortel*; ces pages trop courtes laissent un désir, c'est que M. Violeau, puisant dans la dramatique histoire de la Bretagne, produise une œuvre plus longue et digne de sa piété filiale envers cette vieille terre bretonne si chère à ses enfants. Le dernier récit du volume, *Pélagie Noisel*, produit une impression semblable : on regrette que cette vie d'une pauvre fille, vie pleine, dévouée, féconde en leçons, soit racontée d'une manière si sobre et si brève. Il y avait là matière à un volume, et la charmante nouvelle de madame d'Arbouville, *Résignation*, n'eût dépassé ni en succès, ni en pureté cette belle histoire de *Pélagie*, avec qui elle a tant de traits de ressemblance. Bref, la lecture de ce joli volume si chrétien, si sérieux et si simple, nous fait regretter que l'auteur n'ait pas encore produit un de ces grands travaux où ses qualités de cœur et de style seraient mieux à l'aise, et auraient un retentissement plus durable.

M. B.

(1) Deux volumes in-12, prix 2 francs. Par la poste, 2 fr. 45 c. Chez A. Bray, 66, rue des Saints-Pères.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME (1)

LES COURONNES.

(Continuation.)

Oui, cette époque est pour moi bien féconde en souvenirs; même aujourd'hui, quelques-uns de ces souvenirs excitent dans mon âme de douces émotions, et quand ma pensée s'y arrête, j'éprouve la même gratitude vive et profonde pour les belles âmes chez qui l'écrivain moraliste a trouvé tant de sympathies.

Deux femmes, modèles de leur sexe, deux mères complètement mères, m'avaient déjà accordé la preuve d'une haute estime en me choisissant entre toutes comme institutrice : elles m'appelaient à partager avec elles le soin d'élever des filles chéries. Mais j'avais des devoirs sacrés à remplir envers mes parents. Une autre femme incomparable, une autre mère, aussi complètement mère, jugea l'auteur de *la Pierre de Touche* digne de concourir à l'éducation d'une enfant appelée à de hautes destinées. En cette dernière circonstance, ce ne fut pas l'orgueil qui gonfla mon cœur, ce fut l'admiration pour une souveraine qui, sur le trône, appelait à elle l'écrivain moraliste qu'avec la droiture d'une belle âme elle avait jugée d'après ses écrits. Oui, de tels souvenirs sont bien précieux et bien chers; on les garde religieusement toute la vie au fond du cœur, et ils consolent, dans la vieillesse, des injustices du sort.

C'est à *la Pierre de Touche* que je dus encore le bonheur de faire la connaissance de l'historien éloquent et consciencieux de *Jeanne d'Albret* et de *Blanche de Castille*, mademoiselle Vauvilliers. C'était une personne d'un noble caractère; dévouée à ceux qu'elle aimait, courageuse et patiente dans sa pauvreté, elle avait donné, toute sa vie, l'exemple d'un entier désintéressement. Que de fois je suis allée retremper mon âme auprès d'elle! que de fois j'ai eu lieu d'admirer l'énergie morale qui soutenait ce corps si frêle! Elle m'applaudissait avec chaleur d'avoir compris que l'écrivain exerce une espèce de sacerdoce; que manier la parole écrite c'est remplir une mission et non pas faire un métier. Bien des fois elle m'a dit en souriant :

« Vous ne vous doutez pas vous-même de tout ce que vous avez mis dans *la Pierre de Touche*. »

Alors je répondais en souriant aussi :

« Je n'y ai mis que mes pensées et mes convictions. »

Le volume couronné par la Société du Patronage pour les jeunes libérés, *Étienne et Valentin*, me valut aussi la connaissance de deux femmes supérieures. Depuis quelques mois seulement cet ouvrage était

publié, lorsque la directrice de l'Institut royal des demoiselles nobles, à Munich, m'écrivit pour me complimenter au sujet de ce livre, en témoignant le désir d'entretenir avec l'auteur une correspondance suivie. Madame de Dittrich, née en France, avait conservé l'amour de son pays et m'avait suivie, disait-elle, depuis mon début dans la carrière littéraire. C'était une femme de cœur et d'esprit avec laquelle, suivant son désir, j'ai été en relations assez fréquentes pendant plusieurs années.

Peu de jours après, m'arrivait une autre lettre, de Paris, cette fois : *Étienne et Valentin* m'avait encore valu la conquête d'une femme âgée, plus enthousiaste que madame de Dittrich. C'était madame Aublay, tante de M. Vivien, qui fut plus tard garde des sceaux, et qui, pendant toute sa vie, m'honora d'une affectueuse estime. Madame Aublay me disait qu'elle était infirme et quelle me suppliait, ne fût-ce que par charité, de lui faire une petite visite. Cette fois encore se lia une amitié qui m'a donné bien de doux moments. Oui, trouver de l'écho pour ses pensées et ses sentiments dans de belles et bonnes âmes, acquérir la certitude qu'on est utile à ceux qui pensent, que par ses écrits on encourage ceux qui souffrent, est la récompense la plus douce que puisse donner la culture des lettres, et cette récompense, j'en remercie Dieu, m'a été accordée bien des fois.

M. Bérenger avait insisté pour que je demandasse la permission de visiter une prison de femmes; mes deux protectrices voulant bien croire comme lui que je pourrais faire un livre utile aux prisonniers adultes, j'avais adressé une demande, à ce sujet, à M. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur. Grande fut ma surprise en recevant, au lieu d'une simple permission, une lettre ministérielle qui me donnait mission de visiter la maison centrale de Clermont (Oise). Je dois l'avouer, cette faveur, que je n'aurais jamais eu la pensée de solliciter, me causa un embarras extrême : je devais m'informer des besoins moraux et matériels des femmes détenues dans la maison de Clermont, par conséquent faire un rapport d'après les documents que j'aurais recueillis. Je courus chez madame de Montalivet pour lui exprimer ma reconnaissance de la distinction avec laquelle me traitait M. le ministre, et en même temps pour lui dire combien je me sentais incapable de remplir une mission de ce genre. Madame de Montalivet sourit en m'écoutant, et me dit avec cette grâce qui accompagnait ses moindres paroles, que, comme le ministre, elle me jugeait très-capable, au contraire, d'accomplir la tâche qui m'était imposée. Tout ce qu'elle ajouta de flatteur pour m'encourager, produisit peu d'effet sur moi, et je la quittai fort inquiète de la manière dont je m'y prendrais dans une circonstance à mes yeux fort grave. Je me rendis de suite chez M. Bérenger, sans beaucoup d'espoir de le rencontrer; mais le hasard me servit ce jour-là : M. Bérenger venait de rentrer. Je lui demandai quelques renseignements, des conseils sur ce que j'aurais à faire. Avec beaucoup de complaisance il m'indiqua les points principaux dont j'aurais à m'occuper, et m'assura qu'en lisant une telle lettre toute l'administration de la maison s'empresserait de répondre à mes questions ; car cette lettre me donnait les mêmes pouvoirs qu'à un inspecteur général.

Très-préoccupée et nullement rassurée, je revins au logis; ma mère vénérée sentait le prix de la marque de bienveillance qui m'était donnée, mais à la pensée d'une séparation de quelques jours, l'inquiétude l'emportait sur l'orgueil maternel; et puis, savoir sa fille au milieu de prisonnières, c'est-à-dire de femmes capables de tout, ajoutait à ses anxiétés. D'abord, elle se montra tout à fait opposée à ce voyage; mais elle avait trop de raison, et elle sentait trop bien le prix de cette faveur non sollicitée pour ne pas se résigner.

Je commençai, sans tarder, mes préparatifs de départ : deux fois encore j'allai voir M. Bérenger et je pris soigneusement note de ses instructions. Ce n'était pas sans trouble que j'allais laisser ma pauvre infirme livrée aux seuls soins de la jeune fille qui nous servait. Cependant je pouvais compter sur madame N..., qui était très-fière d'avoir chez elle une personne honorée de relations si brillantes. Elle promit de m'écrire tous les jours sous la dictée de ma mère, et de me dire ponctuellement si Louise remplissait bien ses devoirs.

La voiture est à la porte; ma mère m'a suivie, malgré tout ce que j'ai pu lui dire, car il fait froid (nous sommes à la fin de décembre), et elle reste sur le seuil me faisant des signes d'adieu aussi longtemps qu'il lui est possible de voir la voiture. A peine celle-ci eut tourné le coin de la rue que je fondis en larmes, regrettant amèrement d'avoir cédé aux instances de M. Bérenger, et plus que jamais tourmentée à l'idée de cette mission que je ne savais comment remplir.

Heureusement pour moi, Elisabeth avait exigé que j'allasse dîner avec elle le soir de mon départ : elle demeurait à la Grande-Poste, où son mari occupait un emploi supérieur. Déjà M. Per... m'avait recommandée à la directrice des postes de Clermont, en la chargeant de retenir une chambre dans le meilleur hôtel, d'y faire faire bon feu, et en la priant de se trouver là lors de mon arrivée à onze heures du soir. La voiture partant de la rue du Bouloi, je n'avais que cette rue à traverser pour monter en diligence. Élisabeth releva mon courage : avec cet instinct de femme, si remarquable quand il est uni à l'intelligence, elle me donna des instructions beaucoup plus détaillées, beaucoup plus positives que celles que j'avois déjà reçues.

Il y avait vingt-cinq ans que je n'étais montée dans une diligence, et, pour la première fois, je voyageais toute seule. J'étais d'âge assurément à marcher sans lisières, comme le disait mon bien bon ami M. Duval; mais le sentiment de mon isolement et de celui où se trouvait ma mère m'attristait profondément; je me reprochais de lui avoir imposé cette épreuve. Comment supporterait-elle une absence de plusieurs jours, elle qui n'avait jamais été séparée de sa fille pendant vingt-quatre heures?

La route se fit sans accident. Pendant que je me livrais à mes pensées, les autres voyageurs dormaient et ils ne se réveillèrent qu'au moment où la diligence s'arrêta à la porte de l'hôtel. L'hôte demanda s'il n'y avait pas dans la voiture une dame recommandée à la directrice des postes. « C'est moi », dis-je en m'avançant, et aussitôt s'avança aussi madame C... Elle tenait, roulé entre ses mains, un châle que j'avais oublié chez Élisabeth; le courrier, qui avait précédé la diligence, venait de le lui remettre pour moi, et

je trouvai que rien n'était plus commode que d'avoir des intelligences à la Grande-Poste. Madame C... me conduisit elle-même à la chambre qu'elle avait fait préparer et où brillait un bon feu; puis elle me dit que si je n'étais pas trop fatiguée j'avais le temps d'écrire quelques lignes que ma mère recevrait le lendemain matin à neuf heures, et qui lui apprendraient mon heureuse arrivée. Dans la prévision que je le voudrais, elle avait apporté une plume et du papier, et elle s'assit pour attendre ma lettre. Cette bonne hospitalité me toucha vivement; je la remerciai d'avoir deviné la joie que causerait à ma mère une lettre arrivant le lendemain même de mon départ.

« Faites vite, dit madame C..., car l'heure du courrier approche; demain, je viendrai vous chercher pour l'heure du déjeuner, et, bon gré malgré, vous ne resterez pas à l'hôtel. Adieu, adieu, mademoiselle, à demain! le courrier de Paris passe à minuit, je n'ai pas fini de préparer mes dépêches! »

Je lui tendis affectueusement la main, et elle me quitta en répétant :

« A demain! »

Je restai longtemps au coin du feu, livrée à mille pensées vagues; celle de ma mère dominait toutes les autres. Je me figurais son émotion lorsque, le lendemain, elle recevrait une lettre de sa fille. Nos amis viendraient la voir pendant mon absence, j'en étais certaine... puis je revenais à la mission qui m'avait été confiée. J'avais beau me creuser la tête, je ne voyais pas du tout comment m'y prendre pour jouer le rôle d'une inspectrice des prisons... Enfin je me couchai, espérant dans l'inspiration qui vient d'en haut, mais je ne pus dormir. Le lit était humide; le bruit succédait au bruit dans l'hôtel; des voitures arrivaient, d'autres partaient; enfin, vers le matin, je m'assoupis. J'étais sur pied au petit point du jour, et de mon balcon, car ma fenêtre avait un balcon, j'assistai au réveil de la ville de Clermont-sur-Oise. Devant moi une rue fort large et fort longue montait, par une pente rapide, vers un grand bâtiment que les brouillards du matin m'empêchaient de bien distinguer. C'était l'ancien château de Clermont, que l'on a transformé en prison (1). Je retrouvai dans les maisons qui bordent la rue principale de Clermont, les hauts pignons dont nos bons aïeux étaient si fiers et ces toits anguleux et pointus qui semblent menacer le ciel. Les femmes portant de lourds paniers, ou accompagnées de petites charrettes chargées de légumes, se rendaient sans doute au marché. Habituée, comme je l'étais, au mouvement de Paris et aux énormes approvisionnements qui encombrent, le matin, certains quartiers de la grande ville, je trouvais petit et mesquin le spectacle matinal qui m'était donné.

A neuf heures, madame C... arriva; elle voulait tout de suite faire porter chez elle mon sac de nuit; mais je la priai de permettre que j'eusse vu par mes yeux si je ne la gênerais pas.

Je fus reçue à bras ouverts par la famille, qui se composait de la mère de madame C..., de sa sœur et de deux enfants. C'était avec sa modeste place que madame C... faisait vivre ces quatre personnes. Restée veuve fort jeune, elle savait combien de difficultés une femme rencontre dans ce monde lorsque, sans fortune, elle doit être l'appui de tous les siens.

Ces dames étaient très-désireuses de savoir ce que je venais faire à Clermont; je le devinai à quelques questions détournées; et, sans aucune hésitation, je répondis que je venais visiter la maison centrale.

« Mais personne n'y peut entrer!

— J'ai une autorisation du ministre de l'intérieur. »

Ces dames s'entre-regardèrent d'un air étonné.

A mon tour, je fis quelques questions, auxquelles on répondit avec une certaine réserve. Peu à peu, cependant, on se laissa aller à dire de ces mots qui mettent sur la voie de bien des choses. Ainsi, par exemple, qu'on n'aimait pas les curieux à la maison centrale, et qu'on avait sans doute des raisons pour cela.

Après quelques instants d'hésitation, je me décidai à dire que ce n'était pas en curieuse que je venais; mais que j'étais chargée, par Son Excellence M. le ministre de l'intérieur d'une mission qui consistait à m'enquérir des besoins matériels et moraux des détenues. Cette fois les yeux s'ouvrirent plus grands encore; j'ajoutai qu'on me rendrait un vrai service en me donnant d'avance quelques renseignements sur la manière dont la maison était administrée, et, afin de bien prouver que j'avais le droit de faire une enquête, je fis lire à madame C... la lettre ministérielle. Alors les langues se délièrent, et j'appris des choses telles que je n'osais y croire. Comme je témoignais le regret de me présenter seule, madame C... me dit qu'elle m'offrirait de m'accompagner si elle n'était pas au plus mal avec la femme du directeur; le malheur voulut qu'elle fût très-mal aussi avec la veuve d'un libraire à laquelle mon éditeur m'avait chaudement recommandée. Elle tenta même de me dissuader d'aller voir madame S..., et elle voulut absolument, au moment où je m'apprêtais à me rendre à la maison centrale, me faire visiter le petit pavillon séparé où elle comptait m'installer. Je vis qu'en effet je ne gênerais personne et que je serais libre de mes mouvements.

« Mais, c'est dans mon salon, ajouta-t-elle, que seront conduites les personnes qui viendront vous voir.

— Je ne compte sur aucune visite, répondis-je.

— Il vous en viendra, reprit madame C... »

La librairie de madame S... était située dans la Grande-Rue au sommet de laquelle se trouve la prison. Je songeai à entrer d'abord chez madame S..., mais après réflexion je me dis qu'il vaudrait mieux la voir à mon retour de la maison centrale; et, courageusement, j'allai sonner à la grande porte du château.

Introduite dans un salon élégamment orné, je vis bientôt paraître M. le directeur, puis madame la directrice : tous deux me regardaient curieusement et attendaient que je leur dise le motif de ma visite. Je

(1) La fondation du château de Clermont-sur-Oise remonte au règne de Charles le Chauve. Saint Louis en fit l'apanage de son sixième fils, Robert, qui fut la tige de la maison de Bourbon. Ce château, auquel sa position donnait une très-haute importance militaire, fut plusieurs fois assiégé, pris et repris pendant les grandes guerres du quatorzième et du quinzième siècle. Henri IV eut aussi à en expulser les ligueurs. En dernier lieu, il appartenait aux princes de Condé, de qui dataient presque tous les bâtiments que l'on a, de nos jours, appropriés à leur nouvelle destination.

présentai à M. le directeur la lettre de Son Excellence; je vis, pendant qu'il lisait, sa figure placide exprimer une certaine contrariété.

« Ma chère amie, dit-il à sa femme en lui passant la lettre, madame est autorisée à voir la maison centrale de Clermont-sur-Oise. »

Madame la directrice ne put réprimer un petit mouvement de mécontentement; mais prenant tout aussitôt un air gracieux, elle me dit que toute l'administration était à mes ordres, et que M. le directeur se ferait un honneur et un plaisir de m'accompagner partout. Déjà elle se levait; mais afin de la rassurer, je lui dis que je venais dans les intentions les plus bienveillantes; que j'avais demandé simplement une permission à Son Excellence pour voir une prison, parce qu'étant écrivain moraliste, j'avais l'intention de faire un livre utile aux détenues.

« En effet, nous avons l'honneur de connaître votre nom, s'écria la directrice avec empressement. Permettez que je fasse demander M. l'aumônier, qui a fondé ici une école, et qui sera charmé de voir ses efforts secondés par un auteur en renom. »

Aussitôt elle sonna et, quelques instants après, parut M. l'aumônier.

Ce n'était pas un vieillard; grand, pâle et maigre, il portait sur tous ses traits l'empreinte des souffrances de l'âme : ses yeux exprimaient l'intelligence, et son sourire la bonté. En lisant la lettre du ministre, son front s'épanouit. Lorsque je lui eus répété que j'avais voulu voir une prison afin d'écrire pour les détenues, tout son visage s'illumina d'une véritable joie.

On proposa de me conduire sur-le-champ dans l'intérieur de la maison; c'était, me dit-on, l'heure du repas, et je verrais les détenues à table. M. l'aumônier s'excusa en disant qu'il ne pouvait nous accompagner en ce moment, et en me priant de lui faire l'honneur, avant de quitter la maison, d'entrer un moment à l'aumônerie.

M. le directeur et une autre personne à l'air important, que je n'avais pas remarquée jusqu'alors, se levèrent et nous descendîmes tous les trois dans la cour extérieure, sur laquelle s'ouvrait le guichet de la prison. Le cœur me battait un peu, non de crainte positivement, mais d'une certaine émotion mêlée de dégoût et de pitié.

A l'extrémité d'un long passage, nous nous trouvâmes dans une cour intérieure entourée de bâtiments réguliers et bien tenus : à droite, à travers les carreaux de vitre; j'aperçus les détenues à table. Nous entrâmes. Le plus profond silence régnait dans le réfectoire. Chaque table n'était, en réalité, qu'une espèce de banc formé d'une planche étroite et plus élevée que le banc sur lequel les détenues étaient assises. Il y avait ainsi plusieurs rangées de bancs et de tables, placés de telle manière que les détenues assises sur le second banc et à la seconde table, tournaient le dos aux détenues assises sur le premier banc et à la première table, et ainsi pour toutes les autres. Il devenait donc impossible de se parler du regard et de se faire des signes. Des gardiens, le sabre au côté, se tenaient debout sur l'extrémité de quelques-uns des bancs occupés par les détenues, et de là, dominant toute la salle, ils pouvaient s'assurer d'un coup d'œil que les voisines d'un même banc ne causaient pas entre elles, ne se poussaient pas du coude et n'avaient aucune communication les unes avec les autres. Au moindre mouvement que faisaient ces gardiens, le fourreau du sabre frappait, souvent en plein visage, les détenues près desquelles ils étaient debout, et celles-ci n'osaient ni se plaindre ni témoigner leur mécontentement.

Le bruit que nous fîmes en entrant excita la curiosité des détenues; plusieurs têtes se tournèrent de notre côté, puis se détournèrent. Le directeur m'avait fait avancer jusqu'au milieu du réfectoire, et je surpris plus d'un regard malveillant; je me sentais fort embarrassée au milieu de ces quatre cents femmes, dont quelques-unes fixaient les yeux sur moi avec effronterie, tandis que d'autres baissaient la tête d'un air de confusion. Toutes étaient uniformément vêtues d'une grosse étoffe grise; toutes portaient le jupon et le casaquin des femmes de la campagne, un tablier de toile, et sur le cou un mouchoir de coton à carreaux violets et blancs; un mouchoir pareil couvrait la tête et ne laissait pas passer une seule mèche de cheveux. Au moment où M. le directeur me donnait quelques explications sur le réglement établi pour l'ordre des repas, une cloche retentit.

Aussitôt presque toutes les détenues se levèrent rapidement en emportant leurs écuelles d'étain, mais en laissant sur la table leur pain noir, et coururent à l'autre extrémité de la cour.

« Où vont-elles, monsieur? demandai-je au directeur.

— Elles vont à la cantine, madame, pour y chercher du beurre, de la graisse, du sel...

— Est-ce que les aliments qu'on leur donne ne sont pas assaisonnés?

— Pardonnez-moi, et comme il le faut; mais elles ont des fantaisies: s'il en reste quelques-unes à table, c'est qu'elles manquent d'argent. »

Le bruit des sabots dont tous les pieds étaient chaussés annonça le retour des détenues qui étaient allées à la cantine; elles reprirent leur place vivement et achevèrent leur repas à la hâte, car le temps qu'elles doivent passer au réfectoire est limité. Nous assistâmes à leur sortie, qui eut lieu en tumulte. M. le directeur m'invita à venir visiter la maison.

La propreté, je dois le dire, régnait partout. Je fus conduite dans les divers ateliers, déserts pour le moment, à l'infirmerie, desservie par des détenues, puis dans les longs dortoirs, où je vis des centaines de lits très-étroits, car les draps n'ont qu'un lé; une seule couverture est accordée l'hiver comme l'été, et pourtant ces dortoirs, placés sous le toit et percés d'une multitude de fenêtres, doivent être horriblement froids. On me fit voir ensuite les cellules ténébreuses ou cachots dans lesquels sont enfermées, pendant vingt-quatre heures ou quarante-huit heures, celles des détenues qui ont manqué aux réglements de la maison.

De nouveaux bâtiments ont été ajoutés à ceux de l'ancien château, et cette maison centrale peut maintenant contenir douze cents prisonnières.

Des fenêtres des ateliers la vue s'étend sur un paysage qui doit être magnifique en été; car au mois de décembre cette partie du Beauvoisis présentait encore un aspect très-agréable : autour du château règne une promenade très-fréquentée dans la belle saison, et que viennent animer des foires annuelles. Ainsi des chants, des rires joyeux viennent frapper les oreilles des prisonnières à l'époque où les cam-

pagnes verdoient et où, dans l'air, se répandent mille et mille senteurs embaumées; ainsi elles peuvent, en montant sur un banc, voir des femmes parées, des jeunes gens pleins de gaieté danser, courir, folâtrer, tandis que pour elles, malheureuses, sont les vêtements de bure, une nourriture qui leur répugne, l'entourage de compagnes peut-être plus perverties qu'elles-mêmes, et enfin la captivité!...

Les détenues étaient encore en récréation dans la cour lorsque je la traversai une seconde fois avec mes deux compagnons. Malgré moi, je baissai les yeux en passant au milieu de toutes ces femmes, et un soupir d'allégement sortit de ma poitrine lorsque nous eûmes franchi de nouveau le terrible guichet.

Il me fallut, bon gré mal gré, rester quelques instants encore dans le salon de M. le directeur, qui paraissait très-fier des éloges que je donnais sincèrement à la bonne tenue de toute la maison. Madame la directrice me dit qu'elle serait bien heureuse si je voulais accepter l'hospitalité à la maison centrale; je la remerciai, et, lorsque j'eus dit que je demeurais chez la directrice des postes, le sourire se changea en une expression de contrariété bien marquée :je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, et me levant, je demandai la permission de venir visiter plus en détail ce que je n'avais fait qu'entrevoir, permission qu'on ne pouvait me refuser.

Madame la directrice voulut me conduire elle-même à l'aumônerie. A sa vue, M. l'aumônier parut déconcerté; mais, n'en tenant compte, madame la directrice resta tout le temps que dura ma visite. Elle parla emphatiquement de l'école fondée par M. l'aumônier et des soins qu'il prenait pour amender les détenues. Voyant que je ne pourrais causer librement avec lui, j'abrégeai ma visite, et j'allai en faire une à madame S...

Madame S... m'accueillit comme tout libraire accueille l'auteur *qui se vend* (terme consacré) et qui n'est pas à la recherche d'un éditeur. Avec toute la bonne grâce possible, elle m'offrit l'hospitalité chez elle; sa figure s'allongea comme celle de la directrice lorsqu'elle apprit que je demeurais chez madame C... Ne voulant pas me trouver mêlée dans des querelles de petite ville, je feignis de ne pas le voir. Madame S... me dit que c'était la première fois qu'une femme avait mission d'inspecter la maison centrale; elle me parla avec éloge de toutes les personnes qui composaient l'administration; puis elle se mit à ma disposition pour les renseignements dont je pourrais avoir besoin. Je la quittai après qu'elle m'eut présenté son gendre et sa fille.

Je m'arrêtai un moment à l'hôtel où j'avais couché, je réglai mon petit compte et je fis porter mon sac de nuit au bureau de la Poste. Toute la famille m'attendait avec impatience: on craignait que je ne me fusse laissée séduire par les cajoleries de madame la directrice ou par les instances de madame S... Céder aux premières, c'eût été enchaîner ma liberté d'action, et accepter l'hospitalité chez madame S..., c'eût été me mettre dans un grand embarras, car je n'aurais su comment reconnaître ses services, tandis que je pouvais espérer de m'acquitter avec madame C...

Jusqu'au dîner je restai avec la famille, recueillant, au milieu de beaucoup de commérages, quelques informations précieuses sur l'administration de la maison centrale. Je sentais bien qu'il y avait de la vindicte dans certaines accusations. Madame la directrice avait blessé madame C...dans son amour-propre, et celle-ci s'en souvenait. Je me promis de faire en sorte de distinguer le vrai du faux en recourant à M. l'aumônier. Je pouvais compter sur sa véracité et sur sa justice.

Le repas se prolongea, comme il arrive toujours en province; enfin je pus me retirer dans le petit pavillon qui avait été mis en ordre pour me recevoir, et là je commençai une longue lettre pour ma mère. Sa pensée m'avait accompagnée partout; vingt et vingt fois je m'étais demandé : Que fait-elle en ce moment? qui est auprès d'elle? Le courrier du soir m'apporterait sans nul doute une lettre, et j'aurais le temps d'y répondre quelques lignes avant l'heure où passerait le courrier pour Paris.

J'avais presque terminé ma lettre et pris quelques notes, lorsque la fille de madame C... vint me chercher, en me priant,de la part de sa mère, de passer le reste de la soirée au bureau. J'y trouvai un gros homme, que je sus depuis être le substitut du procureur du roi. Déjà le bruit de la mission dont j'étais chargée avait couru la ville et excité une vive curiosité. M. le substitut ne jugea pas à propos de se faire reconnaître en cette qualité ; après m'avoir beaucoup regardée et dit quelques mots insignifiants, il se retira. Pendant le reste de la soirée, quelques figures d'hommes apparurent au guichet sous différents prétextes. C'étaient, madame C... me le dit ensuite, divers fonctionnaires de la ville, curieux de voir une inspectrice des prisons de femmes; car tel était le titre dont on me gratifiait. Dès qu'ils étaient partis, madame C... me faisait l'histoire de chacun de ces messieurs et m'apprenait une foule de choses dont je ne me souciais guère.

A onze heures le courrier de Paris arriva; il m'apportait une lettre de ma mère, la première que j'eusse reçue de ma vie. Malgré moi je fondis en larmes, et je couvris de baisers deux lignes seulement qu'à grand'peine sa main si malade était parvenue à tracer. Madame N... avait eu la complaisance d'écrire sous sa dictée et quoique cette dictée fût empreinte de tendresse, je comprenais qu'elle l'eût été bien autrement si ma mère chérie avait pu écrire elle-même. Madame N... ajoutait que, déjà, ma bonne Henriette avait donné à ma mère le peu de temps dont elle pouvait disposer, et que plusieurs personnes étant venues dans la journée, ma mère avait été distraite autant que possible de l'absence de sa fille. Quand j'eus lu et relu cette lettre, je terminai la mienne, et je restai à broder dans le bureau, auprès de madame C..., jusqu'à l'heure où passait le courrier se rendant à Paris. La famille étant couchée depuis longtemps nous veillions seules toutes les deux.

J'appris, ce soir-là, combien de travaux exige la direction d'un bureau de poste. Tout en préparant ses dépêches, tout en les ficelant, les cachetant après avoir timbré chaque lettre, madame C... me disait les mille détails dont se composait son travail de jour et de nuit. Les courriers n'étaient pas cependant aussi multipliés alors qu'ils le sont aujourd'hui; mais alors aussi la directrice était obligée de sortir de son bureau à toute heure et par tous les temps pour aller ouvrir elle-même avec une clef qu'elle ne confiait à personne, la malle aux dépêches, et y prendre celles qui étaient destinées à son bureau. Aujourd'hui

les dépêches sont contenues dans un sac fermé par un cadenas dont la directrice a la clef, et que chaque courrier apporte dans le bureau même.

A minuit et au bruit de la voiture qui s'arrêtait à .a porte, madame C... alluma vivement une lanterne, prit ses dépêches, se chaussa de gros sabots, et, jetant à la hâte un châle sur sa tête, elle courut à la porte.

Il faisait un temps affreux; la pluie, mêlée de neige, tombait à torrents, et le vent les faisait tourbillonner avec violence. J'avais suivi madame C..., mais je m'arrêtai sur le seuil de la porte, admirant avec quelle tranquillité elle faisait son service et répondait complaisamment aux questions du courrier perché dans son cabriolet au dessus de la malle aux dépêches, tandis que des voyageurs, placés dans la voiture fermée, entr'ouvraient la glace de la portière et regardaient en curieux cette scène.

Madame C..., en rentrant, se débarrassa de son châle trempé de pluie, de ses gros sabots, ouvrit le paquet de dépêches, qui contenait plusieurs autres paquets, mit chacun de ceux-ci dans une case particulière du grand casier, puis défit le paquet destiné à Clermont, et timbra toutes les lettres. Dans l'intervalle qui s'était écoulé entre l'arrivée des deux courriers, elle avait changé la date de tous les timbres, date composée de caractère mobiles, et remplacé celle du jour où nous étions par celle du jour suivant.

« Maintenant, dit-elle, nous pouvons aller nous coucher; deux autres courriers passeront entre quatre et cinq heures du matin; mais c'est ma sœur qui les recevra et qui distribuera aux facteurs les lettres et les journaux venus de différents points. »

Quelques années plus tard, j'ai vu avec plus de détails encore les minutieuses occupations imposées aux directrices des postes. Leur vie tout entière se passe dans ce rude labeur, rétribué d'une manière si mesquine que les appointements suffisent à peine aux premiers besoins de la vie. Pauvres femmes que nous sommes! les deux seules carrières qui nous soient ouvertes, l'enseignement et la littérature, sont pour nous hérissées de mille épines, et pas une place sortable ne nous est réservée dans la carrière administrative!

A ces tristes réflexions succédèrent mille pensées non moins tristes. Je devais le lendemain retourner à la prison et voir là des misères morales cent fois pires que la misère corporelle. Comment faire pour passer seule ce guichet que je n'avais pas le droit de me faire ouvrir sans être accompagnée par quelqu'un de l'administration? Je me promis, après bien des projets accueillis et repoussés tour à tour, d'aller frapper d'abord à la porte de l'aumônerie. M. l'aumônier aurait bien le pouvoir de me faire entrer avec lui, et nous aurions le temps de causer.

Ceci arrêté, je relus la lettre de ma mère, je couvris de baisers les deux lignes tracées par sa pauvre main, et j'appelai à mon aide le donneur de biens, le sommeil.

S. Ulliac Trémadeure.

UN MOTIF DE DISPENSE

I

Par un jour pluvieux de prairial, l'an VIII de la république une et indivisible, une lourde diligence portant écrit sur ses panneaux, *Strasbourg, Metz, Lunéville*, s'arrêta dans la cour de l'hôtel des Messageries, rue de la Loi, à Paris. Pendant que les chevaux soufflaient bruyamment en regardant d'un œil de désir la porte de l'écurie, le conducteur descendit de son siége élevé et invita les voyageurs à quitter la voiture. Le coupé était vide; un homme d'un âge mûr sortit de l'intérieur, offrit la main à une jeune fille qui sauta lestement à terre, et tous deux, avec les plus grands soins et les plus tendres précautions, firent franchir à une dame âgée et presque infirme l'étroit marchepied. Une vieille domestique les avait aidés, et lorsqu'elle vit sa maîtresse debout et appuyée sur le bras de la jeune personne, elle descendit à son tour, s'occupa des paquets entassés dans la voiture, et qui, tous, semblaient destinés à donner, pendant un long trajet, un peu de bien-être à la plus âgée des voyageuses. Quoique l'arrivée d'une diligence fût un moment de crise et de tumulte, ces quatre personnes attiraient l'attention des allants et des venants, tant leur attitude, leur costume, leur physionomie même portaient l'empreinte d'une autre époque. La vieille dame avait conservé, sous la pâleur et les rides de l'âge avancé, des traits fins et nobles, un air calme et fier, le grand air d'autrefois, qui s'accordait à merveille avec son costume suranné, son déshabillé de perse à longue taille, son bonnet de linon recouvert d'une thérésienne de soie noire, sa mante noire garnie de dentelle, ses mules à haut talon et ses mitaines de filet noir. La jeune fille ressemblait à son aïeule par la distinction du visage, paré de l'incomparable éclat de la jeunesse et d'une expression ingénue et sérieuse qui rappelait les idéales figures de Raphaël. Elle aussi n'avait pas subi les lois grecques et romaines que la mode imposait alors aux dames françaises; son modeste vêtement de couleur sombre rappelait plutôt celui que Marie-Antoinette portait aux derniers jours

de sa vie. L'homme qui les accompagnait avait les cheveux poudrés, l'habit, la culotte courte d'autrefois; en s'adressant aux commissionnaires qui entouraient la diligence, sa voix était modérée, ses expressions choisies et sa politesse celle d'un homme naturellement bon, mais un peu fier et peut-être un peu timide, de cette timidité pénible qui naît de la pauvreté et du malheur. La femme de chambre, avec son bonnet à papillons et son casaquin d'une mode antique, avait tout à fait l'air d'une domestique de bonne maison du dix-huitième siècle; elle répondait aux interrogations de sa maîtresse d'un ton de respect profond, et quelquefois elle regardait, curieuse et un peu triste, la foule qui s'agitait autour d'elle :

« Qu'ils ont l'air arrogant et dur, ces bons Parisiens, murmurait-elle, on voit bien qu'une révolution a passé par là.

— Ma mère, dit son maître en revenant, j'ai trouvé une voiture qui va nous conduire à l'hôtel de la *Tranquillité*. La voici. »

Un fiacre s'arrêta devant le petit groupe, et pendant qu'on faisait monter la vieille dame, son fils et sa petite-fille eurent le temps d'examiner la voiture qui allait les emporter. Elle avait vu des jours plus brillants, la pauvre voiture de louage! on le devinait en voyant ses caissons sculptés, ses roues délicates, le vernis de Martin, écaillé par la pluie, qui la couvrait encore; seulement, sur les panneaux, un grossier badigeonnage ne voilait qu'à demi un écusson reposant sur le manteau d'hermine des ducs et pairs.

« On croirait voir le blason des Lauzun, dit le père à la fille, en lui montrant ce vestige effacé à peu près par la brosse et par la pluie; c'est peut-être une de leurs voitures, et ils n'ont eu qu'une charrette pour aller au lieu du supplice....

— Hélas! mon père, il faut nous habituer à ces tristes souvenirs....

— Sais-tu ce que c'est que ces gens-là? dit un commissionnaire au conducteur, quand le fiacre se fut éloigné.

— Pardi! ce sont de pauvres *ci-devant* qui rentrent.

L'œil du conducteur avait vu juste; c'étaient de pauvres émigrés qui, après avoir connu les souffrances de l'exil en terre étrangère, allaient connaître combien est triste le délaissement au sein de la patrie, et combien il est amer de se voir pauvre et méprisé, là où l'on fut jadis riche et puissant. La marquise de la Thuillaye, son second fils, et Albine, la fille de celui-ci, rentraient en France après une absence de dix ans, et ils n'y retrouvaient ni famille — l'échafaud l'avait décimée — ni fortune, ni position, puisque des lois nouvelles leur avaient enlevé l'héritage de leurs pères et les priviléges de leur naissance.

II

Le logement de l'hôtel de la *Tranquillité*, si modeste qu'il fût, dépassait les ressources de M. de la Thuillaye; il ne possédait plus que quelques faibles restes de la somme qu'il avait emportée en émigration, et qui l'avait fait vivre, pendant dix ans, lui et les siens; et voyant diminuer chaque jour, à chaque heure, cette dernière ressource, il se résolut à chercher un logement peu coûteux dans lequel ils pussent cacher à tous les yeux leur fière indigence. Albine l'accompagnait souvent dans ses courses à travers Paris. Elle avait passé son adolescence et les premières années de sa jeunesse dans une petite ville d'Allemagne, et le grand Paris l'étonnait; peut-être même le mouvement varié de cette ville tumultueuse l'eût-il distraite si chaque objet qui se présentait à leurs yeux n'eût réveillé chez son père de douloureuses pensées. Il avait peine à se reconnaître dans ces rues populeuses dont les noms et l'aspect étaient changés; il retrouvait des magasins, des boutiques à la place des hôtels qui lui étaient familiers; les églises étaient, les unes transformées en halles ou en écuries, les autres livrées aux théophilanthropes qui, à la place de l'autel détruit, offraient des fleurs à l'*Auteur de la Nature*, et prononçaient des discours emphatiques; aucun signe extérieur du culte autrefois si cher à la nation très-chrétienne ne consolait les yeux dans ce bruyant et frivole Paris; Notre-Dame, l'église des saints et des rois, semblait vouée à une destruction prochaine; Albine et son père y étaient entrés un jour, et ils avaient frémi à la vue de ces autels profanés qui avaient vu siéger d'impures déesses, à l'aspect de ces murs dégradés qui semblaient porter le deuil de la religion et de la monarchie. D'autres rencontres encore affligeaient leurs regards; parfois, en passant sur les quais, à la porte des revendeurs, ils voyaient des séries de portraits qu'on vendait à l'encan; ils représentaient des hommes en uniforme, des femmes en habit de cour, reproduits dans la splendeur de la fortune et souvent de la beauté; M. de la Thuillaye les regardait, des larmes lui venaient aux yeux, et il disait à sa fille, en détournant la tête :

« Je les reconnais..... ils sont tous morts sur l'échafaud! »

Albine s'efforçait de le consoler et de le rattacher à la vie; mais leur position offrait avec le passé un contraste que ses tendres soins mêmes ne pouvaient effacer. Quand toute la famille fut installée dans un petit appartement de la rue Saint-Louis-en-l'Ile, il fallut songer à l'avenir, menaçant et sombre. Albine, tout en soignant son aïeule, travaillait à quelques ouvrages de femmes, et lorsque le tricot, la broderie, la tapisserie étaient finis, Justine, la femme de chambre, s'armant d'un grand courage, sortait et allait les offrir aux marchands. On achetait ces petits travaux à vil prix, et la pauvre fille, en rapportant à sa jeune maîtresse cet humble salaire, s'indignait qu'on payât si peu et surtout qu'on fût si peu poli :

« Ils m'appellent *citoyenne!* disait-elle, et ils me tutoient, moi, une vieille femme, ces petits courtauds de boutique, ces petits incroyables, comme ils disent!... Où est le bon vieux temps, quand les marchands étaient si respectueux, si discrets?...

— Nous achetions alors, nous vendons aujourd'hui, répondait Albine en souriant.

Cependant, une partie des biens qui avaient appartenu à cette famille malheureuse n'avait point trouvé d'acquéreur, elle était sous le sequestre, et M. de la Thuillaye surmontant, pour l'amour des siens, une profonde répugnance, se résolut à revendiquer cette faible portion de son héritage. Mais il n'avait pas d'appui; aucune voix protectrice ne parlait pour lui dans cette cour brillante qui entourait le jeune consul, le héros d'Égypte et d'Italie, et, chaque soir, le père d'Albine rentrait, après des démar-

ches infructueuses, de plus en plus sombre et découragé. La marquise, qu'une grande piété et un grand âge détachaient de la terre qu'elle allait quitter, semblait émue en revoyant son fils; elle levait sur lui un œil interrogateur, comme si elle eût voulu sonder le fond de sa pensée, et lorsqu'il disait :

« Rien de nouveau, ma mère! » elle soupirait et baissait la tête.

Les *décadis* du calendrier républicain n'étaient pas un jour de repos pour Albine ; mais dès son arrivée à Paris, elle avait cherché une adresse qu'une émigrée lui avait donnée en Allemagne : c'était celle d'un prêtre fidèle qui, tous les dimanches, célébrait la messe dans la chapelle à demi-ruinée d'un ancien couvent. Jadis il avait exposé sa vie en n'abdiquant ni les droits ni les devoirs du sacerdoce ; mais des temps plus sereins s'étaient levés, et quoique les chrétiens se cachassent encore, déjà ils ne tremblaient plus. Albine goûtait les pures délices de ces réunions; prier en commun, entendre la parole sainte, se nourrir du Pain des anges, c'étaient là ses joies de tous les dimanches, et ses souvenirs consolants pour le reste de la semaine.

Le jour de l'Assomption, elle revenait de la chapelle, au bras de son père, et, recueillie dans ses pieuses pensées, *repassant en son cœur* ce qu'elle venait d'entendre, elle s'étonnait du tumulte des rues, où la foule se pressait comme en un jour ordinaire; les voitures se croisaient, emportant aux promenades les élégantes habillées à la grecque, et que peut-être on aurait sifflées si elles se fussent montrées à pied; les *incroyables*, agitant leurs grosses cannes et jurant leur *paole pafumée*, heurtaient à chaque instant le vicomte et sa fille, et tous deux fatigués de bruits, attristés par le contraste, si fréquent, entre nos sentiments intimes et le monde extérieur, évitèrent la foule et prirent une rue de traverse solitaire et bordée de magnifiques hôtels.

« Je ne connaissais pas ce quartier, dit le vicomte, tout est changé dans ce Paris, et bientôt, sans doute, la place de la Révolution deviendra un lieu de plaisance. Que le peuple est oublieux et léger!

— Mon père, interrompit Albine en lui pressant la main, regardez donc! »

Elle lui montrait un hôtel dont la blanche façade était ornée de balcons garnis de fleurs; au-dessus de la porte d'entrée, on voyait écrits en lettres d'or sur une plaque de marbre bleu-turquin, ces mots : *Hôtel de la Thuillaye!*

« Notre nom, mon père! » dit-elle, encore tout émue.

Au même instant la porte s'ouvrit à deux battants, et deux cavaliers partirent en modérant de la voix et de la main leurs chevaux bondissants. Le plus âgé portait l'uniforme de général de brigade, et sa noble tournure, son beau visage couronné de cheveux grisonnants, s'alliaient bien avec les insignes d'un haut grade militaire; son compagnon était jeune et charmant, et il portait avec une gracieuse fierté le costume d'officier de la garde consulaire; le cheval barbe qu'il montait passa si près d'Albine, qu'elle se recula un peu effrayée, et son père, la soutenant, lui dit après un instant de silence et en suivant les officiers d'un regard troublé :

« Vois-tu cet homme? c'est ton oncle! c'est mon frère! »

Quand, le soir, la marquise l'interrogea des yeux comme de coutume, et lui dit même, avec une espèce d'anxiété :

« Eh bien, Félix? »

Il ne répondit rien, et Albine, que le malheur avait rendue prudente, garda aussi le silence.

III

Madame de la Thuillaye avait eu deux fils. L'aîné, veuf de bonne heure, avait vécu à Paris dans l'intimité des beaux esprits et des philosophes, et, l'esprit perverti par leurs sophismes, il n'avait pu échapper à l'ascendant de la révolution. Cependant, obéissant à l'instinct militaire de sa race, il avait pris place dans les rangs de l'armée; il ignorait presque les crimes qui se commettaient au nom de la liberté, alors que, sur les frontières, il défendait son pays et suivait encore, sous un étendard nouveau, les lois de l'antique honneur français. Son courage et son mérite le firent avancer rapidement : ses services avaient fait oublier son nom.

Son frère, qui avait peu quitté sa province, fut fidèle à toutes les traditions et à toutes les croyances qu'il avait reçues avec le sang; il leur fit de grands sacrifices et émigra avec sa mère, sa femme et sa fille. Il ne haïssait ni ne méprisait son frère, mais il sentait qu'un abîme s'était ouvert entre eux; la marquise, plus violente et plus entière dans ses sentiments, avait repoussé ce fils aîné, qu'elle avait tant aimé; elle avait refusé de lire ses lettres soumises, elle l'avait banni de sa maison, de ses discours, et, en apparence, de sa mémoire; mais elle n'avait pu le chasser de son âme; depuis qu'elle était à Paris surtout, son image ne la quittait pas, sa colère avait fléchi à l'idée qu'elle pourrait le revoir, et souvent elle étouffait sur ses lèvres cette question si naturelle autrefois :

« Félix, as-tu vu Maurice? »

La rencontre fortuite entre les deux frères ne produisit rien, mais peut-être fit-elle sentir plus durement au vicomte l'amertume de sa position. Ses sollicitations n'étaient pas écoutées, ses mémoires probablement n'étaient pas lus, et la misère venait à grands pas. Il ne la craignait pas pour lui ; il avait été soldat, il avait vécu, à la campagne, d'une vie frugale et simple... mais l'aïeule? mais l'enfant? En ces moments de détresse, il enviait le sort de sa pauvre femme, ensevelie en terre étrangère, et qui n'avait pas, du moins, vu souffrir ceux qu'elle aimait.

L'heure du désespoir, a dit un grand saint, *n'est pas celle des bonnes résolutions*; le vicomte l'éprouva: il avait rencontré, en errant dans Paris, d'anciens camarades de régiment, des amis de l'émigration, des hommes qu'il avait connus à divers titres et qui se cachaient sous des noms empruntés. De sourds complots se tramaient contre le premier consul, dont on devinait l'ambition grandissante, dont on craignait la popularité alors si justement acquise; chaque semaine presque, Fouché et ses agents découvraient une de ces conspirations qui menaçaient la vie de Bonaparte. Les conjurés étaient d'ordinaire, ou des républicains trompés dans leur attente, et qui haïssaient le nouveau Cromwell au profit de qui semblaient s'être faites tant de révolutions, ou des émigrés pau-

vres, mécontents, et qui espéraient frayer dans le sang une voie aux princes exilés et à leur propre fortune. Le vicomte de la Thuillaye rencontra, parmi ses anciens amis, quelques-uns de ces dangereux conspirateurs ; ils l'entraînèrent. Peut-être ne connaissait-il pas clairement le but vers lequel on le menait, quand le complot fut découvert ou trahi, et les conspirateurs jetés en prison.

Albine, que depuis plusieurs semaines préoccupait l'air absorbé de son père, reçut un mot de lui daté de la Force, et qui ressemblait à un suprême adieu, avant l'échafaud ou la déportation.

Elle fut accablée sous ce nouveau coup, et quelle que fut sa force d'âme, elle ne put cacher à sa grand' mère leur commun malheur. La marquise leva au ciel des yeux qui ne savaient plus pleurer, et avec l'accent d'une profonde désolation, elle s'écria :

« Je n'ai donc plus de fils ! »

Ce mot passa comme un éclair dans l'esprit d'Albine et y éveilla un projet et une espérance. Elle se tut encore, essaya de consoler son aïeule par des caresses et des paroles rassurantes, et, pendant toute la nuit, elle ne cessa de prier, de penser et de presser de ses vœux l'aube du lendemain.

« Je veux tenter de voir mon père, dit-elle à la marquise, le lendemain matin.

— Va, mon enfant, que Dieu soit avec toi! répondit l'aïeule en l'embrassant. »

Albine sortit seule, mais son âme était trop tendue par une émotion violente pour que la timidité pût y trouver place. Elle franchit, sans s'en apercevoir, la longue distance qui séparait sa maison de l'hôtel de son oncle, et, arrivée là, le cœur palpitant, elle sonna. Un concierge ouvrit la porte.

« Que demandez-vous, citoyenne?

— Je voudrais parler au général, dit-elle.

— Le général ne reçoit que le quintidi de chaque décade, à une heure; il faudra revenir, citoyenne.

— J'ai absolument besoin de lui parler! dit-elle avec angoisse. S'il savait mon nom, il me recevrait.

— Donnez-moi une carte, en ce cas, citoyenne, je la lui porterai; le citoyen général est fort humain.

— Je n'ai pas de carte, dit-elle, mais tenez!

Elle écrivit son nom : *Albine de la Thuillaye*, sur un morceau de papier, et le concierge, qui paraissait humain aussi, entra dans la maison. Il revint bientôt, laissant percer sur sa bonne figure une certaine surprise, et il dit :

« Le citoyen général vous attend. Venez, citoyenne! »

Il lui fit traverser une cour spacieuse, garnie d'arbustes, un vestibule orné de statues et de bas-reliefs d'après l'antique, et trois salons meublés à l'imitation de Pompéi et d'Herculanum. Il leva une portière drapée à la grecque, et Albine se trouva dans un vaste cabinet de travail dont quelques bustes et un trophée d'armes orientales formaient la décoration. Ses genoux fléchissaient, un voile couvrait ses yeux; elle entrevit comme à travers un brouillard un homme qui venait vers elle, ému, tremblant, lui aussi, et ne pouvant se soutenir. Elle tomba à genoux en s'écriant :

« Mon oncle, sauvez mon père! »

Quand elle revint à elle, elle se vit assise dans un fauteuil, le général lui tenait les mains, et la regardait avec l'intérêt le plus tendre :

« Mon enfant! disait-il, ma pauvre Albine, est-ce vous? après tant d'années! »

Cette voix affectueuse, ces regards paternels la rassurèrent, elle surmonta le trouble qui agitait tous ses nerfs, et elle dit :

« Mon oncle, mon père est en prison, vous le sauverez, n'est-ce pas?

— Félix! dit-il, en prison! et qu'a-t-il pu faire? »

Elle lui raconta tout : la figure du général s'assombrissait :

« Mon enfant, dit-il enfin, qu'attendez-vous de moi?

— Tout, répondit-elle avec simplicité.

— Mais encore?

— Eh bien! vous jouissez d'un grand crédit auprès du premier consul, employez-le pour sauver mon père, pour le faire sortir de prison avant qu'il soit mis en jugement.

— Vous demandez beaucoup; depuis la machine infernale, on a le droit d'être sévère pour les conspirateurs.

— Mon oncle, dit-elle, si d'autres protecteurs pouvaient intercéder pour mon père, je les supplierais à genoux, mais nous n'avons que vous seul, et ma grand'mère désolée ignore même que j'ai cette dernière espérance. »

Il avait pâli :

« Ma mère! dit-il, elle est avec vous, Albine?

— Oui, mon oncle; nous sommes revenus d'émigration avec elle, il y a près d'une année.

— Et ni ma mère, ni mon frère n'ont cherché à me revoir? »

Elle baissa les yeux, et reprit au bout d'un instant :

« Pouvaient-ils vous chercher? Ils sont si malheureux!

— Et ma mère, ne parle-t-elle jamais de moi?

— Non, mon oncle, mais elle y pense toujours. »

Ces mots attendrirent le général : des larmes coulèrent sur son mâle visage, et il ne les cacha point.

« J'irai trouver Bonaparte, dit-il soudain, et, dussé-je perdre places et dignités, je sauverai mon pauvre Félix!

— Oh! mon oncle! s'écria Albine, il ne vous résistera pas; parlez-lui de votre mère, on dit qu'il aime la sienne!

— Et si je réussis?..

— Mon oncle, répondit la jeune fille avec candeur, je vous réconcilierai avec notre mère; elle aussi ne résistera pas. »

Il l'embrassa en silence et lui dit enfin :

« Tout pourra donc se réparer!

— Je compte sur vous après Dieu, ajouta-t-elle en le quittant. »

Elle courut, ivre d'espérance, jusqu'à la Force, mais son père était au secret, elle ne put le voir. De retour à la maison, elle pouvait contenir à peine, devant sa grand'mère, inquiète et désolée, les flots d'espoir qui montaient de son cœur à ses lèvres; mais son agitation croissante ressemblait à de la douleur, et son aïeule s'y trompa. Deux jours s'écoulèrent ainsi, pour Albine, dans une attente indicible, pour la marquise, dans une angoisse de plus en plus sombre.

IV

Le soir du second jour, un coup de sonnette fit

tressaillir Albine; elle se leva, et des exclamations confuses vinrent agiter son pauvre cœur, comme une feuille qui tremble sous l'orage.

« Mon enfant! ma fille! disait une voix connue et chérie. »

Et Justine criait :

« C'est monsieur le vicomte ! le voilà ! ô mon Dieu! est-ce possible! »

Le vicomte serrait déjà sur son cœur son heureuse fille, tandis que la marquise s'était levée seule et sans appui, et lui tendait les bras. Il courut vers elle et l'étreignit fortement, ainsi qu'Albine, en disant d'une voix étouffée :

« Ma mère, ma fille, nous sommes réunis pour toujours! »

Quand la première émotion fut un peu calmée, la marquise dit :

« Mon fils, comment se fait-il que j'aie le bonheur de te revoir encore? je ne l'espérais pas.

— Un ami, répondit-il, mon meilleur ami m'a fait sortir de prison, ma mère.

— Un ami! je croyais que nous n'en avions plus.

— Ma mère, dit Félix avec un sourire ému, entre cet ami-là et moi, il y a un lien indestructible.......»

Elle tressaillit et fixa sur lui ce regard interrogateur qu'il connaissait si bien.

« Grand' mère, dit Albine en baisant les mains de la marquise, vous m'avez appris vous-même ce vers :

« Un frère est un ami donné par la nature! »

— Maurice! c'est lui qui t'a sauvé! ah! qu'il vienne! pourquoi donc tarde-t-il autant! »

Le général attendait son arrêt dans la chambre voisine, et quand ce cri sortit des entrailles maternelles, quand il se sentit pardonné, il vint comme un enfant se jeter au cou de sa mère, en la nommant mille fois parmi les baisers et les larmes. Un jeune homme l'avait suivi, la marquise le remarqua enfin, et elle dit avec émotion :

« C'est ton fils, Maurice?

— Oui, ma mère?

— Viens, mon enfant, viens embrasser ta pauvre grand' mère! Sais-tu qu'il y a douze ans que je ne t'ai vu? »

La soirée s'acheva dans ces épanchements de famille; Albine était l'héroïne, chère à tous, de ce moment de fête : ne lui devait-on pas la délivrance et la réconciliation qui les rendaient si heureux?

Le lendemain, le général revint seul, et quand il eût bien embrassé sa mère, il dit au vicomte :

« Nous étions si absorbés hier que j'ai oublié de te parler d'une bagatelle : le premier consul te rend ta forêt de Preux-aux-Bois et le château de la Thuillaye qui étaient sous le séquestre.

— Mon frère, dit le vicomte, tu veux donc que je te doive tout? C'est à tes sollicitations que cette restitution est faite? tu assures l'avenir de mon enfant!

— Et si j'étais intéressé dans la question? interrompit le général en souriant. Sais-tu que je suis fou de ton Albine, et que, si toi et notre mère y consentez, mon fils n'aura jamais d'autre femme?

— Et ton fils, est-il du même avis?

— Tout à fait, depuis qu'il a vu sa cousine. Ma chère maman, plaidez notre cause, vous le pouvez en conscience, car mon fils n'est pas un homme de notre temps : c'est un chevalier, un preux des anciens jours pour les mœurs et pour les sentiments. »

La marquise allait répondre, et l'on voyait à son sourire qu'une parole d'acquiescement était dans son cœur, quand un bruit inusité l'arrêta toute surprise. Le bourdon de Notre-Dame sonnait à toute volée et répandait dans l'air ses notes graves et puissantes, que depuis si longtemps on n'avait pas entendues.

« Qu'est ce cela? dit-elle.

Le général s'était levé : cette voix, qui venait du ciel, l'avait ému.

« Ceci nous annonce, dit-il, la signature du concordat; demain, l'église de Notre-Dame sera réconciliée, et on y dira la messe.

— Je veux y aller, s'écria la marquise avec explosion.

— Et moi, ma mère, je veux vous y conduire, dit le général en baisant la main de sa mère. »

Une larme, gage de repentir, y tomba.

« Nous pourrons donc demander à Rome des dispenses pour le mariage des deux cousins, dit gaiement le vicomte.

— Et quel motif invoquerons-nous? demanda madame de la Thuillaye.

— Le meilleur de tous, ma mère : la nécessité de réconcilier une famille divisée.

— Bien, mon fils. Appelez Albine, je veux la préparer à ce mariage, et je pense, mes enfants, que nous n'aurons pas de peine à la faire obéir. »

Mme BOURDON.

UNE REINE DE VINGT ANS

OPÉRETTE EN UN ACTE

La musique est jointe à ce Numéro.

PERSONNAGES.

MARIE, reine de Danemark.
JOSÉPHA, sa sœur de lait.
LA BARONNE DE GRUKENFEL.
LE COMTE DE LATOUCHE, ex-gouverneur de la reine.
LE BARON DE GRUKENFEL.
POTOCK, père de Josépha.

La scène se passe à la cour de Danemark, à la fin du dix-septième siècle.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE Je vous dis, mon cher Comte, que S. M.

a eu là une idée charmante! (Le Comte s'incline et se tait.) Ravissante! (Même jeu.) Adorable! (Même jeu.) Unique dans son espèce!

LE COMTE. En effet!

LA BARONNE. Comte, n'affirme-t-on point que les Français sont à la fois beaux parleurs et grands parleurs?

LE COMTE, souriant. Et madame la baronne de Grükenfel ne trouve pas que je justifie l'axiome?

LA BARONNE. Du moins, pour ce qui est de parler beaucoup.

LE COMTE. La parole est d'argent et le silence est d'or!

LA BARONNE. Savez-vous que certains silences pourraient être interprétés comme de formelles désapprobations?

LE COMTE. L'interprétation est libre, madame!

LA BARONNE. A moins que M. de Grükenfel n'ait raison.... Vous ne me demandez pas pourquoi?

LE COMTE. Ceci est une sorte d'indiscrétion que je ne saurais commettre.

LA BARONNE. C'est juste. Eh bien! M. de Grükenfel prétend, non sans fondement peut-être, que vous feignez de ne point applaudir à cette détermination de notre gracieuse Reine d'abandonner la nomination d'un premier ministre à celui qui lui proposera la meilleure action à faire, dans le simple but de nous persuader que ce n'est pas vous qui avez inspiré cette détermination. Tout Français que vous êtes, cher Comte, c'est à dire, très-sagace et très-adroit, et tout Danois que nous soyons, c'est-à-dire très-simples et très peu subtils, nous ne pouvons cependant nous laisser prendre à ce piége! Ayant dirigé les études de Sa Majesté, vous avez nécessairement conservé une très-grande influence sur l'esprit de Sa Majesté, et Sa Majesté ne doit agir que d'après vos suggestions!

LE COMTE, finement railleur. Vous faites beaucoup d'honneur au jugement de votre Souveraine!

LA BARONNE, inquiète. Grand Dieu! aurais-je offensé Sa Gracieuse Majesté?

LE COMTE. Rassurez-vous! J'ai été seul à vous enentendre.

LA BARONNE. Mais, monsieur, je n'ai rien dit!... Je n'ai rien voulu dire!... Je suis certaine que... qui ne sait à quel point je suis dévouée à Sa Gracieuse Majesté?...

LE COMTE. Chère Baronne, il n'y a ici pas plus d'oreilles pour vos chaleureuses protestations d'à présent, que pour...

LA BARONNE. Plaît-il?

LE COMTE. Que pour vos réflexions de tout à l'heure!

LA BARONNE, mécontente. Mes réflexions! mes réflexions!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA REINE. (Elle marche avec lenteur.)

MARIE, après un court silence. Ah! bonjour, madame! bonjour, mon cher mentor!

LA BARONNE, révérence et sourire. Je vois avec bonheur les roses de la santé briller sur les joues de Votre Gracieuse Majesté!

MARIE, dolente. Les roses de la santé ont tort; j'ai, ou je vais avoir ma migraine!

LA BARONNE. Sa Majesté a tant de courage que, néanmoins, la sérénité de son âme resplendit sur son front auguste et charmant.

MARIE. Je m'ennuie beaucoup, chère Baronne!

LA BARONNE. Ah! mon Dieu! que pourrait-on faire pour raviver la gaieté de Votre Majesté!

MARIE. Je ne sais! Comte, n'ai-je pas du malheur? J'avais cru que mon édit, à propos de cette nomination de premier ministre, me vaudrait maints renseignements curieux, maintes distractions agréables, et je n'entends parler de rien! J'ai pourtant ordonné qu'on laissât approcher de ma personne tous ceux qui se présenteraient au nom de l'édit!

LA BARONNE, avec intention. J'ai quelque sujet de penser qu'aujourd'hui-même Votre Majesté sera satisfaite!

MARIE. En vérité? (Nonchalamment.) Cela me fera plaisir!

LE COMTE. Votre Majesté n'en paraît pas très-sûre?

MARIE. Le fait est que cette imagination m'avait tout d'abord séduite; mais plus j'y songe, plus je me persuade que ce moyen sera aussi impuissant que le reste à chasser ma mélancolie! Jadis, dans cette île que son climat plus doux avait fait choisir par feue la reine, ma chère mère, comme séjour de mes premières années, la tristesse m'était inconnue!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Quand le matin de ma fenêtre,
Aspirant un air frais et pur,
Soudain je voyais apparaître
Le soleil dans son champ d'azur,
Mon âme, alors épanouie,
Étrangère à toute douleur,
Priait, et ma voix attendrie
Chantait sa prière au Seigneur!
En ce temps je chantais ma prière au Seigneur!

DEUXIÈME COUPLET.

Lorsque de la fleur printanière
J'admirais les tons éclatants,
Quand l'hirondelle familière
Revenait avec le beau temps,
Mon âme alors épanouie, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Là-bas, je me sentais heureuse,
Alors même que des autans
L'haleine puissante et fougueuse
Loin de nous chassait le printemps;
Un grand feu réjouissait l'âtre!
Le feu, c'est presque le soleil!
Et puis, à la chanson du pâtre,
Doucement venait le sommeil.
Doucement, doucement me venait le sommeil!

A présent, je m'endors accablée de soucis, et je ne rêve que de conseils à présider, de traités à conclure, d'édits à promulguer! Je rêve à la reine de Suède, à cette Christine qui recherche avec tant d'ardeur l'occasion de me blesser dans ma vanité de femme ou dans ma dignité de reine!

LA BARONNE. Cela lui sied, vraiment, à ce garçon manqué, à ce philosophe en jupons, à cette pédante couronnée!

LE COMTE. A côté des défauts qu'on lui a laissé contracter, la reine de Suède possède des qualités incontestables!

MARIE, *sèchement*. Ses défauts forment une telle ombre que ses grandes qualités s'en trouvent complètement obscurcies à mes yeux; en vain je les cherche, je ne les aperçois point! Il est vrai que tout le monde ne saurait être doué de cette vue pénétrante qui distingue monsieur le Comte!

LA BARONNE, *riant*. Je serais fort obligée à monsieur le Comte s'il me voulait prêter sa lunette!

MARIE. Comte, il est fâcheux pour votre gloire que ce ne soit point la reine de Suède dont vous ayez eu l'intelligence à former, plutôt que cette petite reine de Danemark, qui a si mal profité de vos leçons! — Eh bien! vous vous retirez sans mon congé?... (*Changement de ton.*) Allons, allons, pardonnez-moi mes boutades contre Christine, comme je vous pardonne ce manquement aux lois de l'étiquette! Vous savez bien à quel point je vous vénère et je vous aime!

SCÈNE III.

LES MÊMES, POTOCK, JOSÉPHA.

POTOCK, *à la cantonnade*. Je suis son père nourricier, grands flandrins que vous êtes! et, de plus, je viens par rapport à l'édit! (*A la Reine, salut gauche.*) Pardon, excuse, Majesté! ce sont vos laquais qui ne voulaient pas nous laisser entrer!

MARIE, *avec empressement*. Potock! Et toi, ma bonne Josépha!

JOSÉPHA, *révérence naïve*. Oui, Majesté!

MARIE. Comme tu es grandie et devenue belle!

POTOCK. Sauf respect, et vous aussi, Majesté, vous l'êtes fièrement grandie et devenue belle! Quand vous couriez dans notre champ, les mains rougeaudes et votre petit nez tout bleu, vous n'étiez ni pire ni mieux que les autres fillettes de votre âge; à présent, dame! votre nez n'est plus bleu du tout, ni vos mains rougeaudes! Les petites menottes, surtout, sont-elles blanches et jolies! (*Il a approché son index des mains de la Reine.*)

LA BARONNE, *le repoussant*. Arrière!

MARIE. Laissez, baronne. — Je suis bien aise de te voir, mon bon Potock! et toi aussi, ma jolie Josépha! Tenez, à l'instant même, je me rappelais avec bonheur les jours passés auprès de vous dans cette île verdoyante où je veux me faire construire un palais d'été!

POTOCK. Comme ça se trouve! c'est aussi à propos de constructions que j'ai entrepris le voyage de Copenhague!...

MARIE. Tu disais que tu venais par rapport à l'Edit?

POTOCK. Cela s'y rattache, Majesté, cela s'y rattache!

MARIE. Ainsi, tu viendrais me proposer une bonne action à faire?

POTOCK. Excellente, Majesté, excellente!

RONDEAU.

PREMIER COUPLET.

Près de mon bien il est un pré;
Ce pré serait fort à mon gré;
Il m'arrondirait à merveille.
J'y pense dès que je m'éveille!
J'y planterais des groseilliers,
Des poiriers et des p'tits pommiers.
Je viens donc, sans plus de mystère,
Je viens vous proposer l'affaire.
(*La reine rit.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Il faut vous dire que ce pré,
Qui serait si fort à mon gré,
C'est le pré d'un très-mauvais homme,
Qui n'en tire poire ni pomme!
Ronce et chardon s'y peuvent voir;
Ça vous met l'âme au désespoir!
Je viens donc, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Bon an, mal an, le pré susdit
Me vaudrait quelque bon profit,
Avec quoi, n'étant point trop bête,
Je ferais bien quelque autre emplette.
Donc, m'octroyer le susdit pré,
Large et long, si fort à mon gré,
Telle est, je le dis sans mystère,
Telle est cette excellente affaire!

MARIE. Excellente pour toi!

POTOCK. Et pour vous aussi, Majesté! Vous auriez tant de plaisir à vous dire : ce pré, jadis d'un si désolant aspect, grâce aux soins de mon bon Potock, le voilà qui se couvre de verdure, de fleurs et de fruits! C'est un meurtre, voyez-vous, Majesté, que de laisser de la bonne terre improductive, et, partant, une excellente action à faire que de mettre un brave homme, un fidèle sujet, votre père nourricier, en somme, à même de montrer au propriétaire dudit pré le parti qu'on en pouvait tirer!...

MARIE. Et, si je me rends à tes raisons, tu t'attends de plus à disposer du portefeuille de premier ministre?

POTOK. En ma faveur, naturellement? Non Majesté, non! à moins que Votre Majesté n'y tienne absolument, auquel cas je ferais cultiver le pré en place de le cultiver moi-même. (*Réfléchissant.*) Après tout, ce n'est pas une grosse besogne que celle d'un premier ministre; on pourrait s'en tirer tout comme un autre; les habits brodés d'or ne produiraient point déjà un si mauvais effet sur les épaules de Potock! Et puis, on dit que vous leur donnez d'assez beaux gages à vos ministres, sans compter l'hôtel, les équipages et les valets!... Mais, bast! ça me gênerait d'habiter un hôtel et de me voir entouré de valets! Il n'y a que les gages qui me conviendraient, oh! mais, là, tout à fait!

MARIE. Cependant, tu as la vertu d'y renoncer?

POTOCK. Ma foi! oui... J'ai cette vertu! moyennant que le pré?...

MARIE. Il est à toi!

POTOCK, *ravissement*. Ah! Majesté!...

MARIE. Monsieur le Comte, voulez-vous être assez bon pour vous occuper immédiatement de cette transaction? (*Le Comte s'incline et sort avec Potock, qui a grande peine à modérer sa joie. Josépha va suivre son père, la Reine la retient.*) Reste, ma bonne Josépha; tu dois avoir tant de choses à me dire! Madame la Baronne, à ce soir! (*Révérences de la Baronne.*)

SCÈNE IV.

MARIE, JOSÉPHA, *timide*.

MARIE. Josépha, écoute! Il faut oublier que je suis reine, et ne point tenir ainsi tes yeux attachés sur les arabesques de ce tapis. En ce moment, je veux n'être pour toi que ta sœur de lait. Cela me rend si heureuse, de me reporter au temps où ni toi ni

moi ne faisions état du rang ni du nom! Voyons, voyons, regarde-moi! Tu sembles triste! qu'est-ce à dire? qu'as-tu? Est-ce un secret? confie-le-moi; cela m'amusera... Tu pleures! Tu es offensée? Eh bien! non! je ne m'amuserai point de ton secret, mais je m'y intéresserai et te servirai. Parle, ma bonne fille! parle!

JOSÉPHA. Je n'oserai jamais!

MARIE. La vilaine! je n'ai pourtant ni couronne, ni sceptre, ni manteau royal!... Souviens-toi du temps passé! cela te donnera hardiesse et confiance!

JOSÉPHA, *moins timide*. Ce temps où, dès le point du jour, nous courions au bord de la mer, nous tenant toutes deux par la main!

MARIE. Et chantant à gorge déployée, ainsi que de matinales alouettes! certaine barcarolle, surtout!

JOSÉPHA. Vous vous la rappelez?

MARIE. Je crois bien!

DUO.

ENSEMBLE.

Sur la vague mobile,
Dans sa barque docile,
Vaillant et plein d'ardeur,
S'élance le pêcheur!
Jeanne a dit : Bonne chance!
Il part plein d'espérance!
Mais l'horizon est noir!
Reviendra-t-il ce soir?
L'horizon est bien noir!
La barque et le pêcheur reviendront-ils le soir?

JOSÉPHA.

O bonheur! le soleil
Éclaire le nuage!

MARIE.

De son rayon vermeil
Il dissipe l'orage!

JOSÉPHA.

La barque sur le flot
Doucement se balance,

MARIE.

Et du gai matelot
S'exalte l'espérance!

ENSEMBLE.

Sur la vague mobile, etc.

JOSÉPHA.

Hélas! sur le soleil
S'épaissit le nuage!

MARIE.

Plus de rayon vermeil,
Au loin gronde l'orage!

JOSÉPHA.

La vague, sourdement,
Répond avec colère!

MARIE.

Le pêcheur, tristement,
Prie et pense à sa mère.

ENSEMBLE.

Sur la vague mobile, etc.

JOSÉPHA.

Eh quoi! va-t-il périr,
Si proche du rivage?

MARIE.

Faut-il ainsi mourir,
Victime de l'orage?

JOSÉPHA.

Non! calme-toi, pêcheur!
Renais à l'espérance!

MARIE.

Et redis au Seigneur
Ton chant de délivrance!

ENSEMBLE.

Sur la vague mobile, etc.

(*Dire les deux derniers vers de l'ensemble ainsi qu'il suit*):

Malgré l'horizon noir,
La barque et le pêcheur sont revenus le soir!

MARIE. Tu vois, Josépha, si je me la rappelle, notre barcarolle? Eh bien! tous mes souvenirs d'enfance ne sont pas moins présents à mon esprit que celui-là; n'hésite donc plus à m'ouvrir ton cœur!

JOSÉPHA, *les yeux baissés*. Comment vous expliquer?... Comment vous faire comprendre?...

MARIE. Je devine! Il s'agit d'un mari?

JOSÉPHA. D'un bien honnête garçon qui devait être mon mari. Tout était arrêté; et maintenant tout est rompu!

MARIE. Pourquoi?

JOSÉPHA. Par rapport au pré!

MARIE. Explique-toi!

JOSÉPHA. Ainsi que mon père, le père de Roderick trouve ce pré à sa convenance; il prétend s'en être ouvert le premier au propriétaire actuel, et, ne pardonnant point à mon père d'avoir été sur ses brisées, il a juré que son fils ne serait jamais mon mari!

MARIE. Et monsieur Roderick te plaît?

JOSÉPHA. Il est si complaisant et si doux! Quand je dis qu'il est doux, c'est avec les faibles, qu'il est doux, car, à l'occasion, c'est un lion!

MARIE, *riant*. Brrr!

JOSÉPHA, *sérieuse*. Il y avait le petit Gotlieb, que ses tuteurs pillaient et battaient; Roderick leur a si bien fait sentir la vigueur de son poing, qu'ils se sont rendus à ses raisons et n'ont plus osé maltraiter Gotlieb ni le voler!

MARIE. Puisque Roderick met des raisons aussi concluantes au service de la justice, il faut qu'il soit ton mari, et il le sera!

JOSÉPHA, *avec élan*. Ah! madame! que de bonté! (*Avec doute.*) C'est que mon père est bien entêté!

MARIE. Et moi, donc! Attends-moi ici; avant tout, il faut que le Comte soit empêché de rien conclure.

JOSÉPHA. Mais, madame, si mon père n'a pas le pré, ce sera bien pire!

MARIE, *sortant*. Laisse! laisse!

SCÈNE V.

JOSÉPHA, *seule*.

Tout est perdu! Le père de Roderick devenant maître du pré, Roderick sera chassé de chez nous par mon père! C'en est fait! c'en est fait! Un garçon si bon et si doux, et qui tape si bien! (*Elle va s'asseoir en pleurant vers la gauche, le dos presque tourné aux spectateurs et aux acteurs en scène.*)

SCÈNE VI.

JOSÉPHA, *dans son coin*, LE BARON DE GRUKENFEL, LA BARONNE.

LA BARONNE. Bon! Sa Majesté qui n'est plus là!

LE BARON. Tant pis! je suis en verve, je me sens éloquent, j'aurais emporté la nomination d'assaut, et je suis comme Potock, moi! Celui que j'aurais nommé n'est pas loin d'ici!

LA BARONNE, avec un sourire agréable. Cela va de soi!

LE BARON. Rendre aux Grükenfel leur ancien lustre est un acte de justice qui ne saurait manquer de plaire à Sa Majesté!

LA BARONNE. Certes!

LE BARON.

CHANSON.

REFRAIN.

Les Grükenfel, autrefois,
C'est notoire,
Et dans l'histoire,
A tous imposaient des lois.
Ce n'est plus, hélas! comme autrefois!

PREMIER COUPLET.

Sortis des rangs par leur vaillance,
Ceux qu'on aperçoit les premiers
Enlevaient du bout de leur lance
Leur titre de preux chevaliers!
Dès lors, montant sans cesse,
L'un d'eux, passé marquis,
Prend pour femme une altesse,
Dans un duché conquis.
Les Grükenfel autrefois, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Ils comptaient, suivant leur bannière
Pour le moins, dix mille vaseaux!
D'une province tout entière,
Eux seuls percevaient les impôts!
Comme ils faisaient largesse!
L'or coulait de leurs mains!
C'était toujours liesse,
Chez ces gais souverains!
Les Grükenfel autrefois, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Ils protégeaient la poésie
Et les poètes à leur cour,
Arrivant d'Europe ou d'Asie,
Chantaient leurs hauts faits nuit et jour.
Bien plus, dans la famille,
Ceci peut s'affirmer,
Une étonnante fille
Naquit sachant rimer!
Les Grükenfel autrefois, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Si pourtant un sort plus prospère
En moi relevait mes aïeux,
Si quelque destin moins sévère
Redorait nos blasons poudreux,
Soudain, sans nulle feinte,
Changeant de ton et d'air,
Au lieu de ma complainte,
Je dirais, le cœur fier:
Les Grükenfel, autrefois,
C'est notoire,
Et dans l'histoire,
A tous imposaient des lois.
Place à nous, manants, comme autrefois!

LA BARONNE, joyeuse.

« Place à nous, manants, comme autrefois! »
Je voudrais nous y voir!

LE BARON. Vous nous y verrez!

LA BARONNE, apercevant Josépha. Vous êtes là depuis longtemps?

JOSÉPHA, s'avançant. Je n'en suis pas sortie, madame. Sa Majesté m'a ordonné de l'y attendre.

LE BARON, bas à la Baronne. *Quéque* c'est que ça?

LA BARONNE, de même. La sœur de lait de la reine. Elle a de l'influence!

LE BARON, de même. Vous penseriez?...

LA BARONNE, de même. Il ne faut rien négliger. (Haut.) N'est-ce pas, mignonne, que le bien de leurs sujets est le plus grand souci des bons rois?

JOSÉPHA. Je l'ai entendu dire, madame.

LA BARONNE. Sûrement, vous ne croyez point que la reine Marie démente ce généreux axiome?

JOSÉPHA. Dieu m'en garde!

LA BARONNE. Je puis vous confier, entre nous, qu'une occasion d'exercer ses nobles sentiments va être offerte à Sa Majesté.

JOSÉPHA, se méprenant. Je le sais!

LA BARONNE. Vous le savez?

JOSÉPHA. Et je crains que la générosité de la reine ne produise pas les fruits qu'elle en attend!

LA BARONNE. Les fruits de la générosité de Sa Majesté comportant tout ce que l'on ambitionne, que resterait-il à souhaiter à Sa Majesté ou à ceux qu'elle daignera combler de ses grâces?

JOSÉPHA. Mais Sa Majesté ignore!...

LA BARONNE, l'interrompant. On ne lui laissera rien ignorer!

JOSÉPHA. Quoi, madame, vous prendriez la peine?...

LA BARONNE. Moi, ou monsieur de Grükenfel.

JOSÉPHA. Monsieur de Grukenfel connaît donc?...

LA BARONNE. Mieux que personne ce qui est à dire en cette occasion; et pour peu qu'une jolie jeune fille de ma connaissance appuie nos raisons, l'affaire est enlevée!

JOSÉPHA. Le meilleur serait que le pré n'appartînt ni à mon père ni au père de Roderick.

LE BARON. Que dit-elle?

LA BARONNE. Quel pré?

JOSÉPHA. Le pré en litige, le pré que Sa Majesté avait d'abord octroyé à mon père par un acte que Sa Majesté doit être en train de faire annuler.

LA BARONNE. En quoi cela nous regarde-t-il?

JOSÉPHA. Comment, vous ne?...

LA BARONNE. Par ma foi! il est bien question de votre père!

JOSÉPHA. Je ne sais, alors!...

LE BARON, d'un air narquois. Madame, ceci s'appelle un pas de clerc!

LA BARONNE, à part au Baron. Vous m'impatientez! Qu'avait-elle à faire dans son coin, sinon à se mettre au courant de nos projets?

LE BARON, de même. Prenez garde! elle a de l'influence!

LA BARONNE, de même. Eh! je ne le saurais mettre en doute.

LE BARON, de même. Sérieusement, vous pensez que cette jeune fille nous peut servir?

LA BARONNE, de même. J'en suis convaincue!

LE BARON, de même. Dans ce cas, rien n'est perdu! Je vais lui narrer la *grandeur et décadence* des Grükenfel, afin de l'intéresser à leur restauration. (Haut à Josépha.) Adorable villageoise...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA REINE, LE COMTE.

LA REINE, *entrant rapidement.* C'est une indignité!

LE COMTE. Calmez-vous!

MARIE. Une impudence inouie!

LE COMTE. Madame!

MARIE. Cette Christine oublie toute mesure!

LE COMTE. De grâce!

MARIE. Oser m'envoyer une couronne et un sceptre de carton doré!...

AIR.

Comme Christine, je suis reine,
Reine d'un peuple ardent et généreux!
Bientôt, de son humeur hautaine,
La puniront mes soldats valeureux!
Je veux sur sa frontière,
Déployant ma bannière,
Lui demander raison
Par la voix du canon!
Comme Christine je suis reine,
Reine d'un peuple ardent et généreux!
Bientôt, de son humeur hautaine,
La puniront mes soldats valeureux!
De railler sans cesse,
Un démon la presse,
Point de repos pour son esprit méchant!
J'y saurai répondre!
Je veux la confondre!
Tambours battez! noble garde, en avant! (*Ter.*)

Elle verra alors quelle sorte de couronne sied au front de Marie, reine de Danemark, par la grâce de Dieu et l'acclamation de son peuple! (*Elle marche avec agitation.*)

LE BARON, *bas à la Baronne.* L'instant de réclamer ne me paraît pas opportun!

LA BARONNE, *de même.* Selon l'édit, c'est pourtant aujourd'hui et non demain qu'il faut parler!

LE BARON, *de même.* Guettons donc une éclaircie sur le visage de Sa Majesté, et agissons en conséquence!

MARIE *au comte et redescendant.* Qu'on nous mette sur le pied de guerre, je le veux! et qu'avant six semaines mon armée passe le détroit!

LE COMTE. Y avez-vous mûrement réfléchi, madame?

MARIE. Quand l'honneur est atteint, qu'est-il besoin de tant réfléchir?

LE COMTE. Les propos d'une étourdie sans frein ont-ils cette puissance de porter atteinte à l'honneur de Marie?

MARIE. Trêve d'observations, je vous prie, monsieur! Je ne consulte point, j'ordonne!

LE COMTE, *après s'être incliné.* Madame, avant de passer outre, ne conviendrait-il pas à Votre Majesté de conclure en ce qui regarde l'édit?

MARIE. Eh bien! quoi! l'édit! n'est-ce point une idée avortée? quelle bonne action est-on venu me proposer? D'acheter pour Potock le pré que Roderick convoite?

LE BARON, *profonde révérence.* Madame, les Grükenfel...

MARIE, *l'interrompant.* Nous n'avons point à nous préoccuper de l'édit; c'est une chose jugée! (*Grükenfel va parler, le comte le devance.*)

LE COMTE. Je vous demande pardon d'insister, madame, mais c'est que, précisément, je me trouve en état de répondre aux exigences de l'édit.

LA BARONNE, *à part au Baron.* Là!

MARIE, *avec hauteur.* Vous n'y songiez pas ce matin, monsieur?

LE COMTE. Me permettez-vous de m'expliquer?

MARIE. Parlez!

LE BARON, *s'avançant.* Moi aussi, madame, j'avais.....

MARIE. Après, monsieur le Comte! (*Le Baron se recule*).

LA BARONNE, *bas au Baron.* Se laisser distancer par ce Français!

LE BARON, *de même.* Dame! à moins que de lui arracher la langue du gosier!...

LA BARONNE, *de même.* Eh! monsieur!...

LE BARON, *de même.* Baronne, ces choses-là ne se font pas devant les reines!

MARIE, *au comte.* J'attends!

LE COMTE. Madame, il est une vertu dont la pratique est difficile à ce point, que ceux qui l'ont possédée ont toujours été regardés comme les plus grands parmi les hommes qui honorent l'humanité. Ordinairement, ce n'est qu'au bout de longs jours d'épreuve et après d'incessants combats avec soi-même que les hommes dont je parle sont arrivés à ce degré de perfection. Cependant, madame, à vous, qui n'avez que vingt ans et qui êtes reine, deux raisons presque incompatibles avec cette vertu, je viens en proposer l'exercice! C'est la meilleure, la plus noble, la plus héroïque action que vous puissiez faire, madame: celle qui vous placera le plus haut dans l'histoire, et qui vous attirera le plus de bénédictions dans le temps présent! Il y faut, il est vrai, un grand courage, un courage que n'aurait pas Christine!...

LA BARONNE, *à part au Baron.* Vous allez voir qu'il va lui insinuer de le faire duc!

MARIE, *pensive.* Un courage que n'aurait pas Christine!

LE COMTE. Mais peut-on trop présumer de la force d'âme de Marie?

MARIE. Enfin, cette vertu propre seulement aux héros, quelle est-elle?

LE COMTE. Se dompter soi-même!

MARIE. Je l'avais deviné!

LE COMTE, *avec chaleur* Dès lors, votre générosité l'emporte; vous dédaignez de donner à Christine une leçon de savoir-vivre qui ne lui profiterait point, et qui coûterait si cher à vos sujets!

MARIE. Mais!...

LE COMTE. Oh! cette juste indignation vaincue, que cela vous fait grande, madame!

MARIE. Je!...

LE COMTE. Christine, avec tout son esprit et ses sarcasmes, est dépassée de cent coudées!

MARIE, *après un court silence.* Monsieur le Comte, vous êtes bien adroit!

LE COMTE. Je suis ému, madame, et jamais Votre Majesté ne m'a semblé plus digne d'amour et de respect!

MARIE, *souriant.* De cette façon, monsieur le Comte, il se trouve que la nomination d'un premier ministre vous est dévolue.

LE COMTE. Permettez-moi, madame, de récuser cette dangereuse faveur.

LA BARONNE, *à part.* Le niais! (*Elle pousse son mari du coude.*)

LE BARON *faisant un pas vers la reine.* Madame! les Grükenfel...

MARIE, *avec un peu de malice.* Sont gens que j'estime et

j'aime, monsieur le Baron; non plus guerroyants et despotes comme autrefois, ce que je ne souffrirais point, mais humbles et dévoués! Gardez ces sentiments, cher Baron! Baronne, amenez donc ce soir monsieur le Baron à mon cercle! (La Baronne et le Baron s'inclinent, dissimulant une grimace.)

MARIE. Monsieur le Comte s'étant conformé à l'édit pour une partie de mes ordres, ne saurait s'y soustraire pour le restant; qu'il veuille bien y songer!

LE COMTE. Je vous en supplie, madame!

MARIE, très-gracieuse. Ce sera donc moi qui indiquerai cette nomination à mon conseil, et, cette fois, monsieur, il vous faudra bien obéir.

LA BARONNE bas au baron. Il sera premier ministre!

LE BARON, de même. Non! Il faudrait qu'il abdiquât sa nationalité, et les Français tiennent à ces choses-là!

LA BARONNE, de même. C'est juste! rien n'est perdu!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, POTOCK, richement habillé et coiffé d'un bonnet en forme de poire. Des fruits garnissent sa veste.

POTOCK, démarche lente, air radieux. On m'a dit de venir rendre hommage à ma souveraine comme surintendant de ses vergers, j'obéis! (Révérences grotesques.)

JOSÉPHA. Quoi! mon père, vous seriez?...

POTOCK. Appelle-moi monsieur mon père! tu dirais monseigneur, que cela ne m'offenserait pas.

MARIE, à Potock. Le contrat?

POTOCK. Le voici, altesse! J'y ai mis ma croix.

MARIE. Prends ceci, Josépha; c'est ton contrat de mariage avec Roderick.

JOSÉPHA. Ah! madame!

MARIE. Tu vois que tes intérêts se trouvaient en d'assez bonnes mains.

JOSÉPHA. Je ne pourrai jamais reconnaître!

MARIE. Le pré t'est donné en dot, et, de la sorte, tout est concilié. (Josépha baise les mains de la reine avec effusion.)

POTOCK, reprise de l'air n° 2.

Foin d' la dispute et dudit pré!
J'ai, ma foi, bien mieux à mon gré,
Des vergers la surintendance,
(*Narquois*,)
Vaut ce pré, du moins je le pense;
Que mons Roderick à son gré
Plante de choux le susdit pré;
De grâce, à moi, que pourrait faire,
Messieurs, une aussi piètre affaire?

ADAM-BOISGONTIER.

NOTRE-DAME DE LA GARDE

De tout temps je l'aimai, cette antique chapelle,
Qui, du haut d'un donjon dominateur des flots,
Resplendit à jamais comme un phare fidèle,
Et montre leur patronne aux pauvres matelots.

A l'heure du matin qui fane les étoiles,
Quand le golfe dans l'ombre est encore endormi,
Quand les premiers vaisseaux dont blanchissent les [voiles
Sont par la brume encor dérobés à demi,

Je gravis lentement la dévote colline
Dont la Reine des mers habite les hauteurs,
Et franchissant le seuil de l'église marine,
Je me mêle en silence aux premiers visiteurs.

Humbles groupes épars, fidèles de tout âge,
Femmes que l'aube trouve aux portes du saint lieu,
Mousses qui vont partir pour leur premier voyage,
Vieux marins, désormais réfugiés en Dieu.

Sous l'arceau tapissé de guirlandes votives,
Sous ces mille tableaux d'un informe dessin,
Que de psaumes fervents, que d'antiennes plaintives
Balbutie à genoux le matinal essaim!

JOSEPH AUTRAN.
(*Poëmes de la Mer.*

ÉNIGME HISTORIQUE

Le même nom ne présage pas la même destinée. Nous portions le même nom, étions nés dans la même contrée, parents peut-être, tous deux nous avons servi des princes étrangers ; le premier de nous fut accusé d'un crime affreux et périt du dernier supplice; le second, grand général quoique peu entreprenant, fut redoutable à la Suède et à la Turquie, et fut le seul général que l'Allemagne put opposer au dix-septième siècle à la France. — Qui sommes-nous ?

REVUE MUSICALE

Nous continuons ce mois-ci l'importante série des œuvres classiques d'ensemble dues aux maîtres les plus célèbres.

Des duos et trios concertants; des ouvertures d'opéras italiens de Rossini, Bellini, Donizetti, arrangées pour piano et violon; des symphonies de Haydn, Mozart, Herz, Hummel, et des ouvertures d'opéras de Rossini et de Weber pour piano à quatre mains; les remarquables mélodies de Sowinski, musique *difficile*, mais très-belle; des sonates de Beethoven et des mazurkas de Chopin, pour piano seul, complètent ce qui compose la musique sérieuse de notre catalogue.

Parmi les œuvres de *moyenne force*, on remarquera néanmoins des compositions de caractère, et signées des meilleurs anteurs, tels que Pixis, Sowinski et Brisson.

Les petites fantaisies de Leduc et celles de Delasseurie sont d'une facile exécution, ce qui ne nuit en rien à leur charme mélodique.

Sous le titre de *Gaîté musicale*, nous publions une collection de valses et polkas, *très-faciles*, à laquelle ont concouru les auteurs le plus en vogue. C'est un véritable petit écrin où chaque perle a sa valeur.

Pour complément de la musique de danse, il faut signaler principalement les quadrilles de H. Marx, intitulés *Le Carnavalesque*, et les *Charmeurs*, comme très-dansants et des plus brillants.

Le Sanglier des Ardennes, de Niverd, et *les Bottes à Bastien*, de Marx, sont aussi deux nouveaux quadrilles dont la verve et l'entrain peuvent nous permettre de prédire à leurs auteurs un succès de bon aloi et de plus d'un jour.

Le Château d'Arques, de H. Marx, et *Juliette* de Mocker, sont deux valses très-élégantes et remplies de motifs gracieux.

La jolie polka de Mansour, intitulée *La Sirène*, fait en ce moment les délices du monde dansant; nous la recommandons tout particulièrement.

Une série de romances et chansonnettes, parmi lesquelles il faut citer en première ligne : *Donnez et Dieu vous le rendra ; le Credo des quatre saisons*, par A Mutel; *L'Alcyon Blanc*, de Masini. Deux *chœurs* à deux voix, pour distribution de prix, par Mme Perronnet, et *Maison à louer*, chansonnette de Katto, terminent notre cinquième catalogue.

Dans un de nos précédents numéros nous avons annoncé la publication de deux remarquables fantaisies pour piano, composées par M. Jules Yung, et ayant pour titre collectif, *Songe et Réveil*. Le n° 1, intitulé *le Songe*, est une ravissante composition, qui renferme une courte introduction, un andante expressif dont la mélodie ne laisse rien à désirer, et enfin deux variations d'un caractère différent, qui rappellent admirablement le thème dans tous ses détails. Ce morceau, presque facile, un des plus heureusement inspirés et des meilleurs qui se produisent de notre temps, est appelé à un immense succès.

Le n° 2, intitulé *le Réveil*, quoique moins brillant, mérite cependant une mention spéciale. Il est plus abordable pour les commençants. M. L.

Erratum. — Dans le numéro d'Avril, page 121, à l'Avis, on nous a fait dire : Il ne faut pas perdre de vue que ces trois degrés *ne sont pas* de la moyenne force; au lieu de *ne sont pas*, lisez : ne *sortent* pas de la moyenne force.

De la musique française, à propos de M. Richard Wagner. — **Maître Claude**, opéra comique en un acte. — Matinée musicale **du Progrès artistique**.

Faut-il parler à nos lectrices du fameux *Tannhauser*, de M. Richard Wagner, après que tous les journaux ont rendu compte de sa chute? Vous arrivez bien tard pour nous raconter les nouvelles, nous dirat-on; comment avez-vous laissé finir le mois dernier sans ajouter votre critique aux satires qu'on a lues partout? A cela nous avons à répondre qu'au premier rayon de soleil nous avons saisi le printemps aux cheveux, et que, par déférence pour la vieillesse, nous n'avons pas voulu laisser mourir l'hiver sans lui dire un dernier adieu ; qu'en considération de ces entraînements d'un côté, et de ce devoir de l'autre, nous avons négligé les nouvelles des théâtres, qui d'ailleurs n'avaient absolument rien d'intéressant, et puis, nous savions de bonne source que M. Richard Wagner préparait une brochure pour déclarer aux pauvres Parisiens qu'ils étaient incapables de juger son œuvre, qu'ils ne comprenaient rien à la musique

de l'avenir, qu'ils n'avaient de goût que pour les compositions françaises, les plus étroites, les plus mesquines, les plus stériles de toutes; qu'ils s'organisaient en cabale pour siffler et stigmatiser les ouvrages des artistes étrangers; qu'enfin, ils ne pouvaient faire entrer dans leurs cerveaux épais les combinaisons philosophiques, excentriques et imitatives sur lesquelles repose son immortelle création. On nous avait communiqué quelques feuillets inédits de ce plaidoyer, on nous avait transmis, sinon la forme, du moins le fond de la pensée de l'auteur, et nous voulions, afin de ne plus avoir à y revenir, juger en bloc le corps du délit et la défense de l'avocat. Mais, bah! pourquoi s'acharner aux mourants, pourquoi terrasser le vaincu! Laissons le *Tannhauser* dormir en paix, bercé par ses rêves de gloire et de régénération. Qu'on nous permette seulement de demander à l'illustrissime auteur du chef-d'œuvre incompris ce qui a pu lui faire croire qu'en France, ce pays hospitalier à tous les talents, on organise des cabales contre les artistes étrangers. Oh! Monsieur Wagner, le malheur vous rend ingrat! Pour quel auteur l'administration de l'Académie impériale vient-elle de dépenser des sommes fabuleuses? A quel compositeur français a-t-elle ouvert plus pompeusement ses portes? La vanité française dont vous vous moquez du haut de votre dédain royal, peut-elle se comparer à la vôtre, qui ose déclarer que Mozard, Beethoven, Haydn, Rossini, Meyerbeer ne sont que des écoliers en musique! les chefs-d'œuvre de ces hommes justement célèbres n'ont-ils pas trouvé d'échos parmi ce peuple ignare que vous croyez incapable de juger vos partitions? Demandez à vos compatriotes, même les plus humbles, demandez aux Italiens, demandez à Mme Ristori, à laquelle nous avons presque sacrifié, ingrats que nous fûmes, l'immense talent de la grande Rachel, cette vraie, cette seule personnification de l'art grec dans toute la majesté de sa simplicité antique? demandez-leur à tous ce qu'ils pensent de nos cabales? O, poète des poètes! puissance intermédiaire entre le ciel et le monde, génie incarné du rhythme et de l'harmonie, retournez dans vos royaumes vaporeux, amassez-y tous vos trésors, jetez vos perles rares aux êtres fantastiques qui peuplent un monde idéal, et laissez à cette sotte France, qui ne saurait comprendre vos sublimes créations, les Rossini, les Verdi, les Meyerbeer, ces pygmées de l'art qui sont devenus ses enfants. Non, nous n'avons pas de ces vanités injustes, de ces vanités nationales dont vous parlez. Nous savons que l'école française n'est pas la première de toutes, et la preuve, c'est qu'une foule de nos jeunes compositeurs se traînent avec plus ou moins de science ou d'habileté sur les traces des maîtres allemands et italiens, dont ils ne constituent que la petite monnaie; mais nous savons aussi que, sans avoir la prétention d'atteindre à l'apogée du génie musical, l'école française a pour elle l'éclat, la grâce, l'originalité, enfin la verve élégante et féconde qu'on admire dans les productions de Boieldieu, d'Hérold et d'Auber. Si les fioritures mélodiques du genre italien, si les thèmes empreints d'une sévérité magistrale du genre allemand ne sont pas de son domaine, elle possède néanmoins sa spécialité en musique, et, ne vous en déplaise, Monsieur Wagner, elle a bien aussi son mérite. Le secret de ses œuvres, c'est le motif. Ne riez pas, illustre apôtre, de cette petite chose qu'on appelle le motif; par motif j'entends cette phrase leste, spirituelle, ingénieuse et pimpante qu'on retient sans peine et qui, depuis le *Chaperon rouge* jusqu'à la *Fanchonnette* a fait le tour du monde. Le motif, c'est le sang, la vie, l'âme de la musique populaire; elle n'existe qu'à condition qu'il s'y montre, qu'il y circule. Il passe de la voix à l'orchestre et de l'orchestre à la voix. Avec lui les choses ne se combinent point comme une œuvre. Son inspiration s'éparpille au hasard, et les artifices de l'instrumentation dont il dispose avec esprit et finesse ne servent qu'à établir une filiation indispensable. Les grandes lignes font défaut, mais les détails curieux abondent, et si les ouvrages de l'école française ne peuvent se comparer à des monuments gigantesques, ils offrent du moins le charme d'une ravissante mosaïque faite avec toutes sortes de fragments de pierres précieuses. N'est-ce donc rien que cela, Monsieur Wagner, pour un pauvre peuple sans prétentions, et notre escarcelle est-elle aussi légère que vous voulez le faire supposer? Mais, vrai, en gens habituellement modestes, nous nous sentons rougir d'énumérer ici nos tout petits talents de société; recevez donc nos adieux, grand maître méconnu, comme les a reçus, au mois dernier, le vieil hiver, auquel nous avions presque envie de dire : « Au plaisir de ne jamais vous revoir. »

Un petit acte intitulé : *Maître Claude*, de MM. Leuven et St-Georges, musique de M. Cohen, a été représenté, il y a peu de temps, à l'Opéra-Comique. Cette partition est le début d'un compositeur auquel on devait déjà les chœurs d'*Athalie*. Trois morceaux ont été redemandés : la chanson de Maître Claude, l'air du Chasseur et la romance de Sérine. De jolies mélodies, habilement groupées dans un cadre spirituel, n'est-ce pas assez pour mériter à leur auteur de sincères encouragements?

La Société du *Progrès artistique* a donné, dans la salle des concerts du collége Louis-le-Grand, une matinée musicale où s'est fait vivement applaudir Mlle Adam Boisgontier, élève de l'excellent professeur de chant Mlle Deberc. Une voix charmante, une bonne méthode, un sentiment profond des compositions qu'elle interprète, assurent à cette jeune virtuose une place distinguée parmi les artistes de talent.

Un duo bouffe d'un compositeur que nos lectrices commencent à connaître et à aimer, M. A. Rocheblave, a été interprété avec une grande verve par Mlle Adam Boisgontier et M. Bloch.

Dans la même matinée, un quintette de G. Lefevre a été exécuté avec un talent remarquable par mademoiselle Léonie Chardon et des artistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.

MARIE LASSAVEUR.



Economie Domestique

DU CHOIX DES LÉGUMES.

Le moment où les légumes sont les meilleurs est celui où ils sont le plus abondants, celui de la pleine saison, parce qu'alors ils ont atteint toute leur maturité. A peu d'exceptions près, les légumes qui ne sont pas bien mûrs ne valent pas mieux que des fruits verts. Ceux de moyenne grosseur doivent être préférés, en général, aux très-gros et aux très-petits. C'est au moment où ils vont atteindre leur pleine croissance qu'ils ont plus de suc et de saveur. Une de leurs qualités essentielles, c'est la fraîcheur; il ne faut pas avoir l'œil bien exercé pour reconnaître des légumes frais des légumes gardés quelque temps. Les légumes frais sont fermes, *replets*, ont un parfum de *vert* que rien ne peut leur rendre quand une fois ils l'ont perdu. Pour leur redonner un peu de cette précieuse fraîcheur, il faut les mettre, deux heures avant de les faire cuire, dans de l'eau de source ou de pluie avec une poignée de sel; le mal sera ainsi réparé autant que possible. Si l'ont faisait cuire des légumes flasques, ridés, ils resteraient durs et seraient conséquemment de moins facile digestion; ils seraient aussi beaucoup moins nourrissants. La cuisson est un point très-important pour les légumes qu'on fait cuire à l'eau. Il faut de préférence faire usage d'eau de source ou de pluie; si l'on était obligé d'employer l'eau de puits, il faudrait y jeter quelques pincées de carbonate de potasse. Mettez les légumes verts dans l'eau bouillante et faites continuer de bouillir à grand feu; c'est le meilleur moyen pour qu'ils conservent leur couleur verte naturelle; mais qu'ils ne fassent pas un bouillon de trop. Les asperges, les choux-fleurs, les artichauts, les salsifis, etc., trop cuits, perdent la moitié de leur prix.

Correspondance

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE V. — 1 et 2, Dessin de châle—3 à 6, Entre-deux—7. Mouchoir simple avec écusson—8, S. M.—9, R., dans un écusson — 10, A. B. — 11, A. M., enlacés dans un écusson — 12, J. B. — 13 et 14, Parure parisienne— 15, Bande pour garniture de taie d'oreiller — 16, Entre-deux — 17, Bande pour volants— 18, M. dans un écusson—19, T. H., enlacés — 20 Bande élégante pour volants de mousseline — 21, Entre-deux — 22, B. D. — 23, H. R. V., enlacés — 24, A. O. C., dans un écusson — 25, T. E., enlacés — 26 et 27, Parure châle — 28, J. P., enlacés — 29, T. D. H.— 30, T. L., dans un écusson — 31, Mouchoir riche avec X dans un écusson—32, *Anna*—33 et 34, Entre-deux mignons.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 3, Parure en application — 4, I. M. — 4 *bis*, B. G. — 5 à 11 *bis*, Costume d'enfant — 12 à 15 *bis*, Veste russe pour femme ou pour jeune fille — 16 à 22, Chemisette destinée au costume d'enfant — 23 et 23 *bis*, Ceinture suissesse — 24 et 25, Porte-aiguilles — 26 à 28, Pelote babouche — 29 à 30 *bis*, Corbeille en perles — 31 et 32, Bavoir — 33 et 34, Chausson chinois au tricot — 35, Croquis du mantelet-châtelaine, donné sur la grande planche de patrons.

Jeanne à Florence.

Comme le bonheur passe vite, Florence! un mois, d'ordinaire, me semble pourtant bien long, et surtout ce mois d'avril que l'hiver souvent regarde comme sa propriété; mais, cette année, le soleil et Florence, la joie du cœur et celle des yeux, tout m'a été donné à la fois!

Et pourtant, tu m'as quittée de nouveau, insatiable voyageuse, et te voilà courant les prés, pendant que, toute seule, je me morfonds devant nos planches, dont les gigantesques proportions vont entraîner un travail de géants.

Encore, si je pouvais le faire en paix, ce travail, je répondrais presque de le mener à bonne fin; mais s'il existe sur terre un coin paisible et silencieux, ce n'est assurément point celui où j'ai cherché refuge. Cependant l'heure avancée rend à peu près nuls les bruits du dehors, et, depuis longtemps, les têtes mutines de la maison reposent sur l'oreiller.

Qui donc peut troubler ma solitude?

Mille petites voix qui semblent sortir de ma table de travail.

Est-elle donc hantée par les esprits?

Oh! que non, ces messieurs ne me font pas tant d'honneur!

Ces voix-là appartiennent tout simplement à de gentilles mortelles qui m'aiment assez pour avoir confiance en moi et me prendre pour arbitre en mainte circonstance délicate. De là cette liasse énorme d'épîtres blanches et bleues, roses ou vertes, qui toutes se résument en un point d'interrogation auquel il faut répondre; n'est-il pas vrai, Florence?

Et, quand je l'aurai fait, l'heure d'éteindre la lampe sera venue. Il me faut donc être laconique et t'embrasser sans avoir causé. A toi de me dédommager, de me donner des nouvelles des champs, de me décrire l'installation de ta mignonne chapelle pendant ce beau mois de la vierge Marie.

A défaut de ma prose, et pour qu'il ne soit pas dit que je laisse, en t'écrivant, un coin de papier blanc, je t'envoie une légende qui te plaira, j'en suis sûre, avec un bouquet cueilli, comme celui du mois de février dernier, dans *le jardin* de M. Dupuy.

LES TROIS VOILES DE MARIE-BERTHE.

Légende.

Le premier voile de Marie Berthe était d'un lin plus blanc que la neige, et tramé de fils aussi légers que ceux que dévident les fuseaux de la Vierge. Marie Berthe l'avait brodé de ses mains, et il était orné d'une guirlande en fleurs de soie si bien imitées, que les abeilles s'en approchaient.

Elle ne mit qu'une fois son voile blanc, le jour où elle fit sa première communion.

Le deuxième voile de Marie Berthe était de laine noire. Elle l'avait commencé le jour où sa mère était morte, et où elle était restée seule à la maison. Il était brodé de palmes sombres comme celles des arbres qui sont dans les cimetières, et Marie Berthe l'avait arrosé de ses larmes.

Elle ne mit qu'une fois son voile noir, le jour où elle devint la fiancée du saint Christ dans le couvent de l'*Ave Maria*.

Le troisième voile de Marie Berthe était fait d'un morceau de l'azur céleste. Il était brodé d'étoiles, et il embaumait les odeurs du paradis.

Ce fut son ange gardien qui le lui donna le jour où elle s'envola dans le ciel.

COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, DESSIN DE CHALE à broder sur mousseline ou sur cachemire.

Sur cachemire, on fera les motifs au feston et au plumetis.

Sur cachemire ou mérinos, on pourra remplacer les pois par des perles de jais.

Dans les deux cas, il faut un carré d'étoffe de 1 m. 40. On ne brode qu'une pointe, mais on continue le feston du bord sur les quatre côtés.

Au châle de mousseline, on ajoute, autour de la pointe non brodée, un volant dont le dessin est donné au numéro 2. Ce volant doit avoir 35 centimètres de haut et se composer de trois largeurs de mousseline (la mousseline a 1 mètre 40 de large).

Autour du châle de cachemire on peut mettre une petite guipure ou un effilé.

3 à 6, ENTRE-DEUX. Les numéros 3 et 5 conviennent pour petits objets de layette ou de trousseau; les numéros 4 et 6 peuvent se broder au-dessus de l'ourlet d'un jupon ou bien sur cet ourlet.

7, MOUCHOIR simple, au feston, avec *O* dans un écusson, feston et plumetis.

8, *S. M.*, gothique, plumetis.

9, *R.*, dans un écusson, anglaise, plumetis et feston.

10, *A. B.*, anglaise, plumetis.

11, *A. M.* enlacés, dans un écusson, anglaise élégante, plumetis et point de sable.

12, *J. B.*, anglaise, plumetis.

13 et 14, PARURE PARISIENNE à broder :

1° sur mousseline en plumetis et point de sable.

2° sur nansouk en cordonnet de couleur; on laisse le nansouk double, à l'endroit de la bordure et on découpe l'intérieur des motifs de façon à ce que le nansouk soit simple dans ces motifs, ou bien on opère en sens contraire, laissant le nansouk double dans les motifs et simple dans le fond.

3° en application de nansouk sur tulle d'Alençon.

4° enfin sur crêpe noir, pour col de deuil. On brode alors au point de chaînette ou au passé, en cordonnet de soie.

15, BANDE pour garniture de taie d'oreiller, feston et plumetis.

16, ENTRE-DEUX à broder sur l'ourlet d'un jupon, plumetis et cordonnet.

17, BANDE pour volants et garnitures d'une robe de mousseline, plumetis et feston.

18, *M.*, fantaisie, dans un écusson, plumetis et point de sable.

19, *H. T.*, enlacés, plumetis.

20, BANDE élégante pour robe de mousseline, feston, plumetis et point de sable.

Ce charmant dessin produirait aussi un joli effet, employé pour un châle de mousseline.

21, ENTRE-DEUX, plumetis.

22, *B. D.*, gothique, plumetis.

23, *H. R. V.*, enlacés, plumetis.

24, *A. O. C.* dans un écusson, plumetis.

25, *T. E.*, romaine et anglaise, plumetis.

26 et 27, PARURE CHALE, plumetis et point de sable. Le même dessin peut être exécuté au point de chaînette.

28, *J. P.*, enlacés, anglaise, plumetis.

29, *T. D. H.*, gothique, plumetis.

30, *T. L.* dans un écusson, anglaise, plumetis.

31, MOUCHOIR riche avec écusson et *X.*, plumetis et point de sable.

32, *Anna*, anglaise, plumetis.

33 et 34, ENTRE-DEUX mignons, plumetis et broderie à la minute.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 3, PARURE en application de nansouk sur tulle d'Alençon.

1, Col.

2, Garniture de la manche.

3, Entre-deux qui surmonte la garniture.

Cet entre-deux termine la manche, qui peut se faire en tulle ou en mousseline. Il doit être assez large pour qu'on puisse passer la main. La garniture doit être légèrement froncée.

4, *I. M.*, romaine élégante, plumetis et point de sable.

4 *bis*, *B. G.*, anglaise, plumetis.

5 à 11 *bis*, COSTUME D'ENFANT de quatre à six ans.

Ce costume, que nous donnons au grand complet, se compose d'une jupe à laquelle est adapté un corsage sans manches, mais avec basques devant, et d'un petit zouave. On peut le faire en popeline, en poil de chèvre, en toile de lin, etc.

Dans les trois cas, on garnira la jupe, le corsage, le zouave et le nœud de la ceinture de broderies en soutache soit noire, soit de la couleur de l'étoffe; sur la toile grise, la soutache rouge produit un joli effet; sur du nankin, le noir est préférable.

Le dessin indiqué par le croquis numéro 11 *bis* est tellement simple que nous n'avons pas jugé nécessaire de le reproduire sur toutes les parties qu'il doit orner. On commencera par placer, au-dessus de l'ourlet de la jupe, au bord du zouave, un lacet de laine ou de soie — selon l'étoffe employée ; — au-dessus de ce lacet, on coud deux rangs de soutache; au-dessus est le petit dessin en question, auquel on peut substituer celui que nous donnons pour la veste russe (12 à 15 *bis*.).

Donnons le détail des différentes parties du costume d'enfant :

5 à 7, Corsage de la robe.

5, Devant.

6, Dos (moitié).

7, Basque du devant.

8 à 11, ZOUAVE.

8, Devant.

9, Dos (moitié).

10, Manche.

11, Revers de la manche.

Le numéro 11 *bis* donne l'ensemble du costume auquel est destinée la chemisette (16 à 22).

La jupe de la robe doit avoir 2 mètres 10 de large (trois lés) sur 32 centimètres de haut. Le nœud de ceinture se compose de deux pans longs de 24 centimètres, larges de 9 centimètres, et d'une coque.

12 à 15 *bis*, VESTE RUSSE pour femme ou jeune fille, à soutacher sur nankin, piqué, ou toile de l'Inde, en soutache noire ou de couleur.

12, Devant.

13, Dos (moitié).

14, Côté du dos.

15, Manche (fendue jusqu'en haut).

15 *bis*, ensemble de la veste.

Le même dessin peut se répéter sur le devant de la jupe.

16 à 22, CHEMISETTE destinée au costume numéro 11 *bis*.

16, Devant.

17, Dos (moitié).

18, Manche.

19, Poignet du haut de la manche.

20, Poignet du bas.

21, Revers du poignet..

22, Col.

Cette chemisette se fait en jaconas, en nansouk ou en percale de couleur ou à semé. On ajoute trois ou quatre plis de chaque côté du devant.

Le col et le revers du poignet de la manche doivent être doubles et bordés d'une piqûre.

23 et 23 *bis*, CEINTURE SUISSESSE.

Cette ceinture, promise à nos amies le mois dernier, se fait généralement en velours noir, pouvant ainsi s'adapter indifféremment à toutes les robes. Elle est bordée d'un double passe-poil en taffetas ou en satin, doublée de taffetas, et fermée sur le côté à l'aide de deux agrafes.

Les lettres de repère indiquent de quelle façon doivent être réunies les différentes parties de la ceinture. Ces raccords se font à l'aide d'un surjet.

Le numéro 23 *bis* donne le croquis de la ceinture suissesse, qu'on portera beaucoup, cet été, sur les robes légères de mousseline ou de jaconas.

Elle est précieuse pour finir d'user les robes de taffetas clair dont le bas du corsage est flétri, et qui se trouve ainsi dissimulé.

24 et 25, PORTE-AIGUILLES.

Le numéro 24 donne le patron.

Le numéro 25 donne le croquis.

Ce petit porfeuille se fait en velours, en moire ou en satin blanc; on le double de taffetas piqué; dans l'intérieur, on coud deux petits carrés de flanelle sur lesquels on place les aiguilles et l'on borde d'un petit ruban bleu de ciel.

Sur un des côtés du dessus, on brode au passé ou au point de chaînette en soie ou en cordonnet, le petit bouquet myosotis dessiné sur le numéro 24.

Pour les myosotis on prend, bien entendu, du cordonnet bleu, pour les feuilles du cordonnet vert.

L'effet est plus naturel, si l'on peut nuancer.

Sur l'autre côté du dessus, on peut broder en fil d'argent fin ou simplement en cordonnet le chiffre surmonté d'une couronne.

Ce petit fortefeuille est un gentil souvenir à donner à une amie, et aussi un objet de loterie, toujours très-apprécié.

26 à 28, PELOTE-BABOUCHE.

Nous en dirons tout autant de celui-ci, qui se compose de deux parties taillées d'abord en carton.

Le numéro 26, qu'on recouvre de taffetas des deux côtés, et qui forme le dessous.

Le numéro 27, qu'on recouvre de drap rouge, et dans le bas duquel on ajoute le numéro 27 *bis*, qu'on a pris soin de broder en perles, comme l'indique le numéro 28.

Par un surjet, on réunit au numéro 27 toute la partie du numéro 27 *bis*, marquée d'une ligne ponctuée. Après quoi, on remplit de poudre d'émeril — qui, comme on sait, a la propriété de *dérouiller* les aiguilles — le petit sac formé par le dessus de la *babouche* (numéro 27 bis).

On ferme l'ouverture à l'aide d'un petit morceau

de drap taillé sur le patron numéro 27 *ter*. On réunit par quelques points les numéros 26 et 27, à l'endroit où ils se touchent sur la planche; on ajoute, dans l'intérieur, deux petites languettes de flanelle taillées sur le même patron, et on coud, aux deux bouts de pied, deux petits rubans qu'on noue et qui ferment ainsi la pelote.

Enfin, on pique des épingles tout autour des deux semelles de la babouche.

29 à 30 *bis*, Corbeille en perles.

Pour cet ouvrage, d'une exécution prompte et d'un joli effet, il faut un pièce de laiton blanc moyen, et deux *masses* de perles, une blanche et une de couleur bleue, verte ou rouge. On commence par le milieu du numéro 30, enfilant quarante perles qu'on alterne, une blanche, une de couleur, une blanche, etc., ayant soin de placer les plus grosses aux endroits marqués de petits carrés, c'est-à-dire de trois en trois perles.

Les quarante perles enfilées, on forme un rond qui doit avoir le diamètre de celui du numéro 30, puis on coupe le laiton et on arrête les bouts.

Dans l'intérieur de ce rond, on fait ensuite les rayons indiqués, qui se composent chacun de six perles enfilées. On peut, à cet effet, se servir de gros fil qu'on emploie double pour le rendre plus solide.

Les huit rayons terminés, on reprend au-dessus du deuxième rayon : on arrête solidement le laiton, puis on enfile cinq perles; le carré qui est marqué au-dessus de cinq perles et au-dessous de la lettre D, indique la place d'une perle qu'on doit choisir un peu plus grosse que les autres, assez large du moins pour pouvoir y repasser le laiton une seconde fois, quand on aura décrit la courbe marquée par des lettres D. E. et A. B.

Entre D. E., on enfile six perles, puis une grosse perle, et enfin quinze perles entre A. B. — Une grosse perle, six perles et on se retrouve à la perle au-dessous du D. Dans cette dernière, on passe le laiton, on enfile ensuite cinq perles, puis on passe le laiton dans une des perles du rond qui forme le milieu de la corbeille et on continue de la sorte, ayant soin de relever le laiton de manière à ne pas former un rond tout plat.

Quand les dix grandes dents qui forment le bord de la corbeille sont terminées, et qu'on est revenu au point de départ, on arrête le laiton; puis on ajoute entre chaque dent des pendeloques formées de perles enfilées avec du gros fil : du milieu d'une dent au milieu de la dent suivante, il doit y avoir dix-sept perles; celle du milieu doit être beaucoup plus grosse et brillante.

On passe le fil dans la perle qui forme le milieu de la dent, on enfile treize perles, celle du milieu étant brillante, mais moins grosse que celle de tout à l'heure.

On repasse le fil dans la perle qui forme le milieu de la dent, et on enfile dix-sept perles, celle du milieu grosse et brillante; puis on passe à la dent suivante et ainsi de suite.

Le numéro 29 est le croquis de la corbeille.

Le numéro 30 *bis* est l'anse de ladite corbeille, qui se fait de la même façon.

31 et 32, Bavoir en piqué, bordé d'un feston. Le numero 32 indique de quelle façon doivent être disposés les petits quadrillés qu'on fait à points devant.

33 et 34, Chausson chinois au tricot.

Ce petit chausson, fort commode pour sortir du lit, se fait le plus simplement du monde. On prend un écheveau de laine marron (Saxe ou Berlin), un petit écheveau de laine noire et deux aiguilles à tricoter, en acier.

On tricote soixante-quatre mailles au premier rang, on fait deux mailles à l'endroit, deux mailles à l'envers, deux mailles à l'endroit, etc., et cela, pendant huit rangs.

Au neuvième rang, on prend deux mailles à la fois, on passe la laine sur l'aiguille, deux mailles ensemble, ainsi de suite pour tout le tour.

Ce tour offre de petits trous dans lesquels on passe un caoutchouc qui sert à retenir le haut du chausson.

Au dixième rang, on recommence le même dessin, deux mailles à l'endroit, deux à l'envers, et l'on fait ainsi quatre-vingts tours.

Après quoi, on finit comme on avait commencé, faisant un rang semblable au neuvième, puis huit rangs pareils aux huit premiers.

On a ainsi obtenu un carré long dont les dimensions sont celles du numéro 33.

Par un surjet, on réunit les côtés A. A., B. B., et l'on a un petit sac dans lequel on entre le pied, dont il prend aussitôt la forme, et qui produit l'effet rendu au numéro 34.

Pour enfant, il suffit de lui donner de plus petites dimensions.

35, Croquis du mantelet chatelaine dont le patron figure sur la grande planche de patrons. (Voir l'explication spéciale des mantelets.)

MODES.

Puisque vous avez goûté les conseils d'économie donnés le mois dernier, nous sommes tout heureuse de pouvoir les compléter aujourd'hui, en vous envoyant un procedé d'une exécution fort simple, et grâce auquel vous pourrez remettre à neuf vos rubans les plus flétris, rubans blancs et rubans de couleur.

Dans l'un et l'autre cas, il est nécessaire de vous procurer du savon blanc aussi beau, aussi pur que possible. Puis, avec de l'eau tiède (bien pure aussi) procédez au savonnage du ruban, savonnage qui peut se faire à la main, mais avec soin et délicatesse, ou bien de la façon suivante : Étendez le ruban sur une planche de bois blanc, recouverte d'une serviette; puis, avec une brosse assez douce, brossez et savonnez le ruban tantôt à l'endroit, tantôt à l'envers.

Aussitôt que le ruban a recouvré sa fraîcheur première, et que tout ce qui altérait cette fraîcheur a passé dans la serviette, vous le rincez dans une eau tiède, abondante, jusqu'à ce qu'il soit débarrrassé entièrement du savon. On rince ensuite dans de l'eau fraîche, on exprime et on étend sur un linge blanc pour faire sécher. On laisse le ruban jusqu'à ce qu'il ne soit plus que légèrement humide; alors, avec un fer à repasser bien chaud, on repasse très-vite, d'abord à l'envers, puis à l'endroit.

Pour rendre au ruban son éclat, son lustre, il faut, en dernier lieu, tenir le ruban de la main gauche, tandis que la droite presse le fer, le tenant presque droit pour que le tranchant joue comme le dos d'un

couteau que l'on presserait fortement, faisant glisser dessous.

Pour les rubans blancs, si on les veut plus beaux, on peut, après les avoir savonnés et rincés, les laisser macérer vingt-quatre heures dans l'eau pure avant de les repasser.

Les rubans de couleur doivent être savonnés avec de l'eau tiède avant d'avoir été plongés dans l'eau. Aussitôt qu'ils sont propres, il faut les débarrasser du savon en les rinçant dans de l'eau à peine tiède, puis dans de l'eau fraîche; on les exprime ensuite entre deux linges, et on les passe au fer avant qu'ils ne soient secs. Toutes ces opérations doivent être faites avec le plus de promptitude possible.

Grâce à ce procédé, les rubans recouvrent leur apprêt, la vivacité de leurs couleurs, l'éclat du neuf; mais il faut avoir bien soin :

1° D'employer du savon blanc pur;

2° De l'eau également bien pure, eau distillée ou eau de pluie;

3° De rincer dans plusieurs eaux;

4° De laisser à moitié sécher avant de repasser.

Si l'on voulait donner au ruban plus d'apprêt que celui qu'on obtient en employant les moyens indiqués plus haut, on ajouterait un peu de dissolution de gomme arabique bien blanche à la dernière eau du rinçage.

Encore un conseil : Achetez toujours, autant que possible, des rubans de belle qualité. Ceux-là se prêtent beaucoup mieux que les rubans bon marché aux différentes opérations du savonnage et du rinçage.

Le choix en est, du reste, fort grand en ce moment, et les nuances aussi fraîches que variées. Le *Solferino* est toujours en vogue. Le gros bleu revient en faveur, et nous avons vu, pour jeunes filles, de jolies capotes de crêpe, ornées seulement sur la passe d'un nœud-cravate en taffetas, bavolet et brides pareilles, en gros bleu.

Le complément de ces capotes est la petite voilette en crêpe lisse garnie d'une ruche tuyautée.

On en fait d'autres en tulle blanc ou noir moucheté de pois, d'étoiles ou de fleurettes en paille; mais nous aimons infiniment mieux, pour jeune fille surtout, la voilette de crêpe lisse ou celle de point d'esprit.

Les fleurs des champs sur les chapeaux font fureur, et c'est justice, car rien n'est frais et jeune comme une demi-couronne de bluets, coquelicots, nielles placée sous un chapeau de paille. Nous avons remarqué un chapeau de paille de riz qui n'avait d'autre ornement qu'une touffe de *coucous* attachée par un petit nœud de taffetas noir, bavolet et brides semblables, et qui avait pourtant le cachet le plus charmant et le plus distingué.

C'est qu'en effet, l'élégance n'est point dans la multitude et la richesse des ornements, mais, tout au contraire, dans la simplicité. L'harmonie des nuances est aussi une des conditions essentielles de la véritable élégance; aussi ne suffit-il point de choisir un joli chapeau, une robe bien fraîche, il faut encore se demander si l'un et l'autre formeront un tout harmonieux. La mode, au reste, depuis quelques années, simplifie beaucoup les choses. Les étoffes de printemps sont en général des grisailles; les par-dessus sont en taffetas noir, la couleur du chapeau reste seule à choisir.

Pour les bains de mer, nous avons vu une étoffe souple et solide, la *Paramata*, dont le fond est gris à petites rayures, avec semé brodé à la main, pois ou fleurettes des champs.

La *taffetaline* est également une étoffe rayée.

Pour demi-toilette, la popeline imprimée avec semés pompadour et camaïeu.

Pour jeune femme, la maison Gagelin a le foulard de l'Inde ou *Cora*, extra-fort, qui fait de très-belles robes. La couleur Havane est la plus distinguée.

La forme des robes ne varie guère; seulement les jupes ont une tendance de plus en plus marquée à se garnir dans le bas. C'est le plus souvent un large biais de taffetas, d'une couleur plus foncée que celle de la robe, ainsi qu'on le voit sur notre gravure de modes.

L'explication de cette gravure donne d'assez amples renseignements pour que nous n'ayons pas besoin de revenir sur ce chapitre.

Nous avons, il y a peu de temps, donné le patron d'une *blouse matelot* pour enfant, disant que ce modèle agrandi pouvait servir pour jeunes filles, et former un charmant dessous de zouave.

Cette blouse, que nous conseillons de faire en flanelle pour les bains de mer et les matinées de campagne, se fait aussi en jaconas. On l'appelle alors *chemise russe* et on la brode en coton ou en laine de couleur; nous en avons un modèle qui n'a pu trouver place sur la planche du mois, mais qui figurera, nous l'espérons, sur celle de juin.

Cette chemise et les zouaves seront généralement, cet été, préférés pour la campagne, aux casaques longues pareilles aux robes.

On en fait toujours en taffetas noir; mais elles ne sont qu'à demi-ajustées.

La redingote en drap anglais (water-proof) et le burnous arabe, en même tissu sont, pour demi-toilettes, les vêtements les plus commodes et les mieux portés. Ils n'ont aucun ornement; c'est ce qui les distingue des ces vêtements de pacotille en drap de couleur très-claire, bordés de rubans, de ruches et contre lesquels, mes chères enfants, je vous prie de vous tenir en garde.

Même recommandation pour les vêtements d'enfant : pour petite fille, la casaque large ou paletot demi-juste, en drap gris, bordé seulement d'un petit liseré bleu. Pour petit garçon, le paletot de drap anglais.

Nous avons vu pour petite fille de trois ans une jolie robe de piqué blanc, garnie dans le bas d'un large biais de même étoffe, rattaché à la jupe par un gros liseré de percale. Le corsage était plat, décolleté carrément, boutonné sur le côté; les boutons continuaient également sur le côté de la jupe. Manches courtes, ornées d'un biais.

Le même modèle peut se faire en popeline ou en poil de chèvre; seulement, alors, le biais, le liseré et les boutons doivent être en taffetas de couleur.

Le col droit en toile se porte beaucoup avec la petite cravate noire à bouts brodés. Pour le matin, sous le zouave, nous trouvons bien commodes le col et les manches en percale de couleur.

Avec les robes un peu ouvertes du haut, on peut adopter la petite cravate de batiste, dont les bouts sont garnis d'une guipure blanche un peu haute : c'est très-simple, mais très comme il faut, et tant soit peu dix-septième siècle.



Gaiquin et Dumain Imp. r. de la Calandre 29 Paris

Senorita Duches

Enfin, pour répondre à une dernière question, souvent posée, le gant de Suède est, pour l'été, le seul adopté.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE MANTELETS.

Patrons réduits au dixième.

Desdémona. — 1, Dos.
2, Devant.
Rimini. — 3, Dos.
4, Devant.
Albano. — 5, Dos.
6, Jupe du dos.
7, Devant.
8, Manche.
Duchesse. — 9, Corps du mantelet.
10, Volant.
Senorita. — 11, Dos.
12, Petit côté.
13, Devant.
14, Manche.

Patron grandeur naturelle :

MANTELET CHATELAINE. — 15, Corps du mantelet.
16, Volant.

Le *Desdemona* se fait en drap d'été et se borde d'un biais de taffetas de couleur pensée, vert, bleu ou groseille; sur ce biais on ajoute plusieurs rangs de soutache de soie de même couleur que le taffetas. Des boutons en taffetas assorti complètent l'ornement de ce charmant vêtement de demi-saison.

Le *Rimini* est en taffetas noir, avec une très-haute dentelle de laine, ou une guipure, rattachée à une cordelière en passementerie qui garnit le haut du vêtement. Pour demi-saison, on peut ajouter sous la dentelle une pelisse en taffetas, montée à gros plis, comme on le voit sur la gravure. Sans cette pelisse, le *Rimini* est un vêtement d'été.

L'*Albano* n'est autre qu'une basquine à plis, en taffetas; une guipure garnit les manches et simule une pèlerine sur le haut du corsage. Une passementerie simule un petit col plat.

Le mantelet *Duchesse* est un châle carré dont le fond est en cachemire, et que borde une large bande de taffetas brodée en chenille. Au bord de cette bande est une guipure.

Le *Senorita* est une basquine en taffetas, garnie d'une dentelle de laine qui simule un zouave. La tête de la dentelle, l'entournure des manches et les poches sont garnis d'une ruche de taffetas découpé. Sur le bord des manches est posée à plat une dentelle qui forme revers.

Le *Mantelet châtelaine* peut se faire de deux manières :

1° En taffetas garni d'un volant et orné de ruche ou de chicorées; 2° en tulle recouvert de guipures et de ruches de taffetas.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODE.

Première toilette. — SENORITA. — Robe de taffetas double chaîne, jupe unie, boutonnée devant, du haut en bas, corsage plat et rond également boutonné, manches demi-justes avec jockeys en haut et revers en bas, bordés d'un liseré en taffetas de couleur. Les boutons sont assortis à ce liseré. — Chapeau de crin blanc, bavolet de tulle garni d'une dentelle noire; sur la passe, une traverse de velours groseille des Alpes, et sur le côté, touffe de roses de même couleur et de plumes noires. Dessous assorti.

Deuxième toilette. — DUCHESSE. — Robe de taffetas couleur havane, nouveau modèle *Senora*; la jupe est garnie dans le bas d'une large bande de taffetas de même couleur que la robe, mais d'une nuance plus foncée. Le corsage est plat et garni également de taffetas ainsi que les manches.—Capote de crêpe pensée, coulissée. Sur le côté, assez haut sur la passe, un chou de crêpe découpé, terminé par une dentelle.

Troisième toilette. — ALBANO. — Robe de taffetas camaïeu, jupe garnie dans le bas d'un grand volant surmonté de quatre petits.—Chapeau de paille de riz orné d'un côté d'une grande plume d'autruche, de l'autre d'une touffe de roses entourées de plumes, bavolet et brides de taffetas.

Qnatrième toilette. — DESDEMONA —Robe de taffetas gris-mousseline dont chacun des lés est garni d'une petite ruche découpée en taffetas de couleur vert, bleu, groseille ou pensée. Le corsage est également orné de chicorées qui forment brandebourgs. La manche est très-large dans le haut, formant des bouillonnés en long, retenus par d'autres chicorées.— Chapeau de paille d'Italie avec *lame*. Couronne de plumes sur le fond.

Cinquième toilette. — RIMINI. — Robe de taffetas noir, garnie de volants jusqu'au deux tiers. Ces volants sont bordés d'un ruban en passementerie, formant un très-petit quadrillé blanc et noir. Manches pagodes, garnies de trois volants. — Chapeau de grosse paille, dit *paillasson*, orné sur le côté d'une gerbe de fleurs des champs, coquelicots, nielles, marguerites et bluets, avec une *traine* en folle-avoine. Bavolet et brides en taffetas paille. Dessous assorti.

ÉPHÉMÉRIDES

27 MAI 1574. — EXÉCUTION DE MONTGOMMERY

La famille de Montgommery semblait vouée à une sorte de fatalité; un d'entre eux faillit tuer François 1er, en lui lançant un tison enflammé; son fils tua Henri II dans un tournoi. Le régicide involontaire s'enfuit en Angleterre; mais dès que la guerre civile eut éclaté en France, il revint, et prit une part active

dans le parti calviniste. Il échappa à la Saint-Barthélemy; mais s'obstinant à chercher son sort, il se trouva au siége de la Rochelle; de là, il se jeta en Normandie, dans la ville de Domfront, où il se vit atteint et forcé de se rendre. Amené à Paris par ordre de Catherine de Médicis, il fut condamné à perdre la tête, et ses enfants furent dégradés de noblesse: « S'ils n'ont pas la vertu des nobles pour s'en relever, » dit fièrement Montgommery, je consens à la dégradation. » Il subit son arrêt avec beaucoup de courage.

Mosaïque

Géographie de Shakspeare.

Es-tu certain, dit Antigonus au matelot dans le *Conte d'Hiver* de Shakspeare, es-tu certain que notre vaisseau a touché les déserts de la Bohême?

Our ship hath touch'd upon
The deserts of Bohemia ?

(*Acte* III, *scène* III.)

—

Bonheur et Malheur sont deux frères
Qui furent toujours ennemis.
Fortune et Hasard sont leurs pères,
Que l'on vit toujours fort amis.
Malheur, à la mine pauvrette,
Ne fut jamais trop bien traité;
Bonheur, d'une beauté parfaite,
Fut de chacun l'enfant gâté.
Bonheur veut un parti sortable,
Riche dot et bonne maison;
Malheur se sentait moins aimable :
Il eut moins de prétention.
Bonheur épousant l'Inconstance,
Se trouva bientôt malheureux;
Malheur épousa l'Espérance,
Et finit par se croire heureux.

Comte DE SABRAN.

—

Si l'on pouvait compter tout ce qu'ignore le plus savant, on verrait qu'entre un ignorant et lui, la différence est de bien peu de chose.

DROZ.

—

Remplir un devoir, c'est exercer sa raison, c'est donner de la valeur à sa parole, à sa foi; c'est se créer à soi-même une sorte de puissance morale, c'est constituer à son profit l'autorité d'autrui, et acquérir ainsi une part de tout ce qu'il y a de louable dans les institutions humaines.

MARCHANGY.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : *La faim chasse le loup du bois..*

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

COURSE A TRAVERS LE SALON

Voici la troisième fois, mesdemoiselles, que je viens vous parler du salon. Or, comme les expositions des beaux-arts n'ont plus lieu que tous les deux ans, cela prouve que nous sommes d'anciennes connaissances; déjà mes lectrices de 1857 sont mariées, peut-être; mon public a changé, s'est renouvelé, et, s'il faut le dire, à la louange de notre direction et de nos collaboratrices, s'est considérablement augmenté.

Je ne prendrai donc point cette revue de l'exposition des beaux-arts comme une suite des autres, j'entrerai en matière comme si je ne vous avais jamais parlé de nos artistes et des tendances de notre école actuelle, et sans m'inquiéter de reproduire, une seconde fois peut-être, des opinions générales déjà émises les années précédentes.

C'est encore au Palais de l'Industrie, des Champs-Élysées, que sont exposés nos peintres et nos sculpteurs. Les salles du haut sont ouvertes à la peinture, et le jardin du transept a été disposé pour recevoir la sculpture.

Du jury, je ne vous en parlerai pas, si ce n'est pour vous dire qu'il est composé des membres de l'Institut des sections de peinture, sculpture et architecture, votant simultanément sur chacune des œuvres appartenant à ces trois classes. Je trouve, quant à moi, que cette organisation est la plus rationnelle et la meilleure, quoiqu'elle ne puisse pas toujours empêcher des erreurs regrettables. Évidemment les membres de l'Institut sont les juges naturels et légitimes des artistes, puisqu'il faut des juges. Maintenant, pour corriger les partis pris d'école et modifier l'inflexibilité de certaines tendances, il est également bon que les peintres soient jugés, non-seulement par les peintres, mais encore par les sculpteurs, les architectes et les académiciens libres, et réciproquement. Je le répète, chaque année, on se plaint des erreurs du jury, et on n'a malheureusement pas toujours tort. Cela prouve que s'il faut en général conclure qu'un tableau est relativement bon lorsqu'il s'inscrit au livret et s'étale sur les murailles des salles d'exposition, il serait injuste de décider qu'un autre est mauvais parce que le jury, plus ou moins au complet, plus ou moins bien disposé, l'aura marqué d'une R. (Refusé.)

Avant d'entrer dans l'appréciation générale du salon de 1861, et dans l'examen particulier des œuvres, il faut, mesdemoiselles, que nous jetions un coup d'œil sur l'arrangement des salles et du jardin.

Les artistes se plaignent — d'abord ils se plaignent toujours — mais cette fois, avec juste raison, je crois, de la teinte grise des plafonds et des murs, qui éteint les ciels et toutes les parties claires en général. Les parquets font aussi de larges masses grises qui renvoient aux plafonds leurs reflets blafards, et, entre les deux, les tableaux semblent pris dans dans un nuage. Mais cet inconvénient étant commun pour toutes les œuvres, par là même diminue d'importance.

Les sculpteurs réclament aussi contre le jardin, et redemandent, paraît-il, à être exposés dans des salles. Je trouve, pour moi, que c'est la plus désastreuse idée qu'ils puissent avoir. Jamais la sculpture n'a été si avantageusement placée qu'en 1857 et 59, dans le transept disposé en jardin anglais.

Je l'ai dit plusieurs fois, en Grèce, où la sculpture avait pour fond un ciel toujours serein et pour atmosphère un air doux et parfumé, car la sculpture, presque toujours nue, semble avoir besoin d'un tiède milieu; en Grèce la sculpture était à sa place sur les places publiques. Chez nous, l'humidité la ronge bien vite de sa mousse verte, il lui faut un abri. D'autre part, je n'aime pas à voir s'aligner en files ces blanches statues dans des salles froides et nues. Une sorte de serre me semble bien mieux appropriée à servir de cadre à l'exposition des sculpteurs; c'est ce que nous avons eu, les années précédentes, avec le transept du Palais de l'Industrie disposé en jardin anglais.

Cette année, l'administration a pris le parti d'y faire ce qu'on appelle un parterre à la française, c'est-à-dire d'y tracer des allées droites bordées de plates-bandes sans arbres, et de donner pour fond à cet agréable paysage une toile verte relevée par des patères de distance en distance. Assurément cette innovation n'est pas heureuse, et c'est bien le cas de s'écrier que le mieux est l'ennemi du bien, en supposant que le nouvel arrangement ait été pris pour faire mieux. Mais l'économie surtout y trouve son compte. Il n'y a pas de rivière anglaise à créer, à peupler de cygnes noirs aux becs rouges, il n'y a pas de grands arbres à transporter. On met de la terre de bruyère dans des plates-bandes bordées de buis, quelques pots de fleurs, beaucoup de sable jaune dans les allées, comme s'il était besoin de faire de la poussière pour le bas de vos jupes, et tout est dit. Tandis que je suis au jardin et à l'exposition de sculpture, il faut que je reproche à l'administration d'avoir placé dans les corridors d'entrée et de sortie, tous les bas-reliefs, les seules sculptures qui soient exigeantes en fait de jour.

En revanche, je la félicite de l'innovation qui range les peintres par ordre alphabétique pour le placement de leurs œuvres, comme pour leur rang au

livret. Cela coupe court à bien des réclamations, et, pour le public, c'est une aisance de plus.

Une fois que l'on a traversé le grand salon d'entrée, qui est le salon de la peinture officielle, on peut lire au-dessus des portes de chaque salle les initiales des artistes exposés dans cette salle.

Maintenant, mesdemoiselles, que nous avons, d'un coup d'œil rapide, embrassé l'ensemble de l'exposition, nous allons, si vous le voulez bien, y entrer de compagnie. Nous commencerons par la peinture, car c'est vers elle, d'abord, que se porteront les pas et les regards de celles d'entre vous qui verront le salon de 1861.

On entre donc dans le grand salon carré du milieu, qui est le salon réservé aux tableaux d'histoire contemporaine, et aux portraits des souverains.

Un conseil, mesdemoiselles, avant tout examen. Pour bien voir et comprendre la peinture dans toute sa puissance et toute sa profondeur, ne négligez pas de vous munir d'une lorgnette, comme pour aller au théâtre. Vous apercevrez alors des effets nouveaux, des reliefs que vous ne soupçonniez pas, et la science de la perspective et des valeurs vous apparaîtra. Je ne saurais trop vous recommander cette précaution; elle vous vaudra mieux que la lecture d'un gros volume sur la peinture.

Le premier tableau que vous verrez en face de vous, c'est *la bataille de Solferino*, par M. Yvon, une grande page, qui n'a pas beaucoup de succès. Mais, si la *bataille de l'Alma*, par M. Pils, qui lui fait vis-à-vis, n'existait pas, on remarquerait peut-être la composition de M. Yvon et la hardie pose de ses cavaliers.

On reste rivé devant le puissant réalisme de la *bataille de l'Alma* de M. Pils, et on est séduit avant de s'être aperçu que ce tableau d'histoire pourrait compter parmi les tableaux de genre s'il n'avait pas une aussi vaste étendue et, qu'en tous cas il devrait s'appeler seulement: *Un épisode de la bataille de l'Alma*.

Regardez avec vos yeux seuls l'ensemble général de cette peinture, le vaste des fonds, la simplicité des détails, la vérité des types et des attitudes. Il vous semblera que vous voyez une photographie du génie français lancé sur les champs de bataille.

Puis, prenez votre lorgnette, et fixez-la successivement sur chaque groupe; vous croirez voir les personnes se mouvoir dans leur atmosphère, et se détacher en relief.

La *Bataille de l'Alma* est un tableau d'histoire comme nous n'en avions pas eu depuis longtemps.

Quand on entre au Salon, le premier jour d'ouverture, on ne suit pas patiemment l'ordre des salles ni celui des genres, ni celui des toiles. A travers l'éblouissement qui vous saisit d'abord, on cherche des lumières distinctes, se détachant sur la masse. On s'élance dans la direction des œuvres que l'on entend vanter par de plus matineux que soi, courant d'une grande page d'histoire à un microscopique tableau de genre. C'est ainsi que l'on écrème pour ainsi dire l'exposition, et que l'opinion se forme d'emblée sur les grands succès — et sur les chutes.

Cette manière de procéder, tout instinctive, pourrait bien avoir logiquement sa raison d'être. N'est-ce pas, en effet, les points saillants que l'on saisit d'abord dans un ensemble? Peu à peu, ensuite, on découvre les détails, les pensées, les délicates beautés d'un ordre égal, peut-être, mais moins éclatant. Permettez-moi, mesdemoiselles, de faire ici ce que j'ai fait en entrant dans les salles d'exposition, c'est-à-dire de ne pas les parcourir lentement, à la suite l'une de l'autre, mais d'un pas rapide, m'arrêtant seulement aux tableaux qui, pour une cause ou une autre, criaient plus fort que les autres et quitte à retourner en arrière.

Dans ce grand salon carré, spécialement consacré à la peinture officielle, ce que j'ai remarqué d'abord après les grands tableaux de MM. Pils et Yvon, c'est un fort beau portrait du roi des Belges, par M. Winne. Je recommande à toutes vos études, mesdemoiselles, cette grande et magistrale peinture à la touche franche et sévère. Non loin de là vous verrez un portrait du prince Napoléon, de M. H. Flandrin, puis un tableau de genre dont la profonde impression ne saurait manquer de vous toucher. Ce tableau, de M. Muller est intitulé : *Madame Mère* (1822). Le livret ajoute :

« Madame Letitia se retira à Rome, en 1814; vêtue d'une robe de deuil qu'elle ne quitta jamais depuis la mort de Napoléon, ayant assises, à quelque distance d'elle, deux vieilles dames corses, tricotant ou lisant, elle contemplait le portrait en pied de l'Empereur ou filait au fuseau. »

Cette courte notice racontera le tableau à celles de vous qui ne le verront pas. Elles devineront la grande et muette douleur de la mère de Napoléon, la compassion respectueuse de ses vieilles amies, tout l'ensemble de cette composition, dont la place paraît marquée dans un oratoire de la famille Bonaparte.

Vous vous arrêterez aussi, sans doute, devant un portrait en pied de la gracieuse princesse Clotilde, peint par M. Hébert; sous la peinture verdâtre et sous le dessin raide que M. Hébert tient absolument à conserver, vous devinerez une jeune et charmante femme dont la santé seulement ne semble pas brillante. Rassurez-vous, la princesse se porte fort bien. Mais c'est que M. Hébert a pris la spécialité de ces airs maladifs. Au temps où l'on aimait les allégories, les peintres représentaient les rois et les princesses en Soleil, ou en Diane chasseresse, ou en sainte Cécile, prenant ainsi pour types les dieux de l'Olympe et même les saints. M. Hébert les peint en convalescents; mais la convalescence n'amaigrit ni ne dessèche les mains finement modelées de ses modèles. Regardez la main de la princesse Clotilde, et vous verrez que M. Hébert ne renonce pas à devenir un grand peintre.

Traversons la salle : un tableau de genre, de M. Landelle, vous représente l'Empereur et l'Impératrice visitant la manufacture des glaces de Saint-Gobain; l'Impératrice étame une glace. Regardez bien son visage baissé vers ses petites mains qui travaillent. Aucun portrait ne m'a semblé jusqu'à présent rendre aussi parfaitement sa physionomie charmante.

Traversons encore, et cette fois diagonalement : Voici l'esquisse d'un projet de frise par M. Coubertin, qui nous représente le cortége papal, lorsque le Saint-Père, aux jours de fêtes, est porté au pied du grand autel de Saint-Pierre, entouré des gardes des nations catholiques, des cardinaux, des généraux des ordres monastiques, etc., dans toute la pompe enfin

de la papauté triomphante. Les circonstances actuelles donnent à ce tableau un puissant intérêt.

Puisque nous sommes à l'entrée des doubles galeries qui unissent le grand salon carré du milieu avec ceux des extrémités, entrons-y au hasard, et suivons la foule pour nous arrêter où elle s'arrêtera.

Un groupe se forme devant les tableaux de M. Paul Baudry. J'ai déjà eu l'occasion, mesdemoiselles, de vous parler de M. Baudry, un jeune peintre qui en est à sa troisième exposition, je crois, depuis son retour de Rome.

C'est un talent multiple, et qui n'a pas encore trouvé sa voie ni marqué puissamment son empreinte. D'abord on eût dit que M. Paul Baudry s'était imprégné de l'esprit du Parmésan, du Corrège et d'André del Sarte; il nous rapportait presque des pastiches de la renaissance italienne. Puis il fit des portraits dont les uns portaient, à ne s'y point méprendre, l'empreinte pensive et austère du génie moderne et qui étaient magistralement peints, tandis que les autres semblaient l'erreur d'un pasticheur des Flamands.

Aujourd'hui, il se présente à l'Exposition avec toutes ses tendances diverses, exprimées chacune par un ou deux tableaux; puis, il vient combattre sur le terrain de l'histoire sentimentale, côte à côte avec M. Muller par son principal tableau : *Charlotte Corday*, et il combat avec succès.

C'est bien là l'expression d'épouvante qui convient à cette jeune fille exaltée par les passions patriotiques, dont la main a su trouver l'énergie sauvage de poignarder un homme, un homme puissant et terrible. Charlotte, devant Marat qu'elle vient de tuer, se recule et se blottit au mur comme si elle craignait de voir sortir un spectre de la baignoire sanglante — ou comme, si l'œuvre accomplie, — sa conscience s'éveillait et lui demandait : « De quel droit, t'es-tu faite en même temps juge et bourreau? D'un être vivant et pensant tu viens de faire un cadavre, d'un pécheur, un damné peut-être! Quelle puissance t'a poussée? Celle du Dieu vengeur, du Dieu des armées, ou l'aveugle fureur de Satan déchaîné? »

Violente et faible, Charlotte est bien femme. Toute sa contenance dit :

« Qu'ai-je fait? et, maintenant, que va-t-il advenir? »

Il adviendra certainement un succès pour M. Paul Baudry.

J'en voudrais dire autant du portrait que le même peintre a fait de M. Guizot... en centenaire. Mais, je m'arrête devant celui de madame Madeleine Brohan, de la Comédie-Française, et je recule épouvanté. Quoi! c'est là cette actrice si jeune et si jolie? l'illusion de la rampe l'embellit donc bien? Mais madame Madeleine Brohan a vingt-cinq ans, je crois, à peu près, et ce portrait-là lui en donne environ le double. Passons au portrait d'enfant que M. Baudry accommode en petit saint Jean. Ceci, par l'exécution comme par l'idée, rappelle le pastiche italien, et ne rappelle plus les inspirations gracieuses et les fins et jolis morceaux du peintre de la *fortune*. On se demande comment la même main a pu faire le portrait de M. Guizot et ce portrait-là, et les mêmes yeux s'en contenter.

Les tableaux de madame Browne brillent non loin de ceux de M. Baudry. Vous savez, mesdemoiselles, quelle place importante occupe aujourd'hui dans l'art cette jeune femme, dont la première entrée au salon fut un événement. Son portrait de M. le baron de S... est certainement un des trois ou quatre plus beaux de l'exposition.

Dans la salle suivante, les premiers tableaux qui nous arrêtent au passage sont ceux de M. Jules Breton. Celles de vous qui ont lu mon dernier salon se souviendront, mesdemoiselles, de l'enthousiasme avec lequel j'ai fêté le triomphe de M. Jules Breton. Cette année il n'a point perdu, certes, son réalisme puissant et simple, ses effets justes et grands; mais son exposition a moins d'importance et d'éclat.

Que j'aimerais pourtant à avoir chez moi *les Sarclauses*, *le Soir* ou *le Colza!* Quel coin de nature vraie et bonne à regarder dans une galerie, comme on aime à regarder ce qui repose. Ce n'est point ici la nature coquette qui séduit, c'est la nature naïve rendue avec la franchise de la photographie et animée par le génie du peintre.

Peut-être serait-ce ici le lieu de vous parler de l'influence de la photographie sur l'art, et de vous dire que si les paysagistes fixent souvent sur leurs toiles une composition et un effet de soleil saisis à l'aide d'un objectif, les portraitistes ont aussi recours à Disdéri pour trouver une pose, un arrangement et un jeu de physionomie. Mais l'étendue de cet article est restreinte et, malgré la pauvreté relative du Salon, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Voici que je passe devant les toiles de M. Chaplin. Je m'arrête naturellement, car mes yeux sont attirés par un papilletage de bleu et de rose, agréable à voir comme un déshabillé Pompadour. Mais je me demande si l'art a véritablement affaire de ces jolis décors pour papier peint. M. Chaplin, mesdemoiselles, a été le maître de madame Browne. Quelle distance, aujourd'hui du maître à l'élève!

A quoi bon nous arrêter longtemps devant ces panneaux coquets, quand nous n'avons pu voir encore les beaux portraits de M. H. Flandrin. Vous venez de rencontrer le joli, arrivez pour saluer le beau!

N'êtes-vous pas tout-à-coup transportées à des hauteurs inaccessibles devant ces œuvres magistrales qui semblent porter l'empreinte de l'âme plus que celle de la vie? La photographie n'a rien à voir avec ceci, ou du moins elle n'y a pas laissé son reflet. M. Flandrin n'accuse pas les vulgarités de ses modèles à la manière des réalistes, il ne ramène pas toutes les physionomies à un type convenu comme M. Dubufe, dont voici, non loin de là, les belles dames en robes à frou-frou. Non, il se préoccupe surtout du caractère historique, si j'ose appliquer cette expression, même à ces portraits de femmes. Il ne peint point pour la mode d'aujourd'hui ni pour celle de demain, il peint pour les générations futures. Si *la Dame à l'Œillet* du dernier salon, si *la Dame à la Robe brodée de jais* de celui-ci étaient livrées dans cinquante ans à un philosophe psychologue ou à un romancier, croyez-vous qu'ils ne devineraient pas les âmes sous les fronts transparents de ces visages; qu'ils ne reconstruiraient pas, par induction, le milieu où ces personnages ont vécu, et les principales impressions qui ont influencé leur vie?

L'art qui procède de la pensée et cherche dans la forme une aide et non un but, l'art, comme l'enten-

dent Raphaël et Ingres, est décidément le premier de tous!

Avec les paysages et les tableaux de genre de MM. Français, Fromentin et Frère, voici l'art spirituel qui a tant de représentants au salon, et dont le grand maître est M. Meissonnier, que nous trouverons tout à l'heure à l'autre extrémité des galeries. M. Français nous a donné de jolies vues des environs de Paris, M. Fromentin des vues du désert et M. Frère, je veux dire MM. Frère, car il y en a deux ou trois qui tous ont un remarquable talent, MM. Frère donc, des intérieurs français ou arabes, pleins de vie et de simplicité.

Vous trouverez dans le voisinage de bons paysages de M. Dussaussay.

Les ciels profonds et les eaux transparentes de M. Daubigny nous ramènent à la nature puissante et simple comme l'entendent MM Jules Breton, Troyon, et, en général, les représentants de la nouvelle école des paysagistes réalistes. Si je place M. Daubigny parmi les réalistes, mesdemoiselles, c'est dans le bon sens du mot. Rien ne repose mieux les yeux, ne les charme davantage, après une promenade déjà longue au milieu de tout ce papillotage de peinture hétérogène, que la vue de la nature tranquille et vraie qu'il représente.

Dans le grand salon qui termine ce côté droit des galeries, voici venir M. Courbet. Il nous donne cette année des dessous de bois, des chasses, etc., où se retrouvent les qualités de peinture franches et solides du peintre qui a tant cassé de vitres avec ses *Casseurs de pierres*. M. Courbet se prive cette fois de nous montrer un épouvantail parmi ses œuvres, pour forcer l'attention. Mais rassurez-vous, mesdemoiselles, l'épouvantail n'est pas perdu. Si M. Courbet ne l'expose plus, c'est qu'il a trouvé pour ce faire, un Monsieur dont l'*ex-voto* vous arrêtera certainement de l'autre côté... Oui, désormais, M. Courbet a escaladé le ciel des gens parvenus, des gloires consacrées. Il a trouvé son pasticheur!

Passons.

Aussi bien voici les tableaux de M. Corot, où la poésie semble avoir trouvé un asile inviolable. Il faut encore s'arrêter et rêver devant ces toiles négligées, mais charmantes, comme tout à l'heure devant les paysages de M. Daubigny. La rêverie n'est plus la même. Là elle errait dans les campagnes françaises par un temps un peu gris; ici elle s'envole dans des pays inconnus dont la réalité n'a jamais frappé nos yeux, mais que nous avons vus tant de fois, en dormant, lorsque notre imagination a quitté la terre pour le pays des fées, qu'il ne faudrait certes pas venir nous en contester l'existence.

Dans le même salon, voici une jolie madone de mademoiselle Crauk, puis deux grandes peintures de M. Puvis de Chavannes qui attirent l'attention des artistes par une magistrale ordonnance et de grandes qualités décoratives.

Revenons vite à présent; vous avez peu de temps, moi, peu de place. N'oublions pas que nous avons à peine vu la moitié de l'exposition de peinture et que nous ne sommes pas même entrés à l'exposition de sculpture.

Remontons les galeries. En passant, nous découvrons, dans une embrasure drapée de rideaux de velours sur un chevalet, lui aussi couvert de velours grenat, un admirable profil de S. M. l'Impératrice, peint par M. Winterhalter. C'est un bijou, un diamant admirablement serti par cet entourage sombre. Mais est-ce bien ressemblant? non. C'est plutôt une étude d'après notre jolie Souveraine, qu'un portrait.

Voilà que nous avons retraversé le grand salon. Entrons à gauche, dans la galerie qui s'ouvre au fond. Vers le milieu de la galerie, une foule nombreuse se presse et se pousse devant des tableaux qu'on ne voit pas de loin. Essayons d'approcher; c'est difficile. En attendant que notre tour vienne, levons les yeux sur une grande figure drapée à l'antique, qui s'appuie à un décor non moins antique. Le livret indique le *Portrait de mademoiselle Rachel* et le nom du peintre Gérôme. Ne regardons plus alors; M. Gérôme a tant de fois mieux réussi!

Et puis, en poussant un peu, en me faufilant adroitement, me voici enfin parvenu au premier rang des spectateurs. Cette fois, voici M. Gérôme, le vrai!

Je m'arrête pourtant; il me vient un scrupule. Pour moi, cavalier moustachu, j'ai pu, je puis regarder à l'aise ces tableaux de M. Gérôme. Pour vous, mesdemoiselles, ce sera difficile; je n'approuve pas, d'ailleurs, le choix des sujets de M. Gérôme, et je crois que s'il a assez de talent pour se faire excuser de les traiter, il en a trop pour le consacrer à illustrer des scènes infiniment peu morales.

Assurément vous ne pouvez pas voir cela, et j'aurais pourtant bien voulu vous montrer *Rembrandt faisant mordre une planche à l'eau forte*, et le *Hache-paille-égyptien*.

Le *Rembrandt* est un des beaux tableaux de ce salon, qui n'en compte guère. C'est un relief, une vie, un fini, par-dessus tout cela une couleur chaude et vigoureuse tout à fait dignes de l'inspirateur de l'œuvre. Le *Hache-paille égyptien* nous reporte bien loin des temps, des climats, du courant intellectuel dans lesquels s'encadre le *Rembrandt*. C'est un paysage, un petit paysage, mais qui, par l'ordonnance et l'impression, semble raconter une scène épique.

Voyez: c'est un ciel bleu, uni, sans un nuage, un ciel profond et clair comme chez nous au mois de juillet, et en Italie et en Orient, toujours. Au-dessous, sur la terre, c'est un champ de blé mûr, absolument comme en pleine Beauce; au milieu, deux êtres humains dont l'un est assis sur son *hache-paille* rustique comme sur un trône, dont l'autre debout, dirige l'instrument. Mais ces deux êtres semblent appartenir à la génération qui laboura, au temps des Pharaons, les plaines fertilisées par le Nil! Entre les représentants d'une civilisation enfouie depuis tant de siècles dans la poussière des ruines, et les paysans modernes, il y a tant et tant de pensées! Le contraste de la nature éternellement la même, avec l'humanité si diverse, si changeante, qui frappe et fait rêver! Et puis on sent si bien, malgré la simplicité de la scène qu'elle rend, une nature prise sur le fait! M. Gérôme connaît bien l'Égypte. Il y a voyagé, il en a rapporté même, outre de bien intéressantes études, de curieux morceaux de momies. Je les ai vus; ils m'ont prouvé, mesdemoiselles, que les sujets de Sésostris, de Chéops et de Pharaon avaient les pieds, les mains et le crâne faits tout comme nous.

Mais il s'agit de hâter le pas: il s'agit de serrer

ses lignes, car voilà encore bien des salles à voir, et voilà déjà bien du papier noirci.

Passons rapidement devant deux marines de M. Gudin, frétillantes et rutilantes de toutes les couleurs du prisme. Arrêtons-nous devant le *Samson pris par les Philistins*, de M. Glaize fils, un jeune homme de dix-neuf ans, dit-on, qui donne, comme vous voyez, les plus belles espérances.

Voici les tableaux de M. Hamon, toujours attirant le regard par leur étrangeté coquette, et cet incroyable mélange d'antique et de moderne qui confond l'esprit en l'amusant.

On s'arrête aussi attiré par un intérêt plus explicable et moins fantaisiste, devant les tableaux de genre historique de M. Hamman : *les Contes de Marguerite d'Angoulême*, *le Premier épisode de la journée des Dupes*, *les Adieux*.

M. Heilbuth obtient, cette année, un des principaux succès du salon, avec cinq tableaux tous remarquables, à divers titres.

Son *Couronnement du Chevalier poète Ulrich de Hutten* qui fut, comme vous savez, un des premiers disciples de Luther, atteste une grande habileté d'arrangeur et une grande connaissance des mœurs, des costumes et des traditions allemandes du moyen âge. Son *Mont-de-Piété*, par une vive opposition, raconte, au contraire, une scène toute moderne, une triste scène de misère d'une réalité puissante et navrante. Le moine qui joue du violon, adossé au mur d'un couvent et devant un paysage plat et sévère que M. Heilbuth a intitulé *Solitude*, invite à une rêverie touchante et profonde. De tous les tableaux de M. Heilbuth, c'est celui que je préférerais s'il m'était donné d'en choisir un pour mettre dans mon cabinet de travail. Nous avons encore, du même artiste, un moine mendiant qui court la campagne son bissac au dos et un grand parapluie de cotonnade au bras en guise d'ombrelle ; puis *l'Auto-da-Fé*.

Voici un excellent portrait de M. Juillerat, le célèbre poète, par madame Juillerat ; un joli *Chemin sous bois* bien ombreux de M. Louis Leroy.

Nous gagnons le salon carré qui termine ce côté des galeries, et forme un des angles du palais. Nous allons, si vous voulez bien, en faire le tour ; nous visiterons ensuite les deux ou trois salles qui suivent, à droite, puis nous reviendrons par la galerie parallèle à celle que nous venons de parcourir.

Dans le salon carré, voilà d'excellents tableaux d'animaux, par M. Jacque ; un beau portrait de femme par M. Jalabert, de laids portraits de chiens par M. Jadin, enfin les beaux paysages de M. de Knyff.

C'est peut-être ici le lieu de remarquer, mesdemoiselles, que les étrangers brillent cette année, à notre salon. Ainsi MM. de Knyff, Otto Van Thoren, l'auteur d'excellents paysages que nous rencontrerons tout à l'heure, et que je vous recommande bien de regarder avec votre lorgnette ; Weber, que nous verrons aussi du même côté dans la galerie suivante, et qui fait des marines dont l'eau a une transparence singulière ; Riedel, dont les peintures ensoleillées attireront nécessairement vos regards, sont loin de tenir parmi nous un rang secondaire. M. Knyff atteint certes au premier. Il est vrai que M. Daubigny est placé bien loin de là, à l'autre extrémité de l'exposition, où nous l'avons vu, et que M. Troyon n'a pas exposé.

Au milieu du salon carré de l'aile gauche sont exposées des miniatures ; c'est un domaine, mesdemoiselles, où vous avez particulièrement droit d'examen. Il y a de fort belles miniatures, et parmi les plus belles, vous distinguerez facilement celles de M. de Pomayrac et celles de madame Lapoter, qui expose cette année deux miniatures à l'huile ; une belle copie du portrait de la duchesse de Noailles, par M. Coignet ; et un portrait de mademoiselle Trebelli, la jeune cantatrice qui vient d'avoir de si beaux succès au Théâtre-Italien.

Engageons-nous dans les salles qui suivent. Ah ! voici les Meissonnier. La foule les entoure, bien entendu, et il faut les prendre d'assaut. Il n'y a plus rien à dire, mesdemoiselles, sur le talent de M. Meissonnier qui, d'ailleurs ne se surpasse pas cette année. A mon avis, son meilleur tableau est le microscopique bijou qu'il a intitulé : *un Maréchal ferrant*.

Ces deux paysages élégants, aux ciels profonds et purs, aux belles lignes, sont de M. Nazon. Nous passons devant ceux de M. Théodore Rousseau, toujours si prodigieux de relief, de profondeur et de détails. L'ordre alphabétique, suivi assez généralement pour le placement, met à côté d'eux les jolies bêtes de M. Philippe Rousseau. Nous trouvons aussi, dans ces salles, les tableaux pleins d'expression dans lesquels M. Protais raconte les misères de la vie et de la mort du soldat. Enfin voici la grande page, l'illustration du Dante, par M. Gustave Doré : *la Mer de glace*.

C'est une des œuvres artistiques les plus renommées de ce temps, que l'illustration du Dante de M. Gustave Doré. Les dessins ont été exposés à l'exposition du boulevard des Italiens, et y sont peut-être bien encore. Vous trouverez quelques-uns des meilleurs ici, dans la galerie des dessins, gravures et lithographies. M. Gustave Doré possède à un haut degré les qualités d'imagination nécessaires à une œuvre telle que l'illustration du Dante. Aussi a-t-il remarquablement bien réussi ; son tableau de *la Mer de glace* est inspiré d'une de ses plus heureuses compositions. Peut-être la peinture n'en est-elle pas suffisamment franche et solide ; mais l'impression est puissante ; d'ailleurs n'oublions pas que nous sommes au pays des ombres.

Revenons sur nos pas, maintenant ; retraversons le salon, prenons la galerie à droite, nous allons y voir l'*Attelage russe* de M. Otto Van Thoren ; *Au Roi*, de M. Willems ; les singulières peintures de M. Riedel, qui ressemblent à des stores, tant la lumière paraît les traverser. Les tableaux de M. Tissot, un pasticheur de Leys, le célèbre peintre flamand. C'est toujours une assez triste manière de forcer la célébrité que de pasticher ou de *charger* quelqu'un. M. Leys lui-même est un peu pasticheur des anciens maîtres de l'école allemande, et voici M. Tissot disant au public, qui sans doute ne le remarquait pas assez : « Voyez un peu comme je fais bien M. Leys ! »

Pourtant M. Tissot manifeste un véritable talent et une vigueur de ton qui promet un peintre coloriste. Pourquoi, puisqu'il possède ces qualités, ne les applique-t-il pas à des œuvres vraiment individuelles ?

Malgré le talent de M. Tissot, je passe, et je vais m'arrêter devant les vues du bas Danube qu'expose M. de Tournemine. Que voilà donc des flamants et des ibis roses qui sont élégants dans leur

déhanchement. Comme ils sont vivement et spirituellement dessinés! Comme ils s'enlèvent bien dans le paysage! Cependant, voici des canards sauvages qui n'ont pas moins de relief et d'accent. Il faut encore regarder à la lorgnette ces paysages pour voir que le peintre a la science de l'air et de la lumière; pour peu qu'on fixe les tableaux, et que la main vous tremble, on dirait que les canards et les flamants nagent et battent de l'aile.

J'ai déjà cité les marines de M. Weber, et je ne saurais trop vous engager à les étudier, mesdemoiselles, pour en remarquer le caractère sobre et simple. Vos yeux ne seront point attirés là par un fracas de couleur; au contraire, ils iront peut-être s'arrêter sur cette harmonie grise, pour se reposer, et ils s'y fixeront, attachés par un solide intérêt.

Au Loup! par M. Verlat, est une bonne et vigoureuse étude. Les *Vues de Venise* que M. Ziem a arrangées en tryptique, sont, comme toujours, lumineuses et brillantes.

Mais ce qui captive particulièrement l'intérêt de ce côté des galeries, ce sont les tableaux de M. Alfred Stevens : *le Bouquet, une Veuve, un Fâcheux, la Nouvelle, une Mère*. On s'arrête, on se groupe devant les Stevens comme toujours; ce peintre a le secret de la peinture franche, simple, vraie et coquette, c'est-à-dire le secret de captiver en même temps les gens du monde et les artistes. Tandis que les uns disent : « Comme il fait bien le velours marron! » les autres s'écrient : « Que de relief, de profondeur, de solidité! ».

Je voudrais entrer dans le détail et vous faire observer, mesdemoiselles, toutes les qualités des tableaux de M. Stevens; mais vous les découvrirez facilement, elles sont de celles qui ne peuvent manquer de vous frapper; d'ailleurs l'heure presse, et la place que m'accorde votre directrice se remplit, se remplit... Descendons au jardin pour voir la sculpture. Hélas! nous n'aurons qu'à peine le temps de suivre en courant la galerie où se rangent les pastels de Girard, les dessins de Vidal, de Gustave Doré, de mademoiselle Coppens de Nortlandt, une très-jeune fille dont je ne saurais trop recommander le talent précoce, et les beaux bustes en terre cuite de M. Carrier-Belleus. Il faut voir ces bustes pourtant, mesdemoiselles, ils représentent un des plus excellents produits de la sculpture.

Les œuvres capitales sont : l'*Agrippine* de M. Maillet, noble et belle figure inspirée de l'antique; le *Marius* de M. Vilain; la jolie *Fileuse*, de M. Mathurin Moreau; l'élégante *Nyssia au bain* de M. Iselin; le *Napoléon législateur* de M. Guillaume, et le *Faune* de M. Crauck, beau bronze d'une irréprochable exécution.

Venez voir maintenant le monument de Kamienski, par M. Franceschi; vous y trouverez la grandeur unie à l'impression. Il s'agit de la statue d'un jeune soldat mourant qui sera déposée sur une des tombes du cimetière Montmartre. Certes, le visiteur s'arrêtera devant ce bronze aux lignes simples et sévères, à l'exécution large et puissante.

Nous ne pouvons plus qu'indiquer par un mot les œuvres qui se distinguent dans la foule, encore en passerons-nous sous silence plusieurs qui mériteraient assurément une mention, et l'auraient si je pouvais donner plus d'étendue à cet article.

Mais, en revanche, mesdemoiselles, je ne vous parlerai pas non plus de tristes œuvres, presque deshonorantes pour la statuaire que le jury a, je ne sais comment, laissé entrer à l'exposition, et que vous ne verrez que trop.

Venez donc voir encore *le Christ chassant les vendeurs du Temple*, de M. Virieu; *le Vainqueur aux jeux olympiens*, de M. Cauer; l'*Andromède*, de M. Cambos; la *Danaé*, de M. Lebourg; la *Suzanne*, de M. Cabet; l'*Hylas* de M. Brunet. Un portrait de feu mademoiselle L. S., statue de marbre destinée à son tombeau, par M. Henri Varnier. Une *Eurydice* de M. Roubaud, etc.

Puis les beaux bustes de MM. Iselin, Oliva, Cordier, Adam Salomon, Crauk, Lequesne, et, parmi les noms plus nouveaux à notre sympathie, ceux de MM. Narcisse Cotte et Marius Durst.

Quant au grand monument érigé à Don Pedro II, on ne saurait en porter un jugement équitable à l'exposition, c'est conçu pour une vaste place publique et c'est montré dans une cage de verre.

Mesdames Lefèvre-Deumier et Noémi Constant ont trouvé des émules; nous voyons au livret de nouveaux noms de dames. Souhaitons la bienvenue à madame Léon Bertaux, dont un bas-relief en plâtre, *l'Assomption de la Vierge*, est finement traité.

Madame Lefèvre-Deumier, à notre grand regret, n'a pas exposé. — Madame Noémi Constant n'expose qu'un bas-relief en plâtre destiné à la décoration d'une des nouvelles galeries du ministère d'État, et ces travaux décoratifs, spécialement faits en vue de la place qu'ils doivent occuper, ne sauraient être appréciés au Salon.

Je regrette, mesdemoiselles, de ne pouvoir causer avec vous plus longuement. Tant de choses me resteraient à vous dire! Mais ceci, comme mon titre l'indique, n'est qu'une course à travers l'Exposition. Si vous voulez vous en former une idée plus complète, je ne saurais donner un meilleur conseil à celles de vous qui habitent Paris, que d'aller entendre, le lundi soir les entretiens de M. Challemel-Lacour au salon des Arts-Unis, 26, rue de Provence. Je vous ai déjà parlé de ce salon tout artistique à propos de l'exposition de tableaux et de statues qui y est permanente et des beaux concerts organisés cet hiver par M. Chol, dont la méthode pour l'enseignement du piano ne peut manquer d'être connue de vous.

Nous voici donc sortis du palais des Champs-Élysées. Nous reprenons le chemin du logis, fatigués des jambes et des yeux. Quelle impression générale nous reste du Salon de 1864?

Hélas! mesdemoiselles, il faut l'avouer, quoiqu'il m'en coûte : l'exposition de cette année ne comptera pas parmi nos meilleurs et nos plus riches. Aucun talent nouveau ne s'y est révélé par un de ces coups d'éclat qui marquent dans l'histoire artistique d'une époque; et les anciens maîtres, ceux dont la gloire a consacré les noms, ne se sont pas surpassés, tout au plus sont-ils restés égaux à eux-mêmes.

CLAUDE VIGNON.

LES DEUX MONTECUCULLI

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE MAI

Le comte Sébastien de Montecuculli, né à Ferrare au commencement du seizième siècle, écartelé à Lyon le 7 octobre 1536, est plus connu par son horrible mort que par sa vie. On a dit de lui qu'il fournit l'exemple le plus mémorable de l'incertitude des jugements humains. Petit de taille, tout à fait débile de constitution, on l'avait vu successivement s'attacher au service de Charles-Quint, de Catherine de Médicis, à l'époque où cette princesse vint en France, puis de François le dauphin, l'aîné des fils de François Iᵉʳ. Au mois d'août 1536, pendant que le dauphin descendait le Rhône de Lyon à Valence pour se rapprocher du maréchal de Montmorency, ce jeune prince s'arrêta à Tournon, et, à la suite d'une partie de paume durant laquelle il s'était échauffé, il demanda de l'eau fraîche et en but une grande tasse avec avidité. Une fluxion de poitrine devait s'ensuivre, et quatre jours après il n'existait plus. On aime à imputer à des causes extraordinaires la mort des personnes illustres, et comme c'était Montecuculli qui, en qualité d'échanson, avait offert l'eau glacée que le prince avait bue, il fut accusé d'empoisonnement. Il possédait, parmi ses livres un traité des poisons, ce qui pouvait s'expliquer de la manière la plus innocente, car il s'occupait de médecine, et la connaissance des antidotes n'était pas sans rentrer dans ses études. Cependant ce fait, en le rapprochant du prétendu *corps délit*, parut suffisant pour que le malheureux étranger fût appliqué à la question; l'aveu, arraché presque aussitôt à sa faiblesse, devint pour ses juges la démonstration la plus complète de son crime; ils furent unanimes pour le condamner. On trouve dans les *Mémoires de du Bellay* l'arrêt extrait des registres du conseil du roi, en vertu duquel le parricide italien (comme l'appelle cet historien) fut exécuté. La victime devait être démembrée, les quartiers de son corps pendus aux quatre portes de la ville, et la tête fichée à une lance sur le pont du Rhône. Ce document judiciaire, rappelé ici comme spécimen des formes ainsi que du langage du temps, débutait comme suit :

« *Veu par le conseil le procès criminel fait à l'encontre du comte Sébastiano de Montecuculi, interrogatoires, confessions, récolements, confrontations, certain livre de l'usance des poysons escript de la main dudit Sebastiano, visitation, rapports et advis des médecins, chirurgiens, barbiers et apoticaires, conclusions du procureur-général du Roy, et tout considéré, il sera dit que Sebastiano de Montecuculi est atteint et convaincu d'avoir empoisonné feu François, dauphin de Viennois, duc propriétaire de Bretaigne, fils aîné du Roy, en poudre d'arsigny sublimé, par lui mise dans un vase de terre rouge; pour réparation desquels cas et crime le conseil l'a condamné... et seront en sa présence, au lieu la Grenette, publiquement brûlés arsigny et viargent, et le vase où il a mis la poyson*, etc. »

Les historiens modernes, et surtout les biographes de Charles-Quint, qui aurait été son complice, ont absous Montecuculli d'une souillure qui ne doit point peser sur sa mémoire. Sa mort, due à une imprudence qui n'était pas la sienne, atteste et accuse sous plusieurs rapports la barbarie de son temps.

Le comte Raymond de Montecuculli, né en 1608, entre Modène et Ferrare, mort à Lintz, sur le Danube, en octobre 1680, fut un des plus braves généraux et des plus habiles tacticiens qu'ait eus la maison d'Autriche. Élevé par le général Ernest de Montecuculli, son oncle, chef de l'artillerie des armées impériales, qui voulut que son neveu servît comme simple soldat et passât par tous les degrés de la milice, il atteignit les premiers emplois plus par son mérite que par sa naissance. Fait prisonnier, à l'âge de trente ans, par un général suédois qui avait à venger sur lui une défaite, il employa les loisirs que lui faisait la prison à lire les meilleurs ouvrages relatifs à l'art de la guerre, et dut de la sorte à sa captivité la plus grande part de ses succès. Compagnon d'armes et de victoires de Jean de Wert, successivement l'auxiliaire de Jean Casimir, roi de Pologne, pour qui il reprit Cracovie, et de Christian V, roi de Danemarck, à qui il rendit Copenhague, il partagea avec les Français commandés par La Feuillade, ce digne descendant des d'Aubusson, l'honneur de la journée de Saint-Gothard. En 1675, il eut la gloire d'être choisi par l'empereur comme le seul qu'il fût possible d'opposer à Turenne. Alors, comme on l'a dit, toute l'Europe eut les yeux ouverts sur deux guerriers qui ne pouvaient ni l'un ni l'autre attendre la victoire des fautes de son ennemi, mais qui ne pouvaient la remporter qu'à l'aide de génie militaire. Quand, devant Salsbach, un boulet de canon priva la France d'un de ses plus illustres défenseurs, Condé lui succéda en Alsace; et cette campagne, qui fut la dernière de Montecuculli, était à ses yeux la

plus glorieuse de sa carrière, non qu'il eût été vainqueur, mais parce que ayant eu à combattre Condé et Turenne, il n'avait pas été vaincu.

L'âme et les talents de ce grand capitaine étaient de niveau. Il pleura ni plus ni moins que nos officiers, que nos soldats, l'illustre victime de Salsbach, regrettant cet homme qui, selon son expression (elle vaut la peine d'être reproduite), fit honneur à la nature humaine.

D'excellents mémoires, qui lui ont mérité le titre de Végèce moderne, perpétuent le souvenir des campagnes de Montecuculli : ils immortalisent doublement son nom. Sa fin fut paisible; il s'éteignit à soixante-douze ans, entouré d'honneurs et toujours occupé de nobles études. Voici une anecdote qui le concerne. Il avait fait défendre, sous peine de mort, qu'on passât par les blés ; il aperçut un soldat qui passait malgré la consigne. Furieux de cette contravention, il ordonne au prévôt de le faire pendre. Le soldat, s'avançant, fit observer, qu'absent lorsque la défense avait été publiée, il ignorait complètement les ordres : Que le prévôt fasse son devoir, reprit Montecuculli, qui crut voir dans cette dénégation une défaite. Le soldat n'était pas désarmé, il couche en joue son fusil, s'écrie : « Maintenant je suis coupable ! » il tire sur son général et le manque. A ce mouvement d'énergique désespoir, observe le rédacteur de l'article du *Dictionnaire de la Conversation*, à qui est emprunté ce récit, Montecucculli reconnut la juste indignation de l'homme condamné injustement, et il pardonna. Le comte Raymond, lui aussi, a donc failli périr tragiquement. Son plus grand chagrin, dans le cours de son heureuse et longue carrière, fut qu'aux fêtes du mariage du duc de Modène, il tua d'un coup de lance, par maladresse, dans un tournoi, son ami d'enfance. Ce meurtre involontaire rappelle celui qui, en 1559, rendit vacant le trône de Henri II, frère cadet de ce dauphin dont l'infortuné comte Sébastien était l'échanson.

X.X.X.

BIBLIOGRAPHIE

LES FAUTEUILS ILLUSTRES
OU
QUARANTE ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Par Mme D'ALTENHEYEN, née GABRIELLE SOUMET (1).

Nous n'avons pas besoin, sans doute, de révéler à nos lectrices quels sont ces *quarante fauteuils* dont madame d'Altenheyen a écrit l'histoire avec autant d'esprit que de goût, en digne fille d'un des membres les plus distingués du Sénat académique. Le cadre tout tracé de son livre a été rempli avec beaucoup de talent, et nous conseillons la lecture de cet ouvrage aux jeunes filles, comme une bonne et amusante histoire de la littérature française depuis deux cent cinquante ans.

Madame d'Altenheyen a choisi une méthode qui plaît à la fois à la paresse, à laquelle les longs détails font peur, et au goût qui aime bien la crème du lait et la fleur des paniers; chaque fauteuil a été occupé par deux ou trois hommes illustres et sept ou huit médiocrités, dont la réputation n'a pas dépassé l'époque où elles ont vécu, et, les laissant dans l'ombre où elles sont retombées, l'auteur s'est plu à mettre en lumière les noms à jamais illustres qui sont la gloire de l'Académie et celle de la France. Mais ces hommes de génie, comme elle les aime! avec quel amour elle raconte leur vie, elle cite les plus beaux morceaux de leur œuvre! Sa piété filiale y a trouvé son compte; car Alexandre Soumet est au nombre de ces grands poètes dont les noms ne passeront pas et dont quelques vers choisis vivront toujours.

En suivant cette méthode, parlons de chaque fauteuil à son tour. Le premier fut occupé par Godeau, évêque de Vence, qu'une bonne *Histoire de l'Église* avait recommandé à Richelieu; mais il dut son éclat à Fléchier, ce grand orateur dont les *Oraisons funèbres* peuvent soutenir la comparaison avec celles de Bossuet. Il loua dans le plus beau style et avec les plus nobles pensées, Turenne, la duchesse de Montausier, et il ne songea, dit un auteur, dans l'éloge des morts qu'à faire la leçon aux vivants. Son éloge de madame de Montausier, restera parmi les pages les plus pures et les plus touchantes de notre langue. Il eut pour successeurs quelques écrivains obscurs : Nesmond, Ancelot, Belle-Isle, Saint-Lambert, le chantre des *Saisons*, le duc de Bassano, puis, après eux, le cardinal de Beausset, historien de Bossuet et de Fénelon, monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, le comte Molé, et enfin M. de Falloux. On voit, qu'à l'exception de Saint-Lambert, ce fauteuil semble consacré aux gloires catholiques.

Le deuxième ne compta vraiment d'homme célèbre que Gresset. Qui connaît de nos jours, Gombault, Tallemant, Danchet, Millot, Morellet et même Lemontey, malgré les beautés de son *Histoire de la Régence*. Qui ne connaît le chantre de *Vert-Vert*, et de la *Chartreuse*, et du *Méchant?* Le bagage poétique de Gresset n'est pas lourd et ne l'a pas empêché de

(1) Paris, chez E. Ducrocq, libraire-éditeur, rue de Seine, 55. Un volume, format anglais, prix 2 fr. Par la poste, 2 40.

voler à l'immortalité. Aujourd'hui son fauteuil est occupé par M. Cousin, le philosophe et l'élégant historien des beautés de la Fronde.

Le troisième fauteuil eut pour premier occupant ce Chapelain, qui fut victime de Boileau, après avoir été l'idole des ruelles littéraires; il ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité,

car sa *Jeanne d'Arc*, tant blâmée, tant critiquée, tant conspuée, renfermait de beaux vers et de fortes pensées. « Il serait juste, dit madame d'Altenheyen, après deux siècles, de débarrasser Chapelain de son poëme, et de lui laisser son savoir profond, sa vertu rare, ses mémoires, ses discours, ses sonnets et surtout son ode au cardinal de Richelieu, louée par Boileau lui-même. Il eut pour successeur Benserade, auteur d'un fameux sonnet sur Job et ordonnateur des ballets où figurait le roi. Pavillon, qui a produit quelques poésies légères, vint après lui; le savant Sillery, le duc de la Force, protecteur des lettres, Mirabaud, militaire et écrivain; Watelet, artiste et poète, siégèrent tour à tour sur ce fauteuil, assez peu *illustre*, comme on le voit. Sedaine, auteur du *Philosophe sans le savoir*, de *Richard Cœur-de-Lion*, du *Déserteur*, et d'un grand nombre de pièces de théâtre, succéda à Watelet et fut remplacé par le philosophe Volney, l'auteur des *Ruines*. Le marquis de Pastoret, le duc de Saint-Aulaire et le duc de Broglie furent ses successeurs.

Le quatrième et le cinquième fauteuils furent occupés, lors de la création de l'Académie, par deux poètes, deux frères, Philippe et Germain Habert. Le premier fut remplacé par des gens de lettres et des savants dont le nom n'a eu guère de retentissement. Esprit Colbert, l'abbé Fraguier, Charles de Rothelin, laissèrent enfin la place à l'abbé Girard, dont la *Grammaire* et les *Synonymes* sont venus jusqu'à nous. Un ministre d'état, Voyer d'Argenson, succéda au studieux grammairien et fut remplacé par le marquis d'Aguesseau, petit-fils du chancelier, que l'Académie n'avait pas compté parmi ses élus. Il fallait bien une réparation. Il fut remplacé par Charles Brifaut, véritable homme de lettres, et qui n'avait pas d'autre titre que celui-là et, à son tour, il eut pour successeur un auteur de drames et de romans délicats et spirituels, Jules Sandeau.

Le cinquième fauteuil compta, parmi ses éphémères possesseurs, l'abbé Cotin, autre victime de Boileau; l'abbé Terrasson, auteur d'un roman intitulé *Séthos*, qui ressemble à *Télémaque*; le comte de Bissy, traducteur élégant des *Nuits d'Young*; Esménard, voyageur, savant et poète; M. Charles de Lacretelle et enfin M. Biot. Il semblait dévolu au mérite sans éclat et sans bruyante renommée.

Le sixième fauteuil, après trois occupants assez obscurs, Conrart, le président Roze, Sacy, fut illustré par Montesquieu. Ses *Lettres persanes*, où il se moquait de l'Académie, ne furent pas son titre d'admission, mais les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* et l'*Esprit des Lois*, lui marquaient sa place parmi ceux dont il se raillait jadis. Il fut remplacé par un homme obscur, Châteaubrun, auquel succédèrent le chevalier de Chastellux, de Nicolaï, François de Neufchâteau et Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart*.

Le septième fauteuil eut pour possesseurs, après Pélisson, l'ami de Fouquet, l'aimable et noble Fénelon. Il réunissait tous les titres : la science, l'éloquence, les grâces du style le plus élégant, appliquées avec le même succès aux objets les plus divers et la vertu la plus austère sous les dehors les plus doux. En l'appelant à l'Académie, on honorait à la fois en lui le controversiste solide, l'écrivain hors ligne, l'*éducateur* d'un prince destiné au trône. Théologien, prosateur, gouverneur du duc de Bourgogne, Fénelon est également incomparable. Bien entendu, il ne fut pas remplacé. De Boze, auteur d'un *Traité sur la Peinture*, le comte de Clermont, de Belloy, auteur de quelques tragédies oubliées; le duc de Duras, Garat, le comte Ferrand, Casimir Delavigne et M. Sainte-Beuve, le critique élégant et sûr, ont siégé tour à tour sur le fauteuil de Fénelon.

Le huitième fauteuil ne compta pas jusqu'à nos jours des illustrations bien illustres. Malleville, Balledens, Cordemoy, Bergeret ne furent guère connus que de leurs contemporains; l'abbé de Saint-Pierre, leur successeur, se vit exclu de l'Académie, et il fut remplacé par Maupertuis, dont les doctrines ne valaient pas mieux que celles qui avaient fait proscrire son professeur; Lefranc de Pompignan, honoré de la haine de Voltaire, céda son siége à l'éloquent abbé Maury, le panégyriste de saint Vincent de Paul, qui fut remplacé par Portalis, l'auteur des *Études philosophiques sur le dix-huitième siècle*, par le chansonnier Laujon, par Étienne, Laplace, Royer Collard, et enfin par M. de Rémusat.

Le neuvième fauteuil vit passer Du Ryer, les cardinaux d'Estrées et de Soubise, les ducs d'Estrées et de la Trémouille, Montazet, archevêque de Lyon, Stanislas de Boufflers, qui fut successivement abbé, militaire, écrivain, administrateur, député, philosophe, et qui se trouva bon dans tous les états, excepté le premier; enfin Baour-Lormian, que l'école moderne traite avec un trop superbe dédain. Il publia une traduction d'*Ossian*, une traduction en vers de *la Jérusalem délivrée* et la tragédie de *Joseph en Égypte*, où se trouvent des scènes touchantes et des vers harmonieux. Il céda son fauteuil à l'auteur de *Lucrèce*, M. Ponsard.

Le dixième fauteuil fut occupé par Massillon, l'auteur du *Petit Carême*, de l'*Oraison funèbre de Louis XIV*, celui dont l'éloquence touchait jusqu'à Voltaire lui-même; il fut remplacé par le duc de Nivernois, élégant auteur de quelques jolies fables, par Legouvé, dont le *Mérite des Femmes* obtint un succès immense, et par le philosophe Ballanche. Son *Antigone*, un des chefs-d'œuvre de la langue française, sera plus apprécié peut-être par l'avenir qu'il ne l'a été des contemporains. Le plus célèbre de nos orateurs politiques, M. Berryer, occupe aujoud'hui le dixième fauteuil, celui de Massillon, celui de l'eloquence!

Le onzième ne compte de célébrité que parmi les contemporains; Bois-Robert, le favori de Richelieu, Segrais, l'ami de madame de la Fayette, Campistron, Destouches, Sainte-Palaye, l'auteur de l'*Histoire de la Chevalerie*, Chamfort, Andrieux, y précédèrent M. Thiers. Ce dernier siége à l'Académie à un double titre, comme historien et comme orateur.

Le douzième fauteuil fut celui de Charles Nodier, créateur parmi nous d'une littérature un peu maladive, mais qui méritait les honneurs de l'Académie par un style pur, élégant, châtié et plein d'originalité. Il

avait succédé à Laya, qui, dans son *Ami des Lois*, représenté aux plus mauvais jours de 1793, protesta courageusement contre le régicide, et il eut pour héritier le savant et spirituel Mérimée.

Le treizième fauteuil eut pour premiers occupants : le comte de Chastelet, Perrot, d'Ablancourt, le cousin de madame de Sévigné, Bussy-Rabutin, l'auteur léger et médisant de quelques spirituels écrits; mais il faut sauter un siècle pour arriver à un poëte, à Lebrun, *Pindare-Lebrun*, comme on le nommait, et qui est, en effet, le dernier héritier de l'ancienne école lyrique française. Son ode sur la *Perte du Vengeur* restera comme un monument de haute et brûlante inspiration. L'auteur des *Templiers*, Raynouard, prit sa place et laissa à son tour le fauteuil à un écrivain érudit, M. Mignet.

Au quatorzième fauteuil sont attachés des noms remarquables. Colbert, le grand ministre, l'occupa et il attira sur l'Académie les yeux et la faveur de Louis XIV. L'homme d'État, si soucieux et si sévère, fut remplacé par le bonhomme la Fontaine. Marivaux, le bel-esprit, Colin d'Harleville, l'aimable auteur du *Vieux Célibataire*, Daru, l'historien de *Venise* et M. de Lamartine, qui fut ministre, sans ressembler à Colbert, et grand poëte sans aimer la Fontaine, s'assirent tour à tour sur ce fauteuil.

Le quinzième et le seizième n'offrent pas de noms connus. M. de Barante avoue que ce n'est que *de loin en loin* que l'Académie peut maintenir son illustration par des choix éclatants.

Au dix-septième fauteuil échut la gloire d'appartenir à Racine, que madame d'Althenheyen appelle le *Raphaël* de la tragédie, en supposant que Corneille en soit le *Michel-Ange*. Crébillon fut son troisième successeur, tragique aussi, mais qui avait pris pour muse la Terreur. Picard, l'auteur de *la Petite Ville*, Arnault, l'auteur de *Marius*, laissèrent ce siége à M. Scribe, qui vient de mourir.

Les gloires se touchent : immédiatement après Racine, voici Corneille au dix-huitième fauteuil; Thomas Corneille lui succéda, et le discours de réception fut fait par Racine. Quelle fête de l'intelligence! La Motte, auteur d'*Inès de Castro*, tragédie; un savant, Foncemagne, Naigeon, écrivain philosophique, Népomucène Lemercier, à qui peut-être il ne manquait que le goût pour être un homme de génie, laissèrent le fauteuil à M. Victor Hugo.

Delille et la Harpe, tels sont les noms qui brillent au-dessus des autres sur le dix-neuvième et le vingtième fauteuils. Le frère de Boileau, Gilles Boileau, Perrault, la Condamine, occupèrent le premier avant le poëte de l'*Imagination* et de l'*Homme des Champs*. Campenon a séparé Delille de M. Saint-Marc Girardin. La Harpe avait eu pour prédécesseur le faible et langoureux Colardeau, et M. de Montalembert a succédé, sur ce fauteuil, à un philosophe plein d'âme et de douceur, M. Droz.

Le vingt-et-unième et le vingt-deuxième fauteuils, faibles en leurs premiers propriétaires, se relèvent aux derniers. Gaillard, l'historien; le comte Philippe de Ségur, auteur d'un *Abrégé de l'Histoire universelle*, y laissèrent la place à M. Viennet, un des plus spirituels imitateurs de la Fontaine; et, après un certain nombre de noms sans éclat, Marmontel laissa le vingt-deuxième fauteuil à Fontanes, poëte et prosateur également habile, qui le légua à son tour à un homme qui occupe une des plus belles places de la littérature contemporaine, à M. Villemain.

Le vingt-troisième fauteuil a été occupé par M. de Tocqueville, plus connu peut-être après sa mort que pendant sa vie, grâce au panégyrique qu'a fait de lui le Père Lacordaire, son successeur.

D'Alembert, le mathématicien, l'écrivain anti-religieux, succéda sur le vingt-quatrième fauteuil à trois ducs de Coislin et à un digne et savant évêque, Suriau, de l'Oratoire et il fut séparé d'Alfred de Musset, par le comte de Choiseul, le voyageur, par Regnault-de-Saint-Jean-d'Angély, qui avait bien peu de titres littéraires, Lainé et Dupaty. M. Laprade, poëte pur et religieux, a remplacé l'auteur du *Spectacle dans un Fauteuil*.

Deux noms célèbres à des titres divers désignent le vingt-cinquième fauteuil. Marie-Joseph Chénier et Chateaubriand, l'ardent et bilieux poëte sur qui la violence de ses opinions révolutionnaires fit peser un terrible soupçon, et le chantre des autels abattus, des gloires effacées, celui qui le premier (on l'oublie trop maintenant) célébra, après des jours néfastes, la croix, l'Évangile et les exploits de nos pères. M. le duc de Noailles, historien de *Madame de Maintenon*, a succédé à l'auteur des *Martyrs*.

Le vingt-sixième fauteuil n'a de brillant qu'un seul nom, celui de Malesherbes, le défenseur de Louis XVI. La Bruyère illustra le vingt-septième; l'abbé Fleury y siégea après lui, mais on regrette de rencontrer le triste nom de Parny parmi les possesseurs de ce siége, occupé aujourd'hui par M. Empis.

Le vingt-huitième fauteuil fut particulièrement cher à l'auteur dont nous suivons le livre. Il fut occupé par son père, Alexandre Soumet, véritable poëte dont nos lectrices connaissent au moins les élégies, *la Pauvre Fille* et *la Nuit de Noël*, et qui s'était fait connaître par une belle tragédie, *Clytemnestre*, et un poëme épique, *Jeanne d'Arc*. Il avait eu pour prédécesseurs Fontenelle et Bernardin de Saint-Pierre; il eût pour héritier M. Vitet.

Balzac, le religieux et spirituel écrivain, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme; Péréfixe, l'historien de Henri IV; le savant Dacier, le président Hénault, le duc de Beauveau, qu'on nommait Ulysse dans les conseils et Achille dans les combats, sont les principales distinctions du vingt-neuvième fauteuil, où s'assied aujourd'hui M. Sylvestre de Sacy.

Le trentième fut occupé par Quinault, créateur de la tragédie lyrique, par le cardinal Fleury, par Florian, cher à la jeunesse; par Michaud, l'historien des *Croisades*, et enfin aujourd'hui par M. Flourens.

Le trente-et-unième appartint à l'abbé d'Olivet, historien de l'Académie, à Condillac, qui fut malheureusement le chef de l'école sensualiste en France, à M. de Tressan, auteur ingénieux de quelques jolis contes, à Bailly, mort sur l'échafaud, à Sieyes, l'ardent politique, au duc de Richelieu, à Tissot, et enfin à un des membres les plus distingués de l'épiscopat français, à monseigneur Dupanloup.

Vaugelas, le grammairien, Scudéry, le romancier, dont la fécondité a fait le principal mérite, l'exact Dangeau, le maréchal de Richelieu, qui n'a jamais écrit, Lucien Bonaparte, auteur de quelques longs poëmes et surtout frère du premier Consul, Auger, Etienne ont devancé sur le trente-deuxième fauteuil, M. Alfred de Vigny, poëte et romancier.

Voiture, le bel esprit, Voltaire qui disait de lui-même : « J'ai perdu le temps de mon existence à composer un énorme fatras qui n'aurait jamais dû voir le jour » ; Voltaire, dont on voudrait ne connaître que quelques vers admirables ; Ducis, qui faisait dire à Louis XVI : « Il y aura donc un chrétien à l'Académie ! » De Sèze, le défenseur du malheureux roi et M. de Barante, l'élégant historien des *Ducs de Bourgogne*, ont occupé et illustré le trente-troisième fauteuil.

Trois noms, célèbres à des titres différents, s'attachent au trente-quatrième et au trente-cinquième fauteuils : celui de l'abbé Sicard, le charitable, et zélé protecteur des sourds-muets, Frayssinous, l'évêque d'Hermopolis, dont les *Conférences* éloquentes et fortes ont ouvert le chemin à celles du Père de Ravignan, de Lacordaire et du Père Félix, et enfin Cuvier, aussi grand par la parole que par la science. M. Dupin occupe sa place, et M. le duc Pasquier celle de Frayssinous.

Le trente-sixième fauteuil, à part un seul nom, celui de M. de Bonald, nous semble (pardon de la témérité) dévolu aux médiocrités. Nous ne parlons que du passé. Le bon Thomas y remplaça Hardion, Régnier, Desmarais et la Chambre (premier occupant) et il y fut remplacé par le pesant Gilbert. Cambacérès y passa, mais quelle que fût sa profondeur comme jurisconsulte, il n'a pas laissé de nom littéraire. Bonald lui succéda : véritable sage, philosophe chrétien, il éleva le vaste monument connu sous le titre de *Législation primitive*. MM. Ancelot et Legouvé siégèrent après lui.

Le trente-septième fauteuil a vu, après Pierre Séguier, le juge de Fouquet et l'un des fondateurs de l'Académie, Boileau, le critique, dont son père tirait ainsi l'horoscope : « Celui-ci, c'est un bon garçon qui ne dira jamais mal de personne. » Les auteurs, les contemporains, ont connu la bénignité de ce *bon garçon*. Ses *Satires*, ses *Épîtres*, son *Art poétique* devaient lui ouvrir toutes grandes les portes du sénat littéraire; mais comme il avait mécontenté beaucoup d'académiciens, il fallut le crédit du roi pour l'y faire admettre. Pour Boileau, Louis XIV *pesa* sur l'Académie. Buffon fut un de ses successeurs; grand prosateur, plein d'harmonie et de nombre. Il avait sa place marquée parmi les gens de lettres aussi bien que parmi les savants. Il eut pour héritier le médecin Vicq-d'Azir; Parceval-Grandmaison, le comte de Salvandy, siégèrent aussi sur ce fauteuil, échu de nos jours à M. Émile Augier.

Mais le trente-huitième fauteuil, de quelle gloire il est entouré! C'est à Bossuet qu'il a appartenu, Bossuet, l'orateur incomparable, le grand historien, l'écrivain sacré, le dernier des pères de l'Église, celui dont les écrits suffiraient à alimenter la vie intellectuelle, car il a touché dans ses *Sermons*, dans ses *Élévations*, ses *Méditations*, ses *Traités* divers, ses *Lettres*, à tous les problèmes de l'âme, comme il semble avoir épuisé les mystères de l'éloquence dans ses *Oraisons funèbres*, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*. Il disait lui-même du grand Condé : *Toute louange languit auprès des grands noms*. Le sien empêche qu'on s'arrête aux gens de mérite qui ont, après lui, rempli ce fauteuil ; il appartient aujourd'hui à M. Ampère.

Le trente-neuvième et le quarantième fauteuils furent occupés, le premier, par Giry, par Saurin, auteur de *Spartacus*, tragédie; par l'impie et malheureux Condorcet, par Rœderer, auteur des *Mémoires sur la société polie en France*, et par le comte de Ségur, l'historien de la campagne de Russie. Le second, que M. Guizot occupe de nos jours avec tant d'honneur, avait été dévolu à bon nombre de médiocrités, lorsqu'il échut à Cabanis, misérable athée qui, saisi d'un accès d'impiété, osa, en pleine séance de l'Académie, s'écrier : « Je jure qu'il n'y a point de Dieu ! que son nom ne soit jamais prononcé dans cette enceinte! » Ces effroyables paroles furent écoutées en silence et transcrites aux registres des délibérations, où elles pèsent sur la mémoire de leur malheureux auteur. M. Destutt de Tracy succéda à Cabanis et laissa le fauteuil à M. Guizot.

En suivant page à page le livre de madame d'Altenheyen, nous avons esquissé un catalogue des académiciens, mais ce n'est là qu'un squelette sans forme et sans couleur, et c'est dans l'excellent ouvrage que nous voudrions voir entre les mains de toutes nos lectrices, qu'il faut lire ces appréciations chaleureuses du talent et du caractère des écrivains, qu'il faut goûter ces charmantes citations choisies avec tant de tact et de goût. Madame d'Altenheyen nous a donné là une amusante et forte étude littéraire, d'autant plus propre à compléter l'éducation des jeunes personnes, que ses jugements sont appuyés sur les principes les plus chrétiens et dictés par l'atticisme le plus épuré. M. B.

AUPRÈS DES MALADES

Souvenirs d'un Missionnaire

Traduit de l'anglais

Du R. P. Edward Price (1).

On a publié autrefois les *Mémoires d'un Médecin*, qui intéressaient par la variété dramatique des récits; les *Mémoires d'un Missionnaire* ne peuvent être, on le comprend, des révélations, puisque le caractère auguste dont il est revêtu, a scellé à jamais sur ses lèvres les tristes secrets des passions humaines ; mais en dehors des confidences reçues par le prêtre au saint tribunal, il peut parler : décrire les misères qu'il a vues, raconter les vertus dont le spectacle souvent l'a consolé. Le petit volume dont nous vous entretenons aujourd'hui, écrit par un prêtre anglais qui, pendant longues années, a exercé son apostolat à Londres parmi les Irlandais, semble destiné à réveiller au cœur des catholiques de l'Angleterre une charité qui, quelquefois, leur fait défaut. Le Père Edward Price a choisi surtout dans ses souvenirs plusieurs tableaux qui représentent la misère du peuple irlandais dans Londres, la persistance vivace de sa foi et la tendre et généreuse charité qui anime ces

(1) Un volume, chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte, Paris. 2 fr.; par la poste, 2 fr. 30 c.

pauvres gens, si rebutés, si dédaignés Leurs souffrances et leurs vertus devraient certainement leur attirer au moins la compassion, et l'on voit que l'auteur, qui les a bien connus, voudrait aussi les faire connaître et les faire aimer; les pages qu'il leur consacre sont empreintes d'une tendresse particulière. Il avoue, du reste, sa prédilection : « Que Dieu, dit-il, bénisse les pauvres Irlandais! Il y a, dans leur attachement à la foi qu'ils professent, quelque chose de sublime, et cette vertu répand sur leur misère, trop souvent dégoûtante, un reflet de beauté religieuse. J'éprouve pour eux, dès que je les aborde, une vive sympathie; je me sens à l'instant même leur ami et leur père. »

Cette préférence de l'apôtre pour les plus pauvres brebis de son troupeau, donne lieu à des récits touchants où la pauvreté, la patience et la foi des Irlandais ont le premier rôle. Mais d'autres misères, mieux dorées et plus poignantes peut-être, ont passé sous les yeux du misssionnaire; il a vu les terreurs de l'incrédule, les regrets désespérés de l'avare, les remords qui accablent ceux qui ont chancelé sous le poids du devoir, et chacun de ses souvenirs est un petit drame plein de vérité et de naturel. On pourrait reprocher à quelques-uns d'entre eux, fidèles reflets des mœurs anglaises, d'ébranler trop fortement les fibres du cœur, mais tous laissent un salutaire enseignement, et nous recommandons ce livre intéressant et pieux aux mères de famille, qui aimeront à le propager autour d'elles. Il peut plaire aux classes élevées comme une vive peinture de l'état des catholiques et des pauvres en Angleterre; aux classes inférieures, il donnera, sous une forme dramatique, d'excellentes leçons. M. B.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME (1)

LES COURONNES.

(Continuation.)

M. l'aumônier venait de partir pour ouvrir la classe du matin lorsque j'arrivai à la maison centrale; il était impossible d'aller le rejoindre sans passer chez M. le directeur. Je dus m'y résigner, espérant que l'aumônier trouverait moyen de me faire pénétrer dans la prison sans l'accompagnement obligé d'une partie de l'administration. M. le directeur et madame la directrice, quoique visiblement contrariés, s'empressèrent de se mettre à ma disposition, et nous nous rendîmes ensemble à l'école des détenues. Je voulus m'arrêter sur le seuil pour embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de cette école. Les détenues étaient divisées par groupes : celles qui savaient lire formaient le centre de chacun de ces groupes, et elles donnaient leur attention tantôt à l'une, tantôt à l'autre des écolières. M. l'aumônier, placé au bout de la salle et assis devant un pupitre, corrigeait les cahiers d'écriture à mesure que ceux-ci lui étaient apportés.

Lorsqu'il nous aperçut, il se leva et vint au-devant de nous, me saluant comme il aurait fait d'une ancienne connaissance; il me pria de vouloir bien passer de groupe en groupe, en donnant quelques mots d'encouragement aux maîtresses et aux écolières. C'était la première fois que je m'essayais à ce rôle de protectrice, et plus d'un regard de travers paya les bonnes paroles qu'avec un peu d'embarras je répandais ici et là. M. le directeur et madame la directrice me suivaient pas à pas; les détenues, en me voyant ainsi observée, perdirent, je crois, un peu de la défiance que ma vue leur avait d'abord inspirée. A mon grand étonnement, je trouvai là une jeune fille de dix-huit ans et une enfant de douze ans : toutes deux avaient été condamnées à plusieurs années de détention, comme ayant agi avec discernement dans une affaire de vol très-grave. Alors n'existait pas, ce qui a été fondé depuis par des âmes généreuses, une maison de correction pour les jeunes filles condamnées à la prison. Rien de plus affreux, cependant, que de voir de jeunes êtres non endurcis dans le vice confondus avec des femmes qui ont perdu tout sentiment d'honneur et de vertu.

J'aurais volontiers dispensé M. le directeur et madame la directrice de rester pendant tout le temps que dura la classe; eux-mêmes n'auraient pas été fâchés, je crois, de me quitter, car ils jouaient un rôle tout à fait secondaire, et, quoi qu'ils fissent, leur figure exprimait plutôt l'ennui que l'intérêt. M. l'aumônier répondait complaisamment à toutes mes questions; il paraissait heureux de l'attention que je portais à ses paroles comme à ce qui se passait sous mes yeux.

Un premier coup de cloche retentit : aussitôt toutes les détenues se hâtèrent de mettre les livres et les cahiers à leur place; à un second coup de cloche, elles défilèrent en bon ordre et sortirent de l'école.

(1) La reproduction de cet article est interdite.

Madame la directrice me demanda si mon intention était de visiter le jour même les ateliers; dans ce cas, ajouta-t elle, elle me priait d'accepter sans façon le déjeuner de M. le directeur. Je m'en excusai sous le prétexte qu'on m'attendait à la maison, et je demandai la permission de revenir plus tard. On m'accompagna jusqu'à la porte d'entrée ; là, je saluai, et je fis quelques pas dans la rue : M. l'aumônier m'avait suivie.

— Si j'osais... dit-il, quand le directeur et la directrice eurent disparu.

— Que feriez-vous, monsieur l'aumônier, demandai-je, si vous osiez?

— Je prierais mademoiselle Ulliac d'accepter le très-simple déjeuner préparé à l'aumônerie, afin que nous ayons le temps de causer.

— J'accepte, répondis-je avec cordialité; on m'attend à la maison, mais je suis convenue avec ces dames que lorsque je ne serai pas arrivée pour l'heure du repas, cette attente ne se prolongera pas longtemps. »

Nous retournâmes à l'aumônerie.

Mon père, je l'ai dit bien des fois, avait le ton et les manières d'un homme de bonne compagnie ; ce ton et ces manières je les retrouvais, à mon grand étonnement, dans l'aumônier de la maison centrale de Clermont. On voyait, on sentait qu'il avait dû vivre dons le monde, et dans un monde choisi; on voyait, on sentait de même qu'il était bon autant que spirituel. Dès la première vue, nous nous étions trouvés attirés l'un vers l'autre, et, quoique la connaissance ne datât que de la veille, nous étions disposés à une confiance mutuelle.

Le déjeuner était prêt; on ajouta un couvert, et avec beaucoup de bonne grâce M. l'aumônier s'excusa de la maigre chère qu'il allait me faire faire, tandis que, chez M. le directeur...

« Ah ! monsieur l'aumônier, m'écriai-je, vous savez bien que ce que je viens chercher ici c'est la nourriture de l'âme. Me permettez-vous de vous faire une multitude de questions?

— Faites, mademoiselle, ce sera aller au-devant de mes désirs.

— Commençons par l'école. L'administration vous a-t-elle secondé puissamment pour en fonder une?

— Me seconder! s'écria-t-il en haussant légèrement les épaules. J'ai été au contraire contrecarré et contrarié en tout. Messieurs les administrateurs de la maison centrale ne voyaient pas du tout, disaient-ils, la nécessité d'entretenir le goût de la lecture chez les détenues qui savaient lire, attendu qu'on n'avait pas de livres à leur donner, ni l'utilité d'enseigner à lire à celles qui ne le savaient pas. Je ne vous répéterai pas, mademoiselle, toutes les pauvretés qui furent dites à ce sujet. On ne se laissa convaincre que par la pensée que cette innovation prouverait le zèle de l'administration pour l'amendement des détenues, et qu'elle vaudrait à M. le directeur des notes honorables.

— Alors, monsieur l'aumônier, vous eûtes ville gagnée?

— Pas encore, mademoiselle; restait à convaincre les entrepreneurs et les entrepreneuses de travaux; il fallait en obtenir une parcelle de ce temps qui leur rapporte de si beaux revenus.

— Pardon, monsieur l'aumônier, mais je ne comprends pas la valeur de ces mots d'*entrepreneurs* et d'*entrepreneuses?*

— Ce sont des gens qui se chargent de fournir les travaux aux prisonnières pendant toute l'année, travaux de différente espèce. Ces gens-là savent tirer parti des sueurs du pauvre; ils passent un marché avec l'administration,qui leur loue à l'année tel ou tel nombre de détenues pour un prix convenu; sur ce prix, un tiers revient au gouvernement, un autre tiers est mis en réserve, et, forme une espèce d'épargne dont le total est compté à chaque détenue lors de sa libération ; le dernier tiers leur est donné journellement comme denier de poche, afin qu'elles puissent se procurer quelques douceurs à la cantine. La journée commence à six heures du matin et finit à six heures du soir : sur ces douze heures, il y en a deux accordées pour le déjeuner, le dîner et les récréations. Arracher une troisième heure à la rapacité des entrepreneurs n'a pas été l'affaire d'un jour, et voilà seulement quelques mois que j'ai réussi à fonder l'école. D'autres difficultés se présentèrent alors : les détenues lettrées ne se souciaient pas d'enseigner l'alphabet à des écolières récalcitrantes et déjà d'un certain âge; celles-ci, de leur côté, regardaient l'école comme un nouveau travail qui leur était imposé..... Non, mademoiselle, continua l'aumônier, je n'en finirais pas si je voulais vous dire tout ce qui m'a fait obstacle et les dégoûts dont je suis abreuvé chaque jour. Mais je persévère dans mon œuvre, et j'espère qu'avec l'aide de Dieu elle produira quelques fruits. La prison n'est pas et ne doit pas être seulement une punition : elle peut et doit être un moyen de moralisation. Jugez de la joie que m'a donné votre arrivée ici! Oui, ce sont des femmes qu'il faut charger de s'enquérir des besoins matériels et moraux des détenues; avec cette finesse de tact dont Dieu les a douées, avec cette chaleur de cœur et cette charité dévouée qui leur sont propres, elles verront, ou plutôt elles devineront ce que tous les inspecteurs du monde ne sauraient voir ni deviner ! »

M. l'aumônier me dit ensuite qu'il cherchait, par tous les moyens possibles, à faire aimer aux détenues le jour du Seigneur, c'est-à-dire le dimanche.

« En ceci, encore, je ne suis pas secondé, ajouta-t-il, et pourtant, mademoiselle, si ce jour-là, où elles sont exemptées des travaux manuels, elles entendaient quelques bonnes lectures; si, pour ce jour-là, on leur réservait des nouvelles de leurs parents, si enfin un repas meilleur les dédommageait des privations de la semaine, tout naturellement leur âme s'élèverait avec reconnaissance vers celui qui, dans ce jour béni, allége le poids de leur chaîne.

— Monsieur l'aumônier, dis-je tout émue, vous êtes bien digne de la mission que vous avez acceptée. Je ferai de mon côté ce que je pourrai pour votre école; ce sera bien peu; mais je connais des libraires, je quêterai des livres... Oui, j'espère vous envoyer des livres lors de mon retour à Paris.

— Et puis vous écrirez pour nous, mademoiselle?

— Oh! répondis-je en souriant, ce livre-là est encore à faire, et il vous en faut d'abord de tout faits.»

Je m'étais promis d'adresser beaucoup de questions à M. l'aumônier, mais la réserve avec laquelle il répondit aux premières me rendit discrète : je compris qu'il était certains points sur lesquels il ne devait pas me renseigner. Alors je lui parlai du pénitencier

de la Roquette et de cette admirable société de patronage pour les jeunes libérés, qui avait déjà fait et ferait encore tant de bien.

« Il nous en faudrait une semblable, dit-il, pour les femmes libérées qui sortent d'ici avec le désir de revenir au bien; mais il nous faudrait des patronnes et non pas des patrons. »

Et, à son tour, il me questionna sur ce que je pouvais avoir appris de relatif au projet de la réforme des prisons dont il avait entendu vaguement parler. Comme malheureusement je n'étais pas très-instruite sur ce sujet, je ne pus le satisfaire pleinement; mais je lui promis de me procurer, à son intention, tous les renseignements possibles, et, dès que j'aurais pu les réunir, de les lui envoyer de Paris.

L'heure passait cependant; il fallait aller rejoindre M. le directeur, madame la directrice et le personnage qui nous avait accompagnés la veille dans notre visite de la maison, et qui était, je crois l'avoir dit, un inspecteur des prisons.

A l'air dont on me reçut, je devinai qu'on m'avait vue entrer à l'aumônerie et en sortir; je fis semblant de ne pas m'en apercevoir et nous partîmes pour aller visiter les ateliers.

Quatre genres de travaux occupaient à cette époque les détenues de Clermont : la lingerie occupait le plus grand nombre d'ouvrières; la broderie en soie noire, sur satin ou velours noir, en employait beaucoup encore, ainsi que la couture des gants à la mécanique; enfin, d'autres détenues étaient chargées d'un travail délicat et fatigant pour la vue, de faire des *raies de chair* (terme technique) pour les coiffeurs, c'est-à-dire d'implanter un à un, dans du satin rosé, le nombre de cheveux nécessaires pour former la raie de chair qui donne aux faux tours et aux perruques une inappréciable valeur.

Dans l'atelier de lingerie était établie cette division du travail qui fait que l'ouvrière porte au plus haut degré de perfection la partie dont elle est chargée. Ainsi l'une ne faisait que les piqûres des chemises, l'autre ne faisait que les surjets, la troisième les ourlets, la quatrième les coutures rabattues. Une coupeuse taillait l'étoffe; deux ou trois assembleuses préparaient le travail et quand toutes les coutures étaient achevées, les monteuses y mettaient la dernière main. M. le directeur voulut me faire admirer une chemise d'homme qui se trouvait entre les mains de la monteuse et qui était, en effet, remarquable par le fini de chaque genre de couture : d'abord je ne dis rien, mais lorsque nous fûmes un peu éloignés des ouvrières, je demandai à mi-voix si chacune de ces femmes savait coudre et faire une chemise tout entière.

« A quoi bon? s'écria-t-il tout surpris.

— Mais, repris-je, si chaque femme n'est pas en état d'exécuter une chemise à elle toute seule, comment ces malheureuses pourront-elles gagner leur vie en sortant d'ici? Nulle part elles ne trouveront des ateliers où l'on ait établi la division du travail? »

Un regard étonné fut la seule réponse de M. le directeur; madame la directrice ne dit mot et la remarque parut étrange, je crois, à M. l'inspecteur.

De l'atelier de lingerie, nous passâmes dans l'atelier des brodeuses.

Ici s'exécutaient de beaux travaux : écharpes, manteaux en velours noir brodés en soie noire, gilets pour hommes en satin, en velours, brodés de même. Tout cela était riche, élégant et de bon goût; mais on voyait à la rougeur des yeux des brodeuses combien ce travail leur fatiguait la vue. Dans une sorte de comptoir, se tenait la contre-maîtresse, qui ne délivrait les écheveaux de soie qu'après les avoir pesés. Presque toutes les brodeuses étaient jeunes. M. le directeur me fit remarquer la blancheur de leurs mains puis il me dit :

« Ces ouvrières-là sont dispensées de tous les gros travaux de la maison; il faut des mains à la peau fine pour exécuter ces beaux ouvrages; il en est de même de celles qui cousent les gants, et de même encore pour nos lingères. Le balayage, le nettoyage, l'épluchage des légumes, en un mot tout ce qui concerne le ménage est exécuté par celles des prisonnières qu'on ne peut employer dans aucun des ateliers; aussi, ajouta-t-il en ricanant, ces *dames* sont servies comme des princesses.

— Il me semble, monsieur le directeur, que c'est là un grand malheur, lui dis-je d'un air sérieux.

— Un malheur? et pourquoi ça?

— Parce que, une fois rentrées dans la vie commune, elles se trouveront désaccoutumées des occupations de la ménagère, auxquelles il faudra pourtant se livrer tout en faisant des travaux qui exigent des mains à la peau douce et fine. »

Madame la directrice fit un mouvement d'impatience et dit :

« Il faut pourtant occuper nos femmes suivant leur capacité. Des mains rudes érailleraient les soies, gâteraient les étoffes, et l'entrepreneur ne donnerait plus à travailler. »

Je ne répondis rien : depuis mon entrée dans la maison centrale, et depuis mon entretien avec l'aumônier, j'avais acquis la certitude que l'intérêt bien entendu des détenues n'était pas du tout compris par l'administration.

Dans l'atelier où se cousaient les gants, il y avait aussi un comptoir; c'était là que se tenait le coupeur et la contre-maîtresse qui pesait les soies. La partie la mieux éclairée de cet atelier était réservée à celles qui piquaient des cheveux dans le satin rosé pour faire des raies de chair. Je m'arrêtai quelque temps à les voir travailler et quelques-unes levèrent sur moi des yeux remplis de tristesse. Déjà je m'étais aperçue que plusieurs auraient bien voulu me parler; mais, entourée comme je l'étais, il n'y avait nulle possibilité de faire parvenir à mon oreille la moindre plainte.

Dans tous les ateliers comme dans le réfectoire régnait le plus profond silence; là aussi des gardiens, le sabre au côté, allaient et venaient, tout prêts à punir pour le moindre mot prononcé tout bas, ou pour le moindre signe d'intelligence. M. l'aumônier n'avait pu encore obtenir que, pendant les longues heures de travail, les détenues, à tour de rôle, fissent à haute voix de pieuses lectures, moyen excellent cependant de donner matière aux méditations pendant les silences succédant à ces lectures; mais, aux yeux des entrepreneurs, c'eût été la perte d'une demi-heure de travail par chaque détenue appelée tour à tour à remplir le rôle de lectrice.

La visite des ateliers terminée, je fus ramenée chez M. le directeur, qui quêta de nouveau des éloges sur la bonne tenue de la maison. Je me permis quelques

observations générales sur ce qu'on pourrait faire pour réveiller le sentiment de l'honneur chez ces malheureuses créatures; mais voyant que je n'étais pas comprise, je m'informai de la manière dont on passait son temps à Clermont, puis je me retirai en me demandant tout bas comment je ferais pour échapper à la surveillance dont j'étais l'objet et pour arriver à causer librement avec quelques-unes des détenues.

A mon retour chez M. C... j'appris que M. le maire était venu pour me rendre visite.

« Il reviendra tantôt, ajouta madame C...; maman a fait du feu dans le salon afin que vous puissiez le recevoir convenablement. Je sais aussi que l'entrepreneuse des travaux doit vous faire visite.

— Que me veulent ces personnes-là? demandai-je.

— Ah! mademoiselle, vous ne savez pas ce que c'est qu'une petite ville! Votre arrivée ici, la mission dont vous êtes chargée, vos visites journalières à la maison centrale, tout cela met en émoi grands et petits. A l'administration on est très-inquiet de ce que vous pourrez écrire au ministre, et je sais de bonne part que, pour vous amadouer, on veut vous donner un banquet suivi d'un bal, où tous les fonctionnaires seront invités. »

Je haussai les épaules, et je demandai la permission de me retirer chez moi pour écrire à ma mère.

Il y avait à peine une demi-heure que j'étais rentrée, lorsqu'on vint m'avertir que M. le maire m'attendait. Que pouvait-il me vouloir?

M. le maire, autant qu'il m'en souvient, était gros, petit et chauve. Sa figure exprimait la bonhomie. Nous nous assîmes en face l'un de l'autre à chacun des coins de la cheminée, nous regardant et ne disant mot. Je pris enfin le parti de parler à M. le maire de la beauté de la vue dont on jouit lorsqu'on est sur l'esplanade qui entoure l'ancien château des Condé. Il me laissa dire se bornant à s'incliner en guise de remercîments. Je vantai alors la cathédrale, puis la rue large et montueuse bordée de maisons plus ou moins gothiques et qui est couronnée au sommet par le vieux château. Nouvelles inclinations de tête, et nous retombâmes dans le silence. De plus en plus embarassé de sa contenance, M. le maire regardait le feu et restait muet. Impatientée, je pris le parti de me taire aussi. Je devinais que le digne homme avait été chargé de m'adresser quelques questions sur ce que j'avais pu remarquer dans ma visite de la maison centrale. Apparemment il trouvait la chose délicate, et moi je ne me sentais pas disposée à aller au-devant de sa curiosité sur ce sujet. Heureusement madame C... entr'ouvrit la porte du salon; d'un signe je l'engageai à entrer et à s'asseoir. Nous serions restés muets tous les trois si je n'avais eu l'idée de parler de Paris, ville toujours si intéressante pour les provinciaux. Madame C..., qui connaissait Paris, me donnait la réplique. Enfin M. le maire jugea à propos de se lever sans avoir dit un mot; pourtant il était venu avec l'intention positive de s'informer de quelque chose. Cette deuxième visite le prouvait de reste.

« Je gage, dit madame C..., qu'il était chargé par quelqu'un, que je ne veux pas nommer, de vous faire parler. On est fort inquiet de ce que vous pensez de l'administration de la maison centrale; mais le cher homme n'est pas assez fin pour remplir une semblable mission; il n'a su comment s'y prendre, et il est allé comme il était venu. »

Les jours suivants, madame la directrice me dit de la manière la plus gracieuse du monde que mon arrivée avait fait sensation à Clermont; que tout le monde était fort désireux de connaître l'aimable auteur dont les ouvrages étaient si généralement goûtés. M. le directeur avait donc résolu de donner en mon honneur un banquet suivi d'un bal auquel toute la ville serait invitée.

« Je vous remercie, madame, répondis-je froidement, mais je suis en deuil. »

Le ton ferme, quoique poli, qui accompagna ma réponse, fit comprendre que toute insistance serait inutile.

« Mais, du moins, reprit madame la directrice, faites-moi la faveur de déjeuner une fois avec nous?

— Volontiers, madame; seulement je vous prierai de n'inviter personne; je suis venue à Clermont pour faire connaissance avec une maison centrale et dans le but principal d'écrire quelque ouvrage utile aux détenues; j'ai donc besoin d'étudier sérieusement mon sujet, et je redoute les distractions qui pourraient m'en détourner. Mon séjour, d'ailleurs, sera de peu de durée; je ne peux pas laisser longtemps ma mère livrée aux soins d'une domestique.

— Mais vous nous resterez bien une quinzaine encore?

— Pardon, madame, je compte partir samedi matin.

—Si tôt? alors vous viendrez déjeuner demain avec nous.

— Je ne suis pas libre demain, répondis-je; j'ai promis à madame S.... d'aller prendre le café avec elle.

— Eh bien! alors pour vendredi. M. *** part aussi, lui, samedi, vous ferez route ensemble. »

Il me fut facile de voir que madame la directrice était charmée de mon prompt départ. Elle et son mari se mirent à ma disposition pour visiter de nouveau la maison et les ateliers et je me résignai à accepter une compagnie inévitable.

Je ne saurais dire la contrariété que j'éprouvais de me voir ainsi surveillée. Bien des renseignements m'étaient parvenus de différents côtés; ils étaient peu favorables à l'administration; mais ces renseignements méritaient-ils qu'on y ajoutât une foi entière? M. l'aumônier m'avait certifié l'exactitude de quelques-uns. Pour m'assurer de l'exactitude des autres, il m'aurait fallu causer avec les détenues. Sous la protection de l'aumônier j'aurais pu pénétrer dans la maison et parler librement aux prisonnières. Mais comment oser le lui demander? Sa position, relativement à l'administration, était fort délicate, et moi je devais éviter de montrer le mécontentement que me faisaient ressentir les prétendues politesses dont on m'accablait.

Le jeudi, avant-veille de mon départ, après avoir déjeuné chez madame S..., qui, sans le vouloir avait éclairci certaines choses que j'avais apprises ailleurs, je me rendis directement à l'aumônerie, et, cette fois, j'osai aborder bien des questions avec une franchise entière. Ces questions prouvèrent à M. l'aumônier que j'entrais tout à fait dans ses idées : que la prison me paraissait devoir être pour les détenues, non-seulement un lieu de châtiment, mais une source d'amélioration morale : que, comme lui, j'aurais désiré qu'on fît aimer le travail aux détenues, en les punis-

sant pour l'infraction aux réglements par la condamnation à une oisiveté complète, dont le résultat immédiat serait la privation du pécule de poche et par conséquent les douceurs qu'on pouvait se procurer à la cantine; que, comme lui, j'aurais voulu que les entrepreneurs et entrepreneuses ne disposassent pas en despotes du temps, de la vue, de la santé de ces malheureuses; et le digne prêtre, vivement ému en trouvant quelqu'un qui le comprenait si bien, s'écria les larmes aux yeux :

« Je vous avais *rêvée*, mademoiselle, mais sans espoir de vous rencontrer jamais. »

Il se montra alors plus expansif, plus confiant, et il m'excita à remuer ciel et terre pour amener aux pauvres détenues les secours du dehors, qui seuls pourraient leur rapporter des leçons utiles et réveiller en elles l'amour du beau et du bien. Je lui promis de faire tout ce qui dépendrait de moi pour intéresser à cette œuvre de régénération des femmes haut placées et entourées de l'estime publique. Il me remercia avec effusion et promit de m'écrire pour me guider dans les démarches à faire.

« Maintenant, lui dis-je, M. l'aumônier, il faut que vous trouviez moyen de me faire entrer seule dans la prison. »

Il me regarda.

« Oui, il le faut; j'ai besoin de quelques minutes de causeries avec celles des détenues qui se sentiront portées à la confiance envers moi.

— Je vous ferais bien passer le guichet, répondit-t-il, quoique au fond je n'en aie pas le droit, mais je ne vous exposerai pas à rester seule avec les détenues et je ne peux vous accompagner, pour mille raisons que vous devinerez sans doute. »

Après un moment de silence et quelque hésitation, il me dit :

« Nous avons pour inspecteur du matériel de la maison un bon vieillard qui pourra vous faire entrer dans la prison, et dont la présence ne vous gênera en rien. Nous déjeunons ensemble, vous et moi demain, car je suis invité chez M. le directeur; prenez congé immédiatement après le repas, sortez de la maison centrale, puis revenez aussitôt et montez chez l'inspecteur. Vous lui direz que vous désirez dire un mot aux détenues et que vous le priez d'avoir la bonté de vous accompagner. Il sera ravi de l'honneur, et comme vous arriverez au moment de la récréation des prisonnières, vous pourrez recevoir les confidences de celles qui viendront à vous.

— Que n'ai-je su cela plus tôt! m'écriai-je. »

L'aumônier sourit tristement et répondit :

« Cette démarche, faite au moment du départ, ne peut blesser ni mécontenter personne; faite dès les premiers jours de votre arrivée, elle aurait éveillé de vives inquiétudes, et c'eût été manquer à toutes les convenances. Ne le trouvez-vous pas, mademoiselle?»

Nous causâmes quelque temps encore et je revins au logis l'esprit bien préoccupé. Je sentais l'importance des notes que j'avais déjà prises, et je devinais l'inquiétude que les administrateurs de la maison centrale devaient éprouver en songeant à tous les bruits que j'avais pu recueillir dans la ville.

Le lendemain, M. le directeur réunit à sa table, fort bien servie, M. l'aumônier, M. *** et moi : madame la directrice, femme d'esprit, s'efforça de rendre le repas aussi gai que possible. M. l'aumônier s'y prêta de bonne grâce et répondit avec la politesse d'un homme du monde à quelques plaisanteries assez vives que se permit madame la directrice, plaisanteries qui me prouvèrent que la concorde ne régnait pas entre eux.

Le repas fini, je restai quelque temps encore; puis je demandai la permission de me retirer, ayant des préparatifs à faire pour mon départ, qui devait avoir lieu le lendemain de grand matin.

« Puis-je vous demander, mademoiselle, me dit madame la directrice, vers quelle heure vous ferez votre visite d'adieu à madame S..., je serai charmée de vous serrer la main encore une fois avant de vous quitter. »

J'indiquai une heure, puis je pris congé de tout le monde; on m'accompagna jusqu'à la porte extérieure, qui se referma sur moi, mais non pas pour la dernière fois. Quelques minutes après, j'étais de retour et je montais chez M. l'inspecteur du matériel de la maison centrale. Il n'y était pas. Heureusement sa femme offrit de m'accompagner à la prison; j'acceptai avec empressement, et peu d'instants après je me trouvais au milieu des détenues.

Les confidences que je reçus ce jour-là me prouvèrent que j'avais été bien renseignée et qu'il y avait nécessité de réformer beaucoup d'abus. Assurément les détenues n'etaient pas parfaitement justes envers l'administration ; mais, à travers les exagérations, la vérité se faisait jour. Soit à dessein, soit hasard, la femme de l'inspecteur se trouvait toujours retenue par une prisonnière au moment où elle allait rompre l'*a parte* que j'avais avec une autre, de telle sorte que plusieurs vinrent me trouver tour à tour. Je devais sans doute à l'aumônier la confiance qu'elles me montraient, confiance qui n'allait pas jusqu'à se reconnaître coupables; bien loin de là, toutes se disaient innocentes et victimes des erreurs de la justice... Je les autorisai à m'écrire par l'entremise de M. l'aumônier, promettant d'intéresser à leur sort des femmes charitables qui s'enquerraient de leurs familles et tâcheraient de leur en faire avoir des nouvelles; je promis aussi de ne pas oublier l'époque des grâces, c'est-à-dire celle où il est fait remise d'une partie de leur peine aux détenues dont la bonne conduite a mérité cette faveur; enfin je passai plus d'une heure à écouter, et à donner des paroles de consolation.

Tout à coup la femme de l'inspecteur parut s'apercevoir de ces entretiens secrets et, se rapprochant de moi, elle ne me quitta plus. Peu m'importait : je savais ce que j'avais voulu savoir. Je dis adieu aux détenues, et, pour la dernière fois, je passai le guichet de la prison. J'étais bien tentée d'entrer encore un moment à l'aumônerie, mais l'heure du rendez-vous que j'avais dû donner à madame la directrice chez madame S... approchait, et je ne voulais pas être rencontrée sortant de la maison centrale.

Il y avait à peine quelques minutes que j'étais dans le magasin de librairie, lorsque madame la directrice y arriva : elle fut plus gracieuse, plus caressante que jamais; elle me pressa vivement de lui dire mes observations sur la maison, sur l'administration, assurant que son mari serait heureux de réformer les abus et d'entrer dans les vues d'amélioration du gouvernement. Je répondis que j'étais venue surtout pour voir une prison, et que tout à fait novice dans l'art de l'in-

spection, je ne pouvais me permettre d'avoir un avis sur des choses qui m'avaient été inconnues jusqu'alors.

Ce fut à grand' peine que j'échappai à ses instances, et je finis par lui dire, avec un peu de vivacité, qu'il me semblait qu'on pourrait tenir un peu moins de compte des entrepreneurs et exiger d'eux le temps nécessaire au développement moral des détenues : aussitôt elle s'empressa de me répondre que son mari aurait égard à cette observation si juste, et que, lors des nouveaux marchés à faire, on n'engagerait pas la journée tout entière des prisonnières. Puis madame la directrice me demanda la permission de cultiver ma connaissance et de me faire visite chaque fois qu'elle viendrait à Paris. Je m'inclinai en signe d'acquiescement, et je pris congé de madame S... en voyant que madame la directrice ne s'en irait pas la première.

Avec quelle joie le soir j'écrivis à ma mère : *Demain je te reverrai!* La lettre qui m'arriva par le courrier de onze heures me prouva qu'il était temps de retourner auprès de ma pauvre infirme. Je serais partie un jour plus tôt si j'avais pu, au commencement de la semaine, pénétrer dans la prison comme je venais de le faire aujourd'hui.

Le lendemain, à six heures du matin, je prenais congé de mes bonnes hôtesses, et je montais dans le coupé de la diligence, tandis que M. ***, avec lequel j'avais déjeuné la veille, montait dans l'intérieur. Le temps était froid, pluvieux ; la route couverte d'une boue détrempée par la neige. J'eus par deux fois un triste spectacle sous les yeux : des gendarmes à cheval amenant des détenues à la maison centrale. Ces malheureuses, à peine vêtues, attachées deux à deux et chaussées de souliers hors d'usage, marchaient devant les gendarmes dans cette boue affreuse ; d'autres, malades et ne pouvant aller à pied, étaient entassées dans de mauvais cabriolets découverts, où elles se trouvaient exposées à toutes les intempéries de la saison ; à leur pâleur, à leurs yeux fermés et à l'indifférence avec laquelle elles se laissaient aller à tous les cahots de la voiture, il était facile de deviner l'abattement de l'âme et la souffrance du corps. Qu'allaient-elles trouver en arrivant? de la pitié pour leurs maux?... Hélas! connaît-on la pitié dans les prisons? Je sentis mes yeux se mouiller de larmes ; elles étaient coupables, sans doute, ces pauvres femmes... et n'en étaient-elles pas plus à plaindre?

Le soir enfin de cette triste journée, des émotions bien vives et bien pures prirent la place des émotions pénibles qui avaient marqué mon voyage à Clermont.

S. Ulliac Trémadeure.

RANGEANT MES TIROIRS

Il pleut. C'est une de ces tristes matinées de décembre où rien n'a de charme que ce qui se fait au coin du feu, où il semble que le cœur aussi ait besoin de se chauffer. Autour de moi, je ne vois que cartons et caisses ; tout ce matériel du retour à la ville qui nous fait faire une halte forcée entre ce que nous quittons et ce que nous retrouvons. Arrière la vie de tous les jours ; pas de visites, pas de devoirs de convention : on déballe, on range, on retrouve au fond de ses armoires une foule de petits bonheurs que l'on y avait cachés, puis oubliés ; car, en ce monde, l'oubli ferme presque toujours les cachettes.

Je suis là, bien installée sur une chaise basse, devant un petit meuble à deux tiroirs, surmontés d'une tablette pour écrire et d'un rayon contenant une douzaine de livres. Il s'agit tout simplement d'essuyer cette tablette, de mettre de l'ordre dans ces papiers et ces menus objets enfermés là, en hâte, six mois auparavant. Pour une ménagère habile, c'est le travail d'un quart d'heure...... Faut-il avouer ses faiblesses? Pas de plus douce jouissance dans la vie d'intérieur, que de ranger très-lentement, de passer en revue ces riens qui vivent avec nous, femmes, qui ont été pour quelque chose dans les heures de notre existence. Nous les aimons, ces riens ; ils font partie de notre vie intime, toute composée de souvenirs.

Aujourd'hui, je veux être rude, prompte, je veux ranger en un mot, mettre, comme on dit, chaque chose à sa place. Or, c'est de la prose, et j'en veux faire, le petit plumeau en main.

M'y voilà! je commence par vider ces tiroirs pour faire deux parts, de ce qui doit en sortir, et de ce qui doit y rentrer.

Voici d'abord mon bel encrier, souvenir de ma mère. Bonne mère! c'est aussi devant ce meuble à tiroirs qu'elle s'est assise tant de fois ; c'est de cet encrier qu'elle s'est servie pour donner une apparence à ses pensées, et me les envoyer quand j'étais loin d'elle... Que de poussière malgré les précautions prises! Deux ou trois coups de plumeau ne suffisent pas, il faut essuyer avec soin... Elle m'écrivait des lettres si tendres, si touchantes! Elle me disait que de sa vie j'étais la meilleure part, que de ses nuits j'étais le calme, et de ses jours la lumière. Et c'était vrai. Tout ce que dit une mère est vrai. Mère!... je n'ai compris ce mot que depuis qu'un enfant l'a dit en me regardant. Auparavant, je sentais mal sa puissance et douceur. La vie est hérissée d'angles qui nous bles-

sent; l'âme y passe si près des choses que les choses la heurtent. Elle n'échappe aux aspérités qu'en s'éloignant un peu, et c'est pourquoi l'absence d'une mère donne vie dans le cœur de l'enfant à mille actes qui avaient été faits à cause de lui sans qu'il les eût appréciés. Enfant, qui pouvez encore serrer les mains de votre mère, oh! serrez-les bien fort! N'attendez pas que la distance vienne en aide à votre tendresse, prenez garde! il y a une absence qui n'a pas de retour... Enfant, aimez-la, servez-la : quand elle ne sera plus à vous, vous regretterez amèrement ces petites négligences dans l'affection, ces brusqueries enfantines que son amour vous pardonnait, mais que vous ne vous pardonnerez jamais; ces bouderies, ces réticences, ces froideurs surtout! Oh! le froid, c'est la mort anticipée des mères. Enfant, vous grandirez, vous ferez un foyer nouveau; qu'à ce foyer la meilleure place soit pour votre mère. Elle aura en moins dans sa vie tout ce que vous glanerez de bonheur en dehors d'elle. Laissez-lui un peu de chaleur, à elle, qui vous a tout donné, qui s'efface au jour marqué pour que vous ayez plus d'espace, plus d'activité.

Tout ce que je sens là, l'ai-je senti pour ma mère? mon enfant le sentira-t-il pour moi? Cher Paul, il voudrait peut-être jouer dans ma chambre; il y a longtemps que je ne l'ai vu. Ouvrons la porte... Petit Paul, veux-tu venir avec maman? Il me répond qu'il aime mieux rester avec son chien. Il faut en prendre mon parti. Aussi, qu'ai-je besoin de tant philosopher à propos d'un peu de poussière sur un encrier? Il faut être à ce qu'on fait. Voyons? Les lettres à droite, les notes à gauche, les feuilles volantes en face. Tiens!... des vers que j'ai copiés... Oh! qu'il y a longtemps! c'était avant mon mariage. Peut-on se lasser de relire ce passage si connu de Lamartine.....

« Le livre de la vie est le livre suprême
» Qu'on ne peut ni rouvrir ni fermer à son choix.
» Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois;
» Mais le feuillet fatal s'y tourne de lui-même.
» On voudrait revenir à la page où l'on aime,
» Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts. »

Quelle tristesse et quelle délicatesse!

Pourquoi donc aimé-je ce qui est triste? On me trouve si gaie, et je suis si sujette aux fous rires! Que de tiroirs il y a apparemment dans notre esprit! Tout s'y place; le gai, le triste, le doux, l'amer, sans compter l'ennuyeux qui entre par les joints!

Les vers de Lamartine en face... et si j'en trouve d'autres, je ne les lirai pas, cela perd du temps.

Qu'ai-je enveloppé, il y a six mois, dans ce double papier?... Un portrait de mon mari enfant! Oh! la bonne figure! Le brave homme que cela devait faire! Bon Gaétan! s'il rentrait, il rirait de me voir essuyer vingt fois ce verre sous lequel je regarde un passé inconnu. C'est bien lui en habit de collége. Ce cher front très-insouciant, parce que du latin et du grec s'y rencontrent tous les jours, et s'en vont comme ils sont venus; le français tiendra plus de place. Oh! le bon sourire! Comme c'est franc! Voilà donc ce petit monsieur qu'on préparait à devenir mon mari! Et pendant ce temps, moi je faisais des robes à ma poupée et des petits savonnages.

On sonne... Si c'était mon mari, je lui montrerais ce portrait oublié. Non, c'est le facteur qui vient m'offrir un almanach; donnez, brave homme, Dieu, sans doute, a fait de beaux jours dans l'année qui va venir; donnez, et prenez en échange ce qu'on appelle une étrenne, c'est-à-dire un remerciment de tout ce que vous m'avez apporté de joie ou de peines; car si le souvenir des amis heureux est très-doux dans l'absence, celui des amis malheureux nous est encore plus cher. Le facteur ressemble à une longue-vue qui nous fait apercevoir au loin ce que nous aimons. Il est le messager de l'amitié, mais, par suite de l'infirmité des choses humaines, c'est encore le messager de l'indifférence : il vient aussi exactement m'informer de l'ouverture prochaine d'un magasin nouveau que du fait le plus intéressant pour ma vie de cœur. Force banale et aveugle, il va, il vient, toujours dans le même cercle, et prend ce qu'il trouve, comme ces roues de moulins qui emportent fatalement tout ce qui les a touchées. C'est égal, je vous remercie, facteur! Sans savoir ce que vous faites, vous avez beaucoup d'esprit et personne ne peut se passer de vous... Mais, tout en rêvant, il faut ranger ses tiroirs. Je n'avance pas! Si Gaétan me voyait, il se moquerait de moi, il dirait que je flâne. Eh bien, c'est en flânant un peu qu'on pense, qu'on se souvient, qu'on aime. Ce qui se fait très-carrément ne me plaît pas. Le balancier de la pendule ne flâne jamais; mais aussi comme nous lui en voulons! Comme sa rigidité nous rend malheureux! jamais de halte; il fait ce qu'il doit faire, sans presse, sans retard, et l'heure sonne toujours avant que nous ayons dit : — J'ai fini, emportez ce plaisir, ce doux entretien, cette attachante lecture; sonnez, j'ai fini!

Un paquet de lettres... Je ne veux pas en ouvrir une seule, cela me mènerait trop loin... Quelles pattes de mouches! C'est une écriture de pensionnaire; comment ai-je gardé cela? Un rien sans doute, un mot insignifiant. Voyons! ce n'est pas long... c'est d'Apolline, souvenir du couvent, quinze ans de date. Pas de timbre, c'est de la contrebande, un billet glissé sur mes genoux pendant une heure de silence, crime pendable à cette époque.

« Ma chère Louise,

» Il y a une affaire.... On a découvert la souris blanche que Victorine élève dans son pupitre! On ne lui a encore rien dit, mais tout le monde pense que la chose n'en restera pas là. C'est la faute de Thérèse qui, voyant Victorine ouvrir son pupitre pendant l'étude, a éclaté de rire en disant : Oh! comme elle trotte! — Quelle imprudence! Et maintenant, que devenir, où cacher Trottinette? Toi qui es si bonne, voudrais-tu la mettre dans un de tes bas, en ne serrant pas du tout la jarretière? Les miens sont trop étroits, elle étouffe... Ce serait seulement jusqu'à l'heure du parloir; Victorine la rendrait alors à son frère, c'est lui qui l'a apportée, un jour, du collége, dans sa casquette, parce qu'à Sainte-Barbe on ne reçoit pas non plus les souris. Réponds oui ou non par un signe de tête; ne m'écris pas, c'est trop dangereux. Quelle affaire! Comment cela finira-t-il?..... Tout à l'heure, en montant l'escalier, j'ai rencontré madame la supérieure, elle était sérieuse et parlait tout bas à une de ces dames; il s'agissait bien sûr de la souris! Pauvre petite! Elle est si gentille! Robertine prétend qu'on la donnera au chat; mais certes on n'oserait pas!... Moi, d'abord, je ne ferais plus rien, et je demanderais à papa de me retirer d'ici!

» Déchire cette lettre, et garde toujours le secret.

» APOLLINE. »

Et je n'ai pas déchiré cette compromettante missive? j'ai bien fait. Voilà la vie vue de loin! Ce jour-là, l'actualité c'était la souris blanche, son procès, son jugement. Nous étions émues, remuées; Apolline attribuait même la gravité de la supérieure à cette grande cause, alors pendante devant un jury redouté (qui se sera caché pour rire). Quelles proportions avait dans nos petites têtes l'affaire de la souris! La peine de mort passait même pour une éventualité; il y avait donc en tout ceci l'intérêt le plus haut, celui dont on entoure l'innocent compromis dans une conjuration. Et maintenant, qu'est-ce que cela devant le même public? La souris.... Hélas! j'avoue n'en avoir pas gardé mémoire. Victorine, la grande coupable, est religieuse dans le lieu même où s'est commis le crime; elle surveille à son tour une génération nouvelle, elle est sans pitié pour les souris et autres contraventions au règlement. Elle dit à d'autres étourdies ce qui lui a été dit. Autrefois, elle trouvait le règlement trop sévère en tout point; à présent, elle le juge comme un chef-d'œuvre, protecteur du travail et de la sagesse; c'est au tour de ses élèves à le trouver trop sévère; ainsi va le monde.

Quant à Apolline, le dévouement dans le complot, c'est aujourd'hui une veuve grave et froide, bien forte sous le poids de la vie, n'ayant gardé de la jeunesse que l'amour des murs bénits où elle a connu et compris la vérité.

Thérèse, l'imprudente qui osa dire : Oh! comme elle trotte! est une fille bonne et dévouée qui donne à son vieux père ses soins, son présent, son avenir, parce qu'elle a tout reçu de lui, et que, devenu malade et malheureux, il a besoin de tout.

Robertine était une de ces plantes sans racines qui ne tiennent pas au sol. Le jour des adieux a été pour elle un jour comme un autre; elle est partie sans qu'une seule voix lui ait dit : « au revoir. » Elle ne le désirait pas. On lui rendait volontiers ce qu'elle avait donné : l'indifférence. Je n'ai rien su d'elle et ne veux rien savoir; assez de froid dans la vie sans en mettre soi-même exprès.

Et moi je suis ici, heureuse femme de Gaétan, ayant gardé comme un ami tout ce passé qui m'aimait et que j'aime. De grandes affections m'ont appris à souffrir et à ne pas le regretter; de graves pensées se sont mariées aux souvenirs de mon enfance sans les effacer, et maintenant la terrible affaire de la souris tient une bien petite place dans mon existence. Cette petite place, je la lui laisserai néanmoins, ne fût-ce que comme point de comparaison. Que d'émotions, vues à distance, deviendront souris blanches! Que de péripéties qui n'ont réellement de grave que leur actualité, parce que les proportions sont prises dans notre imagination!

Regarder les choses présentes comme si on les avait dépassées, ô philosophie! ce doit être un de vos secrets! Oui, je m'efforcerai, dans certaines occasions, de me placer sur un autre plan, et de regarder l'émotion de là, afin de ne pas confondre, s'il se peut, les vraies douleurs et les souris.....

Voyons, rangeons. Quel plaisir j'éprouve à me réinstaller dans mon petit chez moi; comme tous ces objets me parlent! Tiens, ce petit cahier?... Oh! que c'est vieux! j'avais onze ans quand j'ai tracé ces lignes si pompeusement mal écrites : que de paraphes et surtout que de fautes d'orthographe! Tous les titres sont en ronde manquée, et le reste offre ces caractères vagues qui peignent nos premières pensées, vagues aussi. Ce sont les souvenirs d'une retraite faite au moment où je me préparais à ma première communion. Que c'est naïf! Comme le cœur est à nu dans ces élans, et comme les graves considérations de la foi se trouvent mêlées sans injure aux petites idées du jeune âge! Je lis à la suite d'une méditation sur le bonheur du ciel :

« Puisque je suis si heureuse quand maman m'embrasse, que sera-ce donc au ciel, où je verrai le bon Dieu, et où ma chère maman m'embrassera tout de même! » Une prière vient ensuite : « Mon Dieu, je ne suis qu'une petite fille qui n'est pas encore très-sage, et cependant on m'a dit que vous me gardez une petite place auprès de vous. Merci, mon Dieu! Je vous en demande encore trois autres : une pour papa, une pour maman, et une pour mon grand frère..... Mais non, tâchez plutôt que tout le monde vous aime afin d'aller au ciel où nous serons heureux tous ensemble. »

Quelle douce émotion me pénètre! Comme je me sens recueillie devant mes pensées d'autrefois! A présent, mon Dieu, femme et mère, je renouvelle à vos pieds ma prière d'enfant. Oh oui! pressez, pressez les rangs de vos élus! mon cœur s'est dilaté : j'ai soif, soif de bonheur, non pour la vie, c'est assez si vous me laissez Gaétan et son fils, mais j'ai soif de l'infini pour eux autant que pour moi. Donnez à Gaétan la lumière : faites que si je ne suis pas le moyen, du moins je ne sois pas l'obstacle! Mettez en moi ce qu'il aime, afin que de Louise il passe à son Dieu. Ce beau cœur, c'est à moi que vous l'avez confié, j'en suis fière. Je vous l'offre à genoux; détournez vos regards de ses ignorances, et ne voyez pas ses faiblesses, mais seulement mon amour qui cherche à les couvrir. Oui, je veux être bonne et tolérante; chaque aspiration de mon cœur vous criera Gaétan! et vous m'entendrez.

Et mon fils? que fera-t-il un jour? Se souviendra-t-il des leçons de sa mère? ou bien, malgré moi, des étrangers lui diront-ils de vous et de votre Eglise des choses qui glaceront son cœur? Homme, courbera-t-il son front, ou niera-t-il ce que j'adore?... Mystère! Mon Dieu, je vous prie pour ce petit enfant qui joue à mes pieds. Je sais qu'au séjour des élus, si je n'ai pas mon fils, je n'en souffrirai pas, la douleur n'atteint plus ceux qui vous ont touché! mais ici je peux beaucoup souffrir, et j'y consens, parce que je suis sa mère!... Pour formuler une telle prière, il faut aimer plus que soi-même, et je l'aime plus que moi-même... Eh bien! entendez-moi, s'il doit se moquer de votre Christ, s'il doit fouler aux pieds le sang qui l'a racheté, s'il doit m'aimer que la terre, choisir pour sa fin l'amour de créature... ôtez-le-moi... prenez-le! A peine est-il sorti de vos mains, les miennes l'ont touché, et avec quel respect!... Ame de mon fils, soyez à Dieu, ou quittez-moi. J'aime mieux vivre sans vous et pouvoir en souffrir que de penser qu'au ciel je pourrais être heureuse sans que vous le fussiez... Eh bien! il est venu à moi, l'enfant, il a essuyé de ses petites mains les larmes que mon cœur versait à mon âme. Il m'interroge, que répondre?...

Je lui montre le ciel, et je lui dis : « Quand tu seras grand, j'irai là-haut avec le bon Dieu, et tu y viendras aussi, n'est-ce pas?

— Oui, oui, dit-il, dans bien bien longtemps; on s'amuse ici, maman.... »

Doux trésor! allez reprendre vos jeux et vos bonheurs, maman ne pleure plus. Elle regarde vos yeux innocents, elle est calme, elle n'a plus peur... Il sera bon; laissez-le moi, Seigneur, laissez-le-moi!...

Que de sentiments divers excite en nous la simple vue des objets extérieurs! Comme on passe de l'un à l'autre, et comme tous sont vrais!... Rangeons, rangeons. Comme on va vite quand on s'y met, comme ce tiroir est bien en ordre! Dans cinq minutes j'aurai fini... Ah! voici mon vieil almanach, où le mettre? C'est la seule chose dont on ne sache que faire avant qu'elle soit usée. C'est pourtant le canevas sur lequel ont reposé mes impressions. Que je voudrais, comme le poète, voir deux fois quelques-uns de ces jours! Il y a un an, à cette époque, j'appelais cet ensemble avenir. Il s'est fait présent, et chaque date en passant sous mes yeux a dévoré une part de ma vie. Si l'homme, au lieu de rejeter avec mépris chaque année son almanach, les conservait tous, et qu'il en additionnât les jours, combien faible serait le total!

Que d'arbres à l'automne laissent tomber plus de feuilles que l'homme n'a laissé tomber de jours à la fin de la plus longue carrière! Et c'est entre ces limites qui s'éloignent ou se rapprochent sans qu'il puisse intervenir, que se pressent ces actes bons, mauvais ou inutiles qui forment l'emploi de son temps, de ce temps dont on a dit que les heures sont la monnaie avec laquelle nous achetons l'éternité... Allez, mon almanach, devenez un rien, un embarras; je ne puis vous sauver du naufrage, mais en vous délaissant, je vous bénis pour chacun des jours que vous avez marqués. Il y en a eu de si doux entre Gaëtan et mon fils! D'autres ont été bien sévères alors que, mêlant vos jours à vos nuits, je ne les comptais que par mes inquiétudes au pied du lit de mon enfant. Merci du soleil qu'au printemps vous lui avez rendu, merci de vos matinées riantes et de vos heures nébuleuses : tout était à sa place. Si l'année en se déroulant ne m'avait apporté que du bonheur, je n'aurais pas su monter vos degrés légèrement comme il convient à celui qu'on attend plus haut; je me serais arrêtée sur chaque marche, et j'aurais oublié le but. C'est le doigt de Dieu qui, le premier, écrit nos jours sur ces feuilles éphémères; nous n'y lisons à la fois qu'un seul mot, et toujours il suffit à l'intelligence de l'acte présent, et quand nous avons tout lu, c'est à nous de bénir la main divine qui n'a baissé que peu à peu le voile.

Oh! s'il fallait que fussent écrits d'avance, sur ces feuilles, les maux que nous devons souffrir! Si nous pouvions compter tant d'heures pour l'inquiétude, tant pour l'attente, tant pour la douleur, nous n'aurions plus de force au moment du combat... Eh bien, cet almanach? Vais-je le garder dans ma main?... Comme c'est difficile de ranger ses tiroirs! Petit Paul, veux-tu mon almanach? il est très-joli! Vois ces moutons, ce berger, ces moissonneurs, ce bon vieux qui se chauffe?

Il le regarde, l'accepte, et le juge bon pour un fond de théâtre. Il se met à l'œuvre : l'almanach mutilé devient un lointain : pantins et marionnettes se donnent rendez-vous entre ces tableaux naïfs et moi, qui suis toujours le public obligé. O mes jours écoulés doux ou tristes, je vous vois au loin comme un souvenir indécis; le présent, qui est censé m'absorber, se compose de pirouettes plus ou moins ridicules... Bonne critique de la vie!...

Une papillote de chez *Marquis*, oubliée dans ce petit coin. Deux belles pastilles de chocolat. Tu as bien fait, petit Paul, de venir jouer près de moi, tiens, prends : à moi la devise...

Que l'on peut trouver de consolation
Pour ses vieux jours dans un bonbon!

Voici des vers charmants du marquis de Foudras; je les garde pour les relire dans une trentaine d'années, au cas où j'aurais, comme tant d'autres, le mauvais goût de ne pas vouloir une bonne fois être vieille. Patience, cela viendra, c'est tout au plus si maintenant je saurai attendre. Ces lignes délicates et fines me portent à apprécier, plus que de raison, mes futurs cheveux blancs et leur brillant cortége.

Enfin vous avez soixante ans!
Que je vous sais bon gré de n'en avoir pas trente!
Je serais amoureux, vous seriez mécontente,
Et je ne jouirais pas, dans mon demi-bonheur,
Ni de tout votre esprit ni de tout votre cœur.
Vous avez soixante ans, sans qu'on puisse en médire,
Chacun peut vous aimer, chacun peut vous le dire.
Vous avez soixante ans et tout vous est permis,
. . . .
Vous avez soixante ans, ce mot n'a rien de sombre,
Alors qu'on est aimé; un âge, c'est un nombre,
Mais ce n'est rien de plus; qu'importe que la fleur
Qui garde son parfum ait perdu sa couleur,
Et qu'importe l'hiver venant pour une femme,
Quand elle a la jeunesse et le printemps dans l'âme?

Merci, marquis, vous m'avez réconcilié avec tout un ordre d'idées qui ne me plaisent guère. Au fait, pourquoi les femmes passeraient-elles la moitié de leur vie à regretter l'autre moitié? Toute chose est donnée par la Providence pour le temps où elle est nécessaire. C'est en nous une faiblesse. On dirait que la valeur de notre sexe est dans la forme, la grâce et la souplesse. Nous nous assimilons sans le vouloir aux éphémères beautés de nos parterres. Notre mission unique est-elle de charmer? Non! à nous appartient de panser les plaies vives, et de contenir comme un calice beaucoup de pleurs. Jeunes, notre inexpérience nous tend mille piéges; il faut passer vite, et souvent éloigner ce qui viendrait à nous. Vieilles, on nous croit endormies, et ce cœur qui a toujours veillé, qui veillera toujours, devient un terrain neutre où l'on se rencontre sans jalousie, où l'on cueille volontiers ensemble les productions du sol : amitié, compassion, indulgence... Je veux être une bonne et aimable vieille, pas grondeuse, d'humeur enjouée et de facile accès. J'aurai des heures pour le bon Dieu, des heures pour les pauvres, des heures pour mes amis. Puis je réunirai chaque semaine tous mes petits-enfants autour de ma table, et je tâcherai de trouver du bonheur à me laisser casser la tête.

Il y aura dans mon salon deux énormes fauteuils, l'un pour bon papa, l'autre pour bonne maman. Quels respectables personnages nous ferons tous les

deux! Gaétan parlera politique, prendra du tabac. Nous aurons chacun nos préférés que nous inviterons ensemble pour faire *la partie* au coin du feu... Ce feu, ce sera, bien sûr, notre pomme de discorde, c'est ainsi dans les bons ménages, quand vient le soir de la vie. Si je veux un feu de braise, il demandera de la flamme; s'il lui faut une bûche en plus, certainement il ne m'en faudra pas. Le moyen de s'en tirer? Je ne veux pourtant pas attrister ses vieux jours. Décidément, nous aurons sur ce point une noble indépendance, on tisonnera pour son compte; mais j'y mettrai une grande discrétion, et si j'ai lieu de croire qu'une bûche de plus soit nécessaire au bonheur de mon mari, je fermerai les yeux et je ferai un petit somme pour lui donner le temps de brûler. Un petit somme au coin du feu, je ne vois dans l'avenir rien de plus charmant. Mais je n'en suis pas là... pour apprendre à être vieille, sachons être jeune...

Cette papillote m'a entraînée je ne sais où.

Rangeons, car s'il faut faire de la philosophie à propos d'une pastille, nous n'en finirons pas. Je range... je pose chaque objet presque sans le regarder, de peur d'y penser, de peur de l'aimer. Comme il avance, mon petit ménage!... Un cahier : *Souvenirs de mes lectures*... Oh! pour celui-là, trouvons-lui vite une place, car si j'avais le malheur de l'ouvrir, je serais obligée de perdre mon temps, si l'on appelle ainsi être heureuse, retrouver des pensées qu'on avait en soi vaguement, et qu'un autre a formulées, et vous a un jour présentées pour que vous les reconnussiez sous la draperie qui les couvre; c'est une douce joie que celle-là.

Un livre, c'est un ami : il y a des amis sérieux, des amis gais, des amis qui déraisonnent bien un peu, mais qui ont du bon, et qu'à cause de cela on aime tout de même. Quel plaisir de leur prendre des mots, des lignes, des pages, et de relire ensuite ces pensées préférées! On ne rencontre dans son recueil ni longueurs ni passages indifférents, tout a du charme, parce que tout a frappé une fois. Je ne veux pas seulement regarder ce cahier en face, il me parlerait, je lui répondrais, et le matériel en souffrirait.

Ce cahier!... Non, je ne ferai que l'entr'ouvrir... Ce passage est d'Alfred de Musset. Voilà comme on pense quand l'illusion de la vie s'efface. Après avoir ri de tout, après avoir, pour ainsi dire, caché son âme sous l'étourdissement, il y a un réveil plus ou moins apparent, toujours douloureux. Alors tombent, des hauteurs d'une noble pensée, un doute, un regret : alors on s'écrie comme le poète :

.... Malgré moi l'infini me tourmente,
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,
Et quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir.
. . . .
Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré!

ALFRED DE MUSSET.

Larmes du poète tombées à la dernière heure, vous fûtes pour lui la meilleure prière, et vous êtes pour nous le meilleur enseignement.

Un mot sur la mort de Chateaubriand. Ce mot prouve mieux qu'un long discours que les plus fidèles affections de la terre sont entachées d'insuffisance.

Il s'endormait, ce fier génie. L'amitié sous la forme d'une femme vieillie, presque aveugle, mais constante et bonne, essayait encore de rendre moins amères les angoisses du grand départ. Mais, voilà comme, en deux lignes, le biographe peint l'impuissance de la créature :

« Il s'éteignait. Son amie était auprès de lui ; il ne » pouvait plus lui parler, et elle ne pouvait plus le » voir... »

Quelle séparation anticipée! Et voilà la souveraine misère de nos êtres! Ah! que l'on souffrirait si un peu plus loin on n'entrevoyait un bien proportionné à ses désirs, un bien qui doit enfin suffire!

Voici un mot de madame de Staël, bien vrai, bien frappant, à propos du dévouement dans les petites choses :

« On devrait, lorsqu'on est capable du dévouement » entier de sa vie, ne pas la rattraper en détail par » une sorte de personnalité minutieuse que ne se » permettrait pas le véritable égoïsme. »

Mme DE STAEL.
(*De l'Allemagne.*)

Madame de Staël a raison : j'aime mon mari, je donnerais ma vie pour lui, et je n'ai pas pu lui sacrifier deux heures qu'il m'a demandées pour l'aider à s'ennuyer convenablement chez madame D., samedi soir. Deux heures, c'est pourtant bien court. On donne très-volontiers de l'ensemble parce qu'on ne le tient pas dans ses mains, mais ce qu'on tient, on le garde; c'est mal quand on aime... J'irai samedi chez madame D. Je me ferai bien belle, et Gaétan ne saura pas que je lui sacrifie mon goût. Oh! craignons de briser par de légères secousses ces filaments qui unissent nos âmes. C'est si bon de croire qu'un autre vit de notre propre vie! N'est-ce pas cette foi dans un autre que je trouve admirablement traduite en un passage de ce doux génie qui de nos jours a chanté l'humble Madeleine :

« Il me serait aussi difficile d'être incrédule en » amitié que de l'être en religion, et je crois à l'atta- » chement des hommes comme je crois à la bonté de » Dieu. L'homme trompe, et Dieu ne trompe jamais » c'est là leur différence; l'homme ne trompe pas » toujours, c'est là sa ressemblance avec Dieu. »

Vous avez bien dit, l'homme ne trompe pas toujours. Les êtres qui n'aiment rien sont les seuls qui ne croient pas à l'amitié. Cette idée je la retrouve un peu plus loin dans le même auteur qui comprend si bien les délicatesses de l'âme :

« La sympathie ne se refuse qu'à celui qui ne » l'inspire pas. Tout cœur pur la possède, et, par con- » séquent, tout cœur pur attire à lui, n'importe à quel » âge. »

Que je voudrais feuilleter encore! mais non, il faut être avant tout femme de ménage... Encore une citation, une seule... Ciel! un coup de sonnette. C'est Gaétan; il me surprend en flagrant délit, je suis perdue. Il entre...

Que dis-tu, Gaétan? Eh bien! tu te fâches? tu me grondes parce que tu vois ici et là quelques objets épars? Ne t'inquiète pas, ami, j'aurai bientôt fini ma tâche, mon ménage sera rangé demain. Tout n'est pas encore à sa place, j'en conviens, mon cœur seul est bien où il doit être, car en rangeant mes tiroirs, j'ai retrouvé de douces impressions qui toutes m'ont menée à toi.

Mme DE STOLZ.

PETITE HISTOIRE DE LA CIVILITÉ

Deuxième article.

L'empire de Byzance, quoiqu'il fût environné d'ennemis plus redoutables que ceux de Rome naissante, se jeta, dès les premiers successeurs de Constantin, dans les puérilités du luxe et du cérémonial qui affaiblissent les âmes. L'étiquette la plus minutieuse environnait la personne des empereurs ; on ne leur parlait qu'avec les formules exagérées du respect oriental : «M'est-il permis de parler et de vivre? » disaient les courtisans en s'adressant à l'empereur, qu'ils qualifiaient de majesté très-sacrée, vainqueur des vainqueurs, prince né dans la pourpre, etc., etc. Les dignitaires, à leur tour, exigeaient de leurs inférieurs les mêmes adulations.

La morgue des Grecs eut à souffrir un cruel affront lorsque les croisés arrivèrent en foule à Byzance pour se rendre en Palestine, et qu'un des principaux chefs, Robert de Paris, alla s'étendre, tout armé, sur le trône d'Alexis Comnène, ce trône dont ses sujets n'approchaient qu'à genoux. L'orgueilleux Franc ne répondit que par un défi à ceux qui lui reprochaient l'incivilité de sa conduite, et ce défi, nul des Césars, des patrices, des sébastocrators, n'osa l'accepter.

Cependant ces mêmes Francs, dans le pays que la conquête leur avait donné, s'étaient trouvés sensibles aux charmes de la civilisation, telle qu'ils la voyaient chez les Gallo-Romains. Ils s'efforçaient d'imiter le langage, les manières, le vêtement de leurs vaincus ; pendant la première race, les modes romaines dominèrent ; on mangeait à la romaine, on quittait la saie pour la toge, et des poètes latins célébraient dans la langue de Virgile les noces des rois chevelus. Mais ce n'était là qu'un vernis qui déguisait mal la barbarie. Charlemagne lutta contre elle de toute la force de son puissant génie ; sa cour était polie et lettrée, il avait lui-même autant de douceur que de majesté ; mais quand il ne fut plus, quand son esprit civilisateur cessa de briller, les ténèbres régnèrent. Seule, l'Église conservait la tradition de l'urbanité antique ; au milieu des actes sanglants, des paroles violentes et grossières de cette époque, on se repose en voyant les mœurs graves et polies des monastères, en lisant les lettres des évêques où respirent la déférence et la grâce des anciens jours.

Notons en passant que l'usage de donner la main nue en signe de foi et de loyauté nous vient de nos ancêtres francs.

Sous les rois capétiens, ce que l'on peut appeler proprement *courtoisie* se fit jour peu à peu. L'esprit de chevalerie enseigna le respect des femmes, la compassion pour le faible, l'humilité dans les paroles, car on disait communément : *Un chevalier doit férir haut et parler bas.* Les banquets ne furent plus des orgies où le vin et l'hydromel excitaient la colère et les querelles ; on y fit assaut de paroles agréables, de propos heureux ; les femmes étaient mêlées à tous les actes de la vie sociale ; elles régnaient dans les fêtes, elles présidaient aux repas, leur suffrage était le prix des vainqueurs dans les joutes et les tournois, on les consultait dans les affaires les plus importantes. Le soudan d'Égypte s'étonnait que saint Louis voulût avoir l'avis de Marguerite de Provence sur les conditions de sa rançon. «C'est qu'elle est à la fois madame et ma compagne, » répondit le saint roi, familier avec l'esprit chevaleresque de son siècle. Les femmes régnaient surtout dans leurs châteaux, dont elles faisaient des écoles de courtoisie pour la jeunesse qui s'attachait alors aux hommes de guerre, et, des hauts rangs de la société, la politesse, la courtoisie gagnaient les couches inférieures. Les écrits de Ville-Hardouin, de Joinville ont, dans l'expression et dans la pensée, une douceur naïve qui fait naître le sourire et l'attendrissement, et parfois même des actions violentes contrastaient avec un langage suave et caressant. Un comte de Foix avait mandé un de ses vassaux dans son châtel, et, quand ce dernier fut arrivé, il le fit assassiner. «Ah ! sire, dit le malheureux en mourant, vous ne faites pas gentillesse : vous me faites venir et puis m'occisez ! » Saint Louis, si austère pour lui-même, aimait qu'à table on fût gai, de bonne compagnie, et surtout qu'on ne chuchottât point.

Parmi les coutumes du moyen âge que nous n'avons point gardées, citons celle-ci : — Le fiancé et la fiancée n'avaient qu'une seule et même assiette, d'où vient la locution : *Manger à la même écuelle.* Lorsqu'on donnait à laver avant le repas, les gens de bon air n'essuyaient pas leurs mains à la serviette, mais ils les faisaient sécher en les agitant gracieusement. Dans quelques parties de la France, on ne tutoyait pas la femme mariée, par respect pour le sacrement de mariage et pour la maternité.

C'était surtout dans les pratiques de l'hospitalité que régnait alors la politesse. Un casque doré, placé au-dessus de la porte d'un manoir, annonçait que ce logis était ouvert aux chevaliers et aux pèlerins, «car » c'estoit, dit le roman de Perce-Forest, coustume en » nostre bon pays, tant que courtoisie et charité ré- » gnèrent, que gentilshommes et nobles dames fissent » mettre au haut de leurs hostels un heaume en » signe que tous chevaliers passant par les chemins, » entrassent hardiment comme en leur hostel » propre. »

Le chevalier entre ; le maître du logis et les dames le reçoivent au perron, les pages lui donnent à laver et on lui dit courtoisement : « Beau sire, soyez ici à votre aise, et si quelque chose déplaît à vos yeux, dites-le en maître, car vous l'êtes dès ce moment. » Au chevalier, on donne des banquets et des fêtes ; au pèlerin, de larges aumônes ; tous deux racontent ce

qu'ils ont vu dans leurs voyages, et à la départie on leur offre des présents, parce qu'ils sont venus voir *monseigneur en son hôtel*.

Aux repas solennels donnés par les princes, on plaçait l'oiseau d'honneur, le faisan ou le cygne, devant le chevalier qu'on estimait le plus preux ; il devait n'accepter cet honneur qu'après une longue résistance. C'était sur cet oiseau que les chevaliers faisaient des vœux, souvent extravagants et romanesques; ce fut dans un de ces banquets que Robert d'Artois excita Édouard III à passer la mer et à revendiquer les prétendus droits de sa mère à la couronne de France. *Je promets*, disait un autre chevalier, la main étendue sur le faisan, *d'apporter à celle que plus j'aime, les armes du prince qui donnera le prochain tournoi, non que cet excellent prince ne soit plus preux que ne suis, mais qua ne peut loyale affection?*

Lorsque arrivait dans une ville un étranger à qui on voulait donner des marques d'honneur et d'affection, on le faisait loger chez soi, comme on le fait aujourd'hui; mais, de plus, le maître de maison partageait son lit avec lui (les lits avaient douze pieds de large il est vrai), et si on ne pouvait lui offrir l'hospitalité, on le défrayait de toute dépense durant son séjour.

En guerre même, la courtoisie se faisait sentir encore. Duguesclin avait mené en Espagne les grandes Compagnies, composées d'hommes de toutes nations ; le roi d'Angleterre rappela ses sujets, et ils vinrent tous, avant de partir, embrasser le héros breton, en lui disant :

« Cher sire, nous sommes obligés de partir, car notre seigneur nous rappelle; mais, par saint Georges, nous serons toujours amis, même en nous combattant.

— Il est raisonnable que vous suiviez votre maître, dit Duguesclin : ainsi doit agir tout prud'homme. La loyauté fit notre amour, et il restera loyal par delà : mieux vaut être ennemis vertueux qu'amis sans honneur. »

Les instructions que faisait Arnaud de Marsan, trouvère, à de jeunes chevaliers, sont remplies de conseils de bienséance, d'avis délicats sur la politesse, que notre siècle ne renierait pas.

Un autre troubadour écrivait à une jeune fille qui lui avait demandé des conseils : « Quand l'heure de manger sera venue et qu'on aura servi, faites-vous apporter de l'eau et trempez-en votre vin, car une dame ou une damoiselle sont perdues sans ressource pour peu qu'elles aient fait excès de vin. Ne pressez point ceux qui sont autour de vous de manger. Il est malséant de presser ainsi un homme qui se porte bien. Causez avec ceux qui se présentent, mais sans bruit et sans dispute : rien ne déplaît tant qu'une demoiselle qui crie, etc. »

Les longues guerres avec l'Angleterre, le règne triste et absolu de Louis XI altérèrent la douceur et l'aménité du caractère national, mais l'inflence bénigne du *Père du Peuple*, l'ascendant d'Anne de Bretagne agirent sur la sociabilité de leurs sujets. C'est de la cour très-formaliste des ducs de Bourgogne que nous vient l'usage de mettre les mots de *belle* et de *beau* devant les titres de parenté. — Les ducs, parlant à leurs grands vassaux, et afin de rendre leur langage plus gracieux, leur demandaient des nouvelles de leur *bel* oncle, de leur *belle* tante, de leurs *belles* cousines. Cette manière de parler ne désigne plus parmi nous que l'alliance et la distingue de la parenté réelle, formée par le sang.

Avant Charles VIII, on ne se découvrait devant le roi qu'en entrant dans son appartement, en lui parlant à table, ou lorsqu'il buvait.

Les Espagnols nous firent connaître le nom de *Majesté*, qu'ils donnaient à leurs souverains, et les guerres avec l'Italie introduisirent en France les modes et même la politesse obséquieuse de la Péninsule. Le vieux poète du Bellay s'en moque dans un de ses sonnets, et l'on peut croire que, pour la politesse comme pour le climat, il préférait à la servilité romaine *la douceur angevine*.

Sous les Valois, la culture extrême de l'esprit donna lieu aux relations de société; on aimait à se voir parce qu'on avait beaucoup de choses à se dire, et déjà se préparait, par la recherche des manières, par le goût pour les occupations intellectuelles, la domination des beaux-esprits et des précieuses de la Fronde. Beaux-esprits et précieuses firent régner, en souverains despotiques, la civilité et la grammaire; les longs compliments, le purisme du langage, la recherche des expressions, l'acuité des définitions caractérisent cette époque dont Molière s'est moqué, et qui, cependant, a servi à rendre plus délicates les mœurs et la langue. On se réunissait dans les alcôves, autour du lit de parade sur lequel la maîtresse de la maison était couchée, pour y causer et y entendre lire des vers; mais la marquise de Rambouillet trouva le lieu mal choisi, et elle habitua sa société à entendre dans la chambre même, en dehors du lit et des balustres, les lectures et les discussions littéraires. Tout se ressentait de la courtoisie et de la politesse qui régnaient en France, les lettres, même les plus sérieuses, celles de madame de Chantal, par exemple, ont des tournures agréables et fines; les manières de la bourgeoisie et du peuple, copiées sur celles de la noblesse, avaient un charme que nous ne connaissons plus, et c'est dans la correspondance de madame de Sévigné qu'on peut voir le parfait modèle d'une société intime, où la politesse et les égards n'excluent pas l'amitié, et qui est éloignée de l'assujettissante étiquette de la cour de Louis XIV et de l'égalité familière de notre époque. On se voyait fréquemment, en visites, en soirées, en dîners, et comme on ne luttait pas de luxe et de dépenses, les relations étaient aussi aisées que cordiales.

La politesse était pour tous : Saint-Simon remarque que Louis XIV ôtait son chapeau à toutes les femmes, même aux servantes qu'il rencontrait dans la cour de Versailles, et, par un singulier usage, le roi, les courtisans, tous les hommes enfin, dînaient le chapeau sur la tête. Ainsi les usages varient, alors même que le désir de plaire et de s'obliger reste le même. Nous lisons aussi, dans madame de Sévigné, qu'elle visita tout Marseille, non au bras, mais sur *le poing* d'un parent de M. de Grignan.

On réduisait alors comme aujourd'hui la civilité en petits livres et en maximes. Quelques-uns de ces enseignements cérémonieux sont assez plaisants. On lit, dans le livre des *Réponses et Réparties*, qu'alors qu'un ami vous demande : « Comment vous portez-vous? » il faut répondre : « Avec plus de crainte que jamais de vous déplaire ! » Si la personne chez qui vous êtes

en visite vous prie de passer la première dans le salon, vous devez résister et dire : « Ne m'empêchez-pas de vous rendre ce que je vous dois! » ou bien : « N'insistez pas, monsieur; gardez le pouvoir que vous avez sur moi pour une meilleure occasion! » Mais la bonne compagnie faisait justice de ces formules obséquieuses, dont on retrouve pourtant quelques traces dans les préfaces du bon Corneille.

Nous extrairons de madame de Genlis un passage qui fait connaître les manières du dix-huitième siècle, tout en critiquant celles du Directoire, époque à laquelle elle écrivait.

« *De mon temps*, la politesse était parfaite, et, par conséquent, toujours aimable; elle ne dégénérait jamais en froid cérémonial, et l'on évitait avec soin, dans la société, tout ce qui pouvait ressembler à l'*étiquette* et rappeler l'idée de quelque inégalité dans les rangs. On trouvait que chez soi il fallait savoir accorder des distinctions à ceux qui le méritaient, ou par la réputation, l'esprit, la considération personnelle, ou par leur place ou leurs emplois, sans jamais blesser les autres, ce qui se faisait fort naturellement, en s'occupant un peu plus de ces personnes, et non en leur donnant solennellement des préférences qui faisaient jouer un rôle subalterne à ceux qui ne les obtenaient pas. Lorsqu'on allait se mettre à table, le maître de la maison ne s'élançait point vers la personne la plus considérable, pour l'entraîner du fond de la chambre, la faire passer en triomphe devant toutes les autres femmes et la placer avec pompe à table à côté de lui. Les autres hommes ne se précipitaient point pour *donner la main aux dames*, comme on le fait aujourd'hui. Les femmes d'abord, sortaient toutes du salon; celles qui étaient le plus près de la porte passaient les premières; elles se faisaient entre elles quelques petits compliments, mais très-courts, et qui ne retardaient nullement la marche. Les hommes passaient ensuite, et tout le monde arrivé dans la salle à manger on se plaçait à table à son gré.

» En entrant ou en sortant d'un salon, on se croit obligé d'aller faire un compliment d'arrivée ou d'adieu à la maîtresse de la maison. Autrefois, au lieu de ces entrées triomphales, on se présentait modestement; on n'allait point attaquer avec intrépidité la maîtresse de la maison, et, souvent, une profonde révérence formait tout le cérémonial. Lorsqu'on sortait, on ne prenait point un congé solennel; on saisissait le moment où d'autres personnes entraient et on s'évadait sans être aperçu, afin d'éviter l'importunité réciproque des compliments et des reconduites. L'esprit de ces usages était bon, les parvenus de nos jours les ont dénaturés. »

Il semble que nous soyons revenus en partie à la simplicité polie de nos aïeux, après avoir, toutefois, traversé des phases où la civilité menaçait de périr, en compagnie de beaucoup d'autres institutions. L'égalité menaçante de 93 a passé, l'ignorance des parvenus du Directoire a passé, les airs militaires de l'empire ont passé, et, revenus de beaucoup d'erreurs, nous reviendrions tout à fait au ton de la bonne compagnie, n'était le cigare qui tue la conversation, et le luxe qui tue les relations intimes.

Les autres peuples de l'Europe ont suivi, en fait de politesse, une route à peu près parallèle à la nôtre; pourtant, ils ont des usages particuliers qu'il est bon de connaître lorsqu'on voyage, afin que nos hôtes soient satisfaits, car, selon l'excellente définition de la Bruyère : « L'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes. » Le fond de la politesse est toujours le même, mais elle peut s'exprimer d'une manière différente; ainsi, madame Swetchine ne pouvait, à cause d'une souffrance habituelle, rester en place, et elle marchait toujours en causant avec des intimes; lorsqu'une visite entrait, elle se rasseyait et disait quelquefois : « La politesse pour les autres consiste à se lever, la mienne est de m'asseoir. »

XXX.

LE POÈTE A MARIE

HYMNE COURONNÉ AUX JEUX FLORAUX.

Mère, les orphelins, les enfants aux pieds nus,
Les mendiants en pleurs, les anges inconnus
Qui vont visiter les chaumières,

Les pauvres, les petits connaissent ton autel,
Et portent chaque jour à ton cœur maternel
Leur bouquet de saintes prières.

La jeune épouse t'offre un enfant nouveau-né,
La vierge un chaste front de vertu couronné,
L'enfant son éternel sourire;

Mais rarement, hélas! un poète pieux
Incline à tes genoux son front harmonieux,
A tes parvis suspend sa lyre.

O ma mère! la vie à peine m'a bercé;
A peine dix-huit fois le printemps a passé
Sur mon cœur qui t'aime et qui chante;

Mais que te font les jours? Tous les miens sont à toi,
Prends-moi pour ton poète, ô ma mère, prends-moi !
Pour dire ta beauté touchante.

Comme le rossignol éclot dans le printemps,
Que mon apostolat commence à dix-huit ans,
C'est l'âge où le cœur est plus tendre;

Et moi, je veux t'aimer, me suspendre à tes yeux,
Te chercher sur la terre et te chercher aux cieux,
Partout te voir, partout t'entendre.

Je ne veux voir que toi, mère, que ta beauté.
Azur, astres, frimas, roses, printemps, été,
En tout je veux voir ton image.

Je veux vivre à tes pieds ou caché dans ton sein,
Et mourir en baisant ta maternelle main,
Les yeux tournés vers ton visage.

PAUL REYNIER.

REVUE MUSICALE

Notre collection de morceaux de musique d'ensemble continue, ce mois-ci, par des trios de Beethoven, Haydn, Rasetti, etc., et des duos de Mozart, Mayseder, Louis et Leduc.

Comme musique de piano à quatre mains, nous donnons des quatuors de Mozart; la magnifique *Marche héroïque en mi majeur* de Pixis; des fantaisies de Pollet sur *les Noces de Figaro*, et *Partant pour la Syrie*, ainsi qu'une série de morceaux faciles de Leduc, sur des motifs d'opéras italiens.

Pour piano seul, le choix est des plus variés, et des premiers maîtres. Ainsi la fantaisie sur *la Sonnambula*, de Dohler; la *grande sonate pathétique*, en *ut* mineur, et *la Marche funèbre*, de Beethoven; les *brillantes variations* de Herz, et sa fantaisie sur *la Figurante;* les immortelles valses de Chopin, sont certainement des pages incomparables, et qu'on ne peut aborder qu'avec un talent de premier ordre.

Parmi les morceaux de musique *moyenne force*, on trouvera également des œuvres fort remarquables, telles que *Première Pensée*, barcarolle, et *la Tambra*, danse espagnole d'Ed. Savary; *Rêverie créole*, de Brisson; les *grandes variations* de Prudent, sur un thème de Meyerbeer; *le Diamant*, de Cramer; *Souvenirs d'enfance*, *Cascade de Roses*, et *Souvenir de Boïeldieu*, d'Ascher; *la Ronde des Lutins*, caprice de Poll da Sylva; *la Traversée*, charmant épisode musical, de Strauss; *l'Adieu des Hirondelles*, *la Moldave* et *Fanfare des Guides*, par madame Polmartin; *Mathilde*, mazurka sentimentale, par Louise Salomon, *une Noce Bretonne*, de W. Levey; *Combien j'ai douce souvenance!* de Charotte; et enfin, d'une exécution très-facile, des morceaux de Lecarpentier, Leduc, Hünten, Fibich, Delisle, Moniot, etc.

Deux jolis quadrilles de H. Marx, intitulés *la Charmeuse* et *les Méprises par Ressemblance*, nous paraissent destinés à un succès brillant.

Une valse de Strauss, *le Bon Goût*, justifie admirablement son titre; et *Louise*, autre valse, de Ropicquel, est en ce genre une des meilleures publications de la saison.

Au nombre des autres danses de ce catalogue, nous citerons principalement *la Polka des Chasseurs*, de Brisson; *Belgrade*, polka orientale, de Marx; *trois mazurkas*, de Labitski; *Blondine*, autre mazurka, de Lambert; *le Lys dans la vallée*, de Leduc; *Simple fleur*, de Marx, *Junon*, de Baillieu, trois ravissantes schottischs; et enfin *Ondine*, redowa de Decombes, et *Angelina*, varsovienne de Roubier.

Notre collection de morceaux de chant contient trois belles compositions de M. Poisot : *le Chant des Anges*, *Jehovah* et *Judith*; une chansonnette de madame A. Perronnet, *l'Avenir des Petites Filles*, qui est, à notre avis, le meilleur morceau qu'ait publié l'auteur; trois romances de couplet ayant pour titre : *Ce qu'aime Marie*, *Petit Oiseau, chante toujours*, *Deux Fleurs* ; et une belle mélodie de Moniot, *Dieu bénit celui qui donne*, publications que nous recommandons plus particulièrement.

L'excellent recueil d'*Études primaires*, inscrit dans notre catalogue de février dernier, et composé par M. P. Valentin, pour servir d'introduction aux études des grands maîtres, obtient chaque jour l'approbation des professeurs les plus distingués. Aussi nous empressons-nous de signaler cet ouvrage aux familles qui désirent trouver pour leurs enfants, dans l'étude du piano, autant d'attrait que de travail. Ces petites études n'ont rien d'aride, elles sont chantantes, mélodiques et parfaitement progressives.

CAUSERIE. — CONCERTS. — NOUVELLES.

La fleur s'ouvre sur la colline,
L'oiseau jase dans le buisson;
Le ruisseau dit à l'églantine :
« Entends-tu ma douce chanson? »
L'insecte s'éveille et bourdonne,
Tout murmure, sous le ciel bleu;
C'est la musique vraiment bonne,
C'est la musique du bon Dieu.

Avouons, chères lectrices, qu'il y a de grandes vérités dans cette petite chansonnette; avouons qu'après avoir assisté aux bals, aux concerts, aux représentations de toutes sortes dont l'hiver se montre prodigue, un cadre plus tranquille, une vie plus silencieuse, une musique plus simple, un ciel plus pur nous semblent délicieux et presque indispensables. Aussi courez-vous à la campagne au premier rayon de soleil, joyeuses comme des enfants qui font l'école buissonnière, et laissez-vous, sans nul regret, les fastueuses loges de l'Académie impériale, pour les bancs rustiques qu'abritent vos arbres séculaires. Mais une fois cachées sous vos ombrages, vous ne voulez plus qu'on vous entretienne des opéras passés, présents et à venir; quelques analyses de concerts, quelques mots des mélodies religieuses du mois de Marie suffisent à votre curiosité, ce qui rend fort difficile la tâche que nous nous sommes imposée de vous renseigner chaque mois sur les nouveautés musicales. Voyons, que pourrions-nous bien vous offrir, chères filles d'Eve, variables comme les nuées et inconstantes comme le soleil? des résumés chronologiques sur l'origine et les diverses phases de la musique dans tous les pays du monde?

« Non! non! vous écrierez-vous, nous en savons assez sur ce sujet, traité cent fois par les érudits de l'art. »

— De savantes théories sur la science aride et presque inexplicable de l'harmonie?

« Excellent moyen de nous endormir, répondrez-vous en chœur. »

— De graves comparaisons entre les maîtres des différentes écoles qui se sont illustrés dans l'art de la composition?

« Autant relire, me direz-vous avec un petit brin de mauvaise humeur, l'éternel récit de Théramène ou la première page de *la Henriade*, ces deux modèles invariables de la poésie scolastique. »

En vérité, vous nous jetez dans un étrange embarras. Il faut que nous nous mettions en quatre pour vous faire tous les mois une longue conversation qui vous intéresse, vous amuse, vous instruise, et ceci, sans avoir la moindre notion de vos goûts, de vos caractères, de vos aspirations. Vous emportez le bienheureux journal sous votre bras, soit au bord de la mer, soit sous les grands arbres de vos bois; vous êtes disposées par l'influence de la nature qui vous entoure à des idées riantes ou à des méditations romantiques; et voilà qu'à la première ligne de notre infortunée prose, l'ennui vous gagne ou l'impatience vous irrite! Une réflexion me vient : si je vous racontais, pendant les quelques mois d'été, les épisodes les plus saillants de la vie des grands artistes? Pas de réponse, on se consulte; ma proposition n'est donc pas absolument mauvaise. Ne faut-il pas que vous connaissiez un peu les gens dont vous étudiez les œuvres? Que vous appreniez les misères de leurs débuts, les travaux de leur jeunesse, les progrès de leur talent, les gloires de leur âge mûr? Est-ce qu'il ne se trouve pas dans les péripéties de l'existence d'un homme de génie des côtés qui nous attristent, d'autres qui nous émeuvent, d'autres qui nous enthousiasment? D'ailleurs, pouvons-nous entendre un nom que la célébrité rend populaire sans désirer connaître avec détails tous les ouvrages de celui qui le porte, tous les événements auxquels ce nom a été mêlé?

Grande est la différence qui existe entre l'analyse sérieuse de la vie et des œuvres d'un homme, et ces biographies quotidiennes dont la spéculation est le point de départ, et qui vantent ou écrasent les illustrations selon le plus ou le moins de profit que l'on en doit attendre. Cherchant la vérité partout, la puisant aux sources certaines, nous ne serons dans nos appréciations, ni bilieuse, ni débonnaire. Nous serons vraie, nous nous efforcerons, chères et très-indulgentes lectrices, de ne pas irriter, par de trop monotones récits, la délicatesse de vos nerfs. Là-dessus, que Dieu vous ait en sa sainte garde jusqu'à l'apparition sublime de notre premier numéro.

Le huitième concert de la Société du Conservatoire se composait de la symphonie en *fa* de Beethoven, de l'ouverture d'*Obéron* et de la bénédiction des drapeaux du *Siége de Corinthe*. Le programme nous offrait aussi un bel air de Haendel, une canzonetta de Mozart et un magnifique concerto pour violon de Mendelssohn, exécuté par Alard avec cette pureté, cette délicatesse et cette méthode qui ont rendu cet artiste célèbre un des chefs de l'école française. Bataille et Caseaux, qui tenaient la partie vocale se sont fait chaleureusement applaudir.

Nous avons assisté, à la salle de Herz, à la seconde séance des concerts de chant classique de la fondation Beaulieu, au bénéfice des pensions et secours de l'Association des Artistes musiciens. Marié, Lucien, Battaille, madame Viardot et mademoiselle Balbi, ont rivalisé de zèle et de talent dans cette solennité, où M. Deloffre, qui dirigeait l'orchestre, s'est particulièrement distingué.

La vigie théâtrale de la semaine nous signale comme un fait accompli l'engagement de Faure au théâtre impérial de l'Opéra.

Parmi les ouvrages reçus au Théâtre-Lyrique, on cite *le Roi des Aulnes*, paroles de M. Turpin de Sansay, musique de M. Pierre Benoit, compositeur belge.

On assure que Meyerbeer s'occupe de la musique de *Goëthe*, drame avec chœurs, de Henri Blaze, destiné à être représenté à l'Odéon.

Nous ne voudrions pas terminer cette revue sans jeter un coup d'œil sur la charmante opérette de salon contenue dans notre dernier numéro.

Toutes nos lectrices ont pu apprécier le talent de notre spirituelle collaboratrice, madame Adam Boisgontier, dans le libretto de *Une Reine de vingt ans*. Nous n'en ferons donc pas l'analyse, conseillant à nos abonnées d'ouvrir leur journal de mai, elles apprécieront aussi bien que nous pourrions le faire ce petit épisode.

Les motifs de M. A. de Rocheblave, l'auteur de la musique, sont mélodiques et faciles. On sent que si le cadre est étroit, le compositeur sait s'y renfermer sans effort ce qui est déjà une preuve incontestable de talent.

La romance de Marie, *quand le matin de ma fenêtre*,

est expressive et d'un bon style. Dans le rondeau, qui nous paraît être le morceau le plus original, on remarque une allure vive et franche, qui contraste heureusement avec le duo qui le suit. Ce duo, pour deux voix de femme, est habilement dialogué. Dans la partie d'ensemble les effets sont bien indiqués et l'accompagnement dessiné avec un véritable savoir-faire.

La chanson qui suit le duo n'est pas sans caractère, mais, en général, nous trouvons que ce genre de musique manque de grâce. L'air final : *Comme Christine*, nous a paru être le moins remarquable. D'abord, il contient peut-être des notes trop graves, relativement au genre de voix qu'indique le reste du rôle de Marie.

Somme toute, il y a dans ce petit ouvrage plus à louer qu'à critiquer, et nous souhaitons à M. de Rocheblave un libretto plus étendu, bien certaine que son talent tout à fait à son aise dans un cadre plus large pourra être plus convenablement apprécié.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE VI. — 1, écusson avec T. A. T. — 2 et 3, Parure parisienne — 4, Entre-deux — 5, V. G. — 6, M. M. W. enlacés — 7, B. G., pour taie d'oreiller — 8, Ombrelle — 9, P. T. — 10, *Élise* — 11, Mouchoir avec écusson, et A. L. enlacés — 12 et 13, Parure avec entre-deux — 14, Écusson avec P. A. P. — 15 et 16, Entre-deux — 17, C. A. L., pour taie d'oreiller — 18, Entre-deux — 19, Mouchoir ou taie d'oreiller avec écusson et P. J. — 20, G. V.

COTÉ DES PATRONS.

21, Écusson avec A. A. — 22, O. P. — 23, L. P. — 24, *Philis* — 25, E. C. — 26, *Isaline* — 27, L. H. — 28 à 33, Chemise russe pour jeune fille — 34 à 39, Veste d'enfant de 3 ans — 40, Carré au filet — 41, Tricot anglais — 42, Dessous de lampe — 43 à 45, Bourse au crochet — 46 et 47, Jardinière chinoise — 48 et 49, Signet.

Jeanne à Florence.

« Paul, pourquoi coupes-tu tes fraises en deux dans ton assiette?

— C'est pour en avoir plus. »

La théorie est assez ingénieuse pour qu'on prenne la peine de l'appliquer, et c'est ce que je fais depuis quelque temps à l'égard de tes lettres qui deviennent bien rares, cela dit sans reproche, ma bonne Florence. Comme le petit gourmand, j'ai pris le parti de les couper en deux, remettant au lendemain la lecture de la seconde page, et me contentant de la première pour mon dessert du jour.

A quel système d'économie tu m'obliges de recourir!

Cependant, on dit qu'en moyenne un homme fait trois heures de conversation par jour; au taux de cent mots à la minute, vingt-neuf pages in-8° par heure, et je n'imagine pas qu'on accorde moins à deux petites personnes qui doivent avoir à se communiquer une foule de choses importantes. Nous sommes donc loin de compte, et pouvons aujourd'hui nous dédommager de notre long silence.

Sais-tu bien que tu es dans l'erreur, ma bonne amie, en te figurant à la place de Paris un immense désert qu'anima seulement le roulement des omnibus. Non, la désertion n'est pas complète, c'est à peine si elle a commencé; à quoi faut-il attribuer cette exception à la règle? On oublie donc cette année que l'aubépine blanchit les haies, et qu'il fait bon courir dans les prés?

Point du tout; mais si de deux maux il faut choisir le moindre, de deux plaisirs, au contraire, il faut d'abord prendre le plus vif, et comme l'on s'est dit que dans quelques jours la campagne serait belle encore, tandis que serait fermé peut-être le salon qui vient de s'ouvrir aux Champs-Élysées, on est resté pour visiter l'exposition de peinture et de sculpture, remettant les départs au mois prochain.

— La voilà arrivée à son but, et tout ce long préambule n'avait pas d'autre objet que de m'amener, par une pente insensible, à écouter la description des trois mille tableaux exposés : où fuir maintenant, et comment sortir de ces galeries interminables?

Je te prie de remarquer, Florence, que la première condition pour sortir d'un lieu quelconque, c'est d'y entrer d'abord, et jusqu'ici nous n'avons pas franchi le seuil du Palais de l'Industrie.

Nous ne le franchirons même pas, puisque tu parais si peu empressée, et pourtant — ce qui prouve bien que tout dépend du premier pas — si je te l'avais fait faire, ce pas, enchantée, ravie, enivrée, tu n'aurais pas demandé mieux que de prolonger notre visite pendant quelques heures.

Est-ce à dire que le salon de 1861 est à ses devanciers ce que la lumière du soleil est à celle d'une lampe fumeuse? Il ne m'appartient pas de juger les œuvres d'art et de m'ériger en critique; c'est pourquoi je te demande la permission de ne pas donner une forme à mes pensées à cet égard.

Je voulais seulement dire que si tu m'avais permis de te conduire devant une vasque placée à l'entrée et dans laquelle retombe un jet d'eau parfumé, tu te serais crue dans le laboratoire de Lubin ou de Faguer Laboullée, et ton odorat eût été si charmé que je ne mets pas en doute ton indulgence à l'égard des œuvres d'art.

Si j'avais en ma possession la baguette de Robert-Houdin ou celle d'Hamilton, je t'escamoterais à l'instant ton fin mouchoir de batiste et, dans une seconde, je te le renverrais imprégné des plus douces senteurs : il m'aurait suffi de l'approcher de ce jet d'eau.

Est-ce assez de raffinement et ne se croirait-on pas à Capoue? Je me demande si les sybarites parisiens ont voulu faire coup double et se procurer à la fois les jouissances de l'odorat en même temps que celles de la vue, ou bien s'il y a là tout simplement une ruse de quelques artistes qui auront attribué à l'eau de Cologne la vertu que possèdent certains narcotiques de faire voir tout en beau.

La précaution n'était pas inutile, sans doute; mais on avait malheureusement compté sans la grippe qui, méchamment, par esprit de jalousie peut-être, est venue faire élection de domicile dans les cerveaux parisiens.

L'idée n'en demeure pas moins ingénieuse et sera, dit-on, sous peu appliquée à la musique. L'harmonie imitative se doublera des parfums imitatifs; ce qui veut dire que pendant l'exécution de telle valse appelée *violette*, par exemple, et dont le mouvement modeste et doux fera penser à la *timide amie des bocages*, des flacons d'essence de violette, par un mode que je ne connais pas encore, seront répandus dans l'air.

Le seul inconvénient de ce nouveau système sera de rendre impossible aux natures délicates et nerveuses l'audition d'un concert.

Eh bien, Florence, qu'en dis-tu?

N'es-tu pas désireuse de venir t'assurer, par toi-même de la véracité de mon assertion?

Tu le ferais, si déjà n'était fixé le jour de ton départ pour Dieppe. Il faut qu'à ce sujet je t'apprenne une très-jolie découverte qui te donnera l'occasion peut-être d'utiliser quelques-uns de tes loisirs des bains de mer, et te permettra de remplir ton écrin de perles fines et de camées.

Pour cela, comment s'y prendre? Se lever avec le soleil et aller à la pêche de coquilles *bivalves*. Ouvrir ces coquilles avec soin, soulever adroitement l'habitant logé dans l'intérieur, de façon à ne pas le blesser; creuser dans l'épaisseur de sa coquille une cavité dans laquelle on loge une petite pierre ronde; puis refermer la coquille et la déposer avec d'autres dans de petits parcs entourés de baguettes ou de fascines : voilà tout.

Quelque temps après cette série d'opérations, tu repêcheras les sujets ainsi parqués, tu les ouvriras de nouveau, et, à ta grande surprise et satisfaction, tu retrouveras ta petite pierre recouverte d'une matière nacrée et transformée ainsi en perle brillante.

Tu obtiendras des camées, en substituant aux pierres, des plaques de métal estampé qui seront, de la même façon, recouvertes de la matière nacrée, déposée en couches égales comme le métal dans la galvanoplastie.

Est-ce assez joli?

Je sais bien qu'il n'est peut-être pas très-équitable de s'introduire ainsi de force dans la demeure des gens, et de contraindre ces pauvres mollusques, fort à leur aise depuis la création, à vivre dans la gêne, au sein d'un local exigu.

Mais en cela ils ne feront que participer aux bienfaits de la civilisation qui nous a appris à respirer dans de petites boîtes, tandis que nos pères avaient de vraies maisons, de vraies chambres où l'on pouvait lever le bras sans courir le risque de rencontrer le plafond, et danser la bourrée sans être exposé à renverser une chaise ou un guéridon.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que le procédé de fabrication dont je viens de te donner une idée est dû aux Chinois — pauvres Chinois à qui l'on prend tout, même leurs secrets — et que les coquilles employées à cet usage sont celles de l'*anodonte*, qu'on trouve à l'embouchure du Ning-Po dans des eaux jaunâtres et vaseuses.

Sur ce, ma chère Florence, je te souhaite un bon voyage, regrettant bien de ne pouvoir, avec toi, me livrer aux douceurs de la natation.

COTÉ DES BRODERIES.

1, Écusson avec *T. A. T.*, fantaisie, plumetis et point de sable.

2 et 3, Parure parisienne à broder sur toile ou sur nansouk double, au plumetis, cordonnet et point de sable.

4, Entre-deux, plumetis.

5, *V. G.*, gothique, plumetis.

6, *M. M. W.*, enlacés, fantaisie, plumetis.

7, *B. G.*, pour taie d'oreillers, grande anglaise ornée, plumetis.

8, Dessin d'ombrelle qu'on peut exécuter : 1° sur mousseline au plumetis, au point de chaînette ou au point de poste; 2° en application de nansouk sur tulle d'Alençon; 3° au point de chaînette, en cordonnet de soie noire, sur tulle noir.

9, *P. T.*, anglaise ornée, plumetis.

10, *Élise*, anglaise ornée, plumetis.

11, Mouchoir jeune fille, plumetis, avec écusson et *A. L.* enlacés, anglaise ornée, plumetis et point de sable.

12 et 13, Parure au plumetis et feston, avec entre-deux de valencienne ou de guipure.

A cet entre-deux, qui doit occuper l'espace compris entre l'entre-deux brodé et la garniture, on peut substituer une petite bande de batiste ou de nansouk double qu'on réunit par une piqûre aux parties brodées.

Ce petit genre est tout nouveau et fort joli pour demi-toilette.

14 Écusson avec *P. A. P.*, fantaisie, plumetis.

15 et 16, Entre-deux pour objet de trousseau, plumetis et point de sable.

17, *C. A L.* pour taie d'oreiller, grande anglaise, plumetis.

18, ENTRE-DEUX, plumetis.

19 et 20, MOUCHOIR avec écusson et *P. G.*, fantaisie, feston. Ce dessin peut également servir pour taie d'oreiller.

COTÉ DES PATRONS.

21, ÉCUSSON avec *A. A.* plumetis.

22, *O. P.*, anglaise ornée, plumetis.

23, *L. P.*, gothique, plumetis.

24, *Philis*, anglaise, plumetis.

25, *E. C.*, romaine ornée, plumetis et point de sable.

26, *Isaline*, anglaise, plumetis.

27, *L.*, *H.*, romaine fleurie, plumetis.

28 à 33, CHEMISE RUSSE, pour jeune fille.

28, DEVANT ET DOS. Le dos se taille sur le même patron que le devant, il est seulement deux fois plus large.

29 et 30, MANCHE.

31, POIGNET DU HAUT de la chemise.

32, ÉPAULETTE.

33, CROQUIS.

Cette chemise se fait en jaconas, en percale ou en mousseline, et se brode en coton de couleur ou en laine fine. Le devant et le dos sont froncés du haut et montés sur l'épaulette et sur le poignet qui forme le tour du cou.

Ce poignet a 35 centimètres de long.

La manche est brodée dans le bas (nº 29) et à l'endroit occupé par le nº 32. Ce dernier motif forme des chevrons.

Cette broderie peut s'exécuter au point de chaînette, ou, ce qui est bien plus vite fait, à l'aide d'un point tendu. (Dans ce dernier cas, la broderie doit être faite au métier.)

Pour le dessin du devant, par exemple (nº 28), on tend le fil du commencement d'une ligne à l'autre, et on le retient en faisant les quadrillés, croisant le fil à l'endroit où les lignes se coupent.

Cette chemise est un délicieux vêtement d'été, aussi frais que distingué, et qui sera adopté à la campagne et aux bains de mer pour les enfants et les jeunes filles.

Elle se met par dessus le corset et dispense du corsage. On entre le bas dans la jupe de la robe, ajoutant une ceinture à longs bouts en taffetas ou en étoffe pareille à la robe. La ceinture suissesse, donnée le mois dernier, est charmante sur la chemise russe, qui peut se mettre indifféremment avec toutes espèces de jupes; le nankin et la toile de Chine sont les tissus les plus commodes.

On peut ajouter un petit zouave pareil qui se met par-dessus la chemise.

34 à 39, VESTE D'ENFANT de trois ans.

34, Devant.

35, Dos.

36, Côté.

37, Revers de la manche.

38, Manche.

39, Croquis de la veste.

Cette veste se fait en popeline ou en nankin, et se garnit de quelques rangs de soutache. On peut la fermer par un ou trois boutons.

40, CARRÉ A BRODER sur un fond de filet, et destiné à un couvre-lit. On alterne les carrés de filet avec des carrés de batiste ou de nansouk.

Ce dessin peut également s'exécuter sur canevas au point de marque, et servir à utiliser des restes de laine, chaque carré pouvant se faire de nuances différentes. La réunion de ces carrés offre un effet original et varié; nous avons vu, exécuté de cette façon, un tapis, imitation de Smyrne.

41, TRICOT ANGLAIS, pour couvertures de laine ou de coton.

Montez des mailles en nombre impair. Au premier rang, prenez une maille à l'envers sans la tricoter, prenez ensuite deux mailles que vous tricotez à l'endroit, une jetée, une maille à l'envers sans la tricoter, deux mailles ensemble tricotées à l'endroit, et ainsi de suite.

Tous les rangs sont semblables. On peut ajouter sur les côtes de petites rosettes brodées à la main, au point de chaînette, et qui forment relief, comme l'indique le nº 41.

Selon qu'on emploie la laine ou le coton, on prend des aiguilles de bois ou d'acier.

42, DESSOUS DE LAMPE, bordé d'hermine. Le fond du dessous de lampe se fait en bourdon de coton recouvert, au crochet, de laine de couleur, verte, groseille ou bleue. Au bord on ajoute l'hermine, qui se fait de la façon suivante :

On prend deux aiguilles à tricoter et un écheveau de laine blanche (laine 10 fils).

On monte 7 mailles, puis on tricote chaque maille en faisant une boucle à chaque maille, et pour cela, on procède de la façon suivante :

Après avoir monté les 7 mailles sur la première aiguille, on prend l'autre aiguille, on la passe dans la première maille; puis on tourne sa laine autour du doigt, la jetant *sur* le doigt et la ramenant *en dessous*; on passe ensuite cette laine entre les 2 aiguilles et on finit en tricotant à la fois le brin de laine qu'on vient de ramener entre les aiguilles et celui qui est resté sur le doigt. Cela fait, on lâche la boucle et on passe à la deuxième maille qu'on tricote de la même façon. Et ainsi pour les 7 mailles.

Ce premier rang terminé, on en fait un tout uni, ayant soin de ne pas serrer, pour ne pas diminuer la longueur des boucles.

Ce rang terminé, il est même bon de tirer à l'endroit toutes les boucles pour qu'elles ressortent mieux.

Le troisième rang se fait comme le premier avec une boucle à chaque maille.

Le quatrième est comme le deuxième.

On continue de la sorte jusqu'à ce qu'on ait une bande longue de 70 centimètres.

Sur cette bande, on ajoute, de distance en distance, en les alternant des boucles en laine noire. Pour cela, on prend une grosse aiguille à laine, on l'enfile de laine noire, mise en quatre, on la passe dans une maille, puis dans la maille voisine, mais sans tirer, afin de laisser à la boucle noire la longueur des boucles blanches.

On réunit par un surjet les deux côtés de la bande qu'on coud au bord du dessous de la lampe.

43 à 45, BOURSE AU CROCHET en cordonnet de soie. Le fond est noir.

Le nº 44 donne le détail de la dentelle.

Le n° 45 celui du dessin.

Montez quatre-vingt-dix mailles en cordonnet noir, réunissez pour former un cercle.

Faites dix rangs unis en cordonnet noir.

Au onzième rang, prenez du cordonnet or, faites deux mailles or, trente-cinq noires, deux or, vingt-une noires, deux or, trente-cinq noires, deux or, vingt-une noires.

Les 35 mailles noires forment le dessus de la bourse, les 35 autres les dessous; les 21 mailles intermédiaires forment les épaisseurs des côtés. Les 2 mailles or servent d'encadrement. C'est sur cet encadrement qu'est prise la dentelle.

Faites de même le douzième rang.

Au treizième rang, commencez les fleurettes.

Quand le premier rang des fleurettes est terminé, il faut augmenter d'une maille à chaque tour, et de chaque côté, jusqu'au rang où il y a six fleurettes.

Quand ce rang est terminé, il faut diminuer d'une maille de chaque côté.

46 et 47, JARDINIÈRE CHINOISE. Cette jardinière, qui se fait de différentes formes et de toutes grandeurs, est en bambou, et se trouve chez madame Legras, 350, rue Saint-Honoré. Nos amies pourront faire elles-mêmes la bande de tapisserie dont le n° 47 donne le dessin.

Les dimensions de cette bande, qui se fait sur canevas ordinaire, varient selon la grandeur de la jardinière. Celle que nous donnons a trente-cinq centimètres de long sur six centimètres de large. Elle se compose de petites colonnes de laine rouge séparées par des lames d'or, rattachées de distance en distance par des points en cordonnet de soie noire. La bordure se compose d'une double lame d'or retenue par des points de cordonnet noir, et placée entre deux raies bleues.

La bande terminée, on la double de taffetas ou de percaline bleue, puis on réunit les deux côtés par un surjet, et on la place enfin entre les bambous rattachés entre eux dans le bas par un laiton, dans le haut par une petite ganse assortie à la tapisserie, et terminée par deux glands.

Aux grandes jardinières, on ajoute un intérieur en zinc dans lequel on peut mettre des fleurs naturelles.

Les petites servent de porte-allumettes.

48 et 49, SIGNET.

Le n° 49 donne le patron, grandeur naturelle, d'une des croix qui terminent le signet. Ces croix se taillent en bristol anglais, dit *Bristol à trous* chez les papetiers, et sur lequel on peut broder comme sur du canevas. Les doubles filets de la croix se font au point de marque, en cordonnet de couleur un peu fin.

Pour un signet, il faut quatre croix, chacune de ces croix se composant de deux parties semblables au n° 41, qu'on fixe l'une sur l'autre par quelques points, et entre lesquelles on place, dans le haut, l'extrémité du ruban du signet.

Ce ruban doit avoir de 40 à 45 centimètres de long.

MODES.

La cousine Rosalie, excellait à tirer parti des choses inutiles : Tel objet qu'elle craignait de ne pouvoir arracher à l'inutilité, lui coûtait des nuits d'insomnie; mais un instant d'inspiration la tirait de ses labeurs d'esprit, et elle nous arrivait radieuse, disant :

« Tu sais bien, Jenny, ce joli verre à liqueur dont le pied fut cassé, et que tu me donnas, il y a environ un an? Eh bien! j'en ai fait un coquetier, mais un coquetier charmant.

Et ma cousine montrait triomphalement ce soi-disant coquetier, mal assis sur un pied factice en fil d'argent, *jouant le cristal*, disait-elle.

» Ce coquetier devenait quelque temps le préféré, et ma cousine mangeait des œufs jusqu'à ce qu'un nouvel ouvrage, plus étonnant encore, vînt détrôner celui-là. Son intelligence s'épuisait à domicile dans des travaux lilliputiens qui avaient fini par devenir sa joie et son orgueil. Sous ses intrépides et infatigables mains, un chapeau se convertissait en guêtres, un bonnet en pèlerine : « Elle est un peu courte, j'en conviens, disait-elle; mais songe donc que cette pèlerine était un bonnet! »

Eh bien, mes enfants, sans être tout à fait comme la cousine Rosalie, je crois pourtant qu'il y a plus d'un trait de ressemblance entre nous, et la preuve en est dans le soin que je prends de vous faire tirer parti de toutes choses, selon les besoins du temps.

J'ai pensé, par exemple, que plusieurs d'entre vous, installées maintenant à la campagne, étaient fort occupées de l'érection des reposoirs de la Fête-Dieu, et que l'ornementation de ces reposoirs était pour elles un sujet d'embarras.

Je viens donc vous rappeler que vos mères doivent avoir, dans quelque tiroir, des dentelles, des guipures ou des tulles, si jaunis, si gothiques, qu'il ne faut plus penser à les utiliser au profit de votre toilette, et je vous propose de changer ces vieilleries en dentelles d'or ou d'argent qui feront le plus bel ornement de vos chapelles.

Si donc, vous agréez ma proposition, faites vos recherches, et, les dentelles trouvées, laissez-les tremper une nuit dans une eau pure à laquelle vous aurez ajouté un peu d'ammoniaque liquide. Le matin, retirez la dentelle de l'eau, exprimez et faites sécher.

La dentelle ainsi dégraissée, doit être étendue sur une table bien propre, et, au moyen d'un pinceau coupé ras ou d'une brosse douce, on l'imbibe en battant perpendiculairement, et non en traînant ce pinceau ou cette brosse, avec une faible colle tremblante, comme la vendent les marchands de couleur pour la peinture en détrempe; seulement on doit faire fondre cette gélatine en la faisant chauffer un peu, et y ajoutant un tiers d'eau tiède; puis on laisse sécher la dentelle de nouveau, la plaçant sur une ficelle tendue.

Ces préparatifs terminés et la dentelle bien sèche, on la replace sur la table, mais cette fois en ayant soin de placer dessous une feuille de papier blanc.

Alors, on prend de nouveau le pinceau ou la brosse qu'on trempe dans du jaune de chrôme (couleur d'or) broyé à l'huile, et délayé avec du bon vernis *copal* blanc.

La couleur ne doit pas être trop épaisse, ni appliquée en trop grande abondance; il faut éviter surtout de boucher les mailles de la dentelle.

Puis, au fur et à mesure que cette couche de couleur est donnée bien également partout, on tire la

partie peinte sur une table faisant suite à celle sur laquelle on a donné le mordant (jaune de chrôme), et en plaçant également sous la dentelle une feuille de papier.

Pendant que le mordant est encore assez humide pour être collant, on prend des feuillets d'or battu, que l'on trouve en livrets chez les batteurs d'or (pour l'or fin), et chez les droguistes (pour l'or faux).

On applique vite et adroitement ces feuillets sur la dentelle, et on les fait bien adhérer partout en appuyant convenablement, avec un tampon fait de vieux chiffons de linge fin et mou.

On retire ensuite plus loin la partie dorée; on presse encore de nouveau sur la table, mais sans mettre de papier sous la dentelle, et si, à quelques places, l'or avait manqué ou avait été enlevé par le tampon, il faudrait le remplacer de suite; enfin on étend pour faire sécher.

La même opération se continue de la même manière et sans interruption sur le reste de la dentelle.

La couleur broyée à l'huile et le vernis copal se trouvent chez tous les marchands de couleurs, ainsi que l'or faux, dit *or faux en livrets de Nuremberg.*

Le même travail peut s'exécuter en argent : il suffit alors de subsituer aux feuillets d'or des feuillets d'argent fin. L'argent faux étant épais, cassant, lourd et d'une vilaine couleur grise, ne peut guère s'employer; l'argent fin, d'ailleurs, n'est pas d'un prix élevé.

Quant à l'or, si l'on prend du faux, il faut avoir soin de se procurer la qualité *non-cuivrâtre* ou rouge, ne noircissant pas.

Après vingt-quatre heures, la dentelle dorée ou argentée doit-être sèche; on la porte alors sur une table recouverte d'un essuie-mains plié en double, la plaçant de manière que l'or soit en dessous, et évitant de la traîner sur le linge.

Puis, au moyen d'une brosse douce et bien garnie, on bat sur le côté *envers* jusqu'à ce que l'or des trous des mailles soit enlevé; la dentelle, nettoyée par cette espèce de brossage, reste belle, solide et brillante.

Pour conserver, pendant plusieurs années, ces ouvrages sans altération, il faut, après leur emploi, les placer entre deux linges dans un tiroir, sous d'autres objets.

Tel est, mes belles demoiselles, le moyen qui permettra à vos doigts de fée de confectionner, à peu de frais, de beaux ornements destinés soit aux solennités religieuses, soit à d'autres décorations.

Toutes espèces de dentelles peuvent servir à cet usage; les plus grosses et les plus communes ne produisent pas le moins bon effet.

Maintenant, dites-moi merci, et écoutez quelques renseignements que j'ai recueillis à propos de vos toilettes d'été.

Les robes n'ont pas changé depuis le mois dernier, quant aux jupes du moins, qui se font très-ornées du bas. Nous en avons vu une en taffetas dont le bas formait de grandes ondulations bordées d'un liseré de couleur. Des biais terminés par des liserés, ou de petites chicorées en taffetas, ou encore des guipures basses, sont plus nouveaux que les ruches à la vieille.

Le corsage châle, ouvert en cœur, et formé de plusieurs plis plats, à peu près tel qu'on le portait il y a vingt ans, se fait généralement pour les robes légères, mousseline, tarlatane, barrége ou gaze.

Les manches continuent d'offrir la plus grande diversité. En un jour, chez Fauvet, nous en avons vu une variété de douze, toutes très-différentes, mais offrant tous les degrés compris entre la manche amazone presque juste, et la manche juive entièrement ouverte et très-longue.

Les robes d'alpaga se garnissent de plusieurs rangs de velours devant et au-dessus de l'ourlet. Le corsage est plat avec revers, également garni de velours. La manche est demi-large avec parements.

Les robes de toile et de nankin se soutachent avec fureur, de même que les costumes d'enfants.

Le petit chapeau égyptien en paille d'Italie que nous avons vu chez madame Planche, rue Ménars, orné d'une plume d'autruche et d'un petit pouff en taffetas, est extrêmement joli et a, sur la coiffure russe, le grand avantage de garantir un peu du soleil le visage de la fillette qui le porte.

On le fait également pour jeune fille. Pour la campagne et les bains de mer, la petite *cloche* anglaise, en paille marron, avec plume de même couleur, est la coiffure la plus commode. Pour amazone, le chapeau russe en paille noire, bordé de velours noir et orné d'une plume, a beaucoup de genre. Mais il est essentiel qu'il sorte d'une très-bonne maison.

Les ombrelles marquises sont remplacées cette année par de petites ombrelles à manches brisés, qui ont un délicieux petit air sans prétention, tout en étant les ombrelles des femmes élégantes.

A celles-là, nous conseillons toujours, pour les bains de mer et la campagne, le petit jupon laitière que madame Foucqueteau garnit d'une bande de taffetas noir, et qui, à cause de sa simplicité de bon goût, n'est pas encore tombé dans le domaine public. On lui préfère les grandes raies rouges qui attirent l'œil, qui l'attirent trop, hélas ! pour le malheur de celles qui le portent.

Sous les toilettes légères, la cage empire est indispensable. Pour les robes de mousseline, madame Foucqueteau a des aciers très-étroits, très-souples, qui soutiennent merveilleusement bien la robe, sans produire ce ballonnage, ce mouvement de va et vient qui caractérisent les jupons mal faits.

Nous en avons vu un charmant en jaconas, garni dans le bas d'une ruche à la vieille, en nansouk.

Quant à la coiffure, nous ne savons rien de plus commode que la résille en soie, en chenille, en petit lacet, qui laisse bien à l'aise les cheveux qu'il suffit de rouler.

Pendant les mois d'été surtout, vous le savez, il ne faut pas négliger le soin de vos chevelures, qui causent parfois à vos mères de si grandes inquiétudes. Vous éviterez la chute des cheveux et la maladie qui détermine cette chute, en employant la *pommade* et *l'eau vivifiques* (en dépôt chez Binet, 29, rue Richelieu), cette pommade rendra une chevelure abondante et soyeuse à celles d'entre vous qui l'avez perdue, la donnera même à celles qui ne l'ont jamais possédée.

C'est sciemment que nous en parlons, mes enfants, ayant vu de nos yeux des cures vraiment merveilleuses.

EXPLICATION DE LA TAPISSERIE.

Ce beau dessin peut servir pour un tapis de table

ou pour devant de lit; on se rend compte de l'effet général en posant une glace à l'endroit où s'arrête le dessin et en la tenant verticalement.

On trouvera d'autres combinaisons en promenant cette glace sur le dessin, qui se trouvera ainsi modifié de mille façons.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Première toilette. — Jeune femme. — Robe de taffetas. — Jupe garnie dans le bas d'un tuyauté. — Corsage à pointe orné d'une garniture tuyautée qui continue sur les manches. — Chapeau de paille de riz, bavolet de crêpe blanc, plumes d'autruches blanches et mauves mélangées. Dessous assorti.

Deuxième toilette. — Jeune fille. — Robe d'organdi. — Jupe ornée de quatre volants tuyautés avec tête. — Corsage châle, ouvert et plissé, avec chemisette brodée. — Manches larges, fermées au poignet. — Ceinture suissesse en taffetas, avec longs bouts terminés par une frange et des quadrillés.

Troisième toilette. — Petite fille de dix ans. — Robe de taffetas. — Jupe ornée dans le bas d'un large biais pareil. — Corsage demi-décolleté, avec bretelles plissées. — Manches courtes. — Chemisette et sous-manches en mousseline. — Chapeau russe avec plume blanche et aigrette.

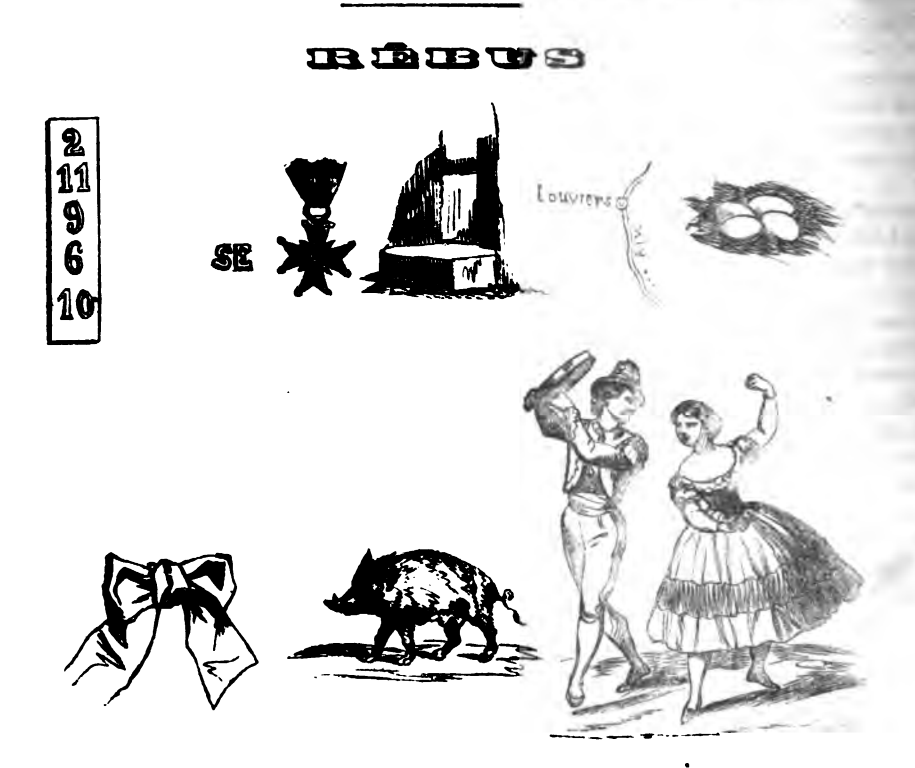
ÉPHÉMÉRIDES

12 JUIN 1772. — ASSASSINAT DU CAPITAINE MARION, A LA BAIE DES ILES.

Deux navires français, *le Mascarin* et le *de Castries*, abordèrent à la baie des Iles, dans le nord de la Nouvelle-Zélande. Le capitaine Marion, qui commandait ces navires, combla les insulaires de bontés, et il leur demanda, en échange, la permission de couper une nouvelle mâture pour *le Castries*, qu'une tempête avait désorganisé. Les naturels y consentirent et firent amitié avec les matelots et les charpentiers; les chefs prodiguèrent des marques d'honneur à Marion, qui avait toute confiance et venait fréquemment à terre sans armes et presque sans escorte. Un jour, on ne le vit pas revenir. Un seul matelot, échappé par miracle, apprit aux équipages que le capitaine Marion et seize marins étaient tombés dans un guet-à-pens dressé par les sauvages, et qu'ils avaient été massacrés. Les deux vaisseaux durent s'éloigner, après avoir recueilli quelques débris humains, échappés à des repas de cannibales, et depuis cette époque, les relations des Français sur ces côtes perfides devinrent plus rares.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : *Toujours pêche qui prend poisson.*

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

Paris. Boulevart des Italiens. 1.

CAUSERIE ARTISTIQUE

MICHEL-ANGE

Voici, mesdemoiselles, le suprême représentant du génie florentin, le Titan de l'art et de la Renaissance. Michel-Ange, que Giotto et Orgagna avaient fait pressentir, n'a point eu d'émule ni de successeur. C'est un météore aux flammes en même temps vives et sombres, qui resplendit au roulement du tonnerre. Il ne procède pas du génie serein de Léonard, il ne participe pas à l'inspiration du divin Raphaël : il éclate, il foudroie, il repousse même au premier abord, pour attirer ensuite comme les abîmes, captiver, passionner d'une passion qui ne saurait plus avoir de rivale.

Léonard est complet, comme le résultat de l'union parfaite de la science et du goût. Il séduit par la pondération absolue de toutes les forces et de toutes les grâces. Michel-Ange est excessif en tout, heurté, violent, brutal. Il triomphe à coups d'énergie. Mais quand on l'a vu, quand on l'a senti, rien ne subsiste plus à côté.

C'est bien aussi le type de son siècle, qu'il semblait résumer comme s'il en eût été le *microcosme*. C'est bien Florence au temps de Laurent le Magnifique et de Julien : quelque chose de puissant et de fier, qui s'élève et retombe au gré du dieu de la guerre, qui resplendit au milieu de l'Europe soulevée comme le soleil à travers un ciel d'orage, pour s'éteindre ensuite dans les ombres de la tourmente.

Oui, Michel-Ange n'est pas seulement l'homme de son siècle, il est encore l'homme de son pays. Le génie de Léonard est cosmopolite ; il aurait pu naître à Milan comme à Venise; celui de Michel-Ange ne saurait nous apparaître que serti par la Florence des Giotto, des Orgagna, des Brunelleschi, des Savonarole, des Marcile Ficin et des Médicis. Il semble que l'architecture sévère, aux gigantesques bossages des édifices florentins, soit le fond naturel sur lequel devrait se détacher la sculpture puissante de l'auteur du *Moïse*, et le cadre au milieu duquel devrait éclater *le Jugement dernier*. Mais ces deux chefs-d'œuvre sont si bien à Rome!

Même dans les musées, au milieu des froides salles où s'alignent les figures de l'antiquité, celles de Michel-Ange semblent à l'aise; elles n'éteignent pas la beauté sereine de l'art grec, et n'en sont point écrasées. C'est que les inspirations si différentes qui ont produit la *Diane* et la *Polymnie*, et *le Jour* et *la Nuit*, *l'Aurore* et *le Crépuscule*, se sont élevées chacune à une telle hauteur, qu'elles ne sauraient se détruire ni s'éclipser.

J'ai dit « les inspirations si différentes. » Pourtant, qui s'est plus inspiré de l'antiquité que Michel-Ange? Vous avez peut-être déjà lu dans les histoires, mesdemoiselles, comment, presque enfant encore, il copiait ou réparait les antiques des jardins Médicis? Vous savez qu'il fit une statue connue sous le nom de *l'Amour endormi* et que cette statue, rendue fruste et enterrée par les soins de Laurent de Médicis, trompa le cardinal San-Giorgio, qui la prit pour un antique?

Mais ce qui fit à Michel-Ange une individualité si puissante et si indépendante de ses maîtres et de ses modèles d'Athènes et de Rome, c'est que, le premier, le seul, il a jeté une âme vivante et frémissante dans des torses de marbre. Il a brisé le moule antique par ses magistrales audaces, comme si le ferment divin n'avait pu y être contenu, comme s'il avait fallu des exubérances de formes pour rendre les élans de l'âme.

Avant lui, personne ne fit exprimer au marbre les passions humaines; depuis, personne n'en a trouvé le pouvoir. Les efforts de Baccio Bandinelli se brisèrent à l'impossible, et les essais tentés par d'autres disciples demeurèrent toujours en échec devant cette immobilité du marbre, qui semble si bien s'harmonier au calme des statues antiques.

Il vous semblera, mesdemoiselles, que je parle ici de Michel-Ange statuaire, plus spécialement que de Michel-Ange peintre et architecte. C'est qu'à mes yeux il fut surtout sculpteur; c'est que son œuvre sculpturale me semble plus immense encore que son œuvre de peintre; c'est qu'enfin la sculpture fut le point de départ de sa carrière.

D'ailleurs, le sculpteur du *Moïse*, et le peintre du *Jugement dernier*, et l'architecte de la colonnade de Saint-Pierre de Rome, et le poète des sonnets à Vittoria Colonna, et le constructeur des fortifications de Florence, je veux tous vous les faire connaître successivement et simultanément.

Michel-Ange est issu d'une famille noble, mais pauvre. Son père, Lionardo Buonarroti, était po-

destat de Castello di Chiusi e Caprese, l'ancien Clusium des Romains. Les historiens contemporains de Michel-Ange, Condivi, et Georges Vasari, que je vous cite souvent, mesdemoiselles, et qui fut le contemporain, le confrère, l'ami et l'historien des peintres du seizième siècle, regardent les Buonarroti comme une branche de la famille Canossa. Les Canossa admettaient d'ailleurs Michel-Ange parmi leurs parents, comme le prouve une lettre d'Alexandre de Canossa adressée à Michel-Ange. La famille de Canossa était d'une illustre noblesse et presque de sang royal.

Néanmoins, les Buonarroti étaient pauvres et dans une humble situation, lorsque Michel-Ange vint au monde. Lionardo entretenait à grand'peine sa famille tout en faisant donner à ses fils une éducation libérale, comme il convenait à des gentilshommes. Condivi rapporte que, quelques années après, Michel-Ange, adolescent, étant entré dans les bonnes grâces de Laurent de Médicis, ce prince fit venir Lionardo Buonarroti et lui demanda quelle faveur il voulait obtenir.

« Lorenzo, lui répondit le vieillard, je ne sais autre chose que lire et écrire; mais, comme le compagnon de Marco Pucci le douanier vient de mourir, je prendrais volontiers sa place, et il me semble que je pourrai convenablement remplir cet emploi.

» — Tu seras toujours pauvre, répondit Laurent; mais si tu veux être le compagnon de Marco Pucci tu le peux, jusqu'à ce qu'il se rencontre une meilleure occasion. »

Cette place rapportait environ huit écus par mois.

Michel-Ange avait été en nourrice à Settignano, près d'Arezzo, où Lionardo Buonarroti avait une petite propriété. Ce fut la femme d'un tailleur de pierre qui lui donna son lait. Vasari rapporte que Michel-Ange lui disait à cette occasion :

« Mon cher Georges, si j'ai quelque chose de bon dans l'esprit, je le dois à la légèreté de l'air de votre pays d'Arezzo, de même que je dois au lait que j'ai sucé les maillets et les ciseaux dont je me sers pour sculpter mes figures. »

Dès l'enfance, Michel-Ange témoigna des dispositions pour les arts plastiques. Mais il paraît que Lionardo Buonarroti trouvait la carrière des arts indigne de la noblesse de sa famille, car il contraria tant qu'il put les inclinations de son fils. Les frères de Lionardo, oncles de Michel Ange, s'unirent à cette persécution, et le jeune homme, comme dit Condivi, fut souvent grondé et même terriblement battu. Mais Michel-Ange avait une nature indomptable sur laquelle ces persécutions n'eurent point de prise.

Il allait à l'école chez un certain Francesco d'Urbin pour y apprendre la *grammaire*, c'est-à-dire l'ensemble des sciences qui constituent nos facultés de belles-lettres. Mais, au lieu d'étudier, il dessinait. Un de ses condisciples, Francesco Granacci, était élève de Domenico Ghirlandajo, l'un de ces orfévres peintres, sculpteurs et architectes dont je vous ai parlé dans les précédents articles sur les origines de l'art en Italie. Il lui procura des dessins de Ghirlandajo. Michel-Ange travailla seul, mais si bien, que Domenico Ghirlandajo, ayant vu ce qu'il faisait, voulut se l'attacher et que Lionardo Buonarroti ne résista plus à la vocation de son fils. On vit alors, chose rare, un maître payant son élève, car une des clauses du contrat passé entre Lionardo et Ghirlandajo, le 1er avril 1489, portait que ce dernier paierait à Michel-Ange, pour trois années d'étude passées à son atelier, la somme de 24 florins d'or. Michel-Ange n'avait alors que quatorze ans.

Ses progrès furent si rapides, que bientôt Ghirlandajo disait avec dépit :

« Ce jeune homme en sait plus que moi! »

On attribue à cette première jeunesse de Michel-Ange des tableaux qui sont déjà d'un maître. Toutefois, ce fut surtout vers la sculpture qu'il se tourna, et le Ghirlandajo, un peu jaloux, dit-on, des succès précoces de son élève, ne fut pas étranger à cette première direction de son talent.

C'était le temps où cette Florence, que nous avons vue au siècle de Dante et de Giotto si guerroyante et si sombre dans sa grandeur, avait atteint l'apogée de son opulence et de sa gloire. Laurent le Magnifique régnait et comptait parmi les principaux potentats de l'Europe, si ce n'est par l'étendue de son territoire, au moins par l'influence intellectuelle qu'exerçait alors la Toscane, la lumière du monde civilisé, au temps de la Renaissance. Tandis qu'il appelait autour de lui les artistes, les poètes, les savants, les philosophes, il réunissait dans son palais et dans ses jardins les chefs-d'œuvre du présent et de l'antiquité; il faisait de son palais même une sorte d'école d'Athènes où s'élevaient, avec ses fils, et vivaient comme ses propres commensaux, Politien, Pic de la Mirandole, Marcile Ficin et d'autres grands hommes qui lui faisaient une cour de Génies.

Il vit des travaux de Michel-Ange lorsque le jeune artiste, de l'atelier de Ghirlandajo, était passé dans celui de Bertholdo, élève de Donatello, pour y apprendre la sculpture. Ce fut une tête de vieux faune, copiée sur l'antique, mais rétablie dans les parties frustes, qui surprit et charma Laurent le Magnifique.

Michel-Ange avait refait le nez et une partie des lèvres qui manquaient. — La bouche était ouverte, riait et montrait une double rangée de dents. — «C'est bien, dit Laurent au jeune statuaire; mais tu devrais savoir, jeune homme, qu'aux vieillards il manque toujours quelques dents. »

En ce temps-là, mesdemoiselles, les Rogers et les Fattet, et *tutti quanti*, n'existaient pas, comme vous voyez.

Michel-Ange édenta spirituellement son faune, et il imita, dit-on, jusqu'au vide que laisse dans la mâchoire une dent tombée.

Laurent voulut qu'il fît partie de sa maison et le retira près de lui pour servir de compagnon à ses fils. En même temps Michel-Ange continuait d'étudier. Après la première période de la Renaissance, qui avait donné à Florence Dante, Giotto, Orgagna, Nicolas de Pise, Arnolfo di Lapo, et la seconde qui s'était illustrée des Fra Angelico, des Brunelleschi, des Pétrarque, des Donatello, des Masaccio, des Ghiberti, une troisième commençait à poindre où l'art semblait devoir atteindre les limites de la perfection. Cette époque, si jeune encore, si puissante déjà, le Magnifique sentit que Michel-Ange en serait le maître. — En peinture, ce jeune homme avait dès l'abord surpassé Ghirlandajo, un des derniers représentants de l'école liturgique; à la simplicité savante du Masaccio il joignait une fougue tout à fait inconnue. En sculpture, il s'assimilait la force et la grandeur des anciens avec cette étude frémissante de la nature qu'avait inaugurée Do-



ST PIERRE DE ROME

natello. Laurent de Médicis donna cinq ducats par mois à son jeune protégé.

Que l'on se représente la vie de ce jeune homme de seize ans, mis à portée de tous les chefs-d'œuvre, faisant partie de la plus brillante cour de l'Europe, traité sur le pied d'égalité avec deux jeunes princes, dont l'un devait devenir pape sous le nom de Léon X, et, comme on disait alors, *nourri aux lettres et aux sciences* par des maîtres tels que Politien, Pic de la Mirandole et Marcile Ficin.

Mais peut-être, mesdemoiselles, ignorez-vous qui étaient la plupart de ces illustres contemporains que je vous nomme?

Politien est un poète excellent, un critique, un grammairien, dans le sens qu'on donnait alors à ce mot; cette belle langue toscane, que nous admirons dans sa pureté élégante, c'est lui surtout qui l'a fixée. Jean Pic de la Mirandole, gentilhomme feudataire de l'État de Modène, fut une de ces encyclopédies vivantes comme il en existait encore. A dix ans, il passait pour le premier poète et le premier orateur de l'Italie; à quatorze ans il étudiait à Bologne le droit canon et embarrassait les plus fameux docteurs; à vingt-trois ans il publiait sous ce titre de: — *De omni re scibili* (de tout ce qu'on peut savoir), une suite de neuf cents propositions sur l'ensemble des connaissances humaines, s'engageant à les soutenir, défendre et prouver devant toutes les académies. Il mourut à trente ans, brisé par les efforts de son intelligence.

Marcile Ficin vous est sans doute bien plus inconnu que Politien et Pic de la Mirandole; pourtant il eut une influence majeure sur l'art de la Renaissance.— Je vous ai déjà parlé de Savonarole — Eh bien! lui et Savonarole furent, pour ainsi dire, les pôles opposés de la philosophie de l'art du seizième siècle.

Je m'explique. Savonarole, comme je vous l'ai dit, représente le principe chrétien dans l'art, et *sa manière*, qui prenait un peu pour type les créations célestes de l'Angelico, eut pour traducteur émérite Fra Bartholomeo, un bien grand maître, peu connu en France, mais dont je vous parlerai dans un prochain article.

Marcile Ficin, au contraire, était un néo-platonicien qui reprenait les traditions de l'école d'Alexandrie.

Vous voilà bien avancées, n'est-ce pas? et je suis un grand impertinent de venir vous parler de l'école d'Alexandrie tout comme si vous entendiez le grec, tout comme si vous vous intéressiez à Platon, à Plotin, à Denis l'Aréopagite, à Cynésius, à Hypathie même... Mais certainement que vous vous y intéresseriez si vous saviez ce que fut cette école, dernière splendeur du Bas-Empire, anneau précieux qui lia l'antiquité païenne au christianisme. Toutefois, je ne puis aujourd'hui vous introduire dans ce domaine quasi-philosophique; j'ai tant de choses à vous dire sur Michel-Ange et si peu d'espace à remplir dans le journal! J'y reviendrai à propos de Fra Bartholomeo. Qu'il vous suffise de savoir actuellement que Marcile Ficin, vous l'avez déjà compris, représentait, dans l'art, l'élément païen. — Tandis que Savonarole maintenait, par exemple, que toute beauté vient de l'âme, Marcile Ficin faisait au contraire de la splendeur de la forme le premier des buts artistiques.

Ces noms et ces explications sont venus au bout de ma plume, mesdemoiselles, parce que j'ai voulu vous faire comprendre et connaître le milieu dans lequel s'éleva et grandit Michel-Ange. Maintenant ne comptez pas qu'il se puisse ranger sous la loi de l'une ou de l'autre tendance artistique que je vous développais tout à l'heure; il est bien trop grand pour rentrer dans un système. Qui a jamais poussé plus loin que lui le développement et même l'exubérance de la forme? Qui a plus puissamment marqué cette forme de l'empreinte de l'âme?

Cependant on ne comprend pas, et on n'admire pas Michel-Ange tout d'abord, comme Raphaël et Léonard; Il faut apprendre à le goûter. Par exemple, si vous voyez dans nos musées ou chez nos marchands de bronzes d'art les figures des tombeaux des Médicis, vous serez d'abord plus surprises que charmées. — Peut-être même ne les trouverez-vous pas belles. — Mais si, en vous disant que, depuis quatre siècles, ces figures ont fait l'admiration de toutes les générations artistiques, vous persistez à les considérer, bientôt vous serez frappées d'une grandeur étrange, d'une noblesse, d'une puissance qui vous clouera devant, et laissera dans votre mémoire un ineffaçable souvenir.

Le *Jugement dernier*, dont on voit la copie par M. Sigalon au palais des Beaux-Arts, terrifie et confond le spectateur, qui se rend à peine compte des myriades humaines enroulées et suspendues sur cette immense page. Les damnés et les élus s'enlèvent ou retombent en cascades, s'entraînent vers le ciel ou se précipitent vers la barque infernale avec une énergie si sauvage, des attitudes si désespérées, qu'on a peur. — Ce n'est point ici l'Agneau du Calvaire, le Dieu de miséricorde qui bénit et pardonne, c'est le Christ vengeur qui châtie. Comme dans l'épopée du Dante, le dogme catholique se marie aux traditions mythologiques; au-dessous du Dieu tout-puissant qui vient juger les vivants et les morts, apparaît l'Achéron, et c'est dans la barque à Caron qu'un diable fouaille les damnés.

Celles de vous qui peuvent visiter le palais des Beaux-Arts se feront, devant la copie de Sigalon, une faible idée du drame foudroyant que Michel-Ange a écrit sous les voûtes de la chapelle Sixtine. — Je dis une faible idée, car le cadre, ici, étouffe le tableau. — Au fond de cette salle sombre et basse, il semble écrasé, démesuré, hors de raison. Il lui faut les vastes espaces de la Sixtine, et puis aussi cet entourage de chefs-d'œuvre au milieu desquels il est à l'aise comme un roi environné de sa cour.

Au musée du Louvre, parmi les sculptures de la Renaissance, vous verrez des statues de Michel-Ange, et particulièrement un captif inachevé, qui est, avec la Vierge de l'Académie de Londres, une des créations de sa manière calme, jeune et gracieuse. — Le moulage et les procédés de réduction de MM. Collas et Barbedienne vous feront connaître *les Esclaves du port de Livourne, le Jour et la Nuit*, etc., des chefs-d'œuvre de sa manière puissante et dramatique.

Mais nous avons laissé Michel-Ange encore enfant à la cour de Laurent le Magnifique. Revenons sur nos pas pour l'y retrouver. Laurent, qui lui ouvrait la porte des jardins de Saint-Marc, où s'entassaient les antiques, qui mettait au service de ses études toute sa puissance, mourut et laissa le pouvoir non pas à celui de ses fils qui devait devenir Léon X, mais à Pierre, qui garda Michel-Ange près de lui, et osa l'employer tout un hiver à faire des statues de neige!

Michel-Ange quitta Florence pour Venise, puis pour Bologne. Puis il revint dans sa patrie, qu'il quitta

bientôt à nouveau. C'était le temps où le pouvoir des Médicis, ébranlé au dedans par les factions et les conspirations, mal soutenu par l'incurie de Pierre, menacé au dehors de l'invasion des Français, ne se soutenait plus qu'à l'aide du despotisme.

Michel-Ange, patriote austère et convaincu, souhaitait la liberté républicaine; d'autre part, la reconnaissance l'enchaînait à ses protecteurs. Cette situation lui rendait la vie difficile, car il ne voulait manquer ni à sa foi politique, ni à ses devoirs de cœur. Il partit pour Rome.

Durant un espace de cinq ans, de 1496 à 1501, Michel-Ange, encore à l'aurore de la jeunesse, sculpta le *Bacchus* et *l'Adonis* qui sont au musée de Florence, et la célèbre *Pietà* de Saint-Pierre de Rome, qui fut, dès son apparition, un événement artistique. Cette *Pietà* est le seul des ouvrages de Michel-Ange qui porte sa signature.

Lorsqu'après une expulsion des Médicis, et pendant le gouvernement du gonfalonier Pier Soderini, dont je vous ai parlé à propos de Léonard de Vinci, Michel-Ange revint à Florence, on le pressa de tirer parti d'un énorme bloc de marbre de Carrare que plusieurs sculpteurs avaient en vain cherché à mettre en valeur. Ce marbre, gâté par les efforts impuissants des maladroits, avait d'abord été offert à Léonard, qui recula devant les difficultés créées par ces ébauches successives. C'est de ce bloc que Michel-Ange a tiré le *David* de la place du Palais-Vieux, à Florence, qui n'est pas une de ses œuvres les plus parfaites; car le grand artiste se trouva, lui aussi, gêné dans son essor.

Remarquons à cette occasion, mesdemoiselles, que Michel-Ange, dans sa fougue, taillait généralement son marbre sur de petits modèles, et sans *mettre au point* (1), minutieusement comme nous faisons aujourd'hui. Souvent on voit qu'il a été trompé et comme arrêté court par les dimensions de ses marbres. Si vous voyez le captif du musée du Louvre, vous serez frappées de ce que j'avance en observant le pied non terminé qui s'enfonce dans la plinthe, faute de trouver sa longueur dans la masse destinée à la statue.

Mais il travaillait si fiévreusement et si vite!

« Je l'ai vu, bien qu'âgé de soixante ans, et encore » non des plus robustes, dit Blaise de Vigenère, » abattre plus d'écailles d'un marbre très-dur, en » un quart d'heure, que trois jeunes tailleurs de » pierre n'eussent pu faire en trois ou quatre; chose » presque incroyable à qui ne le verrait, et il y allait » d'une telle impétuosité et furie, que je pensais que » tout l'ouvrage dût aller en pièces, abattant par » terre, d'un seul coup, de gros morceaux de trois ou » quatre doigts d'épaisseur, si ric à ric de sa marque, » que s'il eût passé outre tant soit peu plus qu'il ne » fallait, il y avait danger de perdre tout, parce que » cela ne peut plus se réparer par après comme les » ouvrages d'argile et de stuc. »

Tandis qu'il exécutait le *David* de la place du *Palais-Vieux* ou du *Grand-Duc*, cette place où se trouvent la *loge des Lances* d'Orgagna, le *Persée* de Benvenuto, etc., il fit quelques tableaux de chevalet et notamment la *Madone* de la Tribune de Florence, pour ne pas, disait-il, perdre tout à fait l'habtiude de peindre. A peu près vers le même temps, il jeta pendant plusieurs mois ses maillets et ses pinceaux pour se livrer à la poésie et écrire une partie des sonnets qui nous ont été conservés.

C'est aussi vers cette époque qu'il peignit ce fameux carton de la salle du conseil à Florence, *la Guerre de Pise*, qui fut mis en pendant, et un peu en concurrence, avec celui de Léonard de Vinci.

Jules II était pape, et Jules II, jaloux de la gloire des Médicis, voulut donner aux arts un essor plus puissant que tous ses devanciers. Michel-Ange fut appelé à Rome et chargé de construire un mausolée unique, une nouvelle merveille du monde, pour servir de tombeau au pontife régnant. Il fit ses plans, et jamais projet plus gigantesque n'étonna l'esprit humain. Jules II l'accueillit avec enthousiasme; Bramante en fut stupéfait. Il fallait se mettre à l'œuvre. Michel-Ange partit pour Carrare afin de faire extraire des carrières, dégrossir, ébaucher même les morceaux de marbre nécessaires pour sculpter le *Moïse* et les figures qui l'accompagnent, sans compter bien d'autres statues qui devaient entourer le monument, si ce projet primitif eût été suivi.

La moitié de la place Saint-Pierre fut bientôt couverte des marbres qui arrivaient.

C'est une des curiosités les plus intéressantes de l'Europe, mesdemoiselles, que ces montagnes de marbre qui sont depuis tant de siècles les carrières de la statuaire, et qui ont fourni, après les marbres de l'antique Parthénon, celui des palais de Gênes, et fournissent encore celui de toutes les auberges de la côte italienne. Figurez-vous, parmi les Apennins, des montagnes aux sommets blancs et dentelés qui semblent déchirer le ciel de leurs arêtes aiguës. Aucune végétation ne grimpe le long de leurs flancs nus et étincelants au soleil. Quelques-unes de ces montagnes fournissent le marbre gris-bleu dit *turquin*, dont on se sert beaucoup pour l'ameublement. Entre ces montagnes de marbre descend un torrent. Ce torrent, c'est la route par laquelle les blocs arrivent jusqu'à la mer, où on les embarque pour les destinations les plus proches comme les plus lointaines. Sans cesse la mine joue et fait sauter en éclats de toutes forces quelques parcelles des blocs éternels. Ces parcelles sont nos blocs à nous; elles roulent le long des rochers jusqu'au fond du torrent; là des troupeaux de grands bœufs blancs les attendent et les traînent lentement jusqu'à la mer en suivant le lit du torrent.

Il part chaque année environ cent navires chargés des marbres bruts ou travaillés; car le transport est si coûteux, que bien des artistes vont exécuter à Carrare même leurs travaux importants; d'autre part, il existe dans la ville une fabrique, pour ainsi dire, de marbrerie artistique : copies des chefs-d'œuvre antiques ou modernes, exécution de vases, d'ornements, etc., qui fournit le commerce européen. De ces cent navires, mesdemoiselles, il en est bien quelques-uns qui prennent la route de France et de Paris. Vous voyez débarquer leur chargement quai d'Orsay, sur la berge de la Seine. Et voulez-vous savoir la route qu'ils prennent? Ils remontent les côtes de l'Italie, pourtournent le golfe du Lion et l'Espagne, en traversant le détroit de Gibraltar, suivent

(1) *Mettre au point*, opération mathématique qui permet de copier exactement un modèle et aussi de le grandir ou de le diminuer en copiant.

le golfe de Gascogne, les côtes de l'Océan jusqu'au Havre, et là transbordent leur chargement, qui remonte la Seine jusqu'à Paris.

Quel circuit, direz-vous? Eh bien! mais je vous le répète, ce sont les frais de transport qui rendent le marbre si coûteux, à cause du poids énorme. Or, les transports par eau coûtent infiniment moins cher que les transports par terre. Venu par cette voie, le marbre statuaire de première qualité vaut, à Paris, 1,800 francs le mètre cube; jugez ce qu'il vaudrait s'il fallait qu'il y vînt par la route de la Corniche et le chemin de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

Mais cette digression nous a entraînés loin de Michel-Ange; pas si loin, pourtant. Au temps de Michel-Ange aussi c'était une affaire que le transport de blocs gigantesques; il dut consacrer huit mois de son temps à faire extraire et embarquer ses marbres, et à faire ébaucher deux statues. Durant ces huit mois, il eut le loisir de considérer les hautes cîmes des roches de Carrare. Alors l'idée lui vint de faire de la plus haute une colossale statue qui marquerait sur la carte d'Europe la place de l'Italie comme par un phare de civilisation, de génie et de magnificence. Cette idée devait venir à Michel-Ange, et ne pouvait venir qu'à lui; mais pour l'exécuter, il aurait fallu non-seulement être le Titan de l'art, mais encore il aurait fallu être immortel, et avoir des forces absolument surhumaines.

De retour à Rome, Michel-Ange se mit à l'œuvre. Mais son caractère impétueux ne devait pas pouvoir s'accorder longtemps avec le caractère violent du pontife romain. Il y eut bientôt refroidissement, guerre ouverte; enfin Michel-Ange s'enfuit à Florence, où cinq messages du pape arrivèrent en même temps que lui pour lui enjoindre de revenir.

Soderini était encore gonfalonier. Effrayé de la colère de Jules II, craignant d'attirer sur la république, qui donnait asile au fugitif, les foudres du Saint-Siége, il pressait instamment Michel-Ange de retourner; mais celui-ci, encore plus irrité de l'esclavage auquel prétendait le soumettre le pape, et redoutant d'ailleurs une vengeance qui deviendrait facile dès qu'il serait aux mains du puissant et terrible pontife, refusait de se rendre.

Soderini écrivait au cardinal de Volterre, qui réclamait Michel-Ange de la part du pape : « Nous avons vu Michel-Ange, et nous avons fait tout notre possible pour lui persuader de retourner; mais il continue à se méfier, parce que votre Seigneurie ne promet rien de certain. » En même temps il disait à Michel-Ange : « Tu t'es mis là dans une affaire où ne se serait pas risqué le roi de France; c'est assez se faire prier. Nous ne voulons pas, pour toi, exposer l'État à faire la guerre au pape : par conséquent, prépare-toi à partir. »

Il partit enfin muni d'une lettre de Soderini en manière de passeport. « Le porteur de la présente, y était-il dit, sera Michel-Ange, sculpteur, que nous renvoyons pour complaire à Sa Sainteté et satisfaire à son désir. Nous certifions que c'est un jeune homme distingué, et, dans son métier, l'unique en Italie, peut-être aussi dans le monde entier. Nous vous le recommandons très-instamment. Il est fait de telle manière qu'on tire de lui tout ce qu'on veut avec des paroles affectueuses et des caresses. Il est nécessaire de lui témoigner de la bonne volonté et de l'amitié, et il fera des choses qui émerveilleront ceux qui les verront. »

Ainsi, mesdemoiselles, voilà le caractère de ce grand maître dont Raphaël disait : « Il est terrible, et l'on ne peut vivre avec lui. »

Son visage, sévère naturellement, avait pris une expression presque farouche depuis que Torrigiano, un de ses condisciples d'atelier, en lui donnant un coup de poing, lui cassa le cartilage du nez. Malgré la fougue de son caractère et l'énergie de son indignation contre les injustices, Michel-Ange était bon pourtant, et même, dit Condivi, il était timide et très-patient.

Il rejoignit Jules II à Bologne, où le Saint-Père guerroyait contre Alphonse, duc de Ferrare. Le pape voulut, sans plus de retard, faire faire sa statue pour la dresser sur le frontispice de San-Petronio, au milieu de la ville qu'il venait de soumettre. Michel-Ange éleva la statue; mais, avant de terminer le modèle, il voulut que le pape le vît. Jules II était représenté la main droite levée, la gauche tenant un livre : « Comment, un livre? — une épée donc! une épée, s'écria le pape, je ne suis pas un lettré, moi! » Remarquant alors le mouvement énergique du bras droit : « Ta statue, reprit-il, donne-t-elle la bénédiction ou la malédiction? — Saint-Père, elle menace Bologne, et l'avertit de vous être fidèle. »

La position et les attributs de cette statue, et le colloque de l'artiste et du souverain pontife peignent le caractère de l'époque plus qu'un volume de réflexions ne pourrait faire. La statue de Jules II, d'ailleurs, ne menaça pas longtemps Bologne. Alphonse d'Este reprit la ville, et fit fondre une pièce d'artillerie nommée *la Julienne* avec l'œuvre de Michel-Ange. La tête seule de cette gigantesque figure, qui fait penser au saint Charles Borromée du lac Majeur, pesait six cents livres.

En 1508 seulement, Michel-Ange reprit le tombeau de Jules II, encore n'y travailla-t-il pas longtemps; car Bramante ne cessait de faire une opposition sourde à l'exécution de cette grande œuvre; jalousie peut-être, ou bien tout simplement parce qu'il craignait que l'argent employé pour les travaux de Michel-Ange ne manquât pour les siens. Quoi qu'il en soit, il persuada au pape de ne point élever son tombeau lui-même, parce que cela portait malheur, et d'employer Michel-Ange à terminer les travaux entrepris par ses prédécesseurs. Ainsi les immenses voûtes de la chapelle construite par le pape Sixte IV, son oncle, étaient encore nues; Bramante déclara que nul mieux que Michel-Ange ne saurait les couvrir de splendides peintures.

Michel-Ange s'excusa d'abord, se récusa, se défendit : « Je suis sculpteur, disait-il, je ne suis pas peintre; c'est par occasion seulement que j'ai fait des tableaux et dessiné le carton de *la Guerre de Pise*. La peinture à l'huile est un art de femme, et les procédés de la fresque ne me sont pas familiers; chacun son métier : laissez-moi tailler du marbre, et prenez Raphaël. »

Raphaël, en effet, était alors dans sa gloire et travaillait au Vatican, tandis que Bramante commençait la reconstruction de Saint-Pierre. Vous le voyez, c'est l'époque triomphale de l'art.

La résistance de Michel-Ange dut ployer devan

l'inflexible volonté de Jules II; il se mit à l'œuvre, et commença la voûte de la chapelle Sixtine.

Mais avant de suivre Michel-Ange déroulant sur les murailles de la Sixtine ses admirables pages, avant de vous montrer le peintre dans toute sa gloire, et de vous faire admirer le chef-d'œuvre de l'âge mûr de Michel-Ange, je veux, mesdemoiselles, vous faire connaître, autant que possible, ce tombeau de Jules II, que domina le *Moïse*, et qui fut l'œuvre de sa jeunesse. Je dis l'œuvre de la jeunesse de Michel-Ange, pourtant il ne fut continué que longtemps après la peinture du *Jugement dernier*, et terminé qu'en 1550, après un demi-siècle de vicissitudes, et tandis que son auteur touchait à l'extrême vieillesse; mais Michel-Ange n'avait pas trente ans lorsqu'il conçut le projet, lorsqu'il en commença la réalisation, lorsqu'il sculpta le *Moïse*, enfin.

Selon Condivi, le tombeau de Jules II, tel qu'il avait été projeté, devait être isolé sous la voûte de Saint-Pierre, former un rectangle de dix-huit brasses de long sur douze de large (10 mètres sur sept), et contenir quarante statues. Sur chacune des faces du tombeau devaient s'aligner quatre esclaves debout, attachés à des Termes qui soutenaient l'entablement. Aux angles devaient se trouver des Victoires, et au-dessus de l'entablement quatre ou huit figures assises, de Vertus et de Prophètes, devaient entourer le sarcophage. Le *Moïse* était une de ces figures. — Enfin une pyramide surmontée d'un ange tenant un globe devait couronner le mausolée.

Tant que Jules II vécut, ce fut à l'accomplissement de ce projet que tendirent tous les travaux; mais, à sa mort, ses exécuteurs testamentaires le réduisirent de beaucoup. Combien de modifications, de réductions le grand Michel-Ange ne vit-il pas faire à son œuvre avant qu'elle ne fût terminée et définitivement installée dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens.

Tel qu'il est, ce tombeau ne renferme que le *Moïse* qui soit entièrement de la main de Michel-Ange. Deux autres figures, représentant l'une *la Vie active*, l'autre *la Vie contemplative*, ébauchées par lui, ont été terminées par Rafaëllo di Montelupo.

Mais sans aller à Rome, mesdemoiselles, vous pouvez voir deux des figures de *Captifs* qui devaient entourer le piédestal du mausolée. Elles sont au musée du Louvre, dans les salles de sculpture de la Renaissance, et ces deux figures, que je vous ai déjà citées, comptent parmi les plus parfaites qu'ait créées Michel-Ange. Elles appartiennent à sa *première manière*, si l'on peut diviser l'œuvre de Michel-Ange comme celle de Raphaël. Manière plus calme, moins violente, moins excessive que celle qui l'a suivie et à laquelle il faut attribuer, par exemple, les quatre figures de la chapelle Laurentienne, à Florence.

Ces deux *Captifs* du Louvre furent d'abord donnés par Michel-Ange à Roberto Strozzi, qui l'avait soigné chez lui pendant une maladie. François Ier les prit ou les acquit et en fit présent au connétable de Montmorency pour son château d'Écouen. Elles passèrent ensuite aux mains de Richelieu, qui les emmena en Poitou, dans son château, puis les fit revenir à Paris dans son hôtel. En 1793, Lenoir les acheta pour le musée du Louvre.

Il existe encore dans le Palais-Vieux, à Florence, un des magnifiques débris du tombeau de Jules II. C'est une des Victoires qui devaient figurer aux angles du monument comme pour encadrer les *Captifs*.

Le *Moïse*, qui domine maintenant le tombeau dans l'église Saint-Pierre-aux-Liens, est le chef-d'œuvre sculptural de Michel-Ange. Trop grand pour la place qu'il occupe dans l'ensemble du monument réduit, violent et sauvage comme il convient au chef d'une peuplade indocile, davantage peut-être qu'au législateur du peuple de Dieu, plus vivant qu'idéal, et cependant si fier et si noble dans sa puissance, qu'on ressent en même temps la terreur et le respect, c'est l'expression suprême du génie *Michelangesque*, et, en même temps, c'est l'esprit même du pape qui l'a commandé, du siècle qui l'a produit.

Sans doute il est à regretter d'un immense regret que le gigantesque projet de Michel-Ange n'ait pas été exécuté dans son magnifique ensemble, et que le tombeau de Jules II ne s'élève pas, orné de ses quarante figures de marbre, au centre de Saint-Pierre, *sous la* voûte que Michel-Ange éleva plus tard comme pour faire un digne abri à son œuvre la plus aimée. Mais, tel qu'il est, le monument de Jules II a encore une incroyable grandeur.

C'est à Florence, dans la chapelle Laurentienne, que nous trouvons l'œuvre la plus complète de Michel-Ange sculpteur.

Représentez-vous, mesdemoiselles... Mais pardon! je m'aperçois que je viens d'atteindre les bornes assignées à cet article et que je suis bien loin d'avoir embrassé l'ensemble de la vie et de l'œuvre de Michel-Ange. — Je ne vous ai pas encore montré Michel-Ange peintre, Michel-Ange architecte, Michel-Ange poète, Michel-Ange ingénieur... et me voici forcé d'écrire : « *La suite au prochain numéro.* »

CLAUDE VIGNON.

DEUX MOIS DE CONVALESCENCE

(Suite.)

III

ENCORE LES FLEURS DES CHAMPS.

Cette première sortie, tout en ranimant Marguerite et en fortifiant sa convalescence, n'avait point laissé que de la fatiguer un peu; elle se coucha plutôt qu'elle ne s'assit, dans un de ces grands canapés du dix-huitième siècle où l'on se trouve si bien. Sa famille la crut assoupie et Marthe fit signe du doigt à chacun

pour qu'on se tût et qu'on ne troublât point le sommeil de sa sœur.

Mais, au bout de quelques instants, Marguerite releva la tête.

« Suis-je donc seule? demanda-t-elle avec un sentiment de frayeur.

— Non, ma chère Marguerite, s'empressa de répondre Marthe en lui prenant la main. Mon père, ma mère, moi et même maître Flock nous te tenons compagnie. »

En entendant prononcer son nom, le petit chien, comme s'il eût voulu constater sa présence, se mit à japper, et d'un seul bond s'élança sur le canapé; Marguerite le flatta de la main.

« Je suis une ingrate, dit-elle; je me disais : Ils me croient endormie et ils se sont éloignés... Hélas! on ne peut plus distinguer quand je dors ou quand je veille! »

Des larmes vinrent aux yeux de Marthe.

« Ma sœur! oh! que mon imprudence et ton dévouement te coûtent cher!

— Allons, dit Marguerite en souriant, voilà que tu pleures maintenant; ne suis-je pas heureuse, bien heureuse auprès de vous tous?... Et mes fleurs, mes belles fleurs que tu m'as cueillies, où sont-elles? »

Marthe approcha de sa sœur le bouquet de fleurs champêtres.

Marguerite prit le bouquet dans ses mains, en respira longuement les parfums, en saisissant du bout de ses lèvres une fleur d'un rouge pourpre. Certaines des feuilles de cette fleur, longues, étroites, nerveuses et pointues, se pressaient contre la base de la tige; les autres l'enveloppaient dans sa longueur.

« Prends-garde, mon enfant! s'écria M. d'Aubencourt en se levant avec précipitation pour écarter la fleur des lèvres de Marguerite : prends garde! cette plante est un poison!

Marthe, effrayée, se jeta sur la fleur, l'arracha des mains de sa sœur et la lança sur le parquet pour la fouler aux pieds.

« Contente-toi, lui dit sa mère, de la placer dans un autre vase. Tu vois combien elle est jolie!

— Ta mère a raison, ma fille; contentons-nous de la mettre dans l'impossibilité de nuire. Tu l'as cueillie au bord de l'eau. Elle se nomme le glaïeul et elle a servi longtemps à commettre bien des crimes. Sa racine agit à la manière de l'opium, et produit à la fois de la stupeur et des hallucinations. Tu as trouvé et recueilli près d'elle le cresson des prés, que voici. Il est aussi bon que le glaïeul est méchant; car le cresson, en quelques jours, guérit nos marins d'une maladie produite par un trop long usage des aliments salés et qu'on nomme le scorbut. Le frère du cresson, le sisymbre amphibie, fournit un excellent comestible; l'herbe de Sainte-Barbe, l'erosymum, raffermit les gencives, et l'iris, que je te montre, est le lis des lieux humides et leur souveraine.

Car Dieu a assigné à chaque plante une espèce particulière de sol. A l'une il faut les bords de l'eau, comme à l'iris et comme aux cressons; aux autres il faut ces eaux elles-même, témoins le nénuphar, dont la fleur ressemble à une coupe d'or qui surnage à la surface des étangs, et le rubanier dont la longue tige flottante mesure plus de trente à trente-cinq centimètres; il ressemble à un de nos beaux rubans richement teintés, auxquels il emprunte son nom.

Les pieds des murs et leurs crêtes, les endroits humides ou secs, la terre légère ou la terre compacte, le sable et les interstices des pierres ont chacun leurs plantes spéciales. Il y a des plantes parasites, qui ne vivent que parmi les plantes cultivées et à leurs dépens, comme certains chardons, la dauphinelle ou le pied d'alouette, dont les fleurs forment un véritable bouquet, et la fumeterre, qui emprunte son nom (fumée de terre) du goût âcre et amer, semblable à celui de la suie, que ses feuilles laissent sur les lèvres. Il y a une espèce de fumeterre — et c'est la plus commune — qui ne cesse pas, durant huit mois de l'année, de produire des fleurs blanchâtres. Ces fleurs sont douées de la bienfaisante propriété de rétablir la transpiration chez les malades, et de rendre aux estomacs faibles de la vigueur. Vous voyez qu'elles ressemblent à ces bourrus bienfaisants qui, tout en n'épargnant pas au besoin l'amertume et la brusquerie, n'en rendent pas moins de grands services.

« Je connais de ces bourrus-là, dit madame d'Aubencourt en souriant et en frappant avec affection sur l'épaule de son mari.

— La chose est possible! répliqua sur le même ton gai et tendre M. d'Aubencourt. Cependant, est-ce bien toujours la faute des bourrus quand ils bourrent? Ceux qui vivent avec eux n'ont-ils jamais rien à se reprocher?... ne justifient-ils point parfois une boutade et un mouvement de mauvaise humeur?

— La chose est possible, répondrai-je à mon tour. Mais quelle est cette plante d'une tige peu élevée et dont les feuilles, qui s'alternent, sont profondément découpées et ressemblent à des ailes? de quel joli bleu est sa fleur!

— Il est assez singulier qu'elle se trouve dans ce bouquet, car elle ne fleurit ordinairement que vers la fin de mai et pousse dans les champs. Elle est le produit de quelque graine égarée et emportée au hasard par les vents; c'est la nigelle, qu'on nomme encore cheveux de Vénus.

Le chimiste Lamouroux a découvert qu'en infusant les graines de la nigelle dans de l'alcool, on en obtenait une liqueur qui possédait le parfum des fraises; l'hiver, elle permet ainsi aux maîtresses de maison prévoyantes, de confectionner, à peu de frais, d'excellentes crèmes à l'essence de fraise. En Orient, on l'emploie à un usage singulier et dont voici l'origine :

Le sultan Achmet II avait une fille unique, nommée Aïchah, qu'il idolâtrait et qui possédait les talents les plus recherchés parmi les musulmans. Personne ne savait mieux qu'elle chanter en se couvrant à demi la bouche de ses mains peintes en jaune par le henneh; elle jouait à ravir du derbouckah, sorte de tambourin en terre cuite, et ressemblant beaucoup à un pot sans fonds; enfin elle dansait comme une houri. Mais par malheur sa taille était svelte et souple; et ce qu'on eût regardé en Europe comme une rare beauté, passait aux yeux du sultan Ali, de sa fille et de tout le harem pour une sorte de difformité. Les Orientaux ne prisent chez les femmes qu'un énorme embonpoint.

Un soir que le sultan, à l'exemple de son aïeul Araoun-Al-Raschid, parcourait les rues de Bagdad, rêvant aux affaires de l'État et à la déplorable maigreur de sa fille, il fit rencontre d'un derviche qui

lui cria : « Commandeur des croyants, je sais ce qui cause ta tristesse et je t'en apporte le remède. »

Ali, fort mécontent de se savoir reconnu dans sa promenade nocturne, fit signe au derviche d'approcher.

« Ecoute, lui dit-il, si tu me dis ce qui me préoccupe, je te donnerai une bourse; si tu trouves moyen de m'ôter le motif de cette préoccupation, je t'en donnerai mille; si tu te trompes, je te ferai trancher la tête.

— J'accepte, répondit hardiment le derviche.

— Alors parle! et parle vite.

— Il y a dans le jardin de ta joie une fleur que tu ne trouves pas assez épanouie. »

Le sultan resta émerveillé de la perspicacité avec laquelle le derviche devinait sa pensée, et de la délicatesse avec laquelle il désignait sa fille Aïchah.

« Voici la bourse que je t'ai promise. Peux-tu et veux-tu gagner les mille autres?

— Il y a des services qu'on ne paie point avec de l'or, répliqua le derviche. D'ailleurs, que veux-tu que fasse de ton or un pauvre religieux tout entier au culte d'Allah?

— Que désires-tu, en échange de ce que tu demandes?

— Le serment de m'accorder ce que je requerrai de toi, après le miracle opéré.

— Soit, je te le jure par Mahomet. »

Le derviche tira, de dessous le haïck en guenilles qui lui servait de manteau, un sac rempli d'une farine brunâtre.

« Voici, lui dit-il, ce que tu me demandes. Fais façonner avec cette farine des pastilles dont la perle de ta maison mangera sept fois par jour, pendant sept semaines. Adieu, dans trois mois je reviendrai te sommer de tenir ton serment. Donne-moi l'anneau que tu portes à ton doigt pour que je puisse arriver jusqu'à toi quand je le voudrai.

Trois mois après, en effet, la belle Aïchah possédait l'embonpoint qu'elle désirait tant, et ne se sentait pas de joie de dépasser en obésité les plus grosses personnes de Bagdad.

Un matin, le sultan vit arriver dans son palais le derviche.

« Sois le bien-venu, lui cria Ali dès qu'il le vit; je t'ai juré de te donner ce que tu me demanderais, et puisque tu as tenu ta promesse, je tiendrai la mienne.

— Donne-moi donc pour épouse la fleur qui me doit sa beauté. »

Le sultan pâlit et fronça le sourcil. Puis, après un moment de réflexion :

« Les noces se célébreront ce soir même, dit-il.

— Et en sortant de la mosquée un de tes bourreaux m'abattra la tête d'un coup de son sabre. Voilà ta pensée, sultan! Eh bien! apprends quel gendre tu perds! »

Et jetant le haïck qui l'enveloppait, il montra au sultan déconcerté, le visage d'un génie resplendissant comme le soleil, et disparut.

Le sultan passa en prière la journée et la nuit pour apaiser la colère du génie et promit deux mille bourses d'or à celui qui lui dirait de quelle graine provenait la farine à laquelle Aïchah devait son embonpoint. Personne ne put le découvrir; on pensa néanmoins que c'était de la graine de nigelle, appelée en Orient *obésodé*. »

Quoi qu'il en soit, les Orientaux saupoudrent de farine de nigelle leurs pains et leurs gâteaux; enfin, ils la broient et la réduisent en poudre pour en fabriquer, à l'instar du génie, des pastilles contre la maigreur.

Voilà une histoire bien singulière, mon père, dit Marguerite... J'aurais bien besoin d'un peu de pastille de nigelle, ajouta-t-elle, en montrant ses mains amaigries par la maladie.

— Il vaut mieux demander cela à l'air pur de la campagne.

— Et à votre tendresse à tous! interrompit-elle. »

Et, s'appuyant affectueusement sur le bras de Marthe, elle se leva pour passer dans la salle à manger, car la cloche venait d'annoncer que le dîner était servi.

IV

AU BORD D'UN RUISSEAU.

La santé de Marguerite, grâce aux soins dont l'entourait sa famille et à la sollicitude de tous les instants que sa sœur Marthe lui prodiguait avec un dévouement au-dessus de son âge, se rétablit avec une promptitude qui tenait du prodige. Ses forces reparurent; les traces que le feu avait imprimées sur ses joues commencèrent à pâlir et, à voir ses grands yeux, un étranger n'eût pu supposer qu'elle était privée de la vue.

Chaque matin, appuyée sur le bras de Marthe, elle sortait de bonne heure pour faire une longue promenade; grâce à l'exercice salutaire qu'elle y prenait, elle en revenait toujours mieux portante et plus gaie. Marthe trouvait moyen, à chaque instant, d'amener le sourire sur les lèvres de sa sœur et de l'intéresser en lui racontant tout ce qu'elle voyait.

Une fois, par exemple, qu'elles avaient atteint les limites du parc de leur père, elles se sentirent fatiguées et s'assirent sur le gazon, au bord d'une fontaine limpide, large de plus de deux mètres, et qui fermait de ses rives plantureuses et de ses eaux transparentes cette partie de la propriété. Les oiseaux chantaient dans les arbres, ou ramassaient çà et là des brindilles pour construire leurs nids; les insectes qui foisonnaient dans l'herbe faisaient entendre leurs cris que dominait l'étrange et strident appel du grillon. Maître Flock, le nez au vent, courait de tous côtés, tantôt poursuivant un beau lézard vert qui lui échappait en grimpant agilement sur un tronc d'arbre, tantôt chassant une abeille qui, loin de refuser le combat, volait et bourdonnait autour du petit chien, le menaçait, s'abattait à ras de son museau, s'enfuyait, revenait, le harcelait et finissait par s'élever dans les airs et par disparaître sans tenir compte des jappements irrités du terrier en miniature.

Tout à coup, Marthe prit la main de sa sœur et lui dit à voix basse :

« Si tu savais, Marguerite, quelle belle épinoche je vois nager dans la fontaine, là, presque à nos pieds. Elle va, elle vient, elle s'agite, elle recueille de tous côtés des débris de plantes et des brins d'herbe qu'elle apporte dans sa bouche pour les déposer au fond d'une petite anse grande comme les deux mains et profonde de cinquante centimètres. Sœur, je ne puis en croire mes yeux! Elle enlace ces herbes les unes aux autres

avec une promptitude et une adresse que lui envierait un vannier de profession.

— Que tu es heureuse de voir cela! chère petite sœur.

— L'intelligent poisson a façonné une sorte de tapis. Mais il s'aperçoit que l'eau, si doucement qu'elle coule dans l'endroit où il édifie son œuvre, entraîne doucement ce mignon tapis à la dérive et parfois même le soulève à la surface. Elle réfléchit quelques secondes avec un désappointement visible. Que va-t-elle faire? Elle part comme un trait! Où va-t-elle? La voici qui revient déjà! Elle est chargée d'un caillou presque aussi gros que sa tête, et que peuvent à peine tenir ses larges mâchoires.

Elle dépose la pierre en plein milieu du tapis végétal. Elle s'en va encore. Autre pierre qu'elle rapporte! Sept voyages, autant de cailloux! Aussi, comme le tapis est bien lesté, il ne bouge plus, il se trouve installé avec une solidité à toute épreuve. Cependant, par surcroît de précautions, l'architecte à nageoires remplit de sable sa gueule et le souffle sur la natte, qui s'en trouve peu à peu à demi-recouverte.

— Pourquoi le pauvre petit poisson se donne-t-il tant de mal? Regarde toujours, Marthe, il serait bien curieux de le savoir.

— L'épinoche contemple ce qu'elle a fait. A en juger par le frétillement de sa queue et par les mouvements de ses nageoires, elle paraît satisfaite de son ouvrage... Elle se remet à l'œuvre avec plus d'activité encore; elle glisse lentement sur les herbes enlacées, elle les lisse avec son ventre armé de deux épines plates, comme un maçon le ferait avec sa truelle... Non! je ne me trompe pas! elle enduit chaque nœud du tissu avec les mucosités qui recouvrent le corps des poissons et qui les rendent si glissants quand on veut les saisir.

— Voilà donc la natte terminée et devenue imperméable; mais que compte-t-elle faire de cette natte?

— Les fondations de l'édifice mystérieux sont terminées. Elle s'assure de leur solidité en agitant avec une extrême agilité ses nageoires de devant pour produire dans l'eau de petits remous qu'elle dirige vers son œuvre. Deux ou trois brins d'herbe ne résistent pas à cette épreuve et font mine de se détacher; elle les renfonce au moyen de son museau; elle les tasse, elle les englue. Rien ne bouge plus, à présent! Les remous restent sans action; aussi combien elle est contente! elle tourne autour de la natte, elle la regarde avec ses gros yeux, elle semble vraiment s'applaudir.

— Pauvre petite bête, qu'elle est intéressante!

— Je commence à comprendre ce qu'elle veut faire. Mais je peux à peine en croire ce que je vois. C'est un plancher qu'elle a construit et c'est une habitation, un nid qu'elle va placer sur ces fondations. Oui, avec une activité plus fébrile que jamais, elle rassemble encore des matériaux végétaux; mais, cette fois, elle les choisit plus solides. Elle rapporte des racines, des fétus de paille, des petits bâtons et elle les fiche dans l'épaisseur de la natte. Quelle adresse et quelle persévérance elle y met!... Quelque chose ne va pas à son gré... Elle le démolit courageusement, elle travaille à nouveaux frais, elle rejette les brins qui ne lui conviennent pas; elle va en chercher d'autres. Que de voyages! que d'essais!... Enfin elle a terminé son enclos! Non! elle ne l'a pas terminé; il y manque encore la toiture!

— La toiture? Marthe, es-tu bien sûre de ce que tu dis-là? tes yeux ne te trompent-ils point?

—Non, ma sœur, non! elle se sert, pour cette toiture, de matériaux légers, souples, lisses, et qu'elle encolle au préalable. Ils forment un véritable feutrage végétal. Seulement elle a soin de ménager, au milieu, un trou rond par lequel elle entre souvent la tête pour s'assurer que les parois ne s'écartent point, qu'elles ne manquent point de solidité et qu'elles fournissent un passage commode.

Enfin, elle couvre les bords de cette couverture d'une couche épaisse du ciment gélatineux qui suinte de son corps et dont elle s'est déjà servie plusieurs fois. Si tu savais comme les bords reluisent au soleil! on dirait un anneau de cristal. »

En ce moment maître Flock, qui dormait profondément aux pieds de ses maîtresses, leva la tête, dressa les oreilles, et courut en aboyant et en gambadant au-devant de madame d'Aubencourt qui venait, un peu inquiète, chercher ses filles. L'épinoche et son nid préoccupaient tellement les deux sœurs, qu'elles n'avaient point pris garde à la cloche du déjeuner, dont les tintements répétés les conviaient à rentrer.

Marguerite raconta à son père ce qu'elle et Marthe avaient *vu* au bord de l'eau. Il fut convenu que, vers le soir, quand une légère pluie qui tombait aurait cessé, on irait visiter de nouveau les constructions de l'épinoche.

En effet, vers quatre heures, Marthe ramena Marguerite près de la fontaine, et montra à son père et à sa mère le joli nid du poisson.

Marthe eut d'abord quelque peine à reconnaître son ouvrière du matin. Celle-ci avait changé son costume grisâtre de travailleuse pour se revêtir des couleurs les plus riches et les plus éclatantes. L'or, l'opale, nuancés de mille façons radieuses se jouaient sur sa robe, aux rayons du soleil, et formaient des reflets dignes des feux du plus pur diamant. Elle nageait coquettement devant son nid, se pavanait, faisait la belle, et parfois nageait sur le dos, comme pour montrer la belle teinte orangée qui colorait sa poitrine. On eût dit un ouvrier le dimanche, libre, heureux, en habits de fête et n'ayant plus qu'à s'amuser et à se reposer.

Le lendemain, Marthe raconta à sa sœur que non-seulement l'ouverture du nid se trouvait rétrécie de façon à ce que l'épinoche, elle-même, pût à peine y pénétrer en s'y glissant; mais encore que le poisson, qui avait repris son costume de travail, fortifiait son habitation en la recouvrant de pierres qu'il choisissait avec beaucoup de soin, dont quelques-unes dépassaient en grosseur plus de la moitié de son corps et que, certes, on ne l'aurait point cru capable de soulever et de transporter.

Cette besogne terminée, il se mit en faction devant le nid.

Jamais sentinelle ne se montra plus sévère sur sa consigne; il fallait que tous les importuns passassent au large, s'ils ne voulaient point voir le factionnaire se ruer sur eux, dresser les épines qu'il porte sur son dos et qui valent au petit poisson le nom d'épinoche. Lui résistait-on, ou voulait-on déjouer ses précautions? l'œil en feu, il frappait l'eau de sa queue, il courait sus à l'ennemi, saisissait dans sa gueule

les nageoires de l'un d'eux, en arrachait des lambeaux et ne tenait point compte des blessures que lui-même recevait parfois.

Marguerite, qui ne voyait pourtant point, hélas! les scènes de combat qui se passaient sous ses yeux, ne tarda point à deviner, par les récits de sa sœur, quel était le trésor renfermé dans le nid de l'épinoche, et ce qu'elle défendait si valeureusement. C'étaient les œufs qu'elle y avait pondus.

Faut-il en faire l'aveu? parmi les pillards avides de dévorer la couvée de l'épinoche, les plus acharnés étaient d'autres épinoches.

Un triton, grand lézard d'eau, d'un beau noir, parsemé de taches d'une vive couleur d'oranger, et une bande de dytiques, gros insectes d'eau, recouverts de carapaces brillantes et armés de mandibules tranchantes comme des rasoirs, avaient été repoussés avec perte. Le triton y avait laissé une de ses pattes, et un dytique, percé par l'une des pointes acérées que l'épinoche porte sur le dos et sous le ventre, s'en était allé mort et à la dérive. Les épinoches, en véritables *épinochophages*, revenaient sans cesse à la charge.

Ce ne fut qu'au soir qu'elles se retirèrent, laissant la pauvre épinoche accablée de fatigues et criblée de blessures.

Hélas! le siége devait recommencer le lendemain, comme le vit Marthe, et comme elle le raconta à sa sœur, à mesure que se succédaient les phases obsidionales. SAM.

(*La suite prochainement.*)

BIBLIOGRAPHIE

LA CHARITÉ A PARIS

Par JULES LECOMTE (1).

Voici une plume, d'ordinaire élégante et frivole, qui s'est consacrée à décrire les merveilles de la charité à Paris. *Paris est la ville de l'aumône*, disait M. Molé, et cette reine des plaisirs est aussi la reine des bonnes œuvres. Mais peut-être un grand nombre de nos lectrices, même les Parisiennes, ne l'ont-elle jamais envisagé sous cet aspect; elles connaissent les églises, les musées, les promenades, les théâtres, mais elles ne savent pas que nulle part, Rome exceptée peut-être, l'existence du pauvre n'a été environnée d'une plus touchante sollicitude. Dès avant sa naissance, la charité veille sur lui, elle l'accompagne pas à pas durant sa vie entière, et le suit jusqu'au tombeau. Voilà ce qu'ignorent trop, peut-être, et le pauvre dont l'on cherche à soulever les mauvaises passions, et le riche dont de tels exemples stimuleraient la bonté généreuse. Aussi, dans la pensée de M. Lecomte, ce livre est dédié à la fois à ceux qui souffrent — afin qu'ils sachent ce que leurs frères ont fait pour les soulager — à ceux qui possèdent afin qu'ils fassent de leurs richesses une source de bénédictions; et la manière vive, entraînante avec laquelle il a traité ce vaste sujet, permet d'espérer que ce but sera atteint.

La publication de ce bon livre sera donc une œuvre de charité de plus faite à Paris.

M. Lecomte a suivi un plan tout rationnel; il prend l'enfant pauvre à ses débuts dans la vie, l'accompagne dans toute sa carrière, en montrant avec quelle ingénieuse prévoyance la charité lui offre, à chaque détour du chemin, un appui, un secours, une consolation.

Avant sa naissance, la *Société de la Charité maternelle* a déjà adopté sa mère et pourvu aux besoins de l'enfant qui n'a pas encore vu le jour. Dès qu'il est né, la *crèche* le reçoit, si les bras de sa mère, employés au travail, ne peuvent le porter; après la crèche, c'est l'*asile*, l'asile où on l'amuse, où on l'instruit, où on le sauve des multiples dangers de la rue.

Les trois premiers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à ces trois œuvres et à leurs ramifications; on ne saurait rien lire de plus complet, de plus intéressant, de plus pratique et d'un tour plus attrayant et plus vif.

Le chapitre des *Écoles* ouvre l'horizon le plus étendu. Que d'institutions diverses pour l'enfant pauvre, pour l'orphelin, pour le petit savoyard! Tout concourt à cette diffusion de la lumière : cet être de raison que l'on appelle *la Ville*, comme les particuliers de toutes les conditions, de tous les cultes qui soutiennent de leurs deniers et protégent de leur sollicitude les œuvres où le peuple puise l'instruction et la moralité. Une autre question a occupé aussi la charité publique et privée. L'enfant pauvre, malade, doit être reçu dans des établissements spéciaux, car l'atmosphère des grands hôpitaux serait funeste à son corps et à son âme : la tendresse chrétienne, le saint respect pour l'innocence souffrante se révèlent dans ces créations diverses, mais qui toutes tendent au même but : soulager ce qu'il y a de plus respectable au monde, la faiblesse et le malheur. Voici l'ancien *hôpital de l'Enfant-Jésus*, qui contient six cents lits, voici l'*hôpital Sainte-Eugénie*, du nom de la princesse à la charité de qui il doit sa naissance. Il ne date que de 1854, mais déjà il a rendu bien des services.

(1) Un gros volume, format Charpentier, prix : 2 fr. A la librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

L'œuvre de *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs* a voué particulièrement ses soins miséricordieux aux petits incurables. Cet établissement, placé rue du Faubourg-Saint-Honoré, est en pleine prospérité. Il n'a plus qu'une aspiration, c'est que le développement de ses ressources lui permette d'élargir le cercle dans lequel il est forcé de resserrer ses bienfaits. Mais ce n'est pas tout, à l'enfant convalescent il faut des soins, un régime, un repos réparateur, sous peine de le voir s'affaisser encore dans l'épuisement et le besoin. La *Société des Enfants convalescents* a prévu cette nécessité. Elle se compose de jeunes gens qui se sont imposé la touchante mission de visiter les hôpitaux d'enfants, d'y porter des consolations, des enseignements, des secours, et, le jour de la guérison arrivé, ils recueillent les enfants les plus intéressants, les plus dénués, les plus faibles; ils les reçoivent dans une maison où tous les soins hygiéniques leur sont prodigués.

« Nous avons à placer ici, dit l'auteur, une œuvre non moins recommandable et qui se rattache à celle-ci: c'est l'œuvre de la Roche-Guyon. Qu'un crime s'accomplisse, qu'un vice se trahisse par quelque excès au milieu des hautes classes sociales, c'est un esclandre dont le récit trouble et soulève la société tout entière. Pourquoi les actes de dévouement, d'ardente et magnanime charité qui s'y réalisent chaque jour n'ont-ils pas le même retentissement et ne portent-ils pas l'édification là où les autres ont jeté le scandale? Sait-on, par exemple, qu'un riche philanthrope vient chercher, chaque mois, dans les hôpitaux de Paris vingt-cinq petits enfants bien faibles, bien pâles, bien souffreteux, au milieu de cette multitude de petits malheureux que la maladie a tous faits si débiles, et que ces enfants deviennent les siens jusqu'à ce qu'ils aient recouvré force et santé? C'est pourtant ce qui a lieu, et celui qui accomplit cet acte de haute et constante vertu porte un des plus beaux noms de la France héraldique; c'est M. le comte Georges de la Rochefoucault. C'est lui-même qui vient faire ce choix dont la charité est l'arbitre. Cette élection accomplie, les enfants montent en voiture et partent pour le beau domaine de la Roche-Guyon. Là, au milieu de soins continuels, dans des jardins spacieux et un parc magnifique, ces petits infortunés renaissent à la santé et se reprennent à la vie. Des sœurs de charité leur prodiguent tous les soins d'une tendresse maternelle. Ils reçoivent chaque jour les leçons d'un vieux soldat, qui remplit auprès d'eux les fonctions d'instituteur et de contre-maître. Dans les intervalles des études et des travaux, on fait une promenade dans les bois; une table abondamment servie attend au retour ces appétits excités par le grand air. L'éducation, l'instruction primaire et professionnelle, et l'enseignement religieux marchent de pair avec le traitement hygiénique, et lorsque, grâce à ces vivifiantes influences, la santé de l'âme et du corps ont refleuri, ces enfants frais et bien portants cèdent leurs places à d'autres petits rachitiques, qui s'y régénèrent comme eux. Trois cents jeunes orphelins se trouvent ainsi admis chaque année aux bienfaits de cette généreuse assistance.»

N'est-ce pas là une œuvre belle et touchante, et de tels récits ne sont-ils pas faits pour provoquer la plus noble émulation? et combien de pages on pourrait remplir avec ces traits émouvants qui portent si haut la grandeur de l'âme humaine et de la compassion fraternelle!

L'enfance et la vieillesse ont surtout ému la charité parisienne, et ils sont aussi nombreux que bien dirigés les établissements qui donnent à l'écolier l'instruction, à l'apprenti le conseil et l'appui, à l'orphelin des protecteurs, au pauvre petit vagabond un toit et du pain, au sourd-muet des amis pour le comprendre, à l'aveugle des guides, à la jeune fille abandonnée des tutrices et des mères. Pour la jeune fille surtout redoublent les sollicitudes de la charité. Voyez : voici la maison de l'*Enfance délaissée*, fondée au sortir de la révolution, en 1803, par madame de Carcado et madame de Saisseval; cent orphelines y reçoivent l'instruction primaire et professionnelle, et ce sont des femmes du plus grand monde qui sont les protectrices de l'œuvre. L'*Association des jeunes Économes*, dont nous avons déjà entretenu nos lectrices, se compose de jeunes personnes qui économisent sur leurs menus plaisirs, qui font des sacrifices de toilette pour faire élever cent quatre-vingts jeunes filles pauvres, qui ont pour maison d'éducation l'ancien château de monseigneur de Quélen, à Conflans, et qui ne quittent ce pieux asile que pour entrer chez des maîtresses d'apprentissage, choisies avec le plus grand soin.

« Lorsque leur éducation est achevée, et qu'ayant touché le terme de leur instruction primaire et professionnelle, elles quittent cet asile de leurs chastes et pieuses années pour rentrer dans le monde, l'institution continue envers elles l'accomplissement de ses devoirs maternels; elle leur donne, sinon une dot, au moins un trousseau, et n'en continue pas moins d'étendre sur elles les bienfaits de son patronage. »

Nous ne pouvons énumérer tant de créations ingénieuses, unes dans le but, diverses dans la forme ; nous parlerons cependant du *Pensionnat de Notre-Dame-des-Arts.*

« Quelle sympathie profonde le cœur n'éprouve-t-il pas pour ces jeunes filles que des revers soudains viennent atteindre à la fois dans leurs sentiments les plus vifs et dans leurs intérêts les plus précieux, dont un coup imprévu est venu briser à la fois et le cœur et l'avenir : la mort d'un père qui, magistrat, professeur, médecin, homme de lettres ou artiste, était leur unique appui, dont le talent, le travail étaient l'unique source des revenus de famille? Avec lui tout est mort : aisance, bonheur, espoir, tout s'est évanoui avec sa vie. Voilà l'infortune que s'est donnée la mission de secourir l'*Œuvre de Notre-Dame-des-Arts*..... Qui racontera dignement l'origine douloureuse et sainte de cette fondation? Une grande dame, dont le cœur est plus grand encore que le nom, madame la vicomtesse d'Anglars de Bassignac, avait une fille unique, un de ces enfants que le ciel semble avoir d'autant plus richement dotés, qu'il doit les rappeller plus promptement à lui. La mort lui ravit cette enfant... Que faire? se désespérer... appeler la mort? Ce fut la première angoisse, la première aspiration de cette âme brisée. Puis, un jour surnaturel se fit dans son cœur; elle voulut vivre pour sanctifier cette tendresse si douloureusement éprouvée, en la reportant, sous l'invocation de la Reine des mères, sur des enfants orphelines. L'œuvre de *Notre-Dame-des-Arts* fut fondée; madame la vicomtesse d'Anglars y

consacra sa fortune, après s'être consacrée elle-même à Dieu sous le nom de sœur Marie-Joseph.

« Les élèves de *Notre-Dame-des-Arts* sont de deux espèces : les pupilles, orphelines de fonctionnaires, d'artistes ou de savants, et les pensionnaires, filles de souscripteurs vivants, auxquels l'œuvre ne demande qu'une rétribution annuelle de 600 fr., somme minime si l'on considère surtout que l'instruction y est plus complète que dans un établissement d'éducation. Les élèves, les pupilles particulièrement, y sont préparées à l'étude pratique des arts qui, plus tard, pourra devenir pour ces jeunes filles de précieuses ressources. Et quand leur éducation est finie, l'œuvre emploie toute son influence pour leur procurer l'emploi des connaissances et des talents qu'elles ont acquis. »

Le *Patronage des jeunes Filles*, l'*Œuvre des Prisons*, l'*Assistance de l'Adolescence malade et convaléscente*, les *Œuvres partielles de Charité*, sont des chapitres pleins d'intérêt. Croirait-on qu'à Paris, ville ou toute denrée atteint un si haut prix, on peut parfaitement donner un repas à un ménage indigent pour *vingt* centimes? (moins le pain) 1 demi-litre de bouillon de bœuf, 5 centimes; 70 grammes de viande cuite, 5 centimes; 45 centilitres de haricots ou de pois de Lorraine, cuits au gras, 5 centimes; un demi-litre de potage au riz, 5 centimes. Les fourneaux économiques ont résolu ce problème; ils sont au nombre de neuf : rue Bossuet, 12; rue Volta, 9; rue de Limoges, 3; rue Saint-Lazare, 148; rue du Cloître-St-Merri, 10; rue des Fossés-Saint-Jacques, 11; rue Stanislas, 11; rue de Grenelle, 29; rue du Banquier, 29, et ils distribuent annuellement près de huit cent mille portions. Avis à nos charitables lectrices.

Remarquons aussi l'*Œuvre du Vestiaire de la Providence*, rue de Vaugirard, 58.

« Son objet est d'acheter, au moyen des cotisations de ses membres et des souscriptions de toutes les personnes qui veulent s'associer à sa tâche généreuse, les étoffes nécessaires à la confection des vêtements destinés aux indigents, et que les dames, membres de l'œuvre, taillent et cousent elles-mêmes. »

Cette pensée était trop utile et trop féconde pour ne pas voir son application s'étendre et se perfectionner dans tout Paris. Les dames les plus nobles, les plus riches et souvent les plus jeunes et les plus belles apportèrent avec bonheur leur pieux concours. Le vestiaire des pauvres devint la grande affaire de ces privilégiées de la naissance et de la fortune. On ne se contenta point d'acheter des toiles et des étoffes neuves, on fouilla ses armoires, ses garde-robes, ses lingeries; on mit à contribution celles de ses relations habituelles. Telle robe, tel habit, tel peignoir, tel châle abandonné servit à faire un vêtement chaud, solide et propre pour une jeune fille, pour un brave ouvrier ou pour une pauvre mère de famille. On tailla, dans les parties bonnes et solides des draps si amples du riche, de nouveaux draps d'une grandeur très-suffisante pour la couche de l'indigent. Les plus fins servirent à confectionner des chemises et des layettes. Et toutes ces grandes dames, ces reines du monde, se firent les pieuses ouvrières de ce béni travail. C'est un touchant et beau spectacle que celui de ces réunions hebdomadaires : les étoffes grossières, les brunes cotonnades s'étalent avec complaisance sur le velours et la moire des robes; les manches caressent de leurs dentelles le vêtement qui, demain, couvrira le corps et les bras robustes d'un travailleur. Voilà de belles mains qui sortent de la fourrure pour tricoter la chaude enveloppe de laine qui réchauffera les membres glacés d'un vieillard. Encore une fois, avis aux doigts laborieux et aux cœurs charitables!

Les *Hôpitaux*, les *Sociétés de Prévoyance* et de *Secours mutuels*, et enfin les *Hospices* pour la vieillesse, occupent les derniers chapitres du remarquable ouvrage de M. Jules Lecomte, un des meilleurs, des plus consolants, et, j'ajoute, des plus amusants qu'on ait écrits depuis longtemps. Oui, amusant, je ne m'en dédis pas; il ne fait pas rire, ce ne serait guère de saison, mais il réjouit le cœur, il l'élève, il l'attendrit doucement, et il occupe l'esprit en faisant passer sous les yeux du lecteur cette variété de moyens par lesquels notre époque essaie de combattre l'ennemi social, la misère. Nous recommandons cet ouvrage à celles qui veulent bien nous lire, et nous ne doutons pas qu'il ne devienne la mine féconde de plus d'une généreuse pensée.

LECTURES POPULAIRES

Par M. H. S. Berthoud (1).

Les lectrices qui, comme nous, ont déjà un long passé, se souviennent peut-être des récits pleins de douceur et de grâce qu'a publiés M. Berthoud.

L'histoire des *deux Femmes de Rubens*, — celle de *la Sœur de Rembrandt*, — celle de *la Fille de Marie Stuart*, captivaient alors l'imagination et plaisaient — en ces temps où la littérature ne décrivait que meurtres, crimes, passions féroces — à tous ceux qui goûtaient les émotions sereines et les paisibles enseignements. L'auteur a laissé longtemps dormir ses récits; il a consacré à un autre but sa plume devenue de plus en plus élégante et pure: les merveilles de la création, la beauté des plantes, l'instinct des animaux l'occupent exclusivement; on dirait que, se souvenant de ce mot tristement gai de M. de Lamartine: «Plus j'ai vu l'homme, plus j'ai aimé mes chiens» M. Berthoud ait pris en dégoût l'espèce humaine et qu'il se soit tourné vers quelque chose de plus inoffensif, les fleurs et les animaux. Il les aime, il les connaît, il les fait aimer et connaître, ainsi que nos lectrices peuvent s'en apercevoir en lisant ses spirituels articles signés *Sam*.

Cependant, les jolies nouvelles qui avaient charmé autrefois ne devaient pas demeurer ensevelies dans les gros volumes d'une grande collection, et M. Berthoud, sous le titre de *Lectures populaires*, les a éditées de nouveau; elles forment douze jolis petits volumes qui feraient, en effet, de charmants prix pour

(1) Bibliothèque populaire. 12 petits volumes. Chez Renault et Comp., rue d'Ulm, 48, Paris.

Titres des volumes : *Histoire d'un Meunier et de ses Enfants*. — *La Belle Limonadière*. — *L'Enfant sans mère*. — *La Nouvelle Morale en action*. — *La Fidèle servante*. — *Un Phénomène vivant*. — *Les Aventures d'un Tisserand*. — *La Vierge du Tasse*. — *Étienne le manchot*. — *Le Baiser du Diable*. — *Histoire d'un bossu*. — *Histoire de la belle Marie d'Amiens*.

des écoliers, pour les patronages, car ces récits, quoiqu'ils soient un peu romanesques, sont empreints cependant, à un degré remarquable, de sentiments honnêtes et moraux. Rien de subversif dans ces pages où l'amour du travail, le dévouement, les humbles vertus se montrent sous un jour attrayant. De toutes ces nouvelles, *la Sœur de Rembrandt*, publiée aujourd'hui sous le titre : *Histoire d'un meunier et de ses enfants*, est la plus intéressante et la plus doucement instructive : on suit du cœur cette Louise, si courageuse et si pure qui, enfant encore, encouragea la vocation de son frère, de Rembrandt, qui le soutint dans ses épreuves, qui sacrifia aux siens son bonheur et sa vie et n'employa ses dernières forces qu'à consoler la vieillesse désolée du grand peintre. L'histoire de *la Belle Marie d'Amiens*, cette fille de Marie Stuart, mariée à un bourgeois de Soissons, et qui refuse une place à côté du trône pour se consacrer à d'obscurs devoirs, n'est pas sans attrait, non plus que *la Servante fidèle*, où se trouve racontée la vie heureuse et brillante de Pierre-Paul Rubens. Nous ne ferons qu'un reproche à l'auteur de ces pages gracieuses, c'est de n'avoir pas assez distingué la Flandre proprement dite de la Hollande et de l'Allemagne. Il semble que, du Cambrésis jusqu'aux rives du Zuyderzée, mœurs, langue, religion soient les mêmes ; cependant l'histoire atteste que ces contrées sont habitées par des races tout à fait différentes, et que si le Flamand et le Hollandais ont quelques traits de ressemblance, cette *autonomie* (mot en vogue depuis que la Savoie a perdu la sienne) ne s'étend pas à l'habitant de Mons, de Namur, de Valenciennes et de Cambrai. Le langage, ce caractère distinctif des races, creuse une séparation profonde entre ces peuples : on parle hollandais et flamand depuis la mer du Nord jusqu'à Saint-Omer, tout le long de l'Océan, mais on ne parle que français depuis Bruxelles jusqu'à Cambrai ; et les mœurs, les usages locaux si différents, ne permettront jamais de regarder comme un seul peuple, ayant une commune origine, deux nations si différentes et dont les traits originaux sont restés si visibles et si distincts, quoique l'histoire les ait vus parfois régis par le même sceptre et soumis aux mêmes lois.

Que M. Berthoud nous pardonne cette observation ; elle n'ôte rien à l'intérêt de ses écrits ni au désir que nous éprouvons de les voir se répandre et porter avec eux une douce morale et un utile enseignement.

M. B.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME (1)

Les Couronnes.

(Continuation.)

J'aurais voulu, pour dédommager ma mère chérie d'une longue semaine d'absence, lui consacrer du moins quelques jours ; j'aurais voulu aussi aller remercier les bons amis qui étaient venus la visiter et la consoler ; mais il fallait mettre en ordre mes notes et m'occuper de faire mon rapport à S. E. M. le Ministre de l'intérieur. L'ordre à suivre dans ce rapport et sa rédaction m'embarrassaient beaucoup ; ma mère m'engagea à demander conseil à M. Bérenger. — La réponse ne se fit pas attendre, M. et madame Bérenger m'accordaient une soirée qui me serait toute consacrée.

M. Bérenger a un regard d'aigle, un regard profond, scrutateur et en même temps glacial. Quand on s'adresse à l'homme du monde, à l'homme bienfaisant, ce regard s'adoucit, et, d'accord avec le sourire, exprime la bonté ; quand on s'adresse au magistrat, la physionomie tout entière reste impassible. Or, c'était au magistrat que je faisais lecture de mes notes. Je fus écoutée avec une sérieuse attention ; de temps en temps, M. Bérenger m'adressait une question pour éclaircir certains points qui ne lui avaient pas paru suffisamment expliqués. Madame Bérenger n'écoutait pas moins attentivement ; sa contenance exprimait un vif intérêt. Dans le premier moment, le regard fixe de M. Bérenger m'avait déconcertée ; peu à peu, ayant la conscience que tout ce que j'avançais était l'exacte vérité, j'avais repris courage, et mon regard soutenait sans se baisser ce regard scrutateur.

Lorsque la lecture de mes notes fut terminée, M. Bérenger garda quelques moments le silence, puis il me dit :

« Il est bien étrange que des faits de cette nature aient échappé à MM. les inspecteurs généraux. Êtes-vous parfaitement sûre, mademoiselle, des renseignements que vous avez recueillis ?

— Oui monsieur, » répondis-je sans hésiter ; et je lui exposai la manière dont je m'y étais prise pour arriver à la connaissance de la vérité, les détails qui m'étaient revenus de différents côtés, les longs entretiens avec l'aumônier, et enfin les confidences des détenues, lors de ma dernière visite à la maison centrale. « Messieurs les inspecteurs généraux, ajoutai-je, sont accoutumés à bien des choses passées maintenant en usage, telles par exemple, que d'anciens militaires employés comme gardiens dans des prisons de femmes ; telles encore que la route faite à pied par des femmes prisonnières, sous la conduite de gendarmes à cheval.... Ceci et bien d'autres détails en-

(1) La reproduction de cet article est interdite.
Nous croyons faire plaisir à nos lectrices en leur annonçant la publication des *Souvenirs d'une vieille Femme*, en 2 vol., format Charpentier ; la première partie sera mise en vente le 15 juillet, au prix de 3 fr. 50 c., chez M. E. Maillet, lib., rue Tronchet, 15.

core m'ont choquée; je me suis demandé si de cet oubli des convenances les plus ordinaires, ne devaient pas résulter des inconvéniens graves. J'ai questionné, je me suis informée, j'ai cherché, comme questionne et s'informe une femme qui voit pour la première fois des choses qu'elle trouve étranges. »

La soirée tout entière fut employée à l'examen de mes notes ; puis le magistrat se dérida et voulut bien me donner quelques éloges sur la manière dont j'avais compris et rempli ma mission. Il eut aussi la bonté de m'indiquer comment devait être conçu et rédigé le rapport destiné au ministre.

Le lendemain, j'allai présenter mes hommages à mes deux protectrices, madame de Montalivet et madame de Tascher : c'était à elles que je devais la tâche honorable qui m'avait été confiée par M. le comte de Montalivet. Là aussi je fus questionnée avec intérêt et bienveillance. Madame de Montalivet m'engagea à envoyer mon rapport le plus tôt possible. Mon excellent ami, M. Alexandre Duval, me dit de même qu'il ne fallait pas perdre de temps pour rendre compte de ma mission, et je revins au logis bien décidée à ne quitter ce travail que lorsqu'il serait achevé; mais j'avais compté sans la maladie. Malgré les soins de ma bonne hôtesse, madame C..., j'avais souffert du froid et surtout de l'humidité dans le pavillon où elle m'avait logée : une pleurésie se déclara. En dépit de la toux, du point de côté, de la fièvre, et malgré les instances de ma pauvre mère, dès que je pouvais tenir la plume, je travaillais à mon rapport; je ne me laissai soigner que lorsqu'il eut été terminé, copié et envoyé.

J'entrais à peine en convalescence, quand un matin on vint m'annoncer qu'une dame B..., de Clermont, demandait à me parler pour affaire urgente. Ma mère ne voulait pas me permettre de la recevoir; tout ce qui avait rapport à ce voyage la chagrinait, car ce voyage avait été pour moi la cause d'une maladie grave qui lui avait donné de vives inquiétudes. Cédant à mes prières, elle permit de faire entrer madame B....

Je vis paraître une grande et belle femme, élégamment et richement vêtue. C'était l'entrepreneuse des travaux de la maison centrale de Clermont-sur-Oise. Sans préambule, elle entra en matière; elle me dit que son marché avec l'administration allait finir, et qu'elle venait me prier d'employer mon crédit pour le faire renouveler, ajoutant que si, par mon aide, elle obtenait des conditions plus avantageuses, elle se montrerait largement reconnaissante.

« Mes trois cents femmes, dit-elle, me rapportent net dix mille francs par an; mais elles pourraient me rapporter davantage, si on supprimait l'école, qui dévore une heure tous les matins, et si, comme autrefois, je pouvais les faire travailler le dimanche tout entier.

— Madame, répondis-je, je ne jouis d'aucun crédit au ministère de l'intérieur, et si j'en avais, je m'en servirais dans un but tout opposé à celui que vous voulez atteindre, c'est-à-dire que je voudrais obtenir une heure de plus pour l'école, et des lectures faites à haute voix pendant le travail, tantôt par l'une, tantôt par l'autre des détenues..... Enfin je voudrais bien d'autres choses que vous ne pouvez approuver. »

Madame B.... essaya de me persuader que les entrepreneurs et les entrepreneuses étaient la providence des prisonnières. Voyant qu'elle ne produisait aucun effet sur mon esprit, elle me dit avec un ricanement plein d'impertinence que, Dieu merci, les administrateurs des prisons savaient à quoi s'en tenir sur les prétendues réformes qu'on voulait opérer, et qu'ils ne sacrifieraient pas les intérêts du gouvernement aux rêveries de quelques belles et bonnes âmes qui avaient la faiblesse de croire à la régénération possible des détenues. Là-dessus elle se leva, et me salua d'un air superbe.

La femme de M. le directeur de la maison centrale vint à son tour me rendre visite. Après m'avoir dit toutes sortes de choses aimables, elle demanda sans détour à prendre connaissance de mon rapport au ministre; rapport, elle l'espérait du moins, dans lequel je rendais justice au bon vouloir de son mari. Sans doute M. le directeur avait atteint l'âge de la retraite; mais il était encore très-capable d'être utile, et sa longue expérience viendrait en aide au gouvernement pour les changements à opérer dans les prisons.

Je répondis qu'on pouvait prendre connaissance de mon rapport dans les bureaux du ministère; j'étais au regret de ne pouvoir en donner communication, car, pour ce faire, il me faudrait y être autorisée; alors, par ses questions multipliées, elle essaya de découvrir dans quel sens j'avais écrit au ministre, les abus que j'avais pu découvrir, ce qui m'avait été rapporté en ville, enfin les observations que j'avais faites de moi-même. J'eus plusieurs mouvements d'impatience, mais je sus les cacher et me borner à cette réponse que je répétai : « Mon rapport, madame, est dans les bureaux du ministère. »

Depuis mon retour, M. l'aumônier m'avait écrit déjà plusieurs fois : il excitait mon zèle pour la cause des détenues, cause que j'étais désireuse de soutenir à l'occasion. Il avait été convenu entre nous que la première libérée qu'il regarderait comme convertie recevrait, avec mon adresse, la permission de se présenter chez moi. Bientôt je reçus une lettre dans laquelle il m'annonçait la prochaine arrivée d'une libérée qu'il regardait comme ramenée à l'amour du bien. C'était une jeune femme âgée de vingt-trois ans à peine; elle avait été condamnée à dix-huit mois de détention pour endossement d'un billet de commerce qu'elle savait être faux. Quand la peine dépasse une année d'emprisonnement, les condamnées sont envoyées de Saint-Lazare dans une maison centrale, chose qu'elles redoutent par-dessus tout, car en arrivant, on les dépouille de leur chevelure, et cette chevelure n'est pas repoussée au bout de dix-huit mois, de sorte qu'elles portent assez longtemps la marque de la maison centrale.

Nous étions au mois de janvier; la terre était couverte de neige, le vent du nord soufflait, et la malheureuse qui arrivait chez ma mère par ce temps si rude, n'était vêtue que d'une misérable robe d'indienne recouverte d'un vieux manteau dont l'étoffe était entièrement usée. Coiffée d'un mauvais mouchoir posé en fanchon sur son bonnet, elle était aussi mal chaussée que mal vêtue, et dans cet équipage elle avait fait à pied une grande partie de la route.

Ma mère et moi, à la vue d'une telle détresse, nous fûmes saisies de pitié. Le plus pressant était de lui faire prendre quelque nourriture, et de lui cher-

cher dans notre garde-robe des vêtements chauds.

D'abord très-intimidée, elle osait à peine nous regarder, et elle refusait de prendre la nourriture dont elle avait grand besoin pourtant. Tout à coup, émue de l'accueil qu'elle recevait, elle fondit en larmes : ma mère vénérée, qui avait passé une partie de sa jeunesse à veiller au chevet des pauvres malades et à consoler, à secourir la misère, sut trouver des paroles qui la calmèrent et la rassurèrent. Liza était jolie, et sa jeunesse intéressait à elle; peu à peu elle prit confiance, et nous raconta comment l'amour de la toilette l'avait entraînée de faute en faute jusqu'au délit qui lui avait valu une condamnation à dix-huit mois de détention. A nos questions pour savoir ce qu'elle faisait avant son entrée à Clermont, elle répondit qu'elle faisait un petit commerce de colportage en nouveautés, et qu'elle espérait, si des personnes bienveillantes avaient la bonté de s'intéresser à elle, recouvrer la confiance des marchands avec lesquels elle était en rapport avant son malheur.

« Que je puisse seulement recommencer, ajouta-t-elle, et, à force de travail, je me relèverai de l'abaissement où je suis tombée.

— Mais il faut des fonds, dit ma mère, pour avoir des marchandises; il faut aussi des vêtements pour vous présenter dans des hôtels garnis; vous colportez des objets de fantaisie? »

Liza baissa la tête et répondit, après un moment de silence, qu'autrefois elle était en rapport avec un commerçant qui lui confiait à crédit des marchandises.

« Je ne lui ai fait aucun tort, ajouta-t-elle, je n'ai jamais trompé personne parmi ceux avec qui j'ai été en relation d'affaires... Sans ce malheureux billet.... Aussi j'essayerai.... on aura pitié de moi, et l'on croira à mon repentir. Quand mademoiselle est venue à la maison centrale, le dernier jour, j'ai été bien tentée de lui parler; son air de bonté m'attirait; mais en entendant les autres soutenir qu'elles avaient été condamnées injustement, j'ai pensé que mademoiselle se détournerait de moi si je m'avouais coupable; et puis.... j'étais si honteuse d'être là!.... Pendant la route, j'ai hésité bien des fois pour savoir si je viendrais trouver mademoiselle.... Pourtant j'avais promis à M. l'aumônier de le faire, et je suis venue. »

Cette jeune femme avait des manières si douces, une réserve si convenable, que nous nous sentîmes vivement intéressées à son sort. Je lui donnai un mot pour M. Bérenger, qui avait promis de m'aider pour le cas où l'aumonier m'enverrait quelques pupilles. J'étais désireuse qu'il vît Liza; il connaissait mieux que moi ce monde des prisons, et il saurait découvrir la vérité sous de faux semblants peut-être. J'ajoutai à la lettre quelque argent, en lui disant que je l'aiderais à reprendre son commerce de colportage en nouveautés, et que, selon ce que M. Bérenger me dirait, je la recommanderais chez quelques personnes de ma connaissance. Une chose encore augmentait l'intérêt que cette jeune femme nous inspirait : un goître la défigurait. Elle nous dit, en posant le doigt sur son cou : « Voilà une infirmité que je dois à la maison centrale; ceci n'est pas un goître, c'est une poche pleine de sang qui m'étouffera un jour. Le chagrin, la privation de la liberté, le manque d'exercice, des travaux trop assidus, la mauvaise nourriture enfin, donnent à toutes les condamnées de la maison centrale quelque infirmité presque toujours incurable. Il n'y a point de remède à mon mal! tôt ou tard j'en mourrai... qu'importe! Je n'ai plus de famille, mais peut-être trouverai-je encore quelques amis? »

La semaine suivante, Liza revint apportant quelques marchandises. M. et madame Bérenger avaient bien voulu lui donner de l'appui. Elle était simplement, mais proprement vêtue, et sa figure, animée par l'espoir d'un sort meilleur, nous parut encore plus charmante. Je m'étais fait donner son adresse, et j'imaginai un matin d'aller la surprendre dans le chétif hôtel garni où elle demeurait. Cet hôtel était situé à l'extrémité d'une de ces ruelles qui existaient alors en assez grand nombre derrière le Louvre et longeaient la rue du Coq Saint-Honoré. Je ne me doutais guère que ce quartier, où le soleil ne pénétrait jamais, se trouvait en grande partie habité par des repris de justice. Cependant j'y fus à peine entrée que je me repentis de ma témérité : les hommes et les femmes que je rencontrais me paraissaient avoir une physioniomie toute particulière; on me regardait avec étonnement et en même temps avec effronterie. Je fus au moment de revenir sur mes pas, mais je compris qu'une marche rétrograde pourrait me valoir quelques quolibets; je continuai donc bravement mon chemin jusqu'à l'hôtel, où j'entrai et je demandai madame Liza. On m'indiqua l'étage et le numéro de la chambre. Après avoir frappé légèrement, j'ouvris la porte. A ma vue, Liza jeta un cri de surprise et devint fort rouge.

« Vous ici, mademoiselle! dit-elle en se hâtant de débarrasser un siége pour me l'offrir. Combien vous êtes bonne! mais ce n'est pas ici votre place, et si vous m'aviez dit votre intention, je vous en aurais détournée.

— Pourquoi, lui demandai-je, avoir choisi un si mauvais quartier?

— Ah! mademoiselle, choisit-on quand on sort de prison! Les maîtres d'hôtels garnis refusent tous de recevoir une libérée : il faut donc bien venir dans les seuls lieux où l'on puisse trouver un asile; mais, aussitôt que je le pourrai, j'aurai la plus humble mansarde et quelques meubles à moi. »

Pendant qu'elle parlait, je jetais un coup d'œil autour de moi. Rien de misérable comme l'ameublement de cette pauvre chambre, où régnait en outre le plus grand désordre; ce désordre complet, passé depuis longtemps en habitude! Liza surprit mon regard, et me dit :

« Mon logement est bien vilain, mais quand j'ai fait mon petit ménage, il... »

Elle s'interrompit et, devenant encore plus rouge, elle porta les mains à ses oreilles.

« Comment, Liza, lui dis-je, vous avez des pendants d'oreille? »

Elle baissa la tête sans répondre.

« Mais, malheureuse enfant, tout ce que vous avez souffert pendant deux ans ne vous a donc pas guérie de ce fol amour de la parure qui vous a conduite à la prison. (Elle continuait à garder le silence.) Je vous ai prêté de l'argent pour que vous puissiez vous vêtir convenablement et acheter des marchandises. M. Bérenger vous en a aussi prêté pour les mêmes motifs.

— Mes boucles d'oreille sont en faux, mademoiselle.

— Qu'importe? ce n'est pas la valeur du bijou qui m'inquiète, c'est ce goût du luxe que des leçons sévères ne vous ont pas fait perdre. Liza, Liza! la voie dans laquelle vous voulez rentrer est étroite; si vous déviez d'un pas, vous retomberez dans celle qui vous a perdue. »

Elle me fit les plus vives protestations de repentir, et me promit de se surveiller elle-même avec la dernière sévérité; puis elle me montra des marchandises d'une certaine valeur qui lui avaient été confiées, disait-elle, par des marchands chez lesquels elle se fournissait autrefois..... Les douces paroles, les promesses ne manquèrent pas, et pourtant je la quittai doutant beaucoup de la réalité de son repentir.

M. Bérenger, auquel je fis part de mes doutes, les partagea. Après m'avoir grondée amicalement au sujet de l'imprudence que j'avais commise en m'aventurant seule dans un quartier si mal habité, il m'engagea à être plus réservée en tout ce qui touchait de malheureuses femmes bien à plaindre, mais que je ne pouvais, à moi seule, secourir efficacement, et pour la première fois, j'entendis parler de mistress Elisabeth Fry. Il était question d'un voyage qu'elle devait faire à Paris. M. Bérenger promit de me mettre en relation avec elle, si ce projet s'accomplissait.

Liza revint deux ou trois fois encore, et ne reparut plus : j'écrivis à M. l'aumônier ce qui s'était passé, en le priant de vouloir bien m'épargner des relations bien difficiles et dangereuses même. J'ajoutai qu'à mon avis, on devait songer d'abord à réformer le système pénitentiaire, et à fonder quelques maisons d'asile pour recevoir les libérées à leur sortie de prison; car l'isolement, la répulsion que ce titre de libérée suffisait seul à inspirer, le rapprochement forcé de gens qui avaient subi comme elles l'emprisonnement, la misère enfin, tout contribuait dans l'état actuel des choses à les rejeter dans le vice, et même dans le crime.

D'après mon invitation plusieurs détenues m'avaient déjà écrit : elles prenaient à tâche de se faire aussi innocentes que possible; pour presque toutes le point de départ était le même : la coquetterie et l'amour de la parure, le goût des fêtes et l'ostentation qui fait qu'on veut paraître plus riche qu'on ne l'est réellement. La pente est rapide, glissante; on marche de faute en faute, et tôt au tard on arrive au crime. Mais de quelle pitié le cœur se trouve saisi lorsqu'on songe qu'à la plupart de ces malheureuses créatures a manqué l'éducation qui nous éclaire sur nos devoirs, et l'instruction qui développe les facultés de l'intelligence! Privées de ces deux appuis, une foule de jeunes filles de la classe ouvrière sont sans cesse occupées de confectionner des toilettes plus ou moins brillantes. Tous leurs travaux ont pour but unique la parure : elles commencent par envier les heureuses femmes auxquelles sont destinés ces rubans, ces dentelles, ces belles étoffes; elles emploient la plus grande partie de leur gain en folles dépenses; et bientôt le faux luxe ne leur suffit plus; pour se procurer les objets dont elles ont envie, elles se permettent quelques légers larcins; ce premier pas une fois franchi, les infidélités deviennent plus importantes, l'audace grandit avec l'impunité, les portes de Saint-Lazare s'ouvrent et se referment sur celles qui pleurent amèrement, mais trop tard, les fautes honteuses où les a entraînées la vanité. Oui, celles-là méritent la pitié; mais il en est d'autres auxquelles l'éducation et l'instruction n'ont pas manqué, et qui, emportées par la passion de plaire, sont tombées au dernier degré de l'avilissement!

Quoique la disparition de Liza eut un peu calmé mon zèle en faveur des libérées, je n'en continuai pas moins à m'occuper avec ardeur de tout ce qui avait rapport à la réforme des prisons. Je m'étais fait une bibliothèque de plusieurs gros volumes où la question des différents systèmes pénitentiaires est traitée à fond. M. l'aumônier venait me voir de temps en temps; nous causions des heures entières sur ce sujet, qui était pour lui le but principal d'une vie toute consacrée au bien. Il me demandait parfois si je songeais à faire un livre pour les détenues.

« J'y songe, répondais-je, mais plus j'y songe, plus je trouve le sujet difficile à traiter. Ce n'est pas pour une seule classe de détenues qu'il faut écrire. Sans doute la morale est une pour toutes; mais elle ne peut être présentée à toutes sous le même aspect. J'ai vu à Clermont des faussaires complètement illettrées, mais j'en ai vu aussi auxquelles l'instruction n'a pas manqué. Tenir le même langage aux unes et aux autres est impossible : on ne serait pas comprise des unes, on ferait sourire les autres de pitié. Plus j'y pense, plus je suis convaincue que la première chose à faire est de travailler dans la prison même à cette régénération morale dont personne ne semble s'être occupé jusqu'à présent.

— Je crois qu'on s'en occupe sérieusement, me répondit un jour M. l'aumônier; selon ce que j'ai entendu dire, il serait question de remplacer par des sœurs les gardiens jusqu'ici employés; première réforme bien importante. J'espère, mademoiselle, que votre visite à Clermont ne restera pas stérile pour les pauvres détenues. »

Peu de temps après, M. Bérenger me disait de son côté :

« Les condamnées seront bientôt conduites aux maisons centrales dans des voitures cellulaires, et ainsi ne sera plus donné sur les grandes routes le triste spectacle de l'effronterie dans le vice et des souffrances physiques ajoutées à la peine des misérables condamnées. Êtes-vous contente, mademoiselle? »

Sans doute, la pensée de concourir à une œuvre importante, autant du moins qu'il me l'était possible, me causait une satisfaction réelle, mais je sentais trop bien tout ce qu'il y avait à faire pour me glorifier du peu que j'avais fait.

Un billet de M. Bérenger m'annonça un matin l'arrivée à Paris de mistress Elisabeth Fry. M. Bérenger avait eu la bonté de lui parler de moi, et mistress Fry avait manifesté l'intention de venir me voir. Quelques mots me donnaient à entendre qu'il serait peut-être bien que je prévinsse cette visite; je fus de l'avis de M. Bérenger.

Mistress Fry, de la société des Amis ou Quakers, avait consacré sa vie, je le savais, à des œuvres de charité évangélique. Toute enfant, elle avait témoigné le désir de voir l'intérieur d'une prison, et les impressions reçues dans cette visite ne s'étaient jamais effacées de sa mémoire; plus tard elle avait fondé,

dans la maison de son père, une école pour quatre-vingts enfants. Mariée à un homme digne d'elle, elle avait entrepris, en 1813, une tâche grande et difficile, celle de la réforme des prisons de Newgate. Jeune, pure, riche et belle, elle s'était consacrée à ramener au bien de misérables créatures perdues par le vice, et d'une école de dépravation elle avait fait une école de régénération morale. J'avais entendu vanter sa douceur, son éloquence persuasive ; je me sentais heureuse de l'occasion qui s'offrait de connaître personnellement une des nobles femmes dont s'enorgueillissait l'Angleterre et qui, aux divers titres de fille, d'épouse, de mère et de citoyenne, méritait l'admiration.

Je me rendis donc, le jour même, rue Richelieu, hôtel de Castille, et je fus reçue avec une affectueuse bienveillance. Mistress Fry n'était déjà plus jeune à cette époque; mais l'âge n'avait rien ôté à ses beaux traits de leur dignité douce, et le costume de quakeresse, quoique bizarre en même temps que sévère, sèyait à sa taille élevée et à cet air imposant sans pédantisme qui faisait, dès l'abord, reconnaître la femme supérieure.

Mistress Fry parlait difficilement le français, et moi je ne parlais pas l'anglais; nous parvînmes cependant à nous comprendre l'une l'autre. Habituée à la prédication, lorsqu'elle se sentait inspirée, madame Fry articulait lentement ses mots, donnant à chaque syllabe sa valeur, et je comprenais ce qu'elle me disait. Je m'attachai à faire de même, en lui répondant dans ma langue ; cette première visite se passa à la satisfaction de toutes deux, sans que nous eussions besoin d'interprète. A la visite suivante, j'eus l'honneur de voir pour la première fois madame François Delessert ; l'entretien fut plus long et plus important que le premier. Madame François Delessert avait la bonté de traduire en français les questions de mistress Fry et de traduire en anglais mes réponses ; questions et réponses qui toutes avaient pour objet la mission dont m'avait honorée M. le ministre de l'Intérieur. La figure de mistress Fry exprimait les sentiments divers qui venaient l'émouvoir à mesure que je racontais ce que j'avais vu à la maison centrale.

Après que j'eus tout dit, elle resta quelques moments silencieuse; puis elle me demanda si j'accepterais les fonctions d'inspectrice des prisons de femmes en France : sans hésiter, je répondis que mon devoir me retenait auprès de ma mère toujours malade. Mistress Fry répliqua qu'il était possible de tout concilier; que le comité de Londres, composé de dames, m'allouerait des appointements tels...

« Permettez, madame, dis-je à madame François Delessert sans la laisser achever; l'intérêt pécuniaire ne m'a jamais servi de mobile; j'avais demandé simplement à M. le ministre de l'Intérieur la permission de visiter une prison. Son Excellence a jugé à propos de m'honorer d'une mission. J'ai fait le voyage à mes frais, c'était de toute justice. M. le comte de Montalivet possède une âme élevée, et la pensée de m'offrir une rétribution ne s'est même pas présentée à lui, j'en ai la certitude. »

Il y eut quelques moments de silence; pendant que madame François Delessert traduisait ma réponse, madame Fry n'avait cessé de me regarder d'un air de bienveillance ; puis elle me tendit la main avec affection.

Je savais que mistress Fry avait publié un ouvrage au sujet de la réforme des prisons de femmes en Angleterre. Je la priai de vouloir bien m'en donner communication, elle m'en remit aussitôt deux exemplaires, en me disant que c'était une simple esquisse, et que si j'avais besoin de documents plus détaillés, elle ferait venir d'Angleterre plusieurs rapports rédigés par divers membres du comité des dames associées pour la réforme des prisons. J'acceptai, en la remerciant de venir ainsi en aide à mon inexpérience.

Au moment où j'allais me retirer, mistress Fry me dit qu'elle comptait faire une visite à la prison de Saint-Lazare en la compagnie de plusieurs dames françaises, et elle m'invita à faire cette visite avec elle. Je promis d'être ponctuelle au rendez-vous, puis je me retirai.

Au jour dit, je me rendis de bonne heure à l'hôtel de Castille. Mistress Fry m'accueillit avec cordialité, et nous partîmes pour aller chercher madame la baronne Emilie Mallet. Ensuite mistress Fry me dit que nous trouverions au guichet de la prison madame la duchesse de Broglie, lady Granville, femme de l'ambassadeur d'Angleterre, et encore deux ou trois dames dont le nom m'échappe.

La prison de Saint-Lazare voit se renouveler sans cesse la population qui fourmille dans ses murs. Depuis la prévenue jusqu'à la condamnée à moins d'un an de détention toutes sont enfermées à Saint-Lazare. Ici point de costume pénitentiaire ; rien de plus varié et de plus triste souvent que la vue des vêtements fanés ou bien en lambeaux qui couvrent à peine les misérables prisonnières. En ce temps-là, elles avaient la permission de faire leur cuisine, dont les ustensiles assez mal entretenus étaient placés pêle-mêle et en désordre, avec les provisions, sur des tablettes posées contre les murs de chaque salle. On y respirait donc toutes sortes de senteurs fort peu agréables. La plupart de ces salles servaient d'ateliers où s'exécutaient divers genres de menus travaux, tels que le triage de la gomme, la fabrication d'étuis pour les briquets phosphoriques, des jouets d'enfants, des chaussons de lisière. C'était à grand'peine qu'on entretenait le silence parmi cette foule. Si, à Clermont, tout était attristant, à Saint-Lazare tout était repoussant; mais ce qu'il y avait de plus regrettable c'était de voir les prévenues, regardées comme innocentes jusqu'à la prononciation du jugement, placées dans des salles enfumées où on les entassait sous la surveillance de *femmes condamnées.* Il résultait de cette humiliation des querelles incessantes. Là, aussi, on faisait la cuisine; mais là manquait toute espèce de travail, et cette oisiveté forcée devenait encore la source de discussions et parfois de rixes sanglantes. C'était de même sous la surveillance de femmes condamnées que se trouvaient placées, dans une salle particulière, les jeunes filles mises en prévention pour vol et vagabondage. Je ne m'apesantirai pas sur ces tristes détails : des réformes importantes ont eu lieu aussi à la prison de Saint-Lazare; grâce à la charité de femmes françaises, les jeunes filles prévenues ou condamnées sont recueillies dans l'asile qui leur a été ouvert, et elles échappent ainsi à l'affreux contact de ces malheureuses que le vice a endurcies.

Pendant toute la visite, qui fut longue, madame la duchesse de Broglie servit d'interprète à mistress Fry. Aucun mot ne saurait rendre l'expression de

tendre pitié empreinte sur les traits de la réformatrice des prisons d'Angleterre, expression qui se reproduisait fidèlement sur les traits fins et délicats de son interprète.

« Êtes-vous heureuses? »

Telle fut la question que mistress Fry adressa aux prisonnières dans la première salle où nous entrâmes.

« Heureuses! »

Répétèrent toutes ces pauvres femmes en fondant en larmes, et des sanglots déchirants éclatèrent dans plusieurs points de la salle.

Mistress Fry laissa passer quelques instants; puis elle dit avec ce ton de douceur pénétrant qui la distinguait :

« Si vous n'êtes pas heureuses, c'est que la voie que vous avez suivie était mauvaise. Ne le reconnaissez-vous pas? »

Elle attendit une réponse, mais en vain. Ouvrant alors la Bible qu'elle portait toujours avec elle, elle pria madame de Broglie de lire haut la parabole de l'enfant prodigue. Bien des larmes coulèrent encore, bien des sanglots se firent encore entendre. Quand la lecture fut terminée, mistress Fry rappela combien il y a de joie au ciel pour un pécheur qui se repent. Elle parlait avec une éloquence simple et une onction si touchante que quelque chose au moins de ses paroles devait rester aux cœurs qu'elle avait émus.

Partout, mistress Fry sut émouvoir les prisonnières. On sentait que la compassion qu'elle montrait était sincère, qu'elle plaignait plutôt qu'elle ne blâmait, et qu'elle pratiquait dans toute son étendue l'amour du prochain. D'abord la singularité de son costume et de son chapeau excitait quelques sourires moqueurs, bientôt réprimés par la dignité de son maintien et par les témoignages de respect dont l'entouraient les personnes qui l'accompagnaient; mais ce fut surtout dans la salle où se trouvaient les jeunes filles détenues que se montra la tendre bonté de son âme. Avec quels accents pénétrants elle parla de la famille, de l'amour des parents pour leurs enfants, de leur joie quand ceux-ci marchaient dans la bonne voie, de leur douleur lorsqu'ils les voyaient s'en écarter! Pas un mot de reproche, pas une réprimande ne sortait de ses lèvres. Elle se contentait de réveiller la conscience, et ici, comme dans les salles consacrées aux adultes, bien des larmes coulèrent, bien des sanglots se firent entendre.

Nous visitâmes ensuite l'infirmerie. Mistress Fry s'approcha de chaque lit; avec le secours de madame de Broglie, elle fit pénétrer des consolations dans l'âme des pauvres malades. J'ai conservé de cette visite un souvenir ineffaçable. Mistress Fry avait demandé à pénétrer seule avec ses amies dans les salles. M. le directeur ne vint donc nous rejoindre qu'au moment où l'on nous faisait voir les cours et le reste de l'établissement. Mistress Fry avait toujours évité de mêler l'autorité à ses relations avec les prisonnières; la première fois qu'elle était entrée à Newgate, elle y était entrée absolument *seule*, bravant tous les dangers et imposant par sa douceur et son aménité à ces femmes, qu'un seul mot de dureté aurait ameutées toutes contre elle.

Au moment de nous séparer, madame la duchesse de Broglie invita chacune de nous à venir chez elle le surlendemain pour prendre part à des délibérations dont l'objet devait être la formation d'un comité de femmes françaises et d'une association pour la réforme des prisons.

S. Ulliac Trémadeure.

UNE DETTE

LETTRE PREMIÈRE

En effet, mon ami, mon procès ne s'est pas du tout terminé comme je le croyais, comme vous le croyiez, comme le croyaient tous nos amis; mais ce dénoûment imprévu ne m'a nullement mécontenté. Vous êtes curieux, mon cher Fernand, d'apprendre comment a fini cette longue querelle;

> Par quel secret ressort, par quel enchaînement
> Le ciel a-t-il conduit ce grand événement?

Je vous le dirai bien volontiers, mais avant de commencer mon récit, il faut que je vous raconte une vieille histoire et que nous reculions de cinquante ans.

Vous avez connu mon père; vous savez que c'était à la fois un galant homme et un excellent chrétien; son caractère aimable, sa bonne mine, sa parole enjouée et loyale l'avaient rendu cher aux habitants de la ville de ***, qu'il habitait au temps de la révolution. Laquelle? la première, puisque je vous parle d'il y a cinquante ans. Quoique les braves gens de *** reconnussent le mérite là où il se trouvait, ils n'eurent pas cependant assez d'esprit pour échapper à l'influence des principes révolutionnaires, et à ***, comme ailleurs, on laissa persécuter les prêtres fidèles, on laissa piller les églises, jeter au vent les cercueils et les os des ancêtres, et si, par un fortuné hasard, la guillotine ne fut pas établie en permanence, néanmoins on se donna le plaisir de quelques petites pendaisons. C'était un officier qu'on soupçonnait de vouloir passer à l'ennemi, un pauvre marchand que le mot d'*accapa-*

reur envoyait à la lanterne; un vieux religieux qu'on avait surpris donnant les sacrements à une mendiante qui se mourait; bref, des gens fort innocents et fort estimables, qu'un mot, un geste désignaient à l'aveugle fureur de la multitude.

Deux fois mon père eut le bonheur de sauver la vie à des victimes désignées et qui portaient déjà au cou la corde fatale. Ce fut sa parole entraînante et aussi son heureuse physionomie qui lui valurent ces succès; il magnétisait son auditoire, comme on dit aujourd'hui. Une troisième fois il essaya encore le pouvoir de son éloquence; c'était en faveur d'un pauvre vieux capucin que l'on venait d'arrêter; mais celui-là plus que les autres, était hors la loi, et les bonnes têtes qui tous les soirs hurlaient dans les clubs, le regardaient comme un ennemi de la nation; aussi mon pauvre père n'obtint-il rien, et il eut la douleur de voir le malheureux capucin hissé à la lanterne; le dernier effort du vieillard s'épuisa à lui crier :

« Merci, mon fils! » qui, longues années après, retentissait encore à ses oreilles.

Mais la fureur du peuple n'était pas assouvie par ce meurtre facile : elle se tourna soudain vers mon père :

« Que veut-il? de quoi se mêle-t-il? c'est un fanatique! c'est un aristocrate! »

Ces mots de funeste augure se firent entendre auprès de lui; on le pressa, on l'entoura. Il chercha à s'éloigner, mais les issues étaient gardées, et il ne voyait autour de lui qu'une mer de têtes menaçantes. Un seul visage lui promettait protection et appui : c'était celui d'un homme grand et robuste que mon père connaissait de vue, et qui avait, non loin de la maison paternelle, un petit établissement de maréchal-ferrant. Mon père l'avait toujours traité avec politesse, et il lui avait rendu quelques légers services de voisinage. En ce moment périlleux, ses regards rencontrèrent ceux de cet homme, et ils se comprirent.

« Qu'est-ce que vous voulez à M. Gerbert, vous autres? dit le vigoureux forgeron en se plaçant devant mon père, à qui ses larges épaules faisaient un rempart, tandis que ses mains solides lui tenaient lieu d'armes offensives. Est-ce qu'il n'est pas honnête pour tous les citoyens? Son humanité est bien connue, je pense, et celle de la citoyenne Gerbert aussi! Qu'est-ce que vous lui voulez donc? C'est comme cela que vous entendez la liberté, que vous voulez empêcher les gens de passer et d'aller à leurs affaires?... Allons! allons! place! »

En parlant ainsi, le forgeron se frayait un chemin avec ses coudes et faisait marcher mon père à côté de lui. La force musculaire de cet homme, le redoutable marteau qu'il tenait à la main et qui, entre ses doigts nerveux, pouvait être aussi terrible que la framée de Charles-Martel, sa résolution, sa force morale imposèrent au peuple, et aucun des individus qui composaient la foule n'osa arrêter leur marche. Ils traversèrent ainsi la place où avait eu lieu l'exécution du père capucin; mais la multitude les suivit dans le dédale des rues; elle s'accrut de nouvelles escouades qui venaient des faubourgs, elle s'excita de plus en plus, et des cris de mort sortirent de son sein. Mon père se retourna; il vit ces figures furieuses, ces poings levés; il entendit avec les menaces le sifflement des pierres qu'on lui lançait, et, il me l'a dit souvent, il remit intérieurement son âme entre les mains de Dieu.

On était à la hauteur de la maison du forgeron :

« Fuyez, entrez dans la forge et fermez la porte! » dit-il tout bas à mon père.

Celui-ci obéit; il s'élança dans la forge en rejeta sur lui la lourde porte, devant laquelle son courageux ami se plaça. Le peuple poussa des hurlements de fureur et voulut s'élancer contre cette barrière.

« Holà! cria le forgeron, on n'entre pas ici sans ma permission; charbonnier est maître chez lui, et pendant que vous badinez, le citoyen s'en va par la porte de derrière. »

La foule s'élança par d'autres rues vers l'issue désignée.

Pendant ce temps l'homme au marteau entra chez lui, fit prendre à mon père le déguisement d'un ouvrier, et le reconduisit chez nous, où ma pauvre mère l'attendait dans les plus vives alarmes. La nuit même ils quittèrent la ville, et quand les temps furent meilleurs, ils firent vendre leurs biens et ne revinrent plus à ***, car ma mère avait conçu une profonde horreur pour ces lieux qui avaient failli être témoins de la mort de son mari.

Souvent on me conta cette histoire, on me parla du généreux forgeron à qui ma famille portait une grande et juste reconnaissance. A mes yeux d'enfant, il apparaissait comme un être fabuleux, un géant bienfaisant, un Hercule dompteur de monstres, et c'était avec douleur que je pensais que je ne le verrais jamais; car cet homme courageux était mort jeune des suites d'une cruelle blessure reçue dans un incendie. Ce récit, où se mêlaient le père capucin, le forgeron et mon père, m'était familier et j'avais fait exprès le voyage de *** pour voir le reverbère fatal, la place et la forge qui avaient été témoins du danger et de la délivrance de mon père. Mais le reverbère ne pendait plus au milieu de la rue, la place était transformée en square, une école de petites filles s'ébattait à l'endroit où s'ouvrait jadis l'antre du forgeron, et ni les pavés, ni la mémoire des hommes n'avaient gardé souvenir du saint religieux, de mon père qui l'avait défendu, ni du brave homme qui avait sauvé mon père.

Je quittai *** fort découragé.

Ma lettre est longue, et je ne vous ai pas encore dit un mot de mon procès. A bientôt, cher Fernand.

Votre dévoué,

Olivier Gerbert.

LETTRE DEUXIÈME

Mon procès? il a occupé deux juridictions; il a été long, coûteux, et surtout ennuyeux, aussi ne vous en ferai-je pas la monotone histoire. Une erreur dans un acte de vente en fut la cause première. J'avais pour adversaire un jeune marchand, peu riche et fort âpre au gain. Il refusa mes offres d'accommodement, il voulut plaider et il plaida pendant cinq années entières. et, je l'avoue, Fernand, son obstination et sa méchante humeur m'avaient donné contre lui un sentiment d'antipathie. Le rencontrer m'était pénible; entendre parler de lui me froissait, et cet homme qui troublait ma quiétude, qui m'obligeait à la guerre et à la chicane, était devenu mon cauchemar. De mon côté, je m'obstinai; par le conseil de son avocat, à la veille d'entendre en appel la dernière sentence, il me

fit demander un arrangement, que je refusai à mon tour. Je triomphai sur toute la ligne; mon adversaire fut condamné aux frais, dépens, etc., etc.; et lorsque la nouvelle de ce succès me parvint, j'en ressentis une joie profonde et cruelle, et je compris en ce moment combien je détestais mon adversaire. Vous me connaissez, cher Fernand, vous savez combien j'aime la paix, l'étude, les nobles plaisirs de l'intelligence et ceux plus doux de la famille: or, cet homme avait troublé ma vie, interrompu mes travaux; il m'avait forcé à descendre à des querelles infimes, à des arguties de procureur; il avait fait retentir les tribunaux de mon nom, il s'était posé devant moi en ennemi; il me haïssait sans doute autant qu'il m'était odieux. Mon succès, par la satisfaction amère qu'il me fit éprouver, m'apprit aussi combien les sentiments mauvais étaient entrés avant dans mon âme.

« Je crains bien, monsieur, me dit mon avoué, que vous ne tiriez pas grand'chose de ce procès que votre adversaire a soutenu contre le droit et le bon sens. Ce malheureux est complètement ruiné, et ses créanciers le traquent de près.

— C'est un fou! dis-je avec mépris.

— Un Robert-Macaire, peut-être, » ajouta dédaigneusement l'avoué.

Quelques jours après, on m'envoya les pièces du procès que j'avais demandées, car je voulais une dernière fois les vérifier. Je parcourus ces longues liasses, couvertes d'une écriture grossoyée à tant la page, et je reconnus bientôt qu'à ces papiers on en avait joint d'autres, par mégarde sans doute. C'étaient des actes d'état-civil relatifs à la famille de mon adversaire. J'y laissai tomber un regard nonchalant; mais tout à coup un nom me frappa et réveilla soudain mon intelligence endormie quelque peu par cette lecture monotone. Je lus, je comparai, j'examinai avec soin, je vérifiai et contrôlai la généalogie de ma partie, avec tout le soin d'un d'Hozier établissant la descendance d'un feudataire de Philippe-Auguste, et, cher Fernand, j'arrivai, clair comme le jour, à établir que mon adversaire, le vaincu du procès, était le petit-fils du forgeron, du sauveur de mon père! La mère de mon ennemi était la propre fille du héros de mon enfance!

Je restai stupéfait, et je pus dire comme le héros d'une tragédie :

Oh! ma haine s'en va.

Je pensai à mon père, à sa chaleureuse gratitude pour l'homme qui l'avait défendu et sauvé, au pieux souvenir que lui avait gardé ma mère, à ces récits qui me le représentaient si bon, si vaillant et si fort. Je pensai aussi aux tracasseries misérables que m'avait faites son petit-fils, et j'eus la sagesse, pour la première fois, de les attribuer à la pauvreté, mauvaise conseillère, et à l'état d'exaspération que, trop souvent, elle fait naître.

Je roulais ces pensées dans mon esprit, quand ma bonne femme entra dans la chambre :

« Eh bien! me dit-elle, voilà ce malheureux Tavernier (c'est le nom de mon ex-ennemi) qu'on vient de mettre en prison; il est en faillite ouverte! et sa femme! ses pauvres enfants!

— Pauvres gens! dis-je avec chaleur.

— Tu les plains! me dit-elle, mon bon Olivier, je te reconnais là... tu ne seras pas fâché...

— Quoi donc?

— J'ai envoyé un peu d'argent au curé de leur paroisse afin qu'il l'emploie pour eux.

— Je te reconnais aussi, répondis-je en lui serrant la main; mais, va, tu seras contente de moi: ma colère contre ces malheureux était stupide. »

J'avais mon plan, mon siége était fait. Je courus au greffe (je dois la connaissance de ce lieu de plaisance au pauvre Tavernier), je commençai par solder les dépens du procès qu'il m'avait fait, et je me fis donner communication des pièces relatives à la faillite. Grâce à Dieu, il était en mon pouvoir d'acquitter ces dettes et de payer par là celle que ma famille avait contractée. Ce fut par ce soin que je commençai, et, par la vertu du tout-puissant moteur, l'argent, je fis ce que je voulais et j'obtins le secret que je voulais aussi. Mon adversaire était toujours en prison, ne se doutant de rien, ce qui favorisait mes plans.

Enfin, après douze jours qui peuvent compter parmi les plus agréables de ma vie, je me rendis à la prison, quartier des dettiers; c'est le mot technique. Tavernier prit un air sombre et embarrassé en me voyant entrer; j'allai vers lui, et lui tendant la main, je lui dis:

« Je viens faire la paix avec vous; ne trouvez-vous pas, mon cher monsieur, que nos guerres durent depuis assez longtemps?

— Monsieur, me dit-il, et il ne put aller plus loin, il détourna la tête avec une confusion pénible.

— Mon cher monsieur, répondis-je, je connais quelques-uns de vos créanciers, et j'ai obtenu d'eux, pour vous, quelques heures de liberté sous ma garde. Voudriez-vous m'accompagner? »

J'ouvris la porte et pris mon chapeau.

« Votre femme et vos enfants vous attendent, ajoutai-je. »

Le pauvre homme était si étonné, qu'il me suivit machinalement, sans objections et sans résistance. Ma voiture était à la porte; nous y montâmes, et, après un très-rapide et très-silencieux trajet, nous nous arrêtâmes devant un joli magasin de lainages, qui paraissait fort bien fourni de tous les articles de Reims et de Roubaix. Je descendis et Tavernier après moi; nous entrâmes dans la chambre du fond; elle était bien meublée de meubles modestes et confortables; mais le joli papier, les rideaux de mousseline, le mobilier de noyer, n'eurent pas le moindre succès.

Tavernier ne les regarda point... il ne voyait, il ne regardait que sa femme et ses enfants, qui s'étaient jetés dans ses bras en pleurant. Il pleurait aussi le pauvre homme! Et moi, Fernand? eh bien! je pleurai aussi et avec délices.

« Que se passe-t-il? dit enfin Tavernier, qui, en ce moment, entouré de sa famille, surpris, ému, me semblait tout aimable. Mon Dieu! que se passe-t-il? tout cela n'est pas naturel.

— Mon cher Tavernier, lui dis-je, voici ce qui se passe. Vous êtes honorablement réhabilité, en voici la preuve dans ces papiers. De plus, cette maison où vous vous trouvez est louée en votre nom, en voici le bail; les marchandises qui sont dans le magasin vous appartiennent, ainsi que les meubles et ce que vous trouverez dans les armoires.

— C'est un rêve! dit le pauvre homme en sanglotant tout haut; je rêve, je suis en prison!... »

Sa femme et ses enfants l'embrassèrent pour lui prouver qu'il était bien éveillé; il se tourna vers moi :

« Monsieur! s'écria-t-il, comment se fait-il? mon bienfaiteur, expliquez-moi... il ne put achever.

— Je n'ai qu'un mot à vous dire qui vous expliquera tout, lui dis-je; votre grand-père, au péril de sa vie, a sauvé mon père : je paye une dette de ma famille envers la vôtre... »

Il tomba à mes genoux; sa femme et ses enfants voulaient me baiser la main; ma bonne femme, qui était venue pour veiller aux derniers arrangements, pleurait derrière la porte, et moi, Fernand, je goûtai là un des plus doux moments de ma vie.

Voilà la fin de mon procès; le public, peu charitable d'ordinaire, a peut-être vu dans ce que j'ai fait une ostentation de générosité, mais je tenais à expliquer à mon vieil ami que ma générosité n'était que justice, et qu'en accomplissant le devoir de la reconnaissance, je ne méritais ni blâme ni louange. Seulement, j'avoue que je suis plus heureux qu'au temps où le nom seul du pauvre Tavernier me faisait mal aux nerfs.

Votre dévoué ami,

OLIVIER GERBERT.

Mme BOURDON.

LES PETITES FINESSES DE MADEMOISELLE BOCQUET

« Coralie, tenez-vous droite!

— Augusta, penchez un peu votre tête, faites onduler votre cou à la façon des cygnes, ainsi que disent si joliment messieurs les poètes. Vous êtes ridiculement grande et terriblement maigre, ma chère; votre pensée constante doit être de dissimuler ces deux imperfections à tous les yeux! De plus, j'ai une recommandation à vous faire, recommandation grave! Lorsque vous causez, vous prenez un ton doctoral et tranchant qui vous vieillit abominablement; quiconque vous entendrait sans vous regarder vous donnerait trente-cinq ans tout au moins! Enfin, vous n'êtes que dans votre vingt-et-unième année!...

— Une autre observation, mesdemoiselles; observation excessivement importante dont je vous prie de prendre note!...

— Moi aussi, ma tante? »

Cette dernière question était faite par une malicieuse enfant de dix-sept ans, à laquelle mademoiselle Bocquet n'avait point encore adressé la parole.

Mademoiselle Bocquet était une rentière, habitant la rue de la Paix, aux Batignolles.

Mademoiselle Bocquet pensait qu'elle en eût pu remontrer aux Pitt, aux Talleyrand, aux Metternich, sur le chapitre de la diplomatie.

Qu'en ce point la demoiselle s'abusât ou non, il lui avait fallu un peu mieux que de la diplomatie pour se tirer d'affaire et conserver de bonnes apparences, avec deux mille quatre cents livres de rentes seulement, et trois filles à élever, dont la dernière n'avait que cinq ans lorsque moururent M. Bocquet, frère de mademoiselle Bocquet, et sa jeune femme, ne laissant pour tout héritage à leurs trois filles que le souvenir de leurs vertus. Il avait fallu à mademoiselle Bocquet un ordre rare et une impitoyable économie! Elle en était venue à bout, la bonne demoiselle; et, certes, c'était beaucoup moins à sa diplomatie qu'à ses qualités de ménagère que ses nièces étaient redevables de l'éducation qu'elles avaient reçue.

Où se montra ce que mademoiselle Bocquet appelait sa diplomatie, ce fut dès que ses nièces, Coralie et Augusta, ayant atteint dix-neuf et vingt ans, lui parurent en âge d'être mariées; oh! dès lors mademoiselle Bocquet ourdit ses toiles et prépara ses trébuchets! Elle ne dit plus un mot, elle ne fit plus un pas qui ne tendît à se *conquêter* des neveux!

Et n'allez pas croire qu'elle se serait contentée des premiers venus! Elles les voulait aimables, afin que ses nièces les pussent aimer, et cela était rationnel; elle les voulait distingués, afin que ses nièces et elle-même, un peu, en pussent être fières; elle les voulait en possession de bonnes places, afin que ses nièces se trouvassent à l'abri de la gêne.

Des maris aimables, distingués et placés, on en rencontre! seulement, pesant leurs avantages au poids de l'or, ce n'est guère qu'au poids de l'or que ces messieurs les livrent; y prétendre lorsque l'article sans dot doit être, du côté de la future, le premier du contrat, c'est s'abandonner à une fallacieuse illusion.

Ce rêve fut pourtant celui de mademoiselle Bocquet, et, au moment où nous saisissions au vol quelques-uns de ses prudents avis, il y avait deux ans qu'elle faisait scintiller ses miroirs, soit au soleil du bon Dieu, soit aux bougies des salons.

Reconnaissons qu'aucune alouette ne s'y était encore venue prendre.

Mais le cas n'était nullement désespéré; il ne s'agissait que de ne point manquer de persévérance, et, en fait de persévérance, le siége d'Azot (vingt-sept ans), paraissait à mademoiselle Bocquet une véritable plaisanterie. Seulement, étant toujours sous les armes, elle voulait qu'il en fût de même de ses nièces; elle ne leur permettait pas d'oublier le mari que les brumes du destin leur dérobaient encore.

« Moi aussi, ma tante, ce que tu vas dire me regarde? demanda donc soudain mademoiselle Justine à mademoiselle Bocquet.

— Oui, ma chère, il y a dix ans que j'eusse dû prévenir vos sœurs. Je me repens bien de n'y avoir pas songé! »

A la physionomie sérieuse de leur tante et au soupir de regret qui s'exhala de sa poitrine, les demoiselles Bocquet, les deux aînées particulièrement, furent prises d'une certaine anxiété. Était-ce à cette lacune dans les conseils de mademoiselle Bocquet qu'elles devaient de n'être point encore pourvues? L'affaire alors était vraiment grave !

« Mesdemoiselles, reprit mademoiselle Bocquet, sous quelque prétexte que ce soit, il ne faut jamais dire son âge. Tel est l'avis que j'aurais dû vous donner dix ans plus tôt! Il y a de par le monde des gens doués d'une mémoire prodigieuse. Quand une jeune fille atteint seize ans, elle en est si fière, qu'elle l'irait crier sur la pointe de l'obélisque. Les gens en question en prennent note, et lorsque la susdite jeune fille attrape vingt, vingt-deux, vingt-cinq ans, si elle a l'innocente fantaisie d'en vouloir retrancher quelques semaines, elle est rappelée à l'ordre par un inexorable : « Vous souvient-il de l'époque où vous eûtes seize ans? c'était en telle année!... »

Au début du discours de mademoiselle Bocquet, les trois sœurs avaient souri de concert. Chez les deux aînées, ce sourire avait bientôt fait place à un air soucieux. L'observation de leur tante était fondée!

Cependant, certaine de n'avoir point prêché dans le désert, et ne voulant pas qu'une préoccupation triste altérât la physionomie de ses nièces, mademoiselle Bocquet s'empressa de rasséréner leurs fronts, en ramenant leur pensée à une petite fête qui se donnait, le soir même, chez des amis d'une amie commune, fête à laquelle les demoiselles Bocquet devaient coopérer : Augusta, en récitant des vers de sa composition; Coralie, en jouant un concerto, et Justine en dansant un bolero, un vrai bolero, avec ronds de bras et castagnettes. Mademoiselle Bocquet ne se lassait pas de voir Justine danser ce bolero; selon elle, l'enfant, dans ce bolero, devait enlever tous les cœurs.

Du reste, ceci n'était, à l'égard de Justine, qu'une fusée d'avertissement, une semence à laquelle le temps serait laissé de pousser.

Il n'en était pas ainsi des vers d'Augusta ni du concerto de Coralie, leur portée devait être plus immédiate.

L'amphytrion dont mademoiselle Bocquet avait vivement souhaité l'invitation était M. D..., instituteur, instituteur de garçons! Certainement, les plus grands élèves seraient conviés à la fête. Quel vaste champ ouvert aux espérances de mademoiselle Bocquet! Sans nul doute, chez M. D... il n'y aurait que l'embarras du choix. Des lèvres poétiques d'Augusta et des doigts agiles de Coralie devaient s'échapper mille chaînettes d'or, aux enlacements desquelles nul sauvage Hipolyte ne se pourrait soustraire!

Le soir venu, et les demoiselles Bocquet convenablement ajustées, on se fait conduire chez M. D... Augusta caressant le drap bleu du fiacre de son regard de poète inspiré et répétant ses strophes avec accompagnement de castagnettes; car ce qui, dans tout ceci, enchantait Justine, c'étaient ses castagnettes; elle ne pouvait en dégager ses doigts et les faisait jouer à tout propos et sans propos.

Introduite dans le salon de M. D..., mademoiselle Bocquet jeta autour d'elle un regard habilement observateur.

Ainsi, avant le combat, les bons généraux se rendent compte des forces de leurs adversaires.

Autour d'elle, mademoiselle Bocquet aperçut une trentaine de gamins de huit à douze ans.

— Ce sont les petits frères, pensa-t-elle.

— A la place de M. D., ajouta-t-elle à part soi, j'aurais laissé ces marmots au dortoir; cela encombre le plancher. »

Une demi-heure s'écoula, puis une autre; les grands élèves ne se montraient pas.

« Ces adolescents, se dit mademoiselle Bocquet, cela prend l'habitude des hommes; cela singe les gens affairés; ils apparaîtront à onze heures! »

Cependant les réjouissances commencèrent : ce fut d'abord un chœur, paroles et musique du crû, braillé par les élèves de M. D. avec un entraînement, sinon une justesse, digne d'éloges. Ce furent des fables, également du crû, nasillées par un fort en thème. Ce fut un proverbe du crû, du crû toujours, du Musset tout pur, disaient les flatteurs de M. D.; et, en effet, le fond et la forme de tel des proverbes de Musset se retrouvaient littéralement dans celui de M. D. Mais les beaux esprits se rencontrent! Ce fut donc, pour la troisième réjouissance, un proverbe joué par la maîtresse de la maison, une dame un peu mûre, et un artiste de onze ans; ce proverbe mit tout le monde en gaieté, et comme il se terminait par une polka conjugale (ceci n'appartenait pas à Musset), cette polka fut le signal du bal.

Le bal immédiat ne faisait point l'affaire de mademoiselle Bocquet. Si Coralie dansait avant que d'avoir joué son concerto, elle le barbotterait! De même d'Augusta pour sa récitation; elle manquerait d'haleine!

D'autre part, c'était à de moins jeunes oreilles et à des regards plus intelligents qu'étaient destinés les trésors des demoiselles Bocquet. De toute nécessité il fallait donc attendre; seulement mademoiselle Bocquet recommanda à ses nièces de ne point danser.

Ne point danser! et Justine qui était folle de cet exercice!... Elle imagina un coup d'État : entre deux contredanses, glissant devant le pianiste la musique de son bolero, elle agita soudain ses castagnettes, et, au grand ébahissement de sa tante, ainsi qu'à la joie délirante des gamins, elle se débarrassa de sa tâche, afin de pouvoir ensuite accepter autant de danseurs qu'il s'en présenterait. Il s'en présenta en foule; le bolero avait fait de Justine la reine de tous ces jeunes cœurs.

A quel point les cœurs des grands frères n'en eussent-ils pas été affectés, pensa mademoiselle Bocquet avec un regret amer!

Mais ces grands frères, mademoiselle Bocquet vit bien, à la fin, qu'il y fallait renoncer.

« Ce monsieur D. n'est point un instituteur, ditelle à ses nièces en regagnant les Batignolles, ce n'est qu'un maître d'école!... Heureusement nous avons, dimanche, la matinée littéraire de M. K.! Là, du moins, Augusta se trouvera entourée de ses pairs! »

M. K. avait été reçu par mademoiselle Bocquet; il avait ouï les vers d'Augusta, et les avait trouvés adorables; c'était, avait-il dit, le fin du fin; quel-

ques-uns ayant échappé à sa compréhension, ne lui en avaient paru que plus sublimes.

M. K. avait prédit à Augusta un entier succès. Donc, sans trop de difficulté, le dimanche marqué en rouge sur l'almanach de mademoiselle Bocquet, Augusta se laissa ceindre le front d'une couronne de laurier, et, ses feuillets décorés d'une faveur du même vert que le laurier de sa couronne, elle se disposa, pour la première fois de sa vie, à grimper sur une estrade et à se révéler au public.

On dit de certains marchands qu'ils perdent sur chaque objet vendu, mais qu'ils se rattrapent sur la quantité.

Cette manière de raisonner semble paradoxale. Cependant, un effet analogue se produit journellement dans les masses. Supposé donné le nombre mille, chaque individu examiné à part est fort capable de n'offrir à l'observateur qu'un esprit saugrenu, et, en somme, le plus souvent, ces esprits saugrenus jugeront juste.

Que, parmi les auditeurs d'Augusta, les médiocrités badaudes aient formé la majorité, nous ne le mettons pas en doute; néanmoins, ces médiocrités réunies ne se trompèrent point aux vers d'Augusta; ils furent trouvés exécrables; et, comme on était tous gens trop polis pour siffler, on imagina un autre moyen d'imposer silence à la muse, on l'applaudit avec frénésie, avec rage, et chaque fois qu'elle essaya de reprendre, les bravos à outrance recommençant, force lui fut bientôt de quitter l'estrade, un peu étonnée au fond de ce succès étrange et ne sachant trop si elle devait ou non s'en applaudir. Toutes réflexions faites, elle s'en applaudit; quant à mademoiselle Bocquet, elle en pleura de joie.

Coralie aussi eut son triomphe; sa tante parvint à lui faire jouer son concerto, en ce que la chère demoiselle appelait de bonnes conditions, c'est-à-dire devant un public où le sexe fort ne descendait pas au-dessous de la trentaine; par exemple, il s'étendait peut-être au delà; mais mademoiselle Bocquet n'aurait pas dédaigné un neveu grisonnant.

Ces exhibitions de ses nièces, mademoiselle Bocquet les renouvela aussi fréquemment qu'elle en put faire naître l'occasion.

« Et, disait-elle à qui voulait l'entendre, que de qualités solides jointes à ces qualités brillantes! Cette jeune fille qui jouait du Chopin à livre ouvert (pauvre Chopin!) se livrait tout aussi volontiers à l'exercice de la reprise perdue! Cette autre, dont le cœur était un foyer de poésie, elle confectionnait des marmelades! La troisième n'était encore qu'une enfant, mais que ne promettait-elle pas?...

Un jour, quelques années plus tard, mademoiselle Bocquet, dont les espérances ne s'étaient nullement amoindries, éprouva une joie sans seconde; on fit résonner à son oreille les diverses syllabes dont se composent d'ordinaire les demandes en mariage.

Il s'agissait d'un monsieur mûr et suffisamment renté.

La mandataire de ce soupirant ayant complaisamment énuméré les beaux côtés d'une semblable alliance, et ayant été non moins complaisamment écoutée, exprima le désir que l'entrevue eût lieu chez elle, à un grand dîner où se trouveraient, par hasard, les demoiselles Bocquet et le monsieur mûr.

« Cela me paraît fort convenable et fort ingénieux, répondit mademoiselle Bocquet, mais une chose a été omise, chère madame!

— Quoi donc? reprit l'ambassadrice; ne vous ai-je point édifiée sur la fortune et l'honorabilité de mon client? ne vous ai-je point révélé les secrets de son acte de naissance? Ne vous ai-je point avoué que la goutte...

— Pardon! pardon! ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— De son caractère, peut-être? Il est fort accommodant.

— Je me plais à le croire.

— De son extérieur? M. X. était, il y a trente ans, le plus joli garçon de Paris et de la banlieue.

— Je ne me permettrais pas d'en douter.

— Qu'est-ce donc, alors?

— Chère madame, vous ne m'avez point dit à laquelle de mes nièces vont les vœux de cet honorable M. X.

— M. X. ne s'est point prononcé à cet égard.

— Par exemple!

— Entre nous, il n'est pas fixé.

— La singulière aventure!

— Jeudi prochain, il le sera.

— A jeudi donc! »

Dire les pays où gambada la vive imagination de mademoiselle Bocquet en attendant le fameux jeudi, demanderait des volumes. Chacune de ses nièces lui paraissait avoir des chances de réussir; Coralie était si excellente musicienne et savait si bien faire durer le vieux linge! Augusta possédait une intelligence si supérieure! Justine était si gaie! A la place de M. X., l'indulgente demoiselle se fût trouvée bien embarrassée de choisir.

Enfin sonna l'heure où allaient se décider les destinées d'une des demoiselles Bocquet.

A table, mademoiselle Bocquet fut placée à la droite de M. X., auquel les trois demoiselles Bocquet faisaient face. Cet arrangement avait été mûri par mademoiselle Bocquet elle-même.

La mise en scène ainsi réglée, on suppose bien que mademoiselle Bocquet ne s'était point fait faute de préparer son dialogue. Un petit plan fort habile devait, pendant le dîner, lui fournir l'occasion de mettre en relief les qualités de femmes de ménage de ses nièces, qualités que ferait ressortir ce qu'elles se montreraient ensuite au salon.

Au salon, Augusta devait lire un aperçu politique de sa façon; Coralie devait improviser au piano de brillantes variations sur un thème choisi au hasard par leur aimable hôtesse. Ce thème choisi au hasard devait être la ballade de *la Dame Blanche*. Coralie avait beaucoup travaillé cette improvisation et la possédait à ravir. Enfin, Justine, qui ne dansait plus de bolero, devait chanter des chansonnettes comiques. Dans la chansonnette comique, Justine égalait si elle ne les surpassait messieurs tel et tel qui y excellaient.

Tout se passa selon les vues de mademoiselle Bocquet. A propos des hors-d'œuvre, mademoiselle Bocquet interpella Justine sur ses petits oignons confits; la volaille donna à la bonne demoiselle l'occasion d'exalter la sagacité de Coralie, fine acheteuse s'il en fût; et lorsque parurent les crèmes:

« Chère madame, demanda mademoiselle Bocquet à madame ***, Augusta vous a-t-elle fait goûter de ses tartelettes aux marrons? C'est quelque chose d'ex-

quis. Je ne puis m'en rassasier. Si le mari que Dieu destine à cette chère enfant est doué d'un palais délicat, il est perdu! Je n'en rabattrai pas un iota. Elle lui confectionnera de si délicieuses friandises, qu'il se livrera à elle pieds et poings liés! »

Les hôtes de madame *** ayant convenablement ri à cette saillie de mademoiselle Bocquet, on se rendit au salon, où furent écoutées avec plus ou moins de plaisir la dissertation politico-gouvernementale, les variations brillantes et bruyantes, et les chansonnettes de mesdemoiselles Augusta, Coralie et Justine; après quoi mademoiselle Bocquet, en proie à une anxiété sans pareille, ramena ses nièces au logis. La chère demoiselle n'avait pu deviner, sous le masque ou froid ou légèrement railleur de M. X., de laquelle de ses nièces elle aurait à lui accorder la main.

Son esprit travaillait sur ce logogryphe, lorsque le lendemain M. X. se présenta chez elle.

Soit qu'il eût les circonlocutions en horreur, soit que le sourire de mademoiselle Bocquet lui semblât particulièrement engageant, M. X. dédaigna tout préambule et arriva droit au fait.

« Mademoiselle, fit M. X., j'ai longtemps cherché une épouse selon mon cœur, je crois l'avoir trouvée céans. »

Mademoiselle Bocquet s'inclina devant M. X., avec un inexprimable ravissement.

« On vous a mise au courant de ma position sociale?

— Nous ne pouvions souhaiter rien de mieux.

— De mes infirmités?

— Les soins prodigués à ceux qui nous sont chers offrent tant de douceur!

— Combien je m'estime heureux, mademoiselle, de vous entendre ainsi parler.

— Il n'est point de femmes à qui certaines personnes ne pourraient facilement inspirer de semblables dispositions! »

Ce fut au tour de M. X. à saluer mademoiselle Bocquet.

« Je puis donc espérer, mademoiselle, voir mes prétentions agréées?

— Dès que vous m'aurez confié, monsieur, le nom de la personne choisie, je pense que ma réponse ne vous laissera aucun doute à cet égard.

— Je vous avouerai candidement, mademoiselle, que j'avais d'abord songé à mademoiselle Justine. — C'était bien audacieux pour un vieillard de ma sorte

— Quel excès de modestie!

— Mais je vous avouerai avec la même ingénuité que j'y ai promptement renoncé.

— Ah!

— Mademoiselle Justine chante la chansonnette avec une trop parfaite désinvolture; je ne vous puis céler que je ne prise pas absolument ce genre de perfection. »

Devant cette franchise antédiluvienne, mademoiselle Bocquet ayant été prise d'une violente pituite, M. X. attendit que cette pituite se calmât; puis, avec une aisance parfaite, il continua ainsi qu'il suit :

« Ce peu de penchant pour la chansonnette a été cause que mes vues se sont reportées...

— Sur Augusta?

— D'abord; oui, mademoiselle, après mademoiselle Justine, mes vues se sont reportées sur mademoiselle Augusta.

— Que de modestie chez cette enfant! N'est-il pas vrai, monsieur?

— Ici, fit M. X. évitant de répondre, autre chose a encore suspendu les élans de mon cœur.

— Quoi donc, grand Dieu!

— Mademoiselle Augusta est une terrible logicienne, nulle question ne la pourrait désarçonner; elle est capable de raisonner de tout et sur tout. Eh bien, voyez-vous, un mari aime assez à se croire un tantinet supérieur à sa femme; c'est une petite satisfaction dont a besoin notre vanité. Avec mademoiselle Augusta, la supposition de l'égalité des mérites ne serait pas même possible. Qui diantre se sentirait assez d'haleine pour s'envoler jusque sur les hauteurs où elle plane?

— Allons, c'est de Coralie qu'il va me demander la main, pensa mademoiselle Bocquet.

— De sorte, reprit la bonne demoiselle, que c'est ma nièce Coralie?...

— Ah! mademoiselle, s'écria M. X., mademoiselle Coralie est charmante! et si bonne ménagère, avez-vous dit!

— Excellente, monsieur; nulle ne la peut surpasser dans l'économie domestique.

— Cela est une qualité précieuse; mais pourquoi diantre, ma chère demoiselle, lui avez-vous fait apprendre le piano? Que j'eusse ardemment sollicité sa main, si cette main ne m'avait, hier, si cruellement massacré le tympan! »

Rouge et suffoquée d'indignation et de dépit, mademoiselle Bocquet s'était levée, se croyant le jouet de quelque mystification. Avec une excessive courtoisie, M. X. l'obligea à se rasseoir.

« Mademoiselle, continua-t-il, la personne que je désire ardemment pour compagne de mes vieux jours, l'amie simple et bonne que mon cœur a choisie, est celle avec qui je ne serai sous le coup ni d'improvisations musicales, ni d'utopies philosophiques, ni de chansonnettes!

— Monsieur! s'écria mademoiselle Bocquet tout en larmes, vous insultez à mes nièces!

— Telle n'est pas mon intention, répliqua M. X. avec un calme parfait.

— Tout le monde sait à quel point elles sont douées de qualités solides!

—Je ne l'ignore pas plus que tout le monde. Aussi la femme à qui j'offre mon nom est celle à qui vos nièces sont redevables de ces qualités solides!

— Mademoiselle, ajouta M. X. debout devant mademoiselle Bocquet qui le regardait d'un air ébahi, voulez-vous me faire l'honneur de m'accepter pour mari? »

Cette conclusion parut foudroyer mademoiselle Bocquet; les paroles de M. X. avaient bien frappé son oreille, mais il semblait que le sens n'en pouvait arriver à son esprit. Lorsqu'enfin elle comprit que c'était elle, la vieille fille de cinquante-sept ans, elle qui n'avait jamais songé au mariage que pour autrui, elle, mademoiselle Bocquet la tante, que l'on voulait épouser au préjudice de ses nièces, dont on se permettait de contester les mérites, elle entra dans une véritable colère, et, par suite, oublia bien quelques formes dans le congé qu'elle signifia à M. X.

« Ma marier, moi! disait le soir même la bonne demoiselle à ses nièces, et à un homme qui déprécie malignement le rare talent de Coralie, l'esprit de Jus-

tine et la haute intelligence d'Augusta; mais j'aimerais mieux porter de l'avoine au moulin pendant le restant de mes jours! »

Aucune demoiselle Bocquet ne devint donc madame X.; toutes quatre restèrent les demoiselles Bocquet jusqu'à la fin de leurs jours; la tante éprouvant un grand dédain pour une génération d'hommes qui avaient cotoyé des trésors et ne les avaient point su deviner; les nièces doutant parfois que l'exhibition fût particulièrement propice à l'établissement des filles.

Mme Adam-Boisgontier.

ÉNIGME HISTORIQUE

Nous portions le même nom, et tous deux, nous avons vécu au temps où l'empire romain penchait vers son déclin. Le premier d'entre nous, aveugle devant la clarté nouvelle qui se levait sur le monde, s'attacha aux autels du paganisme expirant; le second périt victime d'une erreur, et le prince qui l'avait injustement condamné, ne se consola point de sa perte. Quel est notre nom?

REVUE MUSICALE

Le catalogue de musique du mois de juillet se fait remarquer, comme les précédents, par un certain nombre de morceaux d'ensemble du plus grand mérite, tel que *sonates* en trios, et *fantaisies*, avec variations, sur les motifs des plus beaux opéras italiens.

Les trois ouvertures, à quatre mains, de Boieldieu, Bellini et Grétry, sont trois chefs-d'œuvre que l'on ne saurait trop recommander.

Pour piano seul, comme musique difficile, on trouvera une très-belle fantaisie de Lacombe, *le Retour du Guerrier*, qui nous paraît une page fort remarquable.

Sous le titre d'*Impressions de voyage*, il faut aussi mentionner les six méditations de Kontski, où l'art se mêle au sentiment le plus vrai et le plus savamment exprimé.

Comme musique très-difficile, c'est-à dire pour celles de nos abonnées qui ont atteint l'apogée du talent, nous donnons quelques-uns des plus beaux morceaux de Thalberg, le roi des pianistes après Chopin. Qui ne lui a entendu jouer ses magnifiques fantaisies sur *I Capuletti*, *Don Juan*, *la Sonnambula*, *l'Elisire*, et surtout sa *Tarentelle*, sans être pris d'une enthousiaste admiration? Mais il ne suffit pas seulement d'être pianiste pour jouer Thalberg, il faut aussi être musicien dans toute l'acception du mot.

De même, pour la musique de l'inimitable Chopin, dont nous donnons la *Marche funèbre* et deux *Nocturnes* d'une beauté incomparable.

On se rappelle que dans notre musique moyenne force, classée en *trois degrés*, le premier degré est le plus facile. Aussi, *Heures du soir*, *Danse arabe*, par Gros; *Mélanges sur l'Elisire d'Amor*, par Moniot, et *Partant pour la Syrie*, par Delisle, s'adressent-ils particulièrement à des élèves de deux ou trois ans d'étude.

Violette, nocturne de Laurent; *les Montagnes*, rondo de Truy; *Prière du Soir*, de Wackentaler, et *la Retraite chinoise*, morceau charmant et original de Vernoy, font partie du deuxième degré.

L'*Espagnol*, de Brisson; *le Lac bleu*, de Dancla; *Air National polonais*, et *Sérénade*, de Sowinski, sont quatre larges compositions qui, sans être difficiles, demandent déjà un peu de temps.

Dans notre collection de musique très-facile, on peut choisir hardiment pour tous les commençants; on ne trouvera pas un seul morceau qui ne soit à leur portée.

Une grande variété de danses des meilleurs auteurs, les unes venant de paraître, les autres comptant bon nombre de succès, complète notre catalogue. *Bacchanal*, quadrille de M. de Saint-El, est des plus divertissants.

Une valse de Puyraymond, l'*Echo de la Vallée*; *Gelsomina*, mazurka de salon, de Wackentaler, *Schottisch Pompadour*, de Leduc, méritent d'être citées au nombre des plus jolies productions de ce genre.

Le série de romances qui sert de clôture à notre recueil de juillet est remarquable pour le choix de la musique comme pour celui des paroles, qui peuvent être lues par toutes les jeunes filles.

Une très-belle scène biblique, intitulée *Judith*, par M. Poisot, conviendra particulièrement aux voix graves et déjà un peu exercées. C'est encore une œuvre de talent.

Avis. Nous rappelons à celles de nos abonnées qui l'auraient oublié, qu'elles peuvent prendre plusieurs abonnements à la musique, dans le cours de l'année, sans pour cela être obligées à renouveler celui du *Journal des Demoiselles* plus d'une fois dans l'année.

M. L.

M. AUBER. — Mme CAMBARDI.

Nous avons promis à nos jeunes lectrices quelques détails biographiques sur les célébrités musicales de notre époque; commençons par M. Auber, l'un des maîtres de l'école française; à tout seigneur tout honneur!

Daniel-François-Esprit Auber est né, à Caen,

le 20 janvier 1784. Son père, riche marchand d'estampes de Paris, homme de goût et de bon sens, lui fit donner une instruction solide. Le futur compositeur aimait les arts à un âge où on les comprend à peine; aussi jouait-il avec beaucoup de verve et de facilité de la basse, du violon et du piano, qu'il étudia sous la direction de Ladurner. Sans avoir le sentiment de sa vocation artistique, il commença par écrire, pour son plaisir, quelques romances qui eurent un certain succès. Destiné à gérer l'établissement de son père, il fut envoyé à Londres pour y apprendre la pratique du commerce; là, il composa plusieurs quatuors, mais sans y attacher la moindre importance, et aussi peu soucieux de ses premiers essais en musique que de ses premiers débuts en industrie. Il était alors fort lié avec le célèbre violoncelliste Lamarre. A sa prière, Auber écrivit tous les concertos de basse qui ont paru sous le nom de ce virtuose; ils firent sensation dans le monde, où la vérité commençait à se savoir. Les amis d'Auber le poussèrent alors à travailler pour le théâtre; son père même l'y encouragea. Il produisit d'abord plusieurs opérettes de salon dont il fut beaucoup parlé; puis, comprenant la nécesssité d'études sérieuses, il travailla sous les auspices de Cherubini; c'est seulement de cette époque que date sa carrière d'artiste. Après deux petits ouvrages, *le Séjour militaire* et *les Billets doux*, qui n'obtinrent aucun succès, Auber se releva par *la Bergère Châtelaine*, opéra en trois actes, paroles de Planard, qui fut joué à Feydeau, et produisit un immense effet. Des idées originales, des mélodies heureuses, une sorte d'innovation dans le style jusqu'alors un peu vulgaire des opéras comiques français, assurèrent au jeune compositeur une place distinguée parmi les hommes de talent. *Emma, ou la Promesse imprudente*, représentée en 1821, acheva la série de ses premiers succès. Jusque là, Auber s'était inspiré de Grétry, de Dalayrac et de Monsigny, en rajeunissant leur manière, un peu vieillie, par un heureux emploi des formes modernes. Mais vers cette époque commença la grande renommée de Rossini, et Auber ne laissa pas que de subir un peu l'influence du cygne de Pesaro. L'opéra de *Leicester*, représenté en 1822, fut le point de départ de cette modification. A propos de *la Neige*, qui suivit de près ce dernier ouvrage, les critiques du temps écrivirent dans les feuilles musicales que M. Auber savait être lui-même, quand il en avait la volonté, ce qui prouve que le chemin de l'imitation n'était pas celui qui devait conduire le compositeur à la gloire. L'opéra de *Léocadie*, représenté en 1824, reçut du public un excellent accueil; l'année suivante, Auber et Piccini furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur. *Le Maçon* et *Fiorella* firent alors leur brillante apparition, mais le chef-d'œuvre du jeune maestro fut à coup sûr sa partition de *la Muette*, ouvrage en cinq actes, composé sur un livret de MM. Scribe et Germain Delavigne, joué à l'Opéra en 1828, avec un immense succès. Tout le monde connaît cette belle partition où M. Auber a su être élevé, original, passionné et énergique autant que personne et sans copier personne. Voici donc M. Auber posé sur l'échelon le plus élevé de la hiérarchie artistique.

A partir de ce moment, ce sera M. Scribe qui fera tous les libretti que le compositeur mettra en musique, et voyez quel singulier rapport de goût, d'esprit et de grâce, il existe entre ces deux hommes! A côté des ouvrages savants, pompeux, mais un peu lourds, de Cherubini, à côté des opéras comiques empreints de la vieille jovialité française, tels que *Ma Tante Aurore*, *Joconde*, etc., etc. Les compositions de M. Auber tranchaient, par un mélange de légèreté, de distinction et bon goût, c'était quelque chose d'analogue au genre mixte créé par Scribe au Gymnase, entre l'ancien vaudeville et la haute comédie, toujours plus élevé que l'un, toujours plus léger que l'autre. Le genre adopté par Auber dans ses partitions, par Scribe dans ses pièces est profondément français. Aussi tous leurs ouvrages faits en collaboration ont-ils obtenu les plus chaleureux applaudissements. Le mouvement dramatique, le style, la verve, l'ironie spirituelle ou mordante, les scènes, les motifs, les ensembles, tout est français, tout est compris aimé et chanté par nos compatriotes; c'est là, certes, une grande qualité que ne sauraient atteindre les plus belles compositions dont le moule primitif appartient à des maîtres étrangers: *la Fiancée Fra Diavolo*, *le Dieu et la Bayadère*, *le Philtre*, *Gustave III*, *le Serment*, *Lestocq*, *le Cheval de Bronze*, *Actéon*, *les Chaperons Blancs*, *l'Ambassadrice*, *le Domino noir*, *le Lac des Fées*, *Zanetta*, *les Diamants de la Couronne*, *le Duc d'Olonne*, *la Part du Diable*, *la Syrène*, *la Circassienne*, telles sont les œuvres nées de l'association féconde de MM. Scribe et Auber. Nous nous dispenserons d'analyser chacun de ces ouvrages, que nous connaissons tous, et dont, depuis longtemps, nous admirons les incontestables mérites. Cependant il ne faudrait pas en conclure que M. Auber est un génie profond, non certes, il est plus souvent gracieux, élégant et distingué que sérieux et pathétique. Les émotions qu'il éveille s'effacent presque aussitôt devant une idée riante qui leur succède. Sa musique enchante l'oreille plus qu'elle ne remue le cœur, et sauf quelques magnifiques pages qui dominent de cent coudées le nombre immense de ses ingénieuses créations, le caractère de ses œuvres n'est pas empreint d'une véritable grandeur. En général, M. Auber est léger et fugitif; il ne nous semble pas traiter ses types avec assez d'importance; il ne pense guère à donner à ses personnages une individualité distincte et prononcée ; cependant il a fait çà et là de charmantes rencontres; je citerai celle de *Fenella* dans *la Muette*, dont la création est certainement une de ses meilleures fortunes. Auber est fou de la danse; il ne manque pas d'assister à tous les ballets de l'opéra; il en possède plusieurs en portefeuille qui doivent incessamment voir le jour.

Depuis 1842, Auber est directeur du Conservatoire de musique, où il a remplacé Cherubini. Sa gestion a été signalée par des améliorations sérieuses; ainsi, il a donné plus de solennités aux exercices des élèves en leur faisant jouer des opéras entiers; il a accordé un accès facile aux partitions des premiers prix de Rome; enfin il a séparé les classes des hommes de celles des femmes qui maintenant prennent leur leçons séparément. Il reste de grandes réformes à effectuer; mais M. Auber conserve une virilité d'intelligence qui, certes, le poussera dans cette bonne voie.

Les artistes d'un mérite supérieur se jugent eux-mêmes plus sévèrement qu'ils ne sont jugés par les autres. Avides d'une gloire qui n'est précieuse que

lorsqu'elle est légitime, ils voient sans cesse dans leur talent des taches imperceptibles à nos regards. Ainsi les Pasta, les Malibran, les Sontag, étaient-elles sans cesse occupées à corriger ce qu'elles appelaient leurs défauts, défauts que nous applaudissions pourtant avec un enthousiasme poussé jusqu'au délire. — Madame Cambardi, en véritable artiste, a fait comme ses illustres devancières ; complétant ses études musicales par un long séjour en Italie, ce berceau de la belle musique, elle y a travaillé avec ardeur. Acclamée à la Scala de Milan, où son chant a été l'objet d'une admiration universelle, elle a été immédiatement engagée à Ancône pour l'ouverture du théâtre, et là, notre éminente cantatrice a obtenu les plus flatteuses ovations ; c'est assez dire que madame Cambardi nous reviendra chargée de couronnes et avec un talent plus complet encore que celui déjà si réel que nous lui connaissions.

MARIE LASPAYEUR.

Correspondance

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE VII. — 1 à 4, Robe d'enfant — 5, Écusson avec A. S. — 6, T. S., enlacés — 7, *Annette* — 8 et 9, Parure parisienne — 10, Écusson avec F. R. — 11, R. P. — 12, L. H. — 13, Mouchoir avec écusson et A. — 14, *Angèle* — 15 et 16, Col—châle et manchette — 17, 18, 19, 20 et 21, M. M., enlacés — 22, *Nina* — 23, Mouchoir avec écusson et C. P. — 24, F. L. — 25, *Nisida* — 26, Entre-deux — 27, Dessin de taie d'oreiller — 28, Entre-deux — 29, *Rosine*.

COTÉ DES PATRONS.

30, Dessin à broder en chenille pour sac à ouvrage — 31, *Annie* — 32, *Marie* — 33, Écusson avec Z. Z. — 34, Écusson avec E. L. — 35, *Junie* — 36, *Suzanne* — 37, Écusson avec A. B. — 38, *Gervaise* — 39, *Olympe* — 40, *Odile* — 41, Écusson avec H. O. — 42, *Virginie* — 43 à 48, Robe princesse pour petite fille — 49 à 52, Veste pour garçon de dix ans — 53, Dessin arlequin pour coussin — 54, Pantoufle en tapisserie — 55 à 59, Cache-pot — 60, Capulet.

Jeanne à Florence.

Il est raconté je ne sais où que, pendant un concert donné dans le château de......, un effroyable orage éclata. La jeune fille qui occupait le piano, épouvantée, abandonna la place, qui demeura vacante. — Mais, tout à coup, et sans que l'on sût d'où il était sorti, sans que la maîtresse de la maison reconnût en lui l'un de ses invités, un homme se trouva assis devant le piano, et, pendant que le tonnerre grondait, que les éclairs déchiraient la nue, l'inconnu exécutait une symphonie étrange.

Puis l'orage cessa par degré, les sons s'éteignirent... Quant à l'artiste, il disparut comme il était venu, et de cette scène fantastique il ne resta à chacun des assistants qu'un souvenir qui fut lent à s'effacer.

Eh bien, moi aussi, Florence, je viens d'assister à une scène bizarre, et d'ouïr un concert qui n'a point eu de précédents.

Il s'agissait d'entendre exécuter plusieurs morceaux de Mozart et d'Haydn sur un nouveau piano dont on disait merveille.

L'assistance était nombreuse, l'instrument magnifique ; quant à l'exécutant, il ne paraissait point.

Cependant l'aiguille marchait sur le cadran, le dernier coup de huit heures, heure du programme, était sonné, et la porte du fond ne s'ouvrait pas.

Mais voici que tout à coup se fait entendre une ouverture magistralement exécutée, et dont les sons nous arrivaient trop distincts pour que l'on pût supposer l'orchestre placé dans une salle voisine.

Recourant alors à ma lorgnette, je jetai les yeux sur ce piano, devant lequel personne ne venait s'asseoir, et je demeurai stupéfaite, presque glacée d'effroi à la vue des touches qui s'agitaient, tressaillaient, comme si elles eussent été attaquées par une invisible main.

Y avait-il donc du sortilége, et fallait-il attribuer ce jeu mystérieux à la cause qui fit jadis tournoyer et danser les guéridons d'acajou ?

Pas le moins du monde, Florence, car la cause est aussi simple que l'effet paraît merveilleux : cette cause nous fut expliquée avec toute la lucidité possible, par M. Lacape, l'inventeur du *piano-mécanique*, un homme qu'on aurait brûlé sûrement il y a quelque cent ans.

Comment croire, en effet, qu'un démon n'est pas caché dans le piano qui joue tout seul ? Comment supposer que les arts mécaniques en sont arrivés à ce degré de perfection, qu'ils peuvent, avec avantage, suppléer le jeu d'un musicien consommé ?

Tel est pourtant le résultat obtenu par M. Lacape,

au moyen d'un appareil de petite dimension, qui peut s'adapter facilement à tous les pianos, et qui fait mouvoir le clavier aussi naturellement que s'il était touché par une main habile.

Veut-on ramener le piano à sa condition ordinaire, celle d'instrument *passif*, il suffit d'exercer une légère pression sur un bouton qui arrête instantanément le mécanisme, et remet le clavier à la disposition de l'exécutant.

Une pression exercée en sens contraire intime l'ordre de jouer seules aux touches, qui se mettent aussitôt en mouvement.

Quel exemple d'obéissance proposé à toutes ces jeunes demoiselles, qui se font si bien tirer l'oreille et le bout des doigts pour exécuter une sonate ou une étude!

Et quel trésor pour les maîtresses de maison, si fort en peine quelquefois de trouver deux mains de bonne volonté!

Grâce au *piano-mécanique*, leurs perplexités sont finies, et quadrilles et polkas, valses et redowas, pourront se succéder sans interruption, et sans fatigue pour personne, depuis dix heures du soir jusqu'à cinq heures du matin.

Est-ce à dire que les musiciens sont détrônés, et que l'appareil de M. Lacape est appelé à les remplacer comme la vapeur remplace les chevaux de poste?

Pas tout à fait : on pourra, sans doute, préférer le jeu correct et régulier de la machine, au *tapotement* insupportable d'une pensionnaire, et lui accorder toutes les qualités d'un orchestre irréprochable; mais ce que l'inventeur du piano jouant seul n'a pu donner encore à son instrument, c'est l'expression, la couleur, ce je ne sais quoi qui monte de l'âme d'un véritable artiste, et s'échappe de ses doigts au contact de l'instrument.

Tout en faisant ces réflexions, je me rappelais un des concerts qui ont clos la saison d'hiver, un de ceux où il me fut donné d'entendre de vraie musique admirablement interprétée, celui que donnait dans les salons Erard une grande artiste, madame Verdavainne.

Un double attrait réunissait ce soir-là une foule choisie : au plaisir qu'on se promettait d'entendre une fois de plus la musicienne achevée, se joignait le désir de la retrouver dans une de ses élèves qui, pour la première fois, se faisait entendre en public.

Le talent de mademoiselle Victorine Lasne est réel; on a su l'apprécier, et les applaudissements accordés à cette jeune fille qui débutait d'une façon si brillante, étaient non-seulement un hommage rendu à la maîtresse dont elle conserve les traditions, et qu'elle est appelée à seconder bientôt, mais encore l'expression de la sympathie vive qu'inspiraient à la fois et son talent et son nom.

C'est que le nom de mademoiselle Lasne est historique, qu'il réveille tout un monde de souvenirs, et que chacun était heureux de saluer en elle la petite-fille du dernier ami de l'enfant-martyr, de ce Lasne qui, par ses soins délicats, son affection dévouée, sut rendre moins amère l'agonie de Louis XVII.

Tu as lu, Florence, le détail de cette mort touchante; tu te rappelles la réponse que fit l'enfant à celui qui lui demandait s'il souffrait encore : « Oh! oui, je souffre, mais beaucoup moins, la musique est si belle! »

Et pourtant on ne faisait de musique ni dans la tour du Temple, ni dans les environs; aucune oreille ne put percevoir ces sons venus du ciel qui arrachèrent à l'enfant une exclamation de bonheur.

Ses grands yeux illuminés par l'extase, il regarda Lasne : « J'ai une chose à te dire... » Mais aussitôt sa petite tête se pencha sur la poitrine de son ami qui écouta, mais en vain : tout était dit.

Quelle devait être cette confidence suprême du petit martyr? était-ce un adieu, une recommandation, une promesse. Nul ne le sait.

Malgré moi, ces souvenirs me revenaient pendant le concert de mademoiselle Lasne, et doucement charmée, rêvant à moitié, confondant le présent avec le passé, cette harmonie que j'entendais avec celle qui ravit l'âme du dauphin, je songeais à ce mot mystérieux, et je me demandais s'il était impossible que cet enfant si près du ciel n'eût pas surpris le secret de Dieu : « J'ai une chose à te dire... Tu as été bon pour moi, tes soins ont adouci mes douleurs, tes chansons égayé ma prison, je voudrais te laisser quelque chose de moi, et je ne possède rien... Mais j'ai une chose à te dire... Cette belle musique que je viens d'entendre, tu l'entendras aussi, cette harmonie qui charme ma dernière heure, tes enfants en auront le secret, et ce don de Dieu sera dans ta famille, se transmettant comme un héritage et comme un souvenir... »

Si j'en avais le temps, Florence, je te dirais comment il m'a été donné de voir de précieuses reliques, conservées par la famille avec une soin religieux, et qui ont appartenu au roi, à la reine, au dauphin, à madame Royale : l'éventail dont Marie-Antoinette se servait au Temple, dernier sceptre laissé à la fille des Césars; un jeu d'échecs, au dauphin, et des vues d'optique représentant, par un caprice bizarre de la destinée, les châteaux royaux qu'il ne devait plus revoir qu'à travers les ombres du temps et l'illusion du souvenir.

Et bien d'autres objets dont un autographe de la dauphine prouve l'authenticité.

Mais c'est assez bavarder aujourd'hui; à nos planches maintenant.

COTÉ DES BRODERIES.

1 à 4, Robe d'enfant. Devant et corsage à broder sur mousseline, au plumetis ou au point de chaînette, ou bien en application de nansouk sur tulle d'Alençon. Dans ce dernier cas, le reste de la robe est en nansouk.

Nous avons donné, en 1860, un patron complet du corsage dont le plastron n° 3 fait partie.

1, Devant de la robe.
2, Plastron du corsage.
3, Jockey formant la manche.
4, Dessin de bande qui peut garnir la manche et le corsage.

Le même dessin peut servir pour devant de peignoir en nansouk et en mousseline.

5, Ecusson avec *A. S.*, enlacés, anglaise, plumetis.
6, *T. S.*, enlacés, anglaise ornée, plumetis.
7, *Annette*, anglaise, plumetis.

8 et 9, PARURE PARISIENNE à broder sur toile ou sur nansouk double, plumetis et point de sable.

10, ÉCUSSON avec *F. R.*, fantaisie, plumetis et point de sable.

11, *R. P.*, gothique, plumetis.

12, *L. H.*, gothique, plumetis.

13, MOUCHOIR avec écusson et *A.*, point de poste ou plumetis.

14, *Angèle*, anglaise, plumetis.

15 et 16, COL-CHALE et MANCHETTE, plumetis ou nouveau point de poste.

17, 18, 19, 20 et 21, *M. M.*, enlacés, de différentes grandeurs, plumetis.

22, *Nina*, anglaise, plumetis.

23, MOUCHOIR avec écusson et *C. P.*, plumetis et point de sable.

24, *F.* L., anglaise ornée, feston.

25, *Nisida*, anglaise, plumetis.

26, ENTRE-DEUX, plumetis et point de sable.

27, Dessin de TAIE D'OREILLER, plumetis ou broderie anglaise.

28, ENTRE-DEUX pour jupon, feston ou broderie anglaise. Cet entre-deux doit être placé au-dessus de l'ourlet.

29, *Rosine*, anglaise, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

30, Dessin à broder en chenille sur drap ou velours, pour sac à ouvrage. Nous l'avons vu chez madame Legras, 350, rue Saint-Honoré, exécuté en chenille noire sur un fond de drap d'or. La petite rosace qui occupe le milieu du motif était brodée en soie.

Trois motifs suffisent pour le tour du sac, que nous monterons le mois prochain.

31, *Anna*, anglaise ornée, plumetis.

32, *Marie*, romaine ornée, plumetis et point de sable.

33, ÉCUSSON avec *Z. Z.*, anglaise, plumetis.

34, ECUSSON avec *E. L.*, anglaise, plumetis.

35, *Junie*, anglaise, plumetis.

36, *Suzanne*, anglaise, plumetis.

37, ECUSSON avec *A. B.*, fantaisie, plumetis.

38, *Gervaise*, anglaise, plumetis.

39, *Olympe*, anglaise, plumetis.

40, *Odille*, anglaise, plumetis.

41, ÉCUSSON avec *H. O.*, fantaisie, plumetis et feston.

42, *Virginie*, anglaise, plumetis.

43 à 48, ROBE PRINCESSE pour petite fille.

43, Devant.

44, Plastron du devant.

45, Dos.

46, Côté du dos.

47, Manche.

48, Croquis de la robe qui se fait en piqué ou en nansouk et se garnit de boutons, ainsi que l'indique le dessin.

Le plastron n° 44 doit être posé sur le devant, n° 43, comme l'indiquent les lettres de repère. Les olives que l'on remarque au n° 43, le long de la ligne A. B., marquent l'endroit où le plastron doit s'appliquer sur le devant. Le bord de ce plastron doit être garni d'un ruban ou d'un galon.

49, à 52, VESTE pour petit garçon de huit à dix ans.

49, Devant.

50, Dos.

51, Manche.

52, Croquis de la veste, qui se fait en drap léger ou en nankin.

53, DESSIN ARLEQUIN pour coussin.

Ce dessin, qu'on dessinera sur canevas, sert à utiliser tous les bouts de laine qu'on peut posséder.

Le trait des contours se fera en laine noire; quant aux nuances indiquées sur la planche, la disposition peut en être modifiée selon le goût et les richesses de chaque abonnée.

54, PANTOUFLE en tapisserie.

55 à 59, CACHE-POT en carton de Bristol.

55, Patron du cache-pot.

56 et 57, Dispositions des laines et soutaches.

58, Anneaux du cache-pot.

59, Croquis.

La partie fondamentale de ce cache-pot est le carton de Bristol, qu'on enlace avec de la laine à tapisserie et de la soutache.

Le patron n° 55 doit-être levé très-exactement; le carton sera ensuite taillé avec soin, car les irrégularités rendraient difficile un travail qui, par lui-même, est sans difficulté. Celui des huit pans du patron sur lequel on a reproduit des lignes et des dents, sera successivement appliqué sur chaque pan de carton; on marquera l'extrémité des lignes par des piqûres. On pourrait aussi indiquer par quelques piqûres la découpure des dents, ce qui irait plus vite que de se servir d'un crayon; puis on tracera les lignes longitudinales d'une piqûre à l'autre. On coupera ensuite le long de ces lignes, avec des ciseaux, en ayant soin de ne pas descendre jusqu'en bas, où l'on doit laisser six ou sept millimètres, et l'on donnera à l'extrémité supérieure des barettes la forme indiquée. On taillera en percaline, de la couleur du carton, autant que possible, un octogone un peu plus grand que le fond, afin qu'il puisse s'étendre jusqu'aux coupures, et on le collera sur le côté du fond qui doit-être le dedans.

Quand il sera sec, on relèvera les pans, et l'on enlacera trois rangs de laine, en commençant par le bas et en passant alternativement dessus et dessous la barrette, comme au n° 56. Puis viennent trois rangs de soutache, mais *contrariés*, ainsi qu'on le voit sur le dessin. On passe ensuite trois nouveaux rangs de laine, ce qu'on répète sept fois en contrariant tous les trois rangs. La soutache revient alors comme précédemment. Il ne s'agit plus maintenant que de disposer les rangs de soutache et les triples rangs de laine tels que le dessin les représente. Les enlacements finis, on cotonne 66 centimètres de laiton de la grosseur de celui qu'on emploie pour les tiges de roses; on le garnit de bandelettes de papier, et on en fait un cercle qui doit s'adapter très-exactement au haut du cache-pot, à l'intérieur. Le cercle fermé, on le recouvre de laine ou de soutache. On taille une bande de carton, large de sept à huit millimètres, et longue aussi de soixante-six. On l'applique sur les barrettes, qu'on laisse dépasser de quelques millimètres; on place dessous, en dedans, le cercle de laiton, et l'on fait tenir le tout ensemble, en enroulant, à l'entour, de la soutache enfilée dans une aiguille à tapisserie. Cet enroulement se fait d'abord d'un sens, puis de l'autre, ce qui produit les petites croix. Il est inutile de dire qu'on croise sous la sou-

tache les deux bouts de la bande de carton pour former le cercle. Ceci terminé, on plie *très légèrement* le cercle de laiton, à chaque pan, pour marquer les angles. On fait, d'une bande de carton de même largeur, un autre cercle qu'on colle autour du fond du cache-pot, après y avoir enroulé de la soutache pour former des croix. On fait enfin, avec du laiton plus faible, cotonné, garni de papier, puis de soutache, deux anneaux de trois centimètres environ de diamètre, qu'on suspend de chaque côté au moyen de petits crochets faits de fin laiton cotonné, garni de cordonnet, et de la forme indiquée au n° 58. L'anneau passé dans le crochet, on introduit dans une fente l'extrémité de celui-ci, qu'on replie sous le cercle de laiton. Il ne faut pas oublier de mettre au fond du cache-pot un petit plateau de fer-blanc ou de zinc, ou même de toile cirée.

Quant aux couleurs, on choisit celles qu'on préfère. Le carton de Bristol est ordinairement bistre, vert ou gris, des nuances les plus claires. Celui du modèle est bistre très-clair, la laine écarlate et la soutache noire; et non-seulement on peut varier les couleurs, mais on en varie aussi les enlacements, et l'on peut remplacer la laine par la chenille. En diminuant de moitié la hauteur du cache-pot, on aurait un panier auquel on ajouterait une anse composée d'un bout de laiton cotonné et garni de laine, et d'une étroite bande de carton qu'on réunirait au laiton par un enroulement de soutache. A chaque bout de l'anse, on mettrait deux petits glands.

Quelque soin qu'on mette à coudre les bouts de soutache et à faire les nœuds de la chenille pour rattacher, il y aura toujours un envers; aussi est-il presque indispensable de doubler le panier avec du taffetas d'une couleur assortie. On taillera cette doublure sur le patron en laissant des remplis, et on étendra dessous une mince couche de ouate. La couture entre chaque pan se couvre d'une soutache.

Le dessin n° 57 (*bis*) est la légende du dessin.

Pour le cache-pot, il faut :

Trois écheveaux de laine et quinze mètres de soutache ou trente mètres de chenille, et même quantité de soutache.

Pour le panier, la moitié de ces quantités.

60, Capulet.

Cette coiffure des femmes de la vallée d'Ossau est si connue, que nous n'avons pas besoin d'ajouter au dessin, qui laisse tant soit peu à désirer, des explications superflues.

On sait que le capulet est un simple carré double qu'on jette sur la tête, et qui couvre en même temps les épaules. Rien de plus commode pour le soir, à la campagne et aux bains de mer, et rien de moins dispendieux, ni de plus facile à exécuter.

Il suffit de se procurer 1 mètre 40 de flanelle ou de mérinos, blanc, rouge ou bleu (70 centimètres de largeur), et 4 mètres 40 de velours noir de 3 centimètres de large.

On commence par border la bande de flanelle du velours posé à cheval.

Après quoi on replie la flanelle sur elle-même, de façon à n'avoir plus qu'un carré de 70 centimètres de long sur 70 centimètres de large.

Par un surjet, on réunit les deux côtés du haut.

Ce surjet ne doit avoir que 65 centimètres de long, les cinq derniers centimètres ne devant pas être cousus.

Cela fait, on replie le capulet comme on le voit au n° 60.

Le capulet a, sur toutes les capelines, un grand avantage, c'est que non-seulement il peut se plier et se mettre dans la poche comme un mouchoir, mais encore qu'à lui tout seul il tient lieu d'une capeline et d'une pèlerine tout à la fois, puisqu'il couvre en même temps la tête et les épaules : tout dépend de la façon de le poser, et nous sommes sûres à l'avance de la grâce dont nos amies feront preuve en cette occasion.

Pour enfant, il suffit d'un mètre de flanelle; mais il faut alors enlever dans le bas 20 centimètres, afin d'obtenir, la flanelle étant repliée, un carré de 50 centimètres.

MODES.

Voulez-vous, mes chères enfants, utiliser vos loisirs de campagne et orner vos cristaux et porcelaines de votre chiffre, ou des armoiries de votre maison?

La chose est facile, et peu coûteuse. Vous savez qu'on décalque les dessins de broderie sur un tissu au moyen d'un papier piqué. Sur porcelaine ou sur verre, l'opération se fait de la même manière; seulement, il faut avoir soin de rendre des deux côtés le papier bien lisse à l'endroit des piqûres, ce qui se fait en frottant ce papier dessus et dessous avec une pierre ponce ronde et plane.

Les piqûres, bien entendu, doivent être très-fines; si l'on a à tracer un chiffre sur des inégalités, creux ou bosse, il faut, pour les piqûres, choisir un papier très-flexible, ou bien une feuille très-mince de plomb ou d'étain.

Les piqûres terminées, on prend une poudre de couleur très-marquante comme du *rouge fin d'Angleterre*, réduit en poudre impalpable; on met cette poudre dans un petit carré de mousseline qu'on noue aux quatre coins; on place ensuite le papier piqué sur l'endroit que doit occuper le chiffre, et l'on saupoudre convenablement de façon à ce que le chiffre se trouve marqué sur la porcelaine ou sur le cristal.

Puis, avec soin et légèreté, on enlève ce papier piqué, sans rien effacer.

Ce tracé obtenu, il ne s'agit plus que de passer dessus, avec un pinceau en plumes faisant bien la pointe, du vernis *copal* gras et siccatif, et quand on a passé sur tous les traits, on laisse sécher un peu, jusqu'à ce que le vernis soit encore un peu collant.

Alors on applique, sur ce vernis, de l'or fin en feuille qu'on laisse bien adhérer partout, et on laisse sécher au moins vingt-quatre heures, et mieux quarante-huit heures.

En frottant légèrement et en rond, au moyen d'une mousseline fine et usée, on enlève l'or partout où le vernis n'a pas passé, et la dorure ressort très-belle et très-brillante.

Huit jours après toutes ces opérations, on peut laver sans crainte, même en se servant d'eau bouillante.

Pour les armoiries ou les chiffres en couleur, la méthode est la même; seulement on ajoute des couleurs impalpables au vernis, et on peint comme à



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

l'ordinaire. Ces couleurs doivent être surfines et aussi vives que possible.

Maintenant que vous voilà bien instruites; causons chiffons.

Plus que jamais, le zouave est en vogue; seulement, de long et de flottant qu'il était dans le principe, il est devenu aussi court qu'un corsage, et très-juste. Il nécessite, par conséquent, l'emploi d'un gilet à deux pointes ou d'une chemisette plissée ou bouillonnée.

Nous avons vu, chez Virginie Vasseur, une délicieuse toilette de jeune fille en piqué blanc, composée d'une jupe, d'un zouave et d'un gilet à deux pointes.

La jupe était brodée en soutache noire au-dessus de l'ourlet, et devant. Le zouave et le gilet étaient également brodés.

Pour robe de piqué, on fait beaucoup aussi la forme Gabrielle, dont notre gravure du mois donne le modèle, avec la petite pèlerine et les manches à revers.

Quant à la grande casaque, pareille à la robe, elle se fait toujours, mais elle a moins de *genre* que les deux toilettes précédentes.

Nous avons vu aussi, chez Virginie Vasseur, une robe légère, en gaze de soie, quadrillée lilas et blanc, qui nous a semblé fort jolie. La jupe était ornée, dans le bas, d'un haut volant de biais, surmonté de deux bouillons également en biais, le dernier terminé par une tête.

Le corsage était décolleté; la manche, large dans le haut, bouillonnée et retenue par de petites ruches longitudinales, allait en diminuant jusqu'au poignet, juste assez large pour passer la main.

Une petite pèlerine pareille complétait cette toilette, aussi simple qu'élégante.

Cette façon peut convenir à merveille pour robe de deuil, en barége ou en grenadine.

Pour jeune fille, nous aimons la jupe unie avec un haut ourlet surmonté de trois ou quatre rubans de taffetas, n° 12 ou 16. Sur cette robe, on peut ajouter un petit châle double en barége ou en grenadine, bordé d'un ruban de taffetas, ou bien une écharpe ornée de la même façon.

La capote de tulle noir, ornée de marguerites ou d'un bouquet de mûres, complète la toilette de deuil.

Sous ces robes légères, la jupe de taffetas est de rigueur, ainsi que les jupons blancs empesés, avec ourlet surmonté d'entre-deux et de petits plis; mais avec les robes de piqué, de toile ou même de poil de chèvre, on peut conserver le jupon laitière que madame Foucqueteau, 13, rue de Mulhouse, a su rendre très-coquet.

Dessous, la cage-empire, dont il serait de toute impossibilité de se passer pendant la canicule, et qui a atteint l'idéal de la perfection par sa souplesse et sa forme gracieuse.

Les jupes, au reste, sont toujours très-amples du bas, tout en demeurant étroites du haut, et presque plates devant. On arrive à ce double résultat en coupant un lé en deux, mais de biais, de manière à former deux pointes. On met ces deux pointes de chaque côté du devant, la partie large dans le bas de la jupe, bien entendu.

Les jupes se montent toujours à gros plis, cinq ou sept en tout.

Les robes de poil de chèvre se font très-simplement, boutonnées du haut en bas, avec un liséré double en taffetas, au-dessus duquel on place un des jolis petits ruchés de la maison Desterbecq, rue Jean-Jacques-Rousseau, 1, ruches également en taffetas, ainsi que les boutons.

Les manches à revers sont ornées de la même façon. La couleur du taffetas tranche généralement avec celle de la robe. Sur des robes grises, on a le choix entre le vert, le mauve ou le bleu.

Le marron est très à la mode, mais non pour les jeunes filles, dont le bleu est toujours la couleur.

Le chapeau de paille de riz, orné d'une touffe de bluets posée sur le sommet de la passe, ou d'une couronne placée sur le bord du fond, est toujours jeune et distingué.

Pour voyages, quand on ne veut point adopter la cloche ou le tudor, le chapeau de crin noir est vraiment le plus commode; il ne redoute ni le soleil ni la pluie, ne se flétrit ni se déforme et n'exige qu'un léger ornement : un chou ou un nœud de taffetas posé sur le côté, ou même sur une simple traverse de ruban ou de velours.

La lingerie de voyage doit-être aussi simple que possible : col droit en toile, manches de jaconas avec poignet haut et large, se boutonnant sur le dessus comme les poignets d'hommes.

La petite cravate de taffetas noir où la barbe de dentelle est de rigueur avec le col de toile, à moins qu'on ne préfère le gros bouton solitaire, comme les boutons de manche, en or ou en argent niellé, de chez Gueyton.

Pour toilette habillée, on fait de jolies parures en mousseline, garnies de guipures ou seulement de trois petits rangs ourlés et tuyautés.

Il nous reste à vous recommander un nouveau produit, le *térébène* propre à détacher les étoffes et qui a sur la benzine le double avantage de ne pas laisser de traces sur le tissus et de répandre une odeur infiniment moins désagréable.

L'emploi du *térébène* est très-simple : on tamponne, avec un linge fin ou avec du coton imbibé du produit, l'étoffe qu'on veut détacher, et l'on fait passer la tache sur du papier Joseph ou sur une serviette qu'on a eu le soin de placer sous l'étoffe. On tamponne jusqu'à ce que la tache ait disparu.

Ensuite, on met l'étoffe à l'air, ou, mieux encore, on l'approche du feu pour faire évaporer l'odeur.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

GRAVURE COLORIÉE.

Première toilette. — JEUNE FEMME. — Robe de taffetas uni, jupe garnie dans le bas de quatre volants tuyautés, formant des ondulations, corsage plat, montant et rond. Manche large, froncée, retenue par une garniture tuyautée. — Chapeau de paille d'Italie, orné de roses dessus et dessous.

Deuxième toilette. — JEUNE FILLE. — Jupe bordée d'un volant tuyauté qui remonte de chaque côté du devant en formant tablier. Corsage ouvert, avec revers garni de ruches tuyautées. Ceinture à boucle. Manches larges, pointues, garnies de ruches. Guimpe et bouillons en organdi. — Chapeau cloche en paille d'Italie, avec plume d'autruche.

Toilette de petit garçon. — Jupe et blouse matelot en mousseline de laine ou en cachemire, la jupe

ornée d'un large biais de taffetas ou de cachemire d'une autre couleur.—Chapeau russe en paille d'Italie avec longue plume.

GRAVURE NOIRE.

Première toilette. — DE VILLE. — Robe de taffetas. Jupe ornée de quatre garnitures tuyautées. Corsage plat et rond. Manches larges ornées comme la jupe. — Chapeau de paille, orné de plumes noires et de roses

Deuxième toilette. — DE CAMPAGNE. — Robe Gabrielle ou princesse, en nankin ou en tissu de l'Inde, garnie de velours noir et boutonnée du haut en bas. Manches à revers et pèlerine ornées comme la jupe. — Chapeau tudor. Col et bouillon de batiste. Cravate impératrice.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TAPISSERIE.

Ce joli bouquet, exécuté en laine, fera un très-beau coussin; en soie ou en perle, il serait convenable pour dessus de guéridon.



ÉPHÉMÉRIDES

9 JUILLET 1848. — MORT DE JAIMES BALMÈS.

Balmès est un des plus grands écrivains de l'Espagne moderne. Prêtre profondément attaché à ses devoirs, il consacra sa plume à la défense du catholicisme. Il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on cite sa *Philosophie fondamentale,* les *Lettres à un Sceptique, le Protestantisme comparé au catholicisme,* et *l'Art d'arriver au vrai;* il réunissait à une lucidité d'esprit, à une vigueur de raisonnement rares, de grandes beautés de style. Le travail, l'ardeur qu'il portait à ses études, le consumèrent avant l'heure; il mourut à l'âge de trente-huit ans. Il avait pour maxime littéraire : *Lire peu, bien choisir ses auteurs, et penser beaucoup.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : *Qui ne se croit pas heureux, ne l'est pas.*

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

CAUSERIE ARTISTIQUE

MICHEL-ANGE

Deuxième article.

Représentez-vous donc, mesdemoiselles, la chapelle attenant à l'église Saint-Laurent, toute blanche et simple dans son ordonnance d'architecture; de chaque côté, c'est-à-dire en face l'un de l'autre, sont les sarcophages de Laurent et de Julien de Médicis, et au-dessus des sarcophages leurs statues, puis ces grandes et terribles figures de *l'Aurore* et du *Crépuscule,* du *Jour* et de *la Nuit.* Pourquoi les avoir appelées ainsi? Je ne sais. *La Nuit* seule indique clairement son sujet. Quant aux autres, l'induction et peut-être le simple besoin d'attacher un des noms de la langue vulgaire à ces choses plus hautes que le niveau des conceptions humaines, ont sans doute déterminé les noms qu'elles portent.

Cette chapelle, qui est la sacristie nouvelle de San Lorenzo, a été construite par Michel-Ange lui-même. Nous le rencontrons donc ici en même temps comme architecte et comme statuaire. Rien n'est plus différent. Son génie sculptural si fougueux ne semble pas partir de la même source que son génie architectural si calme. La chapelle est carrée et tout simplement décorée d'un ordre grec. Outre les tombeaux de Julien et de Laurent II, le père de Catherine de Médicis, elle ne contient qu'un groupe non terminé de Michel-Ange, *la Vierge et l'Enfant Jésus,* et les statues de saint Cosme, par Montosorli, et de saint Damien, par Rafaello di Montelupo. D'ailleurs, nulle peinture, nul ornement. Les Florentins ont senti que le décor était complet. Laurent II, dans une attitude rêveuse et profondément absorbée, a été surnommé *il Pensieroso.* Julien, calme et froid, autant que peut l'être une figure taillée par Michel-Ange, porte sur ses genoux le bâton du commandement.

Les chercheurs ont voulu trouver une raison et un symbole dans les deux statues des ducs de Florence comme dans les figures allégoriques qui les accompagnent. Laurent représente, suivant eux, la *vie contemplative,* et Julien la *vie active.* Mais nulle raison fondée n'autorise ou ne justifie ces inductions. Il est difficile même de définir absolument le caractère des deux monuments dans cette chapelle. L'impression est immense, voilà tout.

En se rapportant à l'époque de la vie de Michel-Ange où ces tombeaux furent élevés, on conçoit cette empreinte austère et désolée qu'il leur a donnée. Il n'était plus jeune; il avait contracté cette misanthropie un peu hautaine qui caractérisa sa vieillesse. Le fier républicain voyait sa patrie asservie et sans espoir de recouvrer les mâles vertus de l'indépendance. Attaché aux Médicis par gratitude pour les anciens bienfaits de Laurent le Magnifique, en même temps l'adversaire des princes débauchés et tyrans qui avaient succédé aux premiers ducs, il vivait à l'écart, sombre et farouche comme un vieux Brutus.

Nous avons un peu anticipé, mesdemoiselles; voici que je vous parle de Michel-Ange vieux, et nous n'avons pas encore achevé la revue des ouvrages de Michel-Ange dans la force de l'âge. Mais j'en voudrais finir avec le statuaire. Comme si l'on pouvait finir de penser, de rêver, en face des œuvres de Michel-Ange!

C'est après avoir peint la voûte de la chapelle Sixtine, mais avant de peindre *le Jugement dernier,* que le Buonarroti commença le tombeau des Médicis. Il avait été renvoyé de Rome à Florence par Léon X, qui était un des fils de Laurent le Magnifique, un des anciens condisciples de Michel-Ange, comme je dois vous l'avoir dit, et qui voulait élever des monuments à la gloire de sa patrie et de sa famille.

Tandis qu'il élevait aux Médicis les tombeaux de la chapelle Laurentienne, Michel-Ange, qui s'identifiait si bien au génie de Dante, conçut le projet de lui construire un monument à Florence. L'académie de Ste-Marie-Nouvelle fit à ce sujet une pétition au pape dont cela dépendait beaucoup, puisque Michel-Ange était à son service. L'auteur du tombeau de Jules II apostilla la pétition en ces termes : « Moi, Michel-Ange, sculpteur, je supplie aussi Votre Sainteté, et je m'offre à faire convenablement le tombeau du divin poète dans un endroit honorable de la ville. » Mais le pape accueillit froidement cette supplique. Il avait ses projets sur le talent de Michel-Ange.

C'est à cette époque de la vie de Michel-Ange qu'il faut placer sa rencontre avec Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, l'illustre et chaste amie du peintre et du statuaire, la Béatrix du poète.

Je ne saurais, mesdemoiselles, vous raconter la vie de Michel-Ange, sans y faire présider cette admirable

femme, dont l'histoire a conservé le type comme un modèle unique, presque, de vertu, de talent et d'intelligence.

Vittoria Colonna avait reçu l'éducation la plus complète et la plus étendue : elle savait les langues anciennes, l'éloquence, la poésie, la théologie : tout. A dix-sept ans elle fut mariée à Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, qu'elle aima profondément tant qu'il vécut, et auquel son cœur demeura fidèle par delà le trépas.

Car lorsqu'elle fut veuve elle se retira au couvent. L'Italie tout entière admirait Vittoria, qui était belle autant que vertueuse et instruite. Michel-Ange s'éprit d'elle comme d'un idéal supérieur à tous les amours terrestres; il ne voulait pas se marier. «J'ai une femme de trop qui m'a toujours persécuté, disait-il, c'est mon art ; et mes ouvrages sont mes enfants. » On ne lui a jamais connu de sentiments tendres. La respectueuse admiration qu'il ressentit pour Vittoria Colonna domina sa vie.

Je veux vous citer un des sonnets de Michel-Ange qui vous peindra, mieux que je ne saurais faire, son culte pour l'art et pour *sa dame*, comme on disait encore en ce temps, où la chevalerie était en honneur :

Sur la Statuaire

« Comment se fait-il, et cependant l'expérience le prouve, qu'une figure tirée d'un bloc insensible et brut ait une plus longue existence que l'homme dont elle fut l'ouvrage, et qui, lui-même, au bout d'une brève carrière tombe sous les coups de la mort?

» L'effet ici l'emporte sur la cause, et l'art triomphe de la nature même. Je le sais, moi, pour qui la sublime sculpture ne cesse d'être une amie fidèle, tandis que le temps, chaque jour, trompe mes espérances.

» Peut-être puis-je, ô mon amie! nous assurer à tous deux un long souvenir dans la mémoire des hommes, en confiant à la toile ou au marbre nos traits et nos sentiments.

» Mille ans après nous encore, on saura quel fut mon amour pour toi; on verra combien tu fus belle et combien j'eus raison de t'aimer. »

Voici encore un madrigal sur le même sujet :

« Il me fut accordé en naissant, comme un gage assuré de ma vocation, ce sentiment du beau qui, dans deux arts, me guide et m'éclaire ; mais croyez-moi, lui seul élève nos regards jusqu'à cette hauteur que je m'efforce d'atteindre en peignant ou en sculptant. Laissons des esprits téméraires et grossiers ne chercher que dans les objets matériels ce beau qui émeut, qui transporte les esprits supérieurs jusqu'au ciel. Des yeux atteints de cette infirmité ne peuvent pas s'élever des objets mortels jusque vers Dieu, ni parvenir là où la faveur divine seule peut conduire. »

Puisque je vous initie à la poésie de Michel-Ange, je ne saurais passer, mesdemoiselles, sans vous citer le quatrain que fit Strozzi, sur *la Nuit* du tombeau des Médicis, lorsque Michel-Ange l'eut terminé, vers 1527, et celui que le maître répondit :

La notte, che tu vedi in si dolci atti
Dormire, fù da un angelo scolpita
In questo sasso ; e, perchè dorme, ha vita;
Destala, se no'l credi, e parleratti.

« La nuit que tu vois dormir en si doux abandon, fut sculptée par un ange. Puisqu'elle dort, elle est vivante : Eveille-la, si tu ne le crois pas, elle te parlera. »

Le quatrain de Michel-Ange exprime bien l'amertume de son âme blessée :

Grato mi è il sonno, e più l'esser di sasso.
Mentre che il danno et la vergogna dura,
Non veder, non sentir m'è gran ventura;
Però non mi destar: deh! parla basso!

« Grâce m'est le sommeil, et plus, d'être de marbre; tandis que règnent la bassesse et la honte, ne pas voir, ne pas sentir m'est un bonheur. Ne m'éveille donc pas. Chut! parle bas ! »

Le pontificat de Léon X, tant illustré par Raphaël, fut moins glorieux pour Michel-Ange qui se vit tour à tour appelé par le pape à des travaux divers qu'on ne lui laissait pas le temps d'achever. Ainsi, les tombeaux de la chapelle Laurentienne furent quittés, repris, et finalement terminés sept ans après la mort du pape qui les avait commandés, sous le règne de Clément VII.

Tandis que Michel-Ange achevait ces tombeaux, il se produisit à Florence une réaction violente contre les Médicis. Ils furent chassés; Charles-Quint prit *fait* et *cause* pour eux et prétendit les rétablir à main armée. Le pape se joignit à lui, en cette circonstance ; les Florentins décidés à se défendre et à soutenir le siége de leurs villes, s'adressèrent à Michel-Ange comme à l'ingénieur le plus capable de fortifier Florence. Après avoir hésité, toujours par répugnance, à combattre les Médicis, dont pourtant il souhaitait si vivement d'affranchir sa patrie, il accepta, pensant que *c'était* son devoir de citoyen. Alors il se mit à l'œuvre avec une activité prodigieuse. Les ouvrages qu'il fit subsistent encore et sont particulièrement estimés des connaisseurs en génie militaire; Vauban les admirait. C'est surtout du côté de la colline de San Miniato qu'il protégea la ville.

San Miniato, qui domine Florence, est une basilique romane, tout à fait construite dans le style des premières églises chrétiennes. Vous savez sans doute, mesdemoiselles, que les *basiliques* diffèrent des cathédrales par diverses dispositions architecturales. La principale, c'est que le maître-autel est tourné vers l'abside, de telle sorte que le prêtre officiant se trouve en face de l'assistance. Mais les premières basiliques, d'origine toute païenne, étaient, avant l'établissement du christianisme, des monuments municipaux, des sortes de *mairies* où se réglaient les affaires civiles d'une certaine agglomération de peuple. Les chrétiens, trouvant ces édifices tout construits, les prirent, sous Constantin, pour y célébrer les saints mystères et aussi pour se réunir en assemblées et délibérer de leurs affaires, écouter leurs prédicateurs, etc. Naturellement on construisit les premières églises sur le même type; voilà pourquoi les églises les plus anciennes sont des basiliques. San-Miniato date de 1113. On y remarque des peintures de ce Spinello d'Arrezzo dont je vous ai parlé à propos du campo Santo de Pise, et une belle mosaïque. Comme tant d'autres églises de Florence, San Miniato est revêtue de marbres noirs et blancs alternés. Il y a des tombes plein l'église; elles s'étendent jusque sous le péristyle. Il y en a d'anciennes, et plus encore de nouvelles,

car il est de mode d'y faire ensevelir ses parents. C'est sur l'une des plus nouvelles, à l'entrée du porche, que j'ai lu cette touchante épitaphe :

GUISEPPE VERACCI

Che sventurato e povero
Visso onesto ed amato
Mori a trent' anni.

Mais j'ai tant encore à vous parler de Michel-Ange, que je ne saurais m'arrêter à mille détails descriptifs que j'aimerais à vous donner. Retournons donc, je vous prie, aux fortifications, c'est-à-dire un peu plus bas que l'église. Ce point était le point capital de la défense de Florence. Michel-Ange demeura dans le fort et commanda lui-même pendant les six premiers mois du siége, ne voulant s'en remettre à personne du soin de bien défendre sa patrie, «et lorsqu'il descendait dans la ville, dit Vasari, c'était pour travailler furtivement aux statues de San Lorenzo ».

Etrange caractère, mesdemoiselles, que celui de ce patriote austère, qui sculpte avec amour les tombes de ses maîtres en même temps qu'il défend contre leurs fils la liberté de sa patrie ! Michel-Ange est là tout entier.

Mais que pouvait Florence contre les armées réunies du pape et de l'Empereur ? Elle tint un an, toutefois, grâce à Michel-Ange ; et ce n'était pas seulement contre les ennemis du dehors qu'il fallait combattre. Au dedans, les Médicis comptaient beaucoup de partisans et de créatures. Ils soudoyaient des traîtres. Ce fut l'un de ces traîtres, Malatesta, qui livra la ville, par la porte romaine, le 12 août 1530.

Michel-Ange, fugitif et proscrit, se cacha dans la tour Saint-Nicolas. Mais après la victoire le pape ne pouvait lui garder rancune. Il avait besoin de lui, d'ailleurs, pour terminer les tombeaux de saint Laurent encore inachevés, et surtout les grands travaux de Rome. Le pape, c'était alors Clément VII. Bientôt ce fut Paul III ; car ils se succèdent vite les pontifes du Vatican, qui montent déjà vieillards sur le trône de saint Pierre.

D'abord, Clément et Paul voulurent voir terminer à Michel-Ange les peintures de la Sixtine, dont la voûte seule avait été peinte vingt-cinq ans auparavant sous le pontificat de Jules II, comme je vous l'ai dit. Il fut convenu que Michel-Ange exécuterait aux deux extrémités deux grandes fresques : *la Chute des Anges rebelles* et *le Jugement dernier*. La première, pour laquelle Michel-Ange fit des projets et des études, ne fut jamais exécutée. Quant au *Jugement dernier*, cette merveilleuse page que l'opinion populaire regarde comme le chef-d'œuvre du maître, il fut commencé en 1533 et terminé en 1541. Entre temps Michel-Ange travaillait à l'achèvement du tombeau de Jules II, d'après les plans réduits qui ont été suivis. Il ne voulut jamais abandonner ce tombeau, malgré le peu de chaleur que mirent à le voir s'achever les papes successeurs de Jules.

Une chose digne de remarque, c'est que Michel-Ange, si passionnément épris de la sculpture, ne peignit ses plus beaux ouvrages qu'à son corps défendant. Nous l'avons vu résister de tout son pouvoir à Jules II, lorsqu'il lui fit quitter son tombeau pour peindre la voûte de la chapelle Sixtine. C'est encore avec regret qu'il laissa le marbre pour les enduits de la fresque. A toutes forces, Michel-Ange voulait être sculpteur plus que peintre.

Peut-être avait-il raison. Oui, j'oserai le dire, bien qu'après l'admiration des siècles une telle affirmation semble peut-être bien hardie : Michel-Ange est plus grand comme sculpteur que comme peintre.

Michel-Ange a eu, non pas plusieurs manières, mais plusieurs périodes dans son talent, et la dernière, à mon sens, exagère les mouvements violents, les attitudes contournées. C'était l'empreinte de son âme tourmentée qu'il mettait sur les vastes murailles de la Sixtine. Son génie procède de la même source que le génie du Dante, et s'il a vu les affres de l'enfer dans ses rêves, il ne voit pas, comme Raphaël, les splendeurs du ciel. Dante a peint le paradis comme Michel-Ange a fait des madones. Mais ce n'est pas par ce côté de leur talent qu'ils nous prennent l'âme.

Le Jugement dernier, même en ce temps où l'art avait tous les priviléges, suscita bien des réclamations ; le paganisme s'y montrait trop à côté du christianisme. Biagio da Cesena, maître des cérémonies du pape Paul III, osa dire que ce tableau conviendrait mieux à un cabaret qu'à la chapelle du pape. Michel-Ange entendit le propos et peignit l'infortuné Biagio au milieu des damnés sous les traits de Minos.

Biagio alla se plaindre au pape.

« Où dis-tu que ce terrible Michel-Ange t'a placé ? demanda en riant le pontife, qui n'était pas de l'avis de son maître des cérémonies.

— Dans l'enfer.

— Hélas ! s'il ne t'avait mis qu'en purgatoire, je t'en tirerais ; mais puisque tu es en enfer, je n'y puis rien ; restes-y. »

Après *le Jugement dernier*, Michel-Ange exécuta encore deux fresques dans la chapelle Pauline, que Paul III venait de faire construire, *le Crucifiement de saint Pierre* et *la Conversion de saint Paul*.

Il avait alors soixante-quinze ans.

Pour les hommes ordinaires, c'eût été la vieillesse, presque la caducité. Mais Michel Ange appartenait à la race des Titans. Plein de verdeur et d'énergie, il devait alors couronner son œuvre par le plus gigantesque des monuments humains, la coupole de Saint-Pierre.

Déjà il avait construit les fortifications du Borgo, malgré la jalousie de San Gallo, qui était architecte de Saint-Pierre comme l'avait été Bramante ; puis les bâtiments du Capitole et l'entablement du palais Farnèse.

A propos de la chapelle Laurentienne, j'ai eu l'occasion, mesdemoiselles, de vous faire remarquer combien l'inspiration de Michel-Ange architecte, différait de l'inspiration de Michel-Ange peintre et sculpteur. Votre gravure du mois dernier, qui vous représente le magnifique ensemble de la basilique de Saint-Pierre, vous donnera plus exactement que je ne saurais faire par des descriptions, l'idée du caractère d'architecture dans lequel se maintint Michel-Ange. C'était l'emploi des ordres antiques dans une ordonnance simple et un peu froide.

Michel-Ange ne construisit pas Saint-Pierre en entier, et tel que vous le représente votre gravure, mesdemoiselles. Vous pensez bien qu'une telle œuvre ne fut pas achevée par un seul architecte et en un seul siècle. Mais, de tous les architectes qui y ont concouru il est celui dont l'influence a été la plus grande et la

plus durable. Et si ce colossal ensemble, enfanté par tant de génies divers, porte une empreinte générale plus puissante que les autres, c'est la sienne.

Toutefois, la coupole est ici l'œuvre propre de Michel-Ange. Ses plans pour le reste de l'édifice ont été exécutés par d'autres et modifiés par chacun des exécuteurs. Peut-être serez-vous curieuses, mesdemoiselles, puisque vous avez sous les yeux la gravure exacte de Saint-Pierre, de trouver ici un court historique sur la conception première et l'exécution du temple principal de la chrétienté.

Saint-Pierre est bâti sur l'emplacement même où s'étendaient jadis les jardins et le cirque de Néron; beaucoup de chrétiens y reçurent donc le martyre lors des persécutions, et selon la tradition saint Pierre y aurait été enterré. En 326, le pape saint Anaclet bâtit, à la place où l'on supposait être son tombeau, un oratoire. Sous le règne de Constantin, cet oratoire fut remplacé ou enclavé dans une basilique.

En 1450, le pape Nicolas V, qui fut véritablement le grand protecteur de l'art chrétien en Italie, conçut la première pensée de Saint-Pierre moderne. Bernardo Rosselini et Batista Alberti fournirent les premiers dessins. L'exécution, cependant, était à peine commencée lorsque Jules II monta sur le trône pontifical. Il commanda, comme nous l'avons vu, son tombeau à Michel-Ange. Mais pour loger ce monument il en fallait un autre; pour couvrir ce groupe de quarante statues de marbre, il fallait une voûte magistrale. Michel-Ange conçut alors l'idée du dôme de Saint-Pierre, et les plans du Bramante, qui construisait la cathédrale, furent agrandis. On commença les travaux de bâtiment d'après ces plans, ce qui détermina l'ensemble général de la basilique.

Raphael succéda au Bramante comme architecte de Saint-Pierre, en 1515, et fit de nouveaux dessins, mais n'eut pas le temps d'édifier. Balthazar Peruzzi, puis Antonio San Gallo, succédèrent à Raphael. Michel-Ange prit la direction des travaux des mains de San Gallo, dont les plans ne furent pas approuvés.

Paul III donna plein pouvoir à Michel-Ange, le chargeant même, s'il y avait lieu, de réformer l'ouvrage de ses prédécesseurs et lui allouant un traitement considérable. Michel-Ange accepta la charge, mais refusa le salaire, à cause des plaintes et réclamations des partisans de San Gallo, qui l'accusaient de déposséder leur maître. Il mit même une grande économie dans les travaux, qui jusqu'alors avaient absorbé des sommes énormes.

Nous devons donc à Michel-Ange la coupole, qui a environ 130 pieds de diamètre et dont la hauteur de 455 pieds, n'est dépassée que par celle des pyramides d'Égypte et celle de la flèche de la cathédrale de Strasbourg. Nous lui devons aussi un grand avancement de la construction générale, et l'inspiration de presque toutes les mesures qui ont été adoptées depuis : ainsi, d'un seul ordre de colonnes corinthiennes sur la façade, et, aussi, dit-on, de ces incomparables portiques qui précèdent le temple et qui furent plus tard construits par le Bernin.

Votre gravure, mesdemoiselles, vous fait à peu près comprendre la grandeur de ce Saint-Pierre, qui est, dans Rome, comme une ville à part, formée de palais agglomérés. Mais comment une gravure vous donnerait-elle une idée juste de cette grandeur dont l'œil humain lui-même ne se rend pas compte? Les proportions ici sont si bien observées, qu'il faut l'aide des mathématiques pour apprécier à son point la hauteur des colonnes, la largeur de la place, resserrée dans les portiques du Bernin. Qu'il vous suffise de savoir que les quatre rangs de colonnes de ces portiques forment trois allées, et que, dans l'allée du milieu, deux voitures peuvent passer de front.

Après la mort de Michel-Ange, Saint-Pierre fut continué par Vignole et Pirro Ligorio, qui suivirent exactement ses plans. Jacques de La Porte vint ensuite et commença les décorations intérieures; enfin, Charles Maderne termina le temple, qu'il agrandit, et dont il fit la façade en la raccordant aux pilastres indiqués par Michel-Ange. Le Bernin construisit les colonnades, qui furent achevées en 1667. On calcula que les dépenses pour l'édification de Saint-Pierre s'élevaient alors à 251,450,000 francs.

Mais ce qu'il ne faut pas oublier, mesdemoiselles, c'est que Michel-Ange, lorsqu'il construisait Saint-Pierre, avait quatre-vingts ans passés! Ses facultés sublimes persistèrent dans toute leur verdeur jusqu'au dernier moment de sa vie, et son activité dévorante menait de front, avec la construction de Saint-Pierre, le palais Farnèse, le collége de Sapience, l'église Sainte-Marie-Majeure, la porte Pie, des ponts, des églises, des monuments funèbres, etc. Il n'abandonnait pas non plus la sculpture; et, après avoir surveillé et ordonné tout le jour les travaux de Saint-Pierre, il s'enfermait le soir dans son atelier, et travaillait à *la Déposition de croix*, qui est à Florence, à la lueur d'une petite lanterne qu'il fixait sur sa tête à l'aide d'une sorte de casque. Cette manière d'éclairer le travail est excellente pour les sculpteurs, qui peuvent ainsi travailler le soir, et dirigent naturellement leur lumière sur l'endroit qui les occupe.

Toutefois, la vieillesse se faisait sentir, non pas par l'affaiblissement des facultés, comme chez le commun des hommes, mais par une disposition croissante à l'austérité et à la misanthropie. Vittoria Colonna, l'amie fidèle et sainte du grand maître, était morte; avec elle, avant elle, même, les contemporains de sa jeunesse avaient payé leur tribut à la nature. Sept papes s'étaient succédés sur le trône de Saint-Pierre depuis que Michel-Ange travaillait à illustrer la ville papale. Les lustres se déroulaient, emportant les événements et les hommes, et le vieux Titan demeurait spectateur des vicissitudes humaines.

Est-ce un bonheur de vivre très-longtemps? Selon la Bible, la vieillesse avancée passe pour une bénédiction, une récompense de la vie vertueuse. Mais les Grecs disaient :

« Ils sont aimés des dieux, ceux-là qui meurent jeunes! »

Hélas! qui sait? La vérité doit être du côté des livres saints, pourtant. En tous cas, la longue vie de Michel-Ange fut une bénédiction pour nous, si ce n'est pour lui. Ce grand génie, cet homme immense et unique, ne devait pas seulement être la figure la plus puissante de son siècle, il devait en être aussi le type le plus pur et le plus respectable. Michel-Ange donna constamment l'exemple de toutes les vertus chrétiennes et civiques. Aux temps primitifs de l'Église, il eût été saint Paul; au temps de Rome républicaine, Cincinnatus.

Sa misanthropie ne venait point d'une haine vouée au genre humain, car il était bon; et tous ceux qui

vécurent autour de lui ressentirent les effets de sa bonté. Elle venait de la comparaison de l'idéal avec la réalité. Parce que Michel-Ange avait une âme noble, fière et vertueuse, il se faisait une haute idée des devoirs de l'homme; et lorsqu'il regardait autour de lui, il ne voyait que petitesse et lâcheté. Que devait être le commun des mortels, pour des âmes comme la sienne et celle de Vittoria Colonna? Voilà pourquoi Michel-Ange s'éloignait du monde et aimait à s'enfermer dans une austère solitude; il éprouvait du dégoût, pas de haine.

Et puis, lorsqu'il se vit tout seul debout sur les débris d'une génération, il trouva que la vie était longue. «Ah! disait-il un soir à Vasari qui était venu le voir à son atelier, ah! je suis si vieux, que la mort me tire souvent par l'habit pour que j'aille avec elle!» Un mouvement brusque fit tomber la lanterne qu'il portait sur la tête: «Mon corps, ajouta-t-il, tombera quelque jour comme cette lanterne, et s'éteindra comme elle!»

Mais que de mots tristes et profonds, que de pensées hautes et austères marquent cette dernière période de sa vie, qui fut consacrée à la construction de Saint-Pierre! Il faut, mesdemoiselles, que je vous montre par un coin cette grande âme. La tradition nous a conservé quelques-uns de ses mots; nous avons des fragments de lettres. Voici ce qu'il écrivait à Vasari, qui lui annonçait que la naissance d'un petit neveu des Buonarroti venait d'être célébrée avec une grande pompe:

« Giorgio, mon cher ami, j'ai pris un très-grand » plaisir à lire votre lettre, ayant vu que vous vous » souveniez du pauvre vieillard; vous avez assisté à » la fête qu'on a donnée pour la naissance d'un nou» veau Buonarroti. Je vous remercie de ces détails » autant qu'il est en mon pouvoir; mais une telle » pompe me déplaît, parce que l'homme ne doit pas » rire lorsque tout le monde pleure. Il me semble » que Lionardo (le père de l'enfant) ne devait pas faire » tant de réjouissances pour un enfant qui vient de » naître. On doit conserver cette allégresse pour la » mort de ceux qui ont bien vécu. »

Le même Vasari le pressait de quitter Rome pour revenir à Florence, sa patrie. — Mais Michel-Ange éprouvait de la répugnance à revoir asservie cette patrie aimée; et puis les pensées de mort et d'éternité l'absorbaient tout entier; il répondit qu'il n'avait plus aucune pensée qui ne fût empreinte de la mort, et ajouta ce sonnet:

« Porté sur une barque fragile, au milieu d'une mer orageuse, j'arrive au port commun, où tout homme vient rendre compte du bien et du mal qu'il a faits.

» Maintenant je reconnais combien mon âme fut sujette à l'erreur, en faisant de l'art son idole et son souverain maître.

» Tendres pensées, imaginations vaines et douces, que deviendrez-vous, maintenant que je m'approche de deux morts, l'une certaine, l'autre menaçante?

» Ni la peinture, ni la sculpture ne peuvent suffire pour calmer une âme qui s'est tournée vers toi, ô Dieu, qui as ouvert pour nous tes bras sur la croix! »

Tandis que son âme s'élevait ainsi vers le ciel, Michel-Ange prenait congé des amis qui lui restaient par des bienfaits. Aux uns, il ouvrait sa bourse peu opulente, puisqu'il n'accepta jamais pour ses travaux qu'un prix minime. Aux autres, il donnait de bonnes paroles venues de son cœur pur et fort. A ceux enfin qui s'adressaient à l'artiste, il donnait des dessins, des modèles ou des conseils.

Et parmi ceux qui eurent part à son affection, les plus humbles ne furent pas les plus mal partagés. C'est ainsi qu'il aima profondément son domestique Urbino, dont il avait fait la fortune. Urbino mourut avant son maître. A propos de cette mort, Michel-Ange écrivait à George Vasari:

« Messer Giorgio, mon cher ami, j'écrirai mal. » Cependant, il faut que je vous dise quelque chose » en réponse à votre lettre. Vous savez comment Ur» bino est mort; ça été pour moi une très-grande fa» veur de Dieu et un chagrin bien cruel. Je dis que » ce fut une faveur de Dieu, parce qu'Urbino, après » avoir été le soutien de ma vie, m'a appris non-seu» lement à mourir sans regret, mais encore à désirer » la mort. Je l'ai gardé vingt-six ans avec moi, et je » l'ai toujours trouvé parfait et fidèle. Je l'avais en» richi, je le regardais comme le bâton et l'appui de » ma vieillesse, et il m'échappe en ne me laissant » que l'espérance de le revoir dans le paradis. J'ai un » gage de son bonheur dans la manière dont il est » mort. Il ne regrettait pas la vie, il s'affligeait » seulement en pensant qu'il me laissait, accablé de » maux, au milieu de ce monde trompeur et mé» chant. Il est vrai que la majeure partie de mon être » l'a déjà suivi, et tout ce qui me reste n'est plus » que misères et que peines. Je me recommande à » vous. »

Il avait soigné Urbino lui-même durant sa maladie. Déjà, depuis quelques années, il était le parrain d'un de ses enfants. Après sa mort, il protégea sa veuve, à laquelle il écrivait en ces termes:

« Je me doutais, ma chère Cornélia, que tu étais » fâchée contre moi, mais sans pouvoir m'en expli» quer la raison. D'après ta dernière lettre, je crois » la comprendre: lorsque tu m'envoyas des fro» mages, tu m'écrivis que tu voulais me donner » encore d'autres choses, mais que les mouchoirs » de poche n'étaient pas achevés. Afin que tu ne » fisses pas tant de dépenses pour moi, je te répondis » de ne plus rien m'envoyer, et, au contraire, de » me demander quelque chose que j'aurais le plus » grand plaisir à faire pour toi; car tu sais, de la ma» nière la plus certaine, quel amour je porte à Urbino, » quoiqu'il soit mort, et quel intérêt j'ai pour tout » ce qui concerne ses affaires. Quant à aller chez » toi voir les enfants, ou à faire venir ici le petit » Michel-Ange (son filleul), je dois te dire dans quelle » position je me trouve. Il ne serait pas bien avisé » d'envoyer ici Michel-Ange, car je vis sans femme » et sans établissement convenable; l'enfant est en» core d'un âge trop tendre, et il pourrait lui arri» ver des accidents qui m'affligeraient beaucoup. De » plus, depuis un mois, le duc de Florence me fait » les offres les plus brillantes et les plus pressantes » pour que je retourne à Florence. Je lui ai demandé » du temps afin de mettre ordre à mes affaires, et » de pouvoir laisser en bon point la fabrique (le bâ» timent) de Saint-Pierre, de sorte que je pense » rester ici tout l'été, et mes affaires terminées ainsi » que les vôtres, qui regardent le mont-de-piété; » j'irai, au printemps, pour toujours à Florence, » parce que je suis vieux, et que je n'aurai plus le

» temps de retourner à Rome. Je passerai chez toi, » et si tu veux me donner Michel-Ange, je le garde» rai avec moi à Florence avec plus d'affection que » les enfants de Léonard, mon neveu, et je lui » enseignerai ce que je sais, et ce que son père vou» lait que je lui apprisse. »

Je ne crains point, mesdemoiselles, de vous donner ces fragments un peu étendus de la correspondance du Buonarroti; ils vous font connaître l'homme après l'artiste, et l'homme aussi est bon à connaître. Ces lettres simples et si intimes à son ami et à la veuve de son domestique, n'est-ce pas comme un vivant écho de ses sentiments? Ne vous semble-t-il pas que vous entrez dans l'intérieur presque cénobitique de cet infatigable travailleur, de ce patriarche de l'art.

Vous vous le représentez vivant seul, méprisant les richesses, se traitant durement, bon avec les petits, hautain avec les grands, et songeant à la vie éternelle en même temps qu'il créait ses derniers chefs-d'œuvre. En bâtissant Saint-Pierre, las des tracasseries que lui suscitaient de plus jeunes rivaux, il répondit un jour à un cardinal qui le fatiguait de questions : « Je ne suis et n'entends pas être obligé de dire à votre seigneurie, plus qu'à tout autre, ce que je dois ou veux faire. Votre office est de donner l'argent et d'écarter les fripons ; quant à la bâtisse, c'est mon affaire. » En même temps il disait au pape : « Saint-Père, vous voyez ce que je gagne ; si les fatigues que j'endure ne sont d'aucune utilité pour mon âme, je perds mon temps et mon travail. »

Vers la fin de 1562, Michel-Ange s'affaiblit enfin, et sentit venir sa fin. Il fit appeler son neveu et ses amis pour leur dire adieu, puis, en présence de son premier élève, Daniel de Volterre, de son médecin Donati et de plusieurs autres personnes, il dicta ce testament : « Je laisse mon âme à Dieu, mon corps à la terre, et mes biens à mes plus proches parents. »

Il mourut à quatre-vingt-neuf ans, le 17 février 1563.

Ce fut un deuil général dans toute l'Italie. Le pape voulait lui faire élever un superbe mausolée dans Saint-Pierre ; mais les Florentins réclamèrent le corps de leur concitoyen pour le mettre à Santa-Croce, qui est l'église où ils ensevelissent leurs grands hommes. En attendant, ses restes furent déposés à l'église des Saints-Apôtres. C'est de là que son neveu, Lionardo Buonarroti, les fit enlever nuitamment et transporter à Florence dans une balle de laine; car jamais les Romains n'eussent voulu les laisser partir.

Vasari raconte qu'à l'arrivée de cette précieuse dépouille, tous les peintres, les sculpteurs et les architectes se rassemblèrent sans bruit autour de l'église San-Pier Maggiore. Ils avaient apporté un drap de velours brodé d'or pour couvrir le cercueil et le brancard. A une heure de la nuit environ, les plus âgés et les plus distingués d'entre eux prirent des torches en main, tandis que les jeunes gens s'emparaient du brancard et s'estimaient fiers de porter le corps du plus grand artiste qui ait jamais existé. Beaucoup de personnes ayant remarqué ce rassemblement, toute la ville sut bientôt que le corps de Michel-Ange était arrivé et devait être porté à l'église Santa-Croce. On avait agi cependant avec tout le secret possible, pour éviter le tumulte et la confusion. Mais la nouvelle passa de bouche en bouche, l'église fut envahie en un instant.

Au mois de juillet suivant, Michel-Ange fut définitivement enterré à Santa-Croce, où ses cendres sont encore aujourd'hui. Le monument qui les recouvre a été dessiné par Vasari. Il est formé de trois statues couronnées du buste de Michel-Ange ; le buste a été exécuté, dit-on, par Vasari, et les statues par Batista Lorenzo.

Les élèves les plus célèbres de Michel-Ange sont : Daniel de Volterre, le Rosso, Vasari, Sébastien del Piombo, le Pontormo, Ascagne Condivi, qui a aussi écrit sa vie, etc.

Maintenant, mesdemoiselles, je devrais vous dire où se trouvent les principales œuvres de Michel-Ange. Mais Michel-Ange a peint peu ou point de tableaux de chevalet; parmi ceux qui lui sont attribués, je n'en vois guère qui ne soient pas contestés. Quant à ses œuvres illustres et authentiques, cet article vous a suffisamment indiqué où elles se trouvent. A Paris, nous avons, au musée du Louvre, les deux statues de *Captifs* qui devaient faire partie du tombeau de Jules II, et au palais des Beaux-Arts la copie du *Jugement dernier*, par Sigalon. A Florence, on trouve la statue du *David*, sur la place du palazzo vecchio; une des *Victoires*, du tombeau de Jules II, et un des *Captifs* dans le palais; la chapelle Laurentienne ; aux *Offices*, un *Bacchus* et un *Adonis*, un groupe inachevé de *la Vierge, de l'Enfant Jésus et de Saint Jean*, un buste de *Brutus*, encore inachevé ; plus, les tableaux de la *Sainte Famille* et des *Trois Parques*.

A Rome, la chapelle Sixtine, la chapelle Pauline, le tombeau de Jules II, le dôme de Saint-Pierre. En Angleterre, une galerie particulière possède une copie de ce carton de la *Guerre de Pise*, qui avait été fait concurremment avec Léonard de Vinci. Voilà tout ce que je saurai présentement vous citer... tout... et c'est l'œuvre artistique la plus gigantesque qu'ait produite le génie humain.

Claude Vignon.



LES DEUX SYMMAQUE

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE JUILLET

Symmaque (Aurélius Anicius) vivait à la fin du quatrième siècle de notre ère.

Sous Valentinien Ier et ses successeurs, il fut élevé aux charges les plus brillantes de cet empire mourant, qui conservait de son antique splendeur l'organisation extérieure et des dignités qui n'étaient plus qu'un simulacre de faste et de pouvoir. Symmaque fut questeur, préteur, proconsul d'Afrique, intendant de la Lucanie, et enfin préfet de Rome. Il cumulait ces titres avec celui de pontife. Opiniâtre dans le paganisme, rien ne put le faire renoncer à son erreur : ni la gloire dont trois siècles de persécution avaient couvert l'Église naissante, ni le double triomphe qu'elle avait remporté sur Dioclétien et sur Julien l'Apostat, ni la science des docteurs, ni l'entraînement universel, si puissant sur les âmes ; il se roidit et s'attacha en aveugle aux dieux du Capitole. Il ne cessa d'importuner Gratien et Valentinien II pour obtenir d'eux le rétablissement de l'autel de la Victoire ; il prononça à ce sujet un discours célèbre, réfuté par saint Ambroise, que Chateaubriand, par un anachronisme heureux, a introduit dans *les Martyrs*. Théodose Ier, moins patient que ses prédécesseurs, bannit Symmaque de l'Italie, mais il le rappela bientôt de l'exil et le fit consul, et jusqu'à la fin de sa vie, quoique ses enfants se fussent faits chrétiens, Symmaque ne cessa d'invoquer les idoles et de demander le rétablissement de leur culte. On ignore l'époque de sa mort; on sait seulement qu'il fut encore employé sous Honorius. Les grands honneurs accordés au *dernier des païens* montrent la tolérance et la douceur du christianisme, et disent assez que notre divine religion s'est établie par la conviction et non par la violence. Symmaque, que de son vivant on comparait à Cicéron, a laissé des *Épîtres*, une *Harangue en faveur des rites païens* et des *Panégyriques*.

Un siècle après, Théodoric Ier, le plus grand des rois barbares qui envahirent l'empire romain, appelait auprès de lui les hommes habiles qui pouvaient l'aider à faire renaître, dans l'Italie, les sciences, les lettres et le commerce. Un descendant du pontife, nommé également Symmaque, fut de ce nombre ; Théodoric le fit sénateur et préfet, et lui donna toute sa confiance. Symmaque avait pour gendre Boëce, philosophe chrétien, homme d'état, homme de bien tout à la fois, qui était cher aussi au roi visigoth, et, pendant assez longtemps, ces deux hommes éclairés et vertueux régnèrent sous le roi barbare et l'aidèrent à pacifier leur malheureuse patrie. Mais Boëce devint suspect à Théodoric; celui-ci le fit mettre en prison à Pavie et mourir dans les supplices (an 524). Symmaque fut entraîné dans la disgrâce de son gendre et il fut décapité par ordre du roi, qui semblait, comme les Césars d'autrefois, être enivré d'orgueil et de pouvoir. Mais l'image du malheureux Symmaque le poursuivait partout, il croyait sans cesse le voir devant lui, et un jour qu'on servait sur sa table un grand esturgeon, il recula avec effroi, en disant qu'on lui présentait la tête sanglante de Symmaque.

On connaît aussi, dans l'histoire, le pape saint Symmaque, qui résista à l'arianisme, et Symmaque, écrivain juif, qui vivait sous Marc-Aurèle et qui fit une traduction grecque de la sainte Bible.

BIBLIOGRAPHIE

LA SYRIE AVANT 1860

Par Georges de Salverte (1).

Ce livre, malgré sa date récente, semble remonter à une époque éloignée, car il décrit des monuments qui ne sont plus que des ruines, il peint une nation qui a presque disparu ; il raconte un état social, des progrès, une félicité dont il ne reste que le souvenir, et il attache à ces pages tout l'intérêt mélancolique qui plane sur un édifice brillant, enseveli tout à coup dans une horrible tempête.

M. de Salverte a surtout consacré ses notes de voyage à décrire la civilisation chrétienne, cachée depuis le temps des apôtres, dans les replis du Liban. Il aime à montrer ces populations syriennes, maronites, grecques-unies, arméniennes, fidèles à leur foi, actives, industrielles, animées, au milieu de la barbarie séculaire des Ottomans, d'un véritable désir de progrès et d'instruction, et accueillant avec bonheur l'appui que l'Europe catholique leur envoyait par le ministère des prêtres et des religieuses qui leur apportaient enseignement et secours. Il y a un an à peine, la Syrie était couverte d'églises et d'écoles, d'où rayonnaient la piété et les lumières. Les femmes, si dédaignées en Orient, recevaient, grâce aux courageuses Filles de la Charité, et aux sœurs de Saint-Joseph, une instruction proportionnée aux devoirs qu'elles avaient à remplir « Ce fait seul, disait M. de Salverte, changera, dans un avenir prochain, et très-sensiblement, les mœurs du pays. L'instruction variée, donnée à la femme, et son intelligence, habilement développée par l'étude sérieuse des vérités de la religion, lui assureront, sans doute, un avantage marqué dans la famille. Au lieu de la reléguer dans un appartement secret, suivant l'antique usage asiatique, l'homme en fera sa compagne, prendra ses conseils, et l'associera aux actes principaux de sa vie. Seules, des religieuses peuvent préparer un pareil résultat. Les préjugés jaloux des Orientaux refuseraient à tout autre instituteur d'enseigner, même gratuitement, à leurs filles. Les saintes filles qui, à Constantinople, avaient forcé les portes du vieux sérail, et établi, pendant la guerre de Crimée, des ambulances dans cette enceinte redoutée

« Dont l'aspect était même interdit à nos yeux! »

ces mêmes religieuses ont fondé des écoles et des orphelinats à Damas, à Beyrouth, à Saïda, des écoles primaires dans un grand nombre de villages. Les Sœurs, non-seulement enseignent, mais elles guérissent. Leurs dispensaires sont fréquentés par les blessés et les malades de tous les cultes, et lorsque les malades ne peuvent venir vers elles, elles vont les chercher. On les voit à Damas, malgré la chaleur suffocante et la longue étendue de la ville, aller porter à domicile le linge, les vêtements, les remèdes indispensables aux pauvres et aux infirmes. Souvent, vers le soir, un musulman vient les prendre, leur fait signe de les suivre, et les conduit dans les quartiers les plus isolés où, le jour même, il serait dangereux de pénétrer; enfin, il s'arrête devant une pauvre masure où languit le pauvre malade qui lui est cher. Celui-ci se croit déjà mieux à la vue des médecins-femmes dont il a entendu conter tant de miracles; leur présence le fortifie, le console; leurs ordonnances sont écoutées avec une soumission profonde et fidèlement exécutées. Le calme renaissant, la confiance en un pouvoir supérieur et des soins éclairés maîtrisent souvent la maladie.

» La visite finie, les courageuses filles rentrent chez elles, presque toujours sans encombre, et reconduites avec cette gracieuse cérémonie qui n'abandonne jamais même les plus misérables des Orientaux. A quelque temps de là, si un Arabe les salue en posant la main sur son cœur, sur sa bouche et sur son front; si quelque *hammal*, pliant sous son lourd fardeau, se range devant elles, ou si quelque ouvrier leur fait en passant une grimace amie, elles sourient à cette expression naïve de la reconnaissance, et remercient le ciel d'avoir été jugées dignes d'opérer encore une guérison.

» D'autres fois elles sortent à cheval, et se dirigent avec résolution vers un village éloigné, vrai repaire de voleurs et de fanatiques. A l'aspect de ces femmes inconnues, au costume étrange, qui s'avancent le visage découvert, seules et sans escorte, chacun se retire avec défiance. Bientôt quelques enfants curieux paraissent. Elles s'informent s'il n'y a pas quelques pauvres à secourir, quelques misères à soulager; peu à peu on s'empresse autour des bonnes sœurs, on les environne : chacun, se plaignant d'un mal, qui souvent n'est que trop réel, veut les retenir un instant sous son humble toit. Elles pénètrent donc hardiment dans ces sales et infects réduits, et savent y apporter quelque adoucissement à de profondes douleurs. Enfin elles partent au déclin du jour, ayant peine à modérer l'élan d'une sincère gratitude, qui se témoigne par des présents bizarres, tels que des parfums, des poignards et des pipes.

» On sait que nos Sœurs de charité recueillent gratuitement des orphelins, et les occasions ne leur manquent pas. Tantôt, c'est un enfant délaissé la nuit sur le seuil de leur porte; tantôt un autre qu'on leur amène parce qu'il est malade et coûte trop à sa famille, ou bien une femme, une mère abandonne son mari, ses petites filles, et s'expatrie en disant :

(1) Un joli volume, 2 francs. Chez Brunet, 7, rue du Cherche-Midi.

— Elles ne manqueront de rien, les magiciennes y pourvoiront. Magie vraiment divine que celle qui fait reconnaître et révérer sa puissance au milieu des nations infidèles ! »

On sait! hélas! combien a été peu durable la reconnaissance des infidèles, et à quel sort le sabre d'Abd-el-Kader a fait échapper les sœurs de charité!

Et cependant, comment ne pas s'intéresser à ces contrées favorisées du ciel, et que les plus nobles souvenirs de l'humanité recommandent à notre respect? M. de Salverte, dans ses notes rapides, n'a négligé aucune des traditions religieuses qui, jusqu'à la fin des temps, feront de la Syrie une terre privilégiée entre toutes. A Bethléem, à Nazareth, il vénère les traces du Sauveur; à Damas, il évoque le nom de saint Paul, l'apôtre des Gentils; Beyrouth et Sidon lui rappellent les croisades et saint Louis, et il trouve un mot pour chacun de ces grands et pieux souvenirs. De belles descriptions disent aussi que le chrétien était un voyageur, sensible aux magnificences de la nature. Mais il revient souvent et avec prédilection aux œuvres de la charité chrétienne; il préfère aux ruines de Balbeck et même aux cèdres du Liban l'humble école des lazaristes, le collége des jésuites, l'orphelinat des sœurs de Saint-Vincent; trouvant avec raison la charité plus grande que le génie, et le cœur humain, dans sa beauté, plus admirable que les merveilles des eaux, des cieux et des forêts. Mais ces œuvres nées d'une longue abnégation n'existent plus en ce moment; cette terre désolée, veuve de ses enfants, inondée de sang et de larmes, n'a plus d'autre parure que ses souvenirs; à peine lui reste-t-il une espérance, — si Dieu et la France le veulent..... Pour connaître la Syrie, son passé, ses ressources; pour connaître et chérir cette grande cause d'une nation chrétienne cruellement immolée, lisez le livre de M. de Salverte.

QUATRE NOUVELLES HISTORIQUES (1)

Les Servantes de Dieu (2)

Par Mme Bourdon.

Ni le blâme ni l'éloge ne sont à leur place alors qu'il s'agit de nos collaboratrices; nous nous bornerons donc à annoncer deux nouveaux ouvrages de madame Bourdon : les *Nouvelles historiques* sont surtout destinées aux jeunes filles; à défaut d'autre mérite, elles offriraient celui de la diversité des époques et de la variété des sujets.

Un second livre plus sérieux, *les Servantes de Dieu*, renferme les biographies de quelques-unes de ces femmes qui sont la gloire de la France catholique : madame de Miramion, mademoiselle de Lamoignon, madame Hélygot, mademoiselle de Foix, madame de la Garaye, madame de Saisseval, madame Swetchine, types divers de la piété et de la charité. Il y a là de beaux enseignements et des exemples profitables.

(1) Chez Le Thielleux, rue Bonaparte, un vol. 1 fr. 50.
(2) Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME (1)

Les Couronnes.

(Fin.)

Ma mère partageait l'admiration que m'inspirait mistress Fry; mais avec le sens droit dont elle était douée, elle me disait que des associations de femmes pour la réforme des prisons lui paraissaient être choses fort difficiles à établir en France. Ma mère vénérée avait raison : ce premier *meeting* ou assemblée chez madame de Broglie ne produisit aucun résultat. Mistress Fry fut pourtant bien éloquente et ces dames applaudirent avec enthousiasme la pensée de former des associations; mais des difficultés sans nombre accueillaient chaque proposition. Où trouver une seconde mistress Fry pour commencer l'œuvre ? On résolut de se réunir de nouveau en amenant chacune du renfort, c'est-à-dire des adeptes désireuses de concourir à la régénération morale des prisonnières. Mistress Fry indiqua un jour de la semaine suivante, en annonçant que M. Demetz, directeur de la colonie pénitentiaire de Mettray, présiderait le *meeting*, et toutes promirent de se rendre ce jour-là à l'hôtel de Castille.

J'avais lu avec un vif intérêt l'esquisse de la réforme des prisons tracée par mistress Fry, et il m'avait semblé tout d'abord qu'en tête des travaux préparatoires pour des associations de femmes en France devait être placée la traduction de cette esquisse. Préoccupée de cette idée, je partis pour me rendre au *meeting*.

Une foule de dames entouraient déjà mistress Fry, à qui il me fut impossible de parler; mais, en revan-

(1) La reproduction de cet article est interdite.
En donnant aujourd'hui à nos abonnées la fin des *Souvenirs d'une vieille femme*, nous leur rappelons que la première partie, formant un beau volume in-18 jésus, est en vente au prix de 3 fr. 50 c. franco, chez E. Maillet, libraire-éditeur, 15, rue Tronchet. — La deuxième et dernière partie sera mise en vente le 15 août, aux mêmes conditions.

che, je pus m'asseoir auprès de madame Delessert. A chaque instant il arrivait du monde, et je compris que le moment n'était pas opportun pour l'entretenir de mon projet de traduction. Madame François Delessert avait la bonté de me nommer les dames qui arrivaient : cette fois, on avait fait assaut de toilette ; ce n'était que plumes, fleurs, rubans, dentelles ; la sévérité de costume de mistress Fry et de plusieurs autres femmes de la société des *Amis* formait un contraste bien remarquable avec le luxe que les futures réformatrices des prisons de France avaient cru devoir déployer.

Une grande agitation régnait dans la salle : on allait, on venait, on parlait beaucoup, et je me demandai comment ferait mistress Fry pour établir quelque ordre dans la discussion. Soudain l'idée me vint que je pourrais être appelée devant tout ce monde à rendre compte de mon voyage à Clermont. Je ne me souciais pas de me trouver ainsi sur la sellette en présence d'une si nombreuse assemblée, et je cherchais comment m'échapper sans être remarquée, lorsqu'on annonça M. Demetz. Il se fit alors un grand mouvement dans toute la salle; j'en profitai pour m'esquiver.

J'avais fait bien des réflexions depuis ma première visite à mistress Fry, et ces réflexions m'avaient amenée à comprendre que tout ce que je pouvais faire en faveur d'une réforme bien nécessaire, mais bien difficile à commencer, c'était de mettre ma plume au service de l'œuvre. Mon devoir, un devoir cher et sacré, m'enchaînait à ma pauvre mère. Elle avait besoin de ma présence tous les jours de sa vie; elle avait besoin de mes soins à tous les instants, et, depuis mon retour de Clermont, cette présence, ces soins lui avaient trop souvent manqué. De fréquentes sorties, une correspondance active avec l'aumônier et les détenues employaient une grande partie de mes journées; mes travaux se ressentaient de mes nouvelles occupations, et le produit de ces travaux pouvait seul cependant faire jouir ma mère de quelque aisance... Sans doute on se doit à la grande famille humaine; mais je n'ai jamais compris qu'on abandonnât sa propre famille pour porter au dehors ces soins, ces prévenances dont on a si grand besoin au logis. J'ai vu plus d'une fois pourtant des exemples de cette charité mal comprise; en cherchant la raison d'une erreur qui me semble coupable, j'ai été amenée à supposer que l'amour de la louange, agissant à notre insu, nous porte à délaisser des parents infirmes pour aller soigner d'autres infirmes qui nous prodiguent les noms de bienfaitrices et d'anges : au logis, notre dévouement n'est autre chose que l'accomplissement d'un devoir, et cet accomplissement n'a pour témoin que Dieu; personne n'y applaudit; souvent aucun éloge ne le récompense, parfois même ceux qui en sont l'objet paraissent ne pas apprécier les sacrifices qui leur sont faits; au dehors, au contraire, notre charité est citée de tous, et nous sommes vantées, encensées, préconisées comme des modèles. Sans m'en rendre compte, je m'étais laissée entraîner par l'ambition de concourir à une œuvre utile en elle-même; je devais, je voulais persévérer dans ce concours; mais il fallait le faire suivant mes moyens, et mettre toujours en première ligne les devoirs de la famille.

Quelques jours après le *meeting*, mistress Fry vint chez moi, mais j'étais sortie. Je me hâtai d'aller le lendemain lui rendre sa visite. Elle n'avait vu ma mère qu'un seul instant, et cet instant avait suffi pour lui faire reconnaître dans ma pauvre martyre le modèle de la résignation dans la souffrance. Les paroles qu'elle m'adressa au sujet de ma mère vénérée m'émurent profondément, et je la remerciai de m'avoir donné cette marque d'estime.

Comme je l'avais pressenti, le *meeting* n'avait eu encore aucun résultat; cependant mistress Fry espérait arriver à former un comité des dames les plus zélées, et elle me demanda si je n'en voulais pas être.

Je répondis avec une entière franchise que je m'estimerais heureuse de faire partie de ce comité, mais que la santé de ma mère et mes travaux ne me permettaient pas de disposer de mon temps; je m'engageai, du reste, à faire tout ce que je pourrais en faveur de l'œuvre et pour donner un témoignage de ma bonne volonté, j'offris de traduire l'esquisse sur la réforme des prisons de femmes : car il me semblait que cette esquisse était un excellent manuel à mettre entre les mains de toutes les dames du comité, et que cette publication aiderait puissamment aux efforts personnels de mistress Fry. Cette offre fut accueillie avec empressement; j'ajoutai que, peut-être, il serait utile de publier à la suite de l'esquisse quelques observations sur le régime des prisons de France. Mistress Fry approuva beaucoup cette idée; mais ce que je ne dis pas, c'est que mon intention était de ne tirer aucun lucre de ce travail : je prévoyais que trouver un éditeur serait difficile, et j'étais décidée, pour aider à la publication, à faire le complet abandon de mes droits d'auteur.

Rien de plus remarquable que cette *Esquisse de l'origine et des résultats des associations de femmes pour la réforme des prisons en Angleterre*. Mistress Fry expose avec simplicité pourquoi, comment la pensée de cette grande tâche s'est présentée à son esprit; et par quels moyens elle est arrivée à faire disparaître de criants abus. Courage, bonté, charité inépuisable, persévérance que rien n'a pu lasser, voilà ce que je trouvais à chaque page de cette esquisse que je traduisais *con amore*. Quel beau modèle à suivre, mais combien difficilement on pouvait marcher sur ses traces !

Je compris que les observations du traducteur, qui devaient faire suite à l'*Esquisse*, avaient besoin d'être appuyées de documents certains et sérieusement étudiés. Je demandai donc au ministère de l'Intérieur ces documents qui me manquaient. Je reçus en réponse de M. Macarel, directeur de l'administration départementale et communale, des renseignements précieux et qui m'aidèrent à compléter mon travail. Mistress Fry s'en montra satisfaite, et plus tard ce volume eut l'honneur d'être cité comme livre utile à consulter par plusieurs réformateurs de prisons, entre autres par M. le marquis Torregiani, noble florentin, qui me fit en outre l'honneur de venir me voir à l'un de ses voyages à Paris; car j'avais trouvé un éditeur, non sans grande peine; la question de la réforme des prisons n'était pas encore *à la mode* à cette époque, mais elle le devint plus tard.

Le séjour de mistress Fry à Paris fut très-court, et cependant il en résulta un bien réel dans plusieurs maisons de détention. M. Bérenger avait la bonté de

me tenir au courant de ce qui se passait et de rapporter à ma visite à Clermont la plupart des changements opérés. Il m'apprit que la place d'inspectrice des prisons de femmes avait été créée et donnée à une personne très-capable; des surveillantes, choisies en dehors de la prison et dignes de ce poste, remplaçaient, à Saint-Lazare, les condamnées auxquelles appartenaient jadis ces fonctions importantes. Une maison d'asile avait été fondée pour les jeunes filles libérées; enfin des femmes charitables allaient visiter les prisonnières et leur faire de bonnes lectures. Sans le voyage de mistress Fry en France, rien de tout cela n'aurait eu lieu. M. le ministre de l'Intérieur avait, sans aucun doute, la volonté et le pouvoir de mettre un terme à bien des abus; mais l'assistance des femmes, alors qu'il s'agissait de régénération morale, était indispensable, et ce furent la présence, les discours, les exemples donnés par mistress Fry, qui imprimèrent un mouvement général dont les heureux effets se font ressentir encore. Je ne pouvais être du nombre des dames visiteuses; mais grâce à M. l'aumônier, qui m'éclairait de ses conseils, je pouvais apporter quelques consolations et quelques encouragements dans la maison de Clermont par ma correspondance avec plusieurs détenues; je continuai donc longtemps encore des relations qui me faisaient participer à une bonne œuvre. Comme femme, j'avais eu le bonheur d'obtenir l'estime de mistress Fry; comme écrivain moraliste, je recueillais une douce récompense de mes travaux : par ses soins la plupart de mes ouvrages étaient traduits en grec moderne pour l'usage des écoles et des prisons de la Grèce.

Pendant la vie d'agitation qui m'était faite depuis quelques mois, beaucoup de petits événements avaient eu lieu dans la maison que nous habitions et ces événements amenèrent des changements qui achevèrent de dégoûter ma pauvre mère de notre séjour chez des artistes. M. Guernu s'était lassé le premier de ce *décousu* qui fait de la vie artistique un enchaînement sans fin de choses imprévues; le premier, il nous avait donné l'exemple en se retirant dans son petit ménage; d'un autre côté, ma bonne Henriette avait quitté la pension de demoiselles où elle occupait un poste bien inférieur à son mérite. Aucun lien d'affection ne nous attachait à madame N... L'esprit est quelque chose de charmant sans doute; mais l'esprit tout seul ne suffit pas, il faut y joindre quelque bonté, et au moins un peu de bon sens. Nous prîmes le parti de faire comme M. Guernu.

J'aurais voulu trouver pour ma pauvre mère un second château de la Charolais; elle aurait accepté alors les petits ennuis que présente le séjour dans une pension bourgeoise, mais il fallut nous contenter d'un appartement situé rue de la Vieille-Estrapade, et de la promesse faite par le maître de la maison que ma mère pourrait aller respirer l'air dans le petit jardin qui en dépendait.

Ce propriétaire était le savant botaniste M. T... La première fois que je le vis, je le trouvai grelottant au coin du feu; il avait sur les épaules un vieux manteau appartenant à madame T..., et sur la tête une casquette très-originale. Grand, maigre et pâle, d'un abord très-froid, il parlait lentement, d'une voix voilée; son regard, assez terne, ne s'animait jamais, et jamais non plus sa figure ne perdait l'expression de l'impassibilité : sa femme avait dû être fort jolie; elle était très-sourde; ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'elle *lisait* sur les lèvres de son mari les paroles qu'il prononçait, et à ce point qu'elle intervenait toujours avec justesse dans l'entretien. Je reconnus par la suite que tous deux formaient un couple bien assorti... Paix à leurs cendres. J'éviterai le plus possible de parler de l'homme; mais je parlerai avec éloge du savant.

A peine établies dans notre nouvelle demeure, je compris combien me serait utile le voisinage de M. T... Depuis plusieurs années, je publiais des leçons d'histoire naturelle dans le Journal des Jeunes Personnes. J'avais pour *professeur bénévole* M. Guérin-Menneville; au Jardin des Plantes, M. Victor Audouin me donnait des conseils dont je sentais le prix; d'excellents ouvrages de zoologie étaient mis à ma disposition; mais aucun de ces messieurs ne s'occupait de botanique, et j'avais la fantaisie de parler de botanique à mes jeunes lectrices; non de cette botanique qui se compose de classification et de nomenclature, mais de la vie végétale en général, de l'espèce d'instinct dont quelques plantes paraissent douées; enfin de ces phénomènes qui passent trop souvent inaperçus aux regards du plus grand nombre et des savants eux-mêmes. Mon père m'avait habituée à m'occuper d'abord des généralités, et à ne descendre aux détails qu'après avoir embrassé une vue d'ensemble. Ah! si j'avais voulu profiter de ses leçons, je ne me serais pas trouvée réduite à faire une multitude d'études préliminaires qui me prenaient bien du temps, mais jadis j'avais la science en horreur, et non-seulement je m'étais obstinément refusée à suivre avec mon père des cours auxquels les femmes étaient admises, mais j'avais pour ainsi dire fermé les yeux chaque fois qu'il m'avait conduite dans le beau cabinet de physique du célèbre Charles, où j'avais assisté *malgré moi* à des expériences fort intéressantes et que je n'avais pas voulu regarder. Cette opiniâtreté persévérante prenait sa source dans l'espèce de honte que j'éprouvais d'être auteur; c'était un travers d'esprit, sans doute, mais on m'avait appris, dès l'âge le plus tendre, à craindre d'attirer les yeux sur moi, et, aujourd'hui encore, j'évite autant que je le puis de me servir de mon nom d'auteur.

M. T..., trouvant dans sa nouvelle locataire une personne très-avide de voir et d'écouter, se prit d'une sorte d'affection pour moi. J'admirais sincèrement ses travaux de physiologie végétale, les beaux dessins, au nombre de plus de six mille, qu'il avait faits d'après nature et sans avoir jamais appris à dessiner. En même temps que Gœthe et un jardinier allemand dont j'ai oublié le nom, il avait reconnu que la fleur, que le fruit ne sont autre chose que le développement des feuilles; le premier, il avait fait de curieuses observations sur les lois qui régissent la circulation de la sève, et le premier aussi il avait eu l'idée d'employer comme bouture une parcelle de la feuille d'une liliacée (lis) : la bouture avait donné une plante parfaitement complète. Cette manière d'envisager la botanique me séduisit à un tel point, que je priai M. T... de me permettre d'exposer son système dans quelques articles de physiologie végétale destinés au Journal des Jeunes Personnes. Cette proposition l'enchanta, et il mit à ma disposition sa bibliothèque, son microscope et lui-même. L'étude de la physiologie végétale avec un tel maître était des plus

intéressantes; mais le savant botaniste, que quelques flatteurs avaient surnommé le Linnée de la rance, laissait trop souvent percer une vive animosité contre ses collègues, et je me disais en l'écoutant que la science ne rend pas toujours les hommes meilleurs. Avec une malignité froide, il avait tracé le portrait des membres de l'Académie des sciences qui faisaient partie, comme lui, de la section de l'Agriculture; chaque dimanche, il venait me faire la lecture de la note qu'il devait lire le lendemain à l'Académie, note toujours abondamment fournie de traits méchants, et lorsque je disais : « Ceci s'adresse à M. un tel, et ceci s'adresse à M. un tel, » il riait de ce rire muet qui éteint la gaieté au lieu de l'exciter.

Nous avions souvent des discussions très-vives : M. T..... niait l'existence des instincts les plus nobles de l'homme; il traitait de mots vides de sens l'amour de la patrie, l'amour de la famille, et quand je racontais quelque beau trait de charité, il haussait les épaules, ou bien, par une raillerie amère, il me punissait de ma croyance au beau et au bien. Aussi l'enthousiasme que sa science m'avait d'abord inspiré allait se refrodissant de jour en jour. La science, de même que l'esprit, a besoin d'être accompagnée de qualités du cœur pour plaire longtemps. Presque toujours, lorsqu'elle n'élève pas l'âme, elle la dessèche.

Un matin la tante de M. Vivien, madame Aublay, qui venait nous voir de temps en temps, arriva tout enthousiasmée d'une nouvelle qu'elle avait apprise la veille. Elle raconta à ma mère et à moi une histoire si extraordinaire que nous ne pouvions y croire; il s'agissait de trois Persans qui, vingt ans auparavant, avaient connu dans leur village un Français dont ils avaient oublié le nom, et qu'ils étaient venu chercher à travers mille dangers jusqu'à Paris, et ce Français, c'était M. Joannin, secrétaire interprète du roi pour les langues orientales. La bonne madame Aublay avait l'âme chaleureuse et beaucoup d'imagination; nous pensâmes d'abord qu'elle mettait du sien dans ce récit; mais elle m'engagea à aller voir M. Joannin, ajoutant que, si elle-même n'était pas sourde, elle aurait été le trouver.

« Mais je n'ai pas osé, ajouta-t-elle, car je le connais à peine, et seulement grâce à vous, mademoiselle; il ne m'a fait qu'une visite, et une fois seulement, il est venu prendre le thé avec moi. Vous, vous le connaissez davantage; voyez-le, et vous me raconterez ce qu'il vous aura dit. Il s'agit d'une loterie qu'on veut organiser pour venir au secours des trois Persans, je donnerai des lots et je prendrai des billets. »

Je ne me souviens plus comment j'avais fait la connaissance de M. Joannin, mais nos relations, sans être très-suivies, m'autorisaient en quelque sorte à lui demander des explications sur l'arrivée de ces trois Persans à Paris.

Je me rendis chez lui dès le lendemain, et voici ce que j'appris.

En 1807, le shah de Perse envoya une ambassade à celui dont le nom glorieux retentissait sur toute la surface du globe : l'Empereur répondit à cette politesse en envoyant à Tauris, dans le Kurdistan, un chargé d'affaires : c'était M. Joannin, bien jeune à cette époque. Le chargé d'affaires sut faire aimer le nom français dans ce pays, et, lorsqu'il fut rappelé en France, il consentit à aller visiter un village de chrétiens catholiques, Khosrew-Abad, à peu de distance de Selimas. La demande lui en avait été faite par David, fils de Gabriel, palefrenier qui avait servi dans les écuries de la légation. Le chargé d'affaires de France ne dédaigna pas d'aller voir David dans sa maison; il assista au service divin avec ses coreligionnaires dans la modeste église de Khosrew-Abad. Son aménité, sa bonté lui attachèrent les cœurs de ces braves gens, et le souvenir de son séjour dans le village fut durable.

La Perse était depuis longtemps menacée d'une guerre avec la Russie; cette guerre éclata en 1827; tout le pays fut frappé de contributions extraordinaires; pas un hameau qui ne dût fournir une somme plus ou moins considérable, et celle qu'on exigea de Khosrew-Abad fut énorme, 5,000 francs. Il fallait payer sous peine de voir les musulmans prendre comme otages les femmes, les vieillards, les enfants. Quoique l'islamisme défende expressément l'usure, elle est pratiquée dans tout l'Orient. On trouva donc à emprunter à des conditions onéreuses, mais des années furent accordées pour se libérer. Si, ces années écoulées la somme de 5,000 fr. ne pouvait pas être remboursée, vieillards, femmes et enfants serviraient les musulmans comme esclaves jusqu'au jour du remboursement intégral.

Plusieurs années passèrent sans qu'il fût possible aux malheureux débiteurs de faire autre chose que de payer les intérêts exorbitants qui avaient été stipulés. La misère allait grandissant, et l'on n'entrevoyait aucun moyen de se libérer, lorsqu'un jour David, dont les cheveux avaient grisonné, se leva dans une assemblée, et, rappelant le souvenir du Français qui était vènu plus de trente années auparavant visiter ses coréligionnaires de Khosrew-Abad, il proposa de partir pour le chercher, afin de lui faire connaître la détresse de ceux qu'il avait honorés de sa visite et de sa bienveillance. David, comme les autres, ignorait le nom du Français; il avait retenu seulement le nom de Paris, répété bien des fois devant lui, et il savait que Paris était la principale ville de France. Où était située la France? Par quel chemin y arriver? Nul ne le savait.

« Dieu me guidera! » Telle fut la réponse de David.

Alors dans l'assemblée se levèrent deux autres habitants de Khosrew-Abad, Kiril, fils de Youçouf, homme dans la force de l'âge, et Youçouf, fils de Yohan, qui n'avait pas encore vingt ans. Tous deux déclarèrent qu'ils accompagneraient David, fils de Gabriel, et cette grande entreprise fut non-seulement résolue, mais exécutée, sans argent, sans appui d'aucune espèce. Les trois courageux voyageurs traversèrent à pied une grande partie de l'Asie et de l'Europe, et arrivèrent à Paris après avoir bien souffert de la fatigue et de la misère.

Comme ils erraient dans les rues de la grande cité par un jour d'hiver, couverts de leurs robes traînantes qui se ressentaient de la longueur de la route, chaussés de babouches en guenilles, coiffés du bonnet persan, et le menton caché par une barbe inculte, ils attirèrent l'attention des passants, et celle surtout d'un de ces enfants terribles appelés *gamins de Paris*. Par bonheur, ce gamin avait un bon cœur; il comprit que ces pauvres étrangers cherchaient quel-

que chose, l'adresse de quelqu'un peut-être, et il essaya, par signes, de les leur demander. Les Persans ne comprirent pas; mais recourant à leur tour au langage des signes, ils portèrent leurs mains à leurs bouches, puis ils penchèrent la tête en fermant les yeux, et l'enfant comprit qu'ils avaient faim et qu'ils voulaient dormir. D'un geste il les engagea à le suivre; il les conduisit rue Mouffetard, chez un logeur, qui refusa d'abord absolument de les recevoir.

« Mais ce sont des chrétiens, disait l'enfant; en chemin ils ont voulu entrer dans une église pour prier, et en passant devant les autres, ils ont fait le signe de la croix. »

Le logeur voulait des papiers. Pendant le voyage, les Persans avaient dû souvent montrer et faire viser leurs passeports; ils devinèrent ce dont il s'agissait, et les présentèrent au logeur. Celui-ci fit encore des difficultés : ces papiers étaient pour lui un véritable grimoire, et il ne savait trop à quoi se décider. Aucun moyen d'inscrire le nom de ces étrangers qui ne voulaient pas laisser leurs passeports entre les mains du logeur, tandis que celui-ci ne voulait pas les rendre. Enfin il l'emporta, il mit les passeports sous clé, puis il donna à manger et à coucher aux trois pauvres Persans.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, il fit signe à ceux-ci de le suivre, et il les conduisit à la préfecture de police.

Personne, dans les bureaux ne put déchiffrer un mot de ces passeports, écrits en langue persane, visés en langue turque, en langue russe, en langue polonaise, en langue allemande, etc. Le logeur pestait, car on le retenait avec ses trois hôtes, et il avait affaire chez lui. Alors arriva un jeune Polonais qui reconnut de suite que ces étrangers étaient des Persans; il déclara bons et valables les visas russes et polonais, mais en ajoutant qu'il n'était pas assez versé dans les langues orientales pour interroger ces pauvres voyageurs. « Il faut, dit-il, les conduire chez M. Joannin, qui a longtemps habité la Perse, je m'en charge.

Aussitôt dit, aussitôt fait. »

M. Joannin était heureusement chez lui. A sa vue, David se prosterna ainsi que ses compagnons, et il exposa, les larmes aux yeux, le motif de leur voyage. Vivement touché, M. Joannin promit d'aider ces braves gens en tout ce qu'il pourrait, et encore une fois se trouva vérifiée cette parole des livres saints : *Je vous le dis, en vérité, ceux qui auront la foi comme un grain de sennevé diront à la montagne : Tranportetoi d'ici là, et la montagne se transportera.*

A Paris, on est très-charitable; quiconque fait appel à la générosité de ses amis et même de ses connaissances trouve toujours une foule de gens disposés à donner des lots pour une loterie, pour une vente, ou bien à souscrire pour un bal, pour un concert de charité. La bienfaisance publique n'est jamais invoquée en vain, et quand la vogue se déclare pour une grande infortune ou pour une grande misère, on peut être assuré de voir les secours arriver de toutes parts. L'histoire merveilleuse du voyage des trois Persans se répandit avec rapidité dans toute la ville, et les lots pour une loterie arrivèrent en grand nombre. En même temps des propriétaires de cafés firent des offres pour attirer les trois Persans dans leurs établissements, moyen employé assez souvent pour battre monnaie ou pour achalander une maison, mais on n'eut pas besoin d'y recourir; la somme nécessaire au rachat des habitants de Khosrew-Abad était presque complète, grâce à de généreuses souscriptions, lorsque la loterie fut tirée, et cette somme fut envoyée immédiatement dans le Kurdistan, par les soins de l'autorité. Dire la joie de David et de ses compagnons serait impossible. Ils voulurent aller rendre grâce à Dieu dans la ville sainte, recevoir la bénédiction du saint-père, et visiter l'église à la boule d'or (St-Pierre). Un tel voyage n'était rien pour d'intrépides marcheurs, et cette fois la générosité parisienne leur assurait les douceurs d'une aisance jusqu'alors inconnue.

Pendant quinze jours encore après leur départ, on s'entretint des trois Persans, puis on parla d'autre chose; car à Paris un événement succède à l'autre sans interruption; la vogue délaisse promptement ceux qu'elle avait placés sur le pinacle, et plus d'un beau trait tombe bientôt dans un profond oubli. Il me sembla que cet acte de foi méritait d'être raconté à la jeunesse: la fiction n'avait rien à faire dans ce récit. Tout y devait être simple autant que vrai. d'après les indications de M. Joannin, je consultai plusieurs ouvrages sur la Perse, afin de donner à mes jeunes lecteurs un aperçu des mœurs des habitants de ce pays, et je publiai bientôt le petit volume qui a pour titre : *les Trois Pèlerins ou la Foi.*

Je n'avais point parlé de ce beau fait à M. T....., bien certaine que je ne serais pas comprise. Je ne lui parlai pas davantage d'un ouvrage que je composais alors, et qui parut dans l'année : *Claude ou le Gagne-Petit.* Mon admiration pour la science de mon propriétaire se trouvait beaucoup refroidie depuis que je connaissais le caractère de l'homme; je descendais moins souvent chez lui; sa glaciale ironie, chaque fois que je racontais quelque belle action, me révoltait, et au printemps, je le vis avec plaisir faire ses dispositions pour aller passer la belle saison à la campagne. Mais l'homme propose et Dieu dispose : depuis peu de jours seulement il était parti avec sa femme lorsqu'on le ramena mourant; sa maladie fut de courte durée, et à la fin de la semaine il avait succombé.

Gannal, le célèbre embaumeur, avait cru faire grand plaisir à tous les membres de l'Académie des sciences en leur promettant de les embaumer gratuitement. Je ne sais comment ces messieurs avaient reçu une telle promesse; ils auraient pu lui répondre : Apparemment vous vous croyez plus immortel que nous tous! Il accourut avec empressement pour offrir ses services à la veuve. L'opération dura un jour et une nuit et empesta toute la maison. Quand elle fut terminée, Gannal fit inviter les locataires à venir voir *son mort;* car pour lui chaque embaumement était une sorte de prospectus qui lui amenait des *travaux.* Il parait *ses sujets,* il leur mettait du rouge, des yeux d'émail, et il cherchait ainsi à faire oublier, en l'oubliant lui-même, le respect dû à ceux qui ne sont plus...... Je passerai rapidement sur ces pénibles souvenirs : la douleur de la veuve était mêlée de tant d'extravagances que la pitié se changeait en dégoût. Ah! plutôt l'ignorance que le savoir qui éteint en nous les sentiments nobles et les plus saintes aspirations de l'âme!

Nous vîmes bientôt qu'il ne serait pas possible de rester dans cette maison; ma mère avait rarement profité de la permission de descendre au jardin, permission accordée toujours d'assez mauvaise grâce. Sous le *règne* de madame T...., la grille était constamment fermée. J'avais cherché dans le quartier un autre appartement avec jardin sans pouvoir rien trouver; il n'était pas possible que ma malheureuse mère infirme fût ainsi toujours prisonnière, qu'elle fût ainsi constamment privée de l'air extérieur, de la vue de la verdure et des fleurs. Après bien des hésitations, je proposai de nous retirer à Versailles : d'abord ma mère se récria ; c'était sans doute faire un grand sacrifice, celui de relations fréquentes avec mes deux protectrices, avec mon bon vieil ami, M. Alexandre Duval, devenu infirme ainsi que sa femme, avec Adèle et Malvina, dont le dévouement filial était au-dessus de tout éloge, enfin avec d'autres bons amis qui me soutenaient de leur affection dans ma difficile carrière; car bien que j'aie évité de m'appesantir sur les dégoûts qui accompagnent pour une femme les relations habituelles avec les libraires, j'avais eu et j'avais encore beaucoup à en souffrir. Je me trouvais même à la veille de soutenir un procès contre mon éditeur. Mais ma mère vénérée, ma chère et courageuse infirme, passait avant tout : pour la décider, je lui dis, ce qui était de toute vérité, que j'avais *soif* de solitude. Depuis bien des années j'avais fait plus de connaissances que je n'aurais voulu : je me sentais lasse de ces conversations sans but, sans portée, qu'il me fallait soutenir avec des oisifs; à Versailles, je retrouverais seulement une amie de jeunesse et une famille de créoles qui nous avait voué depuis longtemps une vive affection; c'était assez pour ne pas vivre dans l'isolement. J'appuyais toutes ces considérations de la découverte que j'avais faite, dans la rue Berthier, d'un joli petit appartement avec jardin en plein rapport. Ma mère se laissa *séduire*, et notre *émigration* fut résolue.

Quitter Paris, où tout me retenait, travaux, affaires, amitiés, pour aller vivre à Versailles, était un grand sacrifice; mais ce sacrifice devait bientôt recevoir sa récompense. Un ami m'avait mis en relation avec M. Émile de Bonnechose, auteur d'une *Histoire d'Angleterre* que l'Académie française a couronnée. A son tour, M. Émile de Bonnechose, qui habitait alors Versailles, me mit en rapport avec M. Sirot, homme pieux et bon, auquel le ciel a accordé le don merveilleux de soulager toujours et de guérir souvent les maux de la pauvre humanité. M. Sirot consentit à s'occuper de ma malheureuse infirme : grâce à ses soins, elle recouvra en partie l'usage de la main et du bras droit. De cette époque date une amitié qui dure encore et une reconnaissance profondément sentie.

Peu de temps après, S. M. le roi de Suède m'honorait d'une nouvelle faveur; mais je dois dire d'abord que M. Bérenger m'avait fait faire connaissance depuis longtemps avec un bon et spirituel vieillard, M. Izarn, ami du roi Charles-Jean et anciennement inspecteur de l'Université. M. Izarn, m'ayant prise en affection, avait bien voulu se charger d'offrir, pour moi, à Sa Majesté, le respectueux hommage de l'ouvrage intitulé *la Pierre de Touche*, et le roi avait ordonné qu'une traduction en serait faite en suédois pour l'usage des écoles de la Suède, honneur dont j'étais bien fière. Presque chaque fois que j'allais à Paris, et c'était souvent à cause du procès que je soutenais contre mon éditeur, je tentais de voir M. Izarn, dont l'entretien était rempli de charme. Je ne le rencontrais pas toujours. Un matin, le lendemain de mon retour de Paris, je reçus la lettre que voici :

« Mademoiselle,

» Depuis longtemps, vous êtes pour moi un sujet de trouble, de tourments et d'angoisses.

» N'allez pourtant pas vous effaroucher de cette brusque déclaration avant d'en avoir appris les motifs.

» Je fus d'abord tourmenté de regrets quand j'appris qu'étant venue chez moi, vous aviez perdu votre temps à attendre la sortie d'une personne que j'aurais assurément renvoyée bien plus tôt si j'avais pu savoir que vous étiez là.

» Quelques jours après, ce fut bien pire. M. de Lœwenhielm, arrivant de Stockholm, vint me voir et me dit qu'il m'apportait une médaille; mais ses malles n'étaient pas encore ouvertes; il me l'envoya pourtant le surlendemain.

» Vinrent alors les embarras pour déterminer le jour où je pourrais vous l'apporter moi-même à Versailles.

» Le jour étant enfin fixé, vint la réflexion que vous ne pourriez voir dans cette médaille que sa valeur métallique, si je ne prenais soin de faire savoir, *urbi et orbi*, comment, pourquoi et de qui vous l'avez reçue.

» Et cette reflexion fort à propos venue me mit dans la nécessité de rapports avec M. de Lœwenhielm, que je ne pouvais pas mettre en scène, à son insu, avec M.***, du *Moniteur Universel*, à qui j'avais donné mon article.

» Et les jours filaient, filaient, et la médaille était toujours là.

» Dimanche, enfin, premier du mois, je vis mon article casé parmi les faits divers de la grande trompette, et je voulais vous apporter lundi médaille et *Moniteur*.

» Mais il était écrit que, rentrant aujourd'hui chez moi, d'où je n'étais sorti depuis huit jours, et pour moins d'une heure, il me faudrait apprendre que vous étiez venue tout juste au moment où je traversais le Louvre !

» Et, si je vais demain à Versailles, il m'arrivera, sans doute, de ne pas vous y trouver.

» Voilà pourquoi je vous fais ce long récit, justification de ma déclaration que mademoiselle Ulliac de Trémadeure est pour moi un sujet de trouble, de tourments et d'angoisses.

» Ce qui ne m'empêche pas de l'assurer, *quand même*, de ma très-haute estime et de ma respectueuse affection.

» J. Izarn.

» Je présente mes hommages à la mère qui a si bien élevé sa fille.

» 4 août 1841. »

On ne pouvait annoncer d'une manière plus aimable la faveur dont le roi de Suède m'honorait. Cette médaille, c'était la grande médaille d'or portant pour exergue : *A ceux qui l'ont mérité par leurs travaux.*

M. Izarn eut la bonté de me l'apporter lui-même.

A la fin du même mois, l'Académie française couronnait l'ouvrage qui a pour titre : *Claude Bernard ou le Gagne-Petit*, et je recevais une nouvelle marque de la bienveillance que daignait m'accorder la famille royale, bienveillance due tout entière à madame de Montalivet, douairière, à madame de Tascher, à M. le comte et à madame la comtesse Camille de Montalivet. Le roi des Français me décernait une médaille d'or à titre d'encouragement et de récompense pour mes longs travaux ; enfin je publiais un nouveau volume, *les Contes de la Mère l'Oie*, et je gagnais le procès entamé contre mon éditeur. Ainsi se trouvait vérifié ce vieil adage qu'*un bonheur ne vient jamais seul*; mais un malheur ne vient jamais seul non plus. Depuis deux ans j'avais perdu plusieurs amis dévoués : madame B..., de Versailles, qui nous avait accueillies si affectueusement lors de notre retour d'Allemagne, madame Victoire Babois, au cœur si chaleureux, la bonne madame Aublay, l'excellent M. Delorme, et le bon M. Guernu. En ce moment, mon vieil ami, M. Alexandre Duval me donnait de vives inquiétudes, et ma chère Élisabeth se mourait. Les jouissances de l'amour-propre ne consolent pas des souffrances du cœur, et les triomphes littéraires n'arrêtent point les larmes qu'une juste douleur fait couler. Je n'étais plus à cet âge où l'avenir apparaît sans bornes, à cet âge où chaque espérance évanouie est remplacée par d'autres espérances. Je sentais en moi une tristesse et une inquiétude vague que les succès de l'instant présent ne dissipaient pas; cette inquiétude vague n'était que trop fondée.

Depuis quelques années les imprimeurs et les libraires de province s'étaient emparés de la publication des livres dits d'éducation ; peu inquiets du contenu de ces livres, ils songeaient surtout à les donner à un prix tel que les libraires de Paris fussent réduits à ne pouvoir soutenir la concurrence. Brouillée avec mon éditeur, je n'avais guère d'espoir d'en trouver un autre à Paris, car ceux qui s'étaient occupés jusqu'alors de livres pour la jeunesse y renonçaient. La province me faisait des offres fort séduisantes sous certains rapports; on allait jusqu'à me dire : « Le sujet que vous voudrez, le format que vous voudrez, le prix que vous voudrez. » Mais il fallait me soumettre à une censure qui n'existait pas dans nos lois, et cette censure, quoique animée des meilleures intentions, traduisait souvent les pensées de l'auteur de telle sorte qu'on lui faisait dire le contraire de ce qu'il avait d'abord écrit; j'en avais plusieurs exemples bien frappants. Je refusai donc les offres des éditeurs de la province.

Un autre souci me préoccupait : le séjour de Versailles ne plaisait pas à ma mère. Pendant assez longtemps elle m'avait interdit de me servir des chemins de fer; il me fallait dès lors accepter l'hospitalité chez Élisabeth, et en laissant ma mère aux seuls soins d'une jeune bonne, passer près de quarante-huit heures dans mes voyages à Paris. L'affreuse catastrophe arrivée au chemin de fer de la rive gauche, acheva de faire prendre à ma mère Versailles en dégoût.

Mais où aller ? Quelqu'un m'indiqua le Petit Montrouge, et, dans le square d'Orléans, je louai une maisonnette avec jardin. J'étais bien lasse de tous ces changements de demeure; nos amis en plaisantaient parfois et me comparaient au soleil qui passe chaque mois d'un signe du zodiaque dans un autre. Le château de la Charolais nous avait gâtées; enfin, après une année de séjour à Montrouge, je découvris, sur le boulevard du Montparnasse, au carrefour de l'Observatoire, une jolie habitation, comme enfouie dans un amas de verdure. Ma mère avait un assez grand jardin dans un beau jardin, et tout annonçait qu'ici nous pourrions nous regarder comme installées pour plus d'un jour. En effet, nous avons passé près de huit années dans cette maison. Je ne la revois jamais sans que mille et mille souvenirs se réveillent; souvenirs plutôt empreints de tristesse que de joie, car lorsqu'on est arrivé à l'âge mûr, le nombre de ces dernières diminuent tandis que les sujets de tristesse se multiplient au contraire.

Ma bonne Élisabeth avait succombé depuis plusieurs mois, lorsque mon vieil ami, mon conseil, mon appui dans la carrière des lettres, M. Alexandre Duval succomba à son tour. Je pleurai amèrement celui qui avait aplani pour moi les difficultés de la route, celui auquel je devais les deux couronnes décernées par l'Académie française, celui enfin qui m'avait fait connaître les douceurs d'une bonne et franche amitié, partagée par madame Duval, qui me l'a conservée jusqu'à son dernier jour; et cette amitié je la retrouve encore aujourd'hui dans ses deux filles, Adèle et Malvina.

Si mon vieil ami avait vécu, je n'aurais certainement pas cédé aux instances d'un autre ami, mais ami imprudent, qui était parvenu à me persuader de faire, par moi-même, une entreprise de librairie. Oui, bien des chagrins, bien des soucis m'accablaient alors.

Comme toutes les femmes qui sont obligées de gagner le pain quotidien, je n'avais pu établir dans ma maison l'ordre, l'économie qui sont le fondement le plus certain d'une aisance durable. Les souffrances de mon père, celles de ma mère, m'avaient entraînée à dépenser sans compter, et aujourd'hui que le travail productif me manquait, mes ressources se trouvaient bien au-dessous de nos besoins. Un ami, M. C. G. Simon, rédacteur en chef du *Breton* et membre de la Société industrielle de Nantes, s'intéressa vivement à cette situation pénible. Pendant des années j'avais donné des articles au *Breton* et au *Lycée Armoricain*, fondés par M. Mellinet-Malassis, également fondateur de la Société industrielle de Nantes, société dont l'action bienfaisante n'a pas cessé de s'exercer depuis l'année 1832. J'avais concouru autant qu'il dépendait de moi à seconder dans leurs vues généreuses les hommes d'élite qui la composent, en offrant pour l'*école spéciale des apprentis*, qui est une de leurs bonnes œuvres, ceux de mes ouvrages que j'avais écrits en faveur des classes populaires, et ce modeste concours avait été accueilli avec la plus grande bienveillance. Sans me rien dire, M. C. G. Simon intéressa si vivement la Société industrielle de Nantes au sort de ma mère et au mien, qu'il fut décidé qu'une requête serait présentée au ministre de l'Instruction publique pour obtenir que son Excellence voulût bien porter aussi haut que possible le chiffre de ma pension littéraire. Les termes dans lesquels sont conçus la délibération et la requête de la Société industrielle témoignent d'une haute estime et d'un vif intérêt pour celle qui en est l'objet, estime d'autant plus précieuse,

que cette société tient un rang élevé dans l'opinion publique.

Le ministre, M. le comte de Salvandy, fit droit à la requête d'une manière flatteuse; il porta le chiffre de ma pension à 1,500 fr., en témoignant le regret d'avoir contresigné l'année précédente une ordonnance qui fixait à ce taux le *maximum* des pensions littéraires.

Notre modeste revenu aurait suffi et au-delà à nos besoins plus modestes encore, si l'état maladif de ma malheureuse mère n'avait nécessité des dépenses extraordinaires et multipliées. Je me demandais souvent si je ne ferais pas sagement de chercher un refuge dans quelque obscur village où l'existence matérielle serait plus facile qu'à Paris; mais comment renoncer à la carrière des lettres, qui avait été, il est vrai, pour moi, jusqu'alors, une source de tourments, de travaux incessants, mais aussi d'aisance pour ma mère, et de jouissances intellectuelles! Tout espoir de trouver un éditeur à Paris n'était pas entièrement perdu, et enfin je ne pouvais pas abandonner l'entreprise de librairie, qui paraissait devoir réussir. C'était par l'étude et par le travail que je parvenais à me distraire de ces sérieuses et tristes préoccupations.

L'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, M. Arago, venait de reprendre ses cours d'astronomie. La foule se portait à l'Observatoire, et pour trouver place à l'amphithéâtre, il fallait y être arrivé à dix heures du matin. La leçon ne commençant qu'à une heure après midi, c'était trois heures à passer dans l'attente. Autour de la chaire du savant professeur, se trouvaient un grand nombre de places *réservées*, et les élus pouvaient n'arriver à l'estrade que quelques minutes avant l'apparition de M. Arago. Comment parvenir à faire partie du nombre des privilégiés? Après bien des hésitations, je me décidai à tenter une démarche auprès de madame Mathieu, sœur de M. Arago. Je lui écrivis quelle était ma position d'auteur et de garde-malade, position qui ne me permettait pas de dépenser trois heures dans l'attente d'une leçon qui m'enchantait. Je demandais donc à être admise dans l'estrade. La lettre était accompagnée de quelques volumes dont je faisais hommage à mademoiselle Mathieu.

Ces dames, deux jours après, m'apportaient elles-mêmes la réponse, et, de ce jour commença une amitié dont je n'ai cessé de recevoir les témoignages les plus touchants et les plus doux. Admise peu à peu dans l'intimité de la famille, j'ai pu admirer les qualités du cœur les plus rares unies aux dons d'une haute intelligence.

Heureux de ma bonne fortune, petit papa Haumont m'engagea à en profiter pour mettre à exécution le projet de faire un livre d'astronomie destiné aux jeunes filles, projet bien téméraire de la part d'une ignorante comme moi : mais M. Haumont avait sténographié le précédent cours de M. Arago; il avait composé, en vers latins, avec une traduction française en regard, un poème sur l'astronomie. Tout cela m'était offert avec la franchise bretonne ainsi que les conseils d'une bonne amitié. Je pouvais, en outre, compter sur l'obligeance de M. Laugier, fiancé de mademoiselle Mathieu et sur celle de M. Mauvais, savant astronome attaché à l'Observatoire, pour toutes les explications, tous les renseignements dont j'aurais besoin. Le magnifique cabinet, les beaux instruments, tout enfin devait faciliter mes études.

C'est à peu près à cette même époque que j'eus le bonheur de faire la connaissance de M. et de madame Emile Souvestre. Je le désirais depuis bien longtemps; mais M. Souvestre ne voyait pas de gens de lettres; il fit une exception en ma faveur : mon titre de Bretonne, les lectures faites par ses aimables filles de quelques-uns de mes ouvrages, m'ouvrirent la porte d'une maison où régnait le bonheur. Émile Souvestre n'avait rien des prétentions ni de la fatuité qu'on reproche souvent avec trop de raison aux auteurs qui jouissent de la faveur du public. Sa causerie était attachante; on retrouvait dans l'homme simple et bon toutes les qualités qui brillent dans les ouvrages de l'auteur. Sensibilité vraie, justesse d'esprit, piété sincère, droiture et loyauté. Madame Victoire Babois a dit en parlant du talent :

> Il n'est touchant et beau qu'avec une belle âme;
> Il n'est durable et vrai qu'avec un bon esprit.

Jamais personne n'a mérité mieux qu'Émile Souvestre qu'on lui fît l'application de ces jolis vers si parfaitement justes. Bien malheureusement la mort est venue l'enlever dans la maturité de ce beau talent, et sa compagne inconsolable pleurera éternellement un bonheur à jamais perdu. Elle est digne de celui auquel le ciel l'avait unie.

Le temps passait cependant et aucun éditeur de Paris ne se présentait. Celui de province était venu renouveler ses offres brillantes, mais toujours avec la condition de la censure, à laquelle je ne voulais pas me soumettre, non par amour-propre, car la critique m'a toujours trouvée accessible et docile; mais celle qui vous laisse votre libre arbitre, qui vous permet de rester vous-même et non cette censure positive, absolue, qui exige une complète obéissance. Si cet éditeur avait connu mes inquiétudes pour le présent et pour l'avenir, il n'aurait rien compris à la persévérance de mes refus. C'est qu'en moi parlait une voix qui l'a toujours emporté sur les suggestions de l'intérêt pécuniaire. Cette voix c'était celle de la probité; c'était encore le respect de mon nom, et je voyais clairement qu'on voulait surtout *acheter* ce nom. Il n'avait jamais été, il n'était pas à vendre.

L'inquiétude, le découragement et la fatigue amenée par de longs travaux, par des veilles prolongées, par le chagrin enfin, déterminèrent une maladie grave et qui me mit en danger. J'avais essuyé déjà des indispositions sérieuses, mais j'avais soutenu la lutte debout, cette fois, en proie au délire de la fièvre, je passai neuf jours dans l'ignorance des angoisses que je causais à ma pauvre mère. Les tendres soins de l'amitié me rendirent au sentiment de l'existence et ma première pensée fut pour ma mère. Combien elle avait souffert! je le devinai à l'altération de ses traits.

Je commençais à entrer en convalescence, lorsque ma protectrice et amie, madame de Montalivet, m'honora d'une visite. Quelles paroles douces et consolantes elle sut trouver pour relever nos forces abattues! Quelques jours après, madame de Tascher vint à son tour... Ainsi soutenue et encouragée, j'osai espérer que la Providence ne nous abandonnerait pas. Cet espoir ne fut pas trompé. On m'offrit la direction

morale et littéraire du *Journal des jeunes Personnes*; deux amies concoururent à la conclusion de cette affaire, peu avantageuse sous certains rapports, mais qui m'assurait du travail, et, dès que je pus tenir une plume, je commençai à remplir mes nouvelles fonctions.

Il ne faut pas s'imaginer qu'un journal qui paraît une fois seulement par mois n'exige ni grande préparation, ni étude sérieuse, ni préoccupation matérielle. J'ai passé onze années dans ce rude labeur et j'y ai perdu la santé. Mais que de douces jouissances, dans cette correspondance avec de jeunes filles confiantes, spirituelles, bonnes, aimables et affectueuses! Que de jouissances aussi dans les relations avec leurs mères et avec certains auteurs tels que Émile Souvestre, madame Swanton Belloc, Adelaïde de Montgolfier, madame Charles Reybaud, Adèle Cleret, de Stolz, Emma Duguendy, ma bonne et chère Henriette Renan, et tant d'autres collaborateurs dont j'ai gardé le doux souvenir! C'est à ce recueil que je dois aussi d'avoir fait la connaissance et acquis l'amitié de la famille Jacotot. Le fils du célèbre auteur de *la Méthode d'Émancipation intellectuelle* vint à moi avec une ouverture de cœur qui me toucha. Il me présenta sa femme et ses deux charmantes filles, Émilie, aujourd'hui mariée à M. Desbordes, bien digne de faire partie de cette excellente famille, et Marie, toutes deux élevées d'après les principes de leur aïeul; toutes deux fort instruites, toutes deux bonnes musiciennes et improvisatrices. Cette affection, fondée sur une estime réciproque, a grandi d'année en année...

Ici se termine le récit des souvenirs de la vieille femme. Pour elle, comme pour quiconque réfléchit et pense, les souvenirs, au déclin de la vie sont empreints d'une douloureuse tristesse. Peu à peu ont disparu les illusions; l'expérience a apporté ses fruits amers;—elle nous a appris que *vivre* c'est voir *mourir*; que c'est voir disparaître de la terre ceux qui nous ont aimé, qui nous ont soutenu dans la carrière, et ces souvenirs-là, pénibles, mais bien chers, ne trouvent dans le langage, aucune expression pour les peindre.

Dieu avait daigné m'accorder un don précieux, celui de me faire aimer; je l'en ai remercié bien des fois; mais plus j'en ai compris la valeur, plus cruelles ont été ces séparations qu'il faut subir tôt ou tard, car elles ont été plus profondément senties. Des liens bien chers me restent encore; les enfants de mes anges protecteurs, mesdames de Montalivet et de madame de Tascher, accoutumés, dès le berceau à aimer celle qui aimait leur aïeule et leur mère, m'entourent aujourd'hui de tendresse. M. le comte et madame la comtesse de Montalivet ne cessent de me donner des témoignages d'affection et d'estime, et celle que Maurice, Charlotte, Clémentine et Karl appellent *bonne amie*, reçoit aussi d'affectueux souvenirs des jeunes femmes qui composent la charmante famille de M. le comte de Montalivet, mon bienfaiteur; car c'est à lui que je dois cette indemnité littéraire qu'il accorda surtout en réparation des injustices subies par mon pauvre père. Enfin des amis vrais entourent ma vieillesse, et mes tristes infirmités ne les lassent pas. Oui, je sens avec joie la reconnaissance remplir mon cœur pour les saintes et constantes affections qu'on a bien voulu me vouer.

CONCLUSION.

Ce n'est pas un frivole sentiment de vanité qui m'a portée à dicter ces souvenirs. Je l'ai prouvé par ma franchise à dire comment s'est ouverte pour moi la carrière des lettres. Je dois tout à mes parents; j'ai voulu rendre un hommage public à leur mémoire. Nous ne sommes rien par nous-même; entre les mains d'une mère, d'un père sages se développent les facultés que nous avons reçues du ciel. On l'oublie trop-généralement: des circonstances indépendantes de notre volonté complètent ce développement; c'est encore là une chose qu'on oublie; on s'imagine enfin que la culture des lettres peut n'occuper que les loisirs; j'ai cru devoir prouver que c'est une erreur. Quelques talents éclosent d'eux-mêmes, comme la fleur, mais ces talents-là sont rares. Il m'a donc semblé bon d'avertir la foule des jeunes filles, des jeunes femmes qui se croient appelées à devenir auteurs, que le travail, et un travail assidu, donne seul un succès durable. Voilà comment et pourquoi je me suis laissée entraîner à publier les *Souvenirs d'une vieille Femme*.

S. Ulliac Trémadeure.

LA VIERGE A L'ÉCRITOIRE

I

Les touristes et, parmi ceux-ci, les Anglais, qui, l'automne, descendent de la Suisse et des bords du Rhin et visitent en passant la riante Belgique, admirent, lorsqu'ils s'arrêtent à Gand, trois choses: l'hôtel de ville, ciselé comme un joyau, le beffroi, sombre et haut que surmonte le dragon d'origine scandinave, la cathédrale de Saint-Bavon, riche d'œuvres d'art et de souvenirs; puis ils en remarquent une quatrième, c'est la Grande-Boucherie, monument du moyen âge, bâti jadis par une corporation puissante et dont l'intérieur étrange et pittoresque tenterait les pinceaux d'un peintre. Parfois les curieux regardent, au-dessus

de la principale porte d'entrée, une statue de la Vierge d'un grand caractère, d'un aspect majestueux, et qui porte les traces d'une assez haute antiquité, et ils se demandent pourquoi la mère du Sauveur tient à la main droite une écritoire, pourquoi le petit Jésus semble jouer avec une plume...

C'est une vieille légende, et nous allons vous la conter.

Il y a longtemps, Philippe le Bon régnait : la ville de Gand était déjà telle que nous la voyons aujourd'hui, avec ses grands édifices, ses larges rues, ses ponts nombreux et sa population active, sérieuse et intelligente, et au moment où commence cette petite histoire, les cloches de toutes les églises sonnaient l'*Angélus* du soir. C'était le signal du souper dans toutes les maisons bien réglées. Or, il n'y avait pas de maison mieux réglée que celle de l'échevin Martens ; aussi la soupe au lait était-elle déjà sur la table, accompagnée d'un morceau d'esturgeon et d'un plat de harengs (car on était à la veille de la Notre-Dame d'août, jour d'abstinence). Le maître de la maison était assis dans son grand fauteuil ; sa femme, en face de lui ; lui, d'un air impatient, frappait la table du bout de son couteau ; elle, les mains jointes, prête à dire le *Benedicite*, et deux places vides encore disaient qu'on attendait d'autres convives.

« Hubert tarde bien ! dit enfin le père de famille.

— Il va venir, mon cher mari, un petit moment de patience, répondit madame Martens de sa voix douce, Élisabeth est allée le chercher. »

Élisabeth, en effet, en bonne et tendre sœur, dès qu'elle avait vu que son frère ne paraissait pas à l'heure habituelle, avait couru pour l'avertir. Elle avait monté légèrement le haut escalier de pierre, traversé un long corridor, et, arrêtée devant une porte bien close, elle cognait doucement, en répétant :

« Hubert ! mon frère ! viens, on nous attend ! »

On ne répondait pas. La jeune fille était rouge d'inquiétude, et dans le silence on aurait pu entendre les battements de son cœur ; toute tremblante elle s'appuya contre le chambranle et répéta d'une voix émue :

« Hubert ! Hubert ! réponds-moi ! »

Même silence. Poussée par une inquiétude inexprimable, elle ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil. Son frère était là, assis devant une table, la tête cachée dans ses mains ; il paraissait n'avoir rien entendu, absorbé qu'il était dans une profonde méditation ; autour de lui, la table et les dalles étaient jonchées de fragments de parchemin et de papier, couverts d'écriture, et lacérés, déchirés en petits morceaux.

« Mon frère, dit encore Élisabeth en le touchant à l'épaule. »

Il se retourna brusquement, comme quelqu'un qui s'éveille en sursaut, et montra à Élisabeth un visage altéré et mouillé de larmes. Elle lui prit vivement la main, l'embrassa et lui dit :

« Hubert, qu'as-tu donc ? tu pleures ici tout seul ! mais dis-moi, au nom du ciel, ce qui te fait peine !

— Ce n'est rien, répondit-il en s'efforçant de sourire, c'est un enfantillage. Tu rirais de moi si tu savais ce qui me trouble.

— Jamais ! répliqua-t-elle vivement, rire quand tu pleures ! mais, viens, nous nous expliquerons tantôt ; il faut descendre maintenant, mon père nous attend. »

Elle embrassa son frère, essuya avec son mouchoir de lin ses yeux rougis, et l'emmena tout en courant.

« Pardon, mon père ! dit Hubert en entrant dans la salle à manger. »

L'échevin fit un signe d'indulgence, la mère sourit à ses enfants et dit le *Benedicite*, le cœur allégé, puis on mangea. Mais pendant le souper, madame Martens remarqua l'air soucieux de son fils, et quoiqu'elle eût la vue bien faible, elle vit (que ne voient pas les mères !) qu'il avait les paupières humides et qu'il mangeait à peine ; elle en fut tout attristée, mais suivant la pente de son naturel silencieux et paisible, elle ne dit rien et attendit.

Après le repas, M. Martens s'assit à sa place accoutumée, près d'une fenêtre qu'ombrageaient au dehors les festons de la vigne et il prit un énorme volume manuscrit in-folio, intitulé : *Placards de Flandre*, qu'il feuilletait régulièrement tous les soirs. Sa femme s'assit à l'autre embrasure qui, grâce à l'épaisseur de la muraille, formait une espèce de cabinet, où elle était entourée de ce qui servait à ses occupations journalières : sa quenouille, chargée de lin, ornée de rubans bleus, se dressait dans un coin ; des ouvrages de fine couture, une belle broderie en or, œuvre des mains d'Élisabeth étaient rangés dans une corbeille, un ou deux livres de prières *imprimés*, ce qui était une grande merveille, et un *Nouveau Testament* manuscrit, étaient rangés sur la tablette de la fenêtre, couronnés d'un grand chapelet d'ambre. Madame Martens le prit et se mit à le dire dévotement ; elle était rassurée, car la sœur s'occupait du frère pendant ce temps. Élisabeth avait entraîné Hubert au fond du jardin, sous un groupe de sureaux qui laissaient pendre leurs noires ombelles ; elle s'assit sur un petit banc de pierre, força son frère à s'asseoir à côté d'elle, et lui dit en plongeant ses yeux dans les yeux d'Hubert :

« Eh bien ! parle ! »

Il aurait bien voulu résister, se retrancher dans la froideur et le silence, car l'aveu qu'elle provoquait était pénible ; mais il ne le put, tant le langage de ces beaux yeux noirs était pressant, tant l'expression du visage de la jeune sœur peignait éloquemment la tendresse et l'inquiétude de son âme.

« Tu le veux ! dit-il, mais je te ferai de la peine, et inutilement.

— J'aime mieux la peine avec toi que la joie toute seule. Parle, cher Hubert !

— C'est demain la fête de l'Assomption.

— Oui, répondit-elle étonnée, une belle fête à l'église.

— Et, dans l'après-dînée, c'est la fête annuelle de la Société de Rhétorique (1).

— Deux belles fêtes en un jour, continua-t-elle de plus en plus étonnée ; le matin les hymnes saintes et le soir la belle poésie !

— Tu sais, ma sœur, que la Société a ouvert un concours ? la plus jolie pastorale en l'honneur de Dieu, de la bienheureuse Vierge ou des Saints, remportera le prix. J'ai voulu concourir...

— Toi aussi, mon frère ? je croyais que tu te bornais maintenant à étudier les lois.

— Ah ! Élisabeth, ne sais-tu pas le prix que certaines personnes attachent à ces honneurs ? »

---

(1) Les Sociétés de Rhétorique étaient très-communes en Flandre. C'étaient des réunions littéraires dont les membres joûtaient en prose et en vers, et se rassemblaient pour jouer des *mystères* et des pièces de théâtre. Elles datent du quatorzième siècle.

Elle fut frappée d'un trait de lumière: son frère aimait une jeune fille belle et charmante, peut-être voulait-elle que le prix du tournoi de poésie fût déposé à ses pieds.

« Alix l'a exigé? dit-elle.

— Oh! non pas Alix; elle est si modeste et si douce! mais son tuteur, le vieux chanoine de Sainte-Pharaïlde, qui autrefois a cultivé la poésie, qui aime toujours les vers, veut un neveu qui se soit distingué dans ces joûtes. Je serai bien accueilli si je triomphe, sinon...

— Et tu as essayé?

— Et je n'ai pas réussi! dit Hubert avec chagrin. En vain, j'ai essayé, j'ai évoqué les vers latins, les vers grecs que j'ai appris au temps de mes études; j'ai lu des vers en langue vulgaire, je me suis redit même les chansons joyeuses ou plaintives que le peuple répète dans les rues: je n'ai pu réussir, et tous les vers que j'ai faits étaient, je m'en rendais compte, lourds, sans âme, sans grâce et sans vie. Le cousin d'Alix, qui rime aussi, emportera avec ce prix, dont je ne me soucie guère, l'approbation de son oncle et la main de celle que j'aime depuis si longtemps!

— Attacher tant de prix à une qualité aussi futile!

— Que veux-tu? ce n'est pas Alix, mais c'est ce bon vieillard, qui vit avec ses livres, qui se souvient toujours d'avoir vu jadis, alors qu'il étudiait en l'université de Paris, un autre chanoine, Jean Froissard, et la docte christine de Pisan, et le savant Gerson et Alain Chartier, le poète, qui entretient aujourd'hui un commerce fréquent avec Monstrelet, lequel écrit, dit-on, les chroniques de notre temps; c'est lui qui ne veut accorder sa belle pupille qu'à un homme versé dans les lettres et qui ait fait ses preuves dans les luttes poétiques. Un comte demanderait pour sa fille des couronnes de chevalerie et des armes conquises en guerre; lui ne veut qu'une fleur du Parnasse, et je ne pourrai la cueillir!

Le jeune homme se tut et une tristesse profonde se peignit sur son visage. Sa sœur l'avait écouté pensive; elle se leva et lui dit tendrement:

« Courage Hubert, tout n'est pas perdu! puis elle rentra dans la maison, et dit tout bas à sa mère:

— Priez pour qu'Hubert ne soit plus triste demain!

II

Hubert était un élève distingué des Universités de Louvain et de Padoue; il était tout nourri du miel de l'antiquité; il connaissait Virgile et Cicéron, il avait lu Salluste et César, il avait commenté, la plume à la main, Aristote, Platon et saint Augustin, et cependant pas un vers de langue flamande n'avait pu éclore en son docte cerveau, tandis que sa jeune sœur, qui ne connaissait ni le grec ni le latin, dont toutes les connaissances se bornaient au flamand et au français, qu'elle lisait et écrivait couramment, sentait sourdre en elle, sans qu'elle y attachât d'importance, le flot de l'inspiration intérieure. La moindre émotion, un chant d'église, un rayon de soleil, une fleur nouvelle, se traduisaient en un langage imagé et rhythmé qui, sans efforts, montait de son cœur à ses lèvres. Simple et modeste, souvent Élisabeth ne gardait pas souvenir de ses inspirations; rarement elle les confiait au papier, et jamais elle n'en parlait à personne.

En écoutant la confidence d'Hubert, elle se sentit émue, et il lui sembla qu'une main invisible accordait ce luth intime dont elle entendait les vibrations. L'heure du repos et du silence était venue; elle regagna sa chambre, et, d'une main distraite, elle défit le lourd escoffion et le long voile qui cachaient ses cheveux; elle dénoua la pesante ceinture d'orfèvrerie qui retenait sa robe, et elle s'assit pensive. Un blanc rayon de lune entrait par la fenêtre et dessinait sur les dalles le reflet affaibli des vitraux de couleur; la lampe, posée sur la table, éclairait les sombres tentures de cuir, le lit étroit et blanc que surmontait un crucifix entouré de palmes, et les yeux d'Élisabeth, en se levant, rencontrèrent un tableau qui faisait l'ornement de sa paisible retraite. C'était une peinture sur bois, exécutée dans l'atelier des frères Van Eyck, qui représentait le petit Jésus et le petit saint Jean se jouant avec un agneau au milieu d'un charmant paysage. Les deux figures de l'enfant divin et de son précurseur étaient ravissantes de fraîcheur, de délicatesse et d'expression; le paysage, ombreux et riant à la fois, offrait ce qu'il y a de plus beau dans la nature, la lumière, la verdure et l'onde; l'agneau même avait une petite physionomie dévote qui ne nuisait pas au tableau. Élisabeth le regarda longtemps; un sourire se jouait sur ses lèvres, et une pensée heureuse faisait étinceler ses yeux... Soudain elle prit une plume, et d'un seul trait elle écrivit une dizaine de stances. Elle les relut, fit le signe de la croix, se jeta à genoux et dit à demi-voix:

« Sainte Vierge Marie, ma patronne et ma mère, je vous offre mes vers, ils sont à vous et à mon frère; si mon cher Hubert réussit demain, je vous élèverai une statue en mémoire de vos bontés. »

Elle pria longtemps, puis, sans relire son œuvre, elle se coucha et s'endormit comme un petit enfant. Le jour levant la réveilla; elle se leva vite, fit sa prière, s'habilla et courut chercher Hubert. Il n'avait guère dormi, lui, et il frémissait à l'aspect de cette brillante journée, qui peut-être verrait donner Alix à un autre.

« Tiens, frère, lui dit Elisabeth en le saluant de son beau sourire, lis ces vers... et dis-moi ce que tu en penses. »

Il les parcourut, les relut encore et dit avec conviction:

« Ces vers sont excellents, pleins d'âme et de naturel; ils sont ce que voulait la Société de Rhétorique, une pastorale pieuse qui pût être comprise par le peuple. Mais, au nom du ciel, qui donc a fait cela? »

Elle sourit et cacha son front sur l'épaule de son frère.

« C'est toi! s'écria-t-il, ce ne peut-être que toi, Elisabeth! Tu es poète! comme la belle Christine de Pisan, comme Marie de France, comme les trois Rose autrefois! (1) sans Muses et sans Parnasse, sans Corydon ni Chloé tu as réussi là où j'ai si ridiculement échoué!

— J'ai essayé, dit-elle, j'ai prié; Dieu a béni mon œuvre, mais c'est pour toi seul que j'ai travaillé, Hubert!

— Que veux-tu dire?

— Prends ces vers, ils sont à toi, porte-les au

(1) Rose de Créquy, Rose d'Estrées, Flore de Rose, trois dames poètes du quatorzième siècle.

concours, tu auras la couronne, mon cœur me le dit, et moi j'aurai ton bonheur!

— Et je te ravirai ta gloire! Elisabeth, y penses-tu? »

Elle se mit à rire, et lui dit gaiement :

« Ma gloire, y penses-tu, à ton tour? La gloire d'une femme consiste-t-elle à savoir assembler des rimes? Dis plutôt que tu attirerais sur ta sœur critiques et railleries. Ma gloire, Hubert, c'est que nos parents soient heureux et tranquilles, que tu sois content, que la maison soit tenue en bon ordre, que Dieu soit servi et les pauvres gens soulagés. Ma gloire, c'est ma quenouille et mon aiguille! Mais si notre mère, si pieuse et si modeste, savait que j'écris des vers, et que nos voisins sont instruits de ma folie, elle verserait des larmes! Prends ces vers, te dis-je; c'est un secret entre toi et moi, et songe que si tu ne les prends pas, tu me désoles, et que si tu révèles mon nom, tu m'irrites! »

Hubert lutta longtemps; mais il dut céder à la ferme volonté de sa sœur, qui n'employait son esprit et son imagination qu'au bien de ceux qu'elle aimait. Il céda enfin, elle l'embrassa victorieuse, et courut demander la bénédiction de ses parents, et se préparer à la grande fête du jour.

Quand les offices furent terminés et que la grande procession de l'abbaye du Mont-Blandin fût rentrée dans les murs du cloître, en emportant l'image de Marie ornée d'épis mûrs et de grappes de raisins, les bourgeois se dirigèrent vers la maison échevinale, où avaient lieu les séances de la Société de Rhétorique. Les membres de la Société, en brillants costumes, étaient assis sur une estrade; les membres de l'échevinage, les doyens des métiers étaient aux places d'honneur, et les dames placées dans de vastes galeries. Alix y était déjà, et son joli visage devint pourpre lorsqu'elle rencontra le regard tendre d'Élisabeth.

Les confrères jouèrent et chantèrent un *mystère* sur la fête du jour, et quand les applaudissements de l'assemblée eurent cessé, le doyen de la Société donna lecture de plusieurs pièces de vers sur des sujets pieux, la Naissance du Christ, la Fuite en Égypte, saint Jean à Pathmos, le Martyre de saint Georges et celui de sainte Godelièvе. Mais aucune de ces poésies ne parut attirer les suffrages ni du public, ni des rhétoriciens; enfin il déploya un parchemin dont la vue fit battre le cœur d'Élisabeth, et pâlir le front d'Hubert, qui s'était caché dans un coin obscur de la salle. Il commença les stances de cette poésie qui est restée populaire, sous le nom de *Petit Jésus et Petit Jean*, et que les ouvriers, les paysans, les enfants des *écoles dentellières* chantent encore sur un air antique et mélodieux :

« Dernièrement, par une journée d'été, écoutez les gentilles choses que je vis : c'était petit Jésus et petit Jean que je vis qui jouaient avec un petit agneau, sur un vert gazon de trèfles, ayant une écuelle à la main.

» Leurs blancs petits pieds étaient nus, leurs petites lèvres étaient rouges comme le corail. Ces doux amis étaient assis près d'un limpide ruisseau où se mirait le beau soleil.... » (1)

La simple et naïve poésie fut écoutée jusqu'au bout avec recueillement, et les expressions caressantes et souples dont la langue flamande est si riche, lui donnaient plus de prix. Elle fut applaudie, et le doyen dit avec bonhomie :

« Nobles magistrats et chers concitoyens, nous avons demandé un chant populaire que nos enfants pussent chanter. Celui-ci nous paraît réunir les conditions, il n'est signé que du seul nom de Martens, nous invitons l'auteur à se présenter et à recevoir la coupe d'argent que son travail a méritée. »

Hubert fit un mouvement, mais sa sœur le devina, et mit un doigt sur ses lèvres, pendant que son regard impérieux lui commandait de ne pas révéler son secret. Il demeura immobile.

« Hubert Martens, dit en se levant le bon chanoine, oncle d'Alix, vous aviez annoncé l'intention de concourir; venez donc recevoir le prix qui vous est décerné! »

Les spectateurs, qui avaient reconnu Hubert Martens, le poussèrent malgré lui vers l'estrade. Il semblait qu'on le conduisît au supplice, et ses traits restèrent soucieux pendant qu'il écoutait les compliments du doyen, et qu'il recevait la coupe ingénieusement ciselée qui lui était offerte; un mot d'amitié que lui adressa le chanoine le fit sourire enfin; l'espoir se levait dans son cœur, il lui parut que le chanoine ne pouvait parler de ce ton doux et familier qu'à son futur neveu. Pendant ce temps, Alix semblait bien contente, l'échevin et sa femme paraissaient radieux, mais un visage peignait un bonheur plus profond et plus intime : c'était celui d'Élisabeth.

Quelques mois après, Hubert épousa Alix, et il prouva qu'il n'était pas nécessaire de faire des vers pour sentir la douce poésie de la famille, et pour recevoir et rendre le bonheur.

Élisabeth continua à rimer, et ses jolies chansons endormaient ses neveux en attendant qu'elle les chantât au berceau de ses propres enfants.

Quand elle fut mariée, elle fit élever au-dessus de la porte principale de la Grande-Boucherie, la belle statue de la sainte Vierge que l'on y voit encore; elle mit dans la main droite de Marie son écritoire, elle confia sa plume au petit Jésus. C'était la réalisation de son vœu.

Mme Bourdon.

---

(1) Cette pièce de poésie, dont nous ne citons que deux strophes, est encore très-populaire sur les bords de la Lys. L'air et les paroles en sont également anciens.

PETITE HISTOIRE DES SUPERSTITIONS

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges (1).

Rien n'est plus vrai que ces deux vers du bon La Fontaine. L'homme qui, s'il se rend justice, ne comprend rien aux mystères de son être, qui ne sait ni comment il vit, ni pourquoi il meurt, l'homme dont la science étroite, bornée, rencontre des barrières à chaque pas, a bien de la peine à courber son esprit faible et superbe sous les enseignements de la foi, — la sainte Trinité, l'Incarnation du Verbe, la vertu des Sacrements et surtout celle de l'Eucharistie, la Grâce et la Prédestination; mais il adoptera les fables les plus grossières, il redoutera les objets les plus puérils, il mettra sa confiance dans des pratiques basses et ridicules?

La superstition est le partage de l'incrédulité. Qu'était le paganisme, si ce n'est l'oubli de la suprême vérité — le Dieu un — et l'adoration de toutes les puissances inférieures, vices et passions déifiés, l'eau, la terre, la pierre, le feu, déifiés aussi, et recevant l'encens que les mortels refusaient au Créateur de toutes choses.

On peut affirmer que presque toutes les superstitions modernes sont des restes du paganisme; c'est pour cela que l'Église, dépositaire de la Foi, les a en abomination.

Nous ne nous étendrons pas sur les superstitions païennes, *alors que tout était Dieu, hors Dieu lui-même*. L'Assyrie, la première, adora les astres; la Perse, le soleil, ou, pour mieux dire, le feu; l'Égypte, les animaux et les plantes; la Grèce, un roi de Crète et ses enfants, et de plus, les éléments, les forces de la nature, les facultés, les passions, les vices de l'homme personnalisés et placés sur les autels. Rome ajouta, aux dieux du Latium, aux sombres divinités des Sabins, la mythologie de la Grèce, et de ce mélange fit une religion nationale. Mais, encore un coup, nous n'insisterons pas sur ces déviations de l'intelligence qui transportent le culte du créateur à la créature, et nous ne raconterons pas ici l'histoire de la mythologie des différents peuples, nous remarquerons seulement, à côté du culte officiel, national, les superstitions qui rapetissaient les plus fiers esprits. Papirius regardait manger les poulets sacrés avant de livrer bataille; César, qui n'était guère crédule, ne montait pas à cheval sans proférer une parole magique qui devait le préserver de tout accident, et il gardait avec soin un palmier desséché qui, disait-il, le jour de la bataille de Pharsale, avait percé spontanément les pavés d'un temple, et lui avait prédit la victoire. Quant au froid et méthodique Auguste, il n'était pas plus esprit-fort que le brillant César. Il avait peur du tonnerre, des songes, des présages; il attribuait une révolte de son armée à l'imprudence qu'il avait commise de chausser ce jour-là son pied gauche avant son pied droit. Suétone a consacré huit chapitres à raconter les présages relatifs à Auguste, ses songes et les prodiges dont il fut environné. Tibère ne marchait qu'en compagnie d'un astrologue, et il consultait des petits bâtons fatidiques que l'on nommait *les sorts de Préneste*, (1) à peu près comme nos cuisinières consultent le marc de café. Pline, si spirituel d'ailleurs, Pline, le naturaliste, était d'une crédulité niaise alors qu'il s'agissait de superstitions. Il croyait à la pierre qui, placée sous le chevet, donnait des songes révélateurs de l'avenir, et dans ses livres il traite longuement et gravement des cures par les incantations et les paroles enchantées. Voilà la raison et la science de cet homme en qui se résumait la sagesse de son siècle. Lucain, à son tour, qui ne croyait pas à la Providence, croyait à la magie et aux talismans; il consultait dévotement une vieille Thessalienne édentée, qui faisait des dieux ce qui lui plaisait.

Voilà les faiblesses des païens et l'esprit superstitieux qui, chez eux, remplaçait la foi au Dieu invisible. Nos ancêtres, Gaulois et Francs, n'échappèrent pas plus que les vainqueurs du monde à ces aberrations de l'intelligence humaine, si faible lorsqu'elle est laissée à elle-même. Quoique les Druides, dans leurs réunions secrètes, invoquassent un être unique, principe de toute chose (2), ils avaient, à l'usage du vulgaire, un culte qui frappait les sens. Ils adoraient les arbres, ils offraient des sacrifices sanglants à la lune et à Teutatès; ils se croyaient en communication avec les défunts, à qui ils envoyaient des lettres et des messages; des magiciennes, à la tunique blanche, à la ceinture d'airain, leur prédisaient l'avenir, et dans ce culte idolâtrique nous retrouvons l'origine d'un grand nombre de superstitions encore en vogue aujourd'hui. L'erreur a un long retentissement sur la terre.

Dès le commencement du christianisme dans les Gaules, nous voyons les évêques, réunis en concile, défendre les pratiques superstitieuses, restes de l'ancienne idolâtrie. Une lettre de saint Éloi relate les superstitions de son temps. Le peuple adorait encore les arbres et les fontaines, et y portait des offrandes. La Bretagne, la Flandre, l'Écosse, l'Allemagne, conservent quelques vestiges de ces pratiques.

(1) Fables, IX, 6.

(1) Préneste possédait un temple dédié à la Fortune.

(2) L'objet du culte des Druides était la nature, ou plutôt le Créateur de l'univers, qu'ils invoquaient sous le nom d'Hésus. Le cercle, image de l'infini, était son emblème. Les dieux secondaires étaient Belen (le soleil), Tarann (le tonnerre), Teutatès (l'intelligence), et la lune.

En basse Bretagne, les paysans croient que les dolmens sont habités par mille esprits malfaisants ou favorables, préposés à la garde des trésors ensevelis par les Druides. L'eau des fontaines a conservé à leurs yeux un caractère sacré, et plus d'une fois l'Église, se souvenant du mot de Tertullien, « le démon se cache dans les eaux, » a interdit les pèlerinages et les dons qu'on allait offrir à des sources autrefois sacrées. En Flandre, les paysans vont visiter, avant le lever du soleil, un chêne ou une aubépine ; ils y attachent une tresse de paille, s'enfuient sans tourner la tête, et se croient ainsi préservés de la fièvre. Dans le même pays, les mères recommandent à leurs enfants qui jouent au bord de la rivière, de se garder du démon des eaux. Les traditions populaires, si répandues en Écosse et en Allemagne, des *syrènes*, des *filles des eaux*, des *ondines*, des *lutins*, des *nains*, qui habitent près des pierres druidiques, prennent leur source dans les croyances idolâtriques de nos ancêtres, qui vénéraient surtout les forces de la nature, les eaux, les bois et les pierres.

Le sabbat, auquel nos aïeux croyaient si fermement, qui a envoyé tant de vieilles femmes au bûcher, et qui défraie encore les contes populaires des villageois, semble avoir aussi pour origine les cérémonies des Gaulois. Les peuples d'origine celtique attribuaient à la lune une grande influence sur toutes les parties de la terre. Le sixième jour du croissant était appelé par eux le jour qui guérit tout, et dans ce jour respecté de la pleine lune, ils sortaient de leurs demeures toute la nuit pour honorer l'astre favorable par des danses et des chants. L'usage était de se rendre à ces assemblées avec des torches allumées que l'on déposait sur le bord des fontaines, auprès d'un arbre chargé de feuillage. Cet usage se perpétua d'âge en âge, malgré les rites du paganisme romain introduit dans les Gaules, malgré les cérémonies du culte chrétien, qui triompha du druidisme et du paganisme.

Voués à leur ancienne religion, persévérant dans leurs usages, les derniers restes des Druides renouvelaient leurs assemblées nocturnes, malgré les défenses expresses des canons de l'Église.

Enfin, un capitulaire de Charlemagne parut, qui ordonnait irrévocablement l'abolition des promenades nocturnes, où l'on venait, par respect pour la tradition, renouveler un religieux hommage à l'astre de la nuit.... Ces défenses impérieuses ne firent que renouveler le zèle des sectateurs du druidisme. Alors on vit se multiplier plus que jamais ces mystérieuses solennités où les anciens dieux étaient adorés à la lueur des flambeaux. C'était dans les campagnes les plus désertes, souvent au sein des montagnes, qu'on allait offrir des sacrifices, et qu'on remit en honneur des usages auxquels le peuple attribua un pouvoir occulte, parce qu'il était devenu étranger à ces cérémonies. Les adorateurs de Teutatès reçurent le nom de sorciers, les assemblés nocturnes où ils honoraient la lune devinrent le sabbat, où Satan recevait le tribut de ses adorateurs. Les danses qui terminaient ces réunions servirent merveilleusement des récits dictés par la frayeur. Les druidesses aux longues robes blanches, couronnées de verveine, devinrent des magiciennes que le peuple implorait et redoutait tour à tour. Et voilà comment l'idée du sabbat, des réunions nocturnes du démon et de ses adorateurs, s'est propagée dans le peuple.

L'astrologie judiciaire paraît être aussi ancienne que l'astronomie elle-même. En voyant ces astres si brillants et si beaux, les hommes, au lieu de leur demander le nom de celui qui les a créés, y cherchèrent des rapports avec leur propre destinée ; l'Égypte, la Grèce, l'Italie crurent deviner leur sort dans les constellations ; les grandes dames romaines avaient à leur suite un philosophe chaldéen, chargé d'interroger pour elles les étoiles. Les Arabes répandirent cette croyance en Espagne, de là elle se propagea en Europe, et pendant longtemps, il ne naquit pas un prince sans qu'un astrologue ne tirât son horoscope, et ne fît son calcul de nativité. Louis XI, Catherine de Médicis et les princes italiens encouragèrent surtout par leur crédulité cet art mystérieux. Cardan, Thomas de Pisan (père de Christine), Côme Ruggieri, Nostradamus, les deux Langsberg, et les plus célèbres astronomes depuis Ptolémée jusqu'à Képler, se livrèrent à l'astrologie, qui succomba enfin sous les coups du ridicule, et devant les progrès de la science sérieuse. Aujourd'hui, les calculs des planètes, le jargon de *la maison de vie, de la conjonction de Mars et de Saturne*, etc., etc., sont tombés dans un complet discrédit.

La nécromancie, ou l'art d'interroger les mânes des morts pour en obtenir la connaissance de l'avenir, se pratiquait chez les Juifs, puisque Moïse défend cette pratique superstitieuse. Ulysse, dans l'*Odyssée*, évoque ainsi l'ombre de Thérésias. Les Thessaliens étaient particulièrement habiles dans ce charlatanisme.

La *catopromancie*, est l'art de connaître l'avenir par un miroir. Les paysannes bretonnes et normandes mettent un miroir sous leur chevet, afin de voir en songe celui qui doit être leur époux. La même coutume règne en Russie, et Charles Nodier a trouvé dans cette superstition, le sujet d'une de ses nouvelles : *la Neuvaine de la Chandeleur*.

La chiromancie est l'art de prédire l'avenir par l'inspection des lignes de la main. C'est, comme on voit, la science chère aux bohémiennes, qui inspectent les lignes plus ou moins profondes que le temps et le travail ont creusées dans la paume de la main, qui prédisent une longue vie à celui dont la main est traversée, en diagonale, par un pli droit et creux, des richesses à la main qui porte un A, de la science au doigt auriculaire bien formé, et ainsi de suite. Des auteurs graves se sont abaissés à écrire sur cette science de dupes, que la célèbre mademoiselle Le Normand pratiquait à son grand profit, et au grand détriment de ceux qui la consultaient.

La cartomancie, très-en vogue de nos jours parmi le pauvre peuple qui a perdu la foi, est l'art de lire l'avenir dans les cartes. Un jeu de piquet suffit aux opérations de la sorcière ; le *cœur* et le *trèfle* annoncent les chances heureuses, les *piques* et les *carreaux* sont de mauvais augure. Les figures de couleur rouge désignent les blonds, les figures noires les bruns, les *as* sont signe de richesse, etc., etc. Ce genre de devination était inconnu aux anciens; mademoiselle Le Normand le pratiquait avec beaucoup d'appareil, et, dans toutes les villes, dans les plus petits villages, il est quelque recoin obscur et mal famé où de pauvres filles, des servantes, et quelquefois, hélas ! des femmes que l'éducation devrait mettre à l'abri de ces

faiblesses, vont demander pour un sou ou pour cinq francs le secret de l'avenir à quelque misérable intrigante qui

Vit aux dépens de ceux qui l'écoutent.

La Rabdomancie, ou la baguette divinatoire, enseigne à ceux qui savent s'en servir les trésors, les sources cachées et les lieux ensanglantés par un crime. Un paysan du Dauphiné, Jacques Aymar, rendit célèbre, il y a deux siècles, l'usage de la baguette. En 1692, un marchand de vin de Lyon et sa femme furent assassinés dans leur cave, sans que les recherches de la justice pussent découvrir les coupables. On eut recours à Jacques Aymar : il vint armé d'un baguette de coudrier; soudain la baguette tourne et semble lui indiquer les traces des meurtriers jusqu'à Beaucaire. Il s'arrête aux portes de la prison; on la lui ouvre, on lui montre douze prisonniers, la baguette ne s'agite qu'en présence d'un petit bossu qu'on venait d'arrêter pour un délit commis à la foire. Jacques Aymar le signale comme un des auteurs du meurtre commis à Lyon; le procès s'instruit, le bossu confesse son crime et meurt au gibet.

Cette affaire fit beaucoup de bruit par toute la France; le prince de Condé fit venir Jacques Aymar à Paris, et voulut mettre sa science à l'épreuve. On fit, par son ordre, sept ou huit trous dans un jardin, on y cacha de l'or, du cuivre, du sable, des bijoux; on proposa à Aymar d'en faire la découverte, mais la baguette opéra de la manière la plus gauche et la plus confuse. Elle prit le sable pour l'or, elle indiqua de l'argent là où il n'y en avait pas; le sorcier passa plusieurs fois sur une petite rivière couverte d'une voûte de pierre, sans que la baguette remuât, et l'on acquit la conviction qu'Aymar était un charlatan rusé qui avait, dans sa province, des compères qui le servaient avec beaucoup de zèle et d'intelligence. Il n'en fut plus question. Une demoiselle Olivet, au siècle dernier, faisait également tourner la baguette, et réussissait dans ses entreprises; elle renonça à ce métier sur l'avis de quelques personnes pieuses. Aujourd'hui la science et l'observation se passent de baguette et d'appareil devinatoire; l'abbé Paramelle, à la seule inspection du terrain, indique les sources qui, souvent, fertilisent toute une contrée.

De tout temps on a vu dans les *songes* quelque chose de prophétique, et, en effet, la Bible en cite auxquels Dieu a donné un sens mystérieux : — celui de Jacob, ceux des officiers de Pharaon, celui de Nabuchodonosor qu'expliqua Daniel, ceux dans lesquels saint Joseph reçut les révélations célestes. L'histoire profane cite le songe de Calpurnie sur la mort de César et celui de Brutus aux champs de Philippes, qu'on peut expliquer tous deux par l'agitation de l'esprit et de la conscience. C'était, chez les Égyptiens, les Juifs et les Chaldéens, un art révéré que celui de deviner les songes. Les Grecs aussi le cultivaient, mais les conciles ont défendu cette interprétation, et notre législation défend également de faire profession de deviner et d'interpréter les songes. Pourtant, combien de personnes désobéissent à ces lois pleines de sagesse! Combien s'inquiètent d'un rêve, et cherchent à interpréter les images vagues et confuses qui se sont présentées à elles dans le sommeil, s'inquiétant pour des chimères, se préoccupant d'un avenir que peut-être elles ne verront pas, au détriment du présent qui les réclame! Si vieille que soit cette superstition, si embellie qu'elle ait été par la poésie, elle n'en est pas moins condamnable, et le concile de Paris a dit avec raison qu'elle est un reste du paganisme.

Que de faiblesses encore auxquelles s'assujettissent des personnes distinguées par le rang et l'éducation, mais à qui manque la foi pratique, la foi éclairée, la foi en Dieu et en sa providence! Un miroir cassé, deux couteaux en croix, une salière renversée, signes de malheur! En quoi le bris d'un meuble fragile, l'accident qui éparpille un peu de sel, peuvent-ils influer sur votre destinée qui repose entre les mains de Dieu! *Pas un cheveu de votre tête ne tombe sans sa permission*, et vous serez malheureux parce que la fourchette et le couteau sont en croix! On craint le vendredi, ce jour de salut pour les enfants d'Adam! On pense que la journée sera mauvaise parce qu'en se levant, on aura vu une araignée; on ne fera pas faire la lessive la semaine sainte, ou l'octave de la Fête-Dieu, de peur de mourir dans l'année; on se figure que le cri d'un hibou est un mauvais présage, enfin on ne veut pas être *treize* à table! Avouez, mes chères lectrices, que ce sont là des préjugés fort communs autour de vous; mais avouez aussi que jamais vous n'avez vu céder à d'aussi puériles superstitions un véritable chrétien? Rien de plus esprit-fort qu'un chrétien lorsqu'il s'agit des songes, des cartes, du vendredi et du chiffre fatal treize!

Louis XIII, qui portait ce nombre si redouté, mais qui ne cédait pas aux superstitions, aimait le *vendredi* d'un amour particulier, et remarquait que tous les événement heureux et brillants de sa vie s'étaient accomplis le *vendredi*, son sacre, sa première victoire au Pont-de-Cé, la prise de Saint-Jean-d'Angély, la prise de la Rochelle, et enfin l'extrême-onction qu'il reçut le vendredi. Il n'avait pas, comme on le voit, la faiblesse du maréchal de Montrevel, qui mourut de frayeur à la vue d'une salière renversée, ni celle de son petit-neveu, le Régent, qui niait Dieu, et se faisait dire la bonne aventure. Le romancier Henri Mürger, bien peu dévot, redoutait extrêmement le vendredi.

Les paysans de tous les pays croient à *la magie* et aux *sorts* que les magiciens jettent sur les hommes et sur les bêtes. On leur attribue la plupart des malheurs publics ou particuliers : la grêle tombe sur un champ? on a vu pendant l'orage un paysan qui, étant dans la campagne, prononçait des paroles et faisait des gestes pour appeler les nuées; un enfant est-il faible et chétif? c'est une vieille femme qui lui a jeté un sort; les vaches sont-elles malades? c'est un voisin jaloux qui en est cause. Il est peu de paroisses de campagne qui n'aient leur sorcier ou leur sorcière : souvent de pauvres gens misérables, abandonnés, et dont la pauvreté atteste qu'ils n'ont pas de commerce avec les esprits. Chaque année les tribunaux ont à connaître de ces affaires, soit que les villageois aient été dupes des sortiléges d'un adroit charlatan, soit que, dans leur crédulité, ils aient maltraité quelque malheureuse créature à qui ils attribuaient un pouvoir occulte et fatal. Leur crédulité remonte, du reste, aux premiers âges du monde, puisqu'on attribue aux prêtres de Zoroastre l'invention de la magie.

Qui pourrait énumérer les superstitions populaires

répandues dans les campagnes? Le *loup-garou*, souvenir du moyen-âge et de la folie de quelques malheureux qui se croyaient changés en loups; les *feux follets*, qui conduisent les voyageurs dans un abîme; *le grimoire*, au moyen duquel les bergers font venir le diable au premier commandement; les âmes des défunts apparaissant sous la forme d'un lapin, d'un chien noir ou d'une chèvre; et puis les superstitions particulières à chaque province, à chaque royaume: en Normandie, on craint le *Rudemort*; en Picardie, le *Moine-Bourru*; la *Malebeste* à Toulouse; le *Loup-Garou* à Blois; le *Roi-Hugon* à Tours; *Forte-Épaule* à Dijon, à Alençon et dans les Vosges, *Hennequin*, conduisant dans les rues la meule infernale. En Poitou, on redoute *Mélusine*, moitié femme, moitié serpent; l'Écosse a son *Homme gris*; Berlin, sa *Dame Blanche*, des châteaux anglais, l'*Enfant effrayé* et *l'Enfant brillant*; les provinces danubiennes croient aux *Vampires*; les Flamands ont peur des *Templiers*, et ils ne manquent pas, lorsqu'on raconte une histoire effrayante, de dire que le crime a été commis sur un *bien du Temple*. Gisors avait aussi une fontaine dont l'eau donnait, à celui qui en avait bu, la certitude de revenir mourir au pays natal.

Qui ne voit que ces souvenirs populaires, source d'effroi, ont pour origine quelque crime, quelque événement terrible qui n'est arrivé jusqu'à nous que sous un voile romanesque et mensonger?

Nous pourrions étendre cet article; car elle est longue l'histoire des abberrations humaines: ce court exposé suffira-t-il à prouver que presque toutes les superstitions prennent leurs racines dans les traditions les moins vénérables du passé, celles du paganisme, et que toutes sont également nuisibles à l'esprit dont elles altèrent les lumières, et à la conscience, qu'elles font dévier de la voie droite? Nous le répétons: la religion est l'ennemie de la superstition; plus on est religieux, moins on est superstitieux.

XXX.

REVUE MUSICALE

On trouve dans notre catalogue d'août une série de morceaux pour orgue et piano, et pour piano et harmonium. Le talent vraiment remarquable de M. Saint-Saens, organiste de la Madeleine, et auteur des six duos que nous offrons ce mois-ci, est si généralement apprécié, que nous croyons inutile d'ajouter de nouveaux éloges à son nom. *L'invitation à la valse* de Weber, par Daussoigne-Méhul, ainsi que plusieurs autres compositions de cet auteur, qui figurent dans notre collection, méritent aussi d'être classées parmi les œuvres de choix.

Les duos pour piano et violon, qui ne présentent aucune difficulté, sont tous jolis et chantants.

Dans la musique à quatre mains, il est aisé de se rendre compte du plus ou moins de facilité des morceaux par le nom des auteurs: ainsi Thalberg, Mendelssohn-Bartholdy, Sowinski et même Brisson, ne peuvent être joués et compris que par les personnes d'un talent déjà formé; tandis que Hünten, Leduc, Rosellen, Lecarpentier, sont à la portée des novices de l'art musical.

Pour piano seul, nous recommandons les magnifiques *sonates-fantaisies* de Beethowen, les valses de Chopin, sa *Tarentelle*, sa *Berceuse*, morceaux très-difficiles, mais d'une grande beauté.

Les œuvres de Dohler, Goria, Fumagalli, Gottschalk, Pujol, sont aussi des compositions d'un mérite élevé, que l'on doit classer dans la musique difficile encore.

Parmi les morceaux de moyenne force, le choix est très-étendu; aussi les séparons-nous en trois degrés dans nos catalogues. *Les Gouttes d'Eau*, de Mansour; *Souvenirs de la Sylphide*, de Thys, sont des pages pleines de charme et de distinction.

Une *Marche des Patrouilles* (vieux Paris), composition très-originale de Levey; *les Enfants de Paris*, autre marche de Vernoy, et *Rends-moi l'espérance*, prière, de Valentin, viennent de paraître, et méritent une mention spéciale.

Les bords enchanteurs de la Marne ont-ils inspiré la verve mélodique de M. Henri Kowalski? On pourrait le croire en entendant la ravissante valse qu'il vient de publier sous le titre de *Souvenir de Champigny*. Rien ne manque à ce morceau: la délicatesse, la grâce, le mouvement s'y font remarquer à la fois, et il est aisé de reconnaître, sous cette simplicité de bon goût, le savoir-faire du maître, qui peut concevoir à ses heures des ouvrages d'un ordre plus élevé.

M. Kowalski a eu l'heureuse inspiration de placer sa nouvelle composition sous le patronage de madame Alfred Stevens, ce qui est encore une condition de succès; car, bien que madame Stevens ne soit musicienne que pour sa famille et ses amis, elle n'en possède pas moins un de ces beaux talents qu'il est rare de rencontrer dans le monde des amateurs, et même dans celui des artistes.

Une grande collection de morceaux *faciles* et *très-faciles*, par les auteurs les plus en vogue; — des danses pour tous les goûts et de tous les caractères, au nombre desquelles il faut signaler un charmant petit quadrille, *Jadis et Aujourd'hui*, composé sur des motifs d'airs anciens et connus; *la valse du Petit Chaperon-Rouge*, tous deux de Strauss; — une polka très-dansante, intitulée *Hauteville*, par Durocher; — des mélodies et chansonnettes parmi lesquelles nous mentionnerons particulièrement *la Foi*, *l'Espérance* et *la Charité*, d'Elwart; *la Fête-Dieu* et *le Mois de Marie*, mélodies; *Manon*, *Lise et Jeannette*, chansonnettes, toutes trois composées par Baduel; puis enfin *les Bottines à Bastienne*, autre chansonnette de P. Blaquière, forment le complément de notre huitième catalogue.

M. L.

GIACOMO MEYERBEER

On pourrait suivre pas à pas la musique moderne depuis sa naissance jusqu'à nos jours, depuis les gammes de Grégoire le Grand, qui forment le chant liturgique de l'église romaine, jusqu'à l'invention plus ou moins contestée de Guido d'Arezzo. On verrait, après la musique religieuse, apparaître la musique dramatique, dont les Italiens nous ont donné les premiers modèles, mais qui, transplantée en Allemagne et en France, n'a pas tardé à s'y naturaliser, en se modifiant sous l'influence du génie de chaque peuple. Après s'être servi des instruments pour accompagner la voix, on ne tarda pas à combiner les instruments eux-mêmes; la *symphonie* prend naissance et se développe en Allemagne; la mélodie prédomine en Italie; le mouvement et le drame se font en France. Aujourd'hui il tend à s'opérer chez nous, entre ces trois éléments de l'art musical, une sorte de synthèse vers laquelle ont marché Rossini dans ses opéras français, Auber dans *la Muette* et dont Meyerbeer, qui a écrit successivement dans les trois genres, est cité comme le représentant le plus élevé. Cette opinion est-elle fondée? La musique a-t-elle enfin trouvé son Michel-Ange? *Robert, les Huguenots, le Prophète*, forment-ils, dans une autre sphère, le pendant de la *basilique de Saint-Pierre*, de *la Statue de Moïse* et du *Jugement dernier*? C'est là une grave question que nous ne nous permettrons pas de résoudre, ne voulant pas ressembler à ce critique qui s'épuise à tailler un chêne pour en tirer une allumette.

Il y a bientôt soixante ans que *la Gazette de Leipzig*, dans sa correspondance du 14 octobre 1801, parlait avec éloge d'un petit juif (Kleiner-Jude) nommé Liebman Beer, virtuose de neuf ans, qui commençait comme Mozart, et dont le rare talent de pianiste faisait l'admiration des dilettanti. Comme on le voit, la presse préludait de bonne heure à cet immense concerto de louanges qui devait plus tard s'élever autour de l'illustre maestro. Toutefois, si universel et si pompeux qu'ait été l'hosannah, je doute qu'il ait jamais chatouillé les oreilles du grand compositeur aussi agréablement que les quelques lignes de la gazette en faveur de l'enfant prodige.

M. Meyerbeer se nommait alors Meyer Liebman Beer. Meyer est une sorte de prénom allemand aussi intraduisible que Wolfgang. Liebman équivaut au mot *philanthrope*, et comme plusieurs journaux s'obstinaient à écrire *Bar*, qui signifie ours, aulieu de Beer, il résultait, de l'accouplement du nom et du prénom, la signification assez bizarre d'*ours philanthrope*, ce qui détermina l'auteur de *Robert* à se présenter devant la postérité, sous le nom plus poétique de Giacomo Meyerbeer.

M. Meyerbeer est né à Berlin, d'une riche famille juive, en 1791, d'après les uns, en 1794, d'après les autres. Son éducation fut soignée; de bonne heure la musique devint sa passion dominante et l'absorba tout entier. Dès quatre ans, il passait des journées à écouter de sa fenêtre les orgues de Barbarie, et, pour peu que la mélodie plût à son oreille, il courait à son piano et la reproduisait à l'instant. Frappé d'une si merveilleuse aptitude, son père le confia aux soins de Laneka, élève du célèbre Clémenti. A sept ans, le jeune Meyerbeer faisait brillamment sa partie dans les concerts d'amateurs; à neuf, on le citait parmi les meilleurs pianistes de Berlin. Un jour, devant l'abbé Vogler de Darmstadt, le plus illustre professeur de contre-point que posséda l'Allemagne, l'enfant, dit un biographe, se mit à improviser avec une verve presque furibonde. Le savant prêtre manifesta une vive surpise et lui prédit un bel avenir. A dix ans, Meyerbeer composa plusieurs morceaux de chant avec accompagnement de piano. Ces premiers essais furent très-goûtés du public. Clementi alors lui donna des leçons, et un peu plus tard il reçut les conseils d'Anselme Vogler, frère de l'abbé. Ce nouveau maître, grand admirateur de Gluck, mais faible harmoniste, lui fit ouvrir les portes du fameux séminaire musical de Darmstadt, où l'on n'admettait que des élèves d'élite. Là, Meyerbeer se trouva avec Ritter, Knecht, Winter, qui devinrent de savants critiques, Gamsbacher qui fut maître de chapelle à Vienne, et l'immortel auteur de *Freyschütz* et d'*Obéron*, Charles-Marie Weber.

Meyerbeer était encore sur les bancs quand il composa son premier oratorio, intitulé *Dieu et la Nature*, qui le fit nommer compositeur de la cour Grand-Ducale,et qui, joué plus tard à Berlin, fut très-chaleureusement applaudi. — Le jeune auteur prit alors son vol et composa son premier essai dramatique, *le Vœu de Jephté*, opéra seria en trois actes, qui ne fut pas heureux. Cette œuvre, dont les formes froides et sévères se ressentaient encore du pédantisme de l'école, ne pouvait convenir à la scène: l'anne suivante, le jeune maestro se rendit à Vienne, où il fut chargé par la cour de la composition d'un opéra comique, *les Deux Califes*, qui fut représenté en 1814. Cet ouvrage, d'un sérieux glacial, sentait son abbé Vogler d'une lieue. Les oreilles viennoises, constamment caressées par la musique italienne, s'effarouchèrent d'une telle âpreté de formes et l'œuvre échoua complétement. Meyerbeer s'abandonnait à un profond découragement, lorsque le célèbre Salieri, qui dirigeait alors l'Opéra-Italien de Vienne, lui conseilla d'aller en Italie pour acquérir, avec le moelleux et la souplesse, la connaissance du chant, qui lui manquait. L'avis était excellent et fut suivi. C'était le temps où la première manière de Rossini faisait fureur. Il n'était bruit partout que de *Tancredi*. Cette partition fut la première que Meyerbeer entendit; elle le transporta d'enthousiasme et fut pour lui comme une révélation. Dès ce moment commence une phase nouvelle pour le talent du compositeur. Il oublie sa rudesse allemande et se voue tout entier à la musique italienne. Bientôt *Romilda e Constanza*, premier essai de Meyerbeer dans le genre italien, est représenté à Padoue aux applaudissements frénétiques de la population. La célèbre Pisaroni interpréta cette œuvre, où l'on remarqua des idées neuves, des mélodies charmantes et une très-large instrumentation. En 1819, il fit jouer au Théâtre-Royal de Turin *Semiramide riconosciuta*, de Métastase, et en août de la même année, à Venise, *Emma di Resburgo*, qui obtint un éclatant succès. Puis il écrivit pour Berlin un opéra en style italien intitulé *la Porte de Brandebourg*; mais cet ouvrage, composé pour une fête nationale, n'arriva pas au jour fixé, et les Berlinois le laissèrent dormir au fond du répertoire.

Enfin, la renommée de Meyerbeer grandissant toujours en Italie, le théâtre de la Scala de Milan ouvrit ses portes à *Marguerita d'Anjou*, œuvre produite par le jeune maître en 1822, et dont le succès fut immense. Vint ensuite l'*Esule di Granata*, dont le premier acte échoua complétement, mais dont le second fut sauvé, grâce à un duo admirablement chanté par Lablache et madame Pisaroni. L'opéra d'*Almanzor*, écrit pour Rome, en 1823, n'a jamais été représenté.

Nous voici arrivés au plus brillant, au plus remarquable de tous les opéras italiens de Meyerbeer. Je veux parler du *Crociato in Egitto*, qui fut représenté la première fois, en 1825, sur le théâtre de la Fenice à Venise. Le succès fut unanime. L'auteur, courbé sous le poids de ses couronnes, alla lui-même monter sa pièce sur d'autres théâtres d'Italie. M. de Larochefoucauld invita le compositeur, au nom de Charles X à venir inaugurer son opéra à la salle Favart. Meyerbeer arriva en 1826 à Paris, où *le Crociato*, chanté par madame Pasta, fit un effet prodigieux. Ici finit la seconde période de la carrière musicale de M. Meyerbeer. Il part en 1826 pour Berlin, où il se marie; il perd successivement les deux enfants nés de ce mariage et, dans sa douleur, il se retire à la campagne où il passe deux ans solitaire et recueilli. C'est à ces deux années de tristesse et de méditation qu'on peut attribuer la révolution qui s'opéra dans le talent du maestro. Entre l'auteur du *Crociato* et l'auteur de *Robert le Diable*, le pas est immense; c'est une véritable métamorphose. A son début dans la carrière, la science fait presque tous les frais de ses compositions, où l'on chercherait vainement ce feu sacré qui seul donne à la foule le sentiment des beautés de l'art. Plus tard, Meyerbeer découvre, sous l'inspiration de *Tancredi* et du beau ciel italien, des moyens nouveaux et tout un horizon jusqu'alors inaperçu de conceptions mélodiques. Et cependant ce n'était point dans le genre italien que pouvait se déployer complétement le génie du grand musicien. Les allures de Meyerbeer, dans cette sphère étrangère, se ressentent encore de la pesanteur germanique. La science y tue la grâce. L'expression un peu maniérée de l'école italienne, qui rappelle le *marivaudage* français, manque aux ouvrages italiens du célèbre compositeur. En présence de cette grande douleur et de cette profonde solitude, dont nous avons parlé, l'âme du maestro se replia sur elle-même : il se fit en lui un travail intérieur dont nous suivrons les phases dans le numéro prochain.

Marie Lassaveur.

(La fin au prochain numéro.)

Économie Domestique

FRITEAU DE POULET.

Prenez un jeune poulet bien en chair; quand il est vidé et flambé, dépecez-le par membres, qu'on pare soigneusement; faites mariner ces membres avec huile d'olive, jus de citron, poivre, sel, persil en branches; laissez-les de deux à trois heures dans cette marinade, en les y retournant de temps en temps. Épongez-les sur une serviette, saupoudrez-les de farine, faites-les frire dans une friture neuve, de manière qu'ils cuisent vivement sans bouillir. On les sert sous une sauce poivrade et entourés d'œufs frits.

Cerises au vinaigre.

On prend des cerises à eau-de-vie. On coupe les queues, on couvre le fruit à trois reprises de vinaigre bouillant; à la troisième, on laisse les cerises dans le vinaigre et, quand il est refroidi, on bouche le bocal qui les contient.

Ces cerises, servies en hors-d'œuvre avec le rôti, sont bien préférables aux cornichons. On confit de la même manière et pour le même usage des prunes dites de *Monsieur*.

Correspondance.

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE VIII. — 1 et 2, Bonnet d'enfant, — 3, F. O. — 4, Manuela, — 5, L. P. — 6, Mouchoir avec écusson et L. A. C enlacés, — 7, Dessin de guimpe, — 8, Garniture, — 9. *Bathilde*, — 10, M. C. — 11, Dessin à soutacher — 12, J. P. — 13, L. Q enlacés, — 14, Entre-deux, — 15, H. T. A enlacés, — 16, M. D. — 17, R. J enlacés, — 18, M. G. — 19 et 20, Parure parisienne, — 21, Écusson avec *Juliette* — 22, F. O. — 23, Mouchoir avec écusson et P. C. — 24, *Dolores*, — 25, D. M.

COTÉ DES PATRONS.

26. Entre-deux, — 27, *Pauline*, — 28, Dessin à soutacher — 29 à 34, Robe princesse réduite au dixième, — 35 à 37, Corsage à Gerbe, — 38, Dessin de Porte-cigares, — 39 à 40, Corbeille en carton bristol, — 41 et 42, Bonnet grec, — 43, Dessin à broder sur filet, — 44 et 45, Jours.

Jeanne à Florence.

Ma chère Florence,

Il est temps de quitter Paris si l'on ne veut courir le risque d'être écrasé sous un moellon, aveuglé par la poussière, brûlé dans un lit de chaux vive, asphyxié par l'odeur de l'asphalte, ou broyé sous la roue d'une lourde charrette.

L'édilité trouvant sans doute qu'à cette époque de l'année les vrais Parisiens, les honnêtes gens, ceux dont il ne faut pas briser le tympan ni entraver la marche, sont enfin partis, s'en donne à cœur joie, activant sur tous les points l'achèvement de ses grands travaux.

Chaque quartier en a sa part; qui pour un boulevard, qui pour un square, qui pour un théâtre ou un égout. Le canal Saint-Martin est métamorphosé en une vaste promenade avec plantations et corbeilles de fleurs; le vieux parc de Monceaux se met à la mode du jour, gazons, massifs, allées sinueuses; mais ce qu'il gagne en coquetterie, il le perd en étendue; on le mutile en l'embellissant. Les Tuileries elles-mêmes ne sont pas respectées : les derniers des parterres qu'avait dessinés Lenôtre vont disparaître, et les lignes droites du jardin français se perdre dans les méandres d'un parc anglais.

Les plus attristés de ce bouleversement ne sont peut-être pas les promeneurs qui ne pouvaient, qu'à distance, admirer les plates-bandes, mais plutôt cette gent ailée, moineaux et pigeons, qui prenaient si gentiment leurs ébats sur les pelouses où venaient les trouver miettes de pain et de gâteau.

On les voit voleter, tout inquiets, au-dessus de leur domaine envahi, poussant de petits cris d'effroi à la vue des pioches et des pelles qui tournent et retournent cette terre, si fleurie il n'y a que peu de jours.

Quelques-uns, les aventuriers de la bande, commencent à faire élection de domicile dans le jardin réservé où le *charmeur*, dont je te parlais naguère, exerce maintenant son pouvoir prestigieux.

Mais, là non plus ils ne seront pas tranquilles, car la démolition du pavillon de Flore va jeter de ce côté encore beaucoup de trouble et de confusion, de poussière et de bruit.

C'en est fait : le vieux pavillon, étayé depuis longtemps, va s'en aller pierre par pierre comme s'en sont allées une à une toutes les joies et toutes les douleurs dont il a été le témoin.

D'autres moellons vont prendre la place de ceux que le temps a minés, et dans quelques mois la brosse du badigeonneur aura donné, à l'édifice tout neuf, la teinte grise du vieux palais.

Ce qui tombe pour ne plus se relever, c'est cette belle demeure qui, vue de la Seine, s'élevait si majestueuse environnée d'ombrages séculaires. Depuis un mois, le marteau et la pioche se disputent le château de Bercy; et le fronton, qui avait si grand air, et ces balcons où parurent tant de femmes charmantes, tout s'écroule. Quelques pans de mur restent encore, à travers lesquels on entend, le soir, gémir le vent qui agite les grands arbres.

Plus heureux que le château, la plupart de ces beaux arbres vont être transplantés, et devenir peut-être l'ornement d'un square ou d'un boulevard nouveau; mais pour eux quel changement! Des matins sans fraîcheur et des soirs sans silence; la poussière de la rue au lieu de rosée, et l'ardente lumière d'un bec de gaz venant dessécher et brûler ces feuilles que caressait et ravivait la brise embaumée du soir.

Tu ris de mes naïvetés, Florence; mais, que veux-tu, tout ce qui vit m'inspire de l'intérêt, et la souffrance, fût-ce celle d'une feuille, me cause toujours un sentiment de tristesse; ce qui pourtant me console et me rassure, c'est ce que je viens de lire dans un journal de Norwich :

« Le docteur X, médecin des arbres, les traite dans toutes les affections, fatigue, calvitie, consomption, spleen, etc.... Il se rend dans les jardins malades et dans les parcs valétudinaires, à des prix modérés... »

Jamais annonce ne vint plus à propos; car de tous côtés les arbres de nos promenades s'étiolent et se dépouillent.

Espérons que le docteur X, en délivrant du spleen tel arbre qu'on avait arraché de sa clairière, trouvera aussi un remède efficace à la maladie de la vigne et des pommes de terre, qui fait encore, dans beaucoup de localités, le désespoir des cultivateurs.

Au reste, la société d'acclimatation ne reste pas inactive, et cherche à lutter contre le fléau. C'est ainsi que, dans une de ses dernières séances, on a donné lecture d'un rapport intéressant sur un nouveau tubercule, la pomme de terre d'Australie, dont la culture a, depuis un an, réussi parfaitement en France, et qui l'emporte sur celle de Parmentier par le goût, le volume et le poids.

De quelle ressource serait une pareille plante pour cette pauvre Irlande!

Ces misères et ces douleurs me rappellent qu'à l'heure où j'écris, bien des malheureux attendent peut-être le morceau de pain qui doit les empêcher de mourir. L'été, jusqu'ici, a été plus désastreux que l'hiver, car c'est le travail de la veille, l'espoir du lendemain que ces pauvres gens ont vu détruire par des orages ou emporter par des trombes.

Ainsi, dans la Côte-d'Or, une colline a roulé dans le vallon, couvrant d'un lit de sable les moissons dorées, et semant la stérilité et la famine où tout était jusque-là abondance et promesses.

Que faire à un si grand mal, diras-tu? Ce n'est

point dans nos bourses de jeunes filles que nous trouverons jamais les millions perdus.

— Je le sais bien, hélas! mais ce n'est pas non plus une raison pour fermer les yeux et se boucher les oreilles.

On peut faire un million avec des pièces de dix sous, comme on remplit un sac de blé avec les grains des épis qu'a ramassés le glaneur.

Ce que je voudrais, c'est que pendant ces jours de vacances, qui sont pour nous des jours de bonheur, nous n'oubliions pas qu'il est bien des jeunes filles moins favorisées, et que, pendant ces voyages où l'on nous permet de céder si facilement à tous nos désirs, nous sachions parfois renoncer à telle fantaisie qui nous tente, pour en mettre le prix dans la bourse des déshérités. Une petite plante ramassée sur la montagne est un souvenir aussi charmant du pays parcouru qu'un bijou ou un objet en bois sculpté : l'étagère y perdra quelque chose, peut-être, mais le cœur y gagnera de si pures jouissances!

N'est-ce point aussi ton avis?

Qui ne dit mot consent, dit le proverbe; je prends donc ton silence pour un acquiescement et me hâte de t'embrasser pour aller donner une heure aux préparatifs de mon départ, puisqu'il est bien décidé que je vais te rejoindre aux bains de mer.

Ces pauvres bains de mer! Croirais-tu qu'on vient de leur créer une concurrence redoutable, et que Paris, désormais, entre en rivalité avec Dieppe, Ostende et Biaritz?

Sur le quai d'Orsay, au pied des vieux arbres, se balance, sous de grands mâts, une jolie frégate, bien gracieuse, bien proprette et qui n'est autre chose qu'un établissement de bains de mer.

Oui vraiment, de bains de mer, puisqu'on y trouve de véritable eau salée, non pas de l'eau artificielle, fabriquée avec de l'eau de Seine et des sels quelconques, mais de l'eau venue en droite ligne de l'Océan et recueillie dans un grand réservoir d'où elle sort à volonté pour servir à mille usages, aux bains, douches, etc.

Ces bains, dont les vertus thérapeutiques valent, assure-t-on, celles des véritables bains pris sur la plage, seront une précieuse ressource pour ces Parisiens sédentaires qui ne peuvent aller chercher la mer jusque dans son lit : la voilà qui vient à eux : n'est-ce pas un acte de gracieuseté insigne?

Ce qui a paru généralement moins gracieux, aux astronomes du moins, c'est la façon inopinée et vraiment cavalière dont la comète a fait son apparition dans notre monde : entrer, sans se faire annoncer, cela s'était-il jamais vu?

Autrefois, non sans doute, mais cela se voit depuis quelque temps et madame la comète n'a fait ainsi que se soumettre aux dernières lois de l'étiquette; c'est donc une comète bien apprise et fort au courant des modifications que fait subir, de temps à autre, au code du *savoir-vivre*, ce grand maître un peu bizarre qu'on appelle l'usage, et qui règne chez nous en souverain...

On dit, au reste, ce sont les princes de la science qui parlent, que ladite comète, — elle n'a point été baptisée, la mécréante! — jette beaucoup d'obscurité sur les théories, peu lumineuses jusqu'ici, de l'existence et de la marche des astres chevelus. On l'accuse d'apporter dans le monde étoilé une étrange perturbation.

C'est sans doute rancune d'astronomes pris par elle au dépourvu et je suis d'autant moins disposée à accepter, comme article de foi, cette assertion, légèrement injurieuse, que je vois le céleste aréopage passablement divisé à cet endroit, quelques-uns allant même jusqu'à poser en fait que ce n'est pas la comète qui nous a visités, mais que c'est nous, que c'est notre globe, pour parler plus clair, qui est allé à sa rencontre, se frayant audacieusement un passage à travers son immense queue.

Décidément la terre, comme Guzman, ne connait pas d'obstacles.

Et moi, chère amie, si j'en connaissais qui pussent m'empêcher d'aller à toi, je les forcerais à disparaître avec plus de rapidité encore que n'en a mis à nous quitter, à peine arrivée près de nous, la comète en question.

Je croyais que ce serait pour aujourd'hui mon dernier mot, et voici qu'il me faut encore te parler de ce petit *marquis* et de cette gentille *bouquetière* que te porte le journal du mois.

A quel usage sont-ils destinés?

Ils peuvent servir, ma bonne amie, à orner ce vase en buiscuit, ce presse-papiers ou ce dessus de buvard en albâtre, cette coupe de cristal, cette boite en bois de Spa, cet écran en soie ou même cette paire de bougies.

Mais comment faire passer ces contours délicats, ces nuances si tendres, du papier sur la soie, le bois ou l'albâtre?

Rien de plus simple.

Procure-toi seulement du vernis à l'esprit-de-vin, un petit pinceau en blaireau pareil à ceux dont on se sert pour la peinture à l'aquarelle, un morceau de drap et un couteau à papier.

Couvre le dessin, autant que possible en ne dépassant pas les contours, d'une *légère* couche de vernis, puis dépose ce dessin sur l'objet que tu veux décorer, en ayant soin de le mettre du premier coup à la place qu'il doit occuper, afin que le frottement n'altère pas le dessin.

Recouvre ensuite ce papier d'un morceau de drap imbibé d'eau; puis, à l'aide du couteau à papier ou d'un manche de plume, frotte en tous sens de manière à exercer une pression qui fixe le dessin.

Aie bien soin que le drap, sans être trop mouillé, le soit suffisamment pour que tout le papier se trouve entièrement imbibé.

Cette opération terminée, enlève le drap; puis, avec une éponge, imbibe le papier qui doit alors se détacher de lui-même, ne conservant plus aucune trace du dessin, lequel se trouve fixé sur l'objet.

Il est utile ensuite de laver ce dessin avec un chiffon de mousseline très-fine ou un blaireau imbibé d'eau et de frotter *légèrement* sans altérer le dessin.

Le lendemain, tu passeras une légère couche du même vernis à l'esprit-de-vin pour donner du brillant aux couleurs.

Si le dessin doit-être appliqué sur un objet de couleur foncée, livre, buvard en *chagrin* ou sac en cuir, il faut préalablement le recouvrir d'une légère couche de blanc de céruse délayé dans de l'essence, en suivant tous les contours du dessin, de manière à ce que le dessin disparaisse entièrement et lorsqu'il sera bien

sec, c'est-à-dire le lendemain, tu procéderas comme je te l'ai expliqué tout à l'heure.

Tu vois, ma chère Florence, que cette nouvelle invention de M. Dupuy est vraiment merveilleuse autant par la facilité de l'exécution que par le nombre infini de ses applications.

Nos amies trouveront au bureau du journal un grand assortiment de dessins, chiffres, armoiries, fleurs, oiseaux, etc., propres à tous les usages cités plus haut.

COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, BONNET D'ENFANT, point de poste et broderie à la minute, ou bien broderie anglaise.

3, *F. O.*, anglaise, plumetis.

4, *Manuela*, fantaisie, plumetis.

5, *L. P.*, petite gothique, plumetis

6, MOUCHOIR avec écusson et *L. A. C.*, enlacés, anglaise et fantaisie, plumetis.

7, DESSIN pouvant servir pour guimpe, chemisette ou chemise, plumetis et point de sable.

8, Garniture assortie au dessin de la guimpe.

9, *Bathilde*, anglaise, plumetis.

10, *M. C.*, grande anglaise, plumetis.

11, Dessin à soutacher, pour robe d'enfant ou de jeune fille.

12, *J. P.*, anglaise, plumetis.

13, *L. Q.*, anglaise, plumetis.

14, ENTRE-DEUX, plumetis et point de sable.

15, *H. T. A.*, enlacés, fantaisie, plumetis.

16, *M. D.*, anglaise fleurie, plumetis.

17, *R. J.*, enlacés, anglaise, plumetis.

18, *M. G.*, bâtarde; plumetis.

19 et 20, PARURE PARISIENNE à broder :

1° au plumetis, avec jours, sur mousseline;

2° en fine application de nansouk sur tulle d'Alençon.

Exécuté de cette dernière façon, ce charmant dessin imite, à s'y méprendre, le point d'Alençon.

21, ECUSSON avec fleurs et fruits, et *Juliette*, petite anglaise, plumetis.

22, *F. O.*, enlacés, anglaise, plumetis.

23, MOUCHOIR avec écusson et *P. C.*, anglaise, plumetis.

Les épis peuvent s'exécuter au plumetis et point de poste.

24, *Dolorès*, plumetis.

25, *D. M.*, anglaise, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

26, ENTRE-DEUX, plumetis.

27, *Pauline*, anglaise, plumetis.

28, Dessin à soutacher sur la jupe d'une robe d'enfant. Ce dessin forme *quille*; on met une quille entre chaque lé, et l'on continue le petit motif tout autour de la jupe, au dessus de l'ourlet.

Le même dessin peut également servir pour *zouave*. Le motif se placera alors en haut et en bas du dos, et au coin de chaque devant.

29 à 34, ROBE PRINCESSE. Ce patron est celui de la robe nankin donnée le mois dernier et que nos abonnées ont trouvée charmante. Cette robe, sans couture à la taille, a presque la coupe d'une basquine.

Elle se compose de six parties.

29, Devant.

30, Côté du devant.

31, Dos.

32, Côté du dos.

33, Dessous du bras.

34, Manche.

La pèlerine est indiquée sur le devant et le dos; elle a la même encolure et la même épaulette que le devant et le dos, avec un peu plus de longueur sur l'épaulette.

35 à 37, CORSAGE à gerbe.

35, Devant.

36, Dos.

37, Manche.

Ce corsage est celui de la gravure du mois dernier. Le devant est plissé et le dos froncé du bas.

Il ne convient que pour les étoffes légères, mousseline ou gaze.

La manche que nous donnons, et qui n'est pas celle de la gravure, est une simple pagode qu'on peut garnir de ruches, de tuyautés ou de volants.

On peut encore la froncer du bas et ajouter un poignet assez large pour passer le bras.

38, Dessin de PORTE-CIGARES à broder sur peau grise.

Le motif du milieu, ainsi que les deux filets des dents, se fait en fil d'or fin; les quadrillés en cordonnet de soie noire; un point en fil d'or retient les deux cordonnets à l'endroit où ils se croisent. De petits points en cordonnet de soie noire simulent le picot des dents; enfin un velours noir, retenu de chaque côté par une soutache d'or, forme l'encadrement intérieur.

Ce dessin produit un très-joli effet. On trouve les fournitures chez madame Legras, 350, rue Saint-Honoré.

39 à 40, CORBEILLE en carton de Bristol.

Cette corbeille se prépare et se fait de la même manière que le cache-pot donné dans le journal du mois de juin, seulement les divisions des pans se font, non avec des ciseaux, mais avec un canif coupant très-bien, parce que, le bord supérieur ne devant pas être ouvert, on ne couperait pas uni avec des ciseaux. On comprend aussi que le fond de percaline devient parfaitement inutile. Le dedans de la corbeille en est l'endroit. C'est donc en dehors que se rattacheront et se coudront la chenille ou la laine et la soutache, et il faudra le faire avec grand soin afin que cela paraisse aussi peu que possible. Le dessin n° 39 (*bis*) donne un modèle d'enlacement qu'il sera facile d'imiter, rien qu'en le regardant.

En agrandissant un peu le fond de la corbeille et en le festonnant comme le bord des pans, on aurait un dessous de flacon.

Le n° 39 est le patron de la corbeille de carton bristol.

Le n° 40, l'ensemble de ladite corbeille. Celle que nous avons vue était en chenille verte et en soutache marron; les deux rangs dont les bouts ne sont point arrêtés (n° 39 *bis*) étaient en soutache, le reste en chenille.

41 et 42, bonnet grec à broder sur velours noir.

Le petit agrément ondulé qu'on remarque en haut et en bas du dessin, est un double cordonnet de soie bleue, retenu entre chaque dent par un point en soie bleue. Les petites perles qui entourent cet agrément sont en jais.

Les deux motifs du milieu se composent de deux torsades en or, entre lesquelles court un zig-zag, une espèce de point anglais en cordonnet bleu.

Quant aux trois guirlandes qui complètent le dessin, elles sont formées d'une tige en fil d'or à laquelle se rattachent de petites branches en cordonnet bleu, terminées par des perles de jais. Les pois qui séparent les branches se brodent au passé en cordonnet bleu. On pourrait y subtituer de grosses perles.

Ce dessin, fort joli, est très-vite fait.

43, Dessin à broder sur un fond de filet, et destiné à une courtepointe ou à un dessus d'édredon.

On pourrait également le broder sur un fond de canevas ou de crochet tunisien.

44 et 45, Jours.

Le n° 44 indique le travail.

Le n° 45, l'effet des jours.

Explication des jours.

1, Ce jour, qui produit un grand effet, est destiné à un large espace. Pour le faire, on tiendra le tulle, la longueur perpendiculairement devant soi : le compartiment contenant le modèle devra être placé en biais sur le doigt. Si nous supposons le fil attaché au haut du compartiment à gauche, et au point marqué d'une + fig. 1re dont chaque carreau représente un réseau, on passera l'aiguille de + en 1, de 2 en 1, en serrant le point ; de 2 en 3, sans serrer; de 1 en 3, de 3 en 4, de 3 en 5, de 4 en 5, de 5 en 6, de 6 en 7, de 5 en 7, et ainsi jusqu'au bout, en serrant les points en biais et sans serrer les points perpendiculaires.

On retourne l'ouvrage de manière que ce qui était à gauche soit à droite, et le dessin retourné ainsi, on passe l'aiguille de 8 en 7, de 8 en 9, de 7 en 9, de 9 en 10, de 5 en 10, de 5 en 3, de 10 en 3, de 3 en 11, de 3 en 2, de 11 en 2, de 11 en 12, de 2 en 12. On retourne de nouveau l'ouvrage et l'on fait le troisième rang comme on a fait le deuxième. Il est inutile de dire que, pour passer d'un rang à l'autre, on fait quelques points invisibles sur le cordonnet.

2. On tient le tulle pour faire ce jour en sens contraire du précédent, c'est-à-dire la largeur perpendiculaire sur le doigt. Le fil attaché au haut du compartiment à droite, et au point marqué d'une croix (fig. 2), on passe l'aiguille de 1 en 2, puis de 3 en 4. On serre les points et on étire les brides au-dessus du premier point et au-dessous du deuxième, jusqu'à ce que le tulle ne fronce plus. On repasse de 1 à 2, puis de 3 à 5, de 6 à 2, de 5 à 1, de 4 à 6, et de 3 à 4. Tous les points se serrent fort, et à chaque point on étire les brides, afin que le tulle ne se trouve raccourci en aucun sens. Après avoir étiré la double bride sous le dernier point, on le cordonne de trois ou quatre points et l'on fait un autre nœud en passant de 7 en 8, de 3 en 4, de 7 en 9, de 10 en 4, de 9 en 3, de 8 en 10 et de 7 en 8. Le rang fini, on retourne l'ouvrage et le dessin, on fait quelques points sur le cordonnet et l'on passe de 11 en 12, de 13 en 14, de 11 en 12, de 13 en 15, de 16 en 12, de 15 en 11, de 14 en 16 et de 13 en 14, On cordonne les brides qu'on n'a pas oublié de bien étirer, et l'on passe de 17 en 18, de 13 en 14, de 17 en 19, de 20 en 14, de 19 en 13, de 18 en 20 et de 17 en 18.

Quand il n'y a pas assez de réseaux pour faire les nœuds entiers, on prend ceux qu'on a, et, pour ceux qui manquent, on fait quelques points dans le cordonnet, points qui doivent être aussi peu visibles que possible.

3. Le tulle se tient pour ce jour comme pour le n° 2, le fil attaché à droite ou à gauche, ce qui est indifférent ; mais supposons à droite, on passe deux fois, *en serrant le second point*, de 1 en 2, de 3 en 4, de 5 en 6 et de même jusqu'au bout, puis on revient sur ses pas, en passant deux fois par les mêmes réseaux déjà pris absolument comme on vient de le faire. On répète la même opération sur tous les rangs de réseaux, en passant de 2 à 7, de 4 à 8, de 6 à 9, etc., etc.

4. Quoique ce jour se fasse en biais, on tient le tulle comme pour le précédent. Pour faire un rang de petites croix, le fil attaché au point marqué d'une croix on passe de 1 en 2, de 3 en 4, de 1 à 2, de 5 en 6, de 7 en 8, de 5 en 6, de 9 en 10, de 2 en 11, de 9 en 10, de 12 en 13, de 6 en 14, de 12 en 13, de 15 en 16, de 10 en 17, de 15 en 16, de 18 en 19, de 13 en 20, de 18 en 19, et toujours de même, jusqu'au bout. On laisse deux rangs de réseaux ouverts entre chaque rang de croix et on grossit la bride qui les sépare en passant de 1 en 5, de *a* en *b*, de 5 en 9, de *b* en *c*, de 9 en 12, de *c* en *d*. de 12 en 15 de *d* en *e*, etc. On triple le fil en repassant deux fois par les mêmes réseaux.

N° 5. Le tulle placé de la même manière sur le doigt, on fait les rangs de petits ronds en passant l'aiguille de 1 en 2, de 3 en 4, et en repassant par les mêmes réseaux quatre fois. On passe une cinquième fois de 1 en 2, puis on passe par le centre du rond, et l'on sort en 3. On fait ensuite un nouveau rond en passant de 2 en 5, de 6 en 3 le même nombre de fois que pour le premier rond ; on finit de la même manière. Au bout du rang, on retourne l'ouvrage, et l'on fait le deuxième rang en passant de 7 en 8, de 9 en 10. On finit en passant du centre du rond en 9, et l'on fait le rond suivant en passant de 8 en 11, de 12 en 9. Quand il ne reste au bout des rangs que des demi-réseaux, on forme le rond en passant sous le cordonnet.

Je conseillerais, pour exécuter ces jours la première fois, de les faire, non sur une broderie, mais sur un morceau de tulle tout simplement; de la sorte, il serait beaucoup plus facile de rapporter les réseaux du tulle au quadrillé des figures qui représente les réseaux. Une fois qu'on aurait compris le jour, on le ferait sans difficulté dans des compartiments de toute forme.

MODES.

Voici le moment du départ, mes chères demoiselles, et je vous vois toutes accourir pour me demander une toilette de voyage élégante et commode.

A pareille époque, l'année dernière, il m'en souvient, nous traitions à fond cette importante question, et conviée par vous à l'examen de vos caisses, je vous apprenais à distinguer l'essentiel du superflu.

Cette année, plus que jamais, vous devez simplifier le nombre des colis et laisser à Paris vos belles robes de taffetas ou de gaze. La mode exige absolument, à la campagne et en voyage, une très-grande simplicité, dans le choix des étoffes surtout.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens 1.

Il est de très-mauvais goût de se promener sur la plage ou de gravir une montagne avec une robe de soie ou de mousseline : aussi Jodon a-t-il préparé, pour ces différentes occasions, des toilettes qui ne craignent ni l'humidité du sable, ni les ronces du chemin.

Ce sont des robes en toile de lin, couleur grise ou écrue, à carreaux ou à rayures, qu'on ne prend même pas la peine de soutacher.

La jupe n'a d'autre ornement qu'une large bande rouge ou bleue, en mousseline de laine, placée au-dessus de l'ourlet. Le *zouave*, pareil, est également bordé et quelquefois doublé de laine de couleur. Une ceinture à bouts longs et larges complète cette toilette de plage.

Comme les jupes se font toujours très-longues, il est absolument nécessaire de les relever au moyen d'un porte-jupe Pompadour quelconque, lequel a le double avantage d'assurer les robes contre la poussière et la boue, et de laisser voir le jupon.

Or, le jupon, depuis quelque temps, a conquis une place importante dans notre toilette : d'accessoire qu'il était d'abord, il est devenu tout à fait essentiel.

En effet, il est permis de porter, par le mauvais temps, une robe de taffetas noir ou même d'alpaga qui accuse de longs services, mais c'est à la condition que le jupon sera irréprochable. Le jupon blanc est hors de cause et ne se met plus qu'en grande toilette. Je n'aime pas davantage ces jupons de lainage à fond gris, avec de grandes bandes rouges, bleues ou jaunes, dans le bas; mais en revanche je trouve aussi commode que charmante la jupe en poil de chèvre ou en reps, à rayures, soit blanc et noir, soit mauve et blanc.

Madame Foucqueteau, 13, rue de Mulhouse, l'orne, en ce moment, d'un ruban de taffetas noir, posé au-dessus de l'ourlet, non pas droit mais formant des dents aiguës et bordé en haut et en bas d'une petite dentelle de laine : c'est très-élégant quoique simple.

Sous ce jupon, nous ne savons rien de mieux que la dernière création de madame Foucqueteau, la délicieuse cage grise, aussi souple que légère, qui ne se salit point, ne se déforme point, et sera par conséquent un trésor pour les voyages.

Comme vêtement, ayez un manteau bien long et très-ample en drap léger, mais un peu chaud, qui pourra, au besoin, vous servir, la nuit, de couverture.

Les deux formes les plus commodes sont le collet et surtout le burnous arabe. Le modèle dont nous avons donné le patron, qui peut se mettre de deux façons, et se plier et se rouler facilement dans une courroie, est vraiment un vêtement précieux.

Le paletot ne se fait presque plus; on l'a remplacé par une jaquette en alpaga ou en drap, qui n'est autre chose qu'un paletot très-court, et rejette tout ornement. Piquée tout autour, elle est boutonnée devant et a très-bon air.

La maison Saint-Vincent-de-Paul, 43, rue du Bac, a fait pour les bains de mer un nombre incroyable de ces jaquettes, qui n'ont point encore paru dans les petits magasins de nouveautés, c'est dire qu'elles ont été jusqu'ici parfaitement portées.

Quant à la coiffure, si vous ne voulez ni du chapeau russe, ni de la petite cloche, vous avez le choix entre le chapeau de crin *indéformable* et le chapeau en petite paille noire étroite.

Sur le premier, presque au bord de la passe, une grosse chicorée de taffetas, très commode pour retenir le voile, et sur le second un simple ruban avec nœud.

Si vous tenez absolument, en cas d'occasions, à emporter une toilette élégante, je vous conseille celle-ci, que nous avons vue chez Virginie Vasseur :

Robe de grenadine, quadrillée; jupe ornée, au-dessus de l'ourlet, de bouillons formant des ondulations et surmontés d'une tête. Corsage décolleté avec fichu pareil. Manches larges, ornées de bouillonnés.

Pour soirée, une robe en taffetas bleu de Chine; la jupe ornée dans le bas d'un volant de vingt centimètres; au-dessus, six petits volants tuyautés, avec tête, et formant des ondulations. Tous ces volants sont découpés. Corsage décolleté avec draperies. Manches courtes formées de deux bouillons.

Maintenant que vos caisses sont bien au complet, il me reste, chères enfants, à vous souhaiter un bon voyage, beaucoup de plaisir et un heureux retour.

EXPLICATION DE LA PLANCHE BLEUE.

RECTO.

Dessin de nappe d'autel à exécuter au crochet ou au filet carré.

VERSO.

1, Voile de fauteuil. Le même dessin, exécuté avec un petit moule et du fil fin, pourrait servir pour pelote.

2 et 3, Entre-deux.

4 et 5, Dentelles.

6, Vide-poche, qu'on peut exécuter de deux manières :

1° En cordonnet de soie noire, et alors on applique le vide-poche sur un carton recouvert de taffetas ou de satin de couleur, formant transparent.

2° Sur canevas, le fond au point de tapisserie, en laine ou en soie d'Alger, les motifs en perles; les fleurettes en perles blanches, les feuilles en perles noires ou grenat.

7, Ombrelle à exécuter en cordonnet noir ou en fil d'Irlande. Au bord s'applique la dentelle n° 4.

8 et 9, Entre-deux.

10, Écran de cheminée. Ce grand écran, qui se monte sur un pied, peut, comme le vide-poche n° 6, s'exécuter au filet et s'appliquer sur un transparent de satin ou de moire, ou bien se broder en tapisserie avec perles.

11, Pouff ou tabouret de piano, ou dessus de guéridon.

12, 13 et 14, Entre-deux.

15, Lambrequin.

Le petit motif qu'on remarque au-dessus du n° 14, peut se broder, comme semé, sur un fond de crochet tunisien, coussin, tapis ou couverture.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de jeune fille. — Robe de gaze de soie, jupe ornée dans le bas d'une ruche de taffetas, surmontée d'une haute grecque, également en taffetas ruché.—

Corsage plat, rond, décolleté carrément, et garni d'une ruche dans le haut. — Manche demi-large, bouillonnée, ornée de ruches, avec jockey dans le haut et parement dans le bas. — Chemisette plissée, en organdi. — Ceinture de taffetas avec nœud derrière et longs bouts. — Résille en lacet de soie. — Chapeau de paille d'Italie orné d'une grande plume et d'un bouquet de roses.

Toilette de jeune femme. — Robe de taffetas. Jupe unie, boutonnée devant. Corsage plat, ouvert en pointe avec col et revers garnis d'un ruban tuyauté. Manche large, très-ouverte, également garnie d'un ruban tuyauté. Col et sous-manches en mousseline. Chapeau de crin blanc, bavolet de blonde; sur le côté touffes de roses et de raisins noirs. Dessous assorti.

Toilette de petite fille. — Robe de gaze de Chambéry. Jupe garnie dans le bas d'un volant en biais, tuyauté et surmonté d'une ruche de taffetas. Corsage décolleté carrément, avec chemisette plissée, terminée dans le haut par une ruche.—Pèlerine pareille à la robe, garnie de ruches. Résille en chenille.

PLANCHE DE LINGERIE.

1, Manteau d'été pour enfant, en piqué blanc brodé de soutache.

2, Filet en lacet violet avec trois choux découpés sur le front et nœud de taffetas sur le côté.

3, Tablier en nansouk avec bretelles ornées ainsi que les poches de garnitures tuyautées.

4, Robe de baptême en batiste d'Écosse, devant formant tablier, trois rangs de valencienne, trois petits plis, un entre-deux de valencienne, trois petits plis.

5, Col à revers en mousseline brodée, garni de valencienne.

6, Chemisette à gros plis avec entre-deux de valencienne entre les plis; ruche de mousseline autour du cou.

7, Manche de mousseline avec petits plis et valencienne.

8. Manche de Mousseline à gros plis avec entre-deux de valencienne.

Mosaïque

Moins on s'occupe des vices, des folies et des travers d'autrui, plus on assure le repos de sa propre vie.

Droz.

—

Il n'y a personne qui soit tenu d'être habile; mais il n'y en a pas qui ne soit obligé d'être bon.

Balzac.

L'amour-propre le plus habile fait beaucoup de fautes contre ses véritables intérêts.

Vauvenargues.

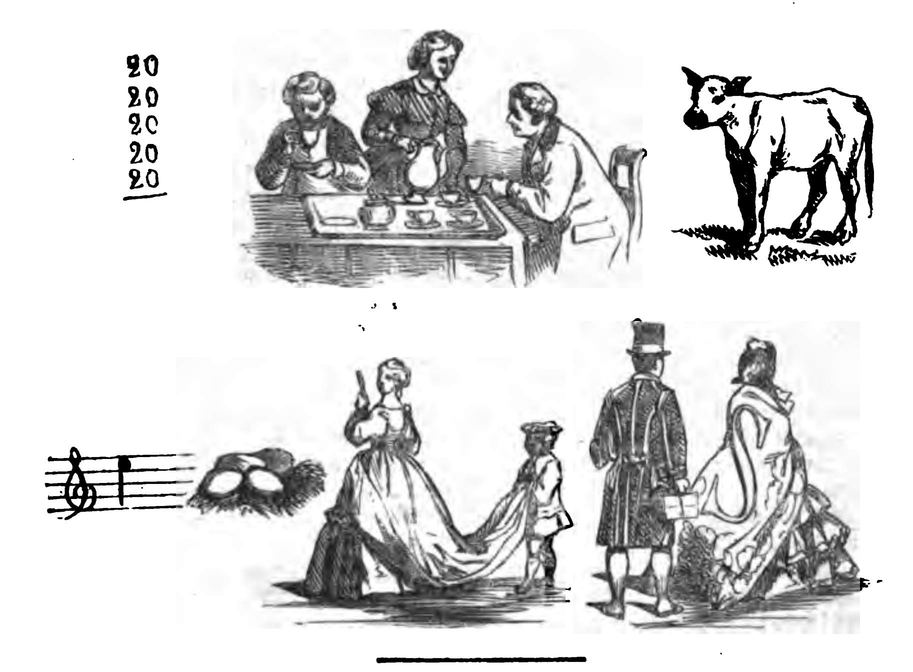
—

MÉTAGRAMME.

Changez ma tête, et, sans avoir cherché,
Vous trouvez la victime et l'objet du péché.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : *Chaque jour porte sa peine.*

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

DEUX MOIS DE CONVALESCENCE

(Suite.)

V

LES MALHEURS D'UNE ÉPINOCHE.

Chaque matin, Marguerite et sa sœur venaient au bord du ruisseau pour suivre les péripéties du petit drame dont l'héroïne principale était l'épinoche. La jeune aveugle, qui ne voyait le drame que par les récits que lui en faisait sa sœur, n'était point celle des deux qui pourtant y prenait le moindre intérêt. D'ordinaire, c'était elle qui racontait à son père et à sa mère, pendant le dîner, ce qui s'était passé dans la fontaine, et certes, à l'entendre, on eût pu croire que les faits qu'elle exposait avec tant de netteté et de plaisir, s'étaient réellement passés sous ses yeux.

« Oh! notre épinoche a été bien rusée et bien intrépide aujourd'hui, disait-elle. Il y eut, vers onze heures, un moment où le nombre des assiégeants se trouvait si nombreux, qu'elle ne pouvait plus suffire à les tenir éloignés de son nid. Tout à coup elle s'élança par un bond rapide à la distance de cinquante centimètres environ, et elle se mit à barbotter à la surface de l'eau, comme si elle eût trouvé une excellente proie; elle ne semblait plus penser ni à son nid, ni aux œufs qu'il contenait.

» Les autres épinoches crurent naturellement qu'il fallait que leur congénère eût trouvé une bien excellente proie pour qu'elle abandonnât ainsi la défense de sa citadelle. Elles se mirent donc toutes à sa poursuite, afin de lui disputer son butin. Quand elle eut constaté le succès de sa ruse, l'épinoche glissa entre deux eaux comme une flèche, se posta cette fois à deux mètres, et recommença le même manége; bientôt elle disparut à nos......... aux yeux de Marthe, et, dix minutes après, elle revint accablée de fatigue, mais seule.

— La paternité des animaux est vraiment bien ingénieuse! s'écria M. d'Aubencourt.

— Après cela, père, reprit Marthe, l'épinoche, quand elle se retrouva seule et tranquille, se livra à un exercice dont ma sœur ni moi nous n'avons pu deviner le but; elle se mit, de temps à autre, à fouetter rapidement l'eau avec ses nageoires devant l'entrée du nid, et à y former de petits courants assez vifs. Pourquoi cela? le sais-tu?

— Un membre de l'Institut, M. Coste qui, le premier, a observé et fait connaître la nidification de l'épinoche, explique que ces courants ont pour but de laver constamment les œufs, et de les empêcher de se couvrir d'une sorte de byssus (1) qui en arrêterait le développement ou les empêcherait d'éclore.

— Mais ce poisson est aussi intelligent que certains hommes, fit observer madame d'Aubencourt.

— Dieu leur a donné l'instinct nécessaire à leur conservation et à celle de leurs petits. Il y a des moments où, vous avez raison, cet instinct ressemble singulièrement à l'intelligence humaine. »

Après douze jours, pendant lesquels se succédèrent un grand nombre d'incidents pleins d'intérêt, mais qu'il faudrait un volume pour raconter, Marthe vit l'épinoche qui ôtait les pierres dont elle avait chargé son nid.

Elle cherchait évidemment à rendre ce nid plus léger et plus perméable à l'eau.

Elle faisait, en outre, des ouvertures et multipliait, à l'aide de ses nageoires, les courants d'eau signalés déjà par Marthe.

On put alors la voir distinctement remuer ses œufs avec précaution; tantôt elle les amenait à la surface; tantôt, au contraire, elle les plongeait plus avant dans l'eau. Elle agissait ainsi pour modifier les rapports de ces œufs avec l'air et l'eau.

Le lendemain de cette besogne, par un beau soleil qui attiédissait la fontaine et l'éclairait jusqu'au fond le plus extrême de son lit, une nuée de petits épinoches, à peine visibles, commença lentement à sortir du nid, tandis que leur mère, dans une extase extrême, les regardait, le corps tout tremblant de joie et d'orgueil.

Les enfants, hélas! comme le fit observer Marthe à sa sœur, justifiaient peu cet orgueil; ils traînaient après eux une vésicule fort laide attachée au milieu du ventre et tellement volumineuse qu'à peine ils pouvaient en supporter le poids; aussi nageaient-ils avec effort, et restaient-ils exposés à devenir la proie du premier ennemi venu.

Et les ennemis ne leur manquaient point, grand Dieu! Sans compter une bande d'épinoches, on voyait accourir de toutes parts des tritons, des dytiques, et toutes ces hordes d'insectes qui peuplent les fontaines et les mares.

L'un courait sur l'eau comme sur un sol solide, l'autre glissait entre deux eaux pour venir saisir traîtreusement sa proie en dessous; ceux-ci volaient, ceux-là nageaient ou plongeaient. L'épinoche faisait tête à tous; elle repoussait les plus avancés, tenait à distance les moins hardis et les moins forts, veillait sur sa couvée, ne la quittait pas de l'œil, allait et venait autour d'elle, et l'empêchait de s'éloigner. Si l'un des petits trompait sa vigilance et s'écartait, elle le prenait dans sa bouche et le ramenait au bercail. Mais ce qu'il fallait voir, c'était l'ardeur avec laquelle elle poussait devant sa couvée tous les détritus qui pouvaient lui servir d'aliment. Or il en fallait beau-

(1) Espèce de lichen qui se développe en filaments très-déliés et entrelacés.

coup, car les poussins aquatiques atteignaient au nombre de deux mille environ.

Le lendemain, les nouveaux nés étaient considérablement plus gros; la plupart commençaient même à se débarrasser de l'espèce de vessie qu'ils traînaient après eux.

Ce fut alors que, grâce à leur désobéissance et à leur étourderie, les chasseurs qui les guettaient firent leurs affaires. Au lieu de se tenir prudemment dans un certain rayon près du nid où ils pouvaient se réfugier quand ils se sentaient poursuivis de trop près, les petits imprudents laissaient là l'abondante picorée que leur fournissait leur mère pour s'en aller bien loin en quête de quelque mauvaise petite bribe.

Malheur à ces indociles, car ils disparaissaient bientôt dans la gueule béante des autres épinoches, ou dans les serres des gros insectes d'eau qui les déchiraient et les mettaient en pièces! Avant que leur mère eût pu seulement s'apercevoir de leur péril et accourir à leur aide, c'en était déjà fait d'eux.

Marthe calcula que, dès la première journée, le nombre des petits avait diminué de plus d'un tiers.

Cependant les pirates ne restèrent pas tous impunis. Un triton s'aventura trop près du nid, et se prit la patte dans les nœuds d'un des brins d'herbes qui commençaient à se détacher de la petite forteresse déjà un peu démantelée par le remous de l'eau. L'épinoche dont on décimait si cruellement et si impitoyablement la progéniture, se montra elle-même sans pitié. Elle se rua sur le triton, qui eut beau ouvrir sa large gueule de lézard, secouer son corps souple, agiter ses quatre pattes, et fouetter l'eau de sa longue queue, il se trouva face à face avec la terrible mère. Celle-ci avait dressé sur son dos neuf épines, neuf lames longues, raides, fortes, acérées. Ses nageoires devinrent elles-mêmes des armes. En moins de temps que je ne mets à vous le dire, le triton, percé d'outre en outre, flottait mort et renversé sur le dos, et toutes les petites épinoches, alléchées par le sang qui colorait la surface de l'eau, se disputaient entre elles chaque parcelle de ce sang, qu'elles avalaient avec gloutonnerie.

« Pourquoi ne protéges-tu pas cette pauvre épinoche, qui finira par succomber sous le nombre? demanda Marguerite à Marthe. Si j'y voyais, je voudrais, avec une longue branche, effrayer et chasser ces pillards, et procurer au moins quelques instants de relâche aux assiégés. »

Marthe suivit ce conseil, alla cueillir une branche de lilas, et se mit à fouetter l'eau. Tout prit la fuite, excepté l'épinoche qui, d'abord, s'était prudemment retirée à l'écart avec son troupeau effarouché.

Quand elle eut bien remarqué que le calme renaissait et qu'elle restait débarrassée de ses ennemis, en commandant expérimenté de citadelle, elle songea à ravitailler son nid Sans compter le cadavre du triton, Dieu sait ce qu'elle rassembla, en une demi-heure, de provisions de différentes espèces. Il y en avait pour plus d'une semaine de nourriture; avec cela, elle pouvait défier les assiégeants.

Pauvre bête ! tandis qu'elle songeait à se prémunir contre ses adversaires extérieurs, elle ne soupçonnait pas que des ennemis plus redoutables encore se glissaient dans sa demeure, et y apportaient le deuil et la mort.

A trois jours de là, tout était solitaire dans les environs du nid. Un poisson venait-il à s'en approcher par hasard, il fuyait aussitôt à tire de nageoires.

Bientôt on vit surnager au-dessus de l'eau des centaines de petits cadavres, dont le nombre allait sans cesse s'augmentant.

Marthe, à l'aide de son mouchoir noué au bout d'une branche, en pêcha quelques-uns qu'elle rapporta à son père; celui-ci les examina à la loupe, et fit voir à sa fille qu'à chacun des pauvres petits poissons se trouvaient attachés plusieurs crustacés à peine visibles à l'œil nu. Ils se cramponnaient sur leurs victimes avec leurs ongles aigus, et, avec leur bouche armée d'une trompe flanquée de deux ventouses garnies de dents tranchantes à la manière des requins, ils suçaient, véritables vampires, leur victime jusqu'à ce qu'elle expirât. Ces monstres se nomment argules foliacées.

A trois jours de là, il ne restait plus qu'une dizaine de petites épinoches que leur mère conduisait à la picorée, et qui, à mesure qu'elles grandissaient, s'éloignaient d'elle, les ingrates, pour ne jamais revenir.

En visitant cette partie du ruisseau naguère si animée, alors tout à fait solitaire, et où l'on retrouvait à peine quelques traces de ce nid édifié avec tant d'intelligence et de peine, Marguerite fit observer à sa sœur que le petit chien Flock aboyait d'une singulière façon, et restait en arrière. Marthe retourna sur ses pas, et vit le petit terrier aux prises avec un gros lézard vert qu'il tenait en arrêt, et sur lequel il s'était déjà rué plusieurs fois.

Après un instant d'hésitation et de crainte, la jeune fille jeta son mouchoir sur le lézard, le saisit, et le rapporta au logis.

Quand on le débarrassa du mouchoir qui lui servait de prison, on vit que maître Flock l'avait blessé aux flancs, et de plus lui avait arraché un morceau notable de la queue.

VI

C'est surtout lorsqu'on souffre soi-même qu'on compatit à la souffrance des autres; aussi Marguerite s'intéressa-t-elle au lézard blessé plus que personne de sa famille, et plus qu'elle ne l'eût sans doute fait avant d'avoir perdu la vue.

Secondée par Marthe, elle appliqua de petites bandelettes de sparadrap sur les blessures de la pauvre bête, puis elle la déposa dans un carton rempli de ouate, et elle voulut que ce carton restât près d'elle.

Chez les animaux à sang froid, c'est-à-dire dont le sang a moins de chaleur que le sang des mammifères, la nature répare vite les blessures. Le lézard, qui avait failli mourir sous la dent du chien, resta trois ou quatre jours immobile dans le nid que lui avait fait la jeune aveugle; et puis, un matin que le soleil donnait chaud et d'aplomb, Marguerite, seule en ce moment, resta tout étonnée de sentir de petites pattes qui trottaient sur ses genoux, et qui montaient sur sa poitrine. D'abord elle éprouva un léger frisson de crainte, et elle porta doucement la main vers l'endroit où elle sentait ce singulier mouvement. Elle ne tarda point à reconnaître que c'était le lézard. Sans

s'inquiéter des doigts qui effleuraient sa robe d'émeraude, le petit animal continua en paix sa course, grimpa jusqu'aux lèvres de sa protectrice, et effleura de sa langue fine, noire et fourchue, leur surface humide.

Après quoi, il reprit sa promenade sur les cheveux, sur les bras et sur les genoux de Marguerite, et il finit par se blottir dans sa poitrine, et par s'y endormir.

Marguerite n'osait remuer, dans la crainte de l'effaroucher; mais elle ne tarda point à constater que son nouvel ami n'était point un lézard à s'inquiéter du mouvement et du bruit. Le retour de Marthe et de M. et de madame d'Aubencourt ne lui causa pas plus de préoccupation; seulement, quand il entendit le trottement de Flock sur le tapis, et deux ou trois jappements de celui qui l'avait blessé, il sortit sa petite tête fine de l'asile qu'il s'était choisi, et s'y reblottit aussitôt.

Dès lors Marguerite et Jacques, — ce fut le nom que reçut, je ne sais trop pourquoi, le lézard, — devinrent inséparables. Jacques ne tarda point à en user familièrement avec les différentes personnes de la maison. A table, il se promenait sur les fruits du dessert et parmi les fleurs du surtout; il y cherchait les petits insectes cachés et les croquait gaiement. A la promenade, il s'élançait d'un bond sur l'herbe ou sur une branche d'arbre à sa portée, et y chassait avec ardeur; à la moindre alerte, toutefois, il regrimpait sur l'épaule de sa maîtresse.

Jacques, du reste, ne vivait, à proprement parler, que le temps où le soleil donnait de la lumière et de la chaleur; le soir, ou par le froid, il restait nonchalamment assoupi dans le giron de Marguerite. L'appelait-elle? il montrait paresseusement son museau mordoré d'émeraude et d'or, agitait sa langue en signe de caresse, et retombait dans son engourdissement. Le soleil brillait-il? alors gai, pétulant, hardi, il allait de l'un à l'autre, grimpait aux rideaux, et ne dédaignait même pas d'agacer Flock et de lui tenir tête, — à distance, bien entendu. Le chien faisait-il mine de s'élancer sur lui? Jacques, d'un saut, se mettait hors de portée, et narguait le roquet.

Trois mois ne s'étaient pas même écoulés que chien et lézard vivaient en bonne amitié. Il arriva plus d'une fois que, dans le jardin, Jacques, fatigué, grimpa sur le dos de Flock; celui-ci promenait bénignement, dans sa fourrure épaisse, chaude et soyeuse, ce singulier cavalier, et tournait même quelquefois la tête pour le caresser de sa langue rose.

On ne sait point assez combien l'habitude peut rendre familiers et affectueux entre eux les animaux de natures opposées.

Tandis que l'auteur de cette histoire écrivait les pages que vous lisez, un petit chien de l'espèce de Flock, un énorme chat angora et un maki, sorte de singe de l'île de Madagascar, dormaient paisiblement, et les pattes enlacées, dans sa corbeille à papier. Tous les trois s'aiment fraternellement; et si, parfois, une querelle s'élève entre le chien un peu grognon, et le maki un peu susceptible, le chat, par ses ronrons et en se frottant contre eux, semble chercher à les exhorter à la paix et à de meilleurs sentiments. Du reste, la querelle, causée presque toujours par quelque friandise qu'on se dispute, n'est jamais de longue durée. Après s'être un peu battu, on va se recoucher dans la corbeille comme les meilleurs amis du monde.

Revenons au lézard.

Si trois mois avaient suffi pour faire de Flock et de Jacques des amis, le même laps de temps avait également suffi pour rendre au dernier toute sa beauté. Non-seulement il ne restait plus de ses blessures aux flancs d'autres traces que des cicatrices imperceptibles, mais encore le tronçon enlevé de sa queue était complétement repoussé. Un bourgeon, apparu au bout de la partie mutilée, n'avait point tardé à s'allonger peu à peu, et à devenir aussi long et aussi élégant que la portion perdue. Néanmoins, on remarquait dans les couleurs de cette portion restaurée des tons moins accentués et d'un vert plus pâle.

Jacques appartenait à la famille des lézards ocellés dont foisonne la forêt de Fontainebleau. La robe de cette magnifique espèce, d'un vert de feuille naissante, semble saupoudrée de grains d'or, et miroite au soleil d'une façon splendide. Sa taille, qui atteint parfois trente centimètres, est souple et robuste à la fois; son œil, à paupière mobile, prend une vive expression d'énergie quand il se présente un ennemi ou un danger, d'une touchante expression de tendresse quand il regarde une personne qu'il aime. Intelligent, gai, tendre, en captivité il reconnaît parfaitement ses maîtres, et devient audacieux jusqu'à l'effronterie. L'intimité de Jacques avec la famille d'Aubencourt n'est point un fait exceptionnel, et le vieux proverbe qui professe que *le lézard est l'ami de l'homme*, reçoit souvent des preuves de sa véracité.

Marguerite puisait de bonnes distractions de ce nouvel ami que le hasard lui avait donné, et Marthe, de son côté, trouvait un grand plaisir à exciter les petites colères de Jacques, soit en feignant de vouloir l'enlever de dessus les genoux de sa maîtresse, soit en le tarabustant quelque peu. Il fallait voir alors l'irascible Jacques se gonfler, ouvrir sa gueule, se jeter sur les doigts de sa provocatrice, et souvent les pincer assez énergiquement, puis, de guerre lasse, se réfugier dans les bras de Marguerite.

Un jour que celle-ci, appuyée au bras de son père, se promenait dans le bois voisin de la propriété, elle sentit tout à coup Jacques, qui picorait des insectes sur un saule, venir se réfugier précipitamment sur elle, tandis que M. d'Aubencourt voyait un pic s'envoler de ce saule.

« Je suis sûr, dit le médecin, qu'il y a un nid dans cet arbre; voici bien longtemps que je veux me procurer, pour ma collection d'oologie, des œufs de cet oiseau; l'occasion est bonne, j'en profiterai. » Et il fourra son bras le plus avant possible au fond d'un trou creusé par le temps dans le tronc de l'arbre, mais il ne put atteindre au nid.

«Je reviendrai bientôt avec les instruments nécessaires pour prendre ces œufs, dit-il; en attendant, comme ils ne sont point destinés à être couvés, mais bien à figurer vides dans ma collection, je vais fermer l'entrée de l'arbre avec la grosse pierre qui semble se trouver là tout exprès. Le père et la mère, ne pouvant point rentrer, iront construire ailleurs un autre nid. »

Et il le fit comme il le disait.

« Père, demanda Marguerite, à quel oiseau donnes-tu le nom de pic?

— Les espèces en sont nombreuses, mon enfant

Toutes jouissent de la propriété de pouvoir fendre l'écorce des arbres avec leur bec droit, anguleux, comprimé en coin à son extrémité, et de saisir les insectes qu'ils trouvent sous ces écorces avec leur langue grêle. Cette langue est un véritable projectile armé vers le bout d'épines recourbées en arrière; de plus, leurs quatre doigts armés d'ongles aigus, et disposés, deux en avant, deux en arrière, leur permettent de grimper et de se tenir solidement sur les écorces les plus lisses.

Ordinairement solitaires et craintifs, les pics fréquentent les grandes forêts ou les arbres qui garnissent la lisière des bois; c'est contre l'écorce de ces arbres qu'ils exercent leur industrie; quelques-uns, pourtant, vivent à terre ou contre les rochers. Les insectes, soit à l'état parfait, soit à l'état de larves, composent leur principale nourriture; ils la cherchent au-dessous des portions d'écorces soulevées ou dans les trous pratiqués sur la partie ligneuse. Pour y parvenir, ils se cramponnent contre le tronc, se font un point d'appui de leur queue courte, composée de plumes raides légèrement recourbées, et garnies à leur extrémité de barbules également raides et courtes.

Dans cette attitude, et solidement installés, ils visitent, avec leur langue, les anfractuosités, les accidents et les trous qui sont à leur portée. Aperçoivent-ils une larve ou un insecte qu'ils ne puissent amener et saisir à l'aide des crochets qui terminent leur langue? alors ils font usage du bec.

Au moyen de ce coin dont la nature les a pourvus, ils frappent à coups redoublés sur la portion d'écorce qui recèle l'insecte, et finissent par s'emparer de leur proie. D'autres fois, ils sondent le tronc d'un arbre pour s'assurer s'il n'existe pas quelques creux recélant des insectes. Les points sonores leur indiquant un de ces creux, ils en cherchent l'ouverture extérieure, et ils y dardent leur langue ou bien élargissent le trou.

En parlant ainsi, M. d'Aubencourt avait ramené sa fille au logis.

Après le déjeuner, il se disposa à aller chercher dans le saule creux les œufs de pic qu'il convoitait, mais il en fut détourné par quelques visites qu'il lui fallut recevoir.

Il ne put réaliser son projet qu'à la chute du jour.

SAM.

(La suite prochainement.)

BIBLIOGRAPHIE

ROSE LEBLANC

Par lady GEORGIANA FULLERTON (1).

Ce roman, œuvre pleine de fraîcheur et de délicatesse, est écrit par une femme et s'adresse aux femmes, qui pourront apprécier la finesse exquise des pensées et des tableaux, les nuances du style et la suavité des sentiments que lady Fullerton a exprimés. La mère et la fille pourront le lire, condition assez rare parmi les œuvres de nos jours, et qui dit assez la haute raison et la parfaite innocence de ce charmant livre.

Lady Fullerton, dont le nom est connu en Angleterre par trois romans de mœurs d'une grande portée, a écrit en *français* (car elle manie les deux langues avec la même supériorité) une étude remarquable sur madame de Bonneval (2), une histoire de *Sainte Françoise Romaine*, et enfin *Rose Leblanc*, l'ouvrage dont nous vous entretenons aujourd'hui, et dont nous vous donnerons une rapide analyse.

Rose est la plus jolie paysanne des environs de Pau; tout le monde le dit, et elle se le dit à elle-même; aussi, quoiqu'elle soit bonne et sincère, sa coquetterie enfantine afflige un jeune homme dont elle est aimée, et qu'elle préfère elle-même. Elle n'a que le choix, la belle fruitière de Jurançon! Son cousin, Henri Lacaze, l'aime depuis qu'elle est au monde, mais elle le trouve trop sérieux et trop sauvage; André de Vidal, jeune homme bien né et bien élevé, quoique pauvre, l'aime aussi, et, flattée de cet amour, elle y répond tout en s'en jouant avec une coquetterie terrible et naïve. Citons une scène qui met en relief les principaux personnages du livre.

« Immobile, appuyé contre la charrette qui avait amené Rose à la ville, vis-à-vis de l'échoppe où elle vendait ses fruits, Henri Lacaze fumait en silence, mais suivait chacun des gestes, chacun des regards de la jeune fille. Cette surveillance muette et continuelle agaçait les nerfs de celle qui en était l'objet. Elle rencontrait à chaque instant ce visage impassible, dont l'immobilité la gênait. Elle essayait de changer de place, de lui tourner le dos; mais rien ne lui ôtait le sentiment d'une présence qui pesait sur elle comme un cauchemar.

» Midi sonna. Une agitation nerveuse s'empara de tous les membres de Rose. Ses yeux erraient sur la place, ou s'attachaient avec anxiété aux groupes qui se formaient de tous les côtés. Bientôt une vive rou-

---

(1) Un beau volume in-8°, prix : 5 fr. Chez Ch. Douniol, 29, rue de Tournon.

(2) Le *Journal des Demoiselles* a rendu compte de *Madame de Bonneval*, voir Janvier 1858.

geur colora son front, ses joues, et jusqu'à son cou. Elle tâchait de sourire, car André, qui venait de passer, lui avait souri, bien que ses lèvres tremblantes s'y refusassent. Henri aussi se dirigea dans ce moment vers l'endroit où la foule se portait, et les deux jeunes gens entrèrent presque en même temps dans la cour de la préfecture. Rose, le coude appuyé sur sa chaise, fixait ses regards sur les fenêtres de la salle où le tirage au sort devait avoir lieu. La main dans sa poche, elle roulait machinalement entre ses doigts les grains de son chapelet, et comptait tous les instants.

» Au même instant une calèche de voyage faisait halte au coin de la grande rue. Un homme âgé en descendit et donna la main à une charmante jeune fille, dont la taille souple et élevée, la démarche gracieuse, les traits nobles et délicats, attiraient l'attention des passants. Blonde comme une Anglaise, ses yeux, d'un brun foncé, voilés de longs cils, prêtaient à sa beauté un éclat singulier. Ces deux personnes, après avoir visité l'église Saint-Jacques, se dirigèrent vers la place du Marché, et y entrèrent du côté où se trouvait l'échoppe de Rose.

« Regardez, dit la jolie blonde à voix basse, regardez, bon papa, quelle gentille fruitière! Je vous en prie, achetons-lui des pêches. »

» Le vieillard s'arrêta en souriant, et donna sa bourse à la jeune fille. Celle-ci se pencha vers les fruits.

» — Combien mademoiselle en désire-t-elle? demanda Rose d'un air distrait, car elle guettait toujours la porte de la préfecture.

» — Une douzaine dans ce joli panier de mousse, répondit l'étrangère. Ils sont charmants, vos paniers!

» Comme elle soutenait la corbeille pour la faire admirer à son grand-père, Jules, hors d'haleine, se précipitant contre la planche qui servait à Rose de comptoir, lui dit à demi-voix :

» — Pas de chance, mademoiselle Rose!

» Au même moment, la petite fruitière, dont les yeux ne quittaient pas la porte du bâtiment officiel, s'écria, comme par un mouvement irrésistible :

» — C'en est fait, il s'est signé!

» Elle se couvrit le visage de ses deux mains; mais relevant la tête l'instant d'après, elle vit Henri, debout vis-à-vis d'elle, pâle, hagard, une main cachée dans son gilet, l'autre appuyée sur sa hanche. Il ne détournait pas les yeux, il ne faisait pas le moindre mouvement. Seulement, Rose croyait entendre sa respiration précipitée.

» — Je n'ai pas de monnaie, dit doucement la jeune étrangère. Pourriez-vous, mademoiselle, me changer cette pièce d'or?

» Rose prit machinalement dans sa main le napoléon qu'on lui tendait. Henri lui faisait peur. Elle craignait de pleurer, car en ce moment André perçait la foule et s'avançait vers elle. La tête lui tourna; elle crut voir la lame d'un couteau dans la main que Henri tenait dans son gilet.

» — Rose, Rose, c'en est fait, j'ai tiré un mauvais numéro! lui dit André en se penchant vers elle.

» — Qu'est-ce que cela me fait à moi? fit Rose, qui tremblait de tous ses membres.

» André rougit, et puis pâlit. Un mouvement de colère crispa ses lèvres.

« — Ma mère en mourra, et ce ne sera pas vous qui la consolerez, murmura-t-il d'une voix profondément émue.

» — Dieu la consolera, dit la jeune étrangère, et ces paroles si simples, mais prononcées avec un accent irrésistible de douceur et d'intérêt, retentirent au fond de l'âme du jeune homme comme celles d'un ange consolateur. Il leva les yeux sur le visage pâle et aérien qui semblait compatir à sa douleur, hésita un instant, se troubla, et disparut. »

Le pauvre André part, et la petite Rose, tout attristée, se promet de lui être fidèle, et même elle travaille sans relâche pour lui acheter un remplaçant. Mais au milieu de sa mélancolie et de sa constance, l'absence a son effet ordinaire; sans oublier André, elle remarque qu'Henri Lacaze, sous son extérieur sévère, cache une âme de feu, pleine de noblesse, de douceur et de dévouement. Cette découverte, nouvelle pour elle, ne l'empêche pas de se rattacher avec force au souvenir d'André, lorsqu'elle apprend tout à coup qu'André n'est plus le jeune homme pauvre et sans liens sur la terre qu'elle avait aimé et à qui elle s'était promise. Il a retrouvé sa famille, famille noble, opulente, qui l'adopte et le chérit; cette famille ne se compose que de deux personnes, un vieillard et une jeune fille, qui sont précisément ceux qui avaient acheté des pêches à Rose le jour du tirage au sort : cette charmante Alice, dont la voix angélique avait consolé la douleur d'André, est sa cousine, et il est appelé à vivre auprès d'elle, dans un grand château de Bretagne, qui porte le nom de leur famille, la Roche-Vidal.

Il arrive alors ce qui devait arriver. André, replacé dans le milieu où l'appelaient sa naissance, ses idées, son éducation première, sentit qu'il était né pour vivre de la vie des hôtes qui l'avaient si bien reçu. Le fond de sa nature délicate se montra; et repoussant comme un souvenir mauvais le passé où il avait souffert, où ses idées et ses sentiments avaient été froissés, André s'attacha avec passion à sa nouvelle famille, à son oncle, si bon, à sa cousine si aimable et à l'avenir que tous deux lui ouvraient. Alice, de son côté, aima avec autant d'innocence que d'ardeur, ce jeune homme, héritier du nom de leurs aïeux, et que son grand-père lui destinait évidemment pour mari. Elle ignorait les engagements de son cousin avec Rose; elle se laissait aller à des rêves aussi purs que doux, lorsqu'un coup soudain la tira de son erreur. Henri Lacaze se présenta au château, et demanda Alice. Elle vint et s'informa s'il voulait voir André de Vidal.

« Je ne me soucie pas de le voir, dit Henri d'une voix très-émue; au contraire, ce serait me rendre un grand service que de vous charger de la commission. On assure dans le pays que vous êtes bonne comme une sainte du paradis, que vous faites du bien à tous, et que pour rien au monde vous ne diriez un mensonge. Eh bien, s'il en est ainsi, vous pardonnerez à un homme qui vient à vous pour savoir la vérité. Dites-moi donc, mademoiselle : il n'est pas vrai, n'est-ce pas, il ne peut pas être vrai qu'André Vidal en épouse une autre que Rose Leblanc? Si c'est mal de vous le demander, je vous fais excuse, mais il faut bien que je le sache, car cela briserait le cœur de Rose, et moi j'ai promis au bon Dieu de la rendre

heureuse; et une promesse qu'on fait au bon Dieu, il faut bien la tenir. »

Alice avait rougi et pâli pendant le discours de Henri.

Malgré les efforts qu'elle faisait pour dissimuler l'impression pénible que lui faisaient éprouver des paroles qu'elle ne pouvait soupçonner d'artifice, l'inquiétude et la souffrance se peignirent sur son visage. Une douleur poignante lui serrait le cœur, car, presque à son insu, et pour la première fois de sa vie, elle aimait de toute la force de son âme... Mais dans une âme profondément chrétienne, il existe un sentiment qui surmonte tous les autres, qui règle non-seulement les détails de la vie, mais qui domine encore les émotions les plus violentes et les plus imprévues, — le sentiment du devoir!....

Henri attendait toujours la réponse avec une anxiété qui approchait de l'angoisse. Après s'être recueillie intérieurement, Alice lui dit avec beaucoup de calme et de douceur :

« Monsieur, je ne sais si je devrais répondre à une question que je ne pense pas que vous ayez le droit de m'adresser, mais je veux bien agir avec la même franchise et la même simplicité que vous. M. André de Vidal n'est pas, que je sache, engagé par aucune promesse de mariage.

»—Comment! pas avec Rose? s'écria Henri avec violence. Voilà bien six semaines qu'il habite ce château, et il ne vous a jamais dit qu'il a promis à Rose de l'épouser! Par pitié pour elle! par pitié pour moi.....

» — C'est votre sœur? demanda Alice d'une voix émue.

»— Non, ce n'est pas ma sœur, quoique nous ayons été élevés ensemble, c'est plus que cela, voyez-vous, c'est comme qui dirait mon enfant, depuis le jour où le bon Dieu lui a, par moi, sauvé la vie, et où j'ai fait le vœu de la rendre heureuse. Et cet homme qui m'a enlevé son cœur, cet homme, à qui elle a donné son amour, qui était mon bien à moi, cet homme qui a promis de l'épouser, il oserait se jouer de nous, la repousser, la mépriser, maintenant qu'elle l'aime et qu'elle ne m'aime plus, moi! C'est impossible!

»— Vous l'aimiez donc, cette jeune fille? dit Alice d'une voix éteinte.

»— Si je l'aimais! si je l'aime! s'écria Henri. Et ses mains se crispèrent autour d'un petit sac qu'il lui tendait. Voilà la somme qui doit lui servir à acheter un remplaçant à cet homme qu'elle aime! Voilà le fruit des veilles où elle s'est abimé les yeux à travailler et à pleurer!

»— Comment! dit Alice avec attendrissement en ouvrant la bourse que Henri avait jetée sur la table, cette pauvre jeune fille a gagné tout cet or par son travail?

»— Elle avait amassé tout juste le quart de cette somme, répondit froidement Henri, lorsqu'elle est tombée malade, malade à en mourir! mais le bon Dieu n'a pas voulu l'appeler à lui; et quand elle s'est rétablie, elle a trouvé dans la bourse la somme qui manquait.

» — C'est vous, c'est donc vous! s'écria Alice avec un profond attendrissement, vous qui l'aimiez! O mon Dieu! quelle leçon!.... »

Quand la porte se fut refermée sur Henri, et qu'elle se trouva seule avec Dieu et son ange gardien, agenouillée, les mains jointes, les yeux levés au ciel, Alice fit le sacrifice du bonheur qu'elle avait espéré avec une douleur dans le cœur et une paix dans l'âme que les faibles et les mondains ne pourront jamais comprendre.

L'âme d'Alice était de celles qui n'hésitent jamais devant un acte d'abnégation, et qui, éprises de l'idéal, dépassent le simple devoir et s'élancent vers l'héroïsme. Elle commença par éloigner André, en repoussant, en étouffant sur ses lèvres les aveux qu'il eût voulu lui faire, puis elle appela au château Rose Leblanc. Elle voulait la former, l'élever et la préparer, par une douce éducation et par l'influence de l'amitié, à devenir un jour pour André une digne compagne. Mais, hélas! la belle fruitière fut rebelle à tout, hormis à l'affection d'Alice, qu'elle lui rendait de tout son cœur. Sa nature rustique et charmante ne put se plier à aucun des usages du monde; pendant qu'Alice lui donnait des leçons d'orthographe et d'histoire, elle pensait à ses vaches; assise à la table délicate du château, elle regrettait la bonne soupe de sa tante Babet, et d'autres regrets peut-être se mêlaient à ceux-là : l'enfant des campagnes regrettait ses arbres, ses prés, ses vallons et sa liberté, et l'amitié de son compagnon d'enfance :

« C'est comme un sort, disait-elle; quand je tâche d'apprendre, je ne peux penser qu'aux vaches de chez nous, ou aux contes que tante Babet me racontait quand j'étais petite. C'est plus fort que moi, jamais je ne serai savante! Tenez, ajouta-t-elle en passant le bras autour du cou d'Alice, allons plutôt voir le petit veau qui est né hier; c'est plus gentil que toutes ces histoires des Grecs et des Romains.

»—Mais ce n'est pas cela que nous lisions! s'écriait Alice avec un désespoir à moitié comique. N'as-tu pas fait attention, ma chère Rose, qu'il était question de Clovis et de la bataille de Tolbiac? N'as-tu pas envie d'apprendre comment la France devint chrétienne?

» — Mais, pourvu qu'elle le soit, cela m'est bien égal comment cela s'est fait, répondait Rose en jetant un regard distrait sur les oiseaux qui voltigeaient autour des tourelles.

» — Ne te soucies-tu pas de savoir que les prières de Clotilde et le vœu de Clovis....

»— Ah! un vœu! C'est comme Henri sur la pente de Coroase. Je sais bien qu'il a fait un vœu ce jour-là, mais il n'a jamais voulu me dire ce qu'il a promis au bon Dieu, quand nous étions si près de périr. Peut-être aura-t-il envoyé un cœur d'argent à l'autel de la sainte Vierge.... »

L'héroïsme d'Alice luttait vainement contre l'attrait naturel et les sympathies instinctives; la force de Milon de Crotone ne lutterait-elle pas inutilement contre la direction d'une branche d'arbre? il pourrait la briser, mais non la ployer. Rose, dans les beaux salons de la Roche-Vidal, devenait tous les jours plus pensive et moins gaie; elle se fanait comme une fleur sauvage enfermée dans une serre; enfin, poussée à bout par le mal du pays, elle demanda à retourner chez ses parents.

Alice portait le poids de ses propres peines et de celles des autres; Rose n'était pas heureuse, et André, dont la santé délicate avait toujours donné des craintes, se mourait loin d'elle. Elle le sut, et elle

sut en même temps qu'il avait rompu ses engagements avec Rose, et que la jeune fille, consolée, joyeuse, allait épouser Henri Lacaze : le bonheur était redevenu possible, mais Dieu ne voulait pas que cette âme si grande le trouvât sur la terre. Alice reçut le dernier soupir d'André; elle le vit mourir en chrétien, et calme, résignée, elle abrita sa vie brisée parmi les filles de Saint-Vincent-de-Paul. Les dernières pages du livre, la touchante réconciliation de Rose et de Henri, la mort d'André, à Rome, parmi les pompes de la ville éternelle, sont aussi émouvantes qu'élevées.

Ce beau roman n'a pas une moralité vulgaire, puisque le plus généreux sacrifice n'y cause, pour celle qui l'accomplit, que le plus complet malheur; l'âme profondément chrétienne de l'auteur plane dans une atmosphère plus haute, dans celle où l'on juge les actions des hommes, non par le résultat qu'elles ont obtenu, mais par la pensée qui les a inspirées. C'est de ce point de vue surhumain que le noble caractère d'Alice doit être apprécié, et que l'on conçoit qu'elle a trouvé en Dieu une récompense préférable à tous les bonheurs d'ici-bas. Par un heureux contraste, Lacaze, homme énergique, dévoué, capable de tous les sacrifices, est heureux même en ce monde, et protège de sa force morale la frêle enfant qui a jeté le trouble dans tous ces cœurs. On se sent porté, en finissant ce livre, à réfléchir sur la bizarrerie apparente de la destinée, qui ne permet pas que des caractères jumeaux, égaux en force ou égaux en faiblesse, se choisissent et s'accouplent, mais qui donne à la créature inconstante et légère de l'attrait pour le cœur ferme et fort, et jette dans leur vie, par cette loi des contrastes, une source inépuisable de luttes, de souffrances et de mérites. Alice et Lacaze, les deux âmes héroïques, auraient dû, semble-t-il, se comprendre et se choisir, et de leur union auraient pu naître de grandes choses, mais alors où André aurait-il puisé la grâce nécessaire pour bien mourir, et Rose, l'enfant légère, la grâce nécessaire pour bien vivre?...

On a dit, avec raison, que *Rose Leblanc* était l'œuvre la plus achevée qui soit sortie de la plume de lady Fullerton, et nous espérons que nos lectrices en goûteront comme nous les douces suavités. Peut-être quelques mères craindront-elles de voir ce livre entre les mains de leurs filles, parce qu'il parle d'un sentiment dont on éloigne des yeux délicats les vives peintures; mais ce sentiment, quand lady Fullerton le décrit, est idéalisé et épuré par le christianisme : c'est une fleur du Calvaire, éclose sous les larmes, au pied de la croix.

QUAND LES POMMIERS SONT EN FLEURS

Par M. Bathild Bouniol (1).

Un joli titre sur une jolie couverture vert-pomme, des nouvelles attrayantes, tour à tour gaies et mélancoliques, voilà ce nouveau volume d'un poëte qui manie très-bien aussi la prose. L'enjouement domine dans ce livre, mais c'est un enjouement de bon aloi, né de la bonne conscience, qui n'a rien de commun avec la verve sarcastique et triste des caricatures, avec les charges et les dialogues que certains artistes inscrivent au bas de leurs scènes de mœurs. La gaieté de M. Bouniol est plus innocente et plus communicative. Elle n'ôte rien à l'élévation généreuse de ses idées, bien différente de ce rire méchant que provoquent le vice et la laideur de l'âme, et qui est le corrosif des sentiments nobles et purs. Nous avons goûté surtout, dans ce joli volume la première nouvelle intitulée: *Le premier chef-d'œuvre*.

Ce premier chef-d'œuvre est celui d'un peintre qui, trop fidèle aux traditions classiques, a reproduit sur la toile un sujet qui blesse les yeux modestes de sa femme. Cette femme a le cœur le plus tendre, mais aussi le plus chrétien, et elle ose, au nom de son amour et de sa foi, supplier son mari de détruire une œuvre dangereuse et dont, plus tard, il rougirait peut-être devant ses enfants.

« — Si ce n'est pas ton fils, lui dit-elle, qui sera conduit par son mauvais génie devant ce tableau, ce sera quelque autre... dont l'âme est aussi précieuse à Dieu aussi chère à sa mère.

» — Mais, malheureuse femme, interrompit l'artiste, tu ne veux donc pas voir que tu me tortures, que je sais bien maintenant que tu as raison! Tu parles comme ma conscience, mais tu me demandes un sacrifice au-dessus de mes forces. Moi, anéantir cette œuvre qui m'est si chère, ma création, un autre moi-même! Non, c'est impossible! Puis je ne suis pas qu'artiste, je suis mari, je suis père, et, tu le sais bien, ce tableau non vendu pour nous tous c'est la gêne, c'est la misère. Pas d'argent, et les fournisseurs et le logis à payer! Comment faire face à toutes ces dépenses, couvrir cet arriéré et suffire en même temps aux exigences nouvelles?

» — N'est-ce que cela qui t'inquiète? dit la jeune femme avec vivacité. Pour la dépense courante j'ai mon travail. Va, mon aiguille, à cette condition, ne chômera ni le jour ni la nuit. Pour le reste, pour les dettes à acquitter, ne crains pas les affronts; j'y ai pensé et j'aurai bien vite la somme nécessaire.

» — Mais comment?

» — Comment? tu vas voir.

» Et se levant, elle prit son châle, qui se trouvait à quelques pas sur un fauteuil, détacha ses boucles d'oreilles, sa montre avec sa chaîne, ôta ses bagues qu'elle déposa avec les autres bijoux sur la table, en disant à son mari qui la regardait faire avec stupéfaction:

» — Crois-tu qu'avec cela et mes autres chiffons je n'aurai pas bien les quelques cents francs qu'il nous faut?

» — Ma femme, Louise, Louise, cher et grand cœur! dit l'artiste avec élan, je ne te connaissais pas encore. Par ton exemple, j'apprends mon devoir. Ah! je ne ferais ce sacrifice, si grand qu'il soit, qu'à cause de toi, que je le ferais encore avec bonheur! »

» Et, s'armant du couteau à palette, il s'élança vers le tableau qu'il fendit à plusieurs reprises dans toute sa longueur. Sa femme poussa un cri et accourut à temps pour recevoir dans ses bras l'artiste chancelant et murmurant:

» — Es-tu contente? suis-je digne de toi?...»

(1) Paris, chez P. Brunet, 31, rue Bonaparte. — Un joli volume, prix : 2 fr.

On voit que M. Bouniol sait parler au cœur; la nouvelle où se déroule ce beau caractère de femme dont Dieu bénit et récompense les efforts, sera lue avec plaisir par toutes les femmes, et ce volume, qui pourrait prendre pour épigraphe: *Diversité, c'est ma devise*, est de nature à plaire, par quelque côté, aux membres vieux ou jeunes, sérieux ou enjoués de la famille où il sera admis.

LE CHRÉTIEN

Par Joseph Holl

Traduit de l'allemand par M. Edme Babeau (1).

Si l'Allemagne brouille parfois la tête des savants par sa nuageuse philosophie, elle nous envoie en revanche d'excellents livres de piété, qui témoignent de la foi profonde dont sont animées ces provinces jadis évangélisées par les disciples de saint Benoît.

Il existe aux bords du Rhin, dans les vallées de la Suisse, en Bavière, en Autriche, une école catholique d'art et de littérature, qui nous a été révélée par les œuvres ravissantes d'Overbeck, par les écrits de Sadler, du docteur Sepp, de Gœrres, du chanoine Schmid, *les Méditations* d'Anne-Catherine Emmerich, et par des livres justement populaires, tels que *le Calice*, dont nous avons rendu compte autrefois (2) et *le Chrétien*, dont nous allons dire un mot aujourd'hui.

Court et solide, profond et touchant, ce livre pourrait instruire un ignorant, éclairer un incrédule; il peut surtout, dans des âmes chrétiennes, augmenter la science de la religion et le respect qu'elle inspire. Il est consacré à peindre l'auteur de notre salut, notre rédempteur Jésus, et à analyser les principales vertus qui donnent au chrétien de la ressemblance avec le modèle et le chef des prédestinés. *L'âme est chrétienne de sa nature*, disait l'éloquent Tertullien; ce mot est vrai, mais combien, dès les premiers jours de la vie, les passions, les faiblesses, les illusions du monde ne nous détournent-elles pas de notre véritable destinée! Les livres pieux tendent à reconstituer en nous cet homme intérieur, formé à l'école du Christ. L'onction de Thomas à Kempis, la fougue de Bossuet, le solide raisonnement de Bourdaloue, l'éloquence de Lacordaire, la logique du Père de Ravignan n'ont pas eu d'autre but, et les voix les plus modestes charment encore dans cette harmonie des grandes âmes, en souci du salut de leurs frères.

Pour donner une idée du livre que nous recommandons à nos lectrices, nous en extrairons quelques passages sur *l'amour des ennemis*, cette vertu que le christianisme a fait naître sur la terre, et qui a été proclamée pour la première fois du haut de la croix.

« L'amour des ennemis a quelque chose de tout particulier et de sublime, on pourrait presque dire de divin. En effet, tout le christianisme se résume en ceci : — un grand amour de Dieu pour les ennemis. C'est, de la part de Dieu, le pardon et l'oubli de l'offense qui lui est faite par le péché, la réhabilitation, comme enfant de Dieu, des hommes rejetés et séparés de lui par le péché. Cet amour des ennemis commence par la résolution prise par le Fils de Dieu de racheter les hommes; il se continue par son incarnation, puis par sa vie publique, pendant laquelle, durant trois années, il répand ses grâces sur un peuple pécheur et ingrat; il aboutit enfin à la croix sur laquelle il est mort, et d'où il a prononcé cette prière: — Mon père, pardonnez-leur; ils ne savent ce qu'ils font! Tandis que par la rédemption, l'amour des ennemis s'est élevé dans le christianisme à la hauteur d'une action divine, on peut dire aussi que l'amour des ennemis pratiqué par l'homme à l'égard de l'homme est devenu quelque chose de saint, et presque même de divin.

» Cependant, il n'y a peut-être pas de vertu à l'égard de laquelle le monde et le christianisme se trouvent plus diamétralement opposés dans leur manière de voir. Tandis que l'un et l'autre, quoique ne partant pas des mêmes principes et ne visant pas au même but, tombent d'accord en ce qui concerne d'autres vertus, telles que la miséricorde, que tous deux louent et pratiquent, tandis que l'un et l'autre ne sont pas tout à fait en dissidence dans leurs appréciations et leurs jugements sur d'autres vertus, telles que la chasteté, à laquelle le monde ne saurait refuser une certaine estime, l'amour des ennemis, cette vertu fondamentale du christianisme, est regardé, dans le monde, comme une chose qui ne peut que déshonorer l'homme. Il en est de cette vertu comme de tout ce qui est beau et précieux, elle est rare, même parmi les chrétiens; elle n'est jamais estimée et pratiquée comme elle le devrait être, même au sein du christianisme. Au lieu d'aimer les ennemis, on se borne à ne pas les haïr, et il arrive à chaque instant que des hommes, d'ailleurs bons chrétiens, disent, lorsque quelqu'un les a offensés: — Je veux bien lui pardonner, mais je ne puis plus le voir. Ah! chrétien, toi qui as offensé Dieu, réfléchis un peu; Dieu ne pourrait-il pas te dire aussi : — Je veux bien te pardonner, mais je ne veux plus te voir? »

Sur la confiance en Dieu, le pieux auteur s'écrie:

« — Mais il y a si longtemps que j'ai confiance et que je prie, et cependant je n'ai pas encore été exaucé! Non, je ne suis pas entendu, je ne prie plus! O chrétien! que dis-tu là? c'est comme si le fruit disait à l'arbre : Il y a si longtemps déjà que je pends au bout de tes branches, et cependant je n'ai pas encore mûri; je ne mûrirai plus, laisse-moi tomber! Mais c'est précisément parce qu'il y a longtemps que votre prière dure sans être exaucée, qu'elle va l'être bientôt, car celui qui n'est pas, comme l'homme, capable de mentir (IV, *Moïse*), a positivement promis de l'exaucer, et sa promesse a pour garantie la mort du Rédempteur, ayant été scellée avec le sang du Fils de Dieu fait homme. »

Nous recommandons à nos lectrices ce petit ouvrage; elles auront pu juger, en partie, de l'onction et de la simplicité qui y règnent et qui le rendent propre à être mis entre toutes les mains. *Il passera en faisant le bien.*

M. B.

(1) Paris, chez Lagny frères, 12, rue Cassette. Un volume in-18, prix : 1 fr.

(2) Voir le *Journal des Demoiselles*, année 1856.

L'AMIE D'ENFANCE

I

Ma mère m'a si souvent répété que j'étais à trois ans la plus aimable petite fille du monde, que je crois encore à mon mérite passé, quoique plusieurs réflexions judicieuses aient jeté dans mon esprit quelques doutes à ce sujet; le souvenir d'une petite scène domestique, qui ne s'est jamais effacée de ma mémoire, a surtout contribué à modifier considérablement mon amour-propre rétrospectif.

Je me vois encore au milieu du salon, criant à tue-tête que je voulais aller me promener. Il faisait un temps détestable; ma mère me prit par la main, et, me conduisant près de la fenêtre, elle me montra les rues inondées de pluie et le ciel sillonné d'éclairs; puis elle alla chercher ma poupée favorite, charmante arlésienne, trop belle vraiment pour un enfant de mon âge :

« Occupe-toi à endormir Minette, » me dit-elle.

Au lieu de me conformer à cette sage recommandation, je jetai dans un coin mademoiselle Minette, peu habituée à un pareil traitement, et, appuyant ma tête sur un fauteuil, je me mis à sangloter de colère.

Ma bonne mère eut la faiblesse de s'en émouvoir, et, me prenant sur ses genoux, elle essuya mes larmes de ses baisers, me donna des bonbons, me promit pour le lendemain une charmante promenade, et fit tant par ses caresses que le calme succéda à la tempête, et que le sourire reparut sur mes lèvres; Minette fut remise sur pied, pansée de ses blessures et couchée dans son berceau.

« Vous gâtez Amélie, dit ma grand'tante pendant que je reprenais mes jeux enfantins.

— Songez donc que la pauvre enfant n'est pas sortie de tout le jour, répondit ma mère; encore si elle avait ici des compagnes de son âge pour l'aider à passer le temps; mais, seule avec ses joujoux, elle est bien excusable de montrer un peu d'humeur.

— Qu'en ferez-vous cet hiver, si vous demeurez à la ville? Le mauvais temps la retiendra à la maison des semaines entières et vous ne saurez comment l'amuser.

— J'y ai pensé, répliqua ma mère, et j'ai quelque envie de l'envoyer chez *tata Coste*; elle y restera trois heures le matin et trois heures l'après-midi, et ce sera pour elle une grande distraction.

— Vous ferez bien, répondit ma grand'tante. »

J'écoutais cette conversation sans avoir l'air d'y prendre garde, comme il arrive souvent aux petites filles; mais elle ne fit aucune impression sur mon esprit, et je ne pensai même pas à demander ce que c'était que tata Coste; l'époque n'était pas éloignée, cependant, où je devais faire ample connaissance avec ce personnage remarquable. A peine les premiers froids de l'hiver eurent-ils succédé à ces magnifiques journées de novembre, où le soleil, brillant à travers les feuilles jaunissantes, me permettait d'aller avec ma *bonne* à la promenade, qu'on m'acheta un petit panier, le plus joli qu'on put trouver; on le lesta avec une belle poire fondante et un morceau de pain tendre, et l'on me conduisit dans une maison d'assez piteuse apparence, dont une grosse fille, bien joufflue, vint nous ouvrir la porte avec empressement.

J'étais annoncée, sans doute, car la grosse fille, ayant fait à ma mère une profonde révérence, s'écria en me voyant :

« Voilà donc mademoiselle Amélie? comme elle est fraîche et gentille! je vais la conduire à la classe. »

Et, joignant l'action à la parole, elle voulut me prendre par la main, mais je me cramponnai si bien aux jupons de maman, qu'elle fut aussi forcée de monter l'escalier, et la classe de tata Coste s'offrit alors à mes regards.

C'était une salle longue et étroite, où trônait, grave et majestueuse sur son fauteuil de cuir, placé juste entre les deux fenêtres, une vieille femme vêtue de noir, dont la coiffe blanche, fortement empesée, était à demi recouverte par un voile d'étamine. Elle tenait de la main droite, comme marque distinctive de son autorité, une longue canne de roseau qui lui servait fréquemment à rappeler à l'ordre et à l'application un nombreux troupeau d'enfants rangés en deux files, les garçons à droite et les filles à gauche, sur de petites chaises d'inégale hauteur.

Tata Coste était une religieuse ursuline que la révolution de 1793 avait chassée de son couvent, et obligée de chercher un refuge en Angleterre. Rentrée en France, dès que Napoléon eut abattu pour les proscrits les barrières de l'exil, mademoiselle Coste s'était empressée d'ouvrir une petite école, moins encore pour gagner sa chétive existence que pour se conformer à l'esprit de son ordre, voué à l'éducation de la jeunesse. Personne n'était plus propre d'ailleurs à remplir les difficiles fonctions d'institutrice du premier âge; sa grande taille, sa physionomie douce, mais ferme, inspiraient le respect et une crainte salutaire dont il était impossible de se défendre; aussi l'ordre le plus parfait régnait-il dans sa classe, quoique beaucoup de ses nombreux élèves eussent à peine trois ans, et que les plus âgés n'en comptassent guère que sept à huit. Elle se faisait donner par eux tous le titre de tante, qui lui semblait le plus propre à exprimer ses sentiments d'affection à leur égard. Comme la plupart des petits enfants avaient alors l'habitude de remplacer ce mot de tante par son diminutif tata, beaucoup plus facile à prononcer, *tata Coste* était devenu le nom de la bonne religieuse.

Au moment où nous pénétrions dans la salle, toute la petite troupe était vivement impressionnée par la terrible punition infligée à un grand mauvais sujet de sept ans qui, par son incorrigible paresse, avait enfin attiré sur sa tête coupable un éclatant témoignage de la sévérité de l'institutrice. Il était à genoux au milieu de la classe, sanglotant à fendre le cœur et affublé d'un affreux bonnet d'âne, dont les longues oreilles se tenaient droites sur son front. Cette tête d'âne, plus ou moins bien imitée, eut sur moi la vertu de la tête de Méduse; elle me cloua à ma place, saisie d'effroi et ne pouvant détourner mes regards de ce terrible spectacle. Ma mère profita de cet instant de stupeur pour s'esquiver en toute hâte; mais lorsque, revenue de ma première surprise, je voulus me réfugier dans ses bras, et que je ne la trouvai plus auprès de moi, je poussai des cris si perçants que la maison entière en retentit, et qu'une douzaine de petites filles s'en bouchèrent les oreilles. *Tata Coste* ne s'effrayait pas pour si peu de chose; elle quitta son fauteuil de cuir, s'avança magistralement vers la porte, que je cherchais à enfoncer à coups de pied, et, fixant sur moi ses yeux noirs et perçants :

« Mon enfant, dit-elle avec douceur, il faut être sage ici. »

J'avais bonne envie de répliquer que je ne voulais être ni sage ni méchante chez elle, et que je ne voulais pas y rester; mais tata Coste avait une façon de regarder si extraordinairement imposante que la parole expira sur mes lèvres, mes cris cessèrent comme par enchantement, et je la suivis sans résistance à la place qu'il lui plut de m'assigner. Ce souvenir de mon enfance m'a fait comprendre, depuis, la fascination que certains personnages exercent sur les animaux; Tata Coste domptait les petites filles par l'expression de son regard, comme Carter et Van-Amburg ont dompté les lions et les tigres.

A peine étais-je assise entre une grosse fillette à cheveux blonds et une petite brune de cinq ans, gracieuse et mignonne, que l'on se mit à genoux pour dire la prière; tata Coste la prononçait elle-même à haute voix, lentement, distinctement et avec un accent pénétré. On chanta ensuite un beau cantique, dont tous les élèves répétaient en chœur le refrain, puis on m'appela pour me faire dire ma leçon, pendant que *bonne amie*, c'est ainsi que l'on nommait la grosse fille qui nous avait ouvert la porte, distribuait à mes compagnes les jarretières en tricot et le canevas pour faire le point de marque, assignant à chacune d'elles leur tâche de l'après-midi.

A la première page du livre que l'on me mit à la main était gravée une croix sur laquelle tata Coste me fit prononcer les mots suivants :

« Sainte croix, apprenez-moi à bien dire ma leçon, s'il vous plaît. »

Venaient ensuite, en gros caractères, les lettres de l'alphabet; je les nommai toutes sans hésitation.

« C'est bien, c'est très-bien, dit l'institutrice. »

Je commençai à me rengorger sous ma collerette.

« Voyons maintenant si vous savez un peu épeler, » reprit tata Coste.

Non-seulement j'épelais à merveille, mais je lisais presque couramment.

« Vous l'entendez, dit la religieuse en s'adressant aux autres élèves, cette petite fille n'a cependant que trois ans et quelques mois ! »

Un frémissement d'admiration circula dans toute l'assemblée; c'est le plus grand triomphe que j'aie remporté de ma vie; l'amour-propre me mordit au cœur, j'étais fière comme un conquérant sur son char de victoire, ou comme un acteur lorsque bouquets et couronnes pleuvent à ses pieds; ô vanités humaines! vous êtes toutes sœurs!

Tata Coste me baisa au front, et ma gentille voisine aux cheveux bruns courut à moi les bras ouverts et m'embrassa avec effusion; puis, faisant à l'institutrice une gracieuse révérence :

« En faveur de cette nouvelle élève, faites grâce à Loulou, dit-elle; je suis sûre qu'il est bien fâché maintenant d'avoir été si paresseux.

— Dit-elle vrai, Loulou ? » demanda tata Coste au petit garçon en pénitence.

Celui-ci fit, en pleurant, un geste affirmatif, et la bonne religieuse, qui ne demandait pas mieux que d'abréger son supplice, le débarrassa du bonnet d'âne, et le reconduisit à sa place.

« Comment t'appelles-tu? me demanda tout bas l'aimable brune, pendant que les autres élèves lisaient à tour de rôle.

— On me nomme Amélie; lui dis-je, et toi?

— Quand j'étais petite, on m'appelait Céline, mais Ernestine est mon nom; et, maintenant que je suis grande, je ne veux plus qu'on m'appelle autrement. Tout à l'heure on va descendre au jardin pour goûter, et, si tu le veux, nous jouerons ensemble. »

Voilà comment nous fîmes connaissance, Ernestine et moi, et elle se montra si aimable à mon égard que, le lendemain, loin de faire la moindre difficulté pour aller à l'école, j'attendis avec impatience l'heure du départ, afin de retrouver ma petite amie, et peut-être aussi pour jouir de nouveau de mes succès en lecture.

Ernestine fut ce jour-là aussi charmante que la veille; elle avait demandé des bonbons à sa maman pour m'en faire part; elle me donna pour ma poupée une paire de bas qu'elle avait tricotés elle-même. Plus âgée que moi de deux ans, elle me regardait comme sa fille, et elle avait pour moi tous les petits soins d'une mère; ainsi elle ne manquait jamais d'essuyer mon front de son mouchoir, lorsqu'une course dans le jardin m'avait mise en sueur; elle rajustait mes cheveux, me grondait doucement si j'avais sali ma robe ou mon tablier, et me protégeait contre les taquineries de nos camarades. Je me souviens que ce même Loulou, dont elle avait obtenu la grâce, s'avisa un jour de me pincer dans l'escalier; je poussai un cri perçant, Ernestine l'entendit, et, devinant ce qui s'était passé, elle courut vers le petit garçon, les yeux brillants de colère, se jeta sur lui comme une lionne en furie, et, quoiqu'elle fût beaucoup plus jeune et beaucoup moins forte, elle le renversa à terre et le mordit jusqu'au sang. Mais ce qu'il y avait de risible, c'était la fierté maternelle qui rayonnait sur son visage chaque fois que mon application ou mon intelligence précoce me valait quelque éloge; ses propres succès étaient loin de lui causer le même bonheur. Si je lisais bien pour mon âge, je n'excellais pas de même dans les ouvrages de main, les talents de la femme forte avaient pour moi peu d'attrait, et je ne me sentais aucune disposition à manier l'aiguille et le fuseau. *Bonne amie* avait vainement essayé de me faire comprendre tous les avantages d'une jarretière irréprochable ou d'une belle rangée d'*a* et de *b* sur le canevas, elle y

avait perdu ses peines. Ernestine cependant s'était mis dans la tête de me voir briller dans tous les genres; elle voulut me faire broder un bouquet de roses pour la fête de ma mère, et, se conformant, sans s'en douter, au précepte de Boileau, vingt fois sur le métier elle remit mon ouvrage; mais, j'ai tout lieu de penser qu'il n'en est pas d'une broderie en soie comme d'un poëme épique; car plus je retouchais à mes roses, plus elles étaient laides et fanées: ce que voyant ma petite institutrice, elle déchira de colère le taffetas blanc que j'avais si fort *bouzillé*, comme on disait chez tata Coste, en monta un nouveau et eut l'incroyable patience de piquer elle-même chaque point, qu'elle me faisait tirer ensuite au degré convenable. C'est par cet ingénieux procédé qu'elle parvint à me faire exécuter le petit chef-d'œuvre dont je revendiquais ingénument la gloire. On l'entoura d'un beau cadre doré au bas duquel on écrivit ces mots :

«Fait par Amélie Duval, âgée de trois ans et demi,» et il fut placé en grande pompe dans l'endroit le plus apparent du salon de ma mère.

La tiède haleine du printemps, en couvrant de feuilles naissantes les huit ou dix arbres du jardin, vint disperser les élèves de la religieuse; ces joyeux oisillons, attirés par les parfums d'avril, s'envolèrent de toutes parts; ceux qui restèrent n'en furent que plus soignés et mieux surveillés, mais nous n'étions pas de ce nombre, Ernestine et moi. Nos parents nous emmenèrent l'une à l'orient, l'autre à l'occident, sans espoir plus prochain de réunion que le retour de l'hiver. Nous pleurâmes beaucoup au moment de la séparation; cependant, comme les douleurs sont de courte durée à cet âge, j'eus bientôt remplacé les jouissances de l'école par d'autres occupations et d'autres joies, et quand je retournai à la ville, nous apprimes avec étonnement que tata Coste, engagée par l'évêque du diocèse à ne plus cumuler les emplois d'instituteur et d'institutrice, avait pris l'inqualifiable résolution de bannir les petites filles de sa classe pour conserver les garçons. Cette préférence, donnée par la bonne religieuse au sexe le plus turbulent, fut un triomphe pour un de mes cousins, fort peu galant de sa nature, qui soutenait à tout propos la supériorité des hommes sur les femmes; quant à moi, j'en fus tout simplement indignée, comme je ne craignais pas de le dire; cependant, j'appris plus tard le véritable motif qui avait déterminé tata Coste; elle n'y voyait plus assez, la pauvre femme, pour montrer aux jeunes filles le point de marque et la broderie; sa grosse nièce, qui l'avait si bien secondée jusqu'alors, devait prochainement courber son front sous le joug de l'hyménée. L'heureux mortel qui avait fait la conquête du cœur de *bonne amie* était un marchand et comptait sur sa moitié pour servir ses pratiques; force était donc à la religieuse de se contenter des petits garçons.

Il résulta de cette explication que je rendis mon estime à tata Coste, et que mon cousin perdit son meilleur argument pour nos discussions philosophiques sur la supériorité des sexes.

II

Ce ne fut que six ans plus tard que j'eus le bonheur de retrouver ma chère Ernestine dans un pensionnat à la mode, dont elle était devenue l'une des plus brillantes élèves.

Les couvents commençaient dès lors à renaître de leurs cendres, mais il n'en existait pas encore à Valence, et madame Thomasset, femme aux belles manières, et l'heureuse mère de trois grandes filles élevées à Paris, n'avait pas eu de peine à attirer dans son établissement l'élite de la jeunesse féminine de la ville et des environs. Les études étaient un peu superficielles dans cette maison, mais toutes les élèves étaient fortement persuadées du contraire. Quoiqu'on assistât assidûment le dimanche à la grand'messe et aux vêpres, l'instruction religieuse était négligée; mais en revanche, on apprenait avec soin le dessin, la musique et surtout la danse, qui était encore un art à cette époque; on lisait peu de livres instructifs, mais on babillait beaucoup et l'on faisait la révérence à merveille; puis l'uniforme, variant suivant les saisons, était toujours du meilleur goût. De tels avantages ne pouvaient s'acheter trop cher.

Ernestine était l'aigle du pensionnat Thomasset, comme elle l'avait été jadis de l'école de tata Coste; aucune de nous n'était mieux coiffée, ne portait avec plus de grâce la ceinture à bretelles qui dessinait la taille, aucune n'était plus habile à faire le rond de jambe et le pas de zéphyr, mais elle excellait surtout dans la gavotte; et, lorsqu'elle dansait la hongroise, balançant en cadence ses pieds mignons et ses bras d'un blanc d'albâtre, notre vieux professeur ne manquait jamais d'exprimer sa satisfaction en la comparant à Terpsichore; ce surnom lui resta quelque temps. Le maître de musique n'en était pas moins satisfait; elle se servait habilement de la guitare pour accompagner sa voix de fauvette, en chantant le *Borysthène* ou la romance de *Joseph*; elle avait même commencé le piano, qui, à cette époque, était réservé aux jeunes personnes assez riches pour se permettre cette perte de temps et d'argent, ou à celles dont l'organisation vraiment musicale garantissait les progrès. Tous ces talents d'agrément n'empêchaient pas Ernestine d'être toujours la première de sa classe en calcul, en orthographe et en géographie, et cependant malgré tant de succès, ou peut-être à cause de ces succès même, elle était peu aimée de ses compagnes; d'ailleurs, son caractère dominateur éloignait d'elle les jeunes filles les plus étrangères au sentiment de l'envie. Moi, j'aimais Ernestine par instinct, par reconnaissance; je l'aimais de tout mon cœur, et, quoique forcée bien souvent de lui faire le sacrifice de mes opinions et de mes goûts, je pliais sans trop de regret ma volonté à la sienne, qui était plus énergique. Je me rappelle néanmoins une étrange discussion dans laquelle je levai ouvertement l'étendard de la révolte contre l'autorité qu'elle avait su prendre sur mon esprit.

C'était pendant la récréation d'une heure: la pluie, qui tombait par torrents, nous retenant dans la salle d'étude, chacune de nous se divertissait à sa manière : Clara tambourinait contre les vitres l'air de la *Chasse du jeune Henri*; Laure et Clarisse essayaient devant la glace une coiffure de leur invention; la blonde Euphrosine, la tête appuyée sur la table, se livrait aux douceurs du sommeil, tandis que Maria, son amie intime, dévorait un petit livre bleu qu'elle tenait depuis la veille soigneusement caché dans son pupitre Quant aux savantes de la classe, dont j'avais

l'honneur de faire partie, elles causaient entre elles du prochain concours qui devait précéder les vacances et couvrir leurs fronts de vertes couronnes. De graves questions d'histoire et de géographie furent débattues dans cette séance; Ernestine, enthousiasmée de la gloire de Louis XIV, éprise de la grandeur de son caractère, vantait ses exploits guerriers, sa profonde connaissance des hommes et le proclamait le plus grand monarque des siècles passés et futurs. Soit désir de faire briller aussi mes petites connaissances historiques, soit esprit de contradiction, j'avançai que François Ier, le père des lettres, le roi chevalier, le vainqueur de Marignan, n'avait rien à envier à l'élève de Mazarin. Ernestine haussa les épaules à ce discours et me regarda d'un air de pitié, qui me fit monter la rougeur au front. Mon amour-propre offensé entassa sur-le-champ, à l'appui de mon opinion, une demi-douzaine d'arguments aussi mauvais les uns que les autres, mais que je développai avec tant de verve et d'assurance qu'ils gagnèrent à ma cause le plus grand nombre de nos compagnes, attirées autour de nous par cette vive discussion.

J'avais, je dois le dire, un motif particulier d'attachement pour le souverain dont je me faisais le champion; cette affection m'avait été inspirée dès mon bas âge par mon arrière-grand'tante, dont les aïeux avaient contribué jadis à payer la rançon du prisonnier de Charles-Quint. Je devais à cette circonstance, dont elle se montrait très-fière, l'avantage de lui avoir entendu raconter plus de cent fois l'histoire de François Ier, laquelle s'était si bien gravée dans ma mémoire que je la récitais d'un bout à l'autre sans la plus légère hésitation; aussi ma maîtresse de classe, qui m'avait reconnu cette spécialité, ne manquait-elle jamais de m'interroger, comme par hasard, sur les faits et gestes de ce brillant monarque, chaque fois qu'un inspecteur ou un étranger de distinction assistait à notre cours, et mon admiration pour le restaurateur des lettres s'était augmentée de tous les succès qu'il m'avait valus.

Ernestine, qui ne connaissait point les causes secrètes de mon aveugle préférence, entreprit de me ramener à son opinion; mais, comme elle n'était pas aimée des autres élèves et que j'avais, au contraire, toutes leurs sympathies, parce que j'étais ce qu'elles appelaient une bonne enfant, on ne lui laissa pas le temps de donner un libre cours à son éloquence, et, à peine eut-elle commencé, avec beaucoup de calme et de logique, à combattre mes assertions, que les cris mille fois répétés de : *Vive François Ier, vive le père des lettres*, couvrirent la voix de l'admiratrice de Louis XIV. Irritée de cet échec, Ernestine lança sur nous un regard de reine outragée, et, comme un rayon de soleil venait de percer les nuages, elle prit par le bras une grande de quinze ans, qui lui était restée fidèle, et descendit au jardin, suivie de deux ou trois autres jeunes filles, qui étaient demeurées neutres dans la discussion.

Ce regard de mon ancienne amie avait jeté le trouble dans mon âme, je demeurais immobile et comme accablée par mon triomphe; mais Laure, ayant eu la pensée de tracer en grosses lettres ces mots de : *Vive François Ier*, sur une cocarde de carton qu'elle attacha à son chapeau de paille, presque toutes les pensionnaires en firent autant; l'on me décora, presque malgré moi, de ce signe de ralliement, et l'on m'entraîna au jardin, où l'on était résolu de poursuivre les *louisistes*.

Ernestine ne répondit que par un sourire de dédain à cette bravade inattendue, et elle continua à se promener gravement avec Gertrude et deux autres jeunes filles, qu'elle était parvenue à rattacher à son parti; mais, malgré ce calme apparent, il me sembla, dans un moment où je l'examinais à la dérobée, voir rouler dans ses yeux des larmes de colère. J'eus quelque envie de fouler aux pieds l'inscription provocatrice et d'aller me jeter dans ses bras, mais l'amour-propre m'empêcha de céder à ce bon mouvement, et la cloche, annonçant la fin de la récréation, vint mettre un terme à cette scène.

Ernestine ne me parla pas de tout le jour, quoique je fisse tout ce qui dépendait de moi pour lui en fournir l'occasion; elle chuchotait beaucoup avec ses compagnes, et je la surpris plusieurs fois cachée derrière son pupitre, occupée à un travail qui n'était certainement point celui qui nous était prescrit par nos maîtresses.

La récréation du lendemain nous donna la clef de ce mystère; Ernestine et ses adhérentes parurent au jardin, leur chapeau littéralement couvert d'un magnifique soleil en papier doré, avec la devise du grand roi : *nec pluribus impar*, tracée à l'encre rouge et en grosses lettres moulées. L'air triomphant des quatre louisistes et leurs ricanements prolongés disaient clair et net :

« Comparez vos plates cocardes à cet ingénieux emblème, et cachez-vous à cent pieds sous terre. »

Oubliant aussitôt le chagrin que j'avais ressenti la veille du mécontentement d'Ernestine, je retrouvai mon ardeur première, et je ne pensai plus qu'au moyen de réparer l'échec que nous venions d'éprouver.

« Leur soleil est beau, je l'avoue, dis-je aux *franciscaines*, réunies en groupe autour de moi, mais leur rire moqueur est une insulte, et il faut en tirer vengeance.

— Oui, oui, vengeons-nous! dirent-elles toutes ensemble; qu'allons-nous faire pour cela?

— Imaginons quelque chose de plus spirituel que leur soleil. Laure, qui est la plus grande, va d'abord nous donner son avis.

— Si nous faisions une chanson *ad hoc* que nous chanterions toutes en chœur de manière à leur en rompre la tête? dit Laure après un moment de réflexion.

— Elle a raison, s'écria-t-on de toute part.

— Nous chanterons toutes la chanson, mais qui se chargera de la composer? demanda Sophie.

— Pas moi, dit Laure.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Ni moi.

— C'est à Amélie que cet honneur revient et que la gloire en sera due, dit Léonie d'un ton sentencieux.

— Allons, Amélie, vite à l'œuvre, puisque c'est toi qui nous as mises en train.

— Ce n'est pas facile, dis-je en me grattant le front; je n'ai jamais fait de chanson.

— A toute chose il y a commencement, reprit Léonie.

— Et sur quel air faut-il la faire, cette chanson?

— Sur l'air de : *Malbroug s'en va-t-en guerre.*

— Non, sur celui : *Au blanc panache, aux fleurs de lis*, il est mieux approprié à la circonstance.

— Va pour le blanc panache, leur dis-je, et déjà je tiens le refrain.

— Voyons le refrain? demandèrent-elles toutes ensemble.

— Le voici, mesdemoiselles :

A la toque du grand François
Que tout bon Français se rallie;
C'est le meilleur de tous les rois
Et nous l'aimons à la folie.

— Bravo! s'écrièrent-elles en chœur; il ne s'agit plus que de faire les couplets.

— Ce ne sera pas bien long, maintenant que je suis en train, dis-je avec assurance; je vois que ce n'est pas si difficile de faire des vers que je me l'étais imaginé; je les composerai pendant la classe.

— Voyez donc comme elles sont fières avec leur soleil sur le front, reprit Laure en regardant passer les Louisistes, qui continuaient leur marche triomphale : mais, à propos, que signifie cette inscription?

— C'est la devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar*.

— Oui, mais que veut-elle dire cette devise?

— Vous ne le savez pas, ni moi non plus, répliquai-je en rougissant; c'est du latin, je crois. »

Malgré l'air dégagé que j'affectais de prendre, je sentais que mon savoir était en défaut dans cette circonstance, et le *nec pluribus impar* me trottait dans la cervelle; j'aurais donné de bon cœur mon collier de corail et peut-être aussi mes boucles d'oreilles pour l'explication de ce *nec pluribus impar*; quelle haute idée cette seule connaissance aurait donné de mon savoir à mes compagnes de classe! mais personne à la pension n'aurait pu me traduire le *nec pluribus impar*; personne, excepté le maître d'histoire, et encore n'était-ce pas certain.

J'eus une idée lumineuse; c'était le jour de la leçon de dessin; j'en attendis le moment avec impatience, ne doutant pas que M. Cormusard, notre professeur, ne fût en état de me donner le mot de l'énigme.

« Mon cher monsieur, lui dis-je d'un ton câlin, en le tirant à part au moment où il entrait dans la salle, je viens réclamer de vous un grand service.

—De quoi s'agit-il donc, mademoiselle? répondit-il, un peu troublé de mon ton solennel; je ne demande pas mieux que de vous être agréable, mais vous savez que je ne puis me charger d'aucune lettre ni d'aucun paquet à l'insu de madame Thomasset.

— Aussi n'est-il pas question de lettres ni de paquet, et ce que je veux vous demander ne vous compromettra en aucune façon.

— Dans ce cas là, je suis tout à votre service, répondit-il, soulagé d'un grand poids; parlez sans crainte, mademoiselle.

— Je voudrais, mon bon monsieur Cormusard, que vous me traduisiez en français, sans en rien dire à personne, la devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar*. Pour vous, qui savez le latin, c'est bien facile.

— Hum! fit le digne homme, il y a bien longtemps que je suis sorti du collége.

— Comment! lui dis-je avec surprise, est-ce que vous ne sauriez pas le latin? je croyais que tous les hommes bien élevés connaissaient cette langue?

— Je ne vous dis pas le contraire; seulement on oublie quelquefois et il faut alors le temps de réfléchir; du reste, m'y voici : la devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar*, cela doit vouloir dire : *Je ne fais point d'injustice. Nec*, je ne, *pluribus*, fais point, *impar*, d'injustice; c'est clair comme le jour; vous comprenez, mademoiselle?

— Parfaitement, lui dis-je, sans qu'il s'élevât dans mon esprit le moindre doute sur la fidélité de la traduction; le soleil luit pour tout le monde, pour le riche comme pour le pauvre, pour le faible comme pour le fort; en choisissant le soleil pour emblème, Louis XIV semblait dire : Je fais comme lui; *je ne fais point d'injustice*.

— Vous voyez bien, dit M. Cormusard, tout ravi de sa sagacité. »

Je le remerçiai avec effusion, et nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre.

Je ne manquai pas de communiquer à mes compagnes cette explication ingénieuse, et je leur montrai en même temps les huit premiers couplets de la chanson que, d'une voix unanime, elles jugèrent à la hauteur du refrain.

J'allai me coucher ce jour-là la tête lourde, mais le cœur gonflé d'orgueil, me croyant déjà poète et formant des projets insensés. Toute la nuit je dormis d'un sommeil agité pendant lequel les rimes venaient d'elles mêmes, avec plus ou moins de justesse, se ranger dans mon cerveau; les huit couplets de la veille eurent bientôt dix-neuf frères; puis Louis XIV et François Ier se livrèrent à mes yeux un combat singulier auquel présidait ma grand'tante, encourageant du geste et de la voix son champion bien-aimé, et, quand le jour parut, on s'aperçut que j'avais la fièvre et le corps couvert de plaques rouges. On me transporta à l'infirmerie, on fit prévenir le médecin, puis je perdis la conscience de ce qui se passait autour de moi, et plusieurs jours s'écoulèrent de la sorte; mais un beau matin, après une nuit plus calme et un sommeil de plusieurs heures, j'ouvris les yeux à la lumière, et je vis auprès de mon lit une jeune fille, pâle et triste, qui me considérait avec des yeux pleins de tendresse.

« C'est toi! m'écriai-je en lui tendant les bras. »

— Elle me reconnaît! dit Ernestine en me couvrant de baisers et de larmes. Merci, mon Dieu! »

La convalescence ne fut pas longue; les soins de mon amie en adoucirent les ennuis; il ne fut jamais plus question de notre sotte querelle, et rien ne troubla désormais notre mutuelle affection.

Peu de temps après, madame Thomasset, qui rêvait une fortune rapide, prit le parti de dire adieu à l'Europe et d'aller fonder une maison d'éducation en Amérique.

Son départ entraîna la dispersion de ses élèves; chaque mère de famille dut songer à chercher pour son enfant une nouvelle institutrice; mais les parents d'Ernestine, trouvant son éducation presque achevée, prirent la résolution de la garder auprès d'eux; quant à moi, j'eus beau répéter aux miens que j'étais devenue très-savante, et que je pourrais, au besoin, comme Pic de la Mirandole, soutenir une thèse sur toutes les sciences connues et même sur quelques autres, on ne me crut pas, et l'on fit bien; on m'envoya à Grenoble dans une pension dirigée par une sainte femme, qui pensait avec raison que la science la plus utile aux jeunes filles est la plus usuelle, que

leurs premières vertus sont la charité, la douceur et l'humilité. Il lui fallut plus de six mois de soins assidus pour m'apprendre que je ne savais rien des choses nécessaires à la vie, et que ce mince bagage d'études mal dirigées, dont j'étais encore si fière, était loin de pouvoir remplacer les connaissances indispensables à une fille chrétienne, destinée à être un jour une bonne mère de famille. Je dus donc recommencer sur nouveaux frais mon éducation, que je croyais terminée; je fis des réflexions sérieuses, je pris d'autres habitudes et d'autres sentiments, j'eus de nouvelles compagnes que j'aimai avec tendresse, mais qui ne me firent jamais oublier cependant la douce amie de mon enfance.

E. de la Rochère.

L'OUVRIÈRE ET LA MENDIANTE

I

L'OUVRIÈRE

Louise Desbordes a dix-sept ans, elle est légère comme l'oiseau, riche de ses dix doigts qui ne se reposent jamais, de son cœur d'or et de sa confiance en Dieu.

Elle demeure au cinquième étage d'une maison située sur le quai, entre le pont Saint-Michel et celui de l'Hôtel-Dieu, elle plane sur les grands parapluies verts sous lesquels on étale fruits et légumes, elle entend les rumeurs du marché, les sonneries de Notre-Dame, et compte tous ces bruits comme agrément, car Louise s'arrange de toute chose.

Elle se lève avec le jour, s'habille prestement, court à sa fenêtre, regarde le ciel, les ponts, la Seine, les maisons de l'autre rive.

« Quelle jolie vue! dit-elle; Louise aime le ciel, aime la vie, aime sa grand'mère, surtout! qui l'a élevée avec tant de soins!...

Madame Desbordes raccommodait jadis la dentelle; quand par des malheurs elle devint le seul soutien de sa petite-fille, il fallut, à force de veilles, rendre son état le plus lucratif possible; ses yeux, déjà affaiblis, baissèrent de plus en plus à ce travail obstiné, et, un jour, jour bien néfaste pour elle, le soleil brillait, et elle ne le voyait plus!... Pour préserver Louise de pareille infortune, elle ne voulut pas lui donner son état et lui fit apprendre à coudre. Louise travaille maintenant dans une telle perfection, que les grands magasins de lingerie lui confient les pièces les plus importantes des trousseaux qu'ils ont à fournir; ces ouvrages sans tarifs, sont très-avantageux pour elle, qui tire vite l'aiguille et qui est si habile, qu'aucune difficulté ne l'arrête.

Louise achève deux camisoles qui lui seront payées 7 fr. de façon; elle les a faites en trent-huit heures! —quel bon état! gagner près de 5 fr. par jour! on fera ce matin une surprise à la grand'mère, pense-t-elle.

« N'est-ce pas, M. Mistigri, dit-elle tout bas à son petit chat qui la regarde, épiant le geste qui lui permettra de sauter sur les genoux de sa maîtresse. — Non, monsieur, vous m'empêcheriez de travailler.»

Mistigri comprend, car il s'établit sur la table, près de Louise, sans toucher à rien; il sait qu'on le chasse quand il veut jouer avec les pelotons. Louise n'a pas le moyen de lui permettre de les dévider à sa manière.

Ces heures matinales sont les seules de la journée où la jeune fille reste silencieuse; ce n'est pas la bonne volonté de parler qui lui manque, mais sa grand'mère repose plus longtemps qu'elle, et il ne faut pas l'éveiller.

« Est-il tard, petite? demande enfin madame Desbordes.

— Huit heures viennent de sonner, grand'mère, et mes camisoles sont achevées, 14 francs de gagnés! une semaine de nourriture! c'est-il gentil ça? ajoute-t-elle en allant embrasser sa grand'mère, qu'elle habille et installe à son rouet. »

Le fil que tord l'aveugle est si fin et si uni, que le tisserand lui en donne un bon prix. Madame Desbordes s'est résignée à son sort, Louise sait si bien la consoler!

« Tu m'es plus chère encore depuis que tu ne peux plus te passer de moi, grand'mère, disait Louise; tu es maintenant comme mon enfant, et tu sais si l'on aime ses enfants!

— Je sais aussi que Dieu m'a donné une joie à côté de l'affliction, lui répondait madame Desbordes, est-ce sa faute, d'ailleurs, si j'ai abusé de mes yeux?... »

La grand'mère se plaignait rarement, elle se serait reproché d'affliger sa petite-fille.

Louise dégringole les cinq étages, rapporte les provisions, apprête le déjeuner.

« Tiens, voici ton café, grand' mère, lui dit-elle en lui tendant radis et tartines de pain beurré.

— Quel luxe, petite-fille!

— Nous pouvons nous le permettre. J'ai dans mon tiroir le loyer de l'année, le bois de l'hiver et de petites épargnes, encore! »

Tout en mangeant ses radis, madame Desbordes ne put retenir cette réflexion, qu'elle eût préféré conserver ses yeux, plutôt que ses dents;

« Je te verrais et travaillerais encore, ajoute-t-elle en soupirant.

— Ne t'attriste pas, je t'en prie, grand'mère.

— On ne reste pas longtemps triste avec toi, mon enfant, n'es-tu pas mon soleil? »

Louise range le ménage, essuie, frotte les meubles, tout en chantant; les chants s'éveillent dans son âme sitôt qu'elle ouvre les yeux; elle est si heureuse d'être la providence de sa grand'mère!

Croit-on qu'elle s'inquiète jamais? qu'elle se dise : Que deviendrions-nous, si l'ouvrage manquait? si j'étais malade? Point; elle a une bonne santé, les magasins de lingerie ne manquent pas, et elle espère en Dieu!

Elle lisse ses jolis cheveux noirs, arrange son bonnet devant une glace où elle voit tout juste sa figure, et court reporter son ouvrage, plus joyeuse que bien des millionnaires, pendant que l'aveugle, en tournant son rouet, murmure les chansons de Louise et réfléchit que Dieu l'a bénie en lui laissant cette enfant.

II

LA MENDIANTE

Louise rapporte des bonnets à 2 francs de façon. Quelle bonne chance encore! C'est si tôt fait des bonnets!... pense-t-elle.

Sur le Pont-Neuf, elle remarque quelques personnes rassemblées... que regardent-elles? Louise est curieuse, elle se faufile dans la foule, oubliant les quatorze francs qu'on peut lui voler. La voilà au premier rang devant une petite fille de onze ans environ, couchée sur le pavé, pâle, maigre, au teint brûlé, aux cheveux blonds ébourriffés. Ses vêtements sales, déchirés, trop courts et trop étroits, couvrent mal son corps grêle, des souliers éculés sont attachés par des cordes à ses jambes nues, son visage délicat porte l'empreinte d'une tristesse sauvage; les yeux baissés, affaissée sur elle-même, elle tend la main sans dire mot. On lui jette quelque menue monnaie et l'on passe.

L'ouvrière n'a pas de temps à perdre; elle reste cependant, et, inquiète de la pâleur de la mendiante, elle lui demande si elle souffre. L'enfant, toujours la main tendue, ne répond rien; mais cette main se crispe et Louise croit la petite prête à tomber en défaillance. Elle se baisse, passe son bras sous sa taille pour la soutenir et la relever.

« Viens avec moi, lui dit-elle; je te donnerai une bonne soupe chaude qui te vaudra mieux que de l'argent.

— Non, répond la mendiante, la place est bonne, il faut que je reste ici. »

Sa voix est plus ferme que ne l'aurait fait supposer son attitude. Louise, rassurée, la quitte et reprend son chemin sans tirer aucune conséquence de ce fait; elle a trop de bonté et de simplicité pour soupçonner le mal. La mendiante court après elle, elle lui rapporte sa bourse qui avait glissé de sa poche quand elle s'était baissée pour lui porter secours. Touchée de cette probité, Louise force cette fois l'enfant à venir avec elle. « Prends mon bras, lui dit-elle sans avoir honte de la compagnie de la pauvre petite déguenillée, je veux que nous dinions ensemble. Cette bonté attire sans doute l'enfant, car elle obéit et suit la jeune ouvrière, qui, chemin faisant, lui fait comprendre la valeur du service qu'elle lui a rendu en lui rapportant son argent. « Je tire bien des points pour le gagner, lui dit-elle; c'est mon aiguille qui me nourrit moi et ma bonne vieille grand'mère, devenue aveugle. » Louise ne se méfie de personne; quand toutes deux arrivent dans la chambre où Louise demeure, la petite mendiante savait son nom et son histoire, qui, à la vérité, n'est pas longue.

« Je t'amène une petite fille bien malheureuse, qui m'a rapporté ma bourse tombée de ma poche, grand'mère. Et elle ajoute tout bas à l'oreille de la grand'mère : Je crois qu'elle ne mange pas tous les jours! »

La charité a passé de son cœur dans sa voix; son accent émeut madame Desbordes.

« Fais vite chauffer la soupe, mon enfant, » lui dit madame Desbordes.

Durant ce récit, la petite mendiante, que Louise a fait asseoir, regarde la chambre proprette, comme une paysanne regarde un palais, puis examine curieusement madame Desbordes.

« La mère Eustache ne fait pas si bien que ça l'aveugle, dit-elle pour premières paroles.

— Qu'est-ce que la mère Eustache? lui demande Louise.

— La femme avec qui je demeure.

— Elle est bien malheureuse, sans doute?

— Oui, quand elle n'a pas d'argent pour boire.

— Elle n'est pas ta mère?

— Mes parents sont morts du choléra.

— Aimes-tu la mère Eustache?

— Elle me bat quand je ne lui rapporte pas le soir ce qu'il lui faut, et me traite de fainéante et de vagabonde qui joue au lieu de mendier.

— Que fait-elle?

— Je n'en sais rien; je suis dehors tout le jour. Je la rencontre quelquefois à la porte des églises, un bandeau vert sur les yeux avec un écriteau sur la poitrine; je crois qu'elle veut faire l'aveugle; mais quand elle n'entend rien, elle regarde si l'on vient, c'est pas du jeu, ça?...

— Et tu demandes toujours l'aumône, toi?

— Il le faut bien, pour n'être pas battue... Ça ne me plaît guère, allez!

— Pauvre enfant! Comment t'appelles-tu?

— Catiche.

— Et après Catiche?

— Je ne sais pas. Quand je questionnais autrefois la mère Eustache sur mes parents, elle me disait que cela ne me regardait pas, et comme mes questions la mettaient toujours en colère, je n'ose plus lui en faire. »

Catiche retombe dans le silence et s'amuse à regarder Mistigri. Il a peur de la pauvresse; mais, curieux comme ses pareils, il se glisse sous les chaises pour s'approcher d'elle. Catiche remue son pied et Mistigri de se sauver sous le lit et de recommencer le même manége.

La soupe est chaude; mais quand Louise en offre à Catiche, celle-ci la refuse en disant qu'elle n'a pas faim.

La mendiante mange sans avidité et peut à peine achever son assiettée.

« Tu n'as pas faim! lui dit Louise étonnée.

— Non. Je répétais tout à l'heure ce que la mère

Eustache m'apprend pour attirer l'argent du monde. *Fais la pâmée* ! qu'elle me dit... Ai-je eu des coups avant de savoir faire la pâmée ! »

A cette révélation, la cuiller tombe des mains de Louise, et sa grand'mère s'écrie avec indignation :

« Une femme pervertir ainsi l'enfance !...

— Pourquoi m'as-tu suivie alors, puisque tu n'avais pas faim? reprend Louise.

— Parce que vous étiez bonne pour moi. »

Catiche n'a compris ni l'étonnement de la jeune fille ni l'indignation de madame Desbordes.

« Quand tu auras faim, reprend Louise, tu auras toujours ici, à cette heure, une soupe chaude que nous partagerons de grand cœur avec toi ; souviens-toi aussi que l'hiver, quand tu auras froid, tu trouveras ici un poêle pour te réchauffer. »

Catiche voudrait remercier, mais elle ne peut exprimer sa reconnaissance; elle croit cependant avoir trouvé le moyen de s'acquitter.

« Je sais des airs, dit-elle, je vais vous les chanter pour rien : et elle entonne une chanson bachique avec une expression que la mère Eustache lui a probablement apprise aussi, et qui est une flétrissure de plus pour l'enfant.

— Assez, fait madame Desbordes à la fin du premier couplet, saisie d'autant de dégoût que de pitié, ne te fatigue pas pour nous, ma pauvre petite ! »

Catiche se croyant congédiée, se sauve comme une levrette qu'on vient de frapper. Louise court après elle, et lui crie du haut de l'escalier :

« Tu reviendras, n'est-ce pas?... »

Louise s'intéresse déjà à la mendiante ; elle rentre chez elle et demande à sa grand' mère s'il y a beaucoup de Catiches.

« Il faut espérer que non, ma fille.

— Pourquoi cette vilaine femme ne veut-elle pas lui parler de ses parents?

— Elle a peut-être volé Catiche; on peut tout croire de cette misérable.

— Elle était trop pauvre pour se charger d'un enfant, grand'mère, et de tels crimes sont impossibles.

— Ils devraient être impossibles, mais il y a des méchants, malheureusement, et une pauvresse attire encore mieux que seule, dans les bras la compassion, avec un jeune enfant. Quel parti la mère Eustache ne tire-t-elle pas de la pauvre Catiche?... Envoyer mendier un enfant pour satisfaire ses vices, quelle horrible créature !... Ce nom de Catiche doit venir d'elle, elle l'aura donné à cette petite pour dépister toutes les recherches, et l'aura volée en bas âge pour qu'elle puisse perdre le souvenir de sa mère. Plus je songe à tout ceci, plus je crains de deviner la vérité. Ne parlons plus de Catiche, mon enfant, ça fait mal. »

Louise, remise au travail, y pense si bien, qu'oubliant la défense de sa grand'mère, elle reprend après quelques instants de silence :

« Si elle était bien habillée, on pourrait la croire une demoiselle; elle est mignonne, elle a des mains toutes petites... »

Il est évident qu'elle adopte l'idée de sa grand'-mère.

Louise raconte le soir à son vieux voisin, M. Morel, l'incident de la journée, les discours de la mendiante, tout, jusqu'au soupçon de son aïeule, qu'elle n'est pas loin de partager.

M. Morel trouve ce soupçon très-vraisemblable.

Louise fait des projets. Quand Catiche reviendra, elle lui arrangera sa belle chevelure blonde, et lui donnera tous les vêtements qu'elle ne peut plus mettre.

« Je pourrais aussi lui apprendre à coudre; et quand elle saurait travailler, elle ne voudrait plus mendier!

— Vous feriez là une bonne action, mademoiselle Louise, vous sauveriez cette pauvre enfant de la perdition qui l'attend, réplique M. Morel! »

Louise ne se sent pas de joie, à cette pensée qu'elle peut faire le bien.

« Ne te monte pas ainsi la tête, lui dit sa grand'-mère; Catiche ne reviendra pas ! »

III

RETOUR DE LA PETITE MENDIANTE

Madame Desbordes se trompait ; quelques jours après sa première visite, Catiche arriva à midi sonnant.

« Elle a faim sans doute aujourdhui, » pensa madame Desbordes.

Elle se trompait encore, car, malgré les instances de Louise, Catiche ne voulut rien accepter.

« Tu fais de la peine à ma petite-fille en refusant ce qu'elle t'offre, lui dit madame Desbordes.

— Je sais bien que vous ne me battrez point si je n'obéis pas. Vous êtes bonnes, vous ! c'est pas comme la mère Eustache; va-t-elle aux coups! surtout quand elle est grise ! elle l'était fameusement hier soir! elle est joliment malade aussi ce matin pour sa peine...

— Et tu l'as quittée? lui dit Louise.

— Ne faut-il pas mendier, répond Catiche, comme elle eût dit : *Ne faut-il pas travailler?*

— Elle ne t'apprend donc que ça?

— Il faut croire qu'elle ne sait rien faire, car je ne lui vois jamais d'aiguille dans les mains, ni tourner de fil comme ça.

— Elle fait son ménage et la cuisine, cependant?

— Son ménage! est-ce que nous avons un ménage? Sa cuisine ! ah ! ben oui ! elle achète des rogatons au tas, que nous mangeons soir et matin, tant qu'ils durent, et elle me passe deux sols de pain dans la journée, voilà !

— Tu vas me laisser te coiffer et tu mettras des vêtements que j'ai apprêtés pour toi.

— Ne me touchez-pas, fait Catiche effrayée, s'éloignant de Louise. Est-ce qu'on me ferait l'aumône si j'avais de bonnes nippes? la mère Eustache déchire encore celles qu'elle achète pour nous chez les fripiers; elle sait joliment son métier, allez ! C'est pas comme moi, qu'elle appelle *brute* parce que je ne comprends pas ce qu'elle me dit; c'est pourtant pas ma faute ! »

Madame Desbordes laisse parler Catiche, prête à l'arrêter quand Louise ne pourra l'entendre; mais elle tient à savoir où en est la malheureuse enfant et s'il est possible de la tirer de la fange où elle est.

« Pourquoi t'a-t-elle battue hier? lui demande-t-elle.

— Parce que je n'avais pas rapporté assez d'argent des Champs-Élysées, où elle m'avait envoyée. « Rien qu'autour des Guignols, où grouillent les enfants, me disait-elle, tu aurais dû récolter gros ! les enfants ai-

ment à donner et sont tenaces dans leurs volontés, leur mère finit toujours par leur céder; mais, je te vois d'ici, grande sotte, grande imbécile (et des coups à chaque mot), tu te sauves sitôt qu'on te chasse, au lieu d'être aussi tenace que les bambins, et de leur tendre la main avec des regards suppliants que tu ne sais pas trouver, non plus, bien sûr. Les enfants partis, tu avais les grands restaurants, où vont manger les gens riches, mais tu te reposes sur les bancs, où tu joues avec les cailloux au lieu d'aller rôder au tour des portes... Grande niaise! que t'ai-je recommandé? d'épier à la sortie les gros rougeauds; ils ont bien dîné et sont compatissants dans ces moments-là, ils voient souvent trouble et ne savent pas toujours ce qu'ils donnent, c'est autant d'attrapé!... mais, tu as si peu de discernement, que tu es capable de t'adresser aux maigrelets qui digèrent mal!...

Me battrait-elle, si elle savait que je leur reporte leurs pièces blanches, craignant qu'ils ne se trompent! Je ne sais comment cela se fait, je cours après eux malgré moi... Elle a raison, la mère Eustache, je ne ferai jamais une bonne mendiante!

Elle m'envoie aussi aux fêtes des banlieues, à la foire des Loges et à celle de Saint-Cloud, et me dit en jurant, car elle jure à faire trembler : Attrape ce que tu peux. Ah! que je suis fatiguée ces jours-là! à ne pas savoir si je pourrai le soir regagner notre grenier!...

— Où est ton grenier? lui demande Louise.

— En haut de la rue Mouffetard; mais ne le dites pas, la mère Eustache ne veut pas qu'on sache où elle demeure; j'ai ma leçon toute faite si on m'interroge sur ce sujet. »

Madame Desbordes ne lui demande pas cette leçon, elle en sait assez.

« Il faut que je parte, à présent, dit Catiche, je n'ai presque rien fait ce matin, et je serais encore battue ce soir. Me permettez-vous de revenir encore?

— Quand tu le voudras, lui répond Louise atterrée de ce qu'elle a entendu.

— Quelle existence, grand' mère!... Et elle n'a parlé ni de la pluie qui la transperce, ni de la poussière qui l'aveugle, ni du soleil qui la grille, ni du froid qui la gèle, pauvre petite! elle a des misères pour toutes les saisons!

— Et ni espérance, ni refuge, car je suis sûre que l'indigne femme ne lui a jamais parlé de Dieu!

— Je n'ai pas osé le lui demander; mais nous lui en parlerons, nous, grand'mère?...

— Dans tout ce qu'elle a raconté elle a montré de bons instincts.

— Certainement, réplique Louise joyeuse, et j'ai été contente même qu'elle n'ait rien voulu accepter, c'est de la fierté.

— Qu'elle ne tient certainement pas de la mère Eustache, reprend madame Desbordes: qui sait si Catiche n'est pas la fille de quelque grande dame?...

— Et qui sait si cette indigne voleuse n'a pas fait mourir cette mère de chagrin? Et dire que de pareils crimes sont possibles!...

— Sans les exemples, on ne le croirait pas, mon enfant.

— Si nous pouvions changer le sort de Catiche, grand'mère?

— Nous ferons tout ce que nous pourrons pour cela, mon enfant. »

Le visage de Louise rayonne de joie à cette réponse.

Elle s'endormit ce soir-là en faisant un roman sur Catiche : sa mère, très-riche, n'était pas morte; Catiche, devenue charmante, la retrouvait, et, comme il faut une fin à tout roman, Louise la mariait à un grand seigneur qui ressemblait, à s'y méprendre, au fils du voisin Morel. (Il faut bien donner un corps aux fictions!)

IV

LE VOISIN MOREL

Trois ans avant la rencontre de Catiche et de Louise, M. Morel, sculpteur sur bois, était venu habiter la chambre voisine de celle de madame Desbordes. Il marchait péniblement et paraissait âgé de soixante ans au moins.

Il prit pour le servir une femme qui demeurait depuis longtemps dans la maison; elle connaissait madame Desbordes et en parla à M. Morel; elle n'omit rien et raconta avec détails la vie laborieuse de la grand'mère et de sa petite-fille, la résignation de l'aveugle, les soins et la tendresse de Louise pour son aïeule; et si bien, que M. Morel s'intéressait à ses voisines avant de les avoir vues, et désira se lier avec elles; or, les occasions de se rencontrer ne manquent pas quand on demeure porte à porte dans le corridor d'un cinquième étage. Les dignes gens étaient si bien faits pour s'entendre et se convenir, que la liaison marcha vite, si vite, qu'à un mois des premières paroles échangées et des premiers petits services rendus, Louise, sortant pour reporter de l'ouvrage, priait M. Morel de tenir compagnie à sa grand'mère pendant son absence. L'intimité s'établit au commencement de l'hiver. M. Morel demanda à madame Desbordes la permission de passer la soirée chez elle.

« La solitude est triste à mon âge, surtout quand on souffre; vous feriez une bonne œuvre en m'accueillant; vous écouteriez le journal et autres lectures, car mon fils m'a abonné à un cabinet littéraire. »

Madame Desbordes n'eut garde de refuser. Quelle fête pour elle que d'entendre lire! Elle était privée de cette distraction; Louise, forcée de consacrer tout son temps au travail, ne pouvait la lui donner.

Il se trouva que M. Morel ne voyait clair qu'avec sa lampe, il l'apporta; son bois donnait plus de chaleur que celui de ses voisines, il alla chercher son bois.

« Je le brûlerais chez-moi, disait-il en bourrant le poêle de madame Desbordes.

— Nous partagerons la dépense, voisin Morel.

— Je ne puis vous faire payer ce qui ne me coûte rien, c'est mon fils qui me fournit mon chauffage et mon éclairage. »

Il fallut céder, sous peine de voir M. Morel rester chez lui; le bon homme fut bien content d'avoir trouvé le moyen de venir en aide à ses voisines!...

Un soir que Louise n'avait pas reçu le payement de son travail, il alla chercher la somme qu'on lui devait et la força d'accepter.

« Cette avance ne me gêne nullement, lui dit-il, je ne sais que faire de mon argent. » Et il entra dans quelques explications pour le prouver.

Le patron de son fils, qui avait été le sien pendant trente-cinq ans, était le plus riche fabricant de meubles du faubourg Saint-Antoine.

«J'ai placé mes économies chez lui, et au lieu d'en recevoir l'intérêt au taux ordinaire, il m'intéresse pour cette somme à ses bénéfices et me donne en outre à sculpter chez moi toutes les petites pièces qui peuvent sortir de l'atelier; si vous ajoutez à ces recettes tout ce que mon fils fait pour moi, vous comprendrez que je suis comme le poisson dans l'eau, c'est-à-dire que rien ne me manque. Je ne voulais pas accepter ces cadeaux de Paul, mais il a tenu bon.

« Tu me refuserais d'ajouter à ton bien-être quand je n'ai aucune charge? crois-tu que je pourrai jamais m'acquitter avec toi?» Il paye mon loyer, les gages de ma femme de ménage, mes provisions d'hiver et bien d'autres petites douceurs. « Ne t'avise pas de faire des économies, qu'il me dit, tu en as fait assez dans le temps où tu m'élevais.» Voilà comment est mon fils!

— Écoutez donc, père Morel, reprit madame Desbordes, vous vous êtes saigné pour lui quand il était enfant.

— Il a bien profité de ses années d'école et de ses cours de dessin, voisine; il est si fort au crayon, que c'est lui qui fait les modèles de la fabrique. Le patron l'a joliment happé quand j'ai pris ma retraite; Paul est logé et nourri chez lui et reçoit de fameux émoluments. Il deviendra contre-maître, bien sûr!... car il n'est pas embarrassé non plus pour dresser et régler un compte, et qui sait si un jour son patron ne lui donnera pas un petit intérêt dans la maison? ça s'est vu, et par ce qu'il fait pour moi, vous devez comprendre que son patron est un bon riche!... Mon Paul a un bel avenir, allez, et je mourrai tranquille!

— Mais, lui demanda madame Desbordes, comment vous êtes-vous logé si loin de lui?

— Le vieil ouvrier qui m'a appris mon état demeure près d'ici; il est forcément chez son gendre, n'ayant pas assez pour vivre chez lui; il ne pouvait plus faire le trajet de ce quartier au faubourg Saint-Antoine, et, comme pour l'aider dans bien des choses qu'il n'oserait demander, je partage l'ouvrage avec lui, Paul m'a dit : «Va demeurer près de lui, père; j'ai de bonnes jambes, moi, et tu sais que l'exercice m'est nécessaire. »

— C'est ce vieillard qui vient déjeuner tous les jours avec vous?

— Oui, et qui travaille jusqu'à la nuit. »

Le ménage du père Morel et sa manière de vivre attestaient son aisance.

« Tous les meubles sont en acajou, grand'mère. »

L'acajou faisait beaucoup d'effet à Louise, qui ne pouvait inventer un plus grand luxe.

Paul rencontrait Louise si souvent, que c'était à croire le hasard plus clairvoyant que la fortune! mais elle ne faisait aucun mystère de ces rencontres, et parlait si souvent du fils Morel, que la grand'mère ne s'alarmait pas. Elle se fût inquiétée peut-être si sa petite-fille n'en eût jamais rien dit. Néanmoins, comme elle était prudente, elle pria son voisin de ne pas amener son fils souvent chez elle.

« Vous m'assurez que Louise est jolie et votre fils très-bien; il est inutile de leur donner l'occasion de se connaître, et, qui sait, de s'aimer? Louise n'a que son aiguille pour fortune, et avec l'avenir qu'a votre Paul, il peut trouver une femme qui lui apporte une petite dot?

— Le travail vaut richesse pour nous autres, ma chère madame Desbordes, et ce n'est pas l'argent qui nous tiendra; mais vous avez raison en ce sens, que j'ignore si mon fils veut se marier ou s'il a le cœur libre. »

Et il n'amena plus son fils chez ses voisines; mais le jeune homme continuait à rencontrer Louise.

« Pourquoi ces messieurs ne viennent-ils donc plus le dimanche, grand'mère? demanda-t-elle.

— Ils ont sans doute bien des choses à se dire où nous n'avons que faire, mon enfant; ils ont des comptes d'ouvrage à régler, et le père, qui n'a son fils qu'une fois par semaine, n'est pas fâché de l'accaparer, sans doute.

— Le père Morel a dû être très-bien dans sa jeunesse, grand'mère.

— Est-ce qu'on le voit encore?

— Non, mais son fils lui ressemble. »

Et Louise fit Paul si beau, que l'aveugle aurait pu croire le portrait flatté si le père ne lui eût assuré qu'il n'était que ressemblant.

On devine par le caractère du bonhomme qu'il s'était intéressé comme ses voisins à la pauvre Catiche; il pensait aussi qu'on devait l'arracher à sa misérable condition.

« Vous me laisserez, j'espère, ma part dans cette bonne œuvre, avait-il dit. » Tout le monde à faire le bien.

V

CE QU'ON APPRIT AVEC LE TEMPS

On apprit d'abord que Catiche aimait le travail, car, sitôt qu'elle devint familière chez madame Desbordes, elle s'y occupa utilement pendant les heures qu'elle y passait, et ce temps était comme une autre existence qui la rendait évidemment heureuse.

Elle comprit que cette livrée de la misère, que la mère Eustache rendait si repoussante, empêcherait Louise d'accepter d'elle le moindre service; aussi lui demanda-t-elle ce qu'elle avait d'abord refusé. Aussitôt arrivée, elle courait dans la petite pièce attenante à la grande chambre de madame Desbordes, et en sortait si complètement métamorphosée que personne n'eût reconnu la petite mendiante, dans cette petite fille proprement et décemment vêtue. Mistigri suivit bientôt Catiche comme il suivait Louise. Les habitudes que prit l'enfant révélèrent aussi son goût pour l'ordre; ces vêtements de Louise, qui lui semblaient une parure, étaient toujours rangés quand elle les quittait, de façon à ne causer aucun ennui à ses chères protectrices, les premières personnes qui lui avaient témoigné de l'intérêt. Ses attentions et ses soins leur prouvèrent bientôt son affection.

Louise aussi s'attachait à cette pauvre abandonnée; toutes deux devaient garder le souvenir de cette première amitié, toujours si vive, si confiante et si dévouée.

Madame Desbordes ne tarda pas encore à reconnaître chez Catiche tous les instincts de la probité, voire même ceux de la délicatesse.

« J'ai bien envie de te faire oublier ici Catiche, lui dit-elle un jour; veux-tu que nous t'appellions *Marthe?* c'est le nom d'une sœur que j'ai beaucoup aimée. »

Catiche y consentit avec joie; madame Desbordes lui raconta l'histoire de sa nouvelle patronne et celle de *Marie*.

« Nous tâcherons de te faire ressembler à l'une et

à l'autre en te rendant aussi bonne chrétienne que bonne ménagère, mon enfant,» ajouta madame Desbordes.

Quand l'ex-Catiche avait rempli les fonctions de Marthe, Louise et la grand'mère développaient en elle le sentiment religieux si exalté chez Marie. A l'ardeur avec laquelle l'enfant écoutait ces instructions, il était facile de juger que ce sentiment existait en germe dans son âme. Catiche apprit avec joie que tous les mortels sont égaux devant Dieu et qu'il récompense ceux qui ont souffert et se sont résignés! Que de questions ne faisait-elle pas pour connaître tout ce qui est le bien! il était évident qu'elle l'aimait!...

Un jour que Louise lui apprenait la prière du soir, Marthe y reconnut quelques mots qu'elle répétait souvent à l'insu de la mère Eustache, sans savoir de qui elle les tenait.

« Tu les tiens de ta mère, bien sûr, lui dit Louise vivement.

— Si tu avais raison, Louise, je me souviendrais d'elle aussi, lui répondit Marthe tristement.

— Cette vilaine femme aura brouillé tes premières idées!...

— Il y a encore pour moi un fait inexplicable, reprit-elle : je n'ai pendant longtemps pu voir de beaux enfants bien parés, sans me figurer que j'avais été habillée commeeux, et, chose singulière, j'avais, dans ces moments-là, la sensation d'une plume me caressant le visage. Quand j'ai dit cela à la mère Eustache, elle m'a conduite dans une petite rue noire, que je n'ai pu retrouver, et me montrant la lucarne d'un grenier : « Voilà où tes parents sont morts ; crois-tu que les gens qui logeaient là te mettaient des plumes sur la tête? Tu auras envié ces affiquets aux enfants des riches, et tu auras rêvé que tu en portais, voilà tout... »

J'ai rêvé d'autres choses encore, ajouta-t-elle, cherchant à retrouver ses souvenirs... Mais tout s'est envolé, fit-elle tristement, et je ne sais plus ce que je rêvais autrefois!

— Nos soupçons sont justes,» dit madame Desbordes à son voisin, en lui racontant ces paroles de Marthe.

Madame Desbordes prêchait un converti.

Quand Marthe connut et sut prier Dieu, elle accompagna Louise et madame Desbordes le dimanche à Notre-Dame; dans la semaine elle soignait le ménage, préparait le repas du milieu du jour, mais y acceptait rarement une place. Comprenait-elle que Louise ne pouvait nourrir une personne de plus?

« Mes deux sous de pain me suffisent, disait-elle, et pourquoi m'habituer à mieux? »

Avec quelle sollicitude elle épiait les désirs de la grand'mère pour éviter à Louise de quitter son travail! comme elle regardait celle-ci tirer l'aiguille! Ah! qu'elle eût voulu savoir coudre aussi pour lui venir encore mieux en aide! mais elle n'osait lui demander des leçons!..... Louise n'avait pas de temps à perdre! Comme Marthe se plaisait dans cette chambre, où tout indiquait l'honnêteté de la vie! elle y était comme le malade qui respire l'air pur en sortant des brouillards malsains des marécages! Ces existences laborieuses et utiles, auxquelles elle prenait part, vivifiaient son âme, mais de quelle tristesse n'était-elle pas saisie en quittant ce logis et retournant mendier! Elle ne chantait plus dans les carrefours, et ne jouait plus ces scènes de pamoison dont elle sentait maintenant toute l'indignité, mais elle rougissait tellement en tendant la main, et les larmes qui tombaient parfois sur ses joues étaient si vraies et partaient d'un cœur si humilié et si pénétré de douleur, qu'elle excitait encore mieux la compassion que jadis!... Cet argent, enfin, qu'elle n'avait pas gagné par le travail lui causait maintenant autant de honte que de mépris pour elle-même. Qu'il lui fallait de courage pour rentrer le soir dans ce grenier où tout était dégradant! Combien de fois elle fut tentée de fuir cette femme qui lui inspirait une antipathie invincible, avant même de connaître ses dignes amis! Mais la crainte et la pitié la rivaient à la mère Eustache. «Si je l'abandondonnais maintenant, qu'elle est âgée et souvent malade, elle mourrait de chagrin, pensait-elle, et si je la fuyais et qu'elle me rattrapât, à quelles extrémités ne se porterait-elle pas envers moi!»

Par toutes ces raisons, Marthe n'osait ni se plaindre ni avouer ses tentations à ses protectrices.

« Elles s'intéressent tant à moi, qu'elles doivent désirer ce que je désire; si elles me contraignaient à me séparer de la mère Eustache, je ne vivrais plus que de terreurs! »

Elle cachait même la peur qu'elle avait de la rencontrer quand Louise l'envoyait reporter son ouvrage; Louise l'eût empêchée de rendre ces services, et s'acquitter envers ses amis comme elle le pouvait faisait ses joies!...

Elle raconta cependant, un matin, ce que la mère Eustache lui avait dit la veille.

« J'ai vu aujourd'hui, rue de Rivoli, une jeune ouvrière sortant d'un magasin de lingerie, elle te ressemble pour la figure, à me tromper moi-même; j'aurais couru après elle si sa tournure et sa taille ne m'avaient pas arrêtée : elle est plus grande que toi, voilà toute la différence.

— Ce sont tes robes longues qui te grandissent, lui répondit Louise.

— Tant mieux qu'elle soit persuadée qu'il y a dans Paris un second toi-même, reprit madame Desbordes, mais ne va pas tourner la tête, si elle t'appelle!

— Est-ce que Marthe connaît Catiche? répliqua-t-elle en souriant.

— Et si elle t'accostait, fais-lui l'aumône et passe ton chemin, sans avoir l'air de la connaître.

— Je ne serai plus surprise maintenant, et je n'aurai d'autre idée que de la fuir. Elle m'a fait tout de même trembler, hier; je suis devenue écarlate. Heureusement qu'elle ne me regardait pas et ne m'a pas questionnée, sans cela mon effroi et mon trouble m'eussent trahie! »

Marthe obtint des leçons de lecture de M. Morel; le jour où elle les demanda, il alla aussitôt chercher chez lui une boîte de fiches sur lesquelles les lettres étaient imprimées; c'était un présent de son patron au petit Paul, sa mère lui avait appris à lire avec ces fiches!... Marthe s'appliqua tellement à cette étude, que bientôt elle assembla des mots.

« J'utilise à présent la vie en plein air de Catiche, disait-elle joyeusement, mon alphabeth est dans les rues; j'épelle les noms des marchands et les titres des affiches des murs! »

Qu'elle était heureuse de sortir de son ignorance!...

Mais à mesure que son esprit s'élevait, elle sentait

de plus en plus l'abjection de sa situation; une profonde mélancolie la saisit, elle alarma ses amis.

« Il est temps de prendre un parti pour Marthe, dit madame Desbordes; il faut d'ailleurs qu'elle aille au catéchisme et fasse sa première communion.

— C'est bien facile, répondit M. Morel; gardez-la; j'ai des draps et des matelas de trop, vous l'établirez dans votre petite pièce, et vous accepterez de moi le surcroît de dépense qu'elle vous causera jusqu'à ce qu'elle sache travailler. Je ferai moins que mademoiselle Louise, qui lui donnera son temps. Paul me gronde toujours de ce que je ne dépense rien; il sera aussi content que moi de cette bonne œuvre, ça se compte à l'article plaisirs! Allons, c'est convenu, demain nous déciderons Marthe. »

Il y avait plus d'une année qu'elle venait chez madame Desbordes.

L. Surville.

(*La fin au prochain numéro.*)

CHARADE

PERSONNAGES.

PAUL LAMBERT (23 ans).
ANNA, sa sœur (26 ans).
JULIE, fiancée de Paul (18 ans).
Le capitaine RATIER, père de Julie (grandes moustaches).
EUGÈNE LAMBERT (16 ans).
M. LEGRAS.
Mme LEGRAS.
CATHERINE, servante.
1er Baigneur.
2e Baigneur.
Une Baigneuse.
Baigneurs et Baigneuses.

Au 1er tableau la scène est à Paris. — Aux deux autres, en Auvergne.

PREMIER TABLEAU

Le théâtre représente un petit appartement bien tenu, mais fort modeste.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA, PAUL.

(*Anna raccommode le linge; Paul est à demi couché.*)

PAUL. Je parie pour trente-cinq degrés! Je suffoque! (*Jetant son code sur un meuble.*) Au diable le droit romain! Par une semblable chaleur, je ne reconnais qu'un droit, celui de ne rien faire! Comment peux-tu tenir l'aiguille, toi? Tu es forte!

ANNA, *grande douceur*. Tes chemises demandaient quelques réparations.

PAUL. Mes chemises! c'est de substitutions qu'elles auraient besoin plutôt! Abstiens-toi de répondre! je connais ton discours; il n'est pas en trois points: Sécheresse générale, dans le lit des fleuves aussi bien que dans la bourse commune, on voit le fond! (*Debout.*) C'est l'heure ou jamais que le Chilien se montre; sans quoi je le déclare indigne de porter le beau nom d'oncle d'Amérique!

ANNA. Peux-tu parler ainsi du frère de notre père!

PAUL Je ne crois pas l'offenser en l'appelant Chilien, puisqu'il habite le Chili depuis tantôt vingt ans!

ANNA. D'ailleurs, il y doit avoir une famille.

PAUL. Alors, ce n'est plus un oncle d'Amérique, c'est un oncle comme tous les oncles, et il n'y a plus lieu d'en rêver!

ANNA. Frère, si tes paroles étaient prises à la lettre, elles ne donneraient pas grande idée de ton cœur!

PAUL. Pas de morale, hein? il fait trop chaud! et laisse-moi me repaître en songe des millions qu'immanquablement le cher oncle a amassés à notre intention.

ANNA. Afin qu'ensuite, lorsque tu te seras plongé en idée dans une existence de luxe, notre économie forcée te semble plus facile à supporter?

PAUL. Le luxe! une existence de luxe! Quelle image tu évoques! Le luxe! quoi de plus enviable? Chevaux et équipages somptueux, maison de ville et maison de campagne, réceptions splendides! c'est là vivre, vois-tu!

ANNA. Et Julie, ta gentille et modeste fiancée, que devient-elle au milieu de tout cela?

PAUL. Ma femme, toujours!... Je la couvre de pierreries, je satisfais tous ses caprices, et son affection pour moi s'en augmente d'autant.

ANNA. Tes prodigalités de nabab toucheraient peu Julie. Élevée ainsi que nous dans une honnête médiocrité, son ambition se borne à se voir la femme d'un avocat de province; elle et son père ne te demandent rien de plus que tes diplômes.

PAUL. Ce qui, en bon français, signifie: Paul, reprends ton code, mon garçon, et pioche!... Milady Sagesse, je travaillerai, je vous le promets... quand le thermomètre descendra!

SCÈNE II.

LES MÊMES, EUGÈNE, *une lettre à la main.*

EUGÈNE. Une caisse ! une caisse que l'oncle nous envoie, et une lettre!

PAUL. Où est la caisse?

EUGÈNE. On la monte.

ANNA. La lettre! voyons la lettre! (*Ses deux frères se pressent à ses côtés; elle lit :*)

« Mes chers neveux et nièce, jusqu'ici je ne vous » ai point accablés de mes lettres, mais à l'occasion » de la naissance de mon sixième petit garçon... »

PAUL. Sixième petit garçon !

ANNA, *riant.* Il en faut prendre ton parti. (*Elle reprend.*) « A l'occasion de la naissance de mon sixième » petit garçon, car, vous l'apprendrez avec plaisir, » je n'en doute pas, il y a huit ans, j'ai épousé une » personne du pays, et Dieu a béni notre union! » (*Grimace de Paul.*) « Donc, à l'occasion de la nais- » sance de mon sixième enfant, j'ai voulu, mes chers » neveux et nièce, que vous eussiez part à ma joie. » En conséquence, le présent courrier vous porte, » outre cettre lettre, un pot d'or, échantillon du sa- » voir-faire des anciens Chiliens, et une boîte du bois » de l'arbre qui abrite le tombeau de mon frère, votre » cher père. Anna et Paul étaient assez grands pour » n'avoir point oublié cette triste circonstance, alors » qu'il allait tenter ici un établissement semblable » à ceux auxquels je travaillais déjà. »

ANNA. Hélas! (*Continuant la lecture de la lettre.*) « Anna, tu es la première née, fais ton choix entre » les deux objets sus-mentionnés; à moins que vous » préfériez les tirer au sort. Quant à Eugène, il ne » tardera point à connaître que je ne l'ai point oublié! » Je vous embrasse tendrement ! »

(*Une caisse est apportée; Eugène l'ouvre et en retire la boîte et le vase précieux.*)

PAUL, *acerbe.* Eh bien ! Anna, eh bien! fais ton choix, ainsi que l'ordonne cet oncle bizarre; car je ne te suppose pas assez simple pour t'en remettre au hasard du trésor qui t'appartient de droit.

ANNA, *sérieuse.* En effet.

PAUL. Dépêchons, je te prie! ce jeu me plaît médiocrement, tu le devrais comprendre!

ANNA, *lentement et un peu sévère.* L'objet qui excite toutes les convoitises de mon cœur, le voici! (*Elle prend la boîte.*)

PAUL. Ah bah!

ANNA. Il est triste que ce choix te surprenne, mon frère!

PAUL, *se saisissant du vase.* C'est bon! c'est bon! Tu es une sigulière fille! mais, par ma foi! ce n'est pas aujourd'hui que je te chicanerai sur tes singularités! (*Soupesant le vase.*) Magnifique! magnifique! cela vaut plus de dix mille livres en belles pièces jaunes ayant cours! Le Chilien est gentil! c'est dommage qu'il ait des enfants! (*Absorbé devant le vase d'or.*) Dix mille livres! c'est quelque chose et ce n'est rien!... Mais cela ne saurait-il se quadrupler, se quintupler, se centupler?... Combien d'autres ont commencé avec moins et sont ajourd'hui deux fois millionnaires? Il faut que je devienne millionnaire, et cela plutôt aujourd'hui que demain; plutôt dans un an que dans dix! (*S'animant de plus en plus.*) J'ai hâte de posséder! j'ai hâte de jouir! (*Eugène regarde son frère avec curiosité; Anna le contemple avec chagrin.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JULIE, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *la canne à la main, la voix forte et le parler brusque.* Bombe et boulets! mes petits enfants, qu'est-ce que cela veut dire? Les portes toutes grandes ouvertes et les visages en désarroi!

(*Paul a vivement caché le vase d'or*).

ANNA. Bonjour, capitaine! Bonjour, ma chère Julie!

JULIE, *à Anna.* Mon père a raison, quelque chose est survenu ici! Qu'est-ce donc? un malheur?... Nous en voulons notre part!

ANNA. Pauvre enfant!... Mais rassurez-vous! Il s'agit de nouvelles d'Amérique et elles sont bonnes!

LE CAPITAINE. Bravo! En ce cas, causons de la petite affaire qui m'amène. Paul, à l'occasion de tes fiançailles avec Julie, de vieux camarades à moi, nous offrent un festin de Lucullus, et je viens t'enlever sans crier, gare! Julie restera auprès de son amie. Par file à droite! en avant! arche!

PAUL, *froid et railleur.* Je vous prie de m'excuser, monsieur Ratier, je ne saurais profiter de la prodigalité de vos amis!

LE CAPITAINE. Comme il dit cela!

PAUL. Un travail!...

LE CAPITAINE, *froissé.* C'est différent! Il est bon que tu sâches, néanmoins, qu'avec mes vieux camarades, doit se trouver ce greffier, disposé, par amitié pour moi, à traiter avec toi de sa charge à d'avantageuses conditions.

PAUL. Depuis que nous en avons causé, j'ai réfléchi, monsieur, et je souhaite offrir à mademoiselle Julie une condition meilleure que celle de femme de greffier.

LE CAPITAINE. Ah! ah! Tu me parais bien dégoûté, aujourd'hui, mon garçon! A ton aise! Suis-moi, Julie! Au revoir, mademoiselle Anna!

ANNA. Déjà!

LE CAPITAINE. Si je ne me trompe, nous eussions mieux fait de ne point venir du tout!

SCÈNE IV.

EUGÈNE, ANNA, PAUL.

ANNA. Paul, tu perds le sens!

PAUL. Parce que j'ai refusé d'aller me soumettre à l'inspection des amis du capitaine Ratier?

ANNA. Du même coup tu mécontentes le capitaine et tu perds une occasion unique!

PAUL. L'occasion de devenir greffier!

(*Pendant ce qui précède, Eugène a examiné la boîte, dont un ressort a joué.*)

EUGÈNE. Ah!

ANNA. Qu'est-ce?

PAUL. Un double fond à la boîte, et, sous ce double fond, une liasse de billets de banque!

ANNA. Non! mais une seconde lettre de notre oncle et un papier ressemblant à un acte! (*Anna lit la lettre :*) « Si à propos de la boîte et du vase précieux, » Anna s'en est remise au sort, les droits de propriété » ci-joints seront communs à elle et à ses frères; si » elle a choisi le vase, les droits en question appar- » tiendront exclusivement à Paul; si, au contraire, » mue par un sentiment que je bénis, elle a préféré au » précieux vase un souvenir de la tombe de son père,

» c'est elle qui devient maîtresse des susdits droits, à » la charge par elle de seconder Eugène dans la carrière que cet enfant choisira. »

PAUL, *parcourant l'acte.* La propriété ne vaut pas l'acte. Il s'agit de cette masure que nous connaissons tous et qui était échue à notre oncle lors de la mort des grands parents; plus, de quelques dépendances parmi lesquelles certaine source est particulièrement relatée. Décidément, le Chilien est original!

ANNA. Cette masure, Paul, notre mère y est née!

PAUL. Oui, mais, pour la rendre habitable, quel argent n'y faudrait-il pas?

EUGÈNE. Eh! frère, puisque, selon toi, ton pot d'or vaut plus de dix mille francs?

PAUL, *embarrassé.* Il se peut que mon estimation manque d'exactitude.

EUGÈNE. Est-ce que c'est difficile à vérifier?

PAUL. D'ailleurs, j'ai de plus larges visées. A quoi aboutirait le sacrifice que, volontiers, vous m'imposeriez?

ANNA. A nous assurer à tous trois un abri pour le restant de nos jours, dans un pays où un avocat trouverait à exercer ses fonctions.

PAUL. Joli pays!

EUGÈNE. Tu as donc oublié l'Auvergne et le cher petit village d'Ayat, patrie du général Desaix.

PAUL. Un désert!

ANNA. Cela pourrait changer!

PAUL, *railleur.* Au moyen de la source?

ANNA. Pourquoi non?

PAUL. Je sais que, dans notre famille, l'exploitation de cette source est le rêve qui se transmet de mère en fille; le malheur est que je sois resté étranger à cette illusion!

EUGÈNE, *chagrin.* Comme cela, tu ne...?

ANNA. Eugène, assez! Je comprends qu'à partir de ce jour, Paul et nous, suivrons différentes voies! Puissent-elles ne nous mener tous qu'à un honorable but! En vendant la moitié des dépendances de la pauvre maison, nous ferons à celle-ci les réparations d'urgence, et Dieu nous aidera pour le reste! Avant huit jours, nous aurons revu le village d'Ayat!

EUGÈNE. Vive l'oncle d'Amérique!

PAUL. Bon voyage et bonne chance!

DEUXIÈME TABLEAU

—

La scène se passe au village d'Ayat.

Le théâtre représente une pelouse avec siéges rustiques au pied d'une colline, au sommet de laquelle on aperçoit une jolie maison. — A l'horizon, belles et pittoresques montagnes, ravins, sentiers taillés dans le rocher, bouquet de châtaigniers.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

PREMIER BAIGNEUR, DEUXIÈME BAIGNEUR, UNE BAIGNEUSE, BAIGNEURS ET BAIGNEUSES; *fraîches et simples toilettes.*

PREMIER BAIGNEUR. Cette source est merveilleuse!

DEUXIÈME BAIGNEUR. C'est la source de Jouvence!

PREMIER BAIGNEUR. Moi qui ne marchais pas, je trotte maintenant comme un basque! Et votre névrose, madame?

LA BAIGNEUSE. Quand on a bu de l'eau de la source d'Ayat, sait-on encore ce que c'est que les nerfs?

DEUXIÈME BAIGNEUR. C'est aux nerfs, en effet, et aux muscles que s'attaque cette bienfaisante source; aussi, tout d'un coup, quelle vogue!

PREMIER BAIGNEUR. Il y a trois ans, vous n'eussiez aperçu là-haut pourtant qu'une espèce de grange et dans le village qu'une demi-douzaine de masures!

DEUXIÈME BAIGNEUR. La grange est devenue une fort coquette habitation, ma foi! et dans le village se sont élevées des maisonnettes dont le prix de location est connu de ceux qui n'ont pu trouver place à l'établissement!

LA BAIGNEUSE. Malgré la prospérité de cet établissement, la jeune maîtresse en paraît bien sérieuse.

PREMIER BAIGNEUR. Et, dès lors, madame, voilà votre imagination qui chevauche?

DEUXIÈME BAIGNEUR. Si mademoiselle Anna Lambert rit peu, mademoiselle Julie, son amie, rit encore moins; il est quelqu'un ici auquel on ne saurait adresser le même reproche!

LA BAIGNEUSE. Vous faites allusion, sans doute, au jeune frère de mademoiselle Lambert?

DEUXIÈME BAIGNEUR. Quel boute-en-train!

PREMIER BAIGNEUR. C'est l'âme de tous nos plaisirs!

LA BAIGNEUSE. Si quelqu'un a l'air heureux de vivre, c'est lui!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CATHERINE, *petit costume du pays.*

CATHERINE, *mine très-riante.* Les bêtes et monsieur Eugène sont là-bas!

LA BAIGNEUSE. Puisque les bêtes et monsieur Eugène sont là-bas, nous ne saurions faire attendre les bêtes ni monsieur Eugène!

(*Tous s'éloignent en riant et en courant.*)

SCÈNE III.

CATHERINE, *seule.*

Nous avons ramassé tout ce qu'il y avait dans le pays d'ânes, de mulets et de *chevals*. Ça va faire une bien jolie cavalcade, comme dit monsieur Eugène! Y en avait qui proposaient leurs chèvres; mais, les Parisiens, ça leur aurait semblé drôle; et puis p'têtre que les chèvres n'auraient pas aimé ça! nous nous en sommes tenus aux mulets, aux *chevals* et aux ânes; les ânes seront pour les peureux, qui les payeront aussi cher que les *chevals* et les mulets; ça leux apprendra!

SCÈNE IV.

CATHERINE, MADAME LEGRAS, M. LEGRAS.

(*Madame Legras a une mise éblouissante.*)

MADAME LEGRAS. Comment, personne!

CATHERINE, *enthousiasmée.* La belle robe! la belle robe! Je n'en ai jamais encore vu de c'te couleur-là!

MADAME LEGRAS. Quoi ! il est possible que l'on soit parti sans nous ?

CATHERINE. Vous auriez voulu aller dans les montagnes avec c'te belle toilette-là ?

MADAME LEGRAS. C'est une indignité !

CATHERINE. Ç'aurait été joliment dommage, par exemple ! D'ailleurs, madame, consolez-vous, n'y avait plus de bêtes !

MADAME LEGRAS. Vous dites ?

CATHERINE. N'y avait plus que des chèvres.—Les jolis anneaux d'oreille ! Miroitent-ils ! miroitent-ils !

MADAME LEGRAS. Et ils ne vous ont pas chargée pour nous de la plus banale excuse ?

CATHERINE, *se fouillant*. Que je sache, ils ne m'ont rien du tout donné pour vous, madame !—Et le petit parapluie pour le soleil, qui a du d'or sur le manche ! c'est-i malheureux de s'en servir !

MADAME LEGRAS. Cette fille est idiote ! Allez faire ma chambre, et ne vous avisez plus de déboucher mes flacons !

CATHERINE, *à part et riant*. Tiens ! j'aime à sentir à bon, moi !

SCÈNE V.

M. LEGRAS, MADAME LEGRAS.

MADAME LEGRAS. Que dites-vous de tout ceci, monsieur Legras?

M. LEGRAS. Ma bonne amie?...

MADAME LEGRAS. Dès que nous avions donné notre adhésion à cette excursion dans les montagnes, ne devait-on pas nous attendre? Est-ce parce que nous nous sommes enrichis à vendre du beurre que l'on nous traitera sans conséquence?

M. LEGRAS. Calme-toi ! autrement l'eau bienfaisante de la source d'Ayat perdrait pour ta névralgie la moitié de sa vertu ! De plus, mets-toi bien dans l'esprit que personne ici ne pense à nous offenser; outre que j'aime autant m'être enrichi à vendre du beurre qu'à tripoter des actions comme le grand boursier, Paul Lambert.

MADAME LEGRAS. Ne nous avoir pas attendus !

M. LEGRAS. Pourquoi, diantre ! aussi, t'affubler de tous ces colifichets? Ça retarde !

MADAME LEGRAS. Monsieur Legras, on sait ce qu'on se doit ! L'élite de la société parisienne affluant depuis deux saisons à la source d'Ayat, la mise de votre femme ne doit être éclipsée par nulle autre. Je l'ai ainsi résolu. C'est une petite satisfaction que je me donne vis-à-vis de ces belles dames qui font les princesses, comme si leurs écus pesaient plus que les nôtres !

M. LEGRAS. A ton aise, ma bonne amie !

MADAME LEGRAS. Oh ! vous, monsieur Legras, vous trouvez tout bien, tout beau, tout convenable !

M. LEGRAS. Est-ce parce que je ne te chicane point que tu me dis cela ?

MADAME LEGRAS. C'est parce que vous n'êtes pas, ainsi que moi, indigné de l'impolitesse qui nous est faite ! et faite de parti pris !

M. LEGRAS. S'il faut te l'avouer, cette course à dos de mulet ne me tentait pas violemment. Je ne suis pas fâché de rester un peu tranquille. Elle est éreintante ta vie des eaux ! Calvacade le matin, bal ou concert le soir ; c'est un abominable métier ! La source d'Ayat est à la mode ; tu t'es découvert une névralgie, et tu m'as traîné à la source d'Ayat. Bon ! mais puisque nous y sommes, laisse-moi y respirer tranquille ! Noie ta névralgie et ta mauvaise humeur, si cela se peut, dans les eaux d'Ayat; fais enrager les femmes avec tes diamants et tes plumets, danse, chante, monte à âne, je ne m'y oppose point; c'est tout ce que je peux pour ton service ! (*Il se dirige vers le fond.*)

MADAME LEGRAS. Vous me quittez ?

M. LEGRAS. Je file devant la bourrasque !

MADAME LEGRAS. Sans nul doute, vous allez rôder autour de ce capitaine Ratier, qui se permet de m'appeler : ma petite mère?

M. LEGRAS, *redescendant*. Un vieux soldat c'est tout rond, tu le sais bien !

MADAME LEGRAS. Je vous ferai observer, monsieur, que je suis la seule dame gratifiée de sa familiarité !

M. LEGRAS. Il me plaît, à moi, ce capitaine Ratier !

MADAME LEGRAS. Réjouissez-vous donc ! Le voilà, lui, sa canne et son horrible moustache !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE. J'ai vu les Parisiens partir, et comme je ne vous ai point aperçus dans le nombre, j'ai pensé que je vous trouverais ici, ce matin, monsieur Legras? Vous aussi, la petite mère ?

MADAME LEGRAS, *pincée*. Votre servante, monsieur !

LE CAPITAINE. Papa Legras, causons donc un peu de Paris, voulez-vous? (*Les deux hommes s'asseyent.*)

MADAME LEGRAS, *à part*. Papa Legras ! quel genre !

M. LEGRAS. Avec plaisir, capitaine ! avec d'autant plus de plaisir que, pour moi, il n'y a que Paris au monde ! Depuis que nous avons quitté les affaires...

MADAME LEGRAS, *interrompant son mari*. Nous faisions le commerce du beurre, monsieur ! nous sommes des marchands de beurre enrichis ! Cela jure avec les baronnes et les grandes dames de la finance qui viennent à la source d'Ayat !

LE CAPITAINE, *préoccupé*. Nullement, madame ! Papa Legras, à propos de gens de finance, seriez-vous au courant de ceux dont on jase ?

MADAME LEGRAS, *au capitaine, sans laisser à son mari le temps de répondre*. N'est-ce pas, monsieur, que nous faisons tache parmi les élégants qui affluent chez vous, nous, anciens marchands de beurre ?

LE CAPITAINE. Eh ! madame, qui songe à cela ? Papa Legras, de près ou de loin, vous n'êtes pas sans suivre les affaires de bourse ?

MADAME LEGRAS, *même jeu*. C'est juste ! nous sommes gens de trop peu pour que l'on s'occupe de nous !

LE CAPITAINE. Vous faites erreur, madame ! (*A monsieur Legras.*) Ne cite-t-on pas des spéculateurs particulièrement audacieux ?

MADAME LEGRAS, *à monsieur Legras*. Comment, je fais erreur? C'est-à-dire que nous prêtons aux quolibets de vos ducs et de vos duchesses ?

LE CAPITAINE. Dites donc, monsieur Legras, voici une petite mère à côté de qui il n'est pas aisé de causer tous les jours !

MADAME LEGRAS. J'entends ! Je vous gêne ! Fort bien ! (*S'éloignant.*) Monsieur Legras, je vous félicite de la façon dont vous savez faire respecter votre femme !

M. LEGRAS. Mais, ma bonne amie !...

MADAME LEGRAS. Monsieur Legras, vous me le revaudrez !

SCÈNE VII.

M. LEGRAS, LE CAPITAINE.

M. LEGRAS, *riant*. Au dîner, elle me supprimera mon madère!

LE CAPITAINE. Je vous offre un petit verre de chartreuse.

M. LEGRAS. Sans refus, nous verrons ça, tantôt!

LE CAPITAINE. A votre heure! Mais, bombe et boulets! c'est dommage que la source d'Ayat n'ait pas de vertu contre la méchante humeur du sexe charmant!

M. LEGRAS. Ne faites pas attention, capitaine! Et puis, voyez-vous, tout cela n'empêche pas ma femme d'être bonne au fond!

LE CAPITAINE. C'est différent! Je vous demandais donc de quoi il était parlé à Paris? Auriez-vous rencontré à la Bourse un certain Paul Lambert?

M. LEGRAS. Vous le connaissez?

LE CAPITAINE. Un peu! Et vous?

M. LEGRAS. Beaucoup! La chance le suit sur tous les terrains! Les journalistes disent qu'il est question pour lui d'un beau mariage!

LE CAPITAINE, *les dents serrées*. Bombe et boulets!

M. LEGRAS. Cela vous fait quelque chose?

LE CAPITAINE, *se remettant*. Rien du tout! N'auriez-vous point gardé quelqu'une des feuilles où l'on parle de ce que vous dites?

M. LEGRAS. Du mariage de M. Lambert?

LE CAPITAINE. Oui!

M. LEGRAS. Ma foi! je ne sais! si vous le souhaitez, j'irai y voir?

LE CAPITAINE. Fâché de vous déranger, j'accepte.

M. LEGRAS, *remontant, puis s'arrêtant*. Vous avez du bonheur! Je sens un vieux journal au fond de ma poche, ça doit être ça! Je l'avais gardé à cause d'un percement de rue qui menace de m'abattre une aile. Voilà! Tenez, ici, aux nouvelles diverses : La particule et l'argent. Mademoiselle de... et M. L...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CATHERINE, JULIE.

CATHERINE. Madame Legras demande monsieur Legras!

M. LEGRAS. Tout à l'heure.

CATHERINE. Madame a dit tout de suite.

M. LEGRAS. C'est bon!

CATHERINE. Elle sentait venir son attaque.

M. LEGRAS. Quelle attaque?

CATHERINE. Son attaque de *nerfes*, donc!

M. LEGRAS, *riant*. Pour me faire pièce, elle serait capable de se cogner la tête contre les murs! (*S'éloignant.*) Gardez le journal, capitaine; gardez-le! Si ma femme ne l'a pas lu, je vous le redemanderai!

SCÈNE IX.

JULIE, LE CAPITAINE.

JULIE. Le soleil est haut sur l'horizon, mon père; il va faire très-chaud; ne voulez-vous point rentrer?

LE CAPITAINE, *sans répondre*. Julie, pour refuser la main de M Rémond, le maître de poste, n'as-tu véritablement d'autres raisons que ton engagement avec Paul?

JULIE. Cela ne suffit-il point, mon père?

LE CAPITAINE. De sorte que si Paul se mariait à Paris, tu n'aurais pas de répugnance à devenir madame Rémond?

JULIE. Mon père, pourquoi supposer que M. Paul manquera à ses serments?

LE CAPITAINE. Lis!

JULIE, *ayant lu et tremblant légèrement*. Si vous le permettez, mon père, j'attendrai pour vous répondre que la nouvelle mentionnée dans ce journal se confirme.

LE CAPITAINE. Parbleu! je suis assuré que tu n'attendras pas longtemps!

TROISIÈME TABLEAU

Le théâtre représente un carrefour boisé. — On entend dans la coulisse un grand tapage de voix et de piétinements de chevaux.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL, *entrant de gauche. Tenue de voyage du meilleur goût. Il est pâli et amaigri. A la cantonnade.*

Imbécile! maladroit! butor! Se lancer dans ces chemins raboteux comme sur les allées du bois de Boulogne! ma voiture est dans un bel état! où se procurer des ouvriers capables de la réparer?

SCÈNE II.

PAUL, CATHERINE, *débouchant de droite.*

CATHERINE. Au village d'Ayat, monsieur!

PAUL. Au village d'Ayat! est-il donc si près d'ici?

CATHERINE. Pardine! à trois kilomètres, en suivant le chemin où vous vous êtes cassé, tout comme vous êtes; à deux kilomètres et demi de cheux nous, en prenant cet autre. C'est écrit à neuf sur le grand poteau qu'est là, près du fossé. Vous l'auriez pu lire, si vous auriez voulu. A moins que monsieur soit un Anglais!

PAUL, *avec humeur*. Au village d'Ayat, en fait de carrossiers, je ne trouverai que des charrons, et encore!...

CATHERINE. Sans vous commander, depuis quand que vous n'êtes pas venu au village d'Ayat?

PAUL. Qu'est-ce que cela vous fait?

CATHERINE, *avec révérence*. Merci, monsieur! Eh bien monsieur, vous saurez que depuis deux ans il vient assez de beaux messieurs et de belles dames de nos côtés, avec d'aussi belles voitures que la vôtre, soit dit sans vous faire d'affront, pour qu'au village d'Ayat vous puissiez trouver des ouvriers aussi malins que vos ouvriers de Paris, attendu qu'ils en deviennent. (*Elle refait une révérence et va s'éloigner.*)

PAUL. Petite!

CATHERINE. Monsieur!

PAUL. C'est donc vrai ce qu'on dit à Paris de la source d'Ayat?

CATHERINE. Dans les *journals?*

PAUL. Oui.

CATHERINE. Je ne lis pas les *journals*, monsieur; mais je lis ce qu'il y a d'écrit sur les poteaux des carrefours!

PAUL. Voyons, voyons, ne faites pas la sotte, et répondez-moi!

CATHERINE. Eh ben! qu'est-ce qu'on dit à Paris? que notre source guérit tous les maux? que le pays n'est plus reconnaissable? que l'établissement y a amené la prospérité, même que maintenant, chez ma mère, on fait de la soupe de viande deux fois la semaine? Tout ça n'est que le quart de la vérité!

PAUL. Ah!

CATHERINE. Il faut voir les bals de l'établissement!... Si on y dansait la bourrée, n'y en aurait pas de pareils chez l'Impératrice!

PAUL. La maîtresse de l'établissement, comme vous dites, y donne sans doute l'exemple de la gaieté?

CATHERINE. Mamselle est gaie, bien certainement; elle gagne assez d'argent pour ça! mais elle ne danse pas, non plus que son amie, m'amselle Julie Ratier. C'est leux goût; c'est un drôle de goût, mais c'est leux goût!

PAUL. Julie est ici?

CATHERINE. Tiens! vous vous tuteyez?

PAUL, *sans répondre*. Avec son père?

CATHERINE. Ils demeurent tous les deux dans la petite maison qu'est à mi-chemin de l'établissement au village d'Ayat, mais ils sont toujours cheux nous; c'est comme qui dirait la famille de mam'selle, avec son petit frère, M. Eugène. Par exemple, en vlà un qui s'en donne à danser!

PAUL De sorte qu'à l'établissement, il n'y a que des gens heureux?

CATHERINE. Puisque je vous dis qu'on y gagne beaucoup d'argent!

PAUL, *avec amertume*. De l'argent!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANNA, JULIE, *avec des ombrelles et tête nue.*

ANNA. Catherine, que devenez-vous? pourquoi vous éloigner ainsi? (*Apercevant Paul.*) Ciel!

JULIE, *retenant un cri*. Monsieur Paul!

CATHERINE, *à part*. Alle le connaît, mais elle ne le *tutéye* pas!

ANNA, *au cou de Paul*. Toi, enfin!... Ah! frère, que tu t'es fait longtemps attendre!

CATHERINE, *à part*. Le frère de mam'selle! je m'en vas le dire à M. Eugène. La cavalcade doit être rentrée!

SCÈNE IV.

PAUL, ANNA, JULIE, *un peu à l'écart par discrétion.*

PAUL. Est-ce que l'on s'apercevait de mon absence, ici? On y est si heureux!

ANNA, *sans répondre*. Tu parais fatigué, mon frère; remontons; tu prendras quelque repos, et après cela, nous causerons. Nous devons avoir tant de choses à nous dire!

PAUL, *avec une ironie douloureuse*. Tu te trompes! De part et d'autre, cela peut se résumer en un seul mot, le succès! Toi et moi, nous avons réussi sur les différentes routes où nous nous sommes aventurés. Je suis riche, très-riche! J'ai fait à la Bourse une de ces fortunes rapides devant lesquelles les bourgeois restent abasourdis. Je la puis perdre aussi vite que je l'ai gagnée, c'est dans l'ordre; mais, en attendant, j'ai vu se réaliser tous mes rêves; je possède beaucoup, beaucoup d'or, j'ai un hôtel à Paris, des chevaux... je suis parfaitement heureux! comme vous!

ANNA. Certes, mon frère, la Providence a secondé et béni mon entreprise au delà de toutes mes espérances, et puisque te voilà, je puis dire qu'il ne me reste aucun désir à former!

PAUL, *d'un mauvais rire*. Ma présence seule manquait à la félicité générale, n'est-il pas vrai?

ANNA, *sérieuse*. Oui, mon frère! Et pour que tu parles sur ce ton du chagrin que ton absence et ton silence ont pu causer ici, il faut que tu aies souffert et que tu souffres encore terriblement!

PAUL, *passant rapidement la main sur ses yeux*. Tiens, ta douceur l'emporte! Moi, qui avais deux années d'indifférence à me faire pardonner, et qui, me sentant coupable, ne m'en montrais que plus glacé et plus rogue, loin que tu m'accables de justes reproches, tu m'accueilles avec une tendresse et une bonté!... c'est trop!... c'est trop!... Anna, Julie! (*Julie s'avance.*) Oui, j'ai souffert! oui, au milieu des enivrements d'une fortune souhaitée, ne vous sentant point auprès de moi, le vide était dans mon cœur! ah! j'ai acquis le droit de l'affirmer! ce ne sont ni les enivrements du luxe, ni les triomphes de la vanité qui font l'homme heureux! L'homme heureux est celui qui se donne tout entier aux saints devoirs et aux saintes affections de la famille!

SCÈNE V.

LES MÊMES, EUGÈNE, LE CAPITAINE.

EUGÈNE. Le grand frère en Auvergne, vivat! Tu boiras de notre eau et tu m'en diras des nouvelles.

LE CAPITAINE, *très-réservé*. Monsieur vient nous faire part de son mariage avec...

PAUL, *l'interrompant*. Avec mademoiselle Julie Ratier, si l'excellent capitaine, que j'ai connu jadis, et si l'aimable et douce Julie veulent bien me recevoir à merci et miséricorde!

LE CAPITAINE, *s'efforçant de dissimuler son émotion*. Hum!

EUGÈNE. Papa Ratier, ne faites pas le méchant! D'ailleurs, vos moustaches ont beau être touffues comme des châtaigniers de dixième année, elles dissimulent mal une larme rebelle. Je m'en vais ordonner qu'on mette le veau gras au four.

ANNA. Et moi, je vais écrire à l'excellent oncle de là-bas. Je lui ai caché ma peine, mais je veux qu'il ait part à mon bonheur.

(*Paul serre les mains du capitaine, qui répond à son étreinte. Anna et Julie s'embrassent. Eugène jette en l'air son chapeau de paille, que Catherine, revenue à ce moment, rattrape au vol. — Tableau.*)

A. BOISGONTIER.

O CRUX, AVE!

Le temple est désert, à peine dans l'ombre,
Sous le vaste dôme aux contours brunis,
Flotte vacillante une lampe sombre
Qui blanchit de loin les arceaux bénis!

Des profanes bruits qui troublent le monde
L'écho de ces lieux ne retentit plus.
Qu'il est bon pour l'âme où l'orage gronde
De se sentir seule avec vous, Jésus

Doux crucifié, c'est de tes blessures
Que descend le baume à mon cœur blessé
Tu guéris mes maux avec tes tortures,
Tu calmes mon sang par ton sang versé.

O tête inclinée! ô bouche mourante!
Grands bras étendus! pieds percés de clous!
Quel charme as-tu donc, image souffrante,
Que l'amour en pleurs t'adore à genoux!

Quel charme avez-vous, ô douleurs divines!
Pour faire oublier aux adolescents,
En face d'un front couronné d'épines,
Les séductions de leurs jeunes ans!

Au pied de la croix où ses membres saignent,
Un jeune disciple a toujours veillé;
Reçois, ô Jésus! mes larmes qui baignent
La place où saint Jean s'est agenouillé...

PAUL REYNIER.

ÉNIGME HISTORIQUE

Deux femmes, nées dans la même contrée, à deux siècles de distance, ont porté le même nom et le même prénom: la première, épousée en secret par un prince dont l'histoire a flétri le souvenir, contribua à la mort d'une jeune princesse sa rivale, et mit les armes à la main d'un de nos connétables; la seconde fut un modèle d'amour conjugal et d'héroïsme patriotique. — Qui sont-elles?

REVUE MUSICALE

Des noms de compositeurs comme la plupart de ceux inscrits sur notre catalogue nous dispensent de donner ce même notre appréciation des œuvres contenues dans notre collection.

Nous nous bornerons seulement à faire remarquer que nous donnons, comme musique de chant, presque tout l'opéra de *il Barbiere di Siviglia*, de Rossini, en morceaux détachés, ce qui est un immense avantage. Nous renvoyons donc les abonnées au catalogue lui-même, où, avec les indications de chaque degré, elles pourront se fixer sur le choix de leur musique.

GIACOMO MEYERBEER

(Fin.)

Nous répétons que Giacomo Meyerbeer avait subi, dans le recueillement et le silence une étrange transformation. Après avoir brodé sur les canevas italiens les mille arabesques que lui soufflait la fantaisie, cette fille aimée des peuples méridionaux, le maître redevint allemand. L'inspiration prit un tour sombre et grandiose; la musique religieuse reparut comme un souvenir d'enfance qui s'est embelli de toutes les rêveries de la jeunesse, de toutes les agitations de l'âge mûr. Un *Stabat*, un *Miserere*, un *Te Deum*, douze *psaumes* a double chœur, huit *cantiques* de Klopstock à quatre voix, furent comme les avant-coureurs d'une explosion lyrique. Longtemps le compositeur porta dans son cerveau son grand poème. Enfin le moment arriva; Scribe envoya son livret, et le 21 novembre 1831, *Robert-le-Diable* vit le jour. Tout le monde connaît la popularité européenne de cet ouvrage, popularité d'autant plus merveilleuse qu'il est de l'ordre le plus élevé, et que la pensée s'y meut dans une région supérieure qu'on pourrait croire inaccessible au vulgaire. Pourtant il n'est pas de grande ville, pas de petite, pas de bourg, qui n'ait voulu entendre le chef-d'œuvre du maestro; on a vu partout défigurer cette grande partition Une représentation assez singulière eut lieu en 1836, dans un port de pêche non loin de Narbonne. Le théâtre avait été construit sur une barque; la mer immense et paisible, le ciel bleu, le soleil de mai remplaçaient les toiles peintes et les quinquets de la rue le Peletier; le rivage servait de parterre. La foule s'y pressait compacte et frémissante. L'orchestre, composé d'un cornet à pistons, d'un flageolet et d'une grosse caisse, entama l'ouverture; des acteurs nomades se jetèrent intrépidement au milieu de ce drame terrible; un Bertram en loques fit retentir les airs de son évocation satanique, et le génie du mal, vaincu par le génie du bien, disparut à fond de cale en poussant son dernier rugissement : *Ah! tu l'emportes, Dieu vengeur!* C'est qu'après tout, ainsi que le disait Napoléon, «le peuple a des entrailles.» Traduisez une pensée, si vaste et si profonde qu'elle soit, dans une action dramatique assez vive, assez réelle pour la faire entrer dans l'esprit des spectateurs, et vous remuerez éternellement les masses, parce que vous vous adresserez aux sentiments les plus intimes de l'homme.

Robert-le-Diable est une de ces œuvres qui font époque dans l'histoire de l'art. Pour arriver à une telle inspiration il a fallu la chercher sur les cimes escarpées où Homère a trouvé son *Iliade*, Dante sa *Divine Comédie*, Mozart son *Don Juan*, Chateaubriand ses *Martyrs*.

Après cette magnifique création, Meyerbeer se reposa pendant cinq ans. Un délicieux recueil de mélodies pleines d'élévation pour chant et piano parut dans cet intervalle. *Le Ranz des Vaches*, *le Vœu pendant l'orage*, *Rachel et Nephtali*, *le Moine*, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, offrirent au public musicien tout ce que contenait de doux, de sensible et de pénétrant cette grande âme un instant descendue sur la terre pour y exhaler ses soupirs.

Cependant on attendait avec impatience la partition nouvelle dont la venue prochaine avait été annoncée à l'Opéra. Hélas! rien n'apparaissait. M. Meyerbeer est de ceux qui font difficilement les choses même faciles. Il se hâte lentement; l'inspiration ne lui arrive qu'à force de méditation et de travail; souvent mécontent de lui-même, il est presque toujours mécontent des autres, ce qui entrave les répétitions et nuit à la marche régulière des ouvrages mis à l'étude. Enfin *les Huguenots* furent représentés pour la première fois sur le théâtre de l'Académie royale, au mois de mars de l'année 1836.

Cette œuvre est aussi une œuvre de génie, mais comme chez M. Meyerbeer la pensée musicale est presque toujours l'expression vraie des situations, il devait se trouver dans la musique des deux ouvrages la même différence qu'entre l'ordre d'idées sur lequel roulent ces deux sujets. L'action des *Huguenots* est celle d'un drame comme tous les drames. Rien de très-élevé dans les situations. Dans *Robert*, l'émotion nous arrive de plus haut, et nous pénètre plus profondément. Dieu et Satan, le bien et le mal sont comme les acteurs de cette combinaison merveilleuse d'où jaillissent les élans suprêmes de la pensée de Meyerbeer. Il n'est donc pas étonnant que *les Huguenots*, quelle que soit leur immense popularité, avec quelque génie que l'œuvre soit traitée, et malgré toute la portée qu'a su donner, particulièrement au quatrième acte, le maestro à son ouvrage, il n'est pas étonnant, disons-nous, que *les Huguenots* occupent la seconde place parmi les créations du célèbre compositeur.

Le souvenir des répétitions fatigantes du *Prophète* pèse encore comme un cauchemar sur la mémoire des artistes qui concoururent à son exécution. Impitoyable pour les poitrines sans souffle et pour les gosiers éraillés, le musicien faisait recommencer un acte, un morceau, une note, jusqu'à ce que les moindres nuances en eussent été comprises et religieusement observées. Aussi les chanteurs avaient-ils coutume de dire que ces répétitions laborieuses étaient la Saint-Barthélemy des gosiers de l'Opéra.

La partition des *Anabaptistes*, représentée le 16 avril 1849 au théâtre de l'Académie de musique, produisit une immense sensation. Cette fois le sujet, sans atteindre la portée religieuse et philosophique de *Robert*, s'élevait au-dessus des régions sentimentales de l'amour. Ce n'était plus la lutte de Dieu et de Satan, c'était la lutte des hommes; lutte gigantesque à laquelle le fanatisme prêtait d'étranges forces. Meyerbeer agrandit, par l'ampleur de sa musique magistrale, la pensée des auteurs du libretto. Cette œuvre compléta la magnifique trilogie qui rend aujourd'hui Giacomo Meyerbeer le plus illustre des illustres maîtres de son temps.

En 1854, *l'Étoile du Nord* s'ajoute à la pléiade des œuvres du compositeur allemand. Pourquoi cet ouvrage a-t-il été arrangé en opéra comique au lieu de l'être en opéra? Le grand maître n'a pas ses coudées franches dans ce genre de composition mixte qui entrave son inspiration. Il fait d'excellentes choses, c'est vrai, et il l'a particulièrement prouvé dans *l'Étoile du Nord*; aussi cet ouvrage est-il un opéra beaucoup plus qu'un opéra comique. Il faut à ce génie fécond de l'air, de l'espace, des orages, des rayons lumineux, le bruit de la foudre, la flamme de l'é-

clair, enfin le déchaînement de tous les éléments lyriques; on en vient même, en l'écoutant, à regretter les bribes éparses d'un dialogue qu'on voudrait voir remplacer par les formules ordinaires du récitatif.

Le Pardon de Ploermel, représenté en 1859, clot la série jusqu'alors connue des œuvres de Meyerbeer. L'ouverture de cet ouvrage a des proportions grandioses, et quand on ne connaît pas d'avance le libretto, on est prêt à croire qu'il va être question, dans l'opéra comique nouveau, d'une de ces pages historiques et dramatiques où les grands mouvements de la passion humaine sont appelés à jouer un rôle. Mais à mesure que l'action se déroule, le charme, la grâce et la mélodie surgissent du déluge de notes qui ruissèlent de toutes les parties de l'orchestre. Meyerbeer a compris que, pour interpréter un conte de veillée récité dans une étable, il faut une naïveté tranquille d'expression, des effets sans éclat, enfin les nuances douces de la poésie villageoise; malheureusement il ne sait se maintenir que quelques minutes sous cet horizon effacé; la brise fait bientôt place à la tempête, le bruit recommence, le grand opéra reparaît. Bref, Giacomo Meyerbeer est un maître auquel il faut des sujets à sa hauteur.

M. Meyerbeer apporte une infatigable activité à faire rendre à ses ouvrages tout ce qu'ils lui peuvent rapporter en gloire, en argent et en succès. Il n'est si mince journal, si obscur écrivain dont il ne redoute la critique. Pas un mot n'est publié en Europe sur son compte qu'il ne le lise, pas un chanteur n'obtient de succès sur un théâtre quelconque qu'il ne s'en informe avec soin, ne sache ce qu'il vaut, et ne fasse au besoin un voyage pour l'entendre. Présent à Paris, il ne manque ni une représentation ni une répétition de ses ouvrages. Absent, sa correspondance quotidienne lui donne le bulletin exact des soirées de l'Opéra. Lorsque *Guillaume Tell* ou *Moïse* prend trop longtemps sur l'affiche la place des *Huguenots* ou du *Prophète*, on raconte dans les salons que le maestro est gravement malade, et la Renommée embouche de nouveau sa trompette. M. Meyerbeer a besoin de gloire comme les oiseaux ont besoin d'ailes. Laissons à César ce qui appartient à César.

MARIE LASSAVEUR.

Économie Domestique

LANGUE DE BOEUF AUX RAISINS.

Faites bouillir la langue à l'eau et pelez-la. Faites un roux, mettez-y poivre et sel, une échalote hachée très-menu, des raisins secs que vous avez fait tremper préalablement dans l'eau; ajoutez un verre de vin rouge, un peu de sucre, un jus de citron, et faites faire quelques bouillons à la langue placée dans cette sauce.

PATÉ DE MÉNAGE

Garnissez le fond d'une terrine de tranches de maigre de bœuf, saupoudrées d'un peu de farine, de poivre et de sel. Placez par-dessus deux pigeons passés préalablement au beurre et saupoudrés de farine. Ajoutez quelques cuillerées de bouillon. Couvrez avec une nappe de pâte, et faites cuire au four.

ŒUFS A L'AURORE.

On fait durcir un certain nombre d'œufs, on ôte les coquilles, on émince tous les blancs et une partie des jaunes. On aura préparé une béchamel un peu épaisse; on met dans cette sauce les blancs et la partie émincée des jaunes, et on passe à travers un tamis le reste des jaunes, qu'on arrose de quelques gouttes de beurre chaud. On ajoute du sel et un peu de muscade râpée, et on place au four de campagne avec feu dessus, jusqu'à ce que les jaunes se soient durcis sans prendre couleur.

POMMADE A LA MOELLE DE BOEUF.

(*Recette demandée.*)

Moelle de bœuf	350	grammes.
Axonge	250	—
Huile de noisettes	30	—
Cire vierge	90	—
Le jus d'un citron.		

Faites fondre la cire vierge au bain-marie; mélangez-y la moelle de bœuf bien nettoyée et coupée en tranches minces, ensuite l'axonge et l'huile. Lorsque ces diverses substances ne formeront qu'un corps, retirez le vase du bain-marie, plongez-le dans l'eau froide, ajoutez-y le jus d'un citron et remuez constamment la pommade jusqu'à ce qu'elle soit en consistance de crème. Le lendemain, réchauffez-la au bain-marie; puis, quand elle est fondue et bien chaude, passez-la au travers d'un linge fin. Lorsqu'elle commence à se figer, parfumez-la avec 32 grammes de rhum.

Correspondance

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE IX. — 1, Nappe d'autel — 2, A. E. — 3, E. D. — 4, Écusson avec J. C. enlacés — 5 et 6, Parure, broderie à la minute — 7, Petite garniture — 8, A. D. — 9, Écusson avec A. L. enlacés — 10, M. R. — 11 et 12, Parure au plumetis — 13, Louise — 14 et 15, Parure au plumetis — 16, Écusson avec H. D. — 17, E. L. — 18, Mouchoir avec écusson et H. H. enlacés — 19, L. S. J. — 20, Fichu *Marie-Antoinette* — 21, Petite garniture — 22, *Cornélie* — 23, Écusson avec *Lucie* — 24, Mouchoir avec écusson et G. R. enlacés.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 4 (bis), Peignoir — 5 à 8 (bis), Zouave de petite fille — 9 à 14 (bis), Chemise de petit garçon — 15 et 16, Dessin à broder sur cachemire — 17, Blague — 18, Dessin pour robe — 19 à 21, Lambrequin — 22, Jardinière rustique — 23 et 24, Points anglais pour objets de layette ou de trousseau.

Jeanne à Florence.

Tu connais l'histoire d'Apicius, le plus grand gourmand de son temps : il était fort riche, mais ayant découvert, un jour de liquidation, qu'il ne possédait plus que trois ou quatre millions, il se donna la mort, « ne voulant pas vivre d'une façon mesquine.» Le remède était pire que le mal.

Eh bien, Florence, il n'y a qu'un instant, j'éprouvais la tentation, non pas de suivre l'exemple d'Apicius, mais de donner une application à sa théorie : ma situation était si critique!

Croirais-tu qu'il m'a fallu..... mais pourquoi t'affliger, dès le début, par le récit de mes douleurs? j'aime mieux essayer de les oublier, en évoquant ces bons jours que nous avons passés ensemble.

Avec quelle énergie j'ai su résister à tes instances! avec quel regret je suis partie, tu le sais! Quitter une amie chère, une plage superbe, la brise et le bruit de la haute mer, pour rentrer dans Paris par une température de 35 degrés, c'était dur; et faire ce sacrifice à nos amies, pour qu'elles ne pussent pas se plaindre qu'une solennité avait eu lieu, dont Jeanne et Florence ne leur avaient rien dit ; c'était héroïque! c'était assurément digne de récompense.

Donc, avec une conscience et un zèle qui m'auraient certainement valu une mention honorable si j'eusse fait partie du corps des agents et ordonnateurs de la fête, j'ai commencé mon inspection, franchissant, à la sueur de mon front, la tranchée qui vient de s'ouvrir entre la Madeleine et le parc Monceau, et qui s'appelle le boulevard Malesherbes.

Les grands mâts de verdure, rattachés entre eux par des festons de chêne, l'illumination du parc, celle de l'Arc de triomphe, et la décoration de la nouvelle place pentagonale, improvisée comme par enchantement dans un quartier dont on ne soupçonnait pas l'existence, j'ai tout vu, Florence, et partant j'avais beaucoup à dire.

Déjà, avec une satisfaction indicible, je plongeais délicatement ma plume dans l'encrier, d'où tant de belles choses allaient sortir ; j'ouvrais mes ailes pour m'élancer dans les champs fleuris de la description, lorsque soudain... la plume s'est trouvée essuyée, l'encrier refermé, la feuille de papier serrée dans le buvard, et mes bras croisés résolûment.

Que venait-il de se passer ?

Ma chère amie, on venait de m'apporter la collection de tous les journaux, plus ou moins illustrés, traitant depuis quinze jours le sujet dont je voulais m'occuper.

A la vue de détails si complets, à la pensée qu'il me faudrait — moi qui ne puis disposer d'un aussi grand nombre de colonnes — dire en abrégé ce que les autres, premiers en date, avaient si complaisamment développé. Apicius m'est revenu en mémoire, et avec ce souvenir, la velléité de demeurer bouche close, puisque je ne pouvais bavarder à mon aise, et qu'il me fallait faire les choses d'une façon mesquine.

Bientôt, grâce à un petit grain de bon sens, je me suis dit que la bouderie est un gros vilain défaut; puis, la philosophie aidant, que la sagesse consiste à savoir borner ses désirs ; et enfin, — l'amitié l'emportant sur tout le reste, — que l'occasion de t'envoyer une pensée affectueuse m'était laissée, et que je devais en profiter.

Voilà comment, sacrifiant ma prose, je t'envoie tout simplement un bon baiser avec mille tendresses, — ce qui peut tenir dans une ligne.

COTÉ DES BRODERIES.

1, Nappe d'autel à broder en application.
2, *A. E.*, gothique, plumetis.
3, *E. D.*, anglaise, plumetis.
4, Écusson avec *J. C.* enlacés, anglaise, plumetis.
5 et 6, Parure à broder sur batiste double, ou sur nansouk, plumetis et broderie à la minute.
7, Petite garniture, plumetis et feston.
8, *A. D.*, romaine, plumetis.
9, Écusson avec *A. L.* enlacés, plumetis.
10, *M. R.*, anglaise, plumetis.
11 et 12, Parure parisienne, plumetis, cordonnet ou feston léger.
13, *Louise*, fantaisie, plumetis.
14 et 15, Parure à broder sur mousseline ou sur tulle d'Alençon, plumetis et feston.
16, Écusson avec *H. D.*, gothique, plumetis et point de sable.
17, *E. L.*, romaine ornée, plumetis.
18, Mouchoir avec écusson, et *H. H.* enlacés, plumetis et point de sable.
19, *L. S. J.*, grande anglaise pour taie d'oreiller, feston.
20, Fichu *Marie-Antoinette*, plumetis ou broderie à la minute.
21, Petite garniture, plumetis et feston.
22, *Cornélie*, romaine, plumetis.
23, Écusson avec *Lucie*, romaine, plumetis.
24, Mouchoir avec écusson et *G. R.* enlacés, anglaise, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 4 (bis), Peignoir.

Ce peignoir qu'on peut exécuter, selon la saison, en toile ou en flanelle, doit avoir la longueur d'une robe. Il est facile à chaque abonnée de donner au patron que leur porte la planche la longueur voulue.

Ce peignoir se compose de quatre parties :

1, Devant.
2, Dos.
3, Manche avec revers (3 bis).
4, Pèlerine.

Il peut être boutonné du haut en bas. On borde le revers de la manche et la pèlerine d'un ruban de laine, et l'on ajoute des poches comme on le voit au n° 4 (bis) qui donne l'ensemble du peignoir.

5 à 8 (bis), Zouave de petite fille.

5, Devant.
6, Dos (moitié).
7, Petit côté.
8, Manche.

8 (bis), Croquis du zouave.

Ce petit zouave peut se faire en cachemire, en flanelle, ou bien en étoffe pareille à la jupe, popeline ou piqué.

On le brode en soutache de laine ou de coton.

9 à 14 (bis), Chemise de petit garçon.

9, Devant.
10, Dos (moitié).

11 et 12, Manche et poignet.

Ce poignet se taille du même morceau que la manche; seulement il faut avoir soin de doubler le poignet proprement dit, c'est-à-dire jusqu'à la ligne ponctuée.

13, Pièce d'épaule (moitié). C'est à cette pièce que se monte le haut du dos de la chemise, après que ce haut a été froncé.

14, Col de la chemise. La ligne ponctuée, qui coupe le col en deux parties, indique l'endroit où ce col doit être rabattu.

14 (bis), Ensemble de la chemise d'enfant.

15 et 16, Dessin à broder sur cachemire, et destiné à faire le coin d'un zouave de jeune fille. On peut continuer la bordure tout autour du zouave.

Cette broderie doit se faire au passé en laine fine. Le rose, le vert et le rouge doivent seuls se faire en soie plate.

Le n° 15 est la légende des nuances.

17, Blague en cuir de Russie.

Le motif qui forme le milieu du médaillon, ainsi que l'encadrement du médaillon, est en cuir frappé. On fixe le tout sur le cuir de Russie à l'aide de quelques points en fil d'or, qu'on a le soin de disposer de façon à ce qu'ils forment les nervures des feuilles. Les perles de l'encadrement doivent être séparées par un point en fil d'or.

Un agrément ou gros cordonnet en soie noire mélangée d'un peu d'or forme l'encadrement extérieur de la blague.

Immédiatement au-dessus de cet encadrement, on place un rang de soutache d'or qui se continue, et vient entourer le médaillon intérieur.

L'ornement placé entre ces deux rangs de soutache se compose de perles de jais qu'on entoure, en haut et en bas, d'un rang de fil d'or.

L'ensemble de cette blague, dont les fournitures se trouvent chez madame Legras, 340, rue Saint-Honoré, est simple et distingué.

18, Dessin à soutacher au-dessus de l'ourlet d'une robe de piqué ou de taffetas.

Ce riche dessin est également propre à orner le bas d'un collet de drap, de taffetas ou d'alpaga.

19 à 21, Lambrequin pour cheminée ou guéridon.

Ce lambrequin, dont la disposition n'a pu être qu'indiquée, se compose de grandes dents dans lesquelles on place le motif n° 19, qu'on alterne avec le n° 20, conservant le même encadrement.

Le fond du lambrequin est en drap; les différentes parties du papillon et de l'œillet se font en drap, en velours ou en taffetas : ce sont des morceaux de couleur, taillés sur le patron que donne la planche, qu'on colle sur le drap du lambrequin, et qu'on entoure d'un double rang de perles.

Les antennes du papillon et tous les détails de l'encadrement se font également en perles de différentes couleurs.

On peut varier ces nuances comme on l'entend, cet ouvrage ayant surtout pour but d'utiliser tous les restes de drap, de soie et de perles que l'on peut avoir.

L'ensemble produit un effet original. On borde les dents du lambrequin d'un ruban ou d'un velours.

22, Jardinière rustique. Nous parlerons en détail, le mois prochain, de cette petite nouveauté très-facile à exécuter.

23 et 24, Points anglais qui s'exécutent en coton de couleur ou en laine fine sur l'ourlet de bandes destinées à des objets de layette ou de trousseau.

MODES.

Ce n'est pas sans un certain embarras, mes chères enfants, que j'aborde notre causerie sur les chiffons,



Gilquin et Dupain Imp. r. de la Calandre, Paris

Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens 1.

car autant je tiens à remplir strictement les engagements contractés à cet égard, autant je désire aussi éviter l'écueil des rabâchages et des lieux communs : or, au mois de septembre, madame la mode est muette.

Les créations de l'automne n'ont pas encore vu le jour; quant à celles de l'été, il ne doit plus en être question.

Au reste, tenez-vous bien absolument à des descriptions de robes ou de chapeaux, vous, qui à l'heure où j'écris, peut-être, gravissez les crêtes du mont Blanc, et plantez vos bâtons ferrés dans la mer de glace?

Non, sans doute, et vous me savez plus de gré de vous avoir conseillé, le mois dernier, une toilette de voyage, bien simple mais bien commode, qu'une élégante parure de bal.

Aux amazones, je n'ai rien dit depuis quelque temps; c'est que le costume de cheval est toujours le même, en nankin ou en drap, ce dernier étant infiniment préférable.

Le corsage se fait à basque ronde, un peu grande, ou bien avec *postillon* derrière.

Les manches sont toutes plates, ou demi-larges à revers.

Avec ces dernières, on met des sous-manches en jaconas avec poignet de toile; le bouillon peu large, mais en revanche les poignets extrêmement hauts, comme ceux des chemises d'homme. Le col, également en toile, est très-petit, droit ou rabattu, avec une étroite cravate au filet ou en taffetas.

A la cravate, on peut substituer le double bouton semblable à celui des manches.

Nous avons vu chez Gueyton, 10, rue d'Alger, de délicieuses parures bien simples, en argent niellé, que nous recommandons à nos amies, ainsi qu'un nouveau bijou byzantin, la croix émaillée, charmante avec une robe ouverte ou décolletée.

Le corsage de l'amazone peut se faire à revers, mais nous l'aimons mieux boutonné jusqu'en haut.

Quant au gant, le gant de Suède, long, avec revers qui forme manchette, nous semble préférable, en ce moment, au gant peau de chien, un peu chaud pour la saison.

Nous avons déjà parlé des broderies en laine sur robes mousseline ou de nansouk.

Ce genre fait fureur, et nous pouvons lui prédire une grande vogue pour cet hiver. Nous donnerons le mois prochain un dessin qui produit le plus joli effet : on dirait une application de guipure. Ces broderies se disposent généralement en tablier, sur le devant de la robe, ou au-dessus de l'ourlet.

Pour jeune fille, le corsage se fait à la vierge et est retenu dans le haut par un poignet brodé, assorti au dessin de la jupe.

Les robes d'automne seront soutachées en tablier et en-dessus de l'ourlet. Nous avons donné sur le côté des patrons un dessin dont nos abonnées pourront se servir.

Quant aux chapeaux, rien de nouveau, non plus : le chapeau amazone, avec la grande plume d'autruche, complète le costume dont nous parlions en commençant. Nous l'aimons mieux que la coiffure russe, qui est charmante, mais ne sied pas à toutes les physionomies.

La voilette est toujours indispensable ; on la por très-petite, très-basse et arrondie, en dentelle ou en point d'esprit.

Nous avons vu à une messe de mariage une joli toilette de jeune fille dont voici la description :

Robe d'organdi, fond blanc, avec semé de pois, couleur magenta ; dans le bas de la jupe, trois rangs de petits volants tuyautés, formant des ondulations.

Corsage froncé et décolleté avec fichu pareil.

Écharpe pareille à la robe, ornée d'un rang de tuyauté.

Le chapeau, de mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne, était en tulle blanc, orné sur le côté d'un petit nœud cravate en taffetas noir, du milieu duquel sortait un bouquet de cerises. Dessous, un autre bouquet de cerises.

Quand je vous aurai dit deux mots d'un nouveau modèle de chemise, entièrement plissé devant et retenu dans le haut par un petit poignet piqué, et annoncé pour le mois prochain la description des vêtements d'automne, il ne me restera, chères enfants, qu'à vous souhaiter de voir finir les vacances aussi gaiement que vous les avez commencées.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODE.

Première toilette. — JEUNE FEMME. — Robe de taffetas, jupe garnie dans le bas de trois volants et de trois autres simulant une tunique. Corsage demi-décolleté. Fichu Marie-Antoinette, pareil à la robe. Manches larges garnies de volants. — Chapeau de crêpe orné d'une touffe de roses.

Deuxième toilette. — JEUNE FILLE. — Robe de taffetas. Jupe ornée d'un volant surmonté de deux bouillonnés. Corsage plat et montant, avec garniture formant berthe et se continuant sur les manches. Ceinture à longs bouts. — Chapeau cloche en paille d'Italie, avec nœud de taffetas et plume d'autruche.

Troisième toilette. — PETITE FILLE. — Jupe de piqué garnie de velours. Corsage de mousseline. Ceinture écossaise. — Chapeau russe.

Explication du vide-poche, tapisserie et perles.

Ce dessin, qui peut servir aussi bien pour lambrequin que pour vide-poche, s'exécute sur canevas en laine ou en soie d'Alger. Les bordures sont en perles et forment pendeloques. Le vide-poche se monte comme ceux dont nous avons déjà donné l'explication.

BOUQUETS ET OISEAUX.

Ces jolis bouquets et ces oiseaux doivent servir, comme les deux dessins du mois précédent (*Marquis et bouquetière*) à l'ornementation de bougies ou d'objets de porcelaine, d'albâtre ou de bois de Spa. (Voir en août l'explication du procédé à employer pour l'impression de ces dessins.)

ÉPHÉMÉRIDES

30 SEPTEMBRE 1435. — MORT D'ISABEAU DE BAVIÈRE.

On sait le role funeste que cette princesse joua en France, et de quels malheurs ses désordres furent la cause. Épouse coupable, elle livra Charles VI, son malheureux mari, à la risée publique; mère dénaturée, elle dépouilla son propre fils au profit du roi d'Angleterre, elle le fit déshériter par un jugement solennel, et, grâce à elle, les Anglais régnèrent à Paris, pendant que le Dauphin reconquérait pied à pied son légitime héritage. Elle fut punie de son vivant par le mépris public, et ses funérailles même témoignèrent de l'aversion qu'elle inspirait; mère et belle-mère de souverains, elle ne reçut aucun des honneurs de son rang: son corps fut embarqué sur la Seine, dans un petit bateau, et l'on dit au batelier de remettre ce corps au prieur de Saint-Denis.

Mosaïque

Eussiez-vous l'âme aussi ardente que le foyer de l'Etna, si vous avez un père, une mère, une femme, des enfants, vous ne pouvez redouter les anxiétés de l'ennui. Par le sentiment, nous jouissons de la nature, de la patrie, des hommes qui nous environnent. Voilà les seuls, les vrais plaisirs de la vie, et dont rien ne peut nous distraire ni nous indemniser.

NAPOLÉON.

—

La souffrance est la vie terrible des âmes ici-bas; car ce n'est que par un sentiment de mort que se forme en nous le principe d'une nouvelle vie.

FÉNELON.

—

L'art d'être heureux est celui de distribuer l'espérance sur toute sa vie.

Mme NECKER DE SAUSSURE.

—

Faute de soin fait plus de tort que faute de science.

LE BONHOMME RICHARD.

Mot du Métagramme d'Août : HOMME — POMME.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : *Santé vaut mieux que richesse.*

RÉBUS





Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

LES DEUX MARIA PADILLA

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE SEPTEMBRE

Pierre le Cruel, roi de Castille, qu'il ne faut pas confondre avec son contemporain, Pierre le Justicier ou le Cruel, roi de Portugal, avait demandé la main de Blanche de Bourbon, fille de Pierre, duc de Bourbon; sa demande avait été accordée et la jeune princesse se mit en route pour l'Espagne. Les voyages, à cette époque, étaient longs et pénibles, et pendant que Blanche franchissait les provinces méridionales, traversait les monts et s'acheminait vers la Castille, son futur époux vit une jeune fille, demoiselle d'honneur de la duchesse d'Albuquerque, nommée *Maria de Padilla*, et en devint éperdument amoureux. La malheureuse Blanche arriva, pleine de confiance, dans cette cour où régnait sa rivale; son mariage fut béni solennellement, mais trois jours après Pierre chassa tous les serviteurs qu'elle avait amenés de France et la jeta dans une dure prison, à Talavera-de-la-Reyna.

Une ligue redoutable se forma en Castille et voulut forcer le souverain à rétablir la jeune reine dans ses droits. Il s'y refusa et triompha, l'épée à la main, des confédérés. Le sang coula de tous côtés; les princes de la famille royale, les grands de Castille, montaient tour à tour sur l'échafaud; Maria de Padilla présidait à ces forfaits, mais Blanche captive, abandonnée, l'importunait encore. Elle la fit reléguer dans la citadelle de Xérès, sous la garde d'un homme dévoué à la favorite, et Blanche de Bourbon périt par le poison ou la strangulation en 1361. Pierre, devenu libre, épousa en secret Maria de Padilla; mais ses crimes avaient comblé la mesure, et l'indignation publique, comprimée par le tyran, se réveilla tout entière. Charles V, roi de France, époux de la sœur de Blanche de Bourbon, répondit aux cris des malheureux Castillans qui, de toutes parts, demandaient à être délivrés du fléau qui pesait sur eux.

Bertrand Duguesclin, à la tête des grandes Compagnies, entra en Castille, et à la vue des Français le pays entier se souleva et choisit pour chef Henri de Transtamare, frère de Pierre le Cruel. En moins de vingt-cinq jours, le bon connétable fut maître de la moitié du royaume; Henri fut couronné roi de Castille. Mais la fortune changea soudain : les Anglais, maîtres de la Guyenne, secoururent le roi détrôné; la rencontre eut lieu à Navarette, contre l'avis de Duguesclin; elle fut au désavantage des Français : Pierre remonta sur le trône par une révolution plus rapide que celle qui l'en avait renversé.

Les supplices recommencèrent, et sur ces entrefaites, Maria de Padilla, première cause de cette guerre sanglante et de ces flots de sang versé, mourut à la fleur de l'âge; Pierre la pleura amèrement, et, après avoir déclaré qu'il l'avait épousée, il fit porter ses restes dans le tombeau des rois de Castille. La guerre contre Henri de Transtamare recommença bientôt. Les deux frères se rencontrèrent à six lieues de Tolède, le 14 mars 1369; Pierre fut vaincu et ramené prisonnier devant Henri; il engagea avec lui une lutte fratricide, semblable à celle d'Etéocle et de Polynice, et dont Henri sortit vainqueur. La mort de Pierre pacifia la Castille, et les filles issues de son mariage avec Maria de Padilla s'allièrent à des princes de la maison d'Angleterre.

L'histoire tragique de Blanche de Bourbon et celle de Maria de Padilla, si belle, si charmante, si puissante sur le cœur d'airain du Néron de la Castille, ont été portées plusieurs fois au théâtre; Ancelot a traité ce sujet, et sa tragédie, *Maria de Padilla*, a eu un véritable succès.

Maria Pacheco, femme de Juan de Padilla, a laissé un nom pur de toute souillure et ennobli par des vertus héroïques. Charles-Quint venait de monter sur le trône d'Espagne et il avait demandé aux Cortès des subsides importants. Les Espagnols étaient mécontents et inquiets en voyant leur jeune souverain, toujours entouré des Flamands, ses compatriotes; ceux-ci occupaient les principaux emplois de l'État, ils amassaient entre leurs mains et l'argent et les dignités, mais une liberté restait, celle que d'anciennes lois confient aux Cortès : le refus des subsides. Les Cortès en usèrent, et, avec une inébranlable fermeté, ils refusèrent d'accorder les secours en numéraire qui leur étaient demandés. La ville de Tolède se signala dans ce mouvement, et à sa tête se plaça Juan de Padilla, fils aîné du commandeur de Castille. D'après le témoignage de tous les historiens,

sa femme, digne par son caractère des siècles les plus énergiques de Rome, le soutenait dans cette lutte en faveur des immunités espagnoles, et pendant que Charles était parti pour l'Allemagne, où l'attendait la couronne impériale, une lutte s'engagea entre les mécontents, commandés par Padilla, et les régents du royaume.

Padilla remporta plusieurs victoires qui exaltèrent les prétentions des villes. Elles publièrent un manifeste qui menaçait autant les droits de la noblesse que ceux de la royauté. Les nobles, effrayés, renforcèrent les bannières royales et opposèrent aux villes des forces imposantes. Les confédérés, ayant toujours Padilla à leur tête, furent défaits à Villalar et le malheureux chef tomba, avec plusieurs de ses compagnons, au pouvoir des royalistes. Le lendemain, il périt par la main du bourreau (1522). Sa femme, à qui, selon son expression, il avait légué son âme, recueillit, comme un précieux héritage, ses desseins en faveur de la liberté des communes. Elle anima les citoyens de Tolède, elle s'empara avec eux de l'Alcazar, et quoique bloqués par plusieurs divisions de l'armée royale, ils se défendirent avec le courage du désespoir. Elle les soutenait par sa fermeté, son exemple et ses paroles. Privés de vivres, de munitions et de secours, ils se précipitaient dans le camp des assiégeants avec une intrépidité aveugle; enfin, après avoir perdu, dans une sortie moins heureuse, jusqu'à seize cents combattants, ils furent forcés de capituler. Charles, sollicité par le clergé, accorda l'amnistie à tous les Tolédans; seule, dona Maria, soit qu'elle ne voulût point de grâce, soit que le supplice de son mari l'eût rendue implacable, soutint dans l'Alcazar un nouveau siége de trois mois. Après plusieurs assauts inutiles, les royalistes ayant enfin forcé sa retraite, elle leur disputa le terrain pouce à pouce, et ne prit la fuite que lorsque tout espoir de résistance fut perdu. Elle se sauva avec son jeune fils, tous deux déguisés en paysans de l'Estramadure, vers le Portugal, et, ce qui est triste à dire, elle y mourut, dit-on, de misère.

Nous citons la dernière lettre que don Juan de Padilla écrivit à sa fidèle compagne; elle est bien dans le génie espagnol et il semble que Corneille s'en soit inspiré avant que de tracer les discours du Cid à Chimène.

« Madame,

» Si vos peines ne m'affligeaient pas plus que ma » mort, je me trouverais parfaitement heureux. Il » faut cesser de vivre, c'est une nécessité commune à » tous les hommes; mais je regarde comme une fa- » veur distinguée du Tout-Puissant une mort comme » la mienne, qui ne peut manquer de lui plaire, » quoiqu'elle paraisse déplorable aux hommes. Il me » faudrait plus de temps que je n'en ai pour vous » écrire des choses qui pussent vous consoler : mes » ennemis ne me l'accorderaient pas, et je ne veux » pas différer de mériter la couronne que j'espère. » Pleurez la perte que vous faites, mais ne pleurez pas » ma mort; elle est trop honorable pour exciter des » regrets. Je vous lègue mon âme : c'est le seul bien » qui me reste, et vous la recevrez comme la chose » que vous estimez le plus dans ce monde. Je n'écris » pas à mon père : je n'ose le faire, car quoique je me » sois montré digne d'être son fils en sacrifiant ma » vie, je n'ai pas hérité de sa bonne fortune. Je n'a- » jouterai rien de plus; je ne veux pas fatiguer la » patience du bourreau qui m'attend, ni me faire » soupçonner d'allonger ma lettre pour prolonger ma » vie. Mon domestique Solsa, témoin oculaire de » tout, et à qui j'ai confié mes plus secrètes pensées, » vous dira tout ce que je ne peux vous écrire. C'est » dans ces sentiments que j'attends le coup qui va » vous affliger et me délivrer. »

Martinez de la Rosa, ancien ministre espagnol, a composé une tragédie intitulée : *la Veuve de Padilla*.

BIBLIOGRAPHIE

LA FEMME DU MONDE

SELON L'ÉVANGILE

Conseils à ma fille et à ma petite-fille.

Par Mme *** (1).

Ceci est un livre grave, et qui rappelle un peu par sa forme didactique et nourrie des saintes Écritures, le *Guide du Chrétien*, publié jadis par le malheureux Lamennais, et qui est demeuré un de ses meilleurs ouvrages. Mais de ce qu'un livre est grave, s'ensuit-il nécessairement qu'il est ennuyeux? Non, et nos lectrices le savent, elles qui, toujours, ont accepté avec tant de bienveillance les recommandations que nous leur avons faites de livres plus sérieux que celui-ci. Aussi espérons-nous qu'elles feront le même accueil à un écrit qui a reçu des approbations flatteuses et motivées, et qui se recommande par le sujet qu'il traite et par la manière dont ce sujet est envisagé.

Madame Louise de France disait autrefois : — Je ne sache pas qu'il y ait un Évangile à part pour les enfants de rois! — Ni pour les mondains, pourrait-on ajouter : une même règle régit l'univers; le pauvre et le riche n'ont qu'une même voie pour aller au ciel; ni l'un ni l'autre ne peuvent, sous prétexte de leur position, transiger avec le vice, ni prendre des accomm-

(1) Paris, chez A. Bray, 66, rue des Saints-Pères. Un joli volume, prix 1 fr. 50.

dements avec la vertu. Et pourtant le monde, au milieu duquel tant de personnes sont obligées de vivre, est en opposition directe avec la loi de Jésus-Christ. Que faire? Suivre ses maximes les yeux fermés? Oh! non, sans doute, le risque est trop grand; opérer une transaction? adopter de la religion les pratiques extérieures, mais ne pas permettre qu'elles exercent leur influence sur nos passions, ni qu'elles nous rivent plus étroitement au devoir, ni qu'elles nous défendent un plaisir, ou nous ordonnent un travail? C'est le parti qu'ont pris quelques femmes, qu'on voit au bal et à l'église, prenant de la religion ce qui fait honneur et plaisir, mais se refusant à ses lois sévères, sous prétexte de *santé* et d'exigence de *position*.

Ce sont là les travers que madame de *** a voulu combattre, en montrant qu'on peut vivre dans le monde, et pratiquer les lois de l'Évangile, mais que pour cela, comme pour toute chose bonne, il faut une ferme volonté. Volonté contre soi-même, volonté contre les autres, contre l'entraînement, contre l'exemple, contre les discours! Le livre dont nous vous entretenons marque, avec infiniment de tact et de mesure, la limite entre ce que l'on peut accorder au monde et ce que l'on doit lui refuser; les devoirs d'une femme, d'une épouse, d'une mère, y sont tracés avec force et aussi avec charme; une jeune femme comprendra, en lisant ces belle pages, que le bonheur ne peut exister sans la paix de la conscience, et que les affections les plus ardentes n'ont guère de durée si elles ne sont basées sur l'estime et sur une intime confiance.

Il est difficile de faire des extraits d'un livre dont toutes les pensées sont fortement enchaînées. C'est rompre le fil de perles. Aussi, nous bornerons-nous à recommander fortement l'ouvrage excellent de madame de *** aux mères de famille, et même aux jeunes filles distinguées qui ont le vrai désir de s'éclairer, de s'instruire et d'avancer dans la plus grande des sciences: — la connaissance du monde et de soi-même. Je crois qu'elles nous sauront gré de leur avoir indiqué un livre aussi agréable que solide.

M. B.

LAGRYMAS

OU

UN ANGE SUR LA TERRE

Scènes de mœurs contemporaines

Par Fernan Caballero (1).

Traduit de l'espagnol par Alphonse Marchais.

Un problème littéraire préoccupe depuis quelques années l'Espagne. On a vu paraître, dans les feuilles quotidiennes, une série de romans destinés à peindre les mœurs espagnoles. L'auteur disait lui-même: « Nous avons voulu esquisser la vie intime du peuple, dans la haute et la basse classe, peindre son langage, ses croyances, ses traditions et ses légendes. Ce que nous avons voulu, avant tout, c'est retracer, d'après nature et avec la plus scrupuleuse exactitude, les objets et les personnages mis en scène. Aussi, cherchera-t-on vainement, dans nos acteurs, des héros accomplis ou des scélérats consommés, comme on en trouve dans les romans de chevalerie ou dans les mélodrames.

» Notre ambition a été de donner une idée aussi vraie que possible de l'Espagne et des Espagnols. Nous avons tenté de dissiper ces monstrueuses préventions, transmises et conservées de génération en génération, comme les momies d'Égypte. Il nous a semblé que le meilleur moyen d'atteindre ce but était de remplacer, par des tableaux tracés avec une plume espagnole, les esquisses mensongères nées sous la plume des étrangers. »

Ce programme a été admirablement exécuté. L'exactitude des peintures, la fraîcheur de l'imagination, la délicatesse des sentiments, tout plaisait dans les œuvres de Fernan Caballero; mais qui était-il ce Fernan Caballero? Personne ne le connaissait, lui qui semblait connaître tout ce que l'Espagne enserre, depuis les Pyrénées jusqu'au détroit de Gibraltar; qui était-il, cet inconnu qui semblait avoir vécu à la cour et aux champs, avec le petit bourgeois comme avec le pâtre à demi-sauvage qui conduit son troupeau dans les montagnes? Après avoir longtemps discuté, on en vint à se demander si l'inconnu n'était pas une *inconnue*, car bien que la touche vigoureuse du style et des caractères fût d'un homme, une main féminine seule avait pu tracer tant de contours délicats, tant de charmants portraits de jeunes filles, et parfumer toutes ces pages d'une piété si candide et si pure. Le secret vient d'être révélé, et la reine Isabelle a demandé des livres pour l'infante à *dona de Arroni*. C'est à l'alcazar de Séville que l'aimable et célèbre auteur s'occupe de ce nouveau travail.

Cette série de romans, dont *Lagrymas* est le plus récent, peut être mise entre toutes les mains, car à l'intérêt vif et palpitant des drames, s'attache toujours une morale touchante, et les sentiments les plus nobles et les plus purs s'y développent comme dans une atmosphère qui leur est propre. « On permet aux jeunes filles la lecture des romans de Walter Scott, a dit un critique distingué, on leur conseillera celle des romans de Caballero. » Dans *Lagrymas*, l'auteur a peint une jeune fille, une délicate fleur des tropiques, transplantée en Europe, modeste violette dont le doux parfum s'exhale encore, quoiqu'on la foule aux pieds. *Lagrymas*, vouée aux larmes, comme le dit son nom, a perdu sa mère; un père, enrichi grossier, la rudoie parce qu'elle est douce et faible, il lui ôte tous les objets de son affection; plus tard, elle est trahie par son amie et par son fiancé, et elle meurt, en leur pardonnant, les lèvres sur la croix. Telle est cette simple histoire, où respire la vie du christianisme et qu'animent les tableaux les plus variés de l'existence du peuple espagnol. Sur la palette de Caballero sont réunies les nuances les plus diverses: le rire, les chansons et les habitudes du peuple, l'esprit caressant, les onduleux caprices de la grande dame, la noble ingénuité d'une jeune fille, l'esprit léger des jeunes gens; tout vit sous ce brillant pinceau, brillant et sans tache!

Nous croyons que les personnes qui lisent des ro-

---

(1) Paris, chez E. Maillet, libraire-éditeur, 15, rue Tronchet, près de la Madeleine. Prix du volume, 1 fr.

mans nous sauront gré de leur faire connaître les œuvres distinguées de Caballero; il est rare de rencontrer, dans des ouvrages d'imagination, autant de qualités de cœur et d'esprit, le vif intérêt du drame joint à la beauté de la morale évangélique.

NOUVELLES HISTOIRES

Par Eugène de Margerie.

Qu'est-ce qui n'a pas de par le monde un petit protégé, un orphelin dont la jolie figure intéresse, une filleule, l'enfant de quelque ancien serviteur, un petit enfant pauvre enfin pour qui l'on se sent un faible, ou envers qui on a contracté un devoir? Tant qu'il n'a pas atteint l'âge et les dents de sagesse, on lui donne des bonbons et des jouets; plus tard, on veut récompenser ses progrès dans le grand art de la lecture en lui octroyant un livre, oui, mais lequel? C'est parfois un choix embarrassant. On veut un livre qui puisse être utile aux parents aussi bien qu'à l'enfant, un livre qu'on puisse lire à vingt ans aussi bien qu'à huit, et qui ne donne que des idées justes, vraies et bonnes. On ne formerait pas une grande bibliothèque des livres qui conviennent aux ouvriers; il est difficile d'écrire pour eux, comme il est difficile d'écrire pour l'enfance, car il faut autant de droiture que de tact, autant de connaissance des hommes afin de leur être utile, que de simplicité dans la forme, afin d'en être compris. M. de Margerie, vient d'ajouter un nouveau volume à ceux que quelques hommes distingués ont écrit pour la classe pauvre et laborieuse. Il s'adresse à elle en ami; il lui raconte de simples histoires, amusantes et concises, et d'une moralité qui frappe l'esprit sans qu'il soit besoin de sermon, ni de périphrases. Ce petit volume, destiné à faire un grand bien, œuvre modeste d'un esprit aussi noble que cultivé, a été écrit en vue des pauvres; mais les riches aussi le liraient avec plaisir et profit (1). M. B.

MÉDITATIONS

SUR LA VIE DE JÉSUS-CHRIST

Traduites de saint Bonaventure

Par M. Lemaire-Esmangard (2).

Ce livre n'est pas nouveau; depuis six siècles il fait le bien; depuis six siècles il a été lu, savouré par les âmes pieuses; il n'est pas une de ses pages qui n'ait fait répandre de saintes larmes, qui n'ait fait germer dans des cœurs l'amour de la vertu; saint François de Sales le recommandait à sa Philothée comme un des meilleurs écrits qu'aient inspirés les souffrances du Sauveur, et quoiqu'il soit vieux d'années, il n'a rien perdu de sa fraîcheur première. L'âme ne vieillit pas. Lorsqu'on achève de lire ces *Méditations*, on se sent tout pénétré d'un parfum suave et délicieux. On se figure éprouver presque ce qu'éprouvait celui qui écrivait ces pages dignes d'une plume séraphique. On voit le cœur d'un grand saint s'épanouir, se dilater, s'élever, en contemplant les œuvres du Sauveur. Il vous fait assister vous-même aux discours de Jésus-Christ, à ses miracles, à ses souffrances, par la vie dont il sait animer ses paroles, et les magnifiques tableaux qu'il déroule à vos yeux. C'est l'œuvre d'un homme de génie, mais d'un génie inspiré au pied de la croix, et qui rappelle ces admirables toiles de l'école de l'Ombrie, dont les peintres n'approchaient le pinceau qu'après avoir longtemps prié devant leur crucifix; artistes angéliques qui n'osaient peindre qu'à genoux les divines figures du Christ et de sa Mère!

Nous recommandons ce livre, peu connu de nos jours, quoiqu'on l'ait traduit plusieurs fois, aux personnes pieuses, qui cherchent tout ensemble la solide doctrine, l'onction du cœur et la beauté de la forme. Elles y reviendront après l'avoir lu, car c'est un de ces rares ouvrages qui deviennent le pain quotidien de l'âme, et qui sont, comme l'*Imitation*, un ami fidèle aux jours de bonheur ou de malheur.

M. B.

LES SIONNIENNES

POÉSIES

Par M. Maury.

C'est avec plaisir et presque avec bonheur que nous annonçons à nos lectrices un ouvrage de poésies religieuses (*les Sionniennes*), qui vient de paraître à la librairie de M. Douniol, rue de Tournon.

Il existe en effet, dans la poésie de M. Maury, lauréat dans un grand nombre de concours littéraires, un cachet qui n'appartient qu'à lui. D'une main il se rattache aux brillants poètes des derniers temps, et de l'autre à cette grande école classique qui a immortalisé le siècle de Louis XIV.

Vous n'y rencontrez aucune de ces expressions de mauvais goût qui semblent dénoter aujourd'hui une certaine décadence dans notre belle littérature. On reconnaît sans peine que l'auteur s'est nourri de tout ce que l'antiquité, de tout ce que les temps modernes ont produit de plus remarquable, de plus réellement beau. Lisez cette œuvre avec une attention sérieuse, et vous resterez bientôt convaincues qu'il n'y a rien d'exagéré dans l'appréciation que nous en faisons.

Le livre de M. Maury est comme un parterre où s'épanouissent à profusion les fleurs les plus éblouissantes et les plus suaves. Il sera, pour celles dont le goût est resté pur ou ne s'est point affadi au contact des productions frivoles de l'époque, et c'est le plus grand nombre, une bonne fortune à laquelle elles nous sauront gré de les avoir fait participer. Signalons d'ailleurs quelques-unes des pièces qui peuvent le plus les intéresser. C'est d'abord *la Croix*,

(1) Chez A. Bray, 66, rue des Saints-Pères. Un volume, 60 centimes. On fait des conditions avantageuses aux personnes qui prennent plusieurs exemplaires.

(2) Un beau volume in-12, chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte. Prix : 2 fr. 50.

où l'on peut lire de bien touchantes strophes. En voici quelques-unes :

« Tu nais, la croix bénit, tu meurs, elle console.
» Elle enseigne la vie, elle enseigne la mort,
» Et par delà le Temps, infaillible boussole,
» Indique le céleste port.

» Pèlerin fatigué, quand ta course s'achève,
» C'est l'étoile du soir, dont la sérénité
» Annonce les splendeurs de l'aube qui se lève
» Dans le ciel de l'éternité. »

Isaïe (*ou les Ruines*) renferme des passages d'une beauté biblique. L'auteur y représente le Prophète annonçant aux grands empires, aux plus puissantes cités, les malédictions célestes, et leur anéantissement sous les coups des vengeances divines.

« Isaïe apparaît sur les temps qu'il domine;
» Pâle, dans l'avenir que son œil illumine,
» Il regarde passer les générations;
» Et de l'iniquité quand la vague insultante
» Monte, il lance d'en haut la menace éclatante
» A la tête des nations.

» Babylone, en ton sein s'agite un peuple immense,
» Tremble ! déjà pour toi la ruine commence........
. . . . »

Vient ensuite *le Poëte chrétien* qui, après avoir chanté magnifiquement les gloires de la religion, a semblé oublier ensuite sa noble mission. L'auteur s'écrie à ce sujet :

« Tout doit tendre à son but : la fleur s'ouvre en corbeille
» Qui, pleine de parfum, le prodigue à l'abeille;
» L'arbre étale les fruits qu'il donne en se penchant;
» La feuille abrite au nid la tourterelle blanche;
» Et toi tu n'aurais plus de chant !

» Mais le siècle ! dis-tu ; — qu'importe ? Les prophètes
» Allaient frapper l'impie au milieu de ses fêtes.
» La foudre éclate à l'heure où l'ivresse s'endort.
» Quand l'Hébreu s'abandonne à d'impures idoles,
» Son guide, étincelant d'éclairs et d'auréoles,
L'arrache aux autels du veau d'or. »

Celles de nos lectrices qui auront entre leurs mains l'ouvrage de M. Maury, en parcourront avec une satisfaction égale et souvent supérieure toutes les pages, empreintes de pureté, de fraîcheur et de verve, qualités qui se trouvent si rarement réunies.



MADEMOISELLE DE LAPRADE

I

Après quatre ans passés loin du pays natal, j'eus la joie inexprimable de retourner à Valence pour embrasser ceux de mes parents qui habitaient encore cette ville, et mon cœur se dilatait à la pensée de revoir Ernestine de Laprade, mon amie d'enfance, avec laquelle j'avais continué à échanger quelques lettres affectueuses.

Je me fis accompagner chez madame de Laprade par une femme de chambre, chargée de venir me reprendre quelques heures plus tard. Cette dame était absente, mais je trouvai sa fille au salon, en nombreuse compagnie. A peine m'avait-on annoncée qu'Ernestine vint à moi les bras ouverts, m'embrassant avec effusion, et me tenant serrée sur sa poitrine sans prononcer un seul mot.

« Pardon, mesdames, dit-elle enfin en se tournant vers les personnes réunies dans le salon, mais il y a quatre ans que je n'avais revu Amélie, et je l'aime tant !... Ma chère tante, ajouta-t-elle en s'adressant à une jeune dame mise très-élégamment, c'est cette amie dont je vous ai si souvent parlé. »

Elle me fit asseoir auprès d'elle et m'adressa mille questions sans me donner le temps d'y répondre.

« As-tu définitivement quitté ta pension ? c'est bien heureux, ma foi ! à seize ans il est grand temps d'aller dans le monde; que vas-tu faire, maintenant ? es-tu devenue bonne musicienne ? Mon Dieu ! que je suis heureuse de te revoir ! »

Pendant qu'elle parlait, je l'examinais avec surprise ! elle n'avait pas grandi de deux lignes depuis notre séparation, ses bras seuls s'étaient allongés; sa taille, jadis droite et flexible comme la tige d'un beau lis, s'était déviée, sa poitrine était enfoncée, ses épaules protubérantes, ses membres grêles et chétifs. Ernestine lut dans mes regards combien je la trouvais changée à son désavantage, impression que je ne dissimulai pas assez, sans doute; sa physionomie s'assombrit, mais ce fut l'affaire d'une minute, et prenant un air finement railleur :

« Achevez votre histoire, dit-elle à un grand garçon que je n'avais point encore remarqué; vous étiez donc au mariage d'Alphonsine, et elle était bien laide en toilette de noce ?

— Plus encore qu'à l'ordinaire, et ce n'est pas peu dire, répondit le grand garçon. Pour se décider à l'épouser, il faut que le pauvre Beausel ait perdu l'esprit.

— Oh ! je l'en défie, répondit vivement Ernestine. »

Tout le monde rit aux éclats.

« C'est juste, dit le grand garçon, on ne peut perdre que ce qu'on a. Une curiosité de cette noce, c'était la mine étrange de mademoiselle de Saint-Félix, qui avait depuis longtemps des prétentions sur

le cœur de M. de Beausel, et qui devenait, par ce mariage, la tante de son ancien futur.

— J'ai rencontré quelque part cette demoiselle de Saint-Félix, dit une des dames présentes, n'est-ce pas une petite personne portant de longs cheveux bouclés?

— Qui ne lui appartiennent point, dit le grand garçon.

— Pure calomnie, dit gravement Ernestine, mademoiselle de Saint-Félix paye exactement ses fournisseurs, et ses cheveux sont bien à elle.

— Charmant! riposta le conteur, que je commençais à prendre en grippe, fort peu édifiée du ton de cette conversation, à laquelle je n'avais garde de prendre part. »

Dans ce moment la porte s'ouvrit avec grand bruit, et une belle jeune fille de quatorze à quinze ans vint se jeter dans mes bras. C'était Élisa, la sœur cadette d'Ernestine, que j'avais connue enfant chez madame Thomasset. Elle avait beaucoup embelli, et, par sa taille haute, bien prise, son frais visage et son air de santé, elle formait un parfait contraste avec sa pauvre sœur.

« Comme te voilà grande, Amélie, dit-elle étourdiment, tu dépasses ma sœur de toute la tête.

— Mon Dieu! Élisa, dit Ernestine d'une voix aigre-douce, n'allez-vous pas étouffer Amélie pour lui prouver votre affection?

— C'est que j'ai bien du plaisir à la revoir, répondit la jeune fille.

— Ce n'est pas une raison pour vous présenter ainsi tout échevelée, et avec votre robe du matin?

— Le désordre de sa toilette ne l'empêche pas d'être bien jolie, dis-je à Ernestine.»

Celle-ci me regarda très-froidement, et, s'adressant à sa jeune sœur :

« Allez vous habiller, lui dit-elle d'un ton impérieux, et que maman ne vous retrouve pas ainsi à son retour. »

Puis se dirigeant vers son piano :

« Tu devrais nous chanter quelque chose, Amélie, me dit-elle, ces dames t'entendraient avec plaisir.

— Tu sais bien que je n'ai pas de voix, lui répondis-je, un peu étonnée de sa proposition.

— Bah! je croyais qu'elle était venue; on opère tant de miracles dans ta pension de Grenoble. Mais du moins tu es poète; je me rappelle certaine chanson qui promettait beaucoup; puis la dernière lettre que tu m'as écrite, pleine de descriptions et de belles phrases, de clairs de lune et de levers du soleil, du d'Arlincourt tout pur, ma chère tante.

— Vraiment, dit le grand monsieur avec son méchant sourire, pourrait-on lire ce poème en prose?

— Si vous êtes bien sage, je vous en régalerai quelque jour. »

Toute simple que j'étais, il me fut facile de voir qu'Ernestine se moquait de moi; mais d'où venait ce changement? se vengeait-elle de quelque tort involontaire que j'aurais eu à son égard? J'avais beau repasser dans mon esprit tout ce que j'avais fait depuis un quart d'heure, je ne voyais pas comment j'avais pu l'offenser; je voulais sortir et je n'osais point, je tournais mes bracelets autour de mes bras pour me donner une contenance, et je me gardais bien de parler, de peur d'éclater en sanglots.

La conversation prit un autre tour, mais elle ne devint ni plus intéressante ni plus charitable. On parla bal et spectacle, on passa en revue toutes les personnes de connaissance. Ernestine faisait briller son esprit mordant; ses épigrammes emportaient la pièce, et l'on riait de ses saillies, on applaudissait à ses bons mots. J'étais confondue: cette seule visite dans une maison, que je savais respectable, bouleversait toutes les idées de modestie et de bienveillance qu'on cherchait à nous inspirer à la pension.

« Si c'est ainsi que l'on cause dans le monde, j'aime mieux n'y paraître jamais, me dissais-je intérieurement. »

Enfin le grand monsieur prit son chapeau, salua et sortit.

« Quelle langue de vipère! dit une des personnes présentes.

— Oui, mais cette vipère siffle à propos, répondit mademoiselle de Laprade; on n'en peut pas dire autant de beaucoup de serpents de ma connaissance. »

Les deux dames se retirèrent à leur tour; c'étaient des amies de la jeune tante, qui se leva pour les accompagner.

Je demeurai seule avec Ernestine.

« Tu ne dis rien, me dit-elle en me prenant la main... Mais que vois-je! des larmes dans tes yeux! qu'as-tu donc, ma chérie?... Ah! je comprends, je t'ai fait de la peine, à toi que j'aime de tout mon cœur! Aussi pourquoi t'avises-tu de flatter cette petite sotte d'Élisa, qui n'en a pas besoin pour être vaniteuse, je t'assure. Pardonne, Amélie, j'ai eu tort, je le sens, mais si tu savais combien je suis malheureuse! »

Et, cachant sa tête dans ses mains, elle se mit à fondre en larmes.

« Toi, malheureuse! lui dis-je, et tu passes ta vie à rire et à railler!

— Oui, je ris pour cacher mes souffrances, je mords pour émousser l'aiguillon de la moquerie toujours prêt à me piquer au visage; tu m'as trouvée bien méchante peut-être; mais, grâce à ma malice, je fais peur aux plus superbes, tout le monde me ménage, et l'on me craint du moins, si l'on ne m'aime pas, ajouta-t-elle avec une sauvage énergie.

— Triste plaisir, ma chère, que je trouve indigne de ton esprit supérieur.

— C'est que tu ne connais pas le monde, Amélie. J'entends ma tante dans le vestibule; viens dans ma chambre, je t'en conjure, là je pourrai t'ouvrir mon cœur. »

Elle me prit par le bras et m'entraîna dans son appartement, deux petites pièces charmantes, meublées avec tant de luxe et de recherche que mes yeux de pensionnaire en furent éblouis.

« Tu es logée comme une reine, lui dis-je pour faire diversion à ses tristes pensées, tes parents sont très-bons pour toi.

— Ils me doivent bien quelques dédommagements, répondit-elle d'un air sombre.

— Mais, pour l'amour du ciel, de quoi te plains-tu donc?

— Eh! ne le vois-tu pas? dit-elle en éclatant en sanglots; compare ce que j'étais avec ce que je suis devenue, et comprends tout ce que je souffre!

— Allons, calme-toi, lui dis-je en l'embrassant, tu es toujours charmante à mes yeux, je t'assure.

— Non, non, pas plus aux tiens qu'à ceux des au-

tres; il faudrait que je fusse aveugle pour ne pas m'en apercevoir!... »

Elle se plaça devant la glace, et, couvrant presque aussitôt son visage de ses mains :

« Aurais-tu pu le croire, il y a quatre ans? dit-elle.

— Comment cela est-il arrivé? lui dis-je en baissant la voix.

— Peu à peu, sans qu'on s'en doutât d'abord, pas même ma pauvre mère, qui a de grands reproches à se faire à ce sujet.

— Tu es injuste, Ernestine, ta mère si tendre et si dévouée....

— Oh ! je n'accuse pas sa tendresse, dit-elle, mais son aveuglement; je n'avais pas six ans qu'elle me serrait déjà dans mon corset pour me rendre la taille fine; et les médecins ont déclaré que de là venait tout le mal.

— Est-il possible, ma chère? Et toi, qui te prêtais de si bonne grâce à te laisser emprisonner de la sorte!

— C'est que j'étais une enfant sans expérience, et j'avais tant de plaisir à me voir belle et admirée!.... J'avais quatorze ans à peine lorsque le départ de madame Thomasset me rendit à ma famille; cependant, dès que l'hiver fut venu, je fus invitée à une soirée dansante. Ma mère me trouvait trop jeune encore pour me conduire dans le monde; mais je la priai tant, quelle se laissa gagner par mes instances. On me mit une robe de tulle blanc, on me plaça une rose dans les cheveux, et je fus trouvée si jolie dans cette simple toilette que maman se fit un plaisir de me mener à toutes les fêtes. As-tu été quelquefois au bal, Amélie?

— Jamais, ma chère.

— Eh bien, imagine-toi de beaux salons éblouissants de lumières, des fleurs partout, une musique délicieuse, des jeunes gens empressés, faisant tous leurs efforts pour paraître aimables, des femmes en robes légères avec des diamants sur le front et le sourire sur les lèvres. Celles qui sont laides ou mal tournées ont ordinairement de la peine à trouver des danseurs, mais moi, je n'avais qu'à me montrer pour qu'ils accourussent; à peine étions-nous arrivées que je me voyais entourée d'une foule de cavaliers sollicitant l'honneur d'une contredanse. Cela dura tout l'hiver; vers la fin de la saison, maman crut remarquer que j'avais une épaule plus grosse que l'autre, elle m'examina longtemps avec inquiétude, mit un peu d'ouate à mon corset du côté qui lui paraissait le plus creux; je ne fis pas beaucoup d'attention à cette circonstance, on m'avait répété si souvent que j'étais faite au tour que je ne conçus pas alors la moindre crainte; mais cette légère déviation, presque imperceptible d'abord, augmenta peu à peu, et lorsque je reconnus enfin mon malheur, j'en ressentis un profond chagrin. Je me flattais encore néanmoins de pouvoir, à force d'industrie, cacher à tous les yeux le triste changement qui s'était opéré dans ma taille, tous mes soins y furent employés; je m'efforçai même de dissimuler ma mauvaise humeur pour dérouter le soupçon. Quand l'hiver fut venu, je retournai dans le monde le cœur rongé de dépit, mais le sourire sur les lèvres; tu ne peux pas te faire l'idée d'un pareil martyre. Je remarquai que les danseurs devenaient de plus en plus rares pour moi; les jeunes filles, au contraire, semblaient me rechercher davantage, mais il y avait de la pitié dans leurs regards.

Un soir que je n'avais pas été invitée une seule fois, depuis une heure que nous étions au bal, je vis la maîtresse de la maison s'approcher d'un petit monsieur et lui parler à demi-voix; le jeune homme prit un air résigné, et, m'abordant aussitôt, il m'engagea pour la prochaine contredanse.

— Je vous remercie beaucoup, lui dis-je sèchement, mais je me trouve indisposée ce soir, et c'est pour cela que je ne danse point.

Il me fit un grand salut et se retira sans insister davantage. J'eus beaucoup de peine à retenir mes larmes; il me semblait que c'était un affront public que je venais de recevoir. Je priai ma mère de m'emmener; nous nous retirâmes en effet, et, comme nous passions devant une grosse dame qui avait trois filles à marier, je l'entendis dire à ses voisines, en me désignant du regard :

« Quel dommage qu'elle soit bossue! »

Je sortis la rage dans le cœur, et méditant mille projets de vengeance contre celle qui, la première, avait prononcé le terrible mot, ce mot que j'appelais une calomnie. Il était vrai cependant, mais je me roidissais encore contre l'évidence, je ne voulais voir dans mon épaule grossie outre mesure qu'une légère difformité, et ma pauvre mère partageait cette illusion. Plusieurs médecins furent consultés tour à tour; les traitements furent inutiles, et maintenant je suis bossue, bossue à tout jamais, les enfants eux-mêmes s'en aperçoivent, et je voudrais mourir, Amélie, tant je me déplais à moi-même! »

Elle se mit à pleurer de nouveau.

« Écoute-moi, lui dis-je en l'embrassant, il me semble que tu t'exagères beaucoup ton malheur, et que l'orgueil joue un grand rôle dans ton chagrin. Ta tournure n'a rien de bien extraordinaire, après tout; ta figure est encore agréable, tu as de l'esprit, des talents, de la fortune, des parents qui te chérissent; n'est-ce donc rien que tous ces avantages qu'un grand nombre de femmes pourraient t'envier à juste titre? Faut-il qu'un seul défaut corporel te fasse oublier tous les dons que tu as reçus du ciel, et te rende ingrate envers la Providence? Crois-moi, ma bien-aimée, fais de nécessité vertu, résigne-toi à la volonté de Dieu, sois bonne pour tout le monde, et tu seras heureuse encore.

— Tu prêches à merveille, me dit-elle avec le ton ironique qui lui était devenu familier; mais si ce malheur t'arrivait, combien tu changerais de pensée et de langage! D'ailleurs, je ne suis pas dévote, moi, et j'en veux au bon Dieu d'avoir trompé tout à coup mes légitimes espérances; que lui avais-je fait pour cela?

— Oh! tais-toi, je t'en supplie, lui dis-je, très-affligée de l'entendre parler de la sorte; faibles créatures que nous sommes, comment pourrions-nous nous révolter contre Dieu? N'est-il pas le maître en toutes choses? Ne sait-il pas mieux que nous ce qui nous convient? Ah! crois-moi, chère amie, on nous le répète journellement à la pension, tout ce que Dieu fait est pour notre plus grand avantage, lors même que notre pauvre intelligence ne peut pas comprendre ses desseins. »

On frappa à la porte, c'était la femme de chambre qui venait me chercher. Nous nous embrassâmes de-

nouveau pour nous dire adieu, car je devais repartir le lendemain, et je sortis triste et préoccupée de tout ce que je venais de voir et d'entendre.

Dès que je fus seule dans ma chambrette, je me jetai à genoux, priant le Seigneur de venir en aide à mon amie, de l'éclairer de son esprit, et de guérir les blessures de son âme, si l'on ne pouvait plus espérer le redressement de son corps. Je me couchai bientôt après, je rêvai toute la nuit que j'avais une grosse bosse sur le dos, ce qui m'était extrêmement désagréable; l'illusion était si complète qu'elle me réveilla en sursaut; j'allumai toutes les bougies pour m'examiner en conscience, et ce ne fut qu'après m'être regardée longtemps entre deux glaces que je parvins à me rassurer tout à fait.

II

De retour à la pension, je repris au milieu de mes chères compagnes la vie calme et laborieuse dont nous avions la douce habitude; seulement le souvenir d'Ernestine jetait quelquefois un nuage de tristesse sur mes rêves de jeune fille.

Il y avait depuis quelques mois dans la maison une charmante enfant que nous aimions avec tendresse pour sa gentillesse et son intarissable gaieté. Alida avait treize ans à peine, elle était grande pour son âge, mais si mince et si délicate que les plus grands soins lui étaient nécessaires. Un jour qu'on l'avait appelée à la visite du médecin, elle revint auprès de nous en riant de tout son cœur.

« Vous ne devineriez jamais la maladie que vient de me trouver le docteur Méran? nous dit-elle.

— Le ver solitaire peut-être, répondit une de nos compagnes, car tu manges comme un ogre depuis quelques jours?

— Oh! c'est bien plus drôle, vous n'y êtes pas. Vous saurez que je suis en train de devenir bossue, mesdemoiselles.

— Bossue! m'écriai-je en frémissant, oh! non, cela ne peut pas être, j'espère que cela n'est pas! »

Alida me regarda tout étonnée.

« Et pourquoi ne pourrais-je pas être bossue tout comme une autre? reprit-elle en pirouettant sur ses talons.

— Ne plaisante pas ainsi, ma pauvre enfant, lui dis-je.

— Voyez donc le beau malheur de ressembler à Polichinelle? continua la petite obstinée, qui se mit à chanter à tue-tête cette vieille chanson :

« Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et tout son dos en est plus chaudement. »

— Tais-toi, lui dis-je en lui mettant la main sur la bouche, car cette insouciante gaieté me faisait mal.

— Mais est-elle étrange? dit Alida en éclatant de rire; et s'il me plaît d'être bossue, mademoiselle! »

Puis s'apercevant que j'étais réellement affligée :

« Du reste, tranquillise-toi, me dit-elle, le docteur assure qu'il y a dans cette ville un certain personnage qui possède un talent particulier pour guérir les bosses, et dès demain il doit me l'amener, afin de lui faire aplatir la mienne avant qu'elle ne soit poussée tout à fait.

— Voyons, sois un peu raisonnable, lui dis-je en la prenant par le bras, et causons sérieusement, s'il est possible. »

Je lui fis raconter en détail tout ce que le docteur lui avait dit de ce fameux guérisseur de bosses, comme elle continuait à l'appeler.

« Mon Dieu! s'il pouvait guérir Ernestine, pensais-je au fond de mon cœur; mais si cet homme était un charlatan, ne ferais-je pas plus de mal que de bien à mon amie en lui donnant une espérance trompeuse? »

Je pris la résolution de le voir d'abord à l'œuvre.

Dès le lendemain la petite Alida, qui avait bien réellement une épaule plus grosse que l'autre, comme je m'en assurai par mes yeux, fut mise entre les mains de l'orthopédiste; on lui fit un corset et un lit à mécanique dans lequel la pauvre enfant était attachée chaque soir; mais elle ne se plaignait point de ce supplice, et sa gaieté n'en fut pas altérée un seul instant. Au bout de quinze jours sa taille s'était un peu redressée, et, après quatre mois de ce traitement, complété par des leçons de gymnastique, par une nourriture fortifiante et par beaucoup de promenades en plein air, ses épaules étaient devenues parfaitement égales. J'avais attendu ce résultat pour écrire à Ernestine, et ce fut avec un indicible bonheur que je lui racontai la cure satisfaisante dont je venais d'être témoin.

Peu de jours après on m'appelait au parloir, et ma joie fut grande en apercevant madame de Laprade et sa fille aînée qui, toutes deux, m'embrassèrent avec effusion. Elles avaient déjà consulté l'orthopédiste, qui, sans répondre du succès, le leur faisait fortement espérer; mais ses soins journaliers étaient absolument nécessaires pour cette guérison difficile, et madame de Laprade, ne pouvant s'éloigner pour plusieurs mois, pour plusieurs années peut-être, du reste de sa famille, voulait confier Ernestine à mademoiselle Saurel, ma maîtresse de pension.

Il devait être très-pénible à une fille de dix-neuf ans, jouissant déjà depuis longtemps des plaisirs du monde et d'une entière liberté, de redevenir petite pensionnaire, prisonnière entre les murs d'une maison d'éducation, mais elle avait un si grand désir d'être redressée qu'aucun sacrifice n'était au-dessus de son courage. Mademoiselle Saurel, au contraire, éprouvait une répugnance extrême à se charger d'une personne dont l'éducation terminée avait été si différente de celle que recevaient ses élèves, et dont le caractère altier et railleur se lisait sur le visage. Elle y consentit cependant pour rendre service à une famille respectable, mais elle imposa pour condition qu'Ernestine mettrait de côté ses habitudes de luxe et d'indépendance, et se conformerait en toute chose au règlement de la maison.

Dès que cet arrangement me fut connu, j'allai faire la leçon à mes jeunes compagnes, dont je redoutais les remarques et les sourires.

« Si vous m'aimez, leur dis-je en cherchant à les gagner par le sentiment, vous ne vous permettrez jamais la moindre plaisanterie sur mademoiselle de Laprade, qui a le malheur d'être contrefaite, et vous n'aurez même pas l'air de vous apercevoir de sa difformité.

— Nous te le promettons, » me dirent-elles.

Tranquille sur ce point, car je les connaissais

assez pour compter sur leur parole, j'allai chercher mon amie, et, la prenant sous le bras, je la conduisis au jardin, où la récréation venait d'amener toutes les pensionnaires.

Un vague sentiment d'inquiétude se trahit d'abord sur le visage d'Ernestine à la vue de toutes ces jeunes filles; elle craignait d'avoir à subir leurs plaisanteries, puis je la vis relever fièrement la tête, et, l'œil étincelant, elle semblait s'apprêter à se défendre, par de sanglantes railleries, contre les quolibets qu'elle craignait de voir fondre sur elle; mais, à sa grande surprise, on se contenta de la saluer avec une politesse bienveillante. Nous nous approchâmes alors d'un groupe de jeunes filles :

« C'est une amie de plus que je vous amène, leur dis-je.

— Et nous en sommes bien contentes, répondit la plus âgée de la troupe. Nous vous connaissons déjà de réputation, mademoiselle, ajouta-t-elle avec un gracieux sourire, et nous partageons la joie d'Amélie. »

Heureuse d'un accueil auquel elle ne s'était point attendue, Ernestine se montra charmante envers ses nouvelles compagnes; elle eut un mot agréable pour chacune d'elles, et les laissa enchantées de son esprit et de ses manières.

« Toutes ces petites filles me paraissent un peu simples, me dit-elle, lorsque nous fûmes en tête-à-tête, mais elles me semblent bonnes, et je les aime ainsi.

— Tu les aimeras davantage quand tu les connaîtras mieux.

— Tu crois, ma chérie; mais, en attendant, il faut que tu me mettes au fait de ce fameux règlement auquel je viens de promettre de me conformer.

— Ce n'est pas difficile, lui dis-je; d'abord, nous nous levons à cinq heures du matin. »

Elle fit une petite moue qui signifiait :

Ce sera bien dur pour moi, qui restais au lit la grasse matinée.

« Oh! tranquillise-toi, ma mignonne, ton traitement te retiendra couchée plus longtemps que nous, et c'est tout au plus si tu seras prête pour la messe de huit heures.

— Est-ce que vous y allez tous les jours? »

Je fis un signe affirmatif.

« C'est bien fréquent et peu récréatif, me dit-elle; mais passons: que faites-vous ensuite?

— Nous déjeunons, puis nous entrons en classe jusqu'au dîner, et l'après-midi nous travaillons à la couture ou à la broderie.

— Pourrai-je m'abonner à un cabinet littéraire?

— Je ne le crois pas, lui dis-je.

— Recevoir des visites, sortir dans la ville accompagnée d'une femme de chambre?

— Certainement non.

— Que faire alors? reprit-elle découragée, car je ne puis pas me remettre à apprendre l'Histoire de France du bonhomme le Ragois, et la grammaire de Lhomond, comme chez madame Thomasset?

— Tu dessineras, tu feras de la musique, tu liras les livres de la bibliothèque, et d'ailleurs ne reste-t-il pas toujours quelque chose à apprendre?

— Tu as raison, me dit-elle avec un soupir; heureusement je ne sais pas l'anglais, je vais me mettre à l'étudier.

— C'est une bonne pensée, ma mignonne, et tu verras comme le temps passe vite ici; nous avons les récréations, où nous nous divertissons beaucoup, nous faisons des rondes colossales, nous jouons aux charades, et nous rions comme des folles.

— Tu t'amuses de tout cela? dit-elle avec un triste sourire.

— Et tu t'en amuseras aussi; mais la cloche sonne, nous devons avoir sermon et bénédiction à cause de la fête des saints apôtres; tu vas voir comme la chapelle est jolie, et quels beaux cantiques l'on y chante!

— Ce sera-t-il bien long, ma chère? En fait de sermons, je n'aime que les excellents, et ils sont rares; quant à la musique, je me défie un peu de la vôtre, ajouta-t-elle en souriant, et je préférerais tout simplement celle de l'Opéra; mais allons néanmoins, puisqu'on ne me laisse pas le choix. »

Je pris son bras sans lui répondre : je lui en voulais de son dédain pour nos saintes cérémonies, mais j'étais bien résolue à éviter les discussions inutiles.

Le sermon fut court, mais instructif, et je remarquai avec plaisir qu'elle l'écoutait attentivement.

« Tu avais raison, me dit-elle en sortant du saint lieu, ces chants m'ont émue, ils m'ont rappelé ma première communion; puis ce jeune prêtre a eu de beaux moments, je ne me suis pas ennuyée à l'entendre. »

Le traitement d'Ernestine commença, elle se soumit avec une résignation courageuse à toutes les exigences du médecin, allant presque au delà de ses prescriptions, supportant avec une constance admirable toutes les souffrances du corset et du lit à mécanique qui tiraillait ses membres, et la retenait toute la nuit et une partie du jour clouée dans la même position. Cette ardeur de guérison, soutenue d'abord par l'espérance, dura plus de six semaines; puis les heures de découragement vinrent ensuite, et avec elles le chagrin et la mauvaise humeur, les larmes bien souvent. L'étude et les petits travaux d'aiguille, dont elle avait le bon esprit de s'occuper, lui étaient cependant de précieuses ressources; la gaieté bienveillante de nos jeunes amies lui procurait aussi d'agréables distractions. Elle me savait gré de mes efforts pour adoucir ses peines et lui procurer quelques divertissements, mais sans pouvoir s'empêcher de se montrer quelquefois brusque et maussade, même à mon égard. Je le souffrais sans m'en plaindre, par amitié pour elle et par compassion pour son malheur.

Un jour que le médecin et l'orthopédiste étaient restés longtemps dans sa chambre, je l'en vis sortir radieuse et venant à moi les bras ouverts :

« Ils ont trouvé du mieux, me dit-elle en m'embrassant avec transport, et le fait est que je m'en aperçois moi-même; je ne suis plus oppressée comme autrefois, je suis gaie, je suis heureuse!

— Tu ne pouvais me faire un plus grand plaisir que de venir m'apporter cette bonne nouvelle, lui dis-je.

— Je le sais, me répondit-elle, aussi n'ai-je pas perdu un instant pour te l'apprendre; dans un an, dans six mois peut-être, ma taille aura repris son état normal, ce sont eux qui le disent; comprends-tu mon bonheur? et ma pauvre mère! comme elle va être heureuse aussi!

— Et tous tes parents, tous tes amis, ma chère!

— Oh! les parents, les amis, dit-elle avec un sourire amer, il en est plusieurs qui seront plutôt désagréablement surpris.

— C'est une pensée injuste qui te vient là, mon Ernestine.

— Que tu es enfant encore! reprit-elle en me serrant la main; on voit bien que tu n'es jamais sortie de ta pension, où vous vivez comme de petites saintes, et c'est tant mieux pour toi peut-être; mais moi, je connais le monde, vois-tu, je sais tout ce qui peut se cacher de malignité sous des formes bienveillantes; telle mère de famille qui ne parlait de ma difformité qu'avec des larmes dans la voix, n'était pas fâchée de l'humiliation de ma pauvre mère, plus riche et plus aimable qu'elle; telle jeune fille, qui me prodiguait sa compassion et ses caresses, se réjouissait au fond du cœur de compter une rivale de moins; d'autres, plus méchantes encore, tout en protestant de leur affection pour moi, se permettaient de sottes plaisanteries sur mon compte, lorsqu'elles supposaient que je ne les apprendrais pas; et il se trouvait des jeunes gens pour les écouter, pour rire de leurs propos; car c'était un moyen de leur plaire, et ces jeunes gens se disaient nos amis, quelques-uns étaient nos parents. Ah! quelle joie de penser que je pourrai un jour prendre ma revanche, me venger de toutes ces petites infamies, reparaître belle et bien faite dans ce monde qui m'a dédaignée, faire sécher de dépit toutes ces perfides amies, et rougir de leur lâcheté tous leurs plats adorateurs!

— Mais sais-tu que cela me paraît très-mal, ce que tu me dis là? ne vaudrait-il pas mieux suivre les préceptes de l'Évangile, et prendre la résolution de rendre le bien pour le mal? Je t'en supplie, ma chère, bannis de ton cœur tous ces mauvais sentiments, de peur que le bon Dieu ne t'en punisse en retardant ta guérison.

— Superstitieuse! me dit-elle en me menaçant du doigt, car elle était trop contente ce jour-là pour se formaliser de mes remontrances. »

Le lendemain de cet entretien, ma mère vint me chercher pour me mener passer quelque temps auprès d'elle. Je quittai mes compagnes, toutes fort tristes de mon départ, en leur promettant de revenir dans deux mois; mais l'homme propose et Dieu dispose. Avant la fin du temps marqué mon mariage était conclu; je l'annonçai à mes amies en leur témoignant tous mes regrets de me séparer d'elles, et je reçus d'Ernestine, avec une lettre charmante, remplie d'ineffables tendresses et de vœux ardents pour mon bonheur, un bouquet fait avec les cheveux de mes chères compagnes; je l'ai toujours précieusement conservé.

C^se^ DE LA ROCHÈRE.

(La fin au prochain numéro.)

L'OUVRIÈRE ET LA MENDIANTE

(Suite et fin.)

VI

CATASTROPHE.

Le lendemain était un dimanche; Louise fit tous les préparatifs de l'installation de son amie et l'attendit avec une impatience fébrile; quand elle parut, elle lui sauta au cou et l'embrassa à l'étouffer.

« Quelles bonnes nouvelles as-tu donc à m'apprendre? » lui demanda Marthe, regardant la grand'mère et croyant qu'elle avait recouvré la vue.

Louise entraîna son amie dans le cabinet.

« Voici ta chambre, ma petite Marthe, tu ne retourneras plus rue Mouffetard; tu coucheras ici ce soir, et tu demeureras avec nous toujours, toujours!» Et elle sautait, riait, et l'embrassait encore; la joie illumina un instant le doux visage de Marthe; mais cette joie dura peu.

« Non, dit-elle, ce serait mal d'abandonner la mère Eustache vieille et malade comme elle l'est maintenant. Si vous vous trompiez dans vos suppositions? si elle m'avait réellement recueillie et abritée? puis-je accepter, d'ailleurs, d'être à votre charge? de longtemps je ne pourrai gagner mon pain?...

— J'ai pensé à tout, répondit madame Desbordes; je connais le vicaire de Notre-Dame, il m'a secourue dans nos malheurs et ne se refuse jamais à faire une bonne œuvre. Il placera la mère Eustache dans un hospice de la vieillesse.

— Vous ne la connaissez-pas, elle ne se laissera jamais enfermer dans un hôpital!...

— Tu la vois peut-être à travers la terreur qu'elle a dû t'inspirer pour s'assurer de toi; à son âge, elle doit désirer le repos et la tranquilité; si elle refuse et ne veut pas te rendre, on lui demandera *où*, *quand* et *comment* tu es tombée entre ses mains, le nom de tes parents, la mairie où tu as été inscrite? N'est-il pas temps que ces mystères s'éclaircissent et que tu saches de qui tu es fille?...

— Il m'arrivera malheur pendant ces explications.

— Non, tu ne sortiras pas d'ici, et elle ne viendra pas t'y chercher, puisque tu ne lui as jamais parlé de nous.

— C'est vrai, dit Marthe.

— Que crains-tu, alors?

— La mère Eustache, interrogée et contrainte, ne dira rien.

— On l'y forcera ! Est-ce que la justice n'est pas là pour la faire parler?

— L'envoyer en prison! innocente ou coupable, la terreur pourrait la tuer! Non, cela ne sera pas! Nous ne saurions rien, d'ailleurs, car elle ne livrerait pas ses secrets; ce serait sa vengeance de se taire, et qui les découvrirait sans elle? attendez encore, la mère Eustache va si mal que je serai bientôt libre. Si ce que vous supposez est vrai, c'est près de mourir quelle réparera le tort quelle m'a fait; je lui amènerai un prêtre, elle dira la vérité, et prouvera peut-être que mes parents sont morts pauvres comme ils ont vécu! Promettez-moi de ne rien faire sans mon consentement?

— Nous te le promettons, mais tu nous demanderas bientôt ce que tu refuses aujourd'hui, car bientôt tu en sentiras la nécessité. »

Marthe avait foi en la parole de ses amis; elle se calma, alla à Notre-Dame comme à l'ordinaire, et dit à Louise en la quittant :

« A demain. »

Le lendemain, pas de Marthe.

« Est-ce que la mère Eustache serait plus malade?» dit Louise, qui ne s'inquiéta pas autrement. Mais le mardi, le mercredi passèrent, et pas de Marthe encore! « C'est elle qui est malade alors, dit Louise; si c'était la mère Eustache, elle aurait bien trouvé une heure pour nous prévenir qu'elle restait auprès d'elle pour la soigner. »

Et Louise se tourmenta jusqu'à ne plus savoir ce qu'elle disait ni faisait.

Le jeudi, pas de nouvelles encore!

« Ne vous troublez pas ainsi, mademoiselle Louise, dit M. Morel, Paul ira dimanche rue Mouffetard, et dût-il entrer dans toutes les maisons, il découvrira le grenier de la mère Eustache. »

Louise ne dormit pas la nuit du jeudi au vendredi et décida pendant cette insomnie qu'elle n'attendrait pas jusqu'au dimanche pour connaître le sort de Marthe. Le jour venu, elle partit à midi, prit un omnibus qui la transporta près de la rue Mouffetard, et revint sur les quatre heures, si bouleversée, que M. Morel, qui travaillait près de la grand'mère, lui dit tout effrayé en la voyant :

« Qu'est-il donc arrivé, mademoiselle Louise?

— Il est arrivé, répondit-elle, en éclatant en sanglots, que la mère Eustache est morte et que Marthe a disparu.

— Marthe a disparu, répétèrent madame Desbordes et M. Morel inquiets.

— Comment le sais-tu, mon enfant?

— J'arrive de la rue Mouffetard.

— Tu as osé aller là sans me le dire.

— Oui, grand'mère.

— Qu'avez-vous appris? reprit M. Morel pensant que faire parler Louise était le meilleur moyen d'apaiser ses sanglots.

— J'ai réfléchi que, puisque la mère Eustache se grisait, les marchands de vins devaient la connaître, reprit Louise, toujours pleurant; je suis entrée chez tous, sans rien découvrir jusqu'au coin de la rue *Croulebarbe;* là, un marchand de vin me dit que la mère Eustache était effectivement une de ses pratiques.

— Il est à présumer quelle ne boira plus chez personne, car on l'a portée dimanche soir à l'Hôtel-Dieu, quasi morte.

— Et la petite fille qui demeurait avec elle, qu'est-elle devenue? lui demandais-je.

— Comment, dit le marchand étonné, la mère Eustache avait une petite fille? elle ne m'en a jamais parlé!...

— Où demeurait-elle?

— Elle ne le disait pas non plus, mais en sortant le soir de chez moi, elle prenait la rue Croulebarbe. Cette rue n'a pas beaucoup de maisons, informez-vous d'elle par là. »

Dans les premières maisons, on ne connaissait pas la mère Eustache. J'avisai une femme qui triait des chiffons dans une espèce de cave et je lui demandai par la fenêtre si c'était là où logeait la mère Eustache.

— Que lui voulez-vous? elle n'y est pas, répondit-elle sans lever la tête, en continuant son ouvrage.

— Je désirerais savoir ce qu'est devenue la petite fille qui demeurait avec elle?

— Elle a décampé depuis que l'autre est à l'hôpital.

— Et personne ne s'est inquiétée d'elle?

La femme se releva en mettant les poings sur ses hanches, me regarda de travers et me dit en colère :

— Dites donc, la belle, est-ce que vous croyez que ceux qui demeurent ici ont du temps et des carrosses pour courir après les vagabonds? C'est tout au plus si l'on peut s'occuper des honnêtes gens! La petite ne valait pas plus cher que la vieille; car celle-ci la battait tant, qu'elle devait avoir besoin de corrections. Je le disais à la voisine de la mère Eustache qui courait au secours de la petite : De quoi vous mêlez-vous de les séparer?

— Vous vous trompez sur le compte de la pauvre Catiche; c'était une honnête petite fille bien malheureuse, voilà tout. Je viens de bien loin pour savoir de ses nouvelles, et vous seriez bien bonne si vous vouliez me dire tout ce que vous savez.

— Je sais fort peu de chose, sinon qu'elle a remboursé le soir à la voisine les frais de transport de la mère Eustache à l'hôpital. Mais elle n'a pas voulu aller coucher chez cette voisine, et quand, de grand matin, celle-ci entra dans le grenier de la mère Eustache, la petite avait disparu.

— Cette voisine est-elle chez elle? lui demandais-je.

— Non, elle part de très-bonne heure à une fabrique d'où elle ne revient que le soir très-tard.

Voilà ce que j'ai appris, grand'mère!...

— C'est très-triste effectivement, mon enfant!

—La pauvre Marthe n'aura su que faire ni où aller; le saisissement de tout ça l'a peut-être rendue malade, reprit M. Morel, elle aura perdu la tête, et on l'aura trouvée sur le pavé et conduite aussi à l'Hôtel-Dieu.

— Calme-toi, Louise, on y entre le dimanche, nous nous informerons demain de la mère Eustache et de Catiche.

— Ce ne serait pas le pire de ce qui pourrait lui être arrivé, reprit M. Morel. Si Marthe y est, nous la demanderons et nous la soignerons ici!... on ne refuse pas de rendre les malades. »

Madame Desbordes et Louise apprirent que la mère Eustache était morte, dans la nuit du dimanche au lundi, d'une apoplexie causée par l'eau-de-vie qu'elle avait bue, sans avoir repris connaissance ni

prononcé une parole. Quant à Catiche, on ne recevait pas les enfants à l'Hôtel-Dieu, et c'était rue de Sèvres, à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, qu'il fallait s'informer d'elle.

Paul Morel courut à cet hôpital, mais sur le registre d'admission de la semaine qui venait de s'écouler, il n'était entré que des enfants amenés par leurs parents.

« Il faut qu'elle ne puisse parler là où elle est, pour ne pas m'envoyer chercher, dit Louise désolée; hélas! pourquoi l'avez-vous consultée sur ce que nous voulions faire pour elle? si le vicaire eût été à son insu chez cette femme, nous aurions Marthe ici; car, cette démarche faite, elle n'eût pas osé retourner rue Croulebarbe.

— Ça prouve qu'on ne doit pas remettre à faire une bonne action, répliqua M. Morel. Marthe n'était pas d'âge d'ailleurs à savoir ce qui était le mieux pour elle.

— Son malheur et nos instructions ont bien développé ses facultés et son intelligence; elle n'aurait pas consenti à rester à notre charge, dit madame Desbordes.

— Le vicaire l'aurait placée dans une école de charité, où elle eût rempli ses devoirs religieux et appris à travailler, puis elle serait revenue avec nous.

— Oh oui! elle serait revenue! reprit Louise redoublant ses pleurs; vivre ici était tout son désir et toute son espérance. Combien de fois m'a-t-elle dit : « A force de te regarder travailler, Louise, j'apprendrai toute seule, et quand tu te marieras, la grand'mère aura une seconde petite-fille qui la soignera et travaillera pour elle!» Pauvre Marthe! comme elle nous aimait! Qu'est-elle devenue, mon Dieu! »

Louise se tourmenta tellement, que son sommeil fut troublé par d'affreux cauchemars. Tantôt elle entendait son amie l'appeler d'une voix plaintive, et elle ne pouvait courir à son secours, tantôt elle la voyait morte, et se réveillait terrifiée, mais, chose plus affreuse encore, commentant en s'endormant les paroles de M. Morel, *elle a perdu la tête,* elle la retrouvait folle, et Marthe ne la reconnaissait plus!...

« Si nous étions riches, disait M. Morel, nous ferions agir la police; elle aurait bientôt retrouvé Marthe.

— Si nous allions tout conter à la justice? reprit madame Desbordes.

— A quoi bon! puisque celle qui pouvait parler est morte?... »

Il n'y avait donc rien à faire, qu'à regretter Marthe; Louise faisait plus, elle se désolait!...

VII

MARTHE RETROUVÉE ET REPERDUE

Marthe était absente depuis environ trois mois, quand la maîtresse de l'un des magasins pour lesquels Louise travaillait, remarquant la tristesse de la jeune ouvrière, lui demanda si sa grand'mère était malade.

« Dieu merci non, madame, mais je suis bien inquiète de la petite fille que je vous envoyais quelquefois à ma place. » Et Louise, qui n'avait plus de raisons pour se taire, puisque la mère Eustache était morte, raconta en détail l'histoire de Marthe.

« C'est singulier, reprit celle qui l'écoutait, tout ce que vous me dites coïncide avec ce que nous avons lu, il y a environ quinze jours, dans la *Gazette des Tribunaux*. Une petite fille a comparu devant la police correctionnelle comme prévenue de vagabondage. Elle avait été arrêtée la nuit sur le pavé de Paris, se déclarant mendiante et n'ayant pas voulu dire où elle allait.

— O mon Dieu! fit Louise effrayée, Marthe en prison! Marthe sur le banc des accusés!...

— Calmez-vous, mademoiselle Louise, cette petite ne s'appelle pas Marthe, mais Catiche; ce nom m'a frappée et je l'ai retenu.

— C'est elle! madame, reprit Louise douloureusement; Marthe était le nom que nous lui donnions à la maison.

— Ne vous troublez pas ainsi, il peut y avoir plus d'une fille qui s'appelle Catiche. Demeurait-elle avec une femme Eustache?

— Hélas! oui, madame. Oh! que c'est mal à Marthe de ne nous avoir pas fait prévenir, et ne pas s'être réclamée de nous!...

— Ne regrettez pas sa discrétion; elle l'a bien servie près de ses juges. Elle a parlé d'amis pour qui elle avait une reconnaissance qu'elle exprimait de façon à émouvoir juges et auditeurs, en racontant tous les bienfaits qu'elle avait reçus d'eux.

— Comment! fit Louise en rougissant, elle a parlé de nous!...

— Oui, mais elle n'a pas voulu vous nommer, malgré l'insistance du président, qui lui disait: Si personne ne vous réclame, nous serons obligés de vous envoyer dans une maison de refuge.

— J'irai où vous m'enverrez, reprit-elle, car je ne nommerai pas celle qui la première s'est intéressée à moi, qui m'a instruite et a bien voulu m'aimer; elle n'a que son travail pour faire vivre sa grand'mère aveugle; elle se priverait du nécessaire pour me nourrir; ma seule crainte en prison était qu'elle ne m'y découvrît!...

— Pauvre Marthe! Je la reconnais bien là! dit Louise émue.

— Même silence envers la mère Eustache, reprit la maîtresse. « Je ne dois pas accuser une morte,» répondait-elle à toutes les questions qu'on lui adressait sur cette femme. »

Mais la justice avait pris des informations, et la déposition d'une voisine, appelée comme témoin, révéla la générosité de la petite. Cette déposition et les paroles de Catiche ont tellement touché les juges et les assistants, que le président a remis à prononcer sur son sort en recommandant chaleureusement cette pauvre abandonnée à la bienfaisance publique.

« J'espère, a-t-il ajouté, que mon appel sera entendu, et que nous n'aurons pas à envoyer cette enfant dans une maison de détenues.

— Et qu'est-il arrivé, madame? demanda Louise avec anxiété.

— Les désirs du président ont été exaucés, et il a appris, à quelques jours de là, à l'audience, qu'une dame fort riche s'était chargée de Catiche.

— Il n'a pas nommé cette dame?

— Non; elle l'avait sans doute défendu! »

Louise revint chez elle toujours courant, et cria: « Victoire, grand' mère! Marthe est retrouvée! » et

elle lui conta, ainsi qu'à M. Morel, qu'elle alla chercher, tout ce qu'elle venait d'apprendre!

Le soir, M. Morel lisait la *Gazette des Tribunaux* dans tous ses détails; le bon vieillard essuya plusieurs fois les verres de ses lunettes obscurcis par ses larmes, pour se donner le temps de maîtriser son émotion pendant que Louise et la grand'mère pleuraient ouvertement.

— Il faut chercher dans l'almanach des vingt-cinq mille adresses la demeure de ce président, et aller le voir, Louise, reprit madame Desbordes, en lui disant que c'est nous qui sommes les amis de Catiche, il nous confiera peut-être le nom de la dame chez qui elle est.

— Marthe nous donnera de ses nouvelles, n'en doute pas grand'mère!

— Il peut se faire que cette dame riche ne lui permette pas de continuer des relations d'amitié avec une ouvrière? dit M. Morel.

— Et si elle faisait de Marthe une servante, peut-être ne vaudrait-il pas mieux qu'elle vînt chez nous? il faut savoir tout cela et informer cette dame de nos soupçons dans le cas où elle ferait un sort heureux à Marthe? Si elle est riche, elle pourra faire les démarches nécessaires pour retrouver les parents de Marthe. »

On arrêta qu'on irait chez le président, puis chez la dame, s'il la nommait.

L'adresse prise, Paul alla s'informer chez lui des heures et des jours où on pourrait le voir, et madame Desbordes attendait le jour pour se présenter chez lui, quand un domestique en livrée vint chez elle.

« Je suis chargée par mademoiselle Marthe d'une commission pour madame Desbordes.

— C'est ici, répondit Louise; qui êtes-vous?

— L'homme de confiance de madame de Preuilly; il y a vingt ans que je suis dans sa maison; la fille unique de ma maîtresse est morte il y a trois mois, et madame de Preuilly se disposait à entreprendre de grands voyages, quand, il y a huit jours, elle ramena une jeune parente dont elle ne nous avait jamais parlé jusque-là, nous recommandant de la soigner, et d'avoir pour elle les mêmes égards que nous avions pour notre demoiselle. Avant-hier, mademoiselle Marthe étant seule avec moi, me dit qu'elle avait à me charger d'une commission qui lui tenait fort au cœur; elle me dit d'aller, sitôt son départ, chez madame Desbordes, dont elle me fit écrire l'adresse sous sa dictée. — Vous lui direz, ainsi qu'à mademoiselle Louise, sa petite-fille, que je suis heureuse; qu'elles ne s'inquiètent pas de mon sort; que je n'ai pas été libre de venir leur dire adieu, et que je les aimerai toujours. »

Madame Desbordes et Louise comprirent qu'elles ne devaient donner aucun renseignement sur les antécédents de Marthe. Elles se bornèrent à remercier le serviteur, et le chargèrent d'assurer à mademoiselle Marthe qu'elles ne l'oublieraient jamais non plus.

« Elle aura votre réponse dans une quinzaine. Je vais rejoindre ces dames à Florence, où elles me précéderont. » Et il partit sans avoir fait une seule question.

Louise respira; Marthe était heureuse, cette idée lui fit supporter son absence.

VII

CONCLUSION.

Peu après le départ de Marthe pour l'Italie, M. Morel demandait la main de Louise pour son fils. Depuis longtemps, dans son cœur, le bon vieillard la nommait sa fille; aussi fut-il joyeux quand Paul lui dit qu'il l'aimait et la voulait pour femme. Louise et Mme Desbordes donnèrent leur consentement, on le devine. Le mariage se fit à Notre-Dame, et la famille réunie alla demeurer dans le faubourg Saint-Antoine, près de la fabrique où Paul, selon les prévisions de son père, venait d'être nommé contre-maître. Rien ne les retenait plus dans le quartier Notre-Dame; le vieil ouvrier qui y avait attiré M. Morel était mort.

La jeune mariée continua ses occupations; elle aimait le travail, à qui elle devait le bonheur de toute sa vie; il lui permit de prendre une aide pour soigner le ménage, qui s'accrut bientôt d'enfants; elle alla choisir sa jeune servante dans l'une des maisons religieuses où l'on élève les orphelines, en mémoire de Marthe, qu'elle n'oubliait pas et aimait toujours, aussi la défendait-elle chaleureusement quand son beau-père et sa grand'mère la blâmaient du silence qu'elle gardait envers eux.

«Elle a ses raisons que nous connaîtrons plus tard,» disait-elle. (Louise avait foi dans l'affection de Marthe.)

Il y avait environ six ans que Marthe était absente, quand, par un beau jour de mai, Louise étant à sa fenêtre, vit un joli équipage s'arrêter à sa porte, et une belle jeune fille en descendre.

« Chez qui va cette demoiselle? se demanda madame Morel, toujours curieuse; elle courut sur son palier, pour voir passer la demoiselle, et entendit le concierge disant :

« *Au second, la porte à droite.* »

C'était chez elle que venait l'étrangère! Pour n'être pas surprise en flagrant délit de curiosité, elle rentra bien vite, et se remit à l'ouvrage.

On sonne, Geneviève va ouvrir, et amène l'étrangère à sa maîtresse, que celle-ci fait asseoir.

« Je viens vous demander, madame, des nouvelles d'une mendiante appelée Catiche, dont vous vous êtes beaucoup occupée il y a environ sept ans. Je lui avais fait aussi quelque bien, et je n'ai plus entendu parler d'elle.

— C'est singulier qu'elle ne m'ait jamais rien dit de vous, mademoiselle, elle ne me cachait rien alors, et n'était pas ingrate envers ses bienfaiteurs!...

— Elle a bien changé depuis!....

— Ne le croyez pas, je réponds du cœur de Catiche; nous la reverrons, soyez-en sûre!....

— C'est généreux à vous de la défendre, car les apparences sont bien contre elle!...

— C'est le cas de dire que les apparences peuvent tromper, mademoiselle. Je connais trop Catiche pour ne pas être sûre de son affection. Le silence qu'elle a gardé envers moi à votre sujet m'étonne plus que son absence; elle n'est sans doute pas maîtresse de ses actions, mais je sais qu'elle est heureuse, et je prends patience.

— Je savais bien que tu m'aimais toujours, dit alors la jeune fille se jetant dans les bras de Louise, qu'elle embrassait avec effusion. Tu ne reconnais pas

la Marthe d'autrefois, mais son cœur est toujours le même, ma bonne Louise!....

— Vous, Marthe, s'écria Louise! Oui, voilà bien ses beaux cheveux blonds, ses beaux yeux noirs si doux.

— Tutoie-moi, il me faut ton amitié d'autrefois, ma Louise!....

— Quelle taille délicieuse, quel beau teint! Ah! comme tu sais bien porter ces beaux vêtements, chère Marthe, et que je suis contente de te revoir, et de te revoir ainsi!... Mais comment ne nous as tu pas écrit? Depuis quand es-tu à Paris? Raconte-moi tout ce qui t'est arrivé pendant ta longue absence.

— Il me tarde de t'expliquer mes torts apparents. Madame de Preuilly, en m'emmenant chez elle, me fit jurer de ne jamais parler de mon passé, et m'annonça chez elle comme une de ses parentes. Tu me connais, Louise; enfreindre ce serment m'eût semblé une grande faute; je le tins donc religieusement, quoiqu'il m'en coûtât de paraître ingrate vis-à-vis de vous! Nous avons passé ces six années à Florence, à Venise et à Rome; il y a trois jours que nous sommes ici; hier, en passant sur le quai devant ta maison, je regardai la fenêtre en soupirant. Madame de Preuilly, qui a pour moi la sollicitude d'une vraie mère, me demanda pourquoi je soupirais ainsi?

— Un souvenir bien cher, dont je ne puis vous parler, puisque vous avez exigé de moi le silence, lui répondis-je.

— N'était-il pas utile de te faire oublier ton passé si douloureux? reprit-elle. Mais aujourd'hui tes chagrins sont effacés, je l'espère; dis-moi donc ce que tu regrettes?...

— Mes premiers amis, chère mère; c'est à leurs affectueuses instructions que je dus et l'intérêt de mes juges et votre protection. Sans eux, je n'aurais pas eu le bonheur de vous plaire quand vous vîntes me voir à Saint-Lazare. Comprenez donc la reconnaissance que je leur garde. Je lui racontai alors tout ce que vous aviez fait pour moi, et combien je vous aimais!....

— Et tu as paru indifférente six ans? fit-elle, ordonnant qu'on rebroussât chemin et retournât à ton ancienne demeure; le silence que je te demandais pouvait-il concerner ces dignes et honorables gens? Ah! Marthe, tu as été trop scrupuleuse, et je t'en veux de m'avoir mal comprise! Elle descendit avec moi, et nous apprîmes ton mariage et votre translation au faubourg Saint-Antoine; mais on avait oublié votre adresse. Je me souvins alors du grand magasin rue de Rivoli, où tu m'envoyais porter ton ouvrage; j'espérai qu'on pourrait nous dire, là, où tu étais. Chemin faisant, madame de Preuilly m'expliqua les motifs de notre longue absence. Ne fallait-il pas changer si bien ma chère fille, que personne au retour ne pût reconnaître la petite mendiante? Ce danger est si peu à craindre maintenant que je te conduis, sans aucune appréhension, où l'on t'a vu souvent!... Elle avait raison, Louise; on aborda mademoiselle Marthe de Preuilly avec la déférence et le respect que l'on a pour la richesse et pour un haut rang. Avec quel orgueil j'entendis parler de toi, ma Louise, et comme j'étais fière des éloges que ma mère écoutait sur toi!....

— Tu iras demain chez madame Morel, me dit-elle en sortant; tu iras seule, parce que je ne veux pas gêner vos premières effusions d'amitié, mais j'irai te chercher le soir, pour remercier tes amis du bien qu'ils ont fait jadis à ma chère fille. Tu as prospéré, ma Louise, ajouta Marthe en regardant tout ce qui l'entourait, et nul doute que tu as mérité ce bien-être par ton courage, ton travail et ta conduite exemplaire, tandis que j'ai de grandes actions de grâces à rendre à Dieu pour le bonheur et la fortune qu'il m'a donnés et la situation brillante où il m'a placée.

— Tu es donc bien riche, Marthe?

— Oui, Louise, car madame de Preuilly m'a adoptée. Tout ce qui m'est arrivé depuis six années ressemble à un conte de fées. Madame de Preuilly a été pour moi la marraine de Cendrillon qui m'a métamorphosée en princesse, avec carrosse et habits brodés. Mais conduis-moi à ta grand'mère et au bon M. Morel, que j'ai hâte aussi de revoir. J'achèverai avec eux mon histoire, ce qui t'épargnera des répétitions.

Marthe, en entrant dans leur chambre, fut frappée du charmant tableau d'intérieur qu'elle présentait. Deux jolis enfants debout devant leur grand'-père suivaient tous ses mouvements. Il façonnait une boîte que l'aîné avait demandée; le soleil dorait leurs jolies têtes. La grand'mère, assise près de M. Morel, leur racontait une histoire; Mistigri était couché sur un tabouret au pied de sa maîtresse, où il dormait paisiblement.

« Je vous amène mademoiselle Marthe, dit Louise en arrivant.

— Marthe! » firent-ils étonnés.

Marthe courut embrasser la grand'mère, puis M. Morel, puis les enfants.

« C'est là Marthe, maman? dit l'aîné, petit garçon de cinq ans; je ne la croyais pas si belle que ça!

— Elle est donc bien belle, mon petit Lucien? demanda la grand'mère.

— Ah! oui, grand'mère!

— Que je suis heureuse! disait Marthe allant de l'un à l'autre qu'elle embrassait encore; il n'est pas jusqu'à Mistigri que je ne sois contente de retrouver.

— Mistigri est devenu bien paresseux, lui dit Louise; il ne te suivrait plus comme jadis, il ne regrette pas même les toits où il aimait tant à courir, et je pourrais lui confier mes pelotons de fil maintenant sans aucune crainte.

— Et nous aussi nous avons vieilli, n'est-ce pas, Marthe? demanda madame Desbordes.

— Vous êtes telle que je vous ai quittée, grand'mère.

— Tu me flattes, petite. Il n'est pas moins vrai que mon rouet me fatigue maintenant, et que nous ne sortons plus, M. Morel et moi, que le dimanche en voiture; c'est le luxe de nos enfants de nous promener ainsi!

— Je taille encore le bois par-ci par-là, reprit M. Morel, mais c'est mon fils maintenant qui fait la lecture le soir, tant mes yeux se sont affaiblis. »

Que de questions! que de réponses! les paroles s'entre-croisaient.

« Ne nous pressons pas tant, dit Marthe, nous avons le temps de nous expliquer, grand'mère; car si vous m'invitez, je resterai la journée avec vous. Je veux revoir aussi ton mari, Louise, et j'ai pensé qu'il ne revenait ici qu'à l'heure du dîner.

— Il faut renvoyer ta voiture, dit Louise.

— Elle est partie. J'étais sûre que vous me voudriez; on ne viendra me chercher que ce soir. »

Marthe raconta toute sa vie depuis six ans; elle avait eu des maitres de toute espèce.

« Et juge comme j'ai travaillé et appris, je ne pouvais, en retour de tous les bienfaits de ma seconde mère, que me rendre digne d'elle. Je suis bien savante à présent. »

Elle leur décrivit les belles villes où elle avait séjourné.

« Nous habiterons maintenant Paris tous les hivers, rue de Babylone, dans un hôtel que madame de Preuilly a conservé en mémoire de sa fille unique qu'elle perdit à l'époque où elle me recueillit, et où elle l'avait élevée, mais l'été, nous irons dans la délicieuse résidence qu'elle vient d'acheter sur le lac de Genève, près d'Évian.

—Elle est donc millionnaire, madame de Preuilly?

— Oui, et bien digne de la richesse, car elle passe sa vie à faire de bonnes et belles actions. A vous maintenant !

—Notre histoire depuis ton absence se réduit à ceci, Marthe : nous sommes heureux, et la naissance des enfants a été nos seuls événements, dit la grand'mère.

— Nous avons cependant un chagrin en ce moment, reprit Louise : la propriétaire de cette maison, une digne femme aussi, avait pris tant d'intérêt à nous, qu'elle voulait nous louer pour juillet ce rez-de-chaussée et ce jardin au même prix que notre appartement; et viens voir, Marthe, comme le grand-père et la grand'mère auraient été heureux tout le jour à l'air sous cette chaumière, là, à gauche, et comme les petits eussent couru toute la journée dans ce jardin !

— Eh bien, qu'est-il arrivé? demanda Marthe.

— Il est arrivé que la propriétaire est morte subitement; elle laisse des mineurs, il faut vendre tous les biens pour faire les partages, et dans trois jours nous aurons un acquéreur qui voudra, sans doute, tirer de ce rez-de-chaussée et de ce jardin un prix que nous ne pouvons donner. Nous nous y étions déjà installés en idée, et les projets ne manquaient pas... mais il n'y faut plus songer.

— Nous ne ferons donc ni petits jardins ni petits châteaux dans le sable, maman? ajouta le petit Lucien prenant un air triste.

— Si! cria André. N'est-ce pas que nous en ferons?

— Oui, dans la campagne, quand nous irons le dimanche, lui répondit la mère pour l'empêcher de pleurer.

Marthe, en revenant de la fenêtre, ayant frôlé sa robe contre M. Mistigri, il ouvrit les yeux, bâilla et détira ses pattes fatiguées d'avoir gardé longtemps une même position.

« Eh bien, Mistigri, vous ne reconnaissez pas Marthe, que vous suiviez comme un petit chien? »

M. Mistigri ferma les yeux et se rendormit pour toute réponse.

« Les petits jouent impunément avec ses oreilles et sa queue, sans qu'il se défende autrement que par des miaulements plaintifs, » reprit Louise.

Les petits de se précipiter sur M. Mistigri, qui gémit bientôt sous leurs caresses.

Paul Morel arriva, et sa femme le présenta à Marthe.

« On disait ici, mademoiselle, que vous n'auriez pas grand'peine à devenir une grande dame, et que vous ne nous oubliiez pas. On avait raison! »

Le dîner fut gai; la petite servante Geneviève avait fait merveille pour fêter l'amie de sa maîtresse. Au dessert, Paul demandait à Marthe quand elle changerait son nom de Preuilly.

« Pauvre enfant, reprit la tenace madame Desbordes, il n'y a que celui de sa mère qu'elle n'aura pas porté.

— J'ai pensé plus d'une fois à vos suppositions, reprit Marthe tristement; si elles sont vraies, il y a une pauvre mère qui pleure encore sa fille, et sa fille volée! Que d'anxiétés doit-elle avoir sur son sort!.. Le président eut les mêmes idées que vous et les donna à ma seconde mère, qui les adopta si bien, qu'elle me disait souvent : « Tu as été volée, Marthe! » Elle a fait faire toute les démarches possibles pour retrouver ma mère, ma famille, elles ont été toutes infructueuses; cette femme, dont le souvenir me trouble encore, emporta son secret en mourant.

— Quand j'ai su que tu avais conservé le nom que nous t'avions donné, dit Louise pour changer l'entretien, j'ai eu la certitude que tu ne nous oublierais jamais.

— Vous me l'aviez fait tant aimer, reprit Marthe embrassant encore son amie.

— La sensation de la plume sur ton visage était peut-être un pressentiment de ta destinée future plutôt qu'un souvenir, ajouta Louise.

— Le sort a mieux fait pour toi que ce que nous aurions pu faire, reprit madame Desbordes.

— J'aurais été heureuse aussi avec vous, » répliqua vivement Marthe.

Elle jouait avec les enfants, quand madame de Preuilly entra. Elle fut aussi affectueuse avec cette digne famille que l'avait été sa fille d'adoption, et remercia chaleureusement jeunes et vieux de tout le bien qu'ils avaient fait à sa chère Marthe.

« Quant à moi, ajouta-t-elle, je la bénis tous les jours, elle m'a rattachée à la vie, et me rend heureuse par sa tendresse. »

Elle parla de Marthe dans des termes qui auraient pu faire supposer un aveuglement de mère, si Marthe n'eût pas été là pour justifier tous ses éloges.

Marthe promit de revenir avant son départ pour la Suisse; mais quelques jours après cette heureuse journée, Louise recevait d'elle cette petite lettre d'adieu :

« Nous quittons subitement Paris, ma chère Louise;
» on a besoin de ma mère pour les réparations à
» faire dans la propriété dont je t'ai parlé. Je ne te
» verrai donc que l'hiver prochain; je t'envoie des
» papiers qui t'intéressent. Prie M. Morel de ma part
» de ne pas me faire l'injure de me les rendre à mon
» retour. Il me sera doux de savoir cet été mes chers
» amis sous la chaumière. Je sais qu'ils n'ont pas be-
» soin d'être propriétaires de cette maison pour se sou-
» venir de moi, et cette certitude m'est plus douce
» encore. A cet hiver, et toujours à toi. »

Le roman que Louise avait fait jadis sur Catiche devint une histoire; Marthe, belle comme elle l'avait

rêvée, fit un mariage selon son cœur, et ne se trouvant pas quitte envers ses amis par le don de la maison, elle continue à les voir.

On dit que madame Morel est en train de confectionner de ses doigts de fée pour le premier enfant de son amie, une magnifique layette qu'elle se fait un bonheur de lui offrir.

L. Suaville.

EST-CE TOUT?

I

Il y a à peu près quinze ans, un des plus beaux hôtels d'une grande ville industrielle de l'ouest de a France était agité par une joyeuse révolution. Des marmitons affairés, sous les ordres d'un chef au front majestueux, montaient et descendaient l'escalier qui menait à la cuisine; des tapissiers achevaient de décorer les salons; des lampistes s'empressaient de suspendre les lustres; dans une magnifique salle à manger, une table en fer à cheval de cinquante couverts était dressée et couverte avec symétrie d'une riche argenterie parée de corbeilles de fleurs, de kiosques et de rochers en nougat, de lampes et de candélabres; un temple, d'un style inconnu aux architectes, mais cher aux pâtissiers, placé au milieu, à la place d'honneur, et décoré de lacs, de flèches, de carquois, portant au milieu deux figurines en biscuit qui représentaient l'Amour et l'Hymen, disait qu'il s'agissait d'un mariage, d'un mariage opulent, dont la grave cérémonie serait égayée par ces fêtes qui, semblables à un décor d'opéra, voilent souvent de tristes réalités.

« Où est ma fille? dit une voix d'homme, retentissant dans les profondeurs du salon; sait-elle que le notaire vient à huit heures?

— Oui, monsieur, répondit une alerte femme de chambre; la toilette de mademoiselle est préparée, et elle cause en ce moment avec mademoiselle Anna. »

Elle ne paraissait guère songer à la toilette, la fiancée! assise auprès de la cheminée, les yeux fixés sur la cendre ardente, elle écoutait son amie, Anna Darselle, qui lui parlait avec beaucoup d'animation.

« Enfin, Charlotte, disait-elle, j'épuiserais le vocabulaire de madame de Sévigné que je ne t'exprimerais pas la surprise que m'a causée ton mariage! quoi! nous nous quittons il y a un mois, je vais bien tranquillement chez grand'maman, je ne pense à rien qu'à lui faire la lecture et à soigner ses crocus, et puis, quinze jours après je reçois une lettre, une invitation à tes noces! mais c'est un rêve!

— C'est un rêve, répéta machinalement Charlotte.

— Et tu ne savais rien quand je suis partie, là... bien vrai?

— Bien vrai, mon père ne m'en a parlé que deux jours après ton départ.

— Et tu as accepté tout de suite?

— Oh! non, Anna! j'ai bien pleuré d'abord, je ne savais que faire, ni à qui demander conseil, puisque je n'ai plus de mère et pas de sœur; mes tantes trouvaient ce mariage admirable; il ne fallait pas même songer avec elles à y voir un mauvais côté...

— Et comment fis-tu pour te décider?

— Mon père insista; il me dit que cela le rendrait heureux, alors je lui dis que je le voulais bien...

— Et cela se conclut tout de suite! demain la noce, ce soir le contrat. Et la corbeille est-elle belle?

— Tout est là, répondit Charlotte avec un geste indifférent, en désignant une charmante table à ouvrage en Boule.

Anna l'ouvrit curieusement et souleva les dentelles et les châles, jeta un regard furtif sur l'écrin ruisselant de feux, puis elle dit tout à coup :

« Mais, Charlotte, cela ne paraît pas te faire plaisir... Tu as l'air triste; cependant te souviens-tu de cette jolie ballade allemande, *l'Anneau des fiançailles* que nous avons lue autrefois, tu sais? on voit tout couleur de rose et or par cet anneau. »

Charlotte dit à voix basse en secouant la tête :

« Oui, lorsqu'on aime et lorsqu'on est aimée.

— Eh bien! tu n'aimes pas?

— Si, j'aimerai, je le sais.

— Et M. Anatole ne t'aime pas?...

— Non.

— Et pourquoi?

— Pourquoi m'épouse-t-il? parce que je suis riche, Anna, et il ne m'aime pas parce que je suis laide. »

Elle prononça cette sentence contre elle-même avec une espèce de dureté et en détournant la tête. Charlotte n'avait rien de beau ni d'attrayant, en effet; ses traits étaient trop grands et trop marqués pour sa petite taille; ses yeux, hésitant entre le bleu, le gris et le vert, manquaient d'éclat et n'avaient qu'une expression de douceur triste; ses cheveux, d'un blond de lin, s'accordaient mal avec son teint pâle, et sa taille menue et maigre n'avait point de grâce ni même de ce qu'on appelle distinction. Tout en elle était ordinaire et pour ainsi dire effacé; elle ne choquait pas le regard, mais elle ne le reposait pas non plus, et l'on passait à ses côtés sans prendre garde à cette créature frêle,

chétive, sans attrait, qu'il aurait fallu beaucoup aimer pour ne pas trouver laide.

Anna avait écouté et s'était indignée :

« Il ne t'aime pas, dis-tu, ce monsieur! c'est qu'il ne te connaît pas, ma bonne Charlotte!

— Est-ce qu'on se soucie de connaître d'une jeune fille riche autre chose que le chiffre de sa dot? répondit Charlotte avec amertume. Est-ce qu'une fille riche est jamais aimée, ou du moins peut-elle croire à l'affection? Je te plains, Anna, tu es riche aussi.

— Pas autant que toi!

— Et beaucoup plus belle; on ne t'épousera pas seulement, toi, parce que tu as des actions sur la Banque, des fermes et des prés; mais moi!...

— Mais si on te connaissait, dit Anna en frappant du pied, si on savait comme tu es bonne! il n'a donc jamais causé avec toi, M. Anatole?

— Très-peu; il venait tous les soirs avec sa mère et Lucie, sa sœur, quelquefois leur père; une conversation générale s'établissait; madame Clairaut tenait le dé, mon père ripostait, Lucie disait son mot : je me taisais, j'écoutais, je regardais... Ces deux dames me faisaient beaucoup de caresses, M. Anatole m'envoyait tous les matins un bouquet blanc et m'apportait tous les soirs un paquet de violettes; on me consultait sur la couleur du papier, sur l'étoffe des chaises et des rideaux qu'on commandait pour notre appartement; Lucie me donnait des conseils pour mon trousseau, voilà tout.

— Et comment es-tu si sûre que M. Anatole ne t'aime pas? dit Anna revenant à son idée favorite. Il n'osait pas le dire, peut-être... »

Charlotte sourit tristement et répondit :

« Il n'est pas timide; mais il est vrai, et à tout prendre, je l'estime de n'avoir pas menti.

— Mademoiselle, il est sept heures et demie! dit sa femme de chambre en ouvrant la porte, et mademoiselle n'est pas coiffée!

— Allons! obéissons, » répondit Charlotte à demi-voix, en serrant les mains de son amie consternée.

II

Le mariage eut lieu le lendemain. La cérémonie à l'église fut très-belle; le père de Charlotte, M. Mazière, avait l'air ému; la mère du marié, madame Clairaut, eut de beaux effets d'attendrissement; Lucie quêtait des regards et en obtenait; le futur avait une physionomie impassible, la future pleurait sous son voile, et elle rougit péniblement quand, sous le portail de l'église, elle entendit une femme du peuple qui disait à sa voisine, échelonnée comme elle contre les murs pour voir le cortége des époux :

« Tiens, elle n'est pas jolie, la mariée! ah! il ne suffit pas d'être riche pour être belle. »

Anatole avait entendu aussi; il tourna un regard froid sur sa pauvre petite femme, et dit impérieusement au suisse:

« Faites donc ranger tout ce peuple! »

M. Mazière avait atteint son but : marié tard, il se faisait vieux, et d'ailleurs, les années de travail avaient pour lui, comme les années de campagne pour le soldat, compté double; il avait désiré marier sa fille, et il lui semblait que le choix de son gendre ne laissait rien à désirer. Né d'une famille pauvre, parvenu du travail, il souhaitait avant de mourir établir Charlotte dans une de ces familles qui semblent aussi solides que le sol même sur lequel leur fortune est assise; Anatole Clairaut s'était présenté, et il offrait à un degré rare ce que désirait le père de Charlotte. Il portait un nom ancien dans sa ville natale, et considéré à cause des services rendus par quelques-uns de ses ancêtres et de la vie grave et honorable que les siens avaient toujours menée. Qui n'a connu, dans les villes de province, quelques-unes de ces familles modestes et honorées, sur qui reposent les charges pénibles et gratuites, qui donnent des maires à la cité, des administrateurs aux hospices, des directeurs aux caisses d'épargne, des membres actifs à toutes les commissions philanthropiques, qui ont l'amitié des pauvres qu'elles obligent et l'estime des riches avec qui elles ne rivalisent pas? Telle était la situation de M. Clairaut le père; pour son fils, ses concitoyens le jugeaient propre à tout, et lorsqu'on objectait l'oisiveté d'Anatole, les bonnes gens répondaient :

« Oh! quand il voudra, celui-là, il arrivera toujours quand il voudra! »

Il avait une jolie figure, une tournure élégante; aussi quand le public apprit qu'il allait devenir propriétaire de la grosse dot de Charlotte Mazière, la ville de *** applaudit tout d'une voix à ce mariage. On trouva Charlotte fort heureuse; personne ne se douta de l'amertume et des défiances qui étaient nées en cette jeune âme du sentiment de ses propres disgrâces et du coup d'œil scrutateur qu'elle avait jeté sur elle-même et sur les autres.

On avait préparé pour les jeunes époux un bel appartement dans la vieille maison patrimoniale des Clairaut. Quand, au retour d'un court voyage de noces sur la côte de Bretagne, Charlotte y entra, ce fut avec un sentiment de mélancolie profonde; elle se dit :

« Combien je serai seule ici! »

Cependant, elle regarda et loua d'une manière aimable les dispositions que sa belle mère avait prises; on lui montra, non sans un certain orgueil, des meubles anciens et fort beaux qui avaient tous appartenu à quelques membres de la famille, des mosaïques qu'un oncle avait rapportées de Florence, de vieux portraits d'abbés et de magistrats qui avaient l'air de froncer le sourcil en regardant les générations actuelles.

« C'est très-beau, tout cela! dit Anna lorsqu'elle vint voir son amie, que de belles choses! tu es bien ici!

— J'aimais autant ma chambre verte, chez mon père, répondit simplement Charlotte.

— Au fait, ces grands portraits, qui vous suivent des yeux, me feraient peur. Et puis, le dirai-je? il n'y a aucun souvenir qui te soit propre ici; on y est entouré de la tribu Clairaut.

— Ils ont cru bien faire, » répondit la jeune femme.

Charlotte avait senti, dès le premier jour de son mariage, auquel elle avait consenti moitié par obéissance, moitié par découragement de trouver mieux, qu'elle était épousée, mais non adoptée. Son mari n'aimait que le plaisir et les distractions bruyantes; Lucie n'aimait qu'elle même; M. et madame Clairaut n'aimaient que leurs enfants, et, comme le disait jadis Arnault d'Andilly, de madame de Sévigné : la

jolie païenne, c'étaient leurs idoles et ils les aimaient passionnément. Rien ne leur eût coûté pour donner à ces enfants chéris le rang, la fortune, la place distinguée dans le monde, ce qui semble enfin les éléments du bonheur. A leurs yeux et surtout à ceux de madame Clairaut, Charlotte devait s'estimer très-heureuse de contribuer au bien-être, à la position d'Anatole; c'était assez pour elle; il y avait là assez de gloire et de félicité, elle devait se réjouir comme se réjouit l'Hindou dont le supplice et la mort contribuent au triomphe de Jagernaut. Les sentiments intimes, ce besoin de bonheur que tout être comprend à sa manière et que Charlotte avait, à tout prendre, le droit de ressentir, on ne s'en occupait pas; mari, père, mère croyaient de bonne foi que la joie de porter leur nom, d'habiter sous leur toit, de s'asseoir à leur table et de donner des descendants à leur famille, devait pleinement rassasier son cœur et réaliser tous ses rêves. Elle ne voyait guère son mari, qui avait toujours quelque prétexte pour motiver son absence; au printemps, il assistait aux courses; l'été, l'automne, il faisait un petit voyage, un séjour à la campagne chez des célibataires de ses amis; l'hiver ne se passait pas sans qu'il allât prendre l'air de Paris; il offrait faiblement à sa femme de l'accompagner, elle refusait positivement, et les choses en restaient là. Le caractère fier de Charlotte, les tristes méfiances que sa fortune lui avaient données, s'opposaient à ce qu'elle fît beaucoup d'efforts pour gagner un cœur qui ne s'offrait pas; elle eût accueilli avec transport une marque d'amour et de confiance; un mot peut-être, un mot parti de l'âme eût suffi pour la réconcilier avec la vie, avec le mariage, avec tous ceux qu'elle craignait et dont elle se méfiait, mais ce mot elle ne le mendiait pas. Anatole la trouvait polie, douce, égale, sans volonté, une bonne petite femme, en un mot, dont il s'accommodait fort et qui ne le gênait en rien; il ne cherchait pas à pénétrer plus avant.

Elle s'était pliée sans effort apparent aux habitudes de la famille; jamais elle ne se refusait à une visite à une invitation, à une réception; elle laissait à sa belle-mère le sceptre du ménage, comme elle laissait à son mari l'administration de la fortune; docile, sans réplique et sans volonté, elle laissait passer sans conteste les tirades de son beau-père sur les mérites de la famille Clairaut; elle ne se fâchait pas quand sa belle-mère lui donnait à entendre d'une façon doucereuse qu'elle était bien heureuse de porter un si beau nom; elle endurait, sans laisser voir d'impatience, les *confidences* de Lucie, c'est-à-dire la longue énumération de ses projets, de ses succès, de ses toilettes, et de ce qu'elle ferait quand elle serait mariée; Charlotte écoutait avec douceur, ne donnait pas d'avis puisqu'on ne lui en demandait pas, et passait aux yeux de ses parents pour une personne aussi bornée que bonne, incapable d'avoir une volonté, et qui devait, par conséquent, rester assujettie à tous ceux qui l'entouraient.

« Mais comment te laisses-tu mener ainsi? lui disait Anna; ah! si on me réduisait à la condition de zéro, on verrait beau jeu!

— Tu sais combien j'aime la paix, lui répondait Charlotte; si je faisais ce que je veux, si je disais ce que je pense, ce serait une guerre ouverte, et j'aurais le dessous; que veux-tu faire contre quatre? »

Anna haussait les épaules avec une impatience mêlée de compassion. Charlotte reprenait :

« Je ne voulais dans toute la journée que deux heures, une le matin, pour aller à l'église, une l'après-dinée, pour aller voir mon père; on me les accorde..

— Ils sont bien bons!

— Que m'importe d'employer le reste du temps au gré de ma belle-mère, à faire des visites, à en recevoir, à faire le soir la partie de M. Clairaut? Je remplis mon devoir en ne les contrariant pas.

— Tu es bien bonne à ton tour; ils disposent de ton temps et de ton argent aussi? Sais-tu qu'on dit que M. Anatole...?

— Chut! dit Charlotte en l'embrassant; il est mon mari, n'en disons pas de mal.

— Tu l'aimes donc beaucoup, lui et les siens? »

Charlotte réfléchit un peu et répondit :

« J'aime certainement Anatole, et, à cause de lui, sa famille; par malheur, tu sais que je suis concentrée et peu expansive, aussi je n'ai pas la force de leur témoigner une affection qu'ils ne demandent pas; elle est là, et j'attends.

— Quoi donc?

— Je ne sais, une maladie, un malheur, quelque chose qui nous rapproche, et alors, je l'espère, ils sauront que je pouvais être aimée.

— Je suis tentée de leur souhaiter le malheur ou l'accident, dit Anna en riant, car elle trouvait son amie trop sérieuse, afin que tu ne caches plus tes trésors, ma chère!

— A quoi bon les livrer à qui ne les demande pas?... »

III

Quelque temps après, Charlotte qui avait dîné ce jour-là chez son père, était rentrée assez tard chez elle, et, après avoir renvoyé sa femme de chambre, elle s'assit auprès du feu, car bien qu'on fût au mois de mai, la soirée était froide et pluvieuse. Elle était seule; Anatole était aux courses de chevaux de la Marche; habituée à cet isolement elle s'était créé quelques occupations, et retenue dans sa solitude, elle attira à elle le guéridon chargé de broderies, de dessins, de journaux et de livres, prit un journal, parcourut des yeux la séance de la Chambre des Pairs et un discours de M. de Montalembert sur la liberté de l'enseignement, puis elle dit :

« Si j'avais eu des enfants, comme cette question m'eût intéressée! »

Le journal tomba de ses mains, elle ferma les yeux comme pour rêver et réfléchir plus à l'aise, et deux larmes roulèrent lentement sur ses joues. Combien, à cette place, ce foyer désert l'avait-il vue pleurer! C'était là, loin des regards curieux ou railleurs, que son cœur méconnu, blessé, s'épanchait dans le silence; c'était là qu'elle pensait à son mari, dont l'affection l'eût rendue heureuse, à cette famille où elle vivait étrangère; c'était là qu'elle regrettait l'enfant qui lui aurait tenu lieu de tout et que Dieu n'avait pas voulu lui envoyer. Elle ne murmurait pas, mais cédant au besoin du bonheur, elle se demandait pourquoi elle n'était pas heureuse quand si peu eût suffi à sa joie; quand ces biens auxquels elle avait droit, la confiance d'un époux, l'amitié d'une famille adoptive, eussent si doucement con-

tenté l'ambition de son âme? Elle resta quelque temps perdue dans ses pensées; et, secouant enfin la tête, elle prit un livre de piété, dont elle lisait chaque soir quelques pages, et chercha à s'abstraire de ce chagrin toujours présent, qui toujours creusait et rongeait son cœur, en écoutant la voix céleste qui parlait dans les pages saintes. Elle les avait lues bien souvent, ces pages consolantes de l'*Imitation*, et pourtant elles lui semblaient nouvelles; car à chaque lecture elle allait plus au fond, elle s'initiait davantage à la foi profonde, à l'amour embrasé qui ont dicté l'admirable livre, comme à mesure qu'on pénètre dans les veines de la terre, on découvre des sources d'eau plus abondantes et plus pures.

Minuit venait de sonner, la lampe baissait; Charlotte ferma le livre et se mit à genoux pour faire sa prière. Le petit coin où était placé son prie-Dieu était le seul qui rappelât à la jeune femme la simplicité de la maison paternelle. Le coussin du prie-Dieu était l'œuvre de sa mère; c'était elle qui y avait brodé une croix tout entourée de roses qui semblait à sa fille un symbole de sa propre vie, heureuse au dehors, martyrisée au dedans; Charlotte avait emporté de sa chambre de jeune fille un crucifix d'ivoire, une gravure de Dusseldorf représentant saint Charles Borromée et une autre qui représentait la Vierge-mère: elle aimait à prier devant ce petit oratoire, et ce soir-là, plus fervente encore que de coutume, elle se sentit émue en priant : *pour les voyageurs, pour tous nos frères absents*. Son mari, entraîné loin d'elle par la fougue des plaisirs, avait toujours sa place dans son âme tendre et inquiète. Le bruit d'un pas dans la galerie qui précédait sa chambre la rendit tout à coup attentive : la porte s'ouvrit, et Anatole, qu'elle croyait si loin, entra soudain. Elle s'était levée, elle allait lui souhaiter la bienvenue; mais elle fut arrêtée par l'air préoccupé, irrité de cette physionomie d'ordinaire insouciante et tranquille.

« Bonsoir ou plutôt bonjour, Charlotte, lui dit-il d'un ton saccadé; vous m'attendiez donc, que vous voilà encore levée? »

L'accent dur et acerbe avec lequel il dit ces mots étonnèrent la jeune femme; elle répondit avec douceur :

« Vous attendre, mon ami? je l'eusse fait volontiers si j'avais su votre retour, mais je m'étais tout simplement oubliée à lire.

— Ah! »

Il se promena en long et en large, comme un homme agité par une idée pénible. Charlotte s'était remise à sa place.

« Peut-on voir l'auteur qui vous faisait oublier le temps? Ah! fort bien! l'*Imitation*! et là? un discours du vertueux Montalembert... et ici? *de l'Institut des Jésuites*, par le P. de Ravignan. A merveille! la bibliothèque ascétique et politique est au complet. »

Charlotte garda le silence.

« Vous avez donc bien chaud? reprit son mari; vous faites un feu d'enfer...

— Il me semblait que la soirée était fraîche, et Julienne m'a fait un peu de feu.

— Pour mon compte, j'étouffe, » répondit Anatole d'un ton d'impatience, et allant vers la fenêtre il l'ouvrit brusquement. »

Sur cette fenêtre se trouvait posée une jardinière où fleurissaient de beaux géraniums roses et blancs; au milieu des fleurs, Charlotte avait posé une cage qui renfermait deux petits oiseaux des îles. Anatole, presque toujours absent, ignorait ce détail ou l'avait oublié, et la fenêtre, en s'ouvrant sous sa main, renversa oiseaux et fleurs. Anatole resta immobile; sa femme releva la cage et s'assura que les pauvres oiseaux, qui avaient grand'peur, n'avaient pas eu grand mal, et pendant ce temps l'orage eut le temps de se former.

« Vous conviendrez que c'est une idée baroque d'obstruer ainsi les fenêtres avec des plantes et des volatiles! c'est bien là une de vos idées sentimentales! c'est pour vous consoler de mon absence, apparemment, que vous élevez des oiseaux! pourquoi pas des tourterelles?

— Ce sont des oiseaux dont votre sœur Lucie ne voulait pas, et que j'ai pris.

— Ah! une critique de ma sœur, maintenant. Eh! ne sais-je pas, de reste, que vous ne l'aimez pas!

— Mon ami, lui dit Charlotte avec tranquillité, pourquoi cette sortie? pourquoi me chercher querelle? vous devez me connaître et savoir que je ne veux ni vous contrarier ni vous déplaire. Si vous avez quelque chagrin, confiez-le moi, et je tâcherai de vous l'adoucir; si vous êtes malade, laissez-moi vous soigner, et soyez sûr que je ne demande qu'à vivre en bonne intelligence avec vous et les vôtres. »

La rage nerveuse d'Anatole s'était un peu calmée, d'abord par le ridicule accident qu'il avait causé, et ensuite par la douceur pénétrante de sa femme. Il paraissait confus et pressé de se dérober à un entretien pénible, il prit la main de Charlotte, la serra et lui dit d'une voix embarrassée :

« Pardon, chère amie, j'ai un affreux mal de tête; pardon de ma maussaderie, je vais me coucher. A demain. »

Charlotte se mit au lit, inquiète de ce changement d'humeur chez un homme d'ordinaire doux et facile; elle dormit quelques heures; à son réveil, elle trouva sur sa table de nuit un billet. Il était d'Anatole :

« Ma bonne Charlotte,

» Vous valez beaucoup mieux que moi, et vous me l'avez encore prouvé hier au soir; votre bonté, votre caractère généreux me rendent plus facile un aveu qui intéresse mon honneur. J'ai des dettes; elles atteignent un chiffre très-élevé; mais je ne vous en aurais pas instruite si, à ces premiers engagements, n'étaient venues se joindre ce qu'on appelle, à tort peut-être, *des dettes d'honneur*. J'ai joué aux courses de *** et j'ai perdu; j'ai parié, j'ai perdu encore, et, après une nuit de désespoir, j'ai fait le relevé exact de tout ce que je dois : 210,000 fr.

» Je voulais vous faire cet aveu dès hier; je n'ai pu parler, je préfère vous écrire, et la nécessité m'oblige à y joindre une prière. Sans votre signature, je ne puis m'acquitter. Me la refuserez-vous? Si ce que je possède suffisait, je ne vous importunerais pas, mais l'honneur parle et me livre à votre merci.

» A. »

Charlotte prit la plume et écrivit sur-le-champ ces mots :

» Je vous remercie; votre aveu, si forcé qu'il fût, m'a fait plaisir. Vendez mes biens, disposez de tout, et comptez sur moi comme sur un ami et le plus dévoué de tous.

» CHARLOTTE. »

Quand elle revit son mari au déjeuner, sous les yeux de sa famille, il s'approcha d'elle, l'embrassa et lui dit tout bas à l'oreille :

« Merci, Charlotte, et surtout pas un mot devant eux! »

Dès ce moment, il y eut un secret entre elle et son mari, un secret à eux seul; or, qu'est-ce qui rapproche, qu'est-ce qui réunit comme un secret porté en commun? on a dit de l'amitié, qu'elle avait une dernière faveur,

C'est son secret le plus intime!

Charlotte le comprit; à dater de ce jour, elle aima son mari autrement que par devoir, elle aima son mari comme un ami peu sage, sans doute, mais malheureux; sa vive imagination se monta au point qu'elle ne vit même plus les côtés égoïstes et laids de la confidence qu'Anatole lui avait faite : elle l'aima beaucoup par la joie de l'avoir obligé, il l'aima un peu pour ne pas paraître ingrat.

IV

Cependant, ce sacrifice accompli avec une joie enthousiaste et fière eut, dans la vie de Charlotte, des contre-coups pénibles. L'argent, pour lequel elle avait eu jusqu'alors un âpre mépris, lui fit sentir son impérieuse nécessité, qui la cribla chaque jour de mille douloureux coups d'épingles. Elle n'avait plus de revenus, et elle devait arrêter et payer les dépenses de ses domestiques; elle n'avait plus de revenus, et elle devait solder la pension convenue avec sa belle-mère pour les frais de table et de logement du jeune ménage; elle croyait voir sur le visage des serviteurs une surprise insolente et sur celui de madame Clairaut une inquiétude secrète, et elle ne rencontrait ni femme de chambre ni belle-mère sans éprouver un embarras cruel, l'embarras des débiteurs en présence de leurs créanciers. Un aveu eût tout simplifié, du moins aux yeux de ses parents, mais un aveu eût contrarié Anatole, et la jeune femme se tut. Un aveu qui aurait révélé à M. Mazière les torts de son gendre, aurait sans doute procuré un appui à Charlotte, mais en compromettant son mari et en affligeant son père; elle se tut encore. Peut-être goûtait-elle un secret plaisir dans ces souffrances qui mettaient à l'épreuve sa force d'âme et son dévouement : elle se sentait vivre, puisqu'elle aimait; elle se sentait vivre, puisqu'elle se sentait souffrir!

La situation gênée où elle se trouvait développa sa perspicacité. Jusqu'alors sa vie et ses intérêts avaient flotté à la dérive, elle ne s'en était pas occupée, pensant avec un secret dédain que sa fortune serait sauvegardée de reste par ceux qui s'y intéressaient plus qu'elle-même. Peu soucieuse de ses propres affaires, sa dignité l'empêchait d'examiner celles des autres; mais au moment où ses pensées s'arrêtèrent forcément sur la terrible question de l'argent, elle dut s'apercevoir et s'avouer que les dépenses de la famille Clairaut dépassaient probablement et de beaucoup la fortune qu'elle lui connaissait. Ce n'étaient que dîners, réunions brillantes, toilettes aussi variées que chères; l'antique et respectable économie des aïeules si chères à M. Clairaut était remplacée par une prodigalité incessante et Charlotte se l'expliquait : il fallait marier Lucie! il fallait placer cette charmante image dans un cadre doré qui attirât les yeux; c'était pour elle qu'on courait les fêtes, pour elle, qu'on invitait une société choisie, où les mères qui étaient en jouissance de fils se voyaient particulièrement choyées; c'était pour mettre ses talents en lumière qu'on donnait des concerts; c'était pour plaire à leur enfant gâtée et coquette que le père et la mère acquittaient, sans sourciller, tant et de si redoutables factures de robes et de chapeaux!

« Ils ne m'écouteraient pas, si je les engageais à se modérer, se disait Charlotte; ils me croiraient, moi! jalouse de Lucie! »

Elle osa cependant en parler à son mari, qui lui répondit avec sa légèreté habituelle :

« Ah! de grâce, ne contrarions pas maman; ne faut-il pas qu'elle marie la petite sœur? Elle se figure que, comme dans les contes de fées, le fils du roi ne viendra que lorsqu'il aura vu Lucie au bal; elle croirait tous ses projets manqués si on ne donnait plus de fêtes et si ma sœur ne changeait pas de robe tous les huit jours. Quand Lucie sera mariée, papa et maman se rangeront...

— Et vous? dit Charlotte avec un timide sourire.

— Moi! eh! mais je suis un modèle; ne devais-je pas aller à Bade cette année? J'y ai renoncé par raison, uniquement par raison, et cependant j'avais de l'argent, tenez... »

Il jeta quelques poignées d'or sur la table : Charlotte les regarda.

« Les voulez-vous? dit-il.

— Je dois à la femme de chambre et au domestique, répondit-elle, leurs gages et quelques débours, et puis la pension que nous payons à votre mère...

— C'est bien, c'est bien, payez : qui paye ses dettes s'enrichit, dit-on; singulier proverbe et que je crois très-peu exact; laissez-moi seulement une centaine de francs, dites, Charlotte? »

Elle inclina la tête, et, sans oser s'informer de l'origne de cet argent, sans demander s'il venait de la bouillotte ou du lansquenet, elle prit et paya.

L'empressement et le plaisir mal déguisés avec lesquels madame Clairaut reçut cette faible somme lui donna à réfléchir; elle y rêva tout en écoutant les projets de Lucie pour la saison d'hiver qui allait bientôt commencer.

Une autre remarque qu'elle fit à la même époque la remplit d'inquiétudes : son père paraissait triste; l'activité joyeuse et un peu fanfaronne de ses beaux jours avait disparu; il parlait peu, lui qui autrefois entretenait si volontiers de ses succès et de ses projets amis et indifférents; il ne riait plus en se frottant les mains, il accueillait sa fille avec une tendresse plus grande qu'autrefois, mais la confiance et l'expansion étaient bannies de leur entretien, et quand vint la Saint-Charles, jour où d'habitude il comblait sa fille de fastueux présents, il lui offrit simplement un petit bracelet formé des cheveux de sa mère et lui dit :

« Mon enfant, une autre fois, je ferai mieux. »

Une larme mouillait ses yeux; Charlotte se jeta à son cou et l'embrassa avec effusion, en s'écriant :

« Jamais tu ne m'as rien donné de plus précieux. »

Elle allait en dire davantage, elle allait peut-être faire et obtenir un aveu, quand la porte s'ouvrit; Anatole entra, avec un sourire vainqueur, tenant un admirable bouquet qu'il offrit à sa femme. Dans le

bouquet était un écrin qui renfermait un camée entouré de perles.

« Merci, merci, mon ami, » dit Charlotte en rassérénant son visage, tandis qu'elle pensait :

« Hélas! comment payerons-nous ce bouquet de fête?... et mon père, qu'a-t-il donc? »

Mme POURDON.

(*La fin au prochain numéro.*)

PETITE HISTOIRE DES FUNÉRAILLES

Les Anglais représentent la mort sous la forme d'un archer qui lance incessamment des traits. Parmi les flèches les plus cruelles de cet inépuisable carquois, on peut compter l'horreur qu'inspirent les tristes restes que l'âme n'habite plus, et le besoin de se délivrer aussitôt de la vue *de ce qui n'a plus de nom dans aucune langue*, et qui, hier cependant, était ce que nous avions de plus cher ici-bas; c'est l'arrêt divin; ce qui est cendre retourne en cendre, et si les peuples ont varié dans les différentes manières de cacher aux vivants les dépouilles des morts, le sentiment était le même chez toutes les nations

Les Hébreux suivaient la coutume la plus naturelle, ils rendaient l'argile à l'argile, et ensevelissaient leurs morts au sein de la terre ou dans des grottes, sépulcres naturels, dont on fermait l'entrée avec des pierres. On voit, par la Sainte Écriture, qu'ils embaumaient les corps des personnes considérables, et les faisaient reposer sur un lit d'aromates. Fidèles à cette coutume de leur nation, les saintes femmes, le lendemain du sabbat, dès l'aube, allaient au tombeau pour jeter du nard et des parfums sur le corps de Jésus, et il récompensa leur zèle en se montrant à leurs yeux dans la gloire de la résurrection. Quoique les funérailles des Juifs se fissent avec pompe, elles n'étaient pas une cérémonie religieuse, et les prêtres même n'y paraissaient jamais, ils se bornaient, comme on le voit au livre des Machabées, à offrir des sacrifices pour la rémission des péchés de ceux qui n'étaient plus. Les plus proches parents conduisaient le deuil. Il y avait des femmes qui faisaient le métier de pleurer en ces occasions, et on joignait leurs voix au son mélancolique des flûtes. Enfin, on composait des cantiques qui servaient d'oraison funèbre aux personnes dont la mort avait été malheureuse. Tel fut le chant si beau que composa David pour Jonathas et celui du prophète Jérémie pour Josias. Les marques du deuil, chez les Israélites, consistaient à déchirer les vêtements dès qu'on apprenait une mauvaise nouvelle, à se couvrir la tête de cendre, et à ne porter que des habits sales et déchirés, ou quelquefois un cilice. Le jeûne accompagnait le deuil, et il y avait des veuves, telles que Judith et Anne la prophétesse, qui continuaient toute leur vie ces austères pratiques.

Les Égyptiens se plaisaient dans l'idée de la mort, et ils ne livraient pas les corps à la destruction rapide du bûcher, ou au travail plus lent, mais destructif aussi, de la terre; ils les embaumaient et les rendaient incorruptibles, ainsi que nous le voyons par ces momies qui semblent taillées dans le bronze ou le granit, et qui ne rappellent ni la vie dans son énergie, ni la mort dans sa prompte dissolution. D'après Diodore de Sicile, les Égyptiens avaient trois sortes d'embaumements, les pompeux, les médiocres et les simples. Ils employaient pour cette opération le sel, le vin de palmier, la gomme de cèdre, la myrrhe, le cénamome et d'autres substances odoriférantes qui, non-seulement conservaient les corps, mais leur donnaient une odeur très-suave. On les enfermait dans des cercueils étroits, en forme de gaîne, que souvent l'on couvrait d'inscriptions en langue hiéroglyphique, qui relataient les noms et les qualités, et ces cercueils étaient placés dans des souterrains, où l'on retrouve encore de nos jours ce peuple immobile et muet. Les pyramides étaient des salles de sépulture attribuées aux rois. Avec le corps, on enfermait souvent dans le cercueil des bijoux, des monnaies, des marques honorifiques, des jouets, selon le rang et l'âge des défunts. Quelques peuples des îles de l'Atlantique, particulièrement les Guanches, qui sont les premiers habitants de Ténériffe, semblent avoir emprunté aux Égyptiens l'art des embaumements. On trouve chez eux d'immenses caveaux remplis de cadavres préparés et enveloppés de peaux.

Les Grecs brûlaient ou inhumaient leurs morts; le système philosophique que professaient les particuliers déterminait seul leur choix. Démocrite préférait l'inhumation, Héraclite voulait le feu; ce dernier avis prévalut, semble-t-il, et fut toujours celui de la majorité, car on voit dans l'*Iliade*, les corps des héros brûlés sur un bûcher, et les amis, les parents recueillant les cendres et les ossements, et les enfermant dans des urnes que l'on gardait avec soin. On faisait des libations autour du bûcher, et l'on invoquait les dieux infernaux. Plutarque raconte avec détail les splendides funérailles que fit Alexandre à Éphestion, cet autre lui-même. Il commença par faire pendre le pauvre médecin de son défunt ami, puis il alla subjuguer la petite tribu des Cussiens, près de Suze, et l'immola tout entière aux mânes de son favori. Il fit transporter le corps (embaumé probablement), à Babylone, et employa les plus habiles architectes à construire un bûcher qui fût digne de symboliser ses fastueux regrets. Ce bûcher, formé de cinq étages, avait une étendue d'un stade; le soubassement était formé de

carènes de vaisseaux dorées; au-dessus s'élevait une garniture de flambeaux de cire entourés de couronnes et ornés d'aigles et de dragons; des bas-reliefs représentant des chasses formaient le troisième étage, des groupes de centaures, le quatrième; le cinquième représentait des taureaux et des lions, et le dessus du bûcher était orné de trophées et d'armures, où se confondaient les armes macédoniennes et celles des nations subjuguées. Ce fut sur cette plate-forme qu'on plaça le corps d'Éphestion, et on le brûla au son des cantiques funèbres chantés par des milliers de voix. Telle fut la pompe théâtrale et barbare dont Alexandre honora son ami. Quand les empereurs romains célébraient *l'apothéose* de leurs successeurs, ils imitaient ce bûcher, dont la composition a souvent préoccupé les artistes de l'antiquité. Chez les Romains, quand une personne était près d'expirer, les plus proches parents se tenaient près de son lit pour lui fermer les yeux; dès qu'elle était morte, on l'appelait à trois reprises par son nom, et on lui mettait une obole dans la bouche, afin qu'elle pût payer le passage au nocher des enfers. Si le défunt était riche et noble, on l'embaumait, puis on l'exposait sur un lit de parade, en ayant soin de le couronner de fleurs et de le parer d'habits précieux. Les funérailles se faisaient le huitième jour; les joueurs de flûte et les pleureuses gagées ouvraient la marche; on portait, mais renversées, les décorations et les marques d'honneur que le mort avait reçues, puis venaient les images en cire des aïeux, que suivait la famille entière; les fils allaient la tête couverte, les filles la tête nue, en robe noire et les cheveux épars. Le corps, porté sur son lit de parade, et entouré de torches, s'arrêtait dans le forum; là un des proches, quelquefois le fils ou le frère, montait à la tribune aux harangues, et prononçait l'oraison funèbre; quand elle était terminée, le cortége se dirigeait vers le bûcher. On y déposait le corps, et le plus proche parent, en détournant la tête, y mettait le feu. Pendant que le corps se consumait, on répandait du sang humain devant le bûcher, pour apaiser, disait-on, les mânes du défunt. Ce sang fut d'abord celui des prisonniers de guerre; plus tard on répandit celui des malheureux gladiateurs. Dès que le corps était consumé, on renfermait les cendres dans une urne, et on s'écriait : —*Adieu pour toujours! nous vous suivrons dans l'ordre que voudra la nature.* L'urne était renfermée dans un tombeau sur lequel on inscrivait une épitaphe, qui commençait d'ordinaire, par : *Aux dieux mânes!* et finissait par : *que la terre lui soit légère!*

Voici quelques épitaphes recueillies dans la Gaule, alors qu'elle était soumise aux Romains et qu'elle avait adopté leurs usages :

SILENUS REGINUS
A ÉLEVÉ CE MONUMENT AUX MANES DE
CAMILLA AUGUSTILLA,
SA SŒUR CHÉRIE. ELLE A VÉCU XXX ANS
ET N'A CAUSÉ D'AUTRE CHAGRIN A SES PARENTS
QUE CELUI DE SA MORT.

La douleur est la même partout. Louis XIV employait la même expression en parlant de la mort de sa femme.

AUX MANES DE MARINA DEMETRIA,
D'ORIGINE GRECQUE.

A LA MÉMOIRE ÉTERNELLE D'EXONINIUS PATERNIANUS,
CENTURION LÉGIONNAIRE,
ET A LA MÉMOIRE DE SA FILLE CHÉRIE.
SALUT, O MÉDICUS!
SALUT, O GEMINA!
A LA MÉMOIRE DE SEPTICIA GEMINA,
FEMME TRÈS-FIDÈLE, ET ÉPOUSE D'UN SEUL MARI.

Les familles distinguées établissaient leurs mausolées hors des murs, soit dans des villas, soit au bord des routes. On voit encore aujourd'hui, le long des mélancoliques avenues qui conduisent à la Ville éternelle, des ruines de ces fastueux monuments. Plusieurs de ces tombeaux consistaient en des chambres souterraines; d'autres s'élevaient au-dessus du sol; quelques-uns en forme de tours ou de pyramides. A côté s'élevaient des bosquets à l'ombre desquels se célébraient les banquets funèbres. Le sépulcre de Cecilia Metella, que tout le monde connaît, au moins par la gravure, peut donner une idée du luxe que les Romains appliquaient même à leurs tombeaux.

Les cérémonies, les urnes, les épitaphes, les souterrains ornés de statues et de mosaïques, n'étaient que pour les riches; les pauvres et les esclaves étaient enterrés ou jetés dans des enceintes où l'on creusait des fosses, à peine recouvertes d'un peu de terre. Les premiers chrétiens avaient, en vertu du dogme de la résurrection, un grand respect pour les corps de leurs frères, ces corps promis à une vie éternelle et qui, même ici-bas, avaient été les tabernacles du Saint-Esprit. Ils enterraient les cadavres après les avoir lavés et embaumés; ils y employaient plus de parfums, dit Tertullien, que les païens pour leurs sacrifices. Ils les revêtaient d'un linceuil et les portaient au tombeau, accompagnant le corps avec des cierges et des flambeaux, en chantant des hymmes pour louer Dieu et marquer la croyance à la vie future. On plaçait le corps la tête à l'orient. On priait pour les morts, on offrait pour eux le saint sacrifice, l'on donnait aux pauvres le festin que l'on appelle agapes, et d'autres aumônes, et on en renouvelait la mémoire au bout de l'an. — Les chrétiens ne voulurent pas confondre leurs sépultures avec celles des païens, et ils choisirent pour demeure dernière les carrières abandonnées d'où Rome était sortie, les catacombes enfin, si fameuses dans l'histoire des premiers siècles de l'Église. Ils appelaient ces catacombes du mot grec *cimetière*, qui veut dire *dortoir*, expression bien frappante, puisqu'elle porte en elle la promesse du réveil. Des fossoyeurs qui occupaient un rang distingué parmi les serviteurs de l'Église, et dont les portraits et les noms sont même venus jusqu'à nous, creusaient, dans les murs de tuf des cimetières, des fosses étagées à peu près, qu'on nous pardonne l'expression, comme les tiroirs d'une commode; c'était là qu'ils couchaient, sans cercueil, les corps de leurs frères. Ils prenaient soin d'ensevelir avec eux quelque insigne de leur profession ou quelque emblème de leur vertu. Les prêtres gardaient l'étole et le livre des évangiles, les époux l'anneau d'alliance, les vierges le voile et la couronne de fleurs, les martyrs la fiole de sang, la palme triomphale, parfois un instrument du supplice, dérobé à l'arsenal du bourreau. Aux pieds de sainte Cécile étaient placés les

linges qui avaient servi à bander ses plaies; auprès des ossements du saint diacre Laurent se trouvaient les linges avec lesquels il essuyait les pieds des pauvres; sainte Agnèse et sainte Émerentienne étaient ensevelies avec leur voile. On bouchait l'entrée du sépulcre avec des tuiles, des briques, un morceau de marbre sur lequel on écrivait une épitaphe. Beaucoup de ces sépulcres sont parlants, dit Prudence dans un de ses hymnes; les petites lettres qui y sont tracées redisent le nom du martyr, ou quelque épitaphe courte et expressive. Elles diffèrent, par le fond et par la forme, des inscriptions païennes :

LE CINQUIÈME DES CALENDES DE NOVEMBRE,
ICI A ÉTÉ POSÉ POUR DORMIR,
GORGONIUS,
AMI A TOUS ET ENNEMI DE PERSONNE.

LAURINA, PLUS DOUCE QUE LE MIEL,
REPOSE EN PAIX.

ICI
GORDIANUS,
NONCE DE LA GAULE, ÉGORGÉ POUR LA FOI,
AVEC TOUTE SA FAMILLE.
REPOSE EN PAIX.
THÉOPHILE SERVANTE
A FAIT CE MONUMENT.

DIEU, QUI ÊTES ASSIS A LA DROITE DU PÈRE,
ADMETTEZ DANS LE SÉJOUR DE VOS SAINTS
LA PETITE AME DE NECTARÉE.

TU VIS EN DIEU.

La douceur et l'espérance qui éclatent dans ces inscriptions, tracées en des temps terribles, sous la hache et le glaive, frapperont nos lectrices.

Le christianisme, en se répandant par tout l'empire, abolit absolument l'usage du bûcher, qui déjà était moins en vogue depuis le temps des Antonins. Nos ancêtres les Francs avaient l'habitude d'ensevelir avec eux les objets qui leur avaient été chers durant leur vie: cheval, armes, bijoux, et quelquefois la femme ou l'esclave. Les Gaulois, avant qu'ils eussent pris les coutumes et la religion des Romains, plaçaient également dans les tombeaux de leurs proches armes, monnaies, joyaux, tout ce qui avait été précieux au défunt pendant sa vie, et qui devait, dans les étroites idées du paganisme, le consoler sur d'autres rives. On trouve dans les tombes gauloises des haches de silex, des monnaies portant l'effigie d'un cheval, des bracelets et des colliers. Ils immolaient des victimes humaines sur la tombe, et, comme les Romains, ils mettaient une obole dans la bouche du mort.

Dans les premiers siècles de la monarchie, le tombeau de Childéric Ier, retrouvé à Tournai dans le dernier siècle, a rendu au jour des abeilles d'or, un sceau également en or, des armes et des vêtements précieux. Lorsque des mains sacriléges violèrent les sépultures royales de Saint-Denis, elles trouvèrent parmi la poussière de nos premiers rois, des sceptres, des mains de justice, des couronnes, des quenouilles, emblèmes de la puissance des rois et des vertus domestiques des reines.

Jusqu'en l'année 1200, on ensevelit en France les personnes laïques autour des églises, dans une enceinte bénie, et avec les cérémonies et les prières qu'aujourd'hui encore nous voyons pratiquer. Les religieux étaient enterrés dans le préau qui faisait le milieu du cloître, les prélats et les prêtres dans la nef même.

Il était d'usage aussi de suspendre aux tombeaux la sentence d'absolution des péchés du défunt. Héloïse écrivait à Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, pour lui demander une de ces formules, qu'elle voulait déposer sur le cercueil d'Abeilard, et l'abbé Cochet, cet intelligent explorateur des sépultures antiques, a retrouvé plus d'un de ces actes qui, en absolvant la mémoire des morts, consolaient la douleur des vivants.

Autrefois, lorsqu'on tombait en deuil, les femmes quittaient leurs bijoux et portaient un bandeau de crêpe sur le front, et un couvre-chef à barbes pendantes. Cet usage existait encore au temps de Louis XIV, ainsi qu'on le voit par les lettres de madame de Sévigné. Dans certaines provinces de France l'appartement était tendu de noir pendant six mois, de gris pendant le reste du deuil. Les nobles, en signe de grand deuil, mettaient une longue barbe d'or. Le jeune prince de Vaudemont portait ce singulier insigne en conduisant les funérailles de Charles le Téméraire, qu'il avait vaincu la veille. Il était d'usage aussi, lorsqu'on faisait les obsèques d'un homme distingué, de couvrir de son armure un des vassaux, qui se couchait immobile sur le catafalque pendant la durée du service. On tendait les murs de l'église d'une bande de drap appelée *litre*, ou ceinture funèbre, sur laquelle était figuré le blason du défunt. C'étaient là les usages des grands. Parmi le peuple, il arrivait souvent qu'on donnait, au jour du mariage, à la fiancée, des robes noires pour ses deuils à venir; on tempérait ainsi la joie tumultueuse des noces par une idée grave et religieuse.

Au commencement du treizième siècle, les seigneurs, avoués et protecteurs des abbayes, les nobles seigneurs de paroisses, achetèrent le privilége de se faire ensevelir dans les églises; les bourgeois les imitèrent, et nos églises, grâce à cet usage, se remplirent de monuments curieux et somptueux, dont un grand nombre sont venus jusqu'à nous, et inspirent un religieux respect. Ces nobles effigies, ces chevaliers armés, couchés les pieds sur un lion, ces femmes couchées à côté de leurs époux, dans une union indissoluble, les épitaphes où l'énumération des titres et des dignités se terminait par ces mots : « Priez pour l'âme, » rappelaient énergiquement que l'homme est peu de chose, et que toute grandeur passe comme un souffle. La Renaissance eut le tort d'introduire dans les ornements des sépultures des figures allégoriques, des emblèmes de la mythologie, bien déplacés sur une tombe chrétienne; les plus beaux monuments, à dater du seizième siècle, sont entachés de ce mauvais goût. — Mais au dix-huitième siècle, on déclama fort contre les sépultures au sein des villes; on assura que les églises étaient des foyers de maladie et d'infection, ce qui pouvait être vrai pour les églises et les cimetières de Paris, et il fut décrété qu'on enterrerait dorénavant en dehors des cités. Aujourd'hui encore, l'on se conforme à cet usage; les cimetières, remplis de monuments et plantés d'arbres et de fleurs, sont de mélancoliques jardins où l'on voudrait trouver l'idée chrétienne

plus fréquemment exprimée. La croix n'y domine guère; on y voit des D. M. *aux Dieux mânes*, des : *Que la terre lui soit légère!* qui attestent ou l'impiété, ou l'ignorance de ceux qui les ont tracés. L'Église seule a conservé ses cérémonies antiques, où le deuil se mêle à l'espérance, le chant de la mort aux promesses de la résurrection, et rien n'est beau comme ces hymnes des funérailles, que nous entendons tous les jours sans y prêter grande attention, jusqu'au moment où une grande douleur nous absorbe et nous empêche parfois de goûter les divines consolations que la religion répand sur tous les actes de notre existence.

En Allemagne et en Pologne on couronne les défunts de romarin et on jette des touffes de fleurs parfumées sur les cercueils. La même coutume existe en Corse. En Bretagne et en Normandie on brûle la paille du pauvre paysan qui vient de mourir; la marque noire laissée sur la terre est un signe de deuil. En Flandre, on fait une croix de paille, et on la place devant le seuil de la maison mortuaire. En Angleterre, on suspend au-dessus de sa porte le blason du gentilhomme qui vient de quitter la terre. En Italie, on porte les morts au tombeau à visage découvert et couronnés de fleurs. En Allemagne aussi, la crainte des inhumations précipitées à fait naître un usage prudent; près du cimetière est une maison où l'on dépose les corps, sans cercueil; ils sont placés sur un lit, des rubans aboutissant à des sonnettes sont attachés à leurs mains et à leurs pieds; au moindre mouvement la sonnette avertit, les médecins accourent, et les secours de l'art sont donnés. Il est bien rare, hélas ! qu'on ait dû les invoquer; néanmoins, cette institution est digne d'éloges, et il serait à désirer qu'elle fût imitée partout.

En Corse, une femme, la plus proche parente du défunt, fait l'oraison funèbre, ou *ballata*, en présence du cadavre, et parfois le langage inculte de ces pauvres paysannes s'élève à la plus touchante éloquence. En Bretagne, terre où les morts sont sacrés, on fait prendre le deuil même à la ruche d'abeille, et à tous les animaux, et les Bretons conservent les têtes de leurs parents dans des reliquaires, auxquels ils donnent la forme de petites églises; on les dépose dans un lieu apparent du cimetière.

En général, on peut juger de la foi et des mœurs d'un peuple par le respect qu'il porte à ses morts.

XXX.

REVUE MUSICALE



Parmi les œuvres qui composent notre catalogue d'octobre, on trouvera un choix très-varié de morceaux sérieux et classiques, de même qu'une grande collection de fantaisies, de mélodies et de bagatelles, sur des motifs des plus beaux opéras.

Comme musique facile, on trouvera, sous le titre de *Macédoine musicale*, la plus charmante série, composée de 53 morceaux, tirés des œuvres des meilleurs maîtres et arrangés avec beaucoup de soin et de talent par Clémenti. Ainsi, le *Finale d'Haydn*, *di Prendi*, *de Mozart*, *air de Paesiello*, *air de Hændel*, sont certainement de magnifiques pages mises à la portée des jeunes intelligences.

Comme par le passé, notre choix de quadrilles et de danses de toutes sortes ne le cède en rien aux plus brillantes collections.

Le mois dernier nous avons offert à nos abonnées l'opéra du *Barbier de Séville*, de Rossini, avec paroles italiennes; ce mois-ci nous leur donnons, comme musique de chant, le bel opéra français de *Jeanne d'Arc*, de Carafa. Dans cet ouvrage on remarquera plusieurs airs pour soprano; de ravissants duos et des trios du plus grand mérite. Cette musique, essentiellement classique, convient admirablement à l'étude du chant.

Sous le titre de *Parnasse populaire*, M. E. Savary, professeur et chef de l'Orphéon de la ville de Paris, vient de publier, chez M. Girod, douze chœurs très-remarquables, autorisés par la commission du chant pour les écoles de la ville de Paris. Le talent incontestable de M. Savary vient d'être couronné d'un succès bien mérité : la commission du chant lui a décerné une médaille d'or.

Quoique ces douze chœurs ne puissent être classés dans nos catalogues, étant marqués prix net, nous les recommandons cependant tout particulièrement aux professeurs et aux pensionnats comme une œuvre consciencieuse et d'un travail aussi utile qu'agréable pour les élèves.

Les abonnées qui voudraient enrichir leur bibliothèque musicale de cet ouvrage important ne pourront l'obtenir qu'en dehors de l'abonnement.

Seulement, comme nous l'avons annoncé, nous faisons une forte remise sur la musique marquée prix net. La nouvelle publication de M. Savary, dont le prix net est de 7 fr., sera donc délivrée aux abonnées moyennant 5 fr. M.

CHERUBINI

Tout le monde connaît le beau tableau de M. Ingres représentant Cherubini inspiré par Polymnie. Cette tête sévère, morose et même un peu renfrognée, que le pinceau du grand artiste s'est plu à idéaliser avec tant de succès, attire les yeux de la génération moderne comme une médaille vivante des temps oubliés. Élève de Sarti, contemporain de Cimarosa, ami de Marmontel, et de Morellet, mêlé à la querelle des Gluckistes et des Piccinistes, maître de chant du prince de Galles, honoré de la faveur de Marie-Antoinette, Cherubini, chargé d'honneurs et de couronnes, a vu passer quatre ou cinq générations d'artistes. Avait-il du talent? Oui certes, et beaucoup. Avait-il du génie ? Nous n'oserions dire non, quoique aucun des nombreux ouvrages qui firent une sensation profonde à leur apparition, ne se soit maintenu

au théâtre. C'est peut-être à sa musique religieuse, qui produit encore beaucoup d'effet aujourd'hui, que ce compositeur devra de vivre par ses œuvres dans la mémoire des hommes. Cherubini ne fonda pas une école nouvelle; disciple de Gluck et de Méhul, il marcha sur leurs traces sans rien créer d'original. Si la science du contrepoint fut poussée par lui jusqu'à sa plus haute période, l'imagination lui fit défaut. Longtemps imitateur du genre italien, il n'en eut ni la légèreté ni la grâce; en revanche, il introduisit dans l'opéra des développements considérables, une instrumentation plus énergique et plus ingénieuse, des accompagnements plus riches, des effets d'orchestre plus larges et plus variés. Depuis, malheureusement, le procédé a été compliqué jusqu'à l'abus; aussi peut-on dire en toute assurance qu'il fut le père de cette musique travaillée, bruyante et savante, où les grandes combinaisons harmoniques étouffent le charme de la mélodie et les élans de l'inspiration.

Marie-Louis-Charles-Zénobie-Salvator Cherubini naquit à Florence, le 8 septembre 1760, de Barthélemy Cherubini et de Verdiane Bozi. Son père était professeur de musique et remplissait en outre, au théâtre de la Pergola, les fonctions de *maestro al combalo*, c'est-à-dire qu'il tenait le clavecin pour l'accompagnement des récitatifs. Le jeune Louis était le dixième de douze enfants. Né avec une complexion débile, le futur compositeur survécut pourtant seul à sa nombreuse famille. Cherubini annonça des dispositions précoces. A peine âgé de six ans, il faisait résonner sous ses petits doigts les touches du clavecin de son père, qui fut son premier professeur. A neuf ans, il reçut des leçons d'harmonie de Bartholomeo Felici. Pierre Bizarre et Joseph Castrucci lui enseignèrent le chant.

« Il ne faut pas, observe à ce sujet M. Halévy, qu'on s'étonne de voir un élève-compositeur étudier l'art du chant comme s'il devait devenir chanteur lui-même. Le maître italien regarde la voix humaine comme une puissance avec laquelle on doit traiter d'égal à égal; dans d'autres écoles, le compositeur agit souvent en despote et impose à la voix des obligations auxquelles elle est le plus souvent contrainte de résister. »

A treize ans, Cherubini était assez fort pour faire exécuter à Florence une messe solennelle à quatre voix, avec accompagnement d'orchestre. Cet ouvrage suivi de plusieurs morceaux fort applaudis dans sa ville natale, attira sur lui l'attention de Léopold II, duc de Toscane, protecteur éclairé des arts. Ce prince lui accorda, en 1778, une pension destinée à lui fournir les moyens de perfectionner son talent à Bologne, sous la direction de Sarti, l'un des maîtres les plus savants et les plus renommés du temps.

« Quatre années, dit M. Fétis, furent employées dans cette école par le jeune artiste à des travaux sérieux pour acquérir une profonde connaissance du contrepoint et de l'ancien style fugué. Les leçons de Sarti, ajoute M. Halévy, furent toutes pratiques. Ce fut dans les principaux théâtres de l'Italie que Cherubini les reçut. Sarti amenait son élève de prédilection dans toutes les villes où il allait écrire des opéras, et l'employait utilement, en lui abandonnant la composition des rôles secondaires. Quelle que fût l'humilité de cette condition, elle servait cependant aux études du jeune compositeur, qui, assistant à la création des ouvrages nouveaux, apprenait à conduire les répétitions, et puisait une expérience précoce aux sources si fécondes des difficultés de l'art. »

A vingt ans, Cherubini écrivit son premier opéra, *Quinto Fabio*, qui fut représenté à Alexandrie. En 1782, il fit jouer à Florence *Armida* et *Mezencio*. Appelé à Livourne pour l'inauguration d'une salle nouvelle, il écrivit *Adriano in Siria*. Enfin les deux opéras d'*Idalide* et d'*Alessandro nell' Indie*, joués à Mantoue en 1784, étendirent si bien et si loin la réputation de leur auteur, que Cherubini fut appelé à Londres et à Paris. Ce fut dans cette dernière ville qu'il rencontra le célèbre violoniste Viotti, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Après avoir obtenu des succès légitimes dans *la Finte Principessa*, *Giulio Sabino*, *Ifigenia in Aulide*, il fut nommé, à Londres, *compositeur du théâtre du Roi*. Chargé en cette qualité de diriger l'exécution des opéras représentés, il sut intercaler dans les œuvres de Paesiello et de Cimarosa des morceaux qu'on admira beaucoup. Le prince de Galles, fort amateur de musique, accueillit le jeune maestro avec une grâce charmante. Mais Viotti l'engageait vivement à venir chercher à Paris la consécration définitive que cette ville donne ou refuse aux réputations formées hors de son sein. Cherubini s'y fixa en 1788.

« Ce fut, dit M. Halévy, un temps heureux pour lui; car il était très-fier lui-même de ses œuvres. »

Il avait alors vingt-un ans. Un portrait, peint à cette époque, nous le montre doué d'une physionomie expressive et noble. Le monde l'aimait, il aima le monde. Présenté à la cour, admis chez la Reine, qui aimait la musique et protégeait les musiciens, invité aux concerts que donnait madame de Polignac, il devint un personnage illustre, aussi les portes de l'Opéra s'ouvrirent-elles devant lui. Marmontel, qu'il avait connu chez l'abbé Morellet, lui promit un poème. Les Gluckistes et les Piccinistes se livraient de rudes guerres. Cherubini se rangea sous la bannière de Gluck. On voit que les succès, les intrigues, le travail et les plaisirs du monde absorbaient étrangement cette existence remplie. Cherubini fit représenter à cette époque *Démophon*, opéra qui ne produisit aucun effet. On le trouva glacial. M. Fétis attribue cet échec au manque d'intérêt dramatique et à l'absence de mélodie, défauts que ne pouvait racheter le mérite incontestable de facture et d'orchestration qu'on peut apprécier dans cet ouvrage. L'opéra de *Lodoïska*, représenté à Feydeau le 20 juillet 1791, au plus fort des orages politiques, peu de temps après l'arrestation du Roi à Varennes, obtint un succès d'enthousiasme. Le compositeur n'eut point à souffrir des crises terribles dont la France fut ébranlée, car nous retrouvons dans le *Moniteur* du 26 janvier 1796, un article racontant qu'il dirigea l'exécution d'un chœur dans lequel on distingue, dit le journal officiel, *le Serment de haine à la Royauté*. Napoléon n'aima pas Cherubini: ne serait-ce pas là le motif de l'espèce d'aversion dont l'Empereur ne put jamais se défendre contre l'artiste? A la création du Conservatoire de musique, Cherubini fut nommé inspecteur général de l'enseignement. En 1816, sous la Restauration, il succéda à Martini comme surintendant de la musique du Roi. A ces fonctions, qu'il conserva sous Charles X, vinrent bientôt se joindre celles de directeur du Conservatoire.

L'Institut lui ouvrit ses portes et le Roi le nomma officier de la légion d'honneur. C'est à dater de ce moment qu'il se voua à la musique religieuse, son plus beau titre de gloire. Détourné du théâtre par le succès éclatant de Rossini, il se livra exclusivement à ce genre de composition. Ce qu'il écrivit pour la chapelle de Louis XVIII et de Charles X est prodigieux. Messes, hymnes, motets, requiems, cantiques, litanies, prières, donnèrent à son nom un nouveau retentissement.

« Comme homme, dit M. Miel, il était irritable, nerveux, emporté, bizarre, mais toujours bon et presque toujours juste; sa longue gestion au Conservatoire lui a mérité, en définitive, l'estime de tout le monde, et sa rudesse ne lui a fait perdre l'attachement de personne. »

Il mourut à quatre-vingt-deux ans, dans toute la lucidité de sa pensée, en composant un motet. Nous ne donnerons pas le titre de ses ouvrages. Le nombre en est immense et peu d'entre eux méritent une mention particulière.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE X. — 1 à 3, Parure au plumetis — 4, Écusson avec A.—5, N. O., avec écusson — 6 à 8, Parure au plumetis — 9, L. B.—10 à 12, petites garnitures— 13, D. A., enlacés, avec couronne comtale — 14, A. C., avec couronne comtale — 15, Mouchoir avec écusson et H. C., enlacés — 16, N. O. — 17, Pelote avec P. E. — 18, Mouchoir avec écusson et I. — 19, A. V., enlacés — 20, L. H. — 21, L. I., dans un écusson — 22, E. L.

COTÉ DES PATRONS.

23, I. D. A. — 24, M. H., dans un écusson — 25, A. T. — 26 et 27, Ménagère — 28 à 30, Rouleau de serviette — 31, Étoiles au crochet — 32 et 33, Coussin au tricot brodé — 34 et 35, Bonnet paysanne — 36 et 37, Patrons de la Jardinière du mois de septembre — 38, Corset d'enfant — 39 à 42, Veste zouave.

Jeanne à ses Amies.

Oui, c'est à vous, chères amies, que je m'adresse aujourd'hui, et non point à Florence, qui court encore le monde. Oh! rassurez-vous, j'en ai eu bien soin! Ensemble, nous avons quitté la plage de Dieppe, et je la sais très-heureuse à l'heure qu'il est, en un bon vieux château de la riante Touraine, séjour de paix où elle va finir ses vacances, au sein de l'amitié, en évoquant doucement ses souvenirs de voyage.

On a tant besoin de se retrouver dans un milieu tranquille, après cette vie des bains si agitée, si multiple, à Dieppe surtout!

Non que je veuille médire de cette bonne ville, si riche en ressources de toute nature, et qui sait, avec tant de grâce, faire les honneurs de sa plage.

Bien au contraire, car Dieppe est, à mon avis, la ville d'eaux telle qu'on peut la rêver, calme et bruyante, solitaire et fréquentée, avec son casino, ses bals, ses concerts, pour ceux-là que tourmente toujours le besoin d'agitation et de plaisirs; avec sa jetée, son phare et ses falaises pour les poètes et les rêveurs.

Qu'elles sont belles, ces hautes falaises, et que nous aimions à les escalader en nous accrochant à leurs herbes touffues! Et je ne parle pas de celles que couronne le château si fièrement assis : de là, sans doute la vue ne laisse rien à désirer, et l'aspect de la plage, les évolutions des baigneurs, l'animation de la terrasse et des jardins forment, avec l'ensemble de la ville aux toits aigus et rougeâtres, un tableau pittorresque autant qu'animé.

Mais les vraies falaises, celles d'où l'œil embrasse les côtes normandes, c'est au delà du Chenal, au nord du petit port de Puys, qu'il faut les aller chercher. C'est d'elles que Joseph Autran, dans ses poèmes de la mer, a dit :

Là se dérouleront devant vous des arcades,
Des voûtes, d'où les eaux retombent en cascades,
Des grottes dont les blocs, minés et crevassés,
Pendent affreusement sur ses fronts menacés.
Marchez toujours : la roche aux assises énormes
Affecte des aspects, des caprices, des formes
Tels que le voyageur se demande, surpris,
S'il n'a point dans un songe égaré ses esprits.
Quelles sont, pense-t-il, ces triomphales arches?
A quelle nécropole aboutissent ces marches?
Dans ces vides obscurs, vois-je les cachots noirs
Que les rois féodaux creusaient sous leurs manoirs?
Une arène m'invite à ses bancs circulaires :
Rome eut-elle en ce lieu des fêtes consulaires?
Ses combats de lions et de gladiateurs
Prenaient-ils sur ce bord les flots pour spectateurs?

Par intervalle, un bruit sort des cavités sombres :
Est-ce un bruit d'eau qui pleure ? Est-ce le chœur des ombres?
Des naufragés anciens la voix, sous ce rocher,
Redit-elle aux vaisseaux : Gardez-vous d'approcher ?

De là Dieppe n'est plus visible, et sans la jetée qui trahit, en s'avançant, la présence de l'homme, sans cette voile qui, tout à l'heure, n'était qu'un point et que nous voyons maintenant cingler vers le port, nous aurions, de ces hauteurs, une idée complète de l'infini avec son calme et sa grandeur.

Ah ! chères amies, que l'on se sent petit devant un pareil spectacle, et comme on comprend cette foi du marin si humble et si ardente, et sa confiance sans bornes en l'*étoile de la mer*, et ces *ex-voto* suspendus au retour dans la nef de la chapelle !

Il était beau, il semblait grand, il occupait dans le port une large place, ce joli navire; mais le voici qui part, ses voiles se gonflent, tout l'équipage est sur le pont; péniblement halé par des femmes et des enfants, il s'avance, il a tourné le môle, le voilà en pleine mer : qu'il est petit maintenant ! Et ces matelots dont tout à l'heure vous admiriez l'adresse et le courage, le calme et la vigueur, où sont-ils à présent?

Encore quelques instants, et le goëland, rasant les flots, formera dans l'espace un point que peut-être vous confondrez avec lui.

C'est le soir, surtout, que nous aimions à voir partir les bateaux de pêche. Silencieuses et recueillies, nous laissions nos regards errer de l'horizon sans fin à la lumière du phare qui paraissait et disparaissait; mais tout à coup un bruit de rames interrompait notre rêverie : à nos pieds, glissait une voile sombre, rasant les murs de la jetée, et laissant après elle ce bruit doux et monotone que nous écoutions encore après que la barque avait disparu dans les ténèbres.

Et quand le vent s'élevait tout à coup, et que la mer, devenant houleuse, envoyait à nos oreilles ces notes tantôt plaintives comme un gémissement, tantôt terribles comme la tempête, quelle tristesse s'emparait de nous en pensant aux marins en danger, aux angoisses de leurs femmes demeurées sur la plage !

Un jour, c'était à l'équinoxe, la mer était devenue tout à coup furieuse; les barques, sorties pour la pêche, cherchaient en vain à rentrer dans le port, les lames venaient en grondant battre les galets.

Sur la grève régnait une grande animation : une vingtaine d'enfants, à moitié nus, cherchaient, avec des cordes et des harpons, à ramener à eux un large débris, une énorme épave que la lame apportait et reprenait tour à tour, comme s'il lui en eût coûté de se séparer de cette proie qu'elle gardait depuis un long temps. C'était une partie de pont d'un navire dont les madriers, fixés solidement l'un à l'autre, résistaient encore au choc des vagues. A quelle époque remontait le naufrage? qu'était devenu le vaisseau dont cette ruine avait fait partie ? c'est ce que se demandaient les vieux marins, en interrogeant, non sans émotion, les coquilles et les algues implantées sur ce pont, lorsque, à force d'adresse, le harpon, profondément entré dans ses flancs, eût permis de le tirer au rivage.

La vue de ce pauvre débris me rappela ces mots du vieux Shakspeare, à la vue, sans doute, d'épaves semblables : « Je m'imaginai voir les effrayants débris de mille naufrages, des milliers d'hommes que rongeaient les poissons, des lingots d'or, des ancres énormes, des monceaux de perles, des pierres précieuses, d'inappréciables joyaux semés çà et là sur le lit des mers. »

Puis nous quittions la jetée, mais pour y revenir le lendemain, et d'autres idées s'éveillaient alors en nous : ce n'étaient plus de chétives barques allant chercher, en affrontant mille dangers et beaucoup de fatigue, le poisson dont, au retour, on offrira peut-être un vil prix; c'était le paquebot, avec ses hélices rapides, au pont chargé d'une foule élégante, qui volait vers les plages de Newhaven ou de Brighton.

Spectacle tout autre, mais encore intéressant. O mer ! que tu es belle, que tu es grande, et quel mystérieux aimant se cache dans les vagues qu'on ne peut quitter, soit que, d'un bleu d'azur, frangées d'argent, elles viennent mollement mourir sur le sable, soit que, d'un vert sombre, elles s'élèvent comme de hautes murailles et retombent écumantes, en grondant sourdement comme le tonnerre !

La mer, au reste, et ses aspects variés, n'est pas le seul tableau qu'offre Dieppe aux baigneurs.

Vous le savez, chères amies, la terre est riche, généreuse, en Normandie. C'est une nourrice qui dispense largement à ses enfants les trésors d'une vie puissante. Aussi quelle richesse, quelle abondance dans cette vallée de Varengeville ! on dirait que la terre, en présence de l'Océan immense, veut montrer à son tour que Dieu l'a créée grande et féconde : aux plaines azurées auxquelles les marins du Polet vont demander, avec la pêche, leur pain quotidien, elle oppose ses champs dorés, et ses prairies verdoyantes qu'animent de superbes troupeaux.

Et comme si rien ne devait manquer à cette belle nature pour qu'elle fût complète, et donnât de la puissance de Dieu une idée digne de lui, derrière ces mamelons fertiles, ces prés si bien arrosés, se cache une forêt ombreuse, aux allées pleines de mystère, aux réduits enchantés. Là n'arrive plus la brise de mer, mais l'air est tiède et tout embaumé des senteurs de la bruyère et du serpolet. Là, il est doux de s'oublier dans une intime causerie avec un bon livre.

Et quand le corps est reposé, l'esprit rafraîchi, l'âme toute réjouie, qu'on rêve du paradis terrestre et de la nature vierge, on fait quelques pas, et le moyen âge, avec ses œuvres marquées au coin de la grandeur et de la force, vous apparaît tout à coup.

Sur cette colline, et dominant toute la vallée, un fier donjon élève ses masses imposantes, ses hautes murailles, derrière lesquelles se retranchait le seigneur d'Arques, quand l'ennemi couvrait la plaine et remplissait les fossés.

Il est maintenant bien déchu, ce vieux château d'Arques que le lierre enveloppe comme d'un vert linceul : ses murs démantelés, ses créneaux disparus, ses escaliers en ruine, ses tourelles d'où s'échappent, en criant, des nuées de corbeaux, ce pont-levis qui ne s'abaisse plus, et ces pans de murs tombés dans le ravin, tout parle du passé, tout rappelle cet âge de fer, si loin de nous.

On est heureux, après avoir visité ces ruines et couru sur les talus que recouvre une mousse fine et glissante, de retrouver, entre deux collines, une échappée de la mer, et d'entendre la cloche de cette jolie église si délicieusement éclairée, cette *Lanterne de France* comme on l'appelait jadis, et dont le jubé à lui seul mériterait une visite.

Tel est le pays dieppois, mes belles demoiselles, et toutes celles d'entre vous qui ont pu, comme Jeanne et Florence, l'admirer à loisir, trouveront que l'éloge, loin d'être exagéré, est incomplet peut-être, puisque de son établissement splendide et de son casino, de ses bals et de ses concerts, je n'ai absolument rien dit : tant d'autres en ont parlé avant moi! Oui, il fait bon vivre sur ce petit coin de terre, mais il fait bon aussi à Paris, le 1er octobre.

Qu'on est heureux de le revoir alors, ce cher Paris, et d'y retrouver les amis perdus depuis longtemps!

Sans doute, la Seine n'est pas un Océan, ses quais n'ont ni la majesté des falaises, ni les brises vivifiantes de la mer, et son cours paisible ne peut, en aucune façon, donner l'idée du flux et du reflux. Ses canotiers ne me plaisent pas comme les vieux marins tout hâlés et tout imprégnés de goudron. Pourtant j'aurais grand tort de les déprécier, nos canotiers parisiens, qui ont su tenir si haut le guidon de notre grande ville aux régates dieppoises. A la rame, comme à la voile, sur les yoles comme sur les bateaux pontés, ils ont remporté le prix, et le joli nom d'*Abeille de Paris* a été accueilli par des salves d'applaudissements.

N'êtes-vous pas fières de ce succès? Oui, sans doute, et vous avez raison. Paris n'est-il pas la ville entre toutes les villes, la cité laborieuse, active, intelligente, qui pense pendant que les autres se contentent de vivre?

Il y a quelques semaines, elle prodiguait ses éloges et ses récompenses à ceux qui avaient offert à leurs semblables la fleur de leur esprit et de leur cœur, de belles œuvres et de bonnes actions.

Et pendant que, dispersées de tous côtés, vous cherchiez, avec le repos, des distractions et des plaisirs, elle, toujours vaillante, toujours debout et éveillée, vous préparait pour le retour d'utiles surprises, de précieux travaux.

Témoin ce livre que je viens de trouver en rentrant, et qui me promet pour cet hiver de bonnes soirées, les *Lectures historiques*, de M. Raffi (chez Durand, libraire, rue des Grès).

Cet ouvrage, attendu depuis longtemps, me semble le complément de vos études, et je n'hésite pas à vous le recommander d'une façon toute spéciale, sûre à l'avance des excellents fruits que vous en retirerez. Il comble une lacune dans l'enseignement des jeunes filles, nous permettant de relire notre histoire, non plus dans des abrégés dépouillés de charmes, ou dans ces volumineux ouvrages réservés aux érudits, mais de l'étudier dans les œuvres des grands historiens, depuis Moïse jusqu'à Bossuet, depuis Hérodote jusqu'à Augustin Thierry.

C'est un miel très-pur, la fine fleur de l'histoire que vous offre ce livre composé de morceaux choisis avec autant de goût que de prudence, puisés aux sources mêmes, traduits, quand il s'agit d'auteurs anciens ou étrangers, avec une fidélité scrupuleuse et merveilleusement adaptés à chaque époque qui se trouve, en outre, très-habilement résumée dans d'utiles tableaux chronologiques.

Sur ce, chères amies, après vous avoir remerciées de tout ce que vos lettres renferment de gracieux au sujet de ces petites gravures coloriées, propres aux impressions de toutes sortes, et si bien accueillies de vous, je viens rappeler à celles d'entre vous qui ont rapporté de la plage une collection de beaux galets, que vos gravures se prêtent à merveille à leur décoration; ils pourront, de la sorte, faire de charmants presse-papiers. C'est une nouvelle application de l'ingénieux procédé de M. Dupuy.

COTÉ DES BRODERIES.

1 à 3, Parure au plumetis et point de sable, ou broderie à la minute.

1, Col.

2, Manchette.

3, Garniture assortie qui peut servir pour manche large.

4, Écusson avec *A.*, fantaisie plumetis et point de sable.

5, *N. O.*, anglaise ornée avec écusson, plumetis et point de sable.

6 à 8, Parure au plumetis au point de chaînette ou encore en application.

6, Col.

7, Manchette.

8, Garniture assortie.

9, *L.*, *B.*, anglaise ornée, plumetis.

10, 11 et 12 Petites garnitures, plumetis ou broderie à la minute et feston.

13, *D. A.*, enlacés, anglaise avec couronne comtale, plumetis.

14, *A. C.*, romaine ornée, avec couronne comtale, plumetis.

15, Mouchoir avec écusson et *H. C.*, enlacés, plumetis.

16, *N. O.*, anglaise ornée, plumetis.

17, Pelote avec *P. E.*, anglaise fleurie, plumetis.

18, Mouchoir avec écusson et *I.*, anglaise, plumetis.

19, *A. V.*, enlacés, fantaisie, plumetis.

20, *L. H.*, anglaise, plumetis.

21, *L. I.* dans un écusson, anglaise, plumetis.

22, *E. L.*, anglaise fleurie, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

23, *I. D. A.*, anglaise, plumetis.

24, *M. H.*, fantaisie dans un écusson, plumetis.

25, *A. T.*, anglaise, plumetis.

26 et 27, Ménagère a soutacher, sur peau, drap ou velours.

A la soutache on peut substituer, comme sur le dessin de la planche, un petit agrément en soie de couleur. Les rosaces peuvent se broder au passé, et des perles de jais ou d'acier recouvrir les petits pois du dessin.

Le numéro 27 donne le croquis de la ménagère montée.

Il suffit d'ajouter une doublure en taffetas ou en satin qu'on pique de manière à former des losanges ou des carrés.

On réunit ensuite deux des côtés par un surjet; on borde d'une torsade et l'on rabat le troisième côté qui ferme la ménagère à l'aide d'un bouton.

Cette petite pochette est très-vite exécutée et très-commode pour serrer un petit ouvrage, crochet ou broderie.

28 à 30, Rouleau de serviette.

Nous donnons deux modèles de ces rouleaux.

Le premier, numéro 28, se fait en tapisserie, avec de la laine ou de la soie d'Alger; le deuxième, numéro, 29, se brode en soutache sur cuir de Russie.

Les deux modèles se montent de la même manière : on double la tapisserie ou le cuir de taffetas, faisant rabattre, comme bordure, le taffetas qu'on retient par une piqûre.

On ajoute le fermoir, dont le croquis numéro 30 donne une idée, et qu'on trouvera, ainsi que les fournitures, chez madame Legras, 350, rue Saint-Honoré.

Cet ouvrage de petite fille est une ressource comme objet de loterie et surtout comme cadeau de fête.

31, Étoiles au crochet. On commence ces étoiles par le milieu.

32 et 33, Coussin au tricot brodé. Ce coussin, dont l'effet est très-original, se compose de bandes de tricot rattachées entre elles par des surjets.

Ces bandes se font au point de jarretière, comme la mousse, et se montent sur 41 mailles. On fait autant de rangs qu'il est nécessaire d'en faire pour obtenir un carré.

Le carré étant achevé, on change de laine, prenant une autre nuance; on fait ainsi un deuxième carré, et l'on continue de la sorte jusqu'àce qu'on ait obtenu la longueur qu'on veut donner à l'objet, coussin, tapis ou couvre-pieds.

La première bande finie, on en fait une seconde de la même manière, ayant soin de contrarier les nuances, et l'on réunit ensuite comme nous l'avons indiqué.

Le tricot terminé, on brode sur chaque carré le motif donné au numéro 33. Le numéro 32 indique l'agencement des nuances, nuances des carreaux, et nuances des motifs.

34 et 35, Bonnet paysanne. Ce bonnet se fait en mousseline ou en organdi, avec une garniture tuyautée, garnie d'une petite guipure ou d'une valencienne. La partie froncée est indiquée sur le patron numéro 34.

Le numéro 35 est le croquis.

36 et 37, Patrons de la jardinière, dont nous avons donné un croquis le mois dernier et qui s'exécute de la manière suivante.

Pour faire cette jardinière il faut une feuille de carton chêne, ou une feuille de bois, une demi-feuille de carton blanc à 30 centimes, des baguettes de fil de fer clair de la grosseur de celui dont on fait les tiges de roses (4 millimètres de circonférence environ), du papier vert, du papier bois, de la mousse, 1 mètre 50 centimètres de très-étroites bandelettes de cuir et une guirlande de feuilles ou de fleurs en cuir.

On taille en carton chêne trente-deux barrettes larges de 1 centimètre et longues de 9; le même nombre de bouts de fil de fer longs de 11 centimètres, et aussi trente-deux petites bandes de papier bois de la même largeur que les barrettes et longues de 12 centimètres. On colle (1) un bout de fil de fer entre une barrette et une bande de papier, de telle sorte que celles-ci dépassent le fil de fer de 5 millimètres à une extrémité, tandis qu'à l'autre le fil de fer et la bande de papier dépasseront la barrette de 2 centimètres.

(1) La meilleure colle pour tous ces petits travaux est la colle à fleurs, elle se compose de gomme arabique fondue à froid et de farine, en parties égales.

Toutes les autres barrettes ainsi préparées, on taille deux ovales de carton et un de papier de n'importe quelle sorte, pourvu qu'il soit mince, sur le patron n° 36. Autour de l'un des ovales de carton, on colle les barrettes, le *carton chêne par-dessus*, en appliquant sur l'ovale le bout de fil de fer qui dépasse, et, cela va sans dire, en espaçant bien également. On colle ensuite l'ovale de papier sur tous les bouts de fil de fer, puis le second ovale de carton et on place sur le bout quelque objet pesant qu'on laisse jusqu'à ce que la colle soit sèche. Alors on retourne l'ovale entouré de ses barrettes qu'on relève les unes après les autres. Pour cela, on appuie fortement les doigts de la main gauche sur le carton au pied de chaque barrette, tandis que, de la main droite, on relève la barrette en pliant le fil de fer. Il faut faire en sorte de ne pas décoller. Le fil de fer doit être plié tout contre le carton. La barrette ne sera plus droite, mais inclinée en dehors, de manière à donner à la jardinière une forme gracieuse.

On fait une bande de carton chêne de 7 millimètres de largeur, de 67 millimèt. de longueur; on les double de papier bois, et on l'applique sur le haut des barrettes qui doivent les dépasser de 1 centimètre; on la fixe avec la bandelette de cuir qu'on enroule de manière à embrasser les barrettes et la bande. Le haut de la jardinière doit avoir 5 centimètres de circonférence. On taille le patron n° 37 en carton : on en réunit les deux bouts par quelques points en croisant de 1 centimètre; on garnit le dedans de papier bois, le dehors de papier vert; sur le papier vert, on colle des brins de mousse qui doivent le couvrir entièrement. Ceci est l'intérieur de la jardinière; on lui donne la forme ovale en plaçant la couture à l'un des bouts, et, après avoir recouvert de papier bois le fond de la jardinière, on introduit l'intérieur qui se colle sur le fond. Le dessous de la jardinière se recouvre aussi de papier bois; ce papier doit rementer un peu sur les barrettes, puis on colle *avec de la colle forte* et *à fleur du fond* une bande de carton chêne comme celle du haut; sur celle-ci on colle, avec de la colle forte également, la guirlande de feuilles et de fleurs.

On comprend qu'il faut mettre dans cette jardinière une boîte en zinc ou en fer-blanc pour contenir l'eau.

Avec les mêmes matériaux on peut faire un contre-pot. Le procédé est absolument le même; il n'y a de différence que dans la forme et les dimensions.

38, Corset d'enfant de un à deux ans. Ce corset se fait en basin, se double de percale et se borde d'un petit ruban de fil. Il se lace derrière. Les épaulettes sont en caoutchouc de coton. A l'endroit des hanches, au-dessous des boutons indiqués sur le patron, on pratique deux petites fentes qu'on rattache l'une à l'autre à l'aide d'un double point croisé en petit cordonnet de caoutchouc.

39 à 42, Veste zouave.

39, Devant.

40, Dos.

41, Côté du dos.

42, Manches.

Ce zouave se borde d'un lacet au-dessus duquel on peut ajouter plusieurs rangs de soutache.

Ce nouveau modèle est commode et élégant.

MODES.

Le 1[er] octobre est un mauvais jour pour madame la

Mode, mes belles demoiselles, et en dépit de ma bonne volonté, je ne puis répondre à toutes vos questions ni satisfaire tous vos désirs.

Des modes d'hiver, à l'exception des manteaux, il n'est heureusement point encore question; de l'été il serait ridicule de parler plus longtemps; quant à l'automne, c'est une saison mixte pour laquelle on ne prend pas la peine de faire des modes spéciales.

Toutes, vous allez rentrer à Paris, vos caisses remplies de toilettes, fraîches au départ, mais qui portent maintenant des traces trop visibles de votre séjour à la mer ou dans les montagnes. Il faut donc les restaurer les rafraîchir, les raccommoder même, car j'espère bien qu'il n'en est pas une parmi vous qui recule devant une reprise, et les ronces des chemins ont entamé sans doute plus d'une robe légère. Faites blanchir celles-ci, mais sans les empeser, et serrez-les pour l'année prochaine.

Quant aux autres, puisque le bord en est flétri et tranché, mettez dans le bas un large biais de taffetas garni en haut et en bas d'un gros liséré également en taffetas. Vous pouvez rafraîchir le corsage et les manches de la même manière, à l'aide de biais bordés de liserés et posés en chevrons.

La ceinture suissesse, toujours très en faveur, est fort utile aussi pour dissimuler à moitié un corsage un peu flétri.

Mais ce qui vous permettra d'user toutes vos jupes et de faire ainsi de notables économies, c'est la chemise en flanelle, bleue, rouge, pensée ou blanche.

Ces chemises ont été en grande vogue pendant toute la saison des eaux, et jouiront de la même faveur cet hiver, soit qu'elles s'appellent chemises russes, et se mettent avec la ceinture suissesse, soit qu'elles affectent la forme *Garibaldi* et retombent, en bouffant, sur la jupe.

Dans l'un et l'autre cas, on les orne d'un point anglais en cordonnet blanc ou noir. Ce point tient lieu de piqûre et garnit le col, les devants et les poignets des manches.

Pour enfants, petits garçons et petites filles, rien de plus commode. Il suffit d'ajouter une jupe de popeline à raies blanches et noires, bordée, dans le bas, d'une bande de flanelle de la même couleur que la chemise, retenue en haut et en bas par le point anglais dont nous parlions tout à l'heure, et l'on a un charmant costume de toute saison. En hiver, on ajoutera un paletot ou une casaque large. Une grande fille ne peut guère porter sa chemise de flanelle sans par-dessus; mais en ajoutant un petit zouave en drap, ou bien cette casaque large dont nous avons déjà parlé, elle a un charmant deshabillé du matin, une toilette de campagne fort gentille et surtout très-commode.

Pour les jupons, nous vous donnerons les mêmes conseils d'économie; vous le savez, mes chères enfants, les étoffes d'hiver, taffetas forts, velours épinglés, popelines d'Irlande, sont fort chères quand on les veut belles; et je vous ai conseillé plus d'une fois d'économiser le plus possible sur l'ornement d'une robe, mais jamais sur l'étoffe, dont la durée est en rapport avec le prix qu'elle vous aura coûté. Il s'agit donc de mettre de côté, à l'heure qu'il est, la somme nécessaire pour vous acheter, le mois prochain, une robe d'hiver, simple, mais qui puisse vous faire honneur jusqu'au dernier morceau.

Soyez donc raisonnables pendant le mois d'octobre; contentez-vous de peu, vous réservant d'acheter en rentrant à Paris, un de ces beaux jupons que prépare pour vous madame Foucqueteau, faites quelques réparations à vos jupons laitière : bordez-les d'un biais d'alpaga noir, lequel vous permettra de supprimer la partie du bord qui a souffert de vos excursions.

Quant aux chapeaux, il vous faudra absolument abandonner ces petits Tudors qui vous ont inspiré une prédilection si grande. Il est juste de dire qu'ils seyent à merveille aux visages jeunes et frais; mais, hélas! que de ridicules n'ajoutent-ils pas à la laideur et à l'âge mûr!

Donc, à la ville, revenez aux chapeaux fermés; reprenez, pour votre automne, ce chapeau de crin que vous aviez abandonné en partant; faites-le apprêter et garnissez-le d'un ornement de taffetas noir, égayé par un peu de taffetas de couleur, la doublure du bavolet, par exemple, ou le milieu d'un chou ou d'une chicorée.

Pour vos soirées d'automne, rien de mieux que ces petits châles en laine, au crochet, dont on a fait, pour les bains de mer, un nombre si considérable. On les jette par-dessus une confection quelconque, en taffetas ou en drap léger, et l'on est sûre de ne pas s'enrhumer.

Pour petites filles, c'est un gentil vêtement qui, pendant quelques jours encore, dispensera du soin de se préoccuper des confections d'hiver, dont nous parlerons le mois prochain.

La gravure du mois vous renseigne sur ce sujet, d'une façon complète, et la grande planche de patrons vous donne le moyen d'exécuter ces modèles choisis chez Gagelin; nous n'avons donc rien à ajouter, sinon que les manteaux de drap, les grands collets surtout, se soutacheront beaucoup. On soutache le bord du vêtement, et souvent aussi on simule, avec la même broderie, une pèlerine de guipure; c'est nouveau et joli. Nous donnerons un dessin le plus tôt possible.

Les robes se broderont également, et nous avons donné plusieurs jolis dessins dont vous pouvez vous servir. Quant à la forme des manches, et des modifications du corsage, nous vous en entretiendrons le 1er novembre, alors que madame la Mode aura dit son dernier mot.

Jusque-là, je vous souhaite, chères enfants, encore quelques beaux jours de soleil, rappelant à celles dont les bains de mer ont fait tomber les cheveux, qu'en employant la *Pommade vivifique*, en dépôt chez Binet, 29, rue Richelieu, elles seront sûres de les voir repousser en abondance, comme elles seront sûres de voir blanchir leur teint hâlé en faisant usage du *cold-cream*, de la même maison.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PETITS TRAVAUX

Blague à exécuter sur cuir de Russie, avec applications de satin, retenues par des soutaches d'or. Au bord, un agrément de passementerie; au milieu du satin groseille, un rang de perles de jais.

Dessin pouvant servir pour pelote ou pour plomb. Le fond est en drap ou en peau; les applications en moire, en satin ou en velours, retenues comme à l'objet précédent par une soutache d'or.

Porte-cigares en cuir de Russie, découpé en ogives sur un fond de satin, avec perles et agréments de passementeries.

Ménagère, porte-aiguilles, porte-cartes ou dessus



Hangrois

DE LIVRE, à exécuter au passé sur fond de velours ou de drap.

ILLUSTRATIONS POLYCHROMES.

Ces deux bouquets peuvent servir à la décoration de presse-papiers, de porte-allumettes, de boîtes à épingles ou à allumettes. Nous rappelons aux abonnées que les explications relatives à l'emploi du procédé ont été données en Août, et que nous tenons au bureau, à leur disposition, des dessins variés, écussons, chiffres, etc., destinés à l'ornementation des bougies, objets de verre, d'albâtre ou de porcelaine.

Dans le cas ou les décalques devraient être faits sur des objets de couleur, il faudrait au préalable recouvrir le dessin d'une couche de peinture blanche étendue au moyen d'un blaireau; cette précaution est utile pour faire ressortir le dessin qui, sans cela, paraîtrait pâle et sans éclat.

Cette couleur blanche se trouve chez tous les marchands de couleur et chez les peintres vitriers; on en enduit le dessin de manière à ce qu'il disparaisse complétement; puis, quand cette couche est sèche, on étend le vernis et on procède comme d'habitude.

On trouvera au bureau du Journal des feuilles enduites de cette couche de couleur blanche.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE MANTEAUX.

Patron grandeur naturelle.

Hongrois. — 1, Dos.
2, Petit côté.
3, Devant.
4, Manche.

Ce manteau se fait en drap velouté ou en velours. Les manches et les revers sont bordés d'un gros liséré de satin. On peut ajouter des ornements de passementerie sur le col, les revers des manches, autour des poches, et d'autres formant jockey.

Patrons réduits au dixième.

Étoile. — 5, Apiècement du dos.
6, Jupe.
7, Devant.

Ce manteau se fait en velours. Au bord de l'apiècement du dos, on pose une haute guipure ou une dentelle. A l'apiècement, on ajoute des étoiles en passementerie et un gland.

Magicien. — 8, Corps du manteau.
9, Manche.

Ce manteau se fait en poult de soie doublé de satin blanc avec glands et aiguillettes en passementerie.

Murillo. — 10, Dos.
11, Devant.
12, Manche.

Ce manteau se fait en drap, mais les revers et les grands losanges qu'on remarque sur la gravure de chaque côté du devant se font en velours.

Marchesa. — 13, Corps du manteau.
14, Capuchon.

Ce manteau se fait en drap, et se borde tout simplement d'un lacet de soie.

C'est par erreur que sur la gravure il est appelé Murillo.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODE.

Première toilette. — Manteau Hongrois en drap velouté avec ornements de passementerie. — Robe de taffetas. — Chapeau en taffetas piqué, orné sur le côté d'une plume venant former diadème.

Deuxième toilette. — Manteau Étoile en velours, orné d'une haute guipure formant garniture. —Robe de satin. — Chapeau de velours épinglé avec chou de taffetas orné d'une coquille de dentelle et d'une petite touffe de plumes.

Troisième toilette. — Manteau Magicien en poult de soie. —Robe de moire. — Capote de velours avec ornement de dentelle noire.

Quatrième toilette. — Manteau Marchésa, en drap avec revers et ornement en velours. — Robe de velours épinglé. — Capote de crêpe et velours.

Cinquième toilette. — Manteau Murillo, en drap, bordé d'un galon de soie. — Robe en reps. — Chapeau en taffetas gaufré, orné d'un long nœud d'où s'échappe une plume.

AVIS.

Un grand nombre de réclamations nous ont été faites au sujet des gravures coloriées que l'on se plaint de n'avoir pas reçues, et que contient cependant chaque numéro du journal; seulement, à cause de la petitesse de l'objet, les brocheuses ont pris soin de l'entrer assez profondément entre les feuilles pour qu'il ne puisse tomber, ce qui fait que plusieurs abonnées le cherchant avec la gravure de modes, et ne le trouvant pas, nous ont écrit pour le réclamer, avant d'avoir coupé leur journal.

PETITES GRAVURES COLORIÉES.

Nos abonnées ont fait un si charmant accueil à ces petites gravures coloriées, que nous croyons leur être agréables en leur envoyant une liste bien complète de toutes les applications qu'on peut donner à l'ingénieux procédé de M. Dupuy.

L'application de ces peintures peut se faire :

1° Sur toute espèce de boîtes à bijoux, à gants, à odeur, en bois de Spa, en acajou, en palissandre ou en ivoire, et sur tous les petits meubles en bois.

2° Sur les objets en laque, tels que tables à jeu, à ouvrages, buvards, porte-carafes, écrans, etc.

3° Sur des objets en satin, écrans, pelotes, sachets, porte-montres, corbeilles.

4° Sur tous les objets brodés à la main, tels que porte-cigares, porte-monnaie, portefeuille, sur lesquels on ménagerait des encadrements pour y appliquer soit des initiales entrelacées, soit des armoiries, soit des sujets Watteau, fleurs, etc.

5° Sur les petits objets d'étagère, en biscuit, en porcelaine, en cristal, en albâtre ou en marbre, tels que presse-papiers, coffrets, vases, etc.

6° Sur les couvertures d'albums ou sur des livres d'une bibliothèque.

7° Sur les objets en cuir, en toile unie ou en toile vernie, etc.

Voici maintenant pour les abonnées qui déjà nous ont fait des demandes de chiffres un aperçu du prix de ces objets qui se trouvent au bureau de notre journal.

Initiales simples, le cent, 15 fr.
— les deux cents, 20 fr.
— les cinq cents, 25 fr.

L'avantage est donc d'autant plus grand que le nombre d'initiales est plus considérable.

Avec une couronne héraldique, le prix des chiffres est augmenté de 2 fr. le cent.

Ces initiales ne pourront se faire que sur commande, et nous ne les livrerons que huit jours après en avoir reçu la demande.

Les sujets, fleurs, oiseaux, etc., se vendent par feuilles :

1° Marquis et bouquetière, trente-deux à la feuille, prix : 3 fr.

Le quart de feuille, 1 fr.

(On ne délivre pas moins d'un quart de feuille.)

2° Bouquets et oiseaux, quarante à la feuille, même prix.

3° Bouquets, guirlandes de fleurs, papillons et chimères assortis, d'une grandeur de 1 à 11 centimètres, plus de cent à la feuille, 4 fr.

Le quart de feuile, 1 fr. 25 c.

4° Petites fleurs anglaises.
5° Grandes fleurs, *idem*.
6° Bouquet rond, grandeur d'un fond d'assiette.
7° Oiseaux d'environ 10 centimètres.
8° Fruits, grandeur d'environ 10 centimètres.
9° Guirlande d'amours, genre Watteau.

Tous ces modèles à raison de 3 fr. la feuille.

Le quart de feuille, 1 fr.

Le mois prochain nous pourrons compléter ce catalogue, qui permettra aux abonnées de faire, à peu de frais, de charmantes surprises pour Noël et le premier janvier.

ÉPHÉMÉRIDES

29 OCTOBRE 1793. — MORT DE BARNAVE.

Député du Dauphiné, Barnave se fit remarquer à la Constituante par son éloquence, son instruction et son caractère modéré et conciliant. — Il aimait les principes constitutionnels, mais il révérait aussi le roi et la famille royale; plusieurs fois il essaya de les sauver par ses conseils, et ses relations avec la cour ayant été découvertes par Danton, il fut désigné à la fureur des révolutionnaires. On l'arrêta à Grenoble; il passa quinze mois dans une prison de cette ville; mais ses ennemis ne l'avaient pas oublié, l'ordre arriva de le faire conduire à Paris. Il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort. — Il subit son arrêt avec fermeté, à l'âge de trente-deux ans.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : *A bien faire, fort il y a.*

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

CAUSERIE ARTISTIQUE

FRA BARTOLOMMEO

Je vous ai annoncé, mesdemoiselles, ce peintre qui fut particulièrement, aux beaux siècles de l'art, le représentant de l'art religieux, le héros de l'école dite *liturgique*.

Je crois avoir essayé de vous indiquer les deux tendances qui, au temps de la Renaissance, appelaient l'art dans deux voies différentes. L'une trouva son expression excessive dans l'école ombrienne, l'autre brilla d'un incomparable éclat à Florence, à Rome et à Venise.

Mais je vous ai promis de prendre les choses de haut : suivez-moi donc, si les aspérités que je vais gravir ne vous épouvantent pas.

L'art antique, vous le savez, chercha la forme avant tout, et se préoccupa secondairement d'imprimer sur la matière le reflet de l'âme. Et quand, par exception, il voulut traduire les passions violentes, il ne leur permit de contracter les muscles de ses héros qu'à la condition de respecter toujours la beauté des lignes.

C'est l'instinct, c'est le génie naturel d'un peuple qui inspire ses premières créations artistiques, et le conduit jusqu'à l'éclosion de ses chefs-d'œuvre. Mais aussitôt que ceux-ci sont nés, apparaissent les dogmatistes qui font les règles, qui créent la philosophie de l'art, comme, au point de vue littéraire, quand les poèmes épiques sont faits, apparaissent les commentateurs, les rhéteurs et les grammairiens.

Quand l'art des grands siècles de la Grèce et de Rome eut dit son dernier mot, il y eut des professeurs d'esthétique; quand, à la décadence du Bas-Empire, nulle œuvre originale ne se produisit plus, les rhéteurs discoururent sur la plastique.

Or à cette époque les rhéteurs ne manquaient point, et parmi eux il y avait des hommes de grande valeur. L'avénement du christianisme, en révolutionnant les philosophies païennes, donna un nouvel essor à celles qu'il ne détruisit pas. De toutes les philosophies antiques, la philosophie platonicienne était la plus spiritualiste ; elle abordait tous les grands problèmes alors soulevés par la religion nouvelle. Ce fut donc à cette philosophie que se rattachèrent les païens obstinés. Je vous citerai particulièrement Julien l'Apostat qui, comme vous le savez, brillait parmi les rhéteurs de son temps.

Mais comme le christianisme eut bientôt gravi les hautes cimes et fait des prosélytes parmi les plus belles intelligences, les philosophes grecs trouvèrent à qui parler. Alexandrie devint alors le centre d'une école fameuse dont l'influence a dominé tout le moyen âge et traversé les siècles pour arriver jusqu'à nous. Cette école, qui vit entrer en lutte les plus fameux orateurs, qui féconda les plus beaux génies, fut l'arène où le christianisme jeta ses lumineuses révélations et le paganisme toute la science amoncelée d'Aristote et de Platon. Hélas ! les luttes furent si vives d'abord que le sang coula ! Non pas qu'à cette époque où le christianisme avait déjà triomphé, quant au fond, il y eût encore des persécutions, mais la populace garda longtemps le goût du sang. Toutes les fois que, dans l'histoire, nous voyons de grandes émotions intellectuelles, nous voyons, à côté, les masses qui, sans en comprendre la portée, épousent les querelles et les traduisent en conflits meurtriers.

En ce temps-là donc quelques rixes ensanglantèrent les rues d'Alexandrie; ce fut dans l'une de ces rixes que périt la malheureuse Hypathie, une des gloires de votre sexe.

Puisque je vous ai menées si loin, je ne saurais passer sans vous en dire un mot. Elle était fille de Théon, célèbre mathématicien grec qui se plût à l'instruire dans sa science. Elle y joignit bientôt l'étude de la philosophie, de la dialectique, etc., sans parler de l'histoire et de la poésie. Elle avait la beauté, elle avait l'éloquence; bientôt elle prit part à toutes les joutes de la parole; bientôt elle passionna son auditoire, qui pensait voir apparaître en elle une des plus rayonnantes déesses de l'Olympe. Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, crut devoir prémunir les fidèles contre cette sorte de retour à l'idolâtrie. En un jour d'émeute, la populace interpréta le blâme apostolique comme un arrêt de mort. Hypathie laissa de nombreux disciples : un des plus célèbres fut Synésius.

Synésius était chrétien, comme le prouvent ses *Hymnes religieuses* et plus encore son titre d'évêque de Ptolémaïs. Voyez donc comme déjà se touchaient les extrêmes sur les hauteurs philosophiques! Bientôt, en effet, le christianisme conquit à ses dogmes et à sa morale les derniers apôtres de Jupiter. Mais, en même temps, les philosophies, les sciences, les arts antiques, s'intronisèrent dans le christianisme.

Ce moment fut l'heure triomphale de l'école *néo-platonicienne* d'Alexandrie.

Les arts et les lettres ne donnèrent que des œuvres secondaires, parce que les fortes œuvres sont filles de la jeunesse des nations; mais on eut de magnifiques théories. Les connaissances, jusqu'alors éparses dans l'humanité, se formulèrent en un corps de doctrine qui, après avoir traversé l'ombre du dixième siècle et les invasions des Barbares, devint le compendium de la scolastique de saint Bernard et d'Abailard...

Mais, bon Dieu! mesdemoiselles, ramenez-moi à mes moutons! je veux dire à l'atelier d'*Il Frate*, au couvent de Saint-Marc, ou bien à Florence, sur la loge des Lances, où prêche Savonarole contre le *néo-platonisme* de Marcille Ficin.

Non pas encore cependant; car si je n'achevais ma déduction, à présent que je l'ai commencée, vous auriez le droit de penser que je divaguais tout à l'heure. Aussi bien les disputes célèbres de Longin, d'Hypathie, de Plotin, de saint Bernard, d'Abailard, de Savonarole et de Ficin, etc., etc., tiennent un peu aux mêmes principes sous différents noms.

Quand donc l'esprit collectif de l'école d'Alexandrie se fut formé, il représenta pour tout ce qui concernait les sciences, les arts et les lettres, la tradition antique. Durant les siècles d'ignorance les clercs suivirent routinièrement l'impulsion donnée qui alla peu à peu s'abâtardissant. A la Renaissance, avant d'ouvrir des voies nouvelles, l'esprit humain retourna aux sources du passé. On retrouva les monuments de l'art grec, et en même temps les gloses savantes qui posaient les principes de l'esthétique.

Ces principes, modelés sur l'antique, préconisaient avant tout le culte de la forme. Mais en même temps qu'on les appliquait à briser enfin le vieux moule byzantin, ils étaient dépassés par cet esprit moderne, tout nouveau, tout jeune et plein de sève, cet esprit absolument différent, absolument inconnu que le christianisme a introduit dans le monde.

L'âme est née.

Maintenant il ne suffit plus que la forme soit parfaite; il faut encore, il faut surtout que l'âme seule paraisse. Ce n'est plus Vénus qu'on peint, c'est Marie. Et pour représenter la Vierge mère il ne s'agit pas seulement de peindre une femme!

Dès l'origine de la Renaissance, les artistes se divisèrent instinctivement en deux parts : ceux qui voulaient la prédominance de l'âme, fût-ce au détriment de la forme, et ceux qui, séduits par l'antique, voulurent d'abord amener la forme à sa perfection, ne doutant pas qu'après, l'âme y entrerait tout naturellement.

Les uns, par exemple, disaient : « Faisons une âme et revêtons-la du plus beau corps possible. » Les autres : « Faisons un corps parfait; l'âme, c'est la beauté. »

Les premiers cherchaient leurs modèles au ciel, les seconds sur la terre.

Ces derniers furent bientôt les plus nombreux. Après tant de siècles, où les types divins avaient été emprisonnés dans la gaîne byzantine, il y avait des séductions infinies dans ces audaces de l'art nouveau qui se jouaient avec le mouvement et la vie.

Dans toutes les branches de l'art, les plus nobles esprits se laissèrent entraîner. Ce fut pour protester contre cette tendance, encouragée par les Médicis d'abord, puis par presque tous les Mécènes du temps, que Savonarole se leva du fond de ce même couvent de Saint-Marc qui avait donné *il beato Angelico*.

Lorsqu'il parut, lorsque, avec une éloquence entraînante et passionnée, il tonna contre cette résurrection du paganisme dans l'esthétique, il produisit un effet immense. Les uns le traitèrent d'iconoclaste et le vouèrent au bûcher; les autres se firent ses disciples. *Baccio della Porta*, autrement dit *il Fattorino*, qui depuis devint Fra Bartolommeo, fut un des plus ardents.

Bartolommeo, ou *Baccio*, comme on dit par diminutif, était petit-fils d'un *facteur-commissionnaire* établi à la porte San-Pietro-Gattolini; de là son surnom de *Fattorino* et son nom de Bartolommeo della Porta. Il naquit à Savignano, près de Florence, en 1469, douze ans avant Raphaël, dont il devait être l'ami et souvent l'émule, et mourut en 1517, la même année que Léonard. Vous le voyez, mesdemoiselles, Fra Bartolommeo appartient à la plus belle époque de l'art; j'ajouterai qu'en Italie il tient dignement sa place entre ses illustres contemporains. Nous l'en mettons, ici, bien plus loin qu'il ne faut, mais c'est que nous ne connaissons son œuvre qu'imparfaitement.

Il fut élève de Cosimo Roselli, et fréquenta, comme tous les jeunes artistes d'alors, les jardins Médicis, où se trouvaient réunis les chefs-d'œuvre de la statuaire antique. Mais son maître d'élection, son inspirateur, c'était Léonard de Vinci. Dans les jardins de Laurent de Médicis, il rencontra un de ses élèves, Mariotto Albertinelli. Tous deux se lièrent d'une étroite amitié; bientôt même ils associèrent leurs travaux, exécutèrent leurs ouvrages en commun, et ne formèrent, pour ainsi dire, qu'une seule personnalité.

Il en était là, lorsqu'il entendit le père Geronimo Savonarola qui proscrivait comme œuvres de Satan la plupart des créations de la peinture, de la littérature et de la sculpture contemporaines, qui n'acceptait l'art que comme revêtement du sentiment religieux, qui développait enfin ce thème :

« Vos notions sur la beauté sont empreintes du plus grossier matérialisme. La beauté! mais c'est la transfiguration, c'est la lumière de l'âme : c'est donc par delà la parure visible qu'il faut chercher la beauté suprême dans son essence... Plus les créatures approchent et participent de la beauté de Dieu, plus elles sont belles; et de deux femmes également belles de corps, ce sera la plus sainte qui excitera le plus d'admiration même chez les profanes. »

Ces principes sont les miens, mesdemoiselles, et assurément ce sont aussi les vôtres. Il vous semblera peut-être même qu'ils doivent être ceux de tous les écrivains et de tous les artistes, tant ils sont purs, nobles, élevés et justes. Pourtant, maintenant comme alors, alors comme aux beaux jours de l'école d'Alexandrie, ils trouvèrent des contradicteurs. On y répond aujourd'hui par la théorie de l'art pour l'art. Au temps de la Renaissance on y répondait par une théorie analogue : seulement cette théorie on la soutenait par des chefs-d'œuvre. C'est que les théoriciens, eux-mêmes, avaient une foi bien vivace aux beautés spirituelles!

Savonarole, qui, d'ailleurs, appliquait ses principes réformateurs à toutes choses, succomba dans la lutte. L'Église elle-même le condamna. Et cela devait être, car à l'époque où il prêchait, sa doctrine artistique, en



Adrien Nargeot del.[t] d'après Fra Bartolommeo. — Nargeot Sculp.[t]

PRÉSENTATION AU TEMPLE

Journal des Demoiselles — 29.e année Novembre 1861

la conduisant à ses extrêmes conséquences, était malfaisante et obscurantiste. Vous allez le comprendre.

Après de si longs siècles d'ignorance et de barbarie, mais d'ardente foi, des siècles pendant lesquels la religion chrétienne s'était profondément enracinée, mais pendant lesquels l'art avait dormi dans la gaîne byzantine comme dans sa chrysalide, l'éclosion soudaine de l'esprit moderne dut nécessairement être accompagnée de cette exagération, de cette fougue qui sont propres à toutes les jeunesses. Arrêter cet essor par des formules ascétiques, c'était tout compromettre, peut-être.

Au temps où Hypathie prêchait les beautés païennes à des auditeurs qui, la veille, sacrifiaient encore à Jupiter, l'Église devait réagir contre la tentation idolâtrique; mais au temps où Léon X régnait à Rome, on pouvait sans danger peindre tous les dieux de l'Olympe, donner au Christ un peu de la beauté d'Apollon, et mêler même aux grandes compositions catholiques quelques figures mythologiques, comme le fit Michel-Ange dans *le Jugement dernier*. Il y avait danger, au contraire, à laisser jeter au feu des chefs-d'œuvre sur la parole d'un moine exalté.

Toutefois, comme je vous l'ai dit, cette doctrine si pure et si noble de Savonarole trouva de passionnés zélateurs. Baccio della Porta prit un jour toutes ses peintures, toutes ses études, d'après le modèle vivant surtout, et les alla porter au bûcher où les Florentins accoururent en masse jeter leurs livres et leurs images.

Puis il s'enferma dans un couvent avec son maître. Un jour la populace florentine, ameutée contre le prédicateur qu'elle avait exalté la veille, se porta vers le couvent pour massacrer Savonarole et ses adhérents. Baccio combattit pour son maître et fit vœu de prendre l'habit de moine après la bataille; voilà comment, quatre années après, lorsqu'il reprit ses pinceaux, nous le retrouvons dominicain au couvent de Saint-Marc.

Par un effet étrange, mais moins rare qu'on ne pourrait croire, il acquit, pendant cette longue période d'inaction, l'énergie, la puissance, la personnalité qui manquaient à son talent. Lorsqu'il se remit à peindre, il se trouva l'émule de Raphaël.

Vers 1506, tous deux se rencontrèrent à Florence et devinrent amis. Fra Bartolommeo donna d'utiles conseils à Raphaël sur l'emploi des couleurs, et reçut en échange des leçons de perspective. L'histoire ne dit pas que *Il Frate* inspira au Sanzio le sentiment divinement spiritualiste que le peintre des *Vierges* gardait au milieu de sa suprême élégance; elle n'indique pas non plus que le Sanzio assouplit un peu les formes droites de Fra Bartolommeo, donna le l'aisance à ses compositions conçues dans l'ancien style symétrique; mais il est probable que ces deux maîtres qui eurent des affinités de goût et de caractère influèrent beaucoup l'un sur l'autre.

Le talent de Fra Bartolommeo devait d'ailleurs se perfectionner par plusieurs influences successives. Nous l'avons vu étudier Léonard de Vinci et s'identifier, pour ainsi dire, avec un de ses élèves; son prieur l'ayant envoyé à Venise, au couvent des dominicains de Murano, vers 1508, il surprit les magiques secrets de la couleur. A Rome, enfin, il contempla les Michel-Ange, et la dernière période de sa vie, de 1512 à 1517, en fut évidemment influencée.

On pourrait diviser la vie artistique du Bartolommeo en périodes tranchées qui s'acheminent toutes d'un pas de plus vers la perfection. La première, assez indécise, serait celle de sa jeunesse, avant l'influence de Savonarole; la seconde, de 1505 à 1508, époque de sa liaison avec Raphaël, au temps où Raphaël était encore sous l'influence péruginesque; la troisième, de 1509 à 1512, qui fut remplie par une nouvelle association avec Mariotto Albertinelli, l'élève de Léonard; la dernière, de 1512 jusqu'à sa mort, qui fut la plus brillante.

On le voit, la nature de Fra Bartolommeo était assez assimilatrice; et cependant son génie a une individualité puissante. Il ne ressemble ni à son prédécesseur en peinture liturgique, Fra Angelico, qu'il dépasse de toute la science, ni au Pérugin, dont il n'a point *la manière*, ni à l'un des trois colosses artistiques qui dominent son siècle. Il est lui, entre eux cinq, et il possède comme pas un le secret de la couleur.

Je vous l'ai dit, mesdemoiselles, nous ne pouvons pas juger en France Fra Bartolommeo à sa valeur. Nous ne possédons de lui que deux tableaux de médiocre dimension; encore l'un appartient-il à l'époque de sa collaboration avec Mariotto Albertinelli. C'est le plus grand, celui qui représente *la Vierge, sainte Catherine de Sienne et plusieurs saints.*

Au milieu de la composition, la Vierge assise sur un trône, accompagnée de saint Pierre, de saint Barthélemy, de saint Vincent et d'autres personnages tenant des palmes, préside au mariage mystique de l'enfant Jésus avec sainte Catherine, agenouillée à gauche devant lui. Derrière la Vierge, à droite, saint François et saint Dominique s'embrassent en témoignage de l'affection qui les unit. Dans la partie supérieure, des anges soutiennent les rideaux du dais qui surmonte le trône. On lit sur la base du trône : *Orate pro pictore, M. D. XI,* et sur la marche au-dessous: *Bartolome Floren. or. prae.*

Ce qui veut dire: Barthélemy de Florence, de l'ordre des Frères prêcheurs.

Ce tableau a été donné, en 1512, par la seigneurie de Florence, à l'ambassadeur de France, qui était alors un évêque d'Autun. Aussi avant d'être apporté au Louvre, a-t-il figuré longtemps dans la sacristie de la cathédrale de cette ville.

Le second tableau de Fra Bartolommeo que nous avons au Louvre représente *la Salutation angélique.* Il n'a pas un mètre de haut, mais il appartient à la plus belle époque de la carrière artistique du maître (1515). Il fut acheté et apporté en France par François Ier.

La Vierge, un livre à la main, est assise sur une estrade, placée dans un enfoncement en forme de niche, et contemple l'ange Gabriel qui paraît dans les airs portant une branche de lis. Saint Jean-Baptiste, saint Paul, saint Jérôme, saint François se tiennent debout de chaque côté de la Vierge; sainte Marguerite, à gauche, et sainte Madeleine, à droite, sont à genoux sur le devant du tableau, la première ayant une croix, la seconde un vase.

Ce que vous remarquerez particulièrement dans ce tableau, mesdemoiselles, c'est d'abord l'ordonnance de la composition toujours fidèle aux anciennes traditions pyramidales. Puis, surtout dans le second, le coloris infiniment plus *monté*, plus puissant que celui des peintres florentins. On sent que Fra Bartolommeo a traversé Venise.

Le tableau dont nous vous offrons la gravure est un des plus beaux de la belle époque de Fra Bartolommeo; il est cependant encore de petite dimension.

Mais la grandeur de la conception élargit le cadre On le trouve dans la galerie de Florence, au palais des Beaux-Arts.

La composition, ici, rappelle plutôt Massaccio, le peintre de la chapelle des Carmes, que Fra Angelico. L'enfant et le grand prêtre font rêver de Raphaël. Voyez combien l'expression des têtes est religieuse et simple. Voyez surtout quelle ampleur et quelle majesté ont les draperies. Fra Bartolommeo le premier parmi les peintres a connu cette belle ordonnance des plis du vêtement, qui est une des grâces et des noblesses de l'art.

La Vierge est ici le personnage le moins heureusement agencé et drapé ; toutefois elle s'harmonise avec l'ensemble. Mais regardez bien le reste du tableau; comme toutes les grandes choses, il vous attachera de plus en plus par la contemplation. Vous y verrez une beauté sérieuse et digne, une expression profondément religieuse, qui n'exclut ni la correction parfaite du dessin ni l'étude irréprochable des formes.

L'œuvre de Fra Bartolommeo, en général a une immense portée artistique ; elle prouve que la peinture religieuse ne s'oppose pas du tout au développement des formes, à la science et à l'aisance enfin. Nous sommes loin, ici, de la sécheresse et de la mièvrerie du Pérugin, dont les peintures, à côté de celles d'*Il Frate*, semblent plutôt maniérées que naïves.

Mais, je vous le répète encore, ce n'est point chez nous, c'est en Toscane, c'est à Florence, à Pistoie, à Lucques, à Prato, qu'il faut voir Bartolommeo. Moi, je me souviens d'être resté en contemplation et en ravissement, au palais Pitti, chaque fois que je m'arrêtais devant un de ses tableaux. Il y a là le *Saint Marc*, que plusieurs tiennent pour son chef-d'œuvre et qui semble animé du souffle michel-angesque. — Il y a un Christ avec les Évangélistes, une madone sur le trône, une *Sainte Famille* surtout, qui sont des chefs-d'œuvre dignes certainement de lutter avec les Léonard, les Michel-Ange, les Raphaël, et même, oui, mesdemoiselles, le moine parfois pourrait l'emporter sur ses émules.

Son dessin est aussi correct que celui de Raphaël; il a la puissance quand il veut; non la puissance des Titans, comme Michel-Ange, mais la puissance humaine. Il sait, comme Léonard, jouer avec le clair-obscur; enfin, il est coloriste, lui seul parmi les Florentins.

Pourquoi donc a-t-il laissé une moindre renommée ? allez-vous me demander. Mais d'abord il a moins produit ; il n'a pas eu l'occasion d'exécuter quelqu'une de ces grandes pages comme *la Cène, le Jugement dernier, l'École d'Athènes, la Transfiguration*, etc., et puis...et puis Fra Bartolommeo était un génie synthétique, plutôt qu'un génie créateur. Il a fait d'admirables tableaux, et cependant n'a point marqué de forte empreinte sur l'art de son époque, quoique le *Saint Marc* soit une des œuvres les plus amples et les plus nobles du siècle, qui produisit le *Moïse* de Michel-Ange, et *le Père éternel* de Raphaël. Enfin nous ne soupçonnons pas ici la renommée dont il jouit à Florence.

C'est au palais Pitti que j'ai le mieux et le plus apprécié Fra Bartolommeo. Toutefois, on trouve de lui, au palais des Beaux-Arts de Florence, outre le tableau dont vous avez la gravure, un petit portrait de Savonarole, superbe d'expression et d'énergie ; aux *Offices*, un petit tableau remarquable par un effet de clair-obscur, et deux prophètes, *Job* et *Isaïe*, dans sa grande manière ; à Sainte-Marie-Nouvelle, un beau *Jugement dernier*, terminé par Albertinelli ; enfin, et surtout au couvent de Saint-Marc, cet asile de son choix, ce refuge pieux qui avait abrité Fra Angelico, une de ses plus belles Vierges.

La Madone de la Miséricorde, à Lucques, deux autres tableaux situés dans la même ville, et une fresque à Pistoie, sont encore classés parmi les œuvres les plus magistrales de Fra Bartolommeo. A Rome, on remarque un tableau de lui que Raphaël a terminé.

Les musées étrangers possèdent peu de Fra Bartolommeo. Avec ceux du Louvre, je ne vois guère que *la Vierge à l'Enfant*, de la galerie de Sienne. On remarque, à propos de celui-ci, que le type de l'Enfant est vraiment divin, le plus divin qu'il y ait peut-être, tandis que celui de la Vierge n'a ni jeunesse, ni beauté, ni expression virginale. On suppose que c'est un portrait. Peut-être le moine aura-t-il seulement voulu faire sentir qu'entre l'enfant et la mère il y a la distance de l'humanité à la divinité.

Fra Bartolommeo mourut dans la force de l'âge, à quarante-sept ans. Ses austérités et son application au travail l'avaient épuisé. Quand son prieur le vit souffrant, il l'envoya aux eaux de San-Filippo; car c'était un grand honneur pour l'ordre que de posséder parmi ses obédients un artiste comme *Il Frate*. Mais les eaux furent impuissantes, on s'y prenait trop tard.

On voit aux *Offices* de Florence la dernière peinture de Fra Bartolommeo della Porta. Cette peinture, inachevée, et qui représente *une Vierge à l'Enfant* avec des saints, est tout près d'*une Adoration des Mages*, de Léonard de Vinci, également inachevée. On s'arrête à considérer les deux ébauches et à comparer les procédés. Léonard, comme le *flou* et le *fondu* admirables de sa peinture le font pressentir, n'indiquait pas par un trait l'esquisse de ses figures ; il les faisait sortir de la toile peu à peu, au moyen d'ombres portées; comme on dirait dans notre jargon artistique, « il modelait dans la pâte. » Fra Bartolommeo, au contraire, dessine son ébauche en traits fins et cernés.

Il Frate a laissé plusieurs élèves parmi les moines de son ordre. Le plus célèbre fut Fra Paolino da Pistoja. Ses principaux élèves laïques sont : Cecchino del Frate, Benedetto Cianfanini et Gabriele Rustici.

Comme tous les grands hommes aussi, il a eu ses pasticheurs. Citons Sogliani, Ridolfo Ghirlandajo, fils du maître de Michel-Ange, Lorenzo Credi, et surtout Mariotto Albertinelli, son ancien condisciple et associé.

De Ridolfo Ghirlandajo, qui, après la mort de son père, passa quelque temps à travailler sous les ordres de Bartolommeo, nous avons au Louvre un beau *Couronnement de la Vierge*.

De Mariotto Albertinelli nous avons : *Saint Jérôme et saint Zénobe adorant l'Enfant-Jésus dans les bras de la Vierge*, et *Jésus apparaissant à la Madeleine*, que l'on attribue à l'époque de son association avec *Il Frate*.

Soit dit en passant, mesdemoiselles, il est assez piquant de remarquer quelles routes divergentes prirent les deux amis, qui s'étaient rencontrés faisant les mêmes études dans les jardins Médicis, et qui se

trouvèrent les mêmes tendances artistiques, puisqu'ils unirent leurs travaux. Mariotto, qui avait quitté pour se faire peintre la profession de batteur d'or, ne prit point parti pour ou contre Savonarole; il regarda la bataille des fenêtres du cabaret; et tandis que Bartolommeo della Porta prenait la robe de moine, Mariotto prenait le tablier d'aubergiste. Ils se retrouvèrent pourtant, et peignirent encore ensemble dans ces deux conditions si opposées. Mais Albertinelli mourut d'excès de bonne chère avant que Bartolommeo ne mourût d'austérités.

En relisant ce qui précède, je m'aperçois, mesdemoiselles, que j'ai été un peu plus pédant que de raison. Depuis quelque temps, je hausse ces causeries à un ton bien élevé; je m'oublie à vous parler philosophie, haute esthétique, etc., comme si, au lieu d'être des jeunes filles élevées au couvent ou en pension, ou même dans leurs familles, vous étiez des jeunes gens munis de vos diplômes de bacheliers et vous acheminant à l'École normale. N'allez-vous pas vous fâcher, c'est-à-dire n'allez-vous pas fermer votre journal à ma première page, me décerner un brevet d'ennuyeux, et dessiner en marge ma caricature avec des besicles et un bonnet de soie noire? Et pourtant, je ne porte encore rien de tout cela.

N'ayez peur, je vais en avoir fini avec mes considérations ambitieuses. Aussi bien, nous ne rencontrerons pas toujours, pour les provoquer, des génies aussi vastes et aussi complexes que ceux de Léonard et de Michel-Ange, des talents aussi parfaits que celui de Fra Bartolommeo.

Et puis, savez-vous bien que ce ne serait pas un mal, après tout, que vous eussiez une légère teinture de ces fortes études que font vos frères et vos futurs maris? Quand un jour vous les entendrez discuter sur de pareils sujets, vous pourrez au moins les comprendre, sinon leur répondre. Il ne faut pas craindre, je crois, de dépasser ce qui est futile pour toucher un peu à ce qui est solide. Toutefois, ne répétez jamais ce que je vous ai dit touchant l'école d'Alexandrie, par exemple; prenez-en note seulement, et mettez-le dans les archives de votre mémoire.

Il est bon de savoir, même pour les femmes; il est toujours fâcheux d'avoir l'air de savoir, surtout pour les femmes. Ainsi, mesdemoiselles, lorsque vous étudiez pour mettre votre esprit à la hauteur des autres esprits de votre milieu, c'est comme lorsque vous revêtez un corset, une crinoline, etc., etc., pour mettre votre personne à même de figurer convenablement dans un salon. Eh bien! si votre science perce, si les études cachées que vous avez dû faire pour cette toilette intellectuelle se laissent apercevoir, vous vous trouvez habillée au moral comme ces femmes dont le corset pointe à travers le corsage, les cerceaux de la crinoline à travers la jupe, c'est-à-dire que vous avez perdu la grâce, le charme.

Ce n'est pas seulement la question d'art qu'il faut étudier, mille autres choses pour le moins aussi utiles appellent la curiosité de votre esprit. Toutes les sciences que poussent si loin les hommes de notre temps, vous aimeriez, j'en suis sûr, à les effleurer si on vous en présentait l'abrégé dans des livres à votre portée. Les femmes n'ont point l'esprit si puéril que veulent bien le dire les gens qui ne se sont jamai occupés d'elles. Mais si on ne leur parle point dans leur jeunesse le langage que parlent les hommes entre eux, comment veut-on qu'un jour elles s'intéressent à ce langage? Je lisais un livre, ces jours derniers, qui éveillait surtout mes pensées à ce sujet. Si la direction du journal le veut bien, mesdemoiselles, ce livre sera le sujet d'une prochaine causerie entre nous. Vous voudriez savoir son titre peut-être? Mais non! j'aime mieux vous le laisser deviner. Cherchez. En ce moment, il a beaucoup de succès parmi les savants, qui voudraient, comme le Christ, laisser venir à eux les petits enfants.

Mais un mot encore, et celui-ci regarde nos études artistiques.

Avez-vous entendu parler de l'institution qu'a fondée, à Paris, madame d'Anglars, sous le titre de Notre-Dame-des-Arts? Oui, je crois qu'une de nos collaboratrices les plus aimées, madame Bourdon, vous a dit déjà le but de l'œuvre, but éminemment religieux, bienfaisant, utile. Toutes les jeunes filles ne naissent pas, vous le savez, avec de la fortune. Il en est beaucoup qui, après avoir connu l'aisance dans leur famille, se trouvent, par la mort de leur père, ou par un partage de biens, ou par toute autre cause, sans autre moyen d'existence que leur travail. Or, que peut faire une femme? — Coudre? — On gagne si peu! Et puis, c'est une occupation si pénible, quand elle devient gagne-pain, pour des jeune filles qui n'ont pas, dès l'enfance, connu la misère!... Une jeune fille pauvre peut encore se faire institutrice. — Oui, mais il ne faut pas malheureusement, à beaucoup près, autant d'institutrices qu'il y a de jeunes filles pauvres.

On a remarqué l'aptitude particulière des femmes pour les beaux-arts, la place vraiment distinguée qu'ont obtenue beaucoup d'entre elles dans la peinture et la sculpture. Je ne parle pas de la musique; elles font leurs preuves en masse. Mais on s'est dit que les femmes avaient spécialement la faculté du goût, et l'on a pensé qu'avec un peu d'étude, elles pouvaient devenir propres aux arts qui touchent à l'industrie, aux arts utiles, et, par conséquent, sûrement rétribués; qu'elles pourraient, par exemple, dessiner sur étoffe, sur papier de tenture, peindre sur porcelaine, sur émaux, etc.; en sculpture : faire des modèles de vases, de meubles, de pendules, candélabres, ustensiles de ménage de toutes sortes, etc.

C'est pour conduire dans cette voie artistique et utilitaire des jeunes filles sans fortune que madame d'Anglars a fondé Notre-Dame-des-Arts. Et si cette institution ne sort pas de sa voie, ce sera vraiment une belle et grande œuvre que Dieu bénira et à laquelle il faudra que tous les vrais artistes prêtent leur concours. La solennité de la distribution des prix était présidée, cette année, par monseigneur Coquereau. A côté de lui, sur l'estrade, figuraient les principaux protecteurs de l'œuvre, M. le marquis de Béthisy et M. Gudin, l'illustre peintre de *marines*. L'Empereur avait envoyé son prix.

CLAUDE VIGNON.

BIBLIOGRAPHIE

GAZIDA

Par Xavier Marmier (1).

L'Académie française vient de couronner le dernier ouvrage de M. Xavier Marmier ; peut-être pourrait-on trouver que ce récit de voyage, encadré dans un petit roman d'une trame assez frêle, n'a rien de bien directement *utile aux mœurs*, excepté par l'idée religieuse qu'il propage, mais sans entrer dans les motifs qui ont guidé le concile littéraire, nous pouvons assurer nos lectrices que si *Gazida* n'est pas le livre qu'aurait pu rêver M. de Montyon, ce n'en est pas moins un ouvrage intéressant, agréable, et qui ne peut offrir aucun danger aux plus jeunes esprits. Au temps où nous vivons, c'est déjà quelque chose de ne pas nuire ! et si l'on n'est pas utile, c'est quelque chose de ne pas être dangereux !

Un jeune homme, Henri de Vercel, dégoûté de l'Europe, s'embarque et fait voile vers le Canada : on reconnaît les prédilections de M. Marmier pour les sites septentrionaux. Il loge chez un gentilhomme français, qui, pendant l'émigration, a cultivé un coin de ces vastes solitudes, et qui, par ses récits, lui fait connaître cette terre toujours française par le cœur ; car les Canadiens se souviennent toujours du pays qui leur a apporté la foi, auquel ils doivent l'agriculture, qui a changé en champs d'épis des pans de leurs vastes forêts, et une civilisation qui les rend, aujourd'hui encore, bien supérieurs à leurs voisins des États-Unis. Aux récits de M. de Mériol viennent se joindre ceux d'un pieux missionnaire ; il raconte avec émotion les tristes vicissitudes de la race indienne, qui jadis possédait la splendide Amérique, et qui voit chaque jour ses tribus décimées par l'exil et la misère, refoulées vers le Nord, chassées de leur héritage, s'éteindre loin de leurs forêts natales. Cette partie du livre est intéressante et aurait pu l'être davantage si le missionnaire avait dit ce que le catholicisme a fait et voulu faire en faveur des Indiens, et combien ces régions sauvages ont vu d'apôtres et de martyrs qui donnaient avec joie sueurs et sang pour le salut des pauvres idolâtres. L'histoire des missions du Canada est une des plus belles de l'église de France ; car c'était la France seule qui fournissait ces hardis prédicateurs de l'Évangile, contents de vivre dans le misérable wigwam des sauvages, contents aussi de mourir attachés au poteau ; ni l'Europe ni l'Amérique n'ont oublié le nom des Brébœuf, des Lallemand, des Marquette, des Charlevoix, dont le nom se lie à tous les souvenirs du Canada.

La seconde partie du livre est consacrée aux voyages qu'entreprend Henri de Vercel autour des propriétés de son hôte. Des descriptions bien senties de la nature s'y font remarquer ; on comprend que l'auteur a goûté profondément le charme de ces beaux paysages, de ces forêts séculaires, de ces lacs tranquilles, de ces fleuves majestueux qu'il fait apparaître à l'imagination du lecteur. Voyez ce tableau d'une forêt :

« Les sapins, aux pointes pyramidales, y apparaissent comme les flèches aériennes des cathédrales ; les rameaux des hêtres et des chênes en forment le dôme, et leurs troncs vigoureux en sont les pilastres. Les peupliers avec leurs tiges flexibles, les bouleaux avec leur écorce blanche s'élèvent comme des colonnettes ; les saules y déroulent leurs branches comme de légers arceaux ; les pommiers et les cerisiers nous y montrent les vivants ornements que les artistes du moyen âge se plaisent à reproduire dans les chapiteaux et dans les voûtes des églises ; la vigne sauvage qui s'enlace à ces arbres y dessine de gracieux festons, et le vert gazon, avec les petites fleurs agrestes qui le parsèment, s'étend comme un tapis de velours dans ces grandes nefs. Dieu lui-même est l'architecte de ces merveilleux édifices, et la nature en est la gardienne active. Quand une de ces majestueuses colonnes, usée par le temps, s'écroule sur sa base, une autre grandit pour la remplacer. Quand les tempêtes ont ébranlé cette immense structure, un bras invisible une puissance vigilante en rétablissent promptement l'auguste harmonie.

» Ténèbres et lumières, jours de splendeur et jours de deuil, tout ici est l'œuvre suprême, l'œuvre virginale de Dieu. La forêt primitive est un de ses plus purs sanctuaires, et quand on y pénètre, tout ce qu'on y voit, tout ce qu'on y entend, à chaque pas, en chaque saison, saisit la pensée pour l'élever vers lui ; c'est sa voix qui, par les éclats de la foudre, retentit sous ces voûtes majestueuses ; c'est sa lumière qui les éclaire. Dans le jour, le soleil répand ses rayons à travers ces réseaux de feuillage, comme à travers les vitraux coloriés d'une chapelle gothique. Dans la nuit, le disque de la lune est suspendu, comme une lampe d'albâtre, sur ces vastes coupoles. L'hiver, lorsque la forêt est ensevelie dans son linceul de neige, elle semble, dans sa tristesse, s'incliner et s'assoupir sous le regard de Dieu. Au printemps, elle se réveille comme un enfant rafraîchi par un salutaire sommeil, et célèbre celui à qui elle doit son repos, son mouvement et sa vie. Ses fleurs ouvrent leurs corolles comme des encensoirs ; ses sapins résineux exhalent l'arôme de leurs bourgeons naissants ; ses acacias et ses cerisiers répandent dans les airs leurs parfums ;

(1) Paris, librairie Hachette, 14, rue Pierre-Sarrazin. — Paris : 3 fr. 50 c.; par la poste, 4 fr.

ses insectes rampent, courent et voltigent avec un joyeux bourdonnement; ses oiseaux entonnent dès le matin leur chant d'amour ou leur cantique religieux, et le soir modulent encore de doux accents. Tout est musique et mélodie; tout, depuis le bruissement des feuilles et le soupir des eaux, jusqu'à la sublime harmonie des sphères, s'élève comme un hymne de louange, de gratitude vers le souverain Créateur. La lumière même est une sorte de musique, car elle se produit, comme la musique, par d'innombrables vibrations. »

Je voudrais citer un second morceau sur les habitants qui peuplent ces belles forêts; l'agile écureuil, l'*oiseau-cire*, dont les ailes semblent parsemées de gouttes de cire à cacheter, le *whip-poor-wil*, le rossignol d'Amérique, que les romans de Cooper ont fait connaître aux gens frivoles, comme Wilson et Audubon l'ont révélé aux savants. La nature porte bonheur à M. Marmier; quand il parle d'elle, c'est un fils qui parle d'une mère bien-aimée. Sa parole s'échauffe, sa pensée s'élève, il trouve le mouvement et la couleur qui, trop souvent, lui échappent, et les idées religieuses qui, chez lui, se mêlent toujours à la contemplation de l'œuvre de Dieu, donnent à son livre ce caractère *utile* que l'Académie sans doute a voulu récompenser, et qui nous permet aussi de le désigner au suffrage des jeunes filles qui nous lisent. Les défauts de l'auteur (et quel auteur n'en a pas?) sautent aux yeux: imagination peu féconde, manque de mouvement dans le dialogue, abus des comparaisons et des citations; mais il rachète toutes ces imperfections par la pureté des sentiments, la délicatesse du langage et ce parfum de piété qui se répand à travers toute son œuvre. On le suit dans ses belles descriptions, non pour l'amour de son héros un peu froid, de son héroïne Gazida, toujours absente, mais pour l'amour des bois, des eaux, des fleurs, des oiseaux, qu'il fait apparaître, et du Dieu paternel qui se montre à travers le voile transparent de la création.

Là est le mérite de *Gazida*; on le trouvera si l'on s'abstient de chercher dans ce livre un intérêt romanesque, si l'on n'y voit que des impressions de voyage ennoblies par le souvenir de Dieu.

FAITS ET RÉCITS CONTEMPORAINS

NOUVEAU RECUEIL ANECDOTIQUE

Par G. de Cadoudal (1).

Quoiqu'on se plaigne, et souvent à juste titre, du temps présent; quoique l'égoïsme gagne, quoique l'intimité de la famille se dissolve, cependant de grands exemples de vertu brillent encore au milieu d'une société courbée vers la terre; on voit les grandes âmes tendre en haut comme on voit les colonnes des temples debout parmi les ruines de Babylone et de Palmyre. Il est bon de ne pas laisser tomber dans l'oubli tant d'actes de générosité, d'abnégation de soi-même; d'opposer aux journaux que remplit le récit des crimes et des scandales, un livre consacré au beau côté de la nature humaine, et qui, racontant des faits actuels, contemporains, réponde mieux aux besoins de notre esprit que l'ancienne *Morale en Action*, un peu surannée pour notre temps. M. de Cadoudal, en recueillant avec beaucoup de tact et de goût les anecdotes qui font honneur à notre époque, a offert au public un volume aussi intéressant qu'utile; il s'est souvenu de ces belles paroles de M. de Frayssinous, qu'il aurait pu prendre pour épigraphe de son livre : « C'est servir utilement son pays que de chercher à » combattre la publicité du mal par la publicité du » bien; l'égoïsme par des actes de dévouement, et la » dure indifférence par des traits de charité.» Avouons que quand on a lu une cause célèbre, la chronique plus ou moins scandaleuse de quelque journal illustré, la longue série des crimes que renferment les feuilles quotidiennes, on se sent le cœur à la fois serré et refroidi; on se demande si le bien existe encore sur la terre; le doute cruel pénètre au fond de l'âme; tandis qu'en fermant le livre de M. de Cadoudal, je défie le lecteur le moins passionné de ne pas sentir une larme dans ses yeux et un peu de flamme dans son cœur. L'exemple tout-puissant agit. Il y a là des récits qui font vibrer les cordes de l'âme! *l'Œuvre de Sainte-Anne*, qui parle si bien de la Providence; la *Biographie d'un maréchal de France*, où tant d'humilité couronne tant de gloire; *Trouvaille*, qui retrace le dévouement d'un pauvre soldat à un orphelin, et enfin, parmi beaucoup d'autres, cette anecdote touchante qui honore le nom d'un des plus braves compagnons d'armes du premier Empereur :

« Le maréchal Lefebvre, duc de Dantzick, était le fils d'un meunier de l'Alsace; mais il était aussi le fils de ses œuvres, car il s'était anobli par ses hauts faits et son courage.

» En 1789, François Lefebvre était sergent aux gardes-françaises; en 1794, il était général de division; en 1804, maréchal de l'Empire.

» Sous la Restauration, le maréchal Lefebvre venait fréquemment chez le roi Louis XVIII, auquel il avait inspiré des sentiments d'affectueuse estime.

» Un jour, qu'il s'y rendait comme d'habitude, il aperçut un vieillard humblement assis dans un coin d'une antichambre, en attendant audience, et dont les traits distingués, empreints d'une tristesse profonde, paraissaient moins vieillis encore par l'âge que par le malheur. Le costume usé du vieillard semblait en outre accuser la gêne de sa position et indiquer qu'elle était voisine de la misère.

» Ému de compassion pour ce pauvre solliciteur, le maréchal fixa sur lui un long regard, dans lequel on pouvait lire toute sa sympathie. Les traits de cet homme ne lui étaient pas inconnus, quoique le temps et la souffrance les eussent bien changés, et il cherchait dans ses souvenirs où et quand il les avait vus autrefois.

» Tout à coup, le maréchal pâlit d'émotion et de surprise; son cœur bat avec violence et des larmes tombent de ses yeux. Il se précipite vers le vieillard étonné, et, lui tendant les bras :

» — Vous ici, mon capitaine! lui dit-il en l'embrassant comme un fils qui retrouverait son père; vous

(1) Un volume, chez Victor Sarlit, 25, rue Saint-Sulpice, prix : Paris, 1 fr. 25 c.; par la poste, 1 fr. 50 c.

ici! c'est le ciel qui m'envoie le bonheur de vous revoir, et je l'en bénis de toute mon âme.

» — Pardon, monsieur, dit le vieillard, dont la voix tremblante annonçait qu'il partageait l'émotion du maréchal, qui donc êtes-vous, vous qui me parlez ainsi?

» — Je suis François Lefebvre, mon capitaine, ancien sergent aux gardes-françaises, comme vous êtes le marquis de Belcour, mon ancien et noble capitaine d'autrefois.

» Le vieillard, ne pouvant en croire ses yeux, contemple pendant quelques instants le maréchal, en silence; puis il veut parler, mais les sanglots étouffent sa voix, ses jambes fléchissent, ses bras, cherchant un point d'appui, s'enlacent aux bras qui le pressent, et sa tête vénérable vient se reposer sur la poitrine de l'ancien sous-officier de sa compagnie, devenu maréchal de France.

» A partir de ce jour, le marquis de Belcour vit fréquemment le duc de Dantzick, qui, par un sentiment d'exquise délicatesse, voulut toujours être pour lui le sergent Lefebvre.

» A quelque temps de là, le maréchal et sa femme, qui avaient projeté, disaient-ils, d'aller passer quelques jours à la campagne, invitèrent gracieusement leur ancien capitaine à les accompagner. Il accepta avec empressement et se rendit à l'hôtel du maréchal au jour et à l'heure fixés pour le départ. L'ordre du départ fut donné; l'on prit la route d'Orléans. Bientôt la nuit vint, et les voitures continuèrent de rouler jusqu'au lendemain matin. Lorsqu'elles furent près d'arriver, elles quittèrent la grand'route et prirent une avenue tapissée d'un beau gazon vert, conduisant à un château nouvellement restauré et de la plus riante apparence. La grille s'ouvrit à deux battants, les voyageurs mirent pied à terre, et au même instant eut lieu une scène des plus touchantes comme des plus solennelles.

« — Mon capitaine, dit le maréchal au marquis de Belcour, voici le château de votre père; c'est ici que vous êtes né, c'est ici que vous pourrez désormais reposer votre tête et passer en paix le reste de vos jours.

» Puis, prenant une giberne des mains d'un serviteur et la présentant au vieillard, le maréchal ajouta :

» — Voici la giberne que je portais quand j'étais sergent aux gardes-françaises; je l'ai toujours gardée comme un souvenir de mon humble position d'autrefois. A votre tour, mon capitaine, conservez-la par amitié pour Catherine (c'était le nom de la maréchale) et pour moi. J'y ai trouvé mon bâton de maréchal de France, vous y trouverez le titre de propriété de ce domaine, où vit le souvenir et où repose la cendre de vos aïeux... »

» Il faut renoncer à décrire le bonheur qui rayonna dans les yeux de François Lefebvre et de Catherine, pendant qu'ils causaient cette bienheureuse et ravissante surprise à leur ancien capitaine, aussi bien que la reconnaissance qui se lisait sur les traits et dans les larmes de ce noble vieillard... »

Le volume dont cet émouvant récit est tiré fait partie d'une collection publiée par la librairie Sarlit et dont chaque volume se vend à part. Nous citerons, parmi ces ouvrages choisis, deux écrits du P. Huguet sur *la Charité dans la conversation* et sur *le Luxe*, dont nous avons déjà rendu compte dans le *Journal des Demoiselles* (1), *Politesse et bon Ton*, par madame Drohojowska, excellent guide pour les jeunes personnes destinées à vivre dans le monde, et différents romans de madame Marie de Bray, tous recommandables par l'intérêt et la pureté chrétienne qui distinguent cet écrivain. Cette collection, choisie avec beaucoup de discernement, nous paraît digne d'être recommandée aux mères de famille et aux institutrices. Nous rendrons bientôt compte d'un autre livre de cette bibliothèque, et pour gage de notre impartialité, nous mêlerons à de justes éloges une légère dose de critique. Que l'auteur nous pardonne!

M. B.

ÈVE

Par Mlle Zénaïde Fleuriot (2).

C'est une rare fortune que de rencontrer un livre écrit pour les jeunes filles, et que, sans *mais* ni *si*, sans restrictions ni observations quelconques, on puisse leur présenter, qui leur sera un ami sûr et fidèle, qu'elles pourront ouvrir sans danger, lire avec fruit, et qui saura à la fois les égayer et les instruire. Tels sont tous les ouvrages de mademoiselle Fleuriot, dont nous avons signalé jadis les heureux débuts (3); et son livre le plus récent, celui que nous annonçons aujourd'hui, tient une digne place dans cette aimable collection, où nous remarquons, avec les *Souvenirs d'une Douairière*, si goûtés des jeunes lectrices, *Marquise et Pêcheur* et *une Famille bretonne*. Ce dernier volume, destiné aux enfants, offre des tableaux vrais et bien réussis. *Ève* révèle les mêmes qualités d'esprit et de cœur; on y trouve un dialogue vif et spirituel, des scènes touchantes, qui provoquent les larmes, et une connaissance réelle de la société. Le récit est simple: un vieillard a vu mourir ses deux filles, emportées par ce mal cruel et lent qui frappe la jeunesse de coups invisibles et sûrs; une enfant lui reste, Ève, son dernier espoir, et, comme le dit mademoiselle Fleuriot avec Lamartine :

Le dernier fruit demeuré sur la branche
Après les vents d'un mauvais jour.

Elle est tout pour lui, elle est son amour et sa foi, car il ne connaît pas Dieu, et si un arrêt sévère lui enlève cette enfant chérie, il mourra en maudissant son Créateur. Ève le sait, elle sait aussi qu'elle porte en son sein le germe mortel; longtemps elle dissimule ses souffrances, elle use d'une pieuse fraude pour cacher aux yeux de son père ses souffrances et son agonie, mais le moment qui met fin aux pensées terrestres arrive; elle meurt en paix avec le ciel, et n'ayant qu'un souci, son père, qu'elle laisse sans enfants et sans Dieu!

Il lui survit, mais il s'éloigne de toute société humaine; il vit, les yeux attachés sur le tombeau de sa fille, attendant, avec une sombre impatience, le moment de

(1) Voir année 1859.

(2) Paris, chez Dillet, libraire-éditeur, 15, rue de Sèvres. Paris, 2 fr.; par la poste, 2 fr. 25 c.

(3) Voir : *Souvenirs d'une Douairière*, année 1859.

la rejoindre, non dans le ciel, auquel il ne croit pas, mais dans la froide terre où la dépouille d'Ève est retournée. Qui pourra le rattacher à la vie? qui pourra l'attacher à Dieu? Les prières d'une mère qui le supplie, lui, médecin autrefois célèbre, de guérir son enfant, opèrent ce miracle; il consent à sortir de sa farouche solitude, il fait du bien, il est sauvé! la foi est entrée dans son cœur avec la charité.

La douleur du père, l'entraînement irrésistible avec lequel il est amené vers la foi sont décrits avec talent et énergie; peut-être eussé-je désiré qu'une analyse délicate nous révélât aussi les sentiments de sa fille; on ne voit d'elle que des actions, et on aurait désiré connaître les sentiments intimes de cette généreuse créature; le caractère d'Ève était assez beau pour que l'auteur prît plaisir à le développer.

D'autres jolis récits accompagnent cette intéressante nouvelle, qui, bien pensée, bien écrite, pleine d'un attrait pur et vif, peut être mise entre toutes les mains. Nous croyons que les mères de famille qui, si souvent, nous demandent des livres pour leurs filles, nous sauront gré de leur indiquer l'*œuvre* complète de mademoiselle Fleuriot (1).

M. B.

(1) Les autres ouvrages de mademoiselle Fleuriot, publiés sous le pseudonyme d'Anna Edianez, se trouvent à la librairie de Bray, 66, rue des Saints-Pères, Paris.

MADEMOISELLE DE LAPRADE

(Fin.)

III

J'étais partie de Valence peu de temps après mon mariage, et ce ne fut que deux ans plus tard que je revins y passer quelques mois. Ernestine y était retournée aussi, mais non pas, hélas! redressée et guérie comme elle en avait caressé l'espérance. Je connaissais le résultat peu satisfaisant des soins de l'orthopédiste de Grenoble; j'en étais sincèrement affligée, et c'est à peine si j'osais me présenter chez mademoiselle de Laprade, tant je craignais que ma présence ne réveillât ses douleurs. L'amitié l'emporta cependant, j'allai voir Ernestine, et, à ma grande satisfaction, je la trouvai beaucoup mieux que je ne m'en étais flattée; sa taille était toujours contrefaite, mais sa santé paraissait bien meilleure; un certain embonpoint avait arrondi les lignes anguleuses de son visage, une teinte rosée colorait ses joues; l'expression malicieuse de sa physionomie était remplacée par un air de douceur un peu triste qui attirait les cœurs; sa conversation s'était complètement modifiée. Mademoiselle de Laprade n'exercait plus son esprit aux dépens du prochain, et si le trait piquant s'échappait quelquefois encore de ses lèvres vermeilles, la blessure au moins n'était jamais profonde. Nous causâmes longtemps avec délices de toutes celles que nous aimions, et je m'apercevais de plus en plus de l'heureux changement que les idées chrétiennes, puisées dans l'enseignement de la pension, avaient opéré dans son esprit. Sous ce rapport surtout, le séjour de Grenoble lui avait été bien avantageux.

« Tu ne saurais croire combien tu as été regrettée là-bas, me disait-elle en m'embrassant; mais parle-moi de toi, ma chérie : tu es heureuse, n'est-il pas vrai? »

Elle me fit répéter en détail les circonstances qui avaient amené mon mariage, écoutant avec une avide attention tout ce que je lui racontais.

« Oui, dit-elle avec un léger soupir, l'union de deux cœurs que Dieu créa l'un pour l'autre, des enfants à élever et à chérir, c'est là sans doute le plus grand bonheur de la terre.

— Tu ne le croyais pas autrefois, lui dis-je en plaisantant, tu prétendais que tous les hommes étaient faux, méchants et despotes, et qu'une fille d'esprit devait avoir le bon sens de conserver sa liberté.

— Tout cela peut se soutenir encore, répondit-elle; mais il n'y a pas de règle sans exceptions, et peut-être sont-elles plus nombreuses que je ne pensais jadis. Ma sœur va aussi se marier, elle épouse un propriétaire riche et estimé qui la rendra, je l'espère, aussi heureuse qu'elle le mérite, cette chère enfant!

— Et toi, Ernestine, malgré tes superbes dédains, ne penserais-tu pas à t'établir? lui dis-je, croyant remarquer un peu d'embarras dans son maintien, comme si elle eût désiré être encouragée à me faire une confidence. »

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

« Crois-tu que ce serait prudent de ma part, avec ma triste tournure? dit-elle, si émue que des larmes roulaient dans ses yeux; parle-moi franchement, ma chérie, j'attends cela de ton amitié.

— Aimerais-tu quelqu'un? lui dis-je pour éluder la question.

— Pourquoi te le cacherais-je, à toi, ma meilleure amie? répondit-elle en levant les yeux au ciel; j'éprouve la sympathie la plus vive pour un honnête homme, un excellent garçon, plein d'esprit et de mérite, et j'ai lieu de croire que je ne lui suis pas indifférente.

— Et comment avez-vous fait connaissance?

— O mon Dieu! le plus simplement du monde, on

ne fait pas de roman avec une taille comme la mienne; il nous fut présenté par mon frère, un soir que nous faisions de la musique à la maison. Il y avait grande réunion ce jour-là, et il me paraissait si timide et si mal à son aise au milieu de toutes ces figures étrangères, que je lui adressai la parole pour le tirer d'embarras; la conversation s'engagea entre nous, et je m'aperçus qu'il cachait beaucoup de bon sens, d'esprit et d'instruction sous l'aimable gaucherie de la jeunesse, car il n'a que vingt-quatre ans, ma chérie, mais il est si bon, si raisonnable! Mon frère, qui le connaît depuis l'enfance, puisqu'ils ont fait toutes leurs études ensemble, en dit tant de bien! Il vient assidûment, depuis lors, à nos réceptions du jeudi, et c'est presque toujours avec moi qu'il cause; si je fais de la musique, il me tourne la page; si l'on danse, il reste à mes côtés, car je ne danse pas, moi, comme tu le penses bien. Il a une voix magnifique; je l'accompagne sur le piano, nous chantons des nocturnes ensemble; il est poète aussi, et j'ai de lui des stances délicieuses, composées pour la fête de maman, et valant, à mon avis, les plus belles *méditations* de Lamartine. »

Elle alla chercher dans son cabinet un coffret en bois de rose, l'ouvrit avec une petite clef qu'elle portait attachée à la chaîne de sa montre, et, en tirant un papier parfumé :

« Regarde comme son écriture est jolie, me dit-elle; maintenant, écoute les vers. »

Elle les récita à haute voix avec une expression passionnée qui en dissimulait les défauts, et leur prêtait même du charme; il n'est pas un poète qui ne souhaitât d'entendre lire ainsi ses vers.

« Très-bien! m'écriai-je lorsqu'elle eut fini. »

J'étais à moitié gagnée par le prestige de sa déclamation. Ces vers étaient cependant assez médiocres; j'en fus convaincue en les relisant tout bas, mais je ne voulus point faire à Ernestine le chagrin de n'en pas paraître ravie.

« Et quelles sont ces fleurs à demi desséchées? lui dis-je en m'emparant d'un bouquet flétri, seule relique que le coffret recélât encore.

— Ce sont des violettes de Parme qu'il nous apporta en même temps, et que j'ai eu la fantaisie de conserver, parce qu'elles sont, comme tu vois, d'une grosseur extraordinaire.

— Voyons, ma mignonne, ne rougis pas ainsi. A quand le mariage?

— Oh! nous n'en sommes pas là, ma chère, il y a bien des obstacles encore. Viens passer la soirée à la maison, ajouta-t-elle tout bas en entendant marcher dans l'antichambre, il y sera, et je voudrais que tu le visses pour me donner ton avis; ne me refuse point, je t'en conjure. »

On entra dans le salon, c'était Élisa qui, ayant appris que j'étais venue, accourait pour m'embrasser. Ernestine renouvela à haute voix son invitation, et sa sœur me pria aussi de venir.

Je fus exacte au rendez-vous, car je m'intéressais singulièrement aux innocentes amours de ma pauvre Ernestine.

Deux personnes étrangères à la famille m'avaient seules devancée le soir chez madame de Laprade: l'une était le prétendu d'Élisa, qui me fut présenté comme tel, quoique le projet de mariage fût encore un secret; l'autre était un homme d'un âge mûr et d'un air noble et distingué, que j'entendis nommer M. de Saint-Laurent; il causait alors avec Ernestine et semblait prendre un grand intérêt à cette conversation. L'idée me vint d'abord que c'était le donneur de violettes de Parme; mais Ernestine m'avait dit de celui-ci qu'il était jeune, et je vis bien que je me trompais sur le compte de M. de Saint-Laurent. Le salon cependant se remplissait peu à peu de femmes élégantes, de parents et d'amis; madame de Laprade les recevait avec grâce; sa fille aînée se montrait polie, mais froide et distraite; ses yeux se fixaient souvent sur la pendule avec une impatience mal déguisée, et, à mesure que l'heure avançait, sa préoccupation devenait plus visible. Tout à coup son visage assombri s'illumina d'une joie naïve, ses traits respirèrent le bonheur; je suivis la direction de ses yeux, et je vis près de la porte un petit jeune homme à l'air doux et timide, qui cherchait à se glisser inaperçu au milieu de la foule. Il s'inclina respectueusement devant madame de Laprade, serra la main de son fils, jeta sur la belle Élisa un regard d'admiration que je surpris au passage, et vint saluer Ernestine.

« Fi! que c'est mal d'arriver si tard! lui dit-elle d'une voix caressante; voilà plus d'une heure que vous devriez être ici, monsieur.

— Vous êtes trop bonne, vraiment, d'avoir bien voulu remarquer mon absence, répondit-il à demi-voix, mais ma sœur est souffrante, ma mère s'est couchée plus tard que de coutume, et je n'ai pas voulu la laisser seule.

— Alors, c'est différent, je vous pardonne de bon cœur, à condition cependant que vous nous chantiez votre grand air :

« Vainement Pharaon dans sa magnificence... »

vous savez bien?

— Il y a trop de monde ce soir.

— Qu'est-ce que cela vous fait? Mais, avant tout, laissez-moi vous présenter à madame de Belmor. Amélie, me dit-elle, en se tournant vers moi : M. Dérémieux, dont je t'ai déjà parlé; je te demande pour lui un peu de la bienveillance qui t'est si naturelle, car il est fort de mes amis.

— Alors j'espère que vous deviendrez le mien, » dis-je au jeune homme en lui rendant son salut.

La conversation, ainsi engagée, ne languit point; M. Dérémieux causait sans prétention, mais non pas sans charme, avec bon sens et à propos; il paraissait avoir beaucoup lu et beaucoup réfléchi; sa physionomie, ouverte et intelligente, prévenait en sa faveur, et les opinions qu'il soutenait avec une modeste fermeté témoignaient de ses bons sentiments; je pensai qu'un tel homme rendrait sa femme heureuse, et je m'en réjouis pour Ernestine. La chère enfant se montra toute pétillante d'esprit, mais d'un esprit charmant auquel la médisance n'avait aucune part; jamais je ne l'avais vue si gaie et si aimable.

Élisa s'approcha de nous, et pria aussi M. Dérémieux de chanter; il s'inclina sans lui répondre, et je crus m'apercevoir qu'il était un peu gêné par sa présence; Ernestine ne le laissa pas longtemps dans l'embarras, elle l'entraîna au piano, et je dois convenir qu'elle n'avait nullement exagéré son talent de chanteur. Je me fis un plaisir de le complimenter sur sa voix admirable, et, tandis qu'il me répondait d'un

air modeste, je regardais mon amie; son visage était radieux comme celui d'une jeune mère, dont le fils vient de recevoir sa première couronne.

Je me retirai peu de temps après, et j'étais à peine levée, le lendemain, qu'Ernestine se présenta chez moi.

« Il est bien matin pour te faire visite, me dit-elle, mais je passais près d'ici, et je suis montée; tu nous as quittés, hier soir, de si bonne heure, que je t'ai crue malade; je suis heureuse de voir que je me trompais, car te voilà fraîche comme à la pension..... A propos, comment le trouves-tu, ma chère?

— A la bonne heure, lui répondis-je en riant de ce flux de paroles et de toute la peine qu'elle venait de se donner pour dissimuler le véritable but de sa visite matinale, voilà que nous abordons franchement la question, et j'y répondrai d'autant plus aisément que je le trouve parfaitement bien.

— Laisse-moi t'embrasser pour le plaisir que tu me causes, Amélie, car je connais ta franchise et j'ai toute confiance en ton jugement.

— N'est-ce pas aussi celui de madame de Laprade?

— Tout à fait, je t'assure, répondit-elle avec embarras; seulement, ma mère est très-craintive quand il s'agit de mon bonheur, et, te l'avouerai-je? elle aime l'argent, elle a toujours rêvé pour ses enfants de riches mariages, et M. Dérémieux n'a d'autres trésors que ses bonnes qualités.

— C'est assez l'usage des grands parents de se préoccuper des besoins matériels de la vie, ma chère, et peut-être regretterais-tu un jour toutes ces jouissances du luxe dont tu as toujours eu l'habitude?

— Moi, dit-elle en souriant, je ne regretterais qu'une seule chose, c'est de n'avoir à lui donner qu'un peu d'argent et un cœur capable d'apprécier tout son mérite : je voudrais être belle comme la Vénus de Médicis et aimable comme madame de Sévigné pour avoir davantage à lui offrir, car le temps n'est plus où, mon orgueil se révoltant contre la triste vérité, je parvenais à me dissimuler mon état; ma mère seule se fait illusion sur mon compte. Pour moi, je me connais, ajouta-t-elle en essuyant quelques larmes, je ne suis pas faite pour inspirer de l'amour; mais il est noble, il est généreux; si je devenais sa femme, je sais bien qu'il ne me reprocherait jamais un défaut corporel; et puis je l'entourerais de tant de soins et d'affection, je serais si parfaitement bonne pour les êtres qui lui sont chers qu'il m'aimerait, j'en suis sûre.

— Et qui ne t'aimerait pas! m'écriai-je en la pressant sur mon sein; mais, tranquillise-toi, chère enfant, si ta bonne mère acquiert la certitude que ce mariage doit te rendre heureuse, elle sera la première à t'y engager. »

Nous causâmes longtemps encore de M. Dérémieux, de ses talents, de son caractère; je vis bien que la pauvre Ernestine, tout en demeurant dans les limites du devoir et des convenances, avait follement livré son cœur à l'amour qui l'occupait tout entière. M. Dérémieux me paraissait un aimable garçon; mais son peu de fortune me donnait beaucoup à réfléchir; éprouvait-il pour mon amie un peu de la tendresse qu'il avait su lui inspirer, ou la dot d'Ernestine était-elle le seul aimant qui l'attirât vers cette riche héritière? Avait-il apprécié l'esprit supérieur caché sous cette disgracieuse enveloppe? aimait-il l'âme noble et ardente qui animait ce corps contrefait, ou n'était-il épris que des beaux yeux de la cassette? C'était une question que je m'adressais à moi-même, tout en rougissant d'en concevoir la pensée. Autrefois un pareil soupçon sur une personne dont je n'avais entendu dire que du bien ne serait certainement pas entré dans mon esprit; mais je vivais depuis deux ans dans le monde, et j'y avais aperçu tant de soif des richesses, tant de calculs cupides, tant de bas sentiments, que je me méfiais des coureurs de dot. Je résolus donc d'étudier, avec l'expérience de mes vingt ans, ce jeune homme aux regards timides, au maintien modeste, qui s'était emparé du cœur de la plus riche héritière du pays, et de démasquer au besoin le renard hypocrite caché sous la toison de l'agneau. Mon amitié pour Ernestine s'augmentait encore par le danger qu'elle pouvait courir; si l'amour est aveugle, me dis-je, l'amitié doit être clairvoyante. Je me rendis aux soirées de madame de Laprade avec une assiduité qui charmait la bonne dame, et je partageai bientôt avec sa fille aînée le privilége d'accaparer presque exclusivement M. Dérémieux, tout aussi exact que moi à ces réunions du jeudi. J'appliquai mon intelligence à découvrir les secrets sentiments de ce jeune homme, à lire dans son cœur; j'épiai ses regards, je commentai en moi-même chacune de ses paroles; j'amenais la conversation sur les sujets les plus propres à provoquer ses confidences, mais je ne le pris jamais dans mes piéges; j'échouai constamment devant l'extrême simplicité de cet excellent garçon ou l'excessive dissimulation de ce rusé compère. Lorsque je lui faisais l'éloge d'Ernestine, il joignait ses louanges aux miennes avec une réserve de bon goût qui ne pouvait donner lieu à aucune conjecture; si, pour l'éprouver, je critiquais quelque chose dans la conduite ou dans les discours de mon amie, il prenait sa défense avec tant de calme que je ne pouvais croire à son amour. Un jour cependant que je lui racontais avec quelle exquise délicatesse elle venait de secourir une pauvre famille du voisinage, je vis ses yeux s'animer d'une ardeur étrange :

« C'est un noble cœur! s'écria-t-il avec enthousiasme, c'est une âme d'élite! »

Ernestine nous rejoignit en ce moment, sereine et souriante, comme elle était toujours entre nous deux : il la regarda avec un sentiment d'admiration contenu qui ne m'échappa point; puis il baissa la tête et garda le silence, comme plongé dans de profondes réflexions.

» Vous êtes bien sérieux aujourd'hui, lui dit-elle doucement, auriez-vous du chagrin?

— Oh! non, répondit-il d'une voix émue, je suis heureux, au contraire, heureux et fier de votre amitié, mademoiselle. »

La jeune fille rougit de plaisir et devint pensive à son tour, il fallut que sa sœur la rappelât à ses devoirs de maîtresse de maison; elle devait accompagner sur le piano une jeune dame qui avait promis de chanter. Je partis bien persuadée qu'elle viendrait me voir le lendemain; mais, à ma grande surprise, la journée s'écoula sans qu'elle parût; enfin, vers six heures du soir, j'entendis frapper vivement à ma porte; c'était Ernestine tout essoufflée, tant elle avait monté précipitamment l'escalier.

« J'avais une peur affreuse de ne pas te trouver chez toi, ou de t'y trouver en compagnie, me dit-elle en se jetant dans mes bras; j'ai tant de choses à te

confier! et puis, j'ai besoin de ton secours, il y a bien du nouveau depuis hier soir.

— Voyons, repose-toi et raconte-moi tout cela.

— Malheureusement, j'ai peu de temps à moi, dit-elle, mais je vais m'expliquer en peu de mots. Imagine-toi que je me disposais à venir te voir, lorsque la femme de chambre a annoncé madame et mademoiselle Dérémieux...

— Sa mère et sa sœur! dis-je en l'interrompant.

— Précisément, ma chère : une vieille dame à l'air si respectable que j'aurais volontiers baisé ses cheveux blancs, et une jeune fille ravissante, qui ressemble beaucoup à son frère.

— Alors je ne suis plus étonnée que tu la trouves si jolie.

— Ne plaisante pas, et écoute moi jusqu'au bout, reprit-elle avec impatience.

— Voyons, ne te fâche point, me voici tout yeux et tout oreilles.

— Madame Dérémieux, continua Ernestine, m'a remerciée du bon accueil que nous avions fait à son fils.

« Je serai venue vous voir plus tôt, si je n'avais pas été malade, m'a-t-elle dit d'une voix si douce qu'elle m'allait droit au cœur. Mon cher Ernest (il s'appelle Ernest, entends-tu?), mon cher Ernest ne tarit point en éloges sur votre compte; il est bien touché, le pauvre enfant, de toutes vos bontés pour lui; il vous doit les seuls plaisirs qu'il ait jamais goûtés dans ce monde, mais il est si timide qu'il n'a peut-être pas osé vous exprimer sa reconnaissance. »

— Je lui ai répondu de mon mieux, tout en l'installant dans le fauteuil le plus commode, car elle est âgée et infirme; j'étais si émue que j'ai dû lui paraître bien gauche et bien sotte peut-être; je me suis calmée cependant, et nous avons causé longtemps ensemble; elle m'a parlé de son Ernest avec des larmes de bonheur. Quelque bonne opinion que j'eusse déjà conçue de M. Dérémieux, j'étais bien loin cependant de l'apprécier tout ce qu'il vaut; c'est un ange, il est plein de dévouement, ma chérie; il faut entendre sa mère raconter de quelles attentions délicates il l'entoure depuis son enfance, les soins qu'il prodigue à sa jeune sœur, avec quelle énergie il a lutté contre la mauvaise fortune et contre les difficultés de sa position; car son père est mort depuis quinze ans, laissant sa veuve presque sans ressources. Elle quitta alors Montélimart, son pays natal, vint s'établir à Valence, et dépensa le peu qui lui restait afin de pourvoir à l'éducation de son fils; depuis trois ans déjà les faibles appointements de M. Ernest font vivre toute la famille; il donne tout à sa mère, voulant recevoir de sa main le peu dont il a besoin, se privant de tous les plaisirs de son âge, sans cesser d'être gai et aimable. Mais voici où j'en voulais venir. Il y a maintenant dans les bureaux de la préfecture une place vacante, honorable et lucrative à la fois, que M. Dérémieux pourrait obtenir aisément avec un peu de protection, et c'est précisément ce qui lui manque; tu connais beaucoup M. le préfet; joins tes efforts aux miens, à ceux de ma bonne mère, qui veut bien s'occuper de cette affaire, et nous la ferons réussir. »

Je promis de bon cœur à Ernestine de faire ce qu'elle désirait, et je fus même assez heureuse pour pouvoir lui porter peu de temps après une réponse du préfet qui équivalait à une promesse.

« Que tu es bonne! dit-elle en m'embrassant; mais il faut encore me rendre un autre service, je meurs d'envie d'aller donner cette espérance à madame Dérémieux; maman est trop enrhumée pour sortir aujourd'hui, tu me ferais grand plaisir de m'accompagner?

— Bien volontiers, ma chère, nous irons à l'instant même, si tu veux. »

Elle courut prendre son châle et son chapeau, et nous nous dirigeâmes vers le faubourg, où nous nous arrêtâmes devant une petite maison à deux fenêtres, précédée d'une cour oblongue, autour de laquelle croissaient, dans d'étroites plates-blandes, bordées de fraisiers et de violettes, plusieurs plantes grimpantes qui recouvraient le mur d'un frais tapis de verdure. Ernestine souleva le marteau, et mademoiselle Dérémieux, frêle et timide jeune fille de seize à dix-huit ans, vint elle-même nous ouvrir la porte; elle parut surprise à notre aspect, et nous conduisit en rougissant dans un petit salon fort propre, dont deux fauteuils, quelques chaises de paille et une table en noyer composaient l'ameublement; il y avait aussi sur la cheminée une corbeille de fleurs naturelles entre deux flambeaux argentés, sur la table un livre de prières, et à la fenêtre une cage en fil de laiton, dans laquelle gazouillait un chardonneret. Tout respirait le calme et l'honnêteté dans ce modeste intérieur. Madame Dérémieux se leva péniblement de son fauteuil pour nous recevoir; son regard était doux et bienveillant; et, dans son sourire triste et résigné se lisait pour ainsi dire l'histoire de sa vie. Lorsque nous lui fîmes espérer que son fils obtiendrait bientôt la place qu'il demandait, elle nous remercia en termes si touchants que j'en fus tout émue.

« Jamais, dit la pauvre mère avec des yeux pleins de larmes, nous ne pourrons reconnaître le service que vous venez de nous rendre, mesdames, mais Dieu vous en récompensera, et je le prierai pour vous tous les jours de ma vie! »

La jeune fille s'était glissée hors du salon, et elle y rentra bientôt avec deux bouquets de violettes.

« Daignez les accepter, nous dit-elle en rougissant, c'est mon frère qui les cultive, et il sera bien heureux si je puis lui dire ce soir que vous ne les avez pas refusées. »

Mademoiselle de Laprade embrassa l'aimable enfant; nous prolongeâmes notre visite pour mieux jouir de la joie que nous venions de donner, et, lorsque nous eûmes pris congé et que la petite grille du jardin se fut refermée sur nous :

« Comprends-tu, me dit Ernestine, le plaisir qu'il y aurait pour une femme riche à apporter dans ce paisible ménage l'aisance qui y manque, à sauver ce noble garçon de toutes ces vulgaires préoccupations d'argent qui l'empêcheraient peut-être de s'élever aux emplois supérieurs, dont ses talents le rendent digne!

— Qui peut savoir, lui répondis-je, si cette honorable pauvreté, cette lutte incessante d'un cœur tendre et généreux contre la misère toujours prête à atteindre des êtres chéris, n'a pas, au contraire, développé dans ce jeune homme des vertus et des sentiments dont la richesse eût étouffé le germe? »

Elle hocha doucement la tête, et nous continuâmes notre route en silence, elle repassant dans son esprit les moindres circonstances de notre visite à madame Dérémieux et respirant avec délices le bouquet

de violettes qu'elle en rapportait; moi réfléchissant à tout ce que je venais de voir et d'entendre, et commençant à espérer pour mon amie une vie douce et calme dans cette famille de son choix, où la reconnaissance lui enchaînerait les cœurs, où elle se trouverait probablement à l'abri de ces mille piqûres de l'amour-propre, dont elle avait déjà tant souffert dans le monde.

Le préfet tint loyalement sa parole; trois jours après cette visite, je reçus de lui un billet fort aimable, dans lequel il m'annonçait, comme un fait accompli, la nomination de mon protégé à un emploi de chef de bureau à la préfecture, ajoutant qu'il venait d'en informer M. Dérémieux. Je ne perdis pas une minute et je courus chez Ernestine.

Elle était dans sa chambre à coucher, assise auprès d'une table couverte de feuilles, de pétales, de gaufroirs, de tout l'attirail d'une fleuriste de profession, et contemplant, pour les imiter, les fleurs d'un oranger en caisse placé devant sa fenêtre entr'ouverte.

« Victoire! » lui dis-je en l'abordant, le bienheureux billet dans la main.

Elle le prit avec émotion, le parcourut d'un coup d'œil rapide, et, se jetant à mon cou, elle m'embrassa à m'étouffer :

« Il va venir, sans doute, dit-elle après le premier moment d'effusion; c'est bientôt l'heure de la sortie des bureaux, et il ne peut pas se dispenser de faire à ma mère et à toi une visite de remercîment; laisse-moi faire un peu de toilette, car j'ai travaillé avec tant de zèle à la couronne de mariée de ma chère Élisa, que tu me trouves encore en négligé du matin. »

Elle sonna sa femme de chambre, passa dans son cabinet de toilette, et y demeura près d'une demi-heure, que j'employai, comme je pus, à admirer les blanches fleurs qui venaient d'éclore sous ses doigts. Quand elle reparut enfin, je l'examinai avec surprise; elle venait de mettre une robe de soie toute neuve, d'une couleur foncée, dont la large pèlerine, chef-d'œuvre d'une habile couturière, dissimulait presque entièrement les défauts de sa taille; ses beaux cheveux, partagés avec soin sur le sommet de sa tête, retombant en boucles soyeuses le long de ses joues vivement colorées, faisaient ressortir l'éclat extraordinaire de ses yeux noirs, elle était belle en ce moment d'espérance et de bonheur.

Nous descendîmes au salon, où madame de Laprade se trouvait seule; Ernestine lui apprit aussitôt la grande nouvelle.

« J'en suis heureuse; je m'intéresse sincèrement à cet excellent jeune homme, dit la bonne mère en considérant son enfant avec un mélange indéfinissable de plaisir et d'amour. »

Ernestine baisa la main de madame de Laprade dans un élan de tendresse passionnée.

Il survint une visite, mais ce n'était point celle que nous attendions; l'instinct de la jeune fille ne l'avait pas trompée cependant, M. Dérémieux ne tarda pas à paraître. Il avait évidemment aussi apporté à sa toilette un soin particulier, ses gants et sa chaussure étaient irréprochables, ses habits brossés avec soin, et ses cheveux blonds avaient subi le coup de fer d'un coiffeur; le bonheur rayonnait sur son visage, et une exaltation inaccoutumée prêtait à ses discours une assurance qui ne lui était pas ordinaire. Il nous adressa ses remercîments de la meilleure grâce du monde et avec tant d'expansion et de naturel que sa joie faisait plaisir à voir; mais ce fut sourtout pour Ernestine qu'il réserva l'expression de sa reconnaissance la plus vive, car il avait compris que c'était à son active amitié qu'il devait nos démarches et leur succès.

« Vous avez été pour nous un ange tutélaire, une seconde providence, lui disait-il à demi-voix; quand j'étais triste et découragé, vous avez ranimé mes espérances, vous m'avez donné de bons conseils, et, maintenant vous avez mis le comble à vos bienfaits, vous m'avez rendu la vie! »

Et comme elle se récriait sur l'exagération de ces paroles :

« Vous ne pouvez comprendre encore, mademoiselle, toute l'étendue du service que vous venez de me rendre; mais je vous ouvrirai mon cœur et vous saurez tout. »

Ernestine baissa les yeux sous le regard de son ami.

« Vous ne serez jamais aussi heureux que je le désire, » lui dit-elle tendrement, car les rôles semblaient intervertis entre eux ce jour-là. »

Il sortit au bout d'une demi-heure, et je m'en allai aussitôt pour la laisser tout entière à ses rêves de bonheur; d'après ce que je venais de voir et d'entendre, je ne doutais point que M. Dérémieux ne fît bientôt une demande en règle, et que madame de Laprade, sur qui sa fille avait le plus grand empire, ne donnât son consentement de bonne grâce.

« Il y aura deux mariages au lieu d'un seul, et j'en suis charmée, me disais-je, car décidément M. Ernest est un aimable garçon qui doit rendre sa femme heureuse; j'ai eu tort de soupçonner sa délicatesse. »

Deux jours après, un domestique m'apportait une lettre d'une écriture presque illisible, que je reconnus cependant pour celle d'Ernestine.

Cette lettre ne contenait que ces mots :

« Viens me voir. »

« Comment va votre maîtresse? demandai-je au porteur de cette épître laconique.

— Beaucoup mieux ce matin.

— Elle a donc été malade?

—Oh! oui, bien malade, à ce que m'a dit la femme de chambre; mais mademoiselle n'a pas voulu de médecin, et elle a raison, ma foi! car la voilà déjà sur pied, et mademoiselle serait encore au lit si elle avait pris les drogues du docteur. Y a-t-il une réponse, madame?

— Je la porterai moi-même.

— C'est bon, cela achèvera de guérir mademoiselle, car elle est toujours bien contente quand madame vient la voir. »

Je trouvai Ernestine levée et vêtue des mêmes habits qu'elle portait l'avant-veille; mais quelle différence dans l'expression de sa physionomie, dans toute son attitude! Affaissée, plutôt qu'assise, dans un large fauteuil, elle semblait accablée sous le poids d'une douleur intérieure; une pâleur mortelle avait remplacé l'animation de son visage, et ses yeux, rouges et gonflés, décelaient les larmes amères qu'elle avait répandues.

« Qu'est-il donc arrivé? » m'écriai-je, surprise et effrayée de ce changement.

Elle me tendit une main encore brûlante de fièvre, et, tirant de son sein un papier chiffonné :

« Lis et tu sauras tout, » me dit-elle.

Je pris avec crainte la lettre qu'elle me présentait, et je la parcourus rapidement. Elle était de M. Dérémieux. Il exprimait de nouveau sa vive reconnaissance pour Ernestine : « Grâce à l'aimable protectrice que votre ingénieuse bonté a su intéresser à ma famille, lui disait-il, grâce à la place que vous m'avez fait obtenir, car c'est bien à vous que je la dois, mademoiselle, je vais voir enfin se réaliser le plus cher de mes vœux : je vais épouser la compagne de mon enfance, la fille adoptive de ma mère, une de mes cousines, presque aussi pauvre que moi, dont j'apprécie depuis longtemps les modestes vertus, et que son père ne voulait m'accorder que lorsqu'une augmentation d'appointements me permettrait d'assurer l'existence d'un jeune ménage. C'était, ajoutait-il, le secret qu'il n'avait pas osé dire de vive voix, mais qu'il se faisait un devoir de confier par écrit à son ange tutélaire avant de partir pour Montélimart, où son mariage devait avoir lieu bientôt.» Il terminait en demandant la permission de présenter, à son retour, la nouvelle épousée à madame et à mademoiselle de Laprade, espérant pour sa jeune femme un peu de cette extrême bienveillance dont on lui avait donné tant de preuves.

« L'ingrat !» m'écriai-je avec chaleur, pensant ne pouvoir consoler ma pauvre Ernestine sans entrer dans le ressentiment dont elle devait être animée.

Un amer sourire effleura ses lèvres pâles.

« Tu ne penses pas ce que tu dis, répondit-elle douloureusement ; tu veux ménager mon amour-propre, mais ne crains point de me blesser, ma chérie ; j'ai beaucoup réfléchi depuis hier au soir, et je reconnais que je ne puis m'en prendre qu'à moi-même du déchirement de mon cœur. Si ma folle imagination n'avait pas aveuglé mon intelligence, je n'aurais vu dans les attentions de M. Dérémieux que ce qu'il y avait en effet, la reconnaissance d'une âme simple et aimante pour les bontés dont il était l'objet; si j'avais toujours eu dans mon excellente mère la confiance que je lui devais, sa sagesse aurait guidé mon inexpérience et réglé mes sentiments; mais j'étais folle, l'orgueil me dominait et j'en suivais toutes les suggestions; j'étais comme ces paysans crédules qui consultent la voix des cloches, et qui croient les entendre leur donner le conseil qu'ils désirent... Oh ! j'ai été bien coupable, mais je suis bien punie, car je l'aime encore, mon Dieu ! je voudrais ne l'avoir jamais connu !...

— Pauvre enfant ! lui dis-je en la pressant sur mon cœur, ce n'est pas quand le loup est entré dans la bergerie qu'il faut passer son temps à regretter de n'avoir pas fermé la porte; ce qu'il faut faire alors, c'est de le chasser au plus vite.

— Je tâcherai, dit-elle en essuyant ses larmes.

— Et tu en viendras facilement à bout, car ton âme est forte et courageuse.

— Non, dit-elle, mais je suis chrétienne, et je compte sur le secours de Dieu.

— Tu fais bien, ma mignonne; en attendant, soigne ta santé, tu as la fièvre, tu devrais te mettre au lit.

— Si je me couchais, maman se tourmenterait de me savoir encore malade. Pauvre mère ! elle a lu, comme moi, la lettre de M. Dérémieux, mais elle est loin de la soupçonner d'être la cause de mon mal; toi seule, tu connais ce fatal secret et le triste état de mon cœur; toi seule, tu peux te faire une idée de ce que je souffre.

— Calme-toi, lui dis-je, et parlons d'autre chose; j'ai une romance nouvelle que je t'apporterai demain matin.

— Je ne veux plus chanter, Amélie; c'est mon goût pour la musique qui l'avait attiré à la maison.

— Allons, ne t'obstine point à retourner le poignard dans la plaie de ton cœur; puisqu'il faut l'oublier, autant vaut-il commencer tout de suite.

— Non, laisse-moi cette journée tout entière pour pleurer dans ton sein mes espérances flétries, mon bonheur envolé ; demain, tu me trouveras plus raisonnable. »

Le jour suivant, la pauvre fille avait repris ses outils et ses fleurs ; à côté de l'*Imitation de Jésus Christ* ouverte au vingt et unième chapitre du troisième livre, une couronne de mariée s'épanouissait sur un coussinet de velours, et une autre toute pareille était déjà faite à moitié.

« Pour qui donc cette seconde couronne? lui dis-je tout étonnée.

— Devine, répondit-elle tristement.

— En vérité, non, je ne pourrais.

— Eh bien ! je vais te le dire. Tu sais que j'ai reçu l'autre jour, de mademoiselle Dérémieux, un joli bouquet de violettes, je veux lui envoyer des fleurs d'oranger pour sa future belle-sœur. »

Je fis un mouvement de surprise.

« Écoute-moi, dit-elle vivement, j'ai senti que je la détestais, cette jeune femme. C'est bien peu chrétien et fort injuste, n'est-ce pas? Il faut donc que je sois bonne pour elle, afin de finir par l'aimer.

— Tu as un noble cœur, lui dis-je en l'embrassant, et tu mérites d'être heureuse. »

Ce courage, cette abnégation ne se démentirent pas un seul jour. Madame Ernest Dérémieux fut accueillie comme une ancienne amie dans la maison de madame de Laprade. Ernestine lui rendit avec la plus touchante bonté tous les petits services si précieux à une jeune femme transportée tout à coup dans un monde nouveau et un peu au-dessus de ses habitudes.

« Ils s'aiment, ils s'entendent parfaitement, et leur petit ménage fait plaisir à voir, me disait-elle un jour; le ciel en soit béni ! j'aurais trop souffert si je l'avais su malheureux. »

La santé d'Ernestine me donnait cependant de vives inquiétudes ; elle ne reprenait ni son animation ni ses couleurs; mais personne, à l'exception de madame de Laprade, ne paraissait s'en apercevoir.

Le mariage d'Élisa n'était plus un secret dans la ville, et l'époque en était fixée pour le mardi suivant; je redoutais pour Ernestine une cérémonie qui devait raviver les pénibles réflexions qu'elle avait faites si souvent ; et, quoique je dusse quitter Valence à la fin du mois, je consentis à retarder mon départ.

Le grand jour étant venu, Ernestine voulut présider elle-même à la toilette de sa jeune sœur; elle lui avait fait venir de Paris un voile magnifique et la plus charmante robe de tulle brodé qu'il fût possible de voir; cette riche parure seyait à ravir à cette grande et belle jeune fille, dont les regards, brillants de joie, trahissaient la douce émotion. Ernestine l'admira longtemps avec complaisance, la conduisit à sa mère,

et alla faire à la hâte une modeste toilette. Je remarquai qu'elle pleura beaucoup pendant la messe de mariage, mais tout le reste du jour elle s'oublia complètement elle-même pour faire les honneurs de la maison.

« Prends garde de te trop fatiguer, lui dis-je en l'entendant tousser d'une manière inquiétante.

— Qu'importe, pourvu que tout aille aujourd'hui comme ma mère le désire? » répondit-elle avec un sourire angélique.

La fête fut superbe, et madame de Laprade reçut, le front rayonnant d'un maternel orgueil, les félicitations de ses parents et de ses amis; mais lorsque, après le festin, la jeune femme, disant adieu à sa famille, abandonna la maison où elle était née pour suivre son mari au domicile conjugal, sa pauvre mère l'embrassa tout émue, et lorsque la voiture qui emportait son enfant eut disparu à ses regards, elle se mit à fondre en larmes.

Alors sa fille aînée la serrant fortement sur son cœur :

« Mère, ne pleurez point, dit-elle, car je vous reste et je vous aimerai pour deux. »

Comtesse de la Rochère.

EST-CE TOUT?

Suite et fin.

V

Quelques jours après, Charlotte parcourait son journal (habitude, nécessité, distraction de notre époque), et elle lut ces paroles très-ordinaires :

« La place de Hambourg vient d'être affligée par plusieurs sinistres commerciaux. »

En d'autres temps, ses yeux eussent parcouru ces mots sans que son esprit y attachât d'importance, en ce moment ils lui firent une impresssion soudaine et terrible. Le fait le plus insignifiant ne peut-il pas prendre des proportions tragiques? Ce n'est rien que l'empreinte d'un pied nu dans le sable, et cependant Robinson Crusoé tressaille en le voyant; ce n'est rien qu'un vol d'oiseau dans l'air, et cependant il arrache un aveu aux assassins d'Ibicus; ce n'est rien qu'une cloche, et cependant que de souvenirs sa vibration ne rappelle-t-elle pas? Ce n'était rien non plus que ces deux lignes perdues entre mille autres, et pourtant, aux oreilles de Charlotte elle tinta comme un glas sinistre. Elle connaissait les nombreuses relations de son père avec le nord de l'Allemagne, et fit un prompt rapprochement entre cette mauvaise nouvelle et la tristesse qu'elle avait surprise dans des traits bien connus. Agitée d'un funeste pressentiment, poussée comme on l'est quelquefois dans un mauvais rêve, elle s'habilla à la hâte et courut chez M. Mazière.

Il était seul dans son cabinet, son grand-livre ouvert devant lui, et des lettres décachetées éparses sur le bureau. Il n'entendit pas ouvrir la porte, absorbé qu'il semblait être dans un travail intérieur; Charlotte se glissa jusqu'à lui à pas légers, et saisie d'une immense compassion, émue de ses propres pensées, elle jeta ses bras autour du cou du vieillard. Il la serra par un mouvement passionné, mais en essayant de reprendre son sang-froid, il lui dit :

« Mon enfant, que me veux-tu? j'étais occupé, fort occupé...

— Pardon, papa, je vais me retirer...

— Va au salon, petite, va, mon enfant chérie, je te rejoindrai bientôt.... »

Il lui fit encore un geste caressant, mais dans ses yeux se lisaient le trouble, l'anxiété douloureuse qui ne pouvaient échapper à l'attention de sa fille. Elle se retira dans un salon à côté du cabinet, et là elle attendit avec une angoisse singulière : les battements de son cœur et le bruit saccadé des pas de son père, qui arpentait le bureau, lui marquaient le cours du temps. Elle attendit une heure, M. Mazière entra; il était pâle, affaissé, et il semblait qu'il eût vieilli de plusieurs années en ces soixante minutes. Il tomba sur une chaise et se cacha le visage.

« Mon père, lui dit Charlotte en se mettant à genoux près de lui, mon bon père, qu'avez-vous? »

Il garda un long silence, des sanglots soulevaient sa poitrine : l'homme audacieux, entreprenant, était vaincu, le père pleurait sur la ruine de son enfant.

« Papa, dit-elle à voix basse, ces faillites de Hambourg?....

— Tu le sais! ah! oui! je l'avais vu dans tes yeux, tu plaignais ton pauvre père! Je t'ai ruinée, Charlotte!

— Tout était à vous, mon père! Je ne regrette pas la fortune, soyez-en sûr!

— L'honneur sera sauf, dit-il en relevant la tête : j'ai tout calculé, je paierai jusqu'au dernier centime, mais il ne me restera rien. Heureusement que je t'ai bien mariée! »

Charlotte baissa les yeux, son père continua :

« Depuis longtemps mes affaires souffraient, plusieurs de mes opérations avaient manqué, et j'avais, sans le dire à personne, essuyé des pertes considérables. Les faillites de Hambourg m'achèvent : je n'en suis désolé que pour toi, mon enfant, car pour moi, l'honneur commercial étant gardé, je me contenterai de l'existence la plus modeste : je n'ai pas de besoins, je n'ai vécu que pour travailler et te ren-

dre heureuse; le bon Dieu n'a pas continué à bénir mon travail, mais au moins il a béni mon enfant : tu es heureuse, n'est-ce pas?

— Oui, mon père.

— Ton mari est bon?

— Oui, mon père.

— Ta dot, unie à sa fortune, te laissera de quoi vivre, vous serez contents, c'est tout ce qu'il me faut.... »

Il cherchait à se consoler ainsi, et Charlotte ne pouvait le détromper; elle ne pouvait lui dire qu'elle ne possédait plus rien, et que ces biens du cœur dont il la croyait riche lui étaient aussi déniés que ceux de la fortune. Le cœur oppressé, elle sut cependant relever le courage de son père; elle sut le convaincre que l'argent ne pouvait rien pour son bonheur, hu'elle ne regrettait nullement les richesses qui venaient de s'engloutir, et comme il n'avait cherché à devenir riche que pour elle, il se calma en la voyant calme :

« Je vais convoquer mes créanciers, dit-il, et les payer intégralement. Toi, Charlotte, avertis ton mari. Il ne faut pas qu'il ignore plus longtemps ce que toute la ville va savoir. »

Il avait repris avec sa fille le ton d'une douce autorité, et il semblait plus ferme et plus tranquille qu'avant leur entretien. Elle obéit et retourna chez elle, mais quoique son front fût serein et sa contenance paisible, les plus tristes réflexions bouleversaient son cœur. Elle ne possédait plus rien : ces biens pour lesquels on l'avait recherchée, épousée, étaient anéantis : elle était laide, elle devenait pauvre; elle n'était pas aimée, ne serait-elle pas haïe?...

Anatole était plus léger qu'égoïste : aussi reçut-il avec douceur, avec compassion la confidence que lui fit sa femme, et même, dans ce premier mouvement de générosité, il lui témoigna une affection que jamais, dans le cours de leur vie commune, il ne lui avait montrée :

« Je suis plus coupable que votre père, dit-il : les chances du commerce ont balayé sa fortune, j'ai risqué et perdu votre dot dans les chances du jeu. Un philosophe dirait que cela se ressemble beaucoup; n'importe. L'essentiel, Charlotte, c'est que vous ne vous affligiez pas, et que vous comptiez sur moi...... Vous y comptez, n'est-ce pas? »

Elle le regarda avec ses yeux pleins de feu et de larmes, et lui serra la main.

La fatale nouvelle fut reçue avec moins de philosophie par M. et madame Clairaut. Le premier se montra fort abattu, la seconde très-irritée :

« Mon pauvre fils! répétait-elle avec indignation, te voilà donc dépouillé! Ce vieux Mazière a agi en fou, il eût fallu le faire interdire avant qu'il ne risquât ta fortune! Ah! si j'avais su! nous aurions pu trouver bien mieux pour toi! »

La pauvre Charlotte, heureusement, n'assistait point à cette explosion de regrets. Anatole calma un peu sa mère, qui enfin lui dit en versant des larmes :

« Mais, mon fils, tu ignores que les spéculations de ton père n'ont pas été heureuses non plus! Nous avons perdu la moitié de notre fortune!

— Ma mère, puisque nous en sommes aux aveux, et qu'il faut parler franc, moi, j'ai perdu au jeu la dot entière de ma femme! »

Les mauvaises nouvelles se succédaient comme les courriers de Job; M. Clairaut semblait anéanti; sa femme se releva cependant par un effort d'orgueilleuse énergie, et elle dit à son mari et à son fils :

« Ne mettons pas le public dans la confidence de nos peines; gardons les apparences au moins jusqu'à ce que Lucie soit établie, alors nous verrons.. En attendant, ne changeons rien à notre vie extérieure, nous nous épargnerons de la sorte les affronts et la pitié.... »

Madame Clairaut était habituée à se voir obéie; elle le fut encore dans cette circonstance : la raison eût voulu une réforme; l'amour-propre, d'accord avec l'amour maternel, demandèrent le *statu quo*, et de haute lutte ils l'emportèrent.

VI

Ceci, on le comprend, prêta largement aux commentaires de la ville de ***.

« M. Mazière est ruiné, disait-on.

— Rien d'étonnant, ses dernières spéculations sur les grains étaient absurdes!

— Parlez plutôt de son affaire des ardoisières!

— Elle ne valait rien non plus, il est vrai, mais enfin, le pauvre homme ne doit rien à personne : c'est une belle chute!

— Il lui reste à peine de quoi vivre, si ce que l'on dit est vrai.

— Bah! bah! sa fille et son gendre y pourvoiront.

— Vous croyez cela, vous?

— Dame! ils sont assez riches pour servir une pension alimentaire à leur père! La maison de madame Clairaut est la plus élégante de la ville. Hier encore, un dîner de vingt couverts, et mademoiselle Lucie avait une robe qui venait de Paris, de chez madame Roger, rien que cela!

— Cependant Anatole, le bel Anatole, s'est fait attacher au cabinet du préfet. Il va travailler, donc il a besoin d'argent.

— Dites plutôt que l'ambition lui vient; ce garçon-là est fait pour arriver à tout.

— C'est égal, il est bien fâcheux pour lui d'avoir épousé une fille si laide pour si peu! »

On le voit, rien ne paraissait changé, et les dents de la critique, si aiguisées qu'elles fussent, ne trouvaient pas à mordre sur l'écorce de la vie des Clairaut. Comme autrefois, la maison était bien tenue, les toilettes élégantes et fraîches; les réceptions moins nombreuses que jadis (les chagrins de madame Anatole expliquaient cette retenue), étaient toujours honorables; comme autrefois, madame Clairaut recevait familièrement ses amis tous les soirs, et l'œil le plus pénétrant n'eût pu deviner un pli sur le front de la maîtresse du logis, ni un changement dans ses habitudes, ni une déchéance dans la position de la famille. C'était cette comédie, ancienne au théâtre, où on l'appelait *Luxe et Indigence*, qui, une fois de plus, se jouait habilement, et, grâce aux secrètes privations des acteurs, trompait l'attention, si avide qu'elle fût, des spectateurs.

Lucie, insouciante et légère, peu au courant, d'ailleurs, des affaires de sa famille, contribuait à entretenir ces illusions. Charlotte seule paraissait triste, et le monde, intelligent et indu lgent comme on sai

l'excusait volontiers par cette seule raison : son père n'était-il pas ruiné?

Elle était triste en effet, et quoiqu'elle se fût soumise aux volontés de sa belle-mère, son bon sens et sa droiture se révoltaient contre cette position fausse qui lui était faite. Elle eût mieux aimé, vaillante et forte, accepter le duel avec la pauvreté et la combattre corps à corps, que d'afficher ce luxe trompeur, cette mensongère aisance, fastueux décors qui cachaient une souffrance réelle, une inquiétude permanente.

Dans son intérieur, elle avait retranché tout ce qui était inutile ; elle se servait elle-même, elle essayait de suppléer, même aux yeux difficiles d'Anatole, aux domestiques qu'elle n'avait plus ; elle partageait ses journées entre ces labeurs fatigants et les soins qu'elle rendait à son père, son pauvre père, qui n'avait plus qu'elle, et qui, retiré dans une modeste chambre, chez un de ses anciens commis, attendait la visite de sa fille comme le prisonnier attend un rayon de soleil. Puis, le soir venu, après le travail, après les maigres repas, que l'on prenait entre soi, à l'heure où elle aurait voulu goûter le silence et le repos, il lui fallait s'habiller, descendre au salon, écouter la musique, tenir les cartes, et se prêter à des conversations oiseuses, trop gaies pour sa tristesse, trop banales pour son besoin d'expansion. Dans ces réunions journalières, M. Clairaut était, comme toujours, taciturne et grave, imposant pour ceux qui croyaient que ce sérieux cachait de la profondeur; madame Clairaut se montrait aimable, affable, et même enjouée, ce qui, aux yeux de sa belle-fille, était le comble de l'héroïsme; Anatole se dégageait volontiers de ses soucis et de son travail de bureau, et fort oublieux de la veille et du lendemain, il causait, il riait, et se faisait illusion à lui-même; Lucie suivait son exemple d'autant plus volontiers qu'elle se sentait toujours belle, toujours admirée, et qu'elle ne doutait pas qu'un brillant mariage ne la replaçât bientôt au rang où elle était née. Elle sentait peu les privations, car elle était soutenue par les ailes de l'espérance; elle ressemblait à ces jeunes filles émigrées qui mangeaient en riant un morceau de pain noir, persuadées que l'aurore du lendemain leur rendrait leur patrie et l'opulence de leurs ancêtres.

Elle était belle, en effet, de cette beauté qui va *traînant tous les cœurs après soi*; elle était fière de sa beauté, et raillait volontiers celles qui ne portaient pas sur le front ce diadème éphémère : Charlotte en savait quelque chose, et Anna avait deviné sa souffrance secrète. Elle voyait fréquemment son amie, mais elle ne venait pas aux réunions du soir; en revanche un de ses frères s'y montrait assidu, et Lucie semblait prendre plaisir à sa présence. Charlotte l'avait remarqué : on sait qu'un mouvement, un geste, un regard suffisent à révéler les secrets du cœur à une femme.

« Je viens te voir pour affaire, lui dit Anna en entrant de grand matin chez elle; je suis chargée par ma mère d'une commission délicate pour toi.

— Parle, chère amie.

— Je ne suis pas très-diplomate, tu le sais, aussi

Je vais parler tout dret, comme on parle cheux nous.

Ne remarques-tu pas que mon frère Ludovic vient beaucoup chez ta belle-mère?

— En effet.

— Devines-tu pourquoi?

— Franchement, ce n'est pas difficile.

— Non; il y a chez toi une chandelle, un soleil, veux-je dire, auquel tous les papillons viennent se brûler. Mais, vois-tu, ma bonne Charlotte, le sentiment de Ludovic est tout à fait sérieux, il s'en est expliqué avec notre mère, et elle a différé de lui donner une réponse positive. Elle est bien en peine, cette bonne mère! Lucie n'est pas tout à fait la bru qu'elle avait rêvée, et, d'un autre côté, elle ne voudrait pas trop contrarier Ludovic, qui est si bon, si parfait, que je lui pardonne d'être le Benjamin de maman. Dans sa perplexité, maman m'envoie vers toi; elle te supplie de lui dire avec sincérité ce que tu penses de Lucie : est-elle digne d'être la femme de Ludovic? saura-t-elle l'apprécier et le rendre heureux?... Allons, réponds-moi en amie, et oublie qu'il s'agit de ta belle-sœur.... »

La vive Anna avait fini de parler, Charlotte réfléchissait. Peut-être le souvenir des moqueries peu généreuses de Lucie, de sa légèreté souvent blessante venait-il en ce moment, comme une tentation de l'esprit mauvais, flotter devant son esprit et solliciter ses ressentiments; mais, habituée à triompher d'elle-même, elle refoula ces pensées.

« Tu ne veux pas me répondre! interrompit Anna, ah! je te comprends, Lucie n'est pas bonne, je m'en doutais, j'ai bien vu qu'elle n'était pas bien pour toi!

— Tu te trompes, tu te trompes! Lucie est une enfant insouciante, frivole, mais bonne et capable d'attachement; ses parents l'adorent, et vont au-devant de tous ses désirs; ils ne lui donnent pas l'occasion de développer les riches qualités de son âme, mais je suis convaincue que, mariée à un homme qu'elle puisse aimer (et elle aimera M. Ludovic!), elle sera excellente et dévouée. Elle a des principes sûrs, de l'esprit, des talents, tout ce qui peut attacher enfin!

— Mais elle aime la toilette, le monde?

— Ton frère peut satisfaire ses goûts, qui sont ceux des jeunes filles de son âge; elle ne demandera rien de plus que ce que M. Ludovic pourra lui accorder.»

Le ton de Charlotte était si persuasif, qu'il toucha l'incrédule Anna.

« Songe, dit-elle en levant le doigt, que c'est chose importante pour nous!

— Je le sais, et je suis persuadée que Lucie rendra M. Ludovic heureux.

— Ma mère ne s'inquiète pas de la fortune, nous en avons assez, et mon frère a un avenir indépendant; mais elle veut que sa femme l'apprécie et l'aime comme nous l'apprécions et l'aimons nous-mêmes.

— Sois tranquille, répondit Charlotte, il est apprécié; je suis caution pour Lucie.»

Elles causèrent longtemps, et Charlotte, sans avoir manqué de sincérité, put cependant renvoyer son amie contente et rassurée.

Le lendemain, Ludovic et sa mère vinrent faire la demande solennelle, et quelques jours après, madame Clairaut annonçait le mariage à son petit cercle intime, en ajoutant d'un ton à la fois discret et triomphant :

— J'avais le choix, mais j'ai préféré M. Ludovic Darselle, qui n'éloignera pas cette chère enfant. Elle restera près de nous.

— C'est fort beau, reprit un intime, M. Darselle est fort bien de sa personne ; et puis, il a de belles espérances !

— Oui, c'est un parti convenable.

VII

Le mariage se fit, les époux partirent pour la Suisse, et au bruit des fêtes succéda cette langueur et cette tristesse où l'âme et le corps semblent se dédommager d'une longue agitation. Madame Clairaut les ressentait plus que personne ; son abattement, son air souffrant, attribués les premiers jours à l'absence de sa fille, devinrent plus alarmants, et quoiqu'elle ne se plaignît pas, elle fut obligée de garder le lit, une fièvre ardente, d'affreuses douleurs de tête se manifestèrent bientôt. Quand le médecin arriva, elle avait perdu connaissance, et le mot : *fièvre typhoïde des plus pernicieuses*, porta le trouble dans la maison. M. Clairaut s'assit consterné auprès du lit de sa compagne ; Anatole errait dans la chambre dans une espèce d'égarement ; seule, Charlotte, triste et recueillie, écoutait les ordres du médecin. Son heure à elle était arrivée : elle avait su jusqu'alors se résigner, elle allait agir !

Elle s'établit sur-le-champ au chevet du lit de sa belle-mère, sans craindre ni la fatigue ni le danger, mais elle les craignait pour les autres, et elle éloignait le plus possible de ce lieu de douleur son beau-père, à qui ce nouveau chagrin faisait presque perdre la raison, et son mari qui s'affligeait comme un enfant en voyant souffrir sa mère. Seule, et obligée de prendre les rênes de la maison, elle vit avec effroi que les tiroirs étaient vides ; les fêtes du mariage de Lucie avaient épuisé l'argent et les provisions, il ne restait rien dans cette maison désolée que des meubles de luxe, des portraits, une pesante argenterie à laquelle elle n'osa point toucher ; le linge même manquait, car madame Clairaut s'était dépouillée pour compléter le trousseau de sa fille, et l'on demeurait sans argent, en présence des besoins les plus impérieux. Charlotte n'hésita point : elle vendit ses dentelles et son châle de l'Inde, et, en peu de jours, elle parvint à environner la malade de tout le bien-être que l'argent peut donner, mais ce que l'argent n'aurait pu solder, c'étaient son abnégation, ses soins, son courage, sa vigilance ! Jour et nuit elle était là, parmi ces miasmes mortels, forte et patiente avec la malade, intelligente avec le médecin, suivant d'un œil lucide tous les symptômes de la maladie, les transmettant avec une parole claire à l'homme de l'art, et combattant, sans se lasser jamais, le mal et la mort. A quelque heure qu'Anatole entrât dans la chambre de sa mère, il y trouvait sa femme : quand elle n'agissait pas autour de la malade, elle priait pour elle : toujours elle avait pour son mari une parole consolante, un regard affectueux. Il la voyait, parmi ces périls et ces fatigues, toujours la même, douce, courageuse et pieuse ; l'ordre et la paix semblaient émaner d'elle, et il comprenait qu'il n'y avait aucune douleur au-dessus de sa patience, aucune épreuve au-dessus de son dévouement. Jusqu'alors ce jeune homme n'avait pas aimé, il aima ; au milieu de ces alarmes et de ces images de deuil naquit une affection qui, fille des heures sérieuses, devait être immortelle.

La lutte dura vingt et un jours ; pendant vingt et un jours, madame Clairaut fut sans connaissance et en danger de mort. Enfin, ce terme redouté s'écoula, le médecin dit : *On peut espérer !* La malade dormait, et l'on comptait sur un réveil calme.

« Charlotte, il faut dormir aussi, dit Anatole d'un ton de douce autorité. Je vous suppléerai cette nuit.

— Il le faut, madame, ajouta le médecin, votre courage est plus grand que vos forces. »

Elle obéit ; Anatole la conduisit jusqu'à sa chambre, et là il l'embrassa et lui dit :

« Merci, Charlotte ! » d'une voix qui alla jusqu'à son cœur.

Elle pria, se coucha et dormit longtemps d'un paisible sommeil. Quand elle se réveilla, Anatole était à son chevet, les yeux fixés sur elle.

Il lui baisa tendrement la main, et elle se sentit naître à la fois à la vie et à un sentiment inaccoutumé de bonheur.

« Notre mère ? demanda-t-elle.

— Elle a bien dormi, elle s'est réveillée, elle va dormir encore, elle est sauvée !

— Quel bonheur ! que Dieu est bon !

— Et toi aussi tu es bonne, Charlotte ! Ce Dieu que tu aimes et que tu sers m'a donné un trésor, et je ne le savais pas ! Je l'ai méconnu si longtemps ! Mais sois tranquille, je le connais maintenant ; mon trésor, ma bonne femme, c'est toi ! »

Charlotte pleurait en silence.

« Qu'as-tu ? s'écria-t-il ; as-tu du chagrin ?

— De la joie, dit-elle, rien que de la joie.

— Tu m'aimes donc aussi ?

— Oui, dit-elle à voix basse, et depuis longtemps !

— Ma femme, que de bonheur nous aurons ! Mais tiens, c'est à toi de régler notre vie : dis ce que tu veux, ordonne !

— Je proposerai, et tu régleras.

— Parle, ma Charlotte ! »

Elle prit la main de son mari, et dit d'une voix douce comme une prière :

« Je voudrais que nous renoncions à une position qui n'est plus en rapport avec notre fortune, et que nous tâchions d'assurer notre existence par le travail, le voudras-tu ?

— Avec joie !

— Ton travail dans le cabinet du préfet ne t'assure rien, ni pour le présent, ni pour l'avenir, est-ce vrai ?

— Je me le suis dit quelquefois.

— Tu es jeune, instruit : tu peux chercher et tenter, tu peux descendre pour remonter ensuite, tu peux rendre à tes parents ce qu'ils ont fait pour toi, tu peux ajouter à l'honneur de ton nom, tu peux gagner la fortune, si tu l'aimes.

— Je ne l'aimerai plus que pour toi, Charlotte !

— Eh bien, moi, je ne désire qu'une chose, c'est le travail et l'indépendance ; l'un mène à l'autre. Écoute. Dernièrement, un ami de mon père lui a offert la gérance d'une usine, une papeterie près de Lisieux : mon père a refusé parce qu'il se sent vieux, mais il pourrait diriger, par son expérience, un homme jeune et courageux....

— Cet homme, je le serai, Charlotte, je serai laborieux, courageux, pour toi, comme toi, ma digne femme ! »

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre : Charlotte était belle en ce moment sous la pâleur de l'émotion et de la fatigue, belle de la beauté de l'âme, couronnée de l'auréole du bonheur.

Quand elle entra dans la chambre de sa belle-mère, celle-ci la reconnut, lui tendit la main, et dit d'une voix à peine entendue :

« C'est Charlotte.... Oh ! comme elle m'a bien soignée ! »

VIII

Douze ans après, par une brillante soirée d'été, une troupe de beaux enfants jouaient au bord d'un petit ruisseau qui était un des affluents de la Touque ; il s'agissait d'une grande affaire ! ils lançaient sur les vagues une flottille composée d'un trois-mâts en miniature, bien gréé, et portant dans ses haubans un peuple de matelots, suivi de plusieurs yoles aux voiles brunes, qu'escortaient, plus modestes, des chaloupes creusées dans des écales de noix, et surmontées d'une allumette en guise de mât. Ces dernières embarcations appartenaient aux petits enfants qui avaient obtenu à grand' peine l'honneur de les lancer à la suite du trois-mâts, propriété du doyen de la tribu enfantine, un beau garçon de dix ans qui, du rivage, grave comme un commodore, dirigeait la flotte. Le départ fut heureux ; le trois-mâts et les yoles nageaient majestueusement ; les petites chaloupes eurent moins de bonheur ; quatre ou cinq d'entre elles furent culbutées par des canetons qui se rendaient à l'appel de leur mère ; un beau cygne, roi des eaux, renversa les autres d'un coup de son aile d'albâtre ; bientôt deux yoles, emportées par le flot, échouèrent sur la rive, et le trois-mâts lui-même eut beaucoup de peine à résister aux vagues, agitées, il est vrai, par les roues d'un moulin à papier. A chaque succès, les enfants battaient des mains ; à chaque naufrage, ils poussaient des cris de détresse, et leurs clameurs joyeuses animaient ce frais paysage.

« Qu'ils sont heureux ! dit une voix douce. Jamais je n'ai vu mon Raoul aussi gai ! Tu as eu une bonne idée, Anatole, de lui rapporter ce petit navire.

— Il en a la tête tournée, répondit Anatole, et si cela faisait naître une vocation pour la marine, dirais-tu encore que c'est une bonne idée ?

— La volonté de Dieu soit faite ! répondit Charlotte, il sait mieux que nous ce qui nous convient. Tout mon bonheur est né du malheur.... »

Elle laissa tomber son ouvrage et joignit les mains comme pour savourer une douce pensée. Du berceau de vignes et de clématites sous lequel elle était assise avec Anna et Anatole, le plus petit de ses enfants à ses pieds, on découvrait un charmant tableau, une de ces paisibles oasis qui font dire au voyageur dont le rapide regard les entrevoit :

« Je voudrais vivre là ! »

On voyait au bord du ruisseau qu'animaient les jeux des enfants, près du moulin dont les roues dentelées se couvraient d'écume, les bâtiments de la papeterie, et ceux de l'habitation simple et riante où Anatole et sa femme avaient abrité leur vie. Aucun luxe ne régnait là, si ce n'est celui de l'onde, du soleil et des fleurs ; le bien-être, fruit du travail, seul y était admis ; autour de la maison s'étendait un beau jardin, dont les allées bordées de roses avaient vu les premiers pas des cinq enfants que Charlotte avait donnés à son époux ; plus loin, baignés par les méandres du cours d'eau, un potager, un verger et une prairie complétaient le domaine ; en ce moment on voyait, au soleil couchant, sous les saules qui bordaient la rive, s'allonger les ombres de deux promeneurs : c'étaient le père d'Anatole et celui de Charlotte, heureux tous deux du bonheur de leurs enfants, et qui s'entendaient à merveille dans la communauté des souvenirs, et même des religieuses espérances. Ils causaient ensemble, et l'*Angelus* tintait d'une voix claire dans le clocher à jour que l'on distinguait au milieu du feuillage et à travers la fumée blonde qui montait des chaumines. Anna, mariée aussi, était venue voir son amie, pendant que madame Clairaut faisait un petit séjour auprès de Lucie, et ses deux fils jouaient avec les enfants de Charlotte. Celle-ci, en cet instant, réunissait autour d'elle tout ce qu'elle aimait, et dans la jouissance d'une félicité si complète et si rare, elle rendait à Dieu de silencieuses actions de grâces. Son silence inquiéta cependant son mari.

« Qu'as-tu ? dit-il, souffres-tu ?

— Oh ! non, je remercie Dieu qui m'a tant donné.

— Il t'a beaucoup ôté cependant, reprit Anatole en riant ; malgré ma bonne volonté, Charlotte, je n'ai pu refaire ta fortune.

— Et comptes-tu pour rien ce qui nous reste : la paix, l'affection et nos enfants, nos beaux enfants ?

— Et les trésors que j'ai découverts dans le cœur de ma femme, quand Dieu nous a faits pauvres ! dit-il sérieusement ; bénie soit la Providence !

Mme BOURDON.

PETITE HISTOIRE DES FLEURS

Herbes et plantes qui naissez
de la terre, bénissez le Seigneur !
Cantique des enfants hébreux.

Le champ de la nature est immense, et ce serait une prétention bien hardie que de vouloir raconter l'histoire de toutes les fleurs, depuis l'humble violette jusqu'à la superbe *victoria regina*, à qui il faut un lac pour fleurir. D'ailleurs, leur histoire à toutes n'est-elle pas la même ? Depuis l'origine du monde elles naissaient, s'épanouissaient et mouraient dans les soli-

tudes, heureuses, comme les étoiles, de briller pour celui qui les avait créées; beaucoup d'entre elles ont vécu pendant des siècles, ignorées des hommes, cachant dans les bois, au creux des rochers, dans les silencieuses savanes, leurs beautés, leurs vertus et leurs parfums: un grand nombre encore ne sont pas transplantées dans les serres de l'Europe, ni soumises à l'examen des naturalistes, classées dans les *flores* et desséchées dans les herbiers; quelques-unes seulement, celles qui florissaient dans les contrées tempérées, se sont trouvées mêlées à l'histoire des hommes; elles ont servi d'ornement aux autels qu'ils élevaient à la Divinité, et souvent de symboles à leurs fables; elles ont inspiré la lyre de leurs poètes, et quelquefois même elles ont été arborées comme des étendards, dans leurs querelles et leurs combats. C'est de ces fleurs *civilisées* que nous voulons parler; les sauvages, nous les laissons à leur solitude et à leur bonheur.

Si la rose est la reine des fleurs, le lis en est le roi; donc, à tout seigneur tout honneur. Nous commençons par le *lis*, si souvent célébré dans la Sainte Écriture. *Dieu, le Seigneur, de toutes les fleurs s'est choisi le lis*: voilà un mot glorieux pour cette belle fleur, qui réunit la majesté, l'éclat, le parfum, à l'extrême beauté des contours : en la voyant si royale, si candide, on comprend le mot que la Bible applique à Marie : *Tel qu'est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles d'Adam.* Le Sauveur a pris le lis pour texte d'une de ses comparaisons les plus touchantes : « Considérez, dit-il à ses disciples, comment croissent les lis des champs; ils ne travaillent ni ne filent, et cependant Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. » Cette image, si poétique et si douce, tombée des lèvres divines, a donné une consécration au lis, car on ne peut le voir sans se rappeler les bienfaits et les promesses de la céleste Providence, et sans se rassurer, en pensant que le Dieu qui a vêtu une fleur n'abandonnera jamais ses créatures.

Le lis est consacré à Marie. L'ange Gabriel, dans les tableaux qui représentent l'Annonciation, tient un lis à la main; saint Joseph est représenté de même, ainsi que saint Dominique, et, en général, on le dédie à toutes les vierges.

L'antiquité païenne croyait que le lis était né de quelques gouttes du lait de Junon épandues sur la terre, et on représente cette déesse avec un lis.

Quelle que soit l'origine des armoiries du royaume de France, que les signes portés par les premiers rois fussent des abeilles, ou (ce qui est difficile à croire) des crapauds, ou des iris, il est certain que Louis VII sema de fleurs de lis sans nombre son bouclier, son scel et ses monnaies, et que les rois ses successeurs suivirent son exemple, jusqu'à Charles V, qui réduisit à trois les fleurs de lis, et les plaça en champ d'azur. Beaucoup de familles françaises portaient le lis dans leurs armes, entre autres celles de Chateaubriand, de Lefèvre d'Ormesson, la ville de Lille en Flandre, et enfin, la famille de Jeanne d'Arc qui portait : — d'azur à l'épée d'argent, surmontée d'une couronne royale et accostée de deux fleurs de lis d'or, et, pour éterniser la mémoire des services de la Pucelle, Louis XI donna à ses neveux le nom *Du Lis*.

Melun possédait une abbaye de femmes nommée Notre-Dame-du-Lis; Blanche de Castille, qui l'avait fondée, y vint mourir; plus tard, cette maison servi passagèrement de retraite à Marie Mancini, pendant quelques moments de sa vie si orageuse.

Un roi de Navarre, don Garcia VI, avait fondé l'ordre des chevaliers de *Notre-Dame-du-Lis*; cet ordre militaire s'engageait à combattre les Maures, et les chevaliers portaient, au bout d'une chaîne dont les chaînons figuraient un M gothique, un lis d'or émaillé de blanc.

Les Bourbons, en revenant en France, en 1814, instituèrent aussi un ordre du lis; mais cette décoration, prodiguée par centaines, cessa bientôt d'avoir du prix.

Le peintre Redouté avait peint un beau lis à l'odeur pénétrante; il le laissa près de son lit, et les parfums de la fleur lui donnèrent la mort.

Le lis a souvent servi de corps à des devises. On avait donné à la famille vendéenne de Charette pour emblème des lis brisés, et pour devise : *Pour eux, comme eux.* Le monument élevé par le sculpteur Thorwaldsen à la mémoire des Suisses fidèles morts au 10 août 1792, représente un lion blessé, mourant, protégeant une touffe de lis. L'ingénieux comte d'Estaing avait pris pour emblème des lis et des roses : — *Tout pour eux, tout pour elles.*

La *violette*, selon l'opinion de l'antiquité, n'était autre chose que la nymphe Io, qui, ayant répondu malhonnêtement à Apollon, fut, à la parole de ce dieu, changée en violette; c'était une assez douce punition. Selon d'autres, l'Olympe, pour désennuyer la vache Io, qui trouvait les prairies maussades, fit croître la violette, qu'Io admira — et brouta. Dans les cérémonies du paganisme, on offrait des violettes aux dieux Lares, et on en jetait sur la cendre des morts, après l'avoir déposée dans l'urne funéraire.

Pendant le moyen âge, les *chapels* de violettes étaient fort à la mode. Le peintre Giotto représenta la belle Laure, la muse de Pétrarque, tenant un bouquet de violettes à la main, et les dames napolitaines crurent devoir offrir une couronne de violettes à Charles VIII entrant en vainqueur dans leur ville. Les Toulousains, en instituant les jeux floraux, en 1323, avaient promis une violette d'or à la meilleure pièce de vers. On dit que ce fut Clémence Isaure qui à ce premier prix ajouta le souci et l'églantine. Les humbles petites violettes étaient devenues, en 1814, le signe de ralliement des bonapartistes, et après la bataille de Waterloo, à l'une des premières réunions des Tuileries, le comte d'Artois offrit aux dames des bouquets de violettes, en disant avec grâce : « Les violettes sont comprises dans l'amnistie que mon frère vient d'accorder! » Marie-Louise affectionnait particulièrement une espèce de violette assez grande, et d'une nuance plus pâle que les autres, et que l'on nomma *violette de Parme*.

Nulle fleur n'a été plus aimée, plus célébrée, n'a servi plus souvent aux comparaisons, aux images, aux apologues des moralistes, aux éloges des poètes. Tout charme en elle; on l'aime pour sa précocité, pour son parfum, pour sa modestie, et on a beaucoup vanté une femme quand on peut dire d'elle : C'est une violette, il faut la chercher.

Le *narcisse* est aux antipodes de la violette, car sa fleur élégante se montre tant qu'elle peut, balancée au haut d'une hampe svelte, et attirant les regards par le blanc pur de ses pétales et l'or et l'incarnat

de son calice étoilé. Fils de Céphise et de Liriope, dit la Fable, il avait été prédit à ses parents, par le sage Tirésias, que Narcisse mourrait dès qu'il se verrait. On l'éleva au fond des bois, là où ne se trouvaient ni miroir d'argent, ni bouclier d'airain, ni vase d'or dont la surface polie pût réfléchir son image; mais au fond des bois il est des fontaines; Narcisse s'y regarda, s'y contempla, en oublia le manger et le boire, alors les dieux métamorphosèrent le beau chasseur en une fleur qui aime encore le bord des eaux, et qui, malgré sa beauté, conserve un aspect mélancolique. Aussi, chez les anciens, le narcisse était-il une fleur funéraire, et ils en couronnaient la cruelle Némésis. Ovide et le poète anglais Cowley ont chanté cette jolie fleur, et la fable du beau Narcisse, amoureux de lui-même, est restée populaire.

La *rose*, ainsi que le lis, est citée dans l'Écriture: « Je me suis élevée, dit la Sagesse éternelle, comme les palmiers de Cadès et comme les rosiers de Jéricho. » Le souverain pontife, chez les Hébreux, portait une couronne de roses dans certaines solennités, et les jeunes époux, le jour des noces, avaient la même parure.

La mythologie racontait que la rose blanche était née le jour même où Minerve sortit du cerveau de Jupiter; elle dut sa couleur purpurine, selon les uns, au sang d'Adonis blessé par un sanglier; selon d'autres, au sang de Vénus qui, en accourant au secours d'Adonis qu'elle aimait, fut blessée par des ronces. La rose était consacrée à Vénus, à l'Amour, à Bacchus, aux Muses, aux dieux Pénates. Aglaé, la plus jeune des Grâces, tenait une rose entr'ouverte à la main. La première Heure du jour versait des roses sur le passage de l'Aurore; celle-ci, à la vue du Soleil, son père, répandait sur ces fleurs des larmes de joie; aussi l'ingénieuse antiquité faisait-elle d'une rose baignée de rosée l'emblème de l'amour filial. Les œuvres des poètes grecs et latins prouvent combien la rose était chérie des anciens; ils la cultivaient avec amour, ils s'en paraient dans toutes les solennités; les temples, les prêtres et les victimes en étaient ornés; on n'assistait aux festins que couronné de roses; la table et la salle du banquet en étaient ornées, et les graves Romains, au temps de Pline, portaient des chapeaux faits entièrement de pétales de roses. Ils assuraient, il est vrai, que le parfum des roses préservait des fumées du vin. On sait que l'indigne Héliogabale étouffa ses compagnons de table sous une pluie de pétales de roses. Les roses de Pæstum et celles de l'île de Rhodes étaient particulièrement renommées.

Le moyen âge eut aussi pour les roses un goût particulier, mais mieux éclairé; il les consacrait à Dieu comme l'emblème de la charité. Une couronne de roses devint à Salency le prix de la sagesse; un chapel de roses était souvent toute la dot d'une fille noble, surtout en Normandie. La rose figure dans tous les romans de chevalerie, et on regardait un chapel de roses comme le plus beau présent qu'un chevalier pût recevoir de sa dame. Oriane, fiancée d'Amadis des Gaules, prisonnière dans une tour, jetait à son amant une rose baignée de ses larmes.

Par une ancienne coutume, les jeunes pairs offraient des roses à tout le parlement, au mois de mai. On appelait cette cérémonie la *Baillée des roses*. On cultivait énormément de roses aux environs de Paris, et parmi les droits seigneuriaux on trouvait beaucoup de redevances de roses. La monnaie anglaise, le *noble à la rose*, était très-belle et de grande valeur. Ces fleurs charmantes devinrent cependant le symbole des guerres les plus cruelles que l'Angleterre ait vues. La maison d'York portait pour emblème une *rose blanche*, tandis que la maison de Lancastre avait choisi une *rose rouge*; et, pendant vingt-cinq ans, les factions firent couler, sous ces gracieux étendards, des torrents de sang et de larmes. La rose figure dans l'emblème qui représente les trois-royaumes: elle y symbolise l'Angleterre; le chardon, l'Écosse, et le trèfle, l'Irlande.

Marie Stuart offrit au poète Ronsard un beau rosier d'argent, qui portait cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

La belle-mère de cette reine, Catherine de Médicis, détestait les roses, et le chevalier de Guise tombait en syncope dès qu'il en voyait ou qu'il en sentait l'odeur.

L'église a consacré, surtout, les roses au Saint-Sacrement. On représente sainte Élisabeth de Hongrie et la bienheureuse Germaine Cousin tenant des roses dans un pan de leur robe; sainte Dorothée, vierge et martyre, tenant à la main trois roses; sainte Rose de Lima, couronnée de roses; la rose est considérée comme l'emblème de la charité et du martyre.

Le dimanche de *Lætare*, le souverain pontife encense et bénit une rose d'or qu'il envoie au prince ou à la princesse qui a le mieux mérité de la chrétienté.

L'Impératrice Eugénie a reçu ce pieux et noble présent. Sur un socle de marbre rouge, orné des armes du Pape et de l'Empereur, s'élevait un vase précieux qui contenait la tige de roses, boutons et fleurs; la plus grande et la plus épanouie est celle qui a reçu le baume bénit.

On connaît la jolie énigme que la rose a inspirée. — Nous sommes cinq frères, nés au printemps, deux ont de la barbe, deux n'en ont pas, le dernier n'en a que sur une joue. — Ce sont les cinq divisions du calice de la rose — les bengales exceptées — dont deux divisions sont armées de folioles vertes, deux en sont dépourvues, une n'en a que d'un côté.

L'églantine, ou rose sauvage, entrait dans les cérémonies druidiques.

L'*aubépine*, parure du printemps, asile des oiseaux chanteurs, était consacrée par les Athéniens à l'Hyménée; les jeunes filles portaient aux noces de leurs compagnes, des couronnes d'aubépine, et l'autel du mariage était éclairé par des torches faites du bois de cet arbuste. Les anciens consacraient aussi l'aubépine au dieu Therme, parce qu'elle marquait la division des propriétés.

La *jacinthe*, aux grappes rosées ou violettes, n'était, dans la mythologie, rien autre chose que le bouillant Ajax, qui fut métamorphosé par les dieux en une fleur charmante, après que, vaincu dans sa querelle pour les armes d'Achille, il se fut percé de son épée. Les Grecs croyaient voir le nom d'Ajax écrit sur les pétales de cette fleur.

La nombreuse famille des *nénuphars*, qui vogue comme une flotte sur l'eau paisible d'un étang, fut aussi l'objet d'une fable, qui disait qu'une nymphe, éprise d'Hercule, mourut de sa passion fatale et fut changée en nénuphar. Les Indiens et les Égyptiens avaient un grand respect pour cette plante; les Pha-

raons la faisaient graver sur leur monnaie, et les Grecs la consacraient à Harpocrate, le dieu du silence.

La *victoria-regina*, dont les fleurs ont un mètre cinquante centimètres de circonférence, appartient à la grande famille des nénuphars. Cette admirable fleur, d'un blanc pur comme l'albâtre, fut découverte en 1803, dans un affluent de l'Amazone, par le botaniste Haencke qui, en la voyant, se jeta spontanément à genoux et adora le Créateur, le bénissant d'avoir placé dans ces solitudes une œuvre si parfaite. Cette fleur, apportée en 1847, en Angleterre, fut dédiée à la reine, dont elle porte le nom.

Le *myrte* était, dans l'antiquité, consacré à Vénus, et la muse Erato en portait une guirlande. Les Hébreux se servaient de rameaux de myrte unis à l'olivier et au laurier pour élever les cabanes de feuillage, qui, à la fête des Tabernacles, leur rappelaient qu'Israël, au désert, avait campé sous les tentes.

Le nom de la *tulipe* vient d'un mot turc signifiant turban; cette fleur qui croît dans les vallées de la Perse, fit, comme on le sait, de terribles ravages dans les cervelles hollandaises, au dix-septième siècle. Les tulipes, comme les actions commerciales d'aujourd'hui, étaient devenues l'objet d'un agiotage insensé. On cite encore la tulipe *vice-roi* pour laquelle un bourgeois d'Harlem donna :

36 sacs de blé,
72 sacs de riz,
4 bœufs gras,
12 brebis grasses,
8 porcs gras,
2 muids de vin,
4 tonneaux de bière,
2 tonnes de beurre,
100 livres de fromage et un grand vase d'argent.

Un autre tulipe a gardé le nom de : *dot à ma fille*; une once d'oignons du *semper-augustus* valait (au cours public) 2,000 florins. On montre encore, à Lille, la vaste brasserie Sainte-Marguerite qui fut le prix d'une seule tulipe. « Le fleuriste, dit La Bruyère, a un jardin dans un faubourg, il y court au lever du soleil et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes, et, devant le *solitaire*; il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie; il l'a quitte pour l'*orientale*; de là il va à *la veuve*, il passe au *drap-d'or*, de celle-ci à l'*agate*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se loge, où il s'assied, où il oublie de dîner... Cet homme raisonnable, qui a une âme, a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée, il a vu des tulipes. »

Les Anglais et les Russes ont remplacé la manie des tulipes par celle des *orchidées*, fleurs plus bizarres que belles et dont la culture difficile est le plus grand mérite.

L'*œillet des chartreux*, plante sauvage qui tapisse les rochers, est la tige primitive de nos superbes œillets, si beaux et si variés dans leurs riches nuances. Il se rattache à cette fleur un souvenir touchant : un serviteur de Marie-Antoinette lui fit passer, pendant qu'elle était à la Conciergerie, un billet roulé et caché dans le calice d'un œillet.

Les *soucis*, selon la Fable, ont pour origine les pleurs de Vénus, et c'étaient leurs fleurs que Proserpine cueillait au pied de l'Etna, lorsquelle fut enlevée par le roi des Enfers. Marguerite de Valois, sœur de François Ier, avait pris pour emblème un souci tourné vers le soleil, avec ces mots : *Je ne veux suivre que lui!* Cette fleur a donné lieu a un innocent calembour du pauvre Louis XVII. Chaque matin il cueillait un bouquet pour sa mère; un jour il y mit, par distraction une branche de soucis, il l'arracha aussitôt, en s'écriant : « Maman n'en a que trop! »

La *verveine*, dont les brillantes variétés ornent nos parterres, était la fleur de l'ancienne Gaule, celle dont se couronnaient les druidesses; c'était, aux yeux de nos ancêtres, l'emblème de la droiture et de la franchise; on en couronnait les ambassadeurs comme d'un symbole de paix, et, malgré ces belles qualités, les sorciers, et ceux qui croyaient aux sorts, la regardaient comme une herbe mystérieuse, propre aux enchantements et aux philtres, et ils l'appelaient *veine de Vénus*. Le peuple l'appelle *herbe qui guérit tout*. Les anciens se servaient de la verveine pour purifier les autels de Jupiter. La *mandragore*, que le peuple appelait *le petit homme enterré*, à cause de la forme de ses racines, qui avaient quelque lointaine ressemblance avec une figure humaine, inspirait aussi une grande frayeur à ceux qui croyaient aux sortilèges et aux nécromanciens.

Le *fuchsia* et le *chrysanthème*, deux fleurs à la mode de notre temps, n'ont d'histoire ni l'une ni l'autre. La première fut découverte en Amérique, par le P. Plumier, qui la dédia à son ami, le botaniste Fuchs; c'était à la fin du règne de Louis XIV. Le chrysanthème est originaire de la Chine, c'est la fleur de prédilection des Chinois, qui ne connaissent cependant que l'espèce primitive, aux corolles brunes : la culture en a obtenu des variétés infinies qui égayent les jardins au déclin de l'année. Le *dahlia*, qui doit son nom au botaniste suédois André Dalh, fleurissait très obscurément dans le jardin botanique de Madrid, quand, en 1801, M. Thibaut, attaché à l'ambassade de Lucien Bonaparte, fut frappé de la beauté de cette fleur; il en envoya des tubercules à André Thoüin, l'illustre professeur, qui les cultiva avec le plus grand soin et dota notre pays de cette plante à l'aspect élégant et riche. Le dahlia est originaire du Mexique.

Le *lilas* printanier fut aussi conquis par un diplomate. Ce fut l'ambassadeur du roi des Romains Ferdinand Ier, Auger de Busbecque, qui le rapporta de la Perse, en 1562. Le poète Colin d'Harleville affectionnait les lilas, et Van Spaendonck, le grand peintre, reculait devant la finesse de cette charmante fleur, et n'osait pas essayer de la reproduire.

Les *Rhododendrons* rappellent le souvenir des Alpes Pennines où on les trouve à des hauteurs prodigieuses et sous une latitude dont les rigueurs égalent celles de la Sibérie. Ils rappellent aussi le souvenir des hardis naturalistes qui les y découvrirent.

Le *camellia* est dû, ainsi que beaucoup d'autres fleurs, aux missionnaires, qui avaient, en général, autant de goût et de science que de zèle et de courage. Ce fut le Père Camelli, jésuite, qui, charmé de la beauté de cette fleur, que l'on appelle aussi *rose de la Chine* ou *du Japon*, l'envoya en Europe en 1739. Cette plante, qui croît naturellement en Chine et au Japon, y sert aux usages domestiques, car on en tire une huile comestible. Les jardiniers

ont trouvé moyen d'obtenir quinze cents variétés du camellia.

La *pâquerette* blanche est aussi ancienne que nos forêts de la Gaule; elle était chère à nos aïeux, qui souvent la choisissaient pour emblème. La reine Marguerite, femme de Louis IX, portait sur son cachet une marguerite avec ces mots : *La reine de la terre est la servante de la reine du Ciel.* La grande marguerite, si commune aujourd'hui dans nos jardins, ne fut apportée de la Chine en France qu'en 1772. Emmanuel de Savoie fit offrir à sa fiancée, Marguerite de France, fille de François Ier, une corbeille de marguerites avec ces vers :

Toutes les fleurs ont leur mérite,
Mais quand mille fleurs à la fois
Se présenteraient à mon choix,
Je choisirais la Marguerite.

Le *pavot*, qui, en dépit de ses belles couleurs nuancées du blanc au noir et du rose au pourpre, sera toujours une fleur triste, est une des plantes les plus célèbres de l'ancien monde. Elle croît d'elle-même en Grèce, en Syrie, en Égypte. Les Romains confisaient au miel sa graine torréfiée, habitude qui se conserve en Italie. Mais c'est surtout l'usage antique et général de l'opium qui a donné de l'importance au pavot. L'opium de Thèbes était plus particulièrement en vogue, d'où le nom d'*extrait thébaïque*, que cette substance porta longtemps. Aujourd'hui on tire ce poison des champs de pavots qui émaillent l'Orient, l'Inde, la Perse et la Turquie d'Asie; c'est là qu'on recueille, par des incisions faites aux capsules juteuses de la plante, ce suc enivrant et stupéfiant qui s'en va abrutir des nations entières. Les anciens consacraient le pavot à Morphée; c'était avec cette plante que le dieu touchait ceux qu'il voulait endormir. Il était également consacré à Cérès, soit parce qu'il pousse parmi les blés, soit parce que Jupiter en fit manger à la déesse pour lui procurer le sommeil et lui faire oublier sa fille.

L'*anémone*, selon la Fable, était née du mélange du sang d'Adonis et des larmes de Vénus. Brillante, belle par ses couleurs variées, mais fanée du matin au soir, l'anémone est l'emblème de la fragilité; elle est aussi dangereuse que belle, car elle est au nombre des poisons âcres qui exercent leur maligne influence sur les tissus et stupéfient le système nerveux.

La *pensée*, que l'on a tant perfectionnée depuis quelques années, est une plante de notre pays; la grande espèce est venue de la Sibérie. On a fait de cette fleur l'emblème de la Sainte-Trinité, à cause de ses trois couleurs et de sa forme en triangle.

L'*azalea*, dont l'odeur rappelle celle du chèvrefeuille, croissait en abondance aux environs de Trébisonde, et servait d'aliment aux abeilles, dont les nombreux essaims étaient cachés dans le creux des arbres aux environs de cette ville. Xénophon rapporte que les soldats grecs, pendant la retraite des *Dix mille*, mangèrent de ce miel et en contractèrent de violentes maladies, des vertiges, des vapeurs dues au poison contenu dans le calice de l'azalée.

On pourrait étendre ces notes, car nous n'avons parlé que des fleurs les plus anciennement connues ou les plus communes parmi nous. L'histoire de la découverte des fleurs par les voyageurs et les botanistes, serait longue; l'histoire de la vertu et des propriétés des végétaux aurait plus d'étendue encore : dans toutes deux on trouverait à admirer l'intelligence de l'homme et la bonté du Créateur; nous nous sommes bornés à attacher quelques souvenirs aux fleurs qui croissent autour de nous, afin que la mémoire et l'intelligence en soient occupées, en même temps qu'elles charment les yeux et qu'elles portent le cœur vers celui qui

Donne aux fleurs leur aimable peinture.

X. X. X.

LE VIEUX MARIN

Presque un siècle entier sans courber ma tête
A passé sur moi, vrai lion marin.
Il faudrait pourtant prendre sa retraite,
Et chercher à terre un abri serein.

Quand on a lassé, rude capitaine,
Les vents et les flots, la glace et le feu,
Aux biens que promet la terre lointaine
N'a-t-on pas le droit de songer un peu?

Heureux le vieillard qu'enfin Dieu délivre
De ton joug si dur, métier oppresseur!
Au pays natal, que ne puis-je vivre,
D'une vigne ou deux oisif possesseur!

Loin, bien loin de toi, bourrasque éternelle,
Loin de cette arène aux maux sans pareils,
Quand serai-je assis sous une tonnelle,
Savourant en paix mes derniers soleils? »

Il eut ces loisirs que l'âge conseille,
Il eut sa cabane et son vert enclos,
Et d'anciens amis causant sous la treille :
— Ah! je meurs, dit-il, rendez-moi les flots!

J. Autran.

Énigme Historique

Quatre Français portèrent le même nom : le premier fut un peintre couvert de gloire; le second, un poète ardent et malheureux; le troisième occupa un rang élevé dans l'État; le quatrième fut aussi un poète, et donna au théâtre une touchante tragédie. — Qui sont-ils ?

REVUE MUSICALE

Notre catalogue de novembre commence par une série de très-beaux morceaux religieux pour orgue ou harmonium, puis pour piano et chant.

La musique d'église, que les professeurs négligent presque tous, au bénéfice de fades compositions, dont le moindre défaut est de corrompre le goût, devrait toujours être la base de toute étude musicale.

Nous donnons aussi des morceaux à quatre mains, très-remarquables, de Weber, Thalberg, Rosellen, Leduc, Louis et Hunten.

Les *Sept paroles* de N. S. J. C., ce chef-d'œuvre de Haydn, figurent également dans le catalogue de ce mois.

Chant des Cieux, nocturne de Barringer et *Alceste* de Gluck, fantaisie de Jules Yung, sont deux nouvelles publications de moyenne force, d'un style élégant, qui méritent une mention particulière.

Un autre morceau, très-facile, intitulé *la Soirée dansante*, par Blancheteau, vient également de paraître. Il se compose d'une polka et d'une polka-mazurka d'un genre tout à fait gracieux.

Un grand choix de danses, des plus variés, et les principaux morceaux de l'opéra buffa italien, *Il Matrimonio per raggiro*, du célèbre Cimarosa, complètent notre catalogue de novembre. M. L.

SPONTINI

Gaspardo-Luigi-Pacifico Spontini naquit en 1779 à Majolati, dans les États Romains. Ses parents le destinaient au sacerdoce, mais les dispositions naturelles de l'enfant ne semblaient pas devoir l'appeler à la vie ecclésiastique; aussi, malgré les exhortations de son oncle, doyen de la paroisse de Jesi, digne prêtre auquel on avait confié le soin de son éducation, il ne fut pas possible de vaincre son éloignement pour les études cléricales. Une chose très-singulière, c'est que le célèbre carillon de l'église de Santa-Maria-del-Pianto décida de sa vocation. En effet, cet orchestre d'airain développa en lui le goût excessif de la musique, et sa famille, reconnaissant enfin les aptitudes de l'enfant, lui firent octroyer le *baptême musical* par les plus éminents professeurs. Ce fut une heureuse détermination, car ce petit Gaspardo Spontini, dont on avait mis longtemps l'intelligence en doute, devint un des plus grands compositeurs du dix-neuvième siècle. Il représenta dans l'histoire de la musique dramatique, la transition entre Gluck et Rossini, et créa les deux plus magnifiques chefs-d'œuvre dont l'art se soit enrichi, *la Vestale* et *Fernand Cortez*.

Après avoir reçu des leçons de différents maîtres célèbres, Gaspardo entra au conservatoire *della Pieta* à Naples, où il compléta son éducation musicale sous la direction de Salla, Tritta et Salino. L'élève composait déjà des cantates, des oratorios, voire même des fragments de musique de théâtre que Paesiello et Cimarosa jugèrent dignes d'être intercalés dans quelques-unes de leurs partitions. Un directeur du théâtre de Naples proposa au jeune virtuose de déserter le conservatoire et de partir avec lui, promettant de lui confier un libretto. Spontini avait alors dix-sept ans; on juge bien qu'il ne se fit pas prier pour consentir à cette escapade. L'*impresario* procura au jeune pensionnaire un passe-port à l'aide duquel il s'échappa de Naples. Arrivé à Rome, il trouva des confrères jaloux qui le menacèrent de le faire reconduire au conservatoire; mais le gouverneur le prit sous sa protection, et grâce à cet appui, Spontini sut, en six semaines, composer et mettre en scène son premier ouvrage, *I puntigli delle Donne*, opéra buffa joué à Rome en 1796, avec un succès d'enthousiasme. L'adolescent fut fêté à la façon romaine, c'est-à-dire porté en triomphe, après la représentation, avec accompagnement de torches allumées, sans oublier la pluie traditionnelle de fleurs et de sonnets. Le souvenir de ces premières caresses de la gloire fut ce qui se conserva de plus cher et de plus charmant dans l'esprit du maestro.

Amnistié de sa fuite par son succès, Spontini retourna à Naples où Piccini lui fit composer sous sa direction un autre opéra buffa, l'*Eorismo ridicolo*. Cimarosa le prit également en amitié, et se plut à diriger ses premiers essais avec une bonté toute paternelle. A Venise, à Milan, à Florence, il ne fut bientôt plus question que des ouvrages du jeune compositeur. *Gli amanti in cimento*, *l'Amor segreto*, *Adelina Senese*, *la Finta filosofa*, *la Fugua in Maschera*, *il Geloso e l'Audace*, *la Principessa d'Amalfi*, et bon nombre d'autres ouvrages qui tous obtinrent des succès, occupèrent Spontini jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. Arrivé à Paris en 1803, il écrivit quatre opéras bouffes dans ce genre italien que Rossini devait un jour agrandir et illustrer. L'impératrice Joséphine, qui aimait les arts, protégea chaudement le jeune artiste. Ce fut à cette époque, en cherchant sa véritable voie, que Gaspardo entendit pour la première fois les trois beaux opéras de Gluck : l'*Iphigénie en Tauride*, l'*Iphigénie en Aulide*, et l'*Alceste*. A dater de ce jour, un nouveau monde s'ouvrit à ses yeux. Il prit en aversion les floritures italiennes, et abandonna le genre bouffe dans lequel il avait jusqu'alors si bien réussi. M. de Jouy lui présenta le poème de *la Vestale*, auquel les compositeurs en vogue, Méhul, Boieldieu et Cherubini avaient refusé leur concours. Spontini s'en saisit avec ardeur, et se mit immédiatement à l'œuvre. Mais la partition terminée, d'incroyables difficultés surgirent;

la musique comme le libretto furent déclarés absurdes; l'Académie impériale de Musique condamna l'extravagance du style et la hardiesse des innovations harmoniques. L'impératrice Joséphine vint en aide au pauvre auteur découragé, et fit représenter l'ouvrage aux Tuileries en février 1807, devant l'Empereur, qui le trouva magnifique. On devine qu'après un tel arrêt, il fallut bien remettre *la Vestale* à l'étude. Enfin arriva le jour suprême de la représentation; le succès fut immense. En peu d'années, *la Vestale* eut, à Paris seulement, trois cents représentations. Traduite en italien, elle remplit pendant trois ans la caisse de San-Carlo à Naples; à Berlin, elle fit proclamer le compositeur, le digne successeur de Gluck; enfin elle valut à Spontini le grand prix décennal institué par Napoléon, et disputé par Cherubini, Méhul, Grétry, Berton, etc., etc, etc.

On exécuta au Conservatoire divers fragments de *la Vestale*; il se trouva que cette musique n'avait pas vieilli d'un jour; en 1845 l'enthousiasme fut aussi vif et l'effet aussi irrésistible qu'en 1807. — Lisons M. Berlioz, le juge le plus compétent et le plus juste de notre époque :

« L'exécution des fragments de *la Vestale* a obtenu » un succès immense, inouï, sans exemple, succès » qui a troublé les exécutants et le public à un tel » point, qu'on s'est trouvé pendant une demi-heure » dans l'impossibilé de continuer le concert. Spon- » tini, caché au fond d'une loge, observait philoso- » phiquement cette tempête d'enthousiasme, quand » le parterre l'ayant aperçu, s'est levé en masse en » se tournant vers lui, et la salle d'éclater de nou- » veau en cris de reconnaissance et d'admiration; » clameur sublime dont les âmes émues saluent le » vrai génie, et sa plus noble récompense. »

En mai 1846, on entendit cette même musique avec le même enthousiasme, et les écrivains en firent unanimement les plus chaleureux et les plus justes éloges.

Le sujet de *Fernand Cortez*, représenté en 1809, fut donné à Spontini par l'Empereur, au moment de l'entreprise de la conquête d'Espagne. Esménard et M. de Jouy furent les auteurs du libretto. Le maestro apporta dans cet ouvrage toute sa science harmonique et toute l'énergie de sa nature fougueuse, aussi en fit-il un chef-d'œuvre; rien ne pouvait mieux peindre la lutte de deux grands peuples, rien jusqu'alors n'avait pu se comparer à l'admirable trio des prisonniers espagnols dans lequel brille à un si haut degré l'exaltation du patriotisme et de la foi; partout dans cette partition se retrouve ce même style large, élevé, soutenu, qui exige tant d'intelligence et de talent de la part des exécutants. Si les reprises de *Fernand Cortez* n'ont pas obtenu tout le succès qu'on en devait attendre, c'est qu'il a été impossible de rencontrer des interprètes à la hauteur des rôles qu'ils avaient à remplir. Après la chute de l'empire, Spontini composa deux pièces de circonstances, *Pelage* et les *Dieux rivaux*. Louis XVIII le nomma chevalier de la Légion d'honneur et son compositeur dramatique ordinaire, avec des lettres de naturalisation et une pension de deux mille francs. Spontini voulut essayer d'un sujet emprunté à la Grèce antique. Sur un poème de Briffaut tiré d'une tragédie de Voltaire, il écrivit *Olympie*, la troisième de ses grandes partitions. Pour la première fois, le succès brillant auquel il était accoutumé lui fit défaut. On a attribué la froideur du public au libretto qui se termine par une catastrophe épouvantable, conclusion que la foule n'aime pas dans les opéras; quoi qu'il en soit, *Olympie* est conçue dans le style grandiose et monumental de la *Vestale* et de *Cortez*. Plusieurs critiques allemands la considèrent comme supérieure à ces deux grandes partitions; l'ouverture, qui est admirable, faisait les délices de Weber qui, après l'avoir fait exécuter à Dresde, n'a pu s'empêcher d'en reproduire quelques fragments dans son opéra d'*Euryanthe*.

Blessé de l'insuccès d'*Olympie*, Spontini se décida à accepter les propositions que lui faisait le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, grand admirateur de son talent. En 1820, il partit pour Berlin avec le titre de directeur général de l'opéra et de la musique royale. Ce fut pendant son séjour, qui dura près de vingt ans, que Spontini composa *Nurmahal, Alcindor* et *Agnès de Hohenstaufen*. Ce dernier ouvrage fit une immense sensation. Le génie du maestro s'inspirant, pour la première fois, du moyen âge, y apparaît, dit-on, dans toute sa grâce, sa force et sa majesté. Spontini a toujours considéré cette partition comme son œuvre capitale, les Allemands l'admirent universellement; il serait donc fort à désirer qu'elle pût être appréciée en France où nous ne la connaissons que de nom. Après la mort de Paër, l'Institut français fit offrir à Spontini le fauteuil vacant. Le roi de Prusse accorda au maestro la permission de voyager et même de se fixer en France, tout en lui conservant ses titres et son traitement. C'était une bonne fortune dont le compositeur profita. Il se rendit d'abord en Italie, visita Jesi, ou s'était écoulée son enfance; Majolati, lieu de sa naissance, et consacra une partie de ses biens à fonder dans ces deux localités des établissements de bienfaisance. Pour récompenser ce digne emploi d'une fortune noblement acquise, autant que pour honorer les services rendus par Spontini dans l'organisation des églises musicales de Rome, le pape Grégoire XVI le nomma *comte de Sant-Andrea*, faveur inusitée qui remplit de joie le cœur du vieux maestro. Spontini revint à Paris en 1843, et se fixa dans la famille de M. Érard, dont il avait épousé la fille; il n'eut point d'enfants, mais son nom n'a pas besoin d'être perpétué par sa descendance; il est à jamais inscrit dans les fastes de l'art.

MARIE LASSAVEUR.



Économie Domestique

Bouillon de perdrix.

On fait légèrement colorer à la broche deux perdrix, puis on les met dans une petite marmite avec un jarret de veau, dont la crosse aura été retirée, et un litre et demi d'eau. On ajoute des racines, un peu de sel, un clou de girofle, et lorsque ce bouillon a mijoté pendant quatre heures, on le dégraisse avec soin et on le passe au tamis de soie. Ce bouillon est très-restaurant.

(*Dictionnaire de la vie pratique.*)

Taches d'huile.

Un moyen très-efficace d'enlever les taches d'huile ou de graisse, sur les étoffes de soie les plus délicates, c'est d'employer une poudre fournie par une pierre connue sous le nom de *pierre Sarinel*. Il suffit d'étendre sur la tache une couche légère de cette poudre et de l'y laisser vingt-quatre heures. Alors on n'a qu'à brosser l'étoffe, et la tache a disparu; s'il en reste quelque trace, une seconde application de poudre la fera disparaître.

Correspondance

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE XI. — 1, Dessin de Fanchon (moitié) — 2, N. D. — 3 et 4, Parure élégante — 5, Mouchoir assorti à la parure, avec écusson et S. O. — 6, N. D. — 7, M. W. — 8, L. A., dans un écusson — 9, E. L. — 10, Dessin de nappe d'autel — 11, E. D. — 12, E. D. — 13, Mouchoir avec écusson et A. V. enlacés—14, A. M.—15, L. B.— 16, 17 et 18, Parure parisienne—19, Entre-deux — 20, Bande en application (moitié) — 21, Taie d'oreiller pour enfant (moitié) — 22, 23 et 24, Petites garnitures.

COTÉ DES PATRONS.

25 à 28, Vide-poche — 29 et 30, Pèlerine de jeune fille — 31, Cravate — 32 à 34, Chemise de femme — 35 à 39, Chausson d'enfant — 40 à 47, Chemise Garibaldi — 48 à 55, Casaque de poupée — 56 à 60, Tablier de poupée — 61 et 62, Porte-jeu — 63 et 64, Pelote au crochet —65 à 67, Col, crochet et mousseline — 68, Motif pour objet religieux — 69 et 70, Petits médaillons.

Jeanne à ses amies.

Savez-vous, chères amies, quelle est, de toutes les fêtes de l'année, celle qui me semble impressionner davantage et porter le plus au recueillement et à la prière?

Noël ou Pâques, direz-vous.

Eh bien, non! Noël et sa crèche, et ses beaux arbres tout chargés de présents, est éminemment la fête des enfants et du foyer, celle des joies naïves et des réunions de famille. Qu'il est bon, quand à travers la neige, on est allé saluer, par de joyeux cantiques, la naissance du petit Jésus, de rentrer à la maison, et de retrouver réunis, autour de la bûche traditionnelle, parents et amis!

Pâques est la solennité du printemps, la fête de la jeunesse; elle inaugure les beaux jours, ouvrant un champ vaste à tous les rêves, à toutes les espérances. Pendant que l'encens monte, des bouffées d'air tiède entrent dans l'église, et aux *alleluia* vienne se mêler le gazouillement des oiseaux. Avec quelle impatience on attend cette grande fête que doit suivre une série de jours de vacances!

Mais, à Pâques comme à Noël, bien des préoccupations mondaines, ou des rêves profanes, viennent se mêler à nos prières.

Tout autre est le caractère de cette solennité qui, le matin, s'appelle *la Toussaint*, et le soir, *les Morts*.

Aux jours d'automne si doucement splendides ont succédé des jours brumeux. Pour venir jusqu'à nous, le soleil déchire des voiles de vapeurs; les matinées sont froides, les soirées tristes; plus de feuilles aux arbres, et, dans les parterres, quelques fleurs pâles, toutes frissonnantes sous les premières gelées. Dans les cœurs, une tristesse vague, des regrets en pensant aux beaux jours des vacances, des défaillances en envisageant les longs mois de travail; tel est le moment choisi pour nous remettre en mémoire la vie de ceux qui nous ont précédés, marchant droit devant le Seigneur.

C'est à la fois un encouragement et une leçon que nous donne cette fête de la Toussaint; c'est un but qu'elle propose à nos efforts en même temps qu'elle nous enseigne les moyens de l'atteindre; elle nous dit:

« D'autres ont travaillé, travaille à ton tour; tous ont lutté, il faut que tu luttes aussi. »

Sommes-nous donc si malheureuses d'ailleurs? Confortablement installées dans notre petite salle d'études, entourées de nos souvenirs d'été, en société d'un travail intéressant, d'un bon livre ou d'une amie, ne pouvons-nous, avec tranquillité, voir passer l'hiver? A l'abri de ses intempéries, rassurées sur le sort de ceux que nous aimons, nous trouverons un certain charme à voir tomber la neige, à entendre souffler la bise.

Moins heureuses que vous, des enfants de votre âge, penchées sur des métiers, à l'heure où nous causons, regardent peut-être avec un serrement de cœur le ciel qui s'obscurcit, et croient, dans chaque rafale, entendre un cri d'alarme.

Pauvres petites filles de pêcheurs, elles ont vu, ce matin, partir leur père, et quand ce soir elles reviendront au logis, une veuve leur dira peut-être : « Enfants, il n'est pas rentré! »

Vous souriez, je crois, mes belles moqueuses, en m'entendant invoquer ce souvenir de Dieppe, et vous avez grand'peur de me voir, une fois de plus, recourir, en passant, au style descriptif dont je vous ai, le mois dernier, donné un si large échantillon.

Rassurez-vous, je n'en abuserai pas cette fois. Mais, puisque les petites filles de l'ouvroir de la Providence me sont revenues en mémoire, je ne laisserai point échapper cette occasion de vous faire connaître une belle œuvre, celle des *Sœurs de la Providence de Dieppe*, une maison éminemment utile, l'*École d'apprentissage* ouverte tous les jours à quatre cents jeunes filles qui y trouvent gratuitement les éléments d'une instruction primaire et professionnelle, les unes en apprenant à faire de la dentelle, les autres en s'adonnant aux travaux de couture.

Avez-vous jamais fait attention à ces dentelles que vous recevez avec tant de plaisir le 1er janvier? Bien plus préoccupées de vous en parer tout de suite que de les analyser, c'est à peine si vous avez donné un regard à l'élégance du dessin, à la finesse du réseau.

Et pourtant cette dentelle, ce n'est point une machine qui l'a produite, mais bien de petits doigts comme les vôtres, très-actifs seulement, et déjà fort habiles. C'est plaisir de voir manœuvrer ces mains d'enfants si adroites, si agiles, prenant, quittant, reprenant tour à tour un nombre incroyable de bobines qui se heurtent, se choquent sans se brouiller jamais, produisant ce petit bruit sec et irrégulier dont on ne peut se faire une idée avant de l'avoir entendu.

C'est à peine si deux ou trois têtes se lèvent quand des pas étrangers retentissent dans l'escalier, et que des visiteurs font invasion dans la ruche. C'est que toutes les enfants sont à *leurs pièces*, et que ce travail, dont la somme varie selon leur assiduité, est rétribué assez largement pour qu'à la fin du mois, chaque ouvrière puisse porter à sa famille un assez joli gain.

Aussi, comme tous ces doigts s'arrêtent soudain, et quelle expression se peint dans les yeux quand une religieuse, sur la demande des visiteurs, coupe sur les métiers quelques mètres de dentelle!

Ah! vrai, rien que pour illuminer un instant ces petits visages fatigués, vous devriez, mes amies, vous donner un jour la joie d'écrire aux sœurs de *la rue Lemoine*, à Dieppe, pour leur demander, soit une pièce de petite *valencienne* qui vous servira à garnir vos bonnets de nuit et vos pantalons, soit quelques mètres d'un *entre-deux* avec lequel vous ferez, pour vos soirées de cet hiver, un joli fichu. Les dessins sont charmants, les prix modestes; vous recevrez un travail fait et revu avec grand soin, et vous goûterez, de plus, la satisfaction bien douce d'avoir donné un peu de bonheur à de pauvres enfants dont la vie est rude autant que la vôtre est facile.

Les moins intéressantes ne sont pas, à coup sûr, celles qui confectionnent les filets de pêche. La salle qui leur est affectée, offre un aspect curieux : de distance en distance sont plantés des poteaux garnis de crochets auxquels on attache les filets. Autour de ces gros mâts, cinq ou six enfants travaillent, les unes assises, les autres debout, — les plus vaillantes — maniant avec adresse la navette qui fait, avec une rapidité merveilleuse, succéder une maille à une autre maille.

Dans cette salle se fabriquent tous les filets des bateaux pêcheurs. C'est là qu'ils reviennent après avoir essuyé quelque avarie; là qu'on les raccommode et les entretient; c'est un des priviléges de la maison.

De filet à poisson il y a moins d'un pas, n'est-il pas vrai? Or, de quoi pourrai-je, en ma qualité de chroniqueuse parisienne, vous parler maintenant, si je laisse dans l'ombre, d'où la science les a si bien tirés, ces poissons de mer et d'eau douce auxquels la société d'acclimatation vient d'ouvrir les *bacs* ou *cases* de son *aquarium*?

Il vous est arrivé, par un beau jour de mai, de vous approcher, sur la pointe du pied, retenant votre haleine, d'un buisson où se construisait un nid. Quelquefois aussi, sous l'angle d'un toit ou dans celui de votre croisée, vous avez vu l'araignée tendre, avec patience et symétrie, les fils de sa toile; mais vous est-il jamais venu à l'esprit qu'on pourrait non moins facilement étudier les mœurs des poissons, assister à l'érection de leurs nids, car eux aussi en construisent, observer les soins qu'ils prodiguent à leur progéniture, surprendre enfin les secrets de leur vie si bien cachée jusqu'alors au plus profond des eaux?

C'est cependant ce que vous pourrez faire désormais, en vous rendant à l'*aquarium* du jardin d'acclimatation.

Là, dans quatorze compartiments de forme cubique, recevant la lumière d'en haut, garnis à l'intérieur de fragments de roches qui leur donnent l'aspect de petites cavernes, et dans lesquels un appareil ingénieux entretient un courant continuel d'eau douce ou d'eau salée, les créateurs de la *pisciculture* ont offert l'hospitalité à des espèces variées de poissons, de crustacés, de mollusques, sans parler des plantes marines qui tapissent les parois des *bacs*.

Et la vie de ces plantes n'est pas la moins curieuse à étudier. Rien de merveilleux comme ces fleurs de mer, anémones ou œillets, qui respirent et vivent comme des animaux véritables, et dont on voit la corolle s'entr'ouvrir à l'approche de la nourriture qui leur est destinée.

Il n'est pas jusqu'aux obscurs colimaçons dont on ne puisse, grâce à la paroi de cristal qui permet de sonder tous ces mystères, reconnaître l'utilité. Si jamais il vous prenait fantaisie, d'avoir un aquarium, n'oubliez pas surtout d'en ouvrir la porte à quelques-uns de ces colimaçons qui remplissent l'emploi si utile et trop méprisé de balayeur public. C'est comme

j'ai l'honneur de vous le dire, et pas un autre ne se chargera de ces obscures fonctions.

N'oubliez pas, non plus, ces mousses fines et veloutées que vous auriez, et moi comme vous, rangées dans les plantes d'ornement, et qui, par une opération mystérieuse, purifient l'air contenu en suspension dans l'eau.

Que d'autres merveilles nous révélera peu à peu l'étude de l'aquarium et de ses habitants!

La gent des *rapides muets* gagnera-t-elle, en revanche, quelque chose à notre contact, et verrons-nous bientôt vanter les exploits des poissons savants?

Pauvres poissons, ils doivent se trouver bien dépaysés et bien à l'étroit dans ces cases exiguës, eux à qui le bon Dieu avait donné le lit des fleuves et l'étendue des mers! Le prisonnier, dans son impuissance, ronge les barreaux de sa prison, l'oiseau en cage appelle à lui ses frères libres par un chant plaintif; mais le poisson, que fera-t-il? Ce que fit, hélas! sous mes yeux, un pauvre petit *quinze-épines* au corps effilé comme un dard, que Dieu avait créé vif et rapide, mais qui, manquant d'air et d'espace, au lieu de se tenir dans l'eau, comme ses semblables, s'était couché sur le sable, pour exhaler, dans un soupir suprême, son innocente vie.

C'est bien triste, et je m'en voudrais de vous laisser sous cette impression pénible, ce qui arriverait infailliblement si ma provision de nouvelles était épuisée. Heureusement que pour vous, et surtout pour celles qui, jusqu'ici, n'ont pu, sans appréhension, jouir des charmes d'une promenade nautique, le bateau *insubmersible* me revient fort à propos en mémoire. Grâce au nouveau bateau de M. Moué, toute crainte doit s'évanouir avec toute possibilité d'accident : il peut chavirer et, pour un instant, plonger dans les ondes tout son équipage; mais aussitôt, exécutant avec autant de grâce que de rapidité un mouvement de rotation, il ramène sur l'eau rameurs et passagers, un peu mouillés, il est vrai, mais ayant effectué un voyage à la façon d'un poisson de mer ou d'eau douce, ce qui est quelque peu flatteur pour de simples mortels.

COTÉ DES BRODERIES

1, Fanchon, à broder au feston sur mousseline ou sur tulle, ou bien en application de nansouk sur tulle d'Alençon.

2, *N. D.*, anglaise, plumetis.

3 et 4, Parure élégante à broder au plumetis ou au feston fin sur mousseline. On peut aussi faire les pois au point de poste et mettre la mousseline double sous le col, et simple sous la garniture.

5, Mouchoir assorti à la parure précédente, avec écusson et S. *O*.

6, *N. D.*, grande anglaise, plumetis.

7, *M. W.*, enlacés, anglaise, plumetis.

8, *L. A.*, dans un écusson, anglaise, plumetis et point de sable.

9, *E. L.*, romaine, plumetis et point de sable.

10, Dessin de nappe d'autel, feston et plumetis.

11, *E. D.*, anglaise, plumetis.

12, *E. D.*, anglaise ornée, plumetis.

13, Mouchoir avec écusson et *A. V.*, enlacés; fantaisie, plumetis et point de sable.

14, *A. M.*, anglaise ornée, plumetis.

15, *L. B.*, gothique, plumetis.

16, 17 et 18, Petit col parisien brodé sur toile ou sur nansouk double. Le numéro 16 est l'endroit et se porte droit comme les cols d'homme ; le numéro 17 est l'envers, mais les coins rabattent sur le numéro 16; 18, manchette assortie.

19, Entre-deux, plumetis ou broderie à la minute.

20, Barbe en application de nansouk sur tulle d'Alençon, ou bien au feston sur mousseline ou sur tulle. Le dessin ne donne que la moitié de la barbe.

21, Taie d'oreiller pour enfant (moitié), feston.

22, 23 et 24, Petites garnitures, plumetis ou broderie à la minute.

COTÉ DES PATRONS

25 à 28, Vide-poche. Ce vide-poche se compose de trois parties qu'on réunit entre elles à l'aide des lettres de repère :

25, Devant (moitié).

26, Dos (moitié).

27, Fond (moitié).

28, Croquis du vide-poche.

Le devant et le dos doivent être brodés, soit au passé, soit au point de chaînette, en cordonnet ou en chenille, sur taffetas, velours, canevas ou reps. Nous avons vu chez madame Legras ce vide-poche exécuté sur un fond de reps côtelé, qui avait toute l'apparence d'un fond de tapisserie. Le fond était gris, les fleurettes lilas, les feuilles vert nuancé. Les dents du bord étaient en velours noir, avec de petits losanges brodés au passé, de toutes nuances et simulant des émaux. Une soutache et un agrément de passementerie relevaient le velours en bas et en haut.

Chaque partie du vide-poche doit être, bien entendu, taillée en carton, puis recouverte d'un côté par la broderie, de l'autre par un taffetas ou une percaline.

29 et 30, Pèlerine de jeune fille. Ce petit modèle est très-gracieux. On peut le tailler en tarlatane, en mousseline ou en tulle. On peut aussi faire cette pèlerine en étoffe pareille à la robe, ce qui est très-commode avec un corsage décolleté qu'on peut aussi rendre montant à volonté. On garnit alors la pèlerine d'une frange ou d'une ruche à la vieille, ou de petits volants.

31, Cravate (moitié). Cette cravate se brode sur mousseline, batiste ou taffetas. La petite cravate blanche en batiste est très à la mode. Les deux parties qu'on remarque en haut et en bas de la broderie, doivent être repliées sous cette broderie. On peut ajouter, au bord, une petite valencienne.

32 à 34, Chemise de femme.

32, Corps de la chemise.

33, Manche.

34, Croquis.

Ainsi que l'indique le croquis, les devants de la chemise sont plissés : douze petits plis de chaque côté, retenus seulement dans le haut par un petit poignet piqué, large d'un centimètre.

35 à 39, Chausson d'enfant.

35, Quartier.

36, Semelle.

37, Dessus.

38, Dessin à broder sur canevas.

39, Croquis.

Le dessus et le quartier doivent être dessinés sur canevas, puis brodés, doublés de flanelle, et bordés d'un petit ruban de taffetas. La semelle doit être en peau blanche, doublée de flanelle et bordée comme les parties précédentes.

La monture n'offre aucune difficulté. On réunit d'abord, par un surjet fait à l'envers, la semelle à la partie du *dessus* marquée des lettres B. C. D. La ligne C. forme le bout de pied. On réunit ensuite, également par un surjet, la semelle à la partie du *quartier* marquée des lettres E. F.

Les deux côtés du quartier, à l'endroit des lettres E. F., doivent croiser un peu sur le dessus, à l'endroit des lettres B. D. qu'ils recouvrent.

On ajoute ensuite deux brides aux deux angles du quartier; on passe dans ces brides les deux bouts d'un ruban dont le milieu est, à l'aide de quelques points, fixé sur le dessus, à l'endroit marqué d'une croix.

Ce ruban sert à rapprocher les deux côtés du quartier et à fermer ainsi le chausson.

Quant au dessin indiqué au numéro 38, rien de plus simple. On commence à la lettre A. par un point (de gauche à droite) qu'on fait simple, sans le recouvrir; on pique ensuite son aiguille sous ce premier point, et on prend deux points à la fois. Piquant encore son aiguille au même endroit, mais au troisième rang, on prend trois points. Après quoi, on pique son aiguille à droite du point fait tout à l'heure (dans le bas), on ne prend que deux points. Puis on finit comme on avait commencé, en ne prenant plus qu'un point toujours en biais. Et le carré se trouve parfait.

A côté de ce premier carré, on en fait un autre, en ayant soin seulement de contrarier la direction des points, qu'on fait de droite à gauche, et non plus de gauche à droite.

Ce dessin peut se faire tout en laine blanche, ou bien, en alternant des carrés bleus et blancs.

40 à 47, Chemise Garibaldi pour femme ou jeune fille.

40, Devant.

41, Dos (moitié).

42, Manche (moitié).

43, Poignet de la manche.

44, Revers de la manche.

45, Col (moitié).

46, Épaulette.

47, Croquis.

Le devant et le dos doivent être froncés à l'endroit des lettres A. B. et montés sur l'épaulette.

La manche a deux plis à la saignée du bras.

Cette chemise, qui se monte sur une ceinture, se fait en flanelle ou en mérinos blanc, rouge, bleu ou pensée.

Cette dernière couleur est la plus distinguée. On recouvre de soutache noire les motifs indiqués sur la planche et l'on ajoute des boutons de mérinos sur lesquels on brode une petite étoile en soutache.

48 à 55, Casaque de poupée.

48, Devant.

49, Dos.

50, Côté.

51, Manche.

52, Revers de la manche.

53, Col.

54, Croquis de la casaque vue de dos.

55, Croquis de la casaque vue de devant et de côté. Comme l'indique ce croquis, on ajoute, sur le côté une patte garnie de boutons.

Cette gentille casaque, de madame Herbillon, se fait en drap ou en velours, et se borde à cheval d'un velours, d'un ruban ou d'un lacet.

56 à 60, Tablier de poupée.

56, Corps du tablier (moitié).

57, Épaulette (moitié).

58, Ceinture.

59, Poignet du haut du tablier.

60, Croquis du tablier.

L'épaulette, posée de biais de chaque côté du devant, continue autour de l'entournure, formant ainsi jockey.

Ce tablier se fait en nansouk; dans le bas, un ourlet surmonté de trois petits plis. La poche et l'épaulette sont terminées par un feston surmonté d'un petit point à jour. On applique ces deux parties sur le tablier à l'aide d'une piqûre.

La ceinture doit être simplement ourlée. Le poignet du haut est garni de deux rangs de piqûres.

61 et 62, Porte-jeu.

Cette nouvelle invention, de madame Legras, 350, rue Saint-Honoré, est extrêmement commode en ce que, dispensant du soin de tenir ses cartes à la main, elle permet en même temps de les embrasser d'un seul coup d'œil.

Le porte-jeu se compose d'une tablette en ébène, garnie d'une rainure dans laquelle s'adapte le morceau de carton, semi-circulaire, formé de deux parties, entre lesquelles se placent les cartes.

Ce carton se recouvre de velours ou de taffetas, et peut être orné d'armoiries ou de chiffres.

63 et 64, Pelote au crochet.

63, Dessin au crochet dont nous donnerons le détail le mois prochain.

64, Croquis de la pelote montée.

La pelote se fait ronde, et quatre nœuds retiennent les quatre pans du dessus de crochet.

65 à 67, Col en mousseline et crochet.

Ce col se compose de deux biais de mousseline double, formant le haut et le bas du col. Ces biais sont terminés par des festons légers et rattachés l'un à l'autre par d'autres petites bandes de mousseline double, rattachées aux deux biais précédents également par des festons et reliées entre elles à l'aide des étoiles au crochet dont le numéro 66 donne le modèle.

Au centre de l'étoile est une petite rosace faite sur mousseline, au plumetis ou en broderie à la minute. La petite rosace terminée, on fait autour un cordonnet fin, puis on coupe la mousseline et dans le cordonnet on prend les mailles de l'étoile au crochet.

On peut utiliser ainsi des fleurettes découpées sur des cols dont le fond est usé. A la forme étoile on peut substituer le carré.

Rien n'est joli comme l'effet produit par ce mélange de mousseline et de crochet.

On peut, de la même façon, faire des dessus d'édredon ou des voiles de fauteuil.

Autour du col, on ajoute la petite dentelle au crochet dont le dessin est indiqué au numéro 67.

68, Motif dont on peut se servir pour ornement religieux, chasuble, étole, etc.

Nous avons déjà indiqué la manière d'appliquer sur des fonds de velours, de moire ou de taffetas, ces

médaillons qu'on exécute en soie d'Alger ou en laine, sur un fond de canevas.

69 et 70, PETITS MÉDAILLONS qu'on peut broder au passé, en laine fine ou en soie, sur des fonds de soie ou de reps, et qui forment ainsi de jolies chaises ou des coussins.

MODES.

Nous venons de voir chez Gagelin des étoffes d'hiver qui feront de belles robes de saison simples et solides : des popelines unies, des velours épinglés, des reps en laine et en soie. Les robes de ville se font très-simples, généralement en redingote, boutonnées du haut en bas. Plus de volants ni de ruches, mais énormément de soutaches et beaucoup d'ornements en velours placés au-dessus de l'ourlet et remontant en tunique de chaque côté du devant, soit plusieurs rangs de petits velours n° 0, soit une grecque, également en velours.

Les corsages sont toujours montants, plats et ronds. On ajoute à quelques-uns une espèce de petit postillon qui allonge le dos et produit un gracieux effet.

Les manches ont toujours une tendance à devenir étroites comme les manches d'homme. Nous en avons vu une assez jolie chez Virginie Vasseur. La robe était en côtelé, fond Havane, avec semé de pois de velours noir. La manche, large du haut, quoique sans être plissée, avec un jockey, allait en diminuant jusqu'au poignet, où elle était entièrement juste.

Avec cette manche, la manchette en toile est la seule possible.

La lingerie subit nécessairement des modifications selon la forme des corsages et des manches. Avec un corsage très-montant, il faut un col petit, serrant un peu le cou; nous en avons vu de charmants chez madame Payan. Ils étaient en toile fine, brodés, avec un petit revers également brodé.

Le col Stuart, également en toile, et formant le carré devant, est très-seyant. Avec ces petits cols, la cravate est indispensable. Aux cravates noires, à bouts brodés ou soutachés, aux cravates de couleur, piquées et garnies de dentelle, on commence à substituer la petite cravate blanche en mousseline ou en batiste, avec bouts garnis d'une dentelle et d'un point à jour, ou bien entièrement brodée. La planche du mois donne un dessin de ces petites cravates, très-gentilles sur une robe de taffetas, ouverte du haut.

Les robes habillées pour visites ou dîners se font souvent ainsi, avec des revers. Nous avons vu de jolis taffetas de toutes nuances, à fond quadrillé, avec semés de pois : bleu, vert, mauve, marron. On peut garnir ces robes de la façon suivante : le bas, qui forme des ondulations, se borde d'un liséré de couleur; sous ce liséré on place un volant tuyauté, haut de 10 centimètres, et bordé en bas d'un ruban de même nuance. Le devant de la jupe peut se garnir de la même façon.

Pour jeunes filles, ces robes peuvent être ouvertes devant avec revers, ou bien décolletées carrément, et, dans ce dernier cas, on ajoute une chemisette plissée en organdi ou en tarlatane.

Aux manches, qu'on fait alors un peu larges, on ajoute des crevés qui laissent passer d'amples bouillons de tarlatane.

Aux robes de petites soirées, on ajoute beaucoup de fichus, de berthes ou de pèlerines.

Nous avons vu également des berthes en tulle de soie bouillonné, ornées de petits nœuds et de ruches, qui servent à rehausser une robe un peu simple et font une délicieuse toilette.

On fait aussi beaucoup de parures en mousseline soutachées en noir : col et poignets des manches. Ces parures sont surtout demi-deuil.

Nous avons déjà indiqué une manière d'orner les corsages qui continue d'être en vogue : c'est une garniture, guipure ou passementerie qui, partant du haut du corsage, descend en s'arrondissant de chaque côté du devant, en simulant un petit zouave, jusque sous le bras, tandis que le devant proprement dit forme gilet.

Ce corsage, au reste, est plutôt porté par les jeunes femmes que par les jeunes filles.

Nous ne sommes plus au temps, peu éloigné cependant, où les étoffes anglaises étaient mises à l'index : en 1793, tout Français qui portait sciemment un vêtement fait avec une étoffe anglaise était, par cela même, passible de vingt ans de fers.

Depuis quelques semaines, les étoffes anglaises ont fait une entrée triomphale. Draps, flanelle, alpaga, popeline, tout a envahi nos magasins de nouveautés.

Pour jupons surtout, la flanelle anglaise fait fureur. Aux étoffes rayées, tant portées l'hiver dernier, on préférera cette année des flanelles unies, de petits draps légers qu'on garnit d'un velours un peu haut, ou qu'on soutache au-dessus de l'ourlet. Les couleurs les mieux portées sont le gris soutaché en noir, ou le pensée orné de velours noir.

Pour jeune fille, le bleu et le solferino se porteront beaucoup aussi.

Avec ces jupons, aussi commodes qu'élégants, on peut supprimer les bas blancs qui font la fortune des blanchisseuses à Paris, et adopter les petits bas rayés noir et gris, en cachemire, qu'on avait commencé à porter l'an dernier.

Des bottines en chevreau et peau anglaise, avec élastiques sur le côté, très-montantes, comme de petites bottes, complètent une toilette d'hiver, grâce à laquelle on ne craint ni la boue ni le froid.

Pour enfant, petits garçons et petites filles, rien de mieux que les grandes guêtres en chevreau.

Les costumes, au reste, n'offrent rien de nouveau; pour petit garçon de trois à six ans, la jupe et le petit zouave; de sept à dix, la blouse et le pantalon soit uni, soit bouffant et retenu dans les guêtres; depuis dix ans, la petite veste ronde pareille au pantalon qui se fait long. Nous avons vu pour tous ces âges des vêtements qui nous ont semblé d'une coupe charmante, exécutés avec un soin extrême dans la nouvelle maison d'enfants de la rue Richelieu, n° 79 : blouse et pantalon en drap gris, veste en drap marron garnie de petits grelots, etc.

Pour petites filles, il y a moins de variété, et depuis le moment où la fillette fait toute seule ses premiers pas, jusqu'au jour de la première communion, les toilettes sont presque les mêmes, ce n'est qu'une question de taille : robe de popeline, jupe soutachée au-dessus de l'ourlet, corsage décolleté carrément, manches courtes, et, dessous, chemisette en nansouk ou en percale de couleur, voilà pour la robe.

Quant au vêtement pour le premier âge, la pèlerine pareille à la robe, doublée seulement de Florence, ou



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

bien ouatée — selon la saison — nous semble ce qu'il y a de plus commode.

Puis vient la petite casaque large, plus gracieuse que le petit paletot.

Les chapeaux d'hiver seront en velours ou en feutre, toujours beaucoup de chapeaux russes, de *boléros*, auxquels cependant les mamans prudentes et les médecins préfèrent les petites capotes fermées.

Pour jeunes filles, on fera beaucoup de chapeaux coulissés en taffetas, en épinglé, en velours, avec biais et bavolet en velours; et comme ornement, sur le sommet de la passe, un carré ruché à la vieille et entouré d'une dentelle coquillée.

La peluche revient à la mode et s'emploie beaucoup pour orner les robes et les chapeaux, et aussi comme sortie de bal.

Les coiffures, de même que les dessous de chapeau, sont toujours très-garnies sur le sommet de la tête, toujours beaucoup de fleurs et des torsades de rubans.

Nous avons vu une torsade de ruban de taffetas noir, dont les bouts flottaient derrière et qui était ornée de deux touffes de boutons de roses, l'une sur le sommet de la tête, l'autre sur le côté.

Les filets de soie font toujours fureur. C'est, en effet, pour jeune fille, une coiffure aussi commode que convenable, à la condition de prendre un filet bien simple en cordonnet noir ou pensée, n'ayant d'autre ornement qu'un nœud de velours ou de taffetas posé sur le front.

Tous les autres ont un cachet de mauvais goût dont il faut vous défier. Fuyez surtout le clinquant, or ou argent.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODE.

Première toilette. — Jeune fille. — Chemise russe en flanelle, brodée en laine. — Jupe de popeline unie. — Résille en filet.

Deuxième toilette. — Jeune femme. — Robe de taffetas, manteau de velours, orné de broderies et de guipures. Chapeau mélangé de crêpe et de taffetas, avec touffes de roses.

Toilette d'enfant. — Costume en popeline, jaquette avec basques, boutonnée devant, bordée de velours noir, ainsi que la jupe et les manches. Col et sous-manches en jaconas. — Toquet de velours avec pompon et plume de coq.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TAPISSERIE.

Siége de prie-Dieu. — Ce beau dessin, dont nous donnons la première partie, peut non-seulement servir pour le siége d'un prie-Dieu, mais aussi pour celui d'une chaise. On supprime alors la croix rustique, qu'on remplace par un chiffre.

Il serait aussi fort joli pour sac de voyage.

Enfin chacun des bouquets d'églantines, détaché des liserons, pourrait servir à des semés jetés sur un nd de reps (voir les explications des patrons). On ferait ainsi des tapis de table, coussins, chaises, fauteuils, etc.

Il suffit d'appliquer, sur le reps, le petit morceau de canevas nécessaire pour le bouquet, de faire le dessin au métier, puis de tirer les fils de canevas. On obtient ainsi des fleurs en relief qui produisent un joli effet, et l'on est délivré des fonds si longs et si ennuyeux.

Le même moyen peut être employé pour le prie-Dieu. Au fond du canevas, on peut substituer un fond de reps ou de drap. Le reps est préférable à cause des petites côtes du tissu qui donnent à l'ouvrage terminé toute l'apparence d'une tapisserie des Gobelins.

ILLUSTRATIONS POLYCHROMES

Un accident arrivé à la fin du tirage de trois de nos neuf sujets nous a forcés à les recommencer, et toutes les personnes qui avaient compris dans leurs demandes les trois sujets manqués n'ont pu être servies que vers la fin du mois dernier.

Aujourd'hui, nous avons une ample provision de *tous* les sujets et nous pouvons satisfaire immédiatement à *toutes* les demandes qui nous seront adressées; mais nous croyons utile de reproduire, avec quelques modifications, le catalogue du mois dernier :

1, Marquis et bouquetière, trente-deux à la feuille.

2, Bouquets et oiseaux ou mêmes bouquets seuls, quarante à la feuille.

3, Petites fleurs anglaises.

4, Grandes fleurs anglaises.

5, Bouquet rond, grandeur d'un fond d'assiette, douze à la feuille.

6, Oiseaux d'environ dix centimètres.

7, Fruits et fleurs, même grandeur.

8, Guirlande d'Amours, genre Watteau.

Tous ces huit premiers sujets à 3 fr. la feuille; 1 fr. 50 la demi-feuille et 1 fr. le quart de feuille.

9, Bouquets, guirlandes de fleurs, papillons et chimères, d'une grandeur de un à dix centimètres; plus de cent sujets à la feuille, prix 4 fr.; ne se peut diviser qu'en demi-feuille au prix de 2 fr.

Nous rappelons que lorsqu'on se propose d'appliquer ces sujets sur des fonds en couleur, il est indispensable de les frotter préalablement avec du blanc de zinc *en poudre*, en ayant soin de couvrir de plus de blanc les parties du dessin de nuance claire.

Les personnes qui appliqueraient nos bouquets sur des assiettes, ne pourront pas employer ces assiettes à un service journalier; on devra les laver et essuyer avec précaution, puisqu'elles n'auront pas l'émail de la porcelaine pour préserver la peinture. Elles serviraient très-bien pour dresser un dessert.

Quant aux chiffres et armoiries, consulter le numéro d'octobre, pages 319 et 320.

Voici une ample provision de matériaux pour les surprises et cadeaux du jour de l'an. C'est à votre habileté et à votre bon goût d'en tirer partie de la manière la plus heureuse.

On peut envoyer le montant des demandes en timbres-poste ou en un mandat sur la poste.

ÉPHÉMÉRIDES

20 NOVEMBRE 885. — LES NORMANDS ASSIÉGENT PARIS.

Ce fut ce jour-là que le peuple des rives de la Seine découvrit la flottille des *rois de la mer*, et se réfugia dans la ville. Sept cent nefs qui portaient quarante mille hommes vinrent assiéger Paris; ces Barbares commencèrent l'attaque par le Louvre; le comte Eudes les repoussa; les Normands se retirèrent dans les campagnes voisines, qu'ils ravagèrent. — On dit qu'en entrant dans l'église de Saint-Germain, ils furent frappés d'effroi en y voyant un tombeau qui portait ces mots : « Ragenaire, chef des Scandinaves, » ayant osé violer le temple du Seigneur, y fut » frappé de mort au milieu de ses guerriers. »

Ils retournèrent vers Paris; l'évêque Gozlin, les comtes Eudes et Robert défendirent la ville avec une opiniâtreté héroïque et stimulèrent le courage du peuple. La résistance des Parisiens fut aussi longue que courageuse; enfin, Siffroy, chef des Normands, jura la paix entre les mains du comte Eudes, et redescendit la Seine, voyant déjà les lieux où sa race allait fonder un empire durable.

Mosaïque

Si l'on envisage notre religion sous le rapport de son influence au dedans de nous, on verra que sa morale, la plus scrupuleuse de toutes avant les fautes, est la moins désespérante après.

Mme NECKER DE SAUSSURE.

—

Jouis des bienfaits de la Providence, voilà la sagesse; fais-en jouir les autres, voilà la vertu.

Maxime orientale.

Chaque soir nous apporte la sagesse et la prudence dont nous avons manqué pendant la journée. Mais cette sagesse et cette prudence ne nous servent à rien le jour suivant.

FRÉDÉRIC BUKERT.

—

Il ne faut songer aux personnes qui nous font de la peine que pour leur pardonner.

FÉNELON.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : *Il est aisé de parler, mais mal aisé de faire.*

RÉBUS









Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

DEUX MOIS DE CONVALESCENCE

(Fin.)

VII

HISTOIRE D'OISEAUX.

L'*ovologie* ou l'étude des œufs est une science toute nouvelle, et destinée à jeter, plus tard, un grand jour sur les mystères de l'histoire naturelle.

Aujourd'hui, elle se borne, ou peu s'en faut, à former des collections aussi charmantes que curieuses. En effet, les œufs présentent à peu près toutes les formes et se parent de toutes les nuances de couleur. Il y en a de longs, de courts, de larges, d'étroits, d'oblongs, de verts, de bleus, de jaunes, de mouchetés, et même de tigrés comme une peau de panthère. Ils atteignent d'énormes proportions, comme ceux d'un oiseau de la Nouvelle-Zélande, encore inconnu, et qui contiennent vingt fois ce que contiendrait un œuf d'autruche, ou sont d'une petitesse incroyable. Si l'œuf d'Epiornis dépasse en contenance vingt œufs d'autruche, l'œuf d'autruche, de son côté, égale vingt œufs de poule, et l'œuf de poule soixante-huit œufs d'oiseaux-mouches.

Depuis plusieurs années, M. d'Aubencourt s'occupait de rassembler une collection d'œufs d'oiseaux indigènes; il lui manquait ceux de certaines espèces de pics, et il espérait bien trouver dans le creux du saule dont je vous ai parlé, un de ses *desiderata*. On appelle de ce nom latin les objets qu'un collectionneur ne possède point, et qu'il convoite pour sa collection. *Desideratum* signifie en latin *une chose désirée*.

Quand il se trouva débarrassé de ses visiteurs et de ses malades, M. d'Aubencourt se dirigea vers le petit bois. Il entendit, dans la direction où se trouvait l'arbre creux, des coups secs, sonores et réitérés, sur la nature desquels ne se trompa point son oreille exercée.

Voici un pic à l'œuvre, se dit-il.

Et, suivant la direction du bruit, il arriva doucement, avec précaution et caché par les arbres, juste en face du saule creux dont il avait fermé le matin l'ouverture avec une grosse pierre.

Un pic, cramponné sur le tronc de l'arbre, à peu près à la hauteur où devait se terminer l'espèce de boyau formé par le temps dans l'intérieur du saule, frappait à grands coups de bec.

Un mouvement de M. d'Aubencourt révéla à l'oiseau la présence d'un étranger, et le fit envoler.

A sa grande surprise, le chasseur d'œufs entendit des coups de bec qui frappaient l'arbre à l'intérieur.

Il en croyait à peine ce qu'il entendait et ce qu'il avait vu.

« Sans le vouloir, j'ai enfermé la femelle dans l'intérieur du saule, se dit-il enfin. Le mâle travaille avec elle à la délivrer; ils cherchent chacun de leur côté à ouvrir une percée qui puisse rendre la liberté à la prisonnière. Voyons ce qu'il en adviendra! »

Il se coucha dans les hautes herbes, et il attendit avec la patience d'un observateur.

Environ à un quart d'heure de là, le pic mâle revint, et s'assura que rien ne pouvait le déranger. Se replaçant ensuite au bas du tronc, à la place d'où il s'était envolé, il asséna un grand coup de bec sur l'écorce déjà profondément entamée, et qui laissait voir l'aubier lui-même déchiqueté profondément.

A cet appel, un coup répondit à l'intérieur. Du dedans et du dehors, on recommença à attaquer le bois à demi pourri.

Il fallait voir travailler le mâle avec une ardeur désespérée; il donnait plus de cinquante coups de bec par minute, et il y allait de si bon cœur et avec tant de force, qu'il finit par tomber épuisé sur le gazon.

Il y resta quelques secondes, et il s'envola péniblement.

« Pauvre oiseau! se dit l'observateur, ses forces sont à bout, et il renonce à délivrer sa femelle. Allons, pas de cruauté, mettons-la en liberté, et ôtons la pierre qui clôt l'arbre. »

Il allait le faire en effet, quand il vit arriver le pic en compagnie de deux autres oiseaux de son espèce. Alors ce ne fut plus un seul bec, mais trois qui se mirent à frapper et à creuser. Aussi, dix minutes après, ils s'arrêtaient; une petite tête se montrait à travers l'ouverture, puis un corps suivait péniblement la tête, et quatre oiseaux s'envolaient en jetant des cris de triomphe et de joie.

M. d'Aubencourt revint au logis, et raconta à ses filles le petit drame dont il venait d'être témoin.

« Quelle intelligence chez les oiseaux! disait-il; comment le pic mâle a-t-il pu expliquer aux deux pics qui lui sont venus en aide la captivité de sa femelle, et le besoin qu'elle avait de leur secours? et puis, quel dévouement, quelle intelligence!

— Mon ami, lui répondit madame d'Aubencourt, ce que tu viens de voir et de nous raconter me rappelle un fait qui s'est passé à la campagne dans la maison de ma mère.

J'étais à peu près de l'âge de Marguerite, et j'aimais beaucoup les oiseaux. Des hirondelles avaient fait leur nid dans un immense vestibule qu'elles ne quittaient que pour émigrer à l'automne; elles revenaient l'année suivante en reprendre possession au printemps. Nous étions donc de vieilles connaissances. Aussi ne se gênaient-elles pas pour frapper de

leur bec aux vitres, quand elles voulaient rentrer, et que la porte était fermée, et il me suffisait de prendre, du bout des doigts, une mouche, et de la leur montrer, pour qu'elles vinssent toutes, père, mère et petits, se disputer à qui m'arracherait et goberait le pauvre insecte.

« Or, il advint, le dernier hiver que nous habitâmes cette maison et qui précéda mon mariage, que ma mère tomba malade. Il fallut établir dans sa chambre une sonnette qui communiquât avec la mienne; le serrurier chargé de cette besogne, ayant à poser un fil de fer tout le long du corridor, démolit en partie le nid des hirondelles.

» Celles-ci, à leur retour printannier, se mirent à réparer ou plutôt à reconstruire leur nid, et les choses allèrent le mieux du monde pendant quinze jours.

» Mais une nuit, ma mère, se sentant plus souffrante, tira la sonnette pour m'appeler; le fil de fer sur lequel les hirondelles avaient rebâti leur nid, ébranla ce nid et le brisa en partie.

» Ce fut une grande émotion pour les hirondelles; je les vois encore, le lendemain matin, voletant autour de leur demeure en ruine, et jetant de petits cris de colère et de douleur.

» Après s'être livrées au mécontentement, elles avisèrent. L'endroit était des meilleurs pour leur nid; on n'avait à y redouter ni le froid, ni la pluie, ni surtout les chats.

» Elles se remirent donc à l'œuvre, allèrent chercher dans leurs becs de petites boules de terre glaise, et deux heures après, le dégât se trouvait réparé.

» Je voulus faire comprendre à ces pauvres oiseaux que leur peine était inutile, et que leur nid serait renversé de nouveau les premières fois qu'on mettrait en mouvement le fil de fer. Je priai donc ma mère de tirer sa sonnette; elle le fit; à ma grande surprise, le nid ne bougea pas. Le fil de fer s'agita de nouveau; rien! Je passai le reste de la journée à chercher la solution de ce problème, et, n'y tenant plus, le lendemain matin je me fis apporter une échelle; j'y montai, et j'examinai les choses de près. Je pus à peine en croire mes yeux; entre le nid et le fil de fer, les hirondelles avaient façonné une sorte de conduit qui permettait au fil de fer de la sonnette d'agir librement sans rien dégrader.

— Assurément, voilà qui égale au moins la mystérieuse délivrance de la famille du pic, dit Marguerite.

— Les hirondelles ne sont pas seulement intelligentes, reprit M. d'Aubencourt, elles sont encore vindicatives. Il arrive souvent qu'on trouve dans de vieux nids d'hirondelles abandonnés, des cadavres desséchés de moineaux ou de mulots. Un de nos observateurs les plus connus, M. Frédéric Cuvier, raconte, dans un de ses ouvrages, avoir vu se passer sous ses yeux l'incident qui amène là d'ordinaire ces animaux et qui les y fait mourir de faim.

» Un jour, dit-il, je vis un petit mulot qui grimpait le long d'une muraille, et qui cherchait aventure. Il arriva au nid d'une hirondelle, sous le chéneau même de la gouttière, et présenta effrontément son petit museau à l'entrée de ce nid; la mère, qui était seule près de ses petits, sortit brusquement pour chasser le dangereux étranger. Aussitôt celui-ci se glissa dans le nid en poussant dehors trois des petits, qui tombèrent, et vinrent se briser sur le pavé, et se mit à dévorer le quatrième.

» La pauvre mère, éperdue de douleur, volait autour du brigand, et cherchait à le frapper avec son bec, trop mince et trop frêle pour blesser le mulot. Celui-ci continua donc impunément son sanglant repas, sans s'inquiéter autrement du désespoir de l'hirondelle. Une fois qu'il fut bien repu, il mit son nez à l'entrée du nid, et joignit ainsi la goguenarderie à la déprédation.

» L'hirondelle finit par s'éloigner. Quelques minutes après, elle revint accompagnée d'une bande d'hirondelles. Toutes portaient dans leur bec un de ces petits paquets de terre glaise dont elles se servent pour construire leur nid. Avant que le mulot n'eût eu le temps de se reconnaître, le nid se trouvait hermétiquement fermé, et couvert d'une épaisse couche qui rendait impossible au mulot de s'ouvrir une ouverture pour sortir de sa prison. La vengeance avait suivi de près le forfait. »

Je vous laisse à penser si ces récits intéressèrent Marguerite et sa sœur.

VIII

INESPÉRÉ.

Les traces du fatal accident dont Marguerite avait été victime disparaissaient peu à peu. Sa chevelure, abondamment repoussée, commençait déjà à entourer son visage de belles boucles blondes; sur ce visage lui-même, à peine restait-il quelques légères cicatrices peu visibles, et qui ne le défiguraient en rien. Enfin elle avait insensiblement recouvré la santé et la force. Seulement, hélas! la cécité qui l'affligeait persistait sans espoir de guérison; les médecins les plus célèbres, consultés par M. d'Aubencourt, avaient répondu en secouant tristement la tête, et en déclarant qu'ils regardaient comme peu probable tout espoir de guérison.

Quoiqu'on eût caché cet arrêt à Marguerite, elle ne l'avait que trop deviné, et malgré la sollicitude qu'elle mettait à cacher son désespoir à ses parents, il n'était que trop aisé de voir combien la pauvre enfant souffrait d'être ainsi séparée du monde réel par la perte de la vue. Jamais une plainte ne s'échappait de ses lèvres, mais il y avait des moments où, se croyant seule, elle se cachait le visage dans les mains, et se mettait à pleurer amèrement. Au moindre bruit, elle essuyait ses larmes et s'efforçait de sourire, mais ce sourire était plus poignant pour sa famille que si elle eût donné un libre cours à sa douleur.

Un matin que Marthe travaillait près de sa sœur, celle-ci se leva brusquement, et demanda qu'on la conduisît dans le jardin.

« Je t'empêche d'étudier à ton aise, ma chère Marthe, dit-elle, et puisque je ne puis, comme toi, m'adonner au bonheur de l'étude et compléter mon éducation, je ne veux point te gêner dans la tienne; tu es toujours occupée de moi, tu quittes ton livre à chaque instant, et les yeux que le bon Dieu t'a laissés sont, j'en ai bien peur, plus souvent attachés sur moi que sur tes cahiers et sur tes livres. Il faut que nous soyons plus raisonnables! Ce que tu apprends, d'ailleurs, n'est-ce pas pour moi que tu l'apprends?

ne me le rediras-tu pas un jour? Embrasse-moi, et laisse-moi aller seule au jardin, toute seule, entends-tu? depuis six mois, n'ai-je pas eu le temps d'étudier et de savoir par cœur les moindres détails du chemin qui m'y conduit? J'en connais mieux que toi les plus petites sinuosités, je sais même où il faut lever le pied pour ne point se heurter à une plate-bande et où je puis rencontrer un arbre. »

En achevant ces mots, elle appela le petit chien Flock, sortit, et marcha seule, sans hésitation apparente, d'un pas ferme et tout droit, jusqu'à un banc exposé au soleil, sur lequel la famille venait s'asseoir chaque après-midi.

Marthe la suivit des yeux, et quand elle l'eut vue bien installée sur le banc, elle reprit son travail.

Une demi-heure après, le petit chien, haletant, éperdu, et dans une agitation extrême, accourut au logis, et se mit à tourner autour de Marthe, qui le repoussa sans détourner les yeux de dessus son travail. Flock la tira par sa robe, aboya et sauta sur ses genoux sans qu'elle y prit garde, car elle était habituée aux caresses pétulantes du petit terrier, chaque fois qu'il la retrouvait après une absence si courte qu'elle eût été.

M. d'Aubencourt survint en ce moment; alors ce fut à lui que le chien s'adressa. Il le prit par le pan de sa redingote, l'attira vers la porte, fit quelques pas dehors, et finit par attirer l'attention de son maître.

« Où donc est Marguerite? demanda M. d'Aubencourt. »

A ce nom, Flock aboya, et redoubla d'instance pour amener dehors son maître.

« Ma sœur est là-bas dans le jardin, assise sur le banc, répondit Marthe sans lever les yeux.

— Je ne la vois pas. »

A ces paroles, Flock, qui tenait ses yeux noirs attachés sur M. d'Aubencourt, partit avec la rapidité d'une flèche vers le bois, revint aussitôt, et recommença la même course.

M. d'Aubencourt se sentit pris d'inquiétude; il suivit précipitamment le chien, qui le conduisit à l'extrémité du jardin.

Là, M. d'Aubencourt, sur le bord de la fontaine, trouva Marguerite évanouie, et les vêtements trempés.

Il la prit dans ses bras, la rapporta au logis, et tandis que sa mère et sa sœur la changeaient de vêtements, il chercha à lui faire reprendre connaissance à l'aide de cordiaux.

Marguerite se ranima peu à peu, se mit sur son séant, ouvrit les yeux et jeta un cri.

« Mon père, je vous vois! »

M. d'Aubencourt crut d'abord que le délire faisait ainsi parler la jeune fille, mais elle lui sauta au cou, l'embrassa en sanglotant, et se dirigea vers sa mère et vers sa sœur; elle les étreignit passionnément dans ses bras.

« Je vous vois aussi, ma mère! je te vois aussi, ma sœur! Oh! comme tu as grandi depuis que mes yeux n'ont pu te voir! ta robe est rose, celle de ma mère est bleue! Ah! que je suis heureuse! »

Et vaincue par l'émotion, elle retomba évanouie.

Heureusement, cet évanouissement ne dura point longtemps.

Quand elle fut bien revenue à elle, et qu'elle eut retrouvé un peu de calme, elle raconta qu'après être restée environ dix minutes assise sur le banc, le soleil lui tomba d'aplomb sur le visage et l'incommoda. Alors elle se sentit prise d'un désir invincible de se promener seule, et d'aller jusqu'au petit bois.

« Je marchai d'abord en tâtonnant et avec hésitation, dit-elle. Mon pied interrogeait craintivement le sol, et mes mains palpaient chaque arbre et chaque buisson; je m'aidais en même temps de mes souvenirs. Voyant que rien de fâcheux ne m'arrivait, je m'enhardis et marchai résolûment. J'atteignis ainsi le petit bois; guidée par le murmure de la fontaine, je gagnai sans encombre le bord de l'eau; le gazon y est épais et doux, l'ombre des arbres m'abritait contre le soleil; je voulus m'asseoir en ce bon endroit. Tout à coup mon pied heurta une racine, je tombai les mains étendues en avant. Je cherchai à me relever, je m'orientai mal, et je roulai dans la fontaine.

» Oh! alors, ma terreur ne saurait s'exprimer. Trois fois j'allai au fond; la respiration me manquait, mes forces défaillaient, un horrible bruit bourdonnait dans mes oreilles...... En ce moment j'entendis les jappements de Flock; la fidèle petite bête aboyait avec acharnement et m'appelait. Guidée par sa voix, je fis un mouvement vers lui; j'étendis les mains par un effort désespéré; une branche d'arbre qui s'étendait au-dessus de l'eau toucha mes mains; je la saisis; je pus alors sortir à moitié de l'eau; je gagnai péniblement la rive, et puis je ne sais plus rien!... Je me suis retrouvée près de vous! Je vous vois! mes yeux ont recouvré la vue! que Dieu soit béni pour sa miséricorde! »

« Mon enfant, dit M. d'Aubencourt, quand ses larmes lui permirent de parler, Dieu a opéré en ta faveur un miracle. La violente émotion que t'a fait éprouver le péril que tu as couru, a dissipé la congestion cérébrale déjà, sans doute, en voie de guérison, qui te privait de la vue, et paralysait le nerf optique. Jusqu'à un certain point, la science peut expliquer ta guérison; aussi vais-je exiger de toi d'excessives précautions pour ne point compromettre le bienfait inespéré que nous recevons du ciel; il faut, mon enfant, que tu me laisses couvrir tes yeux d'un bandeau; chaque jour je le rendrai moins épais, et finirai par le faire disparaître. Tes yeux, si longtemps étrangers à la lumière, doivent s'y habituer graduellement, et en éviter le premier choc qui pourrait leur être fatal. Allons, ma pauvre fille, redeviens aveugle, mais cette fois, ce n'est pas pour longtemps. »

Marguerite se soumit avec résignation au désir de son père, et peu à peu cédant à l'extrême fatigue et aux poignantes émotions qu'elle avait éprouvées, elle ne tarda point à s'endormir d'un profond sommeil.

Alors M. d'Aubencourt emmena madame d'Aubencourt à l'écart, et lui dit :

« Ma chère amie, veillez avec sollicitude sur notre fille; prolongez son sommeil aussi longtemps que vous le pourrez, évitez-lui les moindres émotions; une secousse imprévue, une crise nerveuse pourraient non-seulement la priver de nouveau de la vue, mais encore compromettre sa vie.

— Oh! que me dites-vous là, mon ami!

— Je pars à l'instant pour Paris; je ramènerai avec moi le docteur ***, mon maître; ses conseils

me sont nécessaires dans le trouble où je me sens. Adieu! à bientôt.

— Adieu, et que le ciel veille sur nous! murmura madame d'Aubencourt, en suivant des yeux son mari qui montait précipitamment en voiture, et qui s'éloignait de toute la vitesse de ses chevaux.

IX

LA FIN.

Marguerite avait subi tant de secousses physiques et morales qu'on craignit, pendant plus d'une semaine, pour sa vie et qu'il fallut les soins de son père, la sollicitude du célèbre médecin, que ce dernier avait été chercher, et la tendresse infatigable de sa mère et de sa sœur, pour triompher de la fièvre ardente et du délire auxquels elle était en proie.

Enfin, peu à peu, la convalescence arriva; la convalescence plus douce peut-être que la santé! la convalescence qui entoure de tant de bonnes sensations le malade qui se sent renaître à la vie!

Marguerite, quoique pâle et faible encore, était bien heureuse, je vous l'assure. Elle voyait maintenant! Elle contemplait avec un bonheur ineffable son père, sa mère, sa sœur, ses amis, elle ne pouvait se lasser de regarder avec attendrissement sa chambre, le jardin, la maison, les meubles, les moindres objets qu'elle avait crus si longtemps devoir à jamais rester étrangers à ses regards! Elle retrouvait son petit chien Flock avec ses yeux semblables à des perles de jais; son minois, ses longs poils soyeux et ses bonds pétulants.

Flock était devenu l'ami du lézard avec lequel il avait fait une si brutale connaissance. C'était lui maintenant qui subissait les volontés et les caprices de son exigeant compagnon.

Jacques, qui prisait par-dessus toutes choses la chaleur, se blottissait sous le ventre laineux de Flock, couché au pied du lit de Marguerite. Il ne fallait point que le roquet bougeât, car son hôte se fâchait, faisait le gros dos et même au besoin pinçait entre ses dures mâchoires les toutes petites pattes du chien. Celui-ci le laissait faire avec la douceur que les animaux témoignent aux êtres plus faibles qu'eux; il se contentait de retirer sa patte et de pousser un petit cri quand son colérique ami le pinçait trop fort.

Il est vrai de dire que le lézard ne restait point avec Flock en arrière de bons offices. Quand une mouche importune le harcelait et le piquait de çà et de là, comme ce n'est que trop l'habitude des insectes de cette espèce, le lézard, par un bond aussi rapide qu'inattendu, se ruait sur la mouche et la saisissait en moins de temps que je ne mets à vous le dire. Après quoi, il la croquait et se replongeait au plus profond du poil de son ami.

Lorsque Marguerite put quitter sa chambre et recommencer ses promenades dans le jardin, il n'y eut plus que du bonheur au logis de M. d'Aubencourt.

Marguerite voulut se faire un herbier des fleurs d'automne. Elle demanda à son père de lui nommer celles que, cette fois, elle recueillait chaque jour elle-même et qu'elle pouvait considérer à loisir. Je vous laisse à penser si son père se complut à satisfaire cette fantaisie et si Marthe se prêta à seconder sa sœur.

La nature prodigue à l'automne ses plus charmantes fleurs champêtres, comme une mère qui va se séparer de son enfant pendant de longs mois, le comble de ses dons les plus précieux.

« Mon père, demanda Marguerite un soir que la famille, après le dîner, se tenait rassemblée autour de la cheminée, où, pour la première fois, on avait allumé un grand feu clair et flambant, quelle est cette plante qui ressemble à une longue chenille, qui rampe comme elle, et que termine une petite grappe de fleurs jaunes?

— Mon enfant, c'est le sénevé.

— Et celle-ci, dont les fleurs sortent régulièrement de dessous deux larges feuilles, le long d'une tige forte et un peu laineuse?...

— On la nomme la menthe-pouillot. Quand on la broie entre les doigts, elle exhale une odeur assez vive. Mets une de ses feuilles sur ta langue.

— Elle y cause une sensation de fraîcheur.

— Voyons! dit Marthe, qui se hâta de répéter l'expérience. En effet, elle me fait froid à la langue, mais elle me pique aussi.

— La menthe-pouillot était le parfum favori de Marie de Médicis; l'alchimiste Pouillotti en préparait chaque année de grandes quantités pour la reine, avec laquelle il était venu d'Italie en France. Non-seulement il en extrayait de l'essence, mais encore il en préparait des infusions aux lotions desquelles la belle souveraine, si souvent peinte par Rubens, devait, disait-on, la fraîcheur et l'éclat de son teint. Quand Richelieu l'eut bannie de France, il dit en souriant amèrement ce mot cruel :

« La menthe-pouillot sera à bon marché désormais! »

— Quant à l'anneau de Salomon, que voici, dit Marthe, je le sais sur le bout du doigt, car tu m'as conté son histoire l'année dernière; je le reconnais à la forme oblongue de sa feuille, qui ressemble à un des sceaux du moyen âge qui se trouvent fixés par un ruban de soie aux parchemins que tu conserves avec soin dans ta bibliothèque. Est-ce à la forme de ses feuilles, est-ce à des propriétés médicinales qu'il doit son nom? car, si je m'en souviens bien, on l'employait autrefois pour les jugements de Dieu, dans les Flandres. On le faisait prendre en infusion aux accusés; s'ils n'en éprouvaient point de malaise, on les proclamait innocents; le rejetaient-ils, on les déclarait coupables.

— Prends un couteau et coupe en rondelles la racine de cette plante, et regarde-la!

— Oh! quelles bizarres figures j'y vois! On dirait les caractères fantastiques d'un alphabet inconnu.

— Eh bien! mon enfant, ce sont sans doute ces lignes bizarres qu'on a prises au moyen âge pour des caractères magiques et qui lui ont fait donner le nom d'anneau de Salomon. Salomon alors passait pour le prototype des magiciens. J'ai, du reste, retrouvé une pareille superstition chez les Arabes, qui, lors d'une invasion de sauterelles, me montraient les taches brunes imprimées sur les ailes de ces insectes, et me disaient que c'étaient des caractères signifiant:

« Je suis la colère d'Allah! »

— Voici la marjolaine, n'est-ce pas, mon père? demanda Marguerite.

— Oui, et à côté d'elle je vois la luzerne odorante, l'argentine, le mouron, la cymbalaire aux fleurs d'un jaune pâle, et aux feuilles finement découpées; l'herbe de Saint-Jean exhale un arome charmant, et possède un goût un peu amer. On peut l'employer effica-

cement pour guérir les premiers rhumes que cause l'automne.

Cette grande feuille appartient au velar; tu viens de laisser tomber l'ivraie. Regarde-la bien; son épi est denté et sa tige roide, au moins dans le haut. L'ivraie passe pour un poison; elle a causé souvent des accidents d'un caractère tout particulier.

L'année dernière je fus appelé chez un malade qui, le soir, en rentrant chez lui, avait été pris d'un délire singulier. Je le trouvai sans fièvre, et cependant en proie à une vive agitation. Il se promenait à grands pas, il prétendait voir des oiseaux noirs qui volaient autour de lui. Quand je voulus le faire asseoir, il se releva tout à coup brusquement de sa chaise en prétendant qu'il voyait un gros chat qui le menaçait de ses ongles; je lui prescrivis quelques calmants; il s'endormit, et le soir à son réveil, il se trouvait complètement débarrassé de ses visions. Il me restait à en connaître la cause. Après avoir longtemps pressé de questions le malade, il finit par se rappeler qu'il avait, en revenant à sa ferme, arraché, sur le bord d'un champ, un brin d'herbe, qu'il l'avait pris dans ses lèvres, qu'il l'avait mâché et même sucé jusqu'à sa rentrée au logis; peu à peu il avait senti sa tête s'alourdir et ses idées se troubler.

Je cherchai dans la chambre, et je finis par y trouver les restes d'une tige d'ivraie. Tout alors s'expliqua pour moi.

— Voilà une vilaine plante à laquelle je me garderai bien de toucher, dit Marthe en étalant sur le papier buvard rose de l'herbier de sa sœur une plante à tige fière, haute, robuste, ligneuse, qui ressemblait à une branche d'arbuste et dont un velouté blanchâtre recouvrait les belles feuilles.

— Quel nom faut-il inscrire au-dessous de cette plante qui porte une véritable couronne de fleurs rouges?

— Si tu veux ses noms scientifiques, mets : *Anchusa* ou *Buglosse*; si tu veux ses noms populaires, écris : *langue-de-bœuf* ou *réveille-matin*.

— Pourquoi ces singuliers noms?

— On l'appelle langue-de-bœuf à cause de la forme de ses feuilles, et réveille-matin à cause de la légende suivante qui a cours dans nos campagnes.

« Un jour saint Nicolas rencontra une petite fille qui s'en allait à l'école, son panier sous le bras, et qui pleurait. Le saint se sentit ému du chagrin de l'enfant et lui en demanda la cause.

— Ah! répondit-elle, c'est que je me suis encore éveillée trop tard aujourd'hui! Quand j'arriverai à l'école, ma maîtresse me grondera et m'accusera de paresse. Et cependant, Dieu sait que ce n'est point ma faute. »

Le saint passa sa main bénie sur les cheveux blonds de la petite fille, et lui dit :

« Tu ne seras point grondée, car je viens de retarder non-seulement l'horloge de ta maîtresse d'école, mais encore toutes celles du pays. Voilà pour aujourd'hui. Pour demain et pour les autres jours, prends cette plante, mets-la au chevet de ton lit et demande à ton bon ange de t'éveiller. »

Il arracha une branche de buglosse, fit dessus le signe de la croix, la donna à sa petite protégée et disparut.

Comme l'enfant raconta à tout le hameau l'apparition du saint, et que désormais elle arriva toujours la première à l'école, la plante prit le nom de réveille-matin. Quand on veut se lever de bonne heure dans les villages de la Flandre, on en place une tige à son chevet.

— Voici mon herbier des fleurs d'automne à peu près complet, dit Marguerite.

— L'herbier est complet, puisque j'ai recueilli les plantes du printemps, fit observer Marthe.

—Oui, répliqua Marguerite, je les vois là desséchées. Mais grâce à la bonté divine, au printemps prochain je pourrai les admirer vivantes, fraîches, belles, dans les lieux où la nature les sème avec tant de prodigalité! Que Dieu en soit béni à tout jamais, car maintenant je vois!... »

SAM.

LES QUATRE LEBRUN

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE NOVEMBRE

Charles Lebrun naquit à Paris en 1619. Comme presque tous les grands peintres, il montra de très-bonne heure des dispositions pour l'art qui devait l'illustrer, et le chancelier Séguier, qui s'intéressait à tout ce qui tenait un pinceau, le plaça dans l'atelier de Simon Vouet, l'un des grands maîtres du temps. Il s'y trouva avec Mignard et Lesueur. Un autre peintre, dont les œuvres pleines d'idées et de sentiment sont encore la gloire de la France, Nicolas Poussin, distingua les premiers essais de Lebrun;

il le traita en élève, en ami, l'entraîna à Rome, et c'est à cette précieuse amitié, à ces communications intimes avec un homme de génie que Lebrun dut le talent le plus complet qui puisse se trouver au second rang. Il revint à Paris en 1648; il y exécuta des tableaux pour Notre-Dame, une partie des peintures de l'hôtel Lambert, et presque toutes celles qui ornaient le château de Vaux, cette belle résidence qui fut une des causes de la chute de Fouquet. La disgrâce du surintendant ne nuisit point à la fortune de Lebrun : Colbert remplaça pour lui Fouquet, et lui procura toute la faveur de Louis XIV. Ce fut sous les yeux du roi qu'il exécuta le beau tableau, si bien groupé, *la Famille de Darius*. Le plus vaste ouvrage qui soit sorti du pinceau de Lebrun, est la galerie de Versailles, où il représenta l'histoire de Louis XIV, depuis sa majorité jusqu'à la paix de Nimègue. Les grâces de cour pleuvaient sur lui. Il avait presque, dans le domaine des arts, la puissance d'un ministre; on lui doit la création de l'école française de Rome; mais toute faveur n'a qu'un temps; Colbert mourut; la cour, c'est-à-dire le roi, prit plaisir aux travaux de Mignard, on confia à celui-ci de grands travaux ; Lebrun, affligé, découragé, cessa de se présenter devant le roi; il fut vite oublié, et il tomba dans une sombre misanthropie qui le conduisit au tombeau. Il mourut en 1690.

Ses principaux tableaux sont *le Christ aux Anges*, *la Madeleine*, *les Batailles d'Alexandre* et *la Défaite de Maxence*.

Ponce-Denis-Écouchard Lebrun, qu'on a surnommé le *Pindare français*, naquit à Paris en 1729; il fut élevé par les soins du prince de Conti, et, de bonne heure, le succès de ses études au collége Mazarin, les premiers essais d'une imagination brillante promirent à la France un poète de plus. Le prince de Conti, qui continuait à s'intéresser à lui, lui donna la place de secrétaire de ses commandements, et, débarrassé de tout souci de fortune, Lebrun, sous la direction de Louis Racine, qui l'avait pris en amitié, put cultiver ses talents poétiques. Peu d'hommes réunirent autant de conditions de bonheur, et peu d'hommes répondirent plus mal aux bontés de la Providence. Ses vers étaient applaudis; il avait une femme aimable, vertueuse, spirituelle; sa position était indépendante, et pourtant rien ne put adoucir son humeur âpre et bilieuse. Les moindres critiques de ses émules le mettaient en fureur, et il s'en vengeait par des épigrammes sanglantes; la vertu de sa femme, le bonheur qu'elle lui donna pendant plusieurs années ne le rendirent pas meilleur époux; il la quitta, plaida contre elle, et la force de la vérité obligea sa propre mère à déposer contre lui dans le procès de séparation. Il perdit sa cause, et sa muse irritée, mise au service de ses passions, accabla de ses vers acérés les juges, les témoins et la malheureuse épouse elle-même. Ingrat envers la société qui l'avait comblé de faveurs, il fut un des partisans les plus exaltés de la révolution, oubliant sans doute que les princes, et particulièrement Louis XVI, n'avaient cessé de le protéger de la manière la plus flatteuse et la plus délicate. Il fut le poète de la démagogie ; la Convention, reconnaissante, le logea au Louvre ; mais ses opinions se modérèrent avec le temps, et le Consulat le trouva tout prêt à brûler de l'encens aux pieds de ceux qui disposaient du pouvoir. Il devint aveugle à la fin de sa vie, et il mourut dans un âge avancé, en 1807.

On ne peut lui refuser de grands talents; il possédait la science des vers, l'énergie, l'enthousiasme, et ce qu'on appelle la couleur poétique, mais son élévation tient quelquefois de l'enflure; l'impiété ternit l'éclat de ses odes, la sensualité souille ses poésies légères. Il excella dans l'épigramme; en voici un exemple :

« On vient de me voler....
— Que je plains ton malheur!
« Tous mes vers manuscrits.
— Que je plains le voleur!

Charles-François Lebrun naquit à Saint-Sauveur-Laudelin en 1739; il fut d'abord avocat au parlement de Paris; le chancelier Maupeou l'attacha à son cabinet, et il partagea la disgrâce de ce ministre. Député aux états généraux, il se distingua par des travaux sur les finances, puis il présida le directoire de Seine-et-Oise. Il fut incarcéré pendant la terreur, et recouvra la liberté au 9 thermidor. Élu membre du conseil des Cinq-Cents, il se fit remarquer dans cette assemblée par ses talents et sa modération. Après le 18 brumaire, il fut nommé troisième consul, et s'occupa exclusivement de finances. Sous l'empire, Napoléon le créa duc de Plaisance, architrésorier et administrateur général de la Hollande. Il adhéra au retour des Bourbons. Les lettres l'occupèrent une grande partie de sa vie; on a de lui une bonne traduction de la *Jérusalem délivrée*, et une traduction plus élégante que fidèle de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Lebrun faisait partie de l'Institut et de la chambre des Pairs. Il mourut en 1824, laissant le souvenir de services réels sous tous les gouvernements qui avaient passé tour à tour en France, et d'un caractère juste et modéré.

Lebrun (*Antoine*), le seul de nos homonymes qui soit encore vivant, naquit à Paris en 1785. A douze ans, une tragédie de *Coriolan* attira sur lui l'attention de François de Neufchâteau, qui le protégea chaleureusement, et que, par une coïncidence bizarre, il remplaça à l'Académie. Des odes, une pastorale dramatique intitulée *Pallas, fils d'Évandre*, rendirent son nom cher au public, et la belle tragédie de *Marie Stuart*, qui est restée au théâtre, mit le sceau à sa réputation. Enthousiaste de la gloire impériale, il ne la chanta cependant qu'après sa chute; mais alors sa *Jeanne d'Arc*, son *Super flumina Babylonis*, son poëme du 5 *Mai*, lui coûtèrent une place qu'il occupait au Havre. Dans un concours académique qui avait pour sujet *le Bonheur que procure l'étude*, il l'emporta sur Victor Hugo et Casimir Delavigne. A son tour, il fut protecteur d'un poète, de l'infortuné Hégésippe Moreau.

BIBLIOGRAPHIE

DE LA VIE DE FAMILLE

ET DES MOYENS D'Y REVENIR.

Par Mme M. DE MERCEY.

La situation difficile où se trouve la société, énervée qu'elle est par le luxe, minée par l'égoïsme, abaissée par les goûts matériels, cette situation qui fait réfléchir et frémir, suscite à chaque instant autour de nous de bons livres, de salutaires écrits, ainsi que dans les temps des grandes épidémies, on voit surgir de toutes parts des conseils et des remèdes, et il ne manque peut-être aux malades que la force et le courage de s'en servir.

Nous ne comparons pas, certes, le livre de madame de Mercey, à un remède de bonne femme; noblement pensé, noblement écrit, il tiendra une belle place dans les bibliothèques, et il fait honneur à la femme distinguée qui en a conçu la pensée. Mais après avoir lu ces conseils excellents, qui témoignent à la fois d'une grande connaissance de la société vivante, et d'une grande familiarité avec les meilleurs écrivains, après avoir loué et admiré l'esprit chrétien qui anime ces pages, et qui n'en exclut ni la grâce, ni l'atticisme, nous nous sommes dit avec chagrin : « Ce livre est bon, mais à qui profitera-t-il? Le remède est bon, mais les malades, infatués de leur maladie, ne veulent pas guérir! »

Cependant le public d'élite auquel nous nous adressons est fait pour comprendre ce livre, pour s'en appliquer les conseils, et en nous rappelant quelles sont celles qui nous lisent, nous nous sentons encouragée à parler.

Madame de Mercey, afin de jeter sur son sujet un coup d'œil plus étendu, remonte au temps où la famille formait la base de l'édifice social; elle contemple avec amour les siècles où, dans l'autorité du père, on reconnaissait celle de Dieu; où, dans l'union des époux, on saluait l'union de Jésus-Christ et de son Église. De beaux souvenirs se pressent sous sa plume : elle montre la piété, l'honneur, la loyauté, la courtoisie des anciens jours, et elle en vient avec regret à la peinture des mœurs de notre époque; l'indépendance et la personnalité ont pénétré dans le sanctuaire de la famille, et ont fait fléchir les anciennes traditions de respect, d'autorité et de tendresse austère et vive à la fois.

C'est là la première partie de l'ouvrage; la seconde est consacrée *aux moyens de revenir à la vie de famille*. Le premier moyen, c'est la piété qui est un lien si puissant entre les âmes, puis la simplicité de la vie et des habitudes, la fuite de l'ostentation et du faste, qui est certainement un des meilleurs moyens de rapprocher les membres d'une même famille; puis la confiance qui initie les enfants aux désirs, aux joies, aux chagrins de leur père et de leur mère, la femme aux préoccupations de son mari, et qui cimente l'union des cœurs et des intérêts, et enfin, la liberté et la gaieté, qui rendent l'intérieur aimable et cher. Le dernier chapitre nous a surtout paru remarquable; il porte l'empreinte d'une indulgence et d'une bonté tout à fait sympathiques. Jugez-en :

« Voyez autour de ce foyer parcimonieusement régulier, dans cette chambre aux tentures fanées et aux meubles rares, un essaim d'enfants s'ébattre gaiement entre un père qui les excite et une mère qui sourit à leurs jeux. Vous apercevez bien qu'il y a là de la gêne et de la souffrance, mais cette gêne ne vous fait pas peur, et cette souffrance ne vous semble pas dure à porter; vous ne pouvez ignorer qu'on se sèvre là de ce que le monde appelle les douceurs de la vie, et cependant vous y trouvez de la douceur et de la vie. D'où vous viennent ces impressions? Oh! je le sais bien, elle vous viennent de cette gaieté des enfants, de ces encouragements paternels, de ce sourire de mère; vous comprenez que ce foyer mal éclairé soit aimé, que cette chambre dépouillée soit enviée, et vous vous dites : La fortune pourrait augmenter cette joie, mais elle ne saurait la faire naître seule.

» Voyez maintenant autour de cet âtre aux gais petillements, dans ce salon commode, spacieux et élégant, ces enfants prétentieux, se boudant entre un père raide et mécontent et une mère ennuyée. Vous apercevez bien qu'il y a là de la fortune et du bien-être, mais cette fortune vous lasse et ce bien-être vous écrase; vous ne pouvez ignorer qu'on jouit là de ce que le monde appelle les douceurs de la vie, et cependant vous n'y trouvez ni vie ni douceur. D'où vous viennent ces impressions? serait-ce, comme l'ont prétendu certains moralistes, qu'avec la fortune point de paix ou de bonheur? Nous ne le croyons nullement. Là même, la fortune a combattu de son mieux ce poids qui vous oppresse, et ce poids, nous le connaissons bien, c'est la tristesse des enfants, la raideur paternelle et le dégoût de la mère. Vous comprenez que ce foyer brillant ne soit pas aimé, que ce salon luxueux soit délaissé, et vous dites : J'aimerais mieux une pauvreté gaie!

» Pensez-vous maintenant que la gaieté soit si peu de chose pour le bonheur de la famille? et ne croyez-vous pas, d'autre part, la vertu même et la vie de famille étroitement liées à son bonheur? Quand un jeune homme s'éloigne d'un foyer sombre et triste pour se jeter au milieu des scintillements variés et séduisants de la ville, et de Paris surtout, l'on peut parier, sans crainte de perdre, hélas! que dans son

âme les clartés coupables triompheront des ténèbres vertueuses. Lorsqu'une jeune fille, du sein des tristesses sévères de sa famille, entrevoit la figure souriante du monde ou les flammes fantastiques du roman, il est fort à craindre qu'elle ne donne tête baissée, en haine de la monotonie de sa première vie, dans les scandales de l'un, dans les entraînements de l'autre. Pour tous, il est à redouter que le toit paternel soit sans prestige, et sa lumière sans rayonnement.

» On ne mène pas la jeunesse par la raison pure, on la conduit rarement par la piété seule, et la piété, d'ailleurs, se nourrit d'une sainte joie, comme elle s'abreuve dans les saintes larmes; et la piété, celle même du disciple bien-aimé, veut trouver au dehors des soulagements et des secours. On se rappelle cette histoire conservée par la tradition : Saint Jean apprivoisant une perdrix, et répondant au spectateur étonné que son esprit, pas plus que l'arc du chasseur, ne pouvait constamment demeurer tendu.

» Ne refusons pas la perdrix à l'âme de nos enfants. Si nous voulons leur inspirer bien avant dans le cœur des sentiments de fils et de frères, employons le burin de la gaieté; non pas de cette gaieté qui sort par éclairs brillants, mais courts, d'un ciel couvert, pour retomber dans des nuages plus épais encore, mais servons-nous de cette sérénité constante et gracieuse qui ne nous cause ni éblouissements ni regrets.

» Les parents auront beau organiser, à des intervalles plus ou moins réguliers, des parties de plaisir, des réunions et des fêtes, s'ils ne joignent à cela dans l'habitude la franche liberté du rire et de la causerie. Ils auront beau commander la joie à un moment donné, comme la manœuvre à l'heure de l'exercice : ils n'aboutiront qu'à ajouter un dégoût de plus à l'ennui habituel......

» Une véritable et constante indulgence, un retour sur ses jeunes années dans l'appréciation de celles d'autrui, surtout une grande liberté dans les rapports intérieurs, dans les conversations et dans les jeux; tels sont pour les parents les points capitaux de la réussite.

» Nous l'avons dit, nous le disons encore, nous sommes de conviction et de cœur, un faible mais sincère défenseur de l'autorité. Autant cependant nous pensons qu'elle doit être ferme, inflexible quelquefois pour une faute, autant nous croyons que pour le bonheur intérieur, elle doit pardonner les manquements, les oublis et les accidents; sans cela une crainte soupçonneuse et servile s'introduit dans l'âme des enfants; ils ploient sous le poids d'une timidité défiante et excessive; la crainte d'une involontaire culpabilité plane sur eux comme un oiseau de proie sur la couvée; plus de liberté, plus d'abandon, partant plus de joie...... »

Nous voudrions copier tout ce chapitre plein d'un si grand sens et d'une si parfaite bonté; c'est un échantillon de l'ouvrage, qui est marqué tout entier au coin de l'esprit du meilleur aloi, et du cœur de la meilleure trempe. Sans doute, il ne régénérera pas le monde, qui n'écoute guère les voix douces et modestes, mais il sera apprécié par les penseurs, il fera du bien dans quelques familles, il conseillera à ceux-ci la piété, à ceux-là la confiance et l'abandon, à d'autres un peu d'enjouement, il sera aimé comme un ami fidèle; j'imagine que l'auteur ne demande pas davantage. (1) M. B.

LE PETIT ROI

Par Mme Fanjat de Paucellier (2).

Robinson Crusoé a eu beaucoup d'enfants, et ce nouveau livre est encore un des rejetons de ce tronc vigoureux, une des manifestations de cette idée neuve et puissante qui a si fortement ému les jeunes imaginations, qui a passionné les pères et les fils. Ce n'est plus comme dans le *Robinson suisse* une famille entière jetée sur une côte déserte, les enfants s'éclairant de l'expérience du père, abritant leur faiblesse sous la force et la science de l'homme fait, que les livres et le malheur ont instruit; le *Petit Roi* est un enfant lui-même, chef d'une colonie d'enfants qu'il protége et soutient au milieu des solitudes où un accident de mer les a jetés. Il est leur roi parce qu'il est le plus fort et le plus doux, le plus intelligent et le plus laborieux, il est leur roi parce qu'il les a soutenus et consolés, il est leur roi parce qu'il en est aimé.

Ce sujet a été traité avec talent par madame de Paucellier; elle s'est abstenue avec trop de sobriété peut-être de ces détails qui intéressent toujours les jeunes lecteurs : beautés de la nature des tropiques, travaux des colons, heureuses découvertes qui servent à assurer leur existence; ces détails eussent donné à son travail plus de couleur et plus de perspective à la fois; néanmoins il est d'une lecture attachante, et nous le recommandons sans réserve aucune aux jeunes frères de nos lectrices.

DU BON LANGAGE

ET

DES LOCUTIONS VICIEUSES ET TERMES A ÉVITER

Par Mme la comtesse Drohojowska (3).

Si ce livre répondait à son titre, il n'en serait point de plus recommandable. Vous indiquer les bons termes, vous prémunir contre de mauvais, c'est là un service s'il en fut, et, sans admettre que bien parler soit déja bien agir, ni que le style soit l'homme même (deux propositions un peu trop générales), on ne peut méconnaître l'utilité d'un guide qui montre en cette matière la route à suivre et surtout les écueils à fuir. Mais tenir les promesses d'un pareil programme est

(1) A Lyon, chez Girard et Josserand, libraires-éditeurs, place Bellecour, 30. Un beau volume, prix 3 fr. 50.

(2) Chez Lethielleux, rue Bonaparte. Un petit volume, prix, 1 fr. 50 c.

(3) Paris, Victor Sarlit, rue Saint-Sulpice, 25.

difficile. Madame Drohojowska ne l'a pas rempli, il faut le dire, bien qu'il y ait beaucoup de bon dans son livre.

Son plus grand tort est qu'il procède moins de la plume que des ciseaux. Deux morceaux de Labruyère et de madame de Maintenon; un dictionnaire des synonymes emprunté à Boiste, qui l'avait tiré d'ailleurs; des paronymes et des homonymes pris à la même source; vingt pages puisées dans une grammaire; beaucoup d'extraits de M. Wey qu'elle nomme et de M. Rozan qu'elle ne nomme pas, voilà ce qui constitue en majeure partie, c'est-à-dire à un petit nombre de pages près, l'ouvrage de madame Drohojowska.

D'un autre côté, plusieurs passages dus à l'auteur et plusieurs de ceux mêmes qu'il s'approprie, appellent, de la part des juges les mieux disposés, de fortes critiques.

Un chapitre intitulé : des Proverbes, et qui commence par la sage recommandation d'en user modérément, annonce le projet d'expliquer le sens des plus usités. On est tout surpris d'y lire : « PAUVRE COMME JOB. *Figure tirée de l'Histoire Sainte.* » « LES BONS COMPTES FONT LES BONS AMIS. *Excellente recette morale.* » « TEL MAITRE, TEL VALET. *Sage maxime que tout le monde devrait méditer.* » « UN SYCOPHANTE. *C'est un imposteur, un calomniateur.* » Ces articles, transcrits textuellement, ne donnent pas la moindre explication! Dans : « TOMBER DE CHARYBDE EN SCYLLA. *Éviter un écueil pour en rencontrer un autre.* » L'expression est expliquée, mais en avait-elle bien besoin? Puis l'auteur retombe dans ses définitions qui n'en sont point, entremêlées avec des proverbes qui n'en sont guère. « VIEUX COMME HÉRODE. *Quelques étymologistes pensent qu'on a d'abord dit comme Hérodote, le plus ancien des historiens.* » « SEMPRÉ. *Devise de la maison de Médicis, etc.* » « LE RANZ DES VACHES. *Chant national de la Suisse,* etc. » « JOUER A COLIN-MAILLARD. *Un illustre guerrier du pays de Liége,* etc. » Et une douzaine du même genre, plus une étude sur les noms bibliques, qui se trouve rentrer aussi, sans que l'on aperçoive comment, dans la sphère du chapitre proverbes, duquel il s'agit.

Les conseils de madame Drohojowska, en fait de prononciation d'abord, de diction ensuite, laissent de même beaucoup à désirer. Et cela à commencer par ce mot de désirer qu'elle recommande d'écrire sans accent, de peur que l'on ne croie que son étymologie est *ira*, ire, racine d'irascible. Il faut se garder de prendre au sérieux ni cette règle, ni son prétendu motif. « *Démanger, aisse, torisse, tac, arseni, lady Montaiguê, Malbrou,* pour : démanger, ais, torys, tact, arsenic, lady Montague, Marlborough, sont à l'envi toutes prononciations inacceptables. Des expressions : *et puis, ainsi donc, plein de cœur,* et *pouvoir peut-être,* qui, en une seule page et sans désemparer, sont présentées comme autant de fautes, il n'en est aucune qui ne soit indispensable à l'énonciation précise de telle ou telle idée et qui ne se trouve dans les écrits des maîtres. L'anathème lancé contre les mots : *spasme, angine, hableur* pour *menteur, fendant* pour *tranchant, sûr* pour *aigre,* n'est ni plus fondé ni plus raisonnable. Il y a là un excessif abus du purisme. *Madame votre femme,* très-bon au dix-septième siècle, à l'âge d'or de la langue et des grandes manières pourrait, ce nous semble, continuer à se dire. Enfin, comment ne pas relever d'aussi singulières fautes d'impression que celles-ci : page 86, « *Décider d'une chose c'est en disputer.* » Page 76 : « NAVIRE, VAISSEAU. *Le second de ces mots ne convient pas quand on veut désigner un bâtiment de l'État.* »

Madame Drohojowska (c'est par où se termine cette notice) reproche au calembour d'être fastidieux et, ajoute-t-elle, *de mauvais genre,* à quoi il n'y a rien à objecter; mais qui pourrait le critiquer, reprend-elle, quand il se produit avec à propos et convenance? exemple ce mot charmant de monsieur de Bièvre pour Marie-Antoinette : *l'univers est à vos pieds*; la reine portait ce jour là des souliers verts. Eh bien! cette pointe, comme pointe même, n'est pas bonne : l'uni-blanc, l'uni-vert ne se dit pas. Sans sortir de la sphère de la Cour, on pouvait mieux choisir, témoin ce jeu de mots pour Louis XVI qui en demandait un sur sa personne : Sire, vous n'êtes pas un sujet; ou bien encore : Honni soit qui mal y panse, inscription proposée par Louis XV pour une écurie.

Du bon langage et des locutions à éviter, reste un livre à faire; l'ouvrage actuel n'est qu'un essai.

XXX.

LA VIEILLE FILLE

Dans la jeunesse on prend de la meilleure foi du monde des résolutions impossibles à tenir; on forme mille doux projets dont pas un seul ne se réalisera peut-être : la jeunesse est l'âge des illusions!

Nous nous étions promis de nous revoir souvent, de nous écrire au moins une fois par semaine, Ernestine et moi; mais, comme il arrive dans la vie, mes occupations de mère de famille ralentirent bientôt ma correspondance; les lettres de mademoiselle de Laprade, sans être moins tendres, devinrent aussi beaucoup plus rares et cessèrent enfin tout à fait; mon amitié n'avait cependant point diminué; je m'informais d'elle à tous ceux qui pouvaient m'en donner des nouvelles. J'appris un jour que le malheur s'était

appesanti tout à coup sur sa famille; la faillite d'un banquier de Valence lui avait enlevé d'abord une partie considérable de sa fortune; et, quelques semaines après, cette charmante Élisa, que j'avais si fort admirée dans sa toilette de noce, mourut à vingt ans, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, en donnant le jour à une pauvre petite fille, si pâle et si délicate qu'on ne croyait pas pouvoir l'élever.

En apprenant cette mort prématurée, je me hâtai de mander à Ernestine toute la part que j'y prenais, et la lettre qu'elle m'écrivit à cette occasion était empreinte d'une affliction si profonde et en même temps d'une si pieuse résignation que je ne pus m'empêcher de pleurer en la lisant. Les années s'écoulèrent, emportant avec elles leur mélange de bonheur et de souffrance. Nous ressemblons, dans le cours de la vie, à ces barques fragiles qui tantôt glissent sans secousse sur les flots d'azur, et tantôt sont ballottées par l'ouragan; l'habileté du pilote consiste à profiter du vent quand il est favorable, et à louvoyer avec prudence quand survient la tempête, qu'il n'a pu prévoir ni conjurer.

J'avais souvent projeté d'aller surprendre mademoiselle de Laprade pour l'embrasser encore une fois avant que la mort vînt nous séparer pour toujours ici-bas; mais je n'avais jamais trouvé le loisir d'entreprendre ce voyage. Il arriva cependant que des affaires importantes m'appelèrent à Marseille, et, devant passer par Valence, je résolus de m'y arrêter quelques jours.

Je n'avais plus aucun parent dans cette ville, où j'étais née, où s'était écoulée mon enfance; et, lorsque je descendis à l'hôtel, situé bien près de la maison longtemps habitée par ma famille, personne ne me reconnut et je ne reconnus personne.

Je secouai la poussière de la route, et, sans prononcer une parole, de peur d'éclater en sanglots, je m'acheminai tout émue vers l'habitation de celle que je venais chercher.

C'était par un beau jour d'avril, l'air était tiède et le soleil radieux, les femmes travaillaient sur le seuil de leur porte tout en surveillant leurs enfants qui jouaient dans la rue; elles me regardèrent d'un air curieux, mais pas une ne me souhaita la bienvenue; j'étais devenue tout à fait étrangère dans mon propre pays!

Arrivée à la maison de madame de Laprade, je tirai en tremblant le cordon de la sonnette. Qui sait, me disais-je, ce qui s'est passé ici depuis tant d'années d'absence, et si la mort n'y a pas fait quelques vides!

Le pas lourd d'une vieille servante retentit dans le vestibule.

« Ces dames sont descendues au jardin, me dit-elle en ouvrant la porte, mais je vais les prévenir.

— Non, je préfère les y rejoindre. »

Elle me regarda avec surprise, parut chercher dans ses souvenirs, et fut sur le point de me nommer; mais, soit que l'âge eût affaibli sa vue, soit qu'elle n'osât pas m'adresser la parole, elle se contenta de se ranger pour me faire place. Je traversai lentement le jardin, livrée à de mélancoliques réflexions.

« Que suis-je venue chercher ici? me disais-je; la joie que je me promettais de cette visite ne se changera-t-elle pas pour moi en amère déception? S'il est doux de se retrouver après quelque temps d'absence, l'est-il autant de se revoir après une aussi longue séparation? Si l'âme n'a point d'âge, il y a des cœurs qui vieillissent aussi rapidement que les visages. Le sien cependant ne saurait être de ceux-là. »

Comme j'approchais du pavillon, le gazouillement confus de petites voix argentines, puis les cris d'un enfant, bientôt interrompus par un de ces chants monotones avec lesquels les jeunes mères endorment leurs nourrissons, vinrent me frapper de surprise.

« Qu'est-ce donc? me dis-je encore; la maison aurait-elle changé de propriétaire, et qui vais-je trouver ici? »

Je fus sur le point de rebrousser chemin et d'aller prendre des informations; mais l'idée me vint de regarder entre les branches entrelacées d'une vigne grimpante, et je reconnus Ernestine en bonne santé et le visage calme et serein. Elle était assise près de sa vieille mère qui tricotait des bas, et elle tenait sur ses genoux l'enfant que j'avais entendu crier, tandis que deux petits garçons bien joufflus la tiraillaient par sa jupe, afin de l'obliger à s'occuper d'eux, et qu'une jolie petite fille de huit à dix ans, perchée derrière la chaise, déposait un gros baiser sur ses cheveux grisonnants.

Je l'appelai par son nom, et je la vis soudain tressaillir.

« C'est la voix d'Émélie! » s'écria-t-elle tout émue.

Et, déposant l'enfant dans son berceau, elle courut à moi.

Nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre, et nos pleurs se confondirent un instant.

Quand le premier transport se fut calmé et que j'eus embrassé madame de Laprade :

« Je ne te savais pas mariée? » dis-je à Ernestine.

Elle me sourit avec douceur.

« Est-ce que tu n'aurais pas été la première avertie? me dit-elle.

— Si elle ne l'est point, ce n'est point faute d'avoir trouvé de bons partis, dit madame de Laprade, et dernièrement encore, si elle avait voulu agréer les hommages d'un homme riche et distingué de notre connaissance, elle l'aurait rendu bien heureux.

— Je n'en doute point, madame, mais à qui sont tous ces enfants?

— Ce sont ceux de mon frère, qui demeure près d'ici, répondit Ernestine; leur mère est si souvent malade qu'elle est bien obligée de m'en confier le soin; et puis, voici notre Élisa, ajouta-t-elle avec attendrissement en me présentant la jolie brune, c'est mon enfant, à moi.

— Ah! voyez-vous, dit la petite, je suis plus heureuse que les autres, moi; j'ai deux mamans au lieu d'une; maman Élisa dans le ciel et maman Ernestine, que j'aime encore plus, ajouta-t-elle d'un ton câlin. »

L'air commençait à se rafraîchir; nous retournâmes à la maison, Ernestine portant d'un bras le marmot et donnant l'autre à sa vieille mère, la petite Élisa conduisant ses deux cousins.

On envoya chercher mes bagages à l'hôtel, ces dames ne voulant pas, disaient-elles, perdre un seul des courts instants que je pouvais leur accorder.

Nous passâmes des heures délicieuses à nous rappeler les jours de notre enfance; Ernestine avait une gaieté douce et communicative, dont madame de La-

prade elle-même ressentait l'influence, malgré son âge et ses infirmités.

Le dîner fini, on envoya coucher les petits garçons; ils protestèrent d'abord, mais un coup d'œil de leur tante et la promesse de les envoyer chercher de bonne heure le lendemain les détermina à obéir de bonne grâce.

« Ces pauvres petits sont très-maussades avec leurs parents qui les gâtent, me dit à demi-voix madame de Laprade, mais Ernestine en fait ce qu'elle veut; c'est elle qui leur apprend à lire et à écrire; c'est elle qui les soigne, elle est leur mère à tous. »

On annonça madame Dérémieux, et je vis entrer une femme jeune encore, tenant par la main deux petites filles.

« Bonjour, marraine, dit la plus jeune de ces enfants en se jetant au cou d'Ernestine, tandis que sa sœur aîné réclamait aussi sa part de caresses.

— Excusez-moi de venir vous voir si tard, reprit leur mère, mais j'ai un conseil à vous demander. »

Elle l'entraîna au bout du salon et lui parla quelque temps à voix basse.

« Tranquillisez votre cher mari à ce sujet, dit Ernestine en lui serrant la main, pendant qu'elles retournaient auprès de nous, je me charge de cette affaire.

— Ma fille est la providence de tous ceux qui la connaissent, me dit tout bas madame de Laprade; riches et pauvres réclament constamment ses conseils ou ses services; presque tous ses revenus sont employés en bonnes œuvres, ce que je ne regrette assurément point; mais elle se fatigue beaucoup trop pour les autres, on me la tuera, voyez-vous!

— Je l'ai trouvée mieux portante que jamais.

— C'est un miracle, ma chère, mais il ne faut pas tenter Dieu; déterminez-la à se soigner davantage, je vous prie.

— J'essayerai, » lui répondis-je.

Je m'éveillai de bonne heure le lendemain, et, en ouvrant la fenêtre de ma chambre, je vis trois ou quatre vieilles femmes, deux infirmes et plusieurs enfants assis sur les bancs du jardin. Ernestine, que je croyais encore au lit, parut bientôt sur le seuil de la porte, et distribua à chacun de ces pauvres gens une grosse écuelle de soupe, tout en s'informant de leurs nouvelles et en disant à chacun quelques paroles affectueuses. Elle s'achemina ensuite vers l'église, où elle ne resta pas longtemps, car il lui fallait être de retour pour faire la toilette de madame de Laprade, qui ne voulait recevoir de soins que de sa fille, depuis la mort de sa dernière femme de chambre; il me sembla que la tendresse de cette mère était devenue fort égoïste; elle trouvait tant de douceur dans la société d'Ernestine qu'elle ne pouvait s'en passer un instant; après lui avoir laissé dans la jeunesse plus de liberté que n'en ont d'ordinaire les demoiselles françaises, elle la réduisait, dans l'âge mûr, à une espèce de tendre esclavage que peu de filles de son âge auraient eu la patience de subir; mais mademoiselle de Laprade acceptait avec courage la contrainte qui lui était imposée, sacrifiant ses goûts et sa volonté, et se soumettant de la meilleure grâce du monde à tout ce qu'on pouvait désirer d'elle. Sa vie entière était consacrée à méditer les vérités éternelles et à mettre en pratique les préceptes divins de la charité. Aussi était-elle aimée et respectée de tous, et il était facile de voir, à la quiétude de son visage, à la limpidité de son regard, à la satisfaction intérieure qui se manifestait dans son sourire, qu'elle avait trouvé la paix du cœur dans cette humble existence, si peu faite en apparence pour son âme ardente et fière et pour son génie actif. Ses chagrins d'orgueil et d'amour s'étaient évanouis comme les songes qui se dissipent au réveil et dont on garde à peine le souvenir; la prière, le travail et la charité étaient le baume souverain qui avait guéri toutes ses blessures.

Je demeurai huit jours auprès d'elle, édifiée par ses vertus, charmée par son esprit et consolée par sa tendresse.

Quatre ans s'écoulèrent encore, pendant lesquels la petite Élisa était devenue presque une grande fille; sa mère adoptive avait eu la joie de lui voir faire sa première communion. Ernestine s'était beaucoup fatiguée à cette époque, non-seulement à préparer sa chère élève à ce grand acte et à l'accompagner à tous les exercices de la paroisse, mais plus encore à soigner sa jeune belle-sœur, atteinte d'une fièvre maligne, et elle commençait à donner de vives inquiétudes à sa famille quand les premières chaleurs améliorèrent sensiblement l'état de sa santé et lui permirent de reprendre peu à peu ses occupations habituelles.

Un jour qu'accompagnée d'une jeune et robuste servante elle allait porter quelques secours de vivres et de vêtements dans une pauvre chaumière, passant, pour abréger la route, près d'une mare profonde, entourée de saules aux longs rameaux, elle aperçut, au bord opposé, un enfant de trois ans à peine qui se baissait pour ramasser quelque chose au bord de l'eau. Elle se mit aussitôt à courir le plus vite qu'elle put pour le retenir, mais avant qu'elle fût arrivée tout essoufflée jusqu'à lui, l'enfant, ayant perdu l'équilibre, disparut tout à coup. Annette, la grosse servante, se mit à pousser des cris et à appeler du secours; mais Ernestine, pleine de courage et de dévouement, se jeta sans hésiter dans la mare. L'eau était trouble et profonde; la vase, cédant sous son poids, était sur le point de l'engloutir. S'accrochant d'une main à une branche de saule, elle se mit à chercher, de l'autre, dans la fange, et elle parvint à saisir par ses blonds cheveux et à soutenir au-dessus de l'eau le pauvre enfant déjà à moitié asphyxié. Il lui était cependant impossible de regagner le bord sans lâcher son précieux fardeau; mais Annette, ayant enfin cessé ses cris, accourut à l'appel de sa maîtresse et l'aida à remettre le pied sur la terre ferme.

Le premier soin d'Ernestine fut d'envelopper dans le tablier de la servante le pauvre enfant sans connaissance et de le porter vivement dans la maison la plus voisine; elle le dépouilla de ses vêtements trempés d'eau, le réchauffa, le frictionna, lui prodiguant tous les soins et s'oubliant elle-même.

Ce fut un moment de joie inexprimable pour cette généreuse fille que celui où la pauvre petite créature rouvrit enfin les yeux à la lumière et lui sourit naïvement; puis, la mère de l'enfant accourut, avertie par un des voisins, et ses larmes de bonheur, ses transports de tendresse, d'une part, et de reconnaissance de l'autre, procurèrent de vives jouissances au noble cœur d'Ernestine. Pauvre Ernestine! elle avait

imprudemment conservé ses vêtements mouillés et couverts de boue, et ce ne fut que lorsque sa vive émotion se fut calmée que, se sentant glacée et frissonnante, elle s'approcha du feu et envoya Annette lui chercher d'autres habits.

La servante fit diligence; mais il lui fallut cependant plus d'une demi-heure pour retourner à la maison.

Dès qu'elle eut raconté l'accident arrivé à sa maîtresse, M. Alphonse de Laprade, qui se trouvait auprès de sa mère, fit atteler sa voiture et partit comme un trait, afin de ramener sa sœur. Il trouva Ernestine les yeux brillants de joie, mais le visage pâle et agité par la fièvre.

On la fit changer de linge, on l'enveloppa dans une large pelisse, on l'emmena grand train et on la mit au lit. Madame de Laprade fut d'abord au désespoir, mais tranquillisée bientôt par les paroles rassurantes du médecin, elle passa une nuit paisible; il n'en fut pas de même de la malade, qui vit sans crainte et avec une pieuse résignation son état empirer d'heure en heure. Dès le lendemain elle envoya chercher son confesseur, avant que sa mère fût réveillée, et elle se prépara à la mort avec tout le calme d'une âme mûre pour le ciel. Puis, songeant combien sa mère, privée de son assistance journalière, allait être dérangée dans ses habitudes, et combien le changement est pénible aux vieillards, elle appela sa chère Élisa, sa fille adoptive, et la pria de la remplacer auprès de madame de Laprade, lui donnant avec beaucoup de sang-froid et de détails tous les petits conseils qui pouvaient l'aider à s'acquitter adroitement des soins qui lui étaient confiés.

Lorsque le bruit de la maladie de mademoiselle de Laprade se fut répandu dans la ville, sa porte fut assiégée par une foule de personnes de tout âge et de toute condition qui venaient s'informer de ses nouvelles; le médecin, les parents, les domestiques de la maison étaient interrogés avec anxiété; chacun se rappelait la douceur et la bienveillance de cette excellente fille, la grâce de son esprit, les services qu'elle avait rendus et ceux qu'elle pourrait rendre encore, et tous faisaient des vœux pour sa guérison.

Le mal faisait cependant de rapides progrès; le docteur, triste et abattu, employait, pour le conjurer, les remèdes les plus énergiques. Ernestine les supportait tous avec patience, comme si elle eût encore espéré en leur efficacité, mais elle était bien convaincue de leur impuissance; d'intimes et douloureuses sensations l'avertissaient que son heure était venue, que sa fin était proche.

Mademoiselle de Laprade fit quelques dispositions testamentaires; elle reçut tous les sacrements avec une angélique douceur, et, comme ses parents et ses amis sanglotaient dans sa chambre, elle fit un violent effort, et, surmontant sa faiblesse, elle essaya de les consoler; mais voyant sa vieille mère pâle, bouleversée et comme anéantie par la douleur, elle ne put retenir ses larmes.

« Pauvre maman! comme elle doit souffrir! dit-elle; mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de son affliction. »

Puis, serrant la main d'Élisa, qui ne la quittait pas d'une minute :

« Voilà ta mère, lui dit-elle en lui montrant la pauvre vieille, c'est toi qui, désormais, tiendras ma place auprès d'elle. »

Élisa fondit en pleurs.

« Non, non, vous ne mourrez point!... Non, vous ne me laisserez pas une seconde fois orpheline et, s'écriait-elle en sanglotant, si vous mourez, je veux mourir aussi. »

La malade la pressa sur son sein et luit dit d'une voix faible :

« Tu vivras pour accomplir tes devoirs de chrétienne, tes devoirs de fille et, si Dieu le veut, d'épouse et de mère. Que toutes les bénédictions du ciel se répandent sur ta tête chérie, que Dieu te bénisse, comme je te bénis, mon enfant!... »

Il se fit un long silence, Ernestine paraissait sommeiller.

Un quart d'heure après, elle fit un léger mouvement et s'écria :

« Mère, venez m'embrasser. »

La pauvre vieille femme, qui depuis le matin n'était pas encore sortie de sa morne stupeur, se leva, comme poussée par un ressort, et vint appuyer ses lèvres sur le front de cette fille chérie, à laquelle il lui fallait survivre. La vie de l'intelligence se ranima alors dans cette mère infortunée, l'affreuse vérité lui apparut tout entière et elle éclata en sanglots.

Mais déjà l'agonisante n'entendait plus ces gémissements de la terre; ses beaux yeux, levés vers le ciel, semblaient déjà contempler dans les célestes parvis celui qui donne aux élus des ravissements ineffables; un sourire de béatitude entr'ouvrait ses lèvres mourantes et son âme bénie s'exhalait doucement dans un soupir d'amour!

Le lendemain, les habitants de Valence pleuraient à l'enterrement de celle qui avait été pour plusieurs d'entre eux une seconde providence; riches et pauvres accompagnèrent dans un pieux recueillement ses restes mortels jusqu'au tombeau de sa famille, et l'on grava sur la pierre funéraire ces mots touchants :

Elle est passée en faisant le bien!...

Élisa, obéissante aux dernières volontés de sa mère adoptive, donna avec dévouement à madame de Laprade des soins assidus, mais sans parvenir jamais à ramener la joie dans son cœur; comme Rachel, la pauvre vieille mère ne veut pas être consolée, parce que ses enfants ne sont plus!

C^{sse} de La Rochère.

MADEMOISELLE AIMÉE

Les vieux habitués des Tuileries la connaissaient tous, mais aucun ne savait son nom; ils étaient accoutumés à la voir, toujours assise au pied du même arbre, toujours habillée de noir, avec des vêtements étriqués et pauvres dont la forme était si arriérée, qu'elle se rapprochait peut-être de la mode future; un chapeau de paille noire en toute saison, encadrait une figure pâle, fatiguée, et dont seuls les connaisseurs en beauté pouvaient dire : « Elle a dû être jolie. » Elle ressemblait à un vieux pastel effacé; tout en elle portait l'empreinte du temps, et des attaques d'un ennemi plus cruel que le temps, la douleur. Ses cheveux bruns, collés en minces bandeaux sur ses tempes amaigries, étaient parsemés de fils blancs; des rides profondes s'entre-croisaient sur son front et autour de ses yeux gris, où la flamme de la jeunesse et de la gaieté semblait pour jamais éteinte; deux plis profonds qui descendaient du nez vers les angles de la bouche accusaient l'habitude du chagrin, et la bouche elle-même avait oublié le sourire. Jamais elle ne parlait à personne, mais tous les jours de printemps, d'été, d'automne, on la voyait, entre trois et quatre heures, arriver vers sa place favorite, en glissant d'un pas furtif comme celui d'une ombre. Quand la place était prise, elle s'asseyait au plus près de son arbre à elle, celui dont elle connaissait l'ombrage, dont le tronc offrait à ses regards des végétations connues, des anfractuosités familières, puis elle tirait de sa poche un tricot, et sans qu'elle y jetât les yeux, les aiguilles d'acier couraient entre ses doigts agiles. Elle regardait les groupes d'enfants qui jouaient autour d'elle : c'est, en effet, un agréable spectacle que celui de ces beaux enfants de Paris, un peu frêles, un peu maniérés peut-être, mais doux et gracieux comme des gazelles privées, et qui jouent, animés et rieurs, sous ces épais ombrages où tant de générations enfantines ont ri et joué. Mademoiselle Aimée les regardait, mais ni l'entrain ni la gaieté des garçons jouant au cheval et au ballon, ni la grâce des petites filles sautant à la corde ou promenant sur le sable une poupée chérie, ne parvenaient à la dérider. Solitaire et triste, elle se plaisait dans les âpres réflexions que faisaient naître en elle son isolement au milieu de la foule, sa pauvreté coudoyée par tant de luxe, sa mélancolie heurtée par les rires et le bonheur apparent de la multitude. Le passé pesait à cette pauvre âme qui ne pouvait oublier qu'elle s'était vue jeune, aimée, heureuse, et que jeunesse, affection, bonheur, tout avait fui.

Son histoire n'avait rien d'extraordinaire, ce qui ne l'empêchait pas d'être triste. Mademoiselle Aimée Héribert avait pour père un capitaine d'infanterie qui, les grandes guerres de l'empire terminées, s'était retiré avec sa femme et sa fille dans un coin du grand Paris, dans une de ces solitaires oasis que l'on trouve parfois au sein des grandes villes. Il avait besoin de repos, car il était vieux et infirme avant l'âge; sa femme avait aussi vieilli rapidement durant les longues absences et les poignantes inquiétudes que lui avait créées la guerre, et tous deux, contents de leur modeste aisance, ne vécurent que pour leur fille, leur *Aimée*, dont le nom plein de promesses égayait leur maison. Elle avait atteint dix-huit ans, elle était assez jolie, et elle passait pour riche dans le petit cercle d'amis que voyaient ses parents. Un jeune homme se présenta et la demanda en mariage; il était bien né, il paraissait aimable; il fut agréé, et la jeune fille s'attacha avec force à l'avenir qui s'ouvrait devant elle. Le mariage était sur le point de se conclure; la bonne madame Héribert disait avec une douce confiance à ses amies : « Mon Aimée sera aimée, je l'espère! » quand on apprit soudain, par les bruits de la ville, que l'agent de change à qui M. Héribert avait confié toute sa fortune venait de déposer son bilan et de passer en pays étranger. Aimée, soutenue par les ailes de l'espérance, ne sentit pas d'abord la rigueur de ce coup; elle n'en souffrit que pour ses parents, car pour elle-même, elle ne crut pas que sa position pût changer, ni son bonheur être mis en question pour une affaire d'argent. Cependant elle s'inquiéta en ne voyant pas accourir son fiancé, et dans sa candeur, elle s'étonna de le trouver si différent de ce qu'elle attendait, de ce qu'elle eût été elle-même, lui ruiné et elle libre! Un jour d'attente, une nuit d'inquiétude au milieu de la désolation de ses parents, troublèrent son âme; le lendemain arriva une lettre du fiancé, lettre polie, bien tournée, où avec mille regrets, il annonçait ne pouvoir donner suite au projet d'union conçu entre les deux familles. Il ajoutait ne devoir se consoler jamais.

Aimée se releva sous cet outrage; elle se montra fière devant l'abandon, forte devant la pauvreté, tendre pour ses vieux parents qui lui tendaient les mains, et pleuraient sur elle plus que sur eux-mêmes.

Elle s'occupa avec une activité singulière de tous les détails qu'un changement de situation entraîne; elle chercha du travail, elle suffit à tout; elle fut la force et la consolation de ses parents; un seul jour l'avait fait sortir de l'enfance, et elle inspira à ceux qui la voyaient une admiration stérile. Puis les années se passèrent, on l'oublia; le bruit qui s'était fait autour de son malheur et de son courage s'éteignit, mais elle ne faiblit pas, elle continua en silence son œuvre de travail et de patience. Elle se plia aux privations de chaque jour, aux sacrifices de détail,

aux mille coups d'épingle que donne la gêne; elle accepta un travail peu payé, travail d'ouvrière plutôt que d'artiste; elle mit toute sa joie à donner un peu de paix à ses vieux parents. Puis, la dernière douceur de sa vie lui fut enlevée, sa mère mourut, sa mère, dont elle était tant aimée, et dont l'âme sympathique la devinait si bien. Elle resta seule avec le capitaine, que le veuvage rendit morose et sombre, et qui aux tristesses de l'âge et de l'indigence ajoutait l'amertume d'un cœur ulcéré, et les inégalités d'humeur que donne une santé chancelante. Il avait beaucoup aimé sa fille autrefois, il l'aimait encore; mais la douleur qu'il éprouvait en la voyant vieillir dans le célibat et la pauvreté se traduisait, même à son égard, en paroles acerbes; il ne pouvait ni dompter ni cacher son humeur dure et triste : combien de fois Aimée reçut une parole rude en échange d'une prévenance! combien de fois, accablée de travail et de soucis, il lui arriva de chercher, dans une étreinte de son père, un peu de force, un peu d'ardeur, et de n'entendre que ces tristes mots : « Laisse-moi! j'ai besoin de repos! » Pourtant elle ne fléchit point sous le fardeau, elle resta courageuse, soumise, fidèle à son vieux père, silencieuse et fière parmi ses douleurs, mais peu à peu l'aigreur et la méfiance pénétrèrent dans son âme, aigreur contre une destinée marâtre, défiance des hommes qui ne lui avaient apporté que ruine et trahison, défiance même des plus saintes affections, puisque elles aussi s'altéraient sous le poids des années et ne supportaient pas l'épreuve du malheur. Seul, le souvenir de sa mère demeura inviolable dans un repli caché de son cœur. Elle vieillit ainsi, et quand elle perdit son père, il était trop tard pour recommencer la vie; et d'ailleurs Aimée ne s'intéressait plus assez à elle-même pour vouloir améliorer son sort. Elle ne chercha pas à sortir de sa pauvreté; elle continua à vivre seule, sans amis, dans des habitudes d'une simplicité austère. Une petite rente de 600 francs, épave unique sauvée du naufrage de leur fortune, et son travail peu rétribué de peintre sur porcelaine, suffisaient à ses besoins, et tous les jours, comme du temps où vivait sa mère, elle venait s'asseoir aux Tuileries : ce n'était pas là un plaisir ni une distraction, mais une habitude consacrée par un souvenir. Le fond de l'âme d'Aimée était aride et flétri comme un fruit dont les sucs généreux sont desséchés; la foi même dont elle avait connu les doux enseignements dormait dans son cœur; le ciel, qui lui avait refusé le bonheur terrestre, lui semblait d'airain, et sa pauvreté n'était ni consolée par les visions de la crèche et de Nazareth, ni réjouie par les divines espérances, ni ennoblie par l'union à la volonté de Dieu; elle souffrait seule, elle portait en silence une croix sans onction, et renfermée dans le cachot de ses sombres pensées, aucun objet extérieur ne pouvait l'intéresser.

Aussi, ils avaient beau jouer et courir, les enfants jaseurs des Tuileries, ils avaient beau étaler leurs blanches toilettes, laisser flotter leurs beaux cheveux, chanter de leur voix d'oiseaux les rondes antiques, tourner, voltiger autour de la chaise de la vieille demoiselle, elle ne les regardait pas : ils étaient trop beaux, trop pleins de séve pour attirer sa sympathie; quelquefois elle levait imperceptiblement les épaules, et disait entre ses dents : « Ils sont gais, ils rient! Combien de temps cela durera-t-il? Ces enfants-là, ce sont les intrigants et les dupes de l'avenir..... »

Un jour cependant son attention fut attirée par une petite fille qui était venue s'appuyer contre l'arbre sous lequel elle était assise, et qui, le tablier sur les yeux, pleurait tout bas, et comme si elle eût eu honte de ses pleurs. C'était une enfant de six à sept ans. Sa figure était cachée, on ne voyait que ses cheveux d'un blond admirable, tressés avec soin et qui tombaient sur ses épaules. Sa toilette n'annonçait pas l'aisance; une robe d'indienne lilas, un petit col de toile, un bonnet de tulle uni, formaient tout son costume, auquel une extrême propreté donnait une certaine grâce. Les sanglots contenus de cette enfant, son air humble et pauvre, éveillèrent un vague intérêt dans le cœur de mademoiselle Aimée; elle voulut savoir le motif de ce grand chagrin, et, d'autorité, elle abaissa le tablier dont la petite fille voilait son visage, et lui dit d'une voix assez douce :

« Qu'avez-vous donc à pleurer ainsi, mon enfant? »

L'enfant ne répondit pas, mais elle laissa voir de grands yeux bruns qui scintillaient comme une flamme répétée dans l'eau, et dont l'expression semblait implorer une caresse, un mot d'affection. Elle avait un joli visage, un grand front, une bouche ronde et candide, et le contraste de ses yeux foncés et de sa chevelure blonde étonnait agréablement le regard. L'attrait de cette enfant innocente agit sur mademoiselle Aimée.

« Qu'as-tu, ma petite fille? répéta-t-elle plus doucement encore; réponds-moi donc!

— Personne ne veut jouer avec moi! dit l'enfant en ne retenant plus ses larmes; ma maman m'envoie ici pour jouer, et les autres ne veulent pas que je joue.

— Qui cela?

— Tenez, vous voyez bien cette petite demoiselle, là-bas, qui a une robe de soie bleue, elle voulait bien courir, elle; elle avait une corde, une poupée et un ménage : nous allions jouer, quand sa bonne est venue, et lui a dit : « Il ne faut pas jouer avec cette petite vilaine, Marie! et elle l'a emmenée. »

— Voilà bien l'espèce humaine! se dit philosophiquement Aimée. Puis elle reprit :

« Il ne faut pas pleurer pour cela, petite. Joue un peu toute seule.

— Je ne sais pas.

— Tu n'as ni frère ni sœur?

— Non, madame.

— Et comment t'appelles-tu?

— Suzette Bruyère.

— Eh bien, Suzette, dit Aimée après avoir un peu réfléchi, assieds-toi là, et dévide ce petit écheveau de laine. Là..... regarde..... les quatre doigts de la main gauche forment le dévidoir, et tu dévides de la droite.... »

L'enfant comprit, et toute contente en voyant qu'on s'occupait d'elle, elle s'assit par terre et se mit sérieusement à son ouvrage. Les petites filles, les jeux, les servantes dédaigneuses furent oubliées, et quand mademoiselle Aimée se leva, l'enfant la regarda partir avec regret, lui jeta un baiser d'adieu en disant :

« Merci, mademoiselle. »

Le lendemain, Suzette attendait Aimée au pied de son arbre, et elle rougit timidement en la voyant.

Puis, quand la vieille demoiselle fut établie à sa place accoutumée, et qu'elle eut tiré son tricot, l'enfant lui dit:

« Puis-je dévider comme hier?

— Je n'ai plus rien à dévider, ma bonne petite, et tu t'ennuieras à rien faire.

— Je ne m'ennuierai pas, je serai près de vous.

— Reste si tu veux. »

L'enfant s'assit à côté d'Aimée, et celle-ci, en causant avec elle, apprit que Suzette avait une maman toujours malade, et plus de papa, qu'elle savait bien lire et un peu écrire, et que sa mère, qui ne pouvait sortir, l'envoyait tous les jours aux Tuileries pour prendre l'air. Ses petites manières étaient polies, son langage correct, quoique enfantin, et mademoiselle Aimée, ce soir-là, en s'en allant, embrassa ce joli front blanc qui venait au-devant de ses lèvres.

Le troisième jour, Aimée, en arrivant aux Tuileries, se disait : « Y sera-t-elle? » Elle y était, et même elle avait apporté son petit livre pour montrer à son amie qu'elle lisait couramment. Le quatrième jour, Aimée acheta une poupée d'un sou, longue comme le doigt, et l'habilla avec quelques débris de ses anciennes robes. Elle employa toute la soirée à ce travail, un peu embarrassée devant elle-même de l'intérêt qu'elle prenait à une enfant étrangère; mais quand elle présenta ce jouet à Suzette et qu'elle vit la joie inspirée par son pauvre présent, elle fut étonné de sentir le contre-coup de cette joie. Son cœur s'était dilaté : il y avait bien longtemps que cela ne lui était arrivé!

Dès ce moment, cette amitié prit une place dans le cœur de celle qui, depuis tant d'années, n'aimait plus. Elle se sentit vivre, elle se sentit rajeunir, comme si elle remontait le cours des ans, en lisant l'amitié dans les yeux ingénus de l'enfant arrêtés sur elle, en voyant le sourire qui éclairait cette petite figure sérieuse alors qu'elle arrivait à l'heure accoutumée, en recevant ces caresses toujours timides et toujours tendres, en se sentant aimée, attendue, désirée, elle qui depuis tant d'années ne comptait plus dans la vie de personne; et plus Suzette semblait seule, abandonnée, pauvre, plus son affection eut de prix pour Aimée, à qui une longue infortune n'avait laissé de sympathie que pour les délaissés et les malheureux.

Elles se virent tous les jours pendant la belle saison; l'enfant apportait dans leur amitié ses caresses et sa grâce confiante, Aimée, un sentiment maternel qui se manifestait par le besoin de faire plaisir à la petite créature dont personne ne paraissait s'occuper. Elle prélevait la dîme sur son indigence pour lui faire quelques présents, tantôt un volume de Berquin ou de Schmidt, acheté sur les quais, tantôt un bouquet de cerises, tantôt un gâteau, tantôt un jouet. Suzette recevait ces dons avec une reconnaissance ingénue, et en disant : « Oh! que maman sera contente! je lui parle toujours de vous, mademoiselle. » Mais Aimée, rendue sauvage par ses longs chagrins, ne cherchait pas à connaître cette mère qui tenait une grande place dans les pensées de l'enfant qu'elle aimait.

Vers l'automne, Suzette vint plus rarement aux Tuileries :

« Maman, est malade; elle tousse, je reste auprès d'elle pour arranger sa tisane, disait-elle. »

Un jour Aimée lui remit un cornet de pâte de guimauve, en ajoutant :

« Offre-le à ta mère de ma part. »

L'enfant l'embrassa avec transport, et des larmes brillèrent dans ses yeux. Elle quitta son amie plus vite qu'à l'ordinaire pour aller porter à sa mère ce présent dont elle semblait si heureuse, et en s'en allant, elle dit :

« Maman dormira bien cette nuit, quand elle aura pris de la bonne guimauve. »

Le lendemain elle ne vint pas; mademoiselle Aimée l'attendit avec une certaine inquiétude, et, bravant le vent froid d'une après-dînée d'octobre, elle se promena longtemps dans son allée favorite que les feuilles sèches couvraient d'un fauve tapis. Vers le soir, elle vit une jeune fille qui, elle s'en souvint, parlait parfois à Suzette; elle l'accosta et lui dit vivement :

« Pourriez-vous me donner des nouvelles de cette enfant avec qui je vous ai vue quelquefois, Suzette Bruyère?

— Ah! la petite voisine! Hélas! madame, de bien mauvaises nouvelles. Sa mère est morte cette nuit : la pauvre Suzette serait toute seule là-bas si ma mère ne lui tenait compagnie.

— Toute seule près de sa mère morte!

— Ah! madame, c'est triste, les orphelins, et Suzette comprend son malheur.

— Je voudrais bien la voir! s'écria mademoiselle Aimée avec élan.

— Je retourne à la maison, madame, si vous voulez me suivre..... »

Aimée, tout émue, se mit en route avec sa jeune compagne. Elles arrivèrent devant une vieille maison de la rue La-Ville-l'Évêque, et gravirent jusqu'au cinquième un sombre et rude escalier.

« C'est ici, dit la jeune fille en ouvrant une porte,» et Aimée se trouva dans une chambre presque nue, où tout attestait la pauvreté, et laissait voir le passage de la maladie et de la mort. Sur le lit tiré en avant on entrevoyait, sous une étroite couverture blanche, une forme allongée et immobile : le visage était voilé, un petit crucifix reposait sur le sein sans mouvement et sans chaleur; aux pieds brûlaient deux chandelles qui accompagnaient un vase d'eau bénite dans laquelle trempait le buis bénit. Une femme était assise au chevet du lit :

« Ma mère, dit la jeune fille à voix basse, une dame pour Suzette. »

Aimée avait déjà vu celle qu'elle venait chercher. Dans l'angle le plus obscur de la chambre, Suzette à genoux, les yeux fixes, regardait ce qui avait été sa mère : elle ne pleurait plus, parce qu'elle n'avait plus de larmes, et son visage pâle, bouleversé, exprimait une douleur au-dessus des facultés de l'enfance. Aimée courut vers elle :

« Mon enfant, ma pauvre chère enfant! s'écria-t-elle. »

La petite fille la reconnut, et se jetant dans les bras qui lui étaient tendus, elle y étouffa ses sanglots.

« Maman! maman! répétait-elle; elle ne pouvait rien dire de plus.

— Pauvre enfant! dit la voisine s'approchant, elle a bien raison de pleurer, elle est toute seule maintenant.

— Et la famille de madame Bruyère? demanda Aimée à voix basse.

— Je ne lui en connais pas, les pauvres n'ont pas beaucoup de parents, et elle était bien pauvre, la bonne dame! Elle s'est tuée à donner des leçons de musique à toutes les heures, par tous les temps! il fallait vivre! C'était une digne personne, et on peut dire que la petite a tout perdu....

— Quoi! seule sur la terre, et pauvre! dit Aimée, en faisant un retour sur sa propre existence.

— Toute seule et pauvre : nous avons dépensé les derniers sous pour le cercueil, on va l'apporter tout à l'heure. Je prendrais volontiers Suzette avec moi, mais j'ai six enfants, et mon mari n'est qu'un commis à petits appointements.... ça me saigne le cœur de l'abandonner, cette enfant, elle est si gentille!... Je sais bien que le bureau de bienfaisance s'en occupera, mais elle a besoin d'attachement, Suzette, elle est sensible! »

Aimée, tout en écoutant attentivement la voisine, tenait Suzette auprès d'elle, la tête sur son épaule; l'enfant s'abandonnait à son étreinte, et la pressait fortement de ses faibles bras :

« Seule! dit-elle encore, non! elle ne sera pas seule! elle viendra avec moi! elle ne me quittera pas! Entends-tu, Suzette, je serai ta mère! je te le promets! »

L'enfant leva la tête, et, au milieu de ses larmes, elle dit doucement :

« Oui, je le veux bien!

— Emmène-la un moment chez nous, Caroline, dit la voisine à sa fille, qui obéit sur-le-champ.

— Vous faites là une œuvre bien charitable, continua-t-elle en s'adressant à mademoiselle Aimée, car cette enfant est bien née, bien élevée, et elle souffrirait beaucoup si on l'enfermait dans un hospice avec des petites filles grossières et sans éducation. Sa mère avait connu de meilleurs jours, mais elle ne possédait plus rien, et elle est morte bien en peine de l'avenir de sa fille. Elle priait toujours pour sa pauvre Suzette. Ah! si elle avait su votre bonté!... Elle vous connaissait, mademoiselle, car la petite parlait fréquemment de vous.

— Je voudrais l'emmener dès ce soir, répondit mademoiselle Aimée, qui n'aimait ni les éloges ni les longues conversations; je vais vous laisser mon adresse, afin que vous puissiez, si des parents se présentaient, leur indiquer où est l'enfant.

— Oui, mademoiselle, et je vais à mon tour vous donner les papiers de madame Bruyère et sa montre d'argent... c'est à peu près tout ce qui lui restait, avec le vieux piano et quelques meubles. »

Elle prit une liasse de papiers timbrés qui se trouvaient sur la table où ils avaient servi à rédiger l'acte de décès et une grosse montre; mademoiselle Aimée reçut ces objets, puis elle alla vers le lit, découvrit d'une main ferme le visage de la morte et le regarda avec une pitié mêlée de respect. La maladie et la mort avaient sensiblement altéré les beaux traits de cette figure jeune et qui avait dû être charmante, mais la souffrance n'en avait pu détruire la douce sérénité, et la mort y avait empreint sa majesté grave.

« Sois en paix! dit tout bas Aimée; je l'aimerai bien, sois en paix! »

Elle laissa retomber le drap et jeta de l'eau bénite sur le corps, pendant que la voisine priait à genoux.

« Il faut partir, dit-elle, je reviendrai demain. »

La pauvre Suzette, accablée par une journée de larmes et ne sachant pas trop ce qu'on voulait d'elle, se laissa docilement conduire par mademoiselle Aimée. La fatigue, le besoin impérieux de repos, l'emportaient sur toutes ses impressions; sa douleur même était vaincue, et quand elles arrivèrent au logement de mademoiselle Héribert, l'enfant chancelait sous le poids du sommeil. Elle se laissa déshabiller sans mot dire, et, à peine couchée, elle s'endormit profondément; parfois, seulement, un soupir coupait sa respiration égale, comme si, en rêve, elle eût vu sa mère mourante et qu'elle lui eût dit un dernier adieu.

Aimée s'assit à côté du lit et longtemps la regarda dormir. Elle s'étonnait de ce qu'elle avait fait, elle s'étonnait d'avoir introduit un être humain dans cette chambre où depuis plus de dix ans elle vivait seule, elle s'étonnait de sentir en son cœur comme une source de dévouement et d'amour, mais elle s'en applaudissait, puisque enfin vivre pour un autre c'est vraiment vivre. Elle resta longtemps plongée dans ses réflexions, jusqu'à ce que la pendule sonnât minuit. Suzette dormait toujours : une main amie abaissa le rideau, et mademoiselle Aimée, qui n'avait nulle envie de dormir, s'assit à son chevet pour examiner et mettre en ordre les papiers de l'orpheline qu'on lui avait confiés.

C'étaient des actes de l'état civil, nets, arides et précis. Il s'y trouvait l'acte de décès d'Alphonse Bruyère, professeur de seconde dans un des lycées de Paris et son acte de mariage avec Suzanne-Marie *Clérembault*. Ce nom de Clérembault fit tressaillir Aimée; elle le relut à diverses reprises, et chercha d'une main agitée l'acte de naissance de Suzanne-Marie, mère de sa Suzette. Suzanne-Marie était fille de Charles Clérembault, agent de change à Paris, et Aimée, en comparant les noms et les dates, ne put douter que son enfant d'adoption ne fût la petite-fille de l'agent de change qui avait dépouillé sa famille et causé les malheurs dont ses parents et elle-même avaient traîné la longue et pénible chaîne.

Cette découverte la frappa étrangement, et un instant encore ses ressentiments bouillonnèrent dans son cœur : elle s'était habituée, durant tant d'années, à haïr cet homme et tout ce qui lui appartenait! et c'était son enfant, son sang qui dormait tranquille sur le lit où Aimée avait vu mourir sa mère affligée par la pauvreté qu'il leur avait envoyée; c'était sous le toit qu'il avait dépouillé que son orpheline était abritée; c'était elle, Aimée enfin, sur qui sa perfidie avait accumulé toutes les douleurs, qui allait servir de mère à la fille de sa fille!...

Eh bien, oui! Aimée a réfléchi, elle a combattu, elle est décidée. Elle ne rejettera pas loin d'elle l'enfant qui l'a aimée et dont les caresses naïves ont attendri son âme triste et fermée. Si elle avait désiré la vengeance, n'est-elle pas assez vengée? Les enfants du spoliateur n'ont-ils pas subi à leur tour la misère qu'il avait fait peser sur elle? Mais ce n'est pas même l'orgueil d'une noble vengeance qui l'inspire : c'est un sentiment plus doux, une compassion profonde, une ineffable tendresse pour la pauvre enfant qui s'était confiée en elle.

« Je l'aimerai, je l'élèverai et je ne lui dirai pas

ce que son grand-père nous a fait souffrir, se dit Aimée; elle ne saura rien, sinon qu'elle est ma fille et que je suis sa mère. »

Au matin, quand le premier rayon d'un pâle soleil dansa sur le rideau blanc, Suzette s'éveilla, et, toute surprise, regarda la chambre où elle se trouvait; ses yeux erraient du portrait du capitaine Héribert au trophée formé de ses armes et de sa croix, de là aux vieux meubles de l'empire, à la table de travail couverte de couleurs et de pinceaux; elle interrogeait toute chose et ne pouvait se rendre compte de rien. La vue d'Aimée rappela tous ses souvenirs et tous ses chagrins, elle lui tendit les bras et se mit à pleurer.

Aimée s'assit auprès d'elle, l'embrassa avec plus de tendresse encore que la veille, et lui dit avec une douceur singulière :

« Ma chère petite, vous savez que je veux être votre maman; vous ne me quitterez pas; j'ai beaucoup d'amitié pour vous, vous le savez bien...

— Je l'ai dit souvent à ma chère maman, répondit Suzette; si elle avait su que vous alliez m'aimer comme cela, elle n'eût pas été si triste hier et tous les autres jours, car elle disait souvent : « Ma pauvre Suzette, que vas-tu devenir? Mais elle est auprès du bon Dieu, il le lui dira. »

Elle recommença à pleurer; Aimée la caressa beaucoup, et se dit en elle-même :

« Si ma mère à moi voit ce que je fais, elle m'approuvera. »

Quand l'enfant fut levée et habillée, elle dit naïvement en se mettant à genoux :

« Je vais faire ma prière comme je faisais avec ma petite maman. Voulez-vous la dire, ma bonne amie?»

Aimée, un peu embarrassée, ne voulut pas refuser, et lentement, elle commença le *Pater*. Chacune des saintes paroles qu'elle avait dites souvent sans y prendre garde, avait en ce moment un sens nouveau pour elle, et quand elle arriva au verset : *Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, une impression inconnue et délicieuse la saisit au cœur, et elle versa des larmes plus douces que toutes celles qui avaient coulé de ses yeux depuis son enfance. La promesse de l'Évangile s'accomplissait : on se servait envers elle de la même mesure dont elle s'était servie envers les autres.

« Nous dirons la prière ensemble, matin et soir, dit-elle en se relevant émue et heureuse. »

Ce premier jour, Suzette pleura beaucoup encore, puis, les jours suivants, sa première douleur se calma, quoique jamais l'oubli, cette rouille du cœur, ne vînt effacer le souvenir de sa mère. Mais elle était si tendrement aimée par sa mère d'adoption, qu'elle fut forcée de se trouver heureuse. Toutes les facultés aimantes de mademoiselle Héribert, tout ce besoin insatiable d'affection et de dévouement qui avait tourmenté sa vie, se concentrèrent sur l'enfant que Dieu lui avait envoyée : le désert de son âme était animé désormais, il y coulait de l'eau, il était couvert de verdure, il était rempli de parfums.

Elle donna beaucoup, mais elle reçut davantage. Elle voulait bien élever Suzette, et quoique depuis longtemps elle eût négligé les pratiques de la religion, elle savait que pour rendre son enfant heureuse et pour la garder pure, il fallait lui donner la foi. Donc, elle la fit prier, et l'émotion qu'elle avait ressentie en disant le *Pater*, se renouvela, moins vive, mais aussi intime : elle conduisit Suzette à l'église, et, en franchissant le seuil, il lui sembla rentrer dans la maison paternelle follement abandonnée; elle lui apprit le catéchisme et elle s'instruisit elle-même en buvant aux sources de la sainte doctrine. Ce travail intérieur fut lent, silencieux, mais solide, et il vint un jour où, après avoir, selon l'expression du Psalmiste, *repassé sa vie dans l'amertume de son cœur*, mademoiselle Aimée se trouva à genoux aux pieds d'un prêtre, en disant : « *Mon père, pardonnez-moi, car j'ai péché!* »

Le lendemain fut le plus beau jour de sa vie : elle s'assit à la sainte table; elle y reçut Celui qui essuie les larmes de nos yeux, et dès ce moment, la conscience en paix, le cœur élevé vers Dieu, l'esprit nourri des saints enseignements, elle prépara de loin Suzette à la première communion. Dès ce moment, aussi, Aimée ne se plaignit plus d'avoir vécu et les ans lui parurent trop courts.

Bien des années se sont passées doucement; Aimée est vieille et Suzette entre dans la jeunesse. Son amie, qui l'a élevée avec le plus grand soin, a voulu, ne pouvant lui léguer de fortune, lui laisser au moins l'indépendance que donne le talent. Suzette est peintre, et assise auprès de sa protectrice, elles regardent toutes deux une toile que la jeune fille vient d'achever et qu'elle destine à l'Exposition. Mademoiselle Aimée a mis ses lunettes; elle examine attentivement, elle sourit, elle hoche la tête, elle a l'air content et connaisseur d'un amateur devant un Velasquez; Suzette garde le silence; elle éprouve l'inquiétude de l'auteur dont on va juger l'œuvre.

« Mon enfant, dit enfin l'aristarque, sans compliment, ton tableau est meilleur que tout ce que tu as fait jusqu'ici. Ta rose blanche est bien jetée, l'incarnat velouté du géranium est heureusement rendu ; il y a beaucoup de délicatesse dans ce beau lis et dans la jolie *bête à bon Dieu* qui court sur ses pétales blancs; tout ce groupe est bien agencé, et je ne sais si je me trompe, mais il y a de l'avenir dans cette toile, et beaucoup encore.

— Puissiez-vous dire vrai, ma tante! dit Suzette, qui donnait ce nom d'amitié à la vieille demoiselle. Je serais si contente de gagner de l'argent, d'avoir de la réputation, car vous en seriez heureuse...

— Oh! oui, chère fille, je pourrais mourir, alors.

— Vous! s'écria Suzette en lui jetant les bras autour du cou, je n'aurais plus goût à rien. Vivez, si vous voulez que je peigne, que je rie, que je vive! »

Elles étaient émues toutes deux.

« A la volonté de Dieu! reprit mademoiselle Aimée; je me suis remise entre ses mains pour la vie, pour la mort; tout ce que je demande à sa bonté, c'est qu'après moi, tu n'aies besoin de personne. Que décidera le jury de l'Exposition? Ah! si j'étais juge!

— Il faudrait vous récuser, chère tante, vous ne seriez pas assez impartiale.

— Il ne s'agit pas d'impartialité : quoique je n'aie fait que du métier, à peindre des assiettes et des tasses, je me connais un peu en peinture, et je déclare ton tableau beau et vrai... l'air joue dans ces feuillages et tes fleurs sentent bon... »

Suzette éprouvait le découragement de l'artiste qui n'a pu réaliser qu'imparfaitement l'idée éclose en son

cerveau et elle regardait son tableau avec tristesse; mais l'heure était venue, il fallait l'emballer et l'envoyer au Jury. Pendant plusieurs jours, elle attendit la réponse à l'envoi, dans de cruelles angoisses, non qu'elle ambitionnât la fortune ; âme pieuse et tendre, elle ne souhaitait qu'une chose : pouvoir rendre à sa mère adoptive une partie de ce qu'elle lui avait donné; égayer sa vieillesse par l'aisance et le bien-être, comme elle voulait la combler de toutes les largesses du cœur.

Le tableau fut accepté et grande fut la joie des deux amies. Mais ignorées, obscures, sans coterie et sans protecteur, elles ne trouvèrent point de parrains pour cette toile modeste, qui n'appartenait à d'autre école que celle de la nature. Aucun journal n'en parla, ni pour la vanter, ni pour la critiquer; aucune revue illustrée ne reproduisit sur le bois les fleurs de Suzette, aucun acheteur ne se présenta, et la jeune artiste passa plus d'une nuit sans sommeil, en se demandant comment elle pourrait atteindre son but : donner aux dernières années de mademoiselle Aimée quelque repos, quelques sourires, et utiliser ce talent que son amie lui avait fait acquérir au prix de beaucoup de veilles, d'arides labeurs; car dès le jour de l'adoption, Aimée avait doublé son travail et retranché sur ses sobres et sévères habitudes. Comment payer cette dette si douce et si grande?

L'Exposition allait finir et les deux amies n'osaient plus se parler de leurs espérances, si tristement déçues, mais elles rêvaient toutes deux, Aimée à l'avenir de sa pupille, Suzette à ce qu'elle eût voulu faire pour sa seconde mère. Elle avait commencé un autre tableau et elle s'efforçait de concentrer ses pensées sur son travail, quand on sonna à la porte du logis. Ce fut un événement, car elles ne voyaient presque personne, et Suzette, tout étonnée, courut ouvrir en gardant à la main sa palette.

« C'est bien ici mademoiselle Bruyère ? lui dit un gros et grand monsieur, en entrant résolûment.

— Oui, monsieur, c'est moi.

— Je voudrais avoir l'honneur de vous parler.

— Entrez, » dit-elle en l'introduisant dans le cabinet qui lui servait d'atelier, et où se trouvait mademoiselle Aimée. Il la salua, et, sans tarder, en homme qui aime à expédier les affaires, il prit la parole :

« Vous avez exposé, mademoiselle, un petit tableau de fleurs, avec une branche de bruyère pour signature ; quoiqu'on n'en ait pas parlé, probablement parce que vous ne connaissez pas messieurs les journalistes, je l'ai remarqué, moi. J'y ai vu des indices de talent : vous jetez bien les fleurs, vous les groupez avec goût, et je viens vous proposer d'utiliser votre pinceau. J'ai une fabrique de papiers peints et je désire m'attacher un artiste ou une artiste qui me fasse des croquis, des dessins, afin de faire progresser mon industrie, qui, comme toutes les industries modernes, tend à entrer dans la voie de l'art. Je vous offre 4,000 francs par an, mademoiselle... voici ma carte... prenez des informations sur ma maison vous voulez, et honorez-moi d'une réponse. »

Suzette allait parler, mais Aimée lui coupa la parole :

« Ma nièce est flattée de votre proposition, monsieur, elle aura l'honneur d'y répondre après y avoir mûrement réfléchi. »

Il s'inclina, causa encore un peu de la pluie et du beau temps, examina les esquisses commencées, disant qu'un bouquet d'épis de seigle, d'avoine et de fleurs des champs ferait un joli devant de cheminée et qu'une guirlande de cactus et de roseaux, hardiment jetée, serait un beau motif pour un papier de salon, puis il salua et s'en alla.

« Quel bonheur, ma tante ! s'écria Suzette ; que la Providence est bonne ! voilà le repos, voilà l'aisance! Oh ! que je suis heureuse ! Mais vous paraissez toute soucieuse?

— Mon enfant, répondit la vieille demoiselle les larmes aux yeux, j'espérais mieux pour toi, j'espérais la réputation, la gloire presque, et non un travail vulgaire... Ne sacrifie pas ton avenir, va... »

La jeune fille se mit à genoux et baisa les mains d'Aimée en lui disant avec un sourire et des larmes :

« Chère tante, qu'appelez-vous sacrifier? Je pourrai vous donner un peu d'aisance, à vous, qui m'avez sauvée de l'abandon ; vous ne consumerez plus vos jours si précieux dans un labeur fatigant, vous serez soignée, heureuse, vous pourrez aider les pauvres, que vous aimez tant ; rien ne nous manquera, nous aurons une petite vie calme et si riante, si douce, toujours ensemble, toujours unies, et vous appelez cela un sacrifice! Ah ! je n'ai d'autre ambition que celle de vous aimer et de vous donner un peu de joie! laissez-moi cette gloire et cette jouissance ! je n'ai travaillé que pour cela... »

Aimée hochait la tête : elle n'était pas convaincue.

« Le bon Dieu le veut; une vie modeste ne vaut-elle pas mieux pour une femme qu'une vaine renommée? Consentez, chère tante !

— Il faut donc faire ce que tu veux! il faut donc me laisser gâter par toi, enfant gâtée!

— Oui, oui! dit Suzette en l'accablant de caresses. »

Le plan de Suzette se réalisa, et par son travail, par le sacrifice de l'art, peut-être de la gloire, à la tendresse filiale, elle créa à son amie la vie la plus douce et la plus calme, qui précédait comme un beau portique précède un majestueux édifice, les horizons splendides de l'éternité. Tout le bonheur que peuvent donner les plus pures affections unies aux plus sublimes espérances, Aimée le goûta jusqu'à sa dernière heure, et maintenant sa mémoire est gardée, honorée et chérie dans le cœur de l'enfant à qui elle avait rendu une mère et qui, en échange, lui avait montré Dieu!

Mme Bourdon.

LA FENÊTRE DE LA MAISON PATERNELLE

Autour du toit qui nous vit naître,
Un pampre étalait ses rameaux;
Ses grains dorés, vers la fenêtre,
Attiraient les petits oiseaux.

Ma mère, étendant sa main blanche,
Rapprochait les grappes de miel,
Et ses enfants suçaient la branche
Qu'ils rendaient aux oiseaux du ciel.

L'oiseau n'est plus, la mère est morte,
Le vieux ceps languit jaunissant,
L'herbe d'hiver croît sur la porte,
Et moi, je pleure en y pensant.

C'est pourquoi la vigne enlacée
Aux souvenirs de mon berceau,
Porte à mon âme une pensée,
Et doit ramper sur mon tombeau.

LAMARTINE.
(*Méditations inédites.*)

REVUE MUSICALE

Nos abonnées penseront sans doute comme nous, qu'il est grand temps de s'occuper des publications nouvelles de l'année 1862.

Aujourd'hui, premier jour du dernier mois de l'année 1861, il nous est bien permis de jeter un coup d'œil anticipé sur les œuvres musicales qui vont faire leur entrée triomphale dans nos colonnes.

Si l'on pouvait juger du mérite des choses par la quantité, certes, notre tâche serait facile, et nous n'aurions qu'à louer sans analyse. Mais, au contraire, en fait d'art, la fécondité est souvent une preuve de l'impuissance d'une époque. Aussi examinerons-nous minutieusement chaque page, quel qu'en soit le nombre, avant de nommer celles qui sont dignes de fixer notre choix.

Voici tout d'abord les deux belles compositions de J. Wieniawski : un *Impromptu*, et une *Grande Polonaise* dignes de leurs devanciers par l'ampleur du style et l'originalité des motifs.

Les œuvres de Mansour, d'un caractère tout différent, portent l'empreinte d'un talent hors ligne. Tout y est pur et correct. Des mélodies simples et neuves, une grande sévérité de goût, une science approfondie de l'harmonie, donnent à ses compositions quelque chose d'un peu classique, qui est fort à estimer par le temps qui court. Aussi mettrons-nous au premier rang de nos collections *la troisième valse brillante* et les *trois mazurkas* nouvelles de ce compositeur distingué.

Depuis que l'*Alceste* de Gluck a fait sa brillante réapparition sur notre première scène lyrique, toute la pléiade des auteurs à la mode s'est appliquée à reproduire au piano les motifs de ce bel opéra, chacun selon son genie de talent, et avec plus ou moins de bonheur. Il y a un grand écueil, ce nous semble, à s'emparer ainsi de la pensée des hommes de génie, pour la torturer, en quelque sorte, jusqu'à ce qu'elle se plie aux exigences de quelques-uns. Aussi apprécions-nous particulièrement ceux de nos auteurs modernes qui savent extraire d'une partition les plus belles pages, les mettre à la portée de tous, sans cependant en altérer les beautés. Les trois morceaux intitulés *Alceste*, l'un de Battemann, l'autre de Frelon et le troisième de Pallet, nous semblent réunir le double mérite de l'exactitude et de la simplicité.

Pauvre Jacques, transcription de Mangin; *la Veillée brabançonne* et *la Confidence*, par Gilbert, sont de charmantes pages que nous avons parcourues avec un véritable intérêt.

On remarquera de même un ravissant nocturne *Douce brise*, de Delasseurie; une collection très-variée de fantaisies gracieuses, dues à la plume habile de M. Leduc, pour deux et quatre mains; une série de quadrilles du même compositeur, tous très-brillants, d'une facile exécution et dont voici quelques titres : *la Course au clocher*, *la Chasse au tigre*, *Passage du mont Saint-Bernard*, etc. *Le Rêve*, *Un Secret*, de Strauss; *les Églantines*, de Laval-Bohn; *Sous la feuillée*, danse rustique, de Wackentaler; *l'Attente*, chant élégiaque; *Une Douce erreur*, *les Échos du sanctuaire*, *Mon bonheur*, de Valentin; *Sémiramis*, mosaïque, de Klemmer, et *Royal bolero*, valse, de Moniot, sont des ouvrages d'un mérite incontestable, auxquels nous prédisons un succès brillant et durable.

Trois belles fantaisies de Jules Yung, l'une sur des motifs de *Don Juan*, les deux autres intitulées : *Marguerite* et *Variations brillantes*, méritent une mention spéciale. Parmi les danses nouvelles il faut désigner en première ligne : *Un vieux Buveur*, quadrille, de Bousquet; *le Rosier de Nan-*

terre, autre quadrille de Blancheteau; *Ludovise*, polka-mazurka, de Durocher; *Stella*, valse, et *Rose blanche*, polka de Bridiers.

Disons en terminant que la romance intitulée : *Je retourne au pays des anges*, ainsi qu'un charmant fabliau : *Sentinelle, garde à toi*, de Bernardi, sont deux morceaux de chant dignes de figurer dans les meilleurs albums.

Un *Répertoire de douze cahiers d'orgue*, petit format, pour accompagner les douze principales fêtes de l'année, par l'abbé Goupol, sera très-recherché à cause de sa facilité et de son prix modéré. Le prix net de chaque cahier sera de 75 c., et il devra être demandé en sus de l'abonnement.

M. L.

LES CONCERTS. — REPRISE D'ALCESTE.

Le vent ravage la prairie,
Tout meurt dans le champ désolé,
Et de notre humble métairie
Le toit de chaume est ébranlé.
Rentrons dans les cités brillantes;
Là mille fêtes éclatantes
Se préparent pour nos plaisirs;
Adieu, campagne solitaire,
Où tout est sombre et funéraire,
Garde tes pleurs et tes soupirs.

Ah! monsieur de Bernis! que vous connaissiez bien les choses et comme vous saviez juger les hommes! En effet, qu'êtes-vous aujourd'hui pour nous, tristes arbres sans feuillage, pâles prairies sans pâquerettes, ternes horizons sans soleil? Rien que des malades condamnés dont nous fuyons les dernières convulsions. Nous souviendrons-nous demain du bruit mélodieux qu'envoyait jusqu'à nos oreilles, le ruisseau courant sous la mousse, du chant matinal de l'alouette à travers les sillons, de l'ombre protectrice des chênes de la vallée? Non, ils nous ont donné tout ce que la nature avait mis en eux, celui-ci son onde la plus limpide, celle-là sa voix la plus fraîche, les autres l'hospitalité de leurs dômes. Le froid vient, la campagne se dépeuple, le silence se fait; nous allons, comme les hirondelles, chercher de plus doux climats. Il nous faut le bruit, le mouvement, l'essor et la lumière. De même qu'après le dernier soupir d'un monarque le héraut d'armes s'écrie :

« Le roi est mort, Vive le roi! »

Nous autres, pauvres humains, dont l'esprit est plus fragile que la feuille, dont le désir est plus instable que le nuage, nous disons que la nature s'est voilée d'un crêpe funèbre; l'automne est mort, Vive l'hiver!

Vite, de belles robes et de brillantes parures; qu'on allume les lustres, qu'on ouvre les portes à deux battants : respect à la mode, cette déesse du monde civilisé!

La mode assujettit le sage à sa formule;
La suivre est un devoir, la fuir est ridicule.

Encore un poète d'autrefois qui disait vrai.

Là-bas, sous les ombrages, nous vivions avec notre pensée, nous jugions avec notre raison. Ici, au milieu du tourbillon parisien, nous vivons avec notre amour-propre, nous jugeons avec notre orgueil. Il faut à chacun sa petite part de gloire ou de succès. Il s'agit de plaire, de briller, de produire de l'effet.

Dialogues pendant un concert.

« Quelle délicieuse cavatine, monsieur, et combien est charmante la jeune fille qui la chante!

— Moins charmante que celle qui l'admire, mademoiselle.

— Quelle folie!

— Folie lucide, assurément.

— Vous vous moquez de moi.

— Vous savez bien que je dis vrai.

— Parlons d'autre chose.

— Non, parlons de cela. »

Et l'éventail commence son petit manége de va-et-vient au bruit d'une musique dont on parlera demain, sans en avoir entendu la moindre phrase.

« Chère Clara, tu as une couturière parfaite, ce corsage de robe te sied à ravir.

—Et moi, chère Adèle, j'allais te demander le nom de ton coiffeur; cette branche de houx fait un effet merveilleux dans ta chevelure noire. »

Ici la cantatrice termine son morceau, et trois artistes de talent commencent le grand trio en *mi-bémol* de Beethoven.

« Madame la comtesse, est-ce que vous ne trouvez pas Clara fagotée, ce soir, comme une portière un jour de noces, avec cette jupe courte et ce spencer à l'antique?

— Madame la marquise, regardez donc la tête de la pauvre Adèle, on dirait un jardin de cimetière planté de houx et de cyprès. »

Et beaucoup de petites douceurs de ce genre se mêlent aux flots harmonieux de la musique qui s'exécute.

« Ne trouves-tu pas, mon bon, que Roger chante comme un invalide depuis qu'il a subi l'amputation?

— Eh pardieu! je connais un invalide qui chante comme un rossignol, depuis qu'il a gagné quinze mille livres de rente en tripotant le Séville-Cadix et le Méditerranée; la gloire et la fortune lui tressent des couronnes. »

Et là-dessus, les cours de l'Autrichien, du Romain, de l'Est et de l'Ouest sont passés en revue par les dilettanti spéculateurs.

Le lendemain, les acteurs de ces petites scènes parisiennes vantent ou blâment énergiquement la musique et les musiciens qu'ils ont si religieusement écoutés. Il est vrai qu'ils ont parcouru le recueil quotidien des journaux et des gazettes, afin de se créer un répertoire d'opinions savantes et de jugements sans appel.

Suivez, chères filles d'Ève, les bals, les spectacles et les concerts; montez au quatrième étage, dans l'humble salon de l'employé à deux mille francs; descendez au rez-de-chaussée dans les appartements somptueux d'un prince de la finance, faites-vous ouvrir les grands hôtels du faubourg Saint-Germain,

partout les choses se passeront ainsi : du bruit, des riens qui font beaucoup de tapage, des faussetés à l'ordre du jour, une légèreté incroyable pour juger les œuvres sérieuses, une ignorance profonde des choses dont on parle le plus, des mièvreries, des génies qu'on ne comprend pas, des médiocrités qu'on admire, un tohu-bohu de prétentions qui se heurtent, voilà ce monde brillant que vous préférez aux joies calmes du silence et de la méditation.

Oh ! si l'on pouvait entendre, dans un recueillement profond, dégagé de toute préoccupation puérile, l'orchestre de l'Opéra exécuter, avec cet ensemble magistral qui le distingue, l'*Alceste* de Gluck, combien on préférerait cette magnifique partition aux œuvres modernes qui pullulent dans nos théâtres! Les chants de Gluck ont l'éternelle vérité des passions et des caractères ; ils ne sont pas vieux, ils sont antiques, c'est-à-dire splendides dans leur grandeur, naturels dans leur sublimité ; *Alceste* est pâle, disent ceux que lasse sa beauté constante ; soit, mais de la pâleur des marbres d'Athènes. Il appartenait à Gluck de traduire dans la langue des sons un des chefs-d'œuvre d'Euripide ; nul n'excelle plus que lui à peindre les mouvements de l'âme humaine et l'héroïsme conjugal. Le rôle d'Alceste est un soupir ou plutôt un gémissement ; mais que d'accords tristes et pénétrants le compositeur a su tirer de cette corde touchante !

Il y a là des inspirations pathétiques que le drame lyrique a pu atteindre, mais qu'il n'a pas surpassées.

Je ne veux rien vous dire de plus sur *Alceste*, chères lectrices. Allez entendre vous-mêmes cette éloquente page d'un des plus grands maîtres connus. Écoutez-en religieusement les moindres notes, identifiez-vous avec l'élévation des sentiments qu'elle exprime. Surtout pas de regards jaloux sur les parures de vos voisines, pas de chuchotements sur le bal ou le concert du lendemain. Laissez dormir votre éventail dans sa gaine de velours, posez votre bouquet sur un fauteuil, les parfums monteront jusqu'à vous, sans qu'il soit besoin de descendre jusqu'à eux ; enfin prêtez toute votre attention, je dirai même toute votre âme, à l'audition de cette grande musique. Vous retrouverez partout les séduisantes babioles que vous avez oubliées quelques heures ; vous ne trouverez nulle part une harmonie plus magnifique, des mélodies plus tendres, un goût plus pur et une science plus approfondie des beautés de l'art.

MARIE LASSAVEUR.

Économie Domestique

Potage à la Reine.

On peut utiliser pour ce potage des restes de poulet rôti ou de dinde, auxquels on ajoute même un peu de veau rôti. On hache la chair, on la mêle avec deux ou trois cuillerées de riz cuit dans le bouillon, et on pile ce mélange dans un mortier jusqu'à ce qu'il soit réduit en purée. On mêle cette purée à de très-bon bouillon, et on la sert sur des croûtons frits.

Manière de faire de l'encre.

(Recette demandée.)

Prenez : *Noix de galle concassée*, 30 grammes.
Gomme, 15 grammes.

Faites bouillir dans un demi-litre d'eau ; que la gomme soit bien dissoute ; laissez refroidir, et quand la liqueur est froide et passée par un linge, ajoutez-y 15 grammes de *sulfate de fer cristallisé*, que vous aurez fait dissoudre dans un verre d'eau. — On peut ajouter quelques gouttes d'essence de lavande.

(*Maison rustique des Dames.*)

Correspondance.

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE XII. — 1 à 7, Dessin russe pour robe — 8 *Valérie* — 9, *Anaïs* — 10 M. A. P. — 11, L. B. — 12, écusson avec O. — 13, H. E. — 14, E. B. avec couronne comtale — 15, L. O. C., enlacés à l'impériale, avec couronne comtale — 16 et 17, Parure parisienne — 18, Coin de mouchoir — 19, G. R., enlacés — 20, I. S. M. — 21, B. F. — 22, *Anita* — 23, Dessin de taie d'oreiller, avec L. O. C., enlacés à l'impériale et surmontés d'une couronne comtale — 24, A. S. M. — 25, M. L. — 26, A. L., dans un écusson — 27, *Léocadie* — 28, Bordure de jupon — 29 et 30, Bonnet d'enfant — 31, *Caroline* — 32, Dessin de jupon — 33, *Odette* — 34, *Nina* — 35, Mouchoir avec écusson et L. B. — 36, L. B.

COTÉ DES PATRONS.

37, Dessin pour robe ou manteau — 38, *Louise* — 39, *Clarisse* — 40, *Léontine* — 41, L. A., enlacés — 42, L. D. — 43, C. B. — 44, H. O. — 45, Dessin de chaise — 46, M. P., enlacés — 47, A. C. S. — 48, M. L. — 49 à 54, Col à plastron avec poignet — 55 à 60, Robe Hortense pour miss Lily — 61 à 63, Guimpe d'enfant — 64 à 72, Veste d'enfant — 73 et 74, Primevère — 75 à 77, Calotte grecque — 78 et 79, Détail du crochet de la pelote de novembre — 80, Marguerite au crochet — 81 et 82, Écran chinois — 83 et 84, Gilet au crochet tunisien.

Jeanne à Florence.

Ah ! ma chère amie, quel tribut de reconnaissance je voterais à l'inventeur intelligent qui trouverait enfin le moyen de substituer un système quelconque de pavage ou de dallage à ce liquide jaunâtre qu'on appelle en bon français le *macadam* !

Et dire que ce sont les beaux rochers de Fontainebleau qui alimentent ces ruisseaux affreux, ces lacs immondes ! Est-ce pas grand dommage ?

Chimène, qui l'eût dit?... Peut-être cette vilaine boue que je regarde de ma fenêtre avec dégoût et tristesse, et qui semble prendre à tâche de mettre en défaut les plus adroites marcheuses du monde, les Parisiennes pur sang, n'est-elle autre chose que ce bloc magnifique, objet de notre admiration, il y a quelques semaines, et qui surplombait, d'une façon si pittoresque, une fondrière agrandie chaque jour par l'extraction du grès.

Aussi, un admirateur généreux et passionné de cette forêt dont il s'est fait le protecteur et le père adoptif, et qu'il peut, à tant de titres, appeler *ma chère forêt*, M. Dennecourt, s'est-il ému des proportions qu'a prises, depuis quelque temps surtout, l'exploitation des rochers ; il demande grâce pour ses trésors, appelant l'attention publique sur d'autres régions également riches en grès excellents, mais tout à fait pauvres au point de vue du paysage et de l'art, et qu'on pourrait tailler et exploiter à merci, sans porter aucune atteinte aux droits sacrés de la nature.

N'est-ce point un crime, en effet, de détruire ainsi, de gaieté de cœur, les sauvages beautés de cette forêt, la plus curieuse de l'Europe, la seule qui puisse encore donner une idée du sol de la Gaule avant que la civilisation n'y eût pénétré, alors qu'il était caché sous « des masses de bois sombres, impénétrables, couvrant » monts et vallées, les hauts plateaux et les fonds » marécageux ; descendant jusqu'au bas des grands » fleuves et de la mer même ; creusées çà et là par » des cours d'eau qui se frayaient avec peine un chemin à travers les racines et les troncs renversés ; » sans cesse entrecoupées par des marais et des tourbières où s'engloutissaient les bêtes et les hommes » assez mal avisés pour s'y risquer ; peuplées, enfin, » par d'innombrables bêtes fauves dont la férocité » n'était guère habituée à reculer devant l'homme, » et dont plusieurs espèces ont, depuis, presque complètement disparu de nos contrées (1). »

Tout est bien changé depuis ce temps-là : si l'œil considère aujourd'hui avec étonnement, et même un peu d'effroi, le désert de Franchard, le chaos, les formes bizarres des rochers, il se repose avec complaisance, et sans l'ombre de terreur, sur ces masses profondes de verdure à travers lesquelles serpentent, de tous côtés, des sentiers gracieux où l'on peut s'égarer, peut-être, mais jamais se perdre, grâce aux indications qu'a semées partout M. Dennecourt.

Ce magnifique domaine de la couronne ne sera-t-il pas respecté ? Le Pentélique pouvait se consoler de voir ses flancs déchirés en pensant que ses marbres devenaient des palais ; mais quelles lamentations ne pousserait point la pauvre forêt si elle se doutait que ses grès si beaux, délices de l'artiste et du poète, deviennent, en peu de jours, une boue jaunâtre, objet des malédictions de toute une cité ! Espérons donc que les craintes si légitimes qu'elle inspire ne seront point justifiées, et qu'on la conservera désormais intacte, cette belle forêt de Fontainebleau ! Espérons-le, mais sans trop y compter,

N'est-elle pas du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin.

D'ailleurs, n'est-ce point une loi de la nature et de ses forces de ne jamais rester stationnaires, de détruire pour réédifier, de construire pour abattre ensuite? « Le budget de la nature est fixe, disait Gœthe ; quand » il y a dépense excessive sur un point, il y a écono» mie équivalente sur un autre. »

Ainsi, tandis que s'en vont les blocs de grès et que se creusent des fondrières qui serviront un jour de bassin aux eaux, sur un autre point du globe des myriades d'êtres microscopiques travaillent à compenser l'action destructive de l'homme, et faisant, eux, la guerre aux eaux, fondent des îles, ferment des détroits et préparent des continents :

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Telle est la réflexion que se faisaient aussi, il y a peu de jours, plus de trois mille personnes occupées à considérer, au bassin de l'Arsenal, un bateau de 28 mètres de long, construit par un seul homme. A la fois ingénieur, mouleur, fondeur, menuisier, charpentier, cet homme, bijoutier de son état, mais à coup sûr mécanicien par son génie, a fait seul le plan de son bateau, seul s'est procuré et a mis en œuvre les matériaux nécessaires à sa contruction, en a, sans l'aide de qui que ce fût, exécuté les diverses parties, puis l'a conduit, malgré la distance et de grandes difficultés de terrain, du chantier où il avait pris naissance au bassin qui lui sert de port, et de ses mains, enfin, a su le lancer lui-même avec un succès complet.

Et, sur un autre point de Paris, demeure inachevée une œuvre à laquelle pourtant une légion de travailleurs ont apporté leur tribut. C'est un bel hôtel

(1) M. de Montalembert, *Les Moines d'Occident*.

dont la façade est presque terminée, mais qui n'offre, à l'intérieur, que les quatre murs, reliés entre eux par les plafonds à peine ébauchés. Le vestibule est fermé de planches sur lesquelles on colle des affiches; la pariétaire commence à pousser entre les pierres de taille, des oiseaux se nichent sous la toiture, et chaque souffle du vent emporte une à une les moulures de la façade.

Est-ce un défaut d'entente, quelque désastre, une mort imprévue, qui a fait abandonner ainsi le travail commencé? Je ne sais, mais il y a dans l'aspect de cette maison, en ruines avant même d'avoir été bâtie, quelque chose qui fait rêver et qui attriste le cœur.

Tu sais, ma chère Florence, combien j'ai le culte des souvenirs. Tu m'as entendue gémir sur la destruction du château de Bercy et de son parc séculaire. Voici encore une demeure princière qui s'en va : des maçons, peut-être ceux-là mêmes qui ont délaissé l'hôtel du faubourg du Roule, démolissent, à l'heure qu'il est, cette *Villa d'Auteuil*, séjour aimé de Marie-Antoinette, de madame Élisabeth, et, avant elle, de Louis XV enfant, qui venait sous ses ombrages étudier la botanique.

Le château n'existe plus; un boulevard nouveau va traverser les jardins, et les beaux cèdres feront place à de petites boîtes bien élégantes, bien proprettes qu'on décorera pompeusement, l'été prochain, du titre fastueux de *propriétés*; propriétés immenses, il est vrai, dont une pelouse sera le parc, deux lilas le petit bois, un rosier le parterre, et un pommier-nain le verger.

Voyons, Florence, ne te fâche pas! Je ne veux point railler, et j'ai à dire autre chose que des médisances : les concerts de *musique classique* qui, chaque dimanche, au Cirque Napoléon, donnent à cinq mille auditeurs de si douces jouissances, et valent à M. Pasdeloup de si beaux succès; l'exposition des *Arts industriels* au palais des Champs-Élysées, les *Gondoles à vapeur* qui vont circuler sur la Seine, à la façon d'un petit chemin de fer, justifiant ainsi le mot de Pascal : « Les rivières sont des chemins qui marchent et conduisent où l'on veut aller; » voilà autant de sujets qui me fourniraient une ample matière à causerie, si je ne m'apercevais, un peu tard, que cette lettre sera la dernière de l'année, et qu'il me reste un devoir bien doux à remplir. La dernière! Je ne puis écrire ce mot sans un serrement de cœur, comme je ne puis, sans tristesse, voir finir la dernière heure d'un jour, — serait-ce le plus sombre, — le dernier jour d'une vie, si étrangère que cette vie ait pu demeurer à la mienne.

Mais, trêve aux réflexions de cette nature, qui pourraient bien faire envoler, tout effarouchés, les jolis souhaits couleur de rose que te portera sur ses ailes le 1er janvier 1862.

Les formules seraient inutiles, n'est-il pas vrai, chère Florence? Tout aussi bien que nos amies, tu sais mon affection, plus disposée à se prouver par des actes qu'à s'exprimer par des phrases. Votre bonheur à toutes est mon vœu le plus cher, et pour que ce vœu se réalise, il n'est rien qui me coûte, aucune preuve de dévouement devant laquelle je recule, et ce mot, si prodigué, n'est point sous ma plume un mot banal.

J'entends ainsi le dévouement,
Quand dans le cœur il prend sa source :
Le dernier quart d'heure du temps,
Le dernier écu de la bourse,
La dernière goutte du sang.

Sur ce, chère amie, avant de passer à nos planches, je t'embrasse sur les deux joues, t'offrant, de la part du Journal, le petit *Semainier*, auquel tu voudras bien, je l'espère, faire une place en un coin de ta chambrette.

COTÉ DES BRODERIES.

1 à 7, Dessin russe pour robe. Ce beau dessin, en harmonie avec la chemise russe donnée cet été, se brode en laine sur toute espèce d'étoffe, cachemire ou mousseline. Il a été composé par madame Pertat, 2, rue Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, à qui nos abonnées pourront s'adresser pour le faire broder au cas où elles n'auraient pas le temps de l'exécuter elles-mêmes. Madame Pertat se charge également de toute broderie au passé ou à la soutache, pour robes, manteaux, zouaves, etc.

Le n° 1 est un côté du devant de la robe, dont le n° 2 est la partie supérieure.

Le dessin tourne dans le bas et continue au-dessus de l'ourlet.

Le n° 3 peut servir pour la manche ainsi que le n° 4, le premier se posant au bord, le deuxième servant de jockey.

Le n° 5 est un entre-deux dont on peut se servir pour col ou poignet.

Le n° 6 est le dessin du corsage qui s'élargit dans le haut.

Le n° 7 peut se broder au-dessus de l'ourlet d'une robe d'enfant.

Tous ces dessins, d'une prompte exécution, puisqu'il s'agit seulement de jeter la laine, peuvent également se faire au point de chaînette.

Exécutés en laine noire, sur mousseline ou nansouk, ils produisent un charmant effet et ornent délicieusement une toilette de soirée.

Le côté des patrons donne, avec un dessin du même genre, le mode à employer pour cette broderie.

8, *Valérie*, anglaise ornée, feston.

9, *Anaïs*, anglaise unie, plumetis.

10, *M. A. P.*, grande anglaise, plumetis.

11, *L. B.*, grande anglaise, plumetis.

12, Écusson avec *O.*, feston et plumetis.

13, *H. C.*, anglaise ornée, plumetis.

14, *E. B.*, gothique, avec couronne comtale, plumetis.

15, *L. O. C.*, enlacés à l'impériale, anglaise et romaine, avec couronne comtale, feston et plumetis.

16 et 17, Parure parisienne, plumetis et point de sable, ou bien fine application de nansouk sur tulle d'Alençon.

18, Coin de mouchoir, plumetis et point de sable.

19. *G. R.*, enlacés, anglaise, feston.

20, *I. S. M.*, petite anglaise, plumetis.

21, *B. F.*, gothique, plumetis.

22, *Anita*, anglaise, feston.

23, Dessin de taie d'oreiller avec *L. O. C.*, enlacés, grande anglaise, surmontée d'une couronne comtale, plumetis et point de sable, ou bien broderie anglaise.

24, *A. S. M.*, petite anglaise, plumetis.
25, *M. L.*, romaine ornée, plumetis et point de sable.
26, *A. L.*, anglaise mignonne, dans un écusson, plumetis et point de sable.
27, *Léocadie*, anglaise, feston.
28, Bordure pour jupon ou pour robe d'enfant, à broder au plumetis et feston, ou bien en broderie anglaise.
Ce dessin peut également se broder au passé sur cachemire, velours ou taffetas.
29 et 30, Bonnet d'enfant à broder au plumetis et point de sable, ou bien en broderie à la minute.
31, *Caroline*, anglaise unie, plumetis.
32, Dessin de jupon, de robe d'enfant ou de bordure de manteau, plumetis ou passé.
33, *Odette*, gothique, plumetis.
34, *Nina*, gothique, plumetis.
35, Mouchoir avec écusson et *L. B.*, petite anglaise plumetis et point de sable.
36, *L. B.*, gothique, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

37, Dessin pour robe ou manteau. Ce dessin se brode en soutache sur le corsage d'une robe, ou bien autour de l'encolure d'un manteau de drap ou d'une confection de taffetas : il simule à merveille une pèlerine de guipure.
38, *Louise*, anglaise, plumetis.
39, *Clarisse*, anglaise, plumetis.
40, *Léontine*, romaine, plumetis.
41, *L. A.*, enlacés, anglaise unie, plumetis.
42, *L. D.*, romaine, plumetis.
43, *C. B.*, anglaise, plumetis.
44, *H. O.*, gothique, plumetis.
45, Dessin de chaise ou de coussin.
Les encadrements sont des applications de velours découpé, posées sur un fond de satin ou de moire, et retenues tout autour par une ganse de couleur, couponnée de distance en distance.
Sur la chaise que nous avons vue, les encadrements étaient tous en velours pensée, mais la ganse variait de couleur à chaque motif, ainsi que la soie dont on s'était servi pour la couponner.
Les fleurettes, dont nous donnons six échantillons, jasmin, rose, marguerite, coquelicot, clochette et liseron, étaient brodées au passé en cordonnet de la couleur de la fleur, les feuilles en cordonnet vert nuancé.
Le fond était en satin bouton-d'or.
Afin de donner au velours plus de relief et de l'appliquer plus facilement, on commence, quand il est découpé, par l'appliquer sur un papier un peu épais ou sur une carte mince, après quoi on l'applique sur le fond, le collant légèrement et posant, au bord, la ganse retenue par un cordonnet.
L'effet de ce mélange d'applications et de broderie est extrêmement heureux.
46, *M. P.*, enlacés, anglaise, plumetis.
47, *A. C. S.*, fantaisie, plumetis,
48, *M. L.*, romaine ornée, plumetis.
49 à 54, Col a plastron.
49, Devant.
50, Plastron du devant.
51, Dos.
52, Col.
53, Poignet de la manche.
54, Croquis du col.
Ce col, très-commode comme dessous de zouave, se fait en toile. Le plastron, également en toile, doit être double, réuni au-devant par une piqûre. Le col et le poignet sont également doubles et piqués. La manche doit être un peu étroite, le poignet se porte non rabattu comme aux chemises d'hommes.
55 à 60, Robe Hortense pour miss *Lily*.
55, Devant.
56, Côté.
57, Dos.
58, Manche.
59, Col ou pèlerine.
60. Croquis de la robe.
Nos abonnées pourront voir cette belle robe de chambre, diminutif de ce que l'on peut exécuter sur une plus grande échelle, chez madame Herbillon, 14, rue de Choiseul. C'est un vrai bijou de confortable et d'élégance, bien doublé, bien ouaté, bordé d'un ruban ruché et garni d'un agrément de passementerie.
Faut-il rappeler qu'à cette époque de l'année, les vitrines de madame Herbillon offrent aux regards charmés les plus délicieuses surprises que puisse rêver une petite fille pour Noël ou pour les étrennes: robes soutachées, paletots et basquines, chapeaux coquets, bonnets du matin, sans oublier les petits châles en laine, qui sont les chefs-d'œuvre du genre, rien ne manque au trousseau complet de miss *Lily*.
61 à 63, Guimpe d'enfant.
61, Devant.
62, Dos.
63, Croquis de la guimpe qui se fait en nansouk ou en jaconas, se plisse ainsi que l'indique le patron, et se garnit autour du cou d'un entre-deux de mousseline brodée, garni d'une petite valencienne.
64 à 72, Veste d'enfant.
64, Devant.
65, Dos.
66, Côté.
67, Manche.
Ce pardessus, qui peut servir de veste à un petit garçon, de zouave à une petite fille, se fait en drap ou en popeline, et doit être bordé d'une bande de flanelle de couleur bleue ou rouge.
Le petit dessin que nous donnons avec le patron se brode mi-partie sur la bordure, mi-partie sur le fond du pardessus.
Le milieu du dessin doit donc se trouver immédiatement au-dessus du surjet qui réunit la bordure au vêtement.
Le détail du dessin et la façon de l'exécuter se trouvent sur la planche, du n° 68 au n° 71. Ce dessin s'exécute en laine de couleur (saxe, cinq fils) sur un vêtement noir ou marron; en laine noire sur un vêtement gris.
Le n° 68 donne l'effet général du dessin;
Le n° 69 indique de quelle façon on doit l'exécuter.
Commencez à la lettre A, piquant votre aiguille en dessous et la ramenant en dessus.
Piquez-la à la lettre B, la ramenant en dessous, puis faites la petite croix dont le détail est donné au n° 69 (bis).

Pour cette croix, on fait ressortir l'aiguille au haut de la croix (à l'endroit marqué d'un seul point); on la repique à l'endroit marqué de deux points, elle se trouve de nouveau ramenée en dessous.

On la fait ressortir à l'endroit marqué de trois points, puis on la repique à l'endroit marqué de quatre points : la croix se trouve terminée.

On fait alors ressortir l'aiguille à la lettre B, on la repique à la lettre C (n° 69) et l'on fait une autre croix pareille à la première; puis on continue de la même façon, allant de C à E, d'E à F, de F à G, de G à H, etc.

Le n° 70 indique la deuxième partie du dessin, qui s'exécute, en revenant de droite à gauche, sur les points que l'on a faits de gauche à droite. De H on se rend au n° 1, où l'on fait la croix; du 1 au 2, du 2 au 3 et ainsi de suite.

Les losanges se trouvent ainsi terminés; il ne s'agit que de faire, au milieu, les croix indiquées au n° 70.

A cet effet, on pique son aiguille à la lettre A (ramenant l'aiguille de dessous en dessus); on la pique ensuite à la lettre B : un côté de la croix se trouve ainsi fait; l'autre côté se fait en piquant l'aiguille du D au C.

Au n° 71, on fait de petits points qui servent à rendre le dessin plus solide, en fixant les brins de laine à l'endroit où ils se croisent.

Ce petit point est aussi joli que promptement exécuté.

Le n° 72 donne le croquis de la petite veste à laquelle on ajoute une jupe, bordée également d'une bande de couleur retenue par le même point.

73 et 74, Primevère blanche ou rose à exécuter en papier ou en étoffe :

1° Découpez (fig. 3) le patron de pétale; — (fig. 3 A), le patron du tube; — (fig. 3 B) le patron de l'étoile;

2° Gaufrez le milieu des pétales;

3° Formez le tube (fig. 3, A) dans lequel vous mettez quatre ou cinq pistils, et collez l'étoile (fig. 3 B) sur ce tube; puis vous collez les pétales les uns après les autres (fig. 3 C) et vous produisez la fleur (fig. 3 D);

4° Montez la fleur avec deux corolles (fig. 3 D), deux feuilles (fig. F) et deux boutons (fig. 3 E).

Ces figures et explications sont empruntées au *Manuel du découpeur de fleurs*, en vente chez Desloges, 4, rue Croix-des-Petits-Champs.

Le n° 74 est le croquis de la primevère toute montée.

75 à 77, Calotte grecque à exécuter au crochet en cordonnet de soie.

75, Fond.

76, Bande.

77, Croquis.

Ce modèle a été fourni par madame Legras, 350, rue Saint-Honoré, qui pourra l'envoyer échantillonné aux abonnées qui en feront la demande.

78 et 79, Détail au crochet de la pelote du mois dernier. On commence à l'endroit marqué d'un A, faisant les huit mailles qui commencent le carré mat; on fait ensuite la boucle qui se termine au B; on refait sept autres mailles qui complètent le carré; sur les quinze mailles, on fait quinze demi-brides, sur lesquelles on revient, faisant encore des demi-brides, et cela pendant dix rangs. Au milieu du dernier rang, on s'arrête pour faire les quatre boucles qui forment une croix; puis on termine le dixième rang et l'on passe au carré suivant.

Le n° 79 donne le détail du petit trèfle qu'on doit faire au milieu de chaque carré.

80, Marguerite au crochet pour dessus de lit ou voile de fauteuil. On commence par le milieu, et quand l'étoile au crochet est terminée, on enfile une aiguille de gros cordonnet jaune, et on fait, au centre de l'étoile qui forme le milieu, un cœur composé de petits nœuds rapprochés les uns des autres, et qui simulent le cœur d'une marguerite.

Pour coussin, on peut faire la marguerite du milieu blanche, le cœur jaune, et tout le reste vert : l'ensemble simule un tapis vert semé de marguerites.

81 et 82, Écran chinois. Cet écran que nous avons vu chez madame Legras se compose d'une application d'un nouveau cuir blanc, qui imite l'ivoire. Ce motif s'applique sur un fond de velours dont les bords sont retenus par un rang de perles, imitant également l'ivoire; le bord extérieur de l'écran est en cuir de Russie.

Ces nouvelles applications produisent un joli effet et remplacent avec avantage le cuir brun. On fait de la sorte des camées antiques qu'on dispose sur de petits objets, porte-cartes, porte-cigares, dessus de livres ou vide-poches.

83 et 84, Gilet au crochet tunisien.

Ce petit gilet anglais qui peut se faire de toutes grandeurs est fort commode pour mettre sous les zouaves ou les confections non ouatées.

Il se fait en laine saxe 5 fils, généralement noire ou grise, et se termine par quelques rangs de laine de couleur formant bordure.

Le n° 83 indique la manière de commencer, et le n° 84 donne le croquis du gilet, fermé par des boutons qu'on peut faire soi-même, en recouvrant des boutons de bois en crochet de laine de couleur.

On commence, comme l'indique le n° 83, par une maille de crochet tunisien (dont le n° 83 bis donne le détail), et que nos abonnées savent maintenant faire.

Puis on augmente de deux mailles à chacun des rangs qui suivent, une maille au commencement du rang, une maille à la fin, et cela pendant cinq rangs.

A partir du sixième rang, on n'augmente que d'une maille du côté du rang qui formera le dessus d'épaule; l'autre côté, celui qui formera le devant, doit être droit. — Et cela pendant 6 rangs.

A partir du douzième rang, et pendant quinze rangs, tous les rangs ont un nombre de mailles égal. Cela fait, on casse la laine.

On commence ensuite le dos (B) faisant d'abord quinze mailles, puis à tous les rangs suivants on augmente de deux mailles, une maille au commencement, une maille à la fin, cela pendant onze rangs. A partir du douzième, on fait les rangs égaux, et cela pendant quinze rangs; on casse ensuite la laine.

La troisième partie qui est le deuxième devant (C), se fait comme le premier devant (A).

Quand les trois parties sont terminées, on les rattache les unes aux autres en faisant un rang qui, commençant au devant A, continue sur le dos B, et se prolonge sur le devant C.

On fait ainsi vingt rangs qui terminent le gilet.

Puis, par un surjet fait à l'envers ou par un rang de crochet, on réunit chaque devant au dos, ainsi que l'indiquent les lettres de repère.

Il ne reste plus qu'à faire trois rangs de demi-brides en laine de couleur autour du gilet et autour des emmanchures.

Afin d'obtenir la forme cintrée du bas représentée au n° 84, il suffit, à partir du troisième grand rang qui réunit les trois parties, de passer une maille pendant quelques rangs.

Le modèle dont nous venons de donner l'explication est pour un enfant. Il est facile de l'agrandir pour une jeune fille.

MODES.

Encore une année, mes chères enfants, après laquelle bon nombre d'autres vous seront accordées, je l'espère. Je joins donc mes vœux à ceux de Jeanne, de Florence, et de toutes vos amies, et profitant du coin du feu si favorable aux bonnes causeries, je viens répondre à vos questions et vous faire profiter de mes recherches du mois.

Et, tout d'abord, tranchons une question soulevée plus d'une fois par plusieurs d'entre vous qui trouvent que l'article *modes* n'est pas développé, dans notre journal, en raison de son importance. Il est bien vrai, mes belles demoiselles, que nous ne vous donnons pas la nomenclature complète des mille et une robes, des innombrables chapeaux que *dames Fantaisie* et *Mauvais goût* enfantent chaque mois. Il nous arrive parfois de laisser dans l'ombre tel détail insignifiant, telle toilette que nous ne croyons pas de nature à vous être utile; nous vous disons simplement ce que doivent savoir des jeunes filles, aux caprices desquelles une modeste pension n'ouvre pas un champ bien vaste.

C'est à celles-ci que s'adresse vraiment le *Journal des Demoiselles*.

Aux autres, à celles qui, par position ou par goût, ont besoin de plus de *lumières*, nous répétons ce que nous avons dit tant de fois, que l'*édition jaune* est essentiellement un journal d'éducation, qui fait à la morale et à la littérature une large place, ne consacrant à la mode que ses dernières colonnes; mais que l'*édition bleue*, au contraire, renferme, avec un bien plus grand nombre de gravures (48 par an), un texte complet (huit colonnes par numéro), exclusivement consacré aux toilettes de jeunes femmes et de jeunes filles.

Ceci compris, permettez-moi, mes enfants, de vous donner quelques avis, quelques conseils, relativement au mode de renouvellement qui me semble devoir être pour vous le plus commode.

Pour plus de clarté, nous procéderons, si vous le voulez bien, d'une façon toute catégorique.

1° Je vous engage à préférer à tout autre l'*abonnement direct*, qui permettra, à vous d'adresser des réclamations, s'il y a lieu, à nous d'y faire droit. Dans le courant de l'année plusieurs abonnées se sont plaintes que des numéros ne leur étaient point parvenus; ces numéros ont été envoyés par notre bureau, ce n'est donc pas à nous qu'il fallait les réclamer, mais au correspondant par l'intermédiaire duquel l'abonnement avait été fait. Ainsi donc, libre à vous d'employer pour le renouvellement la voie indirecte; mais alors point de réclamations à nous adressées, nous ne pouvons remédier aux irrégularités d'un service dont nous ne sommes pas responsables.

2° Si vous employez la voie la meilleure et que vous vous adressiez directement au bureau, n'attendez pas, je vous en prie, la fin de décembre pour effectuer votre renouvellement : du 20 au 31 décembre, tant d'abonnements nous arrivent que nous ne suffisons pas à inscrire les demandes, ni à les servir.

3° Soyez assez gentilles pour donner *bien exactement votre adresse*, et pour *écrire lisiblement la signature*, eussiez-vous déjà été abonnée 30 ans de suite, afin que les numéros ne s'égarent pas en route et que nos employés ne passent point de longues heures à déchiffrer des hiéroglyphes.

4° Il est de l'avantage de toutes les amies d'une même ville qui veulent se réabonner de se réunir pour faire en commun le renouvellement. Il suffit de nous envoyer une seule lettre dans laquelle seront écrits, bien lisiblement, tous les noms et toutes les adresses. Il y a là double économie à faire, un seul *timbre* étant suffisant et aussi un seul mandat de poste. A propos de timbres, prière à vous de ne pas nous envoyer en monnaie de cette espèce, dont nous sommes littéralement encombrés, le montant des abonnements.

Ai-je tout dit? oui, sans doute, car il est parfaitement inutile, n'est-ce pas? de vous rappeler tout ce que nous avons fait, cette année, pour vous être à la fois utile et agréable : gravures de modes (dix-huit dont deux doubles), gravures noires, tapisseries, musique, grandes planches, tout vous a été prodigué, et vous avez eu, de plus, la primeur de ces jolies *polychromies* vendues maintenant dans le commerce sous le nom de *décalcomanie* et auxquelles depuis trois mois vous avez su faire un si aimable accueil que nous suffisons à peine à satisfaire à toutes les demandes.

Aux neuf feuilles annoncées dans notre numéro de novembre, page 351, on peut ajouter une feuille composée de douze délicieux bouquets d'œillets rouges. Prix : 3 fr. la feuille, 1 fr. 50 la demi-feuille, 1 fr. le quart. D'autres sujets sont sous presse. Rappelons encore que l'*abat-jour* et le *porte-lettres* de 1860, qui ont eu tant de succès, sont à la disposition de nos abonnées au prix de 1 fr.

Cela fait, toutes nos conventions bien établies et le chapitre des recommandations épuisé, j'aborde celui que vous attendez peut-être avec impatience, les modes de décembre.

Mes chères amies, depuis le mois dernier, vous vous en doutez bien, il n'y a point de changements, pas même de modifications, mais seulement la confirmation de ce que nous avons avancé.

La passementerie, la soutache et particulièrement la broderie au passé font fureur comme ornement de robes. Et nous confessons notre prédilection pour cette simple broderie de la couleur de la robe, préférable à tant d'égards, à tous ces ornements, fioritures en dentelle ou ruban, dont on abuse si fort depuis quelque temps. Les fanfreluches sont, à l'heure qu'il est, exclusivement réservées aux robes de grandes toilettes, mais, sur celles-là on s'en donne à cœur joie : volants, ruches, chicorées, grecques en velours, rien n'y manque; ce qui fait que je ne puis regarder

sables.
et que
r.
s de
ies d'
se
le
st
, p



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

sans effroi les pauvres femmes — l'épithète, comme vous pensez bien, est placée là par antiphrase — qui me semblent avoir plus d'un trait de ressemblance avec ces beaux seigneurs qui, comme dit un contemporain, portèrent, à une entrevue célèbre, *leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules.*

Pourtant, comme toujours, à quelque chose malheur est bon, je trouve dans cette mode, ruineuse quand on l'applique à des toilettes toutes neuves, un côté charmant et précieux, c'est qu'elle se prête merveilleusement à l'*arrangement* des vieilles robes auxquelles on peut ainsi donner une durée qui touche à la longévité.

Exemple : vous avez deux vieilles robes de taffetas noir que votre couturière vous déclare bonnes à mettre aux chiffons, vu que le bord a beaucoup souffert et que les plis, changés déjà une fois, sont complètement tranchés. Donc, pas de remède.

Si fait; prenez une des jupes, débarrassez-la en haut et en bas de tout ce qui est fatigué, usé; que vous reste-t-il ? une jupe fort courte, mais qu'il est facile de rallonger.

Pour cela, vous ajoutez en bas une *roue* ou bande très-haute, cinquante centimètres par exemple, en percaline ou en mousseline roide, roue qu'il s'agit de recouvrir avec tout le goût qui vous caractérise.

Prenez l'autre vieille jupe, et taillez, de biais, des bandes de 15 centimètres de haut, faites-en un bouillon ou une grosse ruche ; le premier est plus économique en ce que, pour le faire, il suffit de deux fois la longueur qu'on veut recouvrir, deux lés pour recouvrir un lé, tandis que trois largeurs sont nécessaires pour la ruche.

Si vous faites une tête au bouillon, ce qui est plus joli, il faut mettre, en plus, un centimètre en haut et en bas. Puis vous retenez la tête par une soutache ou un petit velours.

Au-dessous du bouillon, posez à plat une bande de taffetas droit fil de 15 ou 20 centimètres qui a l'air de la continuation de la jupe; puis, immédiatement au-dessous, ajoutez un second bouillon un peu plus haut que le précédent.

Pour les robes de deuil, on peut substituer aux bouillons de taffetas des biais de crêpe anglais, bordés en haut et bas de gros lisérés de taffetas.

Si c'est une robe de taffetas clair, grise, par exemple, que vous vouliez arranger de la sorte, vous pourrez ajouter des bouillons ou des biais de taffetas de couleur, bleu, vert ou mauve.

Sur une robe de couleur, le taffetas noir produit toujours un joli effet. Quels que soient les ornements de la jupe, ceux du corsage doivent être en harmonie, des biais, des lisérés de la même couleur que les bouillons du bas.

Maintenant, pour que vous ne disiez pas que j'ai la passion des vieilleries, je vais m'appliquer à vous décrire avec exactitude quelques jolis chapeaux de mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne, après vous avoir rappelé toutefois que les plus jolies robes soutachées ou brodées que nous ayons vues sortaient de la maison Pertat, 2, rue Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, à laquelle vous pourrez vous adresser pour en faire dessiner ou broder de pareilles.

Voici le détail des chapeaux et coiffures :

Capote en crêpe lisse noir; bavolet en tulle blanc recouvert d'une haute blonde; de côté, sur la passe, une touffe de plumes blanches d'où s'échappe un coquillé de dentelle ; brides blanches et bandeau en crêpe lisse noir avec rose blanche.

Chapeau de jeune femme en velours bleu de Chine faisant pointe sur le front, barbe en dentelle noire nouée sur cette pointe; dessous une jolie plume bleue dans un bandeau de blonde.

Capote de jeune fille en velours noir coulissé; au centre de la passe, un revers doublé de taffetas rose; deux coques de ruban n° 12, et trois boutons de rose moussue dite *mousseuse*, sortant du revers.

Une coiffure, jeune fille, en dentelle coquillée formant couronne; au milieu cinq boutons de rose mousseuse avec feuillage, sortant de dessous un large nœud n° 12, tombant derrière.

Il ne me reste plus que quelques lignes pour vous embrasser, mes chères enfants, en souhaitant à chacune d'entre vous la réalisation de son vœu le plus cher.

Et pour celles qu'embarrasserait le choix d'*étrennes utiles*, je rappellerai qu'une boîte de parfumerie renfermant un flacon de l'*eau* et de la *pommade vivifiques*, en dépôt chez Binet, 29, rue Richelieu, sera certainement fort bien accueilli ; l'eau délivre de ces pellicules qui déterminent la chute des cheveux, et grâce à la pommade, la chevelure devient, en peu de temps, plus souple et plus abondante.

Enfin, et ce sera mon dernier mot, je crois devoir appeler votre attention sur une *eau souveraine*, composée des *simples* les plus salutaires, et dont la science vient récemment de mettre en lumière les vertus merveilleuses. *Souveraine*, en effet, contre les douleurs d'estomac, cette eau calme aussi les migraines et les maux de tête nerveux. Vous la trouverez rue Saint-Antoine, 222, maison Marchand.

EXPLICATION DES GRAVURES DE MODES.

PREMIÈRE GRAVURE.

Première toilette. — JEUNE FILLE. — Robe de taffetas. — Jupe unie, corsage ouvert en pointe avec revers en point d'Espagne, manches pagodes. — Ceinture à longs bouts en points d'Espagne. — Résille en chenille avec nœud de velours. — Chemisette et sous-manches en mousseline.

Deuxième toilette. — JEUNE FEMME. — Robe en moire antique. — Jupe ornée dans le bas d'une très-haute grecque en velours noir. — Corsage à pointe avec grecque en velours formant gilet devant, et remontant un peu dans le dos, à l'espagnole. Manches demi-larges également ornées de grecques en velours. — Capote en crêpe lisse blanc, et taffetas.

Toilette d'enfant. — Redingote en taffetas, bordée de cygne avec pèlerine pareille. — Collier de cygne. Toquet en velours bleu avec longue plume noire.

DEUXIÈME GRAVURE.

Première toilette. — Robe en taffetas. — Jupe ornée dans le bas de plusieurs rangs de velours, et de deux rangs de ruban ruché. — Corsage rond, montant, avec ceinture à longs bouts. — Manches à revers ornées de velours comme la jupe et la ceinture. — Chapeau en velours épinglé avec passe garnie de dentelle.

Deuxième toilette. — Robe en satin, forme princesse. — Jupe unie boutonnée devant. — Corsage rond

devant avec postillon derrière. — Manches étroites avec jockey en haut et parement en bas. — Manteau de drap velouté. — Capote de velours.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TAPISSERIE.

Ce dessin est l'accoudoir destiné au PRIE-DIEU du mois dernier.

EXPLICATION DU SEMAINIER SUR BRISTOL.

Ce joli semainier se compose de deux parties : les sept *jours* et le *fond* sur lequel les jours doivent être collés, soit avec de la gomme délayée dans de l'eau et mélangée d'un peu de farine, soit avec de la colle ordinaire. Le *lundi* doit être posé en haut, le *dimanche* en bas, et de façon que les *points* des angles de ces deux jours coïncident : ceux du *lundi* avec les *points* d'en haut (sur le fond); ceux du *dimanche* avec les points d'en bas (également sur le fond). Les jours intermédiaires se placeront, à égales distances, entre le lundi et le dimanche, en se réglant sur les autres lignes de points indiquées sur le fond.

On peut substituer au système de collage de petits rubans ou *faveurs*, passés dans chacun des *points* qu'on aura eu le soin de percer avec un poinçon.

On commencera par le *lundi*, passant le ruban de *dessous* en *dessus*, dans le *point gauche*, après avoir retenu, par un nœud, le ruban derrière le fond.

On le repasse ensuite dans le *point droit* du même *lundi* (de *dessus* en *dessous*) puis on le ramène en *dessus* par le point *droit* du *mardi*.

On le passe dans le point *gauche* du *mardi*, puis dans le point *gauche* du *mercredi*, et de là dans le point *droit*, et l'on continue de la sorte, allant alternativement de *gauche à droite* et de *droite à gauche*.

Mosaïque

LE BLÉ AU MEXIQUE.

Les immenses moissons qui couvrent aujourd'hui l'Amérique du sud, sont dues à un pauvre esclave qui avait trouvé *trois grains* de blé parmi du riz qu'on avait apporté d'Espagne pour l'approvisionnement de l'armée de Fernand Cortez ; l'esclave les sema, recueillit la graine, et en peu d'années le blé se multiplia sur cette terre à laquelle jusqu'alors il avait été inconnu.

Ne te plains pas si la vie n'a pas couronné toutes tes espérances. Songe qu'elle n'a pas non plus justifié toutes tes craintes.

FRÉDÉRIC RUKERT.

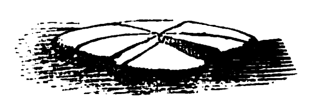
—

On pourrait définir tous les crimes et toutes les fautes : le sacrifice de l'avenir au présent, et toutes les vertus, le sacrifice du présent à l'avenir.

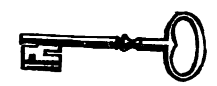
Mme NECKER.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : *Nul n'est prophète en son pays.*

RÉBUS











Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

